This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

-42

Per. 3974 d. 217

35. 11-12

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE
BRITANNIQUE.

Digitized by Google

PARIS. — IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,
RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

Digitized by Google

REVUE
BRITANNIQUE.

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

DE LA GRANDE-BRETAGNE.

SOUS LA DIRECTION DE M. AMÉDÉE PICHOT.

CINQUIÈME SÉRIE.

TOME ONZIÈME.

BODLEIANA BIBLIOTHECA

PARIS,

AU BUREAU DE LA REVUE, RUE DE LA VICTOIRE, 6;

CHEZ MADAME Ve DONDEY-DUPRÉ, LIBRAIRE, RUE DES PYRAMIDES;

CHEZ JULES RENOUARD, LIBRAIRE, RUE DE TOURNON, 6.

1842

Digitized by Google

Digitized by Google

SEPTEMBRE 1842.

REVUE BRITANNIQUE.

Géographie. — Voyages. — Histoire Naturelle.

LES STEPPES DE LA RUSSIE MÉRIDIONALE (1).

SOL. — VÉGÉTATION. — VUIPOLOTSHS. — RIVIÈRES. — LIMAN. — STAVOKS. — CLIMAT. — HIVER. — TEMPÊTE DE NEIGE. — PRINTEMPS. — ÉTÉ — SÉCHERESSE DE 1833. — AUTOMNE. — BURIAN. — WIND-WITCH. — DÉFRICHEMENT. — LE FEU DANS LES STEPPES. — RÈGNE ANIMAL. — LE SOUSLICK. — LA SOURIS. — RACE CANINE. — OISEAUX. — L'OUTARDE. — REPTILES. — LA SAUTERELLE. — TSHABAWNS. — CHEVAUX SAUVAGES. — DOMAINES DES SEIGNEURS RUSSES. — BERGERS. — LA VIE DU TABUNTSHIK. — TABOON. — ÉTALONS. — BATAILLES DES CHEVAUX ET DES LOUPS. — BÊTES A CORNES. — COLONIES ALLEMANDES. — STEPPES DU PONT-EUXIN.

Les steppes de la Russie méridionale s'étendent des frontières de la Hongrie jusqu'à celles de la Chine. Ce sont des plaines immenses et non interrompues, tapissées, au printemps

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. Les diverses circonstances de climat, de terrain et de position géographique particulières aux provinces méridionales de la Russie, contribueront pour beaucoup au futur développement de ce vaste empire. L'article suivant est riche de notions curieuses sur une région généralement peu connue. Ceux qui désireraient plus de détails peuvent consulter un ouvrage en deux volumes publié récemment (*Leipzig*, 1841) par un Allemand, M. Von J. Kohl, qui a séjourné plusieurs années dans les contrées qu'il décrit.

Digitized by Google

et en automne, d'une herbe abondante, couvertes en hiver de neiges que le vent chasse et amoncèle en certaines places, et obscurcies en été par des nuages d'une poussière extrêmement fine, constamment suspendue au-dessus du sol. A peine si les légères ondulations du terrain des steppes méritent le nom de collines. On y rencontre fréquemment des terriers, des éminences artificielles ou *tumuli*, dont on ne sait ni la date ni l'origine. Le caractère le plus remarquable de ces plaines, c'est le manque absolu d'arbres. Cependant la végétation est riche et vigoureuse, l'herbe y devient magnifique. Vous pouvez marcher devant vous en droite ligne pendant des centaines de lieues sans apercevoir une touffe de buissons. Il existe quelques fourrés, mais ils ne sont connus que des chasseurs tartares. A travers ces pâturages que rien ne limite, errent incessamment d'innombrables troupeaux. Tel bétail a vu le jour au pied de la grande muraille de la Chine, qui est conduit par ses courses vagabondes jusqu'aux rives du Dnieper, et vient figurer sur le marché d'Odessa. Pendant l'été, ces pauvres animaux ont beaucoup à souffrir de la chaleur et de la sécheresse, car il n'est pas rare que chaque brin d'herbe soit brûlé jusqu'à la racine. Il faut alors que les bergers aient soin de s'approvisionner de fourrage, afin de pouvoir nourrir leurs bêtes, en attendant le retour de l'automne et les nouvelles pousses.

Partout où s'élève une rangée de montagnes assez hautes pour abriter contre les vents du nord, qui arrivent des bords de l'Océan Arctique, à travers un pays plat et découvert, la contrée change de caractère. Dans la Crimée, par exemple, quoique la partie septentrionale ait quelque chose de l'aridité des steppes, la côte sud, que protégent les montagnes du centre, jouit d'une température semblable à celle de l'Italie. On y cultive la vigne et l'olivier avec autant de succès qu'en Provence. Ces montagnes du centre sont à la partie méridionale de la Crimée ce que les Himalayas sont à l'Inde. Si cette vaste contrée était ouverte au souffle puissant des vents du nord, si la haute barrière qui la défend n'existait pas, elle

Digitized by Google

ne tarderait point à être convertie en steppes. La bise glacée, pénétrant dans l'intérieur des tropiques, effacerait de la terre les pagodes, et dessécherait la vigoureuse végétation des jungles; les fécondes rizières de l'Indostan seraient envahies par les troupeaux des Tartares, et n'exciteraient plus la cupidité des conquérants étrangers.

La nature destina évidemment les steppes de la Russie à un peuple pasteur et nomade, plutôt qu'à une population d'agriculteurs. En effet, dans ces plaines d'une monotonie singulière, rien n'attache l'homme à telle ou telle localité. Cependant le gouvernement russe paraît s'être imposé la tâche de convertir les tribus nomades en colonies agricoles ayant une demeure fixe, et la steppe elle-même en terres de labour. On a cherché à attirer des familles allemandes et bulgares en leur offrant de grands avantages, dans l'espoir que leur exemple ramènerait les indigènes à des mœurs plus sédentaires. Cet essai a réussi en partie, notamment dans le voisinage des villes; mais les familles ainsi transplantées distinguent bien vite quelle sorte de ressources la nature du sol met à leur disposition; et à mesure que leurs moyens pécuniaires augmentent, elles négligent la culture des terres pour s'occuper de l'élève des troupeaux. C'est là, en effet, ce qui constitue la richesse véritable du pays; c'est par là que les individus sont réputés pauvres ou opulents.

Nous avons dit que les steppes formaient une plaine immense. Cette plaine est généralement très-élevée; elle se termine à la mer Noire par une terrasse taillée à pic, laquelle n'a pas moins de cent vingt à cent quatre-vingts pieds anglais au-dessus de la mer. Les rivières dont les steppes sont coupées, et qui deviennent au printemps très-fortes et très-rapides par suite de la fonte des neiges, les sillonnent profondément, et comme elles changent fréquemment de lit, elles laissent à sec des ravins qui varient l'uniformité du paysage. Partout ailleurs ces légers accidents de terrain seraient comptés pour peu de chose; mais dans les steppes, le moindre changement qui s'opère à la surface du sol est un événement de grande importance, car les diverses parties du territoire prennent leur nom

Digitized by Google

d'après la manière dont l'action des eaux les divise entre elles.

Dans les steppes, les eaux pluviales s'écoulent lentement; quelquefois le sol demeure des semaines entières enseveli sous des mares et des étangs qui ont plusieurs pouces de profondeur. Une portion de cette eau est absorbée par la terre; le reste filtre par des conduits secrets jusqu'aux fleuves et aux rivières, entraînant dans son cours une quantité considérable de limon, qui rend ceux-ci troubles et boueux. La plupart de ces rivières et de ces fleuves n'étant alimentés que par les pluies et la fonte des neiges, demeurent à sec pendant l'été. Chaque ravin aboutit à une chute probablement formée dans l'origine par la terrasse qui borde la mer; mais à mesure que l'eau s'est frayé un lit, la chute a reculé d'âge en âge vers l'intérieur des terres. En certains endroits, ce travail de l'eau est assez rapide pour que les riverains en notent les progrès.

Comme le niveau du sol est à peu près le même sur toute l'étendue des steppes, les ravins creusés par les pluies ont aussi une profondeur à peu près égale : cette profondeur est rarement moindre de cent pieds; souvent elle dépasse cent cinquante pieds. Il résulte de cette circonstance et de l'escarpement des deux côtés, que les *vuipolotshs* ou ravins opposent aux voyageurs, aussi bien qu'aux bergers et aux troupeaux, un obstacle infranchissable. Pour les éviter, on fait au besoin des détours immenses. L'endroit où un vuipolotsh commence est un point où viennent toujours aboutir plusieurs routes ou chemins, ce qui lui assure une importance marquée dans la contrée environnante. Pendant l'hiver, le lit du ravin est pour l'ordinaire comblé par des amas de neige que le vent y a poussés. Malheur aux voyageurs égarés qui s'approchent de ces abîmes! hommes et animaux y restent ensevelis; on ne connaît leur sort que lorsque la neige entièrement fondue laisse leurs cadavres à découvert.

Ces détails ne s'appliquent point aux principales rivières, à celles qui sont alimentées par des sources pendant toute l'année. Les bords de celles-là sont moins escarpés; mais quoiqu'ils s'élèvent plus graduellement, ils sont aussi hauts, c'est-à-dire qu'ils ont de cent à cent cinquante pieds au-dessus du

Digitized by Google

niveau de l'eau. En général, le lit de ces grandes rivières est extrêmement large, et garni de roseaux qui ont six à huit pieds de longueur : on y trouve en quantité toutes sortes d'oiseaux aquatiques.

Si dans l'intérieur des steppes l'effet des pluies est si sensible, à l'extérieur la mer n'agit pas avec moins de puissance. Une particularité remarquable de la mer Noire, c'est qu'un grand lac ne manque jamais de se creuser à côté de l'embouchure de chaque fleuve. Quelques-uns de ces lacs sont même entièrement séparés de la mer. On les désigne sous le nom de *liman*. D'après la supposition de M. Kohl, ils se formeraient par suite de l'action de la mer, que la violence des tempêtes fait refluer vers l'embouchure des fleuves, et qui mine incessamment la haute terrasse qui la surplombe. L'absence des tempêtes produit l'effet contraire. Les fleuves, comme nous l'avons dit, charrient une quantité considérable de limon; leurs eaux troubles, repoussées par les vagues, déposent ces sédiments sur le devant du lac : c'est ainsi qu'une langue de terre s'y élève graduellement, et finit, à la longue, par protéger le liman contre les envahissements de la mer. On donne à ce rempart naturel le nom de *perissip*. S'il s'agit d'un fleuve large et profond, la perissip n'est jamais complète; une ouverture, ou *gheerl*, y subsiste toujours, laquelle établit une communication entre la mer et le liman. On conçoit que pendant l'été ces eaux stagnantes doivent répandre des exhalaisons malignes : c'est un voisinage dangereux. On cite un village dont tous les habitants sont tombés malades de la fièvre dans l'espace d'une seule nuit, parce que le vent, ayant changé de direction, leur avait apporté les miasmes d'un de ces lacs empoisonnés.

Quand on parcourt la surface des steppes, on remarque que le sol s'affaisse et se creuse en certains endroits, de manière à former comme des bassins naturels. C'est ce que les indigènes appellent *stavoks*. Les eaux pluviales s'y amassent, et quoique la terre ne tarde pas à les absorber, les endroits en question conservent de l'humidité, alors que depuis longtemps le reste

Digitized by Google

d'après la manière dont l'action des eau

Dans les steppes, les eaux pluvial quelquefois le sol demeure des sem des mares et des étangs qui ont r deur. Une portion de cette eau reste filtre par des conduits s rivières, entraînant dans son de limon, qui rend ceux-ci ces rivières et de ces fle pluies et la fonte des ne Chaque ravin aboutit l'origine par la terra l'eau s'est frayé ur l'intérieur des ter est assez rapide

autre : en été, eux. Il paraît que contribuer à tempé- et cela s'explique par la e terrasse dont nous avons plus basses de la colonne d'air,

Comme le r atement sur la nappe d'eau, de se l'étendue de s, et d'y porter la fraîcheur ou la cha- aussi une p être communiquée : elle ne laisse passer rarement supérieures, qui exercent naturellement cinquan ce. Un été tropical, un hiver arctique, tel est le pemer dinaire des steppes. C'est seulement pendant un aux mbre de jours de l'automne et du printemps qu'elles un ssent de cette température moyenne qui d'après leur po- sition géographique devrait constamment y régner.

Les mois les plus rigoureux de l'hiver sont ceux de décembre, de janvier et de février. Pendant toute cette période de temps, la nature entière est plongée dans un repos léthargique, interrompu seulement par des tempêtes de neige : telle est leur violence, que des hommes habitués aux convulsions de l'Océan en sont effrayés. Les Russes divisent ces tempêtes en trois classes. Lorsque la neige tombe simplement des nuages, quelle qu'en soit l'abondance, ce n'est qu'une *myattyol;* si le vent soulève dans les airs la neige qui couvrait le sol, c'est un *zumet;* mais si la tempête mêlant la neige qui tombe à celle qui était déjà tombée, en forme des tourbillons épais qu'elle roule à travers les airs de façon à intercepter la clarté du jour

Digitized by Google

aveugler les hommes et [illegible] cause tant de ra-
[illegible]vesse alors de cherche[illegible] [illegible]romettre de la
[illegible]de que lorsque le [illegible] illusions d'op-
repris un p[illegible] étangs, des
[illegible]line, un [illegible] steppes
[illegible]dis q[illegible] et celle
[illegible]
[illegible]éclat, [illegible]ite
ces myriades de parce[illegible]
[illegible] en tous sens. Mais pour admirer ces [illegible]
[illegible], il faut être sûr de pouvoir retrouver son che-
[illegible]aut n'être point préoccupé de l'idée du danger. Ce
[illegible]ger est réel. Le zamet efface les routes et les sentiers, comble les ravins et change totalement l'aspect général du pays. Qu'égaré au milieu des steppes et entraîné par le tourbillon, un homme s'enfonce dans un de ces abîmes cachés sous ses pas, sa mort est certaine. Quant à la vinga, les naturels mêmes n'osent point l'affronter. Elle dure ordinairement trois jours, et pendant cet espace de temps les courriers du gouvernement sont autorisés à ne point quitter l'abri où ils ont pu se réfugier.

L'hiver, dans les steppes, est souvent plus rigoureux que sur les bords de la Baltique. Au souffle de la bise qui chasse incessamment de gros nuages chargés de neige, la mer Noire se couvre d'une croûte épaisse de glace, et cette glace s'étend quelquefois à une assez grande distance du rivage. Pendant l'hiver de 1837 à 1838, le thermomètre ne monta jamais au delà de dix degrés Réaumur, et il descendit fréquemment à trente degrés. On sait qu'à Saint-Pétersbourg, lorsque le froid est parvenu à cette intensité, il est d'usage de fermer les églises et les théâtres. Les steppes ont donc des hivers pareils à ceux de la Russie, mais elles n'ont pas les compensations que présente le climat de la Russie septentrionale. En effet, dans le nord de l'Europe, et même dans l'Ukraine, la neige reste sur la terre pendant une grande partie de l'hiver. La gelée la durcit et la rend solide; les traîneaux y glissent avec facilité, et ce moyen de transport,

Digitized by Google

de la contrée est brûlé par la sécheresse : aussi, pendant l'été, la possession d'un stavok offre-t-elle des avantages précieux aux bergers. Ceux qui en ont trouvé un le gardent nuit et jour, de peur que des étrangers ne s'en emparent. Suivant une croyance superstitieuse de ces contrées, les stavoks seraient des trous pratiqués par les anciens Mongols pour enfouir leurs tombeaux dans le sein de la terre. Il y a tout lieu de supposer que ces enfoncements sont occasionnés par une légère dépression des couches inférieures.

Le climat des steppes va d'un extrême à l'autre : en été, chaleur accablante; en hiver, froid rigoureux. Il paraît que le voisinage de la mer Noire, qui devrait contribuer à tempérer l'atmosphère, ne le fait pas : et cela s'explique par la hauteur excessive de la côte. Cette terrasse dont nous avons parlé empêche les couches les plus basses de la colonne d'air, celles qui reposent immédiatement sur la nappe d'eau, de se dissiper à travers le pays, et d'y porter la fraîcheur ou la chaleur qui vient de leur être communiquée : elle ne laisse passer que les couches supérieures, qui exercent naturellement peu d'influence. Un été tropical, un hiver arctique, tel est le partage ordinaire des steppes. C'est seulement pendant un petit nombre de jours de l'automne et du printemps qu'elles jouissent de cette température moyenne qui d'après leur position géographique devrait constamment y régner.

Les mois les plus rigoureux de l'hiver sont ceux de décembre, de janvier et de février. Pendant toute cette période de temps, la nature entière est plongée dans un repos léthargique, interrompu seulement par des tempêtes de neige : telle est leur violence, que des hommes habitués aux convulsions de l'Océan en sont effrayés. Les Russes divisent ces tempêtes en trois classes. Lorsque la neige tombe simplement des nuages, quelle qu'en soit l'abondance, ce n'est qu'une *myattyol;* si le vent soulève dans les airs la neige qui couvrait le sol, c'est un *zumet;* mais si la tempête mêlant la neige qui tombe à celle qui était déjà tombée, en forme des tourbillons épais qu'elle roule à travers les airs de façon à intercepter la clarté du jour

Digitized by Google

et à aveugler les hommes et les animaux, c'est une *vinga*. On s'empresse alors de chercher un abri, et le voyageur ne se remet en route que lorsque le ciel et la terre, qui semblaient confondus, ont repris un peu de tranquillité. Contemplé du sommet d'une colline, un zamet offre à l'observateur un assez beau spectacle. Tandis que la tourmente bouleverse ainsi la surface de la terre, il arrive souvent que le ciel est pur, que le soleil brille de tout son éclat, et que ses rayons colorent d'une manière fantastique ces myriades de parcelles de cristal que l'aquilon dissipe en tous sens. Mais pour admirer ces scènes de la nature, il faut être sûr de pouvoir retrouver son chemin; il faut n'être point préoccupé de l'idée du danger. Ce danger est réel. Le zamet efface les routes et les sentiers, comble les ravins et change totalement l'aspect général du pays. Qu'égaré au milieu des steppes et entraîné par le tourbillon, un homme s'enfonce dans un de ces abîmes cachés sous ses pas, sa mort est certaine. Quant à la vinga, les naturels mêmes n'osent point l'affronter. Elle dure ordinairement trois jours, et pendant cet espace de temps les courriers du gouvernement sont autorisés à ne point quitter l'abri où ils ont pu se réfugier.

L'hiver, dans les steppes, est souvent plus rigoureux que sur les bords de la Baltique. Au souffle de la bise qui chasse incessamment de gros nuages chargés de neige, la mer Noire se couvre d'une croûte épaisse de glace, et cette glace s'étend quelquefois à une assez grande distance du rivage. Pendant l'hiver de 1837 à 1838, le thermomètre ne monta jamais au delà de dix degrés Réaumur, et il descendit fréquemment à trente degrés. On sait qu'à Saint-Pétersbourg, lorsque le froid est parvenu à cette intensité, il est d'usage de fermer les églises et les théâtres. Les steppes ont donc des hivers pareils à ceux de la Russie, mais elles n'ont pas les compensations que présente le climat de la Russie septentrionale. En effet, dans le nord de l'Europe, et même dans l'Ukraine, la neige reste sur la terre pendant une grande partie de l'hiver. La gelée la durcit et la rend solide; les traîneaux y glissent avec facilité, et ce moyen de transport,

Digitized by Google

qu'on peut employer pour les fardeaux les plus lourds, est presque aussi prompt qu'un chemin de fer. C'est pourquoi les Russes préfèrent ordinairement l'hiver aux autres saisons, non seulement pour voyager, mais encore pour transporter les marchandises d'une ville à une autre. Cet avantage est à peu près inconnu dans les steppes. Les tempêtes, qui y sont très-fréquentes, font que les neiges sont comme mouvantes et n'ont point le temps de se solidifier. D'ailleurs nous avons dit qu'elles n'offraient point une surface égale et continue. Elles sont semées par plaques, suivant le caprice du vent qui les entasse en certains endroits.

Le printemps commence lorsqu'elles fondent; ce qui a lieu d'ordinaire au mois d'avril. Toutefois le mois de mai s'écoule quelquefois avant que la masse d'eau résultant de la fonte soit absorbée par la terre ou se soit frayé une route vers les fleuves. Pendant ce temps, toute la surface de la steppe présente comme une immense nappe de boue au travers de laquelle on ne saurait s'engager qu'au péril de la vie. Au fond de chaque ravin roule un torrent dont l'eau est la plus sale qu'on puisse imaginer. C'est alors que, dépouillées du manteau de neige qui les couvrait, les maisons laissent apercevoir les dégâts que l'hiver y a produits; mais ce passage d'une saison à une autre ne se fait pas sans de grandes variations de température. Le froid, qu'on croyait parti, revient à plusieurs reprises; la neige reparaît; la terre, qui commençait à s'ouvrir aux chaudes émanations du printemps, se referme sous l'âpre influence de la gelée. Il n'y a peut-être pas de région au monde où l'hiver lutte avec plus de vigueur et de persistance contre son successeur. On peut dire qu'il ne lâche pied que lorsque l'été vient au secours du printemps. Par exemple, un vent délicieux a soufflé du sud pendant quelques jours; les tulipes, les crocus, les hyacinthes se pressent d'éclore; la plaine commence à être émaillée de fleurs. Soudain le vent tourne au nord-est; une bise glacée arrive en sifflant des monts Ourals, flétrit les fleurs et la verdure nouvelle, et change toute la décoration du paysage. Que le vent tourne encore une fois et souffle du nord-

Digitized by Google

ouest : il amène de gros nuages noirs tout chargés de pluie, qui versent des déluges d'eau sur les steppes, depuis les monts Ourals jusqu'aux monts Carpathes. Quand l'hiver a fait une retraite définitive, la plus belle période de l'année commence. La steppe se couvre d'une végétation luxuriante et charme les yeux comme une oasis placée entre la sécheresse dévorante de l'été et la stérilité désolée de la morte saison. La terre ressemble à un vaste tapis de verdure. Au-dessus s'étendent les plaines azurées du ciel, où l'on distingue à peine quelques nuages. Certes, le paysage est monotone; mais il contraste si agréablement avec les horreurs de l'hiver qui vient de finir! Les indigènes se livrent à la joie; l'étranger lui-même partage un moment leur admiration. Toutefois il ne tarde pas à se lasser de cette verdure uniforme que ne varient ni un seul buisson en fleurs ni le cours sinueux d'un ruisseau. Point de colline qui borne et repose la vue! point d'horizons changeants! Un cavalier peut marcher devant lui pendant des centaines de milles sans rencontrer aucun objet nouveau, et presque sans s'apercevoir qu'il a quitté un lieu pour un autre. Ainsi, de la Hongrie jusqu'aux frontières de la Circassie, on ne trouve pas un bouquet d'arbres. Des monts Carpathes jusqu'à la capitale de la Mongolie, le bruit d'un ruisseau coulant sur un lit de cailloux ne vient pas réjouir l'oreille. De l'herbe, de l'herbe, et rien que de l'herbe! Qu'on ne croie pas qu'elle ressemble à ce gazon fin et velouté qui embellit les parcs d'Angleterre. Les brins en sont extrêmement drus et forts; quant aux tulipes et aux hyacinthes dont elle est émaillée, elles ne soutiennent nullement la comparaison avec celles des fleuristes hollandais.

Pendant le mois de mai, les orages sont fréquents. Mais un orage au milieu des steppes n'offre rien de bien grandiose. C'est un spectacle qui perd une partie de sa majesté, car il manque des rochers et des arbres pour refléter la pâle lueur des éclairs; il manque l'écho des montagnes pour répéter en le centuplant le fracas retentissant du tonnerre. Néanmoins, les habitants de la steppe voient avec plaisir ces convulsions atmosphériques, qui sont toujours accompagnées de pluies ou

Digitized by Google

d'ondées rafraîchissantes. Les orages cessent dès le mois de juin. La sécheresse commence déjà à se faire sentir. Ce mois s'écoule souvent sans qu'une seule goutte de pluie désaltère le sol. Juillet arrive; la terre desséchée se crevasse en mille endroits. De gros nuages passent, il est vrai, dans les airs au dessus des steppes; mais au lieu d'y verser leurs trésors humides, ils fuient, emportés par le vent, dans la direction des monts Carpathes ou de la mer Noire. A cette époque de l'année, l'ardeur du soleil est excessive; cependant les vapeurs pompées par ses rayons forment ordinairement vers le milieu de la journée des brouillards qui amortissent un peu la chaleur; elle ne laisse pas de devenir intolérable, parce qu'elle est continuelle; le temps ne fraîchit jamais, et l'absence d'arbres est cause que l'ombre est une chose entièrement inconnue.

L'été est donc une saison de souffrances pour les êtres animés qui peuplent les steppes. Excepté en quelques endroits privilégiés, la végétation s'est entièrement fanée. Les herbes ont jauni comme si la flamme avait passé dessus. La croûte du sol devient brune et finit par noircir tout à fait. Hommes et bêtes prennent un air chétif et hagard. Les ânes sauvages et les chevaux, si farouches et si ingouvernables au mois de mai, n'ont plus ni la force ni la volonté de résister, et quand arrive le mois d'août ils se traînent à peine. La peau des malheureux *khakhols* (c'est ainsi que les Russes appellent les habitants des steppes), cette peau hâlée se gerce sur leur cou, sur leur poitrine et sur leur visage. Ils marchent en chancelant comme des hommes accablés de leur propre poids. Silencieux et mélancoliques, ils ont tout au plus l'énergie suffisante pour penser. Les sources, les réservoirs, les citernes sont taris. Les lacs et les étangs ne présentent plus que des plaines de sable. Le prix de l'eau augmente considérablement par suite de la rareté. Les sources en petit nombre qui en fournissent encore sont gardées nuit et jour par des sentinelles, autrement cette eau serait volée, et le légitime propriétaire ne trouverait plus de quoi étancher sa soif.

Il périt à cette époque des milliers de chevaux et de bêtes

Digitized by Google

à cornes. Tandis que l'excès de la chaleur cause tant de ravages, le ciel chargé de nuées qui semblent promettre de la pluie, le sol calciné, donnent lieu à d'étranges illusions d'optique, et l'on croit voir de loin des fleuves, des étangs, des eaux courantes. Cette description d'un été dans les steppes ne s'applique pas à toutes les années. Celle de 1837 et celle de 1838, par exemple, furent remarquables par leur humidité; mais, en général, l'été est une saison terrible sur toute la surface des steppes : souvent pendant trois ou quatre années de suite les populations meurent de famine et de soif.

Voici la description de l'été de 1833 par un témoin oculaire :

« Les pluies cessèrent dès le mois de mai. Pendant toute la durée de l'été, les steppes n'offrirent qu'une plaine immense noircie par le soleil et où l'œil cherchait en vain un peu de verdure. Aucun souffle de vent ne se faisait sentir. La chaleur des nuits n'était pas moins étouffante que celle des jours. Quelque épuisés que nous fussions, nous ne pouvions goûter un sommeil réparateur. Au moindre mouvement des hommes ou des animaux, une colonne épaisse qui semblait être de la fumée plutôt que de la poussière montait du sol dans les airs. Un oiseau, en prenant son essor, soulevait avec ses ailes un de ces nuages suffocants. Les plantes les plus soigneusement cultivées paraissaient malades et languissantes. Le blé, qui d'ordinaire pousse avec une si grande force de végétation, dressait à peine au-dessus du sillon sa tige rouge et son épi vide de grain. La faim et la soif tuaient tous les chevaux; on n'en sauvait quelques-uns qu'en les lâchant au milieu des champs de blé et en leur abandonnant pour pâture ce qui était destiné à alimenter l'homme.

» Afin de préserver le peu d'eau que fournissaient encore certains puits, on en défendait l'accès au moyen de chaînes, de barrières, de sentinelles, etc. : précaution inutile! Des malheureux, réduits au désespoir, surmontaient tous ces obstacles : les barres étaient brisées, les chaînes rompues, les sentinelles entraînées loin de leur poste. Toutes les transactions

Digitized by Google

commerciales demeuraient suspendues ; aucun négociant de la côte ne songeait à envoyer une caravane dans l'intérieur des terres. C'était une circonstance bien connue que chaque goutte d'eau devait être conquise les armes à la main et coûtait du sang. Plusieurs *taboons*, ou troupeaux de chevaux sauvages, périrent ; ces pauvres bêtes, rendues ingouvernables par l'excès de la souffrance, se dispersaient dans toutes les directions afin de chercher de l'eau. On les rencontrait çà et là, tantôt se précipitant au fond des ravins, tantôt humant l'air avec leurs naseaux enflammés et interrogeant l'espace, etc. »

Sous plusieurs rapports, l'été est plus désastreux dans les steppes que dans le Sahara d'Afrique, ou dans les *llanos* de l'Amérique espagnole. Dans aucune de ces deux régions l'humidité ne disparaît aussi complétement de la surface du sol. Voyez par exemple le désert du Sahara : partout où il y a une source, ou une mare, ou une citerne, l'endroit où ce trésor naturel est caché ne manque jamais de former une oasis délicieuse, un petit paradis terrestre décoré de dattiers et d'arbrisseaux en fleurs, offrant au voyageur épuisé la fraîcheur bienfaisante de son ombre. Mais dans les steppes on n'aperçoit un peu de verdure qu'au bord des rivières. Les roseaux sont les seules plantes qui en ombragent les rives. Le sein de la terre est partout fermé, et l'insecte, aussi malheureux que l'homme, ne trouve pas même un cactus ou un aloès pour en pomper le suc.

C'est au mois d'août que la sécheresse atteint ses dernières limites. Vers la fin de ce mois les rosées de la nuit recommencent. Les orages reviennent, et ils sont assez souvent suivis de pluie. Ce nuage de poussière suspendu au-dessus de la steppe s'éclaircit, se dissipe et laisse voir l'azur du ciel. C'en est fait, les dures épreuves de l'été sont terminées : l'automne approche avec ses délices. La température du mois de septembre est des plus douces. Sous l'influence des pluies et des averses, la croûte poudreuse du sol quitte la couleur noire qu'elle avait contractée. La verdure reparaît ; l'herbe couvre la plaine. Les hommes et les animaux sont ravivés.

Digitized by Google

Mais si la saison de l'automne est agréable, en revanche elle dure fort peu. Octobre est l'avant-coureur de l'hiver. Il est marqué par des pluies froides et des brouillards. Il ramène d'ordinaire les *zamets* et les *vingas*. A la fin d'octobre, l'hiver est déjà dans toute sa force, et les jours les plus rigoureux du mois de janvier en Angleterre seraient considérés comme des jours d'automne en comparaison de la température qui règne à Odessa dès le mois de novembre.

Un des premiers mots que l'étranger retienne est le mot *burian*. Le burian est en effet l'objet éternel des lamentations du fermier, du jardinier, du pâtre; ce mot revient dans toutes les malédictions, dans toutes les plaintes des habitants. L'oreille en est aussitôt frappée, et l'on éprouve quelque curiosité de connaître le sens d'une expression qui semble faire le fond de la langue. Après quelques informations on apprend que chaque plante, chaque espèce d'herbe qui peut servir à la pâture des troupeaux est désignée généralement par le mot *trava*, et que toute plante, toute espèce d'herbe dont ils se détournent avec dégoût s'appelle *burian*. La liste de ces dernières est longue, par suite de la nature âcre et salée du sol. On les rencontre à chaque pas, elles désespèrent le laboureur et le jardinier; le seul parti qu'on en tire, c'est qu'on les emploie pour faire bouillir le *borsht*, ou plat national des Russes. Le chardon occupe la première place dans le burian. Nous ne nous figurons pas à quelle hauteur pousse le chardon dans les steppes de la Russie méridionale. Souvent il atteint les dimensions d'un arbre véritable, et il abrite sous ses branches les huttes des Troglodytes; dans certains endroits, les chardons sont tellement abondants, tellement serrés les uns contre les autres, qu'ils forment comme un petit bois, au milieu duquel un Cosack monté sur son cheval peut se cacher.

La plante la plus mal famée de la steppe, après le chardon, a été nommée par les colons allemands *wind-witch* (sorcière du vent). C'est une mauvaise herbe qui épuise toute sa force de végétation à pousser une foule de fibres et de fils, s'éparpillant dans toutes les directions jusqu'à ce qu'ils présentent

Digitized by Google

une légère masse globuleire. Le suc de cette herbe est d'une amertume très-grande. Même dans les étés les plus brûlants, les animaux s'abstiennent d'y toucher. Elle s'élève ordinairement à trois pieds de terre. Quand vient l'automne, la tige se flétrit et se dessèche par le haut. Le reste de la plante est ensuite déraciné par le premier souffle de vent, et la wind-witch est emportée à travers la plaine avec une rapidité que le meilleur coursier n'égalerait pas. On en voit quelquefois des centaines qui voltigent, montent, descendent et s'entremêlent les unes aux autres, au gré du tourbillon qui les a arrachées de terre. On dirait de loin un *taboon* de chevaux sauvages.

Les Allemands ne pouvaient pas inventer un nom plus significatif; en effet, les danses des wind-witchs rappellent celles des sorcières; comme celles-ci, elles se poursuivent, tournent en cercle et s'enlèvent dans les airs. D'autres fois elles se réunissant en une masse compacte et forment comme une meule énorme qui, chassée par le vent, roule sur elle-même avec une vitesse prodigieuse. Chaque année la mer Noire en engloutit des myriades. Là se termine leur course démoniaque; une fois mouillées par les vagues, elles perdent ces grâces fantastiques qui les distinguaient à terre.

Il ne faut point oublier, comme figurant en première ligne dans le *burian*, l'absinthe amère. Cette plante pousse à environ six pieds de hauteur. Pendant les grandes sécheresses de l'été, les bêtes à cornes ne dédaignent pas de s'en nourrir; mais alors le lait et le beurre contractent un goût d'amertume bien prononcé. Si par hasard quelques parcelles de cette plante se mêlent au blé, le pain qui en provient prend la saveur de l'absinthe.

Les herbes malfaisantes sont à peine connues dans les steppes d'Europe. Dans celles de l'Asie, les champignons vénéneux sont si communs et viennent en si grande quantité, que, vers l'automne, des espaces considérables de terrain en sont couverts. Ils sont, pour la plupart, de couleur blanche, en sorte que quelquefois, en les voyant le matin, on croirait

Digitized by Google

qu'il est tombé de la neige pendant la nuit. La chaleur du jour les fait périr d'ordinaire; mais l'humidité de la nuit manque rarement d'en produire une moisson nouvelle.

Nous pourrions prolonger cette revue botanique; toutefois, le nombre des diverses plantes qui croissent dans l'immense étendue des steppes est beaucoup plus limité qu'on ne le suppose. Les savants n'en comptent que cinq cents espèces qui appartiennent au sol de cette contrée; chacune de ces espèces abonde et foisonne. Ainsi l'on fera un trajet de plusieurs milles sans rencontrer rien autre chose que de l'absinthe, ou bien l'on tombera sur un champ de tulipes ou de mignonnettes sauvages qui comprendra des milliers d'acres. Remarquons en passant que cette dernière plante ne possède point dans les steppes le délicieux parfum qu'elle a dans nos climats. Plus loin, votre droshky roulera pendant plusieurs jours consécutifs sur une plaine unie qui n'offre à l'œil, pour toute végétation, que de l'herbe : ce sont là des pâturages très-favorables à l'élève des moutons; ils y profitent admirablement, et leur chair devient tellement savoureuse, que les restaurants les plus renommés de Paris et les clubs les plus riches de Londres ne présentent rien de semblable.

Un phénomène singulier se produit dans les steppes lorsque l'homme, toujours présomptueux, entreprend d'y porter la charrue : le sol n'est pas plus tôt ouvert qu'il y croît une foule de plantes inutiles ou nuisibles, de celles qui composent le *burian*. Le fermier est obligé de défendre contre elles son champ et de les extirper avec soin, autrement, adieu la moisson. Que si, l'année suivante, le même terrain demeure en jachère, le *burian* s'en empare, et il le remplit de toutes sortes d'herbes, de plantes, de racines. Au bout de quelques années, une lutte s'établit entre les mauvaises herbes et le gazon. Chose étrange ! c'est presque toujours ce dernier qui triomphe. Les premières disparaissent peu à peu, et il reste un beau pâturage qui s'améliore de plus en plus, jusqu'à ce qu'il atteigne la perfection, c'est-à-dire jusqu'à ce que le *burian* y soit complétement étouffé. C'est alors que s'opère une

Digitized by Google

réaction : le sol est envahi par une espèce de gazon dont les brins sont gros et épais, et que les botanistes appellent *stipa pinnata*. Cette herbe couvre la terre de ses tiges, qui sont dures et sèches comme du bois, et que les troupeaux ne peuvent brouter. A la fin, le fermier y met le feu, et la place se trouve déblayée.

La méthode de mettre le feu à la steppe pour améliorer un terrain devenu mauvais est la seule que pratiquent les indigènes. On l'emploie habituellement au printemps, afin qu'une nouvelle couche de gazon pousse immédiatement du milieu des cendres. Elle exige de la part des Tartares de grandes précautions. Rarement l'incendie se propage au delà des limites dans lesquelles on se proposait de l'enfermer. Quelquefois cependant le feu se communique aux herbes par accident, ou par suite d'un acte de malveillance. Alors l'élément terrible se déploie sur une étendue de plusieurs centaines de lieues, ravageant tout sur son passage, détruisant les plantations, les troupeaux, les huttes, les maisons, et jusqu'à des villages entiers. Ces incendies sont surtout à craindre pendant l'été, parce que les plantes desséchées s'enflamment très-facilement. Ils prennent les formes les plus diverses : c'est tantôt une mer qui roule devant elle avec une force irrésistible ses vagues mugissantes; tantôt un tourbillon qui passe sur la surface de la steppe et qui ne laisse rien derrière lui; tantôt un serpent qui trace à travers les hautes herbes ses replis sinueux. Le vent même, quand il souffle du côté opposé, ne saurait arrêter la marche du feu : les flammes continuent d'avancer sous le souffle de la bise, et elles vont plus ou moins vite, selon la nature des objets qui les alimentent. Il arrive souvent que l'incendie se trouve comprimé entre deux ravins : vous croyez qu'il épuisera sa rage dans cet espace étroit, et qu'il finira par s'éteindre; mais qu'une flammèche soit portée par le vent au milieu des plaines avoisinantes, et soudain le feu s'emparera de ce nouveau théâtre, et l'obstacle qui l'arrêtait sera franchi. Une route bien frayée, un ravin, un terrain creux, où un reste d'humidité a conservé

Digitized by Google

un peu de verdure, sont autant de points dont on peut profiter pour s'opposer aux progrès de l'élément vainqueur. C'est là que les bergers viennent se poster : ils pratiquent des tranchées à la hâte, ils sont attentifs à étouffer toutes les flammèches qui tombent autour d'eux, et quelquefois leurs efforts ne sont pas infructueux; souvent aussi ils échouent dans leur tentative. Les laboureurs contemplent avec désespoir leurs champs, qui deviennent successivement la proie du feu; leurs habitations, qui sont réduites en cendres, et leurs troupeaux qui, courant à travers la plaine, sont bientôt saisis par un tourbillon de fumée et asphyxiés.

Rien de plus capricieux que la marche de ces incendies : ils laissent parfois un espace considérable de pays sans y toucher; ils sautent, pour ainsi dire, par-dessus, et portent plus loin leurs ravages. Déjà le fermier dont les champs et les troupeaux ont été épargnés si miraculeusement, se félicite d'avoir échappé au péril; mais voilà que l'ennemi revient brusquement sur ses pas : son attaque, pour avoir été tardive, n'en est que plus violente, et la proie qu'il avait négligée, il la dévore entièrement.

Une consolation, un léger dédommagement reste au malheureux fermier : les cendres qui résultent de la conflagration des herbes forment un excellent engrais, et la moisson qui succède répare invariablement la perte de la moisson précédente. L'avantage est si grand, que plusieurs propriétaires mettent le feu à leurs champs toutes les quatre ou cinq années; mais alors, comme nous l'avons dit, on emploie toutes les mesures de précaution nécessaires, et on cerne le feu par des tranchées, de manière à ce qu'il ne puisse se propager au delà de l'espace qu'on lui a assigné.

On fait aussi usage de ce moyen pour détruire les forêts de roseaux qui croissent sur les bords des rivières des steppes; mais cela est si dangereux que la loi le défend et prononce contre les coupables la peine du bannissement en Sibérie. Malgré cette sévérité des ordonnances, la plupart des forêts en question sont brûlées chaque année au printemps. Le

Digitized by Google

Dnieper et le Dniester, dont les rives en sont couvertes, apparaissent comme des rivières de feu, et les flammes que reflètent les eaux présentent un spectacle vraiment magnifique. Deux raisons décident les naturels à braver le châtiment dont ils sont menacés : la première, c'est que les roseaux servent de repaire à une multitude de loups que l'incendie fait sortir de leur cachette et que l'on tue ; la seconde, c'est qu'on espère, en brûlant les anciennes pousses, obtenir des pousses nouvelles plus abondantes. Il ne faut pas oublier que ces roseaux sont d'une très-grande utilité dans les steppes : ils suppléent à l'absence de la pierre et du bois de charpente, et ils fournissent la matière principale pour la construction des maisons.

Le règne animal n'est pas plus varié que celui des végétaux ; l'un et l'autre sont pauvres, malgré le nombre des êtres animés dont la steppe est peuplée. La monotonie est en toutes choses le trait distinctif de cette contrée ; mais si les espèces y sont peu diversifiées, elles multiplient d'une manière étonnante. Les aigles, les vautours, les faucons et autres oiseaux que partout ailleurs on ne voit guère qu'isolés, se montrent ici par troupes. Les bords des rivières et les endroits couverts de roseaux abondent en canards, en oies, en pélicans ; une multitude de lièvres très-petits pullulent dans les herbes. Les alouettes, les pigeons, les grives, les merles, les pluviers sont très-communs ; il en est de même des papillons et autres insectes. Parmi eux figure en première ligne la sauterelle, dont nous aurons à parler plus tard. Les steppes ne comptent que peu d'espèces qui leur appartiennent exclusivement. Quoique la plupart d'entre elles se trouvent aussi dans d'autres contrées, elles y diffèrent de mœurs, d'habitudes, d'instincts. On peut dire que la nature toute particulière du climat des steppes modifie celle des animaux qui y vivent.

Dès que vous avez traversé le Dnieper, à Krementspug, vous remarquez un petit animal qui se glisse partout dans les herbes, et qui s'approche même des grandes routes : les Russes l'appellent *soustik*, les colons allemands lièvre à ter-

Digitized by Google

rier, et les érudits *cytillus vulgaris*. C'est une gracieuse petite créature particulière aux steppes, qui fuit les pays boisés, et qu'on voit rarement dans le voisinage d'une touffe de buissons. Le lièvre à terrier est extrêmement friand de ces plantes bulbeuses qui abondent dans cette contrée. Il multiplie beaucoup. Par l'allure et l'aspect, il participe de la marmotte et de l'écureuil; il est plus petit que la première, et il diffère du second par la couleur de son pelage et la longueur moins considérable de la queue. Il se creuse un terrier où il amasse des provisions pour l'hiver. Ce terrier a toujours deux ouvertures, aussi est-il facile d'expulser le souslik de sa retraite en y faisant entrer de l'eau par une des issues. Ces animaux ont pour l'eau une aversion décidée. On a remarqué que dans les saisons humides ils diminuent de nombre, et qu'ils multiplient prodigieusement pendant les sécheresses.

Leur gentillesse et leur caractère folâtre font qu'on a du plaisir à les observer. On en rencontre à chaque pas. Tandis que les uns se jouent au milieu des herbes, les autres plus timides se tiennent accroupis devant l'entrée de leurs terriers, afin de surveiller l'approche de l'ennemi. Aperçoivent-ils un homme ou quelque objet dont ils croient devoir se défier, aussitôt ils se dressent sur leurs jambes de derrière, tels que des kanguroos en miniature, et ils élèvent si haut leurs petites têtes, qu'on dirait qu'ils peuvent s'allonger comme des télescopes. Les femmes emploient la fourrure du souslik pour border leurs habillements. On voit souvent des manteaux et des robes qui sont faits de cette matière, et qu'on vend à la foire de Leipzig sous le nom de *susslohen*. De tous les quadrupèdes des steppes, celui-ci est de beaucoup le plus répandu. Les chiens sauvages s'en nourrissent principalement; les loups, les renards, les faucons, les aigles lui donnent constamment la chasse.

Après lui vient la souris, qui infeste les greniers et les magasins. Pour se débarrasser de cet hôte incommode, les fermiers sont quelquefois obligés de mettre le feu à des tas de

Digitized by Google

blé. Contrairement aux mœurs du souslik, c'est pendant la saison humide que la souris multiplie le plus.

Le loup des steppes est plus petit que celui des forêts, et se distingue en outre de ceux des autres pays par ses habitudes souterraines. Partout ailleurs le loup se retire dans des cavernes naturelles ou dans des fourrés épais; ici il se creuse des terriers de la même manière que les lapins, et il n'est pas rare de trouver une portée de ces animaux à plusieurs pieds de profondeur au-dessous du sol. Ils ne se montrent guère aux environs d'Odessa et des autres grandes villes; mais nulle part ils ne sont plus communs que dans les parties boisées des steppes. C'est de là qu'ils partent en bandes nombreuses pour attaquer les troupeaux qui paissent dans la plaine. Aussi chaque ferme est-elle entourée de haies; ces haies n'ont pas moins de douze à quatorze pieds de haut, pour servir de retranchement contre les invasions continuelles de ces pillards. Ils font une rude guerre aux chevaux, aux moutons, aux bêtes à cornes; quelquefois même ils ravissent des enfants.

Les chiens sont de l'espèce la plus vulgaire, tant pour la forme que pour le fond. Très-hauts sur pattes et très-velus, avec leur longue queue et leur museau effilé, ils ressemblent à des loups plutôt qu'à des chiens. Leur couleur est généralement d'un gris sale. Quoiqu'ils ne soient l'objet d'aucun soin de la part des Russes méridionaux, ils se sont multipliés d'une manière incroyable, et l'on n'en compte pas moins que dans la Turquie. Pourtant les Russes du midi ne souffrent jamais un chien dans leur demeure; jamais ils n'admettent cet animal à ce degré de familiarité dont il jouit chez nous, et dont jouissent les chats et les coqs dans toute l'étendue des steppes; mais comme ces chiens écartent les loups, on en laisse l'espèce se propager à l'infini. Les habitations sont protégées la nuit et le jour par des meutes nombreuses de ces animaux. On ne s'occupe nullement de les nourrir; ils vivent comme ils peuvent. Au printemps, cette saison de l'abondance, et lorsque les chevaux et le bétail errent en liberté à travers les steppes, les chiens s'éloignent des habitations, et

Digitized by Google

deviennent presque aussi sauvages que les loups eux-mêmes. *Les vingas* de l'hiver les forcent de se rapprocher des fermes et des villages. Pendant l'été ils subsistent du produit de leur chasse. Ils font leur proie des rats, des souris, des soosliks, des œufs d'oiseaux et des jeunes couvées; mais quand vient la mauvaise saison, ils souffrent cruellement du froid et de la faim. On les voit parcourir les steppes par troupes de douze à quinze, cherchant au milieu des neiges ou dans la profondeur des ravins quelque corps mort à dépecer.

Bien qu'ils ne soient pas inutiles, ils donnent lieu à des plaintes continuelles de la part des habitants, surtout de ceux qui se livrent au jardinage. En effet, les chiens des steppes sont très-friands de fruits. S'ils pénètrent dans une vigne, ils dévorent les raisins. Ils grimpent même sur les poiriers et les pruniers pour les dépouiller. Plus ils sont repus d'une autre nourriture, plus ils sont avides de celle-ci : on dirait que le fruit les désaltère et rafraîchit leur sang.

De même que les loups, ces chiens se creusent des terriers spacieux où ils cherchent un abri contre les chaleurs de l'été et le froid de l'hiver. Par suite de l'état à moitié sauvage dans lequel ils vivent, on prétend que le croisement des deux races est un fait fréquent. On débite là-dessus en Ukraine plusieurs histoires plus ou moins vraisemblables dont quelques-unes sont accréditées dans notre Europe occidentale. Par exemple, la louve mènerait boire sa portée, et tuerait ceux de ses petits qu'elle verrait laper l'eau à la manière des chiens; d'autres fois elle accepterait un chien pour mari et pour compagnon, puis, au bout de deux ou trois mois d'existence commune, saisie d'un remords subit, elle se séparerais de lui, et laisserait à sa charge les petits qu'elle en aurait eus; le pauvre père, ainsi abandonné, les conduirait, au retour de l'hiver, à la cabane de son maître; là ces fruits d'une union adultère ne manqueraient pas d'être reconnus à leur poil fauve, à leurs oreilles pointues, à leur façon toute particulière de mordre, et à leur goût instinctif pour la chair de mouton. On prétend encore qu'ils chassent le loup avec plus d'ardeur

Digitized by Google

que les chiens ordinaires. Jeunes, on les tient enchaînés; vieux, on les met à mort, et leur fourrure est presque aussi estimée que celle des loups véritables.

Parmi les oiseaux, celui dont l'espèce est la plus répandue est l'outarde, ou *drakhna*, comme l'appellent les Russes. A l'approche de l'hiver, les outardes émigrent de la Russie septentrionale vers des climats plus doux; mais aux environs d'Odessa, et à l'embouchure du Dnieper et du Dniester, elles restent toute l'année. Elles vont communément par troupes de douze à vingt. A mesure que l'hiver s'avance, ce nombre devient plus considérable; il monte quelquefois de quatre-vingts à cent. Ce n'est point que l'oiseau soit alors plus sociable; c'est que les endroits où il trouve sa subsistance sont plus limités. Effrayée par la présence d'un ennemi réel ou supposé, une de ces troupes prend-elle brusquement son vol, chacun des individus qui la composent fait dans une direction particulière et regagne son nid. Vers le mois de juin ou de juillet, on voit les outardes paître avec leurs petits; dans ces occasions, le mâle veille soigneusement à la sûreté de sa femelle et de sa jeune famille. Au moindre signe de danger, il donne l'alarme. Sa vigilance est telle, qu'il est fort difficile de s'en approcher assez près pour les tuer. Les Russes croient que l'outarde connaît exactement la portée d'un fusil. Les Cosacks, qui sont les meilleurs chasseurs des steppes, luttent de ruse avec cet oiseau : tantôt ils se glissent en rampant à travers les herbes et parviennent jusqu'à lui sans être aperçus; tantôt ils trompent le mâle en imitant le cri de la femelle au moyen d'un petit sifflet fait avec un os de bœuf. Cette imitation est d'une vérité étonnante. Mais la manière la plus remarquable de chasser les outardes se pratique en hiver : cette saison venue, elles cherchent un abri sous des chardons et autres grandes herbes; le froid redouble de violence, la glace s'attache à leurs ailes; elles ne peuvent plus fuir, et elles offrent une proie facile aux renards, aux loups et surtout à l'homme. Montés sur leurs chevaux, les Cosacks les poursuivent et les tuent à coups de fouet. Un chasseur habile

Digitized by Google

peut en attraper un grand nombre dans une journée. On cite dans les steppes des habitants qui se sont acquis une petite fortune par quelques chasses heureuses; un, entre autres, qui dans une seule matinée tua cent cinquante outardes avec son fouet. Il les vendit à Odessa, et elles lui rapportèrent quatre cent cinquante roubles. Vers le nord, chacun de ces oiseaux se vend souvent de dix à quinze roubles.

Les aigles, les vautours et autres oiseaux de proie ont toujours été très-abondants sur toute l'étendue des steppes; mais dans ces dernières années, une certaine portion de terre ayant été défrichée, une foule d'oiseaux granivores, jusque-là inconnus, y sont arrivés, et d'autres espèces, qui auparavant étaient assez rares, se sont multipliées d'une manière surprenante. Le seul oiseau chanteur qu'on y trouve, c'est l'alouette. Cependant le rossignol se fait quelquefois entendre dans les jardins qui entourent la ville d'Odessa.

Malgré la sécheresse du sol, les steppes sont infestées de reptiles, de grenouilles et de crapauds : ces derniers surtout se rencontrent à chaque pas; et quand il est tombé un peu de pluie, il est difficile de marcher sans en écraser plusieurs. Un phénomène extrêmement curieux a lieu pendant les mois d'été : M. Kohl n'en a jamais été témoin, mais il l'a entendu décrire tant de fois, non-seulement par les indigènes, mais aussi par les colons allemands, qu'on ne saurait guère s'empêcher d'y ajouter foi. Ce phénomène dans la langue du pays est appelé *apparition de crapauds*. Voici ce qu'en dit notre auteur :

« Tout le monde rapporte que souvent, au mois de juin ou de juillet, quelquefois même au mois d'août, après une forte ondée, la terre se couvre soudainement d'une myriade de petits crapauds, qui viennent on ne sait d'où, et disparaissent comme ils sont venus. Il faut que cette ondée tombe par grosses gouttes, et soit accompagnée des rayons du soleil. Une pluie qui dure longtemps n'amène jamais de crapauds. Le nombre des reptiles qu'on voit dans ces occasions est fabuleux : ce sont des millions de millions : on dirait une

Digitized by Google

armée de sauterelles. Marcher au travers de ces reptiles, qui grouillent de toutes parts, est la chose du monde la plus rebutante; à chaque pas, on en écrase cinquante à soixante : cela fait soulever le cœur. Qu'on se figure un indigène courant pieds nus sur ces masses animées dont le sol est jonché! Les roues des voitures les éventrent, les coupent en morceaux, et roulent toutes dégouttantes de sang.

« Ces reptiles sont de la dimension la plus exiguë; à peine égalent-ils en grosseur les petits crapauds qui naissent au printemps; mais ils sont beaucoup plus vifs et plus alertes. Quelque nombreux qu'ils soient, aussitôt la pluie tombée, ils ne tardent pas à disparaître, et dès le lendemain on n'en voit plus aucune trace. On ne remarque pas qu'il y en ait en plus grande quantité dans les rivières et dans les étangs : on croirait que la terre, qui les produit brusquement à sa surface, les absorbe de la même manière. Que si vous interrogez les naturels du pays sur la cause de ce phénomène, les Russes secoueront leurs épaules, et vous répondront : *Bog snayet* (Dieu le sait), tandis que les Grecs vous adresseront sans doute au diable en personne pour pénétrer ce mystère. Un Allemand très-intelligent, que je questionnais sur ce sujet, m'avoua qu'il n'y comprenait rien. Je pense, me dit-il, que ces myriades de crapauds viennent et s'en vont avec la pluie; mais comment cela se fait-il? c'est ce que je ne saurais expliquer. »

On rencontre aussi beaucoup de lézards dans les steppes. Quelques-uns n'ont pas moins de dix-huit pouces de longueur : ils sont un objet d'effroi pour les Cosacks; mais les Cosacks ont peur de tout animal qui diffère dans sa forme de leur cheval, de leur bœuf et de leur chien.

De tous ces reptiles, les serpents sont encore ceux qui sont le plus répandus. Ils abondent un peu moins dans les parties de la contrée qui sont bien peuplées, particulièrement dans celles qu'habitent des colons allemands; car, en général, les Russes méridionaux craignent trop les serpents pour les tuer, alors même que ceux-ci viennent se loger sous leur toit. « Ne

Digitized by Google

faites pas de mal à un serpent, disent les Russes, et il ne vous en fera pas. Mais si vous le tuez, vous serez en butte aux poursuites de toute sa race. » Ils sont persuadés qu'il existe entre ces reptiles une sorte de corporation, et que les parents de ceux qui ont péri ne négligent rien pour venger leur mort. Ils fondent cette croyance sur le vingt-huitième chapitre des Actes des Apôtres, où il est dit : « Et lorsque Paul eut ramassé une poignée de branches, et qu'il les eut placées sur le feu, il en sortit une vipère qui s'entortilla autour de son bras. Ce que voyant les barbares, ils murmuraient entre eux : Certainement cet homme est un meurtrier ; et quoiqu'il ait échappé aux périls de la mer, la vengeance qui le poursuivait vient de l'atteindre. »

Par l'expression de *meurtrier*, qu'offre le texte, ils entendent meurtrier d'un serpent; de même, ce mot *vengeance* signifie pour eux vengeance d'un serpent sur l'homme qui a tué quelque reptile. Dans leurs idées, les serpents sont chargés de punir les meurtriers en général, et particulièrement les meurtriers les plus coupables, c'est-à-dire ceux qui ont tué des serpents.

Le reptile le plus gros des steppes est le *coluber trabalis :* on prétend qu'on en a vu qui avaient dix-huit pieds de long. Ceux qui n'ont que cinq à six pieds sont très-communs. Il y a parmi les Cosacks une foule de légendes où il est question de serpents monstrueux, qui, à une époque peu éloignée, infestaient les rives pleines de hautes herbes du Dniester. Ils en sortaient pour s'élancer sur les hommes et sur le bétail, qu'ils étouffaient ou tuaient avec leurs dards. Quelquefois ils donnaient la chasse à un cavalier et à sa monture : le cheval le plus agile ne pouvait pas échapper à leur poursuite. Ces exagérations fabuleuses n'étaient pas bien nécessaires; la simple vérité est déjà par elle-même assez frappante : qu'on en juge par cette anecdote, qu'un vieux colon a racontée à M. Kohl :

« Nous étions un jour quatre jeunes gens qui nous amusions à nous baigner. Au moment de reprendre nos habits, nous aperçûmes, parmi des pierres et non loin de nous, un

Digitized by Google

serpent énorme : aucun de nous ne passait pour poltron. Cependant nous étions tous assez tentés de céder la place à un ennemi aussi formidable, et de ne pas l'inquiéter; mais la crainte du ridicule étouffa les considérations de la prudence, et nous engageâmes le combat en lançant au reptile une volée de pierres. Celui-ci n'en parut nullement intimidé; il se dressa à trois ou quatre pieds au-dessus du sol, en sifflant d'une façon menaçante, comme s'il nous eût provoqués à l'attaquer de plus près. Nos pierres étaient mal dirigées, ou elles glissaient sur son corps visqueux sans l'endommager. Quant aux bâtons que nous tenions à la main, ils étaient trop courts pour nous être d'aucune utilité contre lui. Nous continuâmes donc à l'accabler de nos projectiles. Un instant il se montra disposé à se jeter sur nous; mais peu habitué sans doute à ce mode d'attaque, il finit par battre en retraite. Nous le poursuivîmes vivement : un gros caillou l'atteignit à la tête, et l'étendit presque inanimé sur le sable. Nous achevâmes notre victoire en le tuant. Il mesurait dix pieds de longueur, et il était aussi gros qu'une bouteille. »

Une autre fois, les habitants de deux villages contigus avaient remarqué pendant plusieurs semaines de larges trouées à travers leurs champs de blé, comme si on y eût traîné un sac rempli de grain. On se perdait en conjectures à ce sujet, jusqu'à ce que, un matin, on trouva dans ce champ un jeune poulain à moitié dévoré. On soupçonna d'après l'aspect et la nature des blessures que quelque énorme serpent les avait faites. Ce soupçon ne tarda pas à se confirmer. Quatre à cinq voitures qui étaient parties la veille pour les terres de labour, rentrèrent précipitamment au village. Les chevaux et leurs conducteurs semblaient également effrayés. Ils avaient été attaqués, poursuivis et serrés de près par un reptile gigantesque. La description qu'on en donna était telle que le *schulze*, ou premier magistrat du village, commanda une levée en masse, et invita les habitants des villages avoisinants à se joindre à lui contre l'ennemi commun. Une centaine de jeunes gens partirent armés de fusils et de longues perches :

Digitized by Google

pendant un jour entier, ils battirent le pays, mais sans aucun succès : dès le lendemain, le reptile se montra de nouveau à quelques bergers qui, en le voyant, s'enfuirent avec leurs troupeaux. Quelque précipitée que fût leur retraite, un de leurs chevaux devint la proie du monstre. Le schulze se remit donc en campagne. Le reptile fut découvert, traqué et blessé de plusieurs coups de feu. Il chercha un refuge parmi les hautes herbes du Dnieper, laissant après lui une large traînée de sang, et échappa ainsi à ceux qui le poursuivaient. On croit qu'il périt de ses blessures, car depuis on ne le revit plus. D'après les calculs sans doute exagérés de certains chasseurs, il n'avait pas moins de trente pieds de long : le schulze, plus modéré et probablement plus exact, a réduit cette évaluation à trois brasses et demie; ce qui pour un serpent de notre Europe est fort raisonnable.

Aujourd'hui on rencontre peu de reptiles dans le voisinage des colonies allemandes ; mais vers les parties le plus reculées des steppes, il existe encore des districts où ils sont si nombreux que les bergers évitent d'y mener leurs troupeaux.

Malgré leurs proportions extraordinaires, les serpents des steppes sont un ennemi peu formidable en comparaison d'un petit insecte qui visite de temps en temps ces contrées, et qui y marque son passage par d'affreuses dévastations. C'est la sauterelle. Quelquefois il s'écoule une période de plusieurs années sans qu'on en entende parler; puis, pendant une autre période plus ou moins longue, le fléau exerce ses ravages chaque année et chaque saison. Lorsque pour la première fois les colons allemands vinrent s'établir dans les steppes, il y avait longtemps que les sauterelles ne s'y étaient pas montrées. On en connaissait deux espèces qui ne s'y multipliaient point outre mesure, et jusque-là on n'avait point appris à les craindre. Ce fut vers 1820 que l'on commença à remarquer qu'elles augmentaient en nombre d'une manière inquiétante. En 1824 et en 1825 elles occasionnèrent de grands dégâts. Mais en 1828 et en 1829 elles envahirent le pays par troupes innombrables. Leurs colonnes épaisses interceptaient la

Digitized by Google

clarté du soleil : elles détruisirent les moissons, et dans plusieurs localités elles ne laissèrent pas la moindre trace de végétation derrière elles. Les colons, désespérés, croyaient déjà que le jour du jugement était venu. Dans leur détresse, ils demandèrent conseil à leurs voisins les Russes et les Tartares. Ceux-ci n'étaient pas moins embarrassés. Les hommes les plus âgés parmi eux n'avaient point souvenance d'une dévastation pareille. Tout ce qu'ils se rappelaient, c'était que leurs pères en avaient autrefois fait mention. Les Allemands, reprenant courage, se mirent à l'œuvre. Grâce à un système d'opérations sagement combiné, plus d'un champ de blé fut sauvé des atteintes de ces essaims dévorants. Pendant les années 1830, 1831 et 1832, les sauterelles continuèrent d'infester la Bessarabie et le reste de la Russie méridionale; mais leurs colonnes s'éclaircissaient peu à peu. En 1833, elles ne causèrent pas de grands dommages, et depuis 1834, elles ont considérablement diminué de nombre. On ne les voit plus qu'isolées, de même que les autres insectes.

Pour se défendre contre ce fléau, les colons ont établi une espèce de police. Quiconque aperçoit le premier une nuée de sauterelles est tenu de donner aussitôt l'alarme et de faire avertir le schulze. Celui-ci se hâte de convoquer les habitants : sous sa direction, hommes, femmes, enfants, vieillards, tous s'arment de clochettes, de chaudrons, de fusils, de pistolets, de tambours, de fouets, etc. On décharge les instruments à feu, et avec les autres on produit le plus de bruit possible. Ce tintamarre a souvent pour effet d'effrayer les sauterelles, qui, poursuivant leur vol, vont s'abattre sur une localité plus tranquille.

Plus encore que le bruit, elles redoutent la fumée. Du plus loin qu'on signale l'approche d'un essaim, les colons se hâtent d'amasser près du champ dont ils veulent écarter ces terribles visiteurs, de la paille, des broussailles, des herbes, du fumier desséché. On y met le feu ; il s'en élève des tourbillons de fumée, et à cet aspect l'armée de sauterelles change la direction de sa route. Quelquefois cet expédient échoue

Digitized by Google

complétement, par exemple lorsque l'immense colonne s'étant abattue dans la plaine, les derniers rangs poussent les premiers jusqu'au milieu des flammes. Des milliers de sauterelles y périssent; mais leurs cadavres amoncelés éteignent le feu, et le reste de la troupe envahit, sans rencontrer aucun obstacle, le territoire qu'on croyait en sûreté.

Le plus communément, la fumée les force à reprendre leur vol à travers les airs. Alors le comble de l'habileté consiste à les chasser dans une direction où l'on n'ait rien à craindre de leurs ravages. Si l'on est dans le voisinage d'un lac ou de la mer, on tâche, par tous les moyens possibles, de les pousser de ce côté. Elles tombent par millions dans l'eau, et leurs corps y forment comme de petites îles flottantes sur lesquelles d'autres sauterelles viennent se poser en telle quantité qu'elles s'entassent à vingt ou trente pouces d'épaisseur. Que si le vent souffle de terre avec force, toutes sont submergées : si au contraire la brise est molle, celles qui sont encore vivantes s'efforcent de regagner le rivage, où elles sèchent bien vite leurs ailes pour recommencer leurs dévastations. Quant à celles que les flots ont englouties, leurs cadavres, rejetés sur la grève ou le long des rochers, apparaissent de loin comme des masses sombres d'algues marines. Il faut admirer l'adresse que montrent les sauterelles en ces occasions. Poussées par un vent impétueux bien avant au-dessus de la mer, elles réussissent souvent à regagner la rive, non point en luttant contre le lit du vent, mais en louvoyant à la façon des navires.

Leur instinct les guide de préférence vers les jardins qui entourent les habitations. S'il se trouve un village à droite ou à gauche de la ligne qu'elles suivent, elles ne manquent jamais de se détourner de leur route. On s'imagine à peine, on ne saurait décrire la terreur dont les habitants sont saisis à leur approche. Qu'on se représente un nuage noir d'insectes dévorants. Ils s'abattent sur la terre, qu'ils couvrent à une épaisseur de deux ou trois pouces, tandis que des myriades d'autres, se succédant sans interruption, obscurcissent la clarté du jour. Les arbres, les toits des maisons, en un mot,

Digitized by Google

toute la superficie du sol est jonchée de cette vermine, qui sautille et bourdonne sans cesse. Il faut alors fermer avec soin les portes, les fenêtres et même les cheminées des habitations, car des milliers de sauterelles pénètrent par ces ouvertures. Une année, plusieurs essaims s'étant arrêtés sur Odessa, les rues et les places publiques en étaient couvertes; ces insectes envahissaient l'intérieur des maisons. On en trouvait des centaines dans les plats et les casseroles des cuisines, et ils allaient s'étaler jusque sur les sofas des boudoirs.

On distingue les sauterelles de la Russie méridionale en deux espèces : les *ruscaki* ou russes (*grillus migratorius*), lesquelles ont un pouce et demi de longueur; et les *saranni* (*grillus vastator*), lesquelles ont environ deux pouces de long. Les deux espèces sont également voraces et également redoutées. L'une et l'autre se reproduisent par des œufs que la femelle dépose dans la terre au moyen d'un tube forant ou oviduc dont elle est armée. Ceci a lieu d'août à septembre. Elle ne se contente pas de creuser le sol avec le tube en question; elle s'y enfonce elle-même tout entière, afin que les œufs soient cachés le plus avant qu'il est possible. Cette dernière circonstance dépend de la nature du terrain. Si le terrain est trop dur, la femelle laisse son dépôt à la surface. On a observé qu'elle choisit presque toujours un endroit où la terre est friable, et qu'elle y fait son trou en tournant sur elle-même, son corps servant ainsi de tarière, jusqu'à ce qu'elle disparaisse complétement. Le trou achevé, elle y pond ses œufs au nombre de cinquante à soixante-dix. Le travail de la ponte dure généralement deux ou trois jours, après quoi la mère épuisée reste gisante et meurt. Si ses forces ne lui permettent point de creuser un trou assez profond, elle demeure dessus, et couvre ses œufs de son corps inanimé. Les œufs de la sauterelle sont blancs. Par la forme et la grosseur, ils ressemblent à ceux de la fourmi. Une certaine substance glutineuse les rend adhérents les uns aux autres. Quand on les retire de terre, la masse compacte qu'ils offrent ne se dissout pas; si on les place sur un morceau de verre que l'on

Digitized by Google

chauffe ensuite modérément, on les voit bientôt éclore. L'action de la nature est plus lente. Les œufs enfouis dans le sol y passent l'automne et l'hiver : ce n'est qu'à la fin d'avril ou au commencement de mai qu'ils éclosent. La neige les protége contre la gelée qui les détruirait ; mais lorsque la terre est nue et qu'ils ne sont pas cachés assez profondément, des générations entières de sauterelles périssent en une seule nuit.

Aux premiers beaux jours du printemps les insectes nouvellement éclos commencent à se montrer. Bientôt on en voit des troupes considérables. Les plus jeunes n'ont point d'ailes ; mais leurs pattes, qui se sont fortifiées promptement, les aident à se mouvoir. Leur appétit vorace se manifeste aussitôt après leur naissance. Les sauterelles ne volent pas encore que déjà elles mangent. Elles ne tardent pas à se mettre en route, et il semble que l'essaim augmente à mesure qu'il s'avance. Elles vont en faisant entendre un petit bruit aigu, en mutilant les unes au-devant des autres, et leur marche est accompagnée d'un certain craquement ou petillement de l'effet le plus bizarre. Elles procèdent presque toujours en ligne droite, et ne se laissent ni arrêter ni détourner par aucun obstacle. Il en périt des quantités innombrables dans les ravins, dans les fleuves, dans les rivières. L'eau disparaît quelquefois sous une couche épaisse de sauterelles noyées.

Les jeunes occasionnent plus de dégâts que les vieilles. Comme elles n'ont point encore leurs ailes, il est très-inutile de chercher à les effrayer par des feux allumés ou par des décharges de mousqueterie : entreprendre de les détruire, c'est perdre son temps ; sur une multitude pareille, la différence de quelques millions en plus ou en moins n'est rien. Ajoutez à cela que leur voracité est plus grande et que les plantes, herbe ou blé, qu'elles rongent sont les pousses nouvelles du printemps, d'où il suit que leurs dégâts sont très-difficiles à réparer. A la vérité, le théâtre n'en est pas aussi étendu : tant que ces insectes ne sont point munis de leurs ailes, ils ne marchent guère qu'à raison de deux versts par jour.

Digitized by Google

Au bout de trois ou quatre semaines, ils atteignent toute leur grosseur. A cinq semaines, leurs ailes sont formées, et alors ils commencent à voler. A partir de cette époque, ils parcourent la contrée en nombreux essaims jusqu'à la mi-septembre. Après une existence de quatre mois, tous meurent, non sans avoir pourvu à la perpétuation de leur postérité. C'est vers le milieu du mois d'août qu'on voit les essaims les plus considérables. Leur vol est accompagné d'une sorte de bruissement : on croirait entendre le vent qui souffle avec violence à travers des arbres. L'élévation de leur vol dépend de l'état de la température. Par une belle journée ils montent bien à deux cents pieds au-dessus du sol, c'est-à-dire, la nuée qu'ils forment paraît occuper cette position ; car les couches supérieures doivent en être beaucoup plus élevées. Si le temps est sombre et couvert, les sauterelles rasent la terre de si près qu'un homme rencontrant une de ces armées volantes est heurté par elles au visage et se voit forcé de demeurer le dos tourné jusqu'à ce que le tourbillon soit passé. Lorsqu'elles volent à une grande hauteur et qu'elles distinguent dans l'éloignement un champ de blé, une plaine verdoyante, elles descendent lentement vers la terre ; arrivées à six ou sept pieds du sol, elles s'abattent toutes ensemble : on dirait une pluie de pierres.

Elles ne sont point réglées dans leurs heures. Elles continuent quelquefois leur marche jusqu'à minuit, et rarement elles se remettent en route avant huit ou neuf heures du matin. Une nuée de sauterelles présente ordinairement une forme ovale, ayant un quart de verst de largeur et deux à trois versts de longueur. Parfois on voit ce nuage se séparer en deux ou trois parties qui plus loin se réunissent. Quant à l'épaisseur que ce nuage peut avoir, il est difficile de l'évaluer exactement. Elle doit être considérable, puisque les rayons du soleil ne sauraient la pénétrer, et que l'ombre qu'il projette sur la terre en passant y répand une fraîcheur très-marquée. L'obscurité momentanée qu'il occasionne produit le même effet qu'une succession de gros nuages chargés de pluie. Par un temps

Digitized by Google

calme, il fait environ quatorze milles anglais (trois lieues) en huit heures.

Une plaine où s'est arrêté un essaim de sauterelles présente l'aspect d'un champ de bataille. Dans l'excès de leur avidité, elles s'entre-déchirent souvent; plusieurs d'entre elles se cassent les ailes en tombant; elles ne peuvent plus reprendre leur essor et suivre le reste de la troupe. On ne saurait estimer que d'une manière fort conjecturale le nombre d'individus dont chacune de ces armées se compose. Les indigènes prétendent qu'une seule en s'abattant sur une plaine de quatre versts de longueur et de une verst de largeur la couvre entièrement, qu'en plusieurs endroits les sauterelles s'entassent au nombre de quatre à cinq les unes sur les autres, et que les arbres, s'il s'en trouve dans le voisinage, menacent de se rompre sous le poids qu'ils supportent. Admettons seulement un insecte pour une surface de deux pouces; il en résultera qu'un essaim qui couvre une verst carrée ne constate pas moins de mille millions de sauterelles (1), et chacune d'elles, au dire des Russes, mord comme un cheval, mange aussi gloutonnement qu'un loup, et digère avec une facilité et une promptitude que ne possède aucun autre animal.

Bien que les sauterelles affectionnent certaines plantes, elles sont en général peu difficiles pour leur nourriture, et elles dévorent indifféremment tout ce qu'elles rencontrent. Sous l'action puissante de leurs mâchoires, les feuilles et l'écorce des jeunes arbres disparaissent comme par enchantement. Un riche pâturage se change aussitôt en une terre nue et désolée. Les herbes et les roseaux qui, pareils à une frange verte, garnissent le bord des rivières, sont enlevés avec une rapidité magique, et là où de beaux épis ondoyaient tout à l'heure, il ne reste plus un brin de chaume. La troupe affamée s'avance ainsi en mangeant; mais comme les premiers

(1) Une verst a 3,500 pieds de long (mesure anglaise). Une verst carrée contient donc 12,250,000 pieds carrés; soit 1,764,000,000 pouces carrés.

Digitized by Google

rangs ne laissent aux autres qu'une maigre desserte, l'arrière-garde prend souvent son vol et se substitue à l'avant-garde. Chemin faisant, les flancs de la colonne s'étendent, et elle finit par ne présenter qu'une seule ligne.

On distingue d'assez loin le bruit que font les sauterelles en rongeant les herbes, et le frémissement de leurs ailes qu'elles ne cessent d'agiter; quiconque a entendu paître un troupeau de moutons peut s'en former une idée. La paille sèche, les blés mûrs ne les tentent que médiocrement; mais tout ce qui est verdure est infailliblement dévoré. Ce qu'elles préfèrent à toute autre chose, c'est le blé d'Inde. Il est même extrêmement curieux de les voir faucher un champ planté de ce blé qui a, dans les steppes, une tige très-haute et très-forte. Quelques sauterelles suffisent cependant pour percer cette tige en cent endroits, et cela au bout d'une minute; l'instant d'après il n'en reste plus de vestiges. Elles l'attaquent à la fois par l'épi, par le milieu et par la racine, jusqu'à ce qu'elles la renversent. A chaque tige dévorée, les sauterelles qui en ont fait leur proie s'envolent pour s'abattre sur une tige nouvelle. L'œuvre de destruction se poursuit sans relâche jusqu'à ce que le champ tout entier soit rasé et mis à nu.

Les jardins que les marchands d'Odessa entretiennent à grands frais ont particulièrement à souffrir des ravages des sauterelles. Elles épargnent, il est vrai, les melons, les concombres et les fruits qui proviennent sur les arbres; mais des arbres mêmes, elles dévorent les feuilles et l'écorce. Quant au fruit, il se détache et tombe par terre. Il en est ainsi pour la vigne. Les feuilles, les tendrons, les jeunes branches sont complétement rongés, tandis que les grappes de raisin gisent dispersées sur le sol pendant ce temps-là; chaque arbre du jardin est chargé d'une foule de travailleuses qui percent, qui rongent, qui déchirent, qui scient; et lorsque la troupe, toujours affamée, s'éloigne enfin, la scène de désolation qu'elle laisse derrière elle ne saurait se décrire. D'énormes amas d'excréments signalent l'endroit où elles se sont arrêtées. Ces

Digitized by Google

matinées, au lieu de fertiliser le sol, le brûlent et le dessèchent, et longtemps après les troupeaux fuient la place qui en a été infectée.

Nous voici sur la terre des *tabounsen* (troupeaux). — Telle est la phrase ordinaire des voyageurs lorsqu'ils mettent le pied sur la steppe. En effet, le premier objet qui s'offre aux yeux de l'étranger, c'est presque toujours un de ces nombreux troupeaux de moutons qui font la richesse des seigneurs russes. Ceux-ci ne voient rien de plus intéressant que leurs moutons; mais pour les étrangers, la vie errante que mènent les *tabuntschiks* (bergers) présente des particularités vraiment curieuses.

Quand on parle des steppes, on ne manque pas de mentionner les chevaux sauvages qu'on y trouve. Cependant ce mot ne doit être admis qu'avec certaines restrictions. Il y a longtemps que la partie des steppes qui appartient à la Russie a cessé de renfermer des chevaux sauvages; il est même impossible de préciser exactement l'époque, déjà fort éloignée, où ce noble animal errait en liberté au milieu des plaines qui bordent le Pont-Euxin. Aujourd'hui chaque *taboon*, ou troupeau, a son propriétaire auquel le tabuntshik doit compte de toute pièce de bétail qui a été perdue ou volée. Ce n'est qu'au fond de la Tartarie ou dans les déserts qui s'étendent le long de la mer d'Aral, que l'on rencontre des chevaux vivant à l'état de nature. Toutefois ils jouissent dans les steppes d'une condition qui approche d'une indépendance absolue, et ils s'offrent ainsi à l'observateur sous un point de vue que ceux de notre Europe ne présentent pas. Aussi, quoique les moutons figurent en première ligne parmi les espèces dont ce pays est peuplé, et qu'on en rencontre dix troupeaux pour un seul de bêtes à cornes ou de chevaux, nous nous occuperons d'abord de ces haras où se remonte presque toute la cavalerie impériale, et d'où le gouvernement pourrait tirer, au besoin, des ressources telles qu'aucune autre contrée n'en possède de semblables.

Plusieurs seigneurs russes sont propriétaires de grands do-

Digitized by Google

maines dans les steppes. On cite particulièrement les familles des Potocki, des Orloff, des Rasumoffsky, des Skarshinsky, des Woronzoff, etc. La population est si clair-semée, sans parler d'autres obstacles, que ces familles sont obligées de laisser en friche une partie considérable de leurs terres. Aussi les seigneurs les plus riches ont-ils compris qu'il était de leur intérêt de se livrer principalement à l'élève des moutons, des bêtes à cornes et des chevaux. Il paraît que dès les temps les plus reculés cette industrie a été celle du pays.

Comme noyau d'un taboon, on envoie dans la steppe, sous la garde d'un berger, un certain nombre d'étalons et de cavales. Les petits poulains restent avec leurs mères, et le troupeau va toujours en augmentant jusqu'à ce qu'il atteigne le chiffre fixé, lequel est proportionné à l'étendue et à la fertilité de chaque domaine. Rarement un taboon se compose de plus de mille chevaux; mais il y a des propriétaires qui ont, dit-on, dans diverses localités, jusqu'à huit ou dix de ces taboons. C'est seulement lorsque le troupeau est complet qu'il produit un revenu, soit qu'on emploie les jeunes chevaux sur le domaine même, soit qu'on les vende aux particuliers ou aux agents du gouvernement.

Le tabuntshik aux soins duquel le taboon est confié doit être doué d'une activité infatigable et d'une constitution de fer, également endurci à l'excès du froid et de la chaleur, et capable de supporter toute espèce de température sans même avoir l'abri d'un buisson. Il doit lui être indifférent de passer la nuit sur le gazon humide ou sur une terre nue qui a été brûlée pendant douze heures par les rayons presque verticaux du soleil. Rarement il trouvera une cabane pour le protéger contre les froids les plus rigoureux, et à l'époque des chaleurs, quoiqu'il soit comme dans une fournaise et qu'il respire un air embrasé, il faut qu'il reste en selle presque toute la journée, prêt à poursuivre au galop les chevaux qui s'écartent, ou à secourir un jeune poulain sur lequel un loup vient de s'élancer.

Les bergers traînent avec eux leurs maisons : ce sont de

Digitized by Google

grands chariots dont ils ne se séparent jamais dans leurs courses vagabondes, où ils trouvent un abri pendant la tempête, et où ils se retirent la nuit; mais ce luxe est interdit au tabuntshik; le troupeau dont il répond ne saurait être abandonné à lui-même. On conçoit que les mille chevaux commis à sa garde ne se tiennent point ensemble dans l'ordre et la discipline des chevaux de régiment. Il est douteux qu'un adjudant de cavalerie ait plus à courir et plus à surveiller un jour de bataille qu'un tabuntshik pendant la journée la plus tranquille. On peut dire qu'il n'a pas le temps de quitter le dos de sa selle. C'est à cheval qu'il mange et qu'il dort. Il dort aux heures où les autres hommes veillent, et réciproquement; car les chevaux sont sujets à s'écarter pendant la nuit, et la vigilance la plus grande est alors nécessaire pour repousser les attaques des loups et celles des voleurs. Qu'une tempête de neige fonde sur la steppe, le pauvre tabuntshik, au lieu de tourner le dos au tourbillon, devra avoir l'œil sur ses chevaux, les contenir s'ils s'effrayent, les poursuivre et les ramener s'ils se dispersent.

Il est presque tout entier vêtu de peaux qu'une ceinture de cuir assujettit ensemble. A cette ceinture, il porte suspendus les divers instruments et les drogues dont se servent les vétérinaires, ainsi que d'autres ornements bizarres. Un grand bonnet tartare, de forme cylindrique et de peau d'agneau noire, protége sa tête, et par-dessus tout cela est jeté son *sreta*, ou manteau de laine très-ample et muni d'un chaperon pour encapuchonner la tête au besoin. Ce capuchon ne sert le plus souvent que de poche et de garde-manger.

Le tabuntshik est encore chargé de plusieurs autres harnais sans lesquels il ne se hasarderait point à faire un pas. Le *karabnik* est un des plus importants. C'est un fouet dont le manche est court, mais dont la mèche a quelquefois de quinze à dix-huit pieds de longueur. Cet instrument lui tient lieu de sceptre; il l'a toujours à la main, et il s'en sert pour gouverner les turbulents animaux sur lesquels il règne. La fronde vient en seconde ligne. Le tabuntshik l'emploie

Digitized by Google

aux mêmes usages que les habitants de l'Amérique du sud emploient le lasso : armé de sa fronde, il manque rarement d'atteindre le cou du cheval qu'il veut arrêter. L'*assommoir* est encore une partie indispensable de son équipement. Cette massue est attachée à l'arçon de la selle et placée à portée de sa main; elle a trois ou quatre pieds de long, et elle est munie, à l'extrémité, d'une grosse boule de fer. Le tabuntshik manie cet engin formidable avec une dextérité surprenante. Monté sur son cheval, qui court au triple galop, il lance son arme à la tête d'un loup; la balle d'un planteur américain ne donne pas une mort plus prompte et plus sûre.

Le tabuntshik porte dans toutes ses excursions une outre pleine d'eau; en effet, il ignore où et quand il rencontrera un puits, une source, et s'il sait où les trouver, il ne sait pas si l'eau en sera oui ou non tarie. Un sac pour le pain et une bouteille d'eau-de-vie sont une partie nécessaire de son bagage; ajoutez-y une foule d'autres petites provisions de tout genre, qu'il suspend à ses vêtements ou à la selle de son cheval. Ainsi armé et équipé, il s'enfonce dans les plaines inhabitées des steppes. Dès lors il n'a plus à compter que sur ses propres ressources : il faut qu'il se suffise à lui-même, qu'avec son harabnik il sache maintenir l'ordre parmi le troupeau, et qu'avec sa massue il puisse le défendre; tâche difficile et qui exige une activité continuelle. Ce qui lui cause le plus d'embarras, c'est la présence de quelques vieux étalons qui, ayant passé dix ou douze ans dans les steppes sans avoir flairé l'odeur d'une étable ou senti le mors et l'éperon, deviennent tout à fait indociles et ingouvernables, et souvent le tabuntshik menace de tout quitter si on ne les retire pas du taboon.

Ce genre de vie, si rempli de fatigues et de dangers, ne saurait se continuer longtemps. Au bout de quinze ans au plus, le tabuntshik est devenu incapable de s'acquitter de ses fonctions. La paye qu'il reçoit est proportionnée aux maux qu'il endure; car c'est toujours un domestique à gages.

Digitized by Google

Ni la crainte des châtiments ni l'espoir des récompenses n'obtiendraient d'un serf cette vigilance de tous les instants, sans laquelle un taboon serait réduit à rien en moins d'un mois. Les gages d'un tabuntshik sont réglés d'après le nombre des chevaux confiés à sa garde. Pour chacun d'eux, il touche d'ordinaire cinq à six roubles par an. Il peut donc, s'il réussit à écarter les loups et les voleurs de son troupeau, gagner annuellement six mille roubles (6,875 fr.); mais il répond de tout cheval qu'il laisse voler ou dévorer. Or, le vol des chevaux se pratique dans les steppes sur une échelle tellement large et avec tant d'adresse et d'audace, que le malheureux gardien peut perdre en une seule nuit la moitié de ses gages de toute l'année. De plus, il défraye à ses dépens des aides ou gardiens en sous-ordre qui sont à son service. Il ne faut pas moins de trois de ces hommes pour un taboon de mille chevaux. Malgré ces diverses charges, un tabuntshik peut, avec du soin et de l'intelligence, réaliser des gains assez considérables. Cependant, peu d'entre eux amassent un petit capital pour le temps où ils deviendront invalides.

En attendant, les périls qu'ils affrontent sans cesse font des tabuntshiks les hommes les plus farouches et les plus déterminés qu'il y ait au monde. C'est une chose reconnue que celui qui a mené ce genre de vie pendant deux ou trois ans est incapable de se plier à des habitudes paisibles et régulières. D'une autre part, quiconque trouve dans une industrie moins fatigante et moins dangereuse les moyens de subsister n'a garde d'embrasser celle-là. Il en résulte que les tabuntshiks se recrutent parmi la lie de la population. Comme leur poche est presque toujours assez bien garnie, ils se livrent, dans des cabarets borgnes qu'on rencontre en certains endroits des steppes, à des orgies effroyables : ils passent des nuits entières à boire et à jouer, malgré la nature de leurs fonctions, qui leur défendant de s'écarter un seul moment du taboon. Le jour venu, ils rejoignent au galop le troupeau, qui, pendant ce temps-là, était abandonné aux soins des sous-gardiens.

Digitized by Google

Les tabuntshiks vivent dans une crainte continuelle des voleurs de chevaux, et pourtant il n'y en a peut-être pas un parmi eux qui ne soit lui-même prêt à voler des chevaux dans l'occasion. Le voyageur qui a laissé sa monture paître dehors pendant la nuit, le paysan dont les bestiaux se sont égarés, doivent, avant de commencer leurs perquisitions, s'informer s'il n'y avait point un taboon dans le voisinage. Qu'ils se hâtent : le tabuntshik ne perd point de temps pour se débarrasser du produit de son vol; que ce soit un bœuf ou un cheval, il le vend ou le troque au premier pâtre, berger ou tabuntshik qu'il rencontre; celui-ci l'échange ou le vend à un autre : en quelques jours, un cheval qui a été dérobé sur les rives du Dnieper passe de main en main jusqu'à ce qu'il arrive aux bords du Danube. Le propriétaire légitime le cherche encore, que déjà il est hors des domaines du czar et figure dans le haras d'un magnat de Hongrie.

Par suite de sa vie désordonnée et des excès dont il la souille, le tabuntshik est généralement mal vu; cependant on recherche son amitié et l'on craint de l'avoir pour ennemi; son maître lui-même le ménage, car ce n'est point un domestique qu'on puisse renvoyer du jour au lendemain : une fois que les chevaux du taboon se sont accoutumés à ses soins, ils refusent d'obéir à la voix d'un autre. Il les connaît tous individuellement : il sait quels sont les défauts et quelles sont les qualités de chacun d'eux, ceux qu'il convient de vendre et ceux qu'il est à propos de conserver; il sait aussi où se trouvent les meilleurs pâturages; en un mot, il s'est rendu nécessaire, et il a le sentiment de son importance. Certain de l'impunité, il abuse de sa position, et il affecte un profond mépris pour les *tshabawns* et les *tsheredniks* (pâtres et vachers), gens honnêtes et paisibles qu'il regarde comme appartenant à une espèce inférieure.

Les foires les plus importantes pour chevaux, entre le Dnieper et le Dniester, se tiennent à Balta et à Berditsheff. Les chevaux y sont amenés libres de toute entrave. Tandis qu'ils traversent les villes et les villages, ils s'effrayent souvent des

Digitized by Google

nouveaux objets qui frappent leur vue. Leurs conducteurs ne s'en inquiètent nullement, l'expérience leur ayant appris que la peur est le meilleur moyen d'empêcher leurs bêtes de se disperser. Arrivé à l'endroit du marché, le taboon est renfermé avec le tabuntshik dans un enclos en dehors duquel le propriétaire se tient assis. Les acheteurs tournent autour de l'enclos, afin de fixer leur choix. Ils ne doivent point s'attendre à ce qu'on fasse trotter devant eux les chevaux pour mieux les examiner. Il faut qu'ils en jugent par eux-mêmes et d'après les indices qu'ils pourront saisir. « Je n'ai à vendre que des chevaux sauvages, dit le maître; inspectez-les aussi longtemps qu'il vous plaira. Ce cheval que voici est âgé de cinq ans; j'en suis certain, puisqu'il a été nourri sur mes steppes. Je ne sais rien autre chose de lui. Son prix est de cent roubles; voulez-vous l'acheter? — Oui. — Je vais donner ordre qu'on l'attrape; mais je vous conseille de donner quelque chose au tabuntshik, afin qu'il ait soin de ne point blesser la bête en l'arrêtant. »

Cette recommandation n'est pas à négliger; car, si l'on ne procède point avec beaucoup de précaution, le cheval peut s'estropier, et comme on ne se rend maître de lui qu'après le marché conclu, le dommage est au compte de l'acheteur, et non point du vendeur. Si le tabuntshik est content de la gratification qu'on lui a donnée, il s'approche doucement du cheval désigné, et lui jette sa fronde sur le cou de manière à ne pas le blesser. Dans le cas contraire, il le jette par terre au moyen d'une sangle; l'animal, qui s'est d'abord cabré de toute sa hauteur et de toutes ses forces, se calme peu à peu et se laisse emmener par son nouveau maître; celui-ci emploie souvent toute une année à le corriger des défauts que lui avait fait contracter sa première éducation.

Les transactions qui s'opèrent dans ces foires sont peu de chose si on les compare à celles qui ont lieu sur les steppes mêmes. Les agents du gouvernement russe et d'autres marchands maquignons visitent successivement les divers taboons, choisissent les sujets qu'ils veulent acheter, et les payent en

Digitized by Google

gros à tant par tête. Il est généralement admis que les chevaux d'un même taboon se valent à peu près les uns les autres, c'est-à-dire qu'ils sont farouches, vicieux et difficiles à apprivoiser. Cependant quelques taboons jouissent d'une meilleure réputation et les produits en sont plus estimés.

Durant ce qu'on appelle la belle saison (de Pâques au mois d'octobre), le taboon erre jour et nuit à travers la steppe; pendant les six autres mois de l'année il passe la nuit à couvert; le jour venu, on le laisse sortir dans la plaine, et là les pauvres chevaux écartent avec leur sabot la couche de neige répandue sur le sol, afin d'y chercher un peu d'herbe. Quand nous disons qu'ils passent la nuit à couvert, nous n'entendons signifier rien qui ressemble à une écurie anglaise; l'abri en question est un enclos fermé d'un mur en limon desséché, et sur lequel on a construit du côté du nord une espèce de toiture grossière afin de le garantir de la bise. Les étalons s'emparent d'abord des meilleures places de ce hangar; les jeunes poulains forment des groupes le long du mur, et se serrent les uns contre les autres pour entretenir parmi eux un peu de chaleur. Ce n'est pas du froid qu'ils ont le plus à souffrir : le tabuntshik leur délivre une certaine provision de fourrage; mais cette provision est rarement suffisante. A mesure que l'hiver s'avance, le foin devient plus rare, et l'on est forcé d'y substituer de la paille et des roseaux desséchés qu'on gardait pour le chauffage (1). Encore n'est-ce pas sans de grandes contestations que le tabuntshik obtient ces maigres aliments du cuisinier et du surveillant des poêles (2). Si l'hiver se prolonge au delà du terme ordinaire, les malheureux chevaux sont réduits à manger la terre dont le mur de l'appentis est formé; quelquefois même ils s'arrachent les uns aux autres les crins de la queue, et ils les dévorent. Et cela arrive

(1) Comme il n'y a dans les steppes ni forêts ni mines de houille, on se chauffe principalement avec de la paille et des roseaux.

(2) Il y a toujours dans les maisons riches un domestique chargé exclusivement de veiller aux poêles.

Digitized by Google

dans un pays où un seul été produit plus d'herbe qu'il n'en faudrait pour approvisionner tous les taboons pendant cent hivers!

Aussi n'est-il pas étonnant que cette saison enlève un nombre considérable de chevaux. Il en périt quelquefois la moitié, et ceux qui survivent sont tellement amaigris, tellement épuisés, que six mois suffisent à peine pour les rétablir. L'année 1833 fut extrêmement meurtrière, et cinq ans après, les ravages qu'elle avait causés n'étaient pas encore réparés.

Dans un taboon de mille chevaux, il y a généralement de quinze à vingt étalons, et quatre ou cinq cents cavales qui peuvent produire. Les étalons, surtout les vieux, se considèrent comme les seigneurs et maîtres de la communauté; ils exercent leur autorité avec fort peu de modération, et se livrent entre eux des combats désespérés, uniquement pour l'amour de la prééminence. Il existe toujours dans chaque taboon un étalon qui, plus méchant ou plus fort que ses camarades, s'est acquis sur eux une sorte de suprématie. Les factions, les cabales, les intrigues s'agitent parmi cette foule; souvent une coalition générale se forme contre un seul individu; on se jette sur lui, on l'accable de ruades et de morsures, on le contraint de vivre à l'écart.

C'est lorsque deux taboons se rencontrent que des combats terribles s'engagent. Ordinairement les tabuntshiks ont soin de laisser entre leurs troupeaux respectifs une distance convenable; mais cette rencontre peut avoir lieu par suite de quelque négligence des gardiens. Souvent aussi ils la provoquent, quand, par exemple, il s'agit d'occuper un pâturage contesté. Dans ces occasions, les cavales et les jeunes poulains ne prennent point part à l'action. Des deux côtés les étalons s'élancent avec une furie et une impétuosité dont ne peuvent se faire idée ceux qui n'ont vu le cheval que dans l'état domestique. Possédés d'une rage incroyable, ils hérissent leur crinière comme des lions; ils se dressent les uns contre les autres, ils se déchirent avec leurs dents; le bruit de leurs sabots qui s'entrechoquent retentit au loin, et pen-

Digitized by Google

dant cette lutte acharnée, dont le tumulte et l'agitation ne sauraient se décrire, ils rugissent et poussent des cris perçants qu'on n'entend nulle part ailleurs. La troupe victorieuse emmène toujours en triomphe un certain nombre de cavales prisonnières. Les tabuntshiks s'occupent alors de l'échange des captives. Il est bien rare qu'à propos de cet échange ils n'en viennent pas aux mains, eux aussi, si toutefois ils ont pu rester neutres jusque-là.

Le printemps venu, les chevaux s'indemnisent des privations de l'hiver. Les loups ne sont pas moins pressés de réparer les jeûnes qu'ils ont endurés. C'est l'époque où la chair des poulains est la plus délicate, et les loups, qui sont connaisseurs, la préfèrent à celle du mouton et du bœuf. Nuit et jour ils errent dans le voisinage des taboons, et forcent les chevaux à se tenir constamment sur la défensive. Comme ils se sentent les plus faibles, ils ont recours à la ruse. Ils s'exposeraient à une mort presque certaine s'ils attaquaient un taboon en plein midi; ils le savent, et quelque pressés qu'ils soient par la faim, ils ne se hasardent jamais à commettre un pareil acte de témérité. C'est la nuit, lorsque le troupeau est dispersé dans la plaine et qu'eux-mêmes sont assez nombreux, qu'ils attaquent leur proie. Alors un admirable esprit d'ensemble et d'union se déploie parmi les chevaux à la première alarme; les étalons et les cavales se portent rapidement vers le point menacé, et fondent sur les assaillants avec une impétuosité qui met souvent ceux-ci en déroute. Les loups reviennent bientôt à la charge; ils s'emparent de quelque pauvre poulain qui s'est écarté de quelques pas du gros de la troupe, et s'apprêtent à l'entraîner; sa mère se précipite pour le délivrer, au risque de partager son sort. C'est ici que le combat s'engage véritablement; les cavales forment un cercle dont les jeunes poulains occupent le centre. Nous avons vu certaines peintures d'après lesquelles des chevaux se défendant contre des loups leur présentent le train de derrière. Rien de cela n'est exact : les chevaux s'avancent sur leurs ennemis en phalange serrée; ils leur font

Digitized by Google

tête, ils les déchirent avec leurs dents, ils les écrasent avec leurs pieds. Pendant ce temps-là les étalons se tiennent en dehors de la ligne; les crins hérissés et les naseaux dilatés par la colère, ils galopent sur les flancs de leur armée, et remplissent à la fois les fonctions de généraux, de trompettes et de porte-étendard. S'ils voient un loup qui ose les affronter, ils s'élancent sur lui, et souvent ils l'assomment d'un seul coup de leur puissant sabot. Dans ce cas, ils traînent avec leurs dents le cadavre jusqu'au milieu des cavales, qui piétinent sur lui jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'une masse informe. Si, au contraire, l'étalon échoue dans ce premier élan, c'est fait de lui; huit ou dix loups affamés lui sautent à la gorge, et ne lâchent point prise qu'il ne tombe mort sur le sol. Mais la proie qu'ils ont abattue, ils n'auront point la chance de la dévorer; les autres étalons se précipitent et vengent celui d'entre eux qui a succombé. Les loups finissent toujours par être complétement défaits; ils fuient en désordre, laissant sur le corps des vainqueurs plus d'une marque sanglante, plus d'une entaille profonde qui atteste l'acharnement de la lutte.

Ces grandes batailles n'ont lieu que rarement; en général, le loup les évite. Sa tactique consiste en surprises : il se glisse sournoisement à travers les herbes de la steppe, il s'approche du taboon en prenant le côté où le vent donne, et là il restera en embuscade pendant des heures entières jusqu'à ce qu'une jument s'écarte avec son poulain du reste du troupeau. Même alors il ne tente pas une attaque à force ouverte; il s'approche encore davantage en rampant, les mouvements de sa queue imitant ceux d'un chien. Si la cavale, trompée par ses démonstrations amicales, le laisse s'approcher d'assez près, il lui saute à la gorge, et en un moment il la saigne et la tue; puis, s'emparant du poulain, il l'entraîne ou l'emporte, et il disparaît avec son butin avant que le tabuntshik ait soupçonné sa présence. Ses tentatives de maraude n'obtiennent pas toujours un succès aussi complet; souvent la cavale évente sa ruse et donne l'alarme; le tabuntshik accourt, et le dénoûment de l'affaire est qu'il augmente son bagage d'une belle four-

Digitized by Google

rure dont on lui offrira dix à douze roubles. La seule chance qui reste au loup pour s'échapper, c'est de rouler la tête la première au fond de quelque ravin, exercice gymnastique que le cavalier s'abstient prudemment d'imiter.

Voici venir l'été; les loups sont moins incommodés, mais les malheureux chevaux vont avoir à souffrir de la soif plus qu'ils n'ont souffert de la faim pendant l'hiver. La chaleur est extrême : nulle part il y n'a de l'ombre, si ce n'est celle que les animaux produisent en formant de petits groupes. Ils se rassemblent donc çà et là, chacun d'eux cherchant à placer le corps de son voisin entre lui et les rayons d'un soleil brûlant. Souvent le tabuntshik cherche un abri au centre d'un de ces groupes; il s'étend sur la terre, tandis que les chevaux se tiennent immobiles, la tête baissée et leur prunelle ardente fixée sur le sol.

L'automne ramène les plaisirs et la joie. La plaine se couvre d'une herbe verdoyante; les sources fournissent de l'eau en abondance. Les chevaux amassent des forces, afin de se préparer aux privations de l'hiver. C'est en automne que, pour la première fois de l'année, les chevaux d'un taboon sont appelés à travailler; encore ce travail est-il bien peu fatigant. Il consiste à écraser des gerbes de blé. Voici comment M. Kohl décrit cette opération.

« Sur un espace de cent pas carrés, on égalise le sol et on bat le terrain jusqu'à ce qu'il soit rendu solide. Cet espace est entouré d'une barrière où l'on a ménagé une porte. On y étend les gerbes de blé, sur lesquelles on fait trotter les chevaux, de manière à ce que le grain sorte de l'épi. Dans les petites fermes, où l'on ne peut employer que huit ou dix chevaux à cette besogne, chacun d'eux broie par jour trente à quarante gerbes. Mais dans les grandes fermes, où l'on a à sa disposition la moitié du taboon, vingt gerbes sont le *maximum*. En supposant qu'un taboon de mille chevaux soit mis à l'œuvre, dix mille gerbes peuvent ainsi être égrénées à la fois. On forme le troupeau en deux divisions. Cinq cents bêtes, étalons, cavales, poulains, sont introduites dans l'enclos sous la

Digitized by Google

surveillance du tabuntshik et de ses aïdes. Alors commence une scène de bal étrange, fantastique. Armés de leur formidable harabnick, qu'ils font claquer à grand bruit, les gardiens donnent le signal de la danse. Les chevaux, épouvantés d'entendre siffler les fouets à leurs oreilles et craquer la paille sous leurs pieds, se précipitent comme des furieux d'un bout de l'enceinte à l'autre; les plus rétifs sont les meilleurs ouvriers. Le grain jaillit des épis, et les gens de la ferme ne s'occupent qu'à rejeter dans l'enclos les brins de paille qui ont volé dehors. Ceci dure une heure; après quoi, les chevaux ayant été retirés pour un moment, on retourne la couche de gerbes, et l'on recommence ainsi de suite jusqu'à trois fois. Il convient de dire qu'un pareil mode d'égréner le blé n'est praticable que dans les grands établissements d'agriculture et qu'on en perd une quantité considérable. »

Tel est le genre de vie sauvage que mènent les chevaux des steppes! tel il était encore du temps de Mazeppa; mais les scènes que l'on vient de décrire deviennent de plus en plus rares dans la Russie méridionale. La population s'y accroît; plusieurs des grands domaines se morcellent et se divisent entre plusieurs petits propriétaires. Si le gouvernement russe exécute son plan favori, c'est-à-dire l'introduction d'un système régulier d'agriculture dans cette partie de l'empire, les taboons disparaîtront graduellement ou se retireront vers les derniers confins de la Tartarie. A quelle époque ces changements s'accompliront-ils? on l'ignore. Les steppes, il est vrai, peuvent produire du blé en abondance; mais la difficulté des transports, le manque de matériaux pour la construction des routes, opposent des obstacles sérieux aux améliorations projetées. Quelques localités plus favorisées que les autres et situées dans le voisinage des cours d'eau ou de la mer forment des exceptions à cette régle générale.

En comparaison des mœurs turbulentes et de la vie agitée des tabuntshiks, les mœurs et la vie des *tshabawns* ou gardiens de moutons sont bien paisibles et bien inoffensives. C'est d'après le nombre des moutons que l'on évalue la richesse

Digitized by Google

des seigneurs. Tel d'entre eux en possède cent mille, et quelques-uns de ces immenses troupeaux n'ont été formés que depuis trente ans. La race wallaque est la plus estimée. Elle se distingue par la grosseur de la queue, laquelle ne consiste guère qu'en une masse de graisse très en renom parmi les gourmets russes et tartares. On a aussi introduit récemment des mérinos. Ils se propagent avec rapidité.

Le tshabawn est presque toujours un personnage doux et tranquille et dont le caractère participe de celui des animaux qui lui sont confiés. Comme il ne s'écarte pas aussi loin que le tabuntshik, il peut se procurer une foule de comforts auxquels celui-ci doit renoncer. Il mène avec lui deux chariots traînés par des bœufs et où il serre ses provisions, ses ustensiles de cuisine, les peaux des brebis qui sont mortes de maladie et de celles qu'il a réussi à arracher à la dent du loup; car le tshabawn, malgré ses mœurs pacifiques, fait aux loups une rude guerre. Outre le plaisir de les tuer, il réalise des gains fort honnêtes en vendant leur fourrure.

Pour donner une idée approximative du nombre des bêtes à cornes que nourrissent les steppes, il suffit de dire que presque tout le suif exporté d'Odessa, de Riga et de Saint-Pétersbourg provient de cette contrée. On en tire annuellement de quoi fabriquer sept cents millions de chandelles et cent millions de livres de savon. Cela ne date pas d'une époque récente : du temps d'Hérodote, les Scythes étaient renommés pour leur suif et leurs cuirs.

C'est la vente des chevaux, le débit des suifs et des cuirs, l'exportation des laines, c'est en un mot le développement de ce commerce immense qui a porté si rapidement au plus haut point de splendeur une ville tout à fait moderne, la cité que déjà l'on appelle la capitale du Pont-Euxin, Odessa. En 1838, c'est-à-dire quarante-six ans après sa fondation, elle comptait 69,023 habitants. En 1802, ses importations montaient à 719,000 roubles, et ses exportations à 1,534,000 roubles. En 1839, ce chiffre s'est élevé pour les importations à 21,309,000 roubles, et pour les exportations à 48,636,350 roubles.

Digitized by Google

M. Kohl décrit longuement Odessa, ville étrangère, rendez-vous accoutumé des marchands grecs et italiens, qui y sont comme les facteurs des autres peuples. Odessa est assise sur le bord des steppes. De quelques-unes de ses rues vous en apercevez les plaines nues et désolées, qui se perdent dans un horizon sans limites. De riches marchands ont dépensé des sommes incroyables pour écarter ce voisinage et établir des jardins autour de la cité. Ces tentatives ont eu peu de succès. Les arbres que l'on plante s'étiolent malgré tous les soins possibles, et meurent au bout de quelques années. Il paraît que, sous la couche de terre végétale qui forme le sol dans les plaines de l'Euxin, s'étend une couche d'argile froide qui détruit la végétation. Dès que les racines des plantes arrivent à cette couche inférieure, l'arbre se dessèche et périt.

A quelque distance d'Odessa se trouvent les colonies allemandes. Ce sont de petites communautés qui subsistent presque indépendantes au milieu du grand empire des czars. Il y a vingt-cinq mille de ces colons dans la Bessarabie et dans les environs du Dniester. On en compte en tout deux cent cinquante mille, qui sont dispersés dans les diverses provinces de la Russie; ils jouissent de plusieurs priviléges précieux, grâce auxquels ils n'ont pas cessé de prospérer. Les steppes renferment aussi des colonies de Grecs et de Polonais; mais aucune ne saurait lutter avec celles des Allemands : par leur courage et leur persévérance, ceux-ci ont triomphé de toutes les difficultés qui s'opposaient à leur établissement dans une contrée sauvage. Ils ont le droit de nommer eux-mêmes leurs magistrats, et ils ne connaissent d'autre contrôle que celui du comité colonial à Saint-Pétersbourg. Jusqu'ici, ils se sont peu mélangés avec les indigènes, qui les regardent d'un œil jaloux. Ceux qui ont le mieux réussi occupent les bords de la mer d'Azoff, près de la petite rivière de Molotshna. Il y a là des paysans qui possèdent des troupeaux de vingt à trente mille moutons. La richesse de cette contrée est proverbiale dans la Russie méridionale.

Lorsque les premiers colons vinrent se fixer dans les steppes sur l'invitation du gouvernement russe, outre l'abandon

Digitized by Google

de certain lots de terre, ils reçurent à titre d'avances, des chevaux, des vaches et des instruments d'agriculture. Ces avances constituèrent une dette publique qui fut répartie entre les diverses colonies, et un impôt foncier fut payé annuellement à l'empereur. Aujourd'hui, l'impôt en question rapporte à la couronne 2,000,000 de roubles. La terre concédée aux colons était considérée comme inaliénable et indivisible. Le père devait laisser à ses enfants le domaine tel qu'il l'avait pris; plus tard, les descendants d'un même propriétaire ont possédé en commun tout ce qui lui avait appartenu dans l'origine; mais le domaine était placé sous le nom d'un seul d'entre eux.

Les empereurs russes, en attirant des colons allemands dans les steppes, se proposaient deux choses : d'abord, de peupler des terres presque inhabitées; ensuite d'enseigner aux indigènes l'art de l'agriculture. Si l'on en croit certains voyageurs, les Russes n'auraient rien voulu apprendre des Allemands, qu'ils détestent. M. Kohl, au contraire, assure qu'ils se conforment à leur exemple, et que, dans tous les cas douteux, on entend cette phrase : « C'est comme cela que font les Allemands, » et que ces mots décident la question. Il est avéré que, seuls, les Allemands ont adopté des mesures efficaces pour la destruction des sauterelles; qu'ils ont introduit dans les steppes la culture des pommes de terre; qu'ils ont travaillé à extirper les serpents; qu'ils savent donner la meilleure façon aux terres de labour, et que, dans toutes les années de famine, c'est à eux que les Grecs et les Russes eux-mêmes ont recours. D'après cela, il n'est pas douteux que leur présence ne soit un précieux avantage pour le pays.

Ils se construisent de belles et spacieuses habitations; quant aux naturels, ils ne sont pas mieux logés que les Troglodytes dont parle Hérodote. Ces dignes descendants des anciens Scythes se creusent un trou qu'ils recouvrent de chaume, et voilà leur maison. L'édifice a tout au plus quatre à cinq pieds d'élévation, et il est toujours tourné vers le midi. Il règne à l'intérieur assez de comfort. Cette espèce de hutte est fraîche en été, chaude en hiver; elle brave impunément le vent du

Digitized by Google

nord, qui passe par-dessus en sifflant et en fouettant devant lui des tourbillons de neige.

Les steppes du Pont-Euxin doivent à leur position géographique les avantages commerciaux dont ne jouissent point les steppes de la mer Caspienne et de l'Aral. Odessa, Tapanrog, Sebastopol et autres villes florissantes, se sont élevées sur les bords de la mer Noire. Aucune grande cité n'a été fondée dans les temps modernes sur les bords de la mer Caspienne. Cependant, à part cette circonstance qui est toute locale, la description que nous avons faite des plaines d'Odessa et du Don s'applique fidèlement aux steppes qui touchent à l'empire chinois. Cette contrée plate et ouverte a de tout temps livré aux conquérants qui ont voulu s'en emparer un chemin facile; mais la même cause qui permettait de l'occuper momentanément empêchait qu'on ne s'y établît d'une manière permanente. Les Russes ont les premiers conquis réellement la Scythie, et ils l'ont conquise moins par leurs armes que par l'influence pacifique de leurs colons allemands. Ovide, en parlant des steppes, disait :

> Tu neque messorum corpore nuda vidis
> Nec tibi pampineas autumnus porrigit uvas.

Pendant dix-huit siècles, ces vers ont pu être vrais; aujourd'hui, ils ne le sont plus. Les plaines de l'ancienne Scythie sont couvertes, en certains endroits, de riches moissons; les vins du Don et de la Crimée sont devenus célèbres et ne tarderont pas à être un objet d'exportation. La côte méridionale de cette même Crimée est regardée comme le jardin et le verger de Saint-Pétersbourg. Les tribus nomades se convertissent tous les jours à une vie réglée et sédentaire. Qu'il y ait dans ces tableaux, présentés par les autorités locales, un peu d'exagération, c'est à quoi l'on doit s'attendre; néanmoins, ce que le gouvernement russe a déjà fait suffit pour justifier l'admiration de l'Europe, et s'il poursuit son œuvre comme il l'a commencée, les steppes de la Russie auront acquis dans vingt ans une grande importance politique.

(*Asiatic Journal.*)

Digitized by Google

Histoire. — Moeurs. — Législation.

LE DUEL.

Le duel est une coutume particulière au monde moderne, on n'en trouve pas de traces parmi les nations de l'antiquité. Qu'un homme puisse mettre deux existences en péril pour une offense qui, dans la plupart des cas, et même jamais, ne mérite le châtiment qu'on veut faire subir à l'offenseur, en supposant encore que ce soit lui qui soit puni; que cela ait lieu partout, en dépit des lois et de la religion; que cela passe pour honorable, et qu'on ne puisse s'en dispenser sans porter atteinte à sa considération personnelle, c'est ce qu'on ne voit que chez les peuples civilisés du monde chrétien. Toutefois, il ne faut pas s'y tromper, il n'y a entre la barbare coutume du duel et la charitable morale du christianisme d'autre rapport que celui de la simultanéité; ce sont deux faits coexistants, mais parfaitement indépendants l'un de l'autre. Le duel ne nous vient que des coutumes et des superstitions des Barbares qui envahirent l'occident de l'empire romain. César et Tacite nous apprennent que les anciens Germains décidaient leurs querelles particulières par l'épée; et lorsque la conquête eut mieux fait connaître leurs mœurs, on voit le fait confirmé par les lois qu'ils rendirent. En 501, une loi de Gondebaud le Bourguignon ordonne, pour remédier à l'obstination et à l'avarice, que toutes les contestations doivent se décider par l'épée; et Frothius le Danois, digne descendant des héros de l'Edda, dit expressément qu'il est plus noble de résoudre une difficulté par la force que par la parole : *Speciosius viribus quam verbis confligendum esse casum.*

Digitized by Google

Plus tard, lorsque les mœurs eurent fait quelques progrès, Luitprand dit encore, en 701 : « Nous ne pouvons pas croire » à la justice de ce qu'on appelle le jugement de Dieu, car » nous avons vu périr bien des innocents pour la défense » d'une bonne cause; mais cette coutume est si ancienne » parmi les Lombards que nous ne pouvons pas l'abolir, » malgré son impiété. » Ces lois et coutumes expliquent la véritable origine du duel; c'est de là que le duel moderne, modifié par le temps, est venu jusqu'à nous. Mais, en rapportant ainsi son existence à l'ignorance et à la brutalité de nos barbares ancêtres, n'est-il pas humiliant de voir qu'il se soit perpétué jusqu'à nos jours, et que l'homme bien élevé du dix-neuvième siècle doive dire avec le Lombard du huitième : « Nous ne pouvons l'abolir, malgré son impiété? »

La féodalité reçut le duel ou combat judiciaire des Barbares; mais elle le modifia, le régla par des lois, en fit une institution sociale, une solennité à laquelle les pouvoirs temporel et religieux prêtaient l'éclat de leur présence. Othon II, par son décret de Vérone, en étendit l'obligation aux prêtres et aux femmes, mais en leur accordant la faculté de se faire représenter par des champions. Les Danois allèrent plus loin encore, car leurs femmes et leurs filles étaient obligées de défendre leur honneur en personne. Cependant, pour égaliser les chances du combat, on enterrait leur adversaire jusqu'à la ceinture; l'héroïne, libre de ses mouvements, était armée d'une lanière de cuir à l'extrémité de laquelle était attachée une pierre pesante : elle cherchait à frapper son ennemi sur la tête, et lui, pourvu d'un bâton, était déclaré vaincu s'il manquait trois fois son adversaire ou laissait son arme toucher la terre. En Angleterre cependant, il semblerait que le combat singulier était à peu près inconnu avant la conquête normande. C'était par une compensation pécuniaire que devaient se terminer les différends, et les lois du roi Alfred sont positives à cet égard. Mais le conquérant introduisit les rudes coutumes de ses fiers Normands : il commença par provoquer Harold en combat singulier, et la seule res-

Digitized by Google

triction qu'il impose dans ses lois au combat judiciaire, c'est que « aucun prêtre ne peut se battre sans l'autorisation de son évêque. » De cette époque date le défi solennel que le champion des rois d'Angleterre vient jeter au monde lors de leur couronnement. La dernière fois que cette partie du cérémonial a été accomplie, c'était au couronnement de Georges IV, et ce fut le duc de Wellington qui, entré dans l'église de Westminster à cheval et armé de toutes pièces, remplit l'office de champion du roi.

L'un des plus anciens combats judiciaires que l'on trouve dans les annales anglaises est celui que le comte d'Eu, accusé par Godefroy Baynard de conspiration contre Guillaume le Roux, livra à son accusateur dans la plaine de Salisbury. Vaincu en présence de toute la cour, il fut cruellement mutilé par ordre du roi. on lui arracha les yeux; son écuyer fut fouetté et pendu.

On raconte l'histoire plus romanesque d'un comte de Modène qui, pour avoir imité la continence de Joseph, fut persécuté, comme l'avait été le patriarche juif, par Marie d'Aragon, femme de l'empereur Othon. Il eut beau protester de son innocence, tout ce qu'il put obtenir, ce fut un combat en champ clos; il fut vaincu, et aussitôt décapité. Sa femme, sans se laisser abattre par cet épouvantable spectacle, prit la tête sanglante de son mari, et la déposa aux pieds de l'empereur en demandant vengeance : « De qui? dit l'empereur. — De vous-même, qui avez sanctionné une iniquité; car je suis prête à prouver l'innocence de mon mari par l'épreuve du feu. » Une barre de fer rouge placée au milieu d'un brasier ardent décida l'affaire : la malheureuse comtesse, la saisissant sans crainte et, dit-on, sans douleur, redemanda à l'empereur sa propre tête pour avoir fait périr un innocent. La chronique ajoute que l'empereur, après avoir mûrement examiné la proposition, imagina, comme moyen de conciliation, de faire brûler sa femme, ce qui fut en effet exécuté à Modène, en l'an du Seigneur 998.

Le plus singulier exemple de combat judiciaire est peut-

Digitized by Google

être celui qui se livra à Tolède sous le pontificat de Grégoire le Grand, et pour soutenir ses ambitieux projets. Nous trouvons le fait dans l'Histoire de l'Église du docteur Waddington. Il paraît qu'en ce temps-là, le missel gothique avait fini par se substituer en Espagne à celui de l'Église romaine. Le légat du pape et la reine Caroline de Castille avaient à cœur de rétablir l'autorité du missel romain. La noblesse, le peuple, et même la plus grande partie du clergé, défendaient chaudement leur rituel. Aussi, après d'inutiles discussions, fut-il résolu de décider la question par l'épreuve du combat. Les chevaliers se battirent en présence d'une foule immense, et le champion du rituel gothique triompha. La cour, mécontente du résultat, voulut renvoyer la décision définitive à une seconde épreuve, celle du feu, que les missels eux-mêmes, et non plus des hommes en leur place, eurent à subir. Le missel gothique triompha encore, et fut retiré intact des flammes où son rival avait été consumé. La victoire semblait définitive, lorsqu'on découvrit que les cendres du missel romain, s'enlevant du milieu des flammes, s'étaient envolées au ciel. Ce miracle renversa les positions, ou du moins la victoire du missel gothique devint chose assez douteuse pour qu'on crût devoir donner raison au pape.

Dans ces âges barbares, il n'y avait d'autre état pour la noblesse que le cloître ou l'épée, que chacun regardait comme sa seule sauvegarde. Les tribunaux n'existaient que pour les femmes, les gens de robe, les bourgeois et les vilains. La force triomphait partout, et l'on se battait sans honneur comme sans merci pour prouver ou nier des crimes dont le juge ou le bourreau auraient fait bien meilleure justice, et qui semaient entre les familles le germe de querelles sans fin. Témoin le fatal duel de Hereford et de Norfolk, origine de ces guerres dont Fuller a dit mélancoliquement que « la rose rouge y pâlit du sang qu'elle y perdit, et que la blanche y rougit du sang que ses partisans firent couler. » Cependant le remède allait sortir de l'excès du mal. La consolidation des royautés et le développement du pouvoir mo-

Digitized by Google

narchique donnèrent une force réelle aux lois générales des états, et le combat singulier comme preuve judiciaire finit par disparaître au quinzième siècle. Mais alors il s'ouvrit une nouvelle carrière sur un terrain que la loi semble impuissante à saisir, sur celui de l'honneur individuel. L'honneur, sentiment vague, irritable, impossible à définir, que l'état lui-même encourageait chez ses nobles, et dont il remettait la défense à leur valeur individuelle. Ce qu'on appelle aujourd'hui l'honneur n'est, en réalité, qu'une transformation des sentiments et des mœurs de la chevalerie antique. Les aventures, qui ne manquaient pas d'abord au chevalier errant protecteur des faibles, opprimés partout, ont disparu partout aussi devant l'organisation d'une bonne police; mais, en mourant d'inanition, la chevalerie nous a laissé un code fantastique qui, plus ou moins modifié, s'est perpétué jusqu'à nous. Les lois de l'honneur, les motifs pour lesquels on doit se trouver offensé, la manière d'obtenir une réparation, la marche à suivre, les priviléges de l'offensé, les devoirs des seconds et autres points de la matière, furent exposés dans d'innombrables volumes et discutés avec toute la subtilité du moyen âge, avec un talent qu'il eût été facile de mieux employer. Puffendorf et Grotius n'ont pas recherché avec plus de conscience le droit des gens et les lois de la guerre, que Mutio, Fausto, Attendolo, Giustinopolitano, etc., n'en ont mis à approfondir la noble science de faire une offense et d'en poursuivre la réparation. Ils ne reconnaissent pas moins de trente-deux espèces de démentis!

L'Italie fut l'arène où ce nouveau genre de combat singulier, le duel moderne, se déploya avec le plus de fureur; c'est elle aussi qui produisit les traités les plus estimés sur la matière, les meilleurs armuriers pour les armes usitées dans les combats de cette nature, et les plus célèbres maîtres d'escrime. De là cette affreuse coutume se répandit avec fureur en France, en Espagne, en Allemagne. En Angleterre, elle ne sembla prendre racine qu'au temps des Stuarts.

C'est la France qui fournit les plus riches matériaux à l'his-

Digitized by Google

toire du duel. Les rois et les parlements en reconnurent longtemps la légalité, et François Ier, qui donna au monde le honteux exemple de manquer à la foi jurée, ne craignait pas de dire qu'un démenti valait du sang, et qu'un bâtard seul pouvait recevoir un démenti sans en exiger satisfaction. Henri II, assisté de toute sa cour, du connétable, de l'amiral et des maréchaux de France, présida au combat dans lequel la Chataigneraye fut tué par Jarnac, qui, les mains toutes fumantes du sang de son parent, les leva au ciel en s'écriant : « Merci, mon Dieu, non à ma valeur, mais à ton saint nom ! » Henri aurait pu arrêter le combat, et il fut même prié de le faire par Jarnac lorsque celui-ci eut la vie de son adversaire entre ses mains; mais le roi, par un sentiment d'honneur, disent les contemporains, resta inexorable, et mourut lui-même quelque temps après des suites d'une blessure reçue dans un tournoi. Charles IX fut le dernier roi de France qui présida à l'une de ces fêtes sanglantes, et pour être juste avec lui, il faut dire que ce fut lui qui essaya d'arrêter la fureur du duel en nommant une Cour d'Honneur chargée de poursuivre toutes les offenses commises contre ses lois et d'en obtenir réparation. Et il était temps, car les Français, au nom de leur détestable idole, avaient changé leur pays en un champ de tuerie; les guerres d'Italie et de la Ligue, jointes au relâchement des liens moraux et religieux, avaient réduit la société à un tel état, que, pendant les vingt années du règne comparativement tranquille et ferme de Henri IV, et malgré tous ses édits prononçant la peine de mort contre les duellistes, il ne périt pas moins de quatre mille personnes en duel, et il fallut accorder quatorze mille grâces à autant de délinquants : chiffres effrayants ! surtout en proportion du petit nombre de gentilshommes qui avaient alors le droit de porter des armes.

D'ailleurs le roi lui-même, en dépit de ses propres lois, en dépit des sages remontrances du brave Sully, encourageait le duel. Il écrit à son ami Duplessis, qui se plaint à lui d'avoir été insulté : « Je suis très-fâché d'apprendre l'injure que vous avez reçue; j'en suis fâché comme votre roi et comme

Digitized by Google

votre ami. En qualité de roi, je verrai à ce que justice soit faite pour vous et pour moi ; et si je n'étais que votre ami, vous me trouveriez tout prêt à tirer l'épée et à exposer ma vie pour vous. » Avec de pareils encouragements il n'est pas étonnant que tout le monde se battît : qui n'avait pas tué son homme était indigne du titre de gentilhomme. Le mal n'en resta pas là, car lorsqu'on n'obtenait pas satisfaction loyalement, il n'était pas beaucoup moins honorable de la prendre d'une autre manière. Toute la France semblait atteinte de la folie du duel. Montaigne dit : « Mettez trois Français dans le désert de Libye, ils n'y resteront pas un mois sans se battre. » L'évêque de Rodez dit, dans sa *Vie de Henri IV :* « La manie des duels s'était emparée de l'esprit de la noblesse à un tel point qu'elle perdait en temps de paix, et par ses propres mains, plus de sang que dans les batailles. » Dans une seule province, selon Chevalier, il fut tué en sept mois cent vingt gentilshommes. Brantôme fait l'éloge d'un digne noble de la Franche-Comté qui tua son ennemi d'un coup d'épée sous le porche d'une église, et de deux autres qui se battirent dans une église, devant l'autel, pour décider lequel des deux devait être encensé le premier. Un journal contemporain dit, à la date du 6 août 1606 : « La semaine dernière nous avons eu à Paris quatre assassinats et trois duels, mais on n'y a pas pris garde. » Doit-on s'étonner que le poignard d'un assassin ait fini par trancher la vie d'un roi qui laissait de tels forfaits impunis ? Le fils aîné du duc de Guise tua le comte de Saint-Pol dans les rues de Reims, et deux ans après Henri IV le nommait gouverneur de la Provence !

Si le roi récompensait, les dames françaises, comme les romaines qui aimaient les gladiateurs, adoraient ces hommes de sang. Lord Herbert, ambassadeur à la cour d'Anne d'Autriche, dit dans un passage de ses lettres : « Toutes choses étant prêtes pour le bal, et moi me trouvant près de la reine en attendant que les danses commençassent, quelqu'un frappa à la porte plus fort, à ce qu'il me sembla, qu'il ne convient à un homme bien élevé. Quand il entra j'entendis circuler une subite

Digitized by Google

rumeur parmi les dames; on se disait : C'est monsieur Balagny! Puis je vis les dames l'une après l'autre l'inviter à s'asseoir près d'elles, et lorsqu'il s'arrêtait quelques minutes auprès de l'une d'elles, une autre arrivait bientôt qui disait : Vous l'avez gardé assez longtemps, à mon tour maintenant. J'étais quelque peu surpris de cet empressement hardi; mais ce qui m'étonnait surtout, c'était que cet homme n'était pas beau; ses cheveux presque gris, un pourpoint de gros drap et des culottes de gros gris. En prenant des renseignements sur ce personnage, on me dit que c'était un des hommes les plus braves du monde, qu'il avait tué huit ou neuf personnes en duel, et que c'était pour cela que les femmes lui faisaient tant de fête. »

La folie était générale. Ignace de Loyola défiait en combat singulier tout Maure qui oserait nier la divinité de Jésus-Christ. Le cardinal de Retz se battait deux fois pendant la Fronde, le cardinal d'Este présidait un duel à Ferrare, et en 1669 on jugeait encore utile de faire revivre en Espagne les statuts d'un ancien concile de Peñafiel qui défendait de provoquer les évêques et les chanoines. Ce n'était pas seulement l'offenseur et l'offensé qui se battaient; leurs seconds, leurs troisièmes, leurs quatrièmes témoins mettaient aussi l'épée à la main pour le seul plaisir de se battre, sans avoir jamais eu l'ombre d'une querelle, sans même se connaître; tout cela au nom de l'honneur et de la chevalerie! Sans doute beaucoup de ces gens étaient des gens d'honneur; mais ce n'était pas le duel qui les faisait tels, c'était la noblesse naturelle de leur cœur. C'était le cas sans doute pour Gustave-Adolphe, lorsqu'au faîte de la gloire il fit un jour appeler le colonel Seaton, l'un de ses officiers écossais, qu'il avait offensé dans un mouvement de vivacité, et l'emmenant dans un lieu écarté, il lui dit : « Maintenant pied à terre, monsieur; je reconnais que je vous ai offensé, et je suis venu ici pour vous donner la satisfaction qu'on doit à un gentilhomme; nous sommes hors des terres de mon royaume, et ici, vous et moi Gustave, nous sommes égaux. » Mais de tels exemples étaient rares, et

Digitized by Google

pour juger de l'esprit qui poussait à ces sanglantes rencontres, on n'a qu'à voir le ton plaisant et léger sur lequel Brantôme en parle, lui qui, au fond, était peut-être un esprit léger plutôt qu'un méchant homme. Il parle des combats les plus affreux comme des plus beaux exploits; il nous entretient avec délices de « ce très-beau combat » livré entre Quélus et d'Entragues avec leurs seconds : ces derniers se battant « seulement par envie de mener les mains, » pour le plaisir de la chose! Il regrette qu'il n'y ait eu là de présents que trois ou quatre personnes du commun, « de misérables témoins pour la valeur de tels héros. » Il est fier de dire au lecteur que sur six combattants quatre périrent, et c'est sans aucun étonnement qu'il raconte que d'Entragues dut la victoire à une dague dont il s'était armé, contre les conventions du combat, et avec laquelle il frappa l'infortuné Quélus, le raillant encore lorsqu'il s'écriait mourant : « Vous avez une dague et je n'en ai pas ! » Son héros favori est un Napolitain qui tua trois personnes dans la même matinée et sur le même lieu, puis les abandonna avec la plus parfaite indifférence, « tous trois morts à la garde de Dieu pour estre enterrez. »

Et lorsque tant de victimes humaines tombaient sur l'autel de l'honneur, que rapportaient à la société de si cruels sacrifices? Rien, ou pis que rien. Nous nous étendons sur cette époque parce qu'elle a trop souvent été vantée comme l'âge d'or de l'honneur et de la chevalerie, parce que dernièrement encore des voix éloquentes ont proclamé avec une dangereuse assurance que le temps de la chevalerie était passé. Mais qu'est-ce donc que ce temps si regretté et quels fruits a-t-il produits? Lorsque Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche, tuait au nom de la courtoisie, de l'honneur et de la religion don Alonzo di Soto Maior, Machiavel écrivait son *Prince*, les Borgia empoisonnaient, volaient et se livraient à l'inceste; les Sforza à Milan et les Médicis à Florence imitaient leur infâme exemple; un pape mourait empoisonné par une hostie sainte, un autre pontife bénissait le massacre de la Saint-Barthélemy, Philippe II traduisait par

Digitized by Google

l'effusion de sang humain les préceptes de Ferdinand, la cour de Henri VIII était le repaire de la lâcheté, de l'apostasie et des massacres judiciaires ! En fait, l'immoralité, la licence, l'athéisme pratique trônaient souverainement par toute l'Europe à cette époque des preux chevaliers, qui, par leur conduite de chaque jour, insultaient à cet honneur dont le nom était sans cesse sur leurs lèvres.

Si telles étaient les mœurs des chefs de la société, que devaient être celles de leurs sujets ? Que penser de la loyauté d'un sieur Malcolom, qui, après avoir dépêché son adversaire et voyant son second tarder à en faire autant de son côté, vint à son aide et répondit froidement à la victime de ce guet-apens : J'ai tué mon homme, c'est vrai ; mais si vous tuez mon second, il se peut que vous me tuiez à mon tour quand nous serons seul à seul ; ainsi donc en garde ! Que dire de la générosité du neveu du maréchal de Saint-André, qui, s'étant pris de querelle à une partie de chasse avec Matas, un ancien officier, se vit bientôt désarmé par lui ? Victime de sa magnanimité, Matas avait rendu son épée au jeune héros en lui donnant quelque avis salutaire, lorsque celui-ci, saisissant son moment, assassina par derrière son trop confiant ennemi et le laissa pour mort sur la place. On n'y fit pas seulement attention, dit un Mémoriographe contemporain, ou plutôt on fut d'accord à blâmer le malheureux Matas d'avoir voulu faire *la leçon* à ce fier et *honorable* jeune homme ! Prenez encore comme échantillon des mœurs du temps la lettre suivante écrite et signée par un des héros du siècle de Henri IV : « J'ai réduit votre maison en cendres, j'ai déshonoré votre femme et pendu vos enfants, maintenant j'ai l'honneur d'être votre ennemi mortel. — Lagarde. » Par une juste punition du ciel, ce misérable mourut dans un duel. Et ces mœurs atroces étaient générales. Creighton, lord Sinquhar, avait perdu un œil en s'exerçant avec un certain Turner, maître d'escrime ; quatre ans après il était présenté à Henri IV, et celui-ci lui demandait si l'homme qui lui avait fait cette blessure était encore en vie. A cette question le lord crut

Digitized by Google

qu'il était de son honneur de retourner en Angleterre, d'y prendre à sa solde une bande de bravi et de faire assassiner le malheureux maître d'armes à qui il avait déjà pardonné. A Milan il ne se passait pas un jour où l'on ne se battît dans les rues, où l'on ne trouvât sur la voie publique des cadavres abandonnés. Des gens y venaient de tous les coins de l'Europe pour y cultiver le *noble art de l'escrime*, pour y apprendre des feintes et des bottes secrètes. Là aussi se trouvaient de nombreux bravi qui faisaient métier de se louer à ceux qui n'avaient pas assez de courage pour se battre eux-mêmes dans leur propre querelle. Comme type de l'homme d'honneur au seizième siècle, nous ne pouvons mieux faire que de citer, mais en l'abrégeant toutefois, ce que Brantôme raconte du « Paragon de la France. »

« Duprat, baron de Vitaux, *le Paragon de la France*, était fils du chancelier Duprat, et dès ses plus tendres années il donna des preuves d'un courage indomptable. Il débuta dans la carrière des armes par tuer le baron de Soupez, qui lui avait jeté dans un dîner un chandelier à la tête. Vitaux l'attendit sur la route de Toulouse, et après l'avoir dépêché, il se sauva sous des habits de femme. Pour second exploit, il tua M. de Gonnelieu, grand-maître de l'écurie de Charles IX, qui avait traîtreusement assassiné un de ses frères, un enfant de quinze ans. Craignant le ressentiment du roi, il se sauva en Italie; mais il rentra bientôt en France, pour y venger la mort d'un autre frère qui venait d'être tué par un de ses proches parents, le baron de Mittaud. Pour arriver à son but, il se cacha dans un bouge du quai des Augustins, laissa pousser sa barbe, et se déguisant en habit de magistrat, il alla attendre le baron en compagnie des deux Boucicaut, braves et vaillants hommes qu'on appelait les lions de Vitaux. Rencontrant enfin leur ennemi, ils se jetèrent tous les trois sur lui, puis se sauvèrent encore une fois pour obtenir encore une fois fois leur grâce. Mais M. du Gua, officier aussi brave que distingué, et de plus favori du roi, s'était opposé à la grâce de Vitaux; aussi le Paragon, pour venger cette insulte, s'in-

Digitized by Google

troduisit secrètement chez lui avec sept ou huit bons compagnons, et dépêcha le du Gua pendant son sommeil. Cet acte, dit Brantôme, fut universellement regardé comme un trait de la plus grande audace. Cependant il obtint encore sa grâce par l'intervention du duc d'Alençon et de la reine Marguerite. Enfin son heure arriva; le frère du baron de Mittaud, qu'il avait assassiné, il y avait huit ans de cela, l'appela en duel, et *s'étant muni sous ses habits d'une cuirasse couleur de chair*, devint invulnérable à l'épée de Vitaux, et le perça de part en part tout à son aise, sans avoir même la courtoisie de lui offrir quartier. C'est ainsi, dit Brantôme, que mourut ce brave baron, le Paragon de France, dont la gloire s'était répandue en Espagne, en Pologne, en Allemagne, en Angleterre; car tous les étrangers qui venaient à la cour voulaient le voir. Il était petit de taille, mais grand de courage, et quoique ses ennemis aient prétendu qu'il ne tuait pas les gens loyalement, c'est cependant l'opinion de tous les grands capitaines, celle surtout des Italiens, qui sont les plus grands *vengeurs* du monde, qu'il est toujours permis d'opposer stratagème à stratagème sans manquer à l'honneur. »

Tels étaient les duels, tels les héros et les hommes d'honneur de cette époque, vantée comme l'âge d'or de la chevalerie. Aussi ne doit-on pas s'étonner si, avec la marche de la civilisation, le législateur songea partout à réprimer ces mœurs barbares. L'Église, la grande civilisatrice du monde, avait déjà bien souvent condamné le duel, lorsqu'au concile de Trente elle renouvela ses défenses de la manière la plus péremptoire, en déclarant que « la détestable coutume du duel, introduite par les artifices du diable pour perdre les âmes après avoir cruellement tué les corps, devait être abolie définitivement parmi les chrétiens. » En conséquence, l'Église excommunie « tous empereurs, rois, ducs, princes, marquis, comtes et autres seigneurs temporels, qui désigneront ou accorderont un lieu de combat pour un duel entre chrétiens; les combattants avec leurs seconds sont excommu-

Digitized by Google

niés, leurs personnes sont déclarées infâmes, leurs biens confisqués et leurs corps privés de la sépulture chrétienne. » Les puissances temporelles finirent par suivre cet exemple; Charles V interdit le duel dans les terres de sa domination; il fut prohibé en Portugal sous peine de la confication des biens et de déportation en Afrique; en Suède il fut puni de mort, et Gustave II, rencontrant un jour des gens qui allaient se battre, les fit attendre sur le terrain jusqu'à ce qu'on eût eu le temps d'élever un gibet : « Maintenant, messieurs, leur dit-il, vous pouvez commencer si le cœur vous en dit. »

En France, des édits très-sévères avaient été rendus contre le duel par François Ier, Charles IX et Henri IV; mais ils étaient restés sans effet. Louis XIII essaya de les appliquer avec une sévérité extraordinaire qui produisit peu de résultat, bien que cependant il fît un grand exemple en faisant exécuter un Montmorency sur la place de Grève. Louis XIV agit plus sagement que son père, il réorganisa la Cour d'Honneur, établie par Charles IX, et composée des grands dignitaires du royaume. Cette cour avait pouvoir de décider toutes les questions d'honneur, de mettre à l'amende, d'emprisonner et d'arrêter tout individu coupable d'avoir donné un démenti à un autre, de l'avoir frappé ou de lui avoir fait une de ces insultes qui jusque-là avaient été causes de duels. On eut recours à l'honneur lui-même pour corriger les excès qu'il avait produits. Le marquis de Fénélon, dont le grand Condé disait qu'il était également précieux dans un salon, dans le conseil et sur le champ de bataille, se mit à la tête d'une association de gentilshommes engagés sur l'honneur et par serment à ne jamais envoyer ni accepter de cartel. Par un édit public, Louis XIV menaça de la peine de mort, avec forfaiture de rang, d'honneurs et d'état, tous ceux qui oseraient se compromettre dans un duel, engageant dans le même édit « sa foi et sa parole de roi de n'exempter personne, pour aucune considération que ce pût être, des rigueurs de la loi. » Cette rigueur excessive manqua encore son objet; mais cependant on doit reconnaître que, de tous les souverains de la France,

Digitized by Google

Louis XIV est celui qui a le plus fait pour la répression du duel. Sous ses faibles successeurs, il se réveilla avec une licence caractéristique de l'époque. Lauzun, Saint-Évremont et le duc de Richelieu en étaient les dignes héros. Les femmes elles-mêmes suivirent de si dangereux exemples; la marquise de Nesle et la comtesse de Polignac se battirent au pistolet *pour l'honneur* de la possession d'un Richelieu! Le plus fameux des duellistes féminins, ce fut la Maussin, cantatrice de l'Opéra, qui, formée par les leçons de Sévane, l'un de ses amants et célèbre maître d'escrime de ce temps-là, tua trois hommes en combat singulier, et s'enfuit à Bruxelles, où elle devint la maîtresse de l'électeur de Bavière.

En Angleterre, Élisabeth attaqua le duel en diminuant le nombre des salles d'escrime et en rendant leur établissement difficile. Cependant sir Henry Upton, son ambassadeur à Paris, envoya le cartel suivant au duc de Guise :

« Parce que dernièrement, dans la maison du seigneur Dumogre et dans des lieux publics, vous avez impudemment, indiscrètement et témérairement mal parlé de ma souveraine, dont je représente la personne en ce pays, et dont j'ai le devoir de défendre l'honneur par la parole et par l'épée (honneur qui d'ailleurs n'a jamais été mis en question parmi les personnes honnêtes et vertueuses), je vous dis, moi, que vous avez ignominieusement et malicieusement menti en parlant si lâchement de ma souveraine, et que vous ne pourrez jamais que mentir toutes les fois que vous oserez inculper son honneur. Bien plus, comme sa personne sacrée (celle de l'une des princesses les plus vertueuses et les plus accomplies qui aient jamais vécu sur la terre) ne doit pas être exposée aux calomnies d'un traître aussi perfide que vous l'êtes, je vous défie et engage ma personne contre la vôtre avec telles armes qu'il vous plaira choisir, à pied ou à cheval, et je vous prie de ne chercher à vous prévaloir d'aucune inégalité de rang entre nous, car je suis d'une aussi grande race et d'une aussi noble maison que peut être la vôtre. Et je maintiens mon dire, comme le démenti que je vous ai donné, vous prévenant

Digitized by Google

que, si vous n'acceptez pas ce cartel, je vous tiendrai et vous ferai tenir pour le plus grand lâche et le plus ignoble esclave qui soit en France. J'attends votre réponse immédiate. »

Les mesures prises par la reine Élisabeth contre le duel ne produisirent rien ou presque rien; mais, sous le règne suivant, le chancelier Bacon lui déclara une guerre sérieuse. Il obtint un décret de la Chambre Étoilée, et poursuivit activement toutes les personnes impliquées dans des affaires de ce genre. On les punissait de l'amende et de l'emprisonnement. Le but que se proposait Bacon était de prévenir les duels, et il croyait pouvoir y parvenir par des peines modérées, « ce qui, dit-il, est d'ailleurs plus clément que de pendre les coupables avec leurs blessures encore saignantes, comme cela se fait en France. » Le résultat justifia ses prévisions; car les duels étaient alors beaucoup plus rares en Angleterre que sur le continent. Sir Walter Raleigh, un des hommes les plus braves de son temps, s'éleva vivement contre le duel dans une dissertation sur la matière, insérée dans son *Histoire du monde*.

Les guerres de la ligue en France avaient été fécondes en duels et en assassinats; mais les guerres de la révolution anglaise furent comparativement pures de ces fléaux. Le Protecteur, suivant les inspirations de Bacon, rendit une ordonnance qui punissait d'un emprisonnement de six mois toute personne qui aurait envoyé un cartel. Toutefois la mort de l'un des combattants devait être poursuivie comme homicide volontaire. Malheureusement, avec la Restauration les duels recommencèrent avec plus de fureur que jamais; il est vrai que Charles II, dans sa proclamation de 1679, annonça que les duellistes seraient punis suivant toute la rigueur des lois. Mais on sait que les pratiques de Charles II étaient fort peu d'accord avec ses dires. Pepys appelle cette manie du duel que l'on vit alors « une espèce de symptôme de l'état général du royaume, » et dans son amusant journal, il raconte l'histoire suivante du duel de sir Henry Bellasses et de M. Porter en 1667 :

Digitized by Google

« Ils dînèrent ensemble hier chez sir Robert Carr, où il paraît que l'on boit copieusement. Or il arriva que ces deux personnages, les plus grands amis du monde, causant ensemble, sir Henri Bellasses éleva la voix un peu haut pour donner un avis à Tom Porter. Une personne présente dit alors : Eh quoi! est-ce qu'ils auraient querelle ensemble qu'ils parlent si haut? — Sir Henry Bellasses, entendant ce propos, répondit : Non pas! et vous devriez savoir que je ne querelle jamais; je frappe, c'est ma manière. — Comment! reprit Tom Porter, vous frappez! je voudrais bien voir l'homme d'Angleterre qui serait assez hardi pour lever la main sur moi! Sur ce, sir Henri Bellasses lui envoya un coup de poing sur l'oreille et ils allaient sortir pour se battre, mais on les en empêcha. Cependant Tom Porter finit par s'esquiver, et rencontrant Dryden, le poëte, il lui raconte toute l'histoire, ajoutant qu'il était décidé à se battre et à se battre sur-le-champ, vu que s'il attendait au lendemain il ne pourrait pas faire autrement que de se réconcilier, et partant de garder le coup qu'il avait reçu. Il prie donc Dryden de lui laisser son domestique pour savoir ce que devient sir Henry Bellasses et surveiller ses mouvements. Quelques instants après on lui apprend que la voiture de son adversaire vient d'arriver; il sort donc du café où il attendait les nouvelles, et arrêtant la voiture de sir Henry Bellasses, il le prie de descendre. — Quoi! dit celui-ci, voulez-vous me tuer pendant que je descendrai? — Non pas, j'attendrai que vous ayez mis pied à terre. Puis, quand ce fut fait, ils dégainèrent et se mirent à se battre en présence de plusieurs personnes de leur connaissance. Ils se sont touchés tous les deux, et sir Henry Bellasses a été si bien blessé qu'on craint pour ses jours. Quand il s'est senti frappé, il a baissé son épée, et se jetant au cou de Tom Porter il l'a embrassé et lui a demandé son bras pour s'aider à marcher : car, dit-il, Tom, tu m'as bien touché, mais je ferai tout ce que je pourrai pour me tenir sur mes jambes, afin que tu aies le temps de t'échapper et de te mettre en sûreté; je ne voudrais pas qu'il t'arrivât malheur pour ce

Digitized by Google

que tu as fait. Alors Tom lui montra que lui-même il était blessé. » Bellasses ne survécut que peu de jours à cet événement, et Pepys ajoute, en manière d'oraison funèbre : « Voilà un bel exemple! surtout de la part d'un membre du parlement comme sir Henry, de la part de deux amis si extraordinaires. C'est amusant d'entendre le monde parler d'eux comme de deux amants qui se sont tués par amour. »

Dans ce temps-là le lord chancelier lui-même n'était pas à l'abri d'une provocation. Lord Ossory envoya un cartel à Clarendon à propos d'une question de tarif, d'un bill pour prohiber l'importation du bétail d'Irlande en Angleterre. Le duc de Buckingham ne sortit pas du cabinet à cause de ce bill, comme vient de faire le son descendant le duc actuel, mais il eut à soutenir, dans la chambre des lords, un combat à coups de poing avec un partisan de la liberté du commerce, lord Dorchester, qui enleva au duc une poignée de ses cheveux gris et perdit à son tour sa perruque dans la mêlée. Un exemple de la triste moralité de ce temps-là, c'est le duel où ce même duc de Buckingham se battit contre lord Shrewsbury, dont il avait séduit la femme Ils avaient pour seconds le capitaine Holman et sir John Jenkins d'un côté, lord Bernard Howard et sir John Talbot de l'autre. Le rendez-vous était à Barnes Elms, et tout le monde se battit. Buckingham tua d'un coup d'épée lord Shrewsbury, sir John Talbot fut blessé aux deux bras, sir John Jenkins resta pour mort sur la place, et les trois autres, y compris Buckingham, furent plus ou moins gravement blessés. Pendant qu'on se battait, lady Shrewsbury, en habit de page, gardait le cheval de Buckingham à quelques pas de là, afin qu'il pût s'échapper si par hasard il tuait son mari. La chronique du temps ajoute même qu'elle passa la nuit de ce jour-là avec lui sans qu'il eût pu changer la chemise qu'il portait sur le terrain, et qui était teinte encore du sang de lord Shrewsbury et du sien. Il est inutile de dire que Charles II accorda un pardon solennel à tous les coupables. Buckingham mit sa femme à la porte, installa lady Shrewsbury dans sa maison et dissipa avec elle tous les biens du jeune lord orphelin.

Digitized by Google

Cette fureur sanguinaire s'était étendue à tous les rangs. Les médecins discutaient en consultation l'épée à la main. Mead et Woodward se battirent à la porte du collége Gresham. Le pied manqua à Woodward et il tomba par terre. — A vous ce coup-là, lui cria Mead. — Je l'aime encore mieux que votre médecine, répliqua Woodward. Le docteur Williams transperça de part en part le docteur Bennett, après lui avoir déchargé une paire de pistolets sur la tête; le docteur mourant, l'épée dans le corps, *pria encore Dieu* de lui donner assez de force pour se venger, et d'un dernier effort il frappa son ennemi d'un coup mortel. Cela se passait dans la rue, devant la maison même des victimes. Williams mourut avant d'être rentré chez lui et Bennett ne survécut que quatre heures. Les salles de bal, les bals masqués, les théâtres, les rues, les promenades publiques, les cafés étaient tous les jours témoins de scènes pareilles. Covent Garden et Lincoln's Inn Fields étaient le Chalk Farm et le Wimbledon-Common (1) de ce temps-là. Les rues retentissaient toutes les nuits du bruit des épées, des insolences et des désordres de tous genres commis par les hommes à la mode, par les hommes d'*honneur* de ces beaux jours.

Ainsi allèrent les choses depuis la Restauration jusqu'à l'avènement de Georges III. Les *Bucks*, les *Mokawks*, les *Hell-Fires* donnaient alors le ton à toute la ville. Un de leurs lieux de réunion les plus habituels étaient près de Sommerset-house, dans une taverne où ils se réunissaient le dimanche avec un effroyable corps de musique qui ne cessait de retentir pendant le temps du service divin. Leur plat préféré était ce qu'ils appelaient le gâteau du Saint-Esprit! En 1691, lord Mohun et le major Hill assassinèrent publiquement dans Norfolk street Montford, le plus célèbre joueur de l'époque, et à quel-

(1) Lieux près de Londres où se donnent la plupart des rendez-vous, comme autrefois à Paris ils se donnaient sur le Pré-aux-Clercs, ou au bois de Boulogne. C'est sur le Wimbledon-Common que lord Cardigan s'est battu l'année dernière avec le capitaine Tuckett.

Digitized by Google

ques jours de là ils osèrent, sans y mettre plus de mystère, essayer d'enlever Mrs. Bracegirdle, l'épée à la main. En 1699, le même lord fut jugé pour avoir fait assassiner à prix d'argent le colonel Coote, après avoir passé tout un jour et toute une nuit à boire avec lui et ses autres amis à l'auberge du Greyhound dans le Strand; enfin il mourut dans un duel où il assassina plutôt qu'il ne tua le duc de Hamilton. Steele lui-même, après avoir écrit contre le duel et blâmé Thornhill dans le *Spectator* pour avoir tué sir Cholmondeley Deering, fut obligé de se battre contre un de ses camarades qu'il tua presque; deux mois plus tard Thornhill périssait à Turnham Green sous les coups de deux inconnus qui lui crièrent en le frappant : Rappelle-toi sir Cholmondeley Deering!

Nous n'entreprendrons pas l'histoire de tous les duels qui ont eu lieu depuis cette époque jusqu'à nos jours. Croirait-on cependant qu'encore au commencement de ce siècle il semblait que la société n'était pas assez forte pour se débarrasser d'une peste comme le feu lord Camelford, qui, après avoir fait de nombreuses victimes, ne finit que par les mains de Best, contre qui il voulut absolument se battre, quoique ses témoins et lui-même reconnussent qu'il avait tous les torts! Il fut tué et trouvé derrière Little-Holland-House, couché dans la boue, abandonné par ses témoins. Un duel irlandais, qui ne date pas encore de loin, montrera combien peu de temps encore nous sépare de la barbarie. En 1810, M. Colclough et M. Sheridan étaient en concurrence avec M. Alcock pour la représentation du comté de Wexford. Quelques tenanciers d'une personne du parti de M. Alcock avaient annoncé qu'ils voteraient pour Colclough et Sheridan. Colclough fut sommé par son adversaire de refuser leurs voix. Il répliqua qu'il n'avait pas brigué leurs suffrages, et qu'il ne se mêlerait pas de leurs votes. Sur ce, on lui écrivit : « C'est à vos risques et périls qu'ils voteront pour vous. » Le lendemain, avant l'ouverture du poll, les candidats étaient sur le terrain pour décider, le pistolet à la main, du vote de ces tenanciers. Une grande multitude, dans laquelle on re-

Digitized by Google

marquait *plusieurs magistrats*, était accourue pour assister au combat. On marqua les distances, la foule se sépara en deux parties, selon ses opinions politiques, le silence s'établit, et l'un des témoins dit aux combattants de commencer. Une seconde après, M. Colclough tombait frappé d'une balle au cœur, et deux heures plus tard M. Alcock était proclamé membre du parlement *régulièrement* élu! Aux assises suivantes il fut jugé devant le baron Smith, et le jury rendit sans hésitation un verdict de non-culpabilité! Les combattants avaient jadis été des amis intimes. M. Alcock ne put jamais trouver le repos; sa raison se troubla, et sa sœur, doublement frappée par ce tragique événement, mourut folle de douleur. Toute cette histoire est digne de l'Irlande et de ces malheureux temps.

Aujourd'hui où la fureur du duel est bien calmée, il nous semble que parmi les causes secondaires de cette heureuse tendance on doit compter l'innombrable quantité de duels causés par la politique depuis un demi-siècle. Au temps de Georges III, il n'y avait pas un homme politique qui n'eût été obligé de prouver son patriotisme et son honneur à la pointe de son épée ou le pistolet au poing. Lord Talbot et Wilkes, lord Shelburne et le colonel Fullarton, lord Lauderdale et le général Arnold, Townshend, Pitt, Fox, Sheridan, Windham, Canning, Tierney, Burdett, Brougham, Castlereagh, le duc de Wellington, figurent parmi les personnages qui n'ont pas craint de sanctionner par leur exemple cette étrange manière de décider une question en litige. Il y a eu à cela du bien et du mal. Par la publicité qui éclaire nécessairement la conduite de personnages si distingués dans de pareilles occasions, le duel lui-même est devenu une affaire plus sérieuse; il a fallu peser avec plus de gravité les motifs qui amènent les parties sur le terrain; on a admis plus facilement les excuses et les explications, et causés, comme ces duels l'ont été le plus souvent, par des questions d'intérêt public, on en a vu disparaître les haines particulières, d'homme à homme. Ce sont des avantages manifestes

Digitized by Google

qui ont enlevé à cette cruelle coutume une partie de son caractère barbare, et jamais on ne l'a mieux vu que dans le duel que lord Wellington se crut forcé d'accorder à lord Winchelsea. Par compensation, en donnant au duel la sanction de noms si imposants, en adoucissant sa barbarie, n'y a-t-il pas danger de le rendre en même temps plus excusable? Cependant c'est beaucoup d'en être arrivé, comme c'est le cas aujourd'hui, de ne pas permettre un duel avant des explications préliminaires, qui souvent donnent l'occasion de rétracter des paroles imprudentes. Jusqu'ici, un faux sentiment de ridicule orgueil empêchait de faire des excuses avant d'avoir reçu le feu de son adversaire; aujourd'hui le sens commun a enfin découvert, quoique bien tard encore, qu'il y a plus de dignité réelle à s'excuser dès qu'on se reconnaît des torts, qu'à attendre pour cela d'avoir vu passer une balle de pistolet. C'est un devoir qu'on ne saurait trop recommander, et qui, convenablement compris par ceux qui prennent sur eux la responsabilité du rôle de témoins, contribuerait plus que toute autre chose à prévenir les duels.

Telles sont les phases qu'a subies cette singulière coutume; aujourd'hui elle tend considérablement à s'effacer, et espérons qu'avec les progrès de la civilisation et de la moralité dans la société, elle finira par disparaître. Dans la plupart des états européens, les lois relatives au duel ont subi des modifications qui, en les rendant moins sévères, ont eu cependant d'heureux effets; et on a pu y arriver d'autant plus aisément que, sur le continent, ce sont aujourd'hui presque exclusivement les militaires qui se battent, c'est-à-dire les personnes qui sont sous la surveillance de la discipline la plus sévère et la plus vigilante. Il faut faire une exception pour la France, où les écrivains et les journalistes ont trop souvent, depuis la Restauration, cru devoir soutenir leur polémique à la pointe de l'épée. Cependant, après avoir vainement essayé, sous le ministère de M. de Martignac, de faire une loi sur le duel, on a pris le parti de poursuivre les duellistes devant les assises comme coupables d'homicide, et ce

Digitized by Google

parti, en réservant à la fois dans le jury les droits de l'individu comme ceux de la société, semble avoir déjà produit d'heureux effets. En Autriche, par un décret de 1803, les combattants sont punis d'un emprisonnement d'un à cinq ans; s'il y a eu des blessures, de cinq à dix ans, et de dix à vingt s'il y a eu mort d'homme. Les témoins sont passibles d'un emprisonnement d'un à cinq ans. En Prusse, la réclusion ou la détention dans une forteresse a été substituée à la peine de mort, qui n'est appliquée que dans le cas où les choses se seraient passées contrairement à la loyauté, ou bien dans le cas de l'un de ces duels qui doivent nécessairement se terminer par la mort de l'un des combattants. Le code prussien est surtout très-sévère pour les seconds. En *Belgique*, en Bavière, il s'est fait aussi des réformes importantes. Il n'y a que l'Angleterre où le législateur n'ait rien tenté depuis longtemps; la loi y est toujours sans force comme par le passé; elle qualifie le duel d'homicide, punit de mort les combattants et leurs témoins, et prononce contre tout individu qui aurait adressé un cartel à un autre la peine de l'amende et de l'emprisonnement. Sous ce régime il n'y a pas eu, pendant les deux derniers siècles, vingt condamnations prononcées, et les trois ou quatre personnes qui ont été exécutées pour s'être battues ne l'ont été en réalité que pour s'être battues contrairement aux lois admises par la société en matière de duel. Quelques personnes ont été condamnées pour homicide commis dans des duels accompagnés de circonstances aggravantes : il y en a eu de condamnées à un, deux, trois, ou au plus douze mois d'emprisonnement; mais on peut dire que la très-grande majorité a été acquittée, ou même n'a pas été jugée. Dans la pratique, il n'est pas probable que la loi ait jamais prévenu un seul duel; le plus qu'elle peut avoir fait, c'est d'avoir forcé les duellistes à se battre *loyalement;* mais c'est, selon nous, un résultat que l'opinion publique et les sentiments d'honneur des personnes qui ont été forcées de descendre à cette extrémité auraient parfaitement obtenu sans elle.

(*Edinburg Review.*)

Digitized by Google

Mémoires. — Moeurs Aristocratiques.

LE JOURNAL DE MISS BURNEY

(MADAME D'ARBLAY.)

I.

« 1778. — Cette année s'est ouverte par un événement de la plus haute importance. Vers les derniers jours de janvier, le monde littéraire a vu apparaître le premier ouvrage de la très-spirituelle, très-savante et très-profonde Fanny Burney! Je ne doute pas que, dans les temps à venir, cette manifestation sidérale ne serve aux faiseurs de chronologie pour marquer l'apogée du progrès des arts dans notre île. »

« Cet admirable écrivain a baptisé son chef-d'œuvre : ÉVELINA, ou l'*Entrée d'une jeune personne dans le monde* (1). »

C'est sur ce ton de plaisanterie que miss Fanny Burney, depuis madame d'Arblay, parle elle-même de son début dans les lettres; mais, comme il arrive souvent de ces modésties d'auteur, on s'aperçoit bientôt que son appréciation sérieuse d'elle-même est à peu de chose près celle dont elle s'amuse à exagérer les formules. C'est là un texte qu'elle fait passer en riant, mais sur lequel, sans rire le moins du monde, l'ingénieuse romancière a brodé un commentaire de six gros volumes. Son importance biographique méritait-elle un monument de cette taille? Devions-nous l'attendre d'une personne qui avait plus qu'effleuré son sujet en publiant, il y a

(1) *Madame d'Arblay's Diary and Letters*, vol. 1er, p. 33.

Digitized by Google

dix ans, les *Mémoires* de l'homme qu'elle appelait « Son Père (1). » Ce sont là des questions qu'il serait assez embarrassant de résoudre tout d'abord, et nous aimons mieux mettre le lecteur à même de deviner à cet égard notre pensée.

Non qu'il entre dans nos vues de disputer à miss Burney ses titres et sa valeur d'écrivain. Elle a marqué très-certainement parmi les romanciers anglais, et ce n'est pas là un médiocre éloge pour une compatriote de Richardson, Smollett, Fielding et autres. A l'époque où *Evelina* parut, *Tom-Jones*, *Roderick Random*, *Humphrey Clinker*, avaient rendu difficile de fixer l'attention publique. *Tristram Shandy* et le *Voyage sentimental* étaient connus depuis longtemps; il est donc très-difficile d'admettre qu'à côté de ces chefs-d'œuvre, un roman médiocre pût se produire avec un grand éclat. *Evelina* eut cette fortune. Nous savons bien que, parmi les conditions d'un tel succès, l'extrême jeunesse de l'auteur ne doit pas être omise, et madame d'Arblay, qui ne se fait faute d'aucune gloire, insiste volontiers sur ce point. Nous verrons tout à l'heure si c'est à bon droit; mais enfin, ce n'est pas à cette circonstance tout à fait étrangère au mérite du livre que l'on peut attribuer sa vogue. Une étude très-fine, quoique un peu bavarde, des mœurs et des caractères; un naturel infini dans la reproduction des dialogues; et le secret si rare de créer des personnifications distinctes et vivantes, des types, comme on dit, complets et logiques, le mettent bien certainement au-dessus des productions vulgaires.

Ceci une fois dit, nous croyons avoir fait la part due au talent : il nous reste à signaler les petits piéges du charlatanisme, et à déjouer les combinaisons vaniteuses d'un amour-propre qui affectait volontiers les dehors les plus modestes. Madame d'Arblay est à nos yeux une *égotiste* de première volée. Tout ce que nous voyons d'elle nous rappelle ce qu'elle

(1) Les Mémoires du docteur Burney ont été publiés par sa fille il y a quelques années. La *Quarterly Review* lui reprochait dans sa critique de s'être trop souvent substituée à son père.

Digitized by Google

dit elle-même du peintre Barry, ce pauvre fou, qui, entre autres supériorités, s'accordait une modestie au-dessus de toutes les autres. Elle dit encore, en parlant d'un certain docteur Shepherd, chanoine à Windsor, que, dans aucune comédie, elle n'a vu de personnage « s'épanouir autant dans sa propre perfection. » C'est justement ainsi que nous caractériserions au besoin le journal d'*Evelina*, et nous lui appliquerions encore cette jolie comparaison de Johnson, parlant d'un autre romancier célèbre : « Monsieur, disait le docteur, ce gaillard de Richardson ne se bornait pas à descendre tranquillement le fleuve de la Renommée; il s'arrêtait après chaque coup de rame pour goûter l'écume qu'il avait soulevée. » Mais Richardson n'était qu'un enfant naïf auprès de miss Burney, et jamais il ne s'avisa de toutes les petites finesses à l'aide desquelles elle a longtemps dissimulé son adoration d'elle-même. Si ses *Mémoires* sont piquants, c'est surtout par ce côté. Il n'était pas facile, on en conviendra, de soutenir parallèlement le rôle d'une personne modeste et les prétentions les plus exclusives. Elle y réussit cependant quelquefois, à force de céder la parole aux autres toutes les fois qu'il s'agit d'elle. Miss Burney, parlant de miss Burney, a toute la modestie d'un président des Communes qui vient d'être élu; mais d'un autre côté, elle se fait un cas de conscience, —pur scrupule historique—, de dissimuler les panégyriques et les compliments les plus extraordinaires parmi ceux dont elle se dit accablée. C'est toujours « le cher docteur Johnson, » qui proclame « F. B. l'écrivain le plus spirituel qui ait jamais vécu. » — C'est « l'aimable mistress Thrale, » qui s'écrie, en parlant de « F. B. : » — « C'est la plus charmante enfant du monde; » et ensuite, lorsqu'elle a savouré tout à son aise le miel de ces menues flagorneries, Fanny Burney se met aussitôt à rougir, à balbutier, à trembler; elle affecte les attaques de nerfs de la modestie blessée; elle prend ses confidents à témoin de l'intolérable torture, du martyre incessant que lui inflige l'admiration universelle. Mais, dira-t-on, quels étaient ces confidents? Le *Journal* de madame d'Arblay n'est-il pas écrit sous forme

Digitized by Google

de confession privée, où devait pénétrer seulement l'œil d'une sœur? Hélas! encore une ruse, encore un de ces stratagèmes de l'amour-propre féminin, qui ne peut ni se dissimuler ni se reconnaître. Le *Journal* envoyé à la sœur de madame d'Arblay faisait ensuite le tour de la famille;—de là, il était régulièrement transmis à Chessington, où toute la coterie de M. Crisp en prenait lecture;— après quoi il passait dans les mains de M. et mistress Lock de Norbury-Park, — puis ailleurs encore,— et il est hors de doute, d'après sa forme et sa teneur, qu'il était destiné en fin de compte à la publicité qu'il reçoit aujourd'hui.

Ainsi, de l'*extrême jeunesse*, qui revient toujours sous la plume de madame d'Arblay lorsqu'elle parle de la publication d'*Evelina*. Elle laisse entendre que ce fut l'ouvrage d'un enfant très-timide,—remarquablement gauche,—et qui achevait à peine son éducation;—que ce roman fut écrit à la dérobée par une sorte de caprice enfantin;—qu'il resta inconnu au père de l'auteur et totalement négligé par l'auteur lui-même, jusqu'à ce que, six mois écoulés, son immense succès les contraignit à y prendre garde.

Ces détails avaient de quoi surprendre; mais l'aplomb avec lequel ils étaient donnés ne permettait pas le moindre doute; et ce fut seulement après la publication des *Mémoires de son Père*, que l'attention de la critique fut tout à coup éveillée par l'obscurité singulière dont miss Burney enveloppait non-seulement la date de sa naissance, mais tous les autres détails chronologiques qui pouvaient, directement ou indirectement, conduire à des données positives sur ce point délicat. La curiosité d'abord, et plus tard certains soupçons s'ensuivirent. Les recherches cependant n'étaient pas faciles, et il s'écoula quelque temps avant qu'on pût se procurer l'extrait de baptême de notre auteur: enfin, en compulsant les registres de la paroisse de Lynn, dans le comté de Norfolk, on vérifia que Frances (Fanny), la seconde fille du docteur Charles Burney, était née dans l'été de 1752 (1), et que, par consé-

(1) Au mois de juin.

Digitized by Google

quent, lorsque *Evelina* parut (1778), elle n'avait pas quinze ou seize, mais bien vingt-cinq ou vingt-six ans. Ceci, on en conviendra, donnait au prétendu miracle une face nouvelle; il ne restait plus à sa place qu'un fait assez ordinaire.

De même encore pour le secret si strictement gardé vis-à-du docteur Burney. Peu à peu, la vérité se faisant jour, il est devenu assez positif que sa fille lui avait parlé du roman qu'elle composait, et qu'il en avait autorisé la publication; seulement, afin de ne se pas démentir de point en point, miss Burney a continué à soutenir qu'il n'avait jamais lu une seule page de ce livre;—qu'il en ignorait le titre,—et ne s'était enquis de ses destinées qu'au bout de six mois, averti par la rumeur publique. C'est beaucoup demander à notre crédulité que d'entasser ainsi invraisemblances sur invraisemblances; mais il est vrai de dire que cette première déception, dont il faut chercher l'origine dans les craintes assez naturelles qu'avait miss Burney au sujet de son premier roman, a exercé sur son avenir une trop grande influence pour qu'elle pût se résoudre à un désaveu franc et loyal. L'extrême jeunesse avait fait le succès du livre. C'est grâce à l'extrême jeunesse qu'il passait pour un phénomène; c'est sur l'extrême jeunesse que s'extasiaient Johnson et mistress Thrale; ce fut l'extrême jeunesse encore plus que le mérite de l'écrivain qui attira sur elle l'attention et les faveurs royales. Il fallait bien, par conséquent, laisser subsister l'extrême jeunesse : c'est ce que miss Burney a fait constamment, aidée par sa petite taille et sa physionomie enfantine. La dernière page de son Journal, qui va jusqu'en 1787—et à cette époque elle avait atteint l'âge très-respectable de trente-cinq ans—nous la montre avec tous les petits airs, les étourderies, les grâces câlines que quatre lustres accomplis rendent ordinairement fort déplacés.

Ce malheureux secret doit entrer pour beaucoup dans les inquiétudes et l'embarras qui se trahissent à presque toutes les pages des *Mémoires* de miss Burney. Il y avait sans doute beaucoup d'affectation dans cette espèce d'impatience confuse où elle prétend que la jetait la moindre mention de ses

Digitized by Google

livres, l'hommage le plus légitime rendu à son talent. Mais on pourrait y voir aussi le frémissement intérieur d'une conscience un peu troublée. En effet, quelle catastrophe pour le jeune objet de tant d'admirations enthousiastes, si, quelque beau jour, tandis qu'on célébrait autour d'elle la précocité de son talent, une voix envieuse ou quelque accident inattendu avait tout à coup révélé la vérité! Quel crève-cœur pour l'*innocente jeune fille* et son aimable famille, reconnues bien et dûment coupables d'avoir escamoté au public le tiers environ des années que comptait alors l'intéressant prodige! et quel foudroyant effet aurait eu cette découverte sur une organisation délicate, que les circonstances les plus ordinaires de la vie trouvaient sans cesse intimidée, prête à s'évanouir, confondue, ne sachant où se mettre, cherchant un voile à sa rougeur, une attitude à son désespoir! Les héroïnes de miss Burney,—on l'a déjà remarqué comme le défaut capital de ses romans,—sont toujours victimes de tourments microscopiques et de difficultés imaginaires, que deux mots d'explication franche et sensée suffiraient à dissiper. Il en est ainsi du cerveau qui leur donna le jour. S'il faut l'en croire et prendre à la lettre les exagérations de sa prose, miss Burney vivait dans un état de perpétuelle détresse;—la moindre interpellation troublait l'équilibre de sa modestie;—en ne lui adressant pas la parole, on la plongeait dans les plus vives alarmes; — un compliment la faisait rentrer à cent pieds sous terre;—faute d'attention, elle se croyait méprisée, et renfermait dans une indignation muette les souffrances de son légitime orgueil. Nous la voyons dans une soirée se refuser à servir le thé, dans la crainte de prendre un rôle trop en évidence; —et d'un autre côté, dans la crainte de paraître dédaigneuse, subir l'agonie du remords à propos de ce refus. Au fond, tout cela n'est que vanité plus ou moins naïve, plus ou moins maladroite.

On s'en aperçoit en décomposant les longs et fastidieux dialogues qui composent la plus grande partie du *Journal*. Quand nous voyons tout d'abord ces pages émaillées de noms célèbres, ces conversations qui ont pour interlocuteurs

Digitized by Google

Johnson, Sheridan, sir Joshua Reynolds, Murphy, Cumberland, Colman, et vingt autres célébrités du même ordre, nous sommes tentés de nous promettre une ample moisson d'esprit et de détails biographiques. Mais peu à peu cette illusion se dissipe, et il ne tient qu'à nous de supposer aux hommes remarquables de l'autre siècle les plus détestables habitudes de causerie qu'on puisse imaginer. En y réfléchissant néanmoins, la cause de leur apparente stupidité se montre bientôt et se fait jour. Attentive à sténographier tout ce qu'ils disent relativement à elle, — et ceci, nous sommes tentés de croire qu'elle l'exagère quelque peu, — miss Burney cesse d'écouter ou du moins de redire ce qui touche à d'autres sujets plus indifférents. Quand mistriss Thrale, sir Philip Jenning et Johnson se mettent à discuter le mérite relatif d'*Evelina* et de la *Forêt de Windsor* (1), nous ne perdons pas un mot de cet intéressant parallèle. Lorsque, dans la même coterie, s'agite la question de savoir jusqu'où va l'extraordinaire modestie de miss Burney, cette modestie ne l'empêche pas de rapporter le débat tout au long (2), et nous lisons avec une sorte de stupeur la déclaration suivante par laquelle Johnson conclut et résume les arguments échangés :

LE DOCTEUR. Je l'admire (F. B.) pour *sa finesse d'observation, son bon sens, sa gaieté, son discernement, le choix de ses personnages, le langage qu'elle leur prête; bref, pour toutes ses qualités d'écrivain.*

Une autre fois, sir Joshua Reynolds et Sheridan sont mis en scène tous les deux, dignes interprètes de la curiosité publique, qui guettait les chefs-d'œuvre futurs de l'auteur d'*Evelina*. Sheridan sollicite d'elle une comédie, et sir Joshua lui fait remarquer sagement : « qu'*ayant déjà tout le succès et toute la gloire dont peuvent être suivis les travaux de cabinet,* » elle doit rechercher les émotions des triomphes dramatiques (3).

C'est ainsi que de tout entretien, de toute rencontre, son

(1) Vol. Ier, p. 235 et 236.
(2) Vol. Ier, p. 120 et 122.
(3) Vol. Ier, p. 187 et 188.

Digitized by Google

industrieux amour-propre s'applique à pomper le miel des louanges. Nous dirions la *mélasse*, si la métaphore le permettait; car ces éloges dont elle se pare sont quelquefois bien fades et bien peu raffinés. Comment qualifier, par exemple, les compliments de cette belle dame du grand monde (mistriss Cholmondeley) qui, venue à une soirée tout exprès pour l'y voir, dit en face à notre héroïne :

« Chère miss Burney, souffrez que je vous dise une seule chose... et cependant peut-être allez-vous en être blessée... mais non, vous le permettez, n'est-ce pas?

— Qu'est-ce donc, madame?

— C'est... que *je vous admire plus qu'aucune autre créature humaine!*... Et je n'y puis que faire (1). »

Certes, la modestie qui valut tant d'admirations à miss Burney dut se faire une étrange violence pour transcrire des flatteries de cette force.

Du reste il est plus d'une occasion où cette modestie si vantée n'exclut pas une susceptibilité fort ombrageuse, et nonobstant la perspicacité bien connue de miss Burney, elle laisse très-naïvement percer une disposition peu compatible avec l'idée qu'elle prétend donner d'elle-même.

Sous ce rapport, et sous ce rapport seulement, nous trouverons quelque piquant à l'histoire d'ailleurs assez fastidieuse de ses rapports avec un M. Crutchley, jeune gentleman assez riche, qui avait été le pupille de M. Thrale. Après la mort de ce dernier, qu'il avait désigné comme un de ses exécuteurs testamentaires, il vint passer quelques semaines à Streatham, où résidait mistriss Thrale en compagnie de miss Burney. Fut-il très-galant pour la charmante jeune fille, ou bien celle-ci prit-elle quelques propos en l'air pour les manifestations d'un sentiment sérieux? c'est ce que nous ne saurions précisément décider; mais nous sommes tentés de nous ranger à cette dernière opinion quand nous voyons les efforts bienveillants de mistriss Thrale pour appeler sur sa jeune com-

(1) Vol. Ier, p. 174 et 176.

Digitized by Google

pagne l'attention du riche célibataire ; — la sécheresse avec laquelle celui-ci répond à ses avances indirectes ;—et enfin la petite fureur discrète où sa résistance jette l'aimable auteur d'*Evelina* (1). Il est vrai qu'à l'époque dont nous parlons elle avait atteint un âge auquel les demoiselles ne plaisantent plus sur le chapitre fort délicat des prétentions à leur main. M. Crutchley avait le double malheur de compter moins d'années qu'elle et de posséder une fortune beaucoup plus considérable ; peut-être aussi s'était-il donné le tort d'avoir fait concevoir, par des compliments peu ménagés, un espoir qu'on était fâché de voir déçu. Par tous ces motifs il devint haïssable : on le lui laissa voir ; et à tous ces autres crimes il ajouta celui de ne pas comprendre une colère si flatteuse. Au moins en fit-il semblant. Que de gens à sa place auraient agi comme lui ! Quoi qu'il en soit, cette petite intrigue bien insignifiante remplit de longs entretiens, trop fidèlement rappelés, les premiers volumes du *Journal*, et nous en aurions cité quelques-uns malgré leur dimension extraordinaire, si l'entrée de miss Burney dans l'intérieur de la famille royale ne nous fournissait le sujet d'une étude plus intéressante.

Ce fut dans l'été de 1786 qu'elle fut nommée seconde femme de la garde-robe dans la maison de la reine Charlotte de Mecklembourg, femme de Georges III. Sa réputation littéraire eut beaucoup moins de part à cette faveur que l'amitié de la respectable Mrs. Delany, chez laquelle miss Burney était devenue familière après la mésalliance de mistriss Thrale avec un intrigant italien nommé Piozzi. Mrs. Delany, veuve d'un médecin célèbre et qui avait alors plus de quatre-vingts ans, avait été l'amie intime de la vieille duchesse de Portland (la petite-fille du grand trésorier Oxford, celle-là même que Prior a célébrée dans ses poésies), et c'est par la duchesse que Mrs. Delany avait été présentée à LL. MM. Elles prirent bientôt le plus vif intérêt à cette excellente et aimable femme ; et lorsque la mort de la duchesse lui ferma

(1) Vol. II, p. 24 et 25.

Digitized by Google

le château de Bulstrode, où elle allait ordinairement tous les étés, le roi Georges fit arranger pour elle une petite maison qui lui appartenait près des portes de Windsor-Castle. Là, presque chaque jour, elle recevait la visite de ses illustres hôtes, qui l'appelaient en outre à leurs réunions de famille. Cette bienveillance, ce culte affectueux pour un des rares débris qui subsistaient encore de l'époque où Pope, Addison et Swift avaient jeté tant d'éclat sur le génie anglais, se trouvent décrits en détail dans la correspondance de Mrs. Delany, publiée il y a vingt ans, peu après la mort de Georges III, dont elle devait honorer la mémoire. Il est difficile en effet de parcourir, soit cette correspondance, soit le *Journal* de miss Burney, sans ressentir une assez vive sympathie pour un monarque dont la vie privée fut toujours consacrée aux affections les plus simples, et qui cherchait l'oubli des plus graves soucis politiques dans les plaisirs de la vie champêtre. Peut-être le sentiment d'une éducation imparfaite et d'une diction inélégante entrait-il pour quelque chose dans les goûts retirés du monarque, qui affecta toujours d'éviter autant qu'il le pouvait les exhibitions publiques de sa personne. Adonné à la chasse et à l'agriculture, il avait ainsi mérité le surnom de *fermier* (Farmer Georges), qui lui fut d'abord donné en mauvaise part. L'opposition, dirigée à cette époque par des hommes d'un esprit et d'un talent remarquables, était parvenue à transformer en une sorte de despotisme farouche l'éloignement presque continuel de ce prince et la solitude dont il s'entourait volontiers; mais peu à peu ces fausses impressions s'effacèrent. On excusa chez le monarque ce penchant tout anglais qui porte l'homme à s'isoler dans la vie de famille et à concentrer sur quelques personnes choisies toutes les affections de son cœur; on le lui pardonna surtout lorsque l'on vit que ses préférences privées et les délassements de son choix ne lui faisaient jamais perdre de vue le soin de la chose publique. Lorsque les désordres de 1780 éclatèrent, en présence d'une population déchaînée et d'une municipalité dont les scrupules timides compromet-

Digitized by Google

taient la sûreté publique, le *roi fermier* devint tout à coup un roi capitaine ; sa décision, son courage personnel, sauvèrent la capitale, livrée depuis deux jours à toutes les horreurs de l'émeute ; et à partir de ce moment les sympathies nationales, quelque temps égarées, commencèrent à se manifester en faveur de Georges. Cette disposition ne fit que s'accroître d'année en année, et il trouva, lors de la monstrueuse alliance entre Fox et North, un puissant secours dans l'assentiment populaire qui lui permit de lutter contre la majorité factice obtenue par ces deux hommes d'état au sein du parlement anglais.

L'admission de miss Burney dans l'intérieur royal n'eut pas, à ce qu'il semble, les résultats heureux qu'on aurait pu attendre d'un choix également honorable pour la reine et pour l'écrivain. A qui devons-nous en imputer la faute, si ce n'est à miss Burney elle-même? Sans autre moyen de contrôler ses mémoires, ne suffit-il pas de les lire pour voir quelle fut sa conduite dans cette position nouvelle? Pouvons-nous n'y pas remarquer un mélange singulier de prétentions et de timidité, d'inexactitude et de gêne, et ce génie tout particulier qu'elle semblait avoir pour se tourmenter, elle et les autres, par le *grossissement* des incidents les plus simples?

Il est évident qu'elle se croyait beaucoup au-dessus de ses fonctions. Nous soupçonnons, au contraire, qu'elle leur était à beaucoup d'égards inférieure, et que, soit vanité, soit inscience des choses et des personnes, soit exagération de ses craintes puériles, elle mit plus d'une fois à l'épreuve l'inaltérable patience de sa royale maîtresse. De là provinrent cette foule de petits malheurs que la femme de chambre bas-bleu prend un triste plaisir à énumérer, et qui jettent un jour fâcheux, mais assez faux, Dieu merci! sur l'existence tourmentée des cours.

Et d'abord, notons ce point, que miss Burney ne fit jamais partie de la cour proprement dite. Ce qu'elle en put entrevoir à travers des portes entre-baillées ou du haut des appartements réservés qu'elle habitait, ne constitue pas l'ensemble de cette existence dont elle décrit les tourments.

Digitized by Google

Admettons d'une manière abstraite que la vie aristocratique, examinée de près, n'a pas tout l'éclat qu'elle répand au dehors; mais reconnaissons aussi que toute manière d'être, minutieusement et strictement étudiée, semblera plus disgraciée et plus féconde en malheurs qu'elle ne l'est effectivement. Il ne faut pas juger un décor de théâtre avec l'enthousiasme qu'exciterait le paysage dont il est la représentation; mais il serait souverainement injuste, pour en avoir une exacte idée, de s'en aller dans les coulisses, où l'on ne voit que toiles grossières, charpentes dégingandées, cordes huileuses et machinistes en sueur (1).

Définissons d'abord le rôle exact que jouait miss Burney. Appelée à de certaines heures au service personnel de la reine, elle ne faisait jamais partie de sa société proprement dite. Jamais, fût-ce dans une pièce extérieure, elle n'était invitée à prendre part aux plaisirs des réunions royales, soit qu'il s'agît d'un concert, soit qu'une actrice en renom vînt déclamer devant Leurs Majestés. C'est ce qui résulte expressément de ce passage du journal où est racontée la visite de Mrs. Siddons à Windsor-Castle : miss Burney ne put trouver,

(1) Note du directeur. N'est-il pas permis de trouver ici, dans le point de vue du critique tory, un reflet de la jalousie aristocratique avec laquelle fut accueillie autour de la famille royale d'Angleterre la nomination imprévue et spontanée de la pauvre miss Burney à une place sollicitée par plusieurs demoiselles, pauvres comme elle, mais d'un grand nom et ayant l'appui du plus haut patronage? Si miss Burney n'a pu de sa place voir la cour, pourquoi la Revue en appelle-t-elle à son journal pour mieux prouver les mœurs simples et la bonhomie du roi et de la famille royale? Nous avons lu aussi le *Journal* de miss Burney. Il nous semble qu'elle y voit et entend assez de choses, qu'elle y prouve assez *son intimité*, qu'elle y reçoit assez de confidences pour avoir pu tracer une histoire vraie, mais respectueuse, de la cour de Georges III. Elle prévient elle-même qu'elle ne dit pas tout; mais en général elle ne supprime que ce qui a surtout transpiré dans le public. Enfin, une ou deux anecdotes prouvent aussi que quelques courtisans n'approchaient miss Burney qu'en tremblant et ne dissimulaient pas qu'il y avait eu quelque imprudence à si bien placer à la cour une femme armée de la plume, ce terrible instrument de publicité.

Digitized by Google

elle le dit elle-même, une chambre ou un cabinet assez voisin pour entendre la lecture de la grande actrice (1); cette faveur fut accordée à la première femme de garde-robe (2). Ainsi sa position réelle était bien celle qui dans la vie privée est réservée aux femmes de chambre (*lady maid*), et bien que des fonctions de ce genre auprès de la personne royale ne soient pas une dérogation et n'ôtent à personne le rang que l'on occupait dans le monde, bien qu'elles confirment au contraire ce qu'on peut appeler la *bonne naissance* (gentility) de celui qui en est revêtu, elles l'excluent néanmoins du cercle royal en public ou dans le particulier. Entre autres exemples de cette sévérité d'étiquette, on a celui d'une grande dame bien connue, qui, ruinée par de fausses spéculations, reçut en dédommagement une sinécure de ce genre, bien rétribuée. A sa grande surprise, il lui fut interdit de paraître désormais à la cour, dont jusqu'alors elle avait eu l'entrée, et il lui fallut renoncer aux priviléges précieux qu'elle avait pu croire invariablement attachés à sa naissance.

La position inférieure de miss Burney,— avant de l'accepter elle eût pu la connaître, — paraît lui avoir causé d'assez pénibles désappointements. Elle se trouva surtout choquée en découvrant dans sa chambre une sonnette correspondant au cabinet de la reine, et au bruit de laquelle il fallait se rendre. Voici le passage; il est curieux :

« Quand je vous dis *qu'on m'appelle*, il faut nous entendre, et je vais m'expliquer. Toutes les fois que je suis mandée pour le service ordinaire, c'est-à-dire pour les toilettes du matin, du midi et du soir, ce qui m'avertit de me rendre à mon devoir n'est ni plus ni moins qu'*une sonnette*. Dans les circonstances extraordinaires, on m'envoie chercher par un page. Vous l'avouerai-je? je ne suis pas encore tout à fait revenue de l'impression que me causait, dans le principe, le

(1) Vol. III, p. 427.

(2) Note du directeur. Ce passage du *journal* n'est pas très-clair peut-être: si miss Burney ne put, comme Mrs. Schwellenberg, entendre Mrs. Siddons, ce fut parce que miss Burney recevait elle-même ce soir-là Mrs. Delany.

Digitized by Google

premier de ces appels. Une sonnette ! J'envisageais ceci comme un signe de servitude tellement humiliant que je ne pouvais l'entendre, même seule, sans me sentir le front couvert de rougeur, et sans avoir en quelque sorte la conscience de ma dégradation. »

Il est vrai que l'auteur d'*Evelina* se représente comme rougissant aussi chaque fois que le trésorier de l'épargne lui comptait ses appointements. A ce compte on peut voir combien d'humiliations chaque journée lui devait apporter.

Elle s'était également fait illusion sur un autre point, en présumant que la reine réclamerait surtout ses bons offices littéraires. Le bon sens de cette princesse, auquel le *Journal* rend d'ailleurs ample justice, ne se prêtait pas à une telle confusion d'attributions. De plus, la reine l'avait dit formellement aux protecteurs de miss Burney, « elle n'aimait guère les romans, et encore moins ceux qui les font ; » et enfin, il faut bien l'avouer, la femme de chambre en second n'avait pas à beaucoup près les qualités requises chez un conseiller littéraire ; nous en trouvons la preuve à chaque page de ses *Mémoires*. A part *Evelina* et *Cecilia*, peu de livres existaient pour elle. Ce fut la reine qui appela son attention sur l'*Observer* de Cumberland, où cependant se trouvaient de fréquentes allusions à miss Burney et à ses amis. Ce fut le roi qui lui parla le premier de la *Vie de Johnson*, publiée par Hawkins. Enfin elle n'avait aucune idée d'une ballade cependant assez connue (*the Gaberlunzie Man*), doublement remarquable par sa grâce naïve et comme œuvre d'une tête couronnée (1), Ce fut encore à la reine qu'elle dut de la lire dans un petit traité philologique imprimé en Allemagne pour établir la ressemblance qui existait encore entre l'écossais proprement dit et l'allemand. N'eût-il pas été surprenant que, la trouvant aussi mal renseignée, sa royale maîtresse se fût adressée à elle pour en faire le guide de ses lectures, une espèce d'aide de camp littéraire ?

(1) Jacques V, roi d'Écosse.

Digitized by Google

Peut-être en eût-elle fait une lectrice, si l'extrême maladresse de miss Burney n'avait rendu inutiles les petites avances qu'on lui fit à cet égard. Mais voici ce que nous lisons dans le *Journal*, et l'on va voir si la reine est à blâmer pour avoir méconnu des qualités singulièrement obstinées à se dissimuler :

Mercredi, 17 août. — « Depuis que la reine a bien voulu m'attacher à sa personne, j'avais toujours pensé, à part moi, qu'elle entendait me donner les fonctions de sa lectrice anglaise; en effet, les devoirs réels de ma charge avaient mille fois la chance d'être mieux remplis par d'autres que par moi. Cette idée rendait très-solennel le moment où je serais appelée à lire devant elle. Cette exhibition m'a toujours été pénible, et l'on peut penser que je ne la trouvais pas adoucie par l'idée que S. M. me jugerait alors digne ou non de l'emploi qu'elle m'avait conféré d'avance.

» Aussi, pendant la première semaine, je ne pouvais voir autour de la reine un livre, une brochure, un journal, sans être saisie d'une espèce de terreur panique, m'attendant toujours à être mise à l'épreuve. Les journaux surtout m'inspiraient une profonde terreur. Je pressentais qu'il y avait là mille piéges, non-seulement de diction, mais de choix : par bonheur, quoiqu'elle me les demandât souvent, elle les lisait toujours elle-même.

» Aujourd'hui sa toilette achevée, la première dame de la garde-robe (1) s'est retirée, et la reine, au lieu de me renvoyer comme à son ordinaire, m'a priée de la suivre dans son boudoir. Je l'ai d'abord aidée à préparer son ouvrage, des dessus de chaises tressés en rubans; puis elle m'a demandé de lui aller chercher un volume du *Spectator*. J'ai obéi le plus tranquillement du monde. Elle m'a laissée debout un instant sans m'adresser la parole; puis tout à coup, mais avec beau-

(1) La première dame de la garde-robe l'allemande Mrs. Schwellenberg, a figuré plus d'une fois dans les satires du temps : les libelles poétiques de Peter Pindar (Wolcott) et l'*Heroic Epistle* l'ont presque popularisée.

Digitized by Google

coup de douceur : « Voulez-vous, m'a-t-elle dit, me lire un chapitre pendant que je travaillerai ? »

» Je me suis trouvée prise à court et consternée : j'étais bien loin de m'attendre à pareille requête ; aussi n'ai-je rien répondu, et le livre restait fermé dans mes mains.

» S. M. l'a pris, et m'a montré la page où il fallait commencer. Elle lit cet ouvrage pour la première fois d'un bout à l'autre. Il n'y avait pas à choisir : l'obéissance était de rigueur ; mais ma voix trahissait à cet égard mon bon vouloir. Elle devint en peu d'instants si voilée, si tremblante, si difficile à mener, qu'elle devait être fort déplaisante à entendre. Le chapitre d'ailleurs se trouvait assez curieusement choisi, roulant tout entier sur la position d'un favori de cour. Quand ma tâche fut à bout, je ne pouvais trop me féliciter, tant je sentais qu'elle avait été mal remplie. La reine fit quelques réflexions sur le sujet de cette lecture, et s'abstint de dire la moindre chose qui eût rapport à la lectrice. Je suis vraiment fâchée de m'en être tirée aussi mal (1). »

La mortification de miss Burney dut être aggravée lorsque, après ce premier échantillon de ses talents, elle vit la reine ne plus les mettre à contribution. Ceci dissipait les douces illusions dont elle s'était bercée, et la réduisait à un emploi dont elle n'accepta jamais sans humeur la double dépendance. Se trouver subordonnée à Mrs. Schwellenberg était une trop rude épreuve pour un amour-propre aussi caressé que l'avait été le sien, et jamais elle ne parut comprendre cette leçon de l'honnête Dogberry, que : « deux personnes montant sur un cheval, il faut nécessairement que l'une soit derrière l'autre. » Aussi désormais il nous sera facile de voir que la lutte établie entre les exigences de sa place et celles de sa personnalité un peu suffisante dut la mettre assez mal avec elle-même et avec les autres.

A cette époque, Georges III et sa famille n'habitaient pas le château de Windsor, qui était en effet inhabitable, et qui,

(1) Vol. III, p. 117 et 119.

Digitized by Google

pour devenir ce qu'il est aujourd'hui, devait coûter des sommes immenses. Un peu au sud-est du château, sir William Chambers, le célèbre architecte, avait élevé une grande maison assez semblable à une caserne, et qui a dû disparaître lors des embellissements postérieurs. C'est ce qu'on désignait sous le nom de *Queen's Lodge*. Il faut dire, à la louange du souverain et de l'architecte, qu'ils n'avaient songé ni l'un ni l'autre à en faire une résidence permanente; seulement Georges III, une fois qu'il y fut installé, s'y trouva plus commodément qu'il n'eût été dans un palais pour y mener cette existence de gentilhomme campagnard, la mieux adaptée de toutes à ses instincts simples et bons.

La reine et les princesse se faisaient un devoir de ne pas contrarier les goûts du monarque; elles écartaient d'elles tout ce qui ressemblait au cérémonial des cours, parcouraient à cheval les environs du château, et faisaient des visites à leurs voisins. C'était l'emploi le plus ordinaire de leurs matinées. Le soir, elles se rassemblaient autour de la table à thé, pour y lire et y travailler pendant que le roi causait ou jouait au trictrac avec l'écuyer de service, qui composait la plupart du temps toute sa suite. Assez souvent un petit concert rompait la monotonie de ces plaisirs sans recherche, et il avait pour auditeurs, avec la suite des princesses, quelques hôtes de hasard et les personnes qui, comme mistriss Delany, pouvaient s'appeler les amis de la maison. De temps à autre, afin que les enfants royaux pussent changer d'air, on transférait à Kew ce cercle si étroitement limité : il était là plus simple encore qu'à Windsor. Tout vestige de la royauté disparaissait autour de l'auguste famille; on ne s'astreignait plus aux heures des prières et du lever; il n'était plus question de changer de toilette deux fois par jour; le roi ne gardait pas même d'écuyer, et la reine sortait seule pour ses promenades (1). Seu-

(1) Note du directeur. Il nous semble que le critique tory admet ici lui-même la vérité de l'observation que nous lui opposions dans une note précédente : on va voir que miss Burney recevait aussi à sa table à thé tous les gentilshommes de la chambre et plusieurs visiteurs d'un certain rang.

Digitized by Google

lement, une ou deux fois la semaine, Georges III et par aventure la reine Charlotte revenaient à Londres, soit pour s'occuper des affaires publiques, soit pour quelque réception solennelle.

On comprendra que, se vouant à des habitudes si retirées et limitant avec autant de soin le nombre des visiteurs admis dans leur résidence, le roi et la reine devaient s'attendre à voir leurs intentions suivies par les personnes attachées à leur service. Miss Burney cependant paraît avoir été très-disposée à violer à cet égard la règle établie, et il fallut plus d'une remarque indirecte émanée de sa souveraine pour lui faire sentir l'inconvenance de certaines admissions. En partie par ignorance, en partie par présomption, elle semblait toujours chercher à empiéter au delà de ses priviléges et à se mettre au-dessus de la discipline observée autour d'elle. Si l'on veut du reste se faire une idée des sacrifices qu'on lui demandait, il suffit de lire le programme qu'elle-même a tracé de ses journées :

« Je me lève à six heures du matin, et j'attends, en robe de chambre et en bonnet, que la reine m'appelle; ce qui arrive en général de sept à huit heures, et presque toujours à sept heures et demie précises. Je la trouve déjà coiffée, cette besogne étant confiée à sa femme de garde-robe mistriss Thielky, Allemande d'origine, mais qui parle parfaitement l'anglais. Mistriss Schwellenberg, après les huit premiers jours de mon arrivée, a cessé tout à fait de descendre le matin. La toilette de la reine s'achève par mes soins et ceux de mistriss Thielky. Cette dernière me passe au fur et à mesure les différentes pièces de l'habillement, et c'est moi qui les place. Aucune autre femme ne pénètre dans le cabinet pendant que la reine s'y trouve. A huit heures, ou fort peu de minutes après, car elle est très-prompte à s'habiller, Sa Majesté a fini. Elle va rejoindre le roi, les princesses y viennent de leur côté, puis tous ensemble, suivis des gouvernantes et des officiers de l'écurie, vont entendre les prières dans la chapelle royale. Je reviens alors chez moi pour déjeuner, et j'ai fait de ce repas le passe-

Digitized by Google

temps le plus agréable de mes journées. Un livre me sert de compagnon et je lui consacre environ une heure... Quand neuf heures sonnent, je renvoie mon couvert et quitte mon livre pour examiner sérieusement ce dont j'ai à m'occuper, — c'est-à-dire les préparatifs pour ma toilette, non-seulement du jour présent, mais pour celle de la solennité à venir. Chaque anniversaire réclame un costume à part ; il y a aussi les toilettes de Kew, plus simples que toutes les autres et celles de King's Lodge qui tiennent le milieu entre le costume de cour et le simple habit de la campagne. Ce sont sans contredit celles que je préfère. Ceci achevé, je dispose de mon temps jusqu'à midi moins un quart, si ce n'est les mercredis et samedis, où l'on m'appelle une heure plus tôt... Alors recommence l'ennuyeuse besogne de la toilette. Cette heure de plus qu'elle demande les mercredis et les samedis est consacrée à boucler et à crêper les cheveux de la reine. A une heure moins un quart commence véritablement la toilette de jour. Mistriss Schwellenberg ne manque jamais d'y assister ni moi non plus; mistriss Thielky à plus forte raison, dont on ne peut jamais se passer. Nous aidons Sa Majesté à ôter sa robe, nous plaçons à sa portée la boîte à poudre avec tous ses accessoires. Le coiffeur est introduit alors, et tandis qu'il fonctionne, Sa Majesté lit ordinairement les journaux. Lorsqu'elle a remarqué que je suis descendue, ma toilette à moitié faite, elle me donne, aussitôt assise, la permission de l'aller achever. Si elle est préoccupée ou se sent disposée à lire avec une attention soutenue, elle me congédie, que je sois habillée ou non. Dans tous les cas elle n'oublie jamais de me faire sortir tandis qu'elle se poudre, et cela par un ménagement pour ma toilette, qu'on serait loin d'attendre d'une personne si haut placée. Lorsqu'elle me retient, j'ai remarqué qu'elle se fait une sorte de devoir de lire à haute voix çà et là quelques articles du journal qu'elle parcourt... Je suis rappelée quelques minutes après, et la trouve alors dans ce qu'on peut officiellement appeler, — si tant est qu'il y ait rien de très-officiel ici, — son véritable cabinet de toilette. Quelques instants suffisent pour donner

Digitized by Google

la dernière main à sa parure. Elle me congédie alors et je ne la revois plus, je n'entends plus parler d'elle jusqu'à l'heure du coucher..... Nous dînons à cinq heures, Mrs. Schwellenberg et moi, dans une salle à manger où chacune se rend de son côté... Ce repas fini, nous montons dans son appartement, qui est exactement au-dessus du mien. Là, nous prenons le café jusqu'à ce que les promenades sur la terrasse soient achevées : elles finissent ordinairement à huit heures. Notre tête-à-tête se trouve alors rompu, et nous descendons de nouveau dans la salle à manger. L'écuyer de service, quel qu'il soit, vient y prendre le thé, accompagné de tous les gentlemen à qui le roi ou la reine ont fait l'honneur de les retenir; après le thé il les conduit et va lui-même à la salle de concert; il est ordinairement neuf heures. Dès ce moment, si Mrs. Schwellenberg est seule, il me faut lui tenir compagnie jusqu'à mon petit souper, qui est servi vers onze heures : c'est ordinairement avant minuit qu'on me rappelle pour la dernière fois. Je passe alors environ vingt minutes avec la reine, une demi-heure tout au plus.

» Je remonte ensuite; et après avoir, par avance, préparé autant que je le peux ma toilette du lendemain, je vais chercher dans mon lit un sommeil qui ne s'y fait jamais attendre. Croyez en effet qu'un lever matinal et une longue journée toute remplie de soins et de soucis divers ne s'achèvent pas sans une horrible fatigue contre laquelle l'énergie morale ne saurait prévaloir. » Vol. III, p. 27, 31.

Il est difficile au premier coup d'œil de voir dans ce compte rendu la place de tous les grands malheurs que déplore perpétuellement l'auteur du *Journal*, et nous sommes tentés de croire que le mauvais esprit dont ils étaient le produit chimérique dut la rendre passablement ridicule et désagréable à ses compagnons. Le grief sur lequel elle insiste le plus est le caractère dominateur et l'oppression tyrannique de Mrs. Schwellenberg. Nous ne nous refusons pas à croire, — car cela est dans l'ordre naturel des choses, — que cette brave dame, compatriote, ancienne amie et favorite de la

Digitized by Google

reine, infirme à cette époque et déjà vieille, et sans doute aigrie par ce double malheur, — ne vit pas avec un sensible plaisir qu'on lui donnait pour aide et compagne, à la place de sa compatriote Mrs. Haggerdorn, une jeune Anglaise qui *avait fait des livres*. Nous concevons encore qu'à cette source d'ennuis et de tracasserie, la maladresse et le mécontentement de la nouvelle venue durent en ajouter d'autres et troubler singulièrement le paisible train de vie qu'avait adopté Mrs. Schwellenberg. Mais, d'un autre côté, il nous paraît évident que la roideur quelque peu hostile avec laquelle la première femme de chambre fit valoir les droits de sa position et la loi rigoureuse de l'étiquette, vint surtout des petites entreprises fréquemment réitérées par sa compagne.

Prenons pour exemple le point le plus fréquemmment en litige entre ces deux dames, l'autorité suprême exercée par Mrs. Schwellenberg sur le dîner et le service du thé. Il faut bien se rendre compte qu'à cette époque le roi, n'admettant jamais à sa table un seul gentilhomme (1), et n'y invitant qu'un très-petit nombre de dames, avait dû chercher un moyen de concilier les exigences de l'hospitalité avec celles du cérémonial. C'est pour cela qu'une table régulièrement servie, et non sans un certain luxe, était attribuée à la femme de chambre en premier. Mrs. Schwellenberg en avait la présidence nominale; mais cette table était en réalité reservée aux visiteurs que Leurs Majestés, — surtout la reine, — invitaient ou faisaient inviter. Une autre table, soi-disant destinée aux écuyers, recevait les hôtes du roi, et dans la soirée l'appartement de Mrs. Schwellenberg s'ouvrait pour les deux classes de convives qui venaient ensemble y prendre le thé. Très-souvent le roi daignait y paraître et engager lui-même quelques-unes des personnes qu'il y trouvait réunies à assister à ses concerts. Les offres de la reine définissaient très-nettement cette situation des choses, et cela résulte du *Journal* où nous trouvons (vol. II, p. 418) les lignes suivantes :

(1) L'étiquette ne permettait pas qu'un homme s'assît jamais devant la reine.

Digitized by Google

« S. M. me proposa de me donner un logement au palais, de m'attacher à la table de Mrs. Schwellenberg, table à laquelle dînent tous les visiteurs de S. M., évêques, lords, ou membres des communes, de me donner un domestique et une pension de deux cents livres par an. »

Tout cela était clair. La table à laquelle miss Burney se trouvait attachée n'en était pas moins celle de Mrs. Schwellenberg; et l'auteur du *Journal* y avait sa place marquée, puisqu'elle y remplaçait Mrs. Haggerdorn. Mais dès le premier jour elle essaya de se faire un rôle à part : on lui offrit le bout de la table que sa devancière occupait ; mais elle le refusa sous prétexte de modestie, et s'alla placer à l'un des côtés (1). Le même soir elle essaya également d'innover lorsque le thé fut servi; elle avoue elle-même que Mrs. Haggerdorn avait toujours partagé avec la première femme de chambre le soin de l'offrir aux convives de LL. MM. Miss Burney affecta de regarder ce soin comme un privilége, afin de s'en débarrasser *au profit* de Mrs. Schwellenberg. Elle ordonna qu'on lui servît le thé dans sa chambre, et alla le prendre avec une personne qui l'était venue complimenter sur sa nomination.

En toutes choses, cette table, son étiquette, ses convives, troublèrent singulièrement l'existence de miss Burney, et nous devons le dire, en dépit de ses professions d'humilité, de résignation, de faiblesse excessive, nous entrevoyons à chaque instant les prétentions et les jalousies absurdes dont elle tourmentait tout le monde. C'est ainsi que sa compagne étant tombée malade, elle se refusa de propos délibéré à recevoir les officiers de l'écurie qui venaient, selon l'usage, lui demander de présider leur thé. Elle ne disconvient pas qu'ils mirent dans leurs rapports avec elle toute la patience et toute la politesse imaginables, tandis que ses refus, dont elle ne voulait pas donner le motif, afin de ne pas s'engager pour l'avenir, avaient un caractère tout opposé. Ils amenèrent

(1) Tom. III, p. 14.

Digitized by Google

enfin des remontrances directes adressées au roi par le colonel Goldsworthy, en son nom et en celui de ses compagnons. Miss Burney, en rapportant ce petit démêlé, en donne l'explication d'une manière passablement invraisemblable. Elle prétend, pour atténuer ses torts, que son laquais, chargé par les écuyers de lui notifier qu'ils l'attendaient, les avait préalablement avertis, sans prendre ses ordres, qu'elle était prête à descendre. Un pareil malentendu ne pouvait tout au plus avoir lieu qu'une fois, et selon l'auteur du *Journal*, il se serait reproduit à quatre ou cinq reprises différentes.

Mais la plus considérable de ses aventures, et Dieu sait que nous regrettons nous-même d'entrer dans des détails si minutieux, fut sans contredit celle du carrosse. La voici avec toute son horreur. Dans un des voyages de Windsor à la ville, Mrs. Schwellenberg et miss Burney se trouvaient dans la voiture de la cour spécialement destinée à leur service, avec M. de Luc et miss Planta, tous deux de sa suite. Ici nous laissons à l'auteur d'*Evelina* la responsabilité de son drame et des exagérations qu'elle y mêle :

«... Le voyage fut très-pénible, Mrs. Schwellenberg s'étant obstinée à tenir baissées, de notre côté, les glaces de la voiture. Il venait par là un vent glacial qui, bien avant l'arrivée, m'avait donné les premiers symptômes d'une irritation de paupières. M. de Saint-Luc et miss Planta étaient aussi fort incommodés, mais ils n'osaient en rien témoigner; et quant à moi, ce sont là des maux contre lesquels j'ai fort peu de peine à me roidir... Il devait y avoir grande réception le mardi, et je craignais seulement de n'y pouvoir remplir mes fonctions...

»... Mon père vint passer la soirée avec moi, et l'état de mes yeux, presque aussi pénibles à regarder qu'ils l'étaient pour moi-même, lui donna une colère telle qu'il m'enjoignit, le cas échéant, de relever les glaces de la voiture, quoi qu'il pût arriver d'une pareille désobéissance. Ma place, eut-il la bonté de me dire, ne comptait pas, mise en balance avec ma santé. Ces paroles me touchèrent vivement, et m'ont depuis

Digitized by Google

lors donné un courage dont j'ai eu plus d'une fois besoin.

» Le mardi, je dus faire grande toilette et paraître à la réception comme si de rien n'était.

» Le lendemain, quand nous nous rassemblâmes pour retourner à Windsor, M. de Luc et miss Planta semblèrent consternés à la vue de mes pauvres yeux. Le premier jeta sur ma coadjutrice un regard très-significatif et auquel il prétendait bien donner toute sa valeur; la seconde, sans se trahir aussi complétement, trouva moyen de me dire tout bas, en descendant l'escalier, à quel point elle était choquée par un aussi inconvenant abus de pouvoir. Je ne sais quelle occupation de Mrs. Schwellenberg retarda le départ; et comme je remontais dans ma chambre, la vieille Miller, notre soubrette en chef, vint me trouver, tenant à la main une petite bassine en fer-blanc, fort propre : « Madame, me dit cette fille, voici une espèce de cérat, fait avec du lait et du beurre, que j'ai préparé pour vos yeux. C'est le même dont se servait Mrs. Haggerdorn, que vous remplacez, lorsqu'elle voyageait l'hiver avec Mrs. Schwellenberg... Elle ajouta que la pauvre femme, à force d'inflammations réitérées, résultant des coups d'air qu'elle gagnait en voiture, avait failli perdre la vue. Ce souvenir était d'autant plus consolant pour moi que, selon la bonne Miller, « je prenais tout à fait le même chemin. »

» Sur ces entrefaites, miss Planta vint, toute joyeuse, m'annoncer que, selon toute apparence, nous voyagerions cette fois sans notre aimable compagne. Elle me quittait à peine lorsque Mrs. Stainforth accourut éplorée : « Pour l'amour de Dieu, criait-elle, ne la laissez pas ici! Chère miss Burney, je vous en supplie, emmenez-la! » Il s'agissait toujours de la même personne, et je ne pus m'empêcher de rire à ce double élan de deux intérêts complétement opposés.

» Bientôt, cependant, nous nous réunîmes derechef pour monter en voiture. A peine installés, M. de Luc, mon vis-à-vis, ferma hermétiquement la portière de notre côté. « Baissez cette glace, » lui dit-on aussitôt. Il feignit de n'avoir pas entendu, et commença je ne sais quel propos. L'ordre fut réitéré,

Digitized by Google

cette fois, avec colère. Il me regarda d'un air de compassion, haussa les épaules et hasarda un : « Mais, madame... — Ouvrez, monsieur de Luc, quand je vous le dis... Je veux que cela reste ouvert; si vous êtes frileux, tant pis pour vous.

— Il ne s'agit pas de moi, madame; c'est miss Burney...

— Tant pis pour miss Burney; elle peut bien souffrir le même air que moi, je pense. Baissez, monsieur de Luc... ou je fais arrêter immédiatement. Ceci est ma voiture, et j'entends bien en disposer entièrement. Je suis libre d'y admettre qui bon me semble... et d'y aller seule, si je veux.

» Effrayée pour M. de Luc, et surtout effrayée de trop devoir à son obligeance, j'intervins alors en le priant de baisser les glaces. Il m'obéit à regret, et je me rejetai dans le fond du carrosse, en relevant mon manchon jusque sur mes yeux. J'étais charmée d'avoir le prétexte du froid pour me priver de l'horrible aspect qu'offrait la physionomie de Mrs. Schwellenberg, bouleversée par la colère. Miss Planta essaya seule de dire quelques mots : pour moi, qu'on traitait avec si peu d'égards, je ne me crus pas le moins du monde obligée à me mettre en frais d'amabilités, d'autant que nulle excuse plus ou moins polie, nulle expression de regret ne m'était adressée. M. de Luc était trop irrité pour se servir en cette occasion de sa méthode ordinaire, qui consiste à tout déguiser sous le flot d'un bavardage continuel; et comme c'était la première fois qu'il s'aventurait à montrer ouvertement sa mauvaise humeur, je me sentis fort reconnaissante, je l'avoue, du bon sentiment qui le jetait ainsi hors de ses habitudes. Il affecta une distraction, et releva les carreaux. Une voix furieuse lui enjoignit derechef de tout laisser ouvert. « Mon Dieu, s'écria-t-il sans répondre directement, toutes les fleurs de Mrs. de Luc vont être tuées par cette gelée! » Le froid était en effet très-vif. Il me proposa ensuite de changer de place avec miss Planta, qui était assise en face de Mrs. Schwellenberg, et par conséquent du côté le moins exposé à l'air : « Oui, s'écria l'aimable Mecklembourgeoise, miss Burney peut prendre cette place, elle le devrait même. » Je répliquai en fort peu de mots

Digitized by Google

qu'il m'était impossible, sans beaucoup souffrir, de voyager à reculons : « Oh! ne vous gênez pas, me dit Mrs. Schwellenberg, si cela vous contrarie. Mais vous vous y habitueriez bien vite, allez. La pauvre Haggerdorn s'y est bien faite... Et quand, s'il vous plaît?... Lorsqu'elle a vu que ses yeux n'y tenaient plus et finissaient par saigner. »

» C'en était aussi un peu trop.

» Fort bien, m'écriai-je; je me tiens pour avertie de ce qui m'attend.

» Après quoi je n'ouvris plus la bouche. Durant tout le reste du voyage, je repassais en moi-même les paroles de mon père et la permission qu'il m'avait donnée de résister ouvertement à des exigences si tyranniques. Vingt fois je me vis sur le point de suivre à cet égard ses intentions formellement exprimées. Pourtant, hélas! je dus réfléchir aussi au désappointement que lui causerait la perte de mon emploi, et au chagrin que je ressentirais moi-même si je donnais ma démission après une querelle dont l'origine serait si aisément dénaturée. Ces réflexions m'empêchèrent de risquer une démarche à laquelle me poussait tant d'arrogance et de brutal égoïsme. Je les repassai longtemps dans mon esprit, et leur influence fut telle qu'arrivée à Windsor... j'acceptai silencieusement un gâteau que Mrs. Schwellenberg eut tout à coup la fantaisie de m'offrir... »

Maintenant, si l'on dégage de tous les artifices de narration le fait pur et simple qu'il déguise d'une manière si malveillante, nous trouverons que Mrs. Schwellenberg, beaucoup plus âgée que miss Burney, fort mal portante, au-dessus d'elle par ses attributions, et habituée à regarder comme sien un carrosse dont elle disposait depuis longues années, désira, ce qui était assez naturel, qu'une des glaces demeurât baissée; — que miss Burney, dont les yeux étaient malades, s'en trouva incommodée; — qu'on lui offrit une place où elle eût été à l'abri du froid, — et qu'elle refusa ce moyen de concilier toute chose, soit par le motif un peu trivial qu'elle nous fait connaître, soit parce qu'une place de devant lui paraissait

Digitized by Google

incompatible avec sa dignité. Tout cela valait-il un réquisitoire de cette force ?

Nous en dirons autant de l'indignation manifestée, en plus d'une page du *Journal*, contre un gentleman de la cour, désigné par miss Burney sous le nom de M. *Turbulent*. Cette épithète, dans le goût du *Magasin des Enfants*, cache un nom que nous pouvons sans scrupule livrer à nos lecteurs, celui du Rév. Charles Giffardier [1], lecteur français de la reine et des princesses, très-avant dans la confiance et l'amitié de ces augustes personnes. La position que miss Burney se fit vis-à-vis de lui frisait de près le ridicule ; elle prenait au sérieux de prétendus transports auxquels, selon toute apparence, il ne se livrait qu'en riant. Mais il ne tiendrait qu'à nous de croire que cet ecclésiastique, investi de la confiance royale, marié d'ailleurs et père de plusieurs enfants, oubliait les convenances de son état et de sa position particulière au point de témoigner à miss Fanny l'amour le plus désordonné. Elle, cependant, se représente comme tellement surprise par la *turbulence*, le langage enthousiaste et les façons cavalières de ce nouvel adorateur, qu'elle ne trouvait pas le courage de se soustraire à ses importunités. Nous remarquerons néanmoins que, placés comme ils l'étaient l'un et l'autre, il suffisait d'un regard ou d'une parole sévères pour rappeler à eux-mêmes tous les *turbulents* de la terre. En ceci miss Burney nous paraît donc avoir cédé au besoin qui la poursuit de se représenter comme l'objet d'une adoration universelle. Nous la retrouvons telle que nous l'avons vue à l'égard de M. Crutchley et de quelques autres : elle ne s'embarrasse pas de plusieurs contradictions, plusieurs inexactitudes bien évidentes, pourvu que son rôle d'héroïne s'arrange au gré de ses désirs. Au fait et au prendre, toutes les démonstrations de M. Turbulent se bornaient à quelques formules plaisantes, risquées

(1) C'est ainsi qu'on l'appelait le plus ordinairement, mais, correctement écrit, son nom était, à ce que nous croyons, *de Guiffardière*, chanoine prébendier à Salisbury ; il était de plus vicaire de Newington et recteur de Berkhampstead.

Digitized by Google

sans aucun doute pour amuser le tapis, et dont l'accueil sérieux de miss Burney devait faire d'assez bonnes charges. Il est fâcheux que nous ne puissions pas entrer dans les détails de cette passion pour rire, et faire ressortir dans chaque scène le rôle bizarre des deux interlocuteurs; mais le style du *Journal* a l'énorme inconvénient d'échapper à l'extrait par sa diffusion, et à l'analyse par son obscurité.

Voici bien assez de critique comme cela. Quoi qu'on en puisse penser, le blâme n'est pas sans amertume pour celui-là même qui se voit contraint à l'infliger. Maintenant que nous avons fait ressortir les vices essentiels de l'ouvrage qui passe sous nos yeux, nous reconnaîtrons volontiers qu'au milieu d'une masse de détails puérils, de circonstances sans intérêt, d'anecdotes sans valeur, ce livre, curieux monument d'égoïsme et d'amour-propre féminins, renferme çà et là quelques pages dignes d'être conservées, quelques épisodes dont l'histoire ou le roman peuvent s'emparer. Comme trait de mœurs, nous citerions volontiers les preuves multipliées de l'assujettissement où l'étrange mode des coiffures poudrées tenait nos respectables grand'mères. On se fait difficilement une idée aujourd'hui de l'importance qu'avait alors le coiffeur; mais comment la révoquer en doute, quand on trouve consignés dans les mémoires du temps des détails comme ceux qu'on va lire?

La première occasion où miss Burney se trouva chargée du service en premier auprès de la reine fut une visite que Sa Majesté rendit dans l'été de 1786 à Nuneham-Courtenay, le château de lord Harcourt, d'où elle gagna Oxford. Nous ne parlerons pas des petits chagrins de miss Burney, qui jugeait très-insuffisantes les marques d'attention dont l'honorèrent les nobles hôtes de la reine; mais en voici de plus généraux et qui marquent merveilleusement la date du récit :

« Mon plus grand embarras fut ensuite d'avoir un coiffeur. Nuneham est à trois ou quatre milles d'Oxford, et j'étais sans femme de chambre pour m'aider, sans laquais pour envoyer chercher l'indispensable artisan. Il me fallut avoir recours à

Digitized by Google

Mrs. Thielky, qui se chargea d'obtenir d'un valet de la reine qu'il me cherchât un messager, par l'entremise duquel je pus demander un coiffeur pour le lendemain à six heures du matin... »

13 *août*. — « A six heures, en effet, j'eus le bonheur de voir arriver mon homme : il s'escrima deux heures durant, et sa tâche n'était cependant pas finie, lorsque Swarthy, le coiffeur de la reine, vint frapper à ma porte pour m'avertir que Sa Majesté, complétement apprêtée, me mandait auprès d'elle. Je me hâtai donc autant que cela me fut possible, et dans mon empressement je descendis sans bonnet. La reine sourit en me voyant arriver dans cet attirail incomplet, et me dit que le lendemain je n'aurais pas à me mettre en peine d'un coiffeur, que l'aide de Swarthy serait à mes ordres dès qu'il en aurait fini avec les princesses : « Vous l'auriez eu dès au- » jourd'hui, ajouta-t-elle, si j'avais su que vous aviez besoin » de lui. »

« Quand Sa Majesté fut habillée de tous points, à l'exception du chapeau, elle envoya chercher les trois princesses; le roi vint aussi peu après. Je me sentais assez ridicule dans mon accoutrement négligé, rassurée seulement par cette circonstance que la reine et ses filles restent volontiers en cheveux, encore que personne n'ose paraître ainsi devant elles.

» Lorsque le chapeau fut posé : « Maintenant, miss Burney, » dit la reine, je ne vous retiens plus; vous pouvez remonter » et finir votre toilette. » Vol. III, pag. 89-90.

On conviendra que le caractère aimable de la reine se fait jour d'une manière charmante dans ces menus incidents : nous voyons en elle une de ces femmes douces et sensées, acquises à tous leurs devoirs, indulgentes sans faiblesse, prudentes sans petitesse d'esprit, bienveillantes et dignes tout à la fois, qui font l'honneur de leur sexe et le bonheur de leurs familles. Miss Burney, du reste, lui rend amplement justice dans les passages suivants :

« La reine est constamment douce et gracieuse pour moi :

Digitized by Google

jamais elle ne me laisse apercevoir que mon service, maintenant que je suis seule, lui laisse le moins du monde à désirer. Nos rapports en sont devenus plus fréquents, plus intimes, et j'admire plus que jamais la bonté de son cœur et l'étendue de son intelligence. Je m'attendais à trouver en elle un grand bon sens, ne pouvant attribuer qu'à cela la conduite toujours à l'abri du blâme qu'elle tient sous les yeux d'une multitude attentive; mais je n'imaginais pas que, toujours confinée dans l'enceinte des cours, elle eût pu acquérir la connaissance du monde et du cœur humain, qui se révèle dans chacun de ses actes, dans chacune de ses paroles. Maintenant je rends justice à l'admirable sagacité qui lui a permis de suppléer les leçons de l'expérience. Durant le mois qui vient de s'écouler j'ai passé beaucoup d'heures seule avec elle, je ne l'ai jamais quittée sans un sentiment nouveau d'admiration pour ses hautes facultés.

» Ce que j'observe en elle avec le plus de plaisir est précisément sa manière d'entendre les soins à l'occasion desquels je me trouve ainsi rapprochée de sa personne : tout ce qui lui échappe dans nos tête-à-tête au sujet de ce qui nous occupe est à la fois édifiant et aimable. Convaincue que sa position élevée ne lui permet pas de négliger sa parure, elle apporte la plus grande attention au choix des vêtements qu'elle porte dans les occasions d'apparat. Néanmoins c'est là un souci qu'elle se donne ou qu'elle accepte sans murmurer; mais au fond elle a parfaitement la conscience de ce qu'il y a de futile dans cet éclat purement extérieur, et lorsque le moment du sacrifice est passé, elle ne peut s'empêcher d'exprimer tout le plaisir qu'elle éprouve à quitter ses magnifiques atours (1). »

Elle trace ailleurs ce tableau touchant et caractéristique :

Dimanche 6 *août*. — « L'intérieur de la famille royale offre un spectacle si exemplaire, que je ne puis m'empêcher de temps à autre de le laisser entrevoir à ma chère Susanne. Ce

(1) Tom. III, p. 169 et 170.

Digitized by Google

matin, avant le service divin, miss Planta est venue me demander de la part de la reine le tabac que je suis chargée de mélanger suivant son goût : après l'avoir préparé, je l'ai porté dans le cabinet de toilette de Sa Majesté, comme cela m'avait été prescrit. J'ai tourné la clef dans la serrure, — car c'est ainsi et non pas en frappant à la porte qu'il est d'usage de demander si l'on peut ouvrir ; — la reine elle-même m'a dit d'entrer. Je l'ai trouvée lisant tout haut quelques passages d'un ouvrage de piété, je n'ai pu savoir lequel, à ses trois filles aînées. Miss Planta était debout derrière elles. Sa Majesté, sans s'interrompre lorsque j'entrai, m'indiqua seulement par un signe une boîte qui était sur la table, et dans laquelle je devais mettre le tabac. Je n'eus garde de me dépêcher, car je trouvais un grand charme à cette lecture maternelle, dont elle faisait ressortir les leçons plus particulièrement applicables aux filles du monarque par les nuances variées d'une accentuation toujours expressive. Elle lit très-bien, avec beaucoup de force, de clarté, de discernement (1). »

A la date du 24 décembre, nous trouvons consigné un souvenir non moins précieux :

« Lorsque je me suis rendue chez la reine au sortir de la chapelle, elle m'a retenue auprès d'elle toute la matinée, me parlant avec plus d'abandon et de confiance qu'elle ne m'en avait encore témoigné. Le principal sujet de notre entretien a été lady C., cette pauvre femme si fragile et si malheureuse. La reine l'a connue de tous temps et s'intéressait particulièrement à elle ; elle l'avait fréquemment admise dans son intimité et s'était appliquée à lui montrer toujours une estime qui la relevât à ses propres yeux. Jugez du triste désappointement, disons mieux, de la vive peine que lui a causée sa chute ! Sa Majesté m'a parlé longuement de tout ce qui s'était passé, me peignant le caractère de lady C., dont elle m'a fait connaître aussi l'histoire dans tous ses détails. A la fin, en me racontant sa ruine totale, et toutes les horreurs d'une

(1) Tome III, p. 57.

Digitized by Google

dégradation aujourd'hui complète, elle n'a pu retenir d'abondantes larmes qui l'ont forcée longtemps de tenir son mouchoir sur ses yeux. » Tome III, pag. 250-251.

Nous allons voir avec quel bon sens la reine aida miss Burney à se tirer d'une position assez délicate. Il faut savoir d'abord que quelques amis communs à miss Burney et à madame de Genlis, plus officieux que prudents, avaient voulu établir entre ces dames une correspondance régulière. Mrs. Delany entrevit du premier coup d'œil ce que des rapports si intimes avec une personne placée comme l'était madame de Genlis pouvaient avoir de dangers pour sa protégée. Ce fut par ses conseils que miss Burney résolut de demander conseil à sa maîtresse.

« Une occasion s'offrit dès le jour suivant, continue l'auteur du *Journal*, car la reine m'appela de nouveau dans son salon, et là elle me traita avec tant de grâce et de douceur que je me hasardai à lui parler de madame de Genlis.

» Ce fut en hésitant beaucoup et en m'y prenant à plusieurs fois que je lui fis part des instances de cette dame; j'ajoutai que je l'admirais de tout mon cœur, et pour son talent et pour le bien que j'avais entendu dire d'elle; que cependant, ne la connaissant par moi-même que très-superficiellement, je souhaitais à peine d'établir entre nous des rapports que j'avais jusqu'alors soigneusement évités toutes les fois que mon affection ne m'y engageait pas expressément. — Je sens, ajoutai-je, qu'une telle demande est un honneur venant d'une femme comme madame de Genlis, et que je ne puis la décliner par un simple motif de répugnance; d'un autre côté, je la sais entourée d'ennemis puissants que l'on dit provoqués par ses attaques. J'ignore donc si je n'aurais point tort de me lier avec elle plus étroitement avant d'être en état de répondre victorieusement aux imputations sans doute calomnieuses dont elle est l'objet. J'ai donc ajourné jusqu'à présent toute démarche décisive; mais aujourd'hui un de ses amis renouvelle en son nom les demandes déjà faites, et soit que je lui remette une lettre, soit qu'il s'en retourne les mains vides, je

Digitized by Google

me trouverai avoir pris un parti définitif. C'est là ce qui cause mon embarras actuel.

» La reine m'avait écoutée avec la plus grande attention.

— Lui avez-vous écrit ? me dit-elle ; et quand j'eus répondu que non :

— Eh bien ! reprit Sa Majesté, je vous dirai donc avec beaucoup de franchise que je crois mieux de ne pas engager de correspondance. Si le premier pas était fait, il la faudrait continuer, à moins de raisons positives ; mais il n'y a pas d'inconvénient, n'ayant pas écrit, à rester où vous en êtes. Pour ne pas offenser madame de Genlis, vous pouvez prétexter de nombreuses occupations, et l'impossibilité absolue de donner à votre correspondance le temps qu'elle demanderait.

» Je la remerciai de ce conseil si franchement donné, en lui exprimant combien j'étais sensible à l'honneur de l'avoir reçu d'elle, aussi bien qu'à la bonté qui me donnait les moyens de me justifier auprès de madame de Genlis.

» La reine s'expliqua très-ouvertement à cette occasion sur le compte de cette personne remarquable : elle l'admirait comme je l'admirais moi-même, mais elle avait entendu circuler tant de fâcheux rapports contre elle, qu'elle jugeait imprudent et peut-être téméraire d'entrer en relation avec une personne si compromise. Aussi ne lui avait-elle accordé une audience qu'après y avoir été pour ainsi dire forcée par les instances peu mesurées d'une des amies que madame de Genlis s'est faites ici. Mais la reine regrettait évidemment d'avoir cédé, et, si je ne me trompe, la solliciteuse indiscrète aura d'un seul coup épuisé son crédit. Après ces explications, qu'elle daigna me donner sans aucune réserve, la reine changea de conversation, et ce sujet n'est plus revenu dans nos entretiens. Seulement il m'a été facile de voir qu'elle approuvait ma démarche auprès d'elle. » Tome III, pag. 127-129.

Pour aujourd'hui nous bornerons là nos extraits, nous réservant de revenir une autre fois avec miss Burney dans le séjour royal où il lui a été donné de vivre. Nous lui devrons d'assister jour par jour à ces dernières années du règne de

Digitized by Google

Georges III, où ce prince, comme un autre roi Lear, promenait dans le palais de ses pères une vieillesse privée de raison. C'est là un tableau vraiment original qui se détache en relief dans les longs récits vides et verbeux que nous critiquons aujourd'hui. Nos lecteurs jugeront sans doute comme nous qu'il mérite un cadre à part (1).

(*Quarterly Review.*)

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. La situation de miss Burney dans sa place à la cour a été jugée avec plus d'indulgence par le *Blackwood Edinburgh Magazine*, qui est cependant aussi un Magazine ultra-tory. « Le troisième volume du *Journal* nous donne, dit-il, un tableau aussi exact que possible de tout ce que le monde est curieux de connaître et qui paraît être (ou du moins avoir été) la plus ennuyeuse vie du monde. En 1786 commença pour miss Burney cette espèce de service qu'elle déclare bientôt une servitude. Certainement son journal montre sous un jour aimable le roi, la reine et leurs enfants: elle était traitée avec beaucoup de bonté par cette royale famille, dont il semble que la vie domestique fut noble, pure et affectueuse. Mais la nature de cette vie de cour ne pouvait être affranchie de ses inconvénients par le caractère exceptionnel des personnes royales. Sans doute un maître et une maîtresse sévères auraient ajouté beaucoup d'amertume à la situation de miss Burney; cependant la monotonie de cet intérieur, son étiquette minutieuse, la peur de trop dire ou de ne pas dire assez, et souvent la peur de dire n'importe quoi... cette incessante surveillance de soi-même, en un mot, n'est-ce pas là une dépendance aussi triste que l'imagination peut se la figurer? et néanmoins cette même dépendance semble une nécessité dans les rapports du souverain et de sa maison. La première fonction officielle de cette jeune *femme-auteur*, qui avait été honorée de la faveur royale à cause de sa qualité d'auteur, fut de préparer le tabac de la reine et de tenir sa tabatière toujours pleine! Vinrent ensuite tous les embarras de la toilette de Sa Majesté... aimables embarras, en vérité, pour une femme de talent, fêtée et flattée dans le monde, et n'étant pas accoutumée à vivre du travail de ses mains... Une telle vie, continue le *Blackwood* après une citation, aurait suffi pour hébéter une âme raisonnable et lui faire envier les travaux les plus obscurs. « Evelina » en eut facilement le dégoût, et elle se compare à une pauvre fille qui vient de faire un mariage de convenance pour obéir à ses parents. Mais la famille royale n'était pas plus heureuse. Georges III fut un des plus estimables hommes de son temps; il n'était

Digitized by Google

pas sans intelligence, et même il aimait la partie pratique des sciences, mais le récit de ses ressources de société à Windsor est tout à fait désolant. Pour passer ses soirées il était réduit, comme expédient principal, à faire une suite de visites à une vieille et infirme mais très-monarchique dame, à une Mrs. Delany, qui résidait à Windsor, et à qui sa douceur et son ton perpétuellement plaintif (ayant toujours quelque nouveau sujet de lamentations) concilièrent la sympathie de la famille royale. Mrs. Delany était une Niobé parfaite; rien d'insupportable comme son éternelle mélancolie, sa fatigante résignation, son infatigable adoration de Leurs Majestés et de tout ce qui avait touché Leurs Majestés. Eh bien, c'était chez elle que le roi faisait ses visites du soir, c'était là que la reine suivait le roi et que les princesses suivaient la reine. Tous allaient là poussés par la sympathie et l'ennui; cependant, dans cette petite chambre, qui se remplissait des intimes de la cour, personne n'eût osé s'asseoir tant que Leurs Majestés étaient présentes, car c'était l'étiquette. Les princesses ne parlaient jamais à leur père ou à leur mère avant d'être interrogées: c'était aussi l'étiquette. Tous les êtres humains étaient obligés, en ce temps des robes à queue et des souliers à hauts talons, d'apprendre l'art de marcher à reculons et de faire leur retraite sans voir où cette manœuvre rétrograde les conduisait : c'était aussi l'étiquette. On ne peut douter que tout cela ne fût aussi ennuyeux pour le roi et la reine que désagréable pour les sentiments et dangereux pour les membres des fidèles sujets-écrevisses de Leurs Majestés. La *pauvre petite Burney* s'en plaint de toutes les façons, tantôt burlesquement, tantôt sérieusement; mais la formalité d'une pareille vie contrastait trop avec sa liberté précédente pour ne pas la tuer à moitié. Enfin elle se lamente sur le ton d'une nonne prisonnière entre quatre murailles, espérant qu'elle s'y fera, mais disant qu'elle est résolue à subir sa destinée plutôt que de contrarier les vues de son père. En un mot, ses sentiments sont dignes d'un trappiste qui creuse lui-même son tombeau. Il faut espérer que tout cela est changé depuis longtemps : en tout cas, ces volumes sont un avertissement utile pour les ambitieuses jeunes ladies qui se sont donné ou qui se donneront encore tant de mal pour parvenir à se rendre très-malheureuses : celles que l'ambition ne tourmente pas encore y trouveront de justes motifs de se féliciter d'avoir préféré à la vie brillante des cours cette vie comfortable et libre qui ne voit des grandeurs que ce qu'en disent les gazettes. »

Il y a ici peut-être une discrète allusion aux dames d'honneur de la reine Vittoria et même à l'infortunée lady Flora Hastings.

Le *Blackwood Magazine* s'étonne aussi de la puérilité d'une époque qui avait cependant produit « Chatham et le fils de Chatham plus grand que son père (Pitt), Holland et le fils de Holland plus grand aussi que

Digitized by Google

son père (Fox), Burke sans rival, et Johnson dont l'originalité *humoristique* est restée originale après tant d'années, Johnson dont la vigoureuse intelligence a rendu tous les paradoxes plausibles et toutes ses opinions plus sérieuses proverbiales... L'époque de ces graves talents était en même temps une époque d'oisiveté systématique et régulière C'était l'usage, la mode, d'aller à Bath et aux autres villes d'eaux thermales; puis, on revenait à Londres se régaler des caquets de la saison des eaux et projeter de nouvelles absurdités pour la saison prochaine. La vie des hautes classes tournait ainsi dans un même cercle. D'insipides réunions appelées *conversazziones*, les présentations à la cour, auxquelles on se préparait, tout le mois d'avant, par des visites chez sa marchande de modes et qui pendant tout le mois après fournissaient d'amples provisions de médisance, enfin un échange de lettres sur des riens : telles étaient les ressources du monde fashionable et de ce monde inférieur qui calque fidèlement les folies de l'autre ; telles étaient les ressources de nos aïeux et de nos aïeules pour se débarrasser du travail de penser, pour tuer le temps et supporter l'ennui de la vie jusqu'au jour où arrivant la goutte pour les *gentlemen*, la paralysie pour les *ladies*, ils laissaient leurs équipages, leurs fauteuils et leurs maladies à une autre génération de Philandres et de Phillis, de lord Butterflys et de lady Bettys. »

Le second article à propos du *Journal* de Mme d'Arblay sera un extrait du quatrième volume. Quelques mots de biographie sur l'auteur nous semblent un supplément nécessaire à celui-ci.

Miss Burney remplit pendant cinq années sa place auprès de la reine. Au bout de ce temps, sa santé la força d'y renoncer. Ce fut bientôt après qu'elle connut M. Alexandre Piochard d'Arblay, émigré français, dont quelques-uns font un comte, et qui avait servi avant la révolution dans le corps de l'artillerie. La liaison du gentilhomme français et de l'ex-fille d'honneur devint peu à peu très-intime et se termina en 1793 par leur mariage. Cet événement fit de Mme d'Arblay un avocat des réfugiés que l'époque de la Terreur avait jetés avec son mari sur le sol de l'Angleterre, et elle publia une brochure *à leur profit* sous ce titre : *Réflexions relatives au clergé émigré de France*. En 1795 elle se souvint que Sheridan et d'autres notabilités littéraires lui avaient prédit un grand succès si elle voulait travailler pour le théâtre, et elle fit représenter à *Drury-lane* sa tragédie d'*Edwy et Elgytha*, sujet qui vient d'inspirer un nouveau poëme dramatique à M. H. Taylor. Malheureusement les prédictions de Sheridan ne se réalisèrent pas : la tragédie de Mme d'Arblay fut très-mal reçue du public.

Digitized by Google

Cette chute ne lui enleva pas sa réputation littéraire: comme romancier, et en 1796, ayant annoncé un troisième roman, *Camilla*, elle réalisa une souscription de trois mille guinées (75,000 fr.). Il y avait loin de ce chiffre à celui des vingt guinées que lui avait valu *Evelina*, son premier ouvrage, bien supérieur au troisième. Mme d'Arblay acheta avec cette somme une *villa* qu'elle appela *le Cottage de Camilla*, et où elle vécut conjugalement jusqu'en 1802. A cette époque la paix d'Amiens permit à son mari de la conduire en France, où M. d'Arblay fut bien accueilli de Napoléon. Les deux époux ne retournèrent en Angleterre qu'après 1812. M. d'Arblay y mourut en 1818. Mme d'Arblay a vécu jusqu'en 1840; elle avait à sa mort quatre-vingt-huit ans. Depuis 1818 elle avait publié encore l'*Homme errant*, roman qui lui fut acheté quinze cents guinées, et les *Mémoires* de son père. Elle avait perdu en 1837 son fils, qui était dans les ordres.

Des deux frères de Mme d'Arblay, l'aîné devint l'amiral James Burney; le second, le docteur Charles Burney, était un savant helléniste.

Digitized by Google

Épisodes des guerres de la Péninsule.

TROIS CHAPITRES DE LA VIE DE MARTIN DIEZ

SURNOMMÉ L'EMPECINADO (1).

§ I.

L'ÂNE EN PRISON.

Au commencement de la guerre de 1792 entre l'Espagne et la république française, un jeune homme de dix-sept à dix-huit ans s'enrôla dans le régiment d'El Rey, cavalerie. Dès la première affaire où il se trouva, il se fit remarquer par sa bravoure, et bientôt le général Ricardos en fit son dragon d'ordonnance. C'était bien mal connaître l'humeur du jeune volontaire, qui ne tarda pas à regretter l'animation de la mêlée, lorsqu'il eut fait quelques excursions moins périlleuses à la suite de son général. Il y avait en lui un instinct d'indépendance qui le dégoûta même tout à fait de la discipline de l'armée régulière, et à la première occasion il se fit autoriser à aller lever une espèce de *guerilla* ou corps de partisans, sur les bords du Duero. Sa troupe était déjà organisée et avait rendu quelques services quand la paix fut signée. Juan Martin Diez, c'était le nom du jeune Espagnol, connu aussi sous le sobriquet de l'Empecinado, se retira dans son village natal, à Castrillo de Duero, dans la province de Valladolid.

Ce fut là qu'il demeura jusqu'à la guerre de 1807, oubliant

(1) Voir la *Revue Britannique*, mai 1841, 5e série, tome II, p. 116.

Digitized by Google

de son mieux ses goûts militaires, tranquille cultivateur, et content de peu, comme tous les Espagnols. Il était surtout habile à tailler la vigne. Notre vigneron gagna bientôt de quoi avoir un âne avec lequel, l'hiver venu, il allait dans les bois faire des fagots pour les vendre dans quelque ville voisine. Il se rendait ainsi un jour à Aranda de Duero, lorsqu'il fut rencontré par des officiers de justice ou alguazils, qui avisèrent que la charge de l'âne consistait surtout en racines d'arbres, ce qui, d'après les lois forestières de la Castille, mettait Martin Diez en état de délit et de contrebande. On l'arrêta lui et son âne pour les conduire en prison. Martin Diez n'avait pas d'armes et il ne songea pas à résister, quoiqu'il eût pu encore le faire, vu sa vigueur, dont on jugera par ce qui va suivre.

En dehors d'Aranda, au faubourg d'Endeduero, il existait à cette époque une sorte d'écurie sans toiture appartenant à la municipalité, et dans laquelle c'était l'usage de déposer provisoirement toutes les bêtes de somme qu'on surprenait chargées de quelques marchandises ou denrées de contrebande. Ce fut dans cette fourrière qu'on fit entrer et qu'on enferma l'Empecinado, avec l'âne et le bois confisqué, pour y demeurer jusqu'au lendemain matin. Il semblait impossible qu'un homme pût s'échapper d'une pareille prison, car au midi, au levant et au couchant elle était entourée d'une forte muraille de quatorze pieds de haut, et au nord coulait le Duero, rivière qui, à cette saison de l'année, ne pouvait être traversée ni à gué ni à la nage, tant elle était profonde, large et rapide. Il n'y avait d'entrée et d'issue que par une porte massive bien verrouillée et fermée par une énorme serrure. L'Empecinado, seul avec son baudet, eut tout le temps de se dire que le lendemain il serait condamné à perdre son bois, sa bête et par-dessus le marché sa liberté pendant quinze jours au moins. Il regretta d'abord de n'avoir pas eu plus de confiance en lui-même sur le chemin, mais il finit par s'encourager à tenter au moins quelque moyen d'évasion. On lui avait laissé son couteau; il s'en servit pour pratiquer de

Digitized by Google

grandes excavations dans la muraille, espèce d'escalier improvisé qui lui permit de grimper jusqu'au faîte. Là il ne lui restait plus qu'à sauter, et il allait le faire, lorsqu'un remords lui prit... Laissera-t-il en captivité son compagnon d'infortune? La pauvre bête tournait justement vers lui ses yeux suppliants et lui disait un muet mais triste adieu, au clair de la lune. L'Empecinado s'attendrit, et d'ailleurs, se dit-il, je n'ai pas de quoi en acheter un autre. Que faire? Après avoir bien examiné le côté extérieur de la muraille il redescendit dans l'écurie-prison, détacha sa longue ceinture de soie tricotée à la mode andalouse, renversa l'âne sur l'échine et lui lia les quatre jambes, comme il eût fait à un mouton ou à un veau. Ensuite, respirant largement pour se préparer à un grand effort de ses robustes muscles, il chargea maître baudet sur ses épaules en passant sa propre tête entre la ceinture et le ventre de l'animal. Avec ce lourd fardeau, il remonta au faîte du mur. Là ayant délié les jambes de l'âne, sa ceinture lui servit à le faire glisser de l'autre côté sans trop de meurtrissures et sans chute dangereuse. A son tour, il sauta à terre, monta sur son docile roussin, et alla se cacher dans les montagnes voisines de son village jusqu'à ce que le bruit de l'aventure se fût apaisé.

Le lendemain matin les alguazils allèrent de bonne heure chercher l'Empecinado et son âne pour les faire comparaître devant l'alcade; grande fut leur surprise de ne plus trouver dans l'écurie que la charge de bois. Malgré les dégradations faites à la muraille intérieure, ils pouvaient à peine comprendre comment avait disparu leur prisonnier; mais le quadrupède qu'était-il devenu? Comment avait-il pu, lui aussi, s'échapper? Ils allèrent faire leur rapport, et pendant longtemps on crut que le diable s'était mêlé de cette affaire. L'Empecinado passa donc pour un sorcier, jusqu'à ce que les événements de 1807 lui rappelant sa véritable vocation, il leva une nouvelle guerilla, et se rendit redoutable aux Français pendant tout le temps que dura la guerre de la péninsule.

Digitized by Google

II.

LA MORENA DE MALAGA.

Le corrégidor de la ville de Cuellar parcourait diverses dépêches; il y en eut une qui parut fixer particulièrement son attention. Après l'avoir lue deux fois, il agita une petite sonnette posée sur la table. Un domestique entra.

— Va, dit le corrégidor, avertir le chef de la guerilla que je l'attends ici.

Un quart d'heure après, Martin Diez fut introduit.

— *Buenos dias tenga*, dit-il en entrant.

— *Felices*, répondit le corrégidor en l'invitant à s'asseoir. J'ai reçu l'ordre, continua-t-il, de faire arrêter ou de détruire une bande dont les brigandages répandent depuis plusieurs jours la terreur dans cette province.

— Quelques hussards français, sans doute, ajouta Martin Diez. Je suis prêt, señor corrégidor.

— Non, reprit le corrégidor en souriant, ce n'est point à des troupes françaises que vous aurez affaire cette fois, mais à un ennemi qu'il vous sera probablement plus difficile de rencontrer que de vaincre. Pour ne pas vous tenir davantage en suspens, je vais vous lire mes ordres. Alors supprimant le protocole qui, en Espagne, commence et termine toujours de pareils documents, le corrégidor lut ce qui suit :

« Aussitôt que vous aurez reçu cette lettre, vous chargerez un officier actif, connaissant parfaitement le pays, de poursuivre le bandit EL-GITANO, qui, à la tête de vingt hommes, est passé de l'Andalousie dans cette province. Les voleurs de cette bande, sous le patriotique prétexte de harceler les Français, dépouillent et maltraitent nos compatriotes. Ils s'attaquent plus particulièrement aux prêtres. Plusieurs ont été victimes de leur brutalité. Vous avez dû déjà recevoir des rapports à ce sujet, et vous pourrez facilement connaître la direction qu'ont prise ces brigands. »

— Ainsi vous le voyez, señor Diez, continua le magistrat, il n'y a pas beaucoup de gloire à gagner dans cette affaire;

Digitized by Google

mais voici qui va stimuler votre ardeur. El-Gitano et ses hommes sont, dit-on, riches de butin; dans tous les cas, leurs superbes chevaux andaloux seront pour vous une précieuse capture; ils vous serviront à monter les courageux volontaires qui ambitionnent l'honneur de marcher sous vos ordres.

La conversation dura quelque temps encore. Le corrégidor communiqua toutes les indications qu'il possédait pour trouver le repaire des bohémiens. Dans l'après-midi soixante-dix guerilleros, tous bien montés et équipés, sortirent de la ville de Cuellar, sous les ordres de Martin Diez, leur chef.

Au milieu de la montagne de Torozos, dans la vieille Castille, est un petit plateau éloigné de toute route passagère. On y arrive par un sentier étroit et dangereux qui côtoie un ravin. Sur ce plateau, on voyait il y a trente-cinq ans environ une vieille hôtellerie d'une architecture grossière et d'une très-mauvaise réputation. Les fenêtres de l'étage supérieur étaient larges et nombreuses, quelques-unes même vitrées et protégées par des volets en bois; le rez-de-chaussée offrait moins de passage à l'air et à la lumière; la clarté lui arrivait par une demi-douzaine d'ouvertures circulaires garnies de barreaux de fer, et par une petite porte, à peine assez haute pour qu'un homme à cheval pût y passer. L'écurie, qui occupait tout le rez-de-chaussée, ne conservait pas le même niveau que le sol extérieur. Son abaissement et les blocs de pierre et de ciment qui en soutenaient le plafond, lui donnaient assez de ressemblance avec une cave. A droite, en entrant, se trouvait un escalier en bois conduisant à un étroit corridor qui partageait l'étage supérieur en deux parties. La première était coupée en chambres petites et mal tenues, dont les unes étaient occupées par la famille de l'aubergiste et dont les autres attendaient les voyageurs qui préféraient une couverture et un matelas d'une propreté très-équivoque, plutôt que de passer la nuit sur une planche de chêne, enveloppés dans leur manteau. La seconde partie consistait en une pièce spacieuse servant en même temps de cuisine, de salle à manger et de dortoir. Rarement peut-être cette salle avait contenu

Digitized by Google

une société aussi joyeuse et aussi bruyante que cette nuit-là; il est vrai qu'on y voyait tous les apprêts de la bonne chère. Sous le vaste manteau d'une large cheminée, petillaient et flamblaient autant de branches de pins que pour un auto-da-fé. Au-dessus de ce feu énorme étaient suspendues par des chaînes deux grandes chaudières noires desquelles s'exhalait un parfum qui attestait la nature savoureuse de leur contenu. Devant l'âtre, une longue broche en fer était grassement garnie de volailles, de viande de mouton et de chevreau; c'était un petit chien maigre qui la faisait tourner. Ce malheureux animal, perché dans une cage de bois, à barreaux, fixée contre le mur, souffrait un double supplice provenant du plus insupportable degré de chaleur et de l'espèce de moulin de cuisine sur lequel il était placé. On ne lui accordait aucun répit; toutes les fois qu'il faisait mine de suspendre leur exercice, un geste menaçant rappelait ses pattes brûlées à leur devoir; il lui arrivait même d'être frappé par une brutale et laide fille de cuisine, digne pendant de la Maritorne de l'immortel Saavedra.

En face du feu on avait placé une table composée de six planches grossières; tout autour, sur des bancs, sur des chaises à moitié cassées et des tonneaux renversés, étaient une vingtaine d'individus qui puisaient dans des brocs de vin la patience d'attendre le souper. Le costume de ces hommes n'était point celui que portent les habitants de cette province des Espagnes; il était beaucoup plus élégant et dessinait mieux les formes du corps que les vêtements amples et disgracieux de la vieille Castille. De courtes vestes, coquettement ornées de boutons brillants, des chapeaux noirs avec le bord relevé, des chausses attachées au genou avec des rubans de couleur éclatante, composaient un charmant costume andalou; l'accent de la plupart de ces hommes achevait de trahir leur origine méridionale. Toutefois, les sandales et les bas traditionnellement portés avec ce costume, avaient été remplacés par des bottes ou de longues guêtres en cuir. A des crochets enfoncés dans le mur pendaient de vastes

Digitized by Google

manteaux de cavaliers et de larges capotes. Un grand nombre de valises, des selles, des bâts, des armes de toute espèce, étaient entassés dans les différents coins de l'appartement.

En entrant dans cette salle, un étranger, après avoir remarqué ce que l'intérieur présentait de pittoresque et de bizarre, aurait plus particulièrement arrêté son attention sur deux des vingt individus réunis autour de la table. L'un était assis à la place d'honneur. Malgré le peu de cérémonie qui régnait parmi eux, une certaine déférence le signalait comme le chef de ses sauvages compagnons. Toutefois aucune marque extérieure de supériorité n'expliquait l'autorité suprême dont il était revêtu. Rien de brutal et de féroce comme l'expression de ce front bas et fuyant, de ces yeux enfoncés, de ces lèvres épaisses : c'était le Gitano en personne, qui avec sa bande occupait l'hôtellerie.

A la gauche du Gitano on voyait un jeune homme dont l'âge ne dépassait pas seize ou dix-sept ans; les traits de son visage, aussi fins que ceux d'une femme, n'étaient pas ce qui contrastait le moins avec l'air farouche du chef. Son habillement, taillé sur le même modèle que celui de ses compagnons, différait du leur par la richesse des étoffes. Il le portait avec un soin qui montrait l'importance que ce jeune disciple de saint Nicolas attachait à son extérieur. Sa veste, dont le drap sortait de la célèbre fabrique de Ségovie, s'ouvrait sur la poitrine et laissait voir une chemise de fine toile empesée et plissée avec art; une riche cravate de soie était coquettement roulée autour de son cou, une épaisse et longue chevelure noire descendait sur les épaules de ce bohémien; ses traits délicats avaient une expression d'audace qu'on rencontre rarement chez un si jeune garçon. Il se mêlait peu à la conversation joyeuse et bruyante des bandits, mais il adressait de temps en temps quelques questions au Gitano ou à un jeune homme faisant partie des vingt-deux et assis à ses côtés, qui, à en juger par la ressemblance, devait être son frère.

— *Esta pronta la cena, señores!* Messieurs, le souper est prêt, dit la Maritorne en s'approchant du feu

Digitized by Google

— *A cenar!* A table! crièrent une douzaine de voix. Aussitôt une nappe grossière, souillée de vin, est étendue sur la table; deux ou trois de ces hommes quittent leur siége pour aider à servir le copieux repas. On délivre aussi le tourne-broche de sa prison; il gagne le dessous de la table, dans l'espérance d'attraper quelques bribes du festin qu'il avait aidé à préparer. Les viandes sont placées devant les convives, la bande allait les découper, quand un homme qui était resté en bas pour garder l'écurie, entre dans la salle et dit quelques mots à voix basse au Gitano.

« Des muletiers traversant la montagne, je suppose, répondit le chef après que cet homme eut fini de parler. — Voici Blas, continua-t-il, qui a entendu le hennissement de chevaux ou de mules; il croit qu'ils viennent de ce côté. — Retourne là-bas, et vois si tu peux découvrir quelque chose. Mais non; reste; j'irai moi-même. Si ce sont des voyageurs, il sera temps de laisser refroidir notre souper, pendant que nous ferons la visite de leur bagage. »

Quittant aussitôt son siége, il descendit à l'écurie, et les compagnons commencèrent à attaquer vivement le souper.

La nuit était obscure; cependant, à travers les déchirements d'un nuage moins épais que les autres, la lune jeta un faible rayon de lumière. A cent pas environ de l'hôtellerie se trouve un ravin large et peu profond; il partage la plate-forme et descend d'un pic grisâtre et escarpé qui s'élève précisément en face de la maison. De hautes montagnes couronnent le côté opposé; pendant qu'à droite le ravin monte et disparaît parmi les crevasses des rochers, à gauche il descend vers leur base; après mille détours, il est enfin coupé à une distance d'un quart de lieue, par l'espèce de sentier à troupeaux que les paysans des environs appellent improprement la *grand'route* à travers les montagnes.

Le Gitano s'avança sur le bord du ravin et écouta attentivement pendant quelques instants. Rien toutefois ne troubla le silence de la nuit, si ce n'est le bruit du vent qui s'engouffrait dans les gorges et les précipices. Il s'apprêtait à mau-

Digitized by Google

dire les vedettes qui l'avaient inutilement dérangé, quand le hennissement d'un cheval se fit entendre dans le lointain. A l'instant même, un bruit semblable lui répondit. Ce bruit paraissait venir du petit sentier que traverse le ravin. Le Bohémien tressaillit : saisissant la branche d'un arbre qui croissait sur le penchant de la colline, il s'allongea sur l'abîme, et s'efforça de voir ce qui se passait au-dessous de lui. L'obscurité était si grande, qu'il ne put rien distinguer au delà d'une cinquantaine de pas. Les objets vus ainsi de haut en bas ressemblaient à une masse noire. Un chat-huant s'envola du tronc d'un vieux chêne ; quelques chauves-souris vinrent voltiger autour de la tête des trois bandits ; mais, à cette exception près, ils n'aperçurent aucune créature vivante. Tout à coup la lune se dégagea du nuage derrière lequel elle avait disparu, et éclaira cette scène d'un faible rayon de lumière. Blas toucha le bras de son chef.

« *Un lobo !* un loup ! dit-il en désignant du doigt quelque chose qui s'agitait dans l'ombre au fond du ravin.

— Des loups, oui, et en grand nombre, mais non de ceux que tu penses, » répondit le Gitano, dont l'œil perçant venait de reconnaître des hommes armés dans ce que son compagnon avait pris pour une bête féroce. »

Il n'y avait pas un moment à perdre, que ce fussent des Français ou des Espagnols qui s'approchaient ainsi mystérieusement et en trop grand nombre pour que le Gitano songeât à les attendre. En quelques bonds et sans bruit, il gagna l'écurie, ôta le licou du cheval le plus près de la porte, le brida, et il pensa alors à ses camarades.

« *A cavallo! muchachos!* à cheval! s'écria-t-il, à cheval! l'ennemi est près de nous ! »

Ces paroles retentirent dans la vieille hôtellerie, et les bandits se précipitèrent sur leurs armes ; mais il était trop tard. Comme le premier d'entre eux posait le pied sur le seuil de l'écurie, le Gitano et les deux vedettes, montés à poil ras sur leurs chevaux, s'élancèrent à travers la porte : donnant alors de l'éperon dans le flanc de leurs coursiers, ils franchirent

Digitized by Google

la plate-forme avec la rapidité du désespoir, et plongèrent tête baissée dans le ravin, qui fut un moment éclairé par le reflet de cinquante carabines. Dix secondes plus tard, le devant de l'hôtellerie était occupé par Martin Diez et sa guerilla. Les bandits eurent à peine le temps de fermer la porte de l'écurie, qui était d'une grande épaisseur et garnie de nœuds en fer, contre lesquels des sabres et des carabines heurtèrent avec fracas.

Plusieurs sommations restèrent sans réponse.

« Rendez-vous, cria-t-on aux Gitanos, si vous voulez avoir quartier; rendez-vous, lorsqu'il en est encore temps; car si vous vous obstinez dans votre résistance, aucun de vous ne verra se lever le soleil de demain. »

Un coup de fusil tiré d'une des fenêtres porta la réponse des bandits. Un feu nourri, commencé par les assiégés, fut vigoureusement soutenu par les guerilleros; mais, grâce à l'obscurité et à l'épaisseur des volets qui abritaient les brigands, il y eut beaucoup plus de cartouches brûlées que de morts. Cependant quelques soldats espagnols coupèrent un jeune arbre, en arrachèrent les branches et s'en servirent contre la porte en guise de bélier. Mais plusieurs d'entre eux ayant été blessés à travers les ouvertures pratiquées aux fenêtres, Diez, qui ne voulait pas prodiguer inutilement la vie de ses compagnons, leur cria de faire quelques pas en arrière.

A ce moment même, sur une esplanade à gauche de l'hôtellerie, paraissait Mariano Fuentes, dont la bande opérait de concert avec celle de Martin Diez. Il était suivi de vingt hommes et de trois chariots chargés de paille pour ses chevaux. On plaça les chariots sur le devant de l'auberge, de sorte que la paille atteignait les croisées du premier étage; puis on apporta des torches, et en un instant, à l'obscurité succéda la clarté la plus vive. Les volets et les châssis des fenêtres prirent feu comme des allumettes. Un cri de terreur s'éleva alors; la porte de l'écurie fut ouverte; les dix-huit Gitanos sortirent, mirent bas les armes et demandèrent quartier.

Digitized by Google

Malgré la réputation sanguinaire qu'il s'était acquise pendant les sept années de guerre contre les Français, Martin Diez n'était pas un homme cruel; il ne le fut pas du moins avec ces hommes, qu'il aurait pu faire fusiller sans autre forme de procès, tout voleurs et bandits qu'ils étaient. Il préféra les emmener à Valladolid. Une partie des guerilleros leur lia les bras derrière le dos avec des cordes; d'autres s'empressèrent de faire sortir leurs chevaux de l'écurie, tandis que Fuentes, suivi d'un troisième détachement, s'emparait de tous les objets de quelque valeur que le Gitano et sa bande avaient laissés dans l'auberge.

Ayant appris que le Gitano était un des trois hommes qui s'étaient échappés à cheval, Martin Diez fit peu d'attention aux brigands subalternes : il jeta à peine un coup d'œil distrait sur ceux qui se laissaient garrotter sans murmurer. Ce coup d'œil suffit cependant pour lui faire remarquer le costume singulier et la belle figure du jeune Bohémien dont nous avons déjà parlé. Diez fit un pas vers ce jeune homme, et appuyant la main sur son épaule :

« Vous êtes encore un enfant, lui dit-il avec bonté; comment se fait-il que vous vous trouviez déjà parmi de tels compagnons et que vous meniez une si mauvaise vie? Etes-vous fils du Gitano? »

Le jeune bohémien avait tressailli en se sentant toucher le bras : il regarda Diez en face avec fierté :

« Je ne suis point le fils du Gitano, dit-il; mais vous-même, qui êtes-vous, pour user ainsi de violence envers des hommes qui ne vous ont jamais fait aucun mal?

— Vous êtes hardi en paroles, mon garçon, répliqua Diez; d'autres à ma place essayeraient si quelques coups de courroie sur vos épaules ne rendraient pas muette une langue si bien pendue; mais je ne le ferai point : il y a plus, je répondrai à votre question. Il faut bien peu de paroles pour dire mon nom et ma qualité : je suis un pauvre guerillero surnommé l'Empecinado. »

Il se manifesta une curiosité mêlée d'admiration sur le vi-

Digitized by Google

sage du jeune homme, lorsqu'il entendit ce surnom, qui déjà célèbre alors en Espagne, devait l'être plus tard dans toute l'Europe.

« *Y io soy una pobre Gitana*, et moi, je suis une pauvre bohémienne, dit le jeune bandit, après un moment de silence, et l'on m'appelle la *Morena de Malaga*.

— Une femme! *por Dios!* s'écria l'Empecinado. Arrêtez, ajouta-t-il, en s'adressant à ceux de ses hommes qui approchaient avec des cordes : un marché, gentille Gitana! voulez-vous changer de condition et suivre l'Empecinado au lieu des Gitanos? Dites un mot, et votre cheval et vos armes vous seront rendus.

— Le choix n'est pas difficile à faire, répliqua la bohémienne; celui qui aime l'air pur des montagnes, l'ombrage des forêts, le galop dans la plaine, pourrait-il vivre à l'ombre d'une prison? Qu'ils fassent sortir mon cheval, señor; dites-leur de me donner mon sabre avec ma brillante carabine, et vive l'Empecinado! »

Alors, avec une joie presque enfantine de recouvrer sa liberté, la Gitana s'élança au-devant du cheval; elle fut bientôt en selle.

Les guerilleros se disposèrent à partir. Laissant l'hôtellerie en flammes, ils eurent bientôt gagné la grand'route, où un détachement de leurs camarades était resté pour garder les chevaux. Après une heure de marche, la Gitana obtint que son frère fût débarrassé de ses liens. L'Empecinado était volontiers galant pour les dames, bohémiennes ou non; le frère et la sœur furent enrôlés comme volontaires dans la troupe, qui poursuivit sa marche vers Valladolid.

Plusieurs semaines s'étaient écoulées depuis l'incendie de l'hôtellerie, et la joyeuse bohémienne continuait à partager la fortune de Martin Diez, dont elle était devenue la maîtresse avouée. Il faut avouer qu'une pareille maîtresse semblait faite tout exprès pour un chef de partisans. La Gitana elle-même finit par aimer l'Empecinado jusqu'à en être jalouse, et sa jalousie fut souvent trop justifiée par la galanterie du brave guerillero.

Digitized by Google

Vers la fin de l'année, ayant enlevé des papiers importants à un courrier français, l'Empecinado se décida à les porter lui-même à Ciudad-Rodrigo : il laissa donc sa bande à Alba de Tormès sous le commandement de Fuentes, et partit, accompagné seulement de la bohémienne et de son frère. A la tombée de la nuit, ils atteignirent le faubourg de San-Francisco, qui est en dehors des murailles de la place, et s'arrêtèrent dans une hôtellerie. L'Empecinado mit pied à terre, et déclara son intention d'entrer seul à Ciudad-Rodrigo. Vainement la bohémienne insista pour l'accompagner, soupçonnant qu'elle avait là quelque rivale. Soit que ces soupçons fussent fondés, soit qu'il eût d'autres raisons pour tenir à n'avoir personne avec lui, l'Empecinado, fatigué de ses importunités, lui ordonna formellement de l'attendre, et il se dirigea seul vers la ville, promettant de revenir avant la nuit. Mais il avait perdu du temps dans cette altercation ; aussi à peine fut-il entré dans la maison du gouverneur que le canon se fit entendre, les ponts-levis furent levés, et les portes fermées jusqu'au matin.

Après avoir entendu le canon, la bohémienne espéra quelque temps encore que Diez aurait pu remettre ses dépêches avant la fermeture des portes ; mais ne le voyant pas revenir, sa jalousie s'exalta jusqu'à la fureur :

« Le traître ! » murmura-t-elle entre ses dents, et elle enfonçait avec rage dans les panneaux de la chambre un petit poignard triangulaire qu'elle portait toujours sur elle.

« Puissé-je le plonger dans son cœur ! » s'écria-t-elle. Puis après avoir failli suffoquer de sa propre violence, la sensibilité de la femme reprit heureusement le dessus ; sa tête se pencha sur la table, et elle fondit en larmes.

Son frère resta quelque temps sans lui faire aucune observation, sans même essayer de la consoler ; lorsqu'il la vit un peu plus calme, il rompit le silence.

« Malheureux le jour et l'heure, dit-il, où nous avons suivi cet homme, ce Diez ! Quel bonheur peut-il arriver à ceux qui abandonnent la tente de leur tribu pour vivre parmi des

Digitized by Google

étrangers? Quand le Gitano nous commandait, nous obéissions à un chef de notre race, nous vivions au milieu de nos frères; mais je crains, ma sœur, que notre sort, le tien surtout, ne soit bien triste, tant que nous resterons avec ce farouche guerillero. Je ne m'explique pas cette passion insensée qu'il a allumée dans ton âme. La bohémienne de Malaga, l'orgueilleuse fille qui a repoussé tant de soupirants, qui a vu le Gitano lui-même à ses pieds, qui a refusé d'être sa fiancée, est devenue la concubine d'un étranger! »

« Quant à lui, continua ce jeune bandit, il déclarait ne s'être joint à l'Empecinado que pour se soustraire à la punition qui l'attendait, mais qu'il ne l'avait jamais aimé. Cette occasion lui paraissait favorable pour rejoindre leurs anciens compagnons; mais il ne voulait pas en profiter tout seul, il fallait que sa sœur l'accompagnât dans sa fuite. »

Ses raisons et ses arguments restèrent sans réponse. La bohémienne, le visage caché par ses mains et par ses longs cheveux, était muette comme une statue. Désespérant enfin de la convaincre, son frère prit le parti d'aller se reposer.

A une heure du matin il fut arraché à son profond sommeil. Sa sœur se tenait debout à côté de lui; ses joues étaient pâles, ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire.

« Lève-toi, dit la jeune fille, et selle les chevaux. »

Le bohémien ne savait comment expliquer cet ordre; mais habitué à l'obéissance, il se rendit à l'écurie. En quelques minutes, leurs chevaux, aussi bien que celui de l'Empecinado, furent prêts. Le jeune fuyard n'oublia point d'accrocher à la selle de ce dernier animal la valise de son chef, contenant près de quatre cents onces d'or. Les chevaux sortaient de l'écurie lorsque la bohémienne parut, et s'élançant sur le sien, elle partit au grand galop, suivie, à une distance de cent pas environ, par son frère, qui, d'après l'étrange disposition d'esprit dans laquelle il la voyait, n'était guère pressé de lui avouer le vol qu'il venait de commettre.

Ce matin même, dès que les portes de Ciudad-Rodrigo s'ouvrirent, l'Empecinado s'achemina vers le faubourg où il

Digitized by Google

avait laissé ses compagnons. Sa surprise fut grande quand il apprit leur disparition ainsi que celle de sa valise. L'aubergiste ne put lui donner aucune explication à ce sujet. Il lui dit seulement qu'ils avaient pris la route de Alba de Tormes, et qu'en les voyant partir il avait supposé qu'ils allaient rejoindre la troupe. Dans son dépit et sa colère, l'Empecinado s'arrêta à une mauvaise pensée contre un de ses frères d'armes; il soupçonna Mariano Fuentès de lui avoir enlevé sa maîtresse. Il se rappela son assiduité auprès de la Gitana, leurs fréquents entretiens à voix basse. Fuentès était un beau et fringant cavalier, aux manières franches et agréables, plus capable peut-être que Diez lui-même d'obtenir les faveurs des femmes.

Diverses circonstances se représentèrent encore au souvenir de l'Empecinado et achevèrent de confirmer ses soupçons. Il retourna furieux à Ciudad-Rodrigo, et confiant au gouverneur ce qui lui était arrivé, il lui demanda un cheval et un soldat. Quelques minutes après il repassait devant l'hôtellerie, se dirigeant vers Alba. Dans cette ville plusieurs de ses hommes qui jouaient au *cané* lui apprirent que Fuentès était logé dans la maison de l'intendant du duc d'Albe. Diez traversa les rues au galop, laissant bien loin derrière lui le soldat qui l'accompagnait, et arriva devant la maison de l'intendant. Il gravit aussitôt l'escalier, et, un poignard d'Albacète (1) à la main, il se précipita dans la salle où se trouvait Fuentès en compagnie de plusieurs autres personnes.

« Traître! s'écrie-t-il d'une voix tremblante de colère, traître! où est la Gitana?

— Je ne suis point un traître, Martin Diez, répondit Fuentès avec fermeté, mais avec un calme admirable; quant à la Gitana, vous qui en avez fait votre page, vous devez mieux savoir que personne ce qu'elle est devenue. »

L'Empecinado fut frappé de la modération que Fuentès

(1) La ville d'Albacète est renommée par l'excellente qualité de ses poignards, comme Tolède pour celle de ses épées.

Digitized by Google

mettait à lui répondre lorsqu'il l'avait interpellé d'une façon aussi injurieuse. Ses soupçons se dissipèrent aussi vite qu'ils s'étaient formés. Laissant tomber son arme, il se jette dans les bras de son camarade, lui demande pardon, et lui raconte les événements de la nuit. En terminant son récit, il déclare qu'il est bien décidé à se vouer exclusivement à la poursuite de son infidèle. Cette résolution est vivement combattue par Fuentès. Il lui représente l'absurdité d'une pareille expédition à la don Quichotte, dans l'état actuel de l'Espagne, lorsque surtout les fugitifs ont une si grande avance, et qu'on ignore la route qu'ils ont prise. Les autres personnes présentes se joignent à Fuentès; elles supplient Diez de ne point sacrifier la cause de son pays à des motifs personnels aussi puérils. On s'adressait à un homme d'un patriotisme ardent..... L'Empecinado se rendit à leurs raisons, et le jour suivant, la guerilla quitta Alba pour retourner sur les bords du Douro. Les succès de l'Empecinado finirent par attirer sérieusement l'attention des généraux français sur ce dangereux partisan. Presque toute la cavalerie qu'ils avaient dans la vieille Castille reçut l'ordre de se diriger vers les plaines du Douro pour lui donner la chasse. Pendant quelque temps Diez put se soustraire à la poursuite des Français. A la fin cependant, rencontré par trois cents hommes de cavalerie légère dans le voisinage de San-Domingo de la Calzada, après avoir bravement soutenu le choc, il se vit forcé de se retirer dans les montagnes de Burgos. Les Français ne voulurent point l'y poursuivre, mais ils continuèrent à balayer le pays qui borde le Douro : telle fut leur activité, qu'il était impossible aux guerillas de quitter leur refuge dans les montages ou de s'aventurer dans les villes. A Castrillo, la mère et les parents de l'Empecinado furent mis en prison. On usa de la même sévérité à Roa envers les amis de Mariano Fuentès. Une récompense de 25,000 francs fut enfin promise à celui qui livrerait l'Empecinado mort ou vif.

Un jour que Diez, Fuentès et leurs soldats faisaient halte sur le plateau de la montagne de Embral de Lerma, qui do-

Digitized by Google

mine la grande route de Madrid, ils vinent s'approcher à une certaine distance une troupe de vingt-cinq hommes à cheval. Lorsque ces hommes furent plus près d'eux, les guerilleros les prirent pour des voleurs ; car, bien qu'ils fussent admirablement montés et armés, ils n'avaient aucune espèce d'uniforme. Fuentès alla les reconnaître avec quelques-uns de ses compagnons, et il rencontra bientôt avec les étrangers. C'étaient des voyageurs qui revenaient de l'Andalousie.

Les nouveaux venus mirent pied à terre. Après avoir pris leur part du vin et des provisions que leur offraient les guerilleros, ils répondirent aux nombreuses questions qu'on leur fit adressées, sur ce qu'ils avaient vu dans leur route et sur l'état de la guerre dans l'Andalousie. Il dirent entre autres choses que dans la Semanie de Ronda une troupe de la cavalerie irrégulière, commandée par le Gitano, avait commis des crimes sans nombre.

« C'est un redoutable coquin, ajouta le narrateur de la troupe. Il est vrai qu'il attaque parfois les Français, mais seulement lorsqu'il est trois fois plus fort qu'eux, et encore ne le fait-il que pour cacher sa véritable profession, qui est celle de voleur et d'assassin.

— Savez-vous quelque chose d'une jeune fille qui l'accompagnait autrefois, demanda Fuentès ; celle qu'ils appelaient la Bohémienne de Malaga ?

— Oui, vraiment, répondit l'étranger ; il paraît qu'elle tomba entre les mains des Espagnols il y a trois ou quatre mois environ ; c'était lors d'une excursion que le Gitano tenta dans la Castille et qui fut si fatale à ses compagnons ; car deux seulement parvinrent à se sauver avec lui. La Bohémienne toutefois avait reparu dans l'Andalousie une semaine à peu près avant notre départ. Il paraît qu'elle avait été la maîtresse d'un officier de la troupe qui avait surpris le Gitano ; à la suite de quelque altercation entre eux, ou cédant à l'instinct de cette race vagabonde, elle déserta son amant et venait rejoindre sa tribu : à l'approche du campement des Gitanos, redoutant le ressentiment de ceux-ci et surtout de leur

chef, qui n'avait pu se faire agréer d'elle, la malheureuse envoya son frère pour préparer sa réconciliation: le Gitano feignit d'être charmé de ce retour, et il voulait, dit-il, aller lui-même au-devant de la fugitive repentante; il le fit, mais il rentra seul sous sa tente, apportant une valise pleine d'or sur sa selle. Le jour suivant, un chevrier trouva le cadavre de la Morena et celui de son frère au fond du lit desséché d'un torrent. La mort leur avait été donnée par trahison, car leurs sabres étaient encore dans le fourreau et rien n'indiquait qu'ils eussent résisté. La Morena avait le sein gauche percé d'un coup de couteau.»

Parmi les auditeurs de l'étranger se trouvait l'Empecinado. En apprenant le lâche assassinat de celle qu'il avait tant aimée et qu'il regrettait encore malgré son abandon, il se leva brusquement et se promena quelque temps le long de la montagne. Quand il revint, ses traits ne trahissaient aucune émotion. Il était peut-être un peu plus pâle que de coutume, et l'on voyait une ou deux gouttes de sang sur sa lèvre inférieure.

« Encore un verre de vin, mes amis, » dit-il aux voyageurs qui se disposaient à partir.

Les montagnards burent à la santé et aux succès des guerilleros.

« En arrivant dans votre province, dit le partisan d'une voix rude et perçante, dites à vos compatriotes que vous avez mangé et bu avec l'Empecinado. Dites-leur que ses soldats ne sont point des voleurs comme voudraient le faire croire les Français; mais de braves gens se dévouant pour l'indépendance de leur pays, et sacrifiant à ce noble but leurs affections privées, ainsi que leurs inimitiés. Il ne faut point tromper nos amis, ni laisser nos ennemis se réjouir. Cette guerre finira un jour; on verra alors que nous n'avons oublié ni nos affections ni notre vengeance. »

On était en 1815, et la paix venait d'être encore une fois rendue à la Péninsule. Le patriotisme espagnol, puissamment aidé par le courage et la discipline des troupes anglaises et

Digitized by Google

l'habileté de leurs généraux, avait repoussé les légions de Napoléon au delà des Pyrénées.

Par une après-midi d'été de cette même année, six ou sept personnes se trouvaient réunies dans la salle commune d'un petit cabaret sur la route de Madrid en Andalousie. La compagnie était présidée par le cabaretier en personne, petit homme réjoui, à l'abdomen proéminent; on ne l'appelait que El Gordo, sobriquet très-expressif qui signifie Le Gras. Les autres membres de cette société paraissaient être des habitués de la maison, paysans et artisans du village voisin. Ils écoutaient avec un grand intérêt des histoires de la dernière guerre racontées par un voyageur qui attendait pour continuer sa route que la grande chaleur du jour fût passée.

Le voyageur était un homme d'âge moyen, aux formes athlétiques, mais d'une physionomie peu prévenante. Quoiqu'il n'eût rien de militaire dans son air, cependant, à croire ce qu'il racontait, il devait avoir servi pendant la guerre; il se faisait le héros de toutes les aventures surprenantes dont il amusait ses auditeurs attentifs. Au milieu d'une de ses plus merveilleuses histoires, un cavalier s'arrêta à la porte du cabaret; il demanda s'il pourrait avoir des rafraîchissements pour lui et pour sa monture. Sur la réponse affirmative de l'hôte, il conduisit son cheval à l'écurie. Ce ne fut qu'après avoir pourvu aux besoins du fidèle animal qu'il entra dans la maison. Aussitôt l'aubergiste tira de la poêle quelques tranches de jambon garnies d'œufs, et les plaça sur une petite table avec un pot de vin et du pain. Le cavalier fit honneur à ce repas avec l'empressement d'un homme qui venait de loin et qui avait longtemps jeûné.

Les voyageurs en Espagne ne restent jamais sur la route pendant la grande chaleur; ils se mettent en marche de très-grand matin et ne s'arrêtent que fort tard; mais ils ont soin de consacrer au repos six ou sept heures pendant le milieu du jour. Toutefois le nouveau venu possédait un de ces tempéraments de fer qui résistent également à la chaleur et au froid, à la pluie et au soleil. Il avait quarante ans environ

Digitized by Google

mais il paraissait moins âgé; car sur sa figure bronzée rayonnait encore un air de jeunesse, et on ne voyait pas un seul cheveu ni un seul poil gris dans sa chevelure et sa moustache noires. Ses vêtements étaient ceux d'un bourgeois. Cependant quelque chose d'indéfinissable dans toute sa personne indiquait le soldat et l'homme habitué à commander.

Après avoir servi son hôte, le cabaretier retourna vers la compagnie qu'il venait de quitter. Le bon vin de la Manche avait parfaitement affilé la langue du narrateur. Aussi, bien qu'il eût déclaré ne pouvoir pas s'arrêter plus longtemps, El-Gordo parvint à le décider à raconter encore une de ses aventures. Celle-là renfermait des détails si extraordinaires, qu'elle ébranla la crédulité des naïfs paysans. Plus d'une fois aussi, l'étranger détourna les yeux de son dîner pour jeter des regards quelque peu méprisants dans la direction du banc. Ce dernier termina enfin son histoire, et, montant à cheval, quitta l'hôtellerie. Les paysans suivirent bientôt son exemple; l'étranger resta seul avec l'hôte.

« Votre Seigneurie s'est mise en route par un temps bien chaud et bien altérant, dit El Gordo en remplissant le verre du voyageur, et en jetant un coup d'œil sur ses vêtements couverts de poussière. Vous auriez mieux fait si, comme le digne personnage qui vient de s'éloigner, vous étiez parti de meilleure heure et arrivé plus tôt. Les arbres sont trop rares dans notre pays pour qu'une course à midi soit agréable.

—Vous avez peut-être raison, répondit l'autre; si j'avais agi comme vous dites, j'en saurais probablement plus long des aventures de votre conteur, qui, à en juger par ce que j'ai entendu, doit bien valoir la peine d'être écouté.

—Je suis charmé que ce soit là l'opinion de Votre Seigneurie, reprit l'hôte avec son sourire habituel. Il est vrai qu'il allonge un peu le récit; mais cette manière de raconter est assez bonne pour moi, et je suis toujours content quand il passe par ici. Les gens de notre village arrivent par douzaine pour entendre ses histoires; car, après quelques rasades,

Digitized by Google

il va généralement du même train qu'aujourd'hui. Tout cela maigrit le *borracha* et engraisse l'aubergiste. »

Et avec un geste joyeux El Gordo frappa d'une main sur le flanc alors vide de l'outre, et de l'autre sur la rotondité à laquelle il devait son surnom.

« Et quel est cet homme ? demanda l'étranger d'un air indifférent. — A-t-il réellement servi pendant la guerre ?

— Servi et non servi ; le fait est qu'il a commandé une bande de guerilleros, et qu'il a eu par-ci par-là quelques escarmouches avec les Français. Je doute cependant qu'il les ait jamais cherchés. Il ne combattait volontiers que lorsqu'il avait la perspective d'un riche butin. Si les Français ne lui en fournissaient pas l'occasion, il pillait tous ceux qu'il rencontrait, Espagnols ou autres. En Andalousie, on raconte de lui des choses qui vous feraient dresser les cheveux sur la tête. Il est certain qu'il s'est vu plus d'une fois pourchassé par nos troupes dans le temps de la guerre ; mais à la paix on a accordé une amnistie générale, et alors, comme beaucoup d'autres vauriens, il est devenu honnête homme. Maintenant il est toujours en route, et l'on prétend que ses voyages n'augmentent pas beaucoup les revenus de Sa Majesté.

— Son nom ? demanda vivement l'étranger.

— Son vrai nom ? je ne l'ai jamais connu, señor, répondit le cabaretier, surpris de l'intérêt que manifestait soudain le voyageur. El Gitano est celui qu'il a toujours porté, car il est de race bohémienne, et on le dit chef d'une tribu. »

Ces paroles étaient à peine prononcées que l'étranger, tirant un écu de sa poche, le jeta sur la table. Avant que l'hôte fût revenu de son étonnement, il sortait au galop, monté sur un cheval noir d'une grande vigueur.

« C'est étrange ! dit El Gordo en le suivant des yeux ; il est venu du côté du nord et il retourne vers le nord. Après tout, ce n'est pas mon affaire ; c'est un digne homme, car il paye bien. »

Le voyageur suivait la même direction que le conteur de

Digitized by Google

tout à l'heure. Malgré l'heure d'avance que celui-ci avait sur lui, il aperçut le Gitano au moment où il commençait à gravir la montagne que traverse la route. Après dix minutes de galop forcé, il l'atteignit enfin.

« Vous êtes le Gitano ? » demanda brusquement le cavalier.

Le ton et la manière dont cette question lui était adressée ne rassura guère le Bohémien.

« Je réponds à ce nom, dit-il d'une voix faible.

— Lâche assassin ! s'écria l'étranger ; souviens-toi de la Morena de Malaga et prépare-toi à mourir, car nous sommes seuls sur la crête de la montagne et je suis l'Empecinado ! »

Le Gitano trembla comme un oiseau devant son terrible ennemi ; mais son instinct de ruse et de trahison ne l'abandonna pas dans ce moment décisif. Par un mouvement rapide et assuré, passant les rênes dans sa main droite, de la gauche il tira un couteau de sa ceinture et en porta un coup violent à l'Empecinado ; mais ce dernier se tenait sur ses gardes : saisissant la main du Bohémien dans la sienne, il la serra avec tant de force que les doigts s'ouvrirent involontairement ; le poignard qu'ils tenaient tomba à terre ; à l'instant les épées se croisèrent et le combat commença.

Quoique le Gitano ne fût pas un homme courageux, il savait dans l'occasion cependant montrer de l'audace et du sang-froid. Forcé de se défendre dans cette circonstance, il prouva qu'il n'était pas un ennemi à mépriser. Toutefois, pendant qu'il ne songeait qu'à parer les coups terribles de l'Empecinado, et à épier le moment de les lui rendre avec succès, il ne sut pas se garantir d'une autre espèce de danger.

Ce point de la route était le plus large et le plus uni qu'il y eût sur le côté de la montagne : à gauche, le terrain obliquait graduellement vers une hauteur considérable, mais à droite il y avait un affreux précipice de près de trois cents pieds de profondeur qui dominait une riante vallée. L'Empecinado poussa rapidement son adversaire vers cette pente. Le Bohémien, sans y penser, retint les rênes et fit ainsi re-

Digitized by Google

culer son cheval. Soudain l'Empecinado donne de l'éperon, et s'élançant sur son ennemi, il lui porte un coup violent sur la tête. Celui-ci pare avec peine, et en ce mom . le pied de son cheval commence à glisser sur la crête du précipice. Comprenant alors le danger qui le menace, le Gitano, avec une agilité extraordinaire, saute en bondissant de sa selle. Au même instant le malheureux animal roule dans le gouffre, et va se briser contre les rochers et les pierres au pied de la montagne.

Mais la position du Bohémien était des plus critiques. Lorsqu'il s'élança à terre, les jambes de derrière de son cheval avaient déjà dépassé le bord de la pente, et l'effort qu'il fit en dégageant son pied des étriers ne fut pas assez puissant pour le jeter sur la route : il resta donc suspendu sur le précipice, dont la crête arrondie et oblique n'offrait à ses pieds qu'un point d'appui glissant. Force lui fut de se servir de ses mains pour saisir quelques rares poignées d'herbe et de gazon que produisait la terre du rocher. Ces herbes se brisaient dans ses doigts; il en prenait d'autres, qui, après l'avoir leurré d'un faux espoir, se brisaient à leur tour. Le misérable vit bientôt que son heure venait de sonner.

L'Empecinado avait rengainé son épée; il regardait d'un air sombre le Gitano, dont les traits contractés par l'horreur de la mort avaient pris dans son agonie une expression qui n'avait plus rien d'humain.

« Miséricorde, señor! s'écria-t-il; grâce, grâce! et puissent Dieu et les saints vous assister à votre dernière heure! »

Il y avait quelque chose de si horrible dans l'accent qui accompagnait les paroles de cet homme au désespoir, qui allait mourir, que l'Empecinado dégagea son pied droit de l'étrier et fit un mouvement comme pour descendre de cheval et aller secourir son ennemi. Si telle fut son intention, elle arriva trop tard.

« Malédiction! » s'écria le Gitano au moment où la dernière poignée de gazon échappa sous ses doigts crispés et couverts de sang.

Digitized by Google

L'Empecinado écouta. Au milieu du calme céleste d'une tiède soirée d'été, un bruit sourd vint frapper son oreille attentive. Il tourna la tête de son cheval vers le nord et s'éloigna lentement.

Le matin sa destination était l'Andalousie; mais il n'avait plus de raisons pour poursuivre son voyage; il avait atteint son but, la Morena de Malaga était vengée.

III.

UNE TRAHISON.

L'audace de l'Empecinado comptait rarement le nombre de ses ennemis; la rapidité de ses mouvements équivalait à une *ubiquité* véritable; on pouvait croire parfois qu'il y avait quatre Empecinados au lieu d'un, comme aussi que quatre bandes différentes attaquaient le même jour sous ses ordres. Les Français, après l'avoir vainement poursuivi pendant une année, se décidèrent à faire un dernier effort pour se débarrasser d'un partisan si incommode. Des bataillons et des escadrons furent envoyés simultanément contre lui de Soria, de la Rioja, de Vittoria et d'autres lieux. L'Empecinado enfin jugea convenable de disparaître pendant quelque temps: il disperse sa troupe par détachements de trois ou quatre hommes, leur ordonnant d'aller joindre Mariano Fuentès dans la province de Palencia, et lui-même, avec cinq compagnons dévoués, il resta caché au village d'Ontorio del Pinar, pour attendre l'occasion favorable de reprendre l'offensive.

Malheureusement pour lui, au bout d'une semaine ou deux, cette oisiveté lui pesa : il éprouva un vif besoin de distraction, et se souvenant qu'il avait fait autrefois la cour à la nièce d'un chanoine de Burgo de Osma, il eut la fantaisie d'aller rendre une visite à la demoiselle et à l'oncle. Le Burgo de Osma n'avait pas alors de garnison régulière, mais le pays était si rempli de troupes françaises, qu'il ne se passait guère de jour sans que la ville fût traversée par un détachement. D'ailleurs, le corrégidor et les autres autorités espagnoles

Digitized by Google

étaient des afrancesados, ayant reçu leurs titres des conquérants. Aussi les avait-on prévenus pour qu'ils eussent à guetter l'Empecinado, et à le prendre mort ou vif. Sa tête était mise à prix : bref, c'était pour lui une grande imprudence de laisser ses cinq hommes à Ontorio, et de s'en aller seul, sur son cheval, saluer une ancienne maîtresse.

Il était une heure de l'après-midi, lorsqu'un cavalier, bien monté et bien armé, en costume de campagnard, mais ayant un peu l'air d'un contrebandier, entra dans la ville du Burgo de Osma. Au moment où il passait sous un vieil arceau qui servait d'entrée à une rue, un homme couché dans un angle de la muraille se redressa tout à coup, et l'accosta pour lui demander l'aumône :

— *Una lesnona, señor, per el amor de Dios.*

Le cavalier jeta quelque menue monnaie au mendiant, et pour ce faire, il se tourna de son côté.

— *Santa Virgen! el Empecinado!* s'écria le mendiant, qui, se relevant tout à fait, vint montrer de plus près au guerillero la figure peu avenante d'un boiteux surnommé *Nicolas el Coco*, qu'il avait connu autrefois à la porte de l'église de Castrillo, où il lui avait fait l'aumône. Soupçonné de quelques petits larcins, Nicolas el Coco avait depuis vagabondé dans le voisinage, continuant à vivre aux dépens des âmes charitables. Il y avait un mois qu'il semblait s'être fixé au Burgo d'Osma. L'Empecinado ne fut nullement charmé de cette rencontre; mais, sans soupçonner aucune trahison, il mit une pièce d'or dans la main de sa vieille connaissance, et lui dit : « Pas un mot sur moi, Nicolas! Que personne ne sache que tu m'as vu, et si jamais tu as faim et soif dans le voisinage de mon bivonac, tu y trouveras toujours ta pitance. »

Le mendiant suivit des yeux l'Empecinado, qui continua son chemin.

« Toujours le même, gromela-t-il : toujours la main prête à s'ouvrir, toujours un mot honnête pour les pauvres gens, et j'ai reçu de lui plus d'un *realito* lorsqu'il n'était que le meilleur vigneron et le plus adroit bûcheron de la province de

Digitized by Google

Valladolid. Les temps ont bien changé depuis, et l'or paraît être aussi abondant aujourd'hui dans sa bourse que les *quartos* autrefois. Cela doit être, après tout le butin qu'il a fait sur les Français. On dit qu'il leur a pris des chariots remplis d'or, de bons chevaux, de beaux habits et de riches armes. Ah! Nicolas! il se passera du temps avant que ta vieille carcasse d'estropié ait sa part des biens de ce monde. Et cependant, il y aurait un moyen, continua-t-il en changeant de ton dans son monologue, comme frappé d'une pensée soudaine... il y aurait un moyen... Mais non, ce serait une trahison, quand je tiens encore son or tout chaud dans la main... Cependant la somme est...» Le mendiant n'acheva pas, comme si ses propres paroles lui faisaient peur à lui-même.

Sur le soir, plusieurs habitants del Burgo d'Osma remarquèrent Nicolas el Coco honteusement accroupi contre un mur voisin de la maison du corrégidor : quelques-uns lui jetèrent leur aumône en l'invitant à aller chercher un meilleur gîte pour la nuit ; Nicolas ne profita ni de ces bons avis ni de ces aumônes, laissant sur le pavé les maravédis tombés à ses pieds. Enfin, lorsque l'horloge sonna onze heures, le mendiant tressaillit, se leva brusquement, et alla saisir d'une main frémissante le marteau du corrégidor : il frappa plusieurs coups avec les mouvements d'un homme qui se hâte de triompher d'un remords. Le domestique qui vint ouvrir recula d'abord en se trouvant à cette heure en présence de cette figure hideuse ; mais après quelques mots échangés entre eux, Nicolas fut introduit.

Pendant ce temps-là, l'Empecinado avait été joyeusement accueilli par le bon chanoine et sa nièce, non toutefois sans subir leurs reproches sur son imprudence à venir hasarder sa tête dans la gueule du lion. Notre hardi guerillero ne faisait que rire de leurs craintes, et par sa bonne humeur il avait fini par leur faire partager sa sécurité. Il fut même convenu qu'il resterait leur hôte tout le lendemain, et ne partirait qu'à la brune. Le souper se prolongea jusqu'à dix heures, et alors Martin Diez alla s'étendre dans un bon lit, où il s'en-

Digitized by Google

dormit bientôt d'un sommeil profond, si profond même, grâce la fatigue, qu'il n'entendit pas à minuit qu'on frappait à la porte, lui qui, au bivouac ou sur une paillasse, se réveillait au seul bruit de la détente d'un mousquet ou du cliquetis d'un éperon. Le chanoine, plus vigilant, mit la tête à la fenêtre, et apercevant au seuil de sa porte un groupe assez nombreux, il se douta, sans distinguer personne, que cette visite nocturne menaçait Diez de quelque danger : il se glissa à la hâte dans une vieille soutane, et courut pour avertir son hôte; malheureusement, un domestique était allé déjà à la porte pour demander qui était là.

— *Gente de paz*, répondit-on. Et le domestique, reconnaissant la voix du corrégidor, ouvrit à ce fonctionnaire, qui entra suivi de deux autres magistrats subalternes et d'une vingtaine d'alguazils. Le corrégidor fit poser deux sentinelles à la porte, et monta l'escalier. Il se rencontra justement, dans le corridor de l'étage supérieur, face à face avec le chanoine, que l'âge et l'embonpoint ne rendaient pas très-agile.

« Seigneur chanoine, lui dit-il avec un sourire sardonique, nous vous remercions d'avoir bien voulu garder jusqu'à la nuit un voleur et un traître que nous n'aurions pu arrêter de jour sans causer beaucoup de bruit et de scandale. Allons, ayez la bonté de nous précéder jusqu'à sa chambre ; » et ce disant, il poussa devant lui le pauvre chanoine stupéfait.

Martin Diez dormait encore. Son sabre et ses pistolets étaient sur la chaise près de son lit : un alguazil s'en empara prudemment, et néanmoins, telle était la terreur qu'inspiraient la vigueur et le courage du fameux guerillero, que le corrégidor tremblait encore en posant la main sur cet homme qui allait se réveiller nu et sans armes au milieu de vingt ennemis. Martin Diez crut faire un rêve lorsqu'en se dressant sur son séant il vit quel cortége remplissait la chambre.

« Au nom du roi, Martin Diez, vous êtes mon prisonnier, lui dit le corrégidor.

— Au nom de quel roi? répondit l'Empecinado : je n'en connais pas aujourd'hui en Espagne. » Ce n'était qu'une pro-

Digitized by Google

testation du patriotisme ; car l'Empecinado avait compris tout d'abord que la résistance était inutile.

« Allons, levez-vous, Martin Diez, dit le corrégidor ; nous n'avons pas le temps de soutenir avec vous une thèse politique.

— Vil afrancesado ! s'écria Diez, vous avez raison aujourd'hui. Je vais vous suivre en silence ; mais un jour la bonne cause triomphera, et si vous êtes alors réveillé comme moi au milieu de la nuit, Espagnol indigne, vous ne marcherez pas comme moi sans remords à la prison où vous me conduisez. »

Le corrégidor ne fit aucune observation, s'estimant heureux de trouver Martin Diez si résigné. Celui-ci s'habilla, et se plaça de lui-même au milieu des alguazils, après avoir fait au bon chanoine un salut qui signifiait : Ce n'est pas vous qui m'avez trahi.

Pendant que tout ceci se passait chez l'honnête ecclésiastique, un certain nombre de personnes s'étaient rassemblées dans les rues, attirées déjà par le bruit d'une arrestation importante ; c'étaient presque tous des artisans et des journaliers, classe plus fidèle à l'Espagne que la classe élevée, qui s'était généralement prononcée pour les Français afin de garantir ses propriétés. Dans ce rassemblement était aussi Nicolas El Coco ; celui-ci se gardait bien de répondre aux questions qu'échangeaient entre eux tous ces hommes qui ignoraient encore quel personnage avait motivé ce déploiement de toutes les forces disponibles de la police. Il n'était inquiet que de la manière dont il réclamerait le prix de sa dénonciation. N'ayant pu indiquer dans quelle demeure l'Empecinado s'était rendu, il avait suivi le corrégidor pas à pas, mais il n'était pas entré chez le chanoine, n'osant pas braver le regard de l'homme trahi par lui. Il frissonna quand Martin Diez descendit dans la rue, et qu'Esteban le boucher, en le reconnaissant, dit aux autres : *C'est l'Empecinado !* A ce nom, un murmure se fit entendre dans le rassemblement, et le corrégidor parut craindre qu'on ne cherchât à délivrer son pri-

Digitized by Google

sonnier, car il pressa le pas, et les alguazils marchaient aussi avec une hâte qui indiquait la même inquiétude ; mais ni Esteban le boucher, ni Blas le mercier, ni aucun de ceux qui étaient là, ne bougèrent, trop saisis par la surprise pour tenter ce coup hardi, auquel ils ne s'étaient pas préparés. Mais Esteban remarqua le premier que Nicolas El Coco, après s'être caché honteusement derrière lui, se précipita tout à coup à la suite des alguazils. Esteban fit deux pas en avant ; sa large main arrêta par l'épaule le mendiant boiteux. Celui-ci se retourna terrifié, et lisant dans les yeux du boucher le soupçon qui l'agitait : « Au secours ! s'écria-t-il, au secours, señor corregidor. » Mais la main d'Esteban l'eut bientôt saisi à la gorge : « Misérable, lui dit-il, en étouffant ses cris, c'est donc toi qui as vendu l'Empecinado ! »

Deux ou trois lanternes furent approchées, et leur lueur montra la face hideuse du mendiant bouleversée par une horrible terreur. « C'est toi qui as vendu l'Empecinado ! » répéta le boucher sans lâcher sa victime, mais en lui laissant assez de souffle pour répondre.

« Non, señor, cela n'est pas ; j'ignorais où il était.

— Ah ! tu vas encore nier ! dit Esteban en serrant de nouveau le mendiant à la gorge de manière à lui faire rendre du sang par la bouche ; — menteur, c'est toi.

— Pardon, pardon, dit enfin le misérable, espérant au moins obtenir la pitié du boucher ; pardon, *je vendrai*, c'est vrai !

— Une corde ! une corde ! demanda Esteban, » et il lui en fut apporté deux ou trois....

Le jour venu, le premier objet qui frappa la vue du corregidor, lorsqu'il se mit à la fenêtre, fut le corps de Nicolas El Coco pendu à un arbre devant sa porte. Une pancarte de papier attachée avec une épingle sur sa poitrine était teinte du sang qui avait coulé de sa bouche, mais ce sang ne pouvait empêcher le magistrat afrancesado de lire l'inscription suivante :

Digitized by Google

LOS VENDEDORES DEL EMPECINADO :
NUMERO UNO,
VENGANZA (1) !

Le corrégidor ne put retenir un mouvement d'effroi et se détourna de la fenêtre en rêvant au *numéro* 2.

Cette démonstration hardie et significative dont les auteurs se gardèrent fidèlement le secret alarma les fonctionnaires de Burgo de Osma, et leur premier soin fut d'envoyer au village de San-Esteban de Gormaz, où il y avait trois cents hommes d'infanterie française, pour demander une garde destinée à protéger la prison. Ces troupes marchèrent au complet, puis d'autres furent expédiées pour les appuyer, et telle était l'importance de la capture qu'il y eut bientôt jusqu'à trois mille hommes dans la ville. On pensait que l'intention des vainqueurs était de faire passer l'Empecinado à un conseil de guerre ; mais il avait été arrêté par les autorités civiles et l'on jugea plus politique de le faire juger par un tribunal civil qui le condamnerait comme bandit et voleur ; la procédure serait plus longue, mais elle frapperait davantage les imaginations, et c'était un coup de parti d'enlever au courageux et populaire guerillero une partie du prestige qui s'attachait à ses prouesses. Le corrégidor reçut donc l'ordre de tout préparer pour le jugement du prévenu.

Quelques jours s'étaient écoulés depuis l'incarcération de l'Empecinado ; il était un matin étendu sur sa paillasse, réfléchissant à sa position, qui devait lui paraître désespérée. Aucun ami n'avait pu parvenir juqu'à lui, il pouvait très-bien se croire abandonné de Dieu et des hommes ; mais il était dans son caractère de ne jamais se désespérer, comme il le prouva bien quinze ans plus tard lorsque conduit au supplice il osa tenter, nu et sans armes, l'évasion la plus hardie qu'ait jamais tentée un condamné.

Quant au moment présent, il méditait sans doute quelque

(1) Les traîtres qui ont vendu l'Empecinado : numéro 1, vengeance !

Digitized by Google

entreprise digne de son audace, lorsqu'il entendit prononcer son nom très-distinctement, quoique avec l'intonation contenue de la prudence, et levant les yeux vers le seul endroit d'où pouvait provenir un son, il vit une tête d'homme à la petite ouverture grillée de sa porte.

« Martin Diez, ne me reconnais-tu pas? » dit la voix.

L'Empecinado se leva, et s'approchant reconnut les traits d'un cordonnier nommé Cambea, natif d'Aranda et qui avait servi avec lui dans la guerre de 1792. Logé dans la prison pour quelque peccadille, il pouvait aller et venir tout le jour dans la cour et les corridors; il pouvait même exercer son état avec la permissisn du geôlier en chef ou alcayde. Il avait guetté le moment favorable pour venir visiter son ancien camarade et lui offrir les moyens de faciliter son évasion. Après quelques mots échangés rapidement entre eux, Cambea se retira prudemment; mais il revint le soir avec un morceau de cire et prit l'empreinte de la serrure du cachot pour se faire faire une clef par un ami qu'il avait en ville et qui était serrurier de son métier.

De deux jours l'Empecinado ne le revit plus. Il commençait à croire que leur intelligence avait été découverte et que Cambea avait été condamné à une réclusion plus étroite, lorsque la porte du cachot s'ouvrit doucement et son ami le cordonnier entra une clef à la main, la face radieuse. Les deux prisonniers eurent bientôt fait leur plan, et il fut convenu qu'ils en essayeraient l'exécution le dimanche suivant, pendant la célébration de la messe.

Le jour fixé arriva : à dix heures du matin, la femme et la fille du geôlier, leur domestique et le tourne-clefs étant allés à l'église, il ne restait plus dans la prison que les prisonniers et le geôlier en chef, qui fut adroitement enfermé dans son appartement. Sans perdre une minute et observant le plus grand silence, Cambea se rendit au cachot de Martin Diez, l'arma d'un tranchet à son usage, le chargea sur ses épaules et le porta ainsi à la porte du geôlier.

Celui-ci n'était pas seul; avec lui était l'homme de loi au-

Digitized by Google

quel était confiée la procédure du jugement de Martin Diez, et ces deux hommes étaient tranquillement assis autour d'une vieille bouteille de Xérès, qu'ils vidaient en s'entretenant peut-être de la sentence et de l'exécution du fameux prisonnier. Tout à coup on frappe à la porte : *Adelante!* crie l'alcayde, et Cambea se présente :

« Seigneur alcayde, dit-il, le corrégidor est à la porte de la prison et désire vous parler. » L'alcayde se lève avec empressement et va pour recevoir le premier magistrat de la ville; mais à peine a-t-il franchi la porte derrière laquelle l'Empecinado était caché, que celui-ci fait un bond, quoiqu'il eût encore les fers aux pieds, le saisit d'une main par les cheveux et de l'autre lui serre la gorge. Au même moment, Cambea se jetait sur le légiste et l'enveloppait de son manteau comme un paquet; il le porte au cachot de Martin Diez où il l'enferme; puis revenant au secours de Diez, il l'aide à garrotter les mains de l'alcayde et à le bâillonner pour aller le déposer aussi au même lieu de sûreté que le légiste. Cela fait, il s'agissait de délivrer l'Empecinado de ses fers, ce qui devint assez facile avec les instruments trouvés dans la chambre du geôlier.

Mais le plus difficile ou le plus dangereux restait à faire : ce n'était pas tout que d'être les maîtres des clefs de la prison, il fallait en sortant traverser un corps de garde de factionnaires français. Cambea et Martin Diez avaient songé à ce dernier acte de leur petit drame. Le cordonnier mit bravement sur sa tête le chapeau à trois cornes de l'homme de loi et son manteau sur ses épaules ; le hardi guerillero se coiffa et se drapa de même avec le chapeau et le manteau de l'alcayde. Ainsi accoutrés, ils eurent le bonheur de s'éloigner sans être reconnus, sans même qu'on fît beaucoup attention à eux, et ils étaient déjà près de la porte de la ville, lorsqu'ils aperçurent un dragon d'ordonnance qui gardait deux chevaux sellés et bridés, attendant, selon toute apparence, quelque officier qui allait faire une promenade. Cette rue était d'ailleurs solitaire comme toutes

Digitized by Google

les autres, vu l'heure de la messe. L'Empecinado, fouillant une des poches de son manteau d'emprunt, y avait trouvé une tabatière pleine de ce tabac si fin qu'on appelle en Espagne l'*encarnado de los frayles*. Il en vida tout le contenu dans une main, et marchant droit au soldat, lui demanda la demeure de l'officier commandant. Tandis que le soldat lui répondait, Martin Diez lui jeta tout le tabac dans les yeux, puis lui asséna un coup de poing si vigoureux qu'il le renversa par terre étourdi et aveuglé. Alors lui ôtant son sabre, il s'élança sur la selle de l'officier, et Cambea prenant pour lui le cheval du dragon, ils partirent ensemble au galop.

Il y avait à peine cinq minutes qu'ils étaient hors de la ville, lorsqu'ils entendirent battre les tambours et sonner les trompettes. Ils virent même derrière eux un nuage de poussière; on les poursuivait; mais ils étaient bien montés. Ils gagnèrent les montagnes : trois jours après, l'Empecinado avait rejoint Mariano Fuentès, et se trouvait encore à la tête de sa guerilla.

(*Blackwood's Edinburgh Magazine.*)

Digitized by Google

Miscellanées.

ROMANS.

LES PREMIÈRES AMOURS D'UN FAT (1).

CHAPITRE PREMIER.

Les biographes aiment assez à attribuer aux qualités de leurs héros des origines héroïques. Puisque c'est ma destinée d'écrire moi-même ma propre histoire, je veux la raconter à ma manière, et je suis libre d'avouer que le trait distinctif de mon caractère provient du premier coup d'œil que je pus donner à ma personne dans la psyché du boudoir de ma mère : je n'avais qu'un an lorsque je me vis, et je devins un fat pour le reste de mes jours. On me permettra bien d'ajouter que j'étais un joli enfant. J'avais aussi mes petits caprices et mes moment d'humeur : heureusement on découvrit bientôt combien je me plaisais à moi-même, et quand mes cris ou mes pleurs importunaient ma mère : « Nourrice, disait-elle pour m'apaiser, mettez-le devant la glace, le pauvre enfant ! »

Admis de bonne heure dans le sanctuaire de la toilette, mes premiers joujoux furent les fleurs, les bijoux et tous les riches colifichets d'une lady à la mode. Telle était lady Ormington. Je dois dire que j'étais le premier de ses enfants qui obtînt ce privilége, partagé d'ailleurs avec quelques colonels des gardes et de jeunes membres du parlement. J'avais

(1) Note du directeur. Cet article, comme les autres de la Revue, ne pourra être reproduit sans l'autorisation expresse de la direction.

Digitized by Google

cependant un frère et une sœur; un frère mon aîné, destiné à hériter des titres de la famille; une sœur qui avait les mêmes droits à l'attention de sa mère; mais l'honorable (1) John Danby louchait, l'honorable Julia avait des cheveux rouges, et lady Ormington était aussi honteuse de ces deux enfants, que s'ils lui eussent été envoyés de l'hospice des enfants trouvés.

Depuis le jour de ma naissance, au contraire, les nourrices, les bonnes, les femmes de chambre, etc., furent unanimes à déclarer que j'étais l'image vivante de ma belle maman, et comme ma belle maman était la fille d'un gentilhomme de province, n'ayant eu pour toute dot que sa beauté, elle pouvait bien être excusable de montrer quelque partialité maternelle pour son portrait en miniature.

La vocation instinctive de ma mère était la toilette; elle semblait croire qu'elle ne pouvait trop donner de soins au culte de ces charmes qui lui avaient valu le cœur ou plutôt la main d'un lord. A force de tourmenter son imagination pour inventer des ornements nouveaux à l'usage de l'objet exclusif de son culte, elle eut l'honneur d'en mettre plusieurs à la mode : tel fut le *pouf* Ormington, qui eut la vogue pendant un mois. Si les *Annuals* et les *Keepsakes* eussent alors existé, elle y eût figuré comme la plus délicieuse vignette du volume : mais son portrait peint par Cosway, gravé par Bartolozzi, a excité l'admiration aux vitres d'étalage de tous les marchands d'estampes.

Je dirai peu de choses de mon noble père, lord Ormington; car, personnage influent à la chambre des pairs, il était à peine question de lui dans le boudoir où je passai ma première enfance. Plus tard je dus l'accuser seul de mon exil, lorsque je fus envoyé au pensionnat de Cheswick, véritable purgatoire où, comme dans un hôpital de fous, on com-

(1) NOTE DU DIRECTEUR. Le fils et filles de pairs n'ont droit qu'au titre d'*honorable*, et ne peuvent être, même par courtoisie, qualifiés de lord ou de lady, à moins que le pair ne soit aussi duc, marquis ou comte.

Digitized by Google

mença par me couper mes gracieux cheveux blonds pour me revêtir ensuite d'un affreux uniforme. Odieux souvenir : je me serais fait peur à moi-même si j'avais vu mon apparition dans la psyché de ma mère. Quelle triste existence fut la mienne jusqu'à ce qu'on me transférât au collége d'Eton ! Mais là encore je ne fus guère moins à plaindre. Lady Ormington avait vainement protesté; elle protesta encore lorsque je fus immatriculé à l'université d'Oxford : une éducation universitaire était bonne pour mon frère aîné ; mais qu'avais-je besoin du grec et du latin pour être un jour officier aux gardes ? Voudrait-on faire de moi, par hasard, un ministre de paroisse ?... Se voir la mère d'un prédicateur habillé de noir et ayant le droit de débiter en chaire un sermon pasillard sur les vanités du siècle !... quelle horreur pour lady Ormington ! Cette idée seule lui causa un évanouissement contre lequel il fallut employer tous les sels de son boudoir. On comprend qu'elle ne fit pas une seule fois le voyage d'Oxford pour venir y voir son infortuné fils Cecil : il est vrai qu'elle y avait laissé pendant quatre ans John, mon frère aîné, croître péniblement en science et en sagesse, et que ma sœur Julie était également oubliée dans la pension où elle espérait qu'avec le temps ses cheveux rouges passeraient à la nuance blonde.

Fort de l'antipathie de ma mère pour le régime universitaire, je sus abréger mon séjour sur les bords de l'Isis, la classique rivière d'Oxford, en me faisant expulser au bout de la seconde année. Je rentrai sous le toit paternel presque triomphant de cette distinction négative. Ma mère, en effet, me reçut à merveille en voyant sa miniature devenue un charmant Adonis de vingt ans ; mais mon père ne vit pas du même œil ce jeune étourdi qui, en perdant ses titres scholaires, perdait en même temps un bénéfice ecclésiastique réservé depuis des siècles au frère cadet de la famille, et qui ne valait pas moins de 2,000 £ (25,000 fr.) par année, outre la perspective de conduire un jour le titulaire sur le banc des évêques à la chambre des lords. Il ne daigna plus s'occuper de mon sort lui-même et m'adressa à ses hommes d'affaires, MM. Han-

Digitized by Google

mer et Snatch, demeurant dans ce quartier très-peu aristocratique, appelé Southampton-Buildings ; ils étaient chargés, me dit-il, de me faire connaître son ultimatum. Je ne pus m'empêcher de trembler un peu de cette menace, et ne voulant pas rester plus longtemps en suspens, j'allai le jour même chercher ma sentence chez ces honnêtes procureurs.

Un clerc ou un laquais, ces deux créatures se ressemblent dans les antres de la chicane (mais celui-ci, je crois, cumulait), au lieu de m'introduire dans l'étude, me pria de passer dans le salon du premier étage : le salon ! ces gens-là osent appeler salon une grande pièce presque aussi nue qu'une grange. Je jetais autour de moi un regard assez dédaigneux, lorsque j'aperçus qu'à une table près de la cheminée (on était au mois d'avril) une jeune dame était assise et brodait... Pensant que c'était la moitié d'un des procureurs de mon noble père, je ne mis trop si l'expression de mon dédain n'allait pas être deux fois plus impertinente encore... mais la jeune dame tourna la tête, et je me sentis disposé à être au moins affable en voyant la figure la plus poétique du monde. Quels yeux! quels cheveux! quelle peau! et puis quelle élégance dans la simplicité! quel charme de tournure et quelle dignité!... Loin d'être écrasée par mon affabilité protectrice, par l'accent dégagé avec lequel je lui dis : « Que madame ou mademoiselle ne se dérange pas, » ce fut elle qui m'humilia en me disant : « Asseyez-vous, monsieur, » à peu près comme lady Ovmington l'aurait dit à son apothicaire. Après ces paroles elle me tint la place.

Mon premier mouvement, quand elle fut partie, fut de me regarder dans la glace, non plus pour m'admirer tout d'abord, selon mon habitude, mais pour me demander avec doute si une femme quelconque avait réellement pu braver les grâces homicides de mon individu. Non : le nœud de ma cravate était sublime, mon jabot blanc comme neige, etc., etc. Bref, la dame n'avait pu être insensible sans vouloir bien positivement m'outrager.

Mes réflexions furent interrompues par l'entrée du vieux

Digitized by Google

Hanmer : il se frottait les mains, il aspirait son souffle ; entrée classique des dentistes, des procureurs et autres bourreaux du corps humain ou de la pensée. Mon salut devait lui témoigner toute ma répugnance, et il eut beau me tendre la main avec la franchise nonchalante d'un homme qui se sentait investi par mon père d'une sorte d'autorité sur moi, la mienne se refusa à son insolente étreinte. Il n'en fut pas décontenancé : ces gens-là digèrent à merveille tous les affronts de notre classe ; et le vieux procureur continua à me regarder avec le sourire de pitié que l'ogre dut adresser au Petit Poucet avant de le mettre sous la cage à poulets.

« Mon cher jeune gentleman, me dit-il, j'ai le regret d'avoir à vous exprimer le déplaisir qu'éprouve mon noble client lord Ormington... » J'épargne à mon lecteur le sermon qu'il me débita et que je résume en ces termes : « Vous ne pouvez plus être homme d'église, M. Cecil Danby ; votre père ne veut pas que vous soyez homme de guerre ; mais si vous voulez embrasser la carrière diplomatique, le ministre avec qui *nous* sommes en bonnes relations consent à vous attacher à ses bureaux, et si vous vous y conduisez bien, nous vous y ferons toucher les quatre cents guinées dont vous avez jusqu'ici joui à Oxford. »

Je fus agréablement surpris, moi qui m'attendais à toutes les rigueurs paternelles, entre autres à être exilé dans nos propriétés d'Irlande, au moment où les salons du beau monde allaient s'ouvrir ; mais voulant débuter en vrai diplomate, je dissimulai au lieu d'accepter cet *ultimatum* avec enthousiasme, et répondis que j'y réfléchirais. « Dans quelques jours, dis-je, je viendrai vous porter, monsieur, ma résolution... Il me reste, monsieur, à regretter d'avoir tout à l'heure dérangé Mrs. Hanmer. »

Il n'est pas de vieux barbon de soixante-cinq ans, marié ou célibataire, qui ne soit enchanté qu'on lui attribue une jolie femme de dix-huit.

« Mrs. Hanmer ! s'écria le procureur évidemment flatté. Miss

Digitized by Google

Emily, vous voulez dire. Oh ! c'est bien sa faute si elle s'est trouvée ce matin dans le salon : elle savait que je vous y attendais. »

Sa faute ! péché moins que véniel à mes yeux. Sans doute miss Emily... n'importe son autre nom, avait entendu parler de l'élégant Cecil Danby et désirait savoir si la renommée ne le vantait pas trop. Cependant pourquoi avait-elle été si froide ? J'étais curieux ; mais je dus continuer à feindre, me proposant de revenir. Je saluai donc sans ajouter une phrase, et je partis avec l'air de la plus aristocratique indifférence.

CHAPITRE II.

Mon père était un homme tel qu'on n'en voit guère hors de l'Angleterre : réservé sans être contemplatif, de bonne compagnie sans être sociable, nullement méfiant sans avoir confiance en personne ; froid, très-peu expansif, et démonstratif encore moins ; remplissant les plus petits devoirs de la vie si gravement qu'il faisait croire qu'ils avaient de l'importance ; par sa gravité comme par son avarice de paroles prêtant un air de mystère à son insignifiance, il semblait avoir peur de laisser deviner ce qu'il voulait faire, et cependant qu'avait-il à craindre ?.. Dieu sait s'il fit jamais rien qui valût la peine qu'on en parlât ! C'était d'ailleurs un homme moral. Ses affaires avec Hanmer, avec son banquier ou avec le ministre, auraient pu se traiter sur la place publique sans faire tort à sa réputation ou à sa vertu politique ; cependant il semblait redouter que son valet de chambre sût le mardi qu'il avait le mercredi un rendez-vous avec l'un des trois ; et quant à sa femme... il est vrai qu'auprès de celle-ci il avait des motifs suffisants pour être réservé.

Lorsqu'au bout de deux jours de réflexion je l'abordai avec l'intention de lui signifier que j'acceptais son fameux *ultimatum*, je ne fus pas surpris d'être renvoyé une seconde fois à son procureur : « Pour tout ce qui est affaire, me dit-il, je désire communiquer avec vous par une tierce personne. » A dire vrai, si je n'avais pas compté sur cette

Digitized by Google

réponse, je ne me fusse pas volontiers adressé à lord Ormington, et je me rendis chez Hammer très-curieux de revoir miss Emily.

M. Hammer était sorti, son associé était en voyage depuis la veille. « Veuillez bien, dis-je au clerc, informer miss Emily que j'ai à lui parler de la part de lord Ormington. » Ce nom, le nom du client le plus important de l'étude, produisit son effet; on me conduisit au salon.

Cette seconde visite, attendue ou inattendue, ne déconcerta pas encore miss Emily : ce fut avec une hauteur superbe qu'elle se leva et attendit ma harangue; et moi, ce fut en balbutiant un peu que je lui dis :

« Pardonnez, miss, si j'ose vous demander la faveur de vous charger d'un message confidentiel pour M. votre père. »

Son père! Aurais-je été bien persuadé, ce dont je doutais, qu'elle était la fille du vieux procureur, à sa rougeur, à l'émotion de son regard, à sa surprise, à son indignation même peut-être... je vis que je me trompais. Elle ne répondit pas, et moi, vraiment confus, je ne savais si je devais répéter ma demande à la fois si humble et si impertinente. Je sentais que je devais avoir l'air d'un renard pris au piége.

« Que désirez-vous que je communique à M. Hammer à son retour? dit-elle enfin après une minute de silence, et d'un ton si modéré que, si j'avais excité son indignation, elle était déjà apaisée.

— Simplement que vous veuilliez bien lui apprendre que j'accepte les conditions qui m'ont été proposées par son intermédiaire, répondis-je, n'osant pas être plus explicite, ni lui révéler la situation singulière qui la rendait, elle et M. Hammer, l'unique moyen de communication qui pût exister entre un pair du royaume et son fils résidant sous le même toit.

« J'ai l'honneur de parler à M. Danby? » demanda-t-elle froidement.

Je fis un salut affirmatif.

« Je ne manquerai pas de répéter votre message, » continua-t-elle en avançant la main vers la sonnette, comme pour

Digitized by Google

me faire comprendre que mon audience était terminée. Il n'y avait plus qu'à me retirer, et je le fis la tête basse, n'ayant gagné à mon impertinente intrusion que de descendre encore un peu plus bas dans l'estime d'Emily et dans la mienne.

La fille ou la nièce d'un procureur! murmurai-je comme pour me venger par l'accent méprisant avec lequel j'essayais de prononcer ces mots! et j'allai me réfugier dans le boudoir de ma mère. Hélas! pendant mon séjour à Eton et à Oxford, les années avaient marché pour elle : la brillante lady Orrington était une coquette sur le retour ; elle recevait encore une petite cour à sa toilette, mais son épagneule y était seule quelquefois avec sa maîtresse. Je lui fis part des intentions de mon père et de mon acceptation.

« Ainsi, dit-elle, un jour ou l'autre vous pouvez être un ambassadeur. En attendant, vous resterez en ville; je vous donnerai une de mes entrées à l'Opéra et vous présenterai à la duchesse de Mercymusk. Tâchez de vous décrasser de la poussière universitaire; mais évitez surtout deux choses, le jeu et la politique. Le jeu et la politique sont l'apanage des fils aînés. Si John n'était pas si stupide, il pourrait faire parler de lui à Newmarket ou au parlement; mais John ne fait que lire; jamais il ne fut destiné à jouer le rôle d'un gentleman.

— Et comment me recommandez-vous de passer mon temps? lui demandai-je pour me prêter à ses folles idées; mais en ce moment quelqu'un entrait dans le boudoir.

— Ah! ma chère lady Harriet, comment êtes-vous? dit ma mère; vous venez me chercher pour aller chez la duchesse, et je n'ai pas même commencé ma toilette.

— Dépêchez-vous donc! répondit une jeune dame qui prit une chaise et s'assit près du feu comme si elle était chez elle : Vous avez oublié notre rendez-vous en prêchant votre fils; c'est un plaisir comme un autre. Je vous en prie, monsieur, me dit-elle à moi, en me faisant un geste qui indiquait qu'elle me demandait un écran, êtes-vous le jeune gentleman qui s'est fait expulser d'Oxford? »

Digitized by Google

Je reconnus alors la figure d'une jeune lady, plus jeune de douze années que ma mère.

« Oui, madame, c'est moi-même, répondis-je, et je ne regrette pas ce brusque congé, qui me procure l'honneur de me présenter aujourd'hui à lady Harriet Vandeleur. » Ce disant, je lui remis l'écran avec un air de galanterie que je me persuadai être irrésistible.

Elle le reçut avec un éclat de rire, et me toisant de la tête aux pieds :

« Est-ce que le style des compliments à la Grandison est encore en vogue dans nos universités? me dit-elle.... Ma chère lady Ormington, allez vite passer une autre robe, je vous prie, et je continuerai votre rôle auprès de ce jeune homme... Il n'est pas mal, pour un ourson universitaire. Confiez-le-moi, je verrai ce qu'on en peut faire. »

J'allais encore me lancer dans un compliment académique pour lui exprimer le plaisir de tomber aux mains d'une telle institutrice; mais un coup d'œil malicieux m'y fit renoncer. Lady Harriet était une Irlandaise d'une *naïveté* qui frisait l'effronterie. Oui, c'eût été de l'effronterie chez une femme laide; mais chez la jolie et piquante lady Harriet c'était un charme de plus.

« L'*ourson* doit-il rester debout ou s'asseoir? ou bien lui permettez-vous de s'agenouiller à vos pieds? lui dis-je quand ma mère eut quitté le boudoir, et m'agenouillant en effet.

— A mes pieds! dit-elle, pas mal, quant à l'attitude, mais c'est une bévue quant à l'intention. En me faisant une déclaration burlesque, vous semblez me dire que vous ne m'en ferez jamais une sérieuse. Allons, relevez-vous... avec grâce, et tâchez de ne pas paraître trop empesé dans votre cravate. »

Cette étourderie, calculée ou non, chez une jeune veuve, me rendit muet; je fus dompté comme le sont les lions et les tigres par le sang-froid de leurs gardiens. Lady Harriet me laissa le temps de me remettre en faisant une sortie contre l'ameublement du boudoir maternel, qu'elle trouvait en arrière d'un siècle sur la nouvelle mode; puis elle daigna s'in-

Digitized by Google

former de la carrière que j'allais suivre, et n'eut pas trop d'objections à exprimer contre la diplomatie.

« Venez-vous avec nous chez la duchesse ce soir? me demanda-t-elle.

— C'est vous qui pouvez me l'apprendre, lui répondis-je : aurai-je cet honneur? J'attends vos ordres, mylady. Et je la regardais avec une galanterie maladroite.

— Mes ordres! en ce cas, je vous ordonne de rester : bien mieux, je vous ordonne de rester *chez vous*, jusqu'à ce que vous soyez propre à aller en société. Votre éducation est tout entière à faire; vous êtes à mille lieues de la plus petite des choses qui sont indispensables pour être souffert dans notre monde : vous feriez peut-être sensation; mais faire sensation est un triomphe vulgaire; il s'agit d'entretenir cela, et pour y réussir, il vous faudrait toujours marcher sur la tête (moralement parlant); or, cette attitude, comme tout ce qui est forcé, deviendrait fatigante pour vous, ennuyeuse pour les autres. Se maintenir en faveur, comme il convient à un homme bien élevé, voilà l'essentiel, et c'est ce qui exige simplement une certaine dose de bon sens. Avez-vous du bon sens? Pour le savoir, pour en être sûr, commencez, mon jeune ami, par vous dépouiller de votre présomption : *Il faut apprendre à vous effacer*.

— J'apprendrai tout ce que vous daignerez m'enseigner, lui dis-je; mais comment parvenir à être humble, quand la simple faveur de vous inspirer quelque intérêt ne pourrait que centupler cet amour-propre, dont vous me faites un crime.....

— Mais c'est de la logique, je crois. Allons, vous n'avez pas perdu tout votre temps à l'Université, mon jeune étudiant; et moi qui croyais que notre jeunesse n'allait à Oxford que pour y oublier le peu qu'elle pouvait savoir.... Néanmoins, non pas pour vous, mais pour moi-même, je consens à me charger de vous; car, puisqu'il sera de ma destinée de voir beaucoup le fils favori de ma meilleure amie, ce serait un fléau sérieux que de vous trouver toujours aussi présomp-

Digitized by Google

tueux, aussi inculte et aussi fat que ce soir. Allons, ne hérissez donc pas vos plumes comme un coq en colère... Vous n'y gagneriez rien que de vous faire moquer de vous. Je vous le répète, cette franchise un peu brusque, qui me va si bien à moi, jeune veuve, c'est-à-dire à mes *beaux yeux* et aux *beaux yeux de ma cassette;* cette franchise serait détestable dans un jeune homme dont les yeux ne sont pas plus beaux que ceux d'un autre, et dont la cassette est une cassette de cadet de famille, c'est-à-dire très-contestable. Pour réussir parmi nous, vous devez réduire votre rire à un sourire, votre grosse voix à une demi-voix, vos assertions à des suppositions. Pendant quelques années encore, vous n'avez aucun droit d'avoir une opinion à vous; une petite toux de vos aînés vous couperait la parole. Le jury se compose de ceux qui ont dix ans de plus que vous. Les hommes de trente ans sont tout à Londres, hommes assez âgés pour avoir du tact, pas assez pour avoir de la sagesse. Aussitôt que nous devenons réellement sages, nous devenons indulgents... témoin moi, qui ai trente-trois ans... Aussi, tout en vous signalant vos défauts, je suis assez bonne pour souhaiter que vous vous corrigiez, et là-dessus, bonsoir. J'entends le froissement de la robe de soie de lady Ormington, et j'en suis d'autant plus aise que vous voilà prêt à éclater... Je n'aime pas les explosions. »

Dans le fait, j'avais fait plus d'un effort pour l'interrompre, mais sans succès. Il n'y avait pas moyen de faire baisser pavillon à cette charmante audace.

« Bonsoir, ajouta-t-elle, en portant la main à ses lèvres, à la mode d'Italie; vous n'êtes pas encore suffisamment dans mes bonnes grâces pour que j'accepte votre bras jusqu'à ma voiture. Prouvez-moi votre docilité en restant ici pendant que nous allons chez la duchesse perdre notre temps, notre argent et notre bonne humeur. Lisez quelque livre utile... les *Mémoires de Grammont*, ou un roman de madame de Souza, par exemple; vous y apprendrez le bon français et les bonnes manières. »

En dépit de son injonction, je la reconduisis jusqu'à la porte

Digitized by Google

de l'hôtel; je lui serrai même la main lorsqu'elle l'appuya sur la mienne pour entrer dans sa voiture; mais après cela, je me trouvai presque hors d'haleine, à force de lutter contre mon dépit et ma surprise.

Quoi donc! moi! un des jeunes gens les plus fashionables de l'Université, j'étais ainsi bafoué par une jolie femme. Après tout, elle avait daigné me donner quelque espoir... elle s'occuperait de moi... elle ne m'aimait pas encore, mais elle m'avait pas dit qu'elle ne m'aimerait jamais. Ah! c'était peut-être un défi! Oui, je la forcerai de m'aimer... oui, je le jure, elle m'aimera, elle m'adorera, et.... même elle m'épousera. Je ne suis pas sûr de m'être servi ce soir-là du verbe *épouser*; mais ce fut au moins d'un terme équivalent. Le fait est qu'à vingt ans et six mois, un frère cadet n'est pas encore très-sûr de faire un si riche mariage.

Le lendemain, j'étais encore dans les mêmes dispositions, lorsque je reçus une lettre qui réveilla en moi un autre sentiment: c'était du vieux Hammer. Je ne pouvais espérer que ce digne procureur mentionnerait le nom d'Emily, et cependant je fus désappointé comme si je l'eusse espéré, lorsque j'arrivai à la signature. Enfin, dis-je avec Hafiz: *Je ne suis pas la rose, mais j'ai vécu avec elle.* L'épître d'un homme d'affaires est-il rien de moins poétique au monde, rien de plus sec, rien de plus sentencieux? Eh bien! celle-là, avant que je l'ouvrisse, avait pour moi un parfum, un bouquet, une émanation céleste. Quand je l'eus parcourue, il se trouva qu'elle m'annonçait tout simplement que j'avais à ma disposition, chez le banquier de mon père, le premier quartier de ma pension, et que le ministre des affaires étrangères, lord Votefileh, m'attendait le lundi suivant dans ses bureaux pour m'y installer lui-même. Cent guinées à toucher! la porte des honneurs qui s'ouvre pour vous. Ah! que j'étais bien un écolier de vingt ans, pour pour ne pas voir là plus de poésie que dans tous les ouvrages réunis de Crabbe, Scott, Byron, Wordsworth, Moore, etc., etc.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Le lundi suivant, je fus donc enrôlé parmi ces esclaves de la nation qui passent cinq heures de la journée à tailler des plumes ou à dessiner des chevaux, des chiens, des caricatures, etc., etc., sur le papier de Sa Majesté dans Downing-Street. J'avais avec moi jeunesse, santé, espérances; je crus que je devenais *mon maître*. Ces cinq heures étaient bientôt écoulées. Après mon jour de servage *officiel* commençait mon jour de servage amoureux; car je me rendais au moins trois fois la semaine des bureaux de Son Excellence aux charmants salons de Grosvenor-Place, où présidait lady Harriet Vandeleur. Cet aimable tyran n'était jamais visible avant quatre heures. Elle ne se levait qu'à midi (l'*aurore des jolies femmes*). Je me demandais quelquefois comment elle passait le temps depuis son lever jusqu'à l'heure où ses salons étaient ouverts. J'avais bien vu dans mon enfance lady Ormington consacrer six heures consécutives à divers détails de sa toilette; mais c'était une époque où l'arrangement de la parure d'une dame n'était pas une petite affaire; il ne fallait pas moins d'une heure alors pour se lacer; tandis que lady Harriet était à la tête de cette école du *Déshabillé*, qui improvise une beauté, avec tous ses atours, en trente minutes. Lady Harriet portait invariablement une robe de mousseline d'une finesse exquise et d'une blancheur irréprochable : ses cheveux étaient toujours noués avec la plus grande simplicité, sans colifichets ni rubans. Enfin, à l'heureux moment où j'étais admis en sa présence, elle montrait un air enjoué, qui annonçait le contentement du cœur... des yeux rayonnants d'intelligence, des lèvres fraîches, des joues animées par la conscience de sa beauté : non, avec une figure si expressive, une femme ne saurait cacher à des yeux jaloux si elle a été trop tendrement occupée en votre absence.

Je n'avais aucune occasion de résoudre mes doutes. Le hasard m'avait favorisé d'un tête-à-tête lors de notre première

Digitized by Google

entrevue; mais depuis je ne la vis plus seule. Nous nous rencontrions dans la foule du monde ou chez elle; mais je ne pouvais jamais arriver dans son salon qu'entre quatre et cinq heures: il était déjà plein. Un jour, que j'avais dérobé un quart d'heure sur mes fonctions officielles, et que je mettais le pied dans Grosvenor-Place, cinq minutes avant quatre heures, je me trouvai devancé par un certain colonel Morley, le plus laid des officiers de la garde, mais très-aimable et très-séduisant. Je ne veux pas dire qu'il me séduisit, *moi*; au contraire, il y avait dans son regard perçant une sorte d'ironie de bon ton qui me glaçait le cœur. Sous l'influence de ce regard, je sentais mon esprit s'évaporer, et mes plus piquantes anecdotes échapper à ma mémoire : comment n'aurais-je pas détesté un pareil homme? c'était mon mauvais génie.

Ne pouvant arriver le premier, je m'arrangeai pour rester un jour le dernier, et ma petite manœuvre pour garder seul le terrain fut si discrète et si calme, que lady Harriet, qui arrangeait ses vases de fleurs, me récompensa par le don d'une branche d'héliotrope.

« Vous avez fait des progrès, M. Cecil Danby, me dit-elle, il est juste que vous receviez un gage d'approbation et d'encouragement. Franchement, vous possédez presque par cœur la plus difficile des leçons, celle de vous contenter d'être une des fractions du grand tout, un des mille anneaux de la chaîne sociale. Ceux qui prétendent à davantage ne deviendront pas même cela. Vous n'avez à présent aucun droit de vous *individualiser*, vous devez vivre de la vie de la masse, agir de son action, sentir de sa sensibilité.

— Sous un rapport, répondis-je avec chaleur, je sens en effet ce que sent la masse, c'est lorsque je vous adore...

— Ma voiture est à la porte, interrompit lady Harriet, et si vous n'avez pour me remercier de ma gracieuseté que de pareilles platitudes...

— Votre gracieuseté! m'écriai-je avec le soupir d'un tendre reproche.

— Ne traitez pas la chose trop légèrement, répliqua-t-elle,

Digitized by Google

car je vous loue encore plus par l'effet de mon indulgence que par suite de vos mérites. Vous êtes en bon chemin : vous avez appris à vous habiller simplement et à vous tenir sur le second plan du tableau ; mais vous avez encore des mondes de sagesse à acquérir. Vous parlez trop et vous riez trop. Vos dents sont belles, vous avez de l'esprit ; mais cela ne suffit pas pour vous rendre excusable de vouloir dominer par la voix dans un salon, où votre verbiage réduit au silence des personnes qui avec plus d'esprit que vous ont la voix moins forte... Regardez le colonel Morley.

— Grand merci, madame : j'aimerais mieux l'écouter que le regarder.

— C'est tout l'opposé de vous, me dit-elle pour rétorquer mon impertinence. Vous feriez bien toutefois de l'étudier et de prendre modèle sur l'*insouciance* d'homme bien élevé avec laquelle il consent à rester inaperçu pour laisser la carrière ouverte à un spirituel étourdi qui a son début à faire dans le monde. »

J'eus quelque peine à me contenir après cette insulte ; mais lady Harriet avait un sourire si piquant dans son sarcasme, et, pour ajouter quelque emphase à ses paroles mordantes, elle fit un geste avec une main si blanche et si mignonne, que je la laissai continuer :

« Où est la fleur que je viens de vous donner ? » demanda-t-elle en pensant peut-être qu'elle n'avait pas assez ménagé mon amour-propre.

Je répondis en portant la main sur mon cœur.

« Ayez la bonté de la placer à votre boutonnière, continua-t-elle froidement. Supposez-vous que je vous aime assez pour vous donner une fleur dont je ne voudrais pas vous voir vous parer ? Je vous l'ai donnée comme Napoléon donne une décoration : la croix d'honneur cesserait d'enfanter des héros si on la portait en cachette. »

A mon retour d'Oxford, l'ordre de faire montre d'une fleur reçue de sa main aurait flatté ma vanité ; mais je n'étais plus si novice. Je vis qu'elle n'avait aucune crainte d'être com-

Digitized by Google

promise par moi; je sortis, et à peine étais-je dans la rue, que je jetai sur le pavé la branche d'héliotrope, espérant que lady Harriet l'apercevrait là en montant dans sa voiture :

Nam capitè conculcatur nimis ante metutum.

Les jeunes gens qui aiment pour la première fois sont presque aussi susceptibles, ont peur du ridicule presque autant que les vieillards qui aiment pour la dernière. J'étais furieux de dépit. Être le jouet d'une coquette... le plastron d'un colonel Medley! Pendant dix jours, que l'ennui me fit trouver aussi longs que quinze, je me privai d'aller à Grosvenor-Place. En me montrant à l'Opéra et dans les autres lieux où je rencontrais lady Harriet, j'avais l'espérance secrète que j'allais recevoir un de ces jolis billets à pattes de mouche qui m'avaient frappé avec d'autres adresses que la mienne sur la table de son salon. Mais j'attendis en vain, et je perdis patience : la société piquante de lady Harriet m'était devenue indispensable.

« Depuis quand de retour en ville, M. Danby? me demanda-t-elle d'un ton protecteur lorsque j'entrai.

— Je n'ai pas quitté Londres, lui répondis-je, piqué d'être forcé de proclamer tout haut un fait dont je la savais parfaitement instruite.

— Ah! je croyais. Vous avez été malade, n'est-ce pas?

— Je me suis très-bien porté, mylady, et j'ai vu, il y a trois jours, à l'Opéra, que vous jouissiez aussi de toute votre santé.

— Ah! que l'Opéra est détestable cette saison! Si on ne nous donne rien de mieux, je finirai par renvoyer ma loge, dit lady Harriet en se tournant vers la marquise de Devereux, une des nouvelles mariées de l'année.

— C'est ce qu'on dit toujours, remarqua la jeune marquise en souriant, et puis l'on renouvelle toujours son abonnement. Il semble qu'on ne peut se passer de ce spectacle, tout mauvais qu'il est.

— Oui, au commencement et à la fin de la saison, reprit

Digitized by Google

lady Harriet, quand on n'a rien de mieux; mais en ce moment il me faudrait pour y aller plus de temps... et de patience que je n'en ai. »

L'hypocrite! elle ne manquait pas une seule représentation. Aussi j'y allai ce soir-là et me plantai en face de sa loge, voulant au moins exciter en elle sinon la honte, au moins le remords. Comme je m'y attendais, elle y vint; comme *je ne m'y attendais pas*, elle y vint avec la jolie marquise, et je distinguai au fond de la loge le colonel Morley! Je fus bientôt certain que lady Harriet jetait sur moi un de ses plus ironiques regards. Je résolus d'affecter au moins l'indifférence, et me mis à promener ma lorgnette sur tous les rangs de loges, passant en revue les beautés présentes avec l'impertinence d'un novice...

Tout à coup j'aperçus à demi cachée derrière le rideau d'une troisième... oui, c'était elle ou un ange... miss Emily, aussi belle que jamais; miss Emily, si belle, que la surprise de la voir là fut effacée par la surprise plus grande encore que me causa la réflexion d'avoir laissé passer un mois sans me souvenir d'elle!

Je n'eus bientôt plus d'autre pensée que celle de la voir de plus près, de lui parler si c'était possible. Je me dirigeai donc vers les troisièmes loges, et me plaçai de manière à y vérifier que M. Hanmer n'était pas là pour garder celle que, par une insolente supposition, je persistais à croire de sa famille. Elle avait pour chaperon une vieille dame, vêtue de noir comme elle. Depuis un mois, je n'arrêtais plus mes regards que sur ces teints fanés de la vie fashionable, qui, vus en masse avec la peinture fraîche de leur fard, n'excitent ni surprise ni dégoût. Mais l'aspect de cette beauté si jeune, si brillante, si pure, m'inspira une admiration qui fit terriblement tort dans mon cœur à lady Harriet et à toutes les autres belles dames de la salle. Comment résister à la tentation d'aller l'admirer de plus près encore, au risque d'être de plus en plus mal reçu? Je me fis ouvrir sa loge, non sans émotion, et ce ne fut pas avec trop d'assurance que je pris un air dégagé pour

Digitized by Google

demander des *nouvelles de M. Hanmer*. Les réponses d'Emily furent aussi froides que succinctes. Elle me mit à ma place, comme on dit vulgairement, et je me trouvai si petit à côté d'elle, que j'aurais tenu, je crois, dans une coquille de noix. Quand elle vit que je ne quittais pas la loge, que je continuais même mes questions, elle se tourna tout à coup vers sa vénérable compagne, et elles s'entretinrent ensemble dans une langue inconnue. Ignorant comme tous les jeunes diplomates frais éclos des bancs d'Oxford, je reconnus seulement qu'elles ne parlaient ni anglais, ni français, ni allemand; mais je n'aurais pu dire si c'était en russe, en hongrois, en polonais, en espagnol ou en portugais. Dans la bouche de la vieille dame, c'était un langage grave et sonore; dans celle d'Emily, un langage facile, doux et d'une mélodie ravissante. Je fus doublement fasciné par les yeux et les oreilles : j'aurais voulu m'éloigner; je ne le pouvais plus, et j'osai même, pour jouir plus complétement de mon extase, me glisser sur la seconde chaise, à côté de l'enchanteresse, sa compagne paraissant ne pas se soucier de se montrer sur le devant de la loge, peut-être à cause de la sévérité de son costume au milieu de toutes ces parures aristocratiques de bon et de mauvais goût. Ayant plongé un regard dans la salle, et m'étant assuré que j'étais aperçu par lady Harriet et par mes amis de l'orchestre, je sentis une assez forte dose de ma fatuité indiscrète pour exprimer à Emily le regret de la trouver dans une si mauvaise loge : « Permettez-vous, ajoutai-je de mon ton le plus insinuant, que je vous envoie, un de ces soirs, la loge de ma mère? c'est une loge de balcon, d'où l'on a le plus *beau coup d'œil* du ballet. »

Emily me regarda d'un air calme, quoique un peu surprise, mais sans prononcer une syllabe, et je continuai, comme pour lui rappeler la nature du lien qui nous mettait en rapport elle et moi : « Si lord Ormington avait su que vous aimiez l'Opéra, je suis convaincu qu'il aurait eu l'honneur, il y a longtemps, de l'offrir à M. Hanmer. »

J'en étais très-peu *convaincu*. Lord Ormington n'aurait pas plus osé disposer de la loge de ma mère que celle-ci de son

Digitized by Google

argenterie de famille; mais je voulais que la fille ou la nièce du vieux procureur se souvînt des égards qui étaient dus au fils du plus noble et du plus important client de l'étude.

J'obtins ici tout juste un léger salut de tête, et puis Emily reprit sa conversation en langue inconnue. Avec la susceptibilité de mon ignorance, je me persuadais qu'on parlait de moi, et je me sentis si mal à mon aise dans une pareille situation que je me levai, je sortis de la loge et redescendis aux premières, où voyant que Morley n'était plus auprès de lady Harriet, je m'insinuai à sa place.

Là du moins j'obtins enfin un succès. Jamais lady Harriet n'avait été plus affable. On m'avait certainement aperçu aux troisièmes... c'est-à-dire à côté de la beauté la plus remarquable de la salle; peut-être aussi punissait-on à mon profit le colonel de sa désertion. Cette seconde idée, cette peur d'être un *pis-aller* me rendit toute ma vanité : à une coquetterie manifeste je ripostai par une amabilité inaccoutumée. J'avais à cacher d'ailleurs mon échec des troisièmes, et je me fis irrésistible par une gaieté factice, appelant à mon secours ce jargon fashionable aussi aisé à apprendre que l'art de mentir, quand on veut bien y appliquer son esprit. Je crois vraiment que j'inspirai lady Harriet elle-même : elle était là pour moi comme une fée qui laissait tomber des perles et des diamants de ses lèvres; mais j'avais à venger une défaite, et je la pris pour victime en l'admirant beaucoup moins que je ne m'admirai moi-même, je veux dire en restant dans les termes de la plus tendre galanterie... Mon véritable amour était désormais ailleurs. Aussi, cinq minutes avant la fin du ballet, au milieu d'un feu croisé de bons mots et d'anecdotes agréablement brodées, je me levai comme si je me rappelais un engagement, je fis une profonde révérence et je disparus.

Rien ne pique une femme du monde comme de se voir ainsi désertée par le cavalier qui vient de trouver une confortable hospitalité dans sa loge. N'est-ce pas lui déclarer hardiment qu'il dédaigne l'honneur de l'escorter jusqu'à sa voiture? Mais c'est un double affront quand l'ingrat a juste-

Digitized by Google

ment assez occupé l'attention de la dame pour tenir respectueusement à l'écart tout autre courtisan de ses charmes qui aurait pu penser à venir faire preuve d'assiduité à ce moment final.

Je ris en moi-même de mon ingratitude et me dirigeai vers l'escalier des troisièmes, curieux de voir sous quelle escorte masculine sortirait Emily. J'eus peine à faire une trouée à travers la foule qui descendait déjà, et cette partie de la salle était à moitié dégarnie lorsque j'y arrivai.

Toute personne assez malheureuse pour fréquenter les théâtres de Londres, soit en ce temps-là, soit aujourd'hui, a dû remarquer avec indignation combien est grossière cette classe populaire qui remplit les galeries, et combien aussi est inconvenante une autre classe mieux née peut-être, mais presque aussi mal élevée, dont la galanterie consiste à regarder effrontément une femme, et l'héroïsme à tuer un homme en duel.

Je trouvai la loge d'Emily assiégée par un groupe de Lovelaces de cette seconde classe, qui attendaient que la *belle personne* sortît, et qui la tenaient prisonnière par la peur des insultes auxquelles elle se voyait exposée. J'eus un bon mouvement, et j'offris à ces dames de leur donner le bras : cette offre fut acceptée après qu'Emily eut adressé quelques phrases rapides à sa compagne, et je compris qu'elle lui citait les noms de lord Ormington et de M. Hanmer pour lui expliquer qui j'étais. « Je crains bien, dis-je alors en voyant son air ému, que vous ayez éprouvé déjà quelque désagrément ; daignez seulement me montrer l'individu qui... »

Elle m'interrompit. « Si j'accepte votre politesse, me dit Emily, c'est à la condition que vous ne ferez aucune attention à ce qui a pu arriver ou peut arriver encore par rapport à nous. Rien ne me choquerait comme de devenir le sujet d'une dispute en public. »

Tout cela se passait sur le seuil de la loge, et déjà la vue d'un protecteur reconnu et autorisé dont on acceptait le bras dispersait la foule des insolents. Nous descendîmes sans en

Digitized by Google

coudoyer un seul. Emily, un peu rassurée, ajouta : « Le gentleman qui nous a accompagnées ici, le mari de madame d'Acunha (c'est ainsi qu'elle désigna la vieille dame), doit avoir éprouvé quelque accident qui l'empêche de nous rejoindre; il nous quitte ordinairement pendant le ballet pour aller se placer au parterre, mais il revient toujours à temps pour nous escorter.

— Et vous avez été exposée ce soir à quelque désagrément, j'en suis convaincu... Ne le niez pas, lui dis-je en voyant qu'un dernier groupe formait une double haie sur notre passage, fixant sur nous des regards grossièrement rieurs... Sans doute votre voiture vous attend?

— Je n'ai pas de voiture, répondit Emily sans le moindre embarras, sans la moindre mauvaise honte. Peut-être aurez-vous la bonté de nous faire approcher un fiacre, comme aurait fait M. d'Acunha s'il eût été ici. »

Je fus frappé d'horreur... non à l'idée de faire approcher un fiacre, un vulgaire fiacre, je le jure, mais à l'idée de laisser Emily et sa compagne seules dans le vestibule du théâtre pendant que j'irais chercher la voiture dans les affreuses avenues de Shepherd-Market, où les fiacres stationnaient à cette époque. « Je *n'ose* pas vous quitter, lui dis-je; accompagnez-moi jusque sous le péristyle extérieur, et un porte-flambeau nous procurera un fiacre. »

Le porte-flambeau (linkboy) était dans ce temps-là la providence des personnes forcées d'aller au théâtre sans laquais ni voiture.

« Une voiture! demandez une voiture! nous crièrent une demi-douzaine de ces drôles avec leur voix glapissante:

— Une voiture! demandez une voiture! répétèrent en même temps derrière nous d'un ton goguenard une demi-douzaine de ces beaux messieurs à l'insolence desquels Emily me devait réellement d'échapper; et quand le fiacre fut amené, le même cortége l'entoura, après avoir emprunté les flambeaux des *linkboys* pour nous éclairer avec les mêmes intentions d'insulte ou d'ironie.

Digitized by Google

— Il *faut*, dis-je tout bas à Emily, que vous me permettiez de vous accompagner jusque chez vous, serait-ce à côté du cocher. »

Emily ne me répondit pas; j'interprétai son silence comme un consentement... Si je n'avais tourné la tête pour chercher à reconnaître en parlant un de ses lâches agresseurs, j'aurais vu qu'elle pleurait... A peine assis dans le fiacre, où je m'élançai après madame d'Acunha, j'entendis ses sanglots et la vis se presser avec une sorte d'effroi contre sa compagne.

Je fus assez maître de moi pour ne pas lui offrir des consolations qui n'auraient fait qu'augmenter son embarras. Mon rôle était de rester là, champion silencieux et discret.

La vieille dame — ou madame d'Acunha, puisque c'était son nom,— ne fut pas fâchée de s'emparer de la conversation par un torrent de paroles que l'accent de l'orateur me disait assez être l'expression d'une fureur conjugale contre ce malheureux retardataire ou réfractaire M. d'Acunha, et probablement aussi contre les chevaliers félons d'Angleterre qui avaient menacé de leur agression deux dames seules. Je pensai que le cher M. d'Acunha courrait quelque danger de la part de cette Junon furieuse, à moins qu'il ne parvînt à justifier son absence par quelque attaque d'apoplexie pour le moins. Cette idée fit sourire ma malice de vingt ans et demi; toutefois je fus bientôt absorbé par le chagrin d'Emily, dont je devinais tout l'orgueil blessé, toute la délicatesse en souffrance. Ses larmes s'arrêtèrent au moment où, grâce à un petit retour que je fis sur ma vertu digne d'Amadis et de Palmerin, je pouvais m'attendre à en voir couler quelques-unes provoquées par la reconnaissance.

« Vous êtes un peu remise, j'espère? lui dis-je, ne voulant pas être réduit plus longtemps à mon *à-parté*, mais en conservant le calme le plus respectueux dans mon attitude. En tête-à-tête avec la vieille madame d'Acunha, je n'aurais pas conservé une perpendiculaire plus décente.

— Il me reste toujours, répondit-elle encore émue, l'amer regret d'avoir été l'occasion d'un dérangement aussi désagréa-

Digitized by Google

ble pour les personnes qui sont avec moi. M. Hanmer m'avait bien avertie qu'il y avait de l'imprudence à satisfaire ma passion pour la musique en me hasardant à l'Opéra accompagnée seulement d'étrangers qui ignorent la langue anglaise; mais l'habitude rend téméraire, et j'ai déjà si souvent occupé la même loge sans être remarquée ou suivie, que je cessais d'avoir la moindre appréhension.

— Mais comment, lui dis-je, *votre père*, prévoyant le danger, n'a-t-il pas lui-même voulu vous accompagner au théâtre? »

Elle me répondit avec douceur :

« Voilà deux fois que vous me parlez comme si j'étais la fille de M. Hanmer : votre courtoisie vous donne droit à des explications que je n'aurais pas cru devoir à un étranger. Je suis sa pupille, confiée à ses soins depuis quelques mois, et je m'appelle Emily Barnet. »

Enfin elle commençait à se faire connaître.

« J'espère, lui dis-je, que, vu mes relations de famille avec M. Hanmer, vous voudrez bien m'accorder le privilége de me montrer votre champion partout où vous aurez besoin d'un protecteur?

— Vous avez été très-obligeant, répondit Emily, et je suis sensible à votre courtoisie; mais vous devez me pardonner si je vous assure que toute relation plus intime entre nous serait très-mal vue de mon tuteur. »

C'était me jeter le gant de défi un peu cavalièrement! Mais je n'avais plus le temps de répliquer. Les pleurs d'Emily s'étaient prolongés si déraisonnablement que nous étions à la porte de M. Hanmer dans *Southampton-Buildings*. Je m'aperçus en même temps qu'un second fiacre nous suivait, contenant sans doute des chevaliers moins discrets que moi. J'allais descendre pour donner la main à mes deux infantes, lorsque Emily m'arrêta :

« J'ai une faveur encore à vous demander, me dit-elle; c'est de vouloir bien accompagner madame d'Acunha chez elle dans *Burton-Crescent*. Si elle s'arrêtait ici pour vous éviter

Digitized by Google

cette peine, M. Hammer apprendrait qu'il nous est survenu quelque chose d'extraordinaire, et serait inquiet une autre fois. Madame d'Acunha ne parle pas l'anglais, autrement elle joindrait ses remercîments aux miens.»

A ces mots, Emily sauta la première hors du fiacre, dont le marchepied avait été baissé pendant sa dernière phrase; le cocher avait agité le marteau probablement. Le clerc-laquais de MM. Hanmer et Snatch était sur le seuil avec un flambeau; il ne me restait plus qu'à me débarrasser de la vieille dame avec la même célérité que la jeune s'était débarrassée de moi, sans pouvoir donner une leçon à ceux qui nous avaient suivis jusque-là.

Resté seul dans le fiacre avec madame d'Acunha, je reconnus enfin que ce respectable chaperon, si simplement vêtu, exhalait ce délicieux parfum de vanille qui semble être l'atmosphère naturelle de toutes les femmes du Portugal, et je regrettais de ne pas entendre un mot de la langue du Camoëns, pour la faire jaser sur Emily Barnet. Je la déposai donc silencieusement devant une maison d'assez honorable apparence, dans Burton-Crescent, et j'allai dans mon petit appartement d'Hanover Square réfléchir aux diverses aventures de ma soirée.

Je n'avais pas trop à me plaindre:

Amadoué par lady Harriet — ayant eu un sourire de la marquise de Devereux — remercié gracieusement et affectueusement par Emily! — il y en avait assez pour faire tourner une tête plus solidement fixée que la mienne sur ses épaules.

CHAPITRE IV.

Le lendemain matin, à neuf heures, je me préparais à sortir du lit, un peu contrarié d'être tenu d'aller, à dix, faire mon stage dans Downing Street; Tim, mon petit laquais (on ne les appelait pas encore des tigres), vint ouvrir mes rideaux,

Digitized by Google

et posant un petit papier plié triangulairement sur mon oreiller, me dit : « Monsieur, le valet de chambre de lady Harriet attend une réponse. » Lady Harriet ! — Oui, le voilà enfin ce billet, messager du bonheur. Elle est piquée, j'en suis sûr! Lisons. Lecteur, je suis un jeune lion de vingt ans et sept mois, couché dans l'édredon moelleux d'un bon lit à la française ; est-ce que je commettrais une trahison en vous communiquant ce qui suit ?

« Veuillez bien venir dîner avec nous aujourd'hui à Richmond. Si vous êtes à ma porte vers quatre heures, lady Devereux vous offrira une place dans son barouche. Nous partons de bonne heure pour avoir le temps de nous faire un peu champêtres avant le dîner ; peut-être, il est vrai, les lilas et les laburnums ne sont-ils pas encore assez en fleurs pour satisfaire aux désirs des rossignols et des dames du beau monde... A propos, j'ai une querelle à vous faire ; mais c'est à Richmond que nous nous livrerons bataille. »

Une querelle ! mon cœur gonflé de vanité me disait que c'était au sujet d'Emily. Lady Harriet savait déjà que j'avais escorté le soir une beauté anonyme... et d'ailleurs ne m'avait-elle pas vu dans la loge des troisièmes ! Délicieux triomphe ! Je méritais d'être rappelé à l'ordre avec réprimande !

« On attend la réponse, me répéta Tim.

— Je répondrai plus tard, dis-je, bien décidé à ne pas répondre avant le lendemain, et à répondre de manière à désespérer ma jolie veuve. Dix ladies Harriet et dix marquises ne m'auraient pas fait aller à Richmond.

De même que l'invitation de lady Harriet me déterminait à refuser, *le refus* d'Emily m'excitait à retourner à Southampton-Buildings, à y retourner ce jour-là même de quatre à cinq en sortant des bureaux de mon ministère, juste à l'heure du rendez-vous donné à Grosvenor-Place. En effet, un peu avant cinq heures j'étais à la porte du vieux Hanmer et faisais descendre le factotum de l'étude : « Dites, lui criai-je de ma plus grosse voix, dites que M. Cecil Danby est venu s'informer des nouvelles de toute la famille, et remettez ma carte ! » Je

Digitized by Google

me retirais, bien persuadé que j'avais été entendu de toute la maison, et laissant le clerc abasourdi de cette singulière démonstration.

Le surlendemain était jour d'Opéra; je m'y rendis, me préparant à revoir, avec un cœur ému, la scène de mes intéressantes aventures; je savais que lady Harriet n'y serait pas, elle avait un engagement, et je me proposais d'être tout entier au souvenir d'Emily, en allant occuper sa loge solitaire.

A mon extrême surprise, à peine levai-je les yeux, je revis madame d'Acunha, conjugalement accompagnée de M. d'Acunha, cette fois-ci, et bientôt Emily ne put échapper non plus à mon regard, quoiqu'elle restât au fond de la loge. Je gravis l'escalier des troisièmes, et me fis ouvrir cette loge fortunée. « J'ai pris, dis-je à Miss Barnet, la liberté de venir savoir comment vous êtes depuis les fatigues et les ennuis de l'autre soir. »

Je fus accueilli avec un sourire et, je crois, un peu de rougeur. « Vous êtes peut-être étonné, me dit-on, de me retrouver ici; mais comme M. d'Acunha nous a promis de ne plus nous quitter, et que nous partirons avant la fin du ballet, je n'ai pas eu le courage de me priver de la *Flauto magico*. » Je débitai je ne sais quelle phrase stupide pour déclarer que ce n'était pas moi qui regrettais qu'elle aimât à ce point la musique de Mozart. Mais elle ne parut pas m'écouter, et me présenta à M. d'Acunha; celui-ci nous interrompit en m'offrant sa place sur le devant de la loge. Je me gardai bien d'accepter et restai sur la quatrième chaise du fond à côté d'Emily. Là, grâces à l'attention de M. et madame d'Acunha pour le jeu détestable de Tramezzani, j'eus presque la liberté d'un tête-à-tête.

Emily était aussi simple dans sa parure que le mardi précédent; pas un nœud de ruban de plus à sa robe noire, — pas une boucle plus coquettement arrondie à ses beaux cheveux; c'était donc son premier sourire qui me la fit paraître deux fois plus attrayante.

« Vous autres Anglais, me dit-elle dans l'entr'acte, vous

Digitized by Google

avez peine à comprendre quelle passion de musique font naître le climat et les impressions locales des pays méridionaux. Pour vous, la musique est un luxe; pour nous, c'est un des besoins de la vie. Je n'ai pas à vous apprendre que la maison de mon tuteur ne contient pas grand'chose pour captiver l'imagination. Voilà trois mois que je suis prisonnière en Angleterre... dans la froide, solennelle et triste Angleterre; comparativement, *le couvent* le plus austère de ma terre natale avec les harmonies de ses cérémonies religieuses et les parfums de son atmosphère serait encore un autre Eden.

— Ne serait-ce pas, lui répondis-je, que vous fondez trop exclusivement vos idées sur l'expérience de *Southampton-Buildings?* Nos étés ont leurs fleurs d'oranger comme les vôtres et nos...

— Non, non, n'ayez pas la prétention d'avoir pour la musique la moitié du goût qui anime le plus pauvre porteur d'eau de Lisbonne. J'ai suivi assez exactement les représentations de l'Opéra; impossible de voir une salle plus froide et moins attentive. Peut-être avez-vous trop d'autres plaisirs pour attacher beaucoup d'importance à la musique; vous venez ici étaler tant de luxe, qu'il est aisé de deviner que vous n'en avez pas besoin comme d'une consolation; elle n'est qu'un des raffinements de la mode : c'est autre chose pour nous; elle fait partie de notre religion... elle est un avant-goût de notre ciel... un baume pour nos chagrins, et peut nous tenir lieu de toutes les jouissances de la vie opulente. »

Je supprimai ma réplique, n'étant pas fâché de me laisser battre dans la discussion : « Devez-vous rester longtemps à Londres? lui demandai-je.

— Hélas! qui le sait? Nous sommes des réfugiés. Mon père est un négociant de Lisbonne qui habite Cintra. L'état des affaires politiques du Portugal l'a déterminé à profiter du départ de ses amis, les d'Acunhs, pour me procurer un asile en Angleterre. Dans la crainte, peut-être, de leur ignorance des coutumes de ce pays, il m'a adressée par leur intermédiaire à son correspondant, M. Hanmer, qui s'est chargé de me servir de

Digitized by Google

tateur. Il y a vingt ans que mon père a quitté l'Angleterre, il ne pouvait donc apprécier — exactement comprendre — et pourquoi ne le dirais-je pas franchement? il ne savait pas dans quelle maison triste il m'envoyait... Je lui ai écrit pour la supplier ou de me rappeler près de lui ou de me trouver un asile plus convenable. »

Je fus charmé de sa franchise, et d'autant plus que sa réserve prudente me prouvait qu'elle n'accordait pas légèrement sa confiance. A mesure que nous devenions plus intimes, j'essai lui reprocher sa *hauteur* lors de nos deux premières entrevues.

« En vérité, me dit-elle, pouvais-je me montrer autre à votre égard? Vous rendez-vous bien justice? N'y avait-il pas un certain air de protection dans vos manières, comme si vous faisiez beaucoup d'honneur à celle qui paraissait être dans la dépendance de l'humble procureur de votre noble père? Nos deux orgueils se sont heurtés; mais le mien a fini par céder lorsque je me suis vue réellement protégée par le jeune cavalier dont, d'après certains avertissements de M. Hammer, je me serais probablement défiée le plus il y a trois jours. Consentez à une amnistie réciproque. »

Accoutumé aux élégants mensonges des salons de lady Ormington et de lady Harriet, je trouvai cette naïve explication ravissante. Entraîné moi-même hors de mon caractère factice, j'oubliai mes compliments ridicules, mes ruses de galanterie, et je me fis avec Emily naturel comme elle; peut-être ne fus-je pas aimable comme je l'étais quelquefois avec lady Harriet, mais je le fus, et il me vint à ses côtés quelques idées heureuses, préférables certainement aux impromptus faits à loisir que j'échangeais avec la verve artificielle de la coquette à qui je faisais une cour si assidue dans Grosvenor-Place.

Il y avait dans les manières d'Emily cette élégance innée aussi inséparable de certaines natures que le parfum de certaines fleurs. Offensée, c'était une reine; amusée, c'était un enfant. Elle ne connaissait pas grand'chose des conventions de la société. Toutes ses idées du décorum émanaient de sa

Digitized by Google

modestie instinctive. Ma fatuité était aussi peu comprise d'elle que le serait d'un sauvage le ressort de quelque machine artistement compliquée. Mais lorsqu'elle approuvait, — lorsque par hasard j'exprimais un sentiment qui excitait ses sympathies — ses yeux s'humectaient aussitôt, ou si par quelque sarcasme, quelque saillie, je parvenais à la divertir, le plus joli sourire me montrait toutes ses dents de perle.

A compter de ce jour, je fus fidèle à mon poste tous les jours d'Opéra. Petit à petit, les d'Acunha se familiarisèrent aussi avec moi ; on comprend qu'ils durent être sensibles à mes avances dans leur isolement d'étrangers au milieu de notre vaste métropole. Emily me fit entendre qu'ils avaient des intérêts communs avec son père, et que ces intérêts étaient gravement compromis dans les destinées précaires de leur pays. Tout leur temps était absorbé par des affaires relatives aux finances de Portugal ; ils n'avaient d'autres distractions que les deux soirées de musique que l'Opéra leur offrait chaque semaine. Enfin ils n'étaient pas d'accord avec Hanmer, et leur mésintelligence provenait justement de leur position réciproque, relativement à la tutelle de miss Barnet, ce qui m'explique le silence qui fut gardé à mon sujet auprès du vieux procureur de mon père. Au reste, je ne me souciais guère alors d'aucune espèce d'explication.

Heureusement pour moi que l'Opéra n'était ouvert que deux fois la semaine : autrement c'en était fait de tout mon avenir d'homme à la mode. Plus de temps passé dans la société d'une créature raisonnable eût mis en danger à la fois ma fatuité aussi bien que mon cœur. D'un autre côté, ces rares soirées de bonheur me suffisaient. A vingt et un ans et demi on reste entre *aujourd'hui* et *demain* indépendant de l'un et de l'autre. *Aujourd'hui* contient un empire !

Emily aimait à me décrire les habitudes de son enfance, la maison de son père à Cintra, ses jardins d'orangers, ses montagnes, ses bosquets de myrte, ses chœurs de rossignols, son désespoir lorsqu'elle sut qu'il lui fallait quitter tout cela pour aller demeurer parmi des étrangers, dans un pays étranger,

Digitized by Google

dans un pays *septentrional*, un pays protestant! « Et cependant, ajoutait-elle avec un sourire, j'étais loin de soupçonner toutes les horreurs de l'Angleterre, ou d'imaginer l'étroite cage d'une maison de procureur dans Southampton-buildings. J'avais entendu parler à mon père de M. Hanmer comme d'un homme énormément riche. Cependant quelles jouissances s'accorde-t-il? A quelle étude intellectuelle s'adonne-t-il? Les livres, la musique, les fleurs, sont comme n'existant pas dans cette maison. Mon père aussi est un homme d'affaires, mon père est un simple marchand; mais notre maison est décorée de tableaux... nos jardins sont garnis de fleurs!... Un jour passé sans musique ou sans lecture *nous* semblerait un jour perdu... Comment cela se fait-il?... Tous vos hommes occupés sont-ils aussi tristes, aussi froids, aussi ennemis des arts, ornements de la vie, que ceux que j'ai vus?... La conversation est-elle considérée dans toutes vos sociétés comme une perte de paroles?

— Une conversation comme la vôtre serait partout appréciée, » lui répondis-je. Mais je ne pouvais m'empêcher de plaindre cette plante du Midi s'étiolant dans les prosaïques habitudes de nos classes moyennes, exclusivement occupées des soins matériels de leur existence ou de l'égoïste augmentation de leur fortune. Je cherchais du moins à l'arracher au sentiment de son isolement par mes descriptions de notre monde aristocratique; je lui peignais surtout les salons de ma mère aussi minutieusement qu'un intérieur de Miéris; chose étrange! mon but était de la réconcilier à l'Angleterre, et de la réduire à jouer un jour son rôle dans ce monde d'où son influence plus forte aurait fini par me détacher moi-même. Jusqu'à ce que je l'eusse connue, j'avais agi d'après l'impulsion des autres, je n'avais existé que comme une feuille sur l'arbre; maintenant, j'avais une identité individuelle que je devais à une existence aussi douce que dangereuse!

Une surprise désagréable me ramena à un autre ordre de sensations. Parmi notre frivole jeunesse aristocratique, mon frère était une exception, un être à part, qui se préparait par l'étude à faire un jour du bruit à sa manière.

Digitized by Google

« J'ai vu votre frère, me dit un soir Emily, lorsque j'eus pris place à côté d'elle.

— J'espère, lui répondis-je avec un retour de fatuité arrogante, qu'il a eu l'honneur de vous plaire. Où a-t-il eu la félicité de vous rencontrer?

— Quel langage cérémonieux ce soir! reprit Emily; — entendant dire que M. Danby était dans le salon, et ignorant que lord Ormington eût deux fils...

— Vous vouliez voir si j'avais toujours l'air aussi gauche que la première fois près de la cheminée, n'est-ce pas?

— Non, certes; qu'aurait pensé M. Hanmer de nous trouver en connaissance si intime? je cherchai à satisfaire ma curiosité par la fenêtre lorsque vous sortiriez, et je crus avoir mal entendu, tant vous vous ressemblez peu; mais à dîner M. Hanmer nous dit qu'en effet il avait vu dans la journée le fils aîné de lord Ormington qui allait entrer au parlement...

—Au parlement!... Danby au parlement!... Dois-je donc recevoir toutes les communications de ma famille par l'intermédiaire de Southampton-Buildings? » Cette réflexion m'échappa tout haut après l'exclamation, tant je me sentais dépité de la perspective des distinctions mondaines réservées à mon frère.

Serait-ce donc, par parenthèse, un effet inévitable de la perversité humaine, que les frères naîtront toujours ennemis, depuis Caïn et Abel, Étéocle et Polynice, Jacob et Esaü, jusqu'aux deux Chénier et aux deux Danby? Je confesse que dès mon enfance j'avais détesté ce vilain John... non parce qu'il était mon aîné. Oh! non, non; je n'aurais pas changé s'il avait fallu devenir l'aîné avec ses yeux louches, sa tournure ignoble, ses épaules étroites, ses longs bras sans grâce, ses cheveux de la couleur de ceux de Judas. Non, je n'eusse pas voulu être un duc à ce prix!

La nouvelle d'Emily n'en était pas moins authentique, et le lendemain, le ministre, en recevant de ma main quelques copies de lettres, me fit compliment de mon frère. Je me contentai de sourire.. d'un sourire significatif.

Digitized by Google

Le ministre me comprit peut-être, car il répondit gravement à mon sourire :

« Mais nous avons des garanties du talent de M. Danby !

— Lord Ormington sans doute vous l'a recommandé, my-lord ?

— Non, monsieur ; mais en me recommandant son cadet il m'avait offert d'avance les services de son aîné, qu'il se proposait de faire élire dans le bourg dont il dirige l'élection. »

Je me mordis les lèvres.

« Nous acceptâmes, continua Son Excellence, car nous savions qu'à Cambridge M. Danby s'était distingué de manière à être un jour un orateur éminent. »

Je ne fus pas converti à l'esprit de famille, lorsque quelques jours après je reçus les bruyantes félicitations de mes collègues des affaires étrangères. L'honorable M. Danby avait fait un admirable discours. Quel honneur pour moi ! C'était bien la peine d'avoir fait une réputation à mon bottier, à mon tailleur, à mon fournisseur de gants ! Je semblais condamné à ne plus briller moi-même que d'un reflet de la gloire fraternelle. Ce jour-là, je me privai de dîner au club : j'avais peur qu'on ne m'y jetât aussi mon frère à la tête, qu'on ne me montrât du doigt comme le Castor de ce Pollux politique. Dans l'excès de ma faiblesse, je résolus de dîner en famille.

Je n'oublierai pas la gaieté que fit éclater lord Ormington. Il était fier de son fils l'orateur, et il en parla tant, que le noble pair ne dut sans doute pas remarquer, lui ordinairement si taciturne à table, que lady Ormington et moi nous ne prononcions pas une parole.

Lady Ormington était-elle aussi humiliée de l'éloquence de son fils aîné ? Non, sans doute ; mais elle avait de son côté une petite cause de dépit. Le matin même était arrivée du Devonshire à Londres une jeune personne qui, depuis sa sortie de pension, avait demeuré chez une tante paternelle, — une jeune personne mandée probablement pour prendre part au triomphe de l'honorable John, et qui méritait bien d'avoir le sien dans les salons. C'était ma sœur Julia, devenue une

Digitized by Google

beauté depuis que le rouge trop ardent de ses cheveux avait passé enfin à la nuance blonde. Il était évident que le règne de la mère allait finir : il fallait qu'elle cédât le sceptre à la fille. Pour mon compte, j'aurais trouvé Julia digne des pinceaux de Raphaël ou de Titien, si, fidèle à ses préférences de petite pensionnaire, au risque de passer pour *bas-bleu*, elle n'avait ostensiblement été plus glorieuse du frère qui louchait que de celui qui avait pour lui l'éloquence des yeux et les autres agréments refusés par la nature à l'héritier du nom d'Ormington.

CHAPITRE V.

Je fus invité deux jours après à une fête de Carlton-House chez le prince de Galles. C'était une grande faveur qui avait été sollicitée pour moi par je ne sais plus quelle comtesse whig. Mais à ce banquet encore ce fut à qui me parlerait de mon frère. Un nouvel orateur au parlement est plus estimé par le parti opposé que par les siens. Les whigs se demandaient avec anxiété : Quel est ce jeune Danby? — De qui est-il fils? — Dans quelle université a-t-il étudié? — Quel a été son précepteur? — De quel club est-il? etc. — Enfin, si quelque douairière ou demoiselle, frappée de la blancheur de mon linge ou du beau noir de mes cheveux, disait : Quel est ce grand jeune homme appuyé contre la porte? je subissais la torture d'entendre répondre : Ne le connaissez-vous pas? c'est le frère du Danby dont tout le monde est occupé!

Grand Dieu! être la partie supplémentaire de John Danby! faire la queue de la comète!.. J'étais sur le point d'apprendre à mépriser les distinctions de convention; la noble nature d'Emily avait tellement régénéré la mienne, que le vrai, le réel, commençaient à acquérir quelque valeur à mes yeux. Mais adieu à mes vertus naissantes! Du moment où je me vis au second rang, vint l'ambition de m'élever. Il était indispensable à mon bonheur de ne plus être désigné comme le frère de l'honorable John Danby aux yeux louches.

Digitized by Google

Mais comment me distinguer? — *comment?* — Le premier des gladiateurs ne saurait vaincre sans combat; où trouver, hélas! une arène? Ni Bacon, ni Milton, ni Burleigh, ni Bolingbroke, n'auraient pu se faire un nom remarquable comme commis dans les bureaux des affaires étrangères. Appartenant enfin à la clique de Carlton-House, je ne venais là qu'après l'illustre Brummel et même après quelques autres; j'étais la goutte d'eau dans l'Océan, le grain de sable dans le désert!

Une pensée soudaine releva mes esprits abattus; une pensée que j'avais eue autrefois, mais sans un but aussi sérieux. Si j'épousais lady Harriet Vandeleur! Si je mettais la capitale en révolution par nos fêtes, nos dîners! Ses 8,000 £ de rente (200,000 fr.) ne seraient rien dans les mains d'un joueur tel que Morley... mais ce serait le Pactole en passant par l'administration d'un génie aussi fertile que le mien. Après tout, me disais-je en raisonnant avec moi-même au sortir de cette fête du prince, après tout, sans mon expédition à Southampton-Buildings je serais resté sérieusement attaché à cette piquante veuve, qu'Emily m'a appris à regarder comme une jolie poupée. Ce serait un très-petit sacrifice que je ferais de devenir son mari. Elle a douze ans de plus que moi, oui; mais c'est 600 £ de rente par chaque année, et cela comble la différence. En me fournissant les moyens de briller dans le beau monde, elle m'impose la plus tendre reconnaissance... L'amour ne tardera pas à venir. Décidément, je veux me mettre bien avec elle. Nouveau Jason, je me voue à la conquête d'une seconde toison d'or.

Le lendemain était jour d'Opéra; j'avais déjà résolu de cesser mes visites à la loge d'Emily, quoique pas tout d'un coup, de peur de causer un vide alarmant dans son existence. Je voulais la sevrer peu à peu de ma société, la pauvre enfant! Je ne ferais ce soir-là qu'une courte apparition aux troisièmes. Sous plus d'un rapport, d'ailleurs, c'était désirable : les d'Acunha commençaient à savoir assez d'anglais pour devenir passablement ennuyeux; s'ils allaient faire des questions, mal interpréter les réponses!

Digitized by Google

Quant à Emily, personne n'était moins questionneur qu'elle. Dans nos tête-à-tête je n'avais à redouter aucune curiosité de commérage; ce qui est défaut dans une femme est une délicieuse qualité de conversation dans une amie; esprit à la fois naïf et original, qui tirait tout de son propre fonds, Emily n'avait jamais lu un journal, jamais entendu une médisance.

Elle me trouva l'air languissant.

« J'ai été, lui répondis-je, cette nuit à un bal magnifique à Carlton-House.

— Qu'est-ce que Carlton-House? un théâtre?

— Non, le palais de l'héritier du trône, du prince de Galles.

— Le prince de Galles? J'ai entendu dire à M. Hanmer que c'était un noble prince. Il est jeune et beau, n'est-ce pas?

— Au contraire, il est gras, il a quarante ans, il porte un toupet.

— Quelle *désillusion!* s'écria Emily; mais comment êtes-vous resté si longtemps au bal de ce prince, qui est gras et qui a quarante ans?

— Parce que le bal était *jeune* et charmant, répliquai-je avec un enthousiasme affecté. Un profond soupir échappa sans doute à la pauvre Emily, car M. d'Acunha tourna de notre côté son visage plombé, comme pour savoir de quoi il était question.

Un des charmes les plus séduisants d'Emily Barnet était l'élégance de son cou de cygne, un peu long comme celui d'Anne Boleyn, et qui prêtait une grâce particulière à tous ses mouvements. Que dis-je! tout en elle était élégance et grâce. Je ne la voyais jamais qu'à son désavantage, toujours au même lieu, toujours avec la même toilette, toujours dans la même attitude, et cependant cette situation avait aussi son attrait. Cette loge sombre et silencieuse, — le costume noir des trois personnes que j'y rencontrais, — les particularités de leurs physionomies et de leur langue, tout cela avait quelque chose de solennel et de monastique qui contrastait avec les lieux

Digitized by Google

bruyants et si bien éclairés que je fréquentais. Quand j'avais franchi le seuil de cette loge, j'éprouvais comme l'influence d'un sortilége : il me semblait entrer dans un tableau de Velasquez, ou dans les secrets d'un vieux roman espagnol.

« Non, non, » me dis-je pour me justifier à moi-même en descendant lentement de cet autre monde, la loge des d'Acunha, « il n'est pas possible qu'Emily ait rêvé un avenir dans lequel nous ayons un intérêt commun. Elle déteste l'Angleterre, elle ne pense qu'à retourner en Portugal. Ses lamentations me rappellent sans cesse la chanson de Mignon :

Das land wo die citronen blühn ! (1)

» Qu'est-ce qui pourrait associer les destinées du fils d'un pair d'Angleterre et de la fille d'un marchand de Lisbonne, du diplomate de Downing-Street et de la pupille du vieux procureur de Southampton-Buildings ? Je ne remonterai pas auprès d'elle ; je ne lui donnerai pas le bras pour qu'elle y appuie son corps si gracieux dans les couloirs et les escaliers du théâtre. Il est temps que je brise un lien qui ne doit pas nous enchaîner à jamais. » En me parlant ainsi, j'entrais dans la loge de lady Harriet.

Le mardi suivant on ne me vit pas une seule minute dans celle des d'Acunha ; j'évitai même le parterre, de peur d'y rencontrer le vieux Portugais, qui aurait pu me dire : *Eh bien ! vous ne montez pas ?*

Cette manœuvre eut pour effet d'amener Emily sur le devant de la loge pendant le ballet : c'était la première fois qu'elle reprenait cette place depuis la périlleuse nuit où je m'étais fait son chevalier. Je pus suivre ses yeux qui me cherchaient dans toute la salle, et qui empruntèrent même la lorgnette du vieux d'Acunha.

Tout cela fut très-favorable à ma politique ; car j'étais nécessairement installé à côté de lady Harriet Vandeleur, — le serpent à l'oreille d'Ève... et auprès de celle-ci l'attention gé-

(1) Cette terre où les citronniers fleurissent. (GOETHE.)

Digitized by Google

nérale excitée par la beauté d'Emily ne me fit aucun tort. On en parlait malgré soi, car elle était à la fois une beauté et un mystère. Tout le monde... c'est-à-dire le monde fashionable, ne la connaissait que sous la désignation de *l'anonyme de Cecil Danby;* j'étais le seul homme admis dans sa loge, le seul qu'on eût jamais vu lui adresser la parole; enfin, grâce sans doute à la bande de mauvais garnements qui nous avait suivis certain soir, un bruit vague courait qu'elle vivait dans une rue obscure du quartier de Bloomsbury-Square. Était-ce ma faute si le monde bâtissait des suppositions indiscrètes sur de pareilles bases?

La conséquence de tout cela était que personne n'osait citer Emily irrespectueusement devant moi, pas plus qu'on n'eût cité ma sœur : quoique proclamée partout la plus belle créature de la métropole, on n'en faisait jamais mention en ma présence. Ce soir-là, pendant que je parlais à lady Harriet, je vis la coquette veuve diriger souvent son regard vers les hautes régions où la gracieuse tête d'Emily se détachait du rideau rouge de sa loge comme une tête de Vierge au milieu de son auréole. Je comprenais bien que son orgueil était flatté de m'avoir avec elle... de me rendre infidèle à une si ravissante figure; ou peut-être c'était moins orgueil que vanité... l'orgueil est un sentiment plus élevé; mais elle était vaine, très-vaine de penser que dans le bataillon de fats qui faisaient la revue de la salle on se disait à l'oreille : « Ah! ah! Cecil a déserté ce soir la compagnie des dieux! — Cecil est descendu aux divinités de ce bas monde! »

Oui, Cecil avait déserté la compagnie des dieux; mais, hélas! si Jupiter, en se *dé*-déifiant, se changeait en cygne, le moderne Jupiter, en voulant l'imiter, n'était qu'un oison.

« Je suis tout à fait inquiète au sujet de lady Ormington, me dit tout à coup lady Harriet en voyant que mes yeux suivaient la direction des siens; elle redevient indisposée et nerveuse. J'ai voulu l'entraîner à l'Opéra, je n'ai pu y parvenir. »

Je hasardai quelques allusions filiales sur la chaleur de la sai-

Digitized by Google

son, quoique je n'ignorasse pas que l'indisposition de lady Ormington devait durer tant que sa fille Julia resterait en ville.

« J'ai voulu aussi, continua lady Harriet froidement, l'inviter à notre partie sur l'eau de samedi prochain.

— A *une partie sur l'eau!* remarquai-je, persuadé que c'était une manière de m'engager à pétitionner une invitation pour moi-même, et résolu de faire le cruel; à une partie sur l'eau! Autant proposer ce divertissement à une Française, la plus hydrophobe des créatures de Dieu, ou à la femme de Loth après sa transformation. »

Lady Harriet fut piquée : « Vous êtes extrêmement spirituel ce soir! répliqua-t-elle sèchement.

— Ma mère, lui dis-je, est une de ces dames, nombreuses en Angleterre, qui se confinent si longtemps dans les salons, qu'elles y perdent, comme Latude, le baron de Trenck ou tout autre prisonnier d'état, la faculté de respirer l'air des champs et de faire de l'exercice. Dans *sa* jeunesse, les jolies femmes n'étaient jamais invitées à faire usage de leurs jambes!... » De maladresse en maladresse, j'oubliais que la jeunesse de lady Harriet était plus rapprochée de celle de ma mère que de la mienne.

« On ne marchera guère dans notre expédition, répliqua-t-elle; cependant, peut-être lady Ormington a bien fait de refuser, car votre frère et votre sœur seront de la partie.

— Ah! dis-je avec amertume, lady Ormington doit se sentir fière des miracles opérés par le succès de son fils! Il semble que les triomphes parlementaires ont, comme la foi, le pouvoir de rapprocher ou d'écarter les montagnes. Je me rappelle très-bien que vous me dites un jour avoir renoncé à un dîner où vous deviez vous trouver avec Danby... n'ayant pas le courage de confronter un homme qui louchait.

— Oui; mais si M. Danby n'est pas beau à voir, il a prouvé qu'il vaut la peine qu'on l'écoute, et cela fait oublier ses yeux. Je croyais alors qu'il tenterait de réussir auprès de nous, comme son jeune frère, par des avantages superficiels.

Digitized by Google

Qu'importe la figure attachée à la proue d'un navire qui fend les ondes avec une riche cargaison ?

— Eh mais, mylady, l'éloquence devient-elle contagieuse ? Vous faites aussi des tropes oratoires ! Que n'avons-nous ici un des sténographes de la chambre ! vous seriez une terrible rivale pour nos poëtes comme pour nos orateurs.

— Et vous n'avez, vous, d'autre rival que vous-même : *Crispin rival de Crispin !* »

Je fus étourdi ! Venait-elle donc de former une ligue offensive et défensive avec mon frère, au moment où je ne faisais plus le cruel que pour avoir un peu plus de mérite à me laisser apprivoiser ? Se contentait-elle de se venger de la partie de Richmond, juste au moment où j'allais rompre pour elle avec Southampton-Buildings ?... Espérait-elle que je consentirais à m'introduire avec la foule des animaux sans nom dans l'arche de sa partie aquatique ?... Non, non ! elle m'invitera.

« Il est fâcheux, lui dis-je, que vous ne persuadiez pas à lord Ormington d'être des vôtres : vous auriez ainsi toutes les fractions de la très-haute et très-puissante maison des Danby.

— Pas tous encore, remarqua lady Harriet, se préparant, comme un chat malicieux, à me donner un autre coup de patte.

— Et quelle fraction vous manquerait, je vous prie ?

— Celle qui s'estime plus que le tout, répliqua-t-elle caustiquement ; et me voyant affecter l'ignorance la plus obtuse, elle ajouta : VOUS-MÊME !

— Ah ! m'écriai-je, je n'y étais pas. Ne suis-je pas le vrai zéro de la famille ? D'ailleurs, ne savez-vous pas que tous les amis du prince de Galles sont justement convoqués pour samedi à Greenwich ? On m'a fait l'honneur de me comprendre dans la liste. »

Lady Harriet fut piquée, croyant qu'en effet il y aurait ce jour-là quelque joyeuse partie présidée par le prince, et elle n'était pas, à son grand déplaisir, de la clique de Carlton-

Digitized by Google

House. Oui, elle fut piquée comme un enfant gâté à qui on dit qu'il existe une poupée plus grande que la sienne.

« Vous étiez déjà, me dit-elle, au bal de la semaine dernière. Vraiment, Cecil, comment conciliez-vous ces éclatantes fêtes de cour avec votre goût pour les timides bergères? » Et elle ajouta, en braquant sa lorgnette sur la loge des d'Acunha : « A propos, voudriez-vous me dire le nom de l'illustre inconnue de là-haut, qui semble nous surveiller avec tant d'intérêt? »

Je ne m'attendais pas à une interrogation aussi directe.

« Cette belle personne en noir? lui répondis-je; c'est une Portugaise, je crois; mais vous feriez mieux, pour le savoir au juste, de le demander à mon honorable frère, qui est mieux accueilli que moi dans la maison où j'ai rencontré pour la première fois cette beauté qui semble tant vous occuper, mylady. »

Lady Harriet s'attendait encore moins à me voir la renvoyer à mon frère pour ce renseignement. Le colonel Morley entra en ce moment dans la loge, et je me retirai, ne sachant trop si j'avais à me féliciter de la fin de ma journée.

Le fait est qu'il n'en fut pas de la partie sur l'eau comme de la partie de Richmond; il ne me vint aucun billet pour me sommer de la préférer à ma prétendue partie de Greenwich : j'étais complétement remplacé par mon frère le louche!

Le lendemain, c'était un dimanche, je passais devant la porte du boudoir de lady Ormington, lorsque je distinguai le son de sa voix, qui me parut très-animée. Je pensai qu'elle grondait son épagneule, et j'entrai pour jouir de la disgrâce de cette vilaine Bibiche, la plus capricieuse et la plus gronde des favorites. Mais non, étendue sur le divan, l'épagneule semblait le témoin désintéressé de la scène qui venait d'avoir lieu. A mon apparition, ce fut mon frère (encore mon frère!) qui se leva et sortit en m'honorant d'un de ses froids saluts à la Grandisson, un de ces saluts pour lesquels on étend le pied se traîner cérémonieusement sur le tapis. L'honorable membre de la chambre eût salué ainsi mon ministre en

Digitized by Google

signe d'humilité; mais adressé au petit secrétaire de Son Excellence, ce salut témoignait d'une supériorité impertinente.

Le rouge me monta à la figure... Ce ne fut pas le rouge de la colère; non... j'étais positivement accablé par le sang-froid de l'honorable John Alexander Danby! Avant que j'eusse recouvré la parole, il était de l'autre côté de la porte.

« Une jolie affaire que vous avez faite là! me dit ma mère quand nous fûmes seuls.

— Une affaire! moi, coupable de faire une affaire, et le dimanche encore! m'écriai-je en tâchant de reprendre ma légèreté moqueuse.

— Il ne s'agit pas de faire le mauvais plaisant, Cecil! j'ai les nerfs assez malades. Je vous déclare que vous avez mortellement offensé votre frère!

— Mortellement? à la bonne heure! Je n'aime pas à faire les choses à demi.

— Persistez-vous à être absurde, Cecil? Oubliez-vous que vous dépendez totalement de lord Ormington et de son fils aîné? Faut-il vous répéter que le chiffre de votre légitime ne peut être fixé que par eux? John vient de se plaindre à moi; s'il allait se plaindre à votre père... croyez-vous que lord Ormington prendrait comme moi le parti d'un jeune fou?

— En vérité, madame, vous avez raison. Mais qu'ai-je fait à ce grand enfant? Est-il venu pleurer parce que j'aurais, par mégarde, déchiré son cerf-volant ou brisé quelque joujou? »

Ma mère exprima son impatience par un air d'autorité si peu usité, qu'elle me réduisit enfin à un silence respectueux.

« Cecil, me dit-elle, avec toutes vos prétentions de bonnes manières et d'esprit, Danby en a montré ici plus que vous. Il m'est venu trouver comme votre meilleure, votre seule amie, pour que je vous engage à avoir envers lui la même réserve dont il use à votre égard. Il désire — et il en a pris l'engagement avec moi — que vous vous rencontriez en public comme deux amis, et qu'en particulier vous gardiez vis-à-vis l'un de l'autre la déférence mutuelle du frère aîné et du frère cadet.

Digitized by Google

— Mais voyons d'abord, je vous prie, à quel article de ce traité extraordinaire j'ai manqué par anticipation.

— Vous avez fait tort à sa considération, Cecil, et compromis ses sentiments...

— Comment cela ?

— En le représentant à lady Harriet Vandeleur comme complice de vos *liaisons* vulgaires...

— Je vous jure, dis-je, non sans éprouver un peu de remords de la réponse évasive et équivoque faite par moi quelques jours auparavant au sujet d'Emily ; je vous jure que lady Harriet a prêté à quelques paroles une interprétation peu charitable.. Mais quoi ! c'est auprès de lady Harriet que j'ai attaqué la considération et compromis les sentiments de mon honorable et galant frère aîné ! ajoutai-je avec un sourire qui dissimulait cependant un peu de dépit.

— Oui, auprès de la folle lady Harriet, qui en a fait une querelle à votre frère devant lady Susane Theydon, à qui Danby fait la cour...

— Danby fait la cour à Susane Theydon ! Le fat ! mais c'est une des plus jolies héritières de l'Angleterre !

— Oui, Cecil, et qui probablement avant six semaines sera lady Susane Danby... si John parvient à effacer l'impression fâcheuse des plaisanteries de lady Harriet sur la mère, la femme du monde la plus puritaine... Ainsi donc, Cecil, mesurez à l'avenir vos paroles quand vous parlerez de votre frère. »

Je ne sais ce que j'aurais répondu si un laquais n'était venu à la porte du boudoir me prévenir que lord Chippenham m'attendait en bas pour me conduire à Putney.

CHAPITRE VI.

Se amor non è, che dunque sento. (PETRARCA.)

Comme les premières contrariétés de la vie nous poursuivent longtemps encore dans nos souvenirs ! j'ai eu depuis ma part de chagrins : j'ai bu, moi aussi, le vinaigre et l'hyssope.

Digitized by Google

Cependant je n'ai pu oublier jamais l'irritation que me causèrent en ce temps-là et l'impertinence de lady Harriet Vandeleur, et les mépris du colonel Morley, mais par-dessus tout la froide réserve de mon frère !

Il est des moments où les petites contrariétés sont plus dures à supporter qu'une douleur sérieuse. On cite des hommes qui sont morts de la piqûre d'un moustique. Eh bien, chose étrange, la seule personne sur qui je me vengeai de mes vexations fut celle qui ne m'avait jamais offensé... Emily devint ma victime. Je ne fus pas même touché de ce visage pâle, de ces yeux inquiets qui, pendant deux représentations consécutives, me cherchaient partout, depuis le premier acte de l'opéra jusqu'à la fin du ballet. Elle était là, triste comme une rose blanche sur un tombeau... Je restai impitoyable... impitoyable comme un grand inquisiteur ou une femme jalouse.

Je n'allai plus dans sa loge. — Pauvre Emily ! — Quoique j'eusse à peu près renoncé à mes projets sur lady Harriet, mon amour-propre ne pouvait pas si facilement battre en retraite et s'avouer vaincu en revenant à celle que je n'avais pas eu honte de lui sacrifier tacitement. D'ailleurs elle était toujours là, à ma portée ; il dépendait de moi de la retrouver quand il me plairait. Tel fut le secret de ma lâche insensibilité. Nous devenons indifférents aux bienfaits dont la continuation nous est assurée, — à la lumière du soleil, — à la parure du printemps, — à tous les plus brillants phénomènes de la nature. Peut-être j'aurais pris la peine, la quatrième soirée, de monter à la loge des d'Acunha si j'avais su que je n'y verrais plus Emily... En effet elle n'y reparut pas : la loge resta vide. Ce fut une consolation pour moi de ne pas la voir profanée par des étrangers, surtout par ces tournures qu'on aperçoit ordinairement à ces ignobles troisièmes. Mais elle avait été louée pour la saison aux d'Acunha, qui n'y revinrent plus et ne la sous-louèrent pas.

A compter de la soirée où je ne les aperçus plus à l'Opéra, ah ! comme je me mis à épier cette même loge !.... Un astronome n'attend pas avec plus d'anxiété le lever de sa planète ré-

Digitized by Google

cemment découverte. Je persistai à m'asseoir au parterre dans cette attitude pendant une semaine..... quinze jours; point d'Emily. La *saison* touchait à sa fin; absorbé par cette attente, je restai étranger à tous ses plaisirs... La dernière représentation de l'Opéra eut lieu. Tout ce qu'il y a d'habitués assiste à cette dernière représentation : j'étais sûr de l'y voir. Je me munis d'une de ses fleurs favorites. Je sentais que mes joues étaient brûlantes lorsque je levais les yeux comme toujours. J'ose dire que Morley était dans la loge de lady Harriet : je ne regardai seulement pas de ce côté : je ne pensais qu'à Emily.

Mais la loge était encore vide ! — Ce soir-là elle me parut semblable à une tombe. Je savais que je perdais ma dernière chance de la rencontrer. Pendant six mortels mois plus d'Opéra. Pendant six mortels mois cette loge, qui fut si longtemps un paradis, devait demeurer un petit réceptacle poudreux, humide et obscur, livré aux araignées. Je montai pour m'y placer encore une fois. Je m'assis sur la chaise d'Emily derrière le rideau. Je déposai même mon magnolia sur le coussin rouge, comme si elle eût été là. L'odeur de vanille parfumait encore la loge comme si les d'Acunha ne faisaient que de la quitter. Mon imagination évoqua leurs images, et je crus un moment qu'ils y étaient encore.

Je ne pus rester davantage en suspens. Le lendemain, en sortant des bureaux du ministère, je courus tout droit à Southampton-Buildings. Bien plus, en parlant au clerc-factotum, je demandai sans hésitation où était miss Barnet. J'étais désespéré.

Ma demande n'étonna pas ce garçon-là. Il semblait y être préparé, il semblait presque avoir parié qu'un des clients de M. Hanmer viendrait frapper à la porte et demander à voir sa pupille, et il y eut un air de satisfaction dans sa figure lorsqu'il me répondit : *Miss Emily n'y est plus.*

« Est-elle chez monsieur d'Acunha ?

— Peut-être oui, peut-être non... je ne saurais dire. » Irai-je le demander au maître-clerc ?

Digitized by Google

Il m'était naturellement plus agréable d'aller m'en informer chez M. d'Acunha lui-même : je courus donc à Burton-Crescent !... Un écriteau à la porte : MAISON A LOUER. Profondément mortifié, j'avais déjà tourné la rue, quand je revins sur mes pas et demandai à voir la maison : la femme chargée de la montrer fut interrogée par moi sur les précédents locataires... Tout ce qu'elle put me dire, c'est qu'ils *étaient partis*, retournés dans leur pays.

Je rentrai bien malheureux. Tant qu'avaient duré mes illusions j'avais à peine remarqué les progrès de la saison. Mes illusions envolées, je découvris que j'étais seul. Tout était fini; non-seulement il n'y avait plus d'Emily, mais plus de Londres. Au club, le soir de ce jour-là, à peine une âme!... Je ne m'étais pas jusque-là aperçu qu'un employé du gouvernement était exclusivement un citoyen de Downing-street, que le reste du monde chassait, faisait un *tour* aux lacs, ou se réfugiait sur les sables argentés de l'île de Wight, tandis que ma plume officielle continuait à se plonger dans l'encre du gouvernement. Boudant seul sur le sofa du club, monarque unique de tout ce qui m'entourait, boudant comme un ministre qui a reçu une mercuriale de son souverain ou du souverain de son souverain la chambre des communes... je songeais à envoyer ma démission. Le souvenir des conditions auxquelles lord Ormington m'accordait mon petit budget me fit heureusement suspendre l'effet de ce mouvement d'humeur contre le genre humain. Et puis mon père, comme tous nos gouvernants et tous nos hommes politiques, avait pris le chemin des champs : sans ma singulière préoccupation, cette absence seule aurait dû m'avertir que je faisais partie du mobilier inamovible de Downing-street.

(*Cecil, or the adventures of a coxcomb* (1).)

(1) NOTE DU DIRECTEUR. Ce roman, dont nous publierons la suite dans la prochaine livraison, est attribué généralement en Angleterre à la collaboration anonyme de sir Edward Litton Bulwer et de Mrs. Gore.

Digitized by Google

REVUE ASIATIQUE.

DERNIÈRES NOUVELLES DE L'INDE ET DE LA CHINE.

Septembre 1842.

Presque toutes les réflexions que nous faisions le mois dernier sur la situation des Anglais dans l'Affghanistan s'appliquent encore aux nouvelles qui arrivent en Europe par les derniers journaux de l'Inde et les correspondances, tant cette situation semble être restée la même. L'*Overland Courrier* a quitté Bombay le 1º juillet. Dans la disette des faits, quelques avantages remportés par les Anglais du côté de Candahar ne suffisent nullement pour leur permettre d'espérer la soumission des rebelles. Mais il paraît que le gouverneur général de l'Inde, ayant reconnu qu'il avait trop tôt ordonné l'évacuation du Caboul, cherche à donner le change sur la teneur de ses instructions. Les troupes que commande le général Nott ont été plusieurs fois attaquées par des forces supérieures, et les ont toujours repoussées victorieusement. Il est donc à regretter qu'il n'ait pas chassé l'ennemi devant lui jusqu'à Caboul même, de concert avec un mouvement analogue du général Pollock. Au contraire, il a retiré les garnisons de Khelat-I-Ghilzie et de Gherisk, en faisant détruire les fortifications de ces deux places qui sont si importantes, la dernière surtout, si l'armée ne devait pas évacuer le pays.

Voilà ce qui prouve qu'avant la victoire de Jallalabad et avant que le passage du Kybour fût forcé, lord Ellenborough avait résolu de retirer les troupes anglaises de l'Affghanistan. On veut persuader aujourd'hui qu'on a par suite d'un malentendu appliqué à toute l'armée des ordres qui ne concernaient que le général Sale. Mais on assure d'autre part que les troupes anglaises auraient déjà commencé toutes leur mouvement rétrograde, si le général Pollock, moins pressé d'obéir que le général Nott, n'avait par ses hésitations donné au gouverneur général le temps de revenir sur sa détermination. Au reste, il semblerait que la retraite avait été commandée par le ministère whig.

Digitized by Google

L'*Asiatic Journal* rappelle dans une note que lorsque sir Robert Peel s'est vu reprocher en plein parlement l'évacuation de l'Affghanistan, il a répondu que les whigs devaient bien prendre garde avant de lancer cette accusation, parce qu'elle pourrait retomber sur d'autres que sur lui.

Enfin, tout en faisant honneur au général Pollock de son refus de battre en retraite, on ajoute qu'il lui serait tout aussi difficile de reculer que d'avancer, faute d'un nombre suffisant de chameaux. Il n'en aurait que trois mille pour une armée de quatorze mille hommes, et il ne lui en faudrait pas moins de sept mille.

Maintenant qu'a-t-il transpiré de ces discordes civiles qui continuent heureusement à occuper l'ennemi dans la ville de Caboul? Il se confirme qu'Akbar khan s'est emparé du Bala Hissar et de la citadelle, ce qui l'a mis en possession des munitions de guerre et de vingt laks de roupies. Si le souverain nouveau, Fattah Jung, était réellement favorable aux Anglais, que leur servirait cette bonne volonté d'un prince qui ne peut conserver son ombre de puissance qu'en devenant l'humble instrument des projets d'Akbar, soit que celui-ci le gouverne comme son vizir, soit qu'il lui impose brutalement son influence de vainqueur? Étrange complication de ce drame si obscur où l'on nous représente deux des fils du shah défunt combattant sous deux bannières différentes, et ce terrible Akbhar, le fils de Dost Mahomet, faisant bon marché des prétentions de son père, peut être par feinte, de peur que les Anglais n'attachent trop de prix à la possession d'un pareil captif, qu'il est toujours question d'échanger contre les personnes au pouvoir d'Akbhar.

Au milieu des contradictions de toute espèce, quand les uns blâment le gouvernement d'avoir eu la pensée d'une retraite sans représailles, quand les autres lui disent avec la franchise de l'opposition ou de l'intérêt, qu'ayant eu tort dans l'attaque il n'a rien de mieux à faire que de renoncer sans condition à une guerre injuste, il s'est trouvé un tory assez confiant dans la fortune de l'Angleterre pour proposer la conquête sérieuse et la colonisation du Caboul. Il ne faut pas tant se récrier sur cette hardiesse : qui sait le secret de la politique anglaise dans l'Inde? Certes, il y aurait eu une bien plus forte dose de témérité à proposer, il y a soixante ans, à la compagnie des Indes de fonder un empire la moitié seulement aussi étendu que celui qu'elle doit à l'audace d'un de ses commis.

Digitized by Google

Voici la lettre de ce tory, qui n'est encore un second Robert Clive que sur le papier. Cette lettre est curieuse et remarquable sous plus d'un rapport (1).

« Pourquoi ne pas coloniser le Caboul? Le climat de la partie péninsulaire de l'Inde défend toute colonisation européenne permanente. Les enfants d'Européens qui y naissent sont d'une santé faible; ils y meurent même, si on ne les envoie en Europe se retremper dans un climat plus conforme à leur origine, ou s'ils survivent et continuent de résider, ils y ont rarement une postérité! Je puis bien assurer qu'il ne faudrait pas le laps d'un siècle pour voir s'éteindre toute la génération anglaise actuelle de l'Inde si on l'abandonnait à elle-même. Nous ne pouvons occuper le pays qu'en y envoyant des renforts d'émigrants de temps à autre, tant il est vrai que dans la péninsule de l'Inde les Anglais ne sont et ne peuvent être que des oiseaux de passage.

» Ce n'est pas là un état de choses naturel ni sûr, les maîtres de la meilleure partie d'un pays étant étrangers, n'ayant aucun lien d'origine avec le sol, et par conséquent étant incapables d'éprouver pour les habitants d'autres sympathies que celle d'une aride humanité philosophique. Nous pouvons bien aller là nous enrichir et puis nous en retourner, mais nous ne pouvons communiquer au peuple nos sentiments, nos coutumes, notre religion. Nous sommes de simples *gouttes* dans l'océan de cette vaste population, et il nous est impossible de nous y mêler pas plus que ne feraient des gouttes d'huile. Si ce peuple se levait et nous expulsait demain, il ne resterait pas plus de trace de nous qu'il ne reste ici de traces des hirondelles en octobre. Madras, Bombay, Calcutta... que sont ces villes, sinon des caravensérails, des lieux de halte, où nous nous arrêtons le temps nécessaire pour ramasser de l'or, et fuir bien vite après de peur d'être atteints par le démon de la maladie.

» Dans toutes nos autres colonies, même dans la plus insalubre des Indes occidentales — (à l'exception de cet hôpital des mers, Sierra Leone, ce cimetière qui n'est pas une colonie), — dans toutes nos autres colonies, nous avons pu nous implanter dans le sol d'une manière permanente. Dans toutes nous voyons fructifier les semences de la nationalité anglaise, l'industrie, la liberté, le christianisme. Dans les États-Unis d'Amérique, l'enfant s'est fait homme

(1) *Black Wood Magazine.*

Digitized by Google

et rivalise avec son père — dans le Canada, jusqu'à l'embouchure du Saint-Laurent, une communauté libre et prospère travaille, défriche et convertit le désert en terrain fertile, animée par l'énergie britannique, et dans sa jalousie même de la Grande-Bretagne, guidée par nos propres principes Notre constitution répand sa lumière sur le pauvre Hottentot et le *Bushman* du Cap ; ce sont nos frères, parce que des hommes de sang anglais vivent avec eux et parmi eux, notre mère-patrie les rattachant également à elle par le même patriotisme instinctif. Le New-Zélandais a oublié ses horribles banquets et voit déjà des familles d'Européens civilisés prenant racine autour de lui ; il apprend rapidement leur langue, leurs arts, leurs belles-lettres; il a adopté déjà cette religion qui leur a révélé leur humanité. Partout, excepté dans l'Inde, la liberté, l'intelligence, la doctrine chrétienne croissent côte à côte avec la race sauvage du monde barbare, la supplantant ou se l'asssimilant peu à peu. Dans l'Inde seule, le vieux esclavage, la vieille civilisation asiatique, se transmettent de génération en génération sans aucun mélange de liberté morale ou civile.

» Mais est-ce notre faute ? Non. C'est le résultat forcé d'une cause sur laquelle nous n'avons aucune influence. Le climat, que nous ne pouvons changer, nous défend d'y séjourner assez longtemps pour inoculer au peuple notre caractère ou l'habituer à notre genre de vie et à nos opinions. Il n'existe à présent aucun centre plus à portée que l'Angleterre même d'où nous puissions propager notre influence. C'est ce centre plus rapproché qu'il s'agit d'établir, et si l'ayant trouvé nous le négligions, nous encourrions une grande responsabilité.

» C'est le Caboul qui nous l'offre, ce centre désiré; il faut donc occuper le Caboul, et nous le pouvons faire d'une manière permanente ; car là, aucun empêchement physique, aucun du moins que la puissance anglaise ne puisse surmonter. L'Angleterre ne peut lutter contre le soleil qui brûle et rend inféconds ses enfants sur la péninsule hindoustanique, pas plus que le Cypaye ne peut résister aux vents froids, aux neiges et aux frimas du Caboul. La péninsule est essentiellement le pays des teints noirs, le Caboul celui des teints blancs. Cependant la transition de l'un (en regardant le Pendjab comme la continuation des plaines de l'Inde) à l'autre est presque aussi rapide que la transition des *Lothians* aux *Highlands* (hautes et basses terres) de l'Écosse. Le Cypaye est un soldat à At-

Digitized by Google

tock, une femme à Ali-Musdjid. Eh bien, la distance entre ces deux points n'est pas plus grande qu'entre Aberdeen et Edimbourg. Mais ce qui tue le Cypaye ressuscite en quelque sorte le fils du nord aux yeux bleus. Au pied du Caucase indien, nous nous retrouvons dans le berceau de notre race. Ce fut de ces sommets que descendit le Goth. A travers ces défilés émana le sanscrit. Les mots que j'écris, sons primitifs de tous les idiomes de l'Europe occidentale, reçurent ici leur première forme articulée. Rien ne saurait empêcher une colonie anglaise de prendre racine ici avec autant de succès que dans toute autre partie du monde. Le climat est aussi convenable aux résidents anglais que le Cap ou l'Australie. Situé à six ou sept mille pieds au-dessus du niveau de la mer, le sol produit toutes les récoltes de la zone tempérée. Par le fait, la vallée de Jellalabad peut être considérée comme la continuation de la vallée de Cachemire, dont la salubrité est proverbiale, sur la rive opposée de l'Indus.

» Toute nation qui expulserait les tribus maîtresses de la région entre Caboul et Peshawour serait justifiée d'ouvrir ces défilés au commerce de l'Asie centrale. Un seul défilé, ou une série de défilés, comme le Kybour, seules issues d'une chaîne d'ailleurs inaccessible, appartiennent à tous les peuples. Y lever un tribut de péage, c'est une piraterie comparable à celle de faire contribuer un navire franchissant le détroit de Gibraltar. Mais, outre les exactions régulières exercées à l'entrée du Kybour, les barbares de ces montagnes, pillant tous les voyageurs trop faibles ou trop peu nombreux pour leur résister, ne sont que des voleurs de grands chemins, qu'il est méritoire de châtier et de chasser de leurs repaires.

» Nous pourrions facilement stipuler avec les peuples de l'Helmonde, que, pour prix de notre évacuation du Candahar, ils donneraient aux tribus du Kybour les moyen de subsister dans l'intérieur. Nous pouvons aujourd'hui concentrer vingt mille hommes sur la ville de Caboul : n'est-ce pas une force suffisante pour dicter des conditions pareilles? Or, nous avons acquis assez d'expérience à nos dépens pour savoir que, si nous n'obtenons pas l'abandon d'une partie du territoire ennemi, il ne peut y avoir de sécurité pour aucun de nos établissements. L'automne dernier, la garnison de Caboul comptait plus de cinq mille baïonnettes : c'est plus que nous ne pouvions en maintenir à une telle distance de notre fron-

Digitized by Google

tière; et l'on a vu si cinq mille baïonnettes ont pu contenir une population fanatisée.

» Nous ne pouvons conserver le Caboul par moitié : il faut le garder tout entier, ou laisser la clef de l'Inde aux mains d'ennemis implacables. Un seul fort solitaire à l'entrée du Kybour serait affamé ou emporté par surprise. L'occupation d'un tel poste avancé serait pire que l'exil dans un établissement pénitentiaire; les troupes n'auraient aucune sécurité en dehors des murs de leur prison. Sainte-Hélène n'est rien comparativement. Ce serait garder le roc d'Aïlsa au milieu d'une flotte hostile. Ces Islamites se font un mérite d'exterminer les Feringhis, *quocumque modo*. Ce sont des hypocrites par patriotisme, et héroïquement perfides. Nous devons leur faire vider les lieux, et remplacer les indigènes par une population à nous dévouée, ou bien rebrousser chemin jusqu'à Farozepour, avec la certitude d'y être devancés par la rébellion.

» Mais, dira-t-on, où trouver des colons assez hardis pour s'exposer aux dangers de fixer leur habitation au milieu d'ennemis aussi implacables que le deviendront tous les Affghans, après une spoliation pareille, et qui, n'ayant pas craint d'attaquer six mille hommes de troupes disciplinées dans le Koord-Caboul, ne craindraient pas, à plus forte raison, d'assaillir une population disséminée d'agriculteurs et de commerçants ?

» A cela je réponds qu'une fois chassés au delà des monts qui entourent de leur barrière les provinces en question, les Kybouries n'auraient aucun moyen d'y rentrer que par leurs défilés, et certes, s'ils les ont si longtemps défendus, nous pourrions, nous, à jamais les en exclure. Ces montagnes sont, en effet inaccessibles par tout autre district; et entre cette muraille de pierre, d'une part, et la branche affghane de l'Indus de l'autre, s'étend une région fertile et salubre, deux fois plus vaste que le plus vaste des comtés d'Angleterre; tandis qu'au delà du défilé de Koord-Caboul, autour de la ville même de Caboul, s'étend une autre région également clôturée par les défilés de Koord-Caboul au nord, et par ceux qui conduisent à Ghuznie, au couchant. C'est de fait un jardin grand comme une de nos provinces, entouré d'une muraille de deux ou trois mille pieds de haut, avec des portes principales, chacune desquelles pourrait être défendue par un seul régiment contre toute la population de l'Asie centrale.

» N'avons-nous pas en Angleterre une population plus considé-

Digitized by Google

rible que ne peut en nourrir notre sol et l'état actuel de l'agriculture? Ne sommes-nous pas en même temps plus riches qu'aucune autre nation en bâtiments et en moyens de transport? L'Indus navigable conduit directement au pied des défilés qui s'ouvrent sur la vallée de Jellalabad, navigation inutile pour nous sans un *dépôt* militaire à son terme dans les terres, c'est-à-dire à Caboul, cette ville en étant le point extrême; station indiquée, car, encore à présent, c'est le grand marché commercial pour l'Asie centrale. Que ne serait-elle pas, habitée par des marchands anglais, des manufacturiers et des banquiers anglais, mais surtout avec des routes ouvertes par des ingénieurs anglais!

» Maintenant, supposez à Caboul les lois et les libertés anglaises, un gouvernement représentatif, une presse libre, un système d'éducation publique, etc., etc., quelle source abondante de bonnes influences et de bons exemples serait Caboul, et pour les nations de la péninsule indoustanique, et pour les hordes aujourd'hui désorganisées de l'Afghanistan! Ces défilés, qui naguère ne s'ouvraient que pour vomir leurs bandes de maraudeurs et d'assassins, deviendraient de vrais canaux de civilisation, allant sans cesse répandre au loin leur trop plein d'industrie, d'intelligence et de liberté constitutionnelle. Le tyran de Bokhara, à l'approche de cette influence nouvelle, tremblerait dans les palais sous lesquels sont crottés ses cachots à vermine (1). Le Russe, en s'avançant sur Astrabad ou Khyva, respirait déjà l'air fécond de la liberté. A l'est, le Kyhour, le redoutable Kyhour, ne livrerait plus passage qu'à l'invasion du commerce, des arts, de la littérature. Les idées européennes iraient féconder et le Pendjab, et Delhi, et Agra; enfin les Anglo-Indiens ne seraient plus de simples oiseaux de passage. A leurs pénibles traversées de l'Océan ils substitueraient des visites à leur *nouvelle-patrie* de Jellalabad et de Caboul: ce seraient là pour eux des excursions qui exigeraient à peine quelques jours et quelques dépenses de plus qu'il ne leur en faut pour leurs promenades annuelles aux montagnes nord du Sutleje. Les grandes familles de la péninsule, au lieu d'envoyer leurs enfants par cargaisons en Angleterre, les garderaient près d'elles dans les montagnes, jusqu'à

(1) Ce despote entretient une réserve de vermine: puces, punaises et autres insectes dégoûtants, auxquels il livre les victimes de son déplaisir. Une demi-heure dans ce cachot *pédiculaire* suffit pour tuer un homme.

Digitized by Google

ce qu'ils fussent assez robustes pour supporter l'ardeur du soleil dans la plaine.

» Nous avons une grande dette à payer aux peuples de l'Inde : nous avons extrait de leur pays beaucoup d'or, et en retour, qu'avons-nous fait, si ce n'est d'administrer leurs affaires d'une main assez ferme pour maintenir la paix entre eux? C'est un bienfait sans doute; mais, hommes libres et chrétiens, nous leur devions davantage, et si nous ne pouvons directement les admettre à la participation de nos idées politiques et religieuses, montrons-leur en grand l'exemple d'une société chrétienne complétement organisée, dont l'imitation les tente. A tout événement, ne perdons pas l'occasion de créer une nouvelle sauvegarde à la puissance qui nous a permis de faire déjà quelque chose pour eux.

» L'Indus est la grand'route naturelle entre l'Asie centrale et le reste du monde; c'est la seule issue praticable pour les produits d'une portion du globe, aussi vaste que le continent occidental de l'Europe. Caboul est la clef de la navigation de l'Indus du côté de l'Affghanistan, de Bokhara et de la Tartarie indépendante. Tout ce qui descend l'Indus, provenant de ces pays, traverse ce grand entrepôt, dont nous avons l'occasion de faire une ville entièrement anglaise. Là est une contrée que notre légitime défense nous force d'usurper sur ses occupants actuels; là est un nouveau champ pour l'industrie agricole, pour l'industrie manufacturière et pour les entreprises du commerce; là un climat analogue à notre constitution physique et une localité parfaitement adaptée à nos besoins politiques : c'est une belle occasion de faire le bien.

» Je ne justifie pas la guerre de l'Affghanistan : au contraire, autant que je puis juger la question, je la blâme ; mais si elle avait été entreprise pour arracher ces brigands de l'Asie centrale à leurs forteresses, et déclarer la route de Caboul à Peshawour ouverte au commerce paisible du monde, je la déclarerais légitime. Eh bien ! l'occasion se présente de faire sortir un bien du mal; un homme juste ne peut hésiter.

» Que les Kybouries s'en aillent en paix, au nom du ciel ! Il y a eu assez de sang versé. La vengeance est un mot qui ne doit pas être connu dans les conseils d'une nation magnanime. Point d'incendies! point de ravages! La leçon morale qu'il s'agit de donner sera bien plus frappante. La machine à vapeur, l'institut pour l'éducation des ouvriers, les leçons de musique gratuites; voilà les

Digitized by Google

monuments qu'il faut fonder en l'honneur des morts au pied de ces montagnes ensanglantées; et si le massacre de Sugdaluck produit tout cela, nous pourrons vraiment dire que jamais sang ne fut plus utilement versé. GILBERT YOUNG. »

L'avenir nous dira si ce n'est ici qu'une utopie individuelle.

En Chine (les dernières nouvelles sont du 27 mai), la guerre traîne toujours en longueur, soit qu'on négocie de bonne foi, soit que les Anglais attendent des renforts pour leur grande expédition sur Pékin. D'après les rapports des missionnaires français (dont les Anglais reconnaissent volontiers l'exactitude), le Céleste Empereur se disposerait à faire sa retraite en Tartarie. En se transportant de l'autre côté de la grande muraille, le monarque chinois rendrait illusoire tout traité conclu à Pékin par les autorités que les Anglais trouveraient dans cette capitale.

Digitized by Google

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DE L'INDUSTRIE, DE L'AGRICULTURE, ETC.

CORRESPONDANCE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE DE LA REVUE BRITANNIQUE.

Edimbourg, 18 septembre.

LA REINE EN ÉCOSSE. — SUCCÈS DU PRINCE ALBERT. — LES DAMES D'ÉDIMBOURG. — LA CHASSE EN SEPTEMBRE. — UN MOT DE HEYWOOD. — UN ROMAN DE CHASSEUR. — PERCIVAL KEENE. — LA LIBRAIRIE D'ÉDIMBOURG. — LA REVUE ET LE MAGAZINE, ETC. — NOUVELLES DES SCIENCES. CONGRÈS DE MANCHESTER.

..... Vous allez me croire devenu tout à fait courtisan, si vous ne me classez pas même parmi les amoureux de la reine. J'ai en effet suivi l'auguste voyageuse en Écosse, mais par hasard et non avec l'intention de vous raconter le voyage royal, *the Royal progress*, comme on écrivait dans l'ancien style. Je venais ici faire une partie de chasse, voir si le *capercalzye*, ou coq de bruyère, était devenu aussi rare que le prétendait naguère un illustre poëte de France qui avait besoin d'augmenter son catalogue d'ornithologie apocryphe. Je venais aussi rafraîchir mes souvenirs de Walter Scott, et grâces à la coïncidence, j'ai pu voir comme vous, en 1822, le *gathering* des clans. Comme vous je suis forcé de dire qu'on a donné à Sa Majesté la reine Victoria une édition *illustrée* de la pittoresque Calédonie; mais il en est de ces éditions comme de toutes les réimpressions les plus riches : les amateurs aiment mieux l'*editio princeps*. Autant voir l'Écosse à l'opéra que de la voir ainsi remise à neuf avec ses montagnards endimanchés! Ajoutez qu'à ces cortéges de théâtre se mêlent même des comparses fort mal exercés. Les seigneurs écossais se piquant tous d'exhiber à leur souveraine une grande queue (*a tail*), c'est le mot local, quelques-uns y ont enrôlé tous

Digitized by Google

ceux qui ont bien voulu se faire montagnards de parade. La même chose n'était-elle pas arrivée pour Georges IV, quoique le maître des cérémonies fût alors sir Walter Scott lui-même, qui devait pourtant se souvenir d'avoir fait rire ses lecteurs avec la fameuse revue du château de lady Bellenden (1). On n'a pas vu du moins cette fois la mode du costume highlandais aller jusqu'à en faire revêtir un vieux alderman de Londres, le gros banquier courtisan, sir W. Curtis, de bouffonne et gastronomique mémoire. Après tout, la reine a eu la bonne grâce de paraître partout enchantée. De son côté, le peuple d'Écosse, ce peuple si grave, si digne, si puritain, a été bientôt enthousiasmé de cette jeune reine qui se résigne si gracieusement à toutes les fêtes écossaises, y compris le sermon dont on l'a régalée un dimanche, trait de mœurs tout à fait caractéristique.

Quoiqu'on eût annoncé que la reine Victoria voulait parcourir tous les sites célébrés par l'Homère-romancier de l'Écosse, elle s'est contentée de quelques excursions partielles, réservant sans doute le reste pour l'année prochaine, car on n'a pas manqué d'ajouter qu'elle était si charmée de ce beau royaume qu'elle prétendait y revenir annuellement. Le prince Albert n'a pas eu moins de succès que son auguste compagne ; auprès des dames d'abord il a été aussi aimable qu'on peut l'être quand dans le ménage royal on ne porte ni les culottes ni le sceptre. Mais là où il a développé tous ses moyens, là où il a marché dans sa force et sa liberté, c'est à l'université d'Édimbourg. Vous savez qu'Édimbourg a ses prétentions académiques, comme Genève en Suisse ; c'est même une ville un peu pédante, où les dames se piquent de savoir un peu de physique, un peu de chimie, un peu d'histoire naturelle, un peu de géologie, etc., etc., etc., c'est-à-dire un peu de tout : le prince Albert, avec son éducation universitaire allemande, en sait au moins autant que les dames d'Édimbourg. Il a donc étonné les professeurs de la classique

(1) *Old Mortality.*

Digitized by Google

Edina, de l'Athènes du nord, comme un autre Pic de la Mirandole, ou plutôt comme un autre *mirabiles Chricton*, car c'est surtout ici qu'il faut citer cet Écossais qui, dans notre siècle à romans, est devenu le héros d'un de ceux de M. Harrisson Ainsworth. Vous comprenez combien un pareil aide de camp ajoute au respect que les loyaux sujets de Sa Majesté sont si disposés à avoir pour la reine. Avec le prince Albert à ses côtés, Victoria Regina est une autre Élisabeth, en état de tenir tête à tous les hellénistes, latinistes, etc., de ses trois royames. C'est lui qui parle grec, latin, sciences et *de omni re scibili* pour elle. Cependant elle a daigné planter de ses jolies petites mains un petit sapin et un petit chêne dans un parc avec une petite bèche d'ébène que, suivant les journaux, écho de l'admiration générale, elle a maniée avec l'adresse d'un *jardinier consommé*. Il y a de quoi rendre jajalouse Mrs. Loudon.

En attendant au milieu de ces fêtes, vous devinez bien que ma partie de chasse a été impossible : tous les propriétaires de châteaux et de parcs espérant que le prince pourrait faire à leur gibier l'honneur de l'abattre, se gardent bien, depuis le premier septembre, de laisser tirer un coup de fusil qui risquerait d'appauvrir leur réserve. Plaisanterie à part, le fait est que le noble ami chez qui j'étais venu s'est tenu religieusement en ville ou sur le passage de Leurs Majestés. C'est un whig, mais de ceux qui pardonnent à la reine d'avoir un ministère tory, pourvu qu'elle daigne ne pas leur faire tort de son sourire. On en est ici à compter combien de fois on a vu Sa Majesté, ce qui veut dire combien de fois on croit avoir été vu d'elle, sans l'avouer aussi franchement que le fit le vieux Heywood à Mary Tudor (1). Jusqu'ici donc, en

(1) Le poëte-comédien Heywood, revenu d'exil à l'avénement de Mary Tudor, se présenta à sa cour, et la reine l'ayant reconnu, lui demanda quel bon vent le ramenait : « Madame, répondit-il, deux choses principales m'ont ramené : la première, le désir de voir Votre Majesté. — Je vous remercie, monsieur Heywood ; mais quelle est la seconde ? — Le désir d'être vu par Votre Majesté. » Marie lui donna la direction du théâtre de la cour.

Digitized by Google

fait de chasse, bien m'a pris d'apporter de Londres, pour les loisirs de la soirée, deux romans dont le premier m'a fait du moins chasser en imagination : c'est le *Old English Gentleman*, par John Miller (« le Vieux Gentilhomme anglais »), dont je ne crois pas vous avoir parlé quoiqu'il ait un an de date. Il appartenait à l'Angleterre de créer le roman du *sport*, après avoir créé le roman maritime. Sans doute dans la plupart des romans anglais, depuis le *Squire Western* de Fielding, il y a toujours une scène ou deux de chasse ; mais M. John Miller est le premier qui ait fait une partie de chasse en trois volumes. Ici nous avons bien des amants et des scènes d'amour, mais les véritables héros et héroïnes sont le renard, le lièvre, les perdreaux, le cheval, le chien surtout, entre autres *Button*, le fidèle Button ! Ce sont eux qui m'intéressent, quoique M. Miller ait donné ses beaux rôles à Tom Bolton, le piqueur, à Peter Bumstead, le garde-chasse, et que le Squire Scourfield soit le vieux gentilhomme campagnard du titre ; mais on voit bien qu'il n'y a pas encore des peintres parmi les lions, et si le chien Button, à qui il ne manque que la parole, pouvait écrire ses mémoires, le roman serait peut-être supérieur ; j'en demande pardon à M. Miller, qui a la juste gloriole d'être aussi original que possible dans la nouvelle mine qu'il a ouverte aux romanciers. Tel qu'il est écrit par un bipède, ce livre offre dans un cadre très-simple une suite de tableaux piquants de la vie de ces gentilshommes campagnards dont le type ne saurait se perdre ; vous avez là en relief *Old and merry England*, la vieille et joyeuse Angleterre avec ses mœurs provinciales, ses mœurs antiques, ses mâles amusements ; toutes les descriptions sont d'après nature, car l'auteur est un squire de la vieille roche comme son squire Scourfield. Je ne sais pas assez la langue du sport pour oser vous en donner aujourd'hui un extrait sans un de ces vocabulaires qui sont indispensables aux profanes, même dans ce mois de septembre où il n'y a pas un cockney de Londres ni un badaud de Paris qui ne se donne les *airs et les paroles* d'un Nemrod aussi terrible que M. Apperly.

Digitized by Google

Je ne me donne pas non plus pour un adepte de la littérature maritime; cependant je pourrais, je crois, très-passablement vous traduire d'un bout à l'autre le nouveau roman du capitaine Marryat, le second des deux que j'ai pris comme provision de voyage. *Percival Keen* (Percival le fin, le rusé), ainsi intitulé sans doute par opposition à Pierre le Simple, du même auteur, se laisse lire sans dictionnaire nautique, bien que le capitaine nous fasse naviguer dans les trois quarts du roman, et nous fasse vivre à terre avec des marins. Mais d'abord, n'êtes-vous pas de ceux qui ont assez de la littérature maritime? Ne pensez-vous pas que M. Marryat lui-même devrait finir par jeter l'ancre, soit dit sans prétention au calembour déjà fait à la Chambre des députés de France (1). J'en veux, pour ma part, à M. Marryat, de son *vaisseau fantôme* et de quelques autres mystifications navales; mais, je vous en prie, lisez *Percival Keen*, et vous pardonnerez au capitaine tous ses péchés. Ce roman m'a prodigieusement amusé, réjoui, intéressé, par son style facile avant tout; puis par les bons tours de son héros, qui mérite dès l'école le nom qu'il porte. Par exemple, si vous avez un écolier en vacances auprès de vous, cachez bien ces volumes : le petit Percival lui apprendrait à révolutionner tous les colléges de Paris, et à faire même sauter un professeur comme un bâtiment qui laisse prendre le feu dans la sainte-barbe. D'écolier plus qu'espiègle, Percival devient un *midshipman* encore très-farceur; mais ce qui le distingue de ses camarades, c'est qu'il ne se laisse jamais prendre, et fait rapidement son chemin d'avancement. Dans ce grade de novice, il lui arrive maintes aventures, dont il sort à son honneur, comme lorsqu'il est abandonné en pleine mer dans un canot, avec une cantinière pour tout équipage; ou lorsque, tombé aux mains d'un pirate nègre, il apprivoise par son sang-froid ce maître fu-

(1) NOTE DU DIRECTEUR. Notre correspondant fait sans doute allusion ici à l'amiral Lalande, qui, ayant renversé l'encrier de son bureau, fit dire au spirituel président de la chambre élective que dans son métier l'amiral était forcé de temps en temps de jeter l'ancre.

Digitized by Google

rieux et s'en fait un ami. Vous verrez encore dans ce roman un duel, des chasses sur mer, des frégates prises à l'abordage, des naufrages ; bref, tous les incidents de la vie la plus agitée ; mais toujours admirablement racontées, sans un vain étalage de mots techniques, et encore moins sans cette phraséologie sentimentale et ampoulée que les romanciers d'eau douce, dans l'école française, amalgament si singulièrement avec le jargon plus ou moins bien goudronné des conteurs du gaillard d'avant (1).

Avant de quitter Édimbourg, je dois vous dire que c'est toujours le second *marché* littéraire de la Grande-Bretagne. Les fils Blackwood continuent sur une très-large échelle la librairie paternelle. Voilà l'*Histoire de l'Europe* d'Alison, en 10 gros volumes, achevée. On trouve dans leur catalogue de livres nouveaux un excellent *Voyage en Grèce* que vous avez cité dernièrement, celui de M. Mure de Caldwell ; la *Nouvelle Statistique de l'Ecosse*, des *Éléments de chimie* du professeur Johnson, rival de Liebig ; une *Nouvelle théorie de la population*, encore par Alison (2 vol. in-8°), etc., etc. Le *Blackwood Magazine* est toujours dirigé par le professeur J. Wilson, qui n'a rien perdu de son *humour*, de son énergie, de sa verve de poëte et de critique. MM. Blackwood réimpriment à part (3 vol.) quelques-uns des principaux articles de cet homme rare qui n'avait qu'un rival dans la littérature périodique, le docteur Maginn, et celui-ci vient de mourir. Ces messieurs réimprime encore, à six shillings le volume, les romans de leur fonds qui ont survécu à la vogue ordinai-

(1) Note du directeur. Ce roman sera probablement traduit par M. Defauconpret et publié à la librairie Charles Gosselin. En attendant, il a paru en anglais chez M. Baudry, et par un vrai tour de force typographique, il n'a fallu à cet éditeur que soixante-une heures pour réimprimer les trois volumes de l'édition anglaise. Tant qu'il n'y aura pas un droit européen pour protéger les droits des auteurs français, tout en appelant cette loi internationale de tous nos vœux, nous applaudirons aux représailles qui finiront par en démontrer le besoin à l'Angleterre et à l'Allemagne.

Digitized by Google

rement éphémère de ce genre de littérature : tels sont *Reginald Dalton* et *Valerius* de Lockhart; les *Annales de la Paroisse*, et les autres romans de Galt, et *Tom Cringle's Log*, dont la *Revue Britannique* a publié autrefois des fragments. Ce roman, longtemps attribué au professeur J. Wilson, se trouve être de Michael Scott; l'autre Scott l'eût avoué.

La *Revue d'Edimbourg* appartient à MM. Longmann de Londres; mais c'est bien toujours la *Revue d'Edimbourg*, imprimée à Edimbourg. M. Macaulay, l'auteur des beaux articles sur *Clive, Hastings, Frédéric le Grand*, est d'Edimbourg, ainsi que la plupart des rédacteurs, quoique aujourd'hui comme de tout temps les auteurs de Londres y soient parfaitement accueillis.

A l'autre extrémité de la presse littéraire, vous avez ici le *Chambers' Edinburgh Journal* qui paraît toutes les semaines, et dont l'immense circulation égale celle des *Saturday* et *Penny Magazines*. Un tirage a lieu à Londres et un autre à Edimbourg.

Je m'arrête, mais je pars demain pour Glascow, et traverserai à mon retour le Lancashire. Je pense trouver à Londres, entre autres publications annoncées, deux volumes de Charles Dickens qui ont pour titre *American Notes*; je ne pense pas que ce soit un roman. Nous verrons si l'auteur a observé les classes populaires des États-Unis avec cette sagacité dramatique qui nous a valu *Oliver Twist* et *Nicholas Nickleby*.

Digitized by Google

BULLETIN

DES SOCIÉTÉS SAVANTES D'ANGLETERRE.

DERNIÈRE RÉUNION DE L'ASSOCIATION BRITANNIQUE POUR L'AVANCEMENT DE LA SCIENCE.

Suite.

PREMIÈRE SECTION. — SCIENCES MATHÉMATIQUES ET PHYSIQUES. *Changements proposés dans la dénomination et la valeur des poids, des mesures et des monnaies en Angleterre.* Une commission a été chargée, il y a quelques années, d'examiner quelle serait la meilleure méthode à suivre pour remplacer les étalons des poids et mesures (le yard, la livre, le gallon et leurs multiples) qui ont été détruits dans l'incendie du palais des chambres. M. Peacock, le président de la section, et l'un des membres de la commission, fait connaître l'opinion qu'elle a exprimée au gouvernement sur quelques-uns des points de cette question. Elle a demandé d'abord que les étalons pour les poids et les mesures fussent indépendants les uns des autres, ce qui n'était pas. La livre troy (375 grammes) ne devrait être conservée que pour un petit nombre de transactions, et serait remplacée dans l'usage général par la livre avoir-du poids (500 grammes), qui serait la seule ayant cours dans toute la Grande-Bretagne. Les mesures de capacité devraient être déterminées par celles du poids : cette méthode étant beaucoup plus convenable, puisqu'on détermine avec bien plus d'exactitude la pesanteur, qu'on n'arrive, par exemple, à la formation d'un cube parfait. La commission ayant reconnu, à la presque unanimité, qu'on ne pourrait apporter le moindre changement dans la détermination des premières unités sans amener une grande confusion et des troubles multipliés dans les transactions les plus ordinaires de la vie, a demandé qu'on conservât strictement toutes les unités déjà employées, savoir : la livre sterling, le yard, le pied, l'acre, le gallon et la livre impériale ou avoir-du-poids ; cependant, voulant introduire dans les poids et mesures, autant qu'il serait possible,

Digitized by Google

l'échelle décimale, elle a proposé au gouvernement de soumettre d'abord à cette échelle la division des monnaies, qui servirait ensuite de base pour introduire la même échelle dans la division des autres poids et mesures. Ainsi, la livre sterling étant prise comme l'unité primitive, on frapperait une monnaie de la valeur de 2 shillings (le 10e de la livre sterling); une autre qui aurait le 10e de la valeur de cette dernière (20 centimes et une fraction), et serait en argent ou en bronze, enfin une troisième, qui aurait une valeur dix fois moindre encore. La première de ces pièces serait appelée *victoria*, du nom de la reine; la seconde, *cent* (le 100e d'une livre), et la troisième, *millet* (le 1000e). Dans cette disposition, la *demi-couronne* disparaîtrait; mais on conserverait le *shilling* et le *six-pence*. Les avantages qu'amèneraient ces modifications seraient considérables, si l'on en croit M. Peacock. A la banque d'Angleterre, par exemple, où l'on ne compte pas moins de mille employés, l'application de cette échelle décimale faciliterait singulièrement les opérations de calcul et la tenue des livres. Ainsi, en écartant les *millet*, car les banquiers négligent aujourd'hui dans leurs comptes les sous-divisions du *penny* (10 centimes), la somme de 17 livres 8 victorias 7 cents serait représentée par 17,87.

La commission, appliquant le même principe aux poids, demande que le stone, au lieu d'être de 8 livres dans un endroit, de 12 et même de 14 dans un autre, soit partout de 10 livres. Ces modifications, que les théoriciens trouveront peu importantes, seront déjà un grand progrès pour un pays aussi pratique que l'Angleterre, et les membres du congrès, qui s'attendaient à des changements plus graves et plus perturbateurs, ont paru croire que cette réforme ne serait pas repoussée par le parlement.

Rapport sur les observations météorologiques faites à Plymouth pendant l'année 1841, *par M. Harris.* La météorologie est l'une des sciences au progrès desquelles le congrès a le plus spécialement consacré ses efforts; aussi toutes les communications sur ce sujet ont été écoutées avec une attention toute particulière. M. Snow Harris annonce qu'à la fin de 1842 il pourra comparer l'ensemble de la série d'observations météorologiques continuées d'heure en heure pendant le jour et la nuit, sans aucune interruption, pendant dix années; il se borne pour cette fois à présenter le résultat général des observations barométriques auxquelles

dant cinq années consécutives, de 1837 à 1841, et quelques recherches sur les vents, faites avec l'anémomètre du professeur Whewell. Ces observations ont été recueillies à la hauteur de 75 pieds au-dessus du niveau de la mer, et réduites toutes à la température de 32 degrés Fahr. Les moyennes de chacune de ces années, représentées par des lignes sur une carte, offrent une coïncidence remarquable dans leur marche générale, et un très-petit nombre seulement de déviations importantes : résultat bien digne de fixer l'attention, surtout si l'on tient compte des nombreuses variations auxquelles l'atmosphère est sujette dans cette latitude. La pression moyenne de ces années correspond exactement avec celle qui avait déjà été observée. La ligne qui représentait cette pression passait entre 1 heure et demie, puis 7 et 8 du matin, entre midi et 1 heure, puis 6 et 7 du soir. Le maximum de la pression horaire avait été, à une seule exception près, pendant six années, à 9 heures du matin et du soir, et le minimum à 4 heures du matin et du soir. La ligne de la pression moyenne était dépassée quatre fois dans 24 heures, et sans aucune exception pendant six années. Ainsi donc se réalisait encore, même au milieu de nombreuses et importantes variations atmosphériques, le phénomène qui a été observé la première fois par le baron de Humboldt dans les tropiques, et qu'il a appelé oscillation horaire. M. Airy, auquel ces résultats ont été soumis, a pensé qu'en continuant les observations au delà de l'année 1842, on n'arriverait probablement pas à un résultat plus important. Les observations horaires sur la pression barométrique sont au nombre de 48,000, et celles sur la température, de 37,000.

Recherches sur la vitesse du vent. Le même M. Snow Harris, passant à un sujet qui a quelque analogie avec le précédent, fait connaître qu'il avait cherché avec l'anémomètre de Whewell d'arriver à quelques données approximatives sur la vitesse et la direction des vents alisés (trade winds), après avoir établi pourtant que quand le crayon qui, dans l'anémomètre, retrace l'effet intégral du vent, marche avec une rapidité d'un dixième de pouce par heure, le déplacement de la masse d'air est, en moyenne, de onze pieds par seconde. Voici le tableau des résultats qu'a fournis la vitesse moyenne du vent (en pieds par seconde) pendant chaque mois de l'année.

Digitized by Google

	Pieds par seconde.		Pieds par seconde.
Avril	13	Octobre	15,29
Mai	12,6	Novembre	14,96
Juin	10,9	Décembre	12,54
Juillet	9	Janvier	12,76
Août	12,87	Février	13,97
Septembre	15,42	Mars	14,63

La vitesse moyenne du vent pendant l'année serait donc environ de neuf milles par heure. Cette donnée sur la vitesse et la direction du vent, obtenue directement par la voie de l'expérimentation, est un fait nouveau, et qui semble devoir accélérer beaucoup le progrès des études météorologiques. Après cette communication, un membre exprime l'espoir que M. Harris ne discontinuera pas ces observations tant qu'il n'aura pas accompli au moins le cycle de dix-huit ans. Un autre membre, le Dr. Horsby, désirerait que ces observations avec l'anémomètre pussent être faites sur mer, afin qu'on n'eût point à tenir compte du frottement et des autres causes de retard qu'éprouve le courant d'air sur la terre. Le colonel Sykes dit que les heures du maximum et du minimum de pression observées par M. Harris à Plymouth sont à peu près, sinon exactement, les mêmes que celles qui ont été observées dans l'Inde, à une élévation de 2,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, et que celles qui furent aussi observées à Mexico par M. de Humboldt, à 10,000 pieds au-dessus du même niveau.

Appareil mécanique destiné à enregistrer avec une grande économie les opérations de tous les instruments de météorologie. Le colonel Sabine donne lecture d'une lettre du professeur Wheatstone, qui propose de faire pour l'observatoire de Kew un appareil qui enregistrerait avec une immense économie les observations de tous les instruments météorologiques dont le congrès a doté cet observatoire. L'un de ces instruments, destiné à mesurer la force et la direction du vent, pourrait être placé sur un ballon captif, et tenir compte avec une exactitude minutieuse de tous les courants, à une élévation de 8 à 10,000 pieds. Tous les essais que l'on a faits pour obtenir que le baromètre, le thermomètre, etc., enregistrent eux-mêmes, par un moyen mécanique, leur marche et leurs variations, ont échoué jusqu'ici, parce que la force mécanique qui fait monter ou baisser le mercure dans les tubes ne peut

Digitized by Google

vaincre les frictions qu'entraîne tout mécanisme, ou ne le fait qu'avec des pertes qui ne permettent plus de compter sur l'exactitude des résultats. « Le principe, écrit M. Wheatstone, sur lequel repose la construction de mon télégraphe météorologique, savoir, la détermination (au moyen d'un faible courant électrique) de la force mécanique, développée par le simple contact du mercure du tube avec un fil mince de platine, me permet d'éviter cet obstacle. Je propose donc de faire construire, sous ma direction, pour l'observatoire de Richmond, un appareil de ce genre, et dont le coût ne doit pas s'élever au delà de 50 £. Si après trois mois d'essai on trouve qu'il répond exactement à ce que je me crois fondé à en attendre, un des plus grands obstacles au progrès de la météorologie aura disparu. Il est peu de localités où l'on ne trouvât une personne au moins qui consentirait à consacrer quelques minutes par jour à l'entretien de cet instrument, tandis qu'il en est peu qui pourraient ou voudraient se charger de faire elles-mêmes des observations toutes les heures ou toutes les demi-heures. »

Rapport sur le grand système coopératif d'observations magnétiques et météorologiques, par M. J. Herschel. C'est au congrès scientifique qu'est dû l'établissement de ce vaste système, qui a appelé sur tant de points du globe l'attention des hommes spéciaux, et leur a fourni les instruments indispensables pour recueiller simultanément les observations magnétiques et météorologiques appelées par ce moyen à s'éclairer mutuellement. Aussi, depuis trois années que cette entreprise a été commencée, et que le congrès a pu intéresser à son succès la plupart des états civilisés, tous les ans un rapport est fait au congrès sur les progrès du système et sur les obstacles qu'il rencontre. Le savant baronet chargé de ce travail pour cette année, entre sur les conditions de cette vaste entreprise dans des développements que nous ne pouvons reproduire, mais qui prouvent tout ce qu'on peut attendre de tant d'efforts réunis ainsi sous une même direction. Il a rappelé surtout l'utile coopération du capitaine Ross dans son voyage commencé en 1840, et qui n'est pas encore terminé. D'après une lettre de ce hardi navigateur, datée de la Nouvelle-Zélande et du 22 novembre 1841, il paraît qu'il devait mettre à la voile le lendemain pour reprendre son investigation, et qu'après avoir traversé l'aval isodynamique au milieu duquel se trouve le foyer de la plus grande intensité, et qu'il suppose exister sous le 60° latitude sud et le 235° de longi-

Digitized by Google

tude est, il devait se diriger directement vers la ligne de glace, reconnaître le nouveau continent *Victoria*, découvert l'année précédente, et chercher à traverser la barrière que lui avaient opposée ces glaces. Il serait donc forcé de passer encore un hiver sous la zône antarctique. S'il en était autrement, on ne tarderait pas à apprendre son arrivée aux îles Falkland; dans le cas contraire, une année entière pouvait s'écouler avant qu'on eût d'autres nouvelles de l'expédition.

Il résulte des documents présentés par sir J. Herschel, par tous les observatoires anglais et étrangers, et de toutes les stations établies soit en Angleterre, soit aux Indes, à l'exception de celles d'Aden, que les principaux établissements du continent destinés aux recherches météréologiques sont presque partout en pleine activité. Le gouvernement russe surtout a favorisé de tous ses efforts l'entreprise du congrès : des observatoires ont été établis à ses frais à Tiflis, à Nicolajef, à Moscou. Les travaux de construction et d'établissement ont demandé beaucoup de temps, et le terme de trois ans, accordé primitivement par le gouvernement anglais et la Compagnie des Indes, allait expirer au moment où tous les arrangements étaient achevés sur la plus grande partie du globe, et où on allait commencer à récolter les fruits de tant de travaux; mais le gouvernement anglais vient de décider qu'il continuerait ses secours pendant une nouvelle période de trois années, jusqu'en 1846, et le gouvernement russe, de son côté, a pris l'engagement de soutenir les observatoires établis en Russie pendant tout le temps que ceux de l'Angleterre seraient soutenus, le comte Brunow ayant formellement assuré que cette période était la plus courte dans laquelle on pût espérer d'arriver à quelques résultats importants.

Ces trois années n'ont cependant pas été perdues pour la science : non-seulement les observatoires ont été construits et ont reçu les instruments qui leur étaient nécessaires; mais on a trouvé un moyen de correction pour la température des aimants, ce qui était l'un des points les plus importants de ces recherches; en outre, on a eu l'occasion de constater l'ubiquité de ces singulières perturbations qu'on a appelées *tempêtes magnétiques*, ce qu'on n'avait pu faire avant, et de constater jusqu'à un certain point l'exactitude de la théorie de Gauss. La grande perturbation du 25 décembre 1841, qui fut observée à Greenwich, l'a été aussi à Torento, à Sainte-Hélène, au Cap et à Trevrandrum en Travancore. Toutes ces ob-

Digitized by Google

servations d'une même perturbation sur des points si éloignés sont arrivées assez à temps pour qu'elles aient pu être publiées dans le volume des Transactions de l'association pour l'année 1841. C'est un fait bien remarquable, que ce phénomène accidentel observé à la fois en Europe, en Asie, en Afrique et en Amérique, transmis en Angleterre, réduit, imprimé, puis publié en moins de trois mois et une semaine. Les rapports reçus depuis des différentes stations ont appris que ces perturbations avaient été générales, et que l'agitation des aiguilles n'avait pas été simultanée sur tous les points, cependant on avait observé partout dans la même journée des mouvements extraordinaires, lesquels étaient caractérisés surtout par une diminution plus ou moins considérable de l'intensité horizontale, et par le mouvement de l'extrémité nord de l'aiguille vers l'ouest. Cette observation, dans laquelle on a pu distinguer ce qui tenait à des influences locales, et ce qui était le produit d'influences générales, et où l'on a pu suivre les chocs d'observatoire en observatoire, de station en station, jusqu'à ce qu'ils fussent assez affaiblis pour être masqués par l'influence croissante venant de points plus près de celui où était l'observatoire; cette observation, dit sir J. Herschel, est de la plus haute portée, puisqu'elle permet d'étudier l'influence des distances et des localités sur les variations magnétiques, et paraît devoir être féconde en vérités théoriques.

Fait successivement curieux; ayant rapport à la photographie, découvert par M. Moser de Konisberg, et communiqué par le professeur Bessel à sir David Brewster. Ce fait, qui a été communiqué à peu près à la même époque à l'Institut de France, est assez important pour que nous ne craignions pas de lui donner une nouvelle publicité dans ce bulletin. La discussion intéressante qui a suivi cette communication au congrès, et les détails dans lesquels est entré M. Bessel, qui était présent à cette discussion, ajoutent encore à l'intérêt du fait lui-même. Si on place une plaque noire de corne ou d'agate au-dessous d'une surface d'argent poli, à la distance d'une vingtième de pouce, et qu'on la laisse pendant dix minutes, la plaque d'argent reçoit une image de la figure, de l'écriture ou de l'impression qui pourrait se trouver à la surface de la corne ou de l'agate. Ces figures ne sont pas visibles sur l'argent immédiatement après les dix minutes écoulées, mais le deviennent quand on a exposé la plaque d'argent

Digitized by Google

à de la vapeur d'eau, d'ambre, de mercure ou de tout autre liquide. Il paraîtrait que les vapeurs des différents fluides produiraient des effets différents et analogues aux différents rayons colorés du spectre, et qu'ils peuvent, en conséquence, produire une couleur rouge, bleue ou violette. On peut faire tomber l'image de la chambre noire sur une surface soit de verre, soit d'argent, soit même sur la simple couverture d'un livre, sans aucune préparation, et on obtiendra les mêmes effets que si on avait agi sur une plaque d'argent couverte d'iode. M. Bessel avait vu plusieurs dessins obtenus de cette manière, et qui lui ont paru à peine inférieurs à ceux préparés par le procédé Talbot. — Sir David Brewster, en terminant sa communication, dit que ce fait contient le germe d'une des plus importantes découvertes de l'époque actuelle; qu'il semble démontrer dans la substance noire une influence thermale qui y serait fixée ; bien plus même, il paraîtrait, d'après d'autres faits que M. Bessel avait rapportés à sir David, que les différentes lumières n'agiraient pas de la même manière sur différentes vapeurs, comme s'il existait un moyen de rendre la lumière latente; circonstance qui, si elle était constatée, fournirait sur la nature physique de la lumière des données fort remarquables et toutes différentes de celles qui sont généralement admises aujourd'hui. La théorie de l'émission pourrait probablement rendre compte de ces phénomènes, tandis qu'ils paraissent inexplicables dans celle des ondulations. Les expériences que sir David a faites lui-même sur le gaz nitreux lui paraissent venir à l'appui de cette manière de voir, car elles lui ont démontré qu'à certaines températures, ce gaz devient aussi imperméable à la lumière qu'une plaque de fer.

Deuxième Section. — Chimie et Minéralogie. *De l'action de l'air et de l'eau sur le fer*, par M. Mallet. Ce rapport est le troisième que M. Mallet présente au congrès. Dans les deux premiers, il s'était borné à déterminer la perte occasionnée par la rouille dans un temps donné ; la rapidité avec laquelle s'opère ce travail de destruction dans les fers fournis par les principales usines de l'Angleterre, et les circonstances qui retardant ce travail, contribuent à prolonger la durée du fer. Les expériences que l'auteur présente dans ce troisième rapport démontrent que la marche suivie par la rouille est, dans le plus grand nombre des cas, décroissante. Des expériences comparatives, faites sur quarante espèces de fer forgé et d'acier, ont également prouvé que l'oxydation

Digitized by Google

du fer battu s'opère, en général, avec beaucoup plus de rapidité que celle de la fonte ou de l'acier. Plus le grain du fer forgé est fin, plus sa texture est uniforme et homogène, et plus la rouille marche avec lenteur et uniformité. L'acier se détruit, en général, plus lentement et d'une manière plus uniforme que le fer battu et la fonte. M. Mallet examine et détermine chimiquement les résultats de l'action de l'air et de l'eau sur les différentes espèces de fer, et décrit la plombagine comme un produit de l'action de l'air et de l'eau sur l'acier fondu. Une masse de plombagine, retirée de la mer lors du sauvetage du *Royal Georges*, aussitôt qu'elle fut à l'air absorba l'oxygène avec une telle rapidité, qu'en peu d'instants elle arriva presque à la chaleur rouge.

Divers moyens ont été essayés pour protéger le fer contre la rouille qui le détruit si rapidement. Celui que propose M. Mallet consiste à revêtir le fer d'une couche de zinc. Mais, dès le point de départ, on éprouve un grand obstacle : c'est que le fer n'ayant aucune affinité pour le zinc, ces deux métaux ne peuvent adhérer l'un à l'autre. Il faut donc, dans le procédé de M. Mallet, commencer par nettoyer la surface du fer, et enlever la couche d'oxyde qui peut le recouvrir, et ensuite le plonger dans une solution d'un double chlorure de zinc et d'ammonium, dans laquelle il se trouve en contact avec une couche mince d'hydrogène, lequel augmente beaucoup l'affinité du fer pour le zinc; puis on couvre le fer d'un amalgame triple de zinc et de mercure. Plusieurs échantillons de fer, soumis à cette préparation, sont mis sous les yeux des assistants, et entre autres un boulon de fer destiné au carénage, et un boulet de canon, qui étaient dans un état de conservation parfaite, après être restés à découvert sur le toit d'un bâtiment. Les boulets de canon, lorsqu'ils sont exposés à l'influence atmosphérique, s'oxydent si facilement, qu'ils ne peuvent plus servir au bout de cinq ou six ans. Une commission, formée de membres de l'Institut, qui avait été chargée de faire des recherches sur ce point, a voulu employer le zinc, mais elle fut obligée d'y renoncer.

(*La suite au prochain numéro.*)

Digitized by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

DE LA

REVUE BRITANNIQUE,

ET BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

AOUT 1842.

Les pluies de septembre n'ont pas arrêté l'émigration du beau monde parisien; l'émigration de tout ce qui est oisif, ou de tout ce qui a des vacances, juges et avocats, écoliers et professeurs. Cependant les théâtres commencent à circonvenir leurs entrées de ces barrières destinées à discipliner la queue gratuite, la queue payante, et toutes les queues possibles du succès ou de la curiosité. Les auteurs, par conséquent, écrivent déjà aux directeurs pour réclamer leurs tours de faveur, ou demandent une lecture; car on lit encore sa pièce inédite pour la forme, qu'on s'appelle Eugène Scribe ou Alexandre Dumas, vu que c'est à la *lecture* qu'est attribuée la prime si énergiquement dénoncée par M. Ancelot dans les *Familières*. Sous peu de jours, M. E. Scribe arrive de son château n° 2 ou 3 (ce marquis de Cambac des hommes d'esprit), avec le manuscrit de *Monk ou une Restauration*. Il nous appartient d'annoncer cette comédie britannique, qui fera le pendant de *Bertrand et Raton*. Nous voilà obligés de relire, critiques et public, notre histoire d'Angleterre, car nous allons voir là des personnages anglais sans allusion aucune : *Monk* sera bien le vrai *Monk*, duc d'Albemarle, et *Clarendon*, le vrai Hyde, comte de Clarendon, sans ressembler ni l'un ni l'autre à aucun de nos généraux ou diplomates de 1815, pas plus que le comte de Rantzau ne ressemblait à aucun de ces derniers, malgré la perruque française que prêtèrent les auteurs de Londres à ce personnage, en le traduisant sur leur scène pendant l'ambassade même de M. le prince de Talleyrand.

En attendant, mademoiselle Rachel est revenue de ses voyages d'été, toujours avec son même répertoire, mais promettant d'y ajouter prochainement un ou deux rôles *nouveaux*, ce qui ne si-

Digitized by Google

guère pas qu'elle les demandera à la génération vivante de nos auteurs.

Pendant que M. Casimir Delavigne porte une tragédie lyrique au grand Opéra, on a repris, au *Théâtre-Français* sa comédie de la *Popularité*. Mais cette pièce, d'une politique trop impartiale peut-être pour notre public partial, est surtout d'un intérêt trop vrai pour être très-goûtée par ce public. *Peut-être* aussi (nous critiquons modestement un talent si éminent, même sur notre terrain) M. C. Delavigne a par trop flatté les mœurs politiques de l'Angleterre. Nous pourrions relever je ne sais combien de solécismes contre la vérité britannique dans cet ouvrage, où des lords se parent des titres de lord-maire et d'alderman, comme si la cité de Londres choisissait volontiers ses autorités municipales dans l'aristocratie de titre et de naissance. Nous avons sur notre bureau une liste des lords-maires depuis 1727 : nous y voyons bien quelques *baronets* (et encore des baronets de création personnelle) (1); mais de lords, pas un seul. C'est justement le 29 de ce mois qu'a lieu l'élection annuelle du lord-maire; qu'il nous soit permis d'apprendre à M. C. Delavigne et à nos auteurs de pièces de théâtre et de romans, qui exploitent volontiers les lords, les baronets, les squires, etc., que l'on est très-sévère en Angleterre sur la charte des titres et des préséances. Le lord-maire n'est *lord* que pendant l'année de ses fonctions. Sa femme, pendant cette année-là, est aussi traitée de *lady* mayoresse; mais avec les fonctions cesse cette attribution, et le lord-maire sortant, qui est ordinairement quelque marchand de la Cité, retourne à sa boutique ou à son comptoir. Le lord Derby de la *Popularité* n'étant pas alderman, et n'ayant pas été shériff, est donc *un* contre tous les précédents. En faisant cette remarque, nous nous avouons à nous-même la nécessité de publier dans nos prochaines livraisons quelques extraits ou moins d'un livre curieux intitulé : *A Manual of dignities, privileges and precedence*, livre très-utile, du moins à quiconque veut parler des Anglais et de l'Angleterre sans trop choquer les anglomanes.

Au reste, toutes les fautes de costume, nous en convenons volontiers, ne nuisent que fort peu à l'intérêt d'un drame et d'un roman;

(1) Ordinairement le lord-maire en fonctions lors de la naissance d'un prince de Galles est créé baronet.

Digitized by Google

témoin les *Mystères de Paris* de M. Eugène Sue, où entre autres personnages apocryphes figure un M. Murph, qui est tantôt un *squire*, tantôt un *knight*, tantôt un *baronet*, sans cesser d'être original et tendre comme un vrai boule-dogue (ce que nous disons sans admettre le fait rapporté par tous les journaux, qui font dévorer une jardinière par le boule-dogue d'une de nos plus célèbres actrices). Certes, ce ne sont pas les gentilshommes anglais qui forceront M. E. Sue de déclarer publiquement qu'il n'a pas voulu les insulter en les conduisant dans les plus mauvais lieux de Paris, comme ont fait les gardes nationaux, auxquels il a paru très-désagréable de fréquenter les *chourineurs*, les *goualeuses*, les princes de la confédération germanique et autres gens de mauvaise compagnie, que M. Eug. Sue lui-même n'a étudiés qu'en achetant, dit-on, une blouse à la friperie pour garder son incognito chez la Chouette. Cette blouse est suspendue dans l'antichambre du romancier, comme une enseigne des *Mystères de Paris*.

Avec le tome premier des *Mystères de Paris*, M. Charles Gosselin publie aussi le tome premier de *Paula Monti*. Cette double publication n'a fait qu'ajouter à la popularité du romancier. Nous en rendrons compte avec plus de détail quand les tomes seconds de chaque roman auront paru. Les *Mystères de Paris* sont un vrai voyage dans ces quartiers de Paris que le lecteur ne peut connaître que par procuration. M. E. Sue a fait en artiste ce voyage de découvertes, et en est revenu avec des tableaux fort curieux; il a eu l'aimable complaisance de nous mettre en note la synonymie de la langue que parlent ses personnages, sans que nous ayons besoin d'avoir recours aux *Mémoires de Vidocq* pour la comprendre. On trouve aussi dans les *Mystères de Paris* un prince mystérieux qui mange au *tapis vert* avec le chourineur, et boit du cassis chez les portiers. — Dans *Paula Monti*, roman de salon, le crime et le vice gardent leurs gants jaunes et leurs robes de soie. La bonne société est encore là très-mauvaise; les *Mystères de Paris* sont le roman Vidocq, *Paula Monti*, le roman Fronsac. Tous les deux ont un immense succès.

On va croire que nous allons faire dans notre chronique une critique à mort aux théâtres et aux libraires: non certes, nous tenons à notre bonhomie, et surtout quand nous venons de lire deux volumes qui prouvent que les aristarques sont exposés à de cruelles représailles. *L'histoire des idées littéraires en France*

Digitized by Google

au *XIX*e *siècle*, par M. Alfred Michiels (1), nous prouve à tous, grands et petits, que nous sommes les véritables chacals de la presse, dépeçant depuis trois cents ans les auteurs, les mutilant pour assouvir notre rage, et nous prenant pour des anatomistes qui disséqueraient *secundum artem*, c'est-à-dire pour des critiques. Sans abuser de la métaphore comme M. Alfred Michiels, ce qui est peut-être un double abus dans le style de l'analyse littéraire, nous reconnaissons volontiers son talent et l'abondance de ses idées; il a un grand mérite dans cette époque de fictions parlementaires et de mensonges académiques; il est sincère et courageux jusqu'à être un peu tranchant peut-être. Son admiration et ses dédains ont de la valeur. Il a un culte trop exclusif pour l'Allemagne et son esthétique; il ne rend pas assez justice à cet esprit français si éminemment propre à la critique, et devant lequel tout l'Europe littéraire s'incline pour recevoir les couronnes définitives de la gloire; mais enfin M. A. Michiels sait aussi faire une part à son pays. Nous pourrions lui citer toutefois quelques noms oubliés qui comptent en critique: nous lui reprocherons aussi de prendre au sérieux certains polygraphes qui sont d'une moralité trop douteuse en *librairie* pour être les bienvenus à prêcher la moralité en littérature; mais enfin M. A. Michiels a aussi généreusement défendu des victimes, et il a arraché le masque à des visages bien effrontés. Ce que nous regrettons c'est que l'hypercritique ait quelquefois jugé ses devanciers par un seul de leurs ouvrages, sans s'enquérir de ce qui l'a suivi ou précédé, et si les doctrines de l'âge mûr ont été encore celles de la jeunesse. Que M. A. Michiels aime les Aristotes tout d'une pièce, les auteurs *conséquents*, c'est bien; mais avec ses idées de progrès et de perfectibilité, pourquoi n'accorderait-il pas quelque crédit à l'expérience de l'âge? pourquoi la confondrait-il toujours avec l'impuissance sénile? Nous l'engageons à compléter son travail par un autre sur les productions de nos poëtes et de nos prosateurs contemporains. Nous proclamons très-volontiers l'utilité des deux volumes que nous venons de lire, comme introduction à un cours de littérature comparée. M. A. Michiels est très-versé dans les littératures étrangères, savoir qui manque en effet à nos critiques hebdomadaires et mensuels. A ce propos nous lui demanderons si l'idée pre-

(1) 2 vol. in-8. Chez W. Coquebert, 48, rue Jacob.

Digitized by Google

mière de l'hymne de Joseph Chénier à *l'Être suprême*, qu'il compare à une ode de M. Alph. de Lamartine, n'appartient pas à Pope, qui fit aussi une ode philosophique *au Dieu universel*.

Nous aurions bien voulu recevoir quelques jours plus tôt une brochure que publie le général Bugeaud : L'ALGÉRIE, *des moyens de conserver et d'utiliser cette conquête* (1). Nous n'avons que le temps de déclarer que cet écrit est d'une grande importance : il confirme beaucoup de vérités déjà trop connues, et il en révèle d'autres qu'un gouverneur général pouvait seul connaître. M. le général Bugeaud parle avec une autorité qui lui va bien après tout ce qu'il vient de faire pour notre colonie africaine; mais il ne se dissimule pas qu'il s'expose à entendre le gouvernement, les chambres et le public se récrier; car il ne nous demande pas moins de 80 mille hommes, non pas pour étendre nos conquêtes, mais pour les conserver en supposant la guerre finie. 80 mille hommes! et il n'en fallait pas plus de 8 mille aux Turcs pour régner despotiquement à Alger. Eh bien, nous pensons nous que, d'après ses propres calculs, le général n'en demande pas encore assez. 80 mille hommes pour protéger nos 40 mille colons actuels! Le général déclare que tout colon nouveau qui viendra augmenter ce nombre en s'avançant dans les terres devra être lui-même un soldat, ou sachant faire au moins la guerre en tirailleur! Eh bien, le général a encore raison dans un pays où coloniser c'est conquérir le sol pas à pas. L'Algérie aujourd'hui est un vaste désert de 240 lieues de large, désert susceptible d'être fertilisé, exploité, habité, mais où jamais la population arabe ne reconnaîtra notre droit de propriété. Nous citons aujourd'hui dans la partie *asiatique* de la Revue la lettre d'un Anglais qui veut aussi coloniser le Caboul, lequel Anglais a aussi bien raison en Asie que nous en Afrique. Quand les Anglais liront la brochure du général Bugeaud ils regretteront bien moins de nous avoir laissé garder Alger. Peut-être aussi, prévoyant que nous aurons bientôt 160 mille hommes dans notre colonie, se décideront-ils à permettre que M. St-John, leur consul, sollicite son exéquatur de notre gouvernement. Chose étrange! jusqu'ici ce consul n'est autorisé qu'auprès du gouvernement turc. Nous l'avons entendu nous-mêmes dire qu'il ne nous connaissait

(1) Prix : 2 fr. 50 c. Chez Dentu, au Palais-Royal.

Digitized by Google

diautes droits à l'occupation d'Alger que la convention conclue par le maréchal Bourmont, convention dont il avait par *devers* lui une copie autographe qu'il nous a montrée.

Nous pensons que la brochure du général Bugeaud va défrayer pendant quelque temps la polémique de la presse politique.

AVIS.

Les divers articles de la REVUE BRITANNIQUE ne peuvent être reproduits sans une autorisation spéciale : le dépôt légal étant fait, la direction poursuivra les contrefacteurs.

HISTOIRE.

NAPOLÉON ET L'ANGLETERRE, par M. le vicomte de Marquessac. 2 vol. in-8°. Chez Ch. Coquebert.

L'auteur de ces deux volumes appartient à l'école providentielle : évidemment il croit que la France est un vaste instrument de civilisation dans la main de Dieu : selon lui la France seule a mission de populariser toutes les nobles idées. Certes, notre patriotisme ne contredira pas M. de Marquessac ; mais sans cesser d'être bons Français, nous pouvons trouver ce système un peu trop exclusif. Nous n'admettons pas surtout que parce que Dieu nous mène, nous devons nous jeter en aveugles dans tous les chemins : devrions-nous toujours trouver au but gloire ou liberté, les deux ensemble même, notre libre arbitre se révolte contre un pareil fatalisme qui peut servir à justifier plus de crimes politiques que me le voudrait sans doute l'historien. C'est fort dramatique et fort épique de faire remonter à Guillaume le Conquérant l'histoire de l'antagonisme de la France et de l'Angleterre, antagonisme forcé, inévitable ; mais nous craindrions d'accuser la Providence d'avoir prolongé de quelques siècles de trop ce *malentendu* national qui coûta tant de sang à l'Europe. Selon nous, les peuples épousent trop facilement les passions de leurs chefs ; l'obéissance passive des masses qui se ruent les unes contre les autres est un terrible abus du code militaire appliqué au gouvernement des peuples. Sans les armées permanentes on aurait épargné bien des guerres ; mais nous ne voulons pas entrer ici dans ces thèses qui exigeraient de trop grands développements historiques. Au point de vue artiste, l'ouvrage de M. de Marquessac a de l'intérêt. La passion de l'idée primitive passe souvent dans le style. L'auteur excelle aussi à faire des portraits ; bien entendu qu'il leur donne tous les caractères à son système de l'école providentielle. Nous comprenons dans cet éloge l'appréciation des grands politiques anglais qui ont dirigé la lutte de leur patrie contre Napoléon. Au reste, les Anglais soutiennent puissamment la thèse contraire à celle de M. de Marquessac : lisez Walter-Scott, lisez Alison, c'est d'Angleterre qui a combattu pour la civilisation contre la France. Les idées philosophiques anglaises, disent-ils, étaient comprises avec les marchandises anglaises dans le blocus continental. Il n'y a pas de civilisation sans liberté morale et sans liberté publique. Il est de fait que ceci est au moins très-spécieux. Tout ce que nous pouvons répondre avec M. de Mar-

quessac, c'est que l'idée libérale, l'idée philosophique fut toujours une idée commerciale chez les Anglais.

ROMANS.

Une année a Paris, par Aug. de Bracevich, *auteur et traducteur* des Mémoires d'un médecin, etc. 2 vol. in-8. Chez Baudry, 34, rue Coquillière.

Les *Mémoires d'un médecin* sont connus des lecteurs de la *Revue Britannique*, mais nous ignorons comment M. A. de Bracevich peut en être l'auteur et le traducteur à la fois. En anglais, l'auteur est M. Warren; en français, M. Philarète Chasles a non-seulement traduit la plupart des chapitres insérés dans la Revue, mais encore il en a fait et vendu une seconde version publiée par M. L. Dumont. Cet honnête libraire, il est vrai, reconnaît franchement avec le public que M. P. Chasles ne lui a vendu que le son après avoir débité ailleurs la farine; mais ayant payé M. P. Chasles il n'autoriserait pas sans doute une substitution d'auteur et de traducteur. Existerait-il une troisième traduction? Nous l'avons pensé en lisant dernièrement dans une Revue un article où M. P. Chasles disait que l'on avait *détérioré* en France l'ouvrage de M. Warren. Certes ce n'est pas lui qui pourrait ainsi médire de la traduction de la *Revue Britannique* ni de celle de M. Dumont... On ne se donne pas des soufflets si modestes sur la joue de ses éditeurs. Il y a là-dessous quelque mystère, une anguille sous roche, un serpent dans l'herbe.

A en juger par *Une année à Paris*, M. de Bracevich a pu très-bien traduire un roman anglais. Il connaît à la fois les mœurs de la France et de l'Angleterre : expliquons-nous toutefois : *Une année à Paris* ne peint que certaines mœurs. Le héros de M. de Bracevich est un jeune Anglais qui vient en France faire un voyage d'agrément et ne fréquente guère que ces salons suspects où les cartes sont tenues par les *mains des grâces*. Il y devient épris d'une sirène qui, sensible à ses attentions, lui révèle tous les dangers auxquels il s'expose et ne s'épargne pas elle-même, l'honnête fille! Hélas! le jeune Delmaine n'en est pas moins la dupe d'un escroc du grand monde et va expier à Sainte-Pélagie son imprudence de joueur. La pauvre Adeline, dont un véritable amour commençait à épurer le cœur, est cruellement repoussée au moment où elle est digne du pardon. On se laisse aller à un vif intérêt pour cette infortunée, tant le romancier a été vrai dans la peinture de ses sentiments. Sans quelques scènes peut-être trop sensuelles, ce roman serait aussi moral qu'*agréable*. Le dénoûment vous laisse dans l'âme une tristesse mélancolique. M. de Bracevich est bien sévère pour les mères qui élèvent mal leurs filles; mais il n'est pas indulgent pour les pensionnats, d'où, selon lui, il ne sort que des imaginations perverties. Nous citerons cette phrase : « Je pose en fait qu'une jeune pensionnaire de dix ans est tout aussi mauvais sujet que le plus mauvais garnement du collége de Louis le Grand. Plus tard, lorsqu'elle sera rendue à sa famille, elle ne sera qu'un diable aux yeux baissés. » *Un diable aux yeux baissés* nous paraît une expression heureuse. Gare au mari sur qui ce diable-là fixe ses perfides prunelles!

VOYAGES.

Le Léman, ou Voyage pittoresque, historique, littéraire, à Genève et dans le canton de Vaud (Suisse), par M. Billy de Lalonde. 2 vol. in-8. Chez G. A. Dentu, imprimeur-libraire, rue de Bussy, n° 17.

Nous rendrons compte de cet ouvrage dans la prochaine livraison.

Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

Digitized by Google

OCTOBRE 1842.

REVUE BRITANNIQUE.

Sciences.

NOUVELLE CHIMIE AGRICOLE.

« L'agriculture, dit le professeur Liebig, est la vraie base de tout commerce et de toute industrie, — la source des richesses d'un état. Mais un système national d'agriculture ne peut être compris sans l'application des principes scientifiques; car pour fonder un pareil système il faut connaître exactement la manière dont s'opère la nutrition des végétaux, l'influence directe du sol et l'action des engrais. Cette connaissance, c'est à la chimie qu'il faut la demander; c'est la chimie qui enseigne les moyens d'analyser la composition et d'étudier les caractères des diverses substances dont les plantes se nourrissent. »

Lorsque sir Humphrey Davy écrivait sur la chimie agricole, la chimie organique était presque inconnue. Ce grand chimiste fit tout ce qu'on pouvait faire avec les matériaux dont il disposait, et il établit quelques principes de la plus haute im-

Digitized by Google

portance. Mais depuis H. Davy a paru en Allemagne un professeur qui a repris les travaux de ses devanciers, et a mis admirablement en œuvre les moyens plus étendus que lui offrait l'état présent de la science. Ce professeur est M. Just Liebig.

La plupart de nos lecteurs savent que la plus grande partie de tout végétal consiste en quatre éléments : savoir, le carbonne, l'hydrogène, l'oxygène et l'azote ou nitrogène; très-souvent on n'y rencontre que les trois premiers, tandis que le reste se compose de certains mélanges salins, terreux et métalliques qui forment les cendres ou le résidu de la combustion des végétaux. Il existe donc dans les plantes ce qu'on appelle leurs éléments organiques et leurs éléments inorganiques. Le professeur Liebig démontre que ces derniers, quoique en très-petite quantité, sont cependant aussi essentiels que les premiers au développement de la plante, et il est bien évident que dans un ouvrage comme celui qu'il a publié sous le titre de *Chimie organique* (1), il a dû d'abord porter ses études sur les diverses sources d'où sont dérivés tous ces éléments constitutifs et nécessaires, ainsi que sur les meilleurs moyens de suppléer à leur absence.

Quant à ce qui est du *carbone* des plantes, généralement tous les auteurs qui ont traité de la physiologie végétale, et les agriculteurs pratiques, attribuent son origine à la substance appelée *humus*, ou terre végétale, qu'on trouve dans tous les sols fertiles et qu'on croit n'être que les débris confondus d'anciens végétaux. Cette substance, soit seule, soit combinée avec de la chaux et d'autres alcalis, est absorbée, a-t-on dit, par les racines, et fournit ainsi directement son carbone à la plante. Mais c'est là justement ce que conteste M. Liebig. Il démontre même par une série d'arguments ingénieux que le carbone des plantes provient de l'acide carbonique de l'atmosphère. Tout au plus, — comme le prouve l'analyse des propriétés de l'humus, — si dans les circonstances

(1) *Chimie organique appliquée à l'agriculture et à la physiologie*, par Justus Liebig, professeur de chimie à l'université de Giessen.

Digitized by Google

les plus favorables l'humus peut donner une fraction de l'augmentation annuelle du carbone. Mais d'autres considérations plus élevées réfutent l'opinion commune sur ces fonctions nutritives de l'acide humique, et cela d'une manière si claire et si satisfaisante, qu'on s'étonne que cette opinion ait pu être si généralement adoptée. Les terres fertiles produisent en effet le carbone sous forme de bois, de foin, de graine et d'autres produits dont les masses toutefois diffèrent dans un degré remarquable.

M. Liebig a calculé la moyenne du produit annuel d'une acre du pays de Hesse sous les diverses formes du bois, de l'herbe des prairies, du blé et de la betterave ; la terre dans les deux derniers cas était fumée, mais elle n'avait reçu aucun engrais dans les deux premiers, c'est-à-dire la forêt et la prairie. Malgré la vaste différence de dimension, de poids et de forme, chacun de ces produits a rendu une quantité de carbone presque exactement la même, à savoir mille livres par acre. Pour ce qui est de la forêt, ce résultat intéressant a été vérifié par la quantité de bois à brûler coupée annuellement dans les forêts si bien aménagées de l'Allemagne, où la coupe ne nuit jamais à la valeur des terrains boisés. Cette quantité peut être considérée comme l'équivalent de la récolte annuelle d'une plante annuelle, telle que le blé, là où le sol n'est pas imprudemment épuisé. Dans les cas du foin, du blé et de la betterave, la récolte a été simplement pesée et la quantité de carbone vérifiée par l'analyse.

Que doit-on conclure de ces expériences incontestables ? demande M. Liebig : — Que des surfaces égales de terre cultivée, d'une fertilité ordinaire, produisent d'égales quantités de carbone ; et cependant quelle dissemblance entre les diverses conditions de la croissance des plantes d'où ce carbone a été extrait !

Recherchons maintenant comment l'herbe d'une prairie ou le bois d'une forêt reçoivent leur carbone, puisque là aucun engrais n'a été fourni à la terre pour les alimenter. Comment se fait-il que le sol ainsi épuisé, au lieu de s'appauvrir, de-

Digitized by Google

vient de plus en plus chargé de ce principe? Comment se fait-il, disons-nous, qu'une certaine ou même une très-grande quantité de carbone est enlevée chaque année à la forêt ou à la prairie sous forme de bois ou de foin, et que nonobstant, la quantité du carbone du sol augmente, et le sol devient plus riche en humus?

On a dit que dans les champs et les vergers, tout le carbone qui a pu être enlevé sous forme d'herbages, de paille, de graines ou de fruit, est restitué au moyen d'engrais. Cependant ce sol ne produit pas plus de carbone que celui de la forêt ou de la prairie où il n'est jamais remplacé. On ne peut concevoir que les lois de la nutrition des plantes soient changées par la culture, ni que les sources du carbone pour le grain ou le fruit, pour le foin et les arbres, soient différentes. On ne peut nier que l'engrais n'exerce une influence sur le développement des plantes; mais on peut affirmer avec une certitude positive qu'il ne sert pas à la production du carbone, et qu'il n'a aucune influence sur cette production, puisque la quantité de carbone produite par les terres bien fumées n'est pas plus grande que celle qu'on trouve dans les terres sans engrais. Il s'agit ici de l'origine du carbone, par conséquent la manière dont agissent les engrais est étrangère à la question actuelle. Le carbone peut provenir d'autres sources, et le sol ne le fournissant pas, il faut bien que ce soit l'atmosphère.

« En cherchant, continue le professeur allemand, à expliquer l'origine du carbone dans les plantes, on n'a jamais voulu voir que la question était intimement liée à l'origine de l'humus. Or il est généralement admis que l'humus naît de la décomposition des plantes : donc il n'a jamais pu exister un humus primitif; car les plantes doivent avoir précédé l'humus. Eh bien, d'où les premiers végétaux tirèrent-ils leur carbone? et sous quelle forme le carbone est-il contenu dans l'atmosphère? »

Ces deux questions embrassent l'examen de deux phénomènes naturels très-remarquables qui, par leur influence

Digitized by Google

réciproque et continue, entretiennent la vie individuelle des animaux et des végétaux, ainsi que l'existence perpétuelle des deux règnes de la nature organique.

Quels sont les deux phénomènes auxquels fait ici allusion le professeur allemand ? On sait que les proportions de l'oxygène et du gaz acide carbonique dans l'atmosphère sont et restent longtemps stationnaires. Malgré les énormes quantités d'oxygène que perd sans cesse l'atmosphère par la respiration de l'homme et des animaux, aussi bien que par la combustion et la putréfaction, tout cet oxygène se convertit en un volume égal de gaz acide carbonique, et il est restitué sous cette forme à l'atmosphère, de sorte que nous devrions nous attendre à voir l'acide carbonique augmenter exactement en proportion de la diminution de l'oxygène ; mais il est évident que les quantités d'acide carbonique et d'oxygène que contient l'atmosphère doivent avoir entre elles quelque rapport fixe et invariable ; il doit exister une cause qui prévienne l'augmentation de l'acide carbonique, et une autre qui entretienne la mesure de l'oxygène. — Ces deux causes sont réunies dans l'économie de la vie végétale.

C'est pour nous un fait prouvé, que le carbone des plantes provient exclusivement de l'atmosphère, et que le carbone n'y existe que sous la forme d'acide carbonique, c'est-à-dire dans un état de combinaison avec l'oxygène.

Remarquez bien encore que le carbone et les éléments de l'eau forment les principes constituants des végétaux, la quantité des substances privées de cette composition étant très-petite. Eh bien, la quantité relative d'oxygène dans la masse totale des végétaux est moindre qu'elle ne l'est dans l'acide carbonique ; il est donc certain que les plantes doivent jouir de la propriété de décomposer l'acide carbonique, puisqu'elles s'approprient le carbone pour leur usage. La formation de leurs principaux éléments constitutifs doit donc être suivie de la séparation de l'acide carbonique d'avec son oxygène, et celui-ci doit être restitué à l'atmosphère tandis que le carbone entre en combinaison avec l'eau ou avec ses éléments.

Digitized by Google

L'atmosphère doit donc recevoir un volume d'oxygène égal à chaque volume d'acide carbonique qui a été décomposé.

M. Liebig cite les expériences de Priestley, de Sennebier et de Saussure, pour montrer que les plantes, lorsqu'elles sont exposées à la lumière, possèdent la propriété de décomposer ainsi l'acide carbonique et de dégager l'oxygène. La vie des plantes, ajoute-t-il, est étroitement associée à celle des animaux par un procédé très-simple et dans un but d'une sublime sagesse. La présence d'une riche et luxuriante végétation peut se concevoir sans le concours de la vie animale; mais l'existence des animaux est dépendante de la vie et du développement des plantes. Les plantes fournissent à l'organisation animale non-seulement ses moyens de nutrition, de croissance et de durée, mais encore ce qui est nécessaire à l'importante fonction vitale de la respiration; car outre qu'elles dépouillent l'atmosphère de tous ses éléments nuisibles, elles sont aussi une inépuisable source d'oxygène pur, suppléant ainsi à celui que l'air ne cesse de perdre. Les animaux *expirent* le carbone (sous forme d'acide carbonique) que les plantes *aspirent*, et c'est ainsi que se maintient constamment la composition de ce milieu dans lequel animaux et plantes existent.

L'acide carbonique n'est guère que la millième partie de l'atmosphère : on demandera donc si cette quantité suffit pour les besoins de toute la végétation sur la surface de la terre. Est-il possible que le carbone des plantes ait sa source unique dans l'air? A cette question la réponse est facile. On sait qu'une colonne d'air de 2,216,066 livres (poids de Hesse) (1108,33 kilogrammes) pèse sur chaque pied carré (mesure de Hesse) de la surface de la terre; le diamètre de la terre et ses superficies sont aussi connus, de manière que le poids total de l'atmosphère peut être calculé avec la plus rigoureuse précision. La millième partie de ce poids total est l'acide carbonique, qui contient plus de vingt-sept pour cent de carbone. Par ce calcul on peut démontrer que l'atmosphère contient 3,000 billions de livres de carbone (quinze cents billions de kilogrammes), quantité qui excède le poids total de toutes les

Digitized by Google

plantes et de toutes les couches de charbon existant sur la terre. Ce carbone est donc plus que suffisant pour tous les besoins de la création. La quantité de carbone contenue dans la mer est encore proportionnellement plus considérable.

Parlons maintenant de l'oxygène.

Les sources perpétuelles et inépuisables de ce gaz sont les tropiques et les climats chauds, où un ciel rarement nuageux permet aux rayons ardents du soleil de luire sur une immense et luxuriante végétation. Les zones froides et les zones tempérées, où la chaleur artificielle doit remplacer le *déficit* de la chaleur polaire, produisent, au contraire, en surabondance l'acide carbonique consommé dans la nutrition des plantes tropicales. Le même courant d'air que la révolution de la terre met en mouvement de l'équateur aux pôles nous apporte dans son passage l'oxygène de l'équateur, et enlève en même temps l'acide carbonique formé pendant nos hivers.

Les plantes épurent ainsi l'air par l'absorption de l'acide carbonique et par l'exhalation de l'oxygène qui s'applique immédiatement aux besoins de l'homme et des animaux..... La culture végétale augmente la salubrité d'un pays, comme aussi une contrée naguère très-saine deviendrait inhabitable par la cessation de toute culture.

Nous venons d'abréger la belle théorie du professeur Liebig. Il nous semble que ses arguments ne laissent aucun doute sur le parfait et sublime arrangement de l'économie de la nature. C'est (pour citer encore notre savant auteur) une démonstration directe de cette sagesse infinie dont il est impossible au langage humain d'exprimer toute la profondeur. Quant à l'importance de ces conclusions relativement à un système scientifique d'agriculture, elle frappe l'intelligence la moins exercée.

Comment arrive-t-il, se demande le professeur Liebig, que l'absorption du carbone de l'atmosphère par les plantes soit mise en doute par tous les botanistes et les savants qui ont écrit sur la physiologie végétale? Pourquoi la plupart vont-ils jusqu'à nier la purification de l'air par leur intermédiaire?

Digitized by Google

Ces doutes proviennent de l'action des plantes sur l'air en l'absence de la lumière, c'est-à-dire pendant la nuit. On avait observé que les plantes vertes exhalaient dans l'obscurité de l'acide carbonique et absorbaient de l'oxygène. En effet, l'air qui environne les plantes diminue de volume dans la nuit, et il est certain que la quantité d'oxygène absorbé est alors plus grande que la quantité d'acide carbonique exhalé. Mais il faut remarquer aussi que l'azote, qui est d'une nature si indifférente, ainsi que l'hydrogène et une foule d'autres gaz, exerce sur les plantes vivantes une action particulière, fréquemment une action pernicieuse. L'oxygène ne peut être sans effet sur la plante lorsqu'un de ses actes d'assimilation se trouve suspendu. Assurément, par l'absence de la lumière, la décomposition de l'acide carbonique s'arrête, et une action chimique s'établit alors par l'influence de l'oxygène atmosphérique sur les parties constituantes des fleurs, des fruits et des feuilles. Mais cette action n'a rien de commun avec la vie des plantes, puisqu'elle se présente dans la plante morte sous la même forme que dans la plante vivante.

C'est une erreur de rattacher l'émission nocturne de l'air carbonique à l'absorption diurne de l'oxygène. Les plantes qui vivent sous l'eau prouvent suffisamment que les plantes cèdent plus d'oxygène à l'air qu'elles n'en enlèvent en général. Observez en hiver les étangs et les fossés surpris par la gelée : nous parlons de ceux dont le fond est couvert de plantes qui sont ainsi, avec le reste de l'eau liquide, complétement séparées de l'atmosphère par une couche de glace. Le soleil venant à luire, des globules d'air se détachent continuellement de l'extrémité des feuilles et des petites branches; ces globules s'agglomèrent en grosses bulles sous la glace transparente. Eh bien, d'où provient cet oxygène pur? De l'acide carbonique dissous dans l'eau, et qui est toujours remplacé, à mesure que les plantes s'en sont emparées, par l'acide carbonique provenant de la décomposition progressive des débris végétaux. Si ces plantes aspiraient de l'oxygène pendant la nuit, la quantité n'en pourrait être plus considérable que celle qui est

Digitized by Google

retenue en dissolution dans l'eau, car l'oxygène séparé à l'état de gaz n'est plus absorbé. Les plantes aquatiques nous révèlent ainsi comment se composent les plantes aériennes : il n'y a point pour elles d'exception à la grande loi naturelle.

La plupart des botanistes et des physiologistes ne s'adressent pas assez souvent à la chimie et à ses laboratoires avant de bâtir leurs théories et leurs hypothèses. C'est le reproche que leur adresse le professeur Liebig : nous ajouterons que les doctrines qu'il adopte et qu'il professe aujourd'hui n'avaient jamais été établies d'une manière si logique. Quand Priestley, Sennebier, de Saussure, etc., firent les recherches sur lesquelles s'appuie M. Liebig, la chimie n'était pas assez avancée pour fournir les mêmes moyens de décider la question.

Un des chapitres les plus intéressants du professeur est celui qui traite de l'assimilation de l'hydrogène par les plantes. Selon lui, la plante décompose l'eau en présence de l'acide carbonique, et l'hydrogène de cette eau s'assimile en même temps que le carbone de l'acide carbonique, tandis que l'oxygène est mis en liberté. La végétation, considérée sous ce point de vue, est l'inverse de l'action chimique dans la formation des sels. En effet, si l'on met ensemble de l'acide carbonique, de l'eau et du zinc, il se fait un dégagement d'hydrogène, en même temps que l'on peut remarquer la formation d'une combinaison pulvérulente blanche, qui renferme de l'acide carbonique, du zinc et l'oxygène de l'eau. Dans la végétation, le zinc est remplacé par la plante : grâce à l'effet de l'assimilation, il se dégage de l'oxygène, en même temps qu'il se produit des combinaisons contenant les éléments de l'acide carbonique, plus l'hydrogène de l'eau.

Le chapitre sur l'assimilation de l'azote est encore plus important : cet élément est en effet dans les produits végétaux l'élément essentiel pour l'alimentation de l'homme et des animaux. Le chimiste Boussingault a prouvé que la propriété nutritive des diverses espèces de nourriture végétale était en proportion de la dose d'azote qu'elles contiennent.

Tout l'azote des plantes et des animaux provient de l'am-

Digitized by Google

moniaque; tout cet ammoniaque est fourni par l'atmosphère, qui le distribue à la terre dans toutes les eaux pluviales, et sa quantité dans l'atmosphère est comparativement très-petite, mais amplement suffisante pour toutes les exigences du règne animal et du règne végétal. En effet, comme tout l'azote des anciennes générations de plantes et d'animaux doit, dans le cours incessant de la décomposition des êtres, avoir été répandu dans l'atmosphère sous forme d'ammoniaque, on aurait pu reconnaître sa présence dans l'air avant le professeur Liebig; mais c'est à lui qu'on doit la preuve expérimentale du fait. Il a montré que l'ammoniaque contenu dans la pluie et l'eau de neige présente toujours l'odeur désagréable de la sueur et des matières putrides, ce qui ne laisse aucun doute sur son origine. De l'eau pluviale l'ammoniaque passe aux plantes qui l'absorbent; mais avant de subir toutes les transformations chimiques qui causent son assimilation, on peut le découvrir dans le suc de toutes les plantes.

Si, dans une terre privée d'engrais, tout l'ammoniaque provient de l'atmosphère, il en est autrement là où l'on emploie l'engrais animal. L'utilité principale de l'engrais animal est de donner plus d'ammoniaque que l'air n'en peut fournir; d'où les meilleurs engrais sont ceux qui contiennent la plus grande proportion d'ammoniaque ou d'azote; de là encore la valeur de l'engrais liquide comparé à l'engrais solide, le premier étant bien plus riche en azote que le second. « L'agriculture, dit M. Liebig, diffère essentiellement de la culture des forêts, d'autant plus que son principal objet consiste dans la production de l'azote sous une forme capable de l'assimiler aux animaux, tandis que le but de la culture forestière se borne principalement à la production du carbone. »

Le froment, par exemple, est composé de deux éléments, la fécule et le gluten, dont le dernier seul contient de l'azote. Or, un supplément d'azote sous forme d'ammoniaque augmente non-seulement le nombre de graines obtenues d'une plante, mais encore la proportion du gluten relativement à la fécule, ou, en d'autres termes, leur propriété nutritive.

Digitized by Google

C'est ainsi que cent parties de froment venu sur une terre engraissée avec du fumier de vache (de tous les fumiers celui qui contient le moins d'azote) ne présenta que 11.97 parties de gluten, tandis que la même quantité provenant d'un sol engraissé avec de l'urine humaine, qui est riche en azote, présenta la plus forte proportion encore connue de gluten, à savoir : 35.1 p. °/₀.

Après avoir abondamment prouvé que c'est l'ammoniaque qui donne aux plantes tout leur azote, le professeur Liebig explique le principe par lequel le plâtre, l'argile cuite et les terres ferrugineuses agissent sur la fertilisation d'un sol. Toutes ces substances possèdent la propriété d'absorber et de fixer l'ammoniaque, soit qu'il vienne de l'air, soit qu'il vienne de l'engrais. Plusieurs autres substances ont le même effet, telles que la poussière de charbon. L'effet du plâtre comme stimulant, de même que l'effet du chlorure de calcium, consiste à fixer dans le sol l'azote ou plutôt l'ammoniaque, principe indispensable à la végétation. Une livre de plâtre cuit fixe autant d'ammoniaque dans le sol que six mille deux cent cinquante livres d'urine de cheval pourraient lui en transmettre, en supposant que l'azote de l'acide hippique et de l'urée soit absorbé par le plâtre, sans la moindre perte, sous forme de carbonate d'ammoniaque. S'il est vrai que l'herbe contient un centième de son poids d'azote, une livre d'azote que l'on y amène de plus augmentera de cent livres de fourrage sec le rapport de la prairie, et ces cent livres seront aussi le résultat de l'action de quatre livres de plâtre. Il est aisé de voir pourquoi le plâtre n'améliore pas également tous les sols. Dans quelques-uns, il se trouve déjà une suffisante quantité ou de plâtre ou d'une substance analogue pour fixer l'ammoniaque qu'ils reçoivent. Mais s'ils sont stériles, leur stérilité doit dépendre de quelque autre cause, car c'est l'ammoniaque de l'atmosphère (là où l'on n'emploie pas d'engrais) qui fournit l'azote aux plantes.

Le poussier de charbon surpasse tous les corps connus par sa faculté de condenser dans ses pores le gaz ammoniaque :

Digitized by Google

on comprend l'énergie de son action lorsque, d'après Saussure, un volume de charbon absorbe quatre-vingt-dix volumes d'ammoniaque qui s'en dégage par la simple humectation. Le bois pourri, celui de chêne surtout, se rapproche beaucoup à cet égard du charbon; car, dans le vide et privé d'eau, il prend soixante-douze fois son volume d'ammoniaque. L'*humus* n'est que du ligneux en pourriture : on s'explique facilement ses propriétés qui en font non-seulement une source continue d'acide carbonique, mais encore d'azote.

L'azote étant partout, dans tous les terrains et même dans des minéraux qui n'ont aucun contact avec des matières organiques; l'azote se retrouvant dans l'air, dans l'eau de pluie, comme produit de la putréfaction des générations antérieures; la production des principes azotés enfin augmentant dans les plantes avec la quantité d'ammoniaque qu'on leur amène par le fumier animal, on peut en déduire que c'est l'ammoniaque de l'atmosphère qui fournit l'azote aux plantes. Conclusion : « L'acide carbonique, l'eau et l'ammoniaque, contiennent les éléments organiques nécessaires à la vie des animaux et des végétaux. Ces mêmes substances sont les produits ultimes de toute décomposition et putréfaction. Ainsi, les innombrables produits de la vitalité retrouvent après la mort la forme originaire sous laquelle ils ont pris naissance. La mort donc, la dissolution complète d'une génération, devient une source de vie d'où surgit une génération nouvelle. »

Maintenant une autre question s'élève : l'acide carbonique, l'eau et l'ammoniaque sont bien indispensables à toutes les plantes, parce qu'ils renferment les éléments de tous leurs organes. Mais est-ce tout? non. Pour le développement de certains organes spéciaux, les plantes ont encore besoin d'autres principes qu'elles empruntent à la matière inorganique. Il est bien établi que toutes les plantes contiennent, quoique en petites quantités, certaines substances minérales qui varient selon les plantes, mais sont généralement les mêmes dans la même espèce. Ainsi, par exemple, les tiges et les feuilles de toutes les graminées contiennent invariablement

Digitized by Google

du silicate de potasse, tandis que c'est du phosphate de magnésie et de l'ammoniaque qu'on trouve dans leurs graines. Ces bases alcalines ou terreuses existant dans les cendres des plantes sous forme de carbonate existaient originairement dans la plante même sous forme de sels, c'est-à-dire combinées avec les acides végétaux détruits par la combustion. Comme certains de ces acides végétaux sont essentiels au développement de l'espèce où ils se trouvent, et comme ils y sont combinés avec des bases alcalines, il est évident que ces bases sont aussi essentielles aux plantes.

Dans plusieurs cas, dans le froment, par exemple, les acides aussi bien que les bases sont d'origine minérale; dans d'autres, telles que l'opium et l'écorce péruvienne, les bases sont organiques, tandis que les acides sont en partie métalliques, en partie végétaux. Bien mieux, il paraît qu'une base ou un acide peut, dans certaines limites, en suppléer une autre sans aucun détriment pour la plante, tandis que le développement de la plupart serait entièrement arrêté par l'absence de leur base ou de leur acide propres. Ainsi l'opium contient des proportions variables d'acides sulfuriques et méconiques, et lorsque l'un est trop abondant, il y a déchet de l'autre. Dans l'écorce de quinquina, où l'on trouve la quinine et la chaux, plus il y a de chaux, moins il y a de quinine. Encore il est tel sol où un pin contiendra beaucoup de chaux, peu de potasse, point de magnésie; le pin de tel autre offrira à l'analyse moins de chaux, plus de potasse et une certaine quantité de magnésie ; mais dans les deux, les bases réunies auront exactement la même faculté de neutraliser les acides. Enfin un troisième *specimen* contenant potasse, soude, chaux et magnésie, n'en aura pas moins la même force de neutralisation. Ces faits curieux, tous puisés dans les recherches des observateurs les plus scrupuleux, mais tous observés sans aucune intention relative aux faits cités, conduisent naturellement et sans surprise à cette conclusion que chaque végétal exige une quantité définie de bases métalliques pour la combiner avec

Digitized by Google

son ou ses acides organiques, et par conséquent que ces bases exercent une fonction importante dans l'économie de la plante. Dans plusieurs cas cette fonction ne peut être remplie que par une base et un acide. Ainsi, dans de la paille de froment, la silice est l'acide, et c'est la potasse qui est la base; mais sans ces matériaux qui existent heureusement dans presque tous les sols, le froment ne peut prospérer. Il se peut sans doute que la silice et la potasse ne soient pas associées; la potasse pourrait être et probablement elle est en partie combinée dans le froment avec un acide organique; mais il n'en est pas moins certain que la silice et la potasse sont aussi essentielles à l'accroissement du froment que l'acide carbonique, l'eau et l'ammoniaque.

Tout cela, avons-nous dit, est très-lucidement démontré par le professeur Liebig; mais il a été plus loin en prétendant que c'est par ce principe qu'on doit expliquer les bons effets de maintes pratiques empiriques; il a prouvé en un mot que le fumier de vaches, l'engrais animal le plus commun, le plus pauvre en azote, a son utilité, non à cause de ses contenus organiques, mais de ses contenus inorganiques, à savoir la potasse et les phosphates. Il est impossible d'imaginer un résultat plus inattendu, plus incontestable ou plus susceptible d'une application immédiate dans la pratique.

De la section de l'ouvrage du professeur Liebig sur les éléments inorganiques des plantes, nous tirons ces conclusions bien importantes :

1° Puisque le carbone et l'azote des plantes dérivent de l'atmosphère, les causes de la fertilité du sol doivent être cherchées dans ses éléments métalliques ou inorganiques.

2° Puisqu'une plante exige tels éléments minéraux et une autre plante des éléments différents, un sol peut être fertile pour une plante et stérile pour une autre, et *vice versâ*, ou finalement fertile pour toutes les deux.

3° Une analyse exacte des cendres de chaque partie d'une plante nous donnera une connaissance exacte de ces sub-

Digitized by Google

stances métalliques qui sont essentielles à son développement, et qui par conséquent doivent être présentes dans le sol où nous voulons faire croître ladite plante.

4° Une analyse soignée de chaque sol, après que la composition des cendres d'un certain nombre de plantes a été préalablement appréciée, nous apprendra tout d'abord laquelle de ces plantes peut y être avantageusement cultivée, quelle autre n'y réussira pas si bien, et comment le sol peut être rendu propre à produire la première comme la seconde.

5° Enfin nous apprenons de quoi dépend l'épuisement du sol, c'est-à-dire quels sont les éléments métalliques qui en sont distraits par l'enlèvement de la récolte; car si ces éléments ne lui sont pas rendus, le sol en conserve trop peu pour l'année suivante. De là l'usage de laisser reposer un champ; car pendant qu'il reste en jachère, l'action de l'air et de l'humidité extrait un supplément de bases du roc subjacent et prépare la terre à une nouvelle culture.

D'après ces principes, le parfait développement d'une plante dépend de la présence des alcalis ou terres alcalines; lorsque ces substances manquent totalement, sa croissance s'arrête; lorsqu'elles ne manquent qu'en partie, elle a besoin qu'on vienne à son secours.

« Comparons deux espèces d'arbres, dit M. Liebig, que nous citerons ici presque textuellement; prenons deux arbres dont le bois contienne d'inégales quantités de bases alcalines, et nous trouverons que l'un des deux pousse vigoureusement dans divers terrains où l'autre peut à peine végéter. Par exemple, 10,000 parties de chêne donneront 250 parties de cendres, la même quantité de sapin n'en donnera que 83, la même de tilleul 500, la même de seigle 440, et la même de la partie herbacée de la pomme de terre 1500.

» Le pin et le sapin trouveront des bases alcalines en quantités suffisantes dans ces sables, ces landes et ces terrains granitiques où le chêne ne prospérerait pas. Le froment réussit dans le même sol que le tilleul, parce qu'il y rencontre les bases dont son développement a besoin. Ces conséquences

Digitized by Google

si importantes pour l'agriculture et la culture forestière se fondent sur des faits de la dernière évidence. »

Toutes les graminées contiennent dans leurs feuilles et dans la tige une grande quantité de potasse et de silice à l'état de silicate de potasse. Dans un champ de blé, la proportion de ce sel ne change pas sensiblement, grâce aux engrais sous forme de paille putréfiée. Mais dans une prairie il n'en est pas de même; en effet, nous ne voyons jamais une herbe riche sur des sols sablonneux et calcaires, contenant peu de potasse, parce qu'il y a absence d'un des principes constituants indispensables à l'accroissement de la plante. Les sols composés de basalte, de grauwacke, de porphyre, sont, toutes choses égales d'ailleurs, les meilleurs pour les prairies, parce qu'ils renferment beaucoup de potasse. Les irrigations annuelles remplacent continuellement cette potasse et rendent le sol comparativement inépuisable.

Si par le plâtre on active la croissance des herbes d'une prairie, on enlève avec le foin une plus grande quantité de potasse qu'on n'en peut restituer dans les mêmes conditions. Voilà comment au bout de quelques années le rendement de beaucoup de prairies plâtrées diminue parce que la proportion de potasse y décroît. Si au contraire on ranime la végétation prairiale par de la cendre sèche ou de la cendre en lessive des savonniers, c'est à la potasse encore, introduite par ce moyen, qu'il faut attribuer la luxuriance de l'herbe.

Dans les landes de Lunebourg on obtient tous les quarante ans une moisson, en éparpillant les cendres de la bruyère qu'on y brûle. Pendant ce long espace de temps, ces plantes (*erica vulgaris*) ramassent en quelque sorte la potasse et la soude que leur communique la pluie, et c'est au moyen de ces alcalis qu'un sable stérile se couvre d'une moisson d'orge, d'avoine et de seigle.

Il est d'autres provinces où les cendres des restes d'un abattage de bois recouvrent aussi des semences et produisent au cultivateur de belles récoltes de céréales.

Nous placerons ici une anecdote. Un professeur de chimie,

Digitized by Google

en Allemagne, discutait avec M. Liebig lui-même la question de l'utilité des alcalis pour les plantes, et en particulier celle de la nécessité de la potasse pour l'accroissement de l'épi du blé; il citait un sol purement calcaire du royaume de Hanovre où l'on récoltait de belles moissons : « Eh bien, répondit M. Liebig à cette objection, vous pouvez être sûr que la craie contient de la potasse. » Son adversaire s'empressa de le vérifier, et à sa grande surprise, M. Liebig avait deviné. Il trouva aussi la potasse dans d'autres terres crayeuses fertiles; nous ne doutons pas par conséquent que la potasse existe, n'importe sous quelle forme, dans tout terrain où prospère le blé.

Avons-nous besoin de faire ressortir tout ce que cette théorie renferme d'indications pour l'agriculture, la rotation ou l'assolement des récoltes et le choix des engrais? Disons quelque chose des résultats obtenus par le professeur Liebig relativement à ces derniers.

Quand on songe que chaque partie constitutive du corps de l'homme et des animaux doit son origine aux plantes, et qu'aucun de ses éléments ne naît de l'acte vital, il est évident que tous les principes inorganiques de l'économie animale doivent être considérés comme des engrais. Le résidu terreux de la putréfaction des animaux devient dans tout système rationnel d'agriculture un engrais énergique, et le sol le réclame, parce que tout ce qui lui a été enlevé sous forme d'aliments pendant une série d'années doit lui revenir si l'on veut entretenir la fertilité de la terre. Pendant la vie, l'animal rejette à l'état d'excrément tout ce qu'il ne s'assimile pas dans l'acte de la nutrition. Après la mort, c'est à l'état d'ammoniaque et d'acide carbonique que l'azote retourne à l'atmosphère, et il ne reste plus avec les os que des matières inorganiques, comme le phosphate de chaux et autres sels; voilà les deux sources d'engrais animal : les excréments et le résidu de la putréfaction.

On suppose communément que le fumier de vache et celui de cheval agissent par la vertu de leurs éléments organiques,

Digitized by Google

qui d'un côté rendent de l'humus ou un résidu carbonaté, et de l'autre de l'ammoniaque. Le professeur Liebig admet l'utilité de l'humus, et il prouve que cette utilité consiste à fournir, partie à l'air, partie aux racines, une lente mais constante provision d'acide carbonique ; mais la quantité d'*humus* donnée par ces engrais est bien peu de chose comparée à la somme de carbone enlevée par la récolte, et nous avons déjà vu combien peu d'azote est contenu dans le crottin de cheval et la bouse de vache. Mais en analysant ces engrais on y découvre un autre élément : des substances minérales et salines.

4,000 livres (200 kilog.) de crottin de cheval frais ou 1,000 livres (500 kilog.) de crottin sec rendent de 100 à 270 livres (50 à 135 kilog.) de sels et autres substances inorganiques. Ce sont là des substances vers lesquelles nous devons diriger notre attention, car ce sont les mêmes qui formaient précédemment les parties constituantes du foin, de la paille et de l'avoine, dont se nourrit le cheval. Leurs éléments principaux sont les phosphates de chaux et de magnésie, le carbonate de chaux et le silicate de potasse : les trois premiers prédominaient dans le grain, les autres dans le foin. Aussi mille livres de crottin sec transmettent à un champ les substances inorganiques contenues dans 6,000 livres de foin ou 8,300 livres d'avoine. C'est une quantité suffisante pour approvisionner de potasse et de phosphate une récolte et demie de froment... L'action particulière des excréments solides est limitée à leurs principes constitutifs inorganiques qui restituent à un sol ce qui lui fut enlevé en foin ou en paille, en racines ou en graines.

Il est clair que lors même que le crottin d'une ferme est recueilli avec soin et mêlé à la paille pourrie, il se fait une perte de potasse et de phosphate par les grains et les animaux qu'on vend tous les ans ; perte compensée en partie par les substances que l'hiver détache des couches souterraines et en partie dans une grande ferme par la fiente que déposent les animaux sur les prairies sans engrais. En Allemagne on

Digitized by Google

y supplée encore par la cendre des bois brûlés contenant de la potasse et des phosphates. Enfin la perte définitive est diminuée sur une si large surface qu'elle devient presque inappréciable. On peut entretenir la fertilité des terres en compensant tous les ans les pertes qu'on leur fait subir; mais ce n'est qu'en leur rendant plus qu'on ne leur prend qu'il est possible d'augmenter la fertilité du sol et le produit.

Il est facile de comprendre qu'aux engrais animaux on peut substituer toute substance qui contient leurs ingrédients essentiels. En Flandre, la perte annuelle des matières nécessaires à la fertilité du sol est réparée annuellement par des cendres d'os ou de bois dont on couvre les champs, cendres lessivées ou non, et riches surtout en phosphate de chaux et de magnésie. Il y a longtemps que les agriculteurs ont reconnu l'importance de faire usage de cendres comme engrais. Tel est le prix qu'on attache à cette matière à Marbourg et à Wellereat (Hesse électorale), qu'on va la chercher à six et huit lieues de distance sans reculer devant les prix de transport.

L'engrais d'ossements dont les effets ont tant excité de surprise, agit d'après le même principe. Chaque molécule des os du bétail, comme les autres matières du corps, provient de l'herbe dont il se nourrit et par conséquent du sol où a poussé cette herbe. En engraissant un champ de la poudre d'os, nous lui renvoyons ce qu'on lui a enlevé sous forme de foin, d'herbe, de blé, de navets. Si le vrai principe de l'engrais eût été connu, l'introduction de la terre d'os n'aurait pas attendu le dix-neuvième siècle. Aujourd'hui encore, parmi ceux qui en font usage, combien peu ont la moindre idée de la raison qui la convertit en engrais! 8 livres d'os contiennent autant de phosphate de chaux que 4,000 livres de foin ou de paille, et 2 livres en contiennent autant que 1,000 des grains de froment et d'avoine. 40 livres de poudre d'os appliquées à un acre de terre suffisent pour approvisionner de phosphate de chaux trois récoltes de froment, de luzerne, de pommes de terre, de navets, etc.

Digitized by Google

M. Liebig recommande de pulvériser les os, de les malaxer avec moitié de leur poids d'huile de vitriol, préalablement délayée dans trois ou quatre parties d'eau. Après une macération plus ou moins prolongée, il faut ajouter 100 parties d'eau et asperger le champ de ce mélange avant le labour. Par ce moyen, les phosphates sont amenés à un état soluble, et les acides libres sont aussitôt neutralisés par les bases alcalines du sol, produisant des sels neutres infiniment subdivisés et éminemment favorables à l'absorption. M. Liebig a fait l'expérience sur un sol formé de grauwacke, et assure que c'est là une méthode parfaitement sûre et heureuse, autant pour les céréales que pour les herbes potagères.

C'est ici que la chimie offre ses nombreuses ressources à l'agronome. Dans les fabriques de gélatine animale, dit M. Liebig, on perd annuellement plusieurs milliers de quintaux d'une solution de phosphate dans l'acide muriatique ou hydrochlorique. Ne pourrait-on pas conserver cette solution au lieu de la jeter, et la substituer aux os? L'acide hydrochlorique se combinerait avec la chaux du sol et formerait un sel qui, comme on le sait déjà, exerce une action favorable, probablement comme fait le plâtre, par la fixation de l'ammoniaque tombé avec les eaux pluviales. Il est très-important pour l'agronome de ne pas se tromper sur les causes qui produisent les effets indiqués comme une influence spéciale de certaines substances. On sait qu'elles ont cette action bienfaisante sur la végétation, on sait que la cause en doit être qu'elles contiennent un corps ou des corps qui, indépendamment de la vertu de leur forme, de leur porosité et de leur appétence pour l'humidité, aident aussi à conserver l'activité vitale des plantes. Si ce mystère est abandonné comme impénétrable, si on jette sur la science le voile d'Isis, on ne connaîtra jamais la nature de l'aide qu'on en reçoit.

D'après ce principe d'agriculture qu'il faut rétablir dans un terrain tous les principes reproducteurs qu'on lui enlève, peu importe que cette restitution soit faite sous une forme ou sous une autre; le temps viendra où au lieu d'employer comme

Digitized by Google

aujourd'hui des fumiers, on engraissera les champs avec une solution de liqueur siliceuse (silicate de potasse), avec la cendre de chaume, avec les sels de l'acide phosphorique préparés dans des laboratoires chimiques, absolument comme à présent en médecine on a remplacé par des extraits essentiels, c'est-à-dire des principes chimiques, plusieurs médicaments ordonnés précédemment en nature. Depuis qu'on sait quel est le principe médicateur de l'éponge calcinée, du quinquina, de l'opium, on n'administre plus ces substances aux malades que sous forme d'iode, de quinine, de morphine, etc. Depuis que M. Liebig a publié son traité de chimie, il a su que les cendres de la paille avaient été depuis longtemps employées comme engrais des terres à blé dans certaines parties de l'Allemagne. Mais ceux qui s'en servaient ainsi ignoraient la cause de l'excellence de cet engrais. Ils agissaient empiriquement : cette coïncidence ne prouve-t-elle pas qu'il n'est guère de découverte utile que la pratique n'ait déjà expliquée par anticipation?

Nous insisterons sur ces deux principes qui nous semblent découler des recherches de M. Liebig : Puisque chaque plante n'extrait du sol et ne retient dans sa substance que les matières inorganiques qui sont essentielles à son développement, le meilleur engrais pour une plante doit être la plante elle-même sous forme de paille ou même sous celle de cendres. Nous venons de citer la cendre de paille, mais ce principe doit avoir une application universelle. Les pommes de terre, par exemple, ne peuvent être mieux fumées qu'avec les cendres de leurs plantes, qui sont singulièrement riches en phosphate de magnésie, sel caractéristique de la pomme de terre. Naturellement, dans ce cas comme dans tous les autres, toute cendre contenant le même sel, ou une source du même sel, serait employée avec avantage. Nous avons pu voir le résultat de l'usage du phosphate de magnésie pur comme engrais pour ce solanum, et nous n'aurions pu imaginer l'abondance de la récolte. Eh bien, la chimie peut aisément produire ce sel en quantités suffisantes et à bas prix. Nos couches de carbonate

Digitized by Google

de magnésie, qui toutes sont généralement nuisibles aux plantes, nous fourniraient les moyens d'augmenter presque sans frais nos récoltes de pommes de terre.

Quand nous réfléchissons aussi à l'immense importance de l'azote comme ingrédient du grain, et quand nous nous rappelons que le crottin de cheval et la bouse de vache contiennent très-peu de cet élément, nous voyons combien il est essentiel de ne pas dissiper sans discernement les engrais liquides, source naturelle de cette portion d'azote qui doit s'ajouter à celle qui provient de l'atmosphère pour que nous puissions obtenir de riches moissons. Mais une source plus abondante encore d'azote se trouve dans le contenu de nos latrines et de ces égouts qu'une ignorance barbare fait ordinairement jeter à la mer.

« Quand on considère qu'avec chaque livre d'ammoniaque qui s'évapore on perd soixante livres de blé, et qu'avec chaque livre d'urine on pourrait produire une livre de pur froment, on ne comprend plus l'indifférence avec laquelle on traite toutes ces choses. »

L'acide urique, le plus azoté de tous les produits de l'économie animale, étant soluble dans l'eau, peut être absorbé par les racines des plantes, et dans son assimilation donner naissance à de l'oxalate, à du prussiate ou à du carbonate d'ammoniaque.

Le carbonate d'ammoniaque, produit par la putréfaction de l'urine, peut être fixé, c'est-à-dire privé de sa volatilité par une foule de moyens : aussi, en saupoudrant un terrain de plâtre, et en l'arrosant d'urine putréfiée, on convertit tout le carbonate d'ammoniaque en sulfate d'ammoniaque qui restera dans le sol. On peut encore faire disparaître l'alcalinité des eaux de fumier en y ajoutant du plâtre, du muriate de chaux, et mieux encore du phosphate de chaux acide; ce qui transforme le carbonate d'ammoniaque en sel qui ne se volatilise plus.

L'ammoniaque qui se développe dans les écuries et les latrines est toujours combiné à l'acide carbonique. Le carbonate d'am-

Digitized by Google

moniaque et le sulfate de chaux se décomposant par leur contact à la température ordinaire, on désinfecte les lieux indiqués en y répandant du plâtre, qui non-seulement fait disparaître l'odeur, mais conserve encore l'ammoniaque ainsi fixé pour les besoins de l'agriculture.

Sous le rapport de la quantité d'azote, cent parties d'urine humaine équivalent à treize cents parties de crottin de cheval frais, et à six cents parties de bouse de vache fraîche.

L'efficacité de l'urine comme engrais est bien connue en Flandre, mais elle est surtout appréciée par les Chinois, le plus ancien peuple agricole du monde. Tel est le haut prix attaché en Chine aux excréments humains, que les lois y défendent de les jeter, et que l'on place dans les maisons des réservoirs pour les recueillir avec le plus grand soin. C'est le seul engrais des champs de blé.

La Chine est le berceau de l'art d'expérimenter. Les Chinois, dans leur ardeur d'expériences, avaient fait, six siècles avant nous, des découvertes admirées et enviées longtemps par l'Europe, surtout dans la teinture, la peinture, la fabrique des porcelaines, la préparation de la soie, etc. Ils étaient arrivés à ces découvertes sans le secours des notions scientifiques, car leurs livres offrent des recettes et des prescriptions pratiques, mais aucune explication théorique.

Un demi-siècle a suffi, il est vrai, aux Européens, non-seulement pour égaler, mais encore pour surpasser les Chinois dans les arts et les manufactures; ce qu'il faut attribuer à l'application des principes exacts fournis par l'étude de la chimie. Mais combien l'agriculture de l'Europe est encore inférieure à celle de la Chine! Celle-ci est à peu près parfaite, et pourtant, dans ce pays où le climat des provinces les plus fertiles diffère peu du nôtre, on attache peu de prix aux excréments *solides* des animaux. Ce sont les excréments liquides, en effet, qui présentent la plus grande valeur comme engrais azoté.

Si nous traitions convenablement les *richesses* de nos latrines; si nous les mêlions, par exemple, avec des cendres con-

Digitized by Google

tenant des phosphates et avec un léger excès d'acide en dissolution, pour les faire sécher ensuite de manière à épuiser l'eau sans laisser échapper l'ammoniaque, nous obtiendrions le tout exempt d'odeur désagréable, et sous une forme qui les rendrait d'un transport facile. Ce mélange surpasserait tous les engrais employés jusqu'ici, et nous vaudrait les récoltes les plus abondantes. Dans un autre demi-siècle, nous aurions laissé bien loin l'agriculture empirique des Chinois. On a fait déjà sur le continent, en France même, des essais dans ce genre; et quoique, par l'ignorance des opérateurs, une grande partie, sinon la totalité de l'ammoniaque des matières séparées, se soit perdue, eh bien, l'engrais ainsi obtenu, et agissant par ses seuls éléments inorganiques, a produit des résultats merveilleux.

Nous nous estimerons heureux si, dans cette analyse de l'ouvrage de M. Liebig, nous avons appelé l'attention des agronomes sur une source toute nouvelle d'améliorations agricoles : un jour, la statue du professeur allemand sera couronnée dans toutes les fêtes champêtres, comme celle d'un autre Triptolême.

(*Quaterly Review.*) (1).

(1) Note du directeur. Nous croyons devoir constater ici un fait remarquable qui vient à l'appui de la théorie du professeur Liebig.

Longtemps avant la publication de l'ouvrage qui fait l'objet de cet article, un petit propriétaire de Provence, Pierre Jauffret, à force de patience et d'observations, était parvenu à deviner, en quelque sorte, le mode d'action des engrais, tel qu'il est expliqué par le professeur allemand.

Abandonnant la routine, et après de longs et nombreux essais, il était arrivé à pouvoir faire, à volonté, sans bestiaux, des engrais égaux et même supérieurs aux meilleurs fumiers d'étable, et à les modifier suivant la nature des plantes.

Pierre Jauffret est mort au moment où il pouvait espérer retirer quelque fruit de ses laborieuses et pénibles recherches.

Les personnes qui désireraient connaître et appliquer sa méthode trouveront tous les renseignements nécessaires auprès de M. Turrel, propriétaire du journal *Le véritable assureur des récoltes*, rue Montorgueil, n° 53, à Paris.

Digitized by Google

Economie Sociale.

COLONIES PÉNALES DE LA GRANDE-BRETAGNE.

EXCURSION A PORT-ARTHUR.

LA TRAVERSÉE. — LA BAIE DE FRÉDÉRIC-HENRY ET CELLE DE NORFOLK. — CHEMIN DE BOIS. — PORT-ARTHUR. — ASPECT DES DÉPORTÉS. — MANIÈRE DONT ILS PRENNENT LEURS REPAS. — LEUR RÉGIME. — LES CABANONS. — DÉPORTÉS CHARTISTES. — STATION DES JEUNES DÉPORTÉS. — ATELIERS. — L'ILE DES MORTS. — ÉCOLES — UN MEURTRIER. — LE DOCK. — AVENTURE DU CAPITAINE BOOTH DANS LES BOIS. — LES DIVERSES ESCOUADES. — OBJECTIONS CONTRE LES COLONIES PÉNALES. — LES ILES FALKLAND. — AVENIR DE LA COLONIE DE PORT-ARTHUR. — ENTREVUE AVEC FROST LE CHARTISTE.

Port-Arthur, pénitencier de la terre de Van-Diemen, a servi de texte à une foule de mensonges, ou, du moins, à des rapports inexacts. C'est un établissement dont l'organisation est peu comprise même dans cette colonie, et par conséquent à peu près inconnue du public anglais. La description que j'en donnerai ne peut donc manquer d'intérêt, mais elle aura surtout le mérite d'être authentique.

S. Ex. sir John Franklin se fait une règle dans son administration d'accorder toutes les facilités possibles pour les renseignements ; j'ai donc obtenu sans peine du secrétaire de la colonie un permis de visite, ainsi que mon passage sur un des bâtiments du gouvernement colonial. En outre, Son Excellence a bien voulu me donner une lettre de recommandation, écrite de sa main, pour le gouverneur de Port-Arthur. M'étant ainsi procuré le moyen de remplir l'objet de mon

Digitized by Google

voyage, je me suis embarqué le 6 janvier 1842, un mercredi soir, à bord du schooner *l'Eliza*, capitaine Harburg.

Ce schooner est un joli bâtiment de cent cinquante tonneaux. Il a été construit à Port-Arthur en 1835 pour la double destination que voici : servir de yacht de plaisance à sir Georges Arthur, et croiser autour de l'île afin de poursuivre tous les déportés qui chercheraient à s'enfuir sur des navires de la colonie. Nous avions plusieurs passagers, un détachement du 16me régiment, et en outre, une cargaison de déportés arrivant d'Europe et destinés à diverses stations.

Le matin du jour suivant, vers les quatre heures, nous levâmes l'ancre, et à la faveur d'une jolie brise qui soufflait de terre nous mîmes à la voile. La barque *le lord Goderich*, ayant déposé à Port-Arthur sa cargaison de déportés, descendit la rivière de conserve avec nous. Il faisait une de ces délicieuses matinées qui enchantent le cœur et les sens. Les hauteurs dont la contrée est accidentée se coloraient aux rayons du soleil levant. Le paysage, encore humide des dernières pluies, étalait une riante verdure. Vers les huit heures du matin, le vent fraîchit et souffla de la mer; ce qui nous obligea de louvoyer et de courir des bordées afin de doubler le *Pot-de-Fer* et les îles de Betsey. Deux heures se passèrent de la sorte; après quoi *l'Eliza* put courir vent-arrière, poussé par une brise qui augmentait rapidement de force et tempérait l'ardeur brûlante du soleil. Les points de vue les plus agréables s'offraient successivement à nos yeux. L'eau était transparente comme un miroir. Aucun nuage n'interceptait l'azur du ciel. A mesure que nous avancions, les sables du rivage semblaient glisser derrière nous, le vent murmurait doucement dans le feuillage des arbres, l'air était chargé de parfums : tout dans la nature était joie et harmonie.

La brise continuant de fraîchir, nous diminuâmes de voiles pour longer les côtes de la baie de Frédéric-Henry. Ces côtes présentent un caractère de grandeur qui rappelle celles du Loch Linhe en Écosse. Elles ont avec ces dernières quelques points de ressemblance; cependant les montagnes de l'Aus-

Digitized by Google

tralie diffèrent des rochers nus et arides de la poétique Morven en ce qu'elles s'élèvent et s'abaissent par de gracieuses ondulations. Elles ne sont point éternellement battues des tempêtes comme les monts de l'Écosse. Elles n'ont point de ceux-ci les escarpements sauvages, la sombre majesté. Elles sont à leurs flancs et à leur sommet revêtues d'arbres touffus qui leur donnent un air de gaieté, et illuminées par ce soleil resplendissant dont les pics glacés du nord ne connaissent pas la féconde influence.

Nous longeâmes l'île Slopen, et aperçûmes dans le lointain Pitt-Water et le Carleton. Un peu après midi nous entrâmes dans cette mer intérieure qui est enfermée comme un lac, et que le capitaine Flinders a appelée la baie de Norfolk. La vue que nous avions de tous les côtés était magnifique. En face s'étendait une immense nappe d'eau salée, au bout de laquelle se dressait une de ces montagnes gracieusement arrondies en forme de pain de sucre, qui sont si communes dans la Tansmanie. Nous étions placés au centre d'un panorama qui changeait à chaque minute : les collines succédaient aux collines, les vallées aux vallées ; c'étaient tantôt de petits golfes qui se creusaient dans les terres, tantôt des caps qui semblaient s'avancer au-devant nous. En un mot, cette variété d'horizons était la chose du monde la plus agréable ; les derniers nous paraissaient toujours les plus pittoresques. Peu de tableaux méritent d'être comparés à celui-là. Les eaux, les bois, les montagnes et les vallons composaient un ensemble parfait : nous ne pouvions en détacher nos regards.

Nous débarquâmes nos déportés dans plusieurs stations qui sont pour eux des lieux d'épreuves préparatoires. Comme j'aurai plus tard l'occasion d'y revenir, je m'abstiendrai d'en parler ici. A l'approche de la nuit, nous jetâmes l'ancre près de l'île Woody, au fond de la baie de Norfolk. La soirée fut digne d'un jour si beau. Le coucher du soleil nous présenta un spectacle d'une splendeur et d'un éclat tels que les régions tropicales elles-mêmes offrent à peine quelque chose de pareil. Rien de doux, rien de suave comme la matinée du lendemain.

Digitized by Google

Notre navire flottait sur des eaux pures et tranquilles; la terre, rafraîchie par la rosée de la nuit, souriait au soleil levant. Aucun bruit ne s'élevait du rivage; il y régnait un repos magique. En voyant ce calme profond, cette scène paisible, comment se fût-on imaginé, si on ne l'avait pas su, que cette terre aimée du ciel était le réceptacle d'une foule d'hommes perdus de crimes? Nous eussions voulu bannir cette idée qui s'accordait si mal avec le tableau que nous avions sous les yeux. Et cependant, quelque propre qu'il soit à faire naître chez tous ceux qui le contemplent un sentiment de pieuse reconnaissance pour le Créateur, ne doit-on pas l'admirer plus encore en songeant qu'il contribue pour beaucoup à l'amélioration des misérables que l'Angleterre déporte dans cette contrée? Un jour viendra où ces *convicts* composeront une population active, industrieuse, morale, et où le spectacle de la dégradation de l'homme n'attristera plus un des plus beaux pays qui soient sous le ciel.

A neuf heures du matin nous dîmes adieu à *l'Eliza*, et nous prîmes terre sur la jetée qui est construite au fond de la baie de Norfolk. De là part un chemin tout semblable à nos chemins de fer; seulement les *rails* sont formés d'un bois très-dur. Le chemin en question traverse un espace de cinq milles anglais, et fournit un moyen rapide de communications entre la baie de Norfolk et *Long-Bay*. C'est le capitaine Booth qui en a conçu l'idée, et jamais ouvrage ne fut plus utile. Il abrége la distance qui sépare Hobart-Town de Port-Arthur, et l'on y voyage en sûreté pendant la mauvaise saison, alors que la mer est impraticable. Il arriva au capitaine Booth ce qui est arrivé à tous les hommes d'un génie supérieur; il eut à lutter contre les préjugés et l'ignorance. On se moquait de son entreprise; on annonçait tout haut qu'elle échouerait. Le capitaine Booth possédait la confiance du gouverneur: il ne se laissa point intimider par ces fâcheux pronostics, et il força à la fin ses détracteurs à lui rendre justice et à l'admirer.

Le chemin qu'il a tracé suit les mouvements du terrain. La facilité des descentes compense le travail des montées. On n'y

Digitized by Google

voit ni chevaux, ni bœufs, ni locomotives à vapeur. Les déportés y suppléent; ce sont eux qui poussent les wagons. Chaque wagon, contenant à peu près un demi-tonneau de marchandises, est attelé de trois hommes; ces malheureux ont fait souvent en une seule journée trois fois l'aller et le retour, c'est-à-dire qu'ils ont parcouru trente milles, et que chaque homme traîne un demi-tonneau par voyage. Certes, c'est un spectacle révoltant que celui que présentent ces pauvres gens réduits à la condition de bêtes de somme; il est affreux de les voir inondés de sueur, haletants, les muscles tendus, les veines du visage gonflées par l'excès de la fatigue... Mais quoi! interrogeons nos souvenirs : nous nous rappellerons qu'il existe en Irlande et en Angleterre des millions d'hommes libres assujettis à des travaux non moins rudes et non moins humiliants. Il suffit de mentionner les mineurs, les ouvriers des docks et des ports, et tant d'autres. Quoi qu'il en soit, et en dépit de tous les raisonnements, ce spectacle choque et révolte.

Vers midi, le major Roberston, M. Holman et moi, nous longeâmes à pied la chaussée. Nous n'y vîmes aucun convoi de wagons; il paraît qu'à cette heure de la journée les convicts de la station conduisaient aux mines de houille le capitaine Sulivan, commandant du sloop de Sa Majesté *la Favorite*, et sa suite. Arrivés à *Long-Bay*, les soldats s'embarquèrent avec leur bagage dans une chaloupe. Quant à nous, nous prîmes un joli bateau de pêche à quatre rames, et après une traversée, nous entrâmes dans le vaste bassin de Port-Arthur.

A l'aspect de cette ville, des exclamations d'étonnement nous échappèrent; nous la contemplions d'un œil ravi. Quoi! c'est là le Pandemonium! disions-nous; c'est là qu'on dépose les plus terribles criminels! Cette baie gracieuse, ces nobles bassins, cet ancrage excellent, qu'on peut utiliser de tant de façons, tout cela appartient à un pénitencier!..... En effet, nous voyions flotter près de nous le navire *la Lady Franklin*, de 270 tonneaux, et à une demi-encâblure plus loin, le sloop

Digitized by Google

de Sa Majesté *la Favorite*, de 18 canons, lequel devait être radoubé entièrement.

Nous débarquâmes au quai du Commissariat; nous y trouvâmes M. Carte, inspecteur des déportés; et grâce à son intervention, nous pûmes à l'instant même remettre nos lettres au gouverneur. Le capitaine Booth nous reçut avec une urbanité exquise. Il nous présenta à sa femme, et nous invita obligeamment à nous loger chez lui : nous acceptâmes cette offre avec beaucoup de joie, car il n'existe à Port-Arthur ni hôtel, ni maison meublée, ni aucun lieu public.

Le lendemain était un dimanche. Dès que nous eûmes déjeuné, nous partîmes pour assister à la revue que l'on fait des déportés avant qu'ils se rendent à l'église. Nous les trouvâmes rangés sur trois lignes, formant autant de divisions séparées; les inspecteurs (déportés eux-mêmes) étaient placés à la queue. Ces malheureux étaient vêtus d'une veste jaune sur laquelle étaient marquées les lettres P.A. en jaune et en noir, ainsi que leur numero d'ordre. L'expression de leur visage était sinistre et repoussante : c'est à peine si, parmi eux, on remarquait une physionomie ouverte. A la manière dont ils nous regardaient, on eût dit qu'ils supputaient dans leur pensée ce qu'ils espéraient tirer de nous. Le crime et ses funestes conséquences se faisaient lire sur toutes ces figures marquées du sceau de la réprobation. Saisis de dégoût et de pitié, nous détournâmes les yeux. L'inspection achevée, les convicts s'acheminèrent vers l'église en observant un profond silence. Nous les suivîmes. Un détachement de soldats, ayant les armes chargées, stationnait sur la place, prêt à faire feu au premier signal. La présence de cette force armée ôtait à la solennité une partie de son caractère religieux. On remarquait parmi les assistants les matelots et les officiers du sloop *la Favorite*. Leurs figures mâles, où respiraient la gaieté et la franchise, contrastaient avec la face humiliée et l'air abject des *convicts*. Le service divin fut célébré par un de nos compagnons de traversée, le révérend M. Simpson. Le respectable ministre profita de l'occasion pour solliciter la charité des

Digitized by Google

fidèles en faveur des écoles de l'établissement, ayant soin de faire remarquer que, comme l'argent était une chose très-rare dans la colonie, le moindre don pécuniaire serait reçu avec empressement. Ce langage choqua un certain nombre de personnes rigoristes, qui ne le trouvèrent point digne de la chaire; mais on l'excusa à cause de l'intention.

L'église de Port-Arthur est un édifice beau, spacieux, et construit en pierres de taille. Il a la forme d'une croix, et il est surmonté d'une tour munie de cloches; l'intérieur en est simple, mais propre, et disposé pour contenir au moins deux mille personnes. Il n'y a point d'orgue; on s'est contenté de choisir parmi les déportés quelques hommes ayant de la voix; on en a formé un chœur, et ils chantent les psaumes sacrés de manière à produire beaucoup d'effet. Jusqu'à présent, aucun ministre de l'église presbytérienne d'Angleterre, ayant qualité officielle, n'a résidé à Port-Arthur, et les cérémonies religieuses ont été célébrées par ces chrétiens qu'anime un zèle infatigable, les méthodistes wesleyiens. Maintenant, M. Manton est considéré comme le pasteur évangélique de la colonie; c'est un homme qui, après avoir rempli ces fonctions importantes dans l'établissement aujourd'hui abandonné de Port-Macquarie, continue sa pieuse mission à Port-Arthur.

Le service terminé, nous suivîmes le commandant à l'endroit où se préparent les aliments destinés aux *convicts*. C'est là qu'on leur distribue leurs rations respectives. La manière dont on procède mérite d'être mentionnée. Les parts, au nombre de vingt-six à trente, sont portées dans les salles du pénitencier, suivant la contenance de celles-ci. Deux délégués, à tour de rôle, sont chargés de recevoir les rations et de les distribuer. Ils les rangent sur une table à laquelle les déportés viennent s'asseoir : chaque homme prend et mange la part qui est placée devant lui. La règle ordonne qu'ils la mangent sans en rien laisser. Cette mesure a pour but d'empêcher que les convicts cachent leurs aliments afin d'en faire provision. On y tient la main avec un rigueur extrême. Manger quoi que ce soit, et n'importe sous quel prétexte, hors des heures

Digitized by Google

prescrites, est un délit qu'on punit sévèrement. La défense s'étend même au poisson que l'on pêche et au gibier que l'on attrape.

La nourriture des convicts est non-seulement abondante, mais encore substantielle. Elle consiste en soupe excellente, en bon pain de froment, en viande de bœuf, de mouton ou de porc. J'ai goûté de ces aliments et je me suis assuré de leur qualité. Combien de laboureurs en Angleterre, combien d'honnêtes ouvriers s'estimeraient heureux s'ils avaient un ordinaire aussi comfortable! Les convicts à leur déjeuner et à leur souper ont un morceau de pain et une mesure (une pinte) de skilley; on appelle ainsi de l'eau dans laquelle on a fait bouillir une petite quantité de farine. Leurs vêtements sont en laine; cette laine est teinte en jaune ou moitié jaune et moitié blanc. Chaque individu est fourni de deux habillements complets, de deux chemises et de deux paires de souliers. Ces effets doivent durer une année.

Les habitations destinées aux déportés sont propres, saines, bien aérées; on en blanchit souvent les murailles. Ils couchent dans des lits séparés. La literie, qui est suffisante, est roulée pendant le jour. Dans la première salle où nous fûmes introduits, nous trouvâmes Jones, cet horloger chartiste dont le procès a fait quelque sensation à Londres. Il remplissait les fonctions de surveillant, et distribuait les vivres à une douzaine de ses compagnons, lesquels composaient la chambrée. Jones prononça les grâces; lui, qui à son arrivée se montrait dissipé, arrogant et licencieux, il se distingue maintenant par son esprit d'ordre et sa docilité. Pour opérer ce changement, quelques représentations ont suffi. Il a su mériter les fonctions dont il est investi. Lorsqu'il n'est point employé aux ouvrages de sa profession, il travaille dans la boutique du cloutier.

Le chartiste William est aussi un des déportés au Port-Arthur. Il avait débuté par affecter les manières et le langage d'un homme repentant et paisible, et comme il possédait certaines connaissances spéciales, on l'avait employé à l'exploitation des mines de houille. Là, il réussit à embaucher quel-

Digitized by Google

ques-uns de ses compagnons, et il construisit une barque au moyen de laquelle il s'échappa de la colonie où il était tombé une seconde fois au pouvoir des agents du gouvernement. Il fut renvoyé à Port-Arthur. On le dépeint comme un homme méchant et déterminé. Quelques-uns de ses compagnons d'invasion ne furent pas repris immédiatement. Pendant le peu de jours que dura leur liberté, ils commirent un meurtre, et ce nouveau crime fut cause qu'on les condamna à mort. Ils furent exécutés. Si William ne les eût point détournés de leur devoir, une fin aussi triste leur eût peut-être été épargnée.

Des salles du pénitencier nous nous rendîmes aux cabanons. Les malheureux qui y sont détenus n'ont pour toute nourriture que du pain et de l'eau. Nous trouvâmes dans une de ces cellules un jeune homme de dix-huit ans coupable d'un meurtre. Il en sera question plus loin. Nous vîmes dans une autre un convict qu'on y avait renfermé parce qu'il cherchait continuellement à s'évader. Quelque temps auparavant on l'avait rattrapé mourant de faim et exténué de fatigues. Transporté à l'hôpital, il s'était rétabli non sans beaucoup de peine. Eh bien, il n'eut pas plus tôt recouvré la santé qu'il recommença ses vaines tentatives.

Des cabanons nous passâmes à l'hôpital. Ce fut là que s'offrirent à nous, dans toute leur horreur, les funestes conséquences du crime. Là était confiné, sur un lit de souffrances, Savary, ce raffineur de Bristol dont on a tant parlé, cet homme qui, appartenant à une famille distinguée et jouissant lui-même de l'estime de ses concitoyens, semblait né pour un sort plus heureux ! On n'a peut-être pas oublié qu'en 1825 il fut accusé du crime de faux. Savary, d'après les conseils d'un magistrat de Bristol, se reconnut coupable, et quoique le juge Gifford le pressât vivement de se rétracter, il persista opiniâtrément dans son système de défense. Son crime ayant eu lieu très-peu de temps après le procès de Fauntleroy, il fut condamné à mort. Toute la ville croyait fermement qu'il serait exécuté. Cependant il obtint une commutation de peine. On l'envoya à la terre de Van-Diemen comme déporté à vie,

Digitized by Google

et il fut employé dans les bureaux en qualité d'expéditionnaire. Sa femme, qu'il avait laissée à Bristol et qui l'aimait tendrement, voulut partager sa destinée. Elle s'embarqua pour le rejoindre, mais le bâtiment où elle avait retenu son passage se brisa contre le *hoe*, à Plymouth. Bien que Mrs. Savary eût vu la mort de près, elle partit sur un autre navire : cette fois, elle fit une heureuse traversée. Mais il paraît que sa présence, loin de contribuer à la tranquillité domestique de son mari, la détruisit complétement. Savary a pris soin lui-même de nous raconter ses querelles conjugales dans son ouvrage intitulé *Quintus Servinton*, qui fut publié à Hobart-Town en 1830. Fut-ce par suite de ces querelles que ce malheureux, dans un accès de folie, essaya de se tuer en se coupant la gorge ? On ne sait. Quoi qu'il en soit, la blessure n'était pas mortelle, et des secours donnés à temps le rappelèrent à la vie.

Peu de temps après, sa femme et son enfant retournèrent en Angleterre. Savary, ayant lui-même obtenu plus tard une autorisation, s'établit fermier, puis fit banqueroute, puis eut encore une fois recours à des faux, puis fut jugé, condamné et soumis aux épreuves de Port-Arthur. Il y a déjà eu une attaque de paralysie qui, avant peu temps, terminera sa carrière si agitée. On prétend que l'aspect du vice convertit au bien ceux qui étaient enclins au mal. Le fait est que j'ai contemplé avec un mélange de pitié et d'horreur ce malheureux dont la blessure était à peine cicatrisée, et dont le regard terne et dépourvu d'intelligence ne semblait plus appartenir à un habitant du monde. J'aurais voulu que les complices de sa vie criminelle pussent avoir devant les yeux ce spectacle ; ils y auraient trouvé un grave et salutaire enseignement.

Nous nous embarquâmes ensuite dans un bateau monté de six rameurs, et nous traversâmes la baie pour nous rendre au *Point-Puer*. C'est là que l'on garde les jeunes enfants déportés. Ils étaient en ce moment occupés à apprendre et à répéter leur catéchisme. Nous rencontrâmes en ce lieu le lieutenant Flynn, de la marine royale, celui qui déposa autrefois comme témoin dans le procès de la reine Caroline. Cette

Digitized by Google

reine-princesse lui avait fait donner l'ordre de Saint-Ferdinand, troisième classe. Plus tard ce personnage fut convaincu de faux et envoyé à Port-Arthur. Depuis son arrivée dans la colonie, il a reçu des lettres portant cette suscription : *A sir John Flynn.*

Les salles où couchent les convicts sont éclairées pendant toute la nuit. Ceux-ci ne savent jamais à quelle heure et par qui la ronde sera faite. Nous accompagnâmes le commandant pendant une de ces inspections nocturnes. Il était dix heures du soir. Nous parcourûmes plusieurs salles. Dans l'une d'entre elles une légère odeur de tabac était répandue. Or il est expressément défendu aux déportés d'avoir du tabac en leur possession. C'est pourquoi on signifia à toute la chambrée que les hommes qui la composaient seraient punis s'ils ne dénonçaient point le fumeur ou si lui-même ne se déclarait pas. Le coupable étant resté inconnu, tous les homme de la chambrée furent mis au cachot.

On ne saurait marcher dans les rues de la ville après la nuit fermée sans être arrêté à chaque pas par des sentinelles qui exigent que l'on réponde au mot d'ordre. Le commandant lui-même, s'il avait oublié le mot du guet, serait consigné au poste le plus voisin. Les soldats ont toujours leurs armes chargées. Ils occupent les points principaux du pénitencier : outre cette précaution et celle des rondes fréquentes qui ont lieu, telle est la sévérité de la discipline, telle est la surveillance que l'on exerce constamment, telle est surtout la défiance que les déportés ont les uns contre les autres, que toute conspiration, toute tentative de révolte est impossible. Nous dormîmes en parfaite sécurité dans une maison dont les fenêtres n'étaient défendues ni par des volets ni par des contrevents.

La matinée suivante, nous visitâmes les ateliers des jeunes détenus. Six à sept cents enfants y sont employés et apprennent le moyen de gagner honnêtement leur vie. Quand ils entrent dans l'établissement, on commence par leur enseigner à manier la bêche, le pic et la pioche. On leur assigne un coin de terre qu'ils défrichent, qu'ils sarclent, nettoient, et où ils

Digitized by Google

plantent des pommes de terre, des choux, des navets et autres égumes. Lorsque, pendant un certain espace de temps, ils se sont distingués par une conduite régulière, on leur permet d'exercer un métier et on leur donne à choisir entre cinq ou six industries. L'établissement est pourvu des maîtres nécessaires pour chaque branche d'instruction. Autant que possible, on les prend parmi les Européens que leur volonté seule, et non point la rigueur des lois, amène dans la colonie.

Nous nous arrêtâmes d'abord à regarder les jeunes gens qui travaillaient à scier le bois. Ils étaient au nombre de trente à quarante dans un chantier découvert. Je sais qu'aujourd'hui on leur construit un hangar qui les protégera contre le froid ou la pluie. La quantité de bois que débitent ces enfants est considérable. De là nous passâmes à l'atelier des charpentiers pour navires. Nous y vîmes une jolie barque de pêche, dont la construction marchait rapidement à sa fin. Les tonneliers n'étaient pas moins actifs. D'autres enfants faisaient des cuviers, tressaient des corbeilles et des paniers, roulaient des câbles, etc. Cinquante tailleurs découpaient et cousaient des étoffes; soixante-dix cordonniers travaillaient aux chaussures des colons. Les enclumes des forgerons retentissaient du bruit répété des marteaux. Les charpentiers pour bâtisse façonnaient des portes, des châssis de fenêtre, et ébauchaient des pièces de bois. Les relieurs étaient aussi à l'ouvrage. Seuls, les tourneurs demeuraient dans l'inaction.

Je dois remarquer ici que si un officier civil ou militaire emploie à quoi que ce soit, pour son compte particulier, un des convicts, une retenue proportionnée à l'importance du travail et de l'ouvrage est opérée sur ses appointements.

Nous visitâmes ensuite l'atelier des maçons. Ils avaient préparé des matériaux considérables pour l'érection d'une vaste caserne. Nous vîmes à la boulangerie, de grandes provisions de pain, qui attestaient l'adresse et l'activité des jeunes gens qu'on y employait. Arrivés aux cuisines, nous goûtâmes d'un excellent ragoût qui exhalait un parfum tout à fait appétissant.

Digitized by Google

La ration pour les enfants est la même que pour les adultes. Avant de prendre leurs repas, les premiers sont tenus de se laver les mains et le visage. Le repas terminé, on leur accorde quelques minutes de récréation. Dans la soirée, ils vont, de deux jours l'un, à l'école.

Quoique cet établissement ait été fondé pour recevoir des criminels flétris par les lois de leur pays, il n'en inspire pas moins un intérêt profond. Ces criminels peuvent s'amender; le travail peut effacer l'infamie dont ils sont couverts, et la peine de la déportation les régénérer au bien. Déjà beaucoup de ces pauvres enfants qui sont renfermés à Point-Puer ont dû bénir l'instant où ils y ont été conduits. Plusieurs en sont sortis pourvus d'une industrie lucrative, et ils gagnent honnêtement leur vie dans diverses parties de l'île. Que l'on compare leur condition avec celle des enfants des basses classes dans la mère-patrie : on verra que l'avantage n'est pas du côté de ces derniers.

En retournant à Port-Arthur, nous abordâmes à une petite île nommée, d'après sa destination, l'*île des Morts*. Parmi les condamnés qui les premiers y ont été inhumés, on cite Dennis Collins, celui qui lança autrefois une pierre à la tête de Guillaume IV. Là repose aussi cet homme tristement fameux, May, qui étouffa un petit garçon italien pour vendre son cadavre à un anatomiste. Là dorment du sommeil éternel plusieurs officiers et soldats de la garnison de Port-Arthur, ainsi que plusieurs émigrants. Quelques-uns des monuments funéraires qui y sont élevés portent des épitaphes, des vers, des inscriptions plus ou moins touchantes.

L'île des Morts inspire naturellement des pensées graves et religieuses. Ceux qui la visitent ne sauraient se défendre d'un sentiment de tristesse; mais cette tristesse est si douce, et il règne dans ce lieu une solitude si paisible, que l'idée d'y être enseveli n'a rien de repoussant. J'ai connu des hommes qui ont demandé par leur testament qu'on y déposât leurs restes mortels.

Port-Arthur est véritablement une terre de merveilles! c'est

Digitized by Google

là qu'on déporte les criminels les plus redoutables, les hommes les plus invétérés dans le vice : eh bien, la vertu et la religion qu'on aurait pu croire bannies de ce lieu d'expiation, de ce désert moral, y fleurissent, y sont ouvertement cultivées! Une école a été instituée pour les enfants des officiers, des soldats, des inspecteurs, etc. : aujourd'hui, 10 janvier, j'ai assisté à l'examen et à la distribution des prix. Ces enfants étaient réunis au nombre de trente à quarante, filles et garçons de différents âges. Les prix destinés aux plus savants et aux plus studieux étaient des livres instructifs et utiles. L'examen a commencé, une lutte animée s'est établie entre les concurrents, à tel point que plusieurs fois le capitaine Booth, patron de l'institution, s'est vu fort embarrassé pour décerner la palme aux vainqueurs. Lorsque cette cérémonie a été terminée, vainqueurs et vaincus se sont rendus sous une grande tente décorée de guirlandes et ornée des pavillons de *la Favorite:* là, on leur a servi en abondance du thé, du café, des gâteaux, des framboises, des groseilles, etc. Ce fut une petite fête de l'aspect le plus gai. Après le tour des enfants, vint celui de leurs parents. Ceux-ci ayant pris les rafraîchissements dont ils avaient besoin, le capitaine prononça quelques mots appropriés à la circonstance; puis, MM. Manton, Simpson et Robertson exposèrent, au nom du comité, la situation pécuniaire de l'établissement. Cette situation n'était point extrêmement brillante. Il ne restait sur l'exercice de l'année précédente que 30 shillings : la collecte de la veille avait produit 8 livres 10 shillings. D'autres contributions montaient ensemble à 70 shillings environ; en sorte qu'il y avait en caisse, pour l'achat des prix de l'année courante, près de 14 £. Il faut dire ici à l'honneur des souscripteurs de Port-Arthur, que peu de semaines auparavant, ils avaient amassé entre eux 16£, afin de venir en aide aux missionnaires wesleyens.

Après avoir parcouru les ateliers de Port-Arthur, lesquels ne sont que la répétition de ceux que nous avions déjà vus à Point-Puer, nous visitâmes la scène d'un meurtre récent,

Digitized by Google

d'un assassinat affreux dont la cause était restée inconnue. L'endroit en question est éloigné d'un mille anglais du chef-lieu de la colonie. C'est une gorge sombre et isolée. Les broussailles qui y poussent étaient encore teintes du sang de la victime qui y avait péri. Il résulte de la déposition des témoins que Bellfield et Boardman, l'un âgé de dix-huit ans, l'autre de dix-sept, travaillaient ensemble dans le voisinage. Bellfield s'étant plaint de la soif, Boardman l'emmena vers une petite source située à quelque distance. On les vit partir tous deux et disparaître : le premier seul revint; lorsqu'on lui demanda ce qu'il avait fait de son camarade, il répondit que celui-ci avait pris la clef des champs. Boardman fut donc noté comme déserteur. Deux ou trois jours s'écoulèrent, au bout desquels un homme qui coupait des genêts, crut entendre des gémissements étouffés; il se dirigea du côté d'où ces plaintes paraissaient s'élever. Plus il marchait, plus elles frappaient distinctement son oreille, tant qu'enfin, au pied d'un gommier gigantesque, il trouve un malheureux couvert de sang caillé et de mouches que ses plaies avaient attirées. Il appelle aussitôt du secours et s'empresse lui-même d'aller puiser de l'eau fraîche à la source voisine pour laver la bouche et le visage de cet infortuné et en ôter la vermine qui y pullulait. C'était Boardman, mais défiguré au point que son sauveur ne le reconnut pas d'abord. Transporté à l'hôpital, il recouvra assez de forces pour désigner son assassin. Il raconta qu'en arrivant à la source, il avait été assailli par Bellfield sans provocation aucune, chargé de coups à la tête et renversé. Le bâton dont le meurtrier le frappait ayant cassé, celui-ci en prit un autre, puis il lui enfonça son couteau dans le cou.

Boardman languit dans l'hôpital jusqu'au 2 janvier, époque à laquelle il mourut des suites de ses blessures. Quant au meurtrier, il fut renfermé dans la geôle de Hobert-Town, puis exécuté. Lorsque nous visitâmes la prison de Port-Arthur, il y était encore. Il avait l'air d'un bon jeune homme : ses traits étaient agréables et ne respiraient nullement la férocité.

Digitized by Google

Il n'essaya même pas de nier son crime. Interrogé sur les motifs qui l'y avaient poussé, il n'en voulut indiquer aucun. Peut-être n'y en avait-il pas d'autre qu'un de ces inexplicables transports auxquels certaines constitutions sont sujettes.

Une grande activité régnait dans le dock. Une foule d'ouvriers travaillaient au radoub de *la Favorite*. D'autres étaient employés aux préparatifs nécessaires pour lancer à l'eau la chaloupe canonnière *lady Franklin*. Ce petit bâtiment de dix-huit tonneaux a des proportions élégantes; il est disposé pour porter un long canon de 32. Nous vîmes aussi sur le chantier un cutter de 100 tonneaux. Nous montâmes à bord de *la Favorite;* c'est un navire de 450 tonneaux, armé de 18 caronades et pourvu d'un équipage d'élite. De là nous visitâmes ce qu'on appelle à Port-Arthur les jardins du gouverneur. L'emplacement est admirable, le pinceau peut le représenter, la plume ne saurait le décrire. De ce point l'œil embrasse un horizon où se mélangent les eaux de la baie, les vallées, les forêts, les montagnes de l'intérieur. Qui peut dire ce que l'avenir réserve à cette terre enchantée? Lorsqu'elle aura cessé d'être un receptacle de criminels, peut-être que sur ces eaux limpides vogueront d'élégants steamers chargés de passagers; peut-être que cette baie qui se creuse gracieusement deviendra un port de la plus grande importance, le Plymouth des mers du sud! Un tel résultat n'aurait rien d'étonnant. Où trouverait-on ailleurs un ancrage plus sûr, un port plus spacieux et d'un accès plus facile, des bois de construction plus abondants?

Le lendemain matin, le commandant nous mena à la station préparatoire de Flinders-Bay; c'est une des nombreuses échancrures de la baie de Norfolk. Nous y allâmes par cette même chaussée que nous avions suivie pour nous rendre à Port-Arthur, et sur laquelle le capitaine Booth a établi ses rails en bois. La station de Flinders-Bay est tout nouvellement organisée. M. Smith en a la direction. Pour maintenir dans le devoir les deux cents convicts qui lui sont confiés, on a placé sous ses ordres un sergent et douze soldats du 96e régiment.

Digitized by Google

Tout ce monde est logé sous des huttes faites d'écorce ; mais on en construit d'autres qui seront en pierre, ainsi que des cottages destinés aux principaux employés, par exemple au chirurgien, au catéchiste, etc.

Une station préparatoire ou d'épreuves est gouvernée par un surintendant, deux sous-intendants et des inspecteurs plus ou moins nombreux, suivant la localité; aucun de ces employés ne doit être pris parmi les déportés. On leur adjoint un catéchiste, un chirurgien et quelques soldats. De plus, on place entre deux stations voisines un magistrat qui a mission de les visiter tour à tour. On occupe les déportés à bâtir des maisons, à tracer des routes, à construire des ponts, à faire des défrichements, des terrassements, enfin à cultiver la terre. Lorsque le terme des épreuves est accompli, les hommes dont on est content sont conduits à l'île Slopen, et de là on les dirige sur divers points de la colonie.

Comme je l'ai dit, la station de Flinders-Bay est un établissement nouvellement formé. Les déportés qu'il renferme sont employés à brûler ou à couper les arbres dont la terre est couverte, et à élever pour eux-mêmes des habitations. L'emplacement est bien choisi ; les sources y abondent ; le sol paraît pierreux et peu fertile, cependant il est susceptible de s'améliorer par la culture. Une situation heureuse compense souvent la stérilité de la contrée, et certes, cette colonie, sous le rapport de la position, n'a rien à désirer.

Notre inspection achevée, nous nous dirigeâmes par mer vers le *Cou-de-l'Aigle ;* on appelle ainsi un isthme sablonneux qui a un quart de mille de longueur et trois cents pas de largeur. Des sentinelles y veillent nuit et jour, et pour plus de sécurité on a hérissé l'isthme d'une ligne de chiens très-féroces qui sont postés à quelque distance les uns des autres. Ces chiens reçoivent régulièrement leur ration du commissariat. Pendant les ténèbres on allume des lampes ; enfin toutes les mesures sont mises en pratique pour déconcerter les tentatives d'évasion que pourraient faire les détenus. Grâce à cette précaution l'isthme du Cou-d'Aigle est comme la clef de la péninsule de

Digitized by Google

Tasmanie. Il existe aussi une clef semblable pour la péninsule de Forester : c'est le *Cou de la baie orientale*. Cette circonstance singulière fait que les deux presqu'îles dont il s'agit paraissent avoir été créées pour l'usage auquel on les emploie.

Les détenus savent que la fuite leur est impossible, que la moindre apparence de fumée trahirait le lieu de leur retraite, et qu'à un signal transmis de colline en colline toute la garnison serait à leur poursuite; ils savent qu'ils n'ont aucun espoir de tromper la vigilance des gardes, hommes ou chiens, qui défendent le passage des deux isthmes. Tenter ce passage de vive force, ce serait une témérité insensée. Traqués de tous côtés, n'ayant ni provisions, ni eau, ni feu, il ne leur resterait d'autre alternative que de périr de faim ou de se rendre.

Ces diverses considérations ont sans doute motivé et expliquent le choix que l'on a fait des presqu'îles de Tasman et de Forester pour recevoir des déportés. La première comprend une surface de 40,000 acres; la seconde de 15,000. La moitié de cette étendue est en bonnes terres, dont quelques-unes sont de première qualité. Dès que les presqu'îles en question auront cessé d'être un lieu de déportation, ces terres seront avidement recherchées par les spéculateurs, coupées comme elles sont déjà par des cours d'eau et traversées comme elles le seront par des routes qui en doubleront la valeur. C'est dans la presqu'île de Forester que le capitaine Booth a failli périr, il y a trois ans. Voulant examiner et connaître l'intérieur du pays, il s'engagea dans des fourrés tellement épais, tellement hérissés de ronces et d'épines, qu'il lui fut impossible de se frayer un passage et de se dégager. Il songea à allumer du feu; mais la batterie d'un de ses pistolets se cassa, et l'amorce de l'autre était devenue trop humide. Dans cette situation embarrassante, il prit le parti de s'étendre par terre, et il s'endormit. Lorsqu'il se réveilla, il était transi de froid. Ses jambes engourdies refusaient de le porter, et l'épuisement de ses forces lui ôtait tout moyen de travailler

Digitized by Google

à sa délivrance : il essaya, mais vainement, de s'ouvrir un passage. Il resta quatre nuits et quatre jours dans cette espèce de prison, dévoré par la soif et par la faim; l'espoir l'avait abandonné : l'extrémité de ses pieds se gangrenait : une mort affreuse, une lente agonie semblait lui être réservée. En ce moment les cris de ses compagnons, qui étaient à sa recherche, retentirent à ses oreilles; mais il était trop abattu pour leur répondre et se faire entendre d'eux. Ce secours qui lui arrivait dans une telle détresse et dont il ne pouvait profiter paraissait être une cruelle dérision du destin. A la fin, deux chiens qu'il avait dressés lui-même pour chasser le kangarou découvrirent l'endroit où il était couché, et par leurs aboiements ils attirèrent en ce lieu les gens de sa suite. Ce fut ainsi qu'il échappa à la mort; mais les souffrances qu'il avait endurées avaient altéré sa constitution, et il eut beaucoup de peine à se rétablir.

Nous fûmes reçus de la manière la plus cordiale par M. Wilson, officier du 96e, et qui commande le poste du *Cou-de-l'Aigle*. Nous visitâmes avec lui cet isthme sablonneux, dont l'extrémité est baignée par l'océan Pacifique, et où se creuse une petite baie nommée *baie du Pirate*. Les hauteurs qui la dominent présentent à leur base une curiosité naturelle, extrêmement remarquable. Qu'on se figure plusieurs couches de rochers superposés et affectant les formes les plus variées. Il y en a de longs, il y en a de carrés, de triangulaires, etc.; tous sont joints avec une régularité parfaite. Ces roches fourniraient un pavé excellent; je ne doute pas qu'elles ne soient un jour l'orgueil de la Tasmanie, de même que les îles de Staffa et de Causeway sont l'orgueil de l'Écosse et de l'Irlande. Je dirai, et ce n'est point un médiocre compliment, que les rochers et les promontoires de la baie du Pirate égalent en pittoresque ceux de la côte d'Antrim.

En retournant à la demeure du capitaine Booth, nous eûmes une idée de la vitesse que l'on peut obtenir sur le chemin en bois dont j'ai déjà parlé. La distance d'un mille et demi que nous avions à franchir fut parcourue à raison de

Digitized by Google

quarante milles par heure. Lorsqu'on s'embarque sur le chemin, il faut s'armer de courage; car une fois que les wagons sont lancés, rien n'est préparé pour les retenir et les arrêter; la moindre obstruction, le moindre obstacle occasionnerait de graves accidents. Les officiers de la frégate française *l'Artémise* se sont extasiés, m'a-t-on dit, sur la rapidité prodigieuse avec laquelle on descend. Cela leur rappelait, mais en grand, les montagnes russes de Paris.

Pendant la nuit de mercredi à jeudi, le vent a soufflé avec force; il a fait une espèce de tempête; mais le lendemain, le soleil s'est levé dans un ciel pur, et la matinée a été d'un calme, d'une suavité qu'on ne saurait rendre. Certes, quelque désagréable que puisse être le séjour de Port-Arthur pour les malheureux qui sont condamnés à y vivre, ce n'en est pas moins un pays charmant : nous y trouvâmes le *comfort* nécessaire, et même le luxe. Les chefs de la colonie nous prodiguèrent des soins, des attentions qui n'avaient rien d'affecté, et qui doublaient à nos yeux le prix de leur hospitalité.

Nous résidâmes cinq jours à Port-Arthur. Tout ce que nous y vîmes nous confirma dans cette idée, que le but de l'établissement est éminemment moral et humain. La discipline qu'on y observe est sévère et même rigoureuse : la nécessité l'ordonne ainsi. Aucun délit, fût-ce le plus léger, ne reste impuni. Mais une enquête minutieuse précède toujours le châtiment; enfin l'on s'efforce de faire comprendre au coupable que ce châtiment ne lui est point arbitrairement infligé par caprice ou par tyrannie, et que c'est la suite inévitable de sa faute.

Autant que possible, les déportés sont classés et séparés par escouades de manière à être assortis. En mettant le pied sur la colonie, ils sont fouillés avec soin, de peur qu'ils ne gardent de l'argent ou du tabac. Alors on leur fait la lecture du règlement auquel ils vont être assujettis et on leur en explique toutes les particularités : après quoi on les conduit à l'hôpital, et là ils sont visités par le médecin. D'après le rapport

Digitized by Google

de celui-ci, une tâche proportionnée à la vigueur de chacun leur est assignée. Les hommes reconnus faibles ou invalides sont employés à briser la pierre. Les convicts dont la peine expire ou qui se distinguent par une bonne conduite sont occupés à des travaux moins fatigants. Les nouveaux débarqués passent la nuit dans des espèces de cachots, et cela pendant une période de temps plus ou moins longue, selon la nature de leur crime ; pour ceux qui se sont évadés et qu'on ramène, cette période est double.

L'escouade qui est astreinte aux plus dures fatigues est celle des *porteurs ;* elle est quelquefois composée de soixante à soixante-dix individus. Ces malheureux charrient sur leurs épaules d'énormes poutres qu'ils vont chercher dans les forêts et qu'ils déposent dans le dock. Après eux viennent les ouvriers du dock, dont la condition n'est guère plus douce. Ils demeurent souvent plongés dans l'eau jusqu'au cou pour retirer les pièces de bois qu'il s'agit de transporter à l'arsenal ; car on ne souffre à Port-Arthur et dans les stations d'épreuves aucune bête de somme : ce sont les convicts qui remplissent l'office de chevaux, de bœufs, de mulets.

Une de ces escouades est composée d'hommes chargés de faire la chaîne. Ils voiturent, en se les passant de main en main, les pierres, le bois de chauffage, les baquets d'eau. Les détenus qui ont cherché plusieurs fois à s'évader sont, comme dans les bagnes français, mis aux fers : de plus, on les attache à une chaîne, et on les force de casser de la pierre. Chaque semaine le médecin fait une inspection générale. Pour la subir, les déportés se dépouillent de leurs vêtements jusqu'à la ceinture. Ceux d'entre eux dont les muscles annoncent de la fatigue ou de l'épuisement sont mis à un régime moins dur ou soignés à l'hôpital.

Outre les escouades déjà citées, il y a celles des scieurs de long, des fendeurs de bois, des maçons, des défricheurs, des jardiniers, des arroseurs, des bateliers, des terrassiers. Tous les métiers ont leurs représentants. Une demi-heure avant la revue, on suspend un ballon à l'un des bras du

Digitized by Google

sémaphore. A ce signal, les convicts qui travaillent dans les champs doivent rentrer à leurs quartiers. Quiconque s'absente est considéré comme déserteur. Le capitaine Booth a singulièrement perfectionné le système télégraphique. Les messages s'échangent entre Hobart-Town et Port-Arthur avec une vitesse surprenante, bien que la distance soit de cinquante milles en ligne droite. Ce sont des convicts qui servent de courriers. Au moindre sujet de plainte on leur retire leurs fonctions ; mais si elles étaient confiées à des soldats libérés du service et auxquels on allouerait une rétribution, le système du capitaine Booth serait beaucoup plus efficace, et les déportés fugitifs seraient aussitôt découverts et repris. Il faudrait aussi que ce système fût appliqué sur toute l'étendue de la colonie.

J'ai oublié de mentionner une manufacture où l'on confectionne des briques, des tuiles, des faîtières, des pots à fleurs, et autres articles du même genre. La qualité de l'argile étant supérieure à Port-Arthur, on pourrait y établir une poterie dont les produits auraient une très-grande valeur et rivaliseraient avec ceux des poteries les plus estimées. La manufacture en question fournit assez de briques pour les besoins de la colonie ; elle en exporte même une quantité considérable à Hobart-Town, pour le compte du gouvernement aussi bien que pour celui des particuliers.

Port-Arthur fut fondé en 1830 par le colonel Arthur, qui y établit une station d'essai. Le docteur Russell, aide-chirurgien attaché au 63me régiment, fut envoyé en ce lieu avec le double titre de médecin et de commandant. On lui confia seize à dix-sept déportés. L'emplacement de Port-Arthur fut tout d'abord choisi. Le nouvel établissement passa tour à tour sous l'administration du capitaine Mahon, du major Briggs et du capitaine Gibbons, et il ne cessa de se développer. Ce fut en 1833 que le commandant actuel fut nommé à ce poste difficile, et après neuf années il a fait preuve d'une intelligence, d'une capacité, d'un esprit de justice et d'entreprise qu'on ne saurait trop admirer. Grâce à lui la colonie est un

Digitized by Google

objet d'étonnement pour les étrangers, de même que l'établissement de Port-Arthur est un objet d'étonnement pour le petit nombre de colons qui l'ont visité.

J'ai parlé déjà de son église; mais je n'ai rien dit de sa caserne, qui est construite en pierres de taille et qui peut contenir une centaine d'hommes. L'entrée est surmontée d'une tour crénelée qui commande tout l'édifice. De là on passe dans une cour spacieuse au bout de laquelle est une esplanade, et l'on arrive enfin au bâtiment principal. Il est question de construire un nouvel hôpital sur la même ligne que la caserne et d'après le même plan. Il s'agit aussi d'élever un nouveau pénitencier. En attendant, les rues que l'on trace sont tirées au cordeau; les édifices et les maisons sont alignés avec soin. Jusqu'au milieu des préoccupations du présent, on prévoit et l'on prépare l'avenir; et si jamais Port-Arthur devient, comme tout semble l'annoncer, un vaste et riche arsenal, on appréciera alors le zèle et la prudence du capitaine Booth. Port-Arthur a frappé d'admiration tous ceux qui l'ont vu; moi-même, qui suis familier avec les colonies de déportation, j'ai été étonné à l'aspect de celle-là. Nulle part ailleurs je n'avais rencontré ces édifices bâtis en pierres, ces cottages élégants et commodes, ces vastes ateliers, ces jardins bien cultivés, toutes ces ressources et tous ces agréments de la civilisation; et pourtant ce lieu enchanté est l'image d'une pomme vermeille qui est gâtée au cœur. C'est le réceptacle d'une population de criminels que la mère-patrie rejette de son sein. Amender cette population, la convertir à des mœurs régulières, tel est l'objet immédiat que l'on se propose; mais si éloigné qu'il soit, un jour viendra où ce lieu de détention, ces ateliers de déportés, cette école d'enfants condamnés pour vol, se changeront en un établissement militaire, en un port libre et commerçant.

Je sais que, à propos de l'utilité des colonies pénitentiaires, on a beaucoup écrit, beaucoup discuté. Je ne prétends point me constituer juge de cette question : je dirai seulement qu'en moins de quarante années les convicts, pionniers infa-

Digitized by Google

tigables, ont avancé merveilleusement la culture et la colonisation de la terre de Van-Diemen. En soixante-dix ans, la Nouvelle-Galles du sud a dû au même genre de travailleurs les mêmes succès ; si ces deux pays avaient été livrés à des colons libres, il leur eût fallu le double de temps pour arriver au degré où ils sont déjà parvenus.

Je dirai encore que ce moyen de débarrasser la mère-patrie d'une foule d'hommes dangereux est le plus convenable, le plus facile, le plus moral, et j'ajouterai, pour l'Angleterre, le moins coûteux de tous. A mes yeux, c'est un moyen légitime. Dans un autre article j'ai tenté de démontrer les avantages qui résulteraient pour nous de la colonisation des îles Falkland par des convicts. Je sais que les vues développées dans cet article ont obtenu l'approbation du gouvernement, et que certaines mesures préliminaires ont été prises. Quant aux raisons que je donne pour coloniser ces îles, je les récapitulerai brièvement. D'abord le droit qu'a l'Angleterre de s'en emparer est incontestable (1). Elles sont d'une extrême importance comme station navale, et peuvent être comme un autre Gibraltar qui fermerait l'océan Pacifique. Elles ne renferment point de population indigène qu'il faudrait déposséder. On y compte trente mille têtes de gros bétail, sans parler d'une quantité infinie de porcs, de chèvres, etc. Les ports y sont nombreux : on y trouve de la houille en abondance. La pêche de la baleine et la pêche blanche y offriraient de grands profits. Cet archipel se compose de quatre-vingt-dix îles ou îlots, ce qui faciliterait beaucoup la classification et le partage des déportés. Enfin, et c'est là une considération décisive, les îles Falkland sont moitié moins éloignées que l'Australie ; par conséquent, ce qu'il en coûte pour transporter un criminel à la terre de Van-Diemen suffirait pour en transporter deux aux îles Falkland.

(1) Note du directeur. Cependant le gouvernement de Buénos-Ayres, héritier des droits de l'Espagne à qui appartenaient ces îles, ne cesse de protester contre les vues des Anglais.

Digitized by Google

Nous dîmes adieu à Port-Arthur, et après une courte et très-agréable traversée, nous arrivâmes à la *Cascade*. C'est une station d'épreuve nouvellement formée. Il y avait cinq ou six semaines qu'on y avait établi quelques constables et vingt-cinq déportés. Ces derniers sont aujourd'hui au nombre de cinquante. Ce que j'ai dit de la baie de Flinders s'applique exactement à la Cascade. La manière de vivre, les règlements, les travaux, sont les mêmes pour toutes les stations. La Cascade est une jolie localité; le sol y est extrêmement riche; il fournit de beaux bois de construction, et il est bien arrosé.

De la Cascade, nous nous rendîmes, en longeant la côte, à *Impression-Bay*, qui en est à cinq milles de distance. Cette station est plus considérable, plus peuplée (elle contient cent déportés), et dans un état d'exploitation plus avancé que la précédente. Trois mois ont suffi pour défricher et cultiver une vaste étendue de terrain, élever plusieurs maisons et édifices, tracer une route et construire une jetée qui est presque finie. C'est là que j'ai trouvé le chartiste Frost, dont le gendre, Geach, est à Salt-Water Creek. Celui-ci était malade dans l'hôpital, confié aux soins de mon savant ami le docteur Agnew. Je dirai tout à l'heure mon entrevue avec le beau-père; mais le gendre n'ayant témoigné aucun désir de me voir, je ne cherchai pas à l'importuner de ma visite.

Nous visitâmes ensuite la *Crique de l'Eau salée*. C'est une station importante, pourvue d'un vaste pénitencier, qui peut recevoir quatre cents détenus, et d'une caserne pour un sergent et treize soldats. Le personnel des officiers et des employés y est au complet. Il y a dix mois seulement qu'elle a été fondée, et dans ce court espace de temps, la masse des travaux que l'on a exécutés est véritablement extraordinaire. Nous vîmes cinquante acres de terre excellente dans un état de culture parfait. Le sol est très-fertile. On ne se sert pour le labourage que de la bêche : si l'ouvrage n'avance pas vite, du moins il est bien fait.

Beaucoup de gens sont partisans du système des colonies pénitentiaires et réprouvent celui des stations d'épreuves,

Digitized by Google

Je suis persuadé que ceux qui décrient ce dernier genre d'établissements ignorent de quelle manière ils sont organisés. Leur opinion ne se fonde sur aucun fait. Ils répètent, sans donner des preuves à l'appui, que le séjour des convicts dans ces stations d'épreuve n'est profitable ni à la colonie ni à eux-mêmes; qu'ils se livrent à la paresse et au désordre; que, rassemblés en grand nombre sur un même point, ils s'excitent mutuellement au crime et achèvent de se corrompre; que si le système de l'*assignement* était adopté, c'est-à-dire si les convicts étaient dispersés dans l'intérieur des terres, et confiés à des planteurs qui auraient sur eux une autorité illimitée, ils feraient avec le temps de bons serviteurs, de bons commerçants : tout cela peut être vrai, mais il reste à décider la question de savoir si le système des stations d'épreuves est ou non contraire à ce but.

Quoi qu'il en soit, les résultats obtenus sont immenses au point de vue de l'intérêt commercial et politique de la Grande-Bretagne. Ses colonies pénitentiaires lui ouvrent de précieux débouchés, et deviennent des postes maritimes d'une importance incontestable. Avant que la péninsule de Tasman fût un lieu de déportation, elle était à peine connue; on n'en soupçonnait point les avantages, on la croyait hérissée de forêts épaisses, au milieu desquelles il était dangereux de s'aventurer. Aujourd'hui, elle voit s'élever quatre stations florissantes, que des routes vont bientôt relier entre elles. On y construit des môles pour abriter les vaisseaux; on perce les forêts, on défriche le sol : encore quelques années, et la Tasmanie produira de riches moissons, et elle rendra à la mère-patrie le centuple de ce qu'elle en reçoit maintenant.

Nous terminâmes notre excursion par une visite aux mines de houille. Cette station renferme un très-grand pénitencier, auquel on va ajouter de nouvelles constructions. Il y a aussi une caserne pour trente soldats, une habitation pour les officiers, un commissariat, et plusieurs autres édifices en pierres de taille. Le paysage aux environs est magnifique. Nous débarquâmes à sept heures du soir. Le lendemain, je

Digitized by Google

descendis dans le puits avec le capitaine Booth. Ce puits a cinquante-deux pas de profondeur. La machine au moyen de laquelle nous opérâmes notre descente était mise en mouvement par des détenus condamnés à ce travail. Un seul coup de couteau eût suffi pour trancher la corde; mais nous n'appréhendions rien de semblable, les actes de cruauté étant fort rares parmi les convicts. La terre a été creusée à cent dix pas de profondeur, à partir de l'orifice du puits principal. A droite et à gauche s'étendent les excavations. La voûte a quatre pieds anglais de haut. La qualité de la houille que l'on extrait de cette mine participe plus de l'anthracite que du bitume; elle est très-sujette à se rompre, mais elle donne une chaleur extrêmement intense. Le travail des mines est considéré comme la punition la plus sévère pour les déportés.

P. S. J'ai cité dans ce journal quelques déportés chartistes; mais j'ai réservé mon post-scriptum pour le plus célèbre de tous, M. Frost, le chef de l'insurrection du pays de Galles, le juge de paix de la nomination de lord John Russell. C'est à Impression-Bay que j'ai vu M. Frost; j'avais promis de le voir en faisant mes adieux à un mien ami d'Angleterre, homme d'un certain rang et d'une certaine fortune, qui a un moment donné dans la folie du chartisme. Je n'avais jamais vu de ma vie M. Frost, et d'ailleurs, l'aurais-je reconnu avec sa veste grise et sa casquette de déporté? On me le montra, et l'ayant salué, je lui dis de la part de qui je venais.

En entendant le nom de M. R..., Frost rougit, et, si je ne me trompe, il essuya une larme.

« J'espère, monsieur, me répondit-il, que vous avez laissé M. R... en bonne santé?

—Très-bonne. Vous savez sans doute, toutefois, qu'il en a coûté cher à M. R... pour avoir été chartiste.

—Oui, monsieur, je le sais; j'ai lu un récit de son emprisonnement, et un récit aussi de sa mise en liberté. Je vous prie, monsieur, que pense de moi M. R...?

—Oh! il est *radicalement* guéri. Il estime avoir agi comme

Digitized by Google

un fou, quoique sa folie n'ait pas été si loin que la vôtre.

— Je m'explique, monsieur; je demandais quelle espérance il a de notre grâce.

— Il l'espère très-peu, et pour ma part, je ne crois pas que ce soit une chose à espérer du tout.

— En vérité! s'écria Frost, qui parut évidemment ému. Mais, monsieur, avez-vous lu sur cette question le débat de la Chambre des communes, où le ministère ne l'emporta que de la voix du président?

— Je ne me souviens pas du débat dont vous voulez parler; mais relativement à votre grâce, je vous répète que ce serait très-déraisonnable que d'espérer.

— Je ne sais, monsieur, je puis me tromper; mais très-certainement j'espère.

— Il semble vraiment qu'il y a cruauté, continuai-je, à vous contredire là-dessus; mais je ne puis m'empêcher de vous dire que je vous crois grandement dans l'erreur.

— Vous voyez, reprit Frost, persévérant dans l'idée à laquelle il attachait une espérance, vous voyez que Feargus O'Connor a été mis en liberté. Ne devons-nous pas avoir en notre faveur l'avantage du point de droit?

— Je ne puis disputer avec vous sur ce point-là; mais, dites-moi, pensez-vous que le changement de ministère ait amélioré votre position; ou plutôt pensez-vous qu'aucun ministère serait justifié de vous accorder une amnistie? Croyez-moi, vous n'aurez jamais la permission de quitter cette île. Le chartisme est un monstre à têtes d'hydre. Si vous retourniez en Angleterre vous seriez de nouveau *par force* le point de ralliement de votre parti. On vous traînerait dans la mer orageuse de la politique: si vous n'y étiez pas un chef, vous y seriez un instrument. Quel gouvernement prudent voudrait s'exposer à un tel risque?

— Sans doute, monsieur, il peut y avoir plus d'une raison contre ma grâce; mais il y a aussi pour l'obtenir plusieurs raisons et la justice.

— S'il m'était permis de vous suggérer une pensée, mon-

Digitized by Google

sieur Frost, je vous engagerais à vous tourner du côté des *grâces coloniales*, comme on les appelle : pourquoi ne pas chercher à améliorer ici votre sort et à vous entourer de votre femme et de vos enfants ? »

Frost rougit à cette idée, me déclarant que dans sa situation de déporté il ne voudrait jamais réunir à lui sa femme et ses filles. Je discutai la chose avec calme et patience.

« Voyons, lui dis-je. Quant à votre situation, le monde fait une grande différence entre les criminels politiques et les petits voleurs qu'on déporte ici : je ne vois donc pas quelle objection vous auriez à faire contre l'idée d'amener ici votre famille ; vous obtiendrez à la longue votre émancipation, je n'en doute pas, et dans ce cas, pourquoi ne pas jouir du repos et de la paix domestique ?

— Je n'ai aucune objection physique à vivre ici, me dit Frost. J'aime le pays ; autant que j'ai pu le voir, c'est le plus beau climat du monde : je m'y porte bien. J'y suis de très-bonne humeur, tout bien considéré. Cependant ce serait très-imprudent d'attirer ici ma femme et mes enfants sans savoir comment je pourvoirais à leur existence,

— Oh ! pour cela, tout homme avec un peu d'intelligence, ayant l'usage de sa tête ou de ses mains, doit prospérer ici.

— Mais, monsieur, vous savez sans doute que je me suis fait de mauvaises affaires. J'étais expéditionnaire dans les bureaux du commandant, à Port-Arthur, et j'ai perdu cette place.

— Oui, et c'est la faute d'une lettre absurde, impertinente, écrite par vous.

— Vraiment, j'en ai oublié le contenu : qu'y avait-il dans cette lettre ?

— Un paragraphe assez déplaisant contre lord John Russell. Vous vous livriez à un accès de mauvaise humeur. Vos amis vous ont rendu un mauvais service en publiant cette lettre.

— Elle n'avait pas été écrite pour être publiée : ce fut une de mes filles qui eut le tort de la confier à un journal.

Digitized by Google

— Croyez-moi, ce fut mal à vous : dans votre situation, vous ne pouvez être trop circonspect. Je vais vous souhaiter le bonjour. J'écrirai à M. R.... Que lui dirai-je ?

— Dites-lui, monsieur, que je me réjouis sincèrement d'apprendre qu'il est bien portant. Dites-lui que je jouis moi-même d'une bonne santé... aussi bonne... que peut l'avoir un homme dans ma situation. Et si M. R... veut en informer Mrs. Frost, je lui en serai très-obligé. M. Armstrong est un homme bon qui remplit son devoir avec fermeté, mais avec bienveillance ; je suis aussi bien que les circonstances peuvent le permettre. »

La physionomie de Frost est agréable ; il s'exprime facilement ; il a l'air intelligent, et en général il y a dans ses manières quelque chose qui séduit. Malgré le costume de déporté, on remarque la propreté de sa personne. La seule faveur dont il jouisse à présent, c'est de pouvoir dormir seul dans un lit. Il partage tous les travaux de l'escouade. Il est à Impression-Bay depuis six semaines, ayant été retiré de Brown-River par suite de son insolence envers l'inspecteur. C'est le seul trait inconvenant qu'on ait pu lui reprocher (1).

(*Fraser's Magazine.*)

(1) NOTE DU DIRECTEUR. Nous ne saurions nous empêcher de remarquer ici que le voyageur anglais oublie peut-être un peu en ultra-tory les égards qu'on doit toujours à un ennemi politique dans le malheur. Mais nous n'avons pas voulu retrancher de cet article cette entrevue avec un chartiste dont le nom est souvent encore invoqué en Angleterre.

Digitized by Google

Biographie. — Art Militaire.

LA VIE DE BLUCHER.

Serait-il vrai, comme le prétend Helvétius dans son livre *De l'Esprit*, jadis fameux, aujourd'hui peu lu, que si le talent militaire est celui de tous qui recueille le plus de gloire actuelle et de gloire posthume, c'est qu'en effet l'état du soldat est à la fois de tous le plus brillant et le plus utile? Suivant le philosophe français, les peuples ne se trompent pas dans leur reconnaissance intéressée; ils estiment donc tout ce dont ils sentent le besoin. Malheureusement pour sa doctrine, Helvétius confond peut-être l'admiration et l'estime. Le courage civil du patriote peut donc encore ne pas céder le pas au courage du capitaine.

Cependant, il faut bien l'avouer, quant aux récompenses décernées aux hommes de guerre de leur vivant, elles l'emportent de beaucoup en qualité et en quantité sur la part que la vanité nationale daigne encore faire aux autres illustrations contemporaines, poëtes, philosophes, hommes d'état, historiens ou romanciers. Lisez les annales militaires de l'Europe depuis la révolution française; l'Allemagne, la France, l'Espagne, l'Italie, la Russie, la Belgique, etc., etc., n'ont pas été avares pour leurs combattants. Il y a eu pour eux toutes sortes d'honneurs, depuis des royaumes jusqu'à la décoration de l'ordre Guelfe. Mais reste maintenant la postérité; nous craignons bien que celle-ci soit un peu plus difficile. Combien de noms survivront à toutes nos batailles? Combien de nos glorieux météores laisseront une trace lumineuse au delà de

Digitized by Google

leur carrière mortelle? La postérité telle que nous la personnifions n'est pas celle de l'Angleterre ou de la France seules, car chaque peuple pendant quelque temps encore grossira sa liste; mais la postérité collective de l'Europe, combien de grands hommes accordera-t-elle à chaque armée? Pour ce qui est de nous, en Angleterre pourrons-nous lui en demander plus de deux, un sur mer (Nelson), un autre sur terre (Wellington)? La Russie pourra plaider pour Souwaroff; l'Autriche a son archiduc Charles qui peut faire valoir son double titre de tacticien et d'écrivain. Nous ne fixons pas le chiffre de la France, mais nous plaignons quelques-uns de ses milliers de braves qui croient à l'immortalité des bulletins et des gazettes. Enfin nous pensons que la Prusse sera aussi représentée dans ce congrès de la gloire, par un nom qui a été souvent prononcé à côté de ceux de Bonaparte, de Wellington, de Nelson et de Souwaroff, mais qui nous semble bien inférieur au moins à trois de ces quatre noms : c'est le nom de Blücher. Nous ne prétendons pas dire que sous le rapport du talent ou du génie militaires, Blücher puisse être justement classé de niveau avec plusieurs de ces lieutenants de Napoléon que nous osons condamner à un oubli comparatif. Non; si sa part dans l'avenir est plus large, c'est parce qu'il s'est identifié à un grand mouvement national dont il fut le chef ostensible.

Le duc de Wellington reçut sa première éducation militaire dans un collége français, conséquence naturelle de l'imperfection de tous les établissements du même genre, en Angleterre, à l'époque de sa jeunesse (1). Il est peut-être plus bizarre encore que l'illustre frère d'armes du duc de Wellington, le champion enthousiaste de la Prusse, ait commencé par porter les armes contre ce pays qui ne fut pas, il est vrai, le pays de sa naissance, mais celui de son adoption.

Gerhard Leberecht von Blücher (2) naquit en 1742 à Ros-

(1) Note du rédacteur. Voir la Vie militaire du duc de Wellington. *Revue Britannique*, novembre et décembre 1841.

(2) Deux biographies de Blücher ont été publiées en Allemagne : la Revue

Digitized by Google

tock, dans le Mecklenbourg-Schwerin, province où sa famille était établie depuis des siècles, ayant donné un évêque à Lubeck dans le treizième. Après s'être retiré du service militaire de Hesse-Cassel, son père vivait dans un petit domaine héréditaire. Il avait cinq fils. Ayant très-impartialement, mais non sans dépense, distribué ses trois aînés sous les drapeaux de la Russie, de la Prusse et du Danemarck, c'était le désir du vieux gentilhomme de consacrer les deux derniers à la seule occupation qu'acceptaient les gentillâtres de son temps, la culture du sol. Pour cela, il suffisait bien d'une simple éducation domestique, et d'ailleurs c'était la seule que les ressources paternelles pussent lui donner. En 1756 éclata la *guerre de sept ans;* voulant soustraire ses deux fils à la tentation des scènes militaires, le père les confia aux soins d'un parent dans l'île de Rugen. De pareilles précautions se terminent fréquemment comme le beau conte d'Admète dans Hérodote. Pendant quelque temps les deux jeunes gens se contentèrent des occasions de dangers et de prouesses que leur offraient les rochers de l'île et les flots de la mer. Quelques siècles auparavant, Blücher aurait pu figurer parmi les rois-pirates de la Scandinavie, et au lieu de vider les caves d'Épernay, il aurait pu venir boire l'*ale* des monastères anglais. Malheureusement la Suède s'était jointe aux ennemis du grand Frédéric, et dans une heure fatale aux précautions du bon gentilhomme de Rostock, un régiment de hussards suédois débarqua à Rugen. Aucune remontrance ne put retenir le jeune Blücher, alors âgé de quinze ans; il brava tout pour s'enrôler. Il se trouva bientôt dans les rangs sur la terre ferme, et assista à une bataille où ses camarades se laissèrent battre sans trop de façons. En 1758, il fut fait prisonnier dans une escarmouche par le régiment du colonel Belling, qui, s'apercevant bientôt des qualités du jeune hussard, le

a surtout consulté celle du docteur Raushnick, intitulée *le Maréchal En-avant*, ou Vie, actions et caractère du prince Blücher von Wahlstadt. Leipsic, 1836.

Digitized by Google

traita avec bonté et négocia son échange avec un prisonnier qui étant Prussien de naissance se voyait exposé à être fusillé. Cette transaction mit à couvert l'honneur de Blücher, qui put prendre du service dans le régiment qui l'avait fait prisonnier. Jusque-là il avait obstinément refusé le grade d'officier sous un drapeau alors estimé le plus glorieux de tous ceux du continent.

Blücher servit sous Belling pendant tout le reste de la guerre de sept ans. Il assista à la bataille meurtrière de Cunersdorff, où l'infanterie russe se fit connaître pour la première fois à l'Europe coalisée, et il fut blessé à Freyberg. La paix rétablie, notre jeune hussard trouva un peu monotone la vie de garnison : il se fit remarquer par sa turbulence. Son éducation imparfaite le livrait à tous les dangers de l'oisiveté militaire. Il essaya donc de tuer le temps comme tant d'autres, par le jeu, la chasse, l'ivrognerie, l'amour à la hussarde (amour un peu coûteux pour un officier en demi-solde), et enfin par des duels fréquents qui, par bonheur, lui laissèrent tous ses membres. Sa nature querelleuse faillit même le faire fusiller; car il osa provoquer son protecteur et son colonel Belling, qui eut la générosité de ne pas même lui faire perdre son grade, mais qui fit passer l'ingrat provocateur dans le régiment du major Poschasli, officier que des biographes disent avoir été très-utile à son éducation militaire.

En 1770 la Pologne fut envahie par les troupes de Frédéric, et Blücher se trouva de nouveau sous le commandement de Belling, qui ne cessa jamais de le protéger.

Belling était un bon et fidèle officier; mais sa situation en Pologne exigeait le talent et l'adresse d'un politique; il fut remplacé par un officier d'un tout autre caractère, et avec celui-ci aussi Blücher trouva bientôt le moyen d'avoir une querelle. Les Polonais en ce temps-là, comme les Espagnols du nôtre, se vengeaient fréquemment et volontiers par l'assassinat des victoires de leurs envahisseurs. Le capitaine Blücher avait soupçonné un prêtre d'avoir provoqué deux assassinats, et il le condamna sommairement à être fusillé.

Digitized by Google

On creusa la fosse avec les formalités d'usage; on banda les yeux au prévenu; on chargea les mousquets; on fit feu... mais on avait enlevé d'abord les balles des cartouches. Le prêtre en fut quitte pour la peur... Cependant cette cruelle comédie était à la fois une violation de toute justice et en contradiction directe avec la politique conciliante de Frédéric. L'audacieux capitaine fut puni, et de capitaine en premier il descendit à la queue de la liste. Une vacance eut lieu dans le grade supérieur : on promut un officier tiré d'un autre régiment. L'indignation de Blücher ne put se contenir : il demanda à quitter le service. Frédéric lui répondit en le mettant aux arrêts... pour lui donner le temps de réfléchir. Le capitaine Blücher insista, et à la fin, ses réclamations réitérées arrachèrent au roi cette réponse : « Le capitaine Blücher est autorisé à se retirer, et il peut aller... au diable. Janvier 1773. »

Il y eut une interruption de treize ans dans la carrière militaire de Blücher. Il ne faudrait pas le tiers de ce temps-là pour qu'un avocat plaidant, qui abandonnerait ses clients, n'en retrouvât pas un seul. Assurément il est peu de soldats de fortune qui soient morts feld-maréchaux après avoir dit adieu à leur uniforme pendant les douze plus belles années de leur vie. Peut-être Blücher aurait-il été moins pressé de demander son congé sans une circonstance qui le réconciliait avec l'idée d'un avenir sans gloire. Il était sérieusement amoureux; il y avait même promesse de mariage ou à peu près entre lui et la fille d'un officier saxon, le colonel Melling, alors établi en Pologne. La jeune personne avait dix-sept ans de moins que lui. Polonaise par son éducation, par sa beauté et par tous ses charmes, elle devait être en effet attrayante. Blücher l'épousa et se fixa sur la ferme de son beau-père, où il parut avoir renoncé aux excès de sa jeunesse pour devenir un habile agriculteur. Au bout de quelques années il se trouva en état d'acheter une propriété près de Stargard en Poméranie, et quitta la Pologne pour s'y transporter. Là, le nouveau propriétaire continua à s'occuper de culture, et devint un homme important parmi ses voisins. Il fut élu magistrat

Digitized by Google

local, et se vit consulté par les autorités provinciales. Ce ne fut pas tout. Il fallait bien qu'il y eût quelque chose d'essentiel dans un homme qui s'était toujours fait estimer de ses chefs, malgré tous les torts de son brutal caractère et de sa mauvaise éducation. Frédéric II n'était pas homme à fermer les yeux sur les fautes d'un officier qui n'eût été qu'un querelleur et un spadassin. Eh bien, à cette époque, Frédéric correspondait avec Blücher, et l'aidait de son argent pour améliorer son domaine; il lui prêta d'abord, et puis ce prêt sans intérêt devint une donation. Cette libéralité de la part d'un souverain passablement jaloux de ses écus est d'autant plus remarquable qu'il ne spéculait pas sur le dévouement militaire de son débiteur. Plus d'une fois l'esprit inquiet de Blücher le ramena à sa première passion, la passion de la guerre; mais en vain il sollicita la faveur d'être réintégré dans son grade et de servir Frédéric, celui-ci fut toujours inexorable. En 1778 tout semblait annoncer des hostilités contre la Bavière; Blücher renouvela ses sollicitations. Ce fut cette fois sa femme qui fit de l'opposition; mais le refus positif de Sa Majesté prussienne l'obligea surtout de renoncer à quitter ses travaux agricoles. Il se résigna donc à faire prospérer sa ferme et à augmenter patriarcalement sa famille. Six beaux garçons et une fille réjouirent son foyer domestique.

Mais Frédéric II mourut en 1786. La femme de Blücher fut impuissante à le retenir. Il partit pour Berlin, se recommanda à plusieurs de ses anciens chefs, et revint avec la promesse d'être appuyé au moment favorable. Le nouveau roi fit bientôt une inspection militaire de ses états. Il remarqua Blücher, qui fit caracoler son cheval autour de lui avec l'intention de lui présenter sa pétition incessante. Elle fut enfin bien accueillie, et le fermier de la Poméranie rentra dans son ancien régiment des Hussards Noirs, avec le même grade qu'il y aurait eu si son service n'avait subi une si longue interruption. On reconnut que son ardeur militaire ne s'était pas refroidie loin de la caserne; il semblait au contraire qu'elle se fût fortifiée dans le repos de la vie agricole. Par

Digitized by Google

malheur ses autres goûts de vieux hussard lui restaient aussi, et il avait dû bien souffrir dans sa retraite conjugale, ou plutôt faire bien souffrir sa femme, malgré sa beauté, ses grâces et son désir de le conserver auprès d'elle. Elle mourut à cette époque, et les biographes allemands conviennent qu'elle fit peut-être aussi bien de mourir. Blücher fut consolé facilement. On eût dit que, de retour au camp, il venait de faire un rêve de douze ans, et que toutes ses aventures depuis son congé obtenu n'avaient pas plus de réalité que celles du sultan des *Mille et une Nuits*, lorsqu'il plongea la tête dans un seau d'eau pendant un seul instant qui, par l'effet de la magie, se trouva converti en des années de déchéance et de servitude.

Blücher fut encore condamné à la vie de garnison jusqu'à ce que le grand événement de la Révolution française vînt ouvrir la vaste carrière qu'il fallait à des esprits comme le sien. Lorsque les hostilités commencèrent entre la France et la Prusse, il était colonel; mais il avait cinquante et un ans, âge auquel bien des officiers croient être arrivés au moment de prendre leur retraite. Depuis la fameuse et fatale incursion du duc de Brunswick jusqu'à la paix de Basle, il fut presque constamment en activité. A la mort du général Goltz il le remplaça dans le commandement de l'aile gauche de l'armée prussienne : la confiance du soldat et le succès du général justifièrent pleinement cette promotion. La cavalerie était son arme favorite; il conduisit si bien son corps de hussards, y compris son ancien régiment, qu'on dit qu'il ne perdit que six hommes par surprise pendant ces campagnes d'avant-poste de 1792 et 1794, dont les Prussiens sont si glorieux, prétendant fièrement avoir pris à l'ennemi quatre mille hommes, quinze cents chevaux et onze canons. Le général Blücher y acquit la réputation d'un second Ziethen (1). Chose parti-

(1 Le général J. J. Ziethen fut un des plus habiles et des plus braves lieutenants du grand Frédéric; il mourut seulement 1786, âgé de quatre-vingts ans. Il avait eu, comme Blücher, une jeunesse turbulente, et ses duels étaient aussi nombreux que ses batailles.

Digitized by Google

culière! comme si Blücher avait prévu qu'il serait un jour accusé de barbarie par la postérité, non-seulement il écrivait alors un journal tout à fait digne d'un militaire plus lettré, mais encore il y raconte une ou deux anecdotes qui sembleraient prouver qu'il avait ses jours ou du moins ses heures de clémence. Pendant qu'il commandait à la frontière, il fit enterrer avec tous les honneurs de son grade un officier prisonnier mort de ses blessures... attention si rare pour les vaincus, qu'elle étonna beaucoup les habitants français; mais ils furent encore plus édifiés lorsqu'il administra de ses propres mains une fustigation exemplaire au charpentier du village qui avait fait pour le mort un cercueil trop court et très-mal confectionné. Voici un autre incident raconté dans son journal, et nous allons le citer textuellement. La chose se passait en 1799, à Kaiserslautern :

« Parmi les prisonniers, il s'en trouvait un qui avait une fracture du fémur; on l'avait étendu près du feu et on lui offrit comme aux autres du pain et de l'eau-de-vie : non-seulement il refusait l'un et l'autre, mais il ne voulait pas qu'on lui bandât la cuisse, et il ne cessait de supplier les soldats de lui tirer un coup de fusil pour l'achever. Ceux qui l'entouraient se disaient entre eux : « Voilà bien un de ces enragés de Français! » Muffling et moi, qui étions à portée de tout entendre, nous nous approchâmes du groupe. Le blessé, toujours couché et replié sur lui-même, ne voyait rien de ce qui se passait. Comme il me paraissait trembler de froid, je le fis couvrir avec des manteaux. Il leva les yeux sur moi alors, mais il les rebaissa aussitôt. Ne possédant pas bien la langue française, je chargeai mon adjudant de l'engager à laisser panser sa blessure et à prendre des aliments; il ne répondit rien, et je lui fis dire que le désespoir était une honteuse faiblesse; que ne pas savoir supporter son sort était indigne d'un homme et surtout d'un soldat; qu'il devait prendre courage, espérer sa guérison, et bien se persuader que les hommes parmi lesquels il se trouvait feraient tout ce qui serait en leur pouvoir pour le soulager. Il me regarda de nouveau, des

Digitized by Google

pleurs coulèrent de ses yeux et il me tendit la main. On lui offrit du vin, il en but, et dès lors il s'abandonna sans résistance au chirurgien. Je lui demandai ensuite la cause de sa première obstination; il me répondit: « On m'a forcé à servir la république; mon père a été guillotiné; mes frères ont péri dans nos guerres civiles; ma femme, mes enfants sont dans la détresse; voilà pourquoi je désirais la mort, car je pensais que la mort seule pouvait finir mes maux. Votre bonté m'a ramené à de meilleurs sentiments, je vous en remercie; maintenant, je le sens, j'attendrai avec résolution, avec patience, le sort que me réserve l'avenir. »

Ce trait semble démontrer la vérité du vieil adage, que « le diable n'est pas si noir qu'on veut bien le peindre, » et surtout quand c'est un Français qui tient le pinceau.

Après la paix de Basle, Blücher trouvant le loisir de penser à un second mariage, épousa Maria-Amelia von Colomb. Il eut pendant quelque temps un commandement à Munster, sous les ordres du duc de Brunswick. Là, il fit connaissance avec un grand nombre d'émigrés français, parmi lesquels l'abbé de Pradt devint son favori. Le dernier roi, Frédéric Guillaume III, qui monta sur le trône en 1797, avait eu occasion, lorsqu'il servait dans les armées de son père en qualité de prince royal, de remarquer le mérite de Blücher. En 1801 il le promut au grade de lieutenant général, et en 1803 il le nomma gouverneur de Munster, ville qui, aux termes de la paix, était échue en partage à la Prusse. La résidence de Blücher au palais épiscopal fit renaître les scènes qu'on y voyait au temps du prince évêque, de guerrière et bachique mémoire, célébré par sir W. Temple. Blücher avait toujours aimé le jeu; c'était une passion qui n'avait d'égale chez lui que la passion plus noble de la guerre, « cet amusement des rois, » dans lequel, dit le poëte anglais:

> Kings hold the bottle, and Europe the stakes (1).

Aussi profita-t-il de la dangereuse facilité que lui offrait la

(1) Les rois tiennent la bouteille, et l'Europe l'enjeu.

Digitized by Google

proximité des bains de Pyrmont, pour se livrer sans réserve à ce pernicieux penchant.

La paix n'était rien moins que solide. Les Français occupaient le Hanovre, et cette occupation plaçait les deux nations dans un dangereux voisinage. Il y avait en Prusse, et particulièrement dans l'armée, un fort parti pour la guerre; ce parti, on le pense bien, comptait Blücher au nombre de ses principaux chefs.

En 1806, la scène s'ouvrit tout d'abord par le grand désastre de Iéna; après cette bataille, où l'orgueil militaire et la confiance arrogante de la Prusse reçurent une si cruelle leçon, l'existence de cet état, isolé désormais sur la carte de l'Europe, se trouva livrée à la merci du vainqueur. Le courage que déployèrent les corps abandonnés de l'armée prussienne en s'opposant aux admirables combinaisons et aux masses concentrées de l'ennemi, ne fit que rendre plus éclatantes les fautes et les divisions de ceux qui avaient le commandement en chef. Tous les avantages résultant de la connaissance des lieux, toutes les ressources qui favorisent les troupes combattant sur leur propre sol, tournèrent, dans cette étrange circonstance, au profit de la France.

Ce n'était plus l'esprit du grand Frédéric, mais celui de l'Agramant de l'Arioste qui régnait dans le camp prussien. Blücher, comme général de la cavalerie, n'était point en position de contrôler les mouvements ni de réparer les fautes de Brunswick, de Mollendorf et de Hohenlohe. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était d'offrir ses braves cavaliers pour essayer de ramener la fortune par une charge désespérée. Mais cette offre, d'abord acceptée par le roi, fut presque aussitôt rejetée, et Blücher n'eut plus qu'à sauver le reste de ses forces par une retraite dans le nord de l'Allemagne. Cette mission difficile, il l'exécuta avec tant de courage et de persévérance, qu'une victoire n'aurait pu être pour lui plus glorieuse: car il faut bien le reconnaître, rien ne saurait égaler la vigueur et l'activité des généraux de Bonaparte, qui, une fois à sa poursuite, surent déjouer ses ruses et paralyser ses efforts. Traqué comme une

Digitized by Google

bête fauve, Blücher trouvait partout la retraite interceptée. Chacun de ses plans, soit qu'il cherchât à s'échapper sur l'Elbe, soit qu'il voulût passer l'Oder, soit qu'il prît la direction de Hanovre, était aussitôt deviné et prévenu. Enfin refoulé sur Lubeck, qu'il occupa un moment, malheureusement pour cette ville neutre, et où il faillit être pris lui-même, réduit aux abois, accablé par la fièvre, manquant de munitions et de vivres, il fut forcé de capituler.

Blücher se retira à Hambourg, où, après être resté prisonnier sur parole, il fut échangé ensuite contre le général Victor. A l'occasion de sa délivrance, il visita les quartiers des Français, et il fut reçu avec distinction par Napoléon.

Les hostilités continuaient toujours dans les provinces du nord : la Russie prêtait son puissant secours ; la Suède offrait sa coopération : le roi ordonna donc l'organisation d'un corps destiné à agir sur les derrières de l'ennemi, le long des côtes septentrionales. Blücher fut choisi pour commander cette expédition, qui échoua toutefois dès le début par les hésitations du souverain de la Suède, et se termina fatalement par la bataille de Friedland et la paix de Tilsit, qui en fut la suite. Après la signature du traité, notre héros garda le commandement de l'armée de Poméranie, poste rempli de difficultés ; car les troupes du conquérant étant campées dans le voisinage, de fréquentes discussions et des querelles même s'élevaient entre les généraux. Dans cette position, Blücher montra, dit-on, beaucoup d'adresse et d'habileté. Il savait donner de la valeur aux concessions qu'il était obligé de faire comme étant le plus faible. Mais s'il est vrai que le langage, selon un satirique anglais (théorie adoptée par Talleyrand), ait été donné à l'homme pour cacher sa pensée ou déguiser ses intentions, Blücher adopta aussi cette théorie, et sut tirer, dit-on, dans ses négociations, tant d'avantages de la langue allemande, la seule qu'il pût parler, que les militaires français lui reprochent d'en avoir abusé. Lors de la retraite d'Iéna, dans une entrevue qu'il eut avec le général Klein, il paraît certain qu'il parvint à faire croire à cet officier qu'un ar-

Digitized by Google

mistice avait été conclu. Aussi les généraux Klein et Lasalle, trompés par cette assurance, ayant différé leur attaque, Blücher put gagner un jour de marche sur ses ennemis. Toutefois, il est bien difficile de croire qu'il se fût compromis dans cette circonstance au delà des limites permises dans les stratagèmes militaires; car Napoléon, indulgent pour les ruses de ses propres officiers, n'eût pas craint sans doute de compromettre la réputation d'un adversaire en soumettant à une enquête sévère l'examen de cette accusation; bien plus, est-il croyable qu'il lui eût fait une si honorable réception, lorsqu'il vint visiter son quartier général? Klein et Lasalle avaient la confiance de l'empereur; ils pouvaient lui raconter leur mésaventure comme ils l'entendaient pour se justifier. Cependant il faut convenir qu'outre ce témoignage négatif, les relations allemandes de cette transaction nous laissent dans le doute. On a élevé contre Blücher une autre accusation du même genre : celle d'avoir violé l'armistice de 1813 en occupant le terrain neutre en Silésie, avant le jour désigné pour le renouvellement des hostilités; mais pour cette fois, les rapports prussiens répondent à cette accusation, en affirmant que la violation de ce territoire fut le fait du corps français sous les ordres de Macdonald.

Malheureusement pour la gloire de Blücher, les Français n'ont pas été ses seuls accusateurs. Pendant son commandement en Poméranie, il dut se défendre contre les attaques anonymes de la presse de Leipsick, qui condamnait sa conduite militaire dans sa récente et difficile retraite. Il lui fallut paraître devant une cour d'enquête, qui avait reçu l'ordre de siéger à Kœnisberg pour y juger des faits d'une nature plus grave; mais le témoignage d'un officier distingué, de Scharahorst, qui avait partagé les fatigues et les dangers de sa retraite, parut si concluant en faveur de Blücher, qu'il sortit de cette épreuve complétement blanchi.

C'était une époque fatale pour la patrie d'adoption de Blücher. La Prusse vit se succéder quatre années d'humiliation, d'asservissement, d'oppression et d'outrages. Il eût été de la

Digitized by Google

politique de la France, ou d'assurer sa conquête en achevant le complet démembrement de la Prusse, ou d'épargner la dignité du vaincu. La mort d'une reine aimable et justement aimée, que l'on regarda comme une victime des insultes que Napoléon n'épargna pas à cette auguste ennemie, provoqua les ressentiments populaires. En dépit de la vigilance française, en dépit des termes même de la paix, qui limitaient le nombre des baïonnettes de l'armée permanente, une armée recrutée en silence, un matériel nombreux secrètement amassé, formèrent les éléments d'une campagne prochaine. Le baron de Stein organisa la fameuse *tugendbund*, et l'on regarda Blücher, malgré son âge avancé, comme le futur vengeur des malheurs de la patrie. L'infirmité qui l'affligea pendant la plus grande partie de l'année 1808, et qui, de temps à autre, affectait même sa raison, ne fit qu'ajouter une ardeur maladive à son enthousiasme; dans ses moments de délire, il s'éleva plus d'une fois jusqu'à une sorte d'inspiration prophétique, et l'on assure qu'il prédit la complète délivrance de son pays et la chute de son oppresseur. « Cela doit arriver, et il faut que j'y assiste, disait-il, et je ne mourrai point que l'événement ne soit accompli. »

L'éducation de Blücher avait été celle d'un soldat. Il ne savait d'autre langue que la sienne, mais il avait la passion d'écrire, et c'était pour lui un vrai plaisir de dicter ses dépêches et ses proclamations. Nous avons vu les lettres qu'il adressait au roi à cette époque : le sujet invariable, c'était toujours cette régénération de la Prusse qu'il attendait avec une constance que rien ne pouvait ébranler. Ces lettres renferment toutes des passages d'une éloquence vraiment digne d'un si beau thème. De temps en temps quelque événement venait raviver ses espérances, comme la guerre autrichienne et l'entreprise chevaleresque de Schill ; mais le ciel se rembrunissait bientôt, et jusqu'au jour où les deux puissances colossales de l'Europe, la France et la Russie, se précipitèrent décidément l'une contre l'autre dans l'arène, il n'eut,

Digitized by Google

pour nourrir ses ressentiments et se consoler, que les succès lointains des armes anglaises dans la péninsule d'Espagne.

Parmi les concessions que Napoléon arracha de son douteux allié avant son expédition de Russie, il faut compter le rappel de Blücher de son commandement de Poméranie. C'était une mesure que justifiaient complétement, du reste, et les discours trop peu mesurés et la conduite du vieux soldat. Le roi, pour dorer ce changement, fit don d'une magnifique terre en Silésie au général Blücher, qui, après une courte résidence à Berlin, se retira dans la capitale de cette province.

Ce fut aussi à Breslau que le roi se rendit lors de la fameuse défection du général D'York. A ce signal, tous les éléments d'insurrection depuis longtemps amassés s'enflammèrent tout d'un coup, et l'incendie se propagea rapidement d'un bout de la Prusse à l'autre. Dans ces circonstances il était facile de prévoir de quelle nature seraient les avis et l'opinion de Blücher; il se prononça hautement en faveur d'un mouvement en avant, et rejeta avec mépris toute proposition de mesures dilatoires ou timides. Le roi hésitait à lui confier un commandement que le vœu populaire et le choix unanime de l'armée lui auraient déféré tout d'une voix. Les conseillers de la couronne ne regardaient Blücher pour la plupart que comme un brave hussard dont la témérité et l'ignorance militaire étaient capables de compromettre les espérances de la crise du moment, et ils soutenaient les prétentions de Tauenzien. Quoi qu'il en soit, l'opinion éclairée et les conseils de Scharnhorst prévalurent, et le 15 mars 1813, le long rêve de Blücher était réalisé : il se trouvait à la tête de l'armée de Silésie.

Nous nous sommes étendus sur les premières années de la carrière de Blücher, parce que cette partie de sa biographie nous fournissait des traits de son caractère généralement peu familiers aux lecteurs. Quant aux derniers incidents de sa vie militaire, ils sont si bien connus qu'à peine est-il besoin d'en retracer même un aperçu sommaire. Il est une chose toutefois qu'il ne faut point oublier de reconnaître, c'est que si l'influence

Digitized by Google

politique appartint à l'empereur Alexandre, si l'on dut à l'adresse de Schwarzenberg cette force de cohésion qui relia entre eux les éléments si peu homogènes de la coalition, Blücher seul en fut l'élément actif. Ce fut lui qui inspira aux masses cette audace dans l'attaque et cette constance dans les revers dont aucune coalition jusque-là n'avait donné l'exemple. Dans des temps ordinaires et avec des événements ordinaires, un soldat comme Blücher eût été déplacé. Il se fût trouvé dans l'impossibilité d'agir entre la ruse jalouse du Russe et l'apathie proverbiale du Suédois, auquel les Allemands font l'application de ce passage du poëme de *la Cloche*, de Schiller :

Ach ! ihm fehlt kein theures haupt.

Blücher n'avait ni l'amabilité de Schwarzenberg, ni le calme inaltérable de Wellington ; mais pour l'accomplissement de ses deux grands projets, la délivrance de son pays et l'abaissement de la France, il sut montrer la réunion de ces qualités contraires. Certes, il eut à subir plus d'une défaite, et vouloir le comparer à ce grand capitaine dont les campagnes dans l'Europe et dans l'Inde ne comptent pas un revers, serait assurément chose absurde ; mais quelle bataille, pour ne rien dire des conséquences, fut jamais plus justement gagnée que la grande bataille de Katzbach ! Jamais simple hussard ne sut mieux que Blücher inspirer à ses troupes ce noble enthousiasme qui les animait dans la poursuite de leurs avantages et les ralliait après la défaite. Ce fut là ce qui lui permit de réparer la journée de Montmirail sur les hauteurs de Montmartre et de suivre avec vigueur un plan de mouvements combinés après l'échec de Ligny.

Blücher n'ambitionna jamais la gloire d'un général stratégiste. Sans aucun doute, c'est à son mépris du danger, à la téméraire insouciance avec laquelle il exposait constamment sa personne, qu'il faut attribuer la plus grande part de ses succès. Il possédait, ainsi que Marmion et Napoléon, l'art de se faire aimer du soldat.

Ses plaisanteries, souvent hasardées et peu faites pour de chastes oreilles, manquaient rarement leur effet sur les audi-

Digitized by Google

teurs auxquels elles s'adressaient; les lèvres noircies par la poudre des cartouches s'entr'ouvraient, et un gros rire parcourait la colonne, tandis que la mitraille en décimait les rangs. Quand au milieu d'une chaude canonnade, il arrêtait tout à coup son cheval et venait allumer sa pipe à la mèche du canonnier, la pièce, on le pense bien, n'en était pas plus mal servie. Vers la fin de la campagne de France, les infirmités de l'âge l'obligèrent un moment de songer à abandonner son commandement et à se retirer dans les Pays-Bas; mais l'âme triompha du corps, et bien qu'incapable de se tenir en selle, ce fut du haut d'une voiture qu'il donna ses ordres avec autant de calme que de précision, lors de la dernière attaque de Montmartre. La gravité allemande de son état-major dut être ébranlée à son apparition, car pour protéger ses yeux, alors dans un état d'inflammation violente, le vieux vétéran avait remplacé le chapeau de général par un chapeau de dame française orné d'un voile. Il n'assista point à l'entrée triomphante des souverains dans Paris, sa santé l'en empêcha, et le 2 août il se démit du fardeau de son commandement militaire.

La paix de Paris ne l'avait point satisfait; il avait soif d'humilier la France. Après avoir goûté la récompense de ses services dans les éloges enthousiastes de Londres et de Berlin, il partagea pendant quelque temps sa résidence entre cette dernière ville et Breslau, exhalant partout et toujours son mécontentement, ne cessant de blâmer les concessions des alliés. Peu mesuré dans ses paroles, sans réserve dans le choix de ses fréquentations, se mêlant indistinctement à toutes les classes, il exprimait si ouvertement son mépris des diplomates, et spécialement de Hardenberg, que, bien que sans ambition personnelle, sans aucun motif d'agrandissement ou d'intérêt, il se laissa aller à être le point de ralliement d'une petite fronde, plus propre à offenser les souverains ou leurs ministres qu'à influencer leurs résolutions.

Que Blücher ait désiré voir s'élever un nouveau conflit entre son pays et la France, cela paraît de la dernière évi-

Digitized by Google

dence; mais qu'il ait pu espérer à son âge, avec ses infirmités, diriger encore en personne la fortune des combats, et cela dans le seul but de satisfaire cette vieille rancune qu'il gardait à Napoléon, tout aussi bien qu'à la nation française, c'est ce qui peut paraître impossible. Très-probalement, les projets, les opinions de Blücher étaient l'expression de ses sentiments plutôt que le résultat d'une étude profonde sur l'état politique de l'Europe. Quoi qu'il en soit, ses vues étaient partagées par un homme dont le jugement calme et l'observation sagace n'avaient pu subir les mêmes influences, et qui n'avait ni défaites personnelles à réparer ni insultes nationales à venger. Le duc de Wellington écrivait à son frère sir Henry Wellesley (*Gurwood*, *december* 17*th*. 1814):

« La vérité est que je crois que ce pays (la France) est tellement ruiné, tellement épuisé par la révolution et que le peuple a tant souffert, qu'il ne saurait plus exister sans pillage et qu'il ne pourra supporter l'état de paix. Si cela est, comment avons-nous laissé se dissoudre la grande alliance et pourquoi ne chercherions-nous pas comme une ancre de salut à en former une nouvelle avec la Péninsule? »

Toujours fumant, jouant ou querellant, Blücher eut sans doute continué cette agréable vie, si un grand événement ne fût venu le rappeler à l'exercice de plus nobles facultés. Il se trouvait à Berlin quand on y apprit que Napoléon s'était échappé de l'île d'Elbe. Il courut chez l'ambassadeur anglais pour lui reprocher la négligence de son gouvernement, et le jour même il se montra dans les principales rues de la ville en grand uniforme de feld-maréchal, pour indiquer clairement qu'au moment d'une guerre prochaine il n'entendait pas céder à de plus jeunes chefs ses droits au poste le plus honorable et le plus périlleux. Bientôt il fut nommé au commandement de l'armée, et Gneiseneau, son ancien compagnon et conseiller, revint aussi prendre place à ses côtés.

Le duc de Wellington arriva de Vienne à Bruxelles le 5 avril 1815. Kleist commandait alors l'armée prussienne, et le 17 seulement, Blücher entrait à Liége. D'après une lettre de

Digitized by Google

Wellington à lord Clancarty, datée du 6, il paraît que le duc trouva Kleist disposé, en cas d'attaque, à se retirer derrière Bruxelles, et qu'il s'opposa vivement à cette résolution du général prussien, bien que lui-même, dans une autre lettre adressée le même jour à lord Bathurst, il se plaignît de ne pouvoir disposer que de forces insuffisantes. Mais les circonstances politiques, tout autant que les considérations stratégiques, déterminaient le duc à se maintenir en avant de Bruxelles; l'événement a prouvé que Blücher adopta cet avis, qui était trop d'accord avec son caractère pour qu'il ne s'y rangeât pas facilement.

Le 10 avril, Wellington écrivait à lord Clancarty, qu'il espérait prendre l'initiative vers la fin du mois ou au commencement de mai; selon ses calculs, les alliés devaient à cette époque lancer 270,000 hommes sur la France, qui ne pourrait leur en opposer que 180,000: mais huit jours plus tard on avait dû renoncer à cet espoir, par suite de nouveaux renseignements sur les préparatifs de Napoléon; et le duc joignit à l'envoi d'un mémoire basé sur ses premiers plans, les observations suivantes:

« Depuis que j'ai fini d'écrire à Votre Seigneurie, de graves événements se sont accomplis en France; il en résulte que Napoléon pourra disposer de toutes ses forces plus librement que nous ne le supposions: et d'ailleurs, les mesures qu'il a su prendre vont certainement et promptement augmenter son armée. D'après les pièces ci-jointes, vous verrez que le duc d'Angoulême sera forcé de quitter la France, que Napoléon a rappelé tous les soldats récemment congédiés, c'est-à-dire environ 127,000 hommes, dont 100,000 peuvent être immédiatement employés, et qu'en outre il a organisé 200 bataillons de garde nationale. Quoique cette dernière force ne me semble pas devoir être bien formidable, j'estime cependant que nous nous exposerions à rencontrer une armée trop égale en nombre, si nous persistions à exécuter les opérations indiquées dans le présent mémoire. »

Les dépêches suivantes prouvent en effet que le duc se fût

Digitized by Google

compromis en ne modifiant pas ses dispositions. Ni l'armée anglaise, ni celles des autres alliés, n'étaient préparées suffisamment, et peut-être eût-il suffi d'une mutinerie fort à craindre parmi les troupes saxonnes pour faire échouer les opérations. Plusieurs officiers, tant anglais que français, ont prétendu que *dès le commencement*, bien mieux que les alliés, Napoléon avait toujours été en état de prendre l'offensive; et que si, immédiatement après sa réinstallation aux Tuileries, il eût franchi la frontière, ne fût-ce qu'avec quarante mille hommes, il eût eu beaucoup plus de chances en sa faveur qu'il ne lui en restait au mois de juin suivant. On voit en effet que, malgré tous ses efforts, Wellington n'eut pas trop de temps pour organiser toutes ses forces, composées d'éléments si divers, et que l'armée qu'il put enfin former n'en resta pas moins bien inférieure en nombre à toutes celles qu'il avait jusque-là commandées en Europe. Sa correspondance de cette époque est toute remplie de son désir continuel de devancer l'attaque des Français, désir bien sincèrement partagé par Blücher, en même temps qu'elle explique les raisons qui le forçaient à l'immobilité. Et ces raisons n'étaient pas seulement celles qui inspiraient une si grande confiance à Napoléon; on savait partout que l'armée alliée ne pouvait être qu'un assemblage fort défectueux de forces hétérogènes; on connaissait l'absence de l'élite de l'infanterie anglaise, le refus de concours des Portugais, etc., etc.; mais on eût difficilement supposé que malgré toutes ses instances, le duc ne pût faire sortir de l'immense arsenal de Woolwich que des envois tardifs et insuffisants. Le 6 avril, il demandait à Londres 150 pièces de canon; le 21, il était réduit à n'en attendre que 42, ce qui, joint à pareil nombre de pièces allemandes, lui donnait un total d'environ 82 pièces. Cependant l'armée prusienne avait au moins 600 pièces pour entrer en campagne, le corps sur la Meuse en ayant à lui seul plus de 200. Le duc n'eut pas moins de peine à s'approvisionner de fourgons, de chevaux, de pontons, de grosse artillerie, etc.; mais outre ces graves obstacles, il est évident que ses pro-

Digitized by Google

jets d'offensive étaient encore grandement subordonnés aux *mouvements des alliés sur le haut et le bas Rhin*, et c'est ce qu'il exprimait clairement dans deux lettres datées du 2 juin 1815 (1), la première adressée à Schwarzenberg, et la seconde à sir Henri Wellesley. Mais déjà Napoléon avait engagé la partie, et, au début du moins, il la menait avec une habileté et une énergie dignes de ses plus beaux jours de bonheur et de gloire.

Jamais peut-être dans une grande guerre, quelque bien conçus qu'aient été les plans des généraux et quel qu'ait été définitivement le succès, il n'a manqué de survenir au moment critique de l'action un de ces événements fortuits, une dépêche fourvoyée, un ordre mal donné ou mal compris, une colonne mal dirigée, etc., qui dérangent tout à coup l'ordre primitif des opérations. La campagne de 1815 est loin de faire exception à cette règle. Si l'on s'en rapporte aux Mémoires dictés par Napoléon lui-même, peu de chefs, dans des circonstances aussi difficiles, trouvèrent dans leurs lieutenants aussi peu d'obéissance et de ponctualité. Ney et Grouchy, au contraire, dans leur défense, ont prétendu que jamais chef ne donna des ordres plus indécis et plus contradictoires. A ce propos, le capitaine Pringle, dans ses excellentes remarques, qui font partie de l'appendice à la *Vie de Napoléon* par sir Walter Scott, observe fort judicieusement que jamais un écri-

(1) « Sous ces circonstances il est très-important que je sache aussitôt que possible quand vous pourrez commencer vos opérations, et de quelle nature elles seront, et vers quel temps nous pouvons attendre que vous serez arrivé à une hauteur quelconque, *afin que je puisse commencer de ce côté-ci de manière à avoir l'appui de vos opérations*. Le maréchal Blücher est préparé et très-impatient de commencer ; mais je lui ai fait dire aujourd'hui qu'il me paraissait que *nous ne pouvions rien faire jusqu'à ce que nous fussions certains du jour auquel vous commenceriez, et en général de vos idées sur vos opérations*. » (Gurwood, XII, p. 137.)

« L'armée de Schwarzenberg ne sera toute entière réunie sur le haut Rhin que le 16, temps vers lequel j'espère que nous commencerons. » (Gurwood, XII, p. 138.)

Digitized by Google

vain français, en parlant d'une bataille perdue par une armée française, ne manque d'expliquer cette défaite par ce que M. de Las Cases, par exemple, appelle un concours inouï de circonstances fatales.

Non nostrum tantas componere lites.

Aux yeux d'un lecteur impartial, Grouchy, dans sa justification, a toutes les apparences de la vérité. Évidemment cette fois, comme presque toujours, le hasard a joué un grand rôle dans les événements, sans pour cela que l'armée française ait eu seule à souffrir de ses caprices. Ainsi le 16 juin, à l'affaire de Ligny, le résultat de la journée eût pu être tout différent sans l'erreur bien connue qui tint éloigné de l'action le quatrième corps sous les ordres de Blücher. Voici comment se trouve mentionné ce fait dans un rapport très-circonstancié de l'allemand Plotho. Il dit « qu'un exprès avait été envoyé à Bulow, que l'on présumait avoir établi ses quartiers à Hannut, avec ordre de faire dès le matin suivant sa jonction; que ce général se trouvant encore à Liége, l'ordre fut laissé à Hannut sans avoir été ouvert, comme étant de peu d'importance, *unwichtig scheinend*, et que ce ne fut que le lendemain à son arrivée à Hannut que Bulow eut connaissance de cet ordre. »

Examinons encore succinctement dans quelles circonstances Blücher fut amené à engager l'affaire à Ligny. On n'a jamais contesté que l'infanterie prussienne n'ait été admirable en cette occasion contre les masses; mais il n'en fut pas de même de la cavalerie et de l'artillerie. Blücher lui-même en exprima son mécontentement. Quelque avantageuse que fût la position, il était clair que Napoléon devait faire les plus grands efforts pour l'enlever avant la nuit au vieux guerrier qui l'occupait. Une circonstance importante, et que peu de relations anglaises rapportent de cette campagne, c'est que le duc de Wellington avait visité la position peu de temps avant le commencement de l'action, et que ce fut en cette occasion que les deux généraux en personne se concertèrent pour leurs mouvements

Digitized by Google

futurs, et convinrent d'une mutuelle coopération, quel que dût être d'ailleurs le résultat de la première collision. Les rapports allemands n'ont pas manqué de rappeler cette entrevue, dans laquelle l'attention « des Prussiens, dont la taille droite était serrée d'un étroit ceinturon, fut attirée par la *cravate blanche* du général anglais, que, sans son chapeau orné d'une cocarde aux quatre couleurs désignant le feld-maréchal de quatre royaumes, l'Angleterre, l'Espagne, le Portugal et les Pays-Bas, l'on eût pu prendre pour un simple gentleman faisant à cheval sa promenade du matin. »

L'opinion de la plupart des officiers anglais qui ont visité la position de Ligny est, nous le croyons, que le duc de Wellington dans une circonstance semblable aurait employé un tout autre système de défense ; ce système, adopté par les Prussiens, les exposait sans nécessité, tandis que les dispositions des lieux permettaient de garantir les masses qui n'étaient pas immédiatement engagées contre le feu meurtrier de l'artillerie française (1). Gneisneau, nous a-t-on assuré, avait bien reconnu les inconvénients de la configuration du terrain pour ses dispositions ; mais il n'en avait tenu compte, et il avait passé outre, se reposant sur l'expérience, les habitudes et le *moral* de ses troupes, qui, comme il le disait lui-même, aimaient à voir l'ennemi. Afin de mieux démontrer la tactique contraire du duc de Wellington dans un cas semblable, nous cédons au désir de citer le passage suivant d'un écrivain militaire français. Il est tiré d'un article sur l'histoire de l'expédition de Russie par le marquis de Chambray, inséré dans le Bulletin universel des Sciences de 1825.

L'auteur, dit cet écrivain, compare les tactiques anglaise et française et les opérations des généraux Masséna et Wellington en 1811. Au nombre des propositions remarquables auxquelles il est conduit par les résultats de ces comparaisons, nous choisirons la suivante comme exemple : Lorsqu'elle avait à défendre des hauteurs, l'infanterie anglaise n'en couronnait pas

(1) Ces réflexions sont dues aux remarques d'un excellent critique de cette campagne, le général prussien Clausewitz.

Digitized by Google

les crêtes, selon la méthode des autres nations. Masséna fut repoussé parce que les Anglais. pour défendre les hauteurs qu'ils occupaient, employaient la manœuvre dont j'ai parlé plus haut (celle de se placer à une cinquantaine de pas en arrière de la crête, en semant seulement des tirailleurs sur la pente), ce qui est préférable à la manœuvre jusqu'ici en usage. Cette manière de défendre les hauteurs, continue le critique, n'est pas nouvelle; on l'avait quelquefois employée, mais elle a été généralement adoptée par les Anglais pendant la guerre d'Espagne, et ils l'enseignaient même à leurs troupes en temps de paix. L'infanterie des autres nations se place ordinairement sur la crête, en vue des assaillants; l'infanterie française reste rarement sur la défensive, et quand elle a culbuté l'ennemi, elle le poursuit avec tant d'impétuosité qu'elle ne peut pas toujours conserver ses rangs; de là ces revers qu'elle a essuyés dans quelques occasions, rares toutefois quand elle défendait des hauteurs; car dans la plupart des occasions, telles qu'à la Corogne, à Busaco, à Fuentes de Onora et à Albuera, ce fut elle qui attaqua.

Sans doute, il y a une grande différence entre la configuration locale de Ligny et celle de Busaco, entre une colline flamande et une sierra portugaise, et nous savons de reste que le plus fort de l'action eut lieu dès l'abord dans les parties basses des villages de Ligny et de Saint-Amand; mais le principe qui dit que l'on ne doit pas s'exposer, n'en reste pas moins le même. On assure que Napoléon étant monté à cheval dans la matinée du 18, et n'apercevant que quelques guidons anglais, s'imagina que la division anglaise lui était échappée, et qu'il en manifesta son désappointement; mais que Foy, qui avait eu une longue expérience de la guerre de la péninsule, l'avertit de ne pas trop s'en rapporter aux apparences. Wellington, dit-il, ne montre jamais ses troupes : une patrouille de dragons pourra bientôt, au reste, vérifier le fait; mais s'il est là, je préviens Votre Majesté *que l'infanterie anglaise en duel est le diable.*

On connaît l'incident de la chute de Blücher sous son cheval expirant à Ligny, et le trait mémorable de dévouement de son aide de camp. Les fastes modernes pourraient fournir à peine un exemple d'un trait semblable, et Froissard même n'a pas raconté un exploit plus chevaleresque que ce-

Digitized by Google

lui de Nostitz. D'après les récits prussiens, on voit que cette fameuse charge de cavalerie à la tête de laquelle Blücher s'était si dangereusement et si vainement exposé, fut repoussée, non point avec le sabre, mais avec la carabine, la cavalerie française attendant pour tirer, et se tenant ferme à ses rangs. Nos jeunes officiers pourront, s'ils le veulent, regarder cette méthode comme un vieux procédé plus digne des cuirassiers du seizième siècle que de ceux de notre époque. Toutefois, cette même méthode, employée par la cavalerie française sous les ordres de Grouchy dans une affaire près de Namur le 19, fut suivie du même succès.

La victoire restait à Napoléon; mais Blücher, au lieu de se retirer sur Namur, maintenait avec tenacité ses communications avec l'armée anglaise; et précisément comme il avait été convenu, il fit sa retraite sur Wavre; en sorte que jamais armée battue ne se rallia plus vite et plus heureusement. Blücher fut transporté dans une chaumière, d'où il dictait et envoyait ses ordres, l'esprit toujours inébranlable et plein de confiance, le corps accablé et brisé. Pendant que le chirurgien pansait ses blessures, il demanda de quelle nature était le liniment, et comme on lui dit que c'était de l'eau-de-vie, il exprima l'opinion qu'une dose intérieure serait bien plus efficace. Aussitôt, ayant fait apporter de l'eau-de-vie qu'il mêla avec du champagne, il adressa ces paroles au courrier qui allait partir avec ses dépêches : « Dites à Sa Majesté *das ich hatte kalt nachgetrunken*, et qu'en conséquence, tout ira bien. » Son ordre du jour pour le 17, après quelques réflexions sur la conduite de la cavalerie et de l'artillerie, se terminait ainsi : « Je vous conduirai de nouveau à l'ennemi, et nous le battrons; il le faut. »

Le 18, il se remit en selle à la tête de la division de Bulow nouvellement arrivée, et le défilé de Saint-Lambert retentit de ce *cri de guerre* devenu son sobriquet : *En avant!* Rappelant à ses troupes que la pluie de la journée de Katzbath leur valait un surplus de provisions de poudre, il ajouta que d'ailleurs il avait promis aux Anglais d'aller à leur secours :

Digitized by Google

il tint noblement cette promesse, nous serions ingrats de ne pas le reconnaître, quoique nous ne puissions souscrire à toutes ces théories françaises ou prussiennes, qui attribuent au maréchal Blücher le mérite d'avoir sauvé l'armée anglaise d'une défaite certaine, comme si cette armée n'avait pas sans ses alliés repoussé toutes les attaques et détruit la cavalerie de Napoléon. Aucune prévision d'un résultat aussi désastreux ne vint à l'esprit de ceux qui entouraient le duc de Wellington. Des officiers de son état-major, ceux qui, étant blessés, quittèrent le champ de bataille avant la fin de la bataille, le firent sans éprouver aucune anxiété pour la sûreté personnelle de celui qu'ils laissaient derrière eux. Ses domestiques, qui, dans le village de Waterloo, eurent l'occasion d'être témoins des incidents qui, dans une journée semblable, se passent à l'arrière-garde (incidents plus terribles peut-être que la bataille elle-même pour ceux qui ont les nerfs délicats), connaissaient bien leur maître. Les *manœuvres* de la cuisine furent ordonnées avec autant de précision qu'elles peuvent l'être à la caserne de la garde à pied dans le palais de Saint-James. Quelle que fût la confusion dans l'avenue de Soignies, il n'y en eut aucune dans le service de la table du duc, et l'honneur du Vatel de sa maison demeura sans tache comme le sien.

Mais si le duc revint profiter du dîner préparé, ce ne fut pas qu'il évitât d'exposer sa personne. Nous ne doutons pas davantage du sang-froid de Bonaparte devant le feu; mais quoique dans cette grande journée ces deux capitaines ne se soient pas rencontrés, nous ne nierons pas qu'ils n'aient été plus d'une fois près l'un de l'autre sans se voir. Tout ce que nous pouvons affirmer, c'est que le duc de Wellington, après avoir eu plusieurs officiers tués à côté de lui, échappa encore au danger de périr d'une chute de cheval. Il était resté seize heures en selle, lorsque tout à coup le fameux *Copenhague*, comme s'il avait eu la conscience de la fin de ses campagnes, s'abattit d'une façon qui faillit être aussi funeste à son cavalier que l'avait été à Guillaume III le même acci-

Digitized by Google

dent arrivé *au petit gentleman en velours noir*, comme les jacobites appelèrent longtemps le coursier du monarque, objet de leur haine.

Il ne fallait pas espérer que les deux peuples alliés se fissent deux parts égales de leur gloire. Heureusement pour le moment, elles continuèrent à s'entendre admirablement pour continuer les opérations de la campagne. Les deux généraux surtout furent parfaitement d'accord; mais ce qui nous a un peu surpris, c'est qu'un historien anglais, M. Alison, vienne de terminer ses dix volumes par une censure qui, si elle était méritée, amoindrirait un peu les talents militaires déployés à Waterloo et par le duc de Wellington et par le maréchal Blücher. Selon lui, tout battu qu'aurait été Napoléon, il aurait bien mieux manœuvré que ses vainqueurs (1).

Plus d'une épée rentra malgré elle dans le fourreau après la convention de Saint-Cloud; mais ce fut surtout celle du général qui aurait préféré entrer par un assaut dans la ville de Paris. Retenu comme il le fut par les têtes plus froides et l'esprit moins vindicatif des souverains qu'il servait, ainsi que par l'homme supérieur à lui dont il partageait le succès, Blücher aurait au moins voulu signaler son retour sur les bords de la Seine en faisant sauter le beau pont d'Iéna (2).

(1) Note du directeur. L'histoire de M. Alison est le sujet d'une violente réfutation en plus de 20 pages. Il paraîtrait que la *Vie de Blücher* n'a été qu'un prétexte pour que le publiciste tory amenât ici une longue dissertation tendant à prouver que la bataille de Waterloo a été gagnée selon les règles. Si nous supprimons le hors-d'œuvre de cet article, ce n'est pas que nous pensions que la réputation militaire de Napoléon ait rien à y perdre; mais nous devons publier une suite aux deux premiers articles de l'Histoire militaire de Wellington, et nous réservons nos suppressions d'aujourd'hui pour en faire usage au besoin.

(2) Dans la correspondance aujourd'hui publique du duc de Wellington se trouve une longue série de lettres au sujet de ce pont. Nous n'en citerons que deux :

Paris, 9 juillet 1815.

« Mein lieber fust,

» Les deux sujets sur lesquels lord Castlereagh et moi nous nous sommes

Digitized by Google

Sa colère s'exhala comme d'ordinaire par d'amers sarcasmes contre toute la race des hommes de plume et des politiques. Il trouva aussi quelques distractions dans le vice du jeu. Sous Bonaparte et jusquà Louis-Philippe, on sait que rien n'était plus facile que de s'y livrer dans la capitale de la France. De pareilles distractions ne pouvaient que favoriser la rapide

entretenus ce matin avec Votre Altesse et le général comte Gneisenau, à savoir : la destruction du pont d'Iéna et la levée d'une contribution de cent millions de francs sur la ville de Paris, me paraissent si importants pour les alliés en général, que je ne puis m'empêcher d'y appeler encore l'attention de Votre Altesse par cette lettre.

» La destruction du pont d'Iéna est très-désagréable au roi et au peuple de Paris : il peut en résulter des troubles dans la ville. Ce n'est pas seulement une mesure militaire, mais une mesure politique qui peut influer sur le caractère de nos opérations. Vous ne l'avez ordonnée que parce que le pont est considéré comme un monument de la bataille d'Iéna, quoique le gouvernement consente à changer le nom du pont.

» En considérant le pont comme un monument, je vous demande la permission de vous faire observer que nous ne pourrions le détruire sans manquer à la promesse faite par nous aux commissaires français pendant les négociations, que toute décision sur les monuments, les musées, etc., serait réservée aux souverains alliés.

» Tout ce que je demande, c'est que l'exécution des ordres donnés pour la destruction du pont soit suspendue jusqu'à l'arrivée des souverains ici. Alors, s'il est convenu, d'un commun accord, que le pont doit être détruit, je n'aurai plus d'objection.

» Agréez, WELLINGTON. »

Paris, ce 10 juillet 1815, à neuf heures du matin.

« Mein lieber furst,

» Le dîner est chez Véry, aujourd'hui à six heures, et j'espère que nous passerons un journée agréable.

» Je viens de recevoir la nouvelle que les souverains arrivent aujourd'hui à Bondy, et des ordres d'y envoyer des gardes, etc., etc., ce que je fais. Je crois qu'ils ne s'arrêteront que quelques heures à Bondy et qu'ils pourrront arriver ce soir.

» Agréez, WELLINGTON. »

Le maréchal prince Blücher.

(Cette lettre est en français dans la correspondance du duc.)

Digitized by Google

décadence de son intelligence et de sa santé physique, lorsqu'un accident vint encore la hâter. Une garnison anglaise sans une course de chevaux serait presque une chose contre nature. Il y eut donc une course à Saint-Cloud. Blücher, qui avait la vue très-courte, se heurta lourdement contre une corde, et l'effet de sa chute fut de lui donner des hallucinations dont quelques-unes étaient assez curieuses pour faire sourire les personnes qui compatissaient le plus sincèrement au triste spectacle de cette ruine vivante.

Les attraits de Paris auraient pu séduire le vieux général, sans la haine qu'il ressentait pour ses habitants. Il avait son quartier général à Saint-Cloud, et il le transféra par occasion à Rambouillet et à Chartres. Bientôt les préliminaires de la paix de Paris lui permirent de retourner en Prusse. Il n'attendit même pas la ratification de toutes les signatures. Ses adieux à son armée portaient la date du 31 octobre 1815. Il mit en marche celles de ses troupes qui devaient passer la frontière; mais en chemin ayant entendu parler de quelques difficultés diplomatiques, il prit sur lui de faire faire une halte qui ne laissa pas que d'embarrasser les souverains. Il fallut qu'un ordre positif lui fût transmis de Paris pour qu'il se rendît aux quartiers qui lui étaient indiqués par le roi de Prusse. La paix fut enfin signée le 20 novembre : ce jour-là seulement Blücher entra à Aix-la-Chapelle. Il y arrivait dans un triste état de santé. Il continua très-lentement son retour à Berlin, retardé par de fréquentes haltes et aussi par toutes les bruyantes démonstrations dont on l'entourait sur son passage.

Il semblait que Blücher n'avait plus que quelques jours à vivre : la lueur de la lampe ne jetait plus qu'une faible et vacillante clarté. Il se survécut cependant encore à lui-même pendant quatre ans. En 1814, le roi de Prusse lui avait donné un domaine à Klisblurwitz, en Silésie; il y résida principalement, mais en allant quelquefois à Breslau et à Berlin. Un voyage qu'il fit aux bains de Dobberon par ordre des médecins, lui fournit l'occasion de visiter Rostock, le lieu de sa naissance, où il reconnut et accueillit avec une touchante

Digitized by Google

affabilité quelques vieilles connaissances de ses jeunes années. Il passa quelques heures à Hambourg et à Altona, et voulut s'arrêter ensuite au cimetière d'Oltenfen, où reposent les cendres de Klopstock. Il avait connu personnellement le poëte, et à l'aspect de la terre de son dernier sommeil il découvrit sa tête blanche, hommage du soldat à la muse nationale qui eût fait sourire son premier patron Frédéric le Grand. Il rendit aussi visite à la veuve de Klopstock, qui en cette occasion fit sauter le liége d'une bouteille de Tokay que trente ans auparavant le poëte lui avait recommandé de garder pour quelque fête extraordinaire. Ces petits incidents ont leur prix dans la vie des capitaines. L'estime de Napoléon pour Ossian et celle de Blücher pour le poëme de *la Messiade* nous rappellent ce respect pour la chasteté des vierges qu'on attribuait jadis au roi des animaux. Après avoir mentionné ce culte du guerrier pour le poëte, nous ne croyons pas très-nécessaire de citer tous les honneurs que le général prussien reçut lui-même de tant de rois, de bourgmestres et d'officiers municipaux.

Nous avons dit que Blücher fut un écrivain énergique et facile; ses intimes assurent, de plus, qu'il était né orateur. Dans les banquets (et jusqu'à son dernier jour il aima la table), c'était un Nestor par son âge comme par ses harangues et ses longs récits; cependant son défaut de mémoire quant aux dates aurait un peu embarrassé le sténographe qui eût voulu transmettre ses paroles à la postérité. Il aimait à rendre justice au général Gneisenau et à lui attribuer une grande part dans ses exploits militaires. Un jour il proposa une espèce d'énigme qui fit ouvrir de grands yeux à ses convives : car justement il annonça l'intention de « baiser sa propre tête. » Décidément, pensait-on, le général *l'a* tout à fait *perdue;* mais il se leva et alla embrasser la tête de Gneisenau.

Sa dernière maladie eut lieu en 1819, au mois de septembre. Le roi vint le voir à son lit de mort; il mourut calme et résigné dans les bras de son fidèle aide de camp Nostitz.

(*Quarterly Review.*)

Digitized by Google

Moeurs Aristocratiques.

LES CHASSEURS ANGLAIS EN 1842 (1).

La pratique et la théorie ont été longtemps ennemies jurées. Jadis tous les individus qui, par passe-temps ou par intérêt, s'adonnaient à une spécialité, professaient un souverain mépris pour les livres. Un savant se décidait-il à révéler au monde les résultats de ses travaux, il ne s'adressait qu'à un public d'élite, il se servait d'une langue inconnue au vulgaire. La génération actuelle est moins vaine et plus généreuse. Le nombre des auteurs égale presque maintenant celui des lecteurs. Non-seulement chacun cherche à s'instruire, mais chacun veut se faire professeur à son tour. Certains écrivains éprouvent même un tel besoin d'être utiles à leurs semblables, qu'ils ne reculent pas devant la pénible tâche d'enseigner des choses qu'ils ignorent ; aussi n'existe-t-il plus aucun art — en prenant ce mot dans son acception la plus étendue — qui n'ait été l'objet d'un traité, d'un essai, ou tout au moins d'un article de Revue et de journal. Les souverains de la librairie britannique payeront bientôt la découverte d'un sujet nouveau plus cher que les monarques de l'Orient l'invention d'un plaisir inconnu à leurs prédécesseurs.

La chasse ou le *sport* ne pouvait pas échapper à cette loi

(1) Voir dans la *Revue Britannique* (octobre et novembre 1840) deux articles sur les *Chasseurs français*, et dans le numéro de janvier 1841, un article intitulé *Nemrod en Allemagne*.

Digitized by Google

commune. En 1780, la *Monthly Review* — la plus redoutable autorité de cette époque — critiquait avec une impitoyable sévérité un petit livre sans prétention, récemment publié sous le titre modeste de *Pensées sur la chasse, lettres familières à un ami*. Dans cet article le *sport* était encore plus maltraité que le gentilhomme provincial qui avait eu l'impertinente audace de traiter un pareil sujet. Cette diatribe injuste ne produisit pas l'effet qu'en espérait vraisemblablement son auteur. On continua de chasser comme par le passé; loin de se calmer, cette passion s'exalta; le livre de M. Beckford obtint même un tel succès qu'il fut réimprimé quatre ou cinq fois, et suivi d'une multitude innombrable de *pensées*, de *remarques* et de *réflexions* sur la chasse, le tir au fusil, l'équitation et la pêche. Faut-il recommander quelques-uns de ces ouvrages aux véritables amateurs, nous n'aurons que l'embarras du choix :

Parties de chasse de Nemrod (*M. Apperley*). NIMROD's hunting tours. In-8°, Londres, 1833 (1).

Instructions aux jeunes chasseurs pour tout ce qui concerne les fusils et le tir au fusil, par le lieutenant col. P. HAWKER. Instructions to young sportsmen in all that relates to guns and shooting. Huitième édition, in-8°, Londres, 1838.

Scènes de chasse et caractères provinciaux, par MARTINGALE. Sporting scenes and country characters (avec de nombreuses gravures sur bois); in-8°, Londres, 1840.

Encyclopédie des chasses rurales, ou Traité complet, historique, pratique et descriptif, de la chasse, du tir au fusil, de la pêche, des courses de chevaux et des autres plaisirs de la campagne et des amusements corporels de l'époque actuelle; par DELABERE-BLAINE, esq., avec 600 gravures sur bois. Londres, in-8°, 1840.—An Encyclopœdia of rural sports, etc. Excellent manuel.

La bruyère et le lac; par JOHN COLQUHOUM, esq., seconde édition, in-8°, Londres, 1841. The moor and the loch.

Nous en passons et des meilleurs, comme dit Hernani;

(1) Voir sur ce personnage célèbre une note de la *Revue Britannique* du mois d'octobre 1840, page 347.

Digitized by Google

mais cette liste est déjà suffisamment longue. Que ceux de nos lecteurs qui désirent connaître à fond toutes les règles de l'art du sport étudient donc avec l'attention qu'elles méritent ces œuvres immortelles des grands maîtres. Blaine!! Martingale!! Nemrod!! Colquhoun!! et qu'ils profitent de leurs leçons! De telles jouissances ne sont pas faites pour un pauvre diable de critique, qui n'a d'autre ressource que son travail de chaque jour. Cessez donc de le tenter par vos séduisantes promesses, perfides magiciens! il aura le courage de vous résister, et s'il consent à ouvrir vos livres enchanteurs, ce sera seulement dans l'espérance d'y trouver des motifs de consolation en y glanant çà et là quelques esquisses de mœurs.

La vue de ces somptueux édifices dans lesquels vos principaux disciples ont logé leurs meutes et leurs chevaux suffirait pour adoucir d'abord l'amertume de ses regrets. N'est-ce pas, en effet, un spectacle vraiment humiliant de voir des écuries plus élégantes, plus comfortables que des palais; des chiens et des chevaux élevés avec plus de soin et de dépenses que les enfants de leur maître, mieux traités sous tous les rapports que les hôtes du château? La passion de la chasse est une passion terrible; elle absorbe toutes les autres passions; elle étouffe dans le cœur de l'homme dont elle a fait sa victime tous les sentiments tendres, généreux, délicats, élevés, que la nature avait eu la prévoyance d'y déposer en germe. On a même vu des *sportsmen* donner à la chasse, au moment de leur mort, leur dernière pensée. M. Shafto, le plus intrépide *collègue* des chiens du château de Raby, se rendait un jour en Irlande avec un de ses amis. Une tempête éclata pendant laquelle le navire courut risque de se perdre contre un écueil. Un moment même le capitaine avertit les deux malheureux passagers qu'ils n'avaient plus que le temps de se préparer à la mort. « Eh quoi! s'écria M. Shafto en poussant un profond soupir, je ne pourrai plus chasser! »

L'anecdote suivante, empruntée au même écrivain, n'est pas moins caractéristique. « Nous déjeunions, dit Nemrod, au château de Raby, lorsque lord Darlington (le duc de Cle-

Digitized by Google

veland actuel) entra dans la salle à manger. A peine si on le salua et si on lui demanda des nouvelles de sa santé : « Comment se porte Will ? lui crièrent quatre ou cinq convives à la fois (Will était un piqueur qui s'était blessé assez grièvement la veille en tombant de cheval). — Je viens de passer quelques instants auprès de lui, répondit lord Darlington ; il a eu une très-mauvaise nuit ; j'espère qu'il ne tardera pas à se rétablir ; mais je n'ai pu m'empêcher de sourire quand il m'a dit qu'il serait vraisemblablement en état de chasser mercredi. Il m'a aussi demandé si les *yeux de Lightning étaient moins malades, et comment Rufus et Mortimer avaient mangé*. » Le duc de Cleveland, nous devons le dire à sa justification, a une telle passion pour la chasse qu'il ne peut s'empêcher de courre le renard au moins six jours par semaine. Tous les matins ses domestiques déposent un habillement complet chez tous les aubergistes des environs. Son Excellence ne rentre jamais au château à cheval et avec son costume de chasse. Une voiture à quatre chevaux va l'attendre à la porte de l'auberge, où elle fait sa toilette du soir. Un coup de canon tiré de l'extrémité du parc annonce son retour. Quand elle rentre au château, le dîner est déjà servi, et on se met immédiatement à table.

« Mylord, demandait un jour l'auteur des Parties de chasse au duc de Cleveland, votre chenil n'est-il pas trop rapproché de votre château ? les mauvaises odeurs de la cuisine ne pénètrent-elles pas quelquefois dans le salon ?

— Cela se peut, répondit Son Excellence ; mais nous aimons trop passionnément la chasse pour nous inquiéter de pareilles choses. »

Malheur donc ! trois et quatre fois malheur à la pauvre femme, — mère, épouse, sœur ou fille, — qui laisse échapper en présence d'un chasseur quelques signes de mauvaise humeur ! On racontait devant Nemrod les infortunes d'un *gentleman* dont la femme détestait la race canine. Son mari lui ayant amené une meute qu'il venait d'acheter, elle eut aussitôt une violente attaque de nerfs, et elle ne recouvra l'usage de ses sens que lorsque les chiens eurent été renvoyés à leur an-

Digitized by Google

cien propriétaire. « Si ma femme se conduisait ainsi, s'écria M. Corbet, qui avait écouté attentivement ce récit, je ne l'embrasserais pas qu'elle n'eût jeté son bonnet de nuit en l'air et crié tayau. »

Lady Londonderry partage, à ce qu'il paraît, la même antipathie, car elle s'est attiré les reproches d'un de ses voisins, grand amateur de chasse. « J'étais furieux contre Son Excellence, écrivait M. R., et je l'avouai l'autre jour à ma femme; elle ne peut pas entendre, dit-elle, les aboiements des chiens. N'est-ce pas honteux? son père était pourtant un si excellent chasseur! Quoi, la fille de sir Harry Vane Tempest ne pourrait pas supporter les aboiements des chiens. Fi! quelle horreur!... je ne retournerai jamais dîner à Wynyard-Park. »

Toutes les femmes mariées à des chasseurs et assez heureuses pour posséder quelques épargnes devraient suivre l'exemple que leur a donné Mrs. Ward du Hampshire. Il y a quelques années, à la suite d'une longue crise industrielle et commerciale, M. Ward annonça à sa femme qu'il craignait d'être forcé de se défaire de sa meute. « Attendez encore, lui répondit-elle, les affaires vont peut-être reprendre bientôt. » Peu de jours après cette conversation, il alla chez son banquier, qui l'avertit qu'un amateur de la chasse au renard avait déposé la somme de 1,000 £ à son crédit.—Cet amateur était Mrs. Ward,—cette somme le montant de ses économies particulières. « Retenez bien cette anecdote, femmes mariées, et qu'elle vous serve de leçon — c'est Nemrod qui parle : — si vous désirez conserver l'affection de vos époux, encouragez et ne contrariez pas leurs passions favorites. Votre beauté passera, vos charmes tomberont un à un sous la faux meurtrière du temps, mais votre généreuse conduite ne sera oubliée que dans la tombe. »

Certaines femmes anglaises ne se contentent pas d'encourager les passions de leurs époux, elles veulent encore les partager : montées sur d'élégants coursiers, elles s'élancent à leurs côtés à la poursuite du renard. Le récit de la scène suivante est emprunté à Nemrod :

Digitized by Google

J'étais assis dans un coin du grand salon de Raby-Castle, tranquillement occupé à achever une lecture, lorsque la porte s'ouvrit avec fracas, et on annonça M. Hodgson. En effet, Tommy Hodgson, franchissant le seuil de la porte, s'avança d'un pas lent vers son maître, et lui présenta, sans mot dire, la liste des chevaux de chasse en état de service. Alors s'engagea entre eux la conversation suivante, véritable modèle de laconisme :

— *Moïse* est-il prêt? dit le marquis. — Oui, mylord, répondit le groom.

— Alors je le monterai. — Oui, mylord.

— Bergami aussi? — Oui, mylord.

— Dick, *Swing?* — Oui, mylord.

— Will, *Salopian?* — Oui, mylord.

— Lady Cleveland, *Raby?* — Oui, mylord.

— Edward, le *Curé?* — Oui, mylord.

— Lady Arabella, la *Duchesse?* — Oui, mylord.

— Est-ce tout? — Oui, mylord.

Les ministres de l'Eglise établie ne se font aussi aucun scrupule de courre le renard. Nous lisons ce qui suit dans le journal du duc de Cleveland : « Je ne dois pas oublier de mentionner que le Rév. J. M. s'est plus distingué aujourd'hui sur sa jument grise que dans sa chaire, et qu'il resta seul avec les chiens sur les marais d'Ainderly, près des saules de Thornhill. » Nemrod célèbre également les exploits d'un autre héros clérical : « Le vicaire de P. est un bon diable; il chante souvent à ses paroissiens des chansons de chasse; le jour de la fête de la dîme, il leur raconte un grand nombre d'histoires amusantes et il les régale de son mieux. Je me rappellerai toujours l'invitation qu'il nous adressa à sir Bellingham Graham et à moi, la dernière fois que la chasse passa dans son voisinage. « Mon vin, nous écrivit-il, est de la meilleure récolte, et si vous en buviez une certaine quantité, vous auriez bientôt des yeux semblables à des groseilles cuites.»— C'est à ce digne ministre qu'un ami dit un jour au sortir de l'office où il avait prêché : «Décidément, je vous aime mieux en bouteille qu'en pièce. »

Digitized by Google

La province de Craven se vante, depuis l'année 1822, de posséder le plus extraordinaire de tous les ministres passés, présents et futurs : « Le révérend F. F., dit l'auteur des *Hunting tours* (page 138), habite le village de Kentbury, situé à quatre milles de Hungerford, dont il est le recteur. Il a rendu d'éminents services à la société à l'époque des troubles; quand la chasse au renard et *toutes les autres institutions précieuses de l'Angleterre* se trouvaient menacées des plus grands dangers, il demanda et obtint le commandement d'un corps de *yeomen* du comté de Berk. Georges III passait un jour ses troupes en revue à Windsor : « Le colonel Fowle, dit-il, est non-seulement un des meilleurs officiers de mon royaume, il en est encore un des meilleurs prédicateurs, un des meilleurs tireurs, un des meilleurs chasseurs, un des meilleurs cavaliers. Qui n'eût été fier d'un pareil compliment fait par un tel homme ? »

Blackstone assure qu'à la mort de chaque évêque, sa meute, ou une somme équivalente à sa valeur, revenait de droit au roi. La chasse a donc été au moyen âge considérée comme une récréation épiscopale, et nous ne devons pas nous étonner que quelques-uns des chefs suprêmes de l'église d'Angleterre en conservent encore aujourd'hui le goût. Un ministre mort il y a peu d'années entretenait une meute magnifique et passait pour un des meilleurs chasseurs de son temps. Quand il eut l'honneur d'obtenir la mitre, il donna ses chiens à son frère, qui en eut le plus grand soin, et il renonça à tous les plaisirs du sport. Un jour cependant il se promenait à cheval dans une forêt où il ne s'attendait nullement à rencontrer une chasse. Tout à coup il aperçoit un renard. Les chiens étaient en défaut. A cette vue, Son Excellence ne peut pas se contenir, elle hâle les chiens de sa voix la plus belle. « Halloo ! — répond un des chasseurs. — Halloo, halloo ! répète Son Excellence.—Marchons, s'écria un piqueur à ses compagnons, Dieu me damne si ce n'est pas l'*Evangile !* »

Si les membres du clergé ne chassent plus par plaisir, ils devraient désormais chasser par devoir ; car ils trouveraient

Digitized by Google

souvent l'occasion d'exercer leur saint ministère, de prodiguer aux blessés et aux mourants les consolations et les secours de la religion. La chasse n'est plus aujourd'hui qu'une course au clocher, c'est-à-dire le plus dangereux de tous les divertissements que l'homme ait pu inventer pour se distraire..... ou pour se rompre le cou ; car il ne s'agit pas maintenant de faire preuve d'habileté, d'adresse, de science, mais seulement de vitesse.

« Nous avons fait une chasse superbe, écrivait un Meltonien à son père. Huit milles en vingt-six minutes. Si je n'avais pas trouvé un cheval de relais à moitié chemin, il m'eût été impossible de suivre les chiens. » Dans certains comtés, les chiens commencent à partager l'opinion de leurs maîtres. Pour eux la chasse ne sera plus désormais qu'une simple promenade de quelques heures au triple galop. De trouver du gibier, ils ne s'en inquiéteront plus. La meute de M. Corbet a forcé dernièrement un boule-dogue en une heure.

Ces anecdotes m'en rappellent une autre fort divertissante que j'ai entendu raconter plusieurs fois à un de mes amis. — Un vieux gentillâtre provincial, ayant besoin d'un fusil qu'il avait déposé chez un armurier de la ville voisine éloignée de cinq milles, fit venir son fils ; ce jeune homme était déjà âgé de seize ans : « Georges, lui dit-il, tu vas faire seller ton meilleur cheval et aller à la ville chercher mon fusil. Je te donne trente minutes. Il est cinq heures, par conséquent il faut que tu sois de retour à cinq heures et demie.

— Vous pouvez compter sur moi, mon père, » répondit le jeune homme, et il partit.

Vingt minutes après il était de retour et il se précipitait dans le salon la montre à la main. « Vous le voyez, mon père, s'écriait-il, vous m'aviez donné une demi-heure, et je n'ai mis que vingt minutes.

— C'est bien, Georges, répondit le père ; où est le fusil ?

— Le fusil, s'écria Georges en se frappant le front comme si la raison lui fût revenue tout à coup, *je l'ai oublié*... mais je n'ai mis que vingt minutes. »

Non-seulement pour être bon chasseur il faut faire quinze

Digitized by Google

ou vingt milles à l'heure, mais on doit ne reculer devant aucun obstacle, franchir et sauter, quelles que soient leur largeur et leur élévation, toutes les barrières, toutes les haies, toutes les rivières, tous les fossés, toutes les murailles que l'on rencontre. Et ce n'est pas,— soyez-en bien convaincu, cher lecteur qui avez des goûts tranquilles et pacifiques,— une petite besogne dans un pays sillonné de cours d'eau et tout hérissé, outre les portes et les clôtures ordinaires, de *ox* et de *bulfinch fence*, comme le Leicestershire. Peut-être désirez-vous savoir ce que signifient ces mots ; eh bien, je vais vous l'apprendre. Le *ox fence* (clôture du bœuf) se compose d'un large fossé, d'une énorme haie bien remplie d'épines, puis deux verges plus loin d'une forte palissade en bois d'environ quatre pieds de haut. Le *bulfinch fence* (clôture du taureau) est une haie très-fourrée, entre deux fossés, et si épaisse et si haute qu'aucun cheval ne peut la sauter. Les chasseurs *traversent* ces clôtures au grand galop ; les branches qui s'écartent pour leur livrer passage se referment si vite derrière eux, que dès qu'ils sont de l'autre côté, il est impossible de voir par où ils ont passé. On a peine à comprendre comment les épines ne leur crèvent pas les yeux.

Les *sportsmen* anglais, notre impartialité nous fait un devoir de leur rendre la justice qui leur est due, bravent tous les dangers avec un sang-froid, un calme et un courage qu'on peut regretter de voir si mal employés, mais qui méritent, après tout, d'être signalés à l'admiration publique. Les preuves ne nous manqueront pas :

De tous les chasseurs que j'ai connus, dit Nemrod, un gentleman nommé Stanhope est celui qui a montré devant moi le plus profond mépris pour les conséquences d'une chute de cheval. Il tomba le vendredi et se blessa à l'épaule ; mais il n'avait rien ni de cassé ni de démis. Le lundi suivant, nous le vîmes arriver cependant, le bras en écharpe, et il tint presque toujours le premier rang parmi les chasseurs qui, ce jour-là, forcèrent un renard en quinze minutes. Ayant eu le plaisir de le revoir le soir chez sir Bellingham, je lui demandai s'il n'était pas dangereux de monter à cheval quand on n'avait qu'une main de libre. Il me répondit que son cheval

Digitized by Google

était très-doux, et ne l'avait jamais jeté par terre. — Ne vous y fiez pas, répliquai-je à mon tour; et notre conversation finit là. Le jour suivant, nous chassâmes un autre renard qui nous fit courir une heure dix minutes. Au milieu de cette course rapide, il fallut sauter un ruisseau. Nous étions tous sains et saufs sur l'autre bord lorsque Stanhope arriva. Malheureusement pour lui, il sauta sans avoir choisi sa place, et il tomba avec son cheval. Nous le crûmes tous mort, car ce ne fut qu'au bout de cinq minutes qu'il commença à donner quelques signes de vie. On le saigna à Bosworth avant de le ramener chez sir Bellingham, et le docteur eut toutes les peines du monde à lui persuader qu'il avait deux ou trois côtes enfoncées. Cependant une petite toux sèche et d'autres symptômes également infaillibles ne permettaient pas de conserver le moindre doute à cet égard; mais il repoussa tous les conseils qu'on lui donna, affirmant qu'il serait parfaitement rétabli sous peu de jours. Aussi, le jeudi suivant, à peine entendit-il résonner le cor qui appelait les chiens à la chasse, qu'il se leva et monta à cheval, tenant toujours son bras en écharpe.

Ce jour-là, quelques chasseurs, parmi lesquels était M. Stanhope, se trouvèrent tout à coup à l'extrémité d'un champ fermé. Un des plus hardis cavaliers de la Grande-Bretagne descendit de cheval, chose rare, et essaya d'enlever quelques pièces de bois d'une barrière qui lui paraissait infranchissable. « Laissez cela, lui dit tranquillement M. Stanhope; j'ai un bon cheval. » En achevant ces mots, il lança son cheval contre la barrière; mais la pauvre bête retomba à terre avec son maître, après un effort inutile. Alors sir Bellingham s'approchant de son hôte : « Stanhope, lui dit-il, vous êtes un brave; mais, au nom de Dieu! vous ne remonterez plus à cheval aujourd'hui. Allez à Leicester, montez dans votre voiture, faites-vous conduire à Londres, et soignez-vous. » Stanhope suivit enfin ce sage conseil, et M. Heaviside constata qu'il avait deux côtes brisées et le sternum enfoncé.

Il paraît, si nous en croyons Nemrod, que sir Bellingham aurait dû profiter quelquefois, pour son propre compte, des excellents conseils qu'il prodiguait aux autres :

Comme tous les cavaliers un peu hardis, sir Bellingham Graham fit plusieurs chutes graves; mais, deux fois, il échappa par miracle

Digitized by Google

à la mort. Un jour, il poursuivait un renard de très-près, quand il rencontra une barrière pour les bœufs. Trois chasseurs intrépides étaient sur ses talons... Jamais sir Bellingham n'avait fait volte-face. Il lance son cheval, qui saute et qui, retombant sur un pieu, renverse son maître sous lui. Tout étourdi de sa chute, sir Bellingham se relève et se remet en selle ; mais quelques pas plus loin, sir Harry Goodricke, s'apercevant qu'il chancelait, courut à son secours, et parvint à l'empêcher de tomber. Depuis ce moment, c'est-à-dire depuis midi jusqu'à neuf heures du soir, le lendemain, sir Bellingham resta sans connaissance, couché sur un tas de foin, où ses amis l'avaient transporté. On eut les craintes les plus sérieuses pour sa vie. Le premier jour, on le saigna trois fois. Il garda ensuite le lit pendant cinq jours. Le septième jour, ses amis furent étrangement surpris de l'apercevoir en calèche à Scraptoff. « Il avait voulu, disait-il, assister simplement au départ des chiens. » Cependant sa voiture ne pouvant pas dépasser une certaine limite, il monta un cheval très-doux, qu'il avait fait amener tout exprès, et enveloppé dans une épaisse redingote et dans un châle, il attendit patiemment l'ouverture de la chasse. Le renard fut bientôt lancé. Malheureusement pour sir Bellingham, il décrivit une légère courbe, revint sur ses pas et dépista les chiens. A cette vue, sir Bellingham hors de lui se débarrasse des vêtements qui le gênent, lance son cheval au galop, et ramène les chiens sur la piste. Un instant après, il s'aperçoit qu'une nouvelle erreur vient d'être commise; il arrache son cor à un piqueur, car il ne pouvait parler, en sonne avec une vigueur peu commune, puis, emporté par sa passion, il suit la chasse pendant une heure et demie, franchit des barrières, saute des fossés et ne s'arrête enfin que lorsque le renard, épuisé de fatigue, s'est laissé prendre par les chiens sous ses yeux. Alors, le visage couvert d'une pâleur mortelle, il descend de cheval, et s'asseyant par terre : « Dieu seul, s'écrie-t-il, sait comment je regagnerai mon lit. »

L'exemple de sir Bellingham trouve chaque jour de nombreux imitateurs. M. Henry Kingscote montait un cheval borgne. A la suite d'une longue course, l'œil unique de cet animal s'enflamma, et le cavalier acquit bientôt à ses dépens la preuve que la pauvre bête ne distinguait plus rien devant

Digitized by Google

elle. Il ne s'en inquiéta pas cependant; et bien qu'il tombât à chaque instant sur une haie ou dans un fossé, il suivit la chasse jusqu'à la fin. Il avait fait onze chutes graves.

M. Assheton Smith (le Tom Smith si connu des chasseurs) était encore plus difficile à contenter. Il avait calculé qu'il tombait, en moyenne, quatre-vingts ou cent fois chaque année. Un jour il suivait à la chasse M. John White, qui, arrivé le premier devant une haie, au seul endroit qui fût praticable, s'y était engagé, mais ne pouvait pas parvenir à en sortir. «Avancez donc, lui cria M. Smith. — Impossible, répondit M. White. — Un bon coup d'éperons, et vous êtes de l'autre côté. — Corbleu! répliqua M. White furieux, si vous êtes si pressé, pourquoi ne me poussez-vous pas? » A ces mots, M. Smith s'élance comme à l'assaut, envoie M. White tomber avec son cheval dans le champ voisin, et tous deux continuent leur chasse comme si elle n'avait pas été interrompue.

Les chevaux de M. Smith étaient, à ce qu'il paraît, habitués à ne reculer devant aucun obstacle; car un jour, tandis que cet intrépide chasseur se retournait pour exciter ses chiens, le cheval qu'il montait s'élança avec lui au milieu d'un marais profond où ils faillirent se noyer tous deux. Tel maître, tel valet, dit le proverbe. Jack Shirley, un des piqueurs de M. Smith, galopait à la descente d'une côte escarpée, les rênes pendantes, un énorme couteau ouvert dans la bouche, et très-sérieusement occupé à mettre une nouvelle mèche à son fouet.

Nous pourrions multiplier à l'infini des anecdotes de ce genre. Un piqueur de M. Lambton franchit une haute barrière de bois pour remettre les chiens sur la voie. Le choc est si violent que la pauvre bête, incapable de résister, tombe à terre avec un bruit terrible, la tête en avant; le cavalier reste debout sur sa selle, et ne cesse pas un seul instant d'exciter les chiens de la voix. Un autre chasseur avait fait un nombre prodigieux de chutes, mais il ne s'était jamais blessé. Un jour — jour néfaste — son cheval s'abattit sur lui, et pour nous servir des expressions de Nemrod, le roula comme un

Digitized by Google

cuisinier fait d'une croûte de pâte. Lorsqu'il se releva il était tout aplati, et il pouvait à peine se tenir sur ses jambes. Cependant il remonta à cheval. « Cette fois-ci, grommela-t-il entre ses dents, je dois être blessé. »

« — J'ai un mauvais cheval, disait un autre chasseur; non-seulement il tombe souvent, mais quand il est par terre il reste sur moi pendant plus d'une demi-heure. »

— Un quatrième original de la même force eut la conversation suivante avec Nemrod : « Ah ! monsieur, j'ai été cruellement maltraité; j'avais trois côtes enfoncées du côté droit, deux du côté gauche, les os du cou brisés, une cuisse cassée, et j'étais scalpé. Vous vous rappelez Valentine de sir Watkins?

— Sans doute; la bête la plus vicieuse qui ait jamais porté une selle.

— Eh bien, monsieur, au moment où nous partions à la poursuite d'un renard, elle me jeta à terre et me détacha de telles ruades sur la tête que la peau de mon front tombait sur mes yeux et le long de mes joues. »

Un des veneurs de M. Newton Fellowes fut plus heureux. Sautant un jour par-dessus une barrière sur une route récemment chargée de pierres, il eut la présence d'esprit de saisir au vol une branche d'arbre suspendue au-dessus de sa tête et de laisser son cheval continuer seul un saut trop dangereux.

Il y a quelque temps, une jeune femme, qui avait pris le chemin de fer pour se rendre à Southampton, eut la douleur d'être séparée à tout jamais de son nez par une pièce de bois qui le lui emporta. Dès que ce malheureux événement fut connu, le nombre des voyageuses diminua de plus de moitié sur ce chemin de fer. Ainsi, à en croire quelques historiens, les jeunes patriciens de l'armée de Pompée s'enfuyaient en désordre quand les vétérans de César visaient à leurs visages. L'accident arrivé à M. Williamson aura sans doute guéri plus d'un Meltonien de sa passion pour la chasse. Mais cédons encore une fois la parole à Nimrod :

Billy Williamson, dit l'auteur des *Hunting tours*, fut mis ce

Digitized by Google

jour-là hors de chasse, qu'on me permette cette expression, par un affreux accident. Nous franchissions une petite barrière qui nous séparait de la route, lorsque son cheval s'abattit et le jeta à terre avec une grande violence. Comme je le suivais de très-près, je m'aperçus immédiatement que l'accident était grave; car, dès que le maître et l'animal se furent remis debout sur leurs jambes, ils allèrent l'un à droite, l'autre à gauche. Les mouvements de Williamson avaient quelque chose d'effrayant; il courut comme un fou furieux tout le long de la route, en frottant sa tête avec ses mains pendant plus de cinquante verges, puis il s'arrêta tout à coup et tomba à terre. M. H. et moi, nous courûmes aussitôt vers lui, et nous l'aidâmes à se relever. Toutes les dents du devant de la mâchoire supérieure étaient brisées; il vomissait des flots de sang, et il se plaignait beaucoup de la tête. Il est complétement guéri à présent; mais c'est une triste chose de se voir, dans la fleur de l'âge, défiguré pour jamais. Plus tard, il racontait sa disgrâce : « Je n'aurais pas, disait-il, donné mes dents pour 1,000 liv.; mais j'en regretterais moins cruellement la perte si cet accident fût arrivé à la fin d'une belle chasse. »

En général, les chasseurs aiment mieux sauter des barrières, des murs, des haies, que des cours d'eau. La crainte de prendre un bain froid calme l'ardeur des plus intrépides. Toutefois, quand la nécessité l'exige, ils s'exécutent avec un empressement et un sang-froid remarquables; souvent même ils bravent le danger uniquement pour se procurer un moment de distraction. M. Mytton, un des plus hardis cavaliers de notre époque, sauta un jour, à la fin d'une chasse, une rivière qui avait plus de sept verges de largeur. Une autre fois il s'engagea à faire faire au même cheval — le fameux *Baronet* — un saut encore plus extraordinaire par-dessus des claies; mais Baronet, qui avait sauté plusieurs fois admirablement avant l'heure fixée, refusa de recommencer en présence des juges, et son maître perdit son pari.

Lord Alvanley et M. Maher parièrent un jour cent guinées qu'ils sauteraient un ruisseau de six verges de largeur sans troubler en rien la surface de l'eau. Ils sautèrent l'un après

Digitized by Google

l'autre; mais le cheval de lord Alvanley fit tomber un peu de boue dans l'eau, et les juges déclarèrent à l'unanimité que M. Maher avait gagné les cent guinées.

Si le cheval qui saute un cours d'eau n'atteint pas la rive opposée, le malheur de son cavalier inspire rarement à ses compagnons de plaisir quelque sentiment de pitié. Lorsque le fameux Dick-Knight chassait dans le Northamptonshire, il aperçut un jour, en sautant une large et profonde rivière, un infortuné gentleman que sa monture avait précipité au milieu même de la rivière, et qui se débattait contre le courant : « Vous nagez comme un bouchon, » lui cria-t-il en riant, sans songer à s'arrêter pour lui porter secours.

Nemrod raconte dans son ouvrage intitulé *The chase, the turf and the road*, une anecdote du même genre, mais encore plus caractéristique. Il s'agissait de franchir le Whissendine, ce Rubicon des Césars de la chasse. Sept cavaliers arrivaient en même temps sur ces bords fameux; trois s'arrêtèrent tout court, car leurs chevaux refusaient de sauter; cependant une seconde tentative fut plus heureuse, et ils parvinrent sains et saufs sur la rive opposée : les quatre autres étaient tombés avec leurs montures au milieu du ruisseau. « Quel est celui d'entre nous qui disparaît sous son cheval? demanda M. Green de Rolleston, non moins bon chasseur qu'excellent cavalier, et dont la vieille jument avait rasé la surface de l'eau aussi légèrement qu'une jeune hirondelle qui se mire en se jouant sur les flots par un beau soir d'été. — C'est M. Middleton Biddulph, répondit une voix. — Pas de méchante calomnie, s'écria M. Middleton Biddulph; me voici.—Alors, répliqua lord Forester, ce n'est que Dick Christian; il est habitué à de pareils malheurs. — Mais il va se noyer, s'écria avec effroi lord Kinnaird. — *Il n'y aurait rien d'étonnant*, répondit M. William Coke, mais nous n'avons pas le temps de nous en occuper. En avant, messieurs. » Ce malheureux Dick Christian, qui inspirait un si tendre intérêt à M. William Coke, est un célèbre écuyer; il dresse de jeunes chevaux à la chasse au renard moyennant la faible somme de 15 shellings (23 fr.) par jour.

Digitized by Google

Les murailles sont plus dangereuses que les cours d'eau; mais les chevaux et les cavaliers irlandais les affrontent avec la plus parfaite indifférence. Aux grandes foires de chevaux de Ballinasloe, tous les chevaux doivent sauter le mur du marché, haut de plus de six pieds; et M. Blaine affirme avoir vu une jument irlandaise, qui n'était pas de pur sang, sauter dans le Park-Phœnix un mur de sept pieds, construit tout exprès. En 1792, un autre cheval irlandais appartenant à M. Bingham, sauta deux fois de suite le mur d'Hyde-Park à un endroit où il avait huit pieds de haut. La seconde fois il déplaça seulement quelques pierres. M. Mytton a passé un jour par-dessus une porte haute de sept pieds avec un cheval que Nemrod lui avait vendu cinq cents guinées. Toutefois, si nous devons ajouter foi aux indiscrétions de Nemrod, dans le pays qu'habite M. Mytton, c'est-à-dire dans le Shropshire, lorsqu'on désire connaître d'avance les exploits futurs d'un chasseur, on ne demande pas — quel cheval monte-t-il aujourd'hui? mais — combien de bouteilles a-t-il vidées ce matin?

Les chasseurs de renards s'exposent quelquefois à d'aussi grands dangers en traversant les cours d'eau à gué ou à la nage qu'en faisant les sauts les plus périlleux. Il y a quelques années, trois gentlemen se noyèrent le même jour dans divers comtés. A ce propos, nous croyons utile de relever une grave erreur commise par Nemrod et assez généralement répandue. « Un de ces trois chasseurs, M. Theakstone, dit-il, était un excellent nageur, mais on doit croire que le poids de ses habits l'a entraîné au fond de l'eau, car les habits d'un chasseur pèsent au moins dix livres lorsqu'ils sont secs et le double quand ils sont mouillés. » Comment ce savant et spirituel écrivain a-t-il pu écrire une pareille phrase? Ignore-t-il donc que l'eau ne peut pas augmenter le poids d'un objet quelconque placé dans l'eau? Du reste, nous devons reconnaître que Nemrod donne d'excellents conseils aux sportsmen qui se trouveraient obligés de passer une rivière profonde avec leur cheval. Il leur recommande de quitter la selle, de se tenir dans l'eau jusqu'au cou et de ne pas lâcher la crinière. Après

Digitized by Google

tout, la manière de se tirer d'affaire en pareil cas est de suivre l'exemple d'un gentleman de Staffordshire qui chassait un jour avec feu M. Meynell, *le grand M. Meynell,* comme disent encore les chasseurs. Avant de se mettre à l'eau, il s'était complétement déshabillé et n'avait gardé que son vêtement indispensable « Avez-vous vu la chasse? demanda lord Forester à un paysan. — Oui, monsieur, répondit cet homme; mais elle est déjà loin d'ici. — Qui est-ce qui suivait les chiens? dit alors son Excellence. — Je n'ai vu que le meunier, répliqua le paysan; mais il allait bon train, je vous assure. » Ce prétendu meunier était M. G. en *chemise*.

Lord Byron a fait de don Juan un chasseur assez distingué. « Il sautait, dit-il, haies, fossés, doubles clôtures; il ne *caponnait* jamais (lord Byron dit *craned*), il ne faisait qu'un petit nombre de *faux pas*.... il violait, il est vrai, divers statuts des lois sur la chasse, car le jeune homme le plus sage fait souvent des fautes; dans plusieurs chasses, il laissa son cheval passer par-dessus les chiens, et dois-je le dire? une fois par-dessus quelques gentillâtres provinciaux. »

Sauter par-dessus un chasseur au risque de lui casser la tête, c'est une peccadille dont les plus habiles *sportsmen* se rendent journellement coupables. Un ami de Nemrod lui racontait que dix-sept chevaux avaient sauté l'un après l'autre au-dessus de lui sans lui faire aucune blessure grave; il n'avait eu qu'une légère contusion au bras droit. Le duc de Wellington, chassant un jour dans le Hampshire, fut jeté avec sa monture au fond d'un fossé, et il vit huit paires de sabots ornés de fers brillants passer successivement à quelques lignes de ses yeux.

Une fois lancés, certains chasseurs ne peuvent plus s'arrêter; il y en a même qui partent avant les chiens ou qui cherchent constamment à les dépasser. Un vieux marin avait été invité par lord Rivers à une partie de chasse. Dès que le lièvre fut lancé, il s'élança ventre à terre à sa poursuite. « Que diable prétendiez-vous faire? lui demanda son hôte quand il fut revenu auprès de lui après une course inutile.

Digitized by Google

— Forcer le lièvre, répondit-il; n'est-ce pas dans ce but que nous le chassons? Si vous aviez tous suivi mon exemple, nous le tiendrions déjà. » — « Monsieur, disait M. Ward à un autre de ces héros impatients et inexpérimentés, pensez-vous que vous pourrez forcer le renard vous-même? — Non, monsieur. — Alors retirez-vous et laissez mes chiens le chasser. »

« Prenez garde aux chiens, monsieur, criait un jour Watty Wilkinson à un dandy. — Oh! mon cheval ne rue jamais.— Je vous crois, mais il pourrait leur écraser la queue. »

M. Corbet affectait en pareille circonstance une politesse ironique. « *Ce n'est rien*, dit-il à haute voix en passant près d'un chasseur qui venait de tuer un chien; on a tué le meilleur chien de ma meute : voilà tout. »

Lorsque les conseils bienveillants ne produisent aucun effet, M. Beckford engage ses confrères à employer successivement les allocutions suivantes : « Je vous en prie, monsieur, arrêtez votre cheval. — Je vous en prie, arrêtez-vous. —Dieu vous bénisse! monsieur, arrêtez. —Dieu vous damne, monsieur, arrêtez votre cheval. » M. Nicholls avait un jour profité de la leçon de M. Beckford; mais le gentleman auquel il s'adressait prit la chose au sérieux : « M. Nicholls, s'écria-t-il, je ne suis pas venu ici pour être damné. — En ce cas, répliqua tranquillement M. Nicholls, retournez chez vous, et soyez damné. »

Un bon cavalier peut-il soutenir son cheval avec sa bride, l'empêcher de tomber quand il fait un faux pas, ou l'aider à s'enlever quand il veut sauter? Blaine et Nemrod n'hésitent pas à l'affirmer; mais le lieutenant colonel Greenwood, un des meilleurs cavaliers de la Grande-Bretagne, a publié il y a quelques années, un petit traité de l'équitation (1), dans lequel il émet et défend l'opinion contraire.

On entend souvent, dit-il, un cavalier assurer qu'il a enlevé

(1) *Hints on horsemanship*, by an officer in the household brigade cavalry. London, 1837.]

Digitized by Google

son cheval par-dessus une barrière, ou que son cheval aurait fait plusieurs chutes s'il ne l'eût pas soutenu. Il importe de relever cette erreur vulgaire, qui repose sur une impossibilité mécanique. Dix hommes pourraient sans doute, à l'aide d'un cric, soulever le poids d'un cheval; mais attachez ce poids à la faible rêne d'une bride de femme, une jeune amazone le soulèvera-t-elle de sa main gauche? Je ne le pense pas, bien qu'on le croie généralement..... Cette erreur à des conséquences fâcheuses : plus d'une fois un cavalier tourmente son cheval alors qu'il devrait au contraire l'abandonner entièrement à lui-même. En serrant sa bride et en lui causant une douleur plus ou moins vive à la bouche, il l'oblige à secouer en l'air la tête et le cou; il l'empêche, par conséquent, de choisir l'endroit où il doit poser le pied dans un passage difficile et sauter une barrière. Quand le cheval libre fait un faux pas, il baisse la tête et le cou. En effet, ses épaules se trouvent alors débarrassées d'une partie de leur poids, et il profite de cet instant pour tenter de se remettre debout. Le contraignez-vous en pareil cas à relever la tête et le cou, vous chargez ses épaules d'un poids inutile; en outre, vous retirez à ses jambes la force musculaire qu'il emploie pour faire un pareil mouvement.

Il y a donc impossibilité mécanique à soutenir un cheval lorsqu'il tombe. Je démontre cette vérité de la manière suivante :

Aucun corps ne peut être mis en mouvement sans une force étrangère, ou sans un point d'appui étranger : la force d'un cavalier n'est pas une force étrangère, puisqu'elle est employée entièrement sur le cheval; elle ne peut pas trouver un point d'appui étranger. Un homme assis dans une barque peut, à l'aide d'une rame, accélérer ou ralentir la marche de la barque, parce que sa force agit par cette rame sur l'eau, qui est dans ce cas un point d'appui étranger; mais s'il tirait violemment, dans un sens ou dans un autre, la chaîne attachée à l'extrémité de la barque, il n'obtiendrait plus les mêmes résultats, car il manquerait alors de la force et du point d'appui nécessaires.

Mais laissons là cette intéressante digression et revenons à nos renards ou plutôt à nos chasseurs, à M. Hansted, dont la noble conduite nous fera bien vite oublier les sottes bévues que nous avons reprochées à ses indignes confrères. M. Hans-

Digitized by Google

ted exerçait près de Newbury là profession de médecin. Un jour il donna l'ordre à son jardinier de tendre un piége dans son jardin pour s'emparer de quelques animaux malfaisants qui venaient la nuit manger ses fruits et ses légumes. Le lendemain matin cet homme apportait à son maître un beau renard qui avait une jambe cassée. « Malheureux, s'écria M. Hansted pourquoi ne m'avez-vous pas réveillé de meilleure heure? je lui aurais remis la jambe. » Le jardinier était stupéfait : « Il vaut mieux tard que jamais, dit le proverbe. » M. Hansted, pansa la pauvre bête, la soigna pendant plusieurs semaines comme le plus cher de ses malades; puis, quand il l'eut radicalement guérie, il lui rendit sa liberté, et quelques mois après il la tua de sa propre main à la fin d'une chasse magnifique.

« Je n'ai pas vu, disait souvent John Kemble, un amateur jouer assez bien la comédie pour pouvoir gagner treize shellings par semaine à Covent-Garden ou à Drury-Lane. Ainsi, malgré les éloges qu'il leur prodigue sous tous les rapports, Nemrod place toujours les plus fameux sportsmen de la Grande-Bretagne, le duc de Cleveland, M. Ralph Lambton, M. Nicholls, M. Musters et autres, bien au-dessous des veneurs de profession : « Il chasse bien pour un gentleman, » disait un piqueur célèbre en parlant de M. Ralph Lambton. Le duc de Cleveland donnait tous les jours, sans exception, leur ration à ses chiens; mais il est permis de douter qu'il exerçât sur eux une autorité égale à celle dont le nourrisseur (*feeder*) de sir Bellingham Graham nous fournit un exemple.

Il ouvre à deux battants la porte du chenil, raconte un témoin oculaire, et se tenant debout à une certaine distance, il appelle plusieurs chiens par leurs noms. Alors il se promène devant les auges, renvoyant à leur place habituelle les chiens qui ont suffisamment mangé. Pas un chien ne cherche à franchir le seuil de la porte. Ce jour-là, Vulcain, le chef de la meute, se trouvait près de la porte, attendant patiemment qu'on l'appelât. J'en fis la remarque à voix basse, mais il entendit son nom, et il accourut aussitôt lécher la main de sir Bellingham. Bien qu'il se trouvât

Digitized by Google

alors à quelques centimètres d'une auge remplie d'une pâtée odorante, il n'essaya pas d'y toucher. — Vulcain, lui dit son maître, vous n'avez rien à faire ici. Aussitôt il se retira, et il alla rejoindre ceux de ses compagnons qui étaient encore à jeun.

Une autre meute était tellement bien dressée, que, lorsque le veneur prononçait ce mot de *bitches* (chiennes), toutes les femelles sortaient des rangs et venaient auprès de lui.

Un bon veneur doit connaître non-seulement les noms et la physionomie de chacun des chiens de sa meute, mais ses forces et son caractère. Il faut aussi qu'il ait une voix forte, pure et mélodieuse. Enfin, pour rendre sa tâche moins pénible, il est nécessaire de donner aux chiens des noms faciles à prononcer. « Voulez-vous, dit l'auteur de l'article *hound* (chien) dans l'Encyclopédie britannique, voulez-vous donner des noms à vos chiens? choisissez de préférence des mots de deux ou de trois syllabes brèves, les spondées ne convenant nullement à un pareil usage. » Du reste les amateurs pourront consulter une liste de quatre ou cinq cents noms que M. Blaine a insérée dans son ouvrage. « Peut-être, dit Nemrod, nous fera-t-on un reproche de donner à des chiens des noms de femmes ; on aurait tort cependant ; car après une belle femme, il n'y a rien de plus beau sur la terre qu'une belle chienne. »

Nous ne saurions mieux terminer cet article, entièrement consacré aux *fox hunters*, que par les deux citations suivantes, qui en *deviendront pour ainsi dire la moralité*.

Si elle ne délivre pas l'Angleterre d'une grande quantité de bêtes malfaisantes, la chasse au renard produit du moins — à en croire ses plus fanatiques partisans — d'immenses résultats sociaux. D'une part, elle tend à niveler toutes les conditions; d'autre part, elle forme de braves et de vaillants soldats. « La chasse, dit Nemrod, est une espèce de fête saturnale, dans laquelle tous les rangs sont confondus, tous les priviléges cessent d'exister. Celui qui monte le meilleur cheval et qui est doué de la meilleure constitution occupe la première place pendant toute la journée. Un garçon boucher,

Digitized by Google

solidement assis sur son *pony*, peut jeter de la boue à la figure du premier duc du royaume. Tel est, bien qu'*on y fasse peu d'attention*, un des nombreux avantages dont jouit le peuple dans un pays de liberté. » Cédons maintenant la parole à un vieil écrivain : « Quel fantassin s'élance à l'assaut avec plus de courage que le jeune homme qui a depuis longtemps l'habitude d'escalader les fortifications des prairies ou des jardins ? quel cavalier maintient et dirige son cheval avec plus d'adresse et d'intrépidité au milieu d'une mêlée, que celui qui a passé sa vie à sauter des barrières, des fossés, des haies ou des murs ? Instruit par l'expérience, le chasseur de renards sait se tirer d'affaire dans les plus mauvais pas ; collines ou vallées, marais ou déserts, défilés ou précipices, rien ne l'arrête, rien ne l'effraye ; il est capable de supporter une longue fatigue ; il sait dresser une embuscade, surprendre l'ennemi, attaquer ou battre en retraite à propos. Que de fois le chasseur de renards n'est-il pas revenu dans ses foyers après avoir vaincu les ennemis de sa patrie ! Que de héros, héritiers de ses vertus et de sa valeur, n'a-t-il pas laissés en mourant à son pays ! »

(*Edinburgh Review.*)

Digitized by Google

Géographie Politique.

DES COLONIES ANGLAISES

CONSIDÉRÉES

COMME POSITIONS MILITAIRES.

Sixième article (1).

Le trident de Neptune est le sceptre du monde (2).

XIX. — POULO-PÉNANG.

Tirant une ligne de Trinquemale à environ dix-huit degrés plus loin de longitude est, nous arrivons à l'île de Poulo-Pénang, située à l'entrée septentrionale du détroit de Malacca et à peu de distance de la péninsule du même nom. Celui que les indigènes donnent à cette île vient du palmier qui produit l'arack, dont elle est couverte, et je l'ai adopté de préférence à l'appellation anglaise d'île du Prince de Galles; c'est le nom original.

La Compagnie des Indes-Orientales a au moins autant de droit que le roi d'Espagne à prendre la fameuse devise

In utrumque felix ;

car de ses vastes possessions, celles qu'elle n'a pas gagnées par la victoire elle les a acquises à titre de don gratuit, et c'est à ce titre qu'elle est devenue maîtresse de Poulo-Pénang.

(1) Voir les numéros de décembre 1841, février, mars, mai et juin 1842.

(2) Note du directeur. L'auteur anglais a jusqu'ici attribué à la Harpe ce vers de Lemierre, que ce poëte appelait le *vers du siècle*. Aussi un homme d'esprit impatienté dit-il un jour que Lemierre avait le vers solitaire.

Digitized by Google

L'histoire de cette île est quelque peu romanesque. Après être restée déserte et sans culture pendant des siècles, elle appartenait au roi de Quedah, dont la capitale était située sur le continent. En 1785, le capitaine d'un navire armé dans l'Inde vingt jeter l'ancre dans le port de Pénang pour y faire de l'eau. Pendant que ses matelots étaient occupés à remplir ses pièces, il imagina qu'il serait civil à lui d'aller présenter ses hommages à sa majesté le roi de Quedah. Or, tandis qu'il était allé faire ses révérences au petit lever ou *durbar*, la princesse de Quedah, soit curiosité, soit tout autre motif, s'arrangea pour voir le capitaine anglais, et à la première vue elle s'éprit d'une belle passion pour lui. Au lieu de dévorer ses sentiments et de cacher ses pensées, elle révéla l'état de son cœur à son papa, et lui, en honnête homme qu'il était, jetant un regard miséricordieux sur les passions de mademoiselle sa fille, consentit au mariage. Comme il ne savait pas ce que c'était que la diplomatie, il conta tout naïvement le cas au marin anglais, et lui offrit avec la main de sa fille la propriété de la belle île boisée où il avait laissé son navire à l'ancre.

Le galant marin, qui s'appelait Light, trouvant qu'une princesse avec une île était un assez bel établissement, accepta l'affaire, qui s'arrangea. Mais elle ne fut pas plus tôt conclue, que l'honorable Compagnie des Indes le força à lui livrer son île pour la somme de 30,000 £ (750,000 fr.). Malgré l'envie qu'il avait de garder son royaume pour lui, il fallut céder, et céder pour une somme qui ne représentait certainement pas un dixième de la valeur réelle de cette île. Cependant le transfert fut consenti par le roi de Quedah, qui céda lui-même à la Compagnie, et en l'année 1800, une certaine étendue de territoire sur la côte Malaie, vis-à-vis l'île de Pénang, depuis l'embouchure du Qualla-Madda jusqu'à celle du Krian, et long de trente-cinq milles sur une largeur moyenne de quatre. La Compagnie s'était d'abord engagée à payer pour la possession de l'île une rente annuelle de 6,000 dollars (31, 800 f.); cette rente fut portée ensuite à 10,000 (53,000 f.), lors de la concession du territoire continental, qui fut appelé

Digitized by Google

province Wellesley. Les mesures prises pour attirer des colons dans l'île et la défricher en ont aujourd'hui porté le nombre à plus de 60,000. Cette population est ce qu'on appelle en France *une macédoine*. On y trouve des gens de tous pays, des Arabes, des Arméniens, des Bengalis, des Battas, des Birmans, des Chinois, des Chalcas, des Caffres, des Chrétiens indigènes, des Malais, des Boujis, des Parsis, etc., etc., sans parler des Européens et des Cipayes. On y compte 1,300 criminels déportés des présidences, et employés là, comme à Singapore, aux défrichements. Une fois mis en valeur, le sol est très-riche, donnant en abondance tous les produits des tropiques. Parmi les plantes qui y croissent naturellement, on remarque ce jonc solide, souple et à nœuds, dont on fait des cannes si connues; on les appelle dans le pays juges de paix de Pénang, et si nos tribunaux avaient le talent de terminer les litiges soumis à leur sagesse aussi rapidement qu'on le fait avec ce produit du règne végétal de l'Orient, il n'y aurait pas lieu à augmenter le nombre de nos juges, comme on l'a fait encore récemment.

Le détroit qui sépare l'île du continent a environ deux milles de large, et on dit que les animaux le traversent assez souvent à la nage lorsqu'ils veulent changer d'air ou d'eau, pour le bénéfice de leur santé probablement. J'ai entendu raconter la merveilleuse histoire d'un terrible combat entre un alligator et un tigre. Une chaîne de montagnes nommées Tandjong lancent dans le détroit deux promontoires, sur l'extrémité de l'un desquels sont construites la capitale, appelée George-Town, et la citadelle, qui protége et défend le mouillage, lequel est sûr par toutes les saisons et par tous les vents. Le ciel, même au renversement des moussons, est toujours clair et serein dans ces parages; le vent n'y est jamais violent; et enfin Pénang est l'un des lieux les plus salubres de notre empire asiatique. Le détroit de Malacca, formé par la péninsule Malaie et l'île de Sumatra, est comme un entonnoir; il va sans cesse en se retrécissant du côté de son extrémité sud-est. A son extrémité nord est l'île de Pénang,

Digitized by Google

placée là comme une sentinelle pour garder le passage. En temps de guerre, une frégate et une corvette seraient plus que suffisantes pour le défendre et pour donner la chasse aux pirates qui souvent infestent ces mers.

Poulo-Pénang a été pendant longtemps un des principaux entrepôts du commerce de l'opium, le plus singulier sujet de guerre qu'on ait jamais vu. C'est pour le défendre que nous avons déjà enseveli bien des braves dans les rizières de Chusan, et c'est à cause de Poulo-Pénang qu'on a vu récemment plus d'un soldat chinois cuit en *papillote* dans ses habits de coton, à la sauce de pierres à fusil avec un *soufflé* de poudre à canon.

XX. — MALACCA.

Cette colonie, située sur la péninsule du même nom, entre Pénang et Singapore, a suivi le destin de la plupart des colonies asiatiques. Prise en 1511 sur les Malais par les Portugais, elle a été enlevée à ceux-ci en 1640 par les Hollandais. A notre tour, nous nous en sommes emparés en 1795 pour la rendre à la paix d'Amiens. Reprise par les Anglais en 1807, elle a encore été rendue aux Hollandais en 1815 ; mais enfin elle est retombée une troisième fois dans nos mains, en compensation de quelques établissements que nous avions formés à Sumatra et que nous avons abandonnés à la Hollande. L'importance de Malacca vient des riches mines d'étain qu'elle possède dans son voisinage. Elle n'a de valeur comme position militaire que parce qu'elle possède un excellent port et peut fournir de la viande et des provisions fraîches de toute espèce aux bâtiments qui viennent y mouiller. C'était le lieu de rendez-vous de l'expédition destinée contre Java, et pendant le temps de son séjour les 30,000 hommes qu'elle portait, matelots, soldats et suivants de l'armée, trouvèrent à s'y procurer tous les vivres dont ils pouvaient avoir besoin.

XXI. — SINGAPORE.

On nous parle de villes qui sortent de terre comme des

Digitized by Google

champignons dans les forêts de l'Amérique; ici nous voyons une grande ville sortie de l'eau en moins que rien, comme dirait l'Irlandais Paddy. C'est sir Stamford Raffles qui a été le fondateur de cet établissement. Jugeant parfaitement le grand avenir promis au commerce anglais dans l'archipel asiatique, il sentit le premier qu'après la restitution de Java aux Hollandais, un entrepôt nous deviendrait absolument nécessaire dans ces parages, et avec le coup d'œil du politique et du général, il arrêta ses regards sur cette île, alors presque inhabitée et à moitié ensevelie sous les eaux. Le résultat a justifié toutes ses prévisions. C'est en 1818 qu'on prit les premières mesures pour fonder un établissement dans cette île; mais c'est en 1820 seulement qu'elle fut déclarée territoire anglais. En 1825, la souveraineté de la Grande-Bretagne fut reconnue par une convention avec le roi de Hollande, et par un traité conclu avec le radja de Djihore, dont le territoire, situé à l'extrémité de la péninsule de Malacca, n'est séparé de Singapore que par un détroit qui, en certains endroits, n'a pas un demi-mille de large. On paye à ce dernier personnage une somme annuelle de 20,000 piastres (106,000 fr.) comme le prix de location des terrains. Lorsque les Anglais vinrent s'établir sur ce point, toute la population de l'île n'allait pas à plus de 150 Malais, moitié pirates et moitié pêcheurs; aujourd'hui elle dépasse 26,000 âmes. Toutes les productions du monde commercial se trouvent à Singapore; et quoique je ne doive peut-être pas en parler, on me permettra cependant de dire, pour rassurer les vieilles dames et les membres des sociétés de tempérance, que si nos relations avec Canton avaient dû cesser par suite de notre querelle à propos de l'opium, nous n'aurions pas eu à craindre une disette de l'herbe précieuse « qui excite le cerveau, mais qui n'enivre pas, » car les jonques chinoises nous en apporteraient à Singapore autant que nous voudrions, et presque sans augmentation de prix sur le cours de Canton. Sans compter les personnes amenées à Singapore par les jonques du commerce, on y compte encore une population fixe de 10,000 Chinois, la

Digitized by Google

meilleure et la plus utile race de colons, et que je voudrais bien voir introduire dans toutes nos colonies intertropicales, y compris les Antilles. Ce qui distingue cette île elle-même, c'est sa salubrité, surtout avec les causes qui sembleraient devoir agir en sens contraire. Une bonne partie du terrain n'est pas autre chose qu'une suite de marais d'eau douce ou salée, et à tel point que dans les faubourgs habités par les Chinois et les Malais, leurs huttes de bambou sont perchées sur des pilotis, de sorte qu'une partie de la population a l'air de dormir sur des échasses. Les marchands anglais, qui ont fait construire de très-belles maisons à l'est du port, ont eu soin de les établir sur des remblais de trois ou quatre pieds de haut pour se tenir les pieds secs. Il ne faut pas oublier que cette eau stagnante, mêlée de matières végétales en putréfaction, est soumise à l'action du soleil des tropiques. Sous une latitude où le thermomètre ne descend jamais au-dessous de 70° Fahrenheit (21°,11 centig.), la position insulaire de cet établissement ne suffit pas pour expliquer comment toutes ces causes d'insalubrité n'agissent pas sur les habitants; il doit y avoir encore d'autres raisons. Batavia, situé sous des conditions presque semblables, est regardé comme le tombeau des Européens; Chusan, situé sous le 32° de latitude nord, et couvert de rizières inondées, n'est pas moins insalubre que la capitale des établissements hollandais en Asie (1).

Si Singapore s'est, dès les premiers pas, élevé à une grandeur commerciale qui ne le cède qu'à celle de Bombay, il n'est pas moins important comme position militaire. J'ai comparé le détroit de Malacca à un entonnoir dont une des extrémités est occupée par l'île de Pénang; à l'autre, celle qui débouche dans les mers de la Chine, s'élève Singapore

(1) Note du rédacteur. La remarque du colonel Wilkie manque peut-être de justesse. Une enquête militaire semble prouver que la mortalité des troupes anglaises à Chusan doit surtout être attribuée à la mauvaise qualité des vivres qui leur furent fournis.

Digitized by Google

comme une sentinelle qui veille à l'entrée du détroit; en effet, les navires qui vont à l'est doivent nécessairement passer presque à portée de voix, à moins qu'ils n'allongent leur route d'un immense détour en passant par les détroits de la Sonde ou de Gospar, ou par celui qu'on appelle le passage de Caramatto; et même alors, quand ils mettent le cap au nord, sont-ils obligés de passer à portée de notre garnison. La seule route qui permette d'éviter Singapore est celle qui suit l'immense et difficile navigation du détroit de Macassar pour aller ensuite, à travers les écueils et les bas-fonds dont cette mer est toute parsemée, passer au nord de Bornéo.

Singapore était le lieu de rendez-vous de l'expédition dirigée en 1840 contre la Chine, et ce n'est pas trop de dire qu'il commande la navigation des mers de la Chine d'une manière beaucoup plus efficace que Gibraltar celle de la Méditerranée, ou Malte celle du Levant. En temps de guerre, une frégate et un bateau à vapeur seraient ordinairement plus que suffisants pour répondre de la sécurité de ces mers, aujourd'hui surtout où il n'y a plus, à l'est du cap de Bonne-Espérance, d'autre point que Bourbon ouvert aux flottes de l'ennemi; et on sait quelle est la valeur de cette île comme établissement maritime (1). Si, par hasard, une expédition importante arrivait dans les mers de l'archipel indien, Trinquemale nous fournirait les moyens de renforcer nos escadres, et de Singapore nous dominerions toutes les îles voisines comme déjà nous les dominons de fait. En temps de paix, deux ou trois bateaux à vapeur armés pourraient être employés sur ce point avec grand profit, pour en faire le relevé hydrographique, qui n'a pas encore été fait, que je sache, et pour y protéger le commerce. Tout en poursuivant leurs travaux scientifiques, ils pourraient tenir l'œil ouvert sur les pirates malais; et pour ce double dessein, des bateaux en fer, tirant peu d'eau, seraient les plus utiles.

(1) Note du rédacteur. Le colonel Wilkie semble oublier les ports hollandais de Java, Sumatra, etc.

Digitized by Google

On connaît assez aujourd'hui les proas des Malais pour que je n'aie pas besoin d'en faire la description ; ce sont de longs bateaux construits surtout pour la marche et qui bordent vingt ou trente avirons. Ils portent aussi une voile latine ; mais ils se comportent assez mal sous voiles, et dans cette position ils ne peuvent résister ni à une rafale ni à une brise un peu fraîche. Mais dans ces latitudes où les calmes règnent presque éternellement, ces proas sont très-dangereuses à rencontrer pour des bâtiments mal armés ou qui ne se tiennent pas assez sur leurs gardes. Par des brises légères, avec la mer calme, elles ont bientôt distancé tous les bâtiments de guerre, et c'est en vain que nos canots essayent de leur donner la chasse. Mais aujourd'hui elles ont trouvé leurs maîtres. Il n'est pas de poissons volants qui soient plus effrayés de l'approche d'un dauphin ou d'un bonite que ne le sont les pirates malais à la vue d'un monstre marin tel qu'un bateau à vapeur tirant peu d'eau : toutes leurs ruses et tous leurs subterfuges ne leur seraient d'aucun secours contre un ennemi qui les poursuit sans jamais se fatiguer. La moitié de leur terreur doit s'attribuer à l'ignorance où ils sont de la nature des forces dirigées contre eux.

Il n'y a pas à s'y tromper, la plus grande partie de nos succès contre les Birmans est due au prestige du bateau à vapeur que nous avions sur l'Irawaddy. Les bateaux de guerre des Birmans sont peut-être les meilleurs et les plus fins de leur espèce ; beaucoup d'entre eux bordent jusqu'à cent grands avirons maniés chacun par deux rameurs, et ils pouvaient au premier instant distancer le bateau à vapeur ; mais les muscles et la force des hommes ne pouvaient pas tenir longtemps contre la persévérance du piston ; et ils finissaient par renoncer à la lutte, car ils ne comprenaient pas la raison d'existence de ce mouvement perpétuel : idolâtres qu'ils sont, ils avaient imaginé que cette machine flottante avec sa cheminée n'était rien moins que le Dieu des Anglais qui venait les combattre en personne. Ils en étaient si bien persuadés, qu'après la conclusion de la paix, lorsque tout fut arrangé,

Digitized by Google

on eut toutes les peines du monde à décider deux chefs birmans à venir visiter le bateau à vapeur. Lorsqu'ils arrivèrent à l'échelle, comme on éteignait les feux, on lâcha la soupape pour débarrasser la chaudière de la vapeur qu'elle contenait encore; le sifflement de la vapeur les effraya tellement que rien ne put les décider à monter l'échelle et à s'aventurer sur le pont; ils étaient convaincus que le Dieu des Anglais était irrité de leur présence et avait témoigné son mécontentement par ce bruit effrayant.

En parlant des pirates malais, il ne faudrait pas imaginer que toute cette race est adonnée à la piraterie; en réalité, elle n'est exercée que par des fragments de tribus. Les Malais ont été jadis une nation puissante, ou, si l'on veut, une puissante confédération de tribus, et par le nombre ils sont encore redoutables. Sumatra et Java ont été le berceau de cette race, et c'est de là qu'elle s'est répandue dans toutes les îles des mers de l'Inde. Il est vraisemblable aussi qu'elle a formé la base de la population de la Polynésie, et même qu'elle s'est établie jusque sur les côtes orientales de l'Amérique du Sud. Au commencement du treizième siècle, une émigration partie de Palemberg, dans l'île de Sumatra, alla fonder une colonie dans la presqu'île de Malacca, qui a donné le nom générique de Malais à toute la race, quoiqu'elle ne soit pas aborigène de ce pays.

Sous leurs rois de Java et de Sumatra, les Malais étaient un des peuples importants de l'Asie. Ils avaient une langue écrite et soumise à des règles grammaticales; quelques livres écrits dans cette langue se trouvent dans les bibliothèques des personnes qui s'occupent de littérature orientale. Les plus célèbres sont la « Couronne des sultans, » par Bakhory de Djohor; la « grande Chronique des rois de Java, » et le poëme de « Kiri Tambouhan. » Quand les Portugais arrivèrent en Asie, ils mirent à profit les querelles intestines des radjas. *Divide et impera*, fut la devise de leur politique. Ils les armèrent les uns contre les autres et produisirent une foule de petites guerres. A la suite de ces démêlés sanglants, quelques tribus furent vendues en esclavage, d'autres émigrèrent, et si la plus

Digitized by Google

grande partie resta dans ses îles ou sur la péninsule, la société cependant était brisée; la partie la plus dangereuse de la population, celle qui comprenait tous les esprits inquiets et turbulents, se confia à « l'azur profond des flots » pour y chercher sa vie dans des œuvres de meurtre et de rapine.

On trouve des Malais sur toutes les côtes de l'Inde; dans toutes ses îles ils y sont aussi nombreux que les juifs en Europe. Il n'est pas un de nos établissements maritimes, depuis le Cap jusqu'à Singapore, qui ne compte quelques habitants de cette race; ils y exercent les métiers de revendeurs, de marchands d'objets d'occasion, d'œufs, de volailles, et, en général, de toutes les denrées pour l'approvisionnement des navires. Quelquefois nous les avons employés comme soldats; nous les avons toujours trouvés braves et fidèles, et il y aurait avantage à s'en servir, si leur esprit vindicatif, le trait le plus caractéristique de toute la race, ne rendait pas fort difficile l'art de les faire vivre avec des hommes de race différente. On dit que ni le temps ni la distance ne peuvent affaiblir cette malheureuse passion des Malais, et qu'ils déploient souvent pour assouvir leurs vengeances un raffinement d'adresse et de persévérances incompréhensibles dans les froides régions du Nord. On me permettra d'en citer de mémoire un exemple emprunté au livre de Barrow sur le Cap de Bonne-Espérance.

Un marchand hollandais avait acheté comme esclaves un jeune garçon et une jeune fille de race malaise. Il avait fait apprendre au premier le métier d'ébéniste, et à la jeune fille les travaux d'aiguille qu'on apprend à son sexe. Ils devinrent tous les deux si habiles, que leur maître, après avoir profité pendant plusieurs années du fruit de leur travail, promit un jour au jeune homme, dans un accès de générosité, de lui donner la liberté à une époque déterminée. Le temps arrivé, il manqua à sa parole, et en renvoya indéfiniment l'accomplissement. Le Malais attendit patiemment pendant deux ans l'effet de cette promesse trompeuse; mais à la troisième année, se voyant aussi loin que jamais de la liberté, il prit son parti.

Digitized by Google

Un jour, il monta dans l'appartement occupé par sa compagne d'esclavage, et il la tua de sang-froid. Quant à lui, il n'essaya pas même de se sauver. Questionné dans sa prison sur les motifs qui avaient pu le conduire à commettre ce crime, il répondit qu'après avoir longtemps médité sur le moyen de se venger de son maître, il avait fini par se décider à tuer sa compagne d'esclavage. En tuant son maître, il ne l'eût fait souffrir qu'un moment; mais en assassinant son esclave favorite, crime pour lequel il savait qu'il serait pendu, il enlevait à la fois au vieil avare les deux sources de son bien-être, lui laissant le regret d'avoir manqué à sa parole, regret qui finirait peut-être par le conduire lentement au tombeau.

XXII. — HONG-KONG.

En quittant les côtes de Malacca, il serait peut-être naturel de s'arrêter quelques instants à Java, à Banda, à Amboyne, îles qui ont été pendant quelques années occupées par les troupes anglaises. Mais cela nous entraînerait peut-être trop loin, et je prierai le lecteur de vouloir bien repasser la ligne avec moi sans craindre le rasoir du barbier de Neptune, et de faire voile pour la nouvelle acquisition que nous avons faite dans les mers de la Chine, quoique nous possédions encore bien peu de renseignements sur Hong-Kong, et qu'il nous soit par conséquent bien difficile d'estimer sa valeur.

Il semble que ce soit une ironie des Chinois de nous avoir cédé la possession d'une île située dans un groupe qui porte le nom peu honorable de *Ladrone*. De ces îles *des Voleurs*, Hong-Kong est la plus septentrionale, et celle qu'on appelle les Oreilles d'âne est la plus méridionale. Le groupe est très-considérable, et les îles qui le composent remplissent le golfe dans lequel vient se jeter la rivière de Canton. Les Portugais ont changé presque tous les noms chinois, et nous avons adopté le plus souvent les substitutions qu'ils ont faites : ainsi les îles Pescadores dans le détroit de Formosa et le nom de cette île elle même, ainsi le Tigre et son embouchure la

Digitized by Google

Bocca-Tigris. Il est singulier que nous, Anglais, qui aimons tant les monosyllabes, nous ayons préféré les noms si longs des Portugais aux noms beaucoup plus doux et plus courts des Chinois.

Pour revenir à Hong-Kong, voici ce qu'en raconte un voyageur qui l'a visité récemment :

« L'île de Hong-Kong est éloignée à l'est de Macao d'environ quarante-cinq milles, et à cent vingt milles sud-est de Canton. Elle est séparée du continent par un détroit qui dans plusieurs endroits n'a pas trois quarts de mille de largeur. Dans le sens de sa plus grande longueur, de l'est à l'ouest, l'île a environ huit milles sur deux milles et demi à trois milles de large. Ses côtes sont dessinées par des hauteurs dont quelques-unes se projettent dans la mer, où elles forment plusieurs petites baies. Le sol est très-montueux, on devrait presque dire montagneux, mais très-peu boisé. Ces montagnes sont formées de bases granitiques qui souvent sortent en saillie sur leurs flancs; dans les intervalles de ces rocs dépouillés on trouve du gazon et des arbustes que les Chinois brûlent à l'automne; ces incendies, vus de la mer, présentent un spectacle très-curieux pendant la nuit. Sur le côté oriental de l'île qui fait face au continent, s'ouvrent de petites et étroites vallées cultivées avec ce soin minutieux et cette patience infatigable dont les Chinois seuls semblent être capables. La principale de ces vallées est située précisément en face de la ville de Cow-Loun sur le continent. Cette vallée elle-même n'a qu'une ouverture très-étroite du côté de la mer, obstruée par un immense rocher détaché des montagnes voisines, mais dont l'industrie chinoise a su tirer merveilleusement parti. Au sommet, ils ont creusé un réservoir où ils conduisent l'eau des montagnes voisines par de simples tuyaux de bambou, et de là ils la dirigent, selon leurs besoins, dans les parties basses de la vallée, qui autrement serait restée stérile et désolée.

Cette vallée est certainement la plus populeuse, la plus pittoresque et la mieux boisée de toute l'île. Dans peu d'années, sans doute, à côté des toits bleus, sculptés à leurs

Digitized by Google

extrémités et ornés de ces dauphins et de ces dragons que prodigue l'architecture chinoise, on verra s'élever les comfortables villas des Anglais. Ce n'est pas là cependant que seront fondés les premiers établissements; ce lieu est trop éloigné de la baie principale située sur la côte occidentale de l'île dans la partie la plus stérile, la plus aride et la plus triste de Hong-Kong; mais la baie elle-même est une des plus magnifiques de la Chine. Elle peut contenir un nombre infini de navires; elle possède un excellent mouillage abrité contre les vents du nord-est et contre les violents typhons qui pendant la mousson du sud-ouest causent tant de sinistres dans ces parages. Pendant mon séjour à Hong-Kong on ressentit dans le golfe un de ces redoutables coups de vent dont nous nous aperçûmes à peine.

» La plage de cette baie est basse, bordée de bas-fonds, et en somme très-peu commode pour le batelage; mais le remède à ces inconvénients se trouve heureusement sous la main. L'ossature de l'île lui perce la peau en trop d'endroits sous forme de rocs détachés, et en quelque sorte tout préparés, pour qu'on n'ait pas l'idée et les moyens de construire à bon marché des môles, des quais, etc. De plus, dans la baie qui fait face à Cow-Loun, et pour ainsi dire sous la main, se trouvent de magnifiques carrières de pierre qui ne sont séparées de la grande baie que par une étroite langue de terre. Sur ce point s'élevaient les huttes de quelques charpentiers chinois qui gagnaient leur vie à réparer les embarcations des navires anglais ou américains employés à la contrebande de l'opium. Quelque temps avant la cession de l'île, ces huttes furent détruites par les mandarins, et les habitants expulsés en punition de l'assistance qu'ils avaient donnée aux barbares. Avant l'établissement des Anglais, et lorsque la grande baie n'était encore occupée que par les navires chargés d'opium, cette même langue de terre servait de lieu de rendez-vous et en quelque sorte de bourse aux capitaines des navires mouillés en rade. »

Le port de Hong-Kong n'a commencé à être fréquenté

Digitized by Google

par les contrebandiers qu'après qu'ils eurent été chassés de Cap-Sing-Momu, mouillage à neuf milles et au nord de Macao, sur lequel les Chinois ont établi des batteries dans ces derniers temps. L'importance commerciale que pourra prendre l'établissement de Hong-Kong dépendra donc principalement du traité à intervenir avec les Chinois, et surtout de la manière dont ses stipulations seront observées; mais même en admettant que sous ce rapport tout s'accomplisse de la façon la plus satisfaisante, il est douteux que les avantages à espérer puissent compenser les dépenses, les peines, les pertes et surtout l'effusion de sang que cette guerre nous aura coûtées.

Il n'en est pas de même au point de vue militaire. J'ai déjà montré, dans les précédents articles, comment nous avons investi, dans nos positions militaires, les continents de l'Europe et de l'Afrique. Notre ligne de blocus asiatique, qui commence dans l'ouest à Aden, se complétera de la manière la plus avantageuse sous tous les rapports par notre établissement à Hong-Kong. Avec une escadre dans son port, nous commandons tout le commerce de la Chine; nous avons l'œil sur les Philippines, sur les îles orientales de Lou-Chou, sur celles du Japon; enfin, avec Singapore et Hong-Kong, toute la navigation des mers de la Chine est sous notre contrôle. Quoique l'acquisition d'une île que nous aurions toujours pu prendre en dix minutes semble une faible indemnité pour les dépenses et les peines de notre expédition, c'est cependant un avantage réel de l'avoir obtenue par un traité, car les Chinois n'auront plus rien à voir dans ce qu'il nous plaira d'y faire. Nous pourrons à loisir en faire une position militaire d'une grande importance, y concentrer d'importantes ressources pour nos opérations futures. L'indigne perfidie dont les Chinois ont toujours fait preuve jusqu'ici dans nos rapports avec eux doit nous faire prévoir la nécessité d'en être souvent réduits avec eux à la *ratio ultima regum*. Toutefois, en faisant la guerre à cette race si peu guerrière, il doit naître dans

Digitized by Google

l'âme de tout véritable militaire un sentiment de profonde commisération pour un peuple presque incapable de résistance; et cependant son ignorance des lois de la guerre, telles que les observent les peuples européens, l'horrible coutume qu'il a de ne pas faire de prisonniers de guerre, nous mettent dans la nécessité de ne jamais accorder de quartier, c'est-à-dire de tuer les malheureux Chinois comme des moutons. Une autre considération ne fait pas naître des idées moins affligeantes : la masse du peuple, qui, dans toutes les opérations militaires, est la véritable victime, n'a pas la moindre idées des motifs pour lesquels nous lui faisons la guerre; elle n'a pas de cause réelle d'antipathie pour les étrangers; ce n'est qu'un troupeau d'esclaves obéissant passivement au plus bizarre et en apparence au plus durable despotisme qu'on ait jamais vu. Aussi, combien doit-il être pénible de ruiner une race si peu résistante! Les missionnaires chrétiens, qui ont entrepris d'arracher ce peuple à son idolâtrie, auraient dû être des quakers. L'espèce de gens qu'on appelle en Chine des soldats semblent avoir la même manière de penser que ces disciples de William Penn; le peu de courage qu'ils ont n'est qu'un courage passif, et produit par l'enivrement de l'opium, comme on l'a vu à l'attaque des forts du Bogue. Aussi semble-t-il que le frère du soleil et cousin de la lune a de bien singulières idées politiques lorsqu'on le voit priver ses soldats du seul stimulant qui puisse les faire tenir devant l'ennemi. Sans doute, on a raison de croire qu'une armée européenne, composée de vingt mille hommes de toutes armes, assez heureuse pour conserver sa santé et sa discipline, et fournie d'ailleurs des munitions nécessaires, ne se ferait qu'un jeu de la conquête de la Chine entière, si vaste qu'elle puisse être.

Il est fort difficile de savoir encore quelle sera la nature ou l'importance des établissements militaires que nous formerons à Hong-Kong. Sans doute, la plus simple fortification qu'on puisse imaginer, le plus faible bockhaus suffirait pour tenir en respect toutes les armées chinoises; mais, dans le cas

Digitized by Google

d'une guerre avec une puissance européenne, il faudrait prendre plus de précautions. Selon toute probabilité, la langue de terre qui forme le côté sud-est de Tytam, nom du grand port de Hong-Kong, recevra l'arsenal et les constructions maritimes ou militaires ; on devra alors élever à son extrémité un fort qui défendrait en même temps l'entrée de la rade.

Le L. Colonel WILKIE.

(*United Service Journal.*)

Digitized by Google

Littérature.

POÉSIE.

LE POETE. — LADY CLARE ET LORD RONALD. — LES DEUX SOEURS. — UN TABLEAU. — L'AMOUR ET LA MORT. — LA PARTIE SUR L'HERBE.

Nous avons, dans la livraison du mois d'août dernier, inséré quatre petits poëmes de M. Alfred Tennyson, traduits littéralement en prose, et, dans une note, nous disions que ce poëte était surtout remarquable par ses poésies lyriques. Quelques-uns de nos lecteurs (de ces lecteurs qui portent à leur Revue cet intérêt d'anciens abonnés, équivalant presque à une collaboration quand il se traduit en bons conseils qu'un directeur est trop heureux de recevoir de temps en temps), quelques-uns de nos lecteurs, se rappelant avoir vu quelquefois dans la *Revue Britannique* des fragments en vers qui prouvent que nous avions et que nous avons encore des poëtes parmi nos rédacteurs, nous ont écrit que c'eût été le cas d'essayer au moins de faire connaître par une version plus poétique le nouveau poëte qu'on leur révélait. Nous aurions pu répondre par des objections assez plausibles, discuter sur la question générale des traductions en vers ou en prose, éluder en un mot la difficulté; nous avons préféré nous soumettre, en choisissant même six poëmes nouveaux aussi variés que possible par le sujet, la couleur et le rhythme, une ode,— deux ballades,— un petit tableau, — une allégorie — et une églogue moderne dans laquelle M. Alfred Tennyson remplace Corydon et Tircis par deux jeunes gens en frac faisant un *pique-nique*, ne se contentant pas, véritables Anglais de 1842, des produits classiques de la Pomone virgilienne, ni de l'eau des fontaines limpides, mais étalant sur l'herbe un prosaïque pâté de lièvre,

Digitized by Google

l'arrosant de cidre de Devonshire, et, au lieu de chanter les *forêts* pour le *consul*, les chantant pour le sheriff,

..... Arcades ambo,
Et cantare pares et respondere parati.

Nous ne garantissons pas à nos lecteurs indulgents et bénévoles que nous ayons été également fidèles à notre auteur dans ces six morceaux. Mais aussi nous citerons franchement en note quelques vers du texte, tantôt pour faire voir notre exactitude littérale, tantôt pour justifier l'impossibilité de rendre vers pour vers, trop heureux de conserver l'idée.

Maintenant sommes-nous contents nous-même de cet essai? — Jusqu'à un certain point; un peu plus de l'ode, que nous avions crue peut-être plus difficile à imiter, que de la grande ballade, qui nous semblait presque plus facile à rendre en vers qu'en prose, et à laquelle nous n'avons pu même conserver sa coupe en stances de quatre vers.

Nous ajouterons encore que, comme nous nous y attendions, la *Quarterly Review* vient de consacrer un grand article aux deux volumes de M. Alfred Tennyson, et malgré quelques sévérités de plus ancienne date, cette Revue convient de bonne foi que l'Angleterre a enfin un poëte qui est digne de succéder à lord Byron. Nous ne renonçons pas à publier un jour cet article, ne serait-ce que pour indemniser M. Alfred Tennyson de l'essai de traduction à la fois téméraire et timide que nous donnons aujourd'hui.

LE POETE.

ODE.

De ses feux les plus purs le soleil ceint sa tête
Quand un poëte a vu le jour.
Monarques, redoutez la haine du poëte;
Femmes, recherchez son amour.

Dans la vie et la mort pour lui point de mystère;
Jusqu'aux enfers plongent ses yeux;
Dieu, pour lui révéler l'éternelle lumière,
Déchire le voile des cieux.

Digitized by Google

Sur les monts, sur les flots, pour nous quand tout résonne
Comme un murmure ou comme un bruit,
Pour nous quand l'oiseau chante et l'insecte bourdonne,
C'est un langage qu'il traduit;

Langage aux mille échos que le noble interprète
Explique au profane étonné,
Langage qu'à son tour la nature répète
Au cœur par sa verve entraîné.

Car l'âme du poëte incessamment féconde
Est semblable à ces belles fleurs
Jetant à tous les vents leur graine vagabonde,
Peuplant le désert de leurs sœurs (1).

Ainsi, quand le poëte a parlé, l'espérance
Sème au loin ses étoiles d'or,
La terre rajeunie est un jardin immense,
A l'Éden l'homme croit encor (2).

Préjugés du vieux temps, noirs fantômes, arrière!
Voici le jour de vérité;
A la voix du poëte, arborant sa bannière,
Répond la sainte LIBERTÉ!

(1) Like the arrow-seeds of the field-flower,
The fruitful wit
Cleaving, took root and springing forth anew
Where'er they fell, behold
Like to the mother-plant, in semblance grew
A flower all gold.

(2) Heaven flow'd upon the soul in many dreams
Of high desire
— Thus truth was multiplied in truth, the world
Like one great garden show'd
And thro' the wreaths of floating dark upcurl'd
Rare sunrise flow'd.

Digitized by Google

Sœur des anges, salut!... On dirait qu'autour d'elle
Rayonne un magique flambeau;
Mais, au lieu d'éblouir, cette aurore nouvelle
Des yeux fait tomber un bandeau.

Le sang ne souille pas l'hermine éblouissante
De son blanc manteau virginal,
Où sa main a brodé sur la frange flottante
Un nom aux seuls tyrans fatal :

SAGESSE! nom sacré qui prouve l'origine
De la fille de l'Eternel!
Aussi la foudre suit sa parole divine
Comme elle suit l'éclair au ciel.

Son bras vengeur soulève une horrible tempête,
Du fourreau sans tirer l'acier;
Il lui suffit des mots écrits par le poëte
Sur une feuille de papier (1).

LADY CLARE ET LORD RONALD.

BALLADE.

I.

Ils avaient les mêmes aïeux,
Le même jour vit leur naissance;
Ils s'aimaient, orphelins tous deux,
Ils s'aimaient depuis leur enfance.
Préparez-vous, bon chapelain : —
Grande fête dans le village :
Sonnez les cloches, sacristain,

(1) ..... No sword
Of wrath her right arm whirl'd,
But one poor poet's scroll, and with *his* word
She shook the world.

Digitized by Google

Pour célébrer ce mariage;
Lady Clare épouse demain
Lord Ronald, son jeune cousin.

Devant le miroir elle admire
L'éclat de ses nouveaux atours,
Et se dit, avec un sourire:
« Ronald m'adorera toujours.
Il ne m'aima que pour moi-même,
Non pour mes châteaux et mes bois;
C'est ainsi qu'à mon tour je l'aime
Et le préfère aux fils des rois. »
Puis s'adressant à sa nourrice :
« Quelle est ta tristesse aujourd'hui?
Lui dit-elle, ma bonne Alice,
Douterais-tu de moi... de lui?
Mais non, c'est toi, qui la première
M'appris notre tendre secret;
Je croyais l'aimer comme un frère...
Son amour était si discret!
Près de moi quand chacun partage
Mes espérances de bonheur,
Ta tristesse est un noir présage
Qui déjà me glace le cœur.
Conviens-en, allons, sois sincère,
Je devine... un souci jaloux
Te fait craindre que mon époux
Ne me fasse oublier ma mère...
Ne l'es-tu pas? Ce nom si doux!
Il t'est bien dû; Ronald, j'espère,
Te le dira... Des pleurs! pourquoi?
Réponds, mon Alice fidèle.
— Ah! s'il savait, répondit-elle,
Tout ce qu'Alice fit pour toi!
— Achève; plus je te regarde,
Et plus redouble mon effroi.

Digitized by Google

Parle. — Demain. — Non, il me tarde
De tout savoir... cède à mes vœux!
Ma mère!... Alice, je le veux!
— Apprends donc tout, fille trop chère :
Tu n'eus d'autre mère que moi!...
Écuyer croisé pour sa foi,
Quand tu naquis, ton pauvre père
Tombait sur la terre étrangère
Avec son seigneur suzerain,
Et bientôt notre châtelaine
Fut mère aussi; mais, sur mon sein,
L'héritière de ce domaine,
Pendant la nuit, mourut soudain...
Je la remplaçai par ma fille...
Lord Ronald, comme elle orphelin,
Est le dernier de la famille...
Ma fille, en lui donnant ta main
Je lui rendrai son héritage...
Toutes mes craintes vont demain
Cesser par votre mariage. »

. . . . . .

« Ma mère!... ah! puis-je l'accuser?
Je n'ose... mais de l'artifice,
Si je me tais, je suis complice;
L'honneur le veut, il faut l'oser. »
Un instant, elle hésite encore;
Mais en vain Alice l'implore,
Elle rejette avec dédain
Toute cette riche parure
Dont elle avait orné son sein,
Ses cheveux, ses bras, sa ceinture.
« Ma fille! au nom de ton amour,
Garde mon secret... un seul jour!
De douleur veux-tu que je meure? »
Elle ne répond pas et pleure.

Digitized by Google

II.

En simple fille du hameau,
Mais, sous ce costume nouveau,
Jolie encor, la châtelaine,
Quand le jour vient de poindre à peine,
Sort du château, d'un pas furtif,
Les yeux baissés et l'air pensif.
La voilà déjà dans la plaine.
Quelqu'un l'aperçoit et la suit
D'un œil curieux, marchant sans bruit.
— C'est elle : — « Bergère jolie,
Qui vous fit lever si matin?
Serait-ce le berger Lubin,
Qui vous attend dans la prairie ? »
Elle s'arrête à cette voix
Beaucoup plus tendre que moqueuse;
« Mais est-ce bien vous que je vois,
Ma châtelaine matineuse?
Poursuit Ronald. — Monseigneur, oui,
...Ne m'appelez plus châtelaine,
Je n'ai plus rien;... de ce domaine
Vous êtes seul maître aujourd'hui. »
Elle dit toute son histoire :
Ronald sourit : « Je dois vous croire,
Répondit-il; mais dans vos yeux
Je vois à vos pleurs, ma bergère,
Qu'à tous mes serments d'amoureux
En retour vous ne croyez guère.
J'aurai donc de la foi pour deux;
Pour prix de cette foi sincère,
Bien plus que vous je suis heureux!
Je n'avais plus que des aïeux,
Je vais vous devoir une mère!

Digitized by Google

LES DEUX SOEURS (1),

BALLADE.

Ma sœur, ma compagne fidèle,
Ma pauvre sœur! qu'elle était belle!
(L'ouragan ébranle la tour.)
Le comte vint, parla d'amour,
Et ma sœur crut à sa constance.
— Beau comte, craignez ma vengeance!

Elle mourut, sur son blason
Laissant la tache de sa honte;
Pour châtier la trahison,
Je feignis d'adorer le comte:
Il était beau comme l'amour.
(L'ouragan ébranle la tour.)

Beau comte, je veux être à vous;
Venez ce soir au rendez-vous.
(Dans le ciel mugit la tempête.)
Il vint, il reposa sa tête,
Après le banquet, sur mon sein,
Et sa main était dans ma main.

Mon baiser ferma sa paupière:
Qu'il était beau!... Ma pauvre sœur,
A-t-il aussi séduit mon cœur?

(1) Dans chaque stance de l'original est reproduit avec quelques variantes ce vers :

The wind is howling in turret and tree.

Le vent mugit dans la tour et l'arbre....

« Cette ballade appartient, dit la *Quarterly Review*, à des *mœurs* et à des *sentiments* qui n'existent pas dans la société actuelle. » Elle fait contraste à *Lady Clare*, sujet dont on a pu faire un roman moderne : *The inheritance*, par Mrs. Ferriar.

Digitized by Google

Non, non, ma haine reste entière,
Quoiqu'il soit beau comme l'amour.
(L'ouragan ébranle la tour.)

Voici l'heure de la vengeance,
Ma sœur, je te joins en enfer!
Bientôt je me lève en silence,
Armant ma main droite du fer;
Pendant que le beau comte rêve,
Dans son cœur j'ai plongé mon glaive.

Qu'il était beau dans le trépas!
Je l'admire et ne frémis pas;
Je l'enveloppe d'un suaire,
Et le porte aux pieds de sa mère.
Il était beau comme l'amour.
(L'ouragan ébranle la tour.)

UN TABLEAU.

Deux enfants qui venaient de deux hameaux voisins
Jouer et folâtrer dans les mêmes jardins;
Elle et *lui* réunis plus tard dans une fête;
Deux amants sous l'ormeau parlant en tête-à-tête;
Deux cœurs fondus en un par l'ardeur de l'amour;
Deux tombeaux que l'église abrite sous sa tour,
Ornés de vert gazon, arrosés par la pluie;
Deux orphelins laissés dans le même hameau...
D'heure en heure la vie
Nous offre ce tableau (1).

(1) Les exigences de la versification ont forcé de terminer cette traduction par deux vers de six : d'ailleurs la pièce est traduite si littéralement et elle est si courte, que nous pouvons la citer tout entière :

Two children in two neighbouring villages
Playing mad pranks along the heathy leas;
Two strangers meeting at a festival;
Two lovers whispering by an orchard wall;
Two lives bound fast in one with golden ease;

Digitized by Google

L'AMOUR ET LA MORT.

Dans un jardin l'Amour errait parmi les fleurs,
Respirant leurs parfums, admirant leurs couleurs;
Au détour d'un sentier tout à coup il rencontre
La Mort, qui, sous un if, triste et fière se montre.
Elle lui dit : « Va-t'en, je règne dans ces lieux! »
L'Amour a peur; il pleure, et vole vers les cieux.
Mais avant de partir : « Oui, cette heure est la tienne,
Répond-il, et tu peux parler en souveraine;
Car la Mort de la vie est l'ombre; en vain le jour
Eclaire ce grand arbre, il fait sombre à l'entour.
Ainsi l'Eternité produit sous sa lumière
La vie avec la mort, son ombre sur la terre;
Mais l'ombre doit cesser quand l'arbre tombera,
Et ce sera l'Amour qui toujours régnera (1). »

LE DINER SUR L'HERBE.

ÉGLOGUE MODERNE.

« L'hôtel du *Taureau noir*, celui de la *Toison*,
Sont pleins... allons, ami, dîner sur le gazon.

Two graves grass-green beside a gray church tower,
Wash'd with still rains, and daisy-blossomed;
Two children in one hamlet born and bred; —
So nurse the sound of life from hour to hour.

(1) La pièce précédente est très-admirée par la *Quarterly Review*, et celle-ci par la *Westminster*; il y a quatorze vers dans l'original : voici les neuf derniers vers :

« You must begone, » said Death, « these walks are mine.
Love wept and spread his sheeny vans for flight;
Yet here he paused, said : « This hour is thine :
Thou art the shadow of life, and as the tree
Stands in the sun and shadows all beneath,
So in the light of great eternity
Life eminent creates the shade of Death;
The shadow passeth when the tree shall fall,
But I shall reign for ever over all. »

Digitized by Google

— Volontiers, » dit Francis, mon joyeux camarade,
Qui venait d'amarrer notre nef dans la rade,
Et portait à son bras un assez lourd panier,
Contenant le festin dans son ventre d'osier.
Le peuple, de la foire admirant les merveilles,
Bourdonnait sur les quais comme un essaim d'abeilles.
Nos coudes dans ses rangs se firent bientôt jour;
Puis, gagnant la campagne au moyen d'un détour,
Nous laissâmes à droite et la plage et ses sables.
Après avoir marché sous un berceau d'érables,
Nous vîmes devant nous, à cent pas du chemin,
Du cottage d'Audley le champêtre jardin :
Là, sur un tertre vert, Francis étend la nappe,
Beau linge damassé d'où maint chevreuil s'échappe,
Suivi par maint chasseur et maint ardent limier.
Le pain rond de ménage est servi le premier;
Le pâté lui succède; une brèche récente
Y trahit d'un levreau la chair appétissante;
Sous sa couche de lard, ce fossile nouveau (1)
Attendait notre éloge à côté d'un perdreau.
Nous n'oubliâmes pas au fond de la corbeille
Un cidre pétillant déjà vieux en bouteille.
Nous voilà tous les deux assis : nous dévorons,
Nous nous versons rasade, et de tout discourons;
Le prochain fit les frais de notre causerie :
« Un tel est donc défunt ? — Tel autre se marie.
— Les courses du printemps ont vu de grands vainqueurs.
— Nous aurons du gibier. — Bien moins que de chasseurs.
— Le prix des grains est dur. — La loi des céréales
Provoquera bientôt de tristes saturnales.
— Le roi... — Mais, dit Francis, nous allons nous heurter
Contre un sujet scabreux... J'aimerais mieux chanter. »
Puis, me prenant la main : « Trêve à la politique,
Je commence et j'entonne une chanson comique. »

(1) *Like fossiles of the rock.*

Digitized by Google

Un merle se cachant dans le pommier voisin
Paraissait l'écouter avec son air malin :

« Qu'un autre marche au pas, le mousquet sur l'épaule,
Et pour six sous par jour cherche un sanglant tombeau
Au fond d'un vieux fossé dans les plaines de Gaule.
Je suis libre et bourgeois, mon sort est bien plus beau.

Je laisse les marchands à leur arithmétique ;
Sur un trépied de bois perché comme un corbeau (1),
A ce métier on meurt goutteux, paralytique.
Je suis libre et bourgeois, mon sort est bien plus beau.

D'autres servent l'état, et leur nom honorable
Sur le bronze est gravé, glorieux écriteau.
J'aime autant que le mien soit gravé sur le sable.
Je suis libre et bourgeois, mon sort est bien plus beau. »

Un jour, je me lançai sur la mer amoureuse;
J'attendris une belle au moyen d'un cadeau ;
Puis je fus moins galant : ma belle fut boudeuse.
Je suis libre aujourd'hui, mon sort est bien plus beau. »

A mon tour je chantai. — Cet hiver, à la ville,
Je vis *exécuter* un vieux bibliophile,
Sir Robert... Quelle horreur! Faut-il qu'un créancier
Prostitue un beau livre aux griffes d'un huissier!
Dans un recueil chantant, acquis à cette vente,
Je me suis emparé de la chanson suivante,
En changeant quelques mots, comme fait maint auteur,
Pour se donner les airs d'un improvisateur :

« Adieu pour un jour, Émilie,
Je pars au coucher du soleil ;
Partage de ta sœur Julie
La chaste couche et le sommeil.

(1) Perch'd like a crow upon a three-legg'd stool.

Digitized by Google

Mais souffre, ô maîtresse fidèle!
Qu'un rêve envoyé par l'amour,
Sur ton front agitant son aile,
T'entretienne de mon retour.

Ce que réclame ma tendresse
Ne saurait t'alarmer en rien.
Si le bras de ta sœur te presse,
Crois seulement que c'est le mien.

D'un tendre baiser, dans ton songe,
Si tu ressens soudain l'ardeur,
Rends-le-moi, par un doux mensonge,
Ce sera le rendre à ta sœur. »

C'est ainsi que nos chants égayaient notre fête;
Mais il fallut enfin songer à la retraite.
« Allons, dis-je à Francis, voici l'ombre du soir,
Place au doux rossignol, et rentrons au manoir.
Nous avons encor loin de ces lieux au rivage,
Et nos mères déjà doivent rêver naufrage.
Nous partons; par bonheur, le lumineux croissant
Sur les arbres bientôt jeta ses rais d'argent.
Arrivés sur le quai, nous trouvâmes la ville
De ses jeux fatiguée et qui dormait tranquille.
Nous détachons du bord notre esquif bondissant,
Et nous armons nos bras de la rame, en chantant

Digitized by Google

Miscellanées.

ROMANS.

LES PREMIÈRES AMOURS D'UN FAT (1).

CHAPITRE VII.

Ceux de mes lecteurs qui ont été forcés de rester à Londres après la saison, soit par les devoirs de leur place, soit parce qu'ils avaient des dettes, soit parce qu'ils étaient amoureux, doivent se rappeler ce qu'il y a d'étrange à découvrir tout à coup, comme Aladin, que le palais magique a disparu. Pendant le dernier mois nous voyons défiler avec joie les voitures de voyage. Les ennuyeux et les vieilles gens s'en vont les premiers. Pendant juin et juillet il y a encore de la vanité à ne pas partir; il ne reste que le petit nombre des élus pour composer les convives des *dîners d'élite* et inventer ces parties intimes dont on ne s'aviserait pas tant que la foule est là. Il faut être très-distingué pour qu'on vous admette au jeu des bonnes maisons. Carlton-House était surtout brillant pendant la canicule. La dernière quinzaine enfin ressemble à ces belles nuits d'été où l'on ne peut apercevoir que les astres de première classe; mais la nuit complète n'en paraîtra bientôt que plus noire. Dès que nous nous surprenons à être seul dans la ville brillante et poudreuse, que les moineaux

(1) Note du traducteur. Cet article, comme les autres de la Revue, ne peut être reproduit sans l'autorisation expresse de la direction.

Digitized by Google

s'apprivoisant viennent sautiller et gazouiller avec insolence dans la rue, que les commis, la plume sur l'oreille, sont sur la porte et non derrière le comptoir, que les théâtres de la banlieue bariolent les murs de leurs affiches de toutes couleurs... c'est alors que nous nous demandons : Où le monde est-il allé? et l'Écho nous répond : ou?

Jamais la solitude n'avait autant pesé sur mon cœur ; j'allais avoir tout le loisir possible pour maudire le résultat de cette première *saison*. Après un si beau début... *Fiasco!* — c'était mon frère le louche qui était au haut de l'échelle ; — fiancé accepté par lady Susane, la plus jolie et la plus riche héritière de Londres, c'était lui qui se voyait préféré à moi chez lady Harriet Vandeleur, et se disposait à aller à Warburton-Lodge faire sa paix avec la douairière lady Theydon.

Quand je méditais sur ces conclusions humiliantes, j'étais quelquefois prêt à accuser Emily de mes échecs... mais un remords me criait du fond du cœur : Ingrat, ne maudis pas Southampton-Buildings, même dans ta pensée! Un triste pressentiment s'associait à cette angélique figure que j'avais laissée trois soirs de suite se pencher tristement sur le parterre de l'Opéra.

Cette impression n'alla pas en diminuant à mesure que nous entrions dans l'automne. *Les jours se suivent et ne se ressemblent pas :* ce proverbe reçoit un démenti formel de la monotonie de Londres après la *saison*, monotonie qui ne peut se comparer qu'à celle d'un voyage sur mer. Ma vie officielle était trois fois plus insipide que pendant la session du parlement. Les *dieux* étaient partis, ces génies transcendants qui donnaient quelque relief à mon pauvre travail : il n'y avait plus avec moi que Herries ; — le piocheur Herries, — un vieux commis silencieux, espèce de machine d'arithmétique, — et deux ou trois surnuméraires dont toute la récréation comme la mienne consistait à bâiller. Les parcs publics étaient enveloppés de brouillards ; la ville moisissait au bord de la Tamise ainsi qu'un fucus sur le quai du Léthé. C'était comme une ville pestiférée, ou pire encore. Dans les lamentables ta-

Digitized by Google

bleaux de De Foe et de Boccace il y a au moins quelque chose qui excite nos deux sympathies les plus fortes : pitié et terreur. Londres en automne n'excite que l'ennui... Autant gagner son pain dans une mine de plomb.

Si j'appuie sur tout cela, c'est pour expliquer la véritable démence avec laquelle je commençai à m'attacher au souvenir d'Emily Barnet. Ah! comme elle gagnait, la pauvre Emily, par cette revue rétrospective! Quelle douceur dans ces paroles et ces regards, que me retraçait ma mémoire! Jamais je n'avais entendu sortir de ses lèvres un sentiment qui ne fût noble ou gracieux; jamais je ne l'avais vue dans une attitude qui ne pût servir de modèle à un artiste. Une atmosphère de poésie l'environnait, communiquant un charme à tout ce qu'elle touchait, à tout ce qu'elle disait. Je me rappelai l'originalité de ses opinions, la fraîcheur de ses idées, le pittoresque de ses expressions. Je ne m'étonnai plus qu'une société pareille m'eût arraché aux fades inutilités du grand monde. Lady Harriet était également brillante... plus brillante même; mais en elle, pas un trait naturel, pas un de ces éclairs de clarté divine, qui permettent de comparer la femme à un ange.

Et cette créature céleste était à jamais perdue pour moi! comme une apparition, comme la divinité d'un rêve, comme une Égérie idéale. A cette pensée, ma tête s'exaltait; j'aurais voulu qu'elle eût été une fée, une Mélusine, qui se fût fait un jeu infernal de mes illusions. Mes rêveries me transportaient ainsi tour à tour au ciel et à l'enfer... Mais je ne savais que faire de mon désespoir. La poésie byronienne n'était pas encore à l'ordre du jour; la pâle muse de Childe-Harold, avec ses crêpes noirs, n'avait pas encore mis à la mode la désolation et les strophes rimées.

L'hiver vint, et je n'étais pas guéri; je continuais à remplir mes devoirs officiels comme l'eût fait un somnambule. A moins qu'il n'arrivât un navire avec des dépêches de Lisbonne, il m'était impossible de prendre le moindre intérêt aux affaires publiques. Après des mois passés dans la dissipation, je me trouvais de plus en plus irritable d'humeur, faible de santé, et

Digitized by Google

dégoûté de ce beau monde pour lequel j'avais vécu. Les héros de salon et ceux du parlement revenaient en ville : peu m'importait leur retour. Un nuage s'appesantissait sur mon âme. Je n'étais plus que la moitié de moi-même, la moitié d'un fat.

Un jour..... dans la semaine avant l'ouverture de la session, j'attendais la présence de lord Ormington et de mon frère, pour mettre le comble à mes déplaisirs domestiques... lorsque je vis sortir du cabinet du ministre, Herries, le piocheur Herries, avec une mine allongée.

« De quoi, diable, s'agit-il, Hal? lui cria notre collègue Chippenham. Grimgruffinhoff (c'était le sobriquet de Son Excellence dans nos bureaux) est-il mal disposé ce matin? A-t-il découvert quelque faute d'orthographe dans votre dernière dépêche, ou...?»

A notre grande surprise, Herries, le secrétaire-modèle et le plus doux des hommes, répondit en jetant sur la table les papiers qu'il tenait à la main, et en lançant une de ces interjections qui ne se trouvent dans aucun vocabulaire poli.

« Mon cher garçon, vous semblez horriblement vexé, lui dis-je à mon tour, lui enviant presque le bonheur de pouvoir être en colère contre quelque chose d'aussi indifférent que la secrétairerie d'état de Sa Majesté.

— Et vous le seriez comme moi, s'écria Herries, tout blême de sa rage concentrée, si, après avoir pioché ici comme je fais depuis quatorze mois, sans vous donner un jour de vacances, et au moment de solliciter un congé de six semaines pour.... mais n'importe pourquoi...

— Oui, n'importe pourquoi, au fait.

— Eh bien! que diriez-vous si, au mois de décembre, on vous envoyait dans la baie de Biscaye porter à sir Charles Stuart des dépêches qui seraient tout aussi convenablement confiées à John, le commissionnaire de l'hôtel?

— Lisbonne! s'écrièrent Chippenham, Percy, tous les secrétaires, y compris moi, qui ajoutai seul d'un ton plus bas : L'heureux mortel!

— Heureux! me riposta Harries; je voudrais bien vous y

Digitized by Google

voir, vous ou les autres. Mais, du diable si le vieux Grimgrufinhoff s'en aviserait! ce serait se mettre à des pères et mères, ou plutôt tous les membres du parlement, dont vous êtes les fils et les neveux. Mais parce que je n'ai pas le moindre parent qui soit dans la chambre haute ou dans la chambre basse, on me choisit, moi, Henry Herries, *fils de mes œuvres*. »

Pendant que les uns compatissaient au désespoir de Herries, et que les autres ne faisaient qu'en rire, je réfléchissais à part et prenais une résolution imprévue.

« Herries, lui dis-je, si vous êtes de bonne foi, si tout ce désappointement n'est pas un jeu, un *nolo episcopari* diplomatique, allons trouver ensemble le ministre : cette mission me sourit; je sais quelques mots de portugais; le voyage ne peut que rétablir ma santé bien ébranlée. »

Herries était de bonne foi, et il accepta. Le ministre fronça d'abord le sourcil; je lui parus un indiscret qui osait bouleverser les choix de l'autorité ministérielle; mais je lui fis observer que Herries était justement chargé de mettre en ordre certains documents officiels indispensables lors de la prochaine ouverture du parlement. Cet argument le décida, et je reçus l'ordre de me tenir prêt à partir pour Falmouth le soir même. Aucun être humain n'était dans la confidence de mes amours. Ma démarche fut un coup de foudre dans les bureaux : Herries me crut fou. Si lord Ormington eût été en ville, probablement il aurait trouvé des objections à mon départ; mais je n'eus pas de peine à persuader à ma mère que le gouvernement me choisissait pour une mission confidentielle très-difficile. Elle pleura un peu; me recommanda de ne pas m'exposer à la peste ou à la fièvre jaune; murmura quelques mots sur les tremblements de terre, et se consola quand je lui promis de lui envoyer par le plus prochain courrier une chaîne de Lisbonne et deux singes. Je donnai donc mes instructions dernières à Tim, qui devait m'accompagner, et ayant laissé à lady Ormington le soin de régler mes mémoires de la fin d'année, je fis ma malle.

Quelques heures après, j'étais sur la route de Falmouth; et

Digitized by Google

le lendemain, le *Morning-Post*, ce journal qui n'oublie aucune nouvelle importante, annonçait à ses lecteurs que la veille, l'honorable Cecil Danby avait quitté le ministère des affaires étrangères, avec des dépêches pour l'embassadeur de Sa Majesté à Lisbonne. Ce petit article contenait tous mes adieux à mes amis inconsolables et à mes créanciers.

CHAPITRE VIII.

Indépendamment de l'espérance de revoir Emily, la soudaineté de ma résolution lui prêtait quelque chose de piquant. Tout en dévorant l'espace de la route au pas des courriers d'ambassade, je ne pouvais m'empêcher de jouir de la surprise qui attendait lord Ormington en ville, lorsqu'il apprendrait que sans sortir de notre traité j'avais su l'esquiver, lui et MM. Hanmer et Snatch ! C'était un triomphe encore de savoir que j'échappais à la mortification d'être oublié ou invité, n'importe, à la noce de mon frère John, qui, selon les bruits des journaux, devait épouser après Noël sa riche prétendue. En vrai Parthe, je fuyais par la poste, heureux de laisser derrière moi des blessures, ou du moins des égratignures.

Cependant mon enthousiasme commença à se calmer à mesure que se dissipait aussi l'excitation bruyante du départ. Au moment de m'embarquer, je vis les choses sous leur vrai jour : ce jour-là était peu gai. Sans partager les craintes de ma mère sur le golfe de Biscaye et ses tempêtes, sans avoir peur, comme elle, qu'un second tremblement de terre de Lisbonne m'engloutît au rivage, je commençai à comprendre que les beaux yeux de ma mystérieuse divinité m'entraînaient bien loin de ma latitude.

Non que la vue du bleu sombre des flots m'inspirât cette nausée qui afflige d'avance la foule vulgaire ; non, de même que les nourrices grondent un enfant qui pleure en voiture, en lui disant que ceux qui ont le mal de cœur sont nés pour aller toujours à pied, je pense que tout homme qui a le

Digitized by Google

mal de mer n'est pas né pour naviguer jamais dans son propre yacht. Je mets quelque vanité à déclarer que le plus gros temps me laisse à bord toute la robuste santé qui convient à un *gentleman*.

Cependant la mer en décembre! le golfe de Biscaye à la Noël! La traversée dura trois semaines; les périls et les ennuis d'une traversée pareille m'auraient facilement réconcilié avec l'hôtel paternel d'Hanover-Square. La Bruyère, ou tout autre de ces auteurs qu'on cite sans cesse, a fait l'observation que c'est une femme bien aimable, celle dont le mari ne se souhaite pas *démarié* au moins dix fois par jour. De même il faut qu'un voyage sur mer présente des circonstances particulièrement favorables, pour qu'un passager ne regrette pas la terre ferme au moins quarante-huit fois dans les vingt-quatre heures. Je n'oublierai jamais avec quelle ferveur je remerciai la Providence lorsque je me trouvai enfin sur les eaux faciles du Tage.

Me voilà mettant pied à terre... Mais le service de Sa Majesté!... comment ne pas me ressouvenir que j'appartenais à *Sa Majesté* corps et biens, c'est-à-dire moi et mon portefeuille des dépêches? En vain je me disais que l'aimant qui m'appelait sur les rivages lusitaniens était dans une *quinta* (maison de plaisance) de Cintra; je fus forcé de passer par la cérémonie de remettre en mains propres mes lettres diplomatiques et mes notes confidentielles; je dus rester tout un jour à la disposition de la Majesté collective et individuelle de l'ambassade britannique, avant de prononcer seulement le nom de Barnet.

Mais comment faire comprendre l'ennui d'être successivement interrogé comme un témoin de cour d'assises, par l'ambassadeur, par le premier secrétaire, par le secrétaire particulier et par trois *attachés?* D'abord, tous ces personnages avaient à cœur de connaître les petits secrets de leur position, relativement au ministre dont ils dépendaient à Londres; ensuite ils ne mirent guère moins d'insistance dans leurs questions sur tous ces insignifiants caquets de la capitale qui de-

Digitized by Google

viennent si importants dès qu'on en est assez éloigné pour ne plus entendre à son oreille leur bourdonnement quotidien. Cette investigation assommante fut l'incident le plus déplaisant de mon arrivée après l'odieuse odeur des quais de Belem et le spectacle de la sale et déguenillée population qu'on y découvre.

Qu'on ne suppose pas toutefois qu'à l'âge mûr de vingt-un ans je fusse assez jeune pour me laisser aller de mon côté à faire des questions précipitées. Pour rien au monde je n'eusse pas trahi la moindre curiosité concernant qui que ce fût ou quoi que ce fût à Lisbonne. Auprès de mes dédaigneux collègues en diplomatie, je me donnai les airs de mieux connaître tout ce qui se passait sur le théâtre de la guerre que Wellington ou Beresford. Je voulus bien leur apprendre tout ce qui avait eu lieu et tout ce qui devait suivre; je leur fis même de l'état des partis à Lisbonne un tableau si exact, que l'on dut m'écouter avec une confiance illimitée!

Avais-je besoin d'expliquer à ces messieurs comment l'été précédent j'avais passé des soirées entières avec des personnes à qui le bonheur du Portugal était aussi cher que leur existence, et qui ne parlaient des beautés du Tage qu'avec le culte d'un saint souvenir?

Le haut rocher de Lisbonne, tel que me l'avait décrit Emily dans sa poétique conversation, m'était familier avant que j'eusse parcouru les flots qui baignent ses abords, et je reconnus de même les murailles majestueuses du monastère de Mafra. Longtemps avant que nous eussions jeté l'ancre dans le Tage, j'aurais pu peindre les tours de Saint-Julien et le château de Belem, les blanches quintas et les couvents dont la toiture caractéristique sort du sein d'un feuillage vert, le palais imposant de l'Ajuda, le vénérable portail de Saint-Jérôme et les tours élevées de l'église métropolitaine qui se réfléchissent sur la surface des ondes.

S'il faut tout dire, j'aurais bien pu désirer ne connaître tous ces lieux que par la description; car Dieu sait si la scène animée où je les retrouvais gagnait beaucoup au bruit et aux éma-

Digitized by Google

nations qui venaient provoquer mon oreille et mon odorat. Impossible d'imaginer une populace plus laide et plus dégoûtante que la canaille des quais de Belem. Pendant quelques jours après mon arrivée, j'étais à toute heure tenté d'invoquer comme des idéalités le parfum des fleurs d'oranger et la musique des guitares dont mes romanesques Portugais de Londres avaient embelli leurs descriptions. Les criailleries des mendiants, les grognements des pourceaux, l'odeur de ces quadrupèdes et autres animaux immondes, tels que les moines déchaussés, finissaient par fatiguer ma patience.

Mon sens de l'odorat est en tout temps très-péniblement affecté. Le moins ostensiblement développé de tous les sens, il n'en est pas le moins susceptible. Chose étrange que nous n'ayons pas un terme qui définisse son imperfection ou son extinction ! — Il en est un pour les sourds et les aveugles, il en est pour les vues courtes et les durs d'oreille ; mais de quel nom appeler ces fortunés individus qui traversent sans sourciller un marché aux poissons ou une manufacture de colle forte, et qui en compensation se promènent sans ravissement au milieu d'une serre ou d'un taillis embaumé par le thym ? Pour ma part, je déclare que ma plus vive anticipation des jouissances du paradis consiste dans ces brises aromatiques qui, selon le chantre d'Eden, peuvent

Dissiper tous les maux, hormis le désespoir (1).

Quelque affreuse torture qui fût infligée à mes nerfs olfactifs sur les quais de Belem, je fus amplement récompensé par la brise lorsque je traversais quelques-unes de ces vallées délicieuses des bords du Mondego, toutes parfumées de lavande, de romarin : là des bocages de citronniers, les lauriers roses, les cyprès ou les cèdres, favorisés par les rayons du soleil brûlant, communiquent à l'atmosphère les émanations des contrées orientales. Mais auparavant combien j'avais eu

(1) *Able to cure all sadness but despair.* Milton.

Digitized by Google

à souffrir! Mon irritation, après trois jours passés dans un hôtel empesté d'ail et de tabac, et sous les fenêtres duquel dix-huit heures dans les vingt-quatre passaient les tambours et les fifres de la parade militaire, mon irritation, dis-je, était l'avant-coureur d'une maladie. J'avais vu plusieurs exemples de ces constitutions qui n'échappent aux conséquences ordinaires du mal de mer que pour en subir les effets les plus délétères sous une autre forme; mais moi je n'en redoutais rien. N'ayant jamais éprouvé une heure d'indisposition, je riais à l'idée d'être malade, et pendant les trois ou quatre premiers jours qui suivirent mon débarquement, j'attribuai mon malaise au changement de climat et de nourriture ou à la fatigue.

Je me crus presque insulté quand on me conseilla de voir le médecin de l'ambassade; je fus encore plus piqué lorsque ledit médecin, ayant été introduit dans ma chambre péremptoirement par un des *attachés*, parla de saignée et de bouillon de poulet. Mon indignation ne me servit pas à grand'chose; car trois jours après une fièvre bilieuse me fit infliger l'ignominie de la tonsure sans que j'eusse seulement la conscience de ce que l'on me faisait. Au lieu de me rendre à Cintra, je gardai le lit; j'eus le délire et tous les paroxysmes d'une affection cérébrale.

Pauvre lady Ormington! — qu'elle était loin de se douter que, lorsque dans nos adieux elle me disait de prendre garde à la peste et à la fièvre jaune, son Benjamin emportait avec lui le germe d'une maladie non moins dangereuse! Bref, au lieu de recevoir par le paquebot qui lui annonçait mon arrivée un singe et des chaînes de Lisbonne, ma chère mère risquait d'apprendre que je dormais de mon dernier sommeil dans le cimetière de San-Jeronimo.

En tout cas, je doute beaucoup que l'on m'eût longtemps regretté; mais ma sensibilité sur ce point ou sur tout autre ne fut pas mise à l'épreuve, car pendant trois semaines je demeurai dans un état de torpeur. Je ne savais pas même que je souffrais, quoique, à en juger par les résultats, je dus

Digitized by Google

souffrir beaucoup, car dès que le danger fut passé, j'étais faible comme un enfant.

Une de mes premières impressions fut la réflexion pénible que, tombé malade au milieu d'étrangers, à deux doigts de la mort, j'avais reçu autant de soins et inspiré autant de sympathie que j'en eusse trouvé dans mon pays et sous le toit de mon père. C'est un aveu, soit dit en passant, qu'on est assez disposé à faire retomber sur ses proches, mais qui ne fait tort qu'à nous-mêmes. Est-il un plus grand malheur que de n'être pas aimé des siens autant qu'on voudrait et mériterait de l'être? Pour moi..... mais là-dessus ma franchise permet à mon lecteur de me juger.

Le poëte de mon temps dont l'imagination a été le plus extraordinaire, celui dont la poésie a peut-être servi de moule à la poésie de Byron, nous a fait connaître une de ses compositions, vraie curiosité psychologique : elle fut le produit d'un rêve à la suite probablement d'une dose d'opium; mais un voyageur récent (lord Lindsey) assure que cette pièce est un tableau si exact du paysage qu'on aperçoit du mont Liban, que lorsque ce voyageur, arrêté sous les cèdres de l'ancien monde, voulut décrire le site qu'il avait sous les yeux, il ne put mieux faire que de répéter les fameux vers de Coleridge (1). Faut-il en inférer que le poëte inspiré eut une révélation littérale de la nature d'Orient? « Vraiment, dit Hamlet, il est dans les cieux et sur la terre plus de choses que n'en a pu rêver la philosophie d'Horatio. » Oui, et dans l'âme humaine il est aussi plus de choses que n'en a pu rêver Hamlet, ou Shakspeare lui-même. Qui sait s'il n'existe pas des sens encore imparfaitement définis par la science psychologique? qui sait si l'âme ne contient pas des mystères encore inconnus de la métaphysique des écoles, mais très-perceptibles à ces organisations délicates qui ont la conscience des influences magnétiques?... influences qui feraient croire à des communica-

(1) Note du directeur. Allusion au fragment de Coleridge intitulé *Kubh-Khan*.

Digitized by Google

tions avec le monde invisible... si notre frêle et misérable nature pouvait être digne de la moindre communication avec les êtres surnaturels (1) !

Je ne saurais avoir aucun intérêt à me tromper, ni moi ni les autres, et je jure que dans ma maladie à Belem, ma chambre fut un séjour d'apparitions. Pendant tout le temps que mes médecins me déclarèrent dans le délire, je jure solennellement que je voyais des lieux dont le souvenir est resté ineffaçable dans ma mémoire, des lieux que j'aurais été incapable d'inventer avec les idées étroites que j'avais alors en peinture, car je n'avais vu de l'Angleterre que ses comtés les plus prosaïques; Claude et Poussin, Salvator et Ruysdael étaient pour moi des peintres aux beautés incomprises. Eh bien, pendant trois semaines, je vécus dans les contrées les plus pittoresques de la terre, parmi les roseaux et les palmiers de l'Asie, dans des montagnes hérissées de bambous, dans des champs avec des haies de cactus et d'aloès. O médecins matérialistes! vous appeliez trouble du cerveau, hallucinations, mensonges des sens, ce qui peut-être était leur perception raffinée! Je ne changerais pas, moi, les jours de mon existence la plus rationnelle contre une seule nuit, une seule heure de cette rêverie pendant laquelle un bon génie, une fée guidait et soutenait mes pas!

Cette confiante foi en un monde transfiguré n'alla pas jusqu'à me faire oublier que je pourrais bien paraître très-ridicule à ceux auprès de qui je me vanterais de mes visions : revenu à la santé, j'interrogeai seulement ma garde pour savoir jusqu'à quel point les exclamations de mon prétendu délire avaient pu trahir mes secrets; j'interrogeai le fidèle Trim, qui ne m'avait pas quitté jour et nuit, couché au pied de mon lit. Je me convainquis heureusement de ma parfaite discrétion; personne n'avait rien compris à mes paroles entrecoupées.

Dans l'intervalle, le courrier d'Angleterre m'avait apporté

(1) Note du traducteur. Il semble que ce paragraphe contient la pensée du roman de *Zanoni*, de sir Ed. L. Bulwer.

Digitized by Google

des ballots de papier... lettres de reproches sur papier rose, billets moins doux sur papier timbré... enfin, sur papier ordinaire, une communication de lord Ormington, qui, toujours par l'intermédiaire de MM. Hanmer et Snatch, me faisait savoir tout son déplaisir à l'occasion de mon départ d'Angleterre précisément au moment où la famille était toute entière occupée de l'heureux mariage de mon frère.

Mais ce n'était pas tout : la maison patentée de Southampton Buildings, investie par Sa Très-Honorable Seigneurie du privilége de me sermonner en son nom, daignait encore m'intimer que, « si mon voyage en Portugal avait pour but de » renouveler mes relations avec une certaine famille, ma pen- » sion serait définitivement suspendue dès qu'on recevrait le » moindre renseignement tendant à me représenter comme » jaloux de contracter une plus tendre alliance. »

Le vieux procureur faisait long feu, et tirait avant la bataille. J'étais depuis plus d'un mois à Lisbonne, sans avoir cherché la moindre information concernant les personnes qu'il m'était interdit de revoir dans des termes si durs. Quant à ce qui regardait les d'Acunba, je savais bien que, vu la fréquence de ce nom à Lisbonne, autant aurait valu aller par les rues de Londres demander une famille du nom de Smith. Quant à Emily, je ne pouvais naturellement risquer de la désigner aux jeunes gens en gants jaunes qui copiaient les dépêches échangées entre l'Angleterre et le Portugal.

Lisbonne et ses environs étaient alors peuplés de marchands anglais. Le blocus hermétique des ports de France faisait de l'Espagne et du Portugal nos seuls refuges contre l'humide climat de la Grande-Bretagne. Je me déterminai à différer mes enquêtes jusqu'à ce que je fusse en état d'aller à Cintra en personne. Les prohibitions contenues dans l'épître officielle de MM. Hanmer et Snatch n'avaient servi qu'à me rendre plus impatient de franchir le cordon sanitaire de ma chambre de malade; je sortis donc une bonne quinzaine au

Digitized by Google

moins avant l'époque fixée pour ma première promenade au grand air par cette respectable et aveugle corporation qu'on appelle en tous pays la *Faculté.*

CHAPITRE IX.

O le bonheur de la convalescence! Socrate a décrit les transports de l'homme qui s'échappe de sa prison; mais la transition de l'air renfermé de la chambre du malade à l'air pur des champs, la transition de ces lugubres figures qui interrogent tristement la vôtre à la vue des oiseaux du ciel qui chantent et voltigent sur les arbres, cette transition n'est guère moins ravissante : c'est un avant-goût du retour de l'homme au jardin d'Éden.

Mais moi surtout, moi qui étais venu dans le pays des orangers et des citronniers, bravant mon père et ses procureurs uniquement pour revoir encore une fois la plus angélique des figures humaines, n'avais-je pas un double motif de me réjouir de la prochaine délivrance qui allait enfin me permettre d'accomplir le but réel de mon voyage?

Impossible de faire une excursion à Cintra le premier jour de ma sortie, ni même pendant toute la première semaine. « Mais tout vient à point quand on sait attendre, » dit le proverbe français; encore huit jours, et j'irai jusqu'au Richmond de Lisbonne. Cintra n'était pas près de s'envoler de son piédestal de rocher; encore huit jours, et je pourrai presser la main d'Emily dans la mienne.

Combien de fois j'avais compté les heures de ces huit jours! comme je me recueillais chaque matin avec un redoublement d'impatience! comme les rêves de ma fièvre avaient donné de nouveaux élans à ma première passion! Un nouveau jour avait enfin lui pour mes yeux. Je commençais à apprécier la perfection d'Emily, comme je ne l'avais jamais appréciée auparavant : — la noble sécurité de son caractère, la naïve et loyale confiance de son cœur, l'absence de toute prétention et de toute affectation en elle; car c'étaient là des

Digitized by Google

qualités que mon expérience des manières artificielles du monde rendait doublement attrayantes. Je ne puis comprendre comment des hommes qui ne sont pas dépourvus de sentiment et d'esprit peuvent se laisser captiver par des femmes qu'ils ne voient jamais se livrer à une émotion naturelle, qu'ils n'entendent jamais avouer un sentiment sincère. Selon moi, il n'est pas de charme plus irrésistible que la société de ces personnes dont la physionomie réfléchit tous les mouvements de leur âme, et dont toutes les remarques ou toutes les réponses naissent de l'impulsion directe du cœur. J'étais sûr, par exemple, qu'en paraissant en la présence d'Emily j'apprendrais tout d'abord, soit par son sourire expansif, soit par sa froide sévérité, si elle ne me pardonnait pas ma conduite, ou si son départ soudain d'Angleterre avait été une égale source de chagrin pour *elle* et pour moi.

Je me disais qu'amant non déclaré, je n'avais épargné cependant aucun soin pour me faire bien venir d'elle, et que mes attentions avaient été de celles qui ne doivent jamais cesser une fois qu'elles ont été accueillies.—Oui, si je découvre que ses regrets ont été aussi poignants que les miens, j'y suis bien décidé, aucun sacrifice d'ambition mondaine ne me coûtera pour m'assurer un trésor que la Providence semble avoir placé exprès sur mon chemin. Elle sera à moi... m'écriai-je, ou... Je n'étais pas encore exactement fixé sur l'alternative.

En faisant ainsi *poser* Emily devant moi avec les attributs de ma fiancée, je retouchais aussi dans ma mémoire le portrait de sa beauté incomparable; beauté si fraîche, si pure et si piquante à la fois, comme celle des divinités du Printemps ou de la Jeunesse. Devant cette image, ma tête s'exaltait. A force de l'évoquer, je la revoyais elle-même, là, visiblement présente, mon idole, ma maîtresse... l'épouse de mon choix. O malheureux que j'étais de l'avoir laissée des mois entiers exposée aux profanes suppositions du monde! au lieu de l'appeler sur mon lâche cœur en lui donnant ce nom sacré!

Digitized by Google

Enfin, j'allais la revoir et réparer tous mes torts : le jour que j'ai fixé pour courir à Cintra a lui enfin. — Brûlez vos livres, mon cher docteur, dis-je à mon fidèle et assidu Esculape avant de partir.... j'ai par devers moi de meilleurs remèdes que les forêts de quinquina et de cascarille que vous m'infligez. Avant huit jours, je vous le promets, je ne serai plus le même homme, vous ne me reconnaîtrez plus. A tout événement, c'est moi qui ne vous reconnaîtrai plus, et vous me verrez vous dépasser rapide et fier comme cette brise du printemps qui rit de vos ordonnances.

— Tant mieux, me répondit le docteur Arnold, tant mieux ! Mais j'aimerais tout autant que cette menace ne me fût pas adressée avec un œil si enflammé ou un pouls si précipité. Je viens ce matin même, par l'ordre de sir Charles Stuart, d'écrire à lord Ormington un brillant bulletin de votre convalescence. Si vous ne modérez pas votre ardeur et ne baissez pas le ton de votre voix, je vais retarder le départ de ma lettre jusqu'au mois prochain.

Je ne jugeai pas nécessaire de demander à l'Esculape officiel s'il avait envoyé sa missive doctorale à mon père par le canal obligé de Southampton Buildings ; bref, j'étais trop heureux ce jour-là pour m'inquiéter d'aucune parenté au monde.

Beaux sites de Cintra ! combien je me réjouissais de reconnaître dans vos accidents pittoresques les tableaux d'Emily ! Deux images semblaient marcher devant moi pendant que je gravissais la *Calçada* de cette région de *quintas* : — l'une était la réalité du grand jour, les blanches murailles et la verdure qui brillaient au soleil ; mais en même temps j'admirais le tableau, la copie divine de ce beau paysage, tel que je le tenais d'une voix si douce pour moi.

O haleine odorante des jardins ! que de vie dans cet air printanier ! quelle magnifique résurrection de toute la nature dans ce monde de boutons et de fleurs qui naissaient autour de moi ! Me voilà sur la hauteur du premier plateau ; au-dessus de ma tête se dressent les tours monastiques de Nossa

Digitized by Google

Senhora de Penha. Ah! que le fardeau de l'existence m'est doux à porter! Je me sens le cœur, sinon les ailes, d'un oiseau. Je vaux toujours mieux en ce moment que le Cécil Danby de tous les jours. Je suis un être humain, créé pour être heureux et pour rendre heureux; je porte mes joyeuses pensées et tous mes généreux sentiments sur l'autel d'une divinité.

CHAPITRE X.

Je demandai, c'est-à-dire mon domestique portugais demanda à un jeune vinhateiro que nous rencontrâmes en chemin avec une longue perche sur l'épaule et une *modinha* sur ses lèvres, personnage bien en harmonie avec la saison et le site, — nous lui demandâmes, dis-je, s'il pouvait nous indiquer à Cintra le quinta d'un Anglais.

— *Inglese!* nous cria-t-il après le salut ordinaire du pays: *Viva! Inglese!* Il y a tant d'Anglais! Il y a le général, il y a le commissaire général, il y a le chirurgien général, il y en a vingt autres qui ont des quintas sur la montagne.

« Non, ce n'est pas un Anglais attaché à l'armée.

— Un fidalgo, donc?

— Non, pas un fidalgo; un Anglais anciennement établi ici; un marchand.

— Le senhor Barnet, dit alors le vigneron avec cet air de joie honnête qui faisait deviner que ce nom lui rappelait une influence bienfaisante, la richesse unie à la bonté. — *Nossa senhora!* qui ne connaît pas la quinta de San-José? »

Et ce fut avec un empressement cordial qu'il indiqua au cocher tous les détours qu'il avait à faire, tantôt à droite, tantôt à gauche, pour nous conduire à la maison de campagne que nous demandions. Nous continuâmes notre route entre des murs de clôture, au-dessus desquels s'étendaient les rameaux des chênes verts ou des lauriers, et coupés de distance en distance par des grilles à travers lesquelles l'œil pouvait pénétrer dans l'intérieur des jardins, et des plantations d'orangers de chaque

Digitized by Google

quinta. Pour moi, la terre que je foulais était une terre sacrée. Je jouissais déjà de la surprise d'Émily, de son gracieux accueil, de ses yeux rayonnants de plaisir ou versant de douces larmes; je jouissais de sa tendre reconnaissance pour tout ce que j'avais bravé et tout ce que j'avais abandonné afin de lui prouver que j'étais digne d'elle. A mesure que nous approchions, ma tendre anxiété redoublait. Au dernier détour indiqué par le vinhateiro, je pouvais respirer à peine; mon cœur battait si péniblement, que je sentais que je ne pouvais plus supporter longtemps l'excès de mon émotion. Triste état pour un fat d'être ainsi agité : mais je sortais d'une maladie de deux mois, d'une maladie compliquée de trois médecins !

Enfin nous aperçûmes une grille plus apparente et plus ornée que les autres : je la reconnus tout d'abord pour la grille de San-José, à un petit bois d'arbres verts, dominé par un vieux cyprès solitaire d'une hauteur prodigieuse, qu'Emily m'avait décrit comme le premier objet qui de loin lui annonçait la maison paternelle.

Nous étions à la porte : la maison, bâtiment modeste en pierres blanches, élevé de deux étages, ne différait guère des autres quintas; mais, plus rapprochée de la route, elle exposait tout d'abord sa façade entière aux regards. Jamais aspect de maison ou d'édifice ne me parut plus splendide que celui-là en ce moment solennel. Je dois ajouter qu'elle était entourée d'amandiers dans toute la pompe de leur floraison. L'air semblait doublement éclairé par ces myriades de petites étoiles végétales, pourprées et tachetées, qui se détachaient en relief sur le sombre feuillage d'un bosquet de pins rejetés derrière la quinta. Mais je n'abuserai pas des figures de la poésie en comparant cette jolie maison blanche au milieu de ses arbres en fleurs, et dorée par un brillant soleil, à une fiancée parée pour sa noce. Les rossignols, qui ne chantent nulle part aussi mélodieusement que sur les bords du Tage, commençaient leurs hymnes d'amour dans ces bosquets enchantés. Je n'aurais jamais pu imaginer un site plus gracieux pour y revoir la douce et souriante figure d'Emily.

Digitized by Google

Les deux battants de la grille s'ouvrirent, mais je ne laissai pas entrer la voiture. Je ne me sentais pas assez autorisé par mes rapports avec cette demeure pour m'y introduire sans l'avoir demandé. J'aperçus deux messieurs qui se promenaient sur la large avenue sablée qui serpentait à l'ombre des amandiers : c'étaient deux hommes d'un certain âge, et l'un était probablement le propriétaire.

Je mis pied à terre, et demandai au concierge si c'était là M. Barnet, montrant celui des deux messieurs qui venait de suspendre tout à coup sa marche et de se retourner attentivement, averti par le bruit de la grille roulant sur ses gonds. Son regard même était si ardent d'attention, que, sans presque attendre une réponse, je crus devoir hâter le pas et lui expliquer le motif de ma visite. Heureusement pour le tremblement nerveux qui m'agitait, il m'épargna la moitié du chemin en venant à ma rencontre.

« Monsieur, lui dis-je le chapeau à la main, et avec la politesse la plus suppliante, j'ai pris la liberté de venir me présenter chez vous, dans l'espoir que...

— Arrive-t-elle? me demanda-t-il tout bas en m'interrompant, comme s'il eût craint d'être entendu par la personne qui l'accompagnait.

— Je m'appelle Cecil Danby, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous personnellement, lui dis-je, pensant qu'il me prenait pour un autre.

— *Arrive-t-elle?* répéta-t-il sur le même ton, et continuant de me questionner des yeux avec la même fixité de regard.

— Vous vous méprenez, je le crains, monsieur, repris-je, commençant à penser que je pouvais bien être moi-même dans l'erreur; j'ai eu l'honneur de connaître votre fille en Angleterre, et je...

— Arrive-t-elle? » répéta encore le vieillard, toujours du même ton, toujours avec cette même fixité de regard, qui excitait déjà en moi une vague inquiétude. Je finis par ne plus douter que je parlais à un homme privé de sa raison, avant

Digitized by Google

même que j'eusse aperçu les signes d'intelligence que me faisait son compagnon.

Ayant surpris lui-même un de ces signes qui s'adressaient à moi pour me faire désister de la conversation, ce fut sur l'interrupteur que M. Barnet arrêta alors son œil interrogateur en lui demandant à son tour comme à moi :

« Arrive-t-elle ? simple question répétée avec le même air de mystère.

— Tout à l'heure, tout à l'heure, répondit l'autre avec ce ton de complaisance dont on se sert pour tromper les enfants et les insensés. — Mais, monsieur, vous avez fait une longue promenade; ne devrions-nous pas rentrer pour nous reposer? Ce gentleman a promis de revenir vous rendre visite une autre fois.

— Une autre fois! murmura le vieillard en joignant les mains et avec l'expression d'un profond désespoir; c'est toujours une autre fois. »

Cependant il prit tranquillement le bras que lui tendait son compagnon (celui-ci me faisant signe d'attendre son retour dans le jardin), et il fit doucement quelques pas vers la maison; mais, l'instant d'après, il s'arrêta comme frappé soudain d'une nouvelle idée, et se retournant encore de mon côté, toujours avec le même regard et le même accent, il dit : « Au moins, avant de le laisser s'en aller, qu'il me dise si elle arrive. » Puis, se rapprochant de moi et posant familièrement une main sur mon bras et se penchant à mon oreille, il me dit encore plus bas que tout à l'heure : « Je ne le répéterai à personne, mais dites-moi la vérité... vous m'avez dit que vous connaissiez Émily... eh bien, arrive-t-elle?

—Je pensais la retrouver ici, monsieur, répondis-je péniblement ému et n'osant pas lui refuser une réponse; voilà plusieurs mois que nous nous sommes rencontrés. J'appris avec plaisir son heureux retour en Portugal; c'est principalement l'assurance de la revoir qui m'a fait entreprendre le voyage de Lisbonne.

Digitized by Google

— Alors vous serez mon ami.... vous m'aiderez à la chercher, s'écria-t-il, se livrant tout à coup à une explosion de sentiment passionné. Vous avez connu Emily; vous l'avez appréciée..... peut-être l'avez-vous aimée. — Mais non, vous n'êtes pas son père... vous ne pouviez l'aimer comme je l'aimais!... Vous n'auriez pu vous imposer le cruel courage de l'éloigner de vous, afin qu'elle pût être en sûreté en Angleterre, dans l'heureuse Angleterre... à l'abri des terreurs de la guerre... à l'abri de la ruine qui menace d'engloutir le Portugal et tout ce qui lui appartient... Savez-vous comment on traita ma fille en Angleterre?... ma belle Emily, mon orgueil, ma gloire, la consolation de ma vieillesse... on la persécuta, on l'avilit, on me la tua, monsieur. — La malédiction de Dieu sur eux! qu'ils en soient punis par le feu éternel! — Mais *arrive-t-elle?* ajouta-t-il en revenant, sans autre transition, de la fureur de ses imprécations à son premier accent, à sa douceur de tout à l'heure... Je me sentis frissonner.

— Si vous vous agitez de la sorte, monsieur Barnet, dit son compagnon avec une parole d'autorité qui révélait le surveillant de l'insensé, je ne pourrai plus vous permettre demain une promenade au jardin. Vous affligez ce monsieur, qui est un étranger pour vous.

— Un étranger! Non pas, reprit le pauvre M. Barnet, qui passa de nouveau une main sur mon bras; je vois bien à sa physionomie que ce n'est pas un étranger. Il me plaint, il s'afflige pour moi.... pour Emily.... Il sait que longtemps se passera avant qu'on laisse revenir ma chère enfant : vous voyez bien qu'il n'ose pas répondre à mes questions sur elle... et c'est ainsi que vous faites tous.... Personne... personne ne veut m'apprendre si elle arrive.... Mais vous avez prononcé votre nom tout à l'heure, poursuivit-il en se retournant encore vers moi et m'interrogeant avec sa fiévreuse attention :

— Danby, lui répondis-je; Cecil Danby.

— Danby! ce nom devrait m'être connu... Il me semble que je le connais, s'écria-t-il avec un mouvement impatient des

Digitized by Google

épaules ; je ne sais comment je perds la mémoire.... Il ne me reste plus rien dans l'esprit.... Et ma fille aussi ne voulut plus rester. La pauvre Emily ne voulut pas rester à San-José. On m'assure que je la reverrai... Mais quand... Pouvez-vous me dire quand ? — *Vous*, monsieur... monsieur Danby ! — Anglais, n'est-ce pas ? — Qu'êtes-vous ? — Arrive-t-elle ? Oh ! arrive-t-elle ?...

— Vous feriez mieux de vous retirer, me dit le surveillant de M. Barnet avec le sang-froid d'une personne habituée à de pareilles scènes ; je vous rejoindrai tout à l'heure à la porte, quand je l'aurai un peu calmé : il est toujours excité ainsi par la présence d'étrangers. »

A ces mots, le vieillard se tourna avec une émotion de colère contre lui : « Comment, s'écria-t-il, pouvez-vous appeler étranger quelqu'un qui vient à San-José demander l'hospitalité au nom de ma fille ? Ne savez-vous pas qu'Emily est toujours la maîtresse ici ? Ne savez-vous pas que lorsqu'elle me reviendra, son premier soin sera de mettre hors de la maison le brutal qui a osé tyranniser son pauvre vieux père ?.... Me battre comme un enfant ! moi, un homme à cheveux blancs ! Elle m'aimait tendrement, monsieur, continua-t-il en s'adressant brusquement à moi ; quoiqu'elle m'ait quitté, elle m'aimait très-tendrement. Venez avec moi dans la maison, vous y verrez mon portrait fait par elle.... On dit qu'il n'est pas fini... Elle n'avait pas eu le temps de le finir avant de m'être enlevée.... Mais elle reviendra le terminer.... Ah ! elle devrait déjà être ici depuis le temps, me dit-il en me montrant les amandiers en fleurs.... et les oiseaux chantent... et le soleil brille.... comme si Emily était encore ici.... Oui, le soleil brille.... trop, beaucoup trop.... Sa lumière brûle ma pauvre tête. Et, monsieur..... c'est une saison bien triste que le printemps !... *Arriverait-elle, monsieur*, que vous êtes venu ici pour la voir ? Ah ! ah ! nous les attraperons bien encore... Ils pensent l'avoir ensevelie... mais je sais à quoi m'en tenir. Je sais... je *sais*.... qu'elle arrive ! »

Il avait, en parlant ainsi, enlacé son bras dans le mien, et

Digitized by Google

son gardien me pria tout bas de vouloir bien l'aider à lui rendre un peu de calme en l'accompagnant dans la quinta. Cette proposition ne pouvait qu'être bien accueillie; les forces commençaient à me manquer.

Comme nous nous approchions de la maison, la porte d'un vestibule fut ouverte par deux domestiques, qui nous introduisirent dans un vaste salon, dont les jalousies étaient fermées; de sorte qu'en y entrant je ne pus d'abord distinguer les objets, car je passais du grand soleil à une demi-obscurité. Je me laissai tomber sur un fauteuil... J'étais accablé.... Ah! si l'horrible pressentiment provoqué par les rêves du pauvre maniaque était fondé sur la réalité!... Emily serait-elle morte?... morte!

Un mot de question au gardien, qui restait debout devant moi, aurait dissipé tous mes doutes; mais je n'osais l'interroger. Je ne me sentais pas le courage de connaître toute l'étendue de mon malheur. Il me prit une grande faiblesse... Il me sembla distinguer autour de moi ce parfum particulier de vanille qui accompagnait autrefois la présence d'Emily. Comme son vieux père, je ne pus retenir mon exclamation insensée : — *Arrive-t-elle?* m'écriai-je; et je perdis connaissance.

Quelques minutes durent s'écouler avant que je fusse revenu de cet évanouissement. Quand je rouvris les yeux, ce fut avec une sensation de froid. J'étais toujours assis sur le même fauteuil; d'un côté, le vieux père d'Emily en démence, ses yeux fixés curieusement sur les miens; de l'autre, son surveillant, qui tenait une de mes mains dans les siennes, comme me tatant le pouls.... Grands dieux! allait-il exercer aussi sur *moi* ses horribles fonctions?

Cet homme s'adressa alors d'un air bourru à l'infortuné vieillard : « Il revient à lui, dit-il; mais je vous avais dit que vos étranges questions finiraient par l'excéder. Comment pouvez-vous espérer que vos amis retournent vous voir si vous les troublez et persécutez de la sorte?

— Il n'est pas mon ami... mais l'ami d'Emily; et ses amis se-

Digitized by Google

ront toujours indulgents pour moi, » s'écria le pauvre vieillard; et il se pencha vers moi avec une expression si plaintive, que mes forces faillirent m'abandonner tout à fait de nouveau. Je restai immobile sur le fauteuil, comme un homme étourdi et haletant.

Toutefois mes yeux s'étaient accoutumés au jour sombre de l'appartement. Je pus reconnaître peu à peu qu'il contenait mille indications des habitudes d'une femme : c'étaient des instruments de musique, des livres, des fleurs. Sur la table, je remarquai un tambour à broder; un loriot enchaîné à un perchoir agitait sans cesse ses ailes, comme impatient de l'obscurité et du silence du salon. Mes terreurs commencèrent à se calmer. Pourquoi avoir si faussement interprété les paroles incohérentes d'un homme en démence ?—Emily était probablement dans la maison.... Oh ! oui... et j'allais enfin à mon tour adresser au gardien de M. Barnet l'incessante question.... *Arrive-t-elle?* au risque de lui persuader que la contagion de la folie avait gagné mon cerveau. Je me levai de mon fauteuil, et....

« Ce sont les livres d'Emily, c'est l'ouvrage d'Emily, me dit le vieillard en me coupant la parole pour me conduire lui-même courtoisement à la table. Si elle était ici, elle vous montrerait ses gravures... ses livres... et elle vous chanterait aussi pour vous prouver son plaisir à vous recevoir... Tenez, il y a encore la marque laissée par elle dans son volume favori. » Et il me montra une petite branche de myrte flétrie entre les feuillets des Poésies de Burns, auteur que nous avions souvent, très-souvent cité et vanté ensemble « C'est singulier qu'elle ne revienne pas pour terminer tout ce qu'elle a laissé ici d'inachevé. On ne laisse pas comme cela, pendant des semaines entières, sa broderie interrompue et un signet dans un livre. Je ne puis vous dire, monsieur, combien de jours se sont écoulés depuis que j'ai entendu de la musique dans ce salon. Vous savez comme elle chantait : jamais on n'entendit une voix plus douce sur terre !... *Nel Silenzio*... Ne l'avez-vous jamais entendue chanter *Nel Silenzio?* La Banti

Digitized by Google

n'osa jamais le répéter après qu'elle eut entendu mon Emily !.. Et maintenant pas une note... pas une seule note... Rien... rien... Un silence tel que du matin au soir vous entendez remuer la chaîne du pauvre Yilko. Je lâcherais bien le pauvre oiseau s'il ne lui avait appartenu... Il semble l'attendre comme moi... Tout le monde l'attend ici. »

Je frémis, écoutant toujours avec une horreur instinctive ce qu'il allait ajouter, partagé entre tous mes doutes et toutes mes espérances :

« Et si nous allions au-devant d'elle? si nous allions la chercher? s'écria-t-il, comme cédant à une idée lumineuse, mais toujours avec le sourire vague de la folie... Je sais où elle fut conduite quand on l'enleva de San-José... Si nous allions ensemble jusque-là pour l'appeler... peut-être nous répondrait-elle, peut-être retournerait-elle avec nous.— Priez monsieur de m'accompagner! (Il s'adressait à son gardien.) Il me refusera si vous ne vous joignez pas à moi pour le lui demander. Personne n'ose ici rien faire que vous n'ayez donné votre avis, » poursuivit-il avec un regard significatif.

Le gardien répondit prudemment :

« Voulez-vous me promettre, monsieur, si nous cédons à votre fantaisie, de revenir tranquillement ensemble, et de prendre quelques heures de repos? Vous savez que vous n'avez pas fermé l'œil depuis deux nuits.

—Vouliez-vous que je m'endormisse quand Emily avait annoncé un visiteur? demanda le pauvre Barnet avec un de ces sourires de finesse particuliers aux insensés. — Mais je l'ai attendu et bien reçu, vous voyez, en dépit de vous. Je lui ai montré ses livres, ses fleurs, son oiseau favori, et maintenant je le conduirai auprès d'elle... c'est-à-dire si vous voulez me le permettre. »

Le gardien me tira à part.

« Si vous vouliez, me dit-il, vous prêter à cette fantaisie, ce serait une œuvre charitable. Voilà plusieurs jours que les paroxysmes de M. Barnet ont été bien terribles; il est aujourd'hui un peu moins agité. Si je pouvais seulement lui faire

Digitized by Google

verser quelques larmes, comme cela lui arrive après cette excursion favorite, je lui assurerais une nuit de sommeil. »

Je commençais à m'excuser en disant : « Je suis moi-même si faible....

—*Faible!* reprit le pauvre insensé, saisissant le mot... Oh! n'importe... vous vous appuierez sur mon bras... je vous soutiendrai!... Nous irons ensemble voir Emily... Il n'y a pas loin... Allan, la clef!... Vous êtes un brave homme, quoique brutal... Vous viendrez avec nous. Là... doucement. Ne vous pressez pas, monsieur... Votre nom? Pardonnez ... Ah! j'y suis; M. Danby, n'est-ce pas? Oh! doucement... Elle nous attendra, allez... Toujours si bonne... si patiente!... Elle ne se serait pas même fâchée contre le chien de la maison... Elle nous attendra... elle nous attendra. »

Et tout en continuant à s'étendre sur l'éloge de sa fille, il me conduisit à travers une suite de chambres où le gardien venait après nous. Une de ces chambres se faisait remarquer par divers articles d'une toilette de femme, aussi bien que par un air tout particulier de propreté et d'élégance : je devinai que ce devait être la chambre de miss Barnet.

« Elle n'est pas ici, comme vous voyez, me dit le vieillard en s'arrêtant un moment devant l'alcôve froide et solitaire... Elle aimait cette chambre... voyez... le portrait de son père est là... en face de l'endroit où, lorsqu'elle était petite, obéissant aux dernières recommandations de sa mère, elle s'agenouillait chaque soir et chaque matin en priant Dieu pour moi... Personne ne prie pour moi maintenant. Dieu a abandonné la maison! »

Le gardien crut distinguer certains symptômes d'excitation mentale, provoqués sans doute par la pièce où nous nous trouvions, et il intervint pour lui dire : « Mais, monsieur Barnet, vous aviez proposé à monsieur de le conduire auprès d'elle... il ne faut pas manquer à votre parole.

— Manquer à ma parole... s'écria-t-il, passant à une autre série de sensations... ne suis-je plus un gentilhomme, un homme d'honneur?.... Ma fille m'a quitté... les soldats fran-

Digitized by Google

çais ont brûlé mes magasins et ravagé mes vignes... ils m'ont ruiné; ils ont dévasté le Portugal; mais je suis resté un homme d'honneur, j'espère, un gentilhomme anglais... Ne me pressez pas, Allan; vous savez que je n'aime pas à être trop pressé. Je suis un gentilhomme, un homme d'honneur, et je n'ai jamais manqué à ma parole! »

Et en parlant encore, il me conduisit hors de la chambre; puis arrivé dans un vestibule qui paraissait communiquer avec le jardin, il essaya d'en ouvrir les portes vitrées. Allan tira alors une clef de sa poche et nous fit sortir. Nous marchâmes sous une allée couverte qui aboutissait à l'extrémité du jardin. Là encore le gardien eut besoin d'un passe-partout pour ouvrir une petite porte par laquelle on descendait à un bois d'orangers.

Qu'est-ce qu'un bois d'orangers aux yeux d'un habitant du Portugal? Rien de très-intéressant pour lui, accoutumé comme il l'est à la feuille lustrée, aux fruits d'or et aux émanations odorantes des blanches fleurs de cet arbre des Hespérides : c'est comme pour nous un verger planté de pommiers. Mais ici c'était la première réalisation d'un bocage si souvent et si pittoresquement décrit par Emily; c'était l'asile où la ramenait si volontiers le souvenir des jeux de son enfance.

M. Barnet prit plaisir à me faire admirer plusieurs orangers chargés de leur double trésor d'or et d'argent : « Emily les admirait aussi quelquefois, me dit-il, mais passons, c'est plus loin que...»

Nous étions en ce moment devant une autre porte qu'Allan ouvrit aussi, et après l'avoir franchie je me trouvai dans un petit clos... dont le gazon s'élevait de distance en distance en tertres d'une forme particulière... Ah! pourquoi décrire ici?...

Le vieillard me conduisit lentement, respectueusement et solennellement, à l'angle le plus éloigné de ce petit clos. Dans ce coin retiré, un beau laurier jetait par dessus la muraille de la quinta l'ombre épaisse de ses rameaux... il y avait sur le sol une dalle de pierre placée là tout récemment, car la

Digitized by Google

terre encore fraîchement soulevée autour de ses bords n'avait pas repris sa verdure, et quelques mottes d'ancien gazon étaient à côté toutes jaunies.

« C'est ici, comme vous le savez probablement, monsieur, le cimetière des Anglais, » me dit Allan à l'oreille... (odieuse confidence...) » Je ne puis pas lui permettre d'y venir, n'osant pas l'y conduire seul... regardez. »

Le pauvre vieillard s'était agenouillé; la tête penchée sur la pierre, il parcourait d'un doigt tremblant toutes les lettres de cette inscription :

Priez pour l'âme
de
EMILY BARNET
âgée de 18 *ans*
morte le 17 février 1811.
ORA PRO ME.

Depuis trois semaines seulement dans son tombeau! — La terre venait à peine de se fermer sur cette tête bien aimée!... Oh! désespoir — désespoir! Si j'avais couru à San-José en débarquant, j'aurais été à temps de la sauver... de conserver la raison égarée de son malheureux père!... Pourquoi... pourquoi avoir tant tardé à accomplir mon expiation?

Car elle était morte le cœur brisé... Je sus tout, bientôt après, de la bouche du digne homme qui fut une seconde fois appelé à mon chevet pour m'arracher aux suites mortelles de ma propre douleur. C'était le même médecin qui l'avait soignée de cette maladie de langueur, de ce dépérissement dont il avait eu à peu près seul le secret. Il avait été son ami... son confident. A son lit de mort, elle lui avait avoué que son rappel subit d'Angleterre en Portugal eut pour cause les infâmes bruits répandus à Londres par une noble famille, offensée des attentions qu'avait pour elle un de ses membres.

« L'homme sans entrailles auquel m'avait confiée mon père, dit Emily mourante, ayant reçu les remontrances du chef de cette famille, et n'osant pas braver son déplaisir, m'avait ren-

Digitized by Google

voyée de sa maison pour s'excuser à la fois auprès de mon père et auprès de son noble client; il osa même m'accuser de légèreté, de duplicité... d'une conduite honteuse. Mais ce ne fut pas tout... *Lui* — celui-là même pour qui je subissais un pareil outrage; celui dont les injustes et fausses vanteries m'avaient ainsi déshonorée — lui aussi, en même temps, il m'évita dans ma disgrâce, il ne daigna plus même s'enquérir de celle qu'il avait payée d'une si outrageante ingratitude... mais n'importe... que Dieu lui pardonne comme je lui pardonne! »

Quand ces paroles me furent rapportées, je sentis que les prières mêmes de cette âme pure ne suffiraient pas pour me procurer le pardon du ciel. Les larmes tombaient des yeux de mon affectueux docteur pendant qu'il me décrivait ce touchant lit de mort. Toute la science humaine avait été inutile... elle n'avait pas voulu être consolée... elle avait dédaigné de vivre; mais elle expira en paix avec tous les hommes — une sainte, une martyre!

Par une étrange coïncidence, le docteur Arnold lui avait fermé les yeux le même soir qu'il avait été appelé pour venir me donner ses soins. Deux heures après avoir été témoin de la dernière agonie de la victime, il était accouru au chevet du bourreau. Sa main quittait à peine la froide main d'Emily, qu'elle interrogeait déjà l'artère brûlante de la mienne.

Et je n'avais rien su de tout cela!... Moi venu de si loin et uniquement pour le bonheur de la revoir... j'avais entendu la cloche qui demandait des prières pour son agonie et pour sa mort... j'avais vu le deuil porté pour elle... j'avais... Ah!

Depuis ce jour, —... je ne fus plus le même homme.

(*Memoirs of a Coxcomb.*)

Digitized by Google

DE L'ESCLAVAGE

EN ORIENT ET DANS LE NORD DE L'AFRIQUE (1).

L'esclavage des noirs a été aboli dans les colonies anglaises; les États-Unis font surveiller leurs côtes avec assez de soin pour qu'on n'introduise pas de nouveaux esclaves dans leur territoire, espérant ainsi arriver graduellement à l'abolition de l'esclavage; toutes les puissances européennes ont fait une sainte ligue pour mettre un terme à la traite des noirs dans l'Atlantique; mais, dans la Méditerranée, à côté de nos établissements et de ceux de l'Angleterre, ce commerce est très-actif, et l'on n'a presque rien tenté pour s'y opposer. Il sera difficile sans doute de faire cesser entièrement cette déportation violente de la race noire par la race blanche; mais tout est possible aux nations civilisées, et tôt ou tard l'humanité n'aura plus à gémir sur l'impunité d'un trafic flétri à la fois par les codes politiques de l'Europe et par les lois du christianisme.

C'est surtout aujourd'hui notre intention d'appeler l'attention sur la traite des noirs qui s'opère par terre jusqu'à Tripoli, Maroc et Tunis, et par mer jusque dans le Levant. Nous examinerons donc quel est l'état de l'importation des esclaves par la grande route du désert qui sépare l'Afrique méridionale de l'Afrique septentrionale, quelle est la situation des esclaves en Orient et dans le nord de l'Afrique.

L'existence de l'esclavage en Orient et dans l'Afrique sep-

(1) Ce travail a été fait sur les relations de divers voyageurs anglais, sur les documents publiés par le *Malta Times*, par les feuilles abolitionistes de Londres, par le gouvernement français, etc., etc.

Digitized by Google

tentrionale avait devancé l'établissement de l'islamisme; les populations placées entre l'Atlas et la Nigritie amènent de temps immémorial vers la côte nord des esclaves noirs pris en Éthiopie, en Abyssinie et dans le Soudan. Les Carthaginois entretenaient avec l'intérieur de l'Afrique un commerce considérable, surtout en esclaves noirs; c'est parmi ces derniers que se recrutaient particulièrement les rameurs de la marine carthaginoise, dont le nombre contribuait à la vitesse renommée de ses vaisseaux. Asdrubal acheta en un seul jour cinq mille de ces rameurs. C'étaient les Garamantes, habitants du Fezzan (*Phasania* des Romains), qui fournissaient aux Carthaginois la plupart des esclaves noirs, ces Troglodytes d'Éthiopie, qu'ils allaient, au dire d'Hérodote, chasser sur des quadriges, précisément aux mêmes lieux où les Touaricks et les Tibbons, descendants probables des Garamantes, vont encore chercher des nègres pour les musulmans d'Égypte et de Constantinople. Carthage fournissait des esclaves aux Baléares et en général à toutes les îles de la Méditerranée qu'elle avait conquises, et d'où elle tirait des produits de toute espèce.

Depuis la fondation de Carthage jusqu'à nos jours, on peut sans exagération évaluer à vingt-cinq millions le nombre des noirs arrachés de leur pays pour être conduits en esclavage dans le nord de l'Afrique et en Orient; aujourd'hui encore il y en a plus d'un million dans ces pays. L'établissement du christianisme dans ces deux contrées dut arrêter quelques instants cet infâme trafic; mais la loi musulmane lui ouvrit de nouveaux débouchés, car Mahomet affranchissant un de ses esclaves faisait un acte isolé d'humanité, et n'entendait pas porter atteinte à la loi générale.

La traite des noirs est faite par les Arabes de cette lisière du Sahara qui s'étend de Tripoli à Ceuta, dans le Maroc, et par les caravanes égyptiennes qui fréquentent le Darfour. Les Arabes des états barbaresques n'étant pas assez riches pour posséder un grand nombre d'esclaves, ont dû devenir les courtiers de l'Orient; leur position géographique leur en fa-

Digitized by Google

cilitait admirablement les moyens, et semblait les appeler à ce genre de courtage; ils avaient là, à leurs portes, une occasion de lucre à laquelle ils n'ont jamais résisté. Les tribus des parties les plus avancées du désert, soit Arabes, soit Berbères, se tiennent constamment à l'affût des misérables populations noires de l'intérieur, dont la vente est aujourd'hui la branche la plus productive de leur commerce. La régence de Tripoli s'enfonce par une grande langue de terre à neuf cents kilomètres environ vers le sud, entre 10 et 15°, et son extrémité la plus méridionale est sous le tropique du Cancer, entre le Sahara et le grand désert de Libye; les caravanes qui partent du Fezzan sont conduites presque en droite ligne vers le Soudan par une chaîne de montagnes qui traverse le désert et lie le nord de l'Afrique au midi; il n'y a que quatre cent soixante kilomètres de désert. Les Arabes parcourent en un jour, avec leurs chameaux, un espace de quatre-vingts kilomètres, et ceux de Tripoli peuvent arriver dans le Soudan le sixième jour de marche à partir de la frontière sud de la Régence. Les caravanes tunisiennes ont à traverser, pour aller dans le centre de l'Afrique, le Beled-ul-Djérid et le grand désert de Sahara: la course est longue. On compte onze cents kilomètres de la pointe sud de la régence de Tunis au Soudan; mais on rencontre sur cette ligne une assez grande quantité d'oasis, dont les habitants sont paisibles et moins pillards que ceux du sud-est et du sud-ouest; ils n'inquiètent guère les caravanes. La régence d'Alger n'a plus de relations directes avec l'Afrique centrale, ou du moins ces relations sont bien peu fréquentes. Les caravanes du Maroc sont, au contraire, très-nombreuses et fort actives; la frontière sud de cet empire n'est séparée du Soudan que par un désert de huit cent soixante kilomètres; Tombouctou se trouve à l'extrémité de cette ligne, et le commerce est très-important entre cette dernière ville et Tafilet. Enfin l'Égypte entretient des relations très-fréquentes avec le Darfour, enclavé dans le Soudan. Voilà les quatre grandes voies par lesquelles les esclaves noirs arrivent en Orient et dans le nord de l'Afrique.

Digitized by Google

C'est le plus souvent par des échanges que les caravanes entrent en possession de quelques centaines de nègres qu'elles entraînent et viennent vendre ensuite sur le littoral. Ces esclaves sont livrés par ceux de leurs compatriotes qui les ont faits prisonniers par suite des dissensions perpétuelles qui règnent dans l'intérieur. Les objets d'échange sont : le sel, le tabac, les figues, du drap. Une des marchandises qui ont le plus de débit, un des appâts les plus sûrs pour ces noirs qui vendent leurs frères, ce sont les cornalines, surtout celles qui viennent de l'Arabie, et qui sont appelées cornalines du Yémen. Mais, ainsi que nous l'avons dit plus haut, il arrive souvent que les caravanes sont assez nombreuses et assez bien armées pour s'emparer, par une razzia ou par trahison, de douars entiers de nègres, et alors elles n'ont à donner ni argent ni objets d'échange. Elles se font aider dans ces entreprises par les Toureq des environs de Ghadamès, de Qorarah et des autres points habités du désert. Les nègres qui arrivent de Tombouctou et du pays appelé par les Arabes Guenaoua (et c'est le plus grand nombre), viennent par le Sahara du Maroc et le pays des Beni-Mzab jusqu'à Tafilet ; d'autres arrivent dans la régence de Tunis par Ghat et Ghadamès ; un grand nombre est importé par Tripoli.

Du reste, l'importation des esclaves a beaucoup varié depuis dix ans ; l'occupation de l'Algérie par les Français, la guerre civile qui désole la régence de Tripoli, l'appauvrissement des populations de l'Orient, ont porté les premiers coups à ce trafic. Dans la régence de Tripoli, le chiffre des importations a été de 600 à 1,000 par an ; en établissant une proportion de 2 à 4 avec le Maroc, de 2 à 2 avec Tunis, de 2 à 3 avec l'Égypte, on trouve qu'en dix ans il a été importé du midi au nord de l'Afrique environ 44,000 esclaves.

Les noirs, arrivés à leur première destination, sont exposés sur les marchés publics, et ceux qui ne sont pas achetés, et dont on n'offre qu'une faible somme, sont dirigés vers les points de la côte où le besoin en est le plus urgent et le débit le plus avantageux, à Constantinople, Smyrne, etc. On se sé-

Digitized by Google

vait autrefois de bâtiments grecs pour opérer ce transport; mais depuis la promulgation de la loi contre la traite rendue par le gouvernement du roi Othon, le transport se fait sous pavillon ottoman, et les navires grecs qui violent la loi de leur pays et veulent échapper à la punition qui les menace, se couvrent de ces couleurs pour tromper la surveillance des agents consulaires. C'est vers le mois d'avril que les nègres sont amenés à la côte par de grandes caravanes de cinq à six cents chameaux, conduisant quatre ou cinq cents esclaves enchaînés : ordinairement il en meurt en route un quart de douleur ou de fatigue, car la marche forcée faite dans le désert est très-pénible. Il faut convenir toutefois que les caravanes montrent plus de sollicitude pour leurs noirs que les négriers européens, dont les actes de cruauté dépassent tout ce que l'homme peut imaginer de plus horrible.

Il y avait autrefois à Alger un marché d'esclaves près le palais du dey; il n'existe plus depuis la conquête; car, quoique l'esclavage n'ait pas été aboli de fait à Alger, la vente des noirs n'y est pas permise. A Tunis, les nègres se vendaient au marché appelé El-Barka, et dans quelques autres marchés établis dans l'intérieur de la Régence; mais le bey les a tous fait supprimer depuis l'année dernière. Il n'existe plus maintenant de marchés publics d'esclaves qu'à Soukara, sur les confins du Maroc, à Tafilet, à Bengale (régence de Tripoli), près du Caire (Égypte); à Smyrne et à Constantinople.

Autrefois le prix d'un noir arrivant de l'intérieur variait de 300 à 350 fr. L'esclave est alors très-ignorant et peu utile; mais lorsqu'un nègre ou une négresse avait appris à faire quelque chose et commençait à parler l'arabe, il valait le double. Aujourd'hui le prix des noirs est réduit de plus de la moitié. Quelquefois les marchands d'esclaves, avant de les exposer au marché, les font séjourner deux ou trois mois à la campagne, afin de leur enseigner un peu d'arabe et de s'en défaire plus avantageusement; ils sont ensuite exposés tout nus sur le marché, où chacun vient les examiner. On prend généralement un esclave chez soi pendant trois jours : dans cet

Digitized by Google

intervalle, on examine s'il n'a pas quelque défaut grave ou des infirmités et incommodités très-communes chez les nègres. Au bout de ce temps l'acheteur confirme l'achat ou rend l'esclave.

Du moment qu'un noir est acheté par un musulman, il devient sa propriété légitime aux yeux des Arabes, qui ne diffèrent pas en cela de nos colons planteurs, et les enfants de cet esclave lui appartiennent aussi. On s'occupe de convertir à l'islamisme les nouveaux esclaves, tout en les initiant à une profession ou à une industrie. En général, ils sont ensuite dans une position qui se rapproche un peu de celle des valets de ferme dans nos montagnes, prenant leurs repas avec leurs maîtres, et travaillant soit aux champs, soit dans les maisons ou sous la tente; les femmes deviennent souvent les concubines du chef de famille, et quelquefois leurs femmes légitimes. Quoique l'esclave ne puisse jamais être personnellement propriétaire de quoi que ce soit, attendu que sa personne et ses biens sont à son maître, il en est qui savent s'attirer la confiance et l'affection de la famille; il en est qui deviennent même les fondés de pouvoir du maître, quand celui-ci est obligé de s'absenter.

Voici quelles sont les principales dispositions de la loi musulmane au sujet des esclaves : le droit de propriété du maître sur l'esclave entraîne celui de disposer de lui par vente, donation et testament. Dans le cas d'enlèvement, le maître conserve en tout temps le droit de revendiquer son esclave, et même les enfants qui sont nés de l'esclave femelle : l'achat ne constituerait pas un droit légitime de propriété en faveur d'un détenteur nouveau. Le pouvoir du maître sur la personne de l'esclave ne va pas jusqu'à lui permettre des violences non justifiées; le cadi peut, le cas arrivant, contraindre le maître à vendre l'esclave au marché. L'esclave n'a d'autres droits que ceux qui lui sont expressément conférés par son maître; s'il a plein pouvoir d'agir, il peut vendre et acheter, prendre et donner à gage; mais il ne peut se servir du mandat pour se marier, ni marier d'autres esclaves, ni les affranchir, ni

Digitized by Google

donner à titre gratuit. Si le maître refuse de payer les dettes contractées par l'esclave, les créanciers deviennent propriétaires de la personne de ce dernier ; ils le vendent et se partagent le prix au marc le franc de leur créance. L'esclave devenu mandataire est à moitié émancipé ; on en trouve la preuve dans ce que nous venons de dire, et dans la disposition légale portant que si le prix de la vente de sa personne ne couvre pas toutes les dettes, il peut être recherché pour l'excédant. L'enfant de l'esclave suit la condition de sa mère, à moins que le maître ne soit son père et qu'il le reconnaisse; dans ce dernier cas, il est égal aux enfants nés de femmes légitimes, et il est admis avec eux au partage de l'héritage. Pendant le djehad, ou guerre sainte, les esclaves n'ont pas à répondre à l'appel de l'iman. En général, l'esclave ne peut combattre sans l'autorisation du maître ; mais, lorsque le danger est grand, par exemple lorsqu'il y a irruption de l'ennemi, tout ce qui peut combattre doit se rendre à l'appel de l'iman, même l'esclave, sans le consentement du maître.

L'esclave devient libre par l'émancipation ou l'affranchissement pur et simple ; par la déclaration du maître que l'esclave sera libre à sa mort : dans ce cas, il ne peut plus être vendu ni donné par une disposition testamentaire. Comme cette disposition est révocable, le maître peut, s'il le juge à propos, vendre l'esclave avant sa mort; par l'affranchissement conditionnel, c'est-à-dire au moyen d'un traité par lequel le maître s'engage à affranchir l'esclave moyennant une somme que celui-ci s'oblige à payer. L'affranchissement a lieu aussi par la reconnaissance d'un enfant; dans ce cas, l'enfant est libre en naissant, et la mère ne peut plus être vendue ni considérée comme une propriété; mais le maître peut toujours la forcer à cohabiter avec lui ou l'épouser. Quand un esclave appartient à plusieurs maîtres, il peut être partiellement affranchi ; son travail ou le produit qu'il en retire est alors divisé en deux parts, dont l'une lui appartient dans la proportion de l'émancipation obtenue : l'esclave peut aussi être admis à racheter l'autre portion de sa liberté ou à de-

Digitized by Google

mander au juge d'être donné en servage à un étranger, en se réservant sa portion du prix convenu.

L'esclave affranchi rentre dans la catégorie des hommes libres; seulement son patron et ses héritiers mâles conservent le droit d'hériter des biens de l'esclave, homme ou femme, qu'il a affranchi, lorsque ce dernier manque d'héritiers mâles; la loi défend au patron de renoncer à ce droit.

En résumé, les noirs sont moins malheureux en Orient et dans le nord de l'Afrique que dans nos colonies; ils deviennent presque membres de la famille arabe, soit que les mœurs et la manière de vivre des peuples africains et orientaux aient beaucoup de rapports et ne présentent pas ces différences extrêmes qui se rencontrent dans nos colonies, soit que l'esclave du pauvre éprouve moins de souffrances morales, moins de mauvais traitements, que celui du riche. Toutes les fois que la guerre sainte a été proclamée en Algérie, tous les noirs capables de porter les armes ont marché avec leurs maîtres, et n'ont pas profité des circonstances favorables qui se sont offertes pour déserter et conquérir leur liberté; la résolution avec laquelle ils se sont battus prouve qu'ils sont fortement attachés à leurs maîtres.

Il y a en Algérie, surtout vers le Maroc, quelques tribus qui descendent de la race noire. Ainsi la puissante tribu des Gharabas, dans la province d'Oran, est composée des descendants de nègres venus du Maroc à la suite du sultan Mouley-Ismaïl. Lorsque leur chef fut pris et décapité dans la forêt qui conserve encore son nom, ils restèrent dans le pays, et s'unirent à des femmes arabes.

La mère du célèbre Mouley-Ismaïl, qui pendant soixante ans avait travaillé au développement de la prospérité du Maroc, était une négresse. Ce chef ne renia pas son origine : il se servit des noirs pour gouverner ses sujets et repeupler son empire; il appela à lui plusieurs peuplades de nègres, choisit parmi eux les hommes les plus robustes pour former sa cavalerie régulière; et depuis cette époque ils ont conservé le privilége de garder l'empereur, ses trésors et ses femmes. On

Digitized by Google

a vu plusieurs fois les premiers ministres choisis parmi les nègres, qui sont préférés aux Maures pour remplir les premières charges de l'état. Le gouvernement de toutes les places et provinces méridionales du Maroc est confié à des noirs d'une fidélité éprouvée.

Quelques tentatives ont été faites en Grèce, à Tunis, à Tripoli, pour entraver le commerce des noirs ; mais les efforts isolés sont toujours impuissants, et ne peuvent atteindre le but qu'on s'est proposé. Depuis que les puissances ont pu s'entendre sur la grande mesure de l'abolition de la traite des noirs, cet odieux trafic a perdu une partie de son activité, et la Guadeloupe, la Martinique, Bourbon, ne reçoivent tous les ans qu'un nombre très-restreint de noirs, introduits frauduleusement dans ces îles par la tolérance du gouvernement français, qui punit la traite sur mer et sur les côtes, et semble l'encourager dans l'intérieur des îles. Nous nous expliquons. Les autorités coloniales doivent avoir un état exact des noirs de chaque habitation ; or, si tout à coup ce nombre augmente, il y a évidemment un nouvel achat ; si cet achat n'a pas diminué le chiffre des noirs d'une autre habitation, il faut en conclure qu'une cargaison a été débarquée : dans ce cas, il y a de la part du propriétaire complicité dans le crime de traite, et la loi punit la complicité (1).

Mais le trafic des esclaves n'a pas diminué d'une manière très-sensible en Orient et dans le nord de l'Afrique, quoique

(1) Les autorités de la Havane viennent d'adopter des mesures efficaces pour arriver à la suppression de la traite des noirs. Elles ont publié un décret portant que toute plantation sur laquelle on trouverait des nègres nouvellement importés serait confisquée, et que les nègres seraient affranchis, après avoir fait un apprentissage de quatre années. Aux termes de ce décret, dix années de galère doivent être prononcées contre tout individu convaincu de s'être livré à la traite des noirs. Deux cargaisons d'esclaves récemment débarqués ont été saisies sur les plantations. Les autorités exercent la plus grande vigilance. Deux vaisseaux étaient venus en vue de la Havane. On savait qu'ils avaient des nègres à bord, et toutes les tentatives faites pour opérer un débarquement ont échoué.

Digitized by Google

le prix des noirs soit bien bas et ne présente pas un grand lucre aux marchands. La Grèce a, la première, proclamé l'abolition de la traite; le gouvernement du roi Othon a fait promulguer une loi qui défend, sous les peines les plus sévères, le commerce des esclaves dans son royaume : le roi invite à lui prêter un concours efficace tous les agents des gouvernements étrangers établis soit en Grèce, soit ailleurs. Le bey de Tunis a suivi l'exemple du roi Othon; il a supprimé tous les marchés d'esclaves dans la régence confiée à son administration; il a aussi défendu sous les peines les plus fortes le commerce des noirs dans ses états, et il a émancipé ses propres esclaves, invitant ses sujets à l'imiter.

Nous arrivons aux moyens qui nous semblent propres à affaiblir, sinon à arrêter complétement le commerce des esclaves sur la Méditerranée. Voici les mesures qui pourraient être prises par les puissances européennes : 1° obtenir de la Porte et de Méhémet-Ali la suppression de tous les marchés d'esclaves qui existent en Turquie, à Tripoli et en Égypte, et la prohibition de la traite par le Fezzan et la Nubie; 2° surveiller les embarquements de noirs dans tous les ports et les navires chargés de les transporter dans le Levant; 3° fournir aux caravanes arabes les moyens de rendre leurs voyages plus lucratifs par l'échange de marchandises que par la traite des noirs.

Nous ne saurions trop recommander au gouvernement français de faire surveiller le trafic des noirs qui se fait à Constantine, qui a, dit-on, pour intermédiaires des Européens. Le gouvernement n'ignore pas aussi qu'il existe des esclaves à Alger et dans toutes les villes occupées par l'armée française qui n'ont pas été évacuées par les indigènes : c'est une anomalie qu'il faut faire disparaître; car les Anglais, qui travaillent avec ardeur à l'abolition de l'esclavage dans les régences de Tunis et de Tripoli, nous reprochent avec raison notre tolérance. Partout où la loi française est en vigueur, nul ne doit avoir un droit de propriété sur son semblable.

S'il n'y avait plus de marchés d'esclaves en Orient, et si le

Digitized by Google

commerce des noirs était défendu dans les états de la Porte et du vice-roi d'Égypte, les marchands marocains n'auraient plus qu'un intérêt bien minime à l'importation des esclaves; car ce n'est guère dans le Maroc ni en Algérie qu'ils trouvent des placements avantageux pour leur marchandise, mais bien dans le Levant. Ce débouché une fois fermé, la traite faite par la voie de Tafilet diminuerait aussitôt. Par la suppression des marchés de Tripoli et l'interdiction du commerce des noirs dans cette régence, on arriverait au même résultat. Enfin, quand Méhémet-Ali le voudra, les caravanes du Darfour n'amèneront plus d'esclaves en Égypte. Or, nous croyons que les puissances européennes ont assez d'influence à Constantinople et à Alexandrie pour obtenir tout ce qu'elles demanderont au nom de l'humanité. Le sultan et le vice-roi ont fait à l'Europe des concessions autrement importantes, au risque de compromettre leur religion et leurs intérêts politiques.

Le transport des esclaves de la côte de Maroc, de Tripoli et de Bengale dans le Levant s'opère encore aujourd'hui par des navires turcs et par des navires grecs sous pavillon ottoman; l'embarquement a lieu au vu et su des agents consulaires des puissances européennes: il est donc facile de saisir ces navires, puisqu'on peut les signaler à l'instant, et que les cargaisons de noirs passent en vue de nos ports de l'Algérie et des stationnaires de Tunis, Tripoli, Smyrne, etc. Les bâtiments de guerre français, anglais et autrichiens qui sillonnent la Méditerranée dans tous les sens, ont le droit de visiter les navires grecs, que l'on peut aisément distinguer des navires turcs. On pourrait étendre le droit de visite à ces derniers, si le sultan publiait un firman contre les individus qui font la traite. Les régences barbaresques étant trop pauvres pour acheter de nouveaux esclaves, et les expéditions pour l'Orient devenant périlleuses, il est probable que le désert de Sahara ne verrait plus passer des bandes de malheureux noirs traînés en esclavage. Les gouvernements européens doivent surtout recommander à leurs agents dans tous les ports la plus active surveillance au sujet de l'embarquement

Digitized by Google

des noirs. Nous avons acquis la preuve que presque tous ces agents fermaient les yeux sur ces opérations, dont ils sont quelquefois témoins, et que, malgré la recommandation du roi Othon, ils laissaient prendre sans opposition, par des bâtiments grecs, des cargaisons de noirs. Toutes les lois deviennent impuissantes, quand ceux qui sont chargés de leur exécution permettent qu'on les viole impunément.

Nous avons dit que les marchands arabes n'avaient qu'un but, celui du gain. Si on pouvait leur faire comprendre que le négoce sur des articles d'Europe vendus dans l'Afrique centrale, et sur les articles de l'intérieur vendus dans les ports aux Européens, leur présenterait beaucoup plus d'avantages que la traite des noirs, ils se hâteraient de trafiquer sur ces objets. Il convient d'abord de fermer tous les débouchés au placement des esclaves; alors les marchands donneront un autre cours à leurs idées de spéculation, et ils ont assez de tact et d'expérience pour choisir les objets qui peuvent leur donner des bénéfices certains, pourvu que les maisons européennes les tiennent approvisionnés et achètent les produits de l'Afrique.

En prenant les mesures que nous venons d'indiquer sommairement, les gouvernements européens n'auront pas aboli l'esclavage en Orient et dans le nord de l'Afrique; mais ils l'auront relégué dans un petit cercle, qui se rétrécira de plus en plus, car la mort et les actes d'émancipation diminueront tous les jours le nombre des esclaves, et il sera difficile de les remplacer. On n'aura plus à craindre que le Maroc, dont il ne faut attendre aucune concession, mais dont on peut surveiller les côtes pour en interdire l'exportation des nègres.

ABOLITION DE LA TRAITE DES NOIRS A TUNIS.

L'abolition de la traite des noirs dans la régence de Tunis est un acte si important et si remarquable, que nous avons cru devoir retracer les circonstances qui l'ont accompagné, et consigner ici, comme éléments d'histoire, les félicitations

Digitized by Google

et les encouragements adressés au bey par les sociétés abolitionistes de Paris et de Londres.

Le bey de Tunis, à la sollicitation de sir Thomas Reade, consul général d'Angleterre, du chevalier Ruffo et de ses autres conseillers, a supprimé tous les marchés d'esclaves dans la régence, et a défendu la traite des noirs dans ses états : en même temps, il a émancipé tous les noirs qui lui appartenaient. Il est difficile d'évaluer le nombre des malheureux qui ont été ou qui pourront être délivrés si l'exemple du bey trouve des imitateurs : chaque famille a de un à quatre esclaves, et certains propriétaires en ont jusqu'à trois cents. Il y a eu des affranchissements dans l'intérieur de la régence, puisqu'il est arrivé à Tunis une centaine de noirs libres : le bey leur a fait distribuer des provisions, et a ordonné à leurs anciens maîtres de les garder à leur service en qualité de domestiques à gages, jusqu'à ce qu'ils trouvent à se placer convenablement.

A peine la décision du bey était-elle connue à Malte et dans quelques autres ports de la Méditerranée, que des adresses de remercîment et de félicitation furent signées par tous les amis de l'humanité, et que le bey reçut des lettres très-flatteuses de l'*Institut d'Afrique* et des sociétés formées à Paris et à Londres pour l'abolition de l'esclavage.

LETTRE DU BEY DE TUNIS A SIR THOMAS READE.

De la part du serviteur du Dieu de gloire, le meschir Ahmet-Bassa-Bey, prince du gouvernement tunisien,

A notre allié le chevalier Thomas Reade, consul général du gouvernement anglais, à Tunis.

Ensuite de la conversation que nous avons eue au sujet de l'embarquement des esclaves nègres pour en faire commerce, nous devons vous faire connaître, comme à notre ami, que les principes sacrés de la création s'y refusent, et notre cœur bat de pitié toutes les fois que nous en écoutons le récit.

Quant à nous, nous n'avons pas personnellement même un esclave selon les lois qui concernent la servitude des esclaves qu'on vend et

Digitized by Google

qu'on achète comme s'ils étaient des animaux, parce que, dans notre religion, les restrictions à ce sujet sont si sévères, qu'il serait très-difficile d'en maintenir les conditions.

Nous sommes du nombre de ceux qui admirent les opinions du gouvernement anglais à ce sujet; la nôtre est entièrement d'accord avec celle de notre ami le parfait politique, le ministre lord Palmerston, et je la regarde comme un effet de la perfection et de la bonté de sa morale.

Nous défendons donc à présent l'exportation d'esclaves de notre régence pour en faire un co mmerce.

Nous mettrons toute notre attention à affaiblir ce commerce. Et puisse Dieu extirper ce trafic du monde! Nous en espérons la récompense du Dieu qui nous créa, et qui accorda à tous le don du jugement. Notre désir est que vous fassiez connaître à notre ami le ministre susdit le contenu de notre présente lettre.

Conservez-vous dans la croyance de Dieu.

Écrit le 9 de rabih 1257 (29 avril 1841).

LETTRE DE SIR T. READE AU BEY.

Tunis, le 30 avril 1841.

ALTESSE,

Il y a peu d'événements dans ma vie qui m'aient inspiré une joie égale à celle que j'ai éprouvée à la réception de la lettre dont Votre Altesse m'a honoré à la date d'hier, et il n'est rien qui puisse faire rejaillir plus de gloire sur son nom, que les sentiments qui y sont exprimés.

La promptitude avec laquelle Votre Altesse a accueilli l'idée de prohiber l'exportation des esclaves de son royaume, est digne de la bonté de son cœur et des meilleures pages de l'histoire; elle répond à la connaissance que j'avais de son caractère, et prouve combien son esprit est supérieur à l'état moral des populations sur lesquelles il règne.

Puisse Votre Altesse faire toujours de plus en plus le bonheur de son royaume, accomplir toutes les améliorations qu'elle a en vue, et suivre enfin l'impulsion de son cœur en extirpant de ses états le commerce de l'espèce humaine.

Digitized by Google

L'admiration de l'univers récompensera Votre Altesse de ses efforts pour la cause de l'humanité, et l'approbation de sa conscience sera l'écho de la reconnaissance du monde civilisé et des bénédictions des malheureux esclaves émancipés.

Que Votre Altesse agrée mes vœux pour ses succès dans une carrière qui l'élève au niveau des progrès du monde, et qui est digne de son génie; qu'elle me permette de lui exprimer la sympathie et l'estime du gouvernement de S. M. pour Votre Altesse.

J'ai l'honneur, etc. *Signé :* T. Reade.

LETTRE DU BEY AU CONSUL D'ANGLETERRE.

De la part du serviteur de Dieu, etc.

Vous savez combien le commerce de l'espèce humaine nous contrariait, et combien il offensait tous nos sentiments. Notre pitié envers les pauvres esclaves n'a point cessé d'animer notre sollicitude. Nous avons donc jugé utile d'abolir la vente des noirs dans les marchés, où le crieur public les mettait aux enchères, comme des animaux; dans Tunis, notre capitale, aussi bien que dans toute la régence.

Nous avons aboli le droit qui nous revenait sur leur vente, et avons écrit dans ce sens à toutes les parties de notre régence.

Dieu sait l'état de ces pauvres gens, lorsque le crieur public les exposait en vente dans le marché comme des animaux; et cela, dans le seul but de profiter de la redevance fixée pour leur vente; mais une redevance pareille devait être méprisée par les gens qui pensent avec humanité.

Ceci sera, si Dieu le permet, une occasion de changer la malheureuse situation des esclaves sans causer de perte aux capitaux de leurs propriétaires, et par la volonté de Dieu, dans peu de temps la mesure sera complétée par l'abolition de cette espèce de propriété dans la régence entière.

Nous avons communiqué cette nouvelle à vous seul, connaissant l'accord de vos sentiments avec les nôtres à ce sujet.

Conservez-vous dans la sauvegarde de Dieu.

12 regeb 1257 (6 septembre 1841).

Digitized by Google

RÉPONSE DU CONSUL.

Tunis, le 7 septembre 1841.

ALTESSE,

Si, dans une autre occasion, j'ai pu à peine trouver des termes pour vous exprimer mon admiration, vos dernières résolutions viennent encore augmenter mon embarras.

Par ordre de Votre Altesse, le nègre n'est plus exporté; la mer n'aura plus à gémir de l'infâme trafic de l'espèce humaine; la vente publique a cessé; et d'après vos promesses, la régence n'est pas éloignée de voir disparaître l'esclavage des noirs.

Quels titres à la reconnaissance du monde!

Altesse, l'émancipation des noirs vaudra pour votre gloire plus que la conquête d'un royaume. La faiblesse des noirs, ou la cruauté de l'homme, les réduisait à la condition des brutes. L'habitude avait donné à cet acte l'apparence de la légalité; mais l'univers verra avec satisfaction qu'il se trouve des hommes qui comprennent les intentions du Créateur en laissant libres les blancs et les noirs.

La voix de la médisance se taira devant vos trophées; le philantrope les admirera, et l'histoire comparera les efforts de Votre Altesse à l'apathie des autres; l'Angleterre sera remplie d'enthousiasme; mon gouvernement vous en sera reconnaissant, et le cœur de Votre Altesse sera plein d'une joie pure. L'esclave rendu au monde apprendra à ses enfants à bénir celui qui a brisé ses chaînes. Le nom de Sidy-Ahmet-Bassa-Bey sera enseigné aux enfants à la mamelle, et accompagnera leurs prières dans leur jeune âge.

De si grands progrès en peu d'années de règne, de si grandes difficultés vaincues, doivent être déjà d'un bon augure pour le cœur bienfaisant de Votre Altesse.

Elle a choisi le sentier qui conduit à la paix, à l'honneur, à la considération dans ce monde et au bonheur dans l'autre. Puisse Votre Altesse le parcourir pendant de longues années, accompagné des vœux que je forme pour ses succès!

Que Votre Altesse agrée les sentiments de mon profond respect.

Signé : T. READE.

Digitized by Google

INSTITUT D'AFRIQUE.

Présidents : MM. le duc de Doudeauville, le duc de Montmorency, le lieutenant général marquis de Frégeville, le comte de Laborde, aide de camp du roi, le comte de Paisent, grand d'Espagne.

Bureau des présidents et du secrétaire général, 7, rue Saint-Florentin, à Paris.

Paris, le 25 octobre 1841.

MONSIEUR,

Nous prenons la liberté de vous prier de présenter à Son Altesse le bey de Tunis l'adresse ci-jointe de l'*Institut d'Afrique*, relative à l'acte bienfaisant dont vous avez été le promoteur.

Nous sollicitons aussi votre appui et votre influence pour engager le chevalier Ruffo, ministre du bey, à se faire inscrire au nombre des membres de notre Société.

Nous avons l'honneur, etc.

Signé : Prince de ROHAN-ROCHEFORT, Président;
HIPP. DE SAINT-ANTHOINE, Secrétaire général.

A M. Thomas Reade, consul d'Angleterre.

A SON ALTESSE LE BEY DE TUNIS.

PRINCE,

Nous avons appris avec joie que, poussé par vos sentiments de bienveillance et d'humanité, vous avez aboli le trafic des esclaves dans vos états.

Gloire et louanges vous sont dues pour avoir protégé les droits si longtemps méconnus de cette malheureuse race d'hommes!

Nous espérons que vous userez de votre puissante influence sur vos voisins pour les convertir à vos généreux principes.

En supprimant ce trafic, condamné d'ailleurs par les lois divines et humaines, vous avez fait non-seulement un acte de justice, mais aussi un acte de saine politique. Les esclaves, privés de toute énergie par leur misérable condition, se trouvant aujourd'hui régénérés et capables de devenir d'utiles et laborieux citoyens, peu-

Digitized by Google

vent en peu de temps aider aux progrès de l'industrie, de l'agriculture, du commerce, et se ranger sous vos drapeaux, si cela devenait nécessaire.

L'*Institut d'Afrique* se sentira heureux si vous acceptez le diplôme de protecteur qu'il prend la liberté de vous offrir.

Puisse la divine Providence protéger longtemps Votre Altesse pour la montrer comme un glorieux exemple aux chefs de tous les autres états barbaresques, et pour l'élévation et la prospérité d Tunis.

Nous avons l'honneur, etc.

Signé : Prince DE ROHAN-ROCHEFORT, Président,
HIPP. DE SAINT-ANTHOINE, Secrétaire général.

Nota. Le bey a accepté avec plaisir le titre de protecteur de l'Institut d'Afrique, qui lui avait été offert.

Digitized by Google

REVUE ASIATIQUE.

VOYAGES.

KOONAWUR.

Il n'y a pas bien longtemps encore, la chaîne des monts Himâlaya ou *Himmalch* était au milieu de l'Asie comme un monde inconnu des Européens. Si l'on excepte les relations de quelques voyageurs des dix-septième et dix-huitième siècles, telles que celles de Bernier et de Forster, elles-mêmes fort incomplètes, on ne possédait rien ou presque rien sur cette contrée curieuse. Les difficultés naturelles du voyage, les périls sans nombre suscités par le fanatisme des populations qu'il fallait traverser, en défendaient l'accès aux plus aventureux. Peu de voyageurs étaient alors assez favorisés pour pénétrer dans l'intérieur de la montagne sainte. Les Hindous et les Persans ignoraient eux-mêmes ce sanctuaire sacré, dont un respect religieux les tenait éloignés. De tous temps ces peuples se sont fait une idée extraordinaire des monts Himâlaya. Les premiers les considèrent encore comme la résidence mystérieuse du Dieu inconnu; les autres regardent cette vaste chaîne comme les limites du monde, derrière lesquelles commence la région des esprits.

Ainsi, la superstition des populations asiatiques, jointe à l'ombrage que leur inspirait la domination toujours croissante des Anglais dans l'Inde, opposaient aux Européens une répulsion invincible. On connaît la fin déplorable du docteur Moorcroft, victime de cette antipathie. Déguisé sous l'habit d'un fakhir ayant fait vœu de mutisme, il visita plusieurs contrées intéressantes, se mêla aux caravanes, et atteignit de la sorte

Digitized by Google

jusqu'aux rives sacrées du Mansarowur. Encouragé par ces premiers succès, il entreprit une autre pérégrination dans le Moultan. Cette fois, moins heureux ou moins prudent, sa curiosité lui fit oublier son rôle; il parla, trahit par son langage le costume qu'il avait revêtu, et mourut empoisonné.

Cet exemple n'est point le seul de la mauvaise disposition des Asiatiques contre les Européens; néanmoins depuis que la Compagnie des Indes a étendu ses conquêtes et affermi sa puissance, les excursions dans l'Asie centrale sont devenues plus faciles et plus fréquentes. De temps en temps aujourd'hui, quelque nouvelle zone de ce monde plein de curiosités intéressantes nous est révélée. Les monts Himâlaya, si peu explorés auparavant, commencent à l'être avec plus de fruit. La géographie, la science, la poésie, l'histoire, en retirent incessamment de nouvelles richesses. Déjà plusieurs observateurs de spécialités différentes nous ont initiés aux merveilles naturelles de tous genres que l'on rencontre à chaque pas au milieu de ces géants de pierre couronnés de glaciers qui ne fondent jamais. A M. James Hough nous devons la connaissance des montagnes Bleues avec leur étonnante végétation. Le docteur Hamilton nous a donné la botanique des provinces septentrionales de l'Hindoustan. M. Royle a publié des observations précieuses sur les vallées de Kachemire et les monts Himâlaya. M. V. Jacquemont, mort beaucoup trop tôt pour la science, étudia plus particulièrement la structure géologique de ces montagnes. En 1819, le capitaine Herbert découvrit la route du Koonawur, que le capitaine Weble visita un peu plus tard. Enfin, le capitaine Alexandre Gérard, de la relation duquel nous allons rapporter ici quelques fragments, nous a laissé sur cette région encore fort peu connue des détails du plus haut intérêt.

Le district de Koonawur dans l'Hindoustan septentrional, entouré des monts Himmaleh, réalise en quelque sorte, par la beauté des sites et la richesse de la végétation, l'idée que nous nous faisions de la Vallée heureuse. Bordé par la Sutlodge, l'une des cinq rivières dont la réunion forme le Pend-

Digitized by Google

Jâb (*fleuve aux cinq sources*), il se trouve dans la situation la plus délicieuse. Son étendue est d'environ quatre-vingts milles. Les vallées et les collines de cette contrée sont rafraîchies par mille torrents, qui se précipitent avec fracas du haut des monts, fuyant les neiges éternelles pour se confondre ensuite dans la grande rivière, dont les eaux serpentent au bas. Les scènes les plus pittoresques et en même temps les plus grandioses s'offrent aux yeux de toutes parts. On ne peut contempler ce vaste panorama sans éprouver un sentiment mêlé d'étonnement et d'admiration : çà et là se déroulent à la vue des collines émaillées de fleurs, des forêts séculaires de pins et de mélèses attachées aux flancs des montagnes comme une ceinture verdoyante; des cascades innombrables bondissant de roc en roc par dessus leurs cimes élancées, des murs de granit à pic, des précipices effrayants ; puis, plus haut, l'œil se fixe enfin avec stupéfaction sur le gigantesque Himmaleh, dont le front, constamment couvert d'une coupole de glace, semble noyé dans l'azur foncé d'un ciel pur.

Perdue, cachée au sein de ces montagnes, la vallée de Koonawur est restée longtemps ignorée des voyageurs. Il fallait être excité par une ardente curiosité et un vif amour de la science pour oser franchir ces passes dangereuses, ces sentiers suspendus dans la région des nuages, seules voies de communication praticables pour y arriver. La plupart des défilés conduisant à cette zône surpassent de beaucoup le mont Blanc en élévation; très-peu sont au-dessous de ce géant des Alpes.

On pourrait croire qu'une telle barrière aurait dû préserver les habitants du Koonawur des vices et de l'oppression qui ont réduit la vallée de Kachemire, autrefois si florissante, à la misère et à la ruine. Il n'en a pas été ainsi : les paisibles populations de ces montagnes ont vu leur retraite violée et leur sécurité troublée par des agresseurs. Du reste, quoique la guerre ait pénétré de temps à autre dans le Koonawur, ses suites les plus déplorables en ont été néanmoins exclues, et les habitants de la vallée conservent encore les vertus qui sont

Digitized by Google

ordinairement l'attribut de l'indépendance. Mais avant de parler de leurs mœurs et de ce qui les concerne particulièrement, nous accompagnerons le capitaine Gérard à travers quelques-uns de ces défilés remarquables, dont les difficultés et l'élévation constituent un des traits principaux de la région dont nous nous occupons.

Quinze passes ou défilés conduisent du sud au Koonawur, en passant sur l'Himâlaya extérieur. C'est celui de Boorendo qui est le plus sûr et le plus fréquenté; toutefois il n'est pas entièrement exempt de dangers. Selon le capitaine Gérard, il n'aurait pas moins de 15,171 pieds de haut.

« Toute la partie déboisée, dit-il, n'a pas au delà de sept milles d'étendue, et les arbres sur le flanc s'élèvent jusqu'à la distance de deux milles seulement de la crête. Plusieurs malheurs sont arrivés dans cet endroit, malgré la facilité qu'il offre, et il est tout aussi concevable que des accidents y surviennent, qu'à Shatool, quoique ce défilé soit très-dangereux, par la raison que le chemin de Boorendo étant bon, on ne craint pas de s'y hasarder, tandis qu'on n'ose guère traverser l'autre. Les guides montrent aux voyageurs le lieu au-dessous des limites de la forêt, où plus de vingt personnes périrent, il y a environ six ans, en rapportant du sel de Koonawur. La caravane fut surprise par la neige, lorsqu'elle était encore de l'autre côté de la montagne; mais plutôt que de faire un long circuit de six ou sept jours de voyage, elle préféra tenter de passer par le défilé. Le vent s'étant élevé pendant le trajet, les voyageurs furent tellement engourdis par le froid, qu'arrivés à la région des arbres, personne n'eut le courage ni la force d'allumer du feu, et tous s'endormirent pour ne plus s'éveiller. Dans le mois de décembre, quatre ans auparavant, une autre troupe, composée à peu près d'un même nombre de personnes, périt aussi gelée dans le voisinage du défilé. »

En allant vers l'est, la hauteur des passes s'élève jusqu'à 16 ou 17,000 pieds. A cette élévation, la dureté de la neige permet ordinairement de les traverser pendant quelques mois de

Digitized by Google

l'année avec des chèvres et des moutons chargés. Les couches de neige sur les crêtes des mamelons inférieurs, du côté de l'ouest, sont souvent trompeuses, et de nombreux troupeaux avec leurs bergers s'y sont engloutis. Les montagnes sur la frontière orientale du Koonawur, qui séparent ce district de la Tartarie chinoise, ont encore une plus grande hauteur. C'est là que se trouve le défilé de Keoobrung, de 18,313 pieds, ou trois milles et demi de haut, ce qui est à peu près l'élévation où atteint le nuage le plus léger en été.

« Le climat de ce pays, dit le capitaine Gérard, est si doux dans la belle saison, que, bien que je traversasse le Keoobrung et le Gangtung au mois de juillet pendant une chute de neige, la température de l'air ne s'abaissa pas au-dessous de 33° F. La seule chose qui inspira de la crainte aux guides fut de perdre la route au milieu d'un nuage épais. Heureusement j'avais eu la précaution de m'orienter auparavant sur la position d'un monceau de pierres que j'avais vu dans le défilé, et je me dirigeai à l'aide de ma boussole de poche, sans apercevoir nulle trace de sentier pendant fort longtemps. Tant que nous fûmes enveloppés dans le nuage, les guides ne cessèrent de faire entendre un bruit semblable au rugissement des bêtes féroces, afin que les personnes les plus éloignées de ma suite pussent suivre la direction indiquée par ce moyen. Sans doute aucun voyageur chargé de bagage n'aurait osé se risquer même dans les défilés les plus bas de l'Himâlaya extérieur, par un temps semblable à celui que nous eûmes en traversant le Gangtung, car il tomba de la neige et du givre toute la journée. »

La même remarque peut s'appliquer également au défilé de Manerung, du côté septentrional du Koonawur, dont l'élévation absolue est de 18,612 pieds. Lorsque le capitaine Gérard le traversa au mois d'août, il n'était couvert que d'un pied de neige, tombée tout récemment; mais les anciennes couches dans les fonds environnants étaient d'une énorme profondeur.

Il ne suffisait pas à l'ambition du capitaine Gérard d'avoir

Digitized by Google

franchi les hauteurs déjà citées; il persévéra dans la tentative de gravir la grande montagne de Purgeool, à l'angle le plus septentrional de la Sutledge, et parvint à une crête de 19,411 pieds de hauteur absolue. Cette élévation est presque égale à celle que M. de Humboldt atteignit sur le Chimborazo. On peut s'en faire une idée en supposant que *Shooter's-Hill* soit placée sur *Snowdon*, et celle-ci sur le mont Blanc. Les sommets de l'Himâlaya diffèrent de ceux des Andes par la douceur relative de leur climat, provenant principalement d'une plus grande sécheresse de l'atmosphère. L'air y est si pur, si raréfié, que l'œil peut plonger au fond d'un horizon immense, et y distinguer nettement tous les objets : toutefois les transitions brusques de la température y sont fort incommodes. Il n'est pas rare, sur ces cimes élevées, de passer tout à coup d'un froid de 7 ou 8 degrés, à 20° au-dessus de zéro. La réverbération des rayons du soleil par les glaces et les neiges y produit même une chaleur insupportable dans le milieu du jour. A l'époque où notre voyageur se trouvait au Purgeool, cette montagne était entièrement débarrassée de neige; mais au delà, vers le nord, la grande chaîne centrale de l'Himmaleh se montrait dans le ciel tout enveloppée de son manteau blanc, à l'immense hauteur de 29,000 pieds, ou environ cinq milles et demi; hauteur que nous n'atteindrions pas tout à fait si nous placions le pic de Ténériffe sur le sommet le plus élevé des Alpes.

Les chaînes extérieures de l'Himâlaya sont assez élevées pour arrêter au passage les nuages aqueux les plus fugaces qui se forment sur les plaines de l'Inde; c'est pourquoi, plus on pénètre loin dans l'Himmaleh, moins il tombe de neige dans le courant de l'année. On peut expliquer par ce fait l'existence des couches dont les cimes les plus hautes sont perpétuellement recouvertes. Tous les hivers, les neiges venant se déposer sur la crête des chaînes dans une proportion qui dépasse la quantité fondue pendant les chaleurs de l'été, elles s'y accumulent et y demeurent constantes. Nous savons aussi que l'incrustation particulière à la zone des neiges perpé-

Digitized by Google

tuelles de l'Himmaleh, plus élevée ordinairement sur le flanc septentrional que sur le flanc méridional des montagnes, est attribuée à la chaleur des rayons du soleil réfractés par les plateaux de l'intérieur. Les neiges alors s'y ramollissent, s'imprègnent d'eau durant les journées chaudes de l'été; puis quand la nuit vient, elles reprennent de la solidité et se transforment en glace.

Entre tous les dangers auxquels on est exposé sur les crêtes de l'Himmaleh, le plus grand provient du vent qui souffle ordinairement avec une extrême violence; et comme il est excessivement froid, il engourdit bientôt ceux qui y sont exposés. Le voyageur surpris par cet aquilon glacial ne trouve aucune espèce d'abri pour s'en préserver. Il est obligé souvent de faire plusieurs milles à travers des sentiers anfractueux et glissants, avant d'atteindre un endroit où il puisse se procurer du combustible. Ce qui augmente encore le péril, c'est la raréfaction de l'atmosphère, qui produit chez l'homme un grand affaiblissement. Ces effets de la dilatation de l'air sont attribués par les montagnards à une plante vénéneuse dont l'existence est mystérieuse et cachée. Les habitants des régions supérieures du Koonawur éprouvent si fréquemment ce malaise, qu'ils peuvent déterminer avec certitude la hauteur comparative des différents défilés par la nature de leurs sensations en les traversant. D'après ce que nous avons dit du caractère particulier du climat et de l'atmosphère dans cette partie de l'Himâlaya, les remarques suivantes du capitaine Gérard sur la culture de ces montagnes ne paraîtront nullement surprenantes:

« Les limites des terrains cultivés sur le flanc sud-ouest de l'Himmaleh, dit-il, atteignent à peine 10,000 pieds, et il est assez singulier que la culture et la végétation s'élèvent à mesure qu'on avance vers l'intérieur de ce pays extraordinaire. Sur la descente nord-est de la chaîne extérieure couverte de neige, en allant vers l'ouest par le 78 degrés de longitude, la culture s'étend dans l'endroit le plus élevé à 10,500 pieds. Dans la vallée de la Buspa, elle monte jusqu'à 11,400 pieds;

Digitized by Google

et dans le Hungrung on trouve le grain à 13,000 pieds : c'est je crois la position la plus haute de cette contrée où il mûrisse. Les champs de blé que je vis à 13,000 pieds étaient très-maigres, et les habitants m'assurèrent que le grain ne mûrissait jamais complétement, quoique dans la Tartarie chinoise il arrive à parfaite maturité dans le voisinage de Koong-loong, qui se trouve à 16,000 pieds environ au-dessus du niveau de la mer, et dans le cercle de la congélation.

» La variété des situations produit une bien plus grande différence dans l'accélération ou le retard de la récolte, que la hauteur. Nous en avons un exemple remarquable en comparant ensemble Numgea, Shipke et Nako. Le premier endroit n'est qu'à 9,300 pieds au-dessus de la mer, mais il est entouré de si hautes montagnes, qu'il y a à peine neuf heures de soleil dans le plus long jour. Au commencement d'août les grains y étaient encore parfaitement verts, tandis que ceux de Shipke à 1400 pieds plus haut, étaient jaunes, et quelques récoltes se trouvaient même faites. Près de Nako, où la culture s'étend au moins à 12,700 pieds de hauteur, les grains avaient commencé à jaunir le même jour, et paraissaient bien plus avancés qu'à Numgea.

» On dégage ordinairement le blé de l'épi en le faisant fouler par de jeunes taureaux ou yaks, dans de grands enclos circulaires, pavés d'ardoises, dont les murs d'enceinte ont un pied et demi ou deux pieds de haut. Au centre de l'aire est un poteau, auquel les bestiaux sont attachés sur une ligne formant un rayon, de manière à pouvoir tourner ensemble autour de l'axe. Chacun d'eux est muselé, et j'en ai vu vingt ou trente employés à la fois au foulage du grain. »

L'abricot cesse de mûrir à la hauteur de 11,000 pieds, tandis que les groseilles y viennent parfaitement. Un buisson épineux, assez semblable au genêt, couvre les flancs de la montagne à 17,000 pieds d'élévation. On y rencontre aussi, abritées sous les touffes des rhododendrons, l'anémone et la

Digitized by Google

campanule. Un peu au-dessous, les sycomores et les bouleaux déploient leur magnifique végétation. Des buissons de genévriers parfument de leurs rameaux odorants l'atmosphère de ce ravissant paysage. Les vignes sont généralement plantées sur les bords des ruisseaux, à peu de distance des villages. Elles forment des berceaux épais soutenus par des treillages, qui ont quelquefois jusqu'à un demi-mille de long. Leurs grappes vermeilles pendent à l'intérieur sous le feuillage et produisent un effet très-pittoresque. « A l'époque où ces berceaux sont tout couverts de pampres verts, le voyageur peut y trouver un abri d'une fraîcheur charmante, impénétrable aux rayons du soleil. Il ne faudrait pas cependant se hasarder à y entrer seul ; on serait mis infailliblement en pièces par les chiens qui les gardent. »

A la liste des fruits déjà mentionnés, on peut ajouter encore les pêches, les noix et les pommes. Ces dernières surtout sont excellentes et y viennent en grande quantité. Les habitants du Koonawur ne sont point du tout avares des produits de leur culture. Toutes les fois que notre voyageur passa avec sa suite dans des avenues d'abricotiers, il rencontra des villageois qui s'empressèrent de monter sur les arbres, pour les secouer et en faire tomber les fruits en abondance. La variété du climat permettrait facilement une grande diversité d'objets de culture, si les circonstances étaient favorables à ce genre d'industrie; car dans un espace de dix ou douze milles, vous trouvez au Koonawur le froid intense de la Laponie et la chaleur étouffante de la zone torride. Là où donnent les rayons du soleil, l'atmosphère y est embrasée, pendant qu'il gèle fortement à l'ombre.

Parmi les traits caractéristiques de ce pays sillonné de montagnes et entrecoupé d'un grand nombre de cataractes et de torrents non guéables, nous n'aurons garde d'omettre les différents genres de ponts en usage pour les traverser. Le *sango* ou pont de bois n'est quelquefois qu'une seule planche jetée au-dessus d'un abîme, ou peut-être un tronc d'arbre dans

Digitized by Google

une position inclinée, avec des entaillures en forme d'échelons. Mais plus souvent, au lieu de ponts, on trouve ce qui les supplée décrit de la manière suivante par le capitaine Gérard :

« La *jhoola*, dit-il, est une espèce de pont de corde, composé de cinq ou six câbles faits d'une sorte d'herbe nommée *moonjà*. Ils sont tendus obliquement de la rive la plus élevée à la rive la plus basse et très-rapprochés les uns des autres. Au-dessus est un morceau de sapin creusé, que des chevilles retiennent par le bas, afin qu'il ne puisse s'échapper des câbles. A ce morceau de bois pendent quatre fortes cordes auxquelles se trouve attachée une autre pièce de sapin servant de siége aux passagers et destinée aussi à recevoir les bagages. On fait courir cette espèce de glissoire au moyen de deux ficelles qu'on tire du bord opposé lorsque l'inclinaison ne suffit pas pour déterminer la course. Quelquefois il suffit d'abandonner la glissoire à elle-même, et le passager arrive au bord le plus bas avec toute la rapidité que lui imprime la pente des câbles. Ce mode de passage est assez sûr; mais il est très-effrayant pour celui qui n'y est point habitué. Il est difficile de ne pas éprouver une sorte de terreur lorsqu'on se voit suspendu par quelques frêles cordes seulement au-dessus d'un abîme au fond duquel le torrent, formant mille cascades, roule ses eaux en mugissant à une profondeur effroyable. Des nuées d'oiseaux sauvages attirés par le mirage des eaux tournoient constamment dans le gouffre au milieu des vapeurs des cataractes, et vous donnent le vertige.

» Ce fut à Rampoor que je traversai le pont le plus long de ce genre. Dans cet endroit, la rivière a 211 pieds de large. A Wangtoo, elle n'a que 92 pieds; mais la rapidité de la course est telle, que deux de mes domestiques l'ayant traversée une fois, eurent si peur, qu'ils ne voulurent pas s'y hasarder une seconde, et préférèrent la passer à la nage. L'un parvint avec beaucoup de difficulté au rivage opposé, dans un état complet d'épuisement, et l'autre se noya.

» Le *surum*, autre genre de pont suspendu, dont il existe

Digitized by Google

un très-mauvais au-dessous de Numgea, est fait de petites branches très-mal entrelacées et supportées par cinq ou six câbles servant à appuyer les pieds. Des cordes sont tendues sur les côtés à environ quatre pieds au-dessus des autres, pour se tenir. Elles sont réunies à celles du bas par un treillage d'osier, dont les ouvertures ont un ou deux pieds de large. Les cordes des côtés sont à une distance les unes des autres très-incommode. Dans un endroit, [illegible] se trouvent même si éloignées, qu'une personne ne peut en atteindre deux en ayant les bras étendus. Comme elles sont faites de matériaux très-faibles, elles ne peuvent être suffisamment roidies, en sorte que le pont forme une courbe d'environ un sixième de cercle. De fréquents accidents ont lieu dans cet endroit. Vers le mois d'août, c'est-à-dire un mois avant mon passage, deux personnes y périrent parce qu'une des cordes de côté se rompit. Les guides qui m'accompagnaient m'apprirent cet événement lorsque déjà dix ou douze personnes de ma suite se trouvaient sur le pont, toutes chargées. Heureusement j'étais sur le bord. La nouvelle de cet accident parvint à eux avec rapidité. Quelques-uns en prirent une telle épouvante, qu'ils n'osaient plus ni avancer ni reculer. Ils restèrent tremblants et indécis pendant longtemps sans pouvoir retrouver leur courage. Deux d'entre eux, saisis de plus de frayeur que les autres, précipitèrent ma tente dans la Sutledje, qui grondait au bas. »

En outre de ces ponts grossiers et informes, on pratique aussi les ponts de chaînes dans le Koonawur. Il y en a un sur la Barrampooter dans le Thibet, dont la longueur, dit-on, est de cinq cents pieds. Un grand nombre de personnes périssent tous les ans dans les rivières, à cause des moyens peu sûrs de les traverser. Dans plusieurs endroits, les chemins des montagnes ou plutôt les sentiers, sont aussi dangereux que le passage des ponts. Les rochers qui se détachent continuellement des crêtes supérieures, les avalanches de neige fréquentes, forcent les voyageurs à se hâter sans trop faire attention aux difficultés de la route, et c'est ainsi que des ac-

Digitized by Google

cidents nombreux arrivent consécutivement. On peut se faire une idée des dangers que présentent les chemins dans ces montagnes, par la description suivante :

« Çà et là, dit le capitaine Gérard, on rencontre des couches de neige durcies et inclinées d'un angle de trente ou trente-cinq degrés, dans lesquelles on est obligé de creuser des marches avec une hache pour pouvoir les gravir. Lorsqu'on veut les descendre, le moyen le plus facile et le plus prompt est de se laisser glisser tout naturellement jusqu'en bas. Ces couches de neige ne constituent pas encore les plus grandes difficultés. Les pas réellement les plus mauvais de cette région sont les rochers inclinés et les pentes de sable dur ou de petits cailloux, qui roulent sous les pieds vers un torrent rapide et profond. Il faut ordinairement se déshabiller pour en franchir quelques-uns, et si je ne me déchaussai que dans un seul endroit, je fus obligé souvent de saisir la main de quelqu'un des guides pour marcher sur les roches glissantes dont les têtes saillissent hors de l'eau. Dans un passage, bien certainement le plus dangereux que j'aie vu, on fut dans la nécessité de se servir de cordes pour monter et descendre les bagages. De temps à autre on rencontre des marches en pierre, des troncs d'arbres avec des crans sur lesquels il faut se tenir en équilibre et monter comme sur une échelle. Afin d'éviter les détours, les gens du pays ont pratiqué des chemins sur le flanc perpendiculaire des montagnes en faisant arc-bouter des solives de roche en roche, ou en dressant des échafaudages grossiers faits d'échalas enfoncés horizontalement par un bout dans des crevasses et appuyés par l'autre sur des arbres ou des poteaux inclinés sortant des fentes des rochers au-dessous. Ces échalas recouverts de planches minces offrent ainsi au voyageur un sentier étroit et fragile qui rampe après le flanc des rochers à pic, ou le long des couches de neige. La couche la plus extraordinaire que j'aie rencontrée dans mon voyage est dans la vallée de Teedoong; elle s'appelle Rapeea. L'échafaudage suspendu sur sa déclivité avait 150 pieds de long. Il était construit dans le même

Digitized by Google

système que ceux dont je viens de donner la description, avec cette différence seulement, que six pieux étaient enfoncés horizontalement dans les fentes des rochers avec des coins pour les assujettir, sans être soutenus par le côté extérieur. Miné sans cesse par le torrent qui mugit au pied avec une incroyable fureur, le voyageur sent ce frêle chemin ébranlé sous ses pas et ne peut se défendre d'un vif sentiment de crainte. Lorsque j'y passai, je le sentais trembler si fort sous moi, que je m'attendais à chaque instant à le voir s'écrouler dans les eaux. »

Le capitaine Gérard fait ensuite une peinture très-favorable des habitants du Koonawur :

« Les gens de ce district, dit-il, sont francs, actifs, généreux, hospitaliers, et d'une probité parfaite dans les affaires. Ayant peu d'expérience de la tromperie, ils ne sont ni méfiants ni soupçonneux. La civilisation n'a point encore détruit chez eux les vertus natives. Fiers de leur pays, ils se considèrent au-dessus des autres montagnards. Cet orgueil même les garantit de bien des vices. Ils craindraient de valoir moins que leurs voisins, s'ils ne leur étaient supérieurs par les qualités morales. »

Comme ils ne sont pourvus que médiocrement de grains, leur principale nourriture est la viande. Le thé compose leur boisson ordinaire, quoique les liqueurs spiritueuses ne leur déplaisent pas. Du reste, ils sont sobres en toutes choses. Quant à l'habillement, il consiste en une blouse, un pantalon de laine blanche, souvent double, un bonnet de même étoffe et de même couleur, et des souliers de laine avec des semelles de cuir. Quelquefois ils mettent par-dessus leurs autres habillements un vêtement en poil de chèvre imperméable. Les femmes se distinguent par leurs parures, qui consistent en de grandes agrafes de cuivre, placées sur le devant de la poitrine, des bracelets, et des ornements de chevilles en étain et en argent. En général, le peuple ne manque pas d'aisance. Les troupeaux composent la principale richesse des Koonawuriens. Outre leurs yaks (jeunes taureaux), ils ont des

Digitized by Google

moutons et des chèvres à belle laine. Leur activité commerciale, car ils sont tous marchands, leur donne les moyens de se procurer une foule d'objets de luxe, et varie agréablement leurs occupations. Voici ce que dit le voyageur à ce sujet :

« Les Koonawuriens mènent une vie fort agréable et qui n'a point la monotonie ordinaire aux habitants des montagnes. Dans le mois de novembre, il en vient un grand nombre à Rampoor pour apporter des laines. Quelques-uns vont dans les plaines acheter des marchandises pour les marchés de Garoo et de Leh. Ils vont aussi à la foire de Hardwas. Durant les mois de l'été, on les rencontre fréquemment à Leh et à Garoo, où ils sont très-connus. Ces pays leur offrent beaucoup plus de facilité pour la circulation que le Koonawur. Les chemins y sont si bons qu'ils ne portent rien eux-mêmes; ils transportent toutes leurs marchandises à dos de mulet, sur des chevaux, des ânes, des yaks et des moutons. Plusieurs même vont à cheval et font des courses sur la route. D'autres s'amusent à chasser avec des fusils pendant le voyage, tuent des lièvres et des cerfs, dont ils mangent la chair et font du cuir de soulier avec la peau. Ceux qui restent chez eux s'occupent de leurs vignes et veillent à leurs troupeaux, qui pendant quatre ou cinq mois de l'année vont paître dans l'intérieur des montagnes. Les bergers se relèvent régulièrement et durant tout le temps du paccage ; ils vivent dans de petites maisons nommées *dogree* ou *shurnung*, où ils fabriquent du beurre.

» La position de plusieurs de ces *dogrees* est très-romantique. Assises sur des collines riantes, au milieu de bosquets de fleurs odoriférantes, drapées extérieurement de rameaux verts et fleuris, elles offrent un aspect ravissant. Quelques-unes, placées au fond des vallées solitaires, sont entourées de hautes montagnes, dont les cimes élancées jusqu'au ciel, avec leur couronne de neiges perpétuelles ou leur front de granit à découvert, menacent d'écraser au bas les paisibles troupeaux. Leur contraste avec les sombres forêts de chênes cou-

Digitized by Google

verts de mousses et de lichens flottant dans l'air comme les franges d'une draperie, le vert clair des pins et des mélèzes entourés d'une ceinture jaune de bouleaux et de rhododendrons en fleurs, forment un paysage à la fois majestueux et pittoresque. En été le climat de ces lieux charmants est délicieux. C'est sur les bords verdoyants des ruisseaux limpides, alimentés par les neiges fondues, que les framboises, les groseilles et les fraises sont d'un goût parfait. Les fraises surtout ont un parfum dont l'air au loin est embaumé.

» Dans la saison froide, lorsqu'on est obligé de rentrer les troupeaux, les Koonawuriens renfermés dans leurs villages s'occupent à tisser des couvertures, des bonnets et des souliers. Ces objets simples composent à peu près toute leur fabrication. Ils commencent de bonne heure à s'approvisionner de combustible et de nourriture pour les bestiaux. Celle-ci consiste principalement en feuilles d'arbres, qu'ils entassent sur les toits de leurs maisons. Du reste leur vie intérieure pendant tout le temps de la saison rigoureuse est très-patriarcale. Contents de peu, unis dans leur famille, où la bonne harmonie n'est jamais troublée, ils jouissent d'un bonheur qui ferait presque envier leur sort. »

Les habitants du Koonawur célèbrent leurs fêtes annuelles avec une joie pleine de franche expansion et une gaieté peu connue dans beaucoup d'autres parties de l'Inde. Ils ont des jeux de différentes espèces et d'une physionomie très-poétique. Ils s'ornent et s'entourent de guirlandes de fleurs et de vêtements éclatants. Des musiciens jouent de divers instruments dont ils doivent la variété et la perfection relative à leur voisinage des sectateurs de Lama, dont toutes les formes du culte sont accompagnées de musique. Tels sont les habitants du bas Koonawur. Mais dans les parties les plus hautes de la vallée, sur les collines découvertes et élevées, le peuple est Bhoteeas, Tatars ou de race tatare, et sectateur de Lama. C'est une race plus grande et plus forte que celle qui habite le bas pays. Plusieurs de ces hommes ont une taille de plus de six pieds. Leurs traits ressemblent beaucoup au type chi-

Digitized by Google

nois; leurs manières sont franches et tout à fait dépouillées de la timidité qui caractérise les Hindous. Le capitaine Gérard les considère comme la plus belle nation des montagnes, et bien supérieure aux habitants des plaines de l'Inde.

« Ces peuples, dit-il, sont d'un naturel doux, bienveillant et fort éloigné de cette férocité inhérente au caractère tatare. J'ai pu juger plusieurs fois de leur humanité. Etant à Peenoo, dans le Speetee, je fus retenu deux jours au lit par des douleurs rhumatismales. Leur sollicitude pendant tout ce temps les fit s'occuper de moi comme si j'avais été de leur famille; et cependant je leur étais complétement étranger; j'étais même le premier Européen qu'ils eussent jamais vu. Aussitôt que la nouvelle de ma maladie leur fut connue, ils m'apportèrent du nerbissi (le doary), qu'ils regardent comme un remède souverain contre beaucoup de maux. Plusieurs vinrent avec du sucre et des épices, tandis que d'autres s'occupaient à me faire du thé. Chacun d'eux cherchait à me témoigner de l'intérêt à sa manière, ce qui était assez fatigant pour moi, bien que l'intention fût bonne. Loin d'être indiscrets néanmoins, ils ne restaient pas plus longtemps auprès de mon lit que je ne le voulais.

» A cette époque, je négociais avec le premier de l'endroit, afin d'obtenir la permission de m'en retourner par le défilé de Taree. Cet homme fit preuve d'un degré de fermeté que je ne pus m'empêcher d'admirer, quoique j'en fusse très-contrarié. Il prétendit que les instructions qu'on lui avait données à l'égard de l'interdiction de ce passage étaient si positives, qu'il ne se permettrait jamais de les enfreindre. Rien ne put le faire changer de résolution, pas même les 150 roupies que je lui avais envoyées comme moyen conciliatoire, et qu'il me rendit en me disant : « Vous aurez des chèvres, des moutons et des couvertures tant qu'il vous plaira, mais vous ne prendrez pas ce chemin. Nous viendrons nous y poster pour vous en barrer le passage. Vous avez, il est vrai, un nombre suffisant de gens pour forcer la consigne, car nous

Digitized by Google

ne nous battrons pas contre vous; mais nous espérons que vous renoncerez à votre projet. »

» Les Tatares chinois sur cette frontière éloignée de leur vaste empire sont tout aussi vigilants à empêcher l'intrusion des étrangers. Les plus belles promesses d'argent ne sauraient les décider à violer les ordres de leurs supérieurs. J'atteignis l'année dernière les limites de leur contrée dans quatre quartiers différents, sans pouvoir avancer d'un pas. La même chose m'arriva en 1818, lorsque je visitai Shipke avec mon frère. Nous étions alors les premiers Européens qui s'offraient à leurs yeux. »

On peut dire à la louange de ces gens, que le vol, le mensonge et la tromperie leur sont complétement inconnus. Ils comprennent peut-être mieux que tous les autres peuples de la terre l'honnêteté dans toute sa délicatesse. Ils ont de la gaieté, de la vivacité, et ne sont point dépourvus d'éducation; car les lamas, dont le nombre est très-grand parmi eux, savent tous lire et écrire. Leurs habitations se trouvent souvent à 17,000 pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer, et quoique placés sur la frange d'une congélation perpétuelle, ils mènent une vie heureuse au milieu de la paix et de l'abondance. L'anecdote suivante nous donnera une idée de la manière dont ils se préservent contre la rigueur du climat:

« La passe de Ludak, dit le capitaine Gérard, est ordinairement praticable au milieu de l'hiver et ne se trouve jamais fermée par la neige. J'avais entendu raconter des choses si effrayantes sur les gelées de ce chemin, que j'étais curieux de voir comment les hommes s'habillaient pour n'être pas engourdis par le froid. Putée Ram satisfit bientôt mon désir. Le jour suivant il se présenta à moi dans son costume d'hiver, qui me parut tellement lourd, tellement embarrassant, que je ne concevais pas comment on pouvait marcher ainsi accoutré. Voici de quoi se composait ce costume. Il avait un vêtement de peau de mouton à longues manches, appelé *lakpa*, dont la partie laineuse était tournée en dedans, l'ex-

Digitized by Google

térieur recouvert d'un *sooklat*, espèce de couverture épaisse, teinte en bleu ; des pantalons pareils ; de grands bas de laine, et par dessus tout cela les bottes d'usage, dont les pieds étaient fourrés de deux pouces de laine. Les mains se trouvaient garanties par des gants de flanelle épaisse, montant jusqu'au-dessus des coudes. Une couverture s'enroulait autour de sa taille ; une autre était jetée sur ses épaules ; enfin un grand shall enveloppait son bonnet et une partie de sa figure. Dans cet équipage on avait peine à distinguer la forme humaine. C'était plutôt un monceau de hardes qu'une personne véritablement habillée. Tel est pourtant l'ajustement ordinaire du voyageur lorsqu'il traverse ces contrées pendant l'hiver ; encore a-t-il soin de se faire toujours suivre d'une mule chargée de couvertures, et d'un autre *lakpa*, toutes choses indispensables pour la nuit, lorsqu'il faut se coucher sur la neige. »

En quittant les vallées et les hauteurs de l'Himmaleh, le capitaine Alexandre Gérard exprime le vœu philanthropique que le commerce britannique, dont le développement a pris une si rapide extension à travers les barrières montagneuses de la frontière septentrionale de l'Inde, puisse ajouter au bien-être de ces braves montagnards, sans introduire parmi eux les vices et la corruption, ou sans détruire leur indépendance. Les nations qui marchent à la tête de la civilisation ne devraient jamais se montrer moins généreuses ni moins équitables que les populations simples et ignorantes subjuguées par elles. Si jusqu'ici les lumières avaient toujours servi la justice, la civilisation aurait des titres bien plus légitimes à la reconnaissance des hommes ; mais malheureusement on ne peut en disconvenir, il en a été souvent autrement.

(*The Athenæum.*)

Digitized by Google

§ II.

DERNIÈRES NOUVELLES DE L'INDE ET DE LA CHINE.

Octobre 1842.

Nous avons peu de chose à ajouter aux nouvelles du mois dernier, surtout pour la Chine. Les Anglais ont pris la ville de Chapoo, entrepôt de commerce très-important, situé à l'embouchure d'une rivière, sur la côte nord-est de la province de Che-Keang. La résistance qu'ils y ont éprouvée confirme tout ce qu'on sait de l'obstination chinoise. On continue donc dans l'Inde à se récrier contre la perte du temps; d'ailleurs, la guerre n'empêche pas le commerce du thé : les Chinois ont besoin de placer ce produit; et quoiqu'il en coûte aux Anglais de le recevoir sans rien vendre en retour, comment se passer de thé? Les dernières nouvelles de Canton sont du 7 juin.

Celles de Bombay portent la date du 27 août. Le *Bombay Times* désespère de la nouvelle campagne que le gouverneur général de l'Inde vient enfin d'ordonner. La saison est trop avancée; les troupes n'ont pas tout le matériel et tous les moyens de transport qu'il leur faudrait pour être à Caboul avant les mauvais temps d'automne. Cependant l'ordre est sérieusement donné, à la grande satisfaction des soldats, y compris les Cypayes, qui brûlent de prendre leur revanche des dernières défaites. On cite avec enthousiasme un *bon mot* du général Nott à Candahar, qui, lorsqu'on lui dit qu'il devait se retirer sur l'Inde, aurait répondu : *Par quelle route?* par le défilé de Kudjusk ou par Caboul? Au reste, que ce soit par Caboul, en effet, qu'il faille repasser pour l'honneur du drapeau britannique, il ne s'agit plus de s'établir dans l'Affghanistan; on consent à tout perdre, *fors l'honneur*. C'est aussi peut-être cette conviction qui ne laisse pas que d'effrayer un peu les Affghans de Caboul. En effet, si les Anglais rentraient dans leur ville pour s'y fixer, ils y reviendraient en conquérants bénévoles, intéressés à s'y faire des amis, un parti; mais avec la vengeance pour but exclusif, qu'auront-ils à ménager? Ils ne laisseront que terreur et dévastation sur leur passage. Cette réflexion préoccupe surtout les castes ou tribus qui n'ont pris qu'une part très-indirecte à la *rébellion*, puisque le mot est encore employé. Il existe, par exemple, à Caboul, une classe de Kuzzilbashes, ou familles d'origine persane, qui ne serait pas fâchée de détourner le malheur dans lequel

Digitized by Google

toute la population risque d'être enveloppée par un siége et un assaut. Les Kuzzilbashes voudraient se placer comme modérateurs entre les Anglais et Akhbar-Khan. On cite encore le parti de Zéman-Shah comme très-disposé à traiter du renvoi des prisonniers en dehors de l'influence du vizir, car c'est le titre que prend tou-Akhbar aupres du nouveau shah Futteh-Jung. Il a été question tantôt de les renvoyer sans condition pour faire acte de générosité, et dans la persuasion que les Anglais se regarderaient comme satisfaits, ce qui serait possible; tantôt d'envoyer le lieutenant Conally pour stipuler une rançon. Celui-ci a refusé, de peur d'indisposer Akhbar-Khan. Après tout, c'est Akhbar-Khan dont le crédit domine les intrigues des autres chefs, parce qu'il est le seul sirdar qui ait su rallier à lui tout ce qu'il y a de *nationalité* à Caboul, c'est-à-dire tout ce qui est antipathique à la domination anglaise. Eh bien, Akhbar-Khan lui-même se conduit en homme qui prévoit un dénouement funeste à sa puissance *usurpée*. Des lettres *cachetées* (*sealed*), disent les journaux de l'Inde, sont arrivées à Calcutta, écrites par les prisonniers et les prisonnières. Ces lettres sont parfaitement d'accord avec les lettres *non cachetées* pour louer les bons procédés de ce terrible et sanglant Akhbar : c'est le plus doux, le plus familier des vainqueurs. Loin d'être un *ogre*, il aime les enfants, pour les caresser, pour jouer avec eux. Henri IV n'était pas plus bonhomme avec sa famille qu'Akhbar avec les petits captifs anglais. Quand il vient les visiter, c'est une fête. Ils accourent à lui; l'un lui monte sur le dos, l'autre lui tire la barbe, etc. Ils l'invitent à manger avec eux, et il accepte, etc. La même lettre qui raconte ces anecdotes ajoute : « C'est le chef le plus habile, le plus résolu et le plus *énergique* de l'Affghanistan. » N'est-il pas présumable qu'Akhbar-Khan n'est pas fâché de se faire une popularité par l'intermédiaire de ses prisonniers, et que les prisonniers flattent Akhbar pour justifier les concessions que leurs compatriotes sont disposés à lui faire? On parle encore de relâcher Dost-Mahomed, et toujours d'accord avec son fils, à moins que ce ne soit une menace contre l'ambition de celui-ci.

En dernière analyse, voici la situation des Anglais dans l'Affghanistan : ils possèdent toute la partie occidentale de ce royaume; ils ont franchi les défilés si redoutés qui en défendent l'accès. Leurs armées ne sont qu'à trente lieues de Caboul.... L'ordre est de marcher en avant. Eh bien, tout cela est peut-être le signal de la retraite, c'est-à-dire d'un traité avec Akhbar, malgré la résolution

Digitized by Google

des chefs, le bon esprit des soldats et le désir que doivent éprouver ceux-ci de faire un mouvement, lorsque la maladie les décime cruellement dans les haltes. Si, par une dernière chance, le traité d'évacuation n'avait pas lieu, on doute encore que le général Nott et le général Pollock aient pu se joindre à Caboul le 1er septembre dernier; ce ne serait qu'en décembre que nous connaîtrions positivement le résultat des nouvelles instructions envoyées aux généraux de l'expédition par lord Ellenborough.

On a dit que, pour se dédommager de leurs revers du Caboulistan, les Anglais allaient s'emparer du Pendjab. Il paraît que Shere-Singh se trouve toujours dans une position difficile; il ne cesse de solliciter l'intervention britannique. L'armée d'observation rassemblée sur les bords de l'Indus peut d'un moment à l'autre être dirigée sur Lahore; mais il n'est pas à penser que rien de sérieux ait lieu de ce côté avant que les affaires de l'Affghanistan aient été arrangées.

Les derniers événements du cap de Bonne-Espérance ont excité l'attention de la presse européenne. On a cru un moment que la Hollande allait prendre parti pour ces malheureux Boërs qui avaient bien voulu se laisser vendre ou céder politiquement et géographiquement à l'Angleterre, mais à condition que celle-ci respecterait leurs mœurs, leurs idées, leurs coutumes. C'est un déplorable spectacle que de voir une population de cinq mille hommes abandonner ses propriétés, ses toits domestiques et tous les avantages de la civilisation coloniale, pour aller, comme une peuplade de sauvages, porter ses tentes dans le désert. L'Angleterre n'a pas voulu abandonner sa suzeraineté à ces émigrants : ses soldats et les fermiers boërs en sont venus aux mains. Le nombre a d'abord favorisé ceux-ci; mais des renforts sont arrivés par terre et par mer : il a fallu capituler. Ce qu'il y a de plus terrible pour les vaincus de Port-Natal, c'est qu'ils sont placés entre la civilisation armée, à laquelle ils ont déclaré la guerre, et les barbares de l'Afrique centrale, tels que les Kafirs, qui voient en eux les premiers ennemis civilisés qui sont venus autrefois les repousser, eux aussi, dans le désert. Nous aurons l'occasion de reparler de ces événements. Dans l'ouvrage du capitaine Harris (1), dont la *Revue Britannique* a publié des extraits, on trouve les détails les plus exacts sur l'histoire des Boërs.

(1) *Wild sports of Southern Africa.*

Digitized by Google

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DE L'INDUSTRIE, DE L'AGRICULTURE, ETC.

CORRESPONDANCE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

DE LA REVUE BRITANNIQUE.

OUVRAGE SUR LE VOYAGE DE LA REINE. — GLASCOW ET MANCHESTER EN 1842. — CHARTISTES. — PALAIS. — SÉPULCRES BLANCHIS. — FUMÉE. — MAISON FAIRBAIRN. — USINES. — MANUFACTURES DE COTON. — OUVRIERS DU LANCASHIRE. — MUSIQUE RELIGIEUSE. — LA FÊTE SACRÉE. — LA MAISON BARING, ETC. — NOUVELLES DES SCIENCES.

Londres, 21 octobre.

J'arrive de mon excursion dans les comtés du nord. — Je n'ajouterai rien à ce que je vous ai écrit du voyage de la reine. Une publication est annoncée qui nous en révélera les moindres détails. Je faisais allusion à ces relations des promenades royales de *l'ancien régime* britannique; on les renouvelle pour la reine Victoria; MM. Adam et Charles Black, libraires de Sa Majesté à Édimbourg, publieront, sous ses auspices, vers les premiers jours de 1843, un magnifique in-quarto avec gravures qui aura pour titre : MEMORIAL OF THE ROYAL PROGRESS IN SCOTLAND. Sir Thomas Dick Lander est chargé du texte, ce qui donnera un caractère littéraire à ce beau volume, car c'est lui qui publia dans le temps cette description du déluge de Moray, que la *Revue Britannique* traduisit presque en entier. Je trouvai Glascow moins ému que je ne pensais de la préférence accordée par la reine à Édimbourg : il existe toujours la même jalousie de marquise à bourgeoise entre la noble capitale du royaume de Bruce et la grande cité commerçante et manufacturière; mais celle-ci est

Digitized by Google

toute absorbée de ses préoccupations mercantiles, et tout ce qu'elle a d'oisifs s'était contenté en courant à Édimbourg prendre sa part du spectacle de la rue. On s'estimait heureux à Glascow que le mouvement insurrectionnel du Lancashire ne se fût pas propagé sur les bords de la Clyde. Glascow compte à la fois plus de chartistes et plus de populace dangereuse que Manchester. Vous avez assez souvent cité les statistiques qui dissèquent annuellement les plaies de ces villes pour que je me dispense de vous dire ce que j'en ai vu : je vous avouerai même que ce qui m'a le plus émerveillé, c'est au contraire la surface dorée qui recouvre tout cela. Depuis une année seulement, à Manchester comme à Glascow, de nouveaux quartiers se sont élevés par enchantement, et il y a des rues entières de *palais* plutôt que de modestes maisons. Comme la fumée des cheminées d'usine n'a pas encore noirci la pierre, on peut, en style biblique, comparer tous ces édifices à des *sépulcres blanchis!* — Il n'est pas jusqu'à ces mêmes cheminées vomissant d'éternels nuages noirs mêlés de sombres éclairs, qui ne soient en général construites avec tant de hardiesse et d'élégance qu'elles rivalisent avec les flèches gothiques et les obélisques égyptiens. Toutes ces colonnes se dressant vers le ciel comme les *silent fingers* du vers de Wordsworth, ne produisent-elles donc que de la *fumée?* Que devient tout le capital que ces fourneaux transforment sans cesse? Est-ce la machine seule qui dévore le salaire de l'ouvrier? Mais à Manchester les manufactures de *machines* mêmes emploient plus de bras que le fonctionnement desdites machines n'en remplace. La manufacture de M. Fairbarn, d'où il sort tant de roues de fer, tant de cylindres, tant de locomotives, etc., ne réunit pas moins de six cents serruriers, fondeurs, forgerons et autres mécaniciens fils de Vulcain! J'ai vu sortir de cette usine une petite roue de moulin qui mesurait soixante pieds de diamètre. M. Fairbarn consomme soixante quintaux de métal par semaine, ou trois mille cent vingt quintaux annuellement. J'ai interrogé les ouvriers eux-mêmes sur le chiffre de leurs salaires; eh bien, le moins bien

Digitized by Google

retribué gagne 25 shillings (36 fr.) par semaine, et il en est qui gagnent le triple. Remarquez encore que le capital qu'il faut pour acheter la matière première et payer l'ouvrier est une avance faite à des consommateurs étrangers. Ainsi, vous demandez chez M. Fairbarn pour qui est cet article? Il est pour Saint-Pétersbourg. Cet autre? pour Paris. Cet autre? pour Calcutta. Cet autre? pour la Nouvelle-Galles du Sud. Bref, ce sont les deux mondes qui se cotisent pour rembourser à M. Fairbarn ses avances (1).

Maintenant, c'est surtout le coton que Manchester travaille. Le coton fait mouvoir dans cette ville seule une force de 10,000 chevaux. C'est probablement, direz-vous, cette force qui fait concurrence aux ouvriers. On vous répondra que Manchester occupe encore 40,000 bras d'enfants, de femmes et d'hommes. Or, sans doute, il y a mieux pour l'enfance et le sexe faible que ce travail : la philanthropie ou la philosophie réclament leur intelligence (autre thèse à discuter); mais le père de famille aime mieux dans ce pays que son petit garçon lui apporte le soir son demi-shilling que de lui réciter une *fable* ou un chapitre de la Bible. Tout ce que je veux dire, c'est que l'ouvrier utilise ici jusqu'aux bras les plus débiles de sa maison, et qu'ainsi il perçoit sa part de la circulation incessante du capital monétaire. La plus forte manufacture de coton à Manchester est celle de MM. Birley et compagnie. Ces messieurs consomment annuellement 4,000,000 de livres pesant de coton! Ajoutez à cela 8,000 quintaux de charbon, 5,000 gallons d'huile et 50 quintaux de suif pour graisser leurs machines, qui équivalent à une force de 397 chevaux. Eh bien, MM. Birley occupent 1,600 ouvriers, et leur payent annuellement 40,000 £ (1,000,000 fr.) — Que conclure de tout cela? que dans tous les malheurs du haut commerce de Manchester comme des autres villes manufacturières, et dans

(1) M. Fairbarn a encore un établissement immense à Millwall, près de Londres, où il occupe plus de 400 ouvriers et où il fabrique des bateaux à vapeur et autres bâtiments ou accessoires de batiments en fer.

Digitized by Google

la détresse de l'ouvrier, il faut faire une forte part aux fausses spéculations, au jeu commercial, aux actes d'improbité même des gros capitalistes ou de leurs associés, comme à l'imprévoyance et aux habitudes immorales de l'ouvrier. Voici la banque de Manchester qui fait banqueroute de 20,000,000 : certes il y a un fripon dans cette banque; voilà des ouvriers qui crient la faim : eh bien, la plupart ont laissé au comptoir du *publicain* la moitié au moins de leurs gages. Vous ne pouvez vous imaginer, monsieur, l'intempérance de l'ouvrier anglais. Il faut dire aussi que les débitants de liquides savent admirablement séduire ledit ouvrier. Les prédicateurs anglicans réclament au moins leurs ouailles le dimanche; mais il s'est établi à Manchester des cabarets qui font audacieusement concurrence à l'église. Vous lisez sur une enseigne : *Ici on fait de la musique religieuse;* entrez, vous voyez au milieu d'une grande salle un orgue de barbarie qui vous chante des airs de psaume; mais tout autour de la salle des tables réunissent des auditeurs, qui écoutent en vidant des pots d'ale ou de porter. Avec une pareille enseigne, avec cette musique dominicale qui arrive dans la rue par la porte entre-bâillée, le petit garçon sortant de l'école du dimanche entre sans scrupule. Il fume d'abord et boit à l'imitation des hommes; mais l'enseignement mutuel peut aller plus loin, car les deux sexes sont admis à ce rendez-vous pieux, musical et bachique. Il y a déjà plus de cinquante de ces concerts religieux à Manchester; en général on paye pour y entrer comme à Paris aux concerts Musard; mais on vous rembourse votre prix d'entrée sur votre consommation.

Ce n'est là, il est vrai, qu'un des points de vue de la grande question qui agite l'Angleterre; mais je vous envoie l'ouvrage du docteur Taylor (1), et vous avez, dans la dernière *Westminster Review*, un article sur cet ouvrage que vous donnerez sans doute à vos lecteurs; vous conviendrez que je n'ai pas très-mal vu ce que j'ai vu, et vous direz avec moi qu'il serait

(1) *Note of a Tour in the manufacturing districts.*

Digitized by Google

absurde de n'attribuer qu'à la législation des céréales la misère des classes ouvrières.

Quant au rôle du chartisme dans les derniers mouvements, il est très-connu aujourd'hui; ils ont laissé le feu s'allumer et s'étendre. Lorsqu'ils ont vu que les ouvriers mécontents, à force de recruter bon gré mal gré dans les ateliers, formaient une armée, ils sont venus leur dire : Voulez-vous des chefs? nous voilà! Les ouvriers proclamaient la suspension des travaux jusqu'à l'*augmentation des salaires :* ils sont venus y substituer ce que dans leur utopie sociale ils appellent le *sacred holiday*, « la fête sacrée, » c'est-à-dire la cessation de tous travaux *jusqu'à ce que la charte soit reconnue* loi de l'état. Alors le mouvement a pris une couleur politique; mais c'est alors aussi que, d'une part, ceux des ouvriers qui ne sont pas chartistes ont commencé à déserter, et que, d'une autre, le gouvernement s'est décidé à disperser les autres par les troupes. Il en est résulté qu'on sait à peu près le nombre d'ouvriers favorables aux chartistes, c'est-à-dire à une révolution sociale, et ce nombre est effrayant; mais on est aussi très-convaincu que le gouvernement ne s'abandonnera pas lui-même si on l'attaque directement. C'est une crise qui se renouvellera. La charte fait des progrès; les femmes s'en mêlent et ont aussi leurs meetings où elles usent de la parole.

La nouvelle du traité avec les États-Unis a été fort bien reçue à Manchester, à Glascow et à Liverpool; on excuse parfaitement lord Ashburton d'avoir fait bon marché de l'honneur national pour consolider les relations commerciales des deux peuples. On comprend facilement cela quand on se rappelle quelles sommes énormes ces trois villes et Birmingham ont engagées dans les États-Unis. Le choix du négociateur disait assez aux Américains qu'on voulait une paix marchande. Non-seulement lord Ashburton est un lord d'origine commerciale, mais encore c'est de la guerre de l'indépendance que date l'immense fortune des Baring, dont il est le représentant parvenu. Voici une note curieuse sur cette famille, qui n'a de rivale peut-être que la famille Rothschild.

Digitized by Google

Les membres actuels de la maison Baring frères sont Thomas Baring, le plus jeune fils de lord Ashburton; Francis Baring (l'ex-chancelier de l'échiquier); le capitaine Mildmay, baronet de peu de fortune, gendre de lord Ashburton, et Josué Bates, citoyen de Boston, qui a commencé par être subrécargue d'un bâtiment marchand. Le premier Baring qui se fit connaître était le père d'Alexandre Baring, actuellement lord Ashburton; c'était le fils d'un Allemand qui vint s'établir à Londres comme marchand de joujous d'enfants. A l'époque de la guerre d'Amérique, Baring le père fit le commerce très-impartialement avec les colonies et la mère-patrie. Son fils, le lord actuel, était le voyageur de sa maison, lorsqu'il fit la connaissance d'un Américain nommé Bingham, agent des *rebelles*. La guerre finie, Bingham et les Baring s'entendirent pour acheter toutes les créances sur les deux gouvernements qu'ils purent se procurer à bas prix, soit des fournisseurs, soit d'autres créanciers. Plusieurs de ces créances étaient douteuses, mais ils eurent le secret de les faire admettre toutes et de s'en faire rembourser en rentes ou fonds consolidés. La hausse des fonds publics leur permit de réaliser rapidement d'énormes bénéfices. M. Alexandre Baring et son frère épousèrent deux filles de M. Bingham, qui s'était établi à Philadelphie avec un revenu de prince. M. Alexandre Baring se retira de sa maison avec une immense fortune et y laissant 600,000 £ (2,000,000), auxquels il ajouta encore 1,100,000 fr. en 1836. La maison Baring a des succursales à Liverpool, à New-York, à la Nouvelle-Orléans, et dans plusieurs ports du continent européen. Elle fait des affaires colossales, mais elle a surtout de grands intérêts dans les finances américaines. Les alliés de lord Ashburton aux États-Unis ont tiré grande vanité de l'ambassade de ce *lord* à moitié américain.

Je suis trop loin de la littérature pour vous en parler dans cette lettre; j'aurais cependant une bonne transition, grâce aux deux volumes de Dickens, *American notes*, qui viennent de paraître; ce sera pour le mois prochain. Je reste aujourd'hui votre correspondant industriel, économique, etc.

Digitized by Google

BULLETIN

DES SOCIÉTÉS SAVANTES D'ANGLETERRE.

DERNIÈRE RÉUNION DE L'ASSOCIATION BRITANNIQUE POUR L'AVANCEMENT DE LA SCIENCE.

Suite.

M. Mallet communique encore une méthode pour empêcher l'accumulation des immondices, qui se fait si fréquemment sur les flancs des vaisseaux en fer, surtout sous les tropiques. Il a constaté que, par ce moyen, on empêchait les plantes et les animaux de s'attacher au fond des navires. Il dit aussi quelques mots de la théorie par laquelle M. Nasmyth a tenté d'expliquer pourquoi les rails des chemins de fer, sur lesquels les trains ne marchent que dans une seule direction, s'oxydent, tandis que cela n'a pas lieu sur ceux où les wagons marchent dans les deux directions. Déjà il a fait quelques expériences dans le but d'éclaircir cette question, mais il est disposé à croire que la différence entre les deux conditions est plus apparente que réelle.

Appareil voltaïque d'une force extraordinaire et très-peu dispendieux. M. de Moleyns, persuadé que l'électro-magnétisme doit, à une époque peu éloignée, fournir à l'industrie une force supérieure à celle de la vapeur, a pensé qu'il serait d'une grande importance d'arriver à communiquer la force d'attraction au fer malléable, à un prix qui permît de l'employer en concurrence avec la vapeur, et croit avoir trouvé un procédé qui donne cet avantage, sans lequel la force électro-magnétique, quelque énergie qu'on lui suppose, ne sortirait pas des laboratoires de physique et de chimie. Cet appareil renferme d'un côté une solution acidulée de nitrate d'ammoniaque en contact avec le platine ; de l'autre, une solution de nitrate d'ammoniaque et de zinc ; les deux solutions étant séparées l'une de l'autre par un diaphragme de bois, de terre cuite ou de tout autre substance poreuse, sur laquelle les acides n'exercent aucune action. Voici comment les solutions sont préparées : Six onces de nitrate d'ammoniaque sont dissoutes dans deux onces d'eau douce, et cette solution est combinée avec égale quantité, en mesure, d'acide sulfurique pur du commerce. On doit avoir soin de mêler l'acide graduellement, et même de faire le mélange dans une

Digitized by Google

préparation réfrigérante, de manière à ce que la chaleur ne s'élève pas au delà de cent degrés. Quant au muriate d'ammoniaque, on le dissout dans l'eau douce jusqu'à saturation. On ne doit point employer le zinc amalgamé ni le zinc coulé. M. de Moleyns assure qu'avec une combinaison voltaïque consistant en une demi-once de solution de nitrate acide et une once de solution saturée de muriate d'ammoniaque, puis une plaque mince de platine de trois pouces sur deux, entourée d'une plaque de zinc d'une égale surface, il a réussi à soutenir un poids de deux mille livres avec un aimant de la forme d'un fer à cheval, ayant seize pouces d'un pôle à l'autre, et trois quarts de pouce de diamètre. La force d'attraction était, avant le contact, en proportion équivalente.

Troisième section. — Géologie et Géographie physique. — De nombreuses communications, dont il serait même trop long de donner seulement la liste, sont faites dans cette section sur les sujets variés qu'embrasse l'étude de la géologie et de la géographie physique. Quelques-uns de ces mémoires sur l'origine du charbon de terre, et les causes qui lui ont donné les formes sous lesquelles il se présente, n'offrent rien d'assez neuf ou d'assez important sur cette question si fréquemment agitée dans les sociétés savantes d'Angleterre, pour que nous nous y arrêtions plus longtemps. Dans d'autres, et en grand nombre, les auteurs rapportent des faits contraires ou favorables à la doctrine qui attribue à l'action des glaciers le transport des blocs erratiques, les sillons qu'on trouve sur le flanc des montagnes les plus élevées, ainsi que ces surfaces polies que présentent quelques rochers, et qui indiquent un frottement puissant et longtemps continué. Cette doctrine des glaciers, à laquelle le célèbre Agassiz a peut-être eu le tort de donner trop d'extension, mais qu'il a le premier formulée d'une manière générale, et qu'il a appliquée avec tant de succès à l'étude des Alpes, partage aujourd'hui les géologues anglais en deux camps presque égaux. Cependant le plus grand nombre d'entre eux semblent admettre que cette théorie n'est pas applicable, comme l'ont avancé M. Agassiz et le docteur Buckland, aux plaines de l'Écosse, où des causes d'une autre nature paraissent avoir produit les phénomènes que les partisans des glaciers attribuent exclusivement à ces derniers.

Des mammifères fossiles de l'Angleterre, par le professeur Owen. Dans ce travail, qui fait suite à plusieurs autres communiqués aux

Digitized by Google

congrès précédents, ce professeur, après avoir indiqué les ordres de mammifères qu'on retrouve à l'état fossile en Angleterre, fait remarquer que l'un de ces ordres, celui des marsupiaux, a totalement disparu de l'ancien monde, et qu'un autre ordre, qui n'existe qu'en Europe, où il est représenté par le petit nombre de singes qui se trouvent encore sur le roc de Gibraltar, habitait autrefois le sol où est aujourd'hui l'Angleterre. Les fossiles les plus intéressants décrits dans ce travail sont ceux des grands quadrupèdes carnivores, tels que l'ours, le tigre, l'hyène et le léopard. A l'occasion du genre *ursus*, le professeur signale la différence qui existe entre l'Angleterre et l'Europe continentale dans le nombre des os fossiles d'ours que contiennent les cavernes et les autres grands dépôts. Ces fossiles, très-communs sur le continent, sont très-rares en Angleterre, où prédominent au contraire les restes d'hyènes, qui sont très-rares dans les cavernes à ossements de l'Allemagne. On pourrait se demander si cette différence dans la distribution géographique des deux genres, à une époque antédiluvienne ou antéglaciale, n'indique pas que, même à cette époque, la Grande-Bretagne était déjà séparée du continent par un bras de mer. Le plus riche dépôt de fossiles d'ours que l'on connaisse actuellement en Angleterre est la caverne désignée sous le nom de *Kents'-Hole*, près de Torquay. Après avoir signalé les nombreuses cavernes et autres localités où l'on trouve les restes d'une grande espèce d'hyène, le professeur se livre à l'examen des caractères de cette espèce, et des affinités qu'elle peut avoir avec les espèces encore existantes. L'ancienne hyène des cavernes anglaises ressemble plus à l'*hyæna crocuta* de l'Afrique méridionale, qu'à l'*hyæna vulgaris* du nord de l'Afrique et de l'Asie-Mineure. On pourra se faire idée du nombre des hyènes de l'espèce *hyæna spelæa*, que nourrissait l'Angleterre à une époque reculée, quand on saura qu'on a trouvé dans une seule caverne les restes de plus de deux à trois cents individus; par exemple, dans celle de Kerby-Moorside. Le docteur Buckland a constaté que les hyènes fossiles se rencontrent en Angleterre, comme sur le continent, dans deux conditions différentes, savoir : dans des cavernes et dans des dépôts formés par les eaux courantes.

Les restes d'un animal de la race félino, surpassant en grosseur le lion ou le tigre le plus gros, ont été trouvés dans les cavernes à ossements de Mendej-Hills, dans celles d'Oreston et de Kent's-Hole.

Digitized by Google

On a découvert dans les cavernes de Gailenreuth les os les plus caractéristiques, et qui n'ont laissé aucun doute sur la nature réellement féline de cette espèce remarquable que l'on a appelée *felis spelæa*.

Ordre des cétacées. La plupart des fossiles de cet ordre qu'on a trouvés en Angleterre étaient dans des couches de sable peu éloignées du rivage de la mer ou des grandes rivières, dans le dépôt marin ou dans la couche d'argile sur lesquels il repose; mais bien que ces formations soient superficielles et appartiennent aux époques les plus récentes de la géologie, les fossiles de cétacées sont toujours sur des points qui ont été abandonnés par la mer. Ainsi le squelette d'un balenoptère, long de soixante-douze pieds, que l'on a trouvé dans l'argile sur les bords du Forth, était à plus de vingt pieds au-dessus du niveau de la plus haute marée. Plusieurs os de baleine, découverts à Dumer-Rock, étaient à plus de quarante pieds au-dessus du niveau actuel de la mer. Les vertèbres d'une baleine, trouvées par M. Richardson dans la Reis, étaient à dix pieds au-dessus du point le plus élevé où monte la mer sur cette côte. Beaucoup d'autres faits semblables sont rapportés, desquels il résulte que l'Angleterre a déjà fourni des fossiles du genre *balæna*, *balænoptera*, *physeter*, *delphinus*, *monodon* et *phocæna*.

En terminant, l'auteur signale l'analogie remarquable entre les autres fossiles trouvés dans les terrains oolithes de l'Angleterre, et les formes qui existent encore, mais reléguées dans le continent d'Australie et dans les mers qui l'entourent. C'est dans ces eaux que nage le cistracion, qui a amené à reconnaître la nature de certains fossiles trouvés dans ces terrains, et qu'on reconnaît maintenant pour les dents de gigantesques et antiques poissons cartilagineux. Les térébratules et les trigonies fourmillent aujourd'hui dans les mers de l'Australie, où elles servent de pâture au cistracion, comme leurs analogues, qui ont disparu depuis longtemps, ont probablement fait pour les *acrodi*, etc. Des plantes telles que les araucariées, les cycadées, abondent sur le sol de l'Australie, où vivent encore en grand nombre les quadrupèdes marsupiaux, et paraissent réellement compléter le tableau de ce qu'était, à une époque bien éloignée, la surface de la terre, tandis que, dans notre hémisphère, elle a été modifiée par de nouvelles formations de terrain et par des mammifères appartenant à un type plus élevé dans l'échelle des animaux.

Digitized by Google

QUATRIÈME SECTION. — BOTANIQUE ET GÉOLOGIE. — *Des moyens d'accroître la végétation*, par M. Webb-Hall. Ce sujet est d'une haute importance, non-seulement par ses rapports avec la richesse et les ressources du pays, mais encore par les questions scientifiques qui s'y rattachent. Deux points de vue différents, et que l'auteur de cette communication a embrassés à la fois, rappellent d'abord les causes de la végétation, ainsi que les principes élémentaires qui lui sont indispensables, et montrent les changements progressifs déterminés dans ces premiers éléments par la fermentation et la combustion qui sont toujours en activité dans la végétation. Les produits de ces deux modes de dissolution sont les éléments indispensables au développement de la végétation, car le produit de la végétation, après avoir été désagrégé en ses éléments constituants par l'une de ces deux opérations, peut rentrer encore dans les organes des végétaux, et activer ainsi leur croissance. C'est en partant de ce principe sur lequel reposent les lois de la végétation, et en plaçant dans le sol même les *sources* de la fermentation et de la combustion, dans des conditions de subdivisions mécaniques extrêmement fines, et dans un état très-favorable à la solubilité, que M. Daniel de Traverton a adopté sa méthode d'engrais, qui doit ajouter à la fertilité du pays et faciliter la culture des plantes les plus *utiles*. Les expériences longtemps continuées sur cette méthode ont permis de constater combien les résultats en sont favorables, tandis que, d'un autre côté, il ressortait de la nature des substances élémentaires employées et de la facilité avec laquelle elles remplissent dans ces opérations le rôle qu'elles sont appelées à y jouer, que l'induction sur laquelle s'appuie cette méthode était juste et d'accord avec les faits.— Après la lecture de cette communication, dont nous supprimons tous les détails pratiques, il s'établit une discussion à laquelle plusieurs membres prennent part. Le professeur Daubeny, reconnaissant que, dans l'état actuel, les engrais naturels sont insuffisants pour faire produire au sol de l'Angleterre la quantité d'aliments nécessaires pour son immense population, en conclut qu'on doit nécessairement aller à la recherche de tous les engrais artificiels possibles. C'est pour fournir aux céréales la nourriture qu'elles ne trouvent plus dans le sol, que l'on a imiporté du Pérou de grandes quantités de nitrate de soude. Celui qui trouverait un moyen rapide et facile de transformer la fibre ligneuse en humus, aurait rendu un service signalé à l'agricul-

Digitized by Google

ture moderne. — Le docteur Playfair ne pense pas que la matière bitumineuse qui fait partie de l'engrais de Daniel y soit d'aucune utilité; il a vu l'eau de goudron faire beaucoup de mal au gazon sur lequel on l'avait versée, et il pense que l'engrais gagnerait à être séparé de cette matière. — Le docteur Lankester reconnaît que l'engrais de Daniell pourrait ne pas réussir sur tous les terrains, bien que, jusqu'à présent, on l'ait toujours employé avec succès. Il contient probablement les ingrédients inorganiques que n'ont pas ou dont n'ont pas assez les champs où il a été mis avec succès; et bien qu'il fournisse une grande quantité d'acide carbonique et d'ammoniaque, dont les plantes font une si forte consommation, il est probable qu'il lui manque quelques principes qui pourraient être utiles dans d'autres terrains. On a dit que cet engrais contient du soufre; le docteur a vu des plantes pousser avec une vigueur extraordinaire dans certains cas où elles recevaient de petites quantités d'hydrogène sulfuré, et il regarde ce corps comme devant, dans certaines circonstances, fournir un utile engrais. La plupart des substances organiques contiennent de petites quantités de soufre. Il serait facile de faire arriver ce corps aux plantes par la décomposition des sulfates mis en contact avec la matière végétale du sol. — Le professeur Johnston pense que l'engrais de Daniell ne contient pas tous les principes nécessaires pour la nutrition des plantes céréales, et qu'il doit échouer dans certains terrains. Il y a longtemps que Sprengel, regardant l'hydrogène sulfuré en petite quantité comme favorable à la végétation, a proposé d'employer les sulfures en guise d'engrais; et en effet, il en avait trouvé de légères traces dans la plupart des terrains. — M. Solly pense que le bitume doit avoir une action mécanique sur le sol. Des pois et des fèves, qu'il avait arrosés avec de l'eau sulfureuse, ont poussé avec vigueur. Des choux, plantés sur du fumier d'où s'exhalait une grande quantité de gaz hydrogène sulfuré, ont pris un rapide accroissement. Les expériences de Turner et de Christison prouvent cependant que ce gaz est nuisible aux plantes, quand leurs feuilles sont exposées à ses émanations.

Sixième section. — Statistique. — *Recherches sur la mortalité des fileurs et des rattacheurs employés dans les filatures de Manchester, où l'on ne file que des numéros élevés*, par M. Aldermann Shuttleworth. On compte à Manchester dix-neuf filatures où l'on

Digitized by Google

filé le coton à des numéros élevés ; ce sont les résultats obtenus sur les ouvriers qui travaillent dans ces dix-neuf établissements qui forment la base de la communication de M. Shuttleworth. Avant de reproduire ces résultats, nous devons faire connaître les circonstances par lesquelles l'auteur a été amené à s'occuper de ces recherches. Les lieux où l'on filé des numéros très-fins ont besoin, on le sait, d'être à une température bien plus élevée que ceux où l'on ne filé que des numéros ordinaires, et de cette condition on a généralement conclu que la santé des ouvriers qui y sont employés doit être exposée à plus de dangers que dans la plupart des autres manufactures. D'après cette opinion généralement adoptée, et comme d'ailleurs il est vrai que les fileurs de fin sont dans des conditions tout à fait spéciales, on a pensé, à l'époque où la commission pour le travail dans les manufactures fut nommée en 1839, qu'il serait bon de recueillir des informations partielles sur ces ouvriers exclusivement, et en les considérant comme une classe distincte et séparée parmi les fileurs. Les personnes chargées de cette enquête, désirant que les faits fussent recueillis dans de telles conditions d'impartialité qu'ils pussent inspirer toute confiance, prièrent l'auteur, qui jusqu'alors n'avait pris aucune part aux discussions sur ce sujet et ne pouvait avoir aucun intérêt personnel dans le résultat de l'investigation, de se charger du soin de diriger cette enquête. Les précautions les plus sérieuses furent prises pour que les faits fussent recueillis avec impartialité. Des questions sur tous les points sur lesquels on désirait des renseignements furent remises écrites à chacun des fileurs, avec invitation de réfléchir pendant deux jours avant de formuler leur réponse.

C'est après avoir examiné avec attention et compté les faits révélés par ces réponses que M. Shuttleworth a construit les tableaux qu'il présente au congrès, et qui n'ont pu, ayant été achevés trop tard, être mis à profit par la commission à laquelle ils étaient destinés.

Voici les principaux résultats qui ressortent de ces tableaux.

Les dix-neuf filatures travaillent 69 heures par semaine et emploient 837 fileurs, tous adultes et âgés :

16	de moins de			20 ans.	33	de	46 à	50 ans.
176	de	20 à		25	12	de	51 à	55
198	de	26 à		30	5	de	56 à	60
155	de	31 à		35	1	au-dessus de		60
152	de	36 à		40				
89	de	41 à		45	837			

Digitized by Google

L'âge moyen de chacun de ces ouvriers est 32 ans, tandis que la moyenne des années qu'ils ont passées à travailler dans ces manufactures est de 22 ans 10 mois ; 255 ou près de 30 1/2 pour cent ont quitté l'ouvrage pendant l'année pour cause de maladie, et la durée moyenne de leur absence pour cette cause a été de 24 jours 1/2 pour chacun, ce qui porte le nombre des jours de maladie à 7 1/2 pour chacun des 837 ouvriers.

A ces ouvriers il faut ajouter 3,233 garçons et jeunes filles qui sont employés comme rattacheurs, ce qui donne environ quatre rattacheurs pour un fileur. Sur ce nombre d'enfants, 488 tiennent aux fileurs par les liens de la parenté.

Sur le chiffre de 837 fileurs, 707 sont mariés et ont eu 3,166 enfants, ce qui donne 4 1/2 pour chaque ménage. Sur ce nombre d'enfants, 1,244 sont morts et 1,922 restent vivants. 640 de ces enfants avaient travaillé dans les filatures, et, de ces derniers, 48 seulement étaient morts, ou 2 3/4 pour 100; 58 ont été employés à d'autres travaux, et 4, c'est-à-dire 7 pour 100, ont succombé.

Il résulte de ces faits que la santé des ouvriers employés dans les filatures où l'on fabrique les fils de numéros élevés souffre moins qu'on ne l'avait prétendu de la température élevée dans laquelle ils sont obligés de passer soixante-neuf heures par semaine, et que cette influence n'est pas plus fâcheuse même pour les enfants qui sont exposés à son action pendant le même temps.

On remarquera sans doute combien le nombre des vieillards est peu considérable parmi ces ouvriers; mais deux causes contribuent à cette circonstance, qui sans cela pourrait être considérée comme très-défavorable. La première, c'est qu'il n'y a que peu de temps que cette industrie est établie; la seconde tient à ce que le travail auquel les fileurs se livrent exigeant une vue très-fine, ils sont obligés, lorsqu'ils vieillissent, de se livrer à d'autres occupations. Ce n'est donc pas à l'influence de ces manufactures que l'on doit attribuer la mortalité considérable de la population de Manchester; mais c'est à un autre ordre de causes, parmi lesquelles la misère, l'étroitesse et la malpropreté des rues et des habitations, et l'absence d'une police hygiénique, paraissent mériter la première place.

Digitized by Google

Histoire Contemporaine.

Louis-Philippe, par un Américain. — Quelques mois après les événements de mai 1839, un recueil américain publia sous forme de lettre un travail fort remarquable sur la situation morale du peuple français à l'époque où éclata cette dernière tentative violente du parti républicain. L'écrit dont nous parlons, réimprimé depuis en volume, a pour auteur le général Cass, ministre plénipotentiaire de l'Union-Américaine à Paris, qui fut reconnu tout d'abord, malgré ses efforts pour garder l'anonyme. L'honorable général avait vu de près la lutte sanglante et désespérée qu'engagèrent d'une manière si soudaine quelques hommes téméraires contre une grande cité, contre une double armée de militaires et de gardes nationaux. Descendu dans la rue au premier coup de fusil, le général Cass, en véritable et intrépide Américain, voulut juger par lui-même de la portée du mouvement insurrectionnel; il se porta sans hésiter au cœur même de la sédition. Il parcourut seul et à pied les boulevards, les rues Saint-Martin et Saint-Denis, le théâtre ordinaire des émeutes parisiennes. Il vit les barricades s'élever à la voix de quelques chefs mystérieux cachant leurs armes et leurs habits noirs sous des blouses grossières, et quelques instants plus tard il entendit gronder la fusillade.

On se rappelle quelle fut l'issue de cette prise d'armes; on n'a pas oublié non plus les mémorables et solennels débats de la cour des pairs. Le général Cass suivit le procès des accusés avec assiduité, et adressa à ses compatriotes le résultat des impressions et des réflexions que lui suggérèrent les événements dont il avait été témoin. Esprit logique, M. Cass ne s'astreignit pas à raconter les mille incidents de ce drame sanglant; c'est ce qu'a pu faire alors le moindre gazetier; mais remontant des effets aux causes, il fit voir avec cette sagacité, avec ce jugement si sûr, qui forme le caractère distinctif de son talent, il fit voir quelles étaient les véritables sources du mal; puis, laissant de côté les barricades et toutes ces scènes affligeantes, il peignit, toujours avec un rare bonheur, quelques-unes des mille faces de cette société française qui est toujours pour l'étranger un objet de la plus vive curiosité.

Digitized by Google

Nous ferons comme lui, nous tirerons un voile sur des faits qui heureusement commencent à être loin de nous, et qui ne réveillent dans le cœur de tout homme de bien que des sentiments pénibles. Aussi, ce qui a assuré la vogue constante qui accompagne chaque édition de l'œuvre du général Cass, c'est non-seulement cette raison supérieure avec laquelle il examine et juge les faits généraux de la politique, mais encore cette variété qu'on y trouve, ce choix si bien entenuu de peintures, de descriptions et de portraits de tant de personnages et de tant d'objets intéressants. Passant en revue les hommes et les choses, M. Cass émet des opinions souvent neuves et fort remarquables sur la marche du gouvernement et le mouvement des esprits en France; il trace des aperçus pleins de finesse sur le caractère et la portée de divers hommes d'état, et donne çà et là quelques conseils qui ne seraient nullement à dédaigner. Hâtons-nous d'ajouter que M. Cass sympathise vivement avec le caractère français, et que, dans le cours de son ouvrage, il approuve très-souvent et ne blâme ou ne raille qu'avec la plus grande réserve, bien que l'on devine à certaines allures parfois un peu vives, à quelques allusions à demi dissimulées, que le style de l'honorable écrivain se prêterait volontiers à la malice et à l'ironie.

Mais il est un illustre personnage auquel M. Cass paye sans aucune restriction son tribut d'hommage et de respects. Ce personnage, c'est Sa Majesté le roi Louis-Philippe. Voici le portrait de ce prince, esquissé par l'auteur lui-même : nos lecteurs jugeront s'il est ressemblant : « Le roi Louis-Philippe est âgé d'environ soixante-six ans (1). Toutefois, sa constitution vigoureuse ne présente aucun signe de décadence. Robuste et un peu gros, le roi déploie néanmoins beaucoup d'aisance et même d'élégance dans tous ses mouvements. Sa tête remarquable, son visage expressif, annoncent clairement une haute intelligence. En un mot, Sa Majesté appartient à ce petit nombre d'hommes privilégiés que l'on ne peut rencontrer dans une rue, dans une foule, sans se retourner involontairement pour les considérer encore, en se demandant à soi-même : Qui sont-ils? Aussi tous les portraits de Louis-Philippe, même ceux qui sont le plus médiocrement exécutés sous le rapport

(1) Le général Cass écrivait en 1839.

Digitized by Google

de l'art, offrent-ils sans exception une ressemblance assez fidèle des traits de Sa Majesté. Le roi parle et écrit l'anglais aussi couramment et aussi correctement qu'un gentleman anglais ou américain, et on assure qu'aucune langue vivante de l'Europe ne lui est étrangère. Sa conversation spirituelle et animée abonde en observations pleines de tact, de délicatesse et de haute raison. Les vertus privées de Sa Majesté sont admirées de tout le monde, et Dieu a béni son intérieur en dotant ses enfants des qualités les plus aimables, en leur leur accordant les dons les plus précieux, le talent, le courage, l'esprit, la beauté. Comme père, comme époux, la conduite de Louis-Philippe est au-dessus de tout éloge; comme prince, comme roi, nous sommes convaincu que, dans l'exercice de ses fonctions si importantes et si difficiles, Sa Majesté ne consulte que l'amour de l'humanité, les intérêts de sa couronne et les inspirations de sa conscience. A l'appui de cette opinion, nous ne citerons qu'un seul fait qui nous a été conté par M. Stevenson, actuellement ministre de la république en Angleterre. Un nuit, vers deux heures du matin, M. Stevenson fut obligé de se rendre aux Tuileries pour une affaire tout exceptionnelle. Introduit dans le cabinet du roi, M. Stevenson trouva Sa Majesté profondément occupée à parcourir une liasse volumineuse de papiers. Or, ces papiers, qui absorbaient ainsi toute son attention, c'étaient les pièces du procès d'un criminel condamné à mort. Le roi, en effet, sent tout le prix du droit de faire grâce que lui attribue la constitution, et c'est pendant les longues et solennelles heures de la nuit qu'il examine avec le soin le plus scrupuleux les dossiers des condamnés. Apportant dans une matière aussi grave cet admirable esprit d'ordre qui distingue d'ailleurs tous ses actes, le roi tient un registre sur lequel il écrit les noms des condamnés, la nature de leur crime et sa décision motivée. N'est-ce pas là un noble exemple à proposer aux magistrats de tous les pays, tant monarchiques que républicains? »

On ne saurait trop louer Sa Majesté de ses généreux penchants à la clémence. Il est beau de voir un roi consacrer ses veilles à réviser lui-même le procès des malheureux que la justice humaine a frappés et qui n'ont plus d'espoir qu'en la miséricorde de Dieu ou de leur souverain. D'un mot le roi peut sauver la vie du condamné; mais ce mot, il ne peut, il ne doit le prononcer que si, après un mûr examen, il a trouvé dans les faits qui ont précédé ou accom-

Digitized by Google

pagné le crime, quelque circonstance qui en atténue l'horreur, car Sa Majesté est avant tout le gardien suprême des lois qui défendent la société, le vengeur de la morale outragée.

Quand on réfléchit à la multiplicité des attributions de la royauté en France, à ce système de centralisation excessive qui rapporte au gouvernement la solution d'une infinité de questions qui, en Amérique et en Angleterre, sont abandonnées au libre arbitre des autorités locales; quand on réfléchit à la quantité innombrable d'affaires qui ne s'expédient qu'après avoir reçu la sanction de la signature royale, mais surtout quand on pense aux difficultés de la politique tant intérieure qu'extérieure, à la position exceptionnelle de la dynastie de juillet, on ne peut s'empêcher de reconnaître la main bienfaisante de la Providence qui a placé sur le trône de France un prince qui, par sa raison, sa prudence, son génie, satisfait si bien aux exigences de sa situation. C'est qu'aussi le roi Louis-Philippe a su profiter des enseignements du passé. Élevé au sein d'une révolution qui, malgré bien des erreurs et bien des crimes, a finalement régénéré la France, il a vu de près les hommes et les choses, il a été mêlé de bonne heure aux agitations de la vie publique et au bruyant tumulte des armées; enfin il a été malheureux, il a été proscrit, il a souffert comme les autres hommes, et c'est là ce qui le rend supérieur à tous les autres princes qui, nés sur le trône et n'ayant jamais connu que la prospérité, restent toute leur vie en dehors de l'humanité. Pour nous, nous lisons toujours avec intérêt les détails que nous racontent des écrivains aussi bien informés que le général Cass sur la jeunesse du roi des Français. Nous suivons avec émotion les courses aventureuses de ce jeune prince, naguère opulent, heureux, populaire, entouré de courtisans, et réduit tout à coup à voyager seul et à pied, à errer dans les montagnes de la Suisse, un bâton à la main, cachant son nom illustre sous le nom obscur de Corby, frappant aux portes des monastères et demandant l'hospitalité comme le plus humble des pèlerins.

Tout le monde sait qu'à Reichenau Louis-Philippe, à peine âgé de vingt ans, privé de ressources, préféra exercer pendant près d'une année les modestes mais honorables fonctions de professeur plutôt que de demander des secours aux princes étrangers. Dès qu'il fut un peu plus riche, il se rendit à Hambourg, parcourut le Danemark, visita particulièrement Copenhague, Elseneur

Digitized by Google

et les jardins de Hamlet, le héros de Shakspeare ; puis traversant le Sund, il aborda en Suède, vit les principales villes, s'arrêta dans le Dalécarlie et descendit dans ces mines célèbres d'où sortit, pour gagner un trône, le grand Gustave Wasa. Arrivé en Norwège, il séjourna tour à tour à Christiania, où il faillit trahir son incognito ; à Fredericksball, cette petite place de guerre qui coûta la vie à Charles XII ; à Drontheim, à Hammerfest, et parvint au cap Nord le 24 août 1795. Après avoir visité la Laponie, une partie de la Finlande, en ayant soin toutefois d'éviter de mettre le pied sur le territoire russe, car les dispositions de l'impératrice Catherine étaient loin de lui être favorables, il passa le golfe de Bothnie et rentra en Suède. Reconnu à Stockholm, traité avec les égards dus à son rang par le roi et le duc de Sudermanie, régent du royaume, Louis-Philippe refusa les offres qui lui furent faites d'entrer au service de Suède en qualité d'officier général, et préféra continuer à vivre obscurément à Hambourg. A son retour dans cette ville, il trouva une lettre de sa mère, qui le priait de s'embarquer pour l'Amérique ; c'était à cette condition seulement que le Directoire consentait à délivrer ses frères, toujours captifs, et à restituer à sa mère quelques parcelles de ses biens. Louis-Philippe n'hésita pas à promettre ce que sa mère lui demandait, et d'ailleurs depuis longtemps il sentait qu'il serait plus libre et plus heureux au delà des mers que dans cette Europe qui était et qui allait être de plus en plus si profondément agitée. Voici quelques passages de la lettre qu'il répondit à la duchesse sa mère : « Quand ma tendre mère recevra cette lettre, ses ordres seront exécutés, et je serai parti pour l'Amérique... Je ne crois plus que le bonheur soit perdu pour moi sans ressource, puisque j'ai encore un moyen d'adoucir les maux d'une mère si chérie... Je crois rêver quand je pense que dans peu j'embrasserai mes frères, et que je serai réuni à eux... Ce n'est pas que je me plaigne de ma destinée ; je n'ai que trop senti combien elle pouvait être plus affreuse. Je ne la croirai même pas malheureuse si, après avoir retrouvé mes frères, j'apprends que notre mère chérie est aussi bien qu'elle peut l'être, et si j'ai pu encore une fois servir ma patrie en contribuant à sa tranquillité, et par conséquent à son bonheur. Il n'y a pas de sacrifices qui m'aient coûté pour elle, et tant que je vivrai, il n'y en a point que je ne sois prêt à lui faire. »

Débarqué à Philadelphie le 21 octobre 1796, Louis-Philippe eut

Digitized by Google

quelques mois plus tard la joie d'être réuni, après une longue et cruelle séparation, avec ses jeunes frères, si intéressants tous deux, le duc de Montpensier et le comte de Beaujolais. Philadelphie était alors le siége du gouvernement fédéral, et Washington, qui était encore le chef de l'Union, accueillit avec distinction les trois princes et les invita à venir le visiter à sa résidence de Montvernon, où il comptait prendre bientôt sa retraite. Louis-Philippe et ses frères assistèrent à cette séance mémorable où l'illustre et vénérable général renonça pour toujours à la vie publique, et remit les rênes du gouvernement à son successeur, M. Adams. Le général Washington traça lui-même l'itinéraire des jeunes princes à travers les régions alors peu connues du nord et de l'ouest de l'Union, et leur donna des lettres d'introduction pour les principaux habitants des villes qu'ils devaient visiter. S. M. Louis-Philippe a conservé précieusement le souvenir des prévenances flatteuses de Washington et de toutes les circonstances relatives à son séjour aux États-Unis. « Il se rappelle encore, dit le général Cass, même après plus de quarante années, les moindres particularités de ses excursions dans nos sombres forêts et sur les bords de nos grands lacs. C'est un plaisir plein de surprise pour un Américain que d'entendre le roi citer avec tant de précision les noms mêmes des personnes qu'il a rencontrées dans notre pays, de l'entendre causer de tout ce qu'il y a vu, des montagnes bleues, des chutes du Niagara ou du Potomac, comme s'il ne faisait que de quitter l'Amérique, ou comme s'il était lui-même notre compatriote. »

Le roi Louis-Philippe traite avec une faveur marquée tous les Américains de distinction qui vont lui faire leur cour. Le titre de citoyen des États-Unis est même suffisant pour être admis aux Tuileries, et le général Cass nous apprend que dans une seule soirée il a présenté au roi cinquante de ses compatriotes. L'honorable général vante beaucoup la noble simplicité avec laquelle le roi et sa famille reçoivent ceux qui ont l'honneur d'être invités, soit aux dîners et aux bals des Tuileries, soit aux fêtes qui se donnent de temps à autre dans les diverses résidences royales. Il compare cette royale, mais franche et cordiale hospitalité, au cérémonial fatigant des autres cours, et il attaque particulièrement avec beaucoup de verve l'étiquette surannée de la cour d'Angleterre. Il poursuit de ses moqueries mordantes quelques-uns de ces grands personnages qui, portant les noms les plus illustres, des

Digitized by Google

noms aussi anciens que la monarchie anglaise, se donnent tant de peine pour joindre à leurs titres et à leurs armoiries la charge et les insignes de majodorme ou de maître de la garde-robe. Il n'épargne pas surtout lord K..... qui, revêtu de la double dignité de pair d'Angleterre et de juge héréditaire de la cour de dernier ressort, jouit encore de l'emploi de gardien des chiens de chasse de Sa Majesté la reine Victoria, et on sait que cet emploi n'est nullement une sinécure.

En terminant, le général Cass trace en quelques lignes bien senties le beau et touchant caractère de la reine des Français, cette mère si tendre, cette reine si généreuse, si compatissante, si sainte, cette femme incomparable dont tous les partis respectent et honorent les vertus, et que la calomnie n'a jamais osé souiller de son venin. Le duc d'Orléans, enlevé si récemment aux espérances de la génération nouvelle, ce prince populaire dans la jeune armée, si affable pour les artistes et les gens de lettres; la duchesse d'Orléans, renommée autant pour ses talents et son esprit que pour la bonté de son cœur; S. A. R. Mme Adélaïde, princesse douée d'une intelligence supérieure et d'un cœur charitable; la princesse Clémentine, belle et gracieuse jeune fille, pleine d'esprit et de distinction; tous les membres enfin de la famille royale sont peints tour à tour par le général Cass.

Les justes éloges donnés à la vie privée et publique du roi des Français par le digne représentant de la république des États-Unis ne sont pas suspects de partialité et doivent par cela même être doublement agréables au prince qui en est l'objet. Par sa position officielle, son caractère indépendant et élevé, ses opinions libérales bien connues, le général Cass était mieux que tout autre à même de dire ce qu'il pensait et rien que ce qu'il pensait. Des ouvrages comme celui que nous venons d'analyser éclairent l'opinion et la mettent en garde contre les préjugés fâcheux que les luttes quotidiennes de la presse ne répandent que trop souvent dans le public. Nous félicitons le général Cass de s'être imposé une si noble tâche et de s'en être acquitté avec tant de succès.

J. J. P.

Digitized by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

DE LA

REVUE BRITANNIQUE,

ET BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

OCTOBRE 1842.

Toutes les académies de province ne sont pas de ces filles sages qui vivent silencieuses et chastes derrière une mère coquette. Dernièrement nous citions quelques intelligences d'élite de l'académie de Marseille; le mois dernier c'est l'académie de Mâcon qui a tenu une séance publique qu'on a pu justement comparer aux plus brillants tournois littéraires dont l'Institut donne de temps en temps le spectacle au beau monde de Paris. Il faut dire, il est vrai, sans prétendre reléguer dans l'ombre les autres académiciens de Mâcon, que ce sont deux membres de l'Académie française qui cette fois ont jouté à armes courtoises, M. de Lacretelle et M. de Lamartine. Le premier, avec ce poétique retour sur ses jeunes ans que le vieillard d'Horace, *laudatur temporis acti*, confond dans l'amour exclusif du passé, a critiqué la tendance des esprits vers l'industrie et les arts industriels. Le second, en soutenant la thèse contraire, a démontré avec la toute-puissance de sa parole qu'il y avait un nouveau monde de poésie dans les mœurs démocratiques et industrielles de l'époque. Comme ces mœurs nous viennent un peu de l'Angleterre (cette *nation boutiquière*, ainsi que l'appelait trop dédaigneusement peut-être Napoléon), M. de Lamartine a défendu l'Angleterre elle-même sous ce point de vue. Le coup d'œil du grand poëte (M. de Châteaubriand l'avait déjà prouvé, ce nous semble) devient ici celui du grand politique. M. de Lamartine, par de simples rapprochements, a révélé toute la portée de certains actes, d'abord mal jugés, et de certaines inventions mal appréciées, qui dans les desseins de la Providence sont les points

Digitized by Google

de départ des continuelles transformations sociales de l'humanité. Il a cité entre autres la conquête de l'Inde, accomplie d'hier, les conséquences probables de la guerre de la Chine, et enfin tout ce que le monde moderne doit depuis vingt ans à la machine à vapeur. Jamais économiste n'avait si bien défini les nouvelles lois de la richesse publique : le travail, la liberté du travail et la concurrence.

« La richesse publique a trois lois inflexibles, absolues : le travail, la liberté du travail et la concurrence. Chacun doit travailler, c'est la loi de la nature, la loi de l'esprit comme celle de la matière; chacun doit travailler librement, et enfin chacun ne doit avoir d'autre limite à sa faculté de travailler et de produire que la concurrence avec ceux qui travaillent et qui produisent comme lui. Voilà la loi ! si on la viole, on devient arbitraire ou oppresseur, on gêne l'un au profit de l'autre, ou l'on établit un véritable maximum de travail et de production qui non-seulement appauvrit et ruine l'état, mais qui opprime, dans le travailleur, la plus inaliénable des libertés de l'homme, la liberté de nos sueurs!

» Je sais que des opinions qui se croient plus en avant formulent une organisation forcée du travail et une répartition de la richesse publique en dehors de ces conditions. Le temps a seul les secrets du temps; mais, dans l'état actuel de nos lumières et de nos connaissances, nous croyons, nous, que la liberté est encore la justice, et que rêver l'organisation forcée et arbitraire du travail, c'est rêver la résurrection des castes de l'Inde au lieu de l'égalité ascendante du monde moderne, et la tyrannie du travail au lieu de son indépendance et de sa rétribution par ses œuvres, etc., etc. »

Qui ne serait ému par ce langage à la fois si beau et si logique, par ces idées qui remuent tant d'idées ! Aussi il paraît que M. de Lamartine a reçu de nombreuses manifestations publiques et privées de cette sympathie générale que nous estimons être la vraie popularité. C'est à qui se mettra en communication, n'importe sous quel prétexte, avec une si haute intelligence; c'est à qui pourra échanger une lettre, une parole, deux lignes de prose ou un distique avec l'orateur ou le poëte. Nous aussi nous nous sommes souvenu que nous avions depuis longtemps deux ou trois motifs raisonnables de nous mêler au cortége des politiques, au chœur des rimeurs, et nous avons envoyé à Saint-Point notre épître anglo-française.

Digitized by Google

L'EMPEREUR ET L'OUVRIER.

A M. ALPHONSE DE LAMARTINE.

Noble fils de la muse, est-ce aujourd'hui ta voix
Qui défend l'industrie et le peuple et ses droits?
Ah! tu le prouves bien, grâces à ton génie,
Vulcain, comme Apollon, a ses jours d'harmonie;
Plus fort que Jupiter, Saturne et les Titans,
Dans sa course il dévore et l'espace et le Temps.

Deux hommes de notre âge auront rempli l'histoire:
Debout après sa chute et rayonnant de gloire,
L'un est sur sa colonne, immortel piédestal;
L'autre, simple ouvrier, est presque son égal,
James Watt, qui, donnant à la matière une âme,
Par le feu remplaça les voiles et la rame.
Incomplets l'un sans l'autre, et rêvant plus grand qu'eux,
Que n'eussent-ils pas fait réunis tous les deux!
Ensemble dominant la terre ferme et l'onde,
Il fallait leurs deux mains pour contenir le monde.
Par ces rapides chars qui courent sur le fer,
A Moscou l'Empereur eût devancé l'hiver;
L'aigle des bulletins, invisible symbole,
Qui, sur tous les clochers, vivait à sa parole,
A peine aurait pu suivre, en leur essor nouveau,
Les aigles de métal rivés sur le drapeau.
Quelle ère immense ouverte à cette âme agitée
Qui se crut à l'étroit dans l'Europe domptée?
En voyant tous les rois courbés à ses genoux,
L'Empereur leur eût dit: Assez, relevez-vous!
James Watt nous propose une lutte plus belle;
Au vieux monde donnons une face nouvelle;
Le levier d'Archimède est découvert par lui,
De mon trône je veux lui faire un point d'appui.

Mais l'Empereur n'avait vaincu que par le glaive,
Il dut tomber! — C'est toi, réalisant ce rêve,

Digitized by Google

Grand poëte, qui prends l'ouvrier par la main
Pour faire un âge d'or de notre âge d'airain.
Car je t'ai bien compris; ta muse populaire
Ne flatte point la foule en Gracque incendiaire.
Naguère tu flétris d'un surnom mérité
La lâche politique et l'immobilité (1);
Mais au peuple à son tour la même voix vient dire :
Travaille... pour créer et jamais pour détruire.
Pour nous tous le travail est devoir et vertu;
Vainement ses aïeux cent fois ont combattu,
Toute noblesse oisive a forfait à sa race;
Peuple croisant les bras n'est plus que populace.

Malgré *l'usage*, nous n'aurons pas la vanité de publier la réponse du poëte; on sait son exquise politesse, et nous gardons ses précieux compliments pour nous. Que si nos lecteurs trouvaient que nous aurions dû pousser plus loin encore notre discrétion, nous avons pour excuse ce que nous disons en tête de l'article *Poésie* de cette livraison. Ceux qui avaient cru ne nous demander que quelques vers ne savaient pas à quoi on s'expose, en ce siècle soi-disant prosaïque, quand on frappe le rocher avec la verge de Moïse, ou plutôt, pour rentrer dans les miracles journaliers de la mécanique, quand on dit à M. Mulot de creuser un puits artésien! Le faubourg Saint-Germain a failli être inondé par un déluge d'eau sablonneuse, qui par bonheur enfin se clarifie, à ce qu'on assure. Et puis, la saison était fatalement choisie : Milton, un de nos saints en poésie, se trouvait surtout en verve dans l'automne : or un des derniers beaux dimanches de ce mois-ci nous avions justement parlé beaucoup de Milton et des autres bardes britanniques pendant une longue promenade faite avec notre ami et collaborateur Old-Nick, un de ces littérateurs dont la critique est si vivifiante. On ne cause pas impunément poésie avec un ami comme lui sous les longues allées de nos bois, en foulant la feuille qui se détache déjà des arbres, et en admirant celle que le dernier soleil de la saison achève de dorer sur vos têtes. Nous oserions encore rejeter une partie de l'inspiration que nous avons cru follement ressentir sur un autre de nos

(1) On se rappelle la désignation de *parti des bornes*, lancée de la tribune aux ennemis de tout progrès politique.

Digitized by Google

collaborateurs, qui revient tous les ans à cette époque de son excursion aux Alpes avec une nouvelle provision de poétiques images pour l'édition future de son encyclopédique Itinéraire de la Suisse; mais nous avouerons que notre jeune ami Ad. Joanne a un peu écrasé notre pauvre petit paysage en le comparant à cette nature grandiose, avec laquelle il est aussi familier à présent que le chasseur de *Manfred*.

Quant à nous, nous ne sommes pas exclusifs dans nos admirations. Tout en plaçant bien haut l'Itinéraire-Joanne, nous ne dédaignerons pas, par exemple, les deux volumes que publie M. Bailly de Lalonde sur Genève et le canton de Vaud (1). Ce nouveau voyage est encore encyclopédique. L'auteur décrit les sites, mais volontiers par des citations, et l'on peut douter qu'il sente en enthousiaste ces beautés de la montagne et du lac, qui font surtout rêver ou rimer, et franchement, qui mettent souvent l'image à la place de la chose, le reflet à la place du rayon. Son véritable amour est pour le monde des livres, pour l'anecdote historique et littéraire. Un *nom* est une magie pour M. de Lalonde; il n'en rencontre pas un sur son chemin, qu'il ne le fasse aussitôt suivre d'une biographie, et au besoin d'une bibliographie. Ce goût-là ne l'empêche pas sans doute d'admirer le bel azur du lac de Genève, ce *tranquille océan*, comme l'appelait Voltaire; mais ce n'est pas lui qui écrira des pages et puis des pages sur ce lac. Promenez-vous-y tant qu'il vous plaira, il s'enferme, lui, dans la bibliothèque de Genève, et s'il en sort, ce n'est pas comme le Rhône sort du lac pour aller vagabonder jusqu'à la mer Méditerranée; non, M. de Lalonde a vu à Genève un manuscrit des *Confessions* de Jean-Jacques, et il nous ramène bien vite à Paris, où il en existe un autre, afin de les collationner. On sait, du reste, tout ce qu'il y a de charme dans la bibliographie anecdotique, et nous ne reprochons rien à notre érudit voyageur; nous lui savons même gré de ses notices sur une foule d'illustrations genevoises anciennes et récentes. Ainsi, non-seulement il ressuscite les vieux prédicateurs de la réforme calviniste, Calvin et ses sermons *manuscrits*, mais encore il nous introduit auprès de M. Malan, chef des momiers ou méthodistes genevois. En bon catholique, M. de Lalonde n'est pas fâché de soutenir une petite thèse avec ce célèbre apôtre,

(1) *Le Léman* ou *Voyage pittoresque, historique et littéraire de Genève et dans le canton de Vaud*. 2 vol. Paris, chez Dentu, rue de Bussy, 17.

Digitized by Google

qui a eu un grand succès dans plusieurs *meetings* évangéliques d'Angleterre. C'est sans vanité qu'après nous avoir dit que M. Malan est un apôtre très-éloquent, très-érudit, etc. (suit la note bibliographique des ouvrages de M. Malan), son adversaire assure l'avoir battu à coups de textes. Le Wesley genevois est même réduit au silence par le voyageur; mais alors le voilà qui a recours contre M. de Lalonde, à la musique, et il lui chante des psaumes avec une voix de syrène. M. de Lalonde est un Ulysse chrétien, qui sourit de cette mélodieuse ruse. « Quoique sensible aux charmes de la musique, dit-il fièrement, je ne le fus point aux doux sons du ministre dogmatiseur; en un mot, je ne me laissai pas plus captiver par ses chants qu'ébranler par ses discours. » — Eh bien! nous qui, dans notre paroxysme pindarique, cherchions du paysage, des eaux, des montagnes, des clairs de lune, du lait pur et autres délices d'un voyage en Suisse, nous nous sommes laissé captiver par les anecdotes littéraires de M. de Lalonde, et nous le remercions de nous avoir appris beaucoup de choses que nous ignorions, tout gens du métier que nous sommes, et même un peu bibliographes de l'école de notre ami et maître Charles Nodier.

Et puis, il faut bien la quitter, cette campagne où un été méridional nous a fait de si beaux jours; elle tombe aussi, cette dernière feuille automnale qui couronnait l'arbre d'un triple diadème d'or, de rubis et d'émeraudes. Adieu les champs que Dieu fit, pour la ville que l'homme a faite, comme dit Cowper :

God made the country and man made the town.

Rentrons à Paris, où les bibliothèques se rouvrent, où le théâtre Italien nous rend madame Viardot-Garcia, où l'Académie royale de Musique nous promet l'opéra de Casimir Delavigne; où, dans la même semaine, Eug. Scribe a lu cinq actes au comité de la Comédie-Française et trois à celui de l'Opéra-Comique; où un académicien, M. Ancelot, ne dédaigne pas de se faire l'impressario du Vaudeville, le théâtre des flonflons; où enfin, M. Alexandre Dumas, après avoir publié des vers sous le nom de son fils écolier (ah! si le *nôtre* avait seulement fait ses dents!) va faire jouer une imitation de l'*Hamlet* de notre Shakspeare, etc. La librairie aussi relève la *tête*, espérant que la réunion douanière de la Belgique et de la France va mettre au pilon la contrefaçon. Les livres nouveaux e

Digitized by Google

les réimpressions vont abonder à la fois. M. Charles Gosselin publie la seconde partie des *Mystères de Paris*, ce roman où M. Eug. Sue imite Charles Dickens avec tant de bonheur, et dont les théâtres vont s'emparer, séduits par la vogue de *Mathide* à la Porte-Saint-Martin. M. Perrotin continue sa charmante édition des *Œuvres de G. Sand* (1). Et à ce nom, jaloux d'enregistrer les succès de nos auteurs nationaux à l'étranger, nous nous rappelons que, depuis un article déjà signalé, voici une autre Revue, une grande Revue, la *Westminster*, qui dit hardiment : *The genius of this remarkable woman has become generally appreciated.* Tout le monde peut comprendre cet anglais-là, qui atteste qu'enfin le génie de cet écrivain remarquable est apprécié généralement, même en Angleterre. Suivent six pages d'analyse, qui prouvent que l'Angleterre est prête à rendre à la France les hommages prodigués par celle-ci au génie de lord Byron.

Qui ne sait tout ce que les arts et les lettres doivent à un simple artiste, à celui qui, en collaboration avec ses amis Ch. Nodier et de Cailleux, publie l'ouvrage monumental de la *France romantique;* à celui qui alla chercher en Égypte l'obélisque de Luxor, et en Espagne tout un musée de tableaux, etc. ? M. le baron Taylor vient encore d'émettre une idée qui, si elle était suivie, ferait faire de nouveaux progrès à la sculpture : il s'agirait, d'accord sans doute avec le procédé de M. Gannal pour l'embaumement des corps, de rendre aux églises le droit des sépultures intérieures. C'est ainsi que Sainte-Geneviève redeviendrait un vrai Panthéon chrétien; que Notre-Dame n'aurait plus rien à envier à la gothique nécropole de Londres, Westminster-Abbey. Cette idée nous a frappés d'autant plus que le dernier numéro de la *Quarterly Review* contient un bel article que nous ferons connaître à nos lecteurs sur l'ouvrage de H. Markland, intitulé : *Remarques sur les églises anglaises et sur la convenance de faire servir les monuments funèbres à des usages chrétiens et pieux.*

M. Leroux de Liney a publié le deuxième volume des Chants

(1) Œuvres complètes de Georges Sand, tom. IV, contenant *André*, *la Marquise*, etc. Chez Perrotin, éditeur.

Digitized by Google

historiques français, dont vous avez parlé : nous attendons aussi son second volume de la *Nouvelle Bibliothèque bleue.*

On est venu, il y a quelques jours, nous montrer une petite boussole anglaise qui n'est qu'en cuivre doré, mais à laquelle se rattache une singulière succession de souvenirs. Cette boussole fut primitivement envoyée, avec d'autres instruments d'astronomie, au roi Louis XVI par un descendant de sir Isaac Newton. Il paraît que l'infortuné monarque l'avait donnée au dauphin, qui la porta avec lui dans la prison du Temple, où le jeune prince la remit, — c'était son dernier joujou, — à un fidèle serviteur de la famille, qui avait fait une tentative pour le faire évader. Cette personne, qui avait été à l'école de Brienne avec Napoléon, l'accompagna en Égypte. Là elle eut occasion de montrer sa petite boussole au général, et celui-ci l'ayant trouvée *commode*, la boussole lui fut laissée. Revenu en France, Napoléon, empereur, qui avait ses petites superstitions, attachant du prix à cet instrument, y fit graver son *N*, surmontée de la couronne impériale, s'en servit dans ses campagnes, et ne s'en sépara que pendant sa captivité à Sainte-Hélène, comme d'un talisman désormais inutile, ou plutôt, ainsi qu'avait fait jadis Louis XVII captif, pour reconnaître aussi par ce cadeau d'amitié un dévoûment désintéressé : la boussole appartient encore aujourd'hui à la personne qui l'a reçue directement de l'empereur, à madame d'Auriol. M. le maréchal Soult avait proposé de placer cette relique *royale et impériale* parmi les autres objets conservés aux Invalides comme ayant servi à l'usage personnel de Napoléon; mais M. le chevalier d'Auriol a refusé de la céder à titre gratuit : il est probable qu'on lui fera des offres dignes des souvenirs qui lui donnent son valeur.

Digitized by Google

TABLE

DES MATIÈRES DU ONZIÈME VOLUME.

SEPTEMBRE ET OCTOBRE 1842. — 5e SÉRIE.

Pages.

GÉOGRAPHIE. — VOYAGES. — HISTOIRE NATURELLE. — Les steppes de la Russie Méridionale..... 5
HISTOIRE.—MOEURS.—LÉGISLATION.—Le duel..... 56
MÉMOIRES. — MOEURS ARISTOCRATIQUES. — Le Journal de miss Burney (madame d'Arblay)..... 78
ÉPISODES DES GUERRES DE LA PÉNINSULE.—Trois chapitres de la vie de Martin Diez, surnommé l'Empecinado..... 115
MISCELLANÉES.—ROMANS.—Les premières amours d'un fat... 148
— Suite..... 359
SCIENCES.—Nouvelle chimie agricole..... 225
COLONIES PÉNALES DE LA GRANDE-BRETAGNE.—Excursion à Port-Arthur..... 249
BIOGRAPHIE.—ART MILITAIRE.—La Vie de Blücher..... 279
MOEURS ARISTOCRATIQUES.—Les Chasseurs anglais en 1842... 308
GÉOGRAPHIE POLITIQUE.—Des Colonies anglaises comme positions militaires.—Sixième article..... 330
POÉSIE.— Le Poëte. — Lady Clare et lord Ronald.—Les Deux Sœurs.—Un Tableau.—Le Dîner sur l'herbe..... 346
De l'Esclavage en Orient et dans le nord de l'Afrique..... 388
REVUE ASIATIQUE. — Dernières nouvelles de l'Inde, de la Chine, etc..... 193 et 424
VOYAGES. — Koonawur..... 406
NOUVELLES DES SCIENCES, DE LA LITTÉRATURE, DU COMMERCE, etc..... 202 et 427
CHRONIQUE LITTÉRAIRE ET BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Imprimerie de Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

Digitized by Google

REVUE
BRITANNIQUE.

Digitized by Google

PARIS. — IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,
RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

Digitized by Google

REVUE
BRITANNIQUE.

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

DE LA GRANDE-BRETAGNE.

SOUS LA DIRECTION DE M. AMÉDÉE PICHOT.

CINQUIÈME SÉRIE.

TOME DOUZIÈME.

BODLEIANA BIBLIOTHECA

PARIS,

AU BUREAU DE LA REVUE, RUE DE LA VICTOIRE, 6;

CHEZ MADAME Ve DONDEY-DUPRÉ, LIBRAIRE, RUE DES PYRAMIDES;

CHEZ JULES RENOUARD, LIBRAIRE, RUE DE TOURNON, 6.

1842

Digitized by Google

Digitized by Google

NOVEMBRE 1842.

REVUE BRITANNIQUE.

Sciences Morales. — Statistique.

LES MENDIANTS EN ANGLETERRE.

1842 (1).

La mendicité, — ce terrible fléau qui menace l'Angleterre des plus épouvantables catastrophes, — diffère essentiellement du paupérisme. La loi anglaise promet et assure des secours efficaces aux pauvres, c'est-à-dire aux véritables indigents, aux malades et aux infirmes; mais elle inflige un châtiment sévère à tous les individus que les agents de l'autorité publique surprennent en flagrant délit de mendicité. Toutefois ce système de rigueur est à peu près inutile : au lieu de diminuer, le nombre des mendiants s'accroît chaque jour dans une proportion effrayante. En vain on a tenté d'appliquer les

(1) Note du directeur. Entre autres articles publiés sur le même sujet, voyez le numéro de la *Revue Britannique* du mois de décembre 1839.

Digitized by Google

dispositions du *wagrant act* (la loi sur le vagabondage), en vain on a élevé sur tous les points du royaume des *workhouses*, ou maisons de travail, le mal n'a pas cessé de s'empirer; si on ne se hâte d'y porter remède, il deviendra bientôt incurable.

Examiner la mendicité sous ses différents aspects, en rechercher la cause première, en signaler à l'attention publique les rapides progrès, c'est tout ce que nous prétendons faire aujourd'hui, laissant à d'autres le soin de l'extirper. A chacun sa tâche : le garde de nuit, qui du haut de sa tour sonne la cloche d'alarme, n'est pas chargé d'éteindre l'incendie.

Il importe avant tout, lorsqu'on parle de la mendicité, d'établir une distinction capitale.

En effet, les mendiants se divisent en deux grandes catégories : il y a

1° Les mendiants *habituels*, ou de profession;

2° Les mendiants *momentanés*, ou par circonstance.

En d'autres termes :

La mendicité de la paresse,

Et la mendicité du malheur.

Autant la première catégorie est indigne de pardon et de pitié, autant la seconde mérite tout notre intérêt. Aussi est-ce sur les mendiants de cette classe que nous appelons principalement l'attention. Mais d'abord, pour faire bien comprendre notre pensée, citons quelques exemples de mendicité momentanée ou accidentelle.

Premier exemple. — Un tisserand de Spitalfields gagne un salaire à peine suffisant pour se nourrir et nourrir sa famille avec de légères infusions de thé, des pommes de terre et de l'eau froide. S'il meurt laissant, comme cela n'arrive que trop souvent, trois ou quatre enfants, que devient sa malheureuse veuve? D'abord elle met en gage une partie de son mobilier et de ses effets pour pouvoir faire enterrer son mari. Quelques jours après cette triste cérémonie, un de ses enfants tombe malade : obligée de le soigner, elle ne peut plus travailler. Ses deux autres enfants sont encore trop jeunes pour

Digitized by Google

gagner leur vie; ses faibles ressources s'épuisent bientôt. Le propriétaire exige le payement du loyer; puis, las d'attendre, il fait saisir et vendre les derniers meubles qui restaient à la pauvre femme. Que fera-t-elle alors, sans aucune provision, sans argent pour s'en procurer, sans bois pour se chauffer, sans lit pour se coucher, dans cette chambre humide et démeublée qui lui rappelle de si cruels souvenirs, avec trois enfants malades et mourants de faim? Ira-t-elle demander un asile à un de ces établissements que les commissaires des lois des pauvres ont fait élever sur le territoire de sa paroisse? mais dès qu'elle en aura franchi le seuil elle sera séparée de ses enfants; elle les aime trop pour pouvoir les quitter. Aussi n'hésite-t-elle pas un seul instant à prendre une autre résolution : elle se fait mendiante, — non pour toujours, mais pendant quelques semaines, quelquefois même pendant plusieurs mois, — jusqu'à ce qu'elle ait atteint le village où elle espère retrouver des parents et des amis et se procurer par son travail des moyens d'existence. Elle part donc seule, à pied, portant un de ses enfants sur son dos et traînant les deux autres après elle. Oh! si un de ces heureux du monde qui à sa vue s'empressent de détourner les yeux connaissait sa position, sans doute il se hâterait de lui prodiguer les secours dont elle a un si grand besoin. Hélas! nul ne sait, nul ne veut savoir qu'il ne lui reste même plus un dernier morceau de pain à partager entre ses trois enfants. D'abord elle n'ose pas tendre la main, elle va sans mendier jusqu'où ses forces épuisées lui permettent d'aller... Mais bientôt ses enfants pleurent et lui demandent à manger; elle-même sent (horrible sensation!) qu'elle a faim... et qu'il faut qu'elle conserve sa vie pour sauver celle de ses enfants. Les yeux pleins de larmes, ses joues pâles et amaigries couvertes d'une légère rougeur, la démarche incertaine, elle se décide alors à implorer furtivement de la charité publique quelques faibles secours; à la voir, on dirait qu'elle va commettre un crime. Malheur à elle si un policeman l'aperçoit! il l'arrête et la traîne devant un magistrat, qui, plus humain, se contente de lui adresser une sévère réprimande,

Digitized by Google

et l'avertit, au nom de la loi, sous peine d'un long emprisonnement, de ne plus jamais mendier. Pour obtenir sa liberté, la pauvre femme promet tout ce qu'on exige d'elle; mais ce serment dérisoire il lui sera impossible de le tenir. Comment vivrait-elle si elle ne suppliait pas les habitants des villages qu'elle traverse de lui faire l'aumône? Ainsi elle se traîne jusqu'à ce qu'elle arrive au terme de son voyage, couverte de haillons, vieillie de dix années, méconnaissable. Pendant tout son voyage, elle n'a dû son existence et celle de ses enfants qu'à la mendicité. Ce n'est point un cas exceptionnel; de pareils faits se renouvellent malheureusement tous les jours en Angleterre.

Deuxième exemple. — Un journalier agricole occupe dans le Buckinghamshire une petite cabane avec sa femme et six enfants : une nuit le feu dévore cette masure et tout ce qu'elle contenait; ses malheureux habitants, échappés aux flammes de l'incendie, n'ont pas même pu sauver quelques haillons pour se vêtir. Le propriétaire, furieux, les accusant de ce désastre, refuse de les secourir; les pauvres seuls les plaignent; mais que peuvent les pauvres pour eux? Ils n'ont plus d'autre ressource que d'aller chercher un asile à l'*union-workhouse;* telle est l'opinion générale. Quant à eux, ils ne veulent pas aller dans cet asile : recueillis dans une grange par leurs voisins, ils obtiennent de la charité publique des vêtements usés, et ils se traînent de porte en porte, sollicitant quelques dons pécuniaires pour pouvoir acheter un autre mobilier et mener ensuite une vie indépendante dans une nouvelle demeure. Pendant un certain temps ils ont vécu des produits de la mendicité.

Troisième exemple. — Un ouvrier et sa femme sont renvoyés de la fabrique dans laquelle ils travaillaient, et dont le propriétaire a fait faillite. Ils étaient établis depuis peu de mois dans le pays, et ils n'avaient pas encore pu placer à la caisse d'épargne la plus légère économie. Privés d'ouvrage, sans ressource aucune, se décideront-ils à profiter des avantages que leur offr el'*union workhouse?* Nullement : ils vendent tout

Digitized by Google

ce qu'ils possèdent, payent leur loyer et leurs autres petites dettes; puis, tous ces comptes soldés, ils se mettent en route, nantis de 15 à 20 francs qui leur restent, pour aller chercher ailleurs de l'occupation. Ils marchent longtemps de village en village, de ville en ville; quand ils trouvent enfin une manufacture qui puisse les employer, ils ont dépensé 50 ou 60 fr. Comment s'étaient-ils procuré cette somme? Par la mendicité.

Quatrième exemple. — Un autre ouvrier tombe et se casse la jambe : il avait fait quelques économies ; mais sa maladie est longue, et les frais qu'elle nécessite ont bientôt absorbé entièrement ce petit pécule. Sa réserve épuisée, le malheureux met successivement en gage tout son mobilier et tous ses effets, jusqu'à ce qu'il ne lui reste plus que son lit. « Allez à l'*union*, » lui disent tous ses voisins; mais il ne veut pas, lui, se trouver confondu avec les individus qui peuplent d'ordinaire de pareils établissements; il aime mieux, tant que sa santé ne sera pas rétablie, devoir son existence à la charité publique : sa femme et ses enfants vont de maison en maison demander des secours pour leur mari et leur père malade.

Ces exemples suffiront; nous aurions pu en citer un plus grand nombre, et surtout en choisir de plus saisissants et de plus tristes, car nous ne connaissons que trop bien la misérable condition des pauvres de l'Angleterre; mais pour le moment nous nous contenterons d'affirmer que toutes nos grandes routes sont couvertes d'un nombre considérable d'individus qui vivent d'aumônes pendant quelques jours, une semaine ou même un mois, et qui ne doivent pas être compris dans la classe des *beggars* ou mendiants de profession.

Cependant il y a encore, qu'on ne s'y trompe point, d'autres catégories de mendiants temporaires sur lesquelles nous devons aussi appeler l'attention publique. Ainsi nos comtés agricoles du midi fourmillent de paysans irlandais qui viennent en Angleterre chercher de l'ouvrage pendant le temps des récoltes du foin, des pois, du blé et du houblon, et qui dans les intervalles de ces récoltes doivent presque entièrement à la charité publique leurs moyens d'existence. L'ar-

Digitized by Google

gent qu'ils ont gagné par leur travail, ils le gardent soigneusement pour leur retour. Fait-il un temps supportable? ils couchent dans des granges ou sous des haies qui les mettent à l'abri du vent; quelquefois seulement, lorsque la journée a été bonne ou lorsque la pluie tombe par torrents, ils se décident à passer la nuit dans un des établissements publics où logent d'ordinaire tous les mendiants.

L'Irlande nous envoie aussi chaque année un certain nombre d'ouvriers manufacturiers qui accourent par bandes dans les comtés du nord, persuadés qu'ils y trouveront de l'ouvrage et des salaires élevés. Les infortunés ne tardent pas à être victimes de leur trop confiante crédulité : partout où ils se présentent, ils se voient repoussés avec dédain. Ils ont faim cependant, et ils ne veulent pas mourir encore; ils mendient. On leur a refusé du travail, on est obligé de leur accorder des secours. Il n'y a pas d'ailleurs de mendiants plus hardis, plus importuns, plus habiles et plus sûrs de réussir que les mendiants irlandais : ils savent rire ou pleurer à volonté, danser, chanter, faire des tours de force ou d'adresse; ils supportent admirablement toutes les privations; la misère les tue rarement, à peine si elle parvient à altérer leur santé. Ils sont si extraordinaires et si persévérants, qu'ils finissent toujours par obtenir ce qu'ils ont demandé. Que vous les rencontriez dans les plus beaux villages des comtés de Buckingham ou de Berk, au milieu des déserts du comté de Sussex ou le long des côtes qui regardent la France, ils retournent en Irlande. En effet, leur tour d'Angleterre terminé, la plupart d'entre eux vont passer l'hiver dans les *unions* irlandaises.

Malheureusement pour elle, outre ces mendiants étrangers, l'Angleterre voit chaque jour augmenter dans une proportion effrayante une autre classe déjà trop nombreuse de ses propres mendiants : nous voulons parler des indigents des campagnes, ou des pauvres agricoles.

Constatons d'abord un fait déplorable, mais qui n'est que trop certain. Lorsqu'ils ont beaucoup d'enfants en bas âge,

Digitized by Google

les habitants des campagnes nés ou tombés dans l'indigence se font en mendiant une position beaucoup plus supportable que celle que pourrait leur procurer leur travail : 8 ou 9 shellings par semaine sont insuffisants pour une famille composée, outre le père et la mère, de quatre ou de cinq enfants ; or le salaire hebdomadaire d'un journalier agricole dépasse rarement cette somme. Si sa femme, obligée de soigner elle-même ses enfants, ne gagne rien de son côté, ils manquent bientôt du plus strict nécessaire. Ils se contenteront de porter des haillons pour tout vêtement, d'aller nu-pieds, et, malgré les conseils de leur ministre, ils ne se rendront pas au temple ; le seul jour de la semaine où ils pourraient prendre quelque distraction ils resteront cachés au fond de leur masure, tant ils rougiraient d'étaler à tous les yeux les tristes preuves de leur extrême misère. Ils sauront aussi se priver de feu : quand ils auront froid, un soir d'hiver, ils s'entasseront tous dans le même lit pour se tenir chaud ; mais le lendemain matin, au réveil, s'ils n'ont pas même des pommes de terre ou du riz pour apaiser leur faim, il faudra bien prendre un parti. Qu'ils n'espèrent plus se procurer sans argent des objets de première nécessité : les bouchers, les boulangers, les épiciers, et en général tous les petits marchands, forcés de payer régulièrement leurs achats, se ruineraient bientôt eux-mêmes s'ils vendaient à terme. D'ailleurs, depuis la promulgation de la nouvelle loi des pauvres, les classes ouvrières n'obtiennent plus aucun crédit. D'après l'ancien système, les pauvres inscrits sur les registres de la paroisse recevaient à des époques fixées de certaines sommes d'argent ; sûrs d'être payés un jour, les petits marchands leur faisaient crédit pour les attirer chez eux, mais ils leur vendaient tout ce dont ils avaient besoin à des prix exorbitants. Aujourd'hui on ne leur donne que des secours en *nature* dans l'intérieur d'une maison de travail ; quel crédit pourraient-ils obtenir ? Aussi, lorsqu'ils sont réduits à une pareille misère, s'ils ne veulent pas aller à l'*union* ou mourir

Digitized by Google

de faim, ils n'ont plus qu'une seule ressource, celle de se faire mendiants.

Nous n'exagérons rien, nous nous bornons à raconter des faits incontestables. Dans la plupart de nos comtés purement agricoles, les salaires du journalier ne sont pas assez élevés pour lui assurer une existence indépendante. Comment se procurerait-il, en effet, les provisions qui lui sont nécessaires avec le produit qu'il retire de son travail, c'est-à-dire avec moins de 15 shell. (22 fr.) par semaine? Or, nous ne saurions trop le répéter, les deux tiers des ouvriers agricoles ne gagnent pas même la moitié de cette somme. Un *gallon* de farine donne huit livres de pain; combien de livres de pain consomme par semaine une famille composée du père, de la mère et de quatre enfants! Or un gallon de farine coûte 1 shelling et 6 pence; un homme et une femme qui n'ont ni viande, ni bière, ni lait, ni poisson, mais qui depuis le dimanche matin jusqu'au samedi soir se nourrissent seulement de pain, de puddings gras, de pommes de terre et de petits morceaux de jambon, doivent manger au moins chacun une livre de pain par jour, c'est-à-dire quatorze livres par semaine; les quatre enfants en consomment pour leur part la même quantité; or, vingt-huit livres de pain représentent trois gallons et demi de farine, ou 5 shellings 6 deniers; ne comptez rien pour le temps perdu, rien pour le sel, rien pour la levure; mais ces vingt-huit livres de pain ne cuiront pas sans feu : en le mettant au plus bas prix possible, le bois nécessaire à leur cuisson coûtera au moins 6 pence. Ainsi, tout calcul fait, une famille composée du père, de la mère et de quatre enfants, dépensera 5 shellings et 9 pence (8 fr. 40 c.) par semaine, seulement pour le pain qu'elle consommera.

Supposons que la femme gagne, en travaillant aux champs pendant la belle saison, le loyer de l'année; supposons que divers travaux extraordinaires et le glanage leur rapportent une somme suffisante pour qu'ils puissent se procurer quelques haillons et du bois, leur pain payé, il ne leur restera

Digitized by Google

plus que 5 ou 6 shellings par semaine qu'ils emploieront à acheter du thé, du sucre, du beurre, du fromage et des harengs salés. Que l'âge ou les maladies empêchent ce malheureux père de famille de travailler douze ou quatorze heures par jour, et il ira s'enfermer dans une *workhouse* ou il se fera mendiant.

On nous dira, il est vrai, que certains individus ne dévorent pas une aussi grande quantité de pain et se nourrissent, par économie, de gruau, de pommes de terre et de puddings de graisse ou de riz. Hélas! nous ne l'ignorons pas, il y a des journaliers assez malheureux pour être obligés de se priver même du nécessaire; mais aussi ils dépérissent et meurent en peu de temps. Un homme parfaitement valide a par semaine, dans certaines *unions* :

72 onces de pain,	4 1/2 pintes de soupe,
10 1/2 pintes de gruau,	14 onces de pudding,
15 onces de viande apprêtée,	8 onces de fromage,
1 1/2 livre de pommes de terre,	4 1/2 pintes de bouillon.

Toutes les maisons de travail ne donnent pas à leurs pauvres un pareil ordinaire; mais nous consentons à prendre pour étalon celui qui est le plus généralement adopté : il se compose par semaine de :

125 onces de pain,	1 1/2 livre de pommes de terre,
10 1/2 pintes de gruau,	1 1/2 pinte de soupe,
8 onces de viande accommodée,	1/2 livre de fromage.
5 onces de lard,	

Eh bien, nous ne craignons pas de l'affirmer, chaque comté de l'Angleterre ne compte pas mille journaliers agricoles qui puissent se procurer avec leurs salaires une nourriture aussi variée et aussi substantielle, bien qu'ils travaillent souvent depuis le lever jusqu'au coucher du soleil.

Quelles sont les conséquences d'un pareil état de choses? Nous le répétons, les journaliers agricoles qui ne gagnent pas une somme suffisante pour pouvoir se nourrir et nourrir leur

Digitized by Google

famille, se font mendiants. Nous avons compté, dans certains districts, le nombre des pauvres qui, malgré les dispositions coërcitives du *vagrant act*, errent de ville en ville en demandant l'aumône, et nous avons obtenu les résultats suivants :

		En un jour.
Buckingham	septembre 1841	41
Bury St-Edmunds	août 1841	37
Brighton	septembre 1841	92
Douvres	octobre 1841	53
Hastings	octobre 1841	60
Huntingdon	août 1841	42
Leicester	septembre 1841	36
Marlow	août 1841	33
Nottingham	septembre 1841	69
Oxford	octobre 1841	31
Portsmouth	septembre 1841	71
Reading	août 1841	49
Tunbridge Wells	septembre 1841	69

Tel est donc le nombre exact des mendiants vagabonds (femmes et enfants compris) qui ont traversé en un seul jour les villes ci-dessus désignées. En multipliant ces chiffres par celui de 365, on pourra se faire une idée approximative des masses vraiment effrayantes qui circulent incessamment d'une ville à l'autre. Ainsi, en admettant que ces chiffres ne s'élèvent et ne s'abaissent jamais,

Buckingham serait chaque année visitée par		14,965	mendiants étrangers.
Bury St-Edmunds	—	13,505	—
Brighton	—	33,580	—

Depuis le mois d'avril jusqu'au mois de décembre, le nombre des mendiants vagabonds est plus considérable que pendant le reste de l'année. En effet, depuis le commencement de décembre jusqu'à la fin d'avril, les voyages à pied avec des enfants deviennent trop fatigants et trop dangereux; d'ailleurs, les chemins de traverse qui permettent d'échapper aux poursuites de la police cessent d'être praticables en hiver; les granges sont trop froides, les nuits trop longues et

Digitized by Google

trop sombres, les auberges trop chères : la recette ne couvrirait pas la dépense. « Nous retournerons dans les établissements publics, disait dernièrement un mendiant, dès que l'hiver sera venu, et que le commerce ira mal. »

Ne nous étonnons donc point si des milliers de journaliers agricoles aiment mieux mendier que travailler; car le métier de mendiant est beaucoup plus lucratif que celui d'ouvrier. Dans la plupart de nos comtés ruraux, où les salaires sont insuffisants, la mendicité procure au contraire une certaine aisance. Nous avons recueilli nous-mêmes ou nous tenons de personnes dignes de toute notre confiance les renseignements dont nous nous sommes servis pour établir la moyenne de la recette journalière de certaines familles, telle qu'elle est indiquée dans le tableau suivant :

Tableau de la moyenne des recettes que font journellement des familles de mendiants agricoles composées du père, de la mère et de trois ou quatre enfants.

		Moyenne de la recette journalière.		
		li.	sh.	den.
N° 1. William Holmes, sa femme, trois enfants et un enfant à la mamelle.	Douvres et ses environs.	0	3	2
N° 2. James Smith, sa femme et trois enfants.....	Canterbury et ses environs.	0	3	8
N° 3. Patrick O'Reilly, sa femme et cinq enfants.....	Brighton et ses environs.	0	4	6
N° 4. Henry Mercer et trois filles, tous chanteurs.....	Hastings et ses environs.	0	5	6
N° 5. James Rowe, sa femme et trois enfants mâles, tous chanteurs.....	Tunbridge et ses environs.	0	4	9
N° 6. Mary Ch. Arthur, trois petites filles et un petit garçon, vendant des allumettes, chantant et mendiant.	Chelmsford et ses environs.	0	5	0
N° 7. Samuel Davis et sa femme, avec six enfants, employant tous divers moyens pour exciter la commisération publique.....	Windsor et ses environs.	0	6	0
N° 8. David Saunders, sa femme et quatre enfants, vendant des allumettes chimiques, chantant et mendiant..	Reading et ses environs.	0	5	6

Il y a sans aucun doute des milliers de mendiants qui ne font pas de si brillantes recettes; mais outre les provisions de

Digitized by Google

bouche et les vieux habits qu'ils vendent immédiatement, ils amassent presque tous au moins 3 shellings par jour dans certains comtés éloignés, et de 4 shellings à 4 shellings 6 pence, dans les pays fréquentés par des malades ou des baigneurs. Or, en travaillant à la terre, ils ne gagneraient pas la moitié de cette somme. Enfin, n'oublions pas de le remarquer, plus le journalier agricole a d'enfants, plus il dépense, plus il est misérable. Au contraire, les revenus du mendiant s'augmentent dans la même proportion que sa famille : ses enfants, qu'il envoie mendier dans différents quartiers, lui rapportent beaucoup plus qu'ils ne lui coûtent.

Veut-on savoir maintenant à quelle somme s'élève la dépense journalière d'une de ces familles de mendiants dont nous avons fait connaître ci-dessus la recette moyenne :

		Liv.	sh.	d.	
Logement pour une nuit dans un garni		0	0	8	
Déjeuner	Thé	0	0	1 1/2	
	Sucre	0	0	1 1/2	
	Beurre	0	0	2	
	Pain	0	0	4 1/2	
Dîner	Pain	0	0	4 1/2	
	Lard ou harengs (outre la viande froide et les provisions provenant des dons volontaires)	0	0	2	
Souper	Pain	0	0	4 1/2	
	Bière	0	0	2	
	Fromage	0	0	2	
	Biscuits (pour les enfants)	0	0	2	
		3	2	1/2	(1)

Si la journée a été bonne, on ajoute au souper un peu de bière et quelquefois de la viande fraîche cuite sur le gril.

Ainsi, pour nous résumer sur ce premier point, le nombre des mendiants augmente chaque jour en Angleterre, parce que, dans l'état actuel des choses, les indigents agricoles gagnent plus facilement et plus sûrement leur vie en mendiant qu'en travaillant. Élevez le taux des salaires ou abaissez le prix des denrées de première nécessité; permettez, en un

(1) La livre sterling vaut 25 fr., le shelling 1 fr. 50, le denier sterling la vingt-cinquième partie du shelling.

Digitized by Google

mot, à tous ces malheureux de se procurer par leur travail des moyens d'existence suffisants, et nous ne craignons pas d'affirmer qu'ils s'empresseront à l'instant même de renoncer à cette vie vagabonde et oisive que la nécessité seule les force d'adopter.

Mais, nous dira-t-on, n'existe-t-il pas en Angleterre une loi contre les vagabonds (*wagrant act*)? Les commissaires des lois des pauvres d'Irlande ne demandent-ils pas au parlement la promulgation d'un acte semblable, qui leur donne les moyens de réprimer la mendicité en Irlande? Comment donc la mendicité augmente-t-elle en Angleterre, malgré les dispositions sévères de cette loi?

Avant de répondre à cette question, il faut d'abord rappeler les dispositions du *wagrant act*.

La loi actuellement en vigueur (5e année, Georges IV), qui confirme, réforme ou abrége tous les anciens statuts, distingue trois classes de vagabonds :

1° Les individus qui vivent dans l'oisiveté et dans le désordre (*idle and disorderly persons*).

2° Les mauvais sujets et les vagabonds (*rogues and vagabonds*).

3° Les mauvais sujets incorrigibles (*incorrigible rogues*).

Cette division établie, la loi s'explique ainsi :

Doit être considéré, dit-elle, comme (*fainéant et vivant dans le désordre*) *idle and disorderly*, toute personne qui, étant capable de gagner, en tout ou en partie, par son travail ou par d'autres moyens, sa nourriture et celle de sa famille, et qui, refusant de s'occuper, tombe à la charge de la paroisse; qui revient solliciter des secours dans une paroisse d'où il a été légalement expulsé, à moins qu'il ne produise un certificat émané du marguillier ou de l'inspecteur, et constatant qu'il est domicilié dans la paroisse; qui, faisant le métier de colporteur, parcourt les comtés sans être muni d'une autorisation; qui, exerçant la profession de prostituée, circule dans les rues ou sur les grandes routes, ou dans un lieu public, et trouble la tranquillité ou se conduit d'une manière indécente;

Digitized by Google

enfin, qui vagabonde çà et là, ou qui se place dans un lieu public, dans une cour ou dans un passage pour mendier, ou qui envoie ses enfants mendier. Toute personne comprise dans cette catégorie peut être punie d'un emprisonnement d'un mois au plus dans une maison de correction.

Les *rogues* et les *vagabonds* sont les personnes qui se rendent coupables des délits ci-dessus désignés, après avoir déjà été condamnées comme *idle and disorderly*, — qui ont la prétention de prédire l'avenir ou d'être chiromanciens; — qui logent dans des dépendances d'un bâtiment habité ou en plein air; — qui n'ont aucune ressource apparente, et qui ne peuvent pas rendre un bon compte d'elles-mêmes; — qui exposent aux yeux des passants, dans les rues ou dans un lieu public, des livres ou des dessins obscènes, ou tout autre objet indécent; — qui se montrent nus dans les rues ou dans un lieu public, avec l'intention d'insulter quelques femmes; — qui tentent d'obtenir des aumônes en étalant à tous les regards leurs blessures ou leurs difformités; — qui recueillent sous de faux prétextes des dons volontaires; — qui abandonnent leur domicile en laissant leur femme et leurs enfants à la charge de la paroisse; — qui jouent ou qui parient pour des joueurs, dans les rues ou dans tout autre lieu public, ou dans l'intérieur des maisons, à des jeux de hasard; — qui ont en leur possession des instruments propres à forcer les serrures, ou des fusils, ou d'autres armes offensives, avec l'intention de s'en servir pour commettre des délits; — qui sont trouvées cachées, avec des projets criminels, dans l'intérieur ou sur le toit d'une maison habitée, ou d'un bâtiment en construction, dans une cour fermée, dans un jardin, dans une grange; — qui, *soupçonnées* ou connues comme se livrant habituellement au vol, fréquentent les bords des rivières ou des cours d'eau navigables, les canaux, les docks, les quais, les entrepôts, les rues et les routes adjacentes, avec l'intention de commettre des délits; — enfin, qui, arrêtées comme *idle and disorderly*, résistent avec violence, et sont ensuite condamnées comme s'étant rendues coupables des faits qui leur étaient

Digitized by Google

imputés; — la peine infligée aux *rogues* et aux *vagabonds* est un emprisonnement dont la durée ne peut pas excéder trois mois.

Sous la dénomination générale de *incorrigible rogues*, sont comprises toutes personnes qui s'échappent d'un lieu de détention où elles ont été enfermées par jugement en vertu du *vagrant act;* qui, ayant été condamnées comme mauvais sujets (*rogues et vagabonds*), commettent de nouveau, après leur mise en liberté, les mêmes délits qui les avaient fait condamner, ou un autre délit puni de la même peine; enfin qui, arrêtées comme *mauvais sujets* et *vagabonds*, résistent avec violence aux agents de la force publique, et sont ensuite condamnées comme s'étant rendues coupables des faits qui leur étaient imputés. Les *mauvais sujets incorrigibles* peuvent être détenus préventivement dans une maison de correction jusqu'à l'ouverture des assises prochaines, puis condamnés à l'emprisonnement et au travail forcé (*hard labour*) pendant une année au plus. Dans certains cas, les juges infligent la peine du fouet, mais aux hommes seulement.

Malgré cet acte, malgré les pouvoirs exorbitants que la loi accorde aux représentants de la force publique, malgré l'établissement des maisons de travail, il existe actuellement en Angleterre une population de mendiants si considérable, qu'elle forme une sorte de nation particulière dans la nation, qu'elle s'accroît de jour en jour, qu'elle a sa langue, ses signes de ralliement, ses mœurs, ses demeures et ses lieux de refuge, sa littérature, sa science, et qu'elle prélève chaque année sur les revenus de l'autre nation la somme énorme de 1,375,000 £ (34,375,000 francs), c'est-à-dire un tiers de l'impôt total des dîmes des pauvres (*poor rates*) (1).

(1) Note du rédacteur. Ce chiffre paraîtra peut-être trop élevé, mais il est au contraire trop faible. En effet, chaque famille de mendiants composée de six personnes reçoit en moyenne par année au moins 15 £. La population des quarante-deux comtés de l'Angleterre s'élève à

Digitized by Google

Cette population se divise en plusieurs classes. Pour les faire connaître à nos lecteurs nous emprunterons les fragments suivants à un ouvrage remarquable publié récemment à Birmingham, sous ce titre : « Exposé des divers moyens qu'emploient journellement les vagabonds de toute espèce pour tromper la crédulité publique (*An exposure of the various impositions daily practised by wagrants of every descriptions*, in-8°), Birmingham, 1841. » Ce petit livre contient, nous le savons, les résultats de longues et patientes études. Toutefois il s'occupe plus spécialement des mendiants de profession.

Les mendiants de la première classe sont généralement désignés sous le nom de *silver beggars* (mendiants d'argent); mais les voyageurs les appellent *lurkers*.

Les *lurkers* sont les individus qui colportent de ville en ville des lettres ou des faux certificats attestant qu'un incendie, un naufrage ou d'autres accidents les ont réduits à la plus profonde misère. Ces lettres, revêtues du sceau et de la signature d'un ou de plusieurs magistrats, et rédigées souvent avec un talent remarquable, ne manquent presque jamais de produire leur effet.

Les *lurkers* se divisent en plusieurs classes qu'il importe de faire connaître.

En première ligne se placent dans cette nombreuse catégorie les *fire lurkers*, c'est-à-dire ceux qui se représentent comme ayant perdu tout ce qu'ils possédaient dans un incendie. Ils sont porteurs de faux certificats revêtus des prétendues signatures de deux magistrats et du ministre de la paroisse où l'incendie doit avoir eu lieu. A ces pièces est joint d'ordinaire un livre de souscription fabriqué tout exprès, avec les noms de personnes recommandables. Dans la langue particulière des mendiants, la fausse lettre s'appelle *a sham* (une moquerie), et le livre de souscription prend le

15,000,000 d'habitants. En ne comptant qu'un mendiant ou un vagabond sur 100 habitants, il y aurait en Angleterre 150,000 mendiants, soit 25,000 familles recevant chacune en moyenne par année 55 £ (1,375 fr.). Or, pendant l'année qui a fini au mois de mars 1840, le budget des pauvres avait atteint le chiffre de 4,300,000 £ (107,500,000 fr.).

Digitized by Google

nom d'un *delicate*. Une fois munis de leur *sham* et de leur *delicate*, les lurkers parcourent tous les comtés de l'Angleterre. J'en ai connu un qui avait exercé cette profession pendant quatorze années, et qui en avait retiré des bénéfices considérables.

Viennent ensuite les *shipwrecked sailors lurkers* (les lurkers marins naufragés), ou ceux qui prennent la qualité de capitaines ou d'armateurs de navires marchands. Leur bâtiment a fait naufrage, et ils n'ont rien arraché à la fureur des flots. La valeur de leur cargaison s'élevait cependant à mille ou à deux mille livres sterling. Les shipwrecked sailors lurkers sont bien habillés; ils portent des moustaches, des chaînes d'or; ils ont aussi un récit fort bien écrit de l'affreux événement qui les a complétement ruinés, et dont l'authenticité est attestée par les signatures de plusieurs magistrats d'un port de mer.

Les *foreigners lurkers* (les lurkers étrangers) sont peut-être les plus nombreux, car leur rôle est facile à jouer. Pendant les années précédentes ils s'étaient presque tous métamorphosés en nobles polonais, chassés de leur patrie par l'autocrate de la Russie, et cherchant un asile sur la terre étrangère. Quelques-unes de leurs lettres peuvent passer pour des chefs-d'œuvre d'éloquence. Partout où ils sollicitent des secours, ils affectent de ne pas comprendre l'anglais, et d'en prononcer horriblement mal les mots les plus usuels. Un de ces lurkers, connu parmi les mendiants sous le sobriquet de lord Dundas II, a souvent gagné plusieurs guinées dans un seul jour. Les femmes préfèrent ce *lurk* à tous les autres. J'en ai connu une qui en retirait de très-grands profits. Elle était richement vêtue, avait toujours un petit garçon à la main, et baragouinait à merveille quelques lambeaux de phrases françaises.

L'*accident lurk* est aussi très-usité. Ceux qui l'adoptent comme profession ont toujours été, à en croire leurs faux certificats, ruinés entièrement par un épouvantable accident, un ouragan, une inondation, etc.; ils ne peuvent plus subvenir à leurs besoins et à ceux de leur malheureuse famille. Leur recette varie de cinq shillings à une livre par jour.

Le *sick lurk* ou le lurk des malades, offre encore plus de variété : 1° celui-ci s'applique des vésicatoires sur les bras, pour faire croire qu'il a été cruellement brûlé; 2° celui-là porte ses bras et ses mains en écharpe, et dit qu'il a été paralysé par le feu du ciel; 3° l'un se met au lit et feint d'être malade pour tromper les per-

Digitized by Google

sonnes qui, avant d'accorder quelques secours aux prières de sa femme, voudraient s'assurer par elles-mêmes de la vérité de ses allégations; 4° l'autre simule des attaques d'épilepsie; 5° certaines femmes se prétendent enceintes et dénuées de toute ressource; 6° d'autres mendient pour leurs enfants, qui, disent-elles, sont retenus au lit par la fièvre scarlatine ou par une autre maladie, et qui manquent de tout; 7° certains individus couverts de blessures simulées, se bornent à demander des vieux linges et des bouteilles vides pour mettre les drogues nécessaires à leur guérison. J'ai vu un homme qui en un seul jour avait amassé ainsi treize livres de toile blanche, et cinq douzaines de fioles en verre. Le vieux linge et le verre trouvent toujours des acheteurs.

Le *deaf and dumb lurk*, le lurk des sourds et muets, est une industrie spéciale qui rapporte aussi d'assez gros bénéfices. La plupart des *deaf* et *dumb lurkers* disent la bonne fortune. Tous ils portent avec eux une ardoise et un crayon pour écrire leurs questions et leurs réponses. Quelques-uns d'entre eux continuent parfois à jouer leur rôle de sourds et muets dans les garnis où ils se logent; mais leur ruse est presque toujours découverte par les autres mendiants.

7. Le *servant's lurker* où le lurker domestique est décemment vêtu et ressemble à s'y méprendre au serviteur d'une bonne maison. Un malheur inouï lui a fait perdre sa place, et il n'a pu jusqu'alors s'en procurer une autre, malgré les excellents certificats dont il est porteur. Cependant il se trouve réduit à la plus profonde détresse. Qui n'aurait pitié de son infortune? Aussi partout où le servant's lurker se présente, est-il sûr d'être bien accueilli, principalement par les domestiques. En général, le servant's lurker a dans sa poche le *court guide*, ou guide de la cour, qui lui indique les demeures des principales familles de la noblesse et de la *gentry*.

8. Le *collier's lurk*, le lurk des mineurs ou des charbonniers, est exploité par des milliers d'individus qui ne sont jamais descendus dans une mine de charbon, et qui se font passer pour des mineurs sans ouvrage. A les en croire, la mine dans laquelle ils étaient occupés vient d'être inondée ou bouchée par un éboulement. Les collier's lurkers parcourent les comtés par bandes de sept ou huit individus; les uns déposent dans les maisons des récits imprimés de l'accident prétendu qui les a privés de travail, et ils reviennent les

Digitized by Google

chercher quelques heures après. Les autres sont au contraire porteurs de narrations manuscrites certifiées véritables par les fausses signatures des propriétaires de la mine. Le *collier's lurk* rapporte en moyenne quatorze ou quinze shillings par jour.

9 et 10. Le *weaver's lurk*, ou le lurk du *tisserand*, et le *cotton spinners lurk*, ou le lurk des filateurs de coton, ne sont pas moins lucratifs. Ils se pratiquent de la même manière; seulement on rencontre quelques *cotton spinners lurkers*, qui offrent en vente du coton à coudre qu'ils affirment avoir fabriqué eux-mêmes.

11. Enfin les *calenderer lurkers* sont les mendiants qui se représentent comme des calendreurs, qu'une crise commerciale et l'introduction des machines ont fait renvoyer de leurs ateliers. Presque tous ils déposent des pièces fausses, imprimées ou manuscrites, à l'appui de leurs demandes.

Les *high flyers*, ou les *begging letter writers*, les mendiants par lettres, composent la seconde classe des mendiants. On désigne sous ce nom général tous les individus qui adressent à certaines personnes des lettres remplies de récits imaginaires, et qui se terminent par la demande d'un secours en argent ou en nature. A Londres et dans les pays de bains, cette profession rapporte de cinq shillings à une livre par jour.

Les *shallow coves* sont les imposteurs qui parcourent les comtés en se faisant passer pour des marins naufragés. Ils se multiplient surtout aux approches de l'hiver, et vont par bandes de huit à dix individus. Chaque troupe a son orateur. Les shallow coves sont à peine couverts de haillons, et ils demandent surtout les vieux habits. Ayant le soin de ne s'adresser qu'aux familles riches, ils réalisent parfois d'assez jolis bénéfices.

Les *shallow molls* sont des femmes qui, à l'instar des *shallow coves* vont presque entièrement nues, et sollicitent des vêtements. A les entendre, elles ont été réduites par une longue et cruelle maladie à la plus profonde misère. Peut-on leur refuser une vieille robe pour se garantir du froid? Tout ce qu'on leur donne elles le vendent. J'ai connu une *shallow moll* qui, en l'espace de dix jours, amassa à *Kingston*, sur la Tamise, une garde-robe valant de sept à huit livres sterling.

La classe des *cadgers*, ou des mendiants de profession, des mendiants avoués, se subdivise aussi en plusieurs classes. On nomme *cadgers on the downright* (cadgers avoués ou au grand jour) ceux

Digitized by Google

qui mendient de porte en porte; *cadgers on the fly* (cadgers à la dérobée ou à la course), ceux qui mendient sur la *tober* (la grande route). Le *cadging on the fly* est une profession très-lucrative dans les environs des pays de bains ou des grandes villes. Ceux qui s'y adonnent gagnent généralement plusieurs shillings dans une journée. Quant au *cadging on the downright* (de porte en porte), il n'offre plus aujourd'hui les mêmes avantages qu'autrefois; mais cependant il est encore exercé par plusieurs milliers d'individus qu'il fait vivre dans une certaine aisance. J'ai vu plusieurs fois des *cadgers on the downright* rejeter avec dédain des aliments que des personnes charitables leur avaient donnés, et dont des ouvriers se fussent régalés avec un vif plaisir. Les *cadgers* d'un âge tendre (*kiddies*) sont si bien instruits par leurs parents de toutes les ruses du métier, qu'ils font souvent de meilleures journées que les *cadgers* d'un âge mûr.

Il y a des *cadgers* qui écrivent avec de la craie de courtes sentences sur de petits drapeaux; on les appelle *screevers*. En général ces sentences ressemblent à celle que je vais citer:

Hunger is a sharp thorn, and biteth keen;
I cannot get work, and to beg I am ashamed.

« La faim est une épine aiguë, et elle fait de cruelles piqûres.
» Je ne puis pas me procurer de l'ouvrage, et j'ai honte de mendier. »

Ce moyen est presque infaillible. Partout où le *screever* arbore son étendard, il fait une ample moisson de *browns* (half pence), et souvent même il voit tomber dans son chapeau plus d'un *tanner* et d'un *bob* (six pence et shilling). Sa recette s'élève quelquefois à sept shillings par jour.

Les *cadgers* se tiennent-ils debout ou assis à la même place, dans les villes ou sur les bords des grandes routes, ils font partie de la catégorie désignée sous le nom général de *cadgers sitting* ou *standing pad*. Les uns se prétendent aveugles, les autres se disent épileptiques et hors d'état de travailler. Ils réalisent souvent des sommes considérables.

Les *match sellers* ou marchands d'allumettes, ne vivent pas en général des bénéfices de leur petit commerce, mais d'aumônes. Ils n'offrent jamais leur marchandise dans les maisons où ils espèrent obtenir quelques secours, soit en argent, soit en nature.

Digitized by Google

Les *cross coves* sont les mendiants qui gagnent aussi leur vie *on the cross*, c'est-à-dire en volant; car ils ne se font dans l'occasion aucun scrupule de dérober tout ce qui leur tombe sous la main; quelquefois même ils se permettent de *star the glaze*, c'est-à-dire de briser ou de couper les carreaux des fenêtres.

Les *prigs* (les voleurs de poche, autrement dits voleurs à la tire) fréquentent d'ordinaire les courses de chevaux, les foires, les combats de coqs. Ce sont pour la plupart, ainsi que les *cross coves*, des jeunes gens habitués depuis leur enfance au vagabondage et à la mendicité, et en connaissant à fond toutes les ressources.

Les *palmers* se livrent à une curieuse spécialité. Ils entrent dans toutes les boutiques, demandant des *harp halfpence* et offrant treize pence ordinaires pour la monnaie d'un shilling en *harp halfpence*. Séduits par l'appât du gain, les marchands ne manquent pas de verser tout le contenu de leur caisse sur leur comptoir afin d'en retirer toutes les pièces demandées. Les *palmers* les aident dans cette recherche, et escamotent habilement entre leurs doigts un certain nombre de pence.

L'auteur de l'ouvrage qui nous a fourni ces curieux fragments termine en conseillant à tous ses concitoyens de ne jamais faire l'aumône à de pareils mendiants. Les raisons qu'il donne à l'appui de son opinion nous paraissent concluantes. Si elles étaient plus connues, et mieux appréciées de tous les individus auxquels son livre s'adresse, le nombre des mendiants ne tarderait pas à diminuer d'une manière sensible. Sans doute les véritables indigents continueraient toujours de solliciter et d'obtenir de la charité publique les secours dont ils auraient besoin. Mais la mendicité coupable, la mendicité considérée comme une profession et comme une science cesserait bientôt de faire des dupes et par conséquent d'exister. Ce serait un incendie qui s'éteindrait peu à peu faute d'aliments. Si elle ne disparaissait pas entièrement, ce qui semble impossible, elle deviendrait de plus en plus rare.

Du reste, que la mendicité habituelle, ou de la paresse, reste stationnaire ou diminue, nous nous en inquiétons peu pour le moment; c'est un mal social de tous les temps et de

Digitized by Google

tous les pays. Ce qui nous effraye, c'est l'augmentation progressive du nombre des mendiants temporaires, surtout dans les districts agricoles, de ces ouvriers malheureux dont les salaires sont insuffisants, et qui ne voulant ni mourir de faim, ni entrer dans une *union*, se voient obligés de mendier pour se procurer des moyens d'existence. Pourquoi le *wagrant act* est-il une lettre morte? Pourquoi les fermiers, au lieu de favoriser les recherches des agents de la police, ouvrent-ils chaque soir les portes de leurs granges et de leurs écuries, et préparent-ils d'avance des lits de paille ou de foin aux pauvres qui viendront y passer la nuit? Pourquoi les magistrats eux-mêmes hésitent-ils à appliquer la loi?... c'est que la misère est si grande dans les districts agricoles, que pour de pareilles infortunes les cœurs les plus durs ne peuvent avoir que des sentiments de pitié. D'ailleurs toutes les prisons et toutes les maisons de charité existantes ne contiendraient pas la dixième partie de la population à laquelle pourraient s'appliquer les dispositions de la loi contre les vagabonds.

La misère actuelle est donc la cause première de l'augmentation effrayante du nombre des mendiants.

Comment remédier à un pareil état de choses? Comment élever le taux des salaires ou abaisser le taux des denrées? Comment donner aux ouvriers honnêtes les moyens de gagner leur vie en travaillant? Nous l'avons déjà dit, ce sont des questions que nous ne voulons pas traiter dans cet article.

(*Edinburgh Review.*)

Digitized by Google

Histoire. — Philosophie (1).

LES PREMIERS JÉSUITES.

I.

IGNACE DE LOYOLA. — FRANÇOIS XAVIER.

Le 15 août 1534, à l'heure où toute la chrétienté catholique s'éveillait pour célébrer l'assomption de la mère du Christ, on vit une petite troupe de religieux descendre le parvis de la cathédrale parisienne et traverser la ville encore silencieuse. Eux-mêmes observaient un silence profond, si ce n'est quand ils chantaient par moment quelques versets des hymnes matinales. Ils montèrent ainsi jusqu'au sommet de la Colline des Martyrs, et descendirent dans la crypte creusée à l'endroit même où l'apôtre de la Gaule avait cueilli jadis la palme sanglante. Un homme de stature moyenne, sur le front dépouillé duquel la trace de bien des souffrances était empreinte, et dont un teint basané révélait l'origine étrangère, guidait cette sombre phalange avec la précision mécanique et les gestes réguliers d'un chef guerrier. Ses yeux étince-

(1) NOTE DU DIRECTEUR. Cet article est de l'honorable Babington Macaulay, l'ex-ministre de la guerre du cabinet whig. Entre autres mérites, il nous a paru le pendant obligé de l'article sur Port-Royal. Voir la *Revue Britannique*, mai et juin de cette année.

Digitized by Google

lants au fond de leurs creuses orbites, étaient de ceux que le physionomiste interprète le plus aisément, et auxquels il reconnaît ce pouvoir fascinateur dont un petit nombre d'hommes, agents énergiques du bien ou du mal, sont investis ici-bas. Vous retrouverez cette figure en tête de presque tous les livres du seizième siècle publiés par la compagnie de Jésus : c'était celle d'Ignace de Loyola.

Près de lui, sous les voûtes de Saint-Denis, un autre pieux serviteur de Dieu vint s'agenouiller. Sa contenance mâle, sa démarche ferme et joyeuse, ses traits nobles et ouverts, la sérénité de ses grands yeux bleus contrastaient avec l'austérité solennelle de ce pieux pèlerinage. François-Xavier, jeune encore et récemment sorti du monde, unissait à la dignité du grand d'Espagne — sa naissance lui donnait ce titre, — la grâce que l'habitude des cours avait développée chez l'ex-page de la reine de Castille.

Pierre Faber, naguère berger dans les montagnes de Savoie et maintenant élevé aux saints ordres, était monté à l'autel. Nicolas Alphonso Bobadilla et Simon Rodriguez, — l'un professeur, l'autre élève de philosophie, — lui servaient d'acolytes. Au pied de l'autel, ces deux êtres frêles et en apparence si peu faits pour les fatigues de l'apostolat, c'étaient Alphonso Salmeron et son ami de cœur Jago Laynez, destiné à remplacer plus tard Ignace de Loyola. Le saint sacrifice s'accomplit; le pain sacré toucha leurs lèvres; leurs voix unies s'élevèrent ensuite prononçant un serment qui, religieusement gardé entre tous, devait agir puissamment sur l'avenir des nations.

Tout le monde sait quelle fut la jeunesse de Loyola, sa vie dissipée de courtisan poëte et de cavalier amoureux; comment une blessure reçue au siége de Pampelune, en lui fermant la carrière des combats et de la galanterie, rejeta dans une voie nouvelle cet esprit ambitieux que de pieuses lectures fanatisèrent tout à coup. Nous ne redirons pas, après tant d'autres, les bizarres exploits de ce chevalier de la Vierge, qui fut pieux avant d'avoir cessé d'être sensuel, et dont les

Digitized by Google

premières extases subirent le reflet érotique des mœurs de son temps et de son pays. Nous ne le montrerons pas non plus lacérant son corps avec l'impassibilité du fakir indien, et ne cessant ses jeûnes, ses macérations, ses tortures physiques et morales, qu'au moment où l'enthousiasme religieux allait dégénérer chez lui en une sombre folie. Ce tableau est partout (1). Ce que nous pouvons dire seulement, en résumant le sens caché d'une histoire bien connue, c'est que jamais peut-être un homme ne réunit à ce point des dons aussi disparates, et, dupe d'une imagination exaltée au delà de toute poésie, n'y joignit un sens plus droit, des ressources plus nombreuses et une habileté pratique plus consommée. Participant à la fois de Swédenborg et de Franklin, Loyola nous a prouvé que la fusion de deux natures en apparence si opposées n'avait rien d'impossible et de monstrueux.

En reprenant sa place dans la société humaine, au sortir d'une solitude hantée par de véritables visions, Ignace y adopta la conduite et y remplit les devoirs que lui imposait sa profession religieuse. Ses premiers travaux, accomplis à cette époque, produisirent un livre assez peu connu des littérateurs profanes, mais dont l'Eglise n'a pas perdu le souvenir. Il y a peu d'années, le successeur actuel de saint Pierre ordonna une nouvelle traduction latine du manuscrit de Loyola, la seule qui existât imprimée se trouvant défigurée par de nombreuses incorrections. Sous cette nouvelle forme, l'ouvrage dont nous parlons a été recommandé à toute la chrétienté par une bulle de Paul III et par une lettre encyclique du Général des Jésuites (2). Nous n'ajouterons pas à d'aussi augustes suffrages la sanction très-peu souhaitée que leur pourraient donner quelques hérétiques du Nord; seulement nous ferons remarquer

(1) Voyez la *Revue Britannique*, 2e série, tome VIII, page 261.

(2) Ce livre a été imprimé, en Angleterre, en 1827; il a pour titre : *Exercitia spiritualia S. P. Ignatii Loyolæ, cum versione literali ex autographo hispanico. Præmittuntur R. P.* JONNAIS ROOTHMEN, *præpositi generalis Societatis Jesu, literæ encyclicæ ad patres et fratres ejusdem societatis, de spiritualium exercitiorum. S. P. N. studio et usu.*

Digitized by Google

que sur ce sujet, Knox lui-même, s'il reprenait possession de sa chaire, serait du même avis que le Saint-Siége. Les *Exercices spirituels* sont, à proprement parler, un manuel de conversion; ils proposent un plan de discipline intérieure, au moyen duquel, en quatre semaines, ni plus ni moins, la métamorphose d'un pécheur en fidèle serviteur du Christ est de point en point réalisée. C'est par la terreur et l'humiliation que ce travail commence. Elles durent huit jours. Après cette première période, une seconde de même durée se consacre à ce que l'écrivain chevaleresque appelle « l'enrôlement dans l'armée croyante. » On passe ce temps à étudier la vie du chef divin de cette armée et à choisir, avec les précautions les plus scrupuleuses, le mode d'existence, soit mondaine, soit régulière où l'on croit pouvoir suivre avec le moins de périls les traces du Sauveur des hommes. Pour soutenir le soldat de la croix dans la guerre immortelle qu'il va déclarer à l'esprit du mal, il doit arrêter sa pensée, pendant la troisième semaine, sur l'abîme de malheurs où descendit le Fils de Dieu pour racheter la race d'Adam; puis enfin les huit derniers jours sont consacrés à des méditations plus consolantes, et tandis que l'âme, encore prisonnière, mais dégagée de ses liens, chante avec ferveur son triomphe, ses aspirations l'emportent vers le ciel, où elle contemple au sein des mystères irrévélés, des gloires que l'imagination n'avait pu concevoir encore : alors, et alors seulement, s'achève cette veille des armes spirituelles par une sorte d'holocauste intérieur, où toutes les joies humaines, tous les intérêts humains disparaissent consumés par le feu de l'amour céleste, sur l'autel d'un cœur régénéré.

Au premier coup d'œil, un esprit sceptique pourra ranger parmi les visions étranges des académiciens de Laputa, cette espèce de procédé mécanique, qui modèle une révolution de la conscience sur le cours d'une révolution lunaire. Mais prenons-y garde, dans sa grande œuvre, la seule qui soit véritablement digne de survivre au travail des siècles, Ignace ne s'est pas montré un rêveur absurde; son instinct d'un ordre

Digitized by Google

rare et supérieur lui permettait de revêtir toutes les transformations de la sagesse mondaine et d'en adopter tous les calculs, alors même qu'il se livrait sans réserve à des extases dont le monde n'a pas l'intelligence et avec lesquelles il sympathise peu. Sous ce point de vue, son esprit ressemblait au corps de François-Xavier, l'un de ses plus grands disciples, qui, lorsqu'il prêchait ou administrait le baptême, s'enlevait majestueux vers les cieux, tandis que ses pieds tenaient encore à la terre. Les *Exercices spirituels* eux-mêmes, si éloignés qu'ils semblent des moyens par lesquels se domptent au sein des affaires et des plaisirs terrestres les convictions individuelles, ne pouvaient être conçus que par un homme habitué à contempler le drame des passions et à juger avec un discernement supérieur les acteurs qu'il met en scène. Un autre éloge que nous devons à ce livre, c'est que, presque toujours fidèle à ce qu'on peut appeler l'orthodoxie évangélique, il supporterait en plusieurs de ses parties l'examen d'un synode protestant. Ignace, s'il accordait aux demi-dieux de Rome des hommages que nous devons regarder comme entachés d'idolâtrie, réservait à l'Être auguste qui seul y a droit, sa suprême adoration. S'il attribuait aux rites expiatoires une confiance mal fondée selon nous, cette confiance il l'accordait aussi aux souffrances plus qu'humaines de cette parcelle divine cachée sous notre périssable et faible organisation. Deux siècles plus tard, un des hommes qui ont le plus librement respiré ici-bas l'atmosphère des régions invisibles, a produit une œuvre qui offre de frappants rapports avec les *Exercices spirituels;* c'est qu'il y avait entre Philip Doddridge et Ignace de Loyola ces points de contact qu'on retrouvera toujours, — quelque éloignés qu'ils soient à la circonférence de ce vaste cercle, — ceux qui ont pour centre commun le grand et réel objet de la religion chrétienne.

Entre la publication des *Exercices spirituels* et les vœux solennels prononcés à Montmartre, neuf ans s'étaient écoulés. Pèlerinages, hauts faits ascétiques, œuvres miraculeuses, parm lesquelles il faut surtout compter la vie même du saint conser-

Digitized by Google

vée à travers les périls de toutes sortes où l'entraînait sa piété martiale, remplirent ce laps de temps. Une sorte de vision brillante marchait devant lui, et pour la suivre rien ne coûtait à son inflexible courage. Le jour où il en eut la perception la plus distincte fut peut-être celui où, agenouillé sur la montagne des Oliviers, il y pressait de ses lèvres la trace indélébile que le pied du Rédempteur y a laissée. A cet endroit sacré, où sa sublime tâche avait pris fin, il fut peut-être donné à son ardent adorateur de discerner dans un avenir que l'œil de la foi pouvait seul sonder, la longue succession de travaux que devaient accomplir des missionnaires animés par son exemple d'un enthousiasme nouveau. Cependant que d'obstacles s'élevaient entre Loyola et ce but glorieux! A trente ans, il ne possédait que la langue de son pays, la science bornée des camps et le souvenir de quelques biographies de paladins ou de saints. Quelle prodigieuse confiance pouvait le désigner à lui-même comme le maître prédestiné de ceux qui devaient instruire le monde? N'importe; sans calculer ses espérances, il reprit la route de Barcelone, où on le vit se mêler aux enfants pour apprendre avec eux les premiers rudiments de la langue latine. Ici nous revient, mêlé à l'admiration qu'une pareille énergie nous doit imposer, le souvenir railleur de ces luttes que l'héroïque écolier prétendait avoir soutenues contre le malin esprit. Celui-ci, disait-il, revêtant les dehors d'un ange de lumière, troublait la mémoire de son antagoniste en le conviant, lorsqu'il conjuguait le verbe *amo*, à des élans d'amour divin réveillé par les divers sens des mots qu'il était contraint de prononcer; une piété inopportune s'opposait ainsi aux progrès du saint élève, qui fut contraint de faire intervenir entre lui et le démon, la discipline sévère du pédagogue. Celui-ci, flagellant fort libéral, réussit à merveille dans ce singulier exorcisme; *amo* et tous ses temps devinrent familiers à Ignace. N'est-ce pas ainsi que Thomas à Kempis apprit à parler intelligiblement? et le docte Erasme ne révéla-t-il pas sous le fouet du professeur qu'il avait troublé dans ses dévotions, les trésors cachés de son intelligence

Digitized by Google

et de sa mémoire? De même pour Ignace, que son énergie rendit vainqueur de tous les obstacles, et qui devint en 1528 élève d'humanités et de philosophie à l'université de Paris.

Se fût-on douté à cette époque, en voyant une sorte de frère mendiant qui foulait de ses pieds nus les routes des Pays-Bas et de l'Angleterre, — méprisé des savants dont il venait demander les leçons, — repoussé des riches auxquels il tendait humblement la main; — se fût-on douté, disons-nous, que cet homme roulait dans sa pensée des ambitions plus vastes que celles des Valois et des Tudor? Il en était ainsi cependant, et ce fut à l'université de Paris que les projets d'Ignace, longtemps caressés, commencèrent à se réaliser. L'Espagne était alors une terre aventureuse, où les compatriotes de Gonzalve et de Fernand Cortez écoutaient volontiers quiconque les appelait à la conquête, soit de ce monde soit de l'autre. Grâces à cet esprit de docilité téméraire, Loyola put faire de ses compagnons d'étude autant de fervents disciples. Ce n'était pas un convertisseur vulgaire. Aux natures timides et contemplatives, il savait prescrire les exercices les plus redoutables de l'activité chrétienne. Il domptait l'ardeur des caractères expansifs et gais, par l'audace, la vivacité, le merveilleux entraînement de ses exhortations. S'agissait-il d'un débauché engourdi par les jouissances sensuelles, et que rien n'avait pu toucher jusqu'alors, Ignace se montrait à lui plongé jusqu'au cou dans un marais glacé, pour le tenter par cet empire souverain de l'esprit sur la matière. Fallait-il parler au cœur d'un prêtre endurci dans le péché, il allait s'agenouiller à ses pieds, et par le récit pathétique de ses fautes passées, par l'humble expression de ses remords, par les flots de larmes que ce souvenir lui arrachait, il ouvrait dans le sein du confesseur étonné, attendri, confus, les vives sources de la pénitence. On le vit engager une partie contre un joueur effréné à condition que le perdant serait pendant un mois à la disposition de son antagoniste; et venant à gagner, il prescrivit au sien la retraite et la prière pendant un mois. D'autres cédèrent tout d'abord et sans lutte

Digitized by Google

à la double influence de son exemple et de son génie; c'est parmi ceux-là que furent choisis, à deux exceptions près, les premiers membres de son ordre au berceau; ceux-là même qui à Saint-Denis jurèrent entre ses mains d'accompagner leur père spirituel dans la mission qu'il se proposait de porter en Palestine, ou, si les chemins de ce pays leur étaient fermés, de s'aller mettre à la disposition absolue du vicaire de Jésus-Christ.

Si impétueux qu'eussent été les premiers élans de Loyola vers la perfection qu'il avait rêvée, il ne faut pas s'attendre à le voir compromettre, faute de quelques délais, son immense entreprise. Laissant ses disciples à Paris, sous les ordres de Pierre Faber, afin qu'ils y achevassent leurs études, il repartit pour l'Espagne, où il voulait enrôler de nouvelles recrues, mûrir son plan de campagne, et se soustraire peut-être aux dangers d'une familiarité continuelle avec ses futurs soldats. Dans l'hiver de 1536 seulement ils commencèrent leur pèlerinage vers la ville éternelle. François Xavier était à leur tête. Ce cavalier accompli, gardant une sainte rancune aux sentiments de vanité qu'il tirait naguère de sa supériorité dans tous les exercices du corps, se prépara pour le voyage en liant ses jambes et ses bras de cordelettes serrées. Ce fut ainsi qu'il poursuivit sa route avec une constance lacédémonienne, jusqu'à ce que la chair corrodée eût pour ainsi dire absorbé les ligaments qui la comprimaient. Une guérison miraculeuse suppléa l'art inutile des chirurgiens, et ferma ces plaies que nul d'entre eux n'aurait su guérir aussi promptement. Les saints voyageurs rejoignirent à Venise l'homme étonnant dont ils avaient reconnu l'autorité. Là ils se vouèrent dans les hôpitaux aux services les plus rebutants, et les exploits de Xavier, toujours emporté par son zèle, allèrent à des extrémités que nous ne saurions redire sans soulever chez nos lecteurs des répugnances physiques auxquelles nous n'avons pas mission de les endurcir. Tandis qu'il s'infligeait ainsi les tortures du purgatoire, l'ardent missionnaire aspirait par avance tous les ravissements du séjour céleste. Par deux fois, ses horribles pénitences et les enivrements fiévreux dont elles étaient sui-

Digitized by Google

vies le conduisirent aux portes du tombeau, et dans ces moments, qu'il croyait suprêmes, il se fit toujours placer sous les yeux de la foule, dans quelque endroit public, afin de donner par le spectacle de son épuisement et de sa pâleur une leçon dernière à ceux pour qui ses lèvres ne pouvaient plus articuler une seule parole.

De tels prodiges, qu'ils soient accomplis par les saints de Rome ou ceux de Bénarez, attestent une si grande supériorité de l'intellect sur l'organisation physique, qu'ils ne peuvent être envisagés sans un sentiment voisin du respect. En somme pourtant, le fakir qui s'agite sur les crampons sanglants où son corps est attaché, pour augmenter autant qu'il est en lui l'horreur de son supplice, nous apparaît comme le suicide le plus conséquent des deux et le moins sujet au blâme. Son hommage est du moins approprié à la divinité qu'il veut honorer. Au contraire, l'Être divin dont Ignace et ses adhérents ont pris le nom, également victorieux des illusions du stoïcisme et des tendances matérielles qui dégradent notre nature, ne repoussait — modèle sublime! — ni le repos au sein de la vie domestique, ni les consolations innocentes que l'homme chargé d'un pesant fardeau rencontre aux mille détours de sa pénible route. Pour celui-là il était difficile d'imaginer un culte moins logique et moins en harmonie avec sa douceur et son inaltérable sérénité, que cette recherche d'émotions véhémentes, ces habitudes sordides, ces inutiles tourments, adoptés par les premiers membres de la compagnie de Jésus. Loyola lui-même eut le tort de tolérer, d'encourager, de partager ces extravagances. Son extérieur était aussi défait que celui de ses compagnons, son lit aussi dur, son cilice armé de pointes aussi aiguës, son régime aussi sévère et aussi rebutant. Les consonnes chimériques ou palpables ne sont pas pour ceux qui hésitent à l'entrée des chemins arides. Ignace voyait ses disciples, à bout de souffrances, languir et succomber autour de lui, sans vouloir leur administrer d'autres secours que celui de ses hautaines prophéties : « Vous guérirez, » disait-il, et, rassurés, ils guéristaient quelquefois. L'un des plus doux et

Digitized by Google

des plus résignés — c'était Rodriguez, — s'étant écarté pour chercher des secours dans un ermitage solitaire, trouva sur son chemin, armé d'une épée nue et proférant des menaces atroces, une sorte de géant à l'aspect terrible. Un autre jour, Ignace était à l'autel, récitant le Confiteor, au moment même où un autre de ses compagnons (Hosez) rendait le dernier soupir. A ces mots : « *et omnibus sanctis,* » l'innombrable armée des saints et des martyrs déroula ses brillantes phalanges aux yeux du prêtre ébloui, et parmi eux, resplendissant de gloire, il déclara qu'il apercevait le frère bien-aimé qui venait de les quitter. Voyageant avec Laynez, Ignace eut une vision encore plus solennelle : elle lui montra l'invisible Tout-Puissant, celui-là dont le nom ne doit pas être pris en vain, et auprès de lui le Sauveur des hommes courbé sous sa croix : « A Rome! disait ce dernier, à Rome je vous serai propice. »

Il ne faut pas croire néanmoins que de pareils artifices, — devons-nous les nommer ainsi? — renouvelés chaque jour, maintenaient seuls l'autorité d'Ignace sur ses compagnons. Il avait à s'assurer la soumission d'âmes élevées, dont le zèle et l'intrépide résignation égalaient sa résignation et son zèle. Pour cela, les pénitences corporelles, les rêves extatiques, n'auraient pas suffi pendant les dix longues années que dura leur discipline expiatoire. Or Loyola n'était pas tellement perdu dans la contemplation du monde immatériel, qu'il n'eût étudié à fond et celui où il vivait, et les facultés des créatures qui l'habitaient avec lui. Il s'était rendu compte depuis longtemps de l'influence qu'exercent sur le cœur humain la connaissance de lui-même, une activité perpétuelle et l'habitude de la souffrance; aussi tournait-il sans cesse les regards de ses disciples sur les profonds abîmes et les détours ténébreux de leur conscience, jusqu'à ce qu'une sorte de fatigue inconnue les repoussât de cette contemplation extrême, de l'angoisse et de l'humiliation qu'elle amène naturellement, à celle des mystères consolateurs et glorieux qu'offrent les régions séraphiques. Il les dressait à une activité sans relâche qui épuisait tous les moyens avant de renoncer à une fin quelconque, et

Digitized by Google

des efforts qui avaient dû tout d'abord leur coûter le plus, il avait fait autant d'exercices spontanément recherchés et accomplis avec une sorte de joie. Il les avait accoutumés à toutes les privations, à toutes les souffrances qu'une ingénieuse volonté peut imaginer, jusqu'à ce que la résignation, devenue habitude, en eût fait des plaisirs aussi réels qu'ils sont incompréhensibles à quiconque ne les a jamais goûtés. Amalgamant en eux l'esprit stoïque, l'orgueil du mystagogue, l'enthousiasme ardent du prosélytisme, il jeta ainsi les bases d'une institution mieux adaptée qu'aucune autre ne le fut jamais à la mission que son fondateur lui destinait.

Il faut en convenir, de toutes les occupations auxquelles l'homme peut vouer ses premières années, aucune ne modifie son caractère d'une manière aussi décidée et ne lui imprime un cachet aussi durable que la profession des armes; aucune ne met en jeu aussi régulièrement et pour autant d'emplois divers nos facultés sympathiques; et lorsqu'une fois, pour une raison ou pour une autre, l'intelligence du soldat, trop souvent perdue dans une sorte de torpeur, s'éveille à des idées nouvelles, à des désirs que sa profession ne lui rend pas familiers, ces idées et ces désirs le trouvent investi d'une puissance supérieure qu'il doit aux sains enseignements de cette école pratique. Ce qui domine chez Loyola, et cela jusqu'à son dernier jour, c'est le génie ferme et décidé du soldat. Ses disciples avaient en lui tour à tour un général dont l'autorité ne pouvait être mise en question, un camarade sur la cordialité duquel ils devaient compter et qui prenait sa part de tous les dangers et de toutes les misères bravées par ses ordres; dans leurs campagnes religieuses, un stratégiste consommé, dont le coup d'œil était sûr, la décision prompte, la surveillance infatigable. Il avait de ces maximes qu'on retrouve à chaque instant dans la bouche des grands capitaines. Il savait le secret de ces manœuvres hardies qui assurent le succès des batailles. Engagé avec des forces inégales contre un ennemi supérieur en nombre, il n'hésitait pas, l'heure venue, à diviser sa petite armée, calculant à merveille la portée

Digitized by Google

des vagues terreurs que d'habiles agressions, semées au loin, jettent dans les rangs de l'ennemi qu'on a devant soi. L'idée de vaincre le luthéranisme en convertissant à la foi de Rome toutes les nations barbares ou à demi civilisées qui avaient jusque-là échappé à la propagande chrétienne, était un de ces plans gigantesques et simples à la fois que les hommes supérieurs peuvent concevoir seuls, et qui rappelle celui de Napoléon cherchant à détruire l'Angleterre par la ruine de ses colonies indiennes. Lorsque son projet fut arrêté, ce ne fut pas pour lui un médiocre travail que de sonder le cœur et d'éprouver les forces des lieutenants qu'il voulait employer à cette œuvre si difficile et si hasardeuse. Il fallait des hommes supérieurs non-seulement aux séductions des sens et aux infirmités vulgaires de la race humaine, mais supérieurs aussi aux tentations que font naître l'activité de l'esprit et la conscience de hautes facultés. Ces missionnaires devaient se trouver préparés à tout faire, à tout oser, mais de prime-saut, pour ainsi dire, et sans y avoir réfléchi d'avance. Ils devaient être consumés de ce zèle que les souffrances et les désappointements n'éteignent pas, mais en même temps ignorer ces impulsions qui d'un soldat d'abord docile font souvent un chef indépendant. Après y avoir mûrement réfléchi, servi par ses perplexités mêmes, il fit des choix irréprochables sans exception. Le plus heureux de tous fut néanmoins celui qui tombe sur l'homme dont nous avons rappelé les cruelles mortifications pendant le voyage à Rome.

François Xavier, cadet d'une nombreuse famille, était né en 1506, dans le château de ses ancêtres, au milieu des Pyrénées. Actif et robuste, d'humeur gaie et d'esprit ardent, le jeune montagnard prêtait une oreille émue aux légendes militaires de sa maison, et il avait rêvé durant toute son enfance aux exploits par lesquels il devait lui-même un jour illustrer son glorieux lignage. Mais la jalouse tendresse de ses parents pour cet enfant, dernier fruit de leur hymen, détourna ses visées enthousiastes, et l'envoya disputer les palmes littéraires dans les lices paisibles de l'université de Paris. Il n'y aurait

Digitized by Google

pourtant pas terminé ses études, car ses parents, pour fortunés, semblaient ne pouvoir l'y soutenir jusqu'au bout, si sa sœur aînée, prophétesse du foyer domestique, n'avait, dans un moment d'inspiration, prédit la merveilleuse carrière et l'immortelle récompense qui l'attendaient. Quels sacrifices ne devait-on pas faire pour un futur saint, gloire à venir de l'Église catholique! On n'hésita plus, et on s'épuisa pour le maintenir au collége de Sainte-Barbe, jusqu'à ce qu'il se fût mis en état de subvenir à ses dépenses par les leçons qu'il donnait comme professeur de philosophie. Sa chaire fut bientôt entourée d'une foule studieuse, et sa société recherchée par les plus riches et les plus nobles. Il les dominait, ceux-là; mais à côté d'eux, non pas avec eux, un homme se trouvait dont les paroles mystérieuses exerçaient sur l'esprit du jeune professeur une influence presque magique; — mal vêtu, mais de haute tournure; — désintéressé de toutes passions, mais manifestant cette ardeur contenue des gens que hante un désir secret; — sobre de discours, mais, quand il parlait, singulièrement persuasif et entraînant : tel était le charme qu'Ignace de Loyola jetait sur son jeune compagnon, et dont celui-ci se défendit longtemps avant d'y céder. La gaieté faisait le fond du caractère de François Xavier, et son grave moniteur lui fournissait un inépuisable sujet de rires et de railleries. On eût dit que le cœur du léger jeune homme cherchait dans une satire quelquefois amère les moyens de se soustraire à de solennelles impressions, qu'il ne pouvait ni accepter de bon gré ni éviter cependant. Soit qu'il se livrât à ses habitudes de plaisir frivole, soit qu'il poursuivît les recherches de la science sous les ombrages qui bordaient alors les méandres verdoyants de la Seine, Ignace se retrouvait toujours près de lui pour lui faire analyser dans leur néant les charmes de la société, de l'étude ou de la nature, et quel qu'eût été leur entretien, la même question le terminait toujours, saisissante et redoutable : « En quoi la conquête du monde sert-elle à l'homme, si, gagnant tout le reste, il perd son âme? » Déjà ce monde dont Xavier cherchait à s'emparer lui faisait ressentir l'ordi-

Digitized by Google

naire effet de ses attractions perfides ; tout en l'enivrant d'amusements et d'éloges, il enlevait au philosophe séduit, avec l'empire de soi-même, ses élèves et ses profits. Ignace lui rendit les uns et les autres. Il s'était fait le panégyriste du génie et de l'éloquence de son ami, et lorsqu'il lui présentait les disciples attirés par le miel de ses éloges, il répétait en sa présence les discours flatteurs qu'il avait fait entendre au dehors ; ensuite, si le professeur charmé se laissait aller à l'exaltation de son amour-propre caressé, Ignace la refrénait sur-le-champ par son éternelle question : « A quoi tout cela sert-il ? » De nouvelles imprudences rendirent inutiles ces ressources nouvelles ; mais le zèle et l'amitié de Loyola ne se rebutèrent point. Pauvre entre les pauvres, il se retrouvait pourtant, le jour de la détresse venu, en état de pourvoir aux besoins de Xavier. C'était à l'aide d'aumônes humblement sollicitées qu'il nourrissait la somptueuse paresse de son ami ; mais en lui livrant ce pécule sans cesse renouvelé, il ne manquait jamais de lui répéter avec une solennité légèrement méprisante son invariable et désolante question : « A quoi tout cela sert-il ? » Sous cette étreinte robuste à laquelle il ne pouvait se soustraire, en face de cet austère compagnon toujours secourable, toujours indulgent, mais sans pitié dans sa tendresse, Xavier cédait de jour en jour davantage à l'irrésistible fascination. L'impassibilité de son maître s'étendit à lui ; les peines et les plaisirs terrestres cessèrent de compter dans sa vie, et après avoir accompli les rites initiatoires des *Exercices spirituels*, il dépassa tous les membres de la Compagnie de Jésus par sa dévotion fervente et la rigueur de sa discipline.

Pour si brillante que fût la couronne dont il s'assurait la possession dans un autre monde, il n'eût peut-être pas laissé dans celui-ci de souvenir durable et vivant, si Jean III de Portugal, ayant résolu de propager la foi chrétienne chez les peuples de l'Inde qui lui étaient directement soumis, ou sur lesquels son influence pouvait s'étendre, n'avait demandé au pape de lui choisir un chef pour cette pacifique croisade. Le

Digitized by Google

saint-père, sur l'avis d'Ignace, désigna François Xavier ; on n'aurait pu faire un choix meilleur, ni trouver quelqu'un qui reçût d'un cœur aussi joyeux une mission de travail infatigable, de souffrances et de mort. Souvent, dans ses visions nocturnes, il avait senti peser sur ses épaules la forme gigantesque d'un Indien sauvage, à peau basanée ; souvent il avait traversé des mers orageuses, enduré les désastres du naufrage et de la famine, subi toutes sortes de persécutions et de dangers ; alors et à mesure que ces images prenaient un caractère plus effrayant, il sentait s'accroître sa soif de glorieux sacrifices, et demandait avec plus d'ardeur qu'il lui fût donné d'en consommer de plus pénibles encore pour la conversion de l'humanité. Lorsqu'il vit ses désirs sur le point d'être accomplis et l'œuvre terrible s'ouvrir devant lui, sa joie, que toute parole se refuserait à peindre, ne trouva pour s'exprimer que soupirs et sanglots passionnés. Ce fut avec une gaieté singulière et des discours empreints de la plus vive allégresse qu'il fit la route de Rome à Lisbonne en longeant les Pyrénées à la tête des compagnons de son futur pèlerinage. Alors qu'il descendait les pentes méridionales de ces montagnes, il eût pu voir s'élever à l'horizon les tours qui avaient abrité son enfance et autour desquelles sa jeunesse rêveuse avait erré. Là vivait encore cette tendre mère qui pendant dix-huit années avait pourvu jour par jour aux besoins de son bonheur ; là, cette sœur sanctifiée qui avait la première annoncé sa haute vocation. Il aurait pu les voir, disons-nous, si son regard n'eût été ailleurs, et si son âme, perdue dans de plus hautes régions, ne se fût trouvée inaccessible à tout sentiment humain, même aux plus sacrés. Il allait vers un monde déchu porter les paroles de pardon, et il n'avait pas une heure à perdre, pas une larme à donner, avant de les quitter pour toujours, aux êtres qu'il aimait et vénérait le plus ici-bas.

Ce n'est pas sur de simples conjectures que nous dirons comment sa conduite fut appréciée : — « Je me soucie fort peu, très-illustrissime docteur, du jugement que les hommes peuvent porter sur moi : ceux-là surtout qui le prononcent

Digitized by Google

avant d'avoir entendu et compris. » Ce fut en ces termes, à demi railleurs, à demi indignés, qu'il répondit aux remontrances d'un de ses parents, homme respectable selon le monde, ecclésiastique bien avisé, bien renté, tranquille candidat à la mitre et au bonheur céleste, qui dans sa prudence canonique croyait tout simplement son neveu frappé de folie. La foi et la volonté réunies donnent aisément l'air d'un visionnaire à l'être qu'elles emportent vers un but presque toujours jugé chimérique.

Bien des yeux mouillés de larmes involontaires restaient attachés sur le rivage, tandis que le navire sur lequel Xavier s'embarqua pour l'Inde descendait le Tage et ouvrait ses voiles au vent. Ce vaisseau portait mille soldats qu'on envoyait à Goa renforcer la garnison portugaise; et les plus braves d'entre eux ne jetaient pas impunément un dernier regard sur cette terre qui s'effaçait derrière eux, sur ses sombres bois de marronniers, ses riches bocages aux fruits d'or, avec les tranquilles couvents, et les villas aimées qu'ils cachent sous leurs délicieux ombrages. Seul, Xavier montrait un front rayonnant. Il savait que ses pieds ne fouleraient plus les montagnes natales, et pourtant il ne se sentait pas exilé. Il ne devait plus compter pour sa nourriture et son vêtement que sur la charité de ses compagnons de route; néanmoins la pensée du lendemain ne le troublait pas. Il allait convertir des nations dont la langue et le nom même lui étaient inconnus; aucun doute ne l'arrêtait. Épuisé par un mal de mer qui l'assiégeait sans relâche, n'ayant pour aliments que ceux dont n'avaient pas voulu les plus infimes matelots, couchant sur des paquets de cordages, il s'était voué au service des malades, et constamment en face de la mort et de la débauche, il vivait, ministre assidu de consolation et de paix. Au sein de cette foule flottante il savait tour à tour se créer une solitude pieuse et se mêler ensuite à la vie commune avec toute la liberté d'un homme du monde égal à tous par sa naissance, supérieur par son savoir. Suivant que l'occasion s'offrait, il causait avec le vice-roi et ses officiers, de guerre ou de commerce, de politique

Digitized by Google

ce de navigation. Pour empêcher les soldats de se livrer à la passion du jeu, il inventait pour les distraire des passe-temps moins dangereux, ou même, se mêlant à leurs parties, il tâchait d'atténuer par sa présence et ses discours les excès qu'il ne pouvait prévenir complétement.

Cinq mortels mois de navigation (lui seul n'en connut pas les ennuis) transportèrent le vaisseau à Mozambique, où une fièvre endémique menaça l'apôtre des Indes d'une mort prématurée. Mais ce n'était pas un de ces hommes que dompte ou ralentit l'infirmité physique. Chaque fois que son mal lui laissait un intervalle de relâche, il se traînait jusqu'au lit de ses compagnons de souffrance pour calmer leurs tourments ou soulager leurs peines corporelles. Un observateur superficiel l'eût jugé misérable entre tous les hommes, ses compagnons l'estimaient le plus heureux et le plus saint lorsqu'ils arrivèrent à Goa, treize mois justement après leur départ de Lisbonne. Là, Xavier fut scandalisé (nous dirions effrayé si la crainte eût pu approcher de lui) par l'universelle dépravation des habitants : elle se révélait par des actes de brutalité révoltante qui caractérisent les crimes de l'homme civilisé envers la race plus faible qu'il est parvenu à soumettre. Xavier sentit que les moyens ordinaires de prédication devaient échouer contre des habitudes déjà vieillies et un endurcissement que la raison politique était toujours prête à excuser. Aussi le vit-on traverser les rues de la ville tenant à la main une bruyante clochette et suppliant la foule étonnée de lui envoyer des enfants à instruire dans la religion que les habitants de Goa n'avaient pas, après tout, abjurée. Quoiqu'il n'eût jamais ressenti les douces émotions de la paternité, il devinait que ce sentiment était un des plus puissants mobiles de la volonté humaine. En effet, l'école qu'il avait ouverte se remplit bientôt; il y vécut quelque temps, maître assidu, ami joyeux et doux, puis il rendit ses écoliers à leurs parents, certain d'avoir ainsi déposé au sein des familles quelques germes de piété que l'amour filial se chargerait de développer plus tard.

Digitized by Google

D'autres misères l'appelaient : il se fit le serviteur assidu des hôpitaux, et choisit entre tous ceux dont personne n'osait approcher, ces maisons de lépreux qui rebutaient le zèle des plus dévoués missionnaires. Au sortir de là il se plongeait sans crainte parmi d'autres lépreux, gangrénés à l'âme, ceux-là ; et après s'être fait bien venir par la vivacité de son esprit à la table des vicieux, il employait cet esprit même et toutes les ressources de la flatterie la plus adroite à les ramener dans le sentier du bien. Fort de sa pureté, plus fort encore du souvenir de sa propre conversion, il acceptait sans rougir l'amitié des publicains et des pêcheurs. La sainte vérité l'isolait d'eux et prévenait toute contagion.

Il fut conduit ainsi dans des routes ardues et pénibles. A cette époque, comme aujourd'hui, une pêcherie de perles était établie sur la côte de Malabar ; à cette époque, comme aujourd'hui, les plongeurs qu'elle employait formaient une caste isolée et vouée au mépris. Xavier n'entendit parler d'eux qu'après un an de résidence à Goa. On lui dit qu'ils étaient ignorants et misérables, il n'en demanda pas davantage. Sa cloche retentit encore une fois sur ce rivage brûlé du soleil, et il rassembla encore auprès de lui des troupes d'écoliers dociles et curieux. Quinze mois durant il résida parmi ces êtres abjects, nourri comme eux de riz et d'eau, reposant dans les mêmes huttes, et ne s'accordant jamais plus de trois heures de sommeil par jour. Au bout de ce temps, il était devenu leur médecin, l'unique arbitre de leurs différends, et leur porte-paroles auprès du gouvernement de Goa, auquel ils demandaient la remise d'une portion de leurs impôts. L'évêque de cette ville lui avait donné deux interprètes, mais l'ardent missionnaire souffrait impatiemment ce moyen détourné de communiquer avec les hommes qu'il voulait faire siens. Il fit traduire dans le dialecte indien la plupart des symboles et des prières catholiques ; puis, sans les comprendre d'abord lui-même, il les récitait avec cette voix passionnée et ces gestes éloquents qui agissent si puissamment sur les hommes. Tous les obstacles cédèrent bientôt devant son zèle infati-

Digitized by Google

gable; il fut en état de causer, de prêcher et d'écrire dans le langage de ces pauvres gens. Le crucifix surmonta l'entrée de plus d'une chaumière, marque de consécration dévote, et l'on vit les pensées d'espoir et de remords qui s'associent à la contemplation de ce signe vénéré, animer la physionomie de plus d'un paysan jusque-là perdu dans l'ignorance. « Je n'ajouterai rien, écrivait notre apôtre à Loyola, vers ce temps de ses missions, — je n'ajouterai rien, si ce n'est que les hommes qui viennent avec nous travailler au salut des idolâtres, reçoivent d'en haut d'inappréciables consolations, et que si le bonheur est quelque part ici-bas, c'est bien certainement parmi nous qu'on le trouve. »

Une incursion des habitants de Madura (Madras) détruisit l'établissement des pêcheurs, qui se considéraient maintenant comme les enfants de Xavier : leurs modestes chapelles furent détruites, eux-mêmes chassés jusque dans les rochers stériles et les bancs de sable qui bordent les rives occidentales du détroit de Manar. Mais leur *père* accourut aussitôt pour partager leur affliction et obtenir du vice-roi de Goa qu'on les secourût et qu'on les nourrît. Puis, leur confiance ranimée, il entreprit une tâche plus difficile que de prêcher à des êtres sans ressources le renoncement aux biens d'ici-bas et l'espoir d'une vie meilleure.

Il s'avança vers Travancore pour faire entendre la voix de Dieu au rajah et à ses courtisans. Nous comprenons qu'on hésite à croire ce qui va suivre, et pourtant nulle histoire reposant sur le témoignage humain ne nous est arrivée plus certaine et plus authentique d'un pays où il n'a été permis à personne de l'aller vérifier. Cet étranger isolé, pauvre et sans protection, franchit, comme si elles n'eussent rien eu de réel, les barrières que lui opposait la différence des langues et des races; avec une facilité qui tenait du prodige, il se créa des moyens de communication intellectuelle. Peut-être fut-il d'abord mal compris par ces peuplades d'Orient, habituées à des dogmes compliqués et que la simplicité du christianisme devait dérouter à première vue; mais une sorte d'entraînement

Digitized by Google

sympathique qui se retrouve à des degrés différents dans ce qu'on pourrait appeler la fièvre du prosélytisme, les soumit au fervent apôtre. Les plus empressés à détruire les temples de l'idolâtrie furent ceux-là même qu'on y avait vus les plus assidus. Les mêmes mains qui les avaient construits élevaient, à la place, des églises chrétiennes. Le royaume de Travancore fut bientôt en proie aux mouvements qui accompagnent toute révolution religieuse. Suivant l'usage immémorial des églises établies, les brahmines en appelèrent aussitôt au fer et au feu. Ils prononcèrent l'interdiction de la terre et de l'eau contre les ennemis de leur pouvoir. Une invasion étrangère jetait d'ailleurs dans la balance une arme plus puissante que leurs anathèmes. Les mêmes brigands qui avaient ravagé la pêcherie du Malabar se montrèrent sur la frontière de Travancore. Xavier se ressouvint alors du temps où le bruit des armes ne parlait jamais en vain à son cœur de chevalier castillan. Il courut sur le théâtre des combats qui s'apprêtaient, et là, se plaçant au premier rang des troupes du rajah, le crucifix haut, les yeux enflammés, la voix tremblante, en proie au double délire de la guerre et de la foi, il prononça une malédiction solennelle sur les agresseurs impies. Est-il besoin d'ajouter que la victoire resta aux soldats que cette bizarre apparition venait d'électriser ? que Xavier dut à ses services guerriers la reconnaissance sans bornes du rajah vainqueur, et que celui-ci mit son Grand Père — ainsi l'appelait-il, — à l'abri de toutes les persécutions que les brahmines avaient tourdies contre lui ?

Même aux lèvres d'un ascète et d'un saint, le pouvoir et l'influence politique conservent quelque peu de leurs qualités enivrantes. Le Grand Père du rajah de Travancore ne fut pas exempt de l'excitation qu'ils produisent. Dom Alphonse de Souza, plein de qualités excellentes, mais faible dans l'exercice de son autorité, gouvernait à cette époque l'Inde portugaise. Xavier (tellement il se sentait fort) fit demander à Lisbonne le rappel de ce vice-roi. On conçoit cette hardiesse en songeant à ce que sont têtes les monarques de la terre devant le messager du Roi des rois. Ainsi saison-

Digitized by Google

nait l'apôtre, et le roi Jean partagea sans doute cette conviction; car Souza succomba, comme plus d'un grand personnage politique, sous le poids du mécontentement sacerdotal. Disons-le cependant, on fit valoir contre lui des reproches plus graves que ceux de faiblesse. Vers l'extrémité septentrionale de Ceylan est placée l'île de Manar, qui, du temps de Xavier, dépendait d'une principauté adjacente, celle de Jaffna, où régnait alors une sorte de Philippe II païen. Les insulaires s'étaient convertis à la foi chrétienne, et presque tous avaient expié leur apostasie sous le fer des bourreaux. Un massacre odieux avait fait de six cents néophytes, hommes, femmes et enfants, autant de martyrs; et cette épouvantable tragédie avait eu pour dénouement le meurtre du fils aîné du roi de Jaffna, exécuté par les ordres de son père. En pareil cas, la déposition d'un souverain coupable et la confiscation de ses domaines n'est pas un moyen pénal inventé par Hastings ou Clive; c'est là au contraire une des plus anciennes maximes constitutionnelles des dynasties européennes établies dans l'Inde. Saint François Xavier lui-même l'a honorée de son vénérable suffrage. A sa demande expresse, Souza équipa une petite flotte qui devait aller détrôner le tyran de Jaffna, et joindre son royaume aux provinces déjà conquises pour le Roi Très-Fidèle. Le saint, indigné, voulut faire partie de l'expédition, et promit, au nom du ciel, toutes sortes de triomphes. Mais ses prédictions ne se réalisèrent pas. L'armement portugais fut dispersé. Souza expia comme à l'ordinaire les chances mauvaises que ses armes avaient rencontrées, et Xavier vola d'une âme infatigable vers d'autres champs de guerre spirituelle.

L'oratoire et le tombeau de saint Thomas, le premier prédicateur chrétien de l'Inde, étaient, au temps dont nous parlons, sur la côte de Coromandel, près de Meliapour. On y montrait une grotte froide et retirée, où cet apôtre se cachait pour faire ses dévotions; et sur le roc vif, une croix en relief surmontant une source d'eaux bienfaisantes, près de laquelle il s'agenouillait. Sur une hauteur voisine, une église s'élevait,

Digitized by Google

dont l'autel de marbre gardant, après quinze siècles, les taches que le sang du martyr y avait laissées, attestait que son cadavre vénéré y avait été livré à la sépulture. Xavier s'y retira pour y attendre les manifestations de la volonté céleste. Si nous en croyons sous serment un de ses compagnons de pèlerinage, il y passa sept jours entiers sans rompre le jeûne ou le silence : dignes préparatifs de la lutte qui approchait. Les esprits malins erraient la nuit près du tombeau de l'apôtre, et nonobstant la protection de la Vierge, Xavier dut subir leurs atteintes obscènes; bien plus, ils le maltraitèrent corporellement, au point que ses travaux et sa vie faillirent trouver là un terme prématuré. Ayant épuisé ces violences sans lasser son héroïque résignation, ils eurent bientôt recours à des moyens plus doux, et par-là même plus perfides. Sous les vêtements et avec l'extérieur des célestes musiciens qui exécutent près du trône de Dieu l'éternel concert des actions de grâce, ils vinrent distraire le guerrier chrétien de ses ferventes oraisons et de ses projets contre eux; mais la séduction demeura sans effet comme la force; Xavier obtint les conseils et les lumières qu'il demandait, et le premier navire qui partit de Coromandel pour la ville de Malacca porta l'obéissant missionnaire dans ce grand bazar du commerce oriental.

Trente années auparavant, Alphonse Albuquerque s'en était emparé. C'était la ville sensuelle par excellence, et de tous les séjours du monde le plus énervant. Lorsque la cloche du missionnaire, cette compagne fidèle, retentit dans ses rues populeuses, la curiosité s'éveilla d'abord, la crainte suivit, les railleries prirent leur place. Xavier était préparé à tout, et ce messager de la colère divine jugea que cette fois il ne fallait pas aller au-devant de l'aversion et du mépris. Sans beaucoup de peine, il redevint, au moins dans ses discours, le plus enjoué cavalier de la ville. Battus avec leurs propres armes, ses compatriotes, tout dissolus qu'ils étaient, reconnurent l'irrésistible autorité d'un dévouement si respectable, embelli et relevé par la grâce de celui qui le professait. Ainsi prospéra, ou du moins sembla prospérer, l'œuvre réforma-

Digitized by Google

trice. Des autels dressés en plein vent suppléèrent l'insuffisance des églises; une foule de pénitents se pressa autour des confessionaux; les traductions des livres pieux se multiplièrent; et le saint, toujours en avant des labeurs qui s'organisaient grâce à lui, se consacrait avec toute l'activité de son esprit à étudier la formation de l'idiome malais, l'un des plus doux qui soient aux lèvres humaines. Mais la corruption avait jeté de trop profondes racines pour être ainsi vaincue dès les premiers efforts. Les habitants de Malacca comblèrent la mesure de leurs crimes par une rechute qui semblait ne plus laisser d'espoir à la religion. Xavier reprit alors les rudes façons et la parole austère du prophète indigné; il annonça la main du ciel levée sur la cité coupable, et secouant aux portes la poussière de ses pieds, il reprit vers Amboine son infatigable voyage.

Cette île, qui dépendait alors des vastes domaines possédés en Orient par le Portugal, avait à peine vu commencer les travaux apostoliques de François Xavier, lorsqu'une flotte espagnole menaça ses rives. Ce n'étaient pas seulement des agresseurs, mais bien aussi des corsaires, car Charles-Quint avait formellement désavoué leur expédition. La peste, d'ailleurs, faisait rage parmi eux, et Xavier put montrer que, dans sa charité vraiment universelle et catholique, il comprenait aussi bien les ennemis de son pays que les soldats portugais. Il passait les jours et les nuits sur les navires infectés, prodiguant aux malades et aux désespérés les soins de la médecine et de la religion. Le courroux du ciel, placé comme une fournaise ardente sur la tête de ces bandits, les avait préparés à recevoir d'une âme moins endurcie les pieux conseils du missionnaire, et Xavier eut la gloire bien rare, si elle n'est pas unique, de repousser une invasion armée par la seule force de l'abnégation et de l'amour chrétien.

Mais qu'était la gloire pour lui? que lui importaient les louanges, la reconnaissance des hommes? A l'heure même où les Espagnols quittaient paisiblement Amboine, il abandonnait, lui aussi, cette ville qu'il venait de soustraire aux

Digitized by Google

désastres d'un assaut de pirates. Renouvelant loin de lui les conseils timides qui auraient ébranlé une résolution moins ferme que la sienne, il s'avança, hérant de la Bonne Nouvelle, vers les îles à demi barbares de l'archipel voisin. Nous l'entendons à ce sujet s'écrier avec une indignation profondément sentie que : « Si ces terres renfermaient des bois parfumés et des mines d'or, la race chrétienne trouverait bien le courage d'y pénétrer, malgré tous les dangers du monde. Ce qui arrête ces lâches, ajoutait-il, ce qui glace ces hommes timides, c'est qu'il n'y a rien à gagner là que les conversions d'infidèles; et cependant l'amour divin doit-il se montrer moins téméraire et moins généreux que la sordide passion de l'avarice? Les Indiens m'empoisonneront, dites-vous? C'est là un honneur auquel ne doit peut-être pas aspirer un pauvre pécheur comme moi ; mais ce que je puis dire, c'est qu'ils n'inventeront aucune torture, aucun supplice que je ne sois prêt à souffrir dix mille fois pour le salut d'une seule âme. » Et ne croyez pas que ce fût là le langage d'un homme complétement insensible aux charmes de l'existence, ou réellement au-dessus de toute émotion et de toute frayeur. « Croyez-moi, très-chers frères (nous extrayons encore ceci d'une de ses lettres à l'Ordre); bien qu'il soit aisé de comprendre la maxime évangélique, qu'une vie nouvelle est ouverte à quiconque donne la sienne pour le service du Seigneur, le moment venu du sacrifice, cette maxime s'obscurcit et n'est plus aussi aisément conçue. Elle s'obscurcit, dis-je; et c'est à ce point que si Dieu même ne descend pas sur nous pour nous la rappeler et s'en faire l'interprète, nous sommes exposés à la méconnaître complétement : c'est alors que nous sont montrées toute notre faiblesse et notre fragilité. »

Il a pu se juger faible et fragile, celui qui écrivait ces lignes; mais depuis Paul de Tarse jusqu'aux apôtres contemporains, les annales de l'humanité ne nous montrent pas une autre âme portée d'un élan si vainqueur à l'encontre de la misère et du péril. La faim, la soif, la nudité, le fer et le poison des assassins, il sut tout braver et poursuivre sa mission d'a-

Digitized by Google

meur, avec une ardeur toujours accrue, parmi les plus horribles luttes des éléments conjurés contre lui. Dans l'île de Nero (une des Moluques), au pied d'un volcan, debout, tandis que les colonnes de feu s'élevaient vers le ciel, que la terre ébranlée vacillait sous ses pieds, et que les éclairs sillonnant la nue venaient se refléter sur des torrents de lave en fusion, nous le voyons qui fait entendre à la foule accourue autour de lui des exhortations impérieuses et solennelles. Il est vrai qu'il ne se fit faute d'attribuer aux hurlements des démons les bruits sinistres qui traversaient l'atmosphère, et de montrer comme autant de lueurs infernales les vibrations lumineuses du ciel enflammé. Pieuse fraude sans doute, mais qui caractérise cette absence de scrupules remarquée depuis lors chez les convertisseurs de la Compagnie de Jésus. Un autre jour, l'édifice qu'il avait consacré pour la célébration du saint sacrifice fut renversé de fond en comble par un tremblement de terre; les fidèles effrayés prirent la fuite; mais Xavier, demeurant impassible devant l'autel en ruines, acheva la mystérieuse cérémonie avec une confiance inébranlable dans le dogme de la Présence Réelle. L'événement donna raison à cette merveilleuse théorie, et Xavier put se réjouir,—il a pris lui-même soin de nous dire quels étaient alors ses sentiments, —il put se réjouir, disons-nous, de ce que les démons de l'île, mis en fuite par l'épée de l'archange, abandonnaient enfin les lieux où ils avaient si longtemps régné. Cette interprétation naïve d'un phénomène si facilement expliqué par la science moderne fera sans doute sourire plus d'un orgueilleux écolier; mais si ce dernier connaît bien les lois de l'univers physique ou immatériel, que François Xavier n'a pas même soupçonnées, le missionnaire, en revanche, formé à l'école des longs martyres et de la philanthropie active, possédait tout autrement que les hommes ordinaires la science du Créateur et de ses voies cachées.

Après avoir parcouru la plus grande partie de l'Archipel indien, François Xavier revint à Malacca, dont ses exhortations et ses prières avaient encore à conjurer les menaçantes

Digitized by Google

destinées. Alaradin, prince mahométan de Sumatra, était venu jeter le siége devant cette ville à la tête d'une flotte et d'une armée considérables. Mal préparée à se défendre du côté de la terre, la garnison portugaise avait encore moins de ressources pour une lutte navale. Sept mauvaises barques presque hors de service composaient toutes les forces maritimes des assiégés. Aussi une alarme universelle s'empara-t-elle de la cité, alarme qui redoubla lorsqu'on la vit partagée par le gouverneur. Il était déjà question de capituler, et l'esprit de chevalerie se taisait honteusement devant les menaces et les bravades des Musulmans. Ce fut à ce moment que sur sa petite barque à demi détruite par les tempêtes, le messager du Dieu de paix entra dans le port assiégé. Mais il venait le cri de guerre à la bouche; car Xavier n'avait jamais cessé d'être un gentilhomme espagnol, et il regardait comme une véritable ignominie que des gens de noble lignage, sujets du Roi Très-Fidèle, fussent ainsi bravés par des barbares, et que des adorateurs du Christ parussent craindre les disciples de l'imposteur arabe. Il prit la direction de la défense. Par son conseil, on radouba promptement et on équipa pour la mer les sept navires démantelés; il assigna un commandant à chacun, et après avoir électrisé les équipages par ses promesses de victoire et de salut, il les envoya hardiment contre la flotte ennemie. Par malheur, au moment de franchir l'entrée du port, le vaisseau amiral fut poussé vers la terre et se perdit. Aussitôt de nouvelles terreurs remplacèrent l'espoir et la joie qui venaient de renaître; Xavier, tout à l'heure l'idole du peuple, devint l'objet de ses aveugles malédictions. Ce brusque changement le trouva impassible et serein; il reprocha froidement au gouverneur sa pusillanimité, ranima le courage des troupes, et rendit confiance à la multitude par ses flatteries prophétiques. La flottille mit de nouveau à la voile et fut entraînée en pleine mer par une sorte de tempête qui s'éleva au moment même de son départ. Plusieurs jours s'écoulèrent sans qu'on en eût de nouvelles, et cette incertitude détruisit une fois encore, avec le crédit du missionnaire, les

Digitized by Google

espérances des assiégés. Les sinistres avant-coureurs de la défaite circulèrent derechef; on affirma que les mahométans avaient débarqué à six lieues de la ville, et le nom de Xavier ne fut plus répété qu'avec des cris de vengeance. Il était à genoux devant l'autel, et la sainteté du lieu le préservait à peine des fureurs de la populace, qui voulait se venger en l'immolant d'avoir suivi ses désastreux conseils. Tout à coup sa poitrine sembla se gonfler sous le poids d'une émotion profonde; il éleva le crucifix qu'il tenait, et, le regard brillant, avec des accents qui trahissaient une sorte de possession intérieure, il implora le Ciel en faveur des soldats qui défendaient sa cause. Cette invocation sans motifs apparents indiquait une communion mystérieuse entre le saint et les pouvoirs surnaturels. Elle fut suivie d'un silence de stupeur qui depuis une demi-heure tenait la foule dans une angoisse étonnée, lorsque Xavier, se relevant tout à coup et donnant à sa voix l'éclat guerrier de la trompette, s'écria « que le Christ avait vaincu! — Nos soldats, ajouta-t-il, chargent à cette heure leurs ennemis en désordre; un grand carnage a presque détruit l'armée des infidèles; nous n'avons perdu que quatre de nos défenseurs. Vendredi prochain nous reverrons notre flotte et saurons les détails de ce glorieux événement. » Il n'est pas besoin d'ajouter que ces paroles prophétiques se vérifièrent de point en point, et qu'au jour dit la population de Malacca, précédée par ses troupes victorieuses, suivit son libérateur au pied des autels. Là, tandis que le bruit des cloches mêlé aux décharges d'artillerie, aux hymnes des prêtres et aux clameurs de la multitude, attestait l'enthousiasme dont il était l'objet, Xavier, que tous ces bruits humains troublaient peu, demandait à son divin maître une mission nouvelle et de plus rudes travaux. Il repartit presque aussitôt pour les côtes de Coromandel.

S'il revint à Goa pauvre et seul comme jadis, du moins y rapportait-il une renommée singulièrement agrandie : des rives de l'Indus aux bords de la mer Jaune, on n'entendait de lui que récits vagues et merveilleux. Aux yeux de ces peu-

Digitized by Google

plades ignorantes, son apparition avait tous les caractères de ces *avatars* miraculeux qui, pour quelques années, font descendre une divinité parmi les hommes. Suivant le bruit commun, il possédait le don d'ubiquité, pouvait discourir à la fois sur plusieurs sujets en vingt langages divers, ne connaissait ni la chaleur, ni le froid, ni la faim, ni la fatigue; avait de fréquentes conférences avec les êtres invisibles, fidèles exécuteurs de toutes ses volontés; ressuscitait les morts et traversait au besoin les océans, emporté au sein d'une trombe. Parmi ceux dont ces rumeurs frappèrent le plus vivement l'esprit, il se trouva un Japonais nommé Angé dont la conscience était bourrelée par le remords de plusieurs actions criminelles. Les rites expiatoires, comme les ressources de la dissipation, n'avaient pu le soulager jusqu'alors. Il vint à Malacca chercher auprès du merveilleux étranger la paix qu'il n'avait pu trouver ailleurs. Xavier le fit immédiatement partir pour Goa, lui et deux serviteurs associés à son triste voyage. Il voyait en eux, d'un coup d'œil prophétique, les futurs instruments d'une grande œuvre qui avait tenté sa pensée : c'était la conversion du Japon, jusque-là fermé aux missionnaires de la foi chrétienne. Ils entrèrent, par ses soins, dans le collége qu'il avait lui-même établi à Goa, et ils y reçurent l'enseignement particulier que nécessitait leur rôle à venir. Ils mirent d'ailleurs une telle ardeur à s'instruire, qu'en très-peu de temps ils furent jugés dignes non-seulement du baptême, mais aussi d'entrer dans la Compagnie de Jésus, dont ils étaient déjà en état de pratiquer les exercices spirituels.

Le moment était venu pour Xavier de faire trêve à ses immenses travaux; il avait besoin de silence et de solitude. Trop longtemps mêlé à la tourbe humaine, il sentait que ces continuels rapports de la créature avec la créature, quelque élevées et quelque saintes que soient nos intentions premières, finissent toujours par altérer la délicatesse du sens intime auquel notre âme doit de connaître ses véritables facultés et sa véritable tendance. Il se retira donc, pour y vivre avec lui-même, dans une sorte de désert où les anges de Dieu

Digitized by Google

l'entouraient seuls. Au sein de la prière il acheva d'y mûrir ses plans, et tandis qu'il y prenait un repos chèrement acheté par un travail surhumain, il s'y abandonna sans doute à des rêveries extatiques, à ces pieuses hallucinations, qui sont tout à la fois la faiblesse des forts et leur récompense anticipée. Mais ce ne fut là qu'une trêve de quelques semaines, et l'apôtre reprit avec une ardeur nouvelle sa rude et périlleuse tâche.

Il y avait à peine quatre ans que les Portugais avaient découvert le Japon, lorsque Xavier et les trois acolytes qu'il s'était façonnés, ainsi que nous l'avons vu, partirent de Goa pour aller porter dans cette île le flambeau de la foi chrétienne. Comme à l'ordinaire, les sages et prudents conseils ne lui manquèrent pas; comme à l'ordinaire, il n'en tint compte. Loyola seul connut les motifs de sa secrète confiance: « Je ne puis vous exprimer, lui écrivait-il, la joie avec laquelle j'entreprends ce long voyage; il est dangereux à l'extrême, et nous regardons comme très-heureuse la flotte envoyée au Japon qui sur quatre bâtiments parvient à en sauver un. Néanmoins je ne reculerai pas devant ce danger, l'un des plus grands que j'aie encouru jusqu'ici. Notre-Seigneur m'a fait connaître par des révélations intérieures quelle riche moisson ce pays verra naître à l'ombre de la croix que nous allons y planter. »

Quoi que l'on puisse penser de ces révélations intérieures, il est certain que rien de grand et de sublime ne s'est accompli en vertu de motifs purement humains; aussi n'est-ce pas là ce qui nous étonne; mais, nous l'avouons, ce n'est pas sans surprise que nous voyons réunies dans le même homme une volonté complètement indépendante des calculs vulgaires, et cependant la connaissance approfondie des influences pratiques et des motifs qui font agir la plupart des hommes. Au moment même où Xavier courait vers le Japon, attiré par des espérances chimériques, il laissait à ses frères des Missions une sorte de code où l'on retrouve à chaque page les traces de la sagesse la plus sûre et de l'observation la plus réel-

Digitized by Google

née. La raison humaine se lasse à expliquer de tels contrastes.

L'arrivée de Xavier au Japon fut précédée par des événements qui lui semblaient de bon augure. Quelques marchands portugais, autorisés à résider dans le port principal, y habitaient une maison hantée, à ce qu'on disait, par des spectres. La présence de ces êtres fantastiques s'annonçait d'ordinaire par des bruits aigus et discordants. Quand ils se révélaient à la vue, c'était sous les dehors que la peinture attribue aux habitants des régions infernales. Les Portugais, quoiqu'ils ne fussent investis d'aucun caractère sacré, n'en avaient pas moins exorcisé leur demeure en promenant autour des murailles le signe vénéré du salut, et la puissance de ce charme inconnu avait éveillé dans la ville une avide curiosité. De plus, parmi les légendes nationales, il en existait dont les missionnaires chrétiens pouvaient tirer bon parti : ils y trouvaient déjà la tradition d'un Dieu engendré par une Vierge, et Xaca, fils d'Amida, comme Jésus, fils de Marie, passait pour avoir consacré toute une vie d'austérités excessives à racheter les crimes des hommes. Le pays était couvert de temples élevés en l'honneur de la Mère et du Fils, à qui des croyants fanatiques offraient chaque jour le sacrifice de leur vie. C'était à croire que l'esprit de mensonge avait voulu affermir son empire sur le Japon par une parodie dérisoire des institutions catholiques. Cette ressemblance étrange ne se bornait pas là : sous le nom de Saco, un pontife suprême y jouait le rôle du saint-père à Rome ; c'était à lui que les évêques de cette hiérarchie païenne, — les Fundi, — demandaient leur consécration et juraient d'obéir, quelle que fût sa volonté toujours infaillible. Au-dessous des Fundi se trouvaient placés les bonzes, — autant vaut dire les prêtres, — qui, pour compléter la ressemblance, enseignaient et prétendaient suivre une discipline ascétique. Mais ici la comparaison doit s'arrêter, car la chronique ajoute que ces bonzes étaient de grands fripons et de misérables hypocrites.

On le voit, Xavier trouvait un terrain tout préparé pour

Digitized by Google

recevoir des dogmes qu'on pouvait à peine dire nouveaux en ce pays, et n'avait pas à lutter contre des opinions diamétralement opposées à celles qu'il voulait faire prévaloir. Augé, — qu'on appelait maintenant Paul de Sainte-Foi, — fut envoyé vers son souverain, dont naguère il avait été l'ami, et lui porta un portrait de la Vierge et de l'enfant Jésus devant lequel le monarque et ses courtisans se prosternèrent très-volontiers. Xavier cependant, — nous nous servons de ses propres paroles, — demeurait au milieu de ce peuple stupide, véritable statue immobile et muette. Elle allait bientôt s'animer au contact du feu sacré; le marbre ne devait pas rester longtemps sans voix et sans parole. Par un de ces efforts prodigieux que la foi explique au chrétien fervent et la passion au sceptique, quelques semaines suffirent à Xavier pour se mettre en état d'expliquer devant les Japonais, dans leur propre langue et en termes compréhensibles pour tous ses auditeurs, la mission dont il était chargé. Bien mieux : il provoqua les bonzes à des controverses publiques sur tous les points de doctrine où il se trouvait en désaccord avec eux. Ces querelles théologiques eurent de nombreux arbitres et portèrent le trouble dans beaucoup de ces bonnes têtes japonaises sérieuses et dénudées. Mais les arguments ne suffisaient pas pour déterminer une conversion complète, il fallait lutter de pratiques aussi bien que d'intelligence. Par bonheur, Xavier était un ascète tout aussi résolu que les bonzes, les Fundi, ou le grand Saco lui-même. Cangoxima, ville essentiellement voluptueuse, ne put refuser son admiration à un homme sur lequel les sens n'avaient plus aucun empire; elle voyait dans cette impassibilité qu'elle ne pouvait s'expliquer, un gage de sa mission surnaturelle. Cette conclusion n'était peut-être pas absolument rigoureuse; mais elle s'étayait des miracles que Xavier, au dire de son historien, réalisait chaque jour devant les peuples émerveillés. Le poisson, très-rare autrefois dans la baie de Cangoxima, y vint à sa voix par bandes énormes, et surchargea désormais les filets du pêcheur. Les lépreux furent guéris; les morts se levèrent de leurs cercueils.

Digitized by Google

Deux bonzes fléchirent devant ces manifestations célestes. Ce furent les premières, et à vrai dire les seules conquêtes de cette sainte expédition. Le reste des Japonais semblait d'autant mieux fermer ses regards à la lumière qu'elle éclatait en rayons plus vifs et plus éblouissants. Le roi cessa bientôt d'être favorable au missionnaire, et Xavier, suivi de deux compagnons, dut porter dans les états voisins le message mal accueilli de la clémence divine.

Sans autre viatique que les vases sacrés destinés au sacrifice de la messe, il se rendit à Firando, port de mer et capitale du royaume de ce nom. Plusieurs navires portugais y étaient à l'ancre. Ils annoncèrent son arrivée avec toutes les pompes du cérémonial nautique : — des pavillons de toutes couleurs flottant aux mâts, les matelots groupés sur les haubans, les trompettes sonnant sur le pont et l'artillerie grondant au-dessous. — Cet accueil jeta la population de Firando dans toute sorte d'étonnements et de curiosités. On se demandait généralement, mais sans pouvoir l'expliquer, la cause de ces hommages rendus par les riches commerçants étrangers au plus humble de leurs compatriotes. Ce fut le modeste pèlerin lui-même qui se chargea de les faire comprendre au souverain devant lequel il parut entouré de toute la pompe que les Européens purent déployer en son honneur. On ne peut douter que les évolutions militaires, le cortége armé, le bruit du canon, ne fussent, en cette occasion comme en bien d'autres, de puissants auxiliaires à l'œuvre évangélique. François Xavier, tout en méprisant de grand cœur cet éclat matériel de la grandeur humaine, sut en implorer le secours humiliant lorsqu'il pensa faire mieux écouter ainsi la voix de l'éternel sagesse : il entrevoyait un utile emploi de ces nouvelles ressources à Meaco, qui était alors le siége de l'empire du Japon, et vers laquelle il dirigea immédiatement ses pas.

Les noms même des grandes cités civilisées dans lesquelles son voyage le conduisit nous sont encore aujourd'hui très-peu familiers, à nous autres barbares du Nord-Ouest. Nous ne connaissons guère Amangachi, capitale de Nagoes, où il

Digitized by Google

trouva une population endurcie par l'habitude des joies sensuelles, et où ses exhortations au repentir lui valurent avec mille insultes les dangers d'une lapidation heureusement incomplète. « Singulier bonze, remarquaient sommairement les voluptueux habitants d'Amanguchi, qui ne voudrait nous accorder qu'un seul dieu et une seule femme ! » Aussi le jetèrent-ils à demi nu hors des portes sans autre provision qu'un sac de riz séché au soleil, et sans autres compagnons que trois de ses néophytes disposés à partager sa vie périlleuse et humiliée.

C'était au fort de l'hiver : d'épaisses forêts, des montagnes à pic, des fleuves à demi gelés, d'immenses plaines couvertes de neige non foulée séparaient Xavier de Meaco. Il perdit un mois entier à traverser ces solitudes où la cruauté et le mépris des hommes qu'il rencontrait çà et là lui faisaient sentir plus vivement encore les rigueurs de la nature. Une fois entre autres, les voyageurs furent accostés dans un jungle épais par un cavalier porteur d'un assez pesant fardeau. Xavier offrit de s'en charger si cet homme voulait en revanche leur servir de guide et les remettre sur le bon chemin. Ceci fut convenu; mais le cheval déchargé fut d'heure en heure poussé à des allures plus rapides. Le missionnaire suivait haletant et sans faire entendre un seul mot de plainte. A la fin cependant ses pieds écorchés et ses épaules meurtries lui refusant service, il tomba comme à demi mort sur la route. Le reste de son effrayant voyage s'accomplit dans une communion perpétuelle et silencieuse avec l'Homme-Dieu, pour lequel il souffrait joyeusement et sacrifiait toute chose; à peine de temps à autre ouvrait-il la bouche pour soutenir l'espoir et le courage de ses compagnons. Enfin parurent les murs de Meaco. A leur vue, quelque espoir de repos dut caresser cette indomptable pensée, et faire passer un frisson de joie dans ce corps de fer. Vaine et trompeuse espérance! Arrivé au but, il découvrit que son voyage avait été fait en pure perte. Meaco était en proie aux horreurs d'un siége. Le bruit des

Digitized by Google

armes étouffait toute parole de religion, et le pape du Japon lui-même, le grand Saco, ne pouvait accorder quelque attention qu'à des plans de guerre et de défense. Empruntant alors au Psalmiste ses cantiques sur le départ d'Israël au sortir de la terre d'Egypte, le saint apôtre se replongea dans le désert et reprit courageusement la route d'Amanguchi.

Xavier décrit les Japonais à peu près avec les mêmes couleurs qu'un Romain du siècle d'Auguste aurait employées pour peindre les habitants de la Grèce, et comme des gens adonnés à toutes les voluptés, soit de l'intelligence, soit des sens ; peuples égoïstes, gais, perfides, à la fois subtils et frivoles, querelleurs et avides de causerie : « Leur manie de questions, dit-il, est véritablement incroyable, surtout lorsqu'ils ont affaire à des étrangers, dont ils se jouent sans le moindre égard. » Entouré par ces bavards d'Amanguchi et accablé par eux de questions incessantes sur l'immortalité de l'âme, le mouvement des planètes, les éclipses, l'arc-en-ciel, le péché, la grâce, le paradis et l'enfer, il résuma toutes les parties de cet examen et tâcha d'y répondre en bloc. En effet, tous ces problèmes se trouvaient résolus du même coup. Astronomes, météorologues, métaphysiciens et prêtres trouvèrent tous à se satisfaire dans une réponse qui semblait faite spécialement pour chacun d'eux, bien qu'elle s'adressât à la fois aux uns et aux autres. Du moins est-ce ainsi que le rapportait, quatre ans après l'événement, le père Antonio Quadros, qui écrivait sur les lieux mêmes ; et l'on peut lire ce fait avec les preuves à l'appui, dans l'enquête que nécessita la canonisation de Xavier. On s'étonnera peu que, si merveilleusement doué, il ait avancé rapidement la conversion de ce peuple d'abord si méprisant et si moqueur. Amanguchi devint le centre de l'instruction chrétienne au Japon, et en conséquence le grand théâtre de la controverse religieuse. Il reste de ces polémiques une sorte de procès-verbal parfaitement authentique où de bien autres ergoteurs que les bonzes d'Amanguchi pourraient apprendre à discuter les matières touchant à la foi.

Digitized by Google

Même sur les bancs d'Oxford ou de Cambrige on voit rarement des duels dialectiques soutenus avec plus d'art et d'acharnement.

Tout à coup, au milieu de ses controverses humaines, Xavier entendit derechef au dedans de lui cette voix à laquelle il ne manquait jamais d'obéir sans hésiter. Elle l'appelait à Fucheo, capitable du royaume de Bungo, ville importante assise près de la mer, et dans le port de laquelle, — c'était un bourg appelé Figer, — un riche navire portugais se trouvait alors à l'ancre. Ce navire, lorsque l'arrivée du saint fut annoncée (Xavier était alors investi d'une renommée universelle), ce navire, disons-nous, fit feu de toutes ses batteries et réveilla si bien les échos d'alentour, que le souverain de Fucheo, quelque peu troublé, envoya des messagers chargés de lui faire connaître la cause de tout ce tumulte. Sa surprise fut extrême quand ils la lui rapportèrent, et lorsqu'il sut que ce salut royal était adressé au plus abject des mendiants, à un homme dont les Japonais disaient énergiquement que « la vermine même dont il était couvert avait en dégoût l'être misérable et abhorré dont elle était réduite à se repaître. » L'impassibilité de Xavier aurait aisément tenu contre ces expressions du dégoût qu'il inspirait : mais les remontrances de ses compatriotes et l'expérience que lui-même avait faite quelques mois auparavant, le décidèrent à revêtir de plus brillants dehors. Il profita des ressources qu'on lui offrit, et se rendit à Fucheo, précédé de trente Portugais richement vêtus et couverts de chaînes d'or et de pierreries. Autour d'eux, dans leur costume de fête, tous les serviteurs et tous les esclaves des négociants chrétiens ; ensuite, dans une chaloupe dont le bois disparaissait sous les riches tapis de la Chine et qui livrait au vent mille banderolles de soie, émaillées de diverses couleurs, on voyait, assis sous une sorte de dais, l'apôtre des Indes lui-même, vêtu de velours vert et de brocart. Ses rameurs et ceux des barques qui le suivaient battaient les flots en mesure, au bruit des trompettes, des flûtes et des hautbois. Lorsque le cortége aborda et se mit en marche vers

Digitized by Google

le palais du prince, le capitaine du navire portugais, la tête nue et une baguette à la main, tint à honneur de précéder le missionnaire, dont il semblait ainsi l'écuyer ou le majordome. Cinq autres de ses principaux officiers, chacun porteur de quelque riche offrande, s'étaient placés autour de ce dernier, et Xavier lui-même dans l'imposante attitude d'un chef féodal, s'avançait lentement à l'abri d'un magnifique parasol, que des esclaves tenaient au-dessus de sa tête. Il traversa ainsi une double file de six cents hommes d'armes envoyés à sa rencontre pour lui faire honneur, et il échangea des harangues cérémonieuses avec son hôte royal; rappelant pour cette occasion toute la grâce et la dignité qu'il avait dû naguère à la fréquentation des cours et au commerce des souverains.

Le roi de Bungo paraît avoir été quelque peu dans les dispositions antipapales de notre Henri VIII, et il méditait, ce semble, une révolte contre le Saco et sa dynastie spirituelle. Aussi dès la première entrevue laissa-t-il échapper quelques propos auxquels aucun bonze orthodoxe ne pouvait prêter une oreille résignée. L'un d'eux, le savant Faxiondono, ne craignit pas de s'élever hautement contre ces hérésies émanées du souverain : « Comment osez-vous, s'écria cet éminent théologien, entreprendre la solution de quelque point de doctrine sans avoir jamais étudié à l'université de Fiansima? Là seulement sont révélés les mystères de l'existence divine. Si vous êtes plongé dans l'ignorance, consultez les docteurs chargés de vous instruire. Me voici tout le premier prêt à suppléer à l'infirmité de votre intelligence. » On le voit, les paroles du sage Faxiondono anticipaient de trois siècles sur les prétentions d'une université bien autrement célèbre que celle de Fiansima. Mais le grand docteur de Bungo s'attira des réponses très-différentes de celles que reçoivent aujourd'hui chez nous les partisans de la théocratie. La cour de Fucheo était d'humeur railleuse : plus le bonze insistait pour maintenir son autorité sacerdotale, plus il prêtait à rire à ses insolents auditeurs. Le roi lui-même se mit de la partie et

Digitized by Google

condescendit à lancer quelques sanglantes épigrammes contre le bonze déconcerté, qu'il félicitait de donner, par son humeur diabolique, une preuve irréfragable de sa mission céleste. Xavier fut beaucoup mieux traité par ce monarque, et, toujours dévoré de cette soif de conversion qui caractérise le véritable apôtre, il prêchait, catéchisait et discutait avec une ardeur qui menaçait sa vie et alarmait ses amis : « Ne prenez aucun souci de moi, répondait-il constamment à leurs supplications, je suis mort aux jouissances et au bien-être physique. Ma nourriture, mon repos, ma vie, c'est d'arracher à Satan les âmes pour lesquelles Dieu m'a fait accourir ici de l'autre extrémité de la terre. » Les bonzes de Fucheo ne pouvaient opposer aucune résistance efficace à une ferveur pareille. L'un des plus éminents brisa ses idoles et devint chrétien; cinq cents de ses disciples suivirent immédiatement son exemple. Le roi lui-même, incrédule, dissolu (il faut savoir gré à ces maîtres du monde de leurs moindres concessions), fut touché au point d'ordonner que l'on punît sévèrement les vices qu'il pratiquait encore; il avouait de plus qu'ils lui apparaissaient plus hideux que jamais lorsqu'il en contemplait le reflet sur la face du saint, miroir vivant et fidèle. Xavier, du reste, ne se bornait pas à une muette censure : il insistait, tour à tour menaçant et pathétique, auprès de son royal prosélyte. Le culte de Xaca et d'Amida semblait toucher à sa ruine; c'était une occasion solennelle qui exigeait et qui nécessitait les plus grands sacrifices.

Depuis trente ans les mystères de la foi des bonzes avaient été enseignés, dans le plus célèbre de leurs colléges, par un docteur qui passait pour avoir approfondi toutes les branches du savoir terrestre et de la révélation divine. Ce saint homme, aussitôt après avoir promulgué les oracles d'une sagesse plus qu'humaine, se retirait dans une profonde solitude, loin de tous les regards, et s'y tenait en communication directe avec les êtres immortels. Fucarondono, — ainsi s'appelait-il, — annonça qu'il projetait une visite à la ville et au palais de Fucheo. C'était, pour ainsi dire, le fils de Thétis, ému par le

Digitized by Google

désarroi des Grecs, et prenant sa lance massive pour venir enfin à leur aide sur une rive que ses pas faisaient trembler. Ainsi s'avança le héros de la théologie japonaise, prêt à guerroyer contre le prêtre ennemi; et de même s'élevèrent parmi les bonzes soudainement secourus les clameurs d'un triomphe anticipé. La terreur fut universelle dans le camp des néophytes encore incertains. Le monarque licencieux commença lui-même à trembler, et tout sembla prédire la ruine de Xavier et de son culte. Quand les deux antagonistes furent en présence, leur débat s'ouvrit par cette question solennelle, que Fucarondono jeta d'un ton méprisant à l'apôtre chrétien: « Me connaissez-vous, ou plutôt vous souvenez-vous de moi?

— Je ne vous ai jamais vu avant ce moment, » répliqua le saint.

Et le bonze d'ajouter aussitôt: « Un homme qui a eu affaire à moi dans mille occasions et qui n'ose pas me reconnaître sera aisément convaincu de fraude. Vous reste-t-il, ajouta le profond docteur, quelques-uns de ces dieux que vous me vendîtes au port de Frenajona?

— Je n'ai jamais été marchand, dit le missionnaire, et ne résidai jamais à Frenajona.

— Vous avez une mauvaise mémoire, répliqua son antagoniste avec un sourire dédaigneux. Il y a cinq cents ans, jour pour jour, à l'heure qu'il est, que vous et moi nous rencontrâmes à ce marché célèbre; à telles enseignes que vous me vendîtes cent pièces de soie, outre les dieux dont j'ai parlé, ce qui me procura l'occasion d'un négoce très-avantageux. » Et partant de cette doctrine favorite de la transmigration des âmes, le sage se mit à développer les autres secrets de la nature: l'éternité de la matière, la formation spontanée de tous les êtres organisés, et l'épuration progressive de l'esprit humain, toujours de plus en plus noble, toujours de plus en plus saint, jusqu'à ce qu'il atteigne à la mémoire parfaite des choses passées et retrouve le souvenir exact de toutes ses transformations à travers les siècles; placé dès lors sur les hauteurs d'une expérience vingt fois centenaire, au sein de la multitude

Digitized by Google

abrutie dont les souvenirs sont confinés dans l'étroite limite de son existence la plus récente. Un Portugais qui assistait au débat nous assure que Xavier réfuta victorieusement cette argumentation embarrassante ; mais il ne nous dit point quelles furent ses réponses, et ceci est malheureux. « Je n'ai, s'écrie cet historien, ni assez de science ni assez de présomption pour exposer en détail les raisonnements subtils et solides par lesquels notre saint triompha des vaines imaginations mises en avant par le bonze. »

Cependant la victoire fut incomplète : Fucarondono rassembla ses forces dispersées et revint à l'attaque, accompagné de plus de trois mille bonzes. Xavier, de son côté, reparut sur le champ de la controverse, suivi par les officiers portugais dans leur plus riche costume. Ils se tenaient toujours tête nue en sa présence, et s'agenouillaient chaque fois qu'il leur adressait la parole. La dispute roula cette fois sur plus d'un point épineux. On demanda par exemple à Xavier pourquoi, célébrant des messes pour les morts, il condamnait la coutume japonaise de donner aux bonzes des billets de *crédit* dont l'escompte se faisait au profit des personnes décédées. Bref, les questions furent si subtiles et si ardues, que Xavier et son compagnon, — c'est ce dernier qui rapporte les détails de cette polémique, — furent poussés à croire que l'esprit du mal lui-même était venu inspirer leurs adversaires. Quant au bonheur de leurs réponses, le même historien l'attribue modestement aux prières incessantes que, durant le débat, les chrétiens ne cessèrent d'offrir à Dieu, en lui demandant la victoire pour leurs champions. Le récit de cette seconde polémique est plein de détails et fort animé. Nous en extrairons seulement la conclusion donnée par l'arbitre royal devant lequel avaient lieu ces joutes intellectuelles : « Autant que j'en puis juger, dit-il, le père Xavier parle seul avec quelque raison. Quant aux autres, ils paraissent ne connaître guère ce dont ils veulent discourir. Il leur faudrait des idées plus nettes et moins de violence pour comprendre ces questions difficiles. Si vous manquez de foi, continua-t-il en s'adressant

Digitized by Google

aux bonzes, faites au moins usage de votre raison; elle doit vous enseigner à ne pas nier des vérités évidentes, et surtout n'aboyez pas comme autant de chiens irrités. » Ce fut par ces paroles que le roi de Bungo rompit les conférences. Mais, en dépit de son influence royale et de cette judicieuse décision, le chroniqueur portugais reconnaît que l'état des opinions resta le même de côté et d'autre; en outre, à partir de ce jour, l'œuvre de conversion sembla ne plus avancer. Le naïf écrivain s'étonne très-sérieusement que des logiciens si complétement réfutés n'en aient pas moins persisté dans leurs erreurs, et que des pratiques convaincues d'être à la fois insensées et criminelles soient, nonobstant ce, demeurées en honneur. Il serait consolant de croire que cette surprise est fondée; que l'obstination du peuple de Fungo, circonscrite dans ce royaume, est en quelque sorte un caprice isolé de la nature; que partout ailleurs qu'au Japon l'enseignement religieux est entre les mains d'hommes candides et sincères; et qu'on ne trouve nulle part un professeur de théologie passionnément attaché à de mauvaises doctrines, comme l'était jadis le savant Fucarondono.

Xavier poursuivait depuis trois ans ses travaux évangéliques au Japon, lorsque de fâcheuses nouvelles concernant l'église de Goa le rappelèrent dans cette dernière cité. Sa traversée de retour s'accomplit sur des mers périlleuses où des navigateurs affamés d'or osaient à peine se risquer à cette époque dénuée de connaissances nautiques. Là, comme le vaisseau qu'il montait, tirant après lui une petite embarcation prise à la remorque, courait devant le mousson, les cordages qui unissaient les deux navires se brisèrent tout à coup, et quelques minutes après ils étaient complétement hors de vue. Les compagnons de Xavier, qui presque tous avaient ou des parents ou des amis sur la chaloupe ainsi emportée, déploraient le sort de ces malheureux, tout en s'attristant d'avance sur leur propre naufrage, regardé comme inévitable. En effet, trois grandes journées durant, ils coururent à l'aveugle, entraînés par la force des éléments, qui semblaient se

Digitized by Google

jouer d'eux et de leur terreur, sur un océan dont les ondes bouillonnantes écumaient comme exposées à la flamme d'un ardent foyer. Xavier pleurait aussi, mais de reconnaissance; son Dieu, toujours présent, se révélait à lui par la voix furieuse de l'ouragan, et versait dans son cœur une sécurité inaltérable. « Ne vous affligez pas, mon ami, disait-il gaiement à Édouard de Gama, qui déplorait la perte d'un frère enlevé avec la chaloupe dont nous avons parlé; — d'ici à trois jours la fille aura rejoint sa mère. » Ces trois jours furent longs et terribles, mais comme le troisième allait finir, une voile apparut à l'horizon. Défiant l'effort des vents ennemis, elle arrivait en droite ligne sur le navire portugais et elle glissa bientôt dans ses eaux tranquilles, comme l'oiseau marin qui, de retour après une course fatigante, lisse à loisir sur la vague encore agitée son plumage souillé d'écume. Chacun là-dessus de crier au miracle, et c'était justice. En effet, non-seulement on retrouvait d'une façon surnaturelle la barque perdue, mais sur le pont de cette barque se voyait Xavier lui-même, miraculeusement doublé. Les deux équipages à la fois, pendant ces trois journées de dangers et d'alarmes, avaient été protégés et consolés par le saint apôtre. Ce prestige néanmoins ne dura que quelques minutes, et dès que les deux capitaines se furent hélés l'un l'autre, il n'y eut plus tout à coup qu'un seul François Xavier debout à côté d'Édouard de Gama, sur le pont de *la Croix-Sainte*, — ainsi s'appelait le vaisseau du commodore. Ce bâtiment reçut en cette occasion une charte d'immunité directement émanée du ciel, et qui le mettait à l'abri de tout danger. Tant que ses planches tinrent l'une à l'autre, il put hanter impunément des parages que tout autre eût trouvés funestes.

Pendant ce merveilleux voyage, Xavier et Jago de Pereyra, commandant du navire, s'étaient ouverts l'un à l'autre. Ce dernier, bien qu'adonné au commerce, avait de plus hauts desseins que les vulgaires marchands. Ce n'est pas lui qui, de nos jours, eût borné ses désirs à passer de l'opium en contrebande. Il poursuivait deux grands résultats : la conversion

Digitized by Google

de l'empire chinois et sa propre nomination au poste d'ambassadeur près la Cour Céleste à Pékin. L'apôtre et le commerçant mirent en commun pour cette gigantesque aventure, l'un son influence et sa vie, l'autre sa fortune entière. Ils menèrent vivement les choses; car dès le printemps de l'année suivante, *la Croix-Sainte* partit de Goa pour les porter l'un et l'autre vers les côtes encore inexplorées de la Chine. En passant à Malacca, Xavier apprit que ses prédictions s'étaient accomplies en partie. La peste, ce fléau divin, ravageait le peuple orgueilleux et sensuel qui avait méprisé les avis de l'apôtre. Il se fit aussitôt descendre à terre, peu disposé à laisser sans secours les misérables si justement frappés. Rien ne pouvait lui faire oublier qu'ils étaient ses frères, et tout cédait en lui à l'appel de l'ardente charité. Vaisseaux, colléges, églises, se métamorphosèrent à sa voix en autant de lazarets. Il passait les nuits au milieu des malades et des mourants, et s'il les quittait pendant le jour, c'était pour aller de porte en porte mendier la nourriture et les remèdes dont ils avaient besoin. La Chine même fut oubliée momentanément, et tant qu'une victime de la peste réclama ses soins, l'apôtre ne se sentit pas le courage d'abandonner son lit de douleur pour marcher à la conquête des âmes.

Enfin, le fléau cessa de sévir, et *la Croix-Sainte* s'apprêtait à quitter le port de Malacca, lorsque des difficultés nouvelles s'élevèrent, que Xavier lui-même, tout prophète qu'il était, n'avait pas prévues. Le gouverneur don Alvaro d'Alayde, grand d'Espagne de première classe, n'était nullement disposé à favoriser l'ambassade de Pereyra; il regardait l'honneur de représenter la couronne de Portugal auprès du plus grand roi de la terre comme fort au-dessus des prétentions d'un homme du peuple. Le lui confier était faire en quelque sorte un vol à la noble maison d'Alayde, dont le représentant s'abaissait aussi jusqu'à convoiter des appointements qu'on prévoyait devoir être fort considérables. Par toutes ces raisons. le gouverneur fut d'avis que l'expédition projetée n'était point avantageuse aux intérêts bien entendus de Jean III. Pe-

Digitized by Google

reyra comparut devant lui en suppliant, et voulut conjurer ses refus par un présent de 30,000 couronnes. Tous ceux qu'intéressaient le commerce et la conversion de la Chine unirent leurs sollicitations à celles du futur ambassadeur; mais ce fut en vain : Alvaro, brandissant sa canne sur la tête des gens prosternés à ses pieds, jura que l'ambassade projetée ne partirait pas tant qu'il aurait le gouvernement de Malacca et la capitainerie générale des mers portugaises. Les semaines succédaient aux semaines, sans qu'on pût ébranler cette volonté contraire, et la saison favorable tirait à sa fin, lorsque Xavier, après bien des hésitations, prit le parti de revendiquer une autorité dont il était secrètement investi. Un bref papal lui conférait le titre et l'autorité de nonce apostolique en Orient. Il le produisit alors pour la première fois, et montra ses mains armées des foudres ecclésiastiques. Alvaro ne se laissa pas effrayer, et la sentence d'excommunication éclata aussitôt sur sa tête et sur celle de ses adhérents. Il n'y répondit qu'en séquestrant *la Croix-Sainte*. Xavier écrivit pour se plaindre au roi : le gouverneur intercepta ses lettres. Le vicaire du vicaire de Jésus-Christ ne pouvait plus en appeler qu'à Dieu pour le soutien de sa juste cause. Ainsi fit-il; et après s'être prosterné au pied des autels, il se releva, fort d'espérances nouvelles. *La Croix-Sainte*, maintenant au service d'Alvaro, allait partir pour l'île de Sancian, à l'embouchure de la rivière de Canton, le seul point de l'empire où les Portugais eussent la permission de commercer. Xavier résolut de s'y faire conduire, et de se rendre ensuite à Macao pour y prêcher l'Évangile. Ceci devait nécessairement l'amener dans les cachots de l'empereur; mais là, il aurait pour compagnons de captivité des habitants du Céleste Empire, à la conversion desquels il se promettait de travailler, voulant à tout prix, et dût-il même lui en coûter la vie, déposer dans ce pays le germe de la foi qu'il se sentait appelé à propager : c'était un projet qu'Alvaro ne prétendait contrarier en aucune façon. La *Croix-Sainte* fut de nouveau équipée; et l'apôtre des Indes, suivi d'une foule étonnée, sortit de Malacca pour se

Digitized by Google

rendre au rivage. On le vit s'agenouiller sur le sable et la face contre terre, prier silencieusement avec une ardeur passionnée. Un tremblement nerveux agitait son corps, et sa poitrine gonflée semblait prête à se rompre. Quel était le sens de cette agonie extatique? quelles prévisions merveilleuses troublaient à ce point une âme si ferme? C'est ce que nul n'osait deviner ni demander à l'apôtre : seulement une terreur contagieuse, communiquée par le regard au regard, s'emparait des assistants devenus muets : on eût dit le calme qui précède les premiers éclats du tonnerre, alors que le firmament se prépare aux tempêtes qui le vont déchirer. Xavier se leva bientôt, non plus avec ce visage affectueux et doux qu'on lui voyait d'ordinaire, mais le front rayonnant d'une indignation divine. Isaïe n'était pas plus menaçant quand il annonçait la colère de Dieu au roi de l'antique Babylone. Debout sur un rescif entouré d'eau, l'apôtre détacha ses sandales, les frappa l'une contre l'autre avec une action véhémente, et les jetant ensuite loin de lui dans un transport d'horreur pour la poussière dont elles étaient encore souillées, il sauta pieds nus dans le vaisseau qui devait l'emporter loin de la cité maudite et vainement avertie.

L'île de Sancian, où il arriva bientôt après, n'était qu'une factorerie commerciale, et les marchands qui venaient y séjourner pendant une partie de l'année s'opposèrent avec énergie à ce qu'il pénétrât plus avant dans le Céleste Empire. Ils voulaient bien croire aux prodiges qu'on racontait de Xavier; ils ne doutaient pas que, dans une forêt infestée de tigres, il avait bravé la fureur de ces animaux sans autre arme qu'un vase d'eau bénite. Mais les mandarins leur semblaient encore plus redoutables, et sans aucun doute ils voudraient punir les prédications de l'apôtre aux dépens de ses compatriotes les moins soucieux de conversions religieuses. En vain Xavier leur répéta cette question de Loyola, qui avait eu tant d'influence sur son esprit; en vain demanda-t-il à ces hommes avides d'entasser couronnes sur couronnes et moïdores sur moïdores : — « à quoi cela sert-il? » Ils ne purent jamais

Digitized by Google

comprendre ce désintéressement sublime, et ils quittèrent l'île sans avoir voulu fournir à Xavier les moyens de traverser le détroit qui le séparait de Macao. Il restait sans abri, sans aliments, mais non sans espérance, à la merci des officiers d'Alvaro, qui consentirent cependant à le reprendre à bord pour le conduire à Siam, dont le roi devait prochainement envoyer une ambassade en Chine. Xavier espérait qu'il lui serait permis de s'introduire parmi les négociateurs siamois dans cette terre jusqu'alors fermée à ses vœux.

Mais ses labeurs terrestres et ses nobles ambitions allaient s'arrêter pour jamais; l'ange de la mort venait réclamer cette âme mieux préparée qu'aucune autre à comparaître devant la justice éternelle. Xavier était alors sur le navire qui allait l'emmener à Siam. Il demanda et obtint qu'on le déposât sur le rivage, où il comptait attendre sa fin dans un recueillement plus absolu. Gisant sur cette côte nue et tandis qu'un vent glacé ajoutait à ses dernières souffrances, il lutta seul contre les ardeurs mortelles de la fièvre qui achevait de dévorer sa vie. Saint abandon, majestueuse agonie au prix desquelles le plus heureux, le plus entouré des enfants des hommes n'a que solitude et détresse. Sur la tête du mourant se dressait le crucifix rédempteur, gage d'une heureuse éternité; devant ses yeux éteints, remplacés par ceux de la foi, se pressaient en foule les ministres célestes de paix et de consolation; leurs hymnes triomphales se faisant jour pour la première fos dans la prison de chair que le saint allait quitter, retentissaient à son oreille charmée; d'indicibles pleurs couvraient ses joues; enfin, sous le froid baiser de la mort, tous ses traits prirent un instant l'éclat anticipé de sa gloire prochaine; il se souleva, les mains appuyées sur le signe du salut : « *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum,* » s'écria-t-il, et courbant la tête, il rendit l'esprit

(*Edinburgh Review.*)

(*La 2e partie à la prochaine livraison.*)

Digitized by Google

Mémoires. — Moeurs Aristocratiques.

LE JOURNAL DE MISS BURNEY (1)

(MADAME D'ARBLAY).

§ II.

LA DÉMENCE DU ROI GEORGES III.

Nous laisserons maintenant la parole à miss Burney. D'après ce qu'on a trouvé dans la première partie de notre compte rendu, chacun a pu se faire une idée juste du rôle qu'elle jouait à la cour de Georges III; des attributions qui lui étaient dévolues; des sympathies et des antipathies qu'elle y avait rencontrées; de ses dispositions à l'égard de chacun; de l'esprit qui présidait à ses jugements; du sombre nuage que l'ennui et le malaise de son amour-propre répandaient parfois sur les menus détails de cette monotone existence. Un lecteur perspicace,—et nous devons toujours compter sur la perspicacité de nos lecteurs,—est donc maintenant en état de replacer chaque chose et chaque individu sous son vrai jour.

Nous nous bornerons à lui rappeler sommairement à quels événements politiques, à quelle situation difficile se

(1) Voir le numéro de septembre pour le premier extrait.

Digitized by Google

rattachent la crise intérieure, le malheur domestique dont le tableau va passer sous ses yeux.

Cinq ans avant l'époque où nous allons être reportés, la grande lutte du ministère de coalition contre l'autorité royale s'était terminée par le triomphe de cette dernière. Fox et lord North, unissant leurs forces parlementaires dès que la fin des hostilités en Amérique eut fait disparaître la principale cause de leurs divisions, avaient constitué, comme on sait, une majorité compacte au sein des communes, et par elle, espéraient dominer à la fois l'autorité royale et le pouvoir aristocratique. Le champ de bataille, habilement choisi, fut cette mesure capitale qui devait retirer le gouvernement des Indes à la Compagnie, et le faire passer entre les mains d'une commission à la composition de laquelle le monarque devait rester étranger : le parlement se la réservait.

Un pareil acte d'autorité, réalisé au profit du corps électif, bouleversait la constitution, et créait au sein du gouvernement existant un gouvernement nouveau, — *in imperio imperium*, — dont l'influence et l'autorité, tendant à grandir sans cesse, compromettaient évidemment le pouvoir exécutif. Lord Thurlow n'avait pas trop dit, en affirmant avec une certaine emphase que le bill de l'Inde, s'il était adopté, arracherait la couronne au monarque pour la placer sur le front de Fox.

Georges III pressentit la catastrophe, et pour la prévenir, déploya tout ce qui lui restait de ressources; décidé, s'il était vaincu, à retourner dans le Hanovre, plutôt que de subir à Londres le joug d'une oligarchie parlementaire. On sait comment, le 8 décembre 1783, le bill adopté déjà par une grande majorité de la Chambre basse fut rejeté par un petit nombre de pairs dévoués à leur maître. Ce fut à cette occasion que Pitt s'empara du ministère, et presque seul contre une opposition formidable, à force de sang-froid, d'éloquence, de courage et d'habileté, rendit aux principes conservateurs dont il était le glorieux représentant, leur prédominance un moment menacée. Ce fut l'affaire de trois mois. En voyant au bout de ce temps l'opinion changée, le parlement dissous et une

Digitized by Google

chambre nouvelle, remplie de confiance dans un homme d'état à peine âgé de vingt-six ans, Sheridan s'écria que Pitt avait vaincu les communes. Lord North dut avouer en frémissant, « que ce jeune homme était né ministre; » et Fox vit échouer contre le nouveau bill de l'Inde, que le gouvernement substituait au sien, tous les efforts de sa prodigieuse éloquence.

Les deux ou trois ans qui s'écoulèrent ensuite furent consacrés à relever les finances et l'administration de l'état fâcheux où elles étaient plongées depuis le passage de lord North aux affaires. D'un autre côté, profitant des craintes qu'inspirait au cabinet prussien, alors dirigé par Hertzberg, l'alliance redoutable de Catherine et de Joseph II, Pitt parvint à conclure entre l'Angleterre, la Prusse et la Hollande, soumise désormais au stathoudérat héréditaire, le célèbre traité de Los, qui anéantit en Hollande l'influence du cabinet de Versailles, et rétablit dans le nord de l'Europe la suprématie anglaise, si affaiblie par la guerre d'Amérique.

Le traité de la triple alliance fut signé le 13 juin 1788.

Il va sans dire que de tous ces faits, pas un ne se trouve écrit dans le journal de notre spirituelle narratrice. *Le 13 février* de la même année seulement, son attention fut appelée vers les événements publics à l'occasion du procès de Warren Hastings, qui commença ce jour-là. Miss Burney assista au début de cette mémorable poursuite (1). Acquise à toutes les opinions du monde où elle vivait, l'auteur d'*Evelina* prenait le plus vif intérêt à l'accusé : elle discutait avec Wyndham, pendant la lecture de l'acte d'accusation, les charges portées contre Hastings par la commission dont Wyndham lui-même faisait partie. Après le célèbre discours de Burke, saluée au sortir de la chambre par cet homme illustre,— et fière, en dépit d'elle-même, de ce léger hommage, — elle ne lui rendait ce-

(1) Les lecteurs de la *Revue Britannique* n'ont pas oublié sans doute le tableau de cette séance si largement dessiné dans le brillant article sur Warren Hastings.

Digitized by Google

pendant sa politesse qu'avec la plus ingrate réserve : bref, cette solennité, comme toutes les autres, lui servit à se mettre en scène, toujours embarrassée d'elle-même, de sa célébrité, de ses moindres propos et de ses moindres démarches. Nous allons la retrouver ainsi dans les lignes qui précèdent la première mention du tragique événement près de fondre alors sur la famille royale. On lit, en effet, dans la même page du *Journal* (tome 4, partie VI, page 270) :

Mardi 14 *octobre* 1788. J'ai encore eu ce soir un de mes anciens *tourments de publicité*. Nos beaux officiers, en revenant du concert, semblaient se communiquer à voix basse quelques observations mystérieuses : je l'avais remarqué, sans savoir de quoi il s'agissait. Tout à coup le colonel Goldsworthy s'approche de ma table à thé, où il pose, sans dire autre chose que « Voici, madame, » un numéro de journal; après quoi il tourne sur ses talons, et sort à grands pas de l'appartement.

Je me suis trouvée alors en face de l'article suivant : « Le silence littéraire que miss Burney garde depuis quelque temps est vraiment à regretter. Aucun romancier de nos jours n'a autant de titres qu'elle à l'estime du public et à nos éloges; ses personnages sont toujours dépeints avec une grande originalité de crayon et une rare vivacité de coloris; en outre, sa morale est de l'ordre le plus pur et le plus élevé. »

Vous me demanderez peut-être pourquoi ces éloges m'inquiètent et me gênent; mais c'est que vraiment, mes chers amis, toute mention de mon nom est pour moi un sujet d'alarmes; je ne sais jamais si ce qui doit la suivre est éloge ou blâme, et mon ancienne répugnance à être connue me revient avec chaque panique. D'ailleurs, plus je regarde autour de moi, et plus le danger d'attirer sur soi l'attention me demeure incontestablement démontré. L'envie est à l'éloge une compagne aussi fidèle que la raillerie au malheur.

. . . . . .

Vendredi 17 *octobre*. Notre retour à Windsor (la cour était

Digitized by Google

alors à Kew) se trouve retardé jusqu'à demain. *Le roi n'est pas bien portant;* depuis quelques semaines, sa santé n'a jamais été complétement bonne. J'espère cependant qu'il n'y a pas de graves alarmes à concevoir; mais le vague même de ses plaintes est quelque chose de fâcheux, et sa santé d'ailleurs est si précieuse!...

J'ai passé une grande partie du jour avec notre aimable reine, occupée à lire les *Commentaires biographiques* du docteur Hunter sur la Bible. Sans avoir rien de très-frappant, ils méritent le succès qu'ils ont obtenu.

Samedi 18 *octobre.* Le roi était mieux ce matin. Ma royale maîtresse m'a dit que sir Georges Baker (1) déciderait si nous devons retourner à Windsor dès aujourd'hui, ou seulement demain.

Dimanche 19. Le voyage à Windsor est encore remis, et l'état du roi ne s'améliore pas. Que le ciel le garde de mal! Il y dans sa plus légère indisposition de quoi causer d'indicibles frayeurs.

Je reste beaucoup auprès de la reine, qui est, à ce qu'il me semble, fort inquiète, mais qui ne parle jamais de ses craintes. Nous lisons Hunter, et c'est là le principal sujet de nos entretiens.....

Nous voici condamnés à passer encore quelque temps ici; et comme nos préparatifs n'étaient faits que pour un jour ou deux, nous ne savons plus à quel saint vouer nos toilettes; nos ressources littéraires se bornent à trois volumes, et j'ai pour toute société M. de Luc et miss Planta. Dans un pareil dénuement, ne sachant que faire, j'ai commencé une tragédie : ma situation d'esprit n'admettait rien de moins triste.

Lundi 20 *octobre.* Le roi a passé une nuit affreuse : nous avons tous été cruellement effrayés; mais l'accès est passé, Dieu merci, et S. M. va mieux ce matin.

Le mieux dont parle ici miss Burney se soutint pendant les

(1) Médecin ordinaire du roi et de la reine; né en 1722, créé baronet en 1766, élu en 1797 président de l'Académie de médecine. Son mérite littéraire lui faisait une place à part dans sa profession. Il est mort en 1809.

Digitized by Google

jours suivants. Le 25, autorisé par sir Georges Baker, le voyage de Windsor eut lieu. Le 26, qui était un dimanche, on obtint du roi qu'il n'irait pas à la chapelle. Miss Burney le rencontra dans un couloir qui menait à la chambre de la reine.

Il m'arrêta, dit-elle, et m'entretint de sa santé près d'une demi-heure, avec une volubilité de paroles et de gestes où se révélait clairement un reste de fièvre. Il dort à peine, m'a-t-il dit, quelques minutes chaque nuit; et vraiment, si on ne parvient pas à lui rendre le sommeil, il est menacé d'une fièvre cérébrale. On le voit à son agitation involontaire et à la susceptibilité de ses nerfs, ébranlés au moindre bruit. Sa bienveillance et sa bonté naturelles n'en sont nullement altérées; elles semblent au contraire emprunter à son état d'émotion continuelle je ne sais quoi de plus pénétrant et de plus attendri. Il assure tout le monde qu'il se porte bien : sa crainte unique, dirait-on, est de nous causer quelque frayeur, ou de déranger en quoi que ce soit nos habitudes. Il m'a paru mieux que la nuit dernière. Personne cependant ne parle de sa maladie, et chacun garde pour soi les conjectures qu'elle lui suggère.

Samedi 1er *novembre*. Notre monarque bien-aimé ne se rétablit pas rapidement : la faiblesse est telle qu'il marche depuis quelques jours comme un goutteux. Il continue cependant à parler très-haut et à forcer son organe, qui est maintenant enroué à faire peine. La reine est évidemment de plus en plus inquiète. Nous lisions ce matin ensemble les discours du docteur Hunter (1). Par deux fois, à des passages pathétiques, S. M. s'est laissée aller à fondre en larmes. « Dans quel état sont mes nerfs! s'est-elle écriée, et ne suis-je pas vraiment folle? qu'en pensez-vous, miss Burney?

(1) Né en Écosse en 1741, ordonné en 1766 ministre de South-Leith. En 1771, il devint pasteur de l'Église presbytérienne d'Écosse à London-wall; auteur d'une *Biographie sacrée* en sept volumes et traducteur de la *Physiognomonie* de Lavater. Mort à Bristol en 1802.

Digitized by Google

—Non, madame, » lui ai-je répondu, trop intimidée pour ajouter un seul mot.

Elle s'est ranimée cependant, et nous avons fini notre lecture, après quoi elle est remontée et s'est mise à jouer quelques airs sur le clavecin de la princesse Augusta.

Le roi chassait : je n'ai jamais vu la reine si inquiète de son retour. Dès qu'il eut mis pied à terre, il envoya un page chargé de lui porter du café mélangé de quinquina dans le cabinet de toilette de la reine : elle a voulu le préparer elle-même, et lui a fait demander ensuite comment il l'avait trouvé.

Le roi s'aperçoit bien du changement survenu en lui, et des inquiétudes qu'il donne à la reine. On le dirait et il se croit,—Dieu veuille qu'il se trompe !—menacé d'un ébranlement complet dans sa robuste constitution. J'étais présente à sa première entrevue avec lady Effingham, après son dernier retour à Windsor : « Ma chère Effy, lui cria-t-il, vous me voyez devenu tout d'un coup un vieillard. »

Cette exclamation m'affecta tellement, que je faillis quitter la chambre; mais je retrouvai la force de demeurer, lorsque j'entendis lady Effingham, avec sa manière bienveillante, mais positive et arrêtée, lui répondre tranquillement : « Nous vieillissons tous, sire; voyez-moi plutôt. »

Il lui montra alors une canne qu'il venait de se faire apporter :

« Je ne puis plus, lui dit-il, bouger sans cela; chaque heure qui passe m'enlève quelque force. » Et tout en prenant sa potion, il ajouta : « Fort heureusement j'ai la reine pour médecin, et je ne sais pas d'homme qui en pût avoir un meilleur. Elle est aussi mon amie, et je dirai de son amitié ce que je dis de ses soins : rien de meilleur n'échut jamais à personne. »

Je ne sais comment la reine prit sur elle de ne pas éclater, tant ces paroles touchantes empruntaient de puissance à l'altération des traits et à l'enrouement de la voix qui les prononçait : pour ma part, j'étais vivement émue.

Digitized by Google

Je n'oublierai jamais non plus ce qui s'est passé ce soir. Lorsque je suis descendue dans le cabinet de toilette de la reine, son royal époux était encore avec elle. Il a pour habitude de l'y conduire avant de se retirer. En ce moment, il la priait de ne pas lui adresser la parole, quand une fois il serait rentré dans sa chambre, « et cela, disait-il, pour que son sommeil ne fût pas troublé ; car, avant tout, il avait besoin de dormir. » Il répéta cette phrase au moins cent fois de suite, et Dieu sait si elle était superflue : la pauvre reine, une fois couchée, ne prononce jamais un seul mot. S'adressant alors à moi, le roi me dit qu'il était réellement très-bien portant, à cela près qu'il ne pouvait s'endormir.

Tout ceci était dit sur le ton le plus affectueux, et bien évidemment dans le but de tranquilliser la reine, de nous calmer tous et de nous faire plaisir. Jamais il ne m'avait adressé la parole avec plus de douceur et d'aménité; mais il y avait dans sa voix et dans le tremblement de ses mains quelque chose de convulsif qui indiquait, en effet, un grand besoin de sommeil. Aussi pendant toute la nuit demeurai-je en proie aux plus vives inquiétudes. S'il ne dort pas maintenant, me disais-je, il aura le délire demain matin.

Dimanche 2 *novembre*. Le roi était mieux, et on a obtenu de lui de ne pas se rendre à la prière La reine et les princesses y sont allées. Après leur départ, je m'acheminais vers ma chambre; mais le roi m'a rappelée, et jusqu'au retour de sa famille, c'est-à-dire pendant environ une demi-heure, il m'a parlé sans discontinuer de sa santé toujours meilleure; « le repos seul lui fait faute, et néanmoins il a dormi cette nuit comme un enfant. » Tout cela, du ton le plus gracieux et le plus doux; mais bien loin de me calmer, tant de condescendance ajoutait au regret que j'ai de le voir souffrir.

Lundi 3. L'instabilité de la santé du monarque et le changement qu'on remarque en lui laissent tout à craindre; si l'irritation de ses nerfs n'est pas apaisée de façon ou d'autre, je le crois à la veille de quelque terrible attaque. Une frayeur secrète semble dominer la reine, et l'effort qu'elle fait pour

Digitized by Google

conserver un extérieur serein lorsque nous sommes autour d'elle, m'attriste au delà de toute expression. Aujourd'hui, seule avec elle, j'ai vu s'évanouir cette fausse apparence, et tout à coup un accès de larmes et de sanglots succéder au sourire qu'elle s'impose : c'était un spectacle navrant...

De temps à autre, elle se lève et parcourt la chambre de long en large sans dire un seul mot, mais livrée à de secrètes angoisses et à des irrésolutions que trahissent de fréquents hochements de tête. Très-souvent elle s'enferme avec miss Goldsworthy, à qui elle demande sans doute comment son frère a trouvé le roi.

Les princes sont tous deux venus à Kew plusieurs fois pour voir S. M. Le duc d'York y est venu aussi, et sa visite a fait le plus grand plaisir à son père, qui a témoigné combien le touchait vivement cet intérêt pour sa santé : « Mais Frédéric est si bon ! » ajoutait-il.

Ce soir, le général Budé m'a fort effrayée en m'apprenant que le docteur Heberden venait d'être mandé. Il est vrai qu'un supplément de secours semblait devenir indispensable; mais la profonde aversion du roi pour les médecins rend vraiment effrayante l'arrivée d'un nouveau venu. On ajoute, du reste, qu'il ne s'agit que d'une consultation, mais que l'état du monarque n'a nullement empiré.

Mardi 4 novembre. Même emploi du temps que pendant les journées précédentes. La reine est plongée dans une sombre inquiétude. L'état du monarque est devenu presque incompréhensible : toute la maison est en désordre et comme effrayée. On a remis de nouveau le jour de réception, et nous restons décidément à Windsor.

Mercredi 5. O jour terrible ! la lecture de mes notes m'est si pénible, que plusieurs fois le courage m'a manqué pour les continuer. Je ne veux pas cependant omettre cette journée; elle ne s'effacera jamais de ma mémoire, et je dois à mes chers amis la clef de tous ces récits, qui ont sans doute transpiré au dehors.

Le matin, je trouvai ma pauvre maîtresse en proie à une

Digitized by Google

tristesse toujours plus grande; elle semblait appréhender quelque chose d'horrible, et ne compter, pour s'y résigner, que sur les secours de la religion. Depuis quelque temps, nos conversations roulaient presque toutes sur cette idée mélancolique.

Je ne soupçonnais pas encore la nature de ses craintes. Une maladie grave du roi, la ruine irréparable de sa robuste santé, une vieillesse prématurée, des infirmités soudaines, telles étaient, croyais-je, les menaces de la destinée..... Mais ces prévisions, quelque affreuses qu'elles fussent, n'arrivaient pas jusqu'à la réalité.

Depuis quelques jours, je ne sortais plus, trop affligée pour quitter le château où la reine elle-même demeurait assidûment. Personne n'y était admis; il n'est pas jusqu'à lady Effingham qui n'ait dû, pendant ces deux derniers jours, se contenter des nouvelles de la famille royale, qui lui étaient transmises par un page.

A midi, le roi est sorti en voiture pour prendre l'air avec la princesse royale. Je m'étais mis à la fenêtre pour le voir partir. Son sourire était doux et bienveillant comme à l'ordinaire; mais il donnait au postillon des ordres si multipliés, et sortit deux fois du carrosse pour y remonter aussitôt, avec une telle précipitation, que mes craintes relativement à quelque fièvre dangereuse me reprirent avec une nouvelle force. Hélas! combien j'imaginais peu qu'il se passerait tant de jours, et si tristes, avant que je pusse le revoir!

Lorsque je descendis chez ma pauvre reine, je trouvai son courage plus abattu que jamais. Je ne sais quelle anecdote publiée par le *Morning-Herald*, relativement à l'indisposition du monarque, l'avait profondément irritée Elle déclarait hautement que, selon elle, il fallait poursuivre l'imprimeur; elle m'ordonna de brûler le journal, et se mit à chercher par quelle personne il serait convenable de faire adresser au journaliste un avertissement sévère sur le danger qu'il courrait à l'avenir en insérant des articles si calomnieux. Je lui nommai M. Fairly, attaché à son service personnel, et dont le caractère délicat

Digitized by Google

et discret offrait toutes les garanties désirables pour une mission de ce genre. « Est-il ici? » s'écria S. M. Je répondis que non, mais qu'on l'attendait sous peu de jours.

Je vis par là que mon avis avait son approbation. Peu après, la princesse royale revint de la promenade. Elle monta gaiement chez sa mère, et lui rendit compte en allemand de ce qui s'était passé. Je vis, à l'expression du visage de S.M., que les nouvelles étaient bonnes.

Bientôt après et sans être attendu, le prince de Galles arriva et se fit introduire chez la reine. Il était parti le matin même de Brighthelmstone. Un sentiment dissimulé des deux parts donnait un caractère solennel et contraint à cette entrevue. La reine demanda au prince s'il ne comptait pas retourner à Brighthelmstone. Il lui répondit affirmativement, et qu'il partirait le lendemain; il exprima ensuite le désir de lui parler en particulier, et tous deux se retirèrent ensemble dans une autre pièce.

J'étais à peine remontée chez moi, où je me perdais en réflexions sur l'état des choses, lorsqu'une chaise de poste s'arrêta près des grilles, et je vis M. Fairly en descendre avec son fils Charles. Il marchait péniblement, et semblait ne pas être tout à fait remis de sa dernière indisposition.

Quoique très-heureuse de son arrivée, qui, dans ce moment d'alarmes, rendait à la reine son confident le plus apprécié, je ne pus m'empêcher de frissonner en songeant que la promptitude de son retour tenait sans doute à quelque message secret déterminé par l'importance des événements.

Je dînai seule avec miss Planta : nous gardâmes toutes deux un silence presque absolu; moi, dominée par une tristesse dont je ne me rendais pas bien compte; elle, au courant de bien des choses dont elle s'interdisait de parler. Nous demeurâmes ensemble jusqu'à six heures, mais sans échanger d'autres paroles que quelques propos insignifiants, sur le rétablissement probable et désiré du monarque.

Cependant une tranquillité extraordinaire régnait dans toute l'habitation : personne ne bougeait; on n'entendait au-

Digitized by Google

cune voix, aucun bruit. Ce repos inusité, au lieu de calmer l'inquiétude, semblait mettre chacun sur ses gardes; et quant à moi, je me sentais incapable de tout autre chose que de prêter l'oreille à cet étrange silence.

Vers sept heures, mon domestique vint m'apprendre que la musique était décommandée et les musiciens reconduits hors du château.

Le goût prononcé de S. M. pour la musique, qu'on avait jusqu'alors regardée comme calmant l'irritation de ses nerfs, donnait à cette prohibition une assez grande importance. Je ne la comprenais pas; elle ajoutait à l'imprévu de tout ce qui se passait autour de moi.....

(Après quelques détails sur une réunion qui eut lieu chez elle, et dont tous les personnages gardèrent les uns vis-à-vis des autres une réserve absolue, miss Burney raconte qu'elle demeura enfin seule avec M. Fairly (1).)

..... Nous étions enfin seuls; mais je ne pouvais articuler une parole, et il se taisait comme moi. Cette pause longue et sérieuse finit par me causer un véritable effroi, et le tremblement intérieur dont je me sentis saisie me mit tout à fait hors d'état de le questionner sur la situation des choses. Si je n'avais pas eu à la main un petit ouvrage de broderie qui me donnait une contenance, j'aurais été forcée, pour prendre sur moi, de quitter la chambre.

Je pense qu'il devina mes réflexions, bien que tout d'abord il m'eût crue parfaitement au courant de tout ce qui se passait; mais comme je continuais à me taire, il me demanda si je savais à quel point les choses étaient empirées, et dans quel triste état le roi se trouvait.

La crainte que me causa ce propos ne me permit pas de lui

(1) Ce nom de Fairly (Sincère), comme celui de Turbulent, n'est qu'un pseudonyme par lequel miss Burney désigne un des officiers de la reine. Elle vivait, à ce qu'il semble, assez intimement avec ce personnage, et leur amitié, bien qu'il fût assez âgé, prêtait aux commérages de la petite cour. Nous ignorons le véritable nom de M. Fairly.

Digitized by Google

répondre autrement que par un regard inquiet. Heureusement il en comprit le sens, et sans attendre une autre question, me révéla dans toute leur affreuse vérité les événements dont je soupçonnais à peine la mystérieuse horreur.

Quel récit, ô mes amis! Pendant le dîner, le roi, saisi tout à coup d'un délire complet, avait enfin réalisé les craintes qu'inspirait son état à toutes les personnes dont il était habituellement entouré. La reine, dominée par la terreur, avait eu aussitôt une attaque de nerfs; toutes les princesses étaient consternées; le prince de Galles pleurait à grosses larmes; personne ne savait ce qui allait suivre, et n'osait à cet égard former la moindre conjecture.

M. Fairly me parla de la pauvre reine dans les termes de la compassion la plus vive. C'était du fond de l'âme, disait-il, qu'il s'apitoyait sur sa destinée, sur celles de ses charmantes filles, et sur cet avenir inconnu qui s'ouvrait pour elles toutes.

Je l'écoutais sans dire un mot; mais lorsqu'il eut passé en revue toutes les personnes qu'atteignait d'abord le fatal événement, il ajouta, m'examinant avec intérêt et bonté : « Mais vous, chère miss Burney, comment êtes-vous? serez-vous assez forte, assez courageuse pour toutes les épreuves qui vous restent à subir? De pareilles scènes troubleront-elles impunément votre frêle existence? Vous ne semblez guère faite pour en supporter l'horreur.

—Vous vous trompez, m'écriai-je; dans un moment comme celui-ci, je saurai m'oublier moi-même pour ne songer qu'à ma bonne maîtresse. Je sens parfaitement qu'il ne m'est pas permis auprès d'elle de songer à d'autres malheurs qu'aux siens. »

Il passa toute la soirée avec moi, et alors comme auparavant, nous n'entendîmes ni voix ni mouvement d'aucune espèce. Un silence de mort régnait de tous côtés. Il me dit vers dix heures : « Je retourne chez moi, où l'on viendra sans doute me chercher si je suis nécessaire. » Puis il se décida cependant à descendre dans l'appartement des écuyers pour y attendre quelques nouvelles. Nous nous séparâmes,

Digitized by Google

prévoyant mille malheurs. En me quittant, il prit ma main, et me recommanda d'un ton pénétré le sang-froid et le courage.

Si le début de cette soirée avait été effrayant et triste, que ne devint-elle pas après le départ de M. Fairly! Je demeurai deux longues heures seule, sans rien savoir, craignant tout et ne pouvant dire à personne ce que j'éprouvais. Je crus qu'elles ne finiraient jamais. A minuit, j'aurais juré que j'attendais ainsi depuis deux jours. J'ouvris une porte alors pour écouter dans le passage si rien ne bougeait. Pas un bruit ne frappa mon oreille; on eût dit que ma chambre était en dehors du monde vivant. Personne, pas même les domestiques, ne traversait les escaliers ou les passages qui mènent à mon appartement.

J'aurais donné bonne chose d'en sortir moi-même à la dérobée pour aller aux informations, voir une figure quelconque et entendre une voix humaine; mais je n'osais courir le risque de n'être pas chez moi, si l'on venait m'appeler à l'improviste.

Je rentrai dans ma chambre, et une autre heure se passa en conjectures toujours plus sinistres.

Quelques minutes après une heure du matin, j'entendis monter quelqu'un; ma porte s'ouvrit, et un page m'avertit de descendre chez la reine.

Je trouvai à peine la force de m'y transporter, à peine celle de pénétrer dans la chambre royale. Je me sentais étourdie, et mes jambes se dérobaient sous moi. Mais après cette première impression, je me calmai peu à peu; les conseils de M. Fairly ne furent point perdus pour moi; ils avaient tranquillisé, sinon fortifié mon âme, qui, sans lui, eût été, en face de scènes pareilles, livrée sans défense à de tumultueuses émotions.

Ma pauvre maîtresse! je n'oublierai jamais la figure qu'elle offrit à mes regards. Une pâleur de spectre était répandue sur ses traits. Lady Élisabeth Waldegrave et miss Goldsworthy la soutenaient sur le fauteuil où elle s'était assise pour qu'on

Digitized by Google

la déshabillât; son corps était affaissé sur lui-même; sa physionomie était calme.

Ces deux dames m'aidèrent à défaire sa toilette, ou pour parler plus vrai, ce fut moi qui leur prêtai un assez inutile secours; car, présentes depuis plus longtemps, elles s'étaient raffermies contre leur émotion, tandis que mes mains tremblantes et mes yeux voilés m'empêchaient de faire mon service.

Je donnai à la reine un julep camphré, que sir Georges Baker lui avait ordonné de prendre. « Que j'ai froid! » s'écria-t-elle à ce moment, et elle posa sa main sur la mienne. Je crus sentir le contact du marbre, et mon cœur se trouva pris comme dans un étau.

Le roi, sur les instances de sir Georges Baker, avait consenti à passer la nuit dans la chambre voisine, par égard pour les souffrances de la reine. Quant à lui-même, il ne voulait rien entendre. En conséquence, et conformément à ses ordres, on avait dressé un lit pour lui dans le second cabinet de toilette de la reine, immédiatement contigu à la chambre à coucher : il n'avait pas voulu s'éloigner davantage.

J'aurais volontiers passé la nuit dans le petit cabinet de toilette de l'autre côté de la chambre à coucher; mais S. M. ne voulut pas le permettre. Elle ordonna à Sandys, sa femme de garde-robe, qui remplaçait mistress Thielky, de se tenir dans cette petite pièce. Lady Élisabeth demandait aussi à rester; mais nous reçûmes ordre de nous retirer dans nos chambres.

J'obéis bien à regret; il m'en coûtait de quitter la reine. J'allai cependant me mettre au lit, décidée à conserver autant que possible les forces qui me devenaient si nécessaires. Cependant je ne pus dormir, et je ne crois pas que cette nuit-là, personne dans le château fût plus que moi disposé à fermer l'œil.

Jeudi 6. Je me levai à six heures, et m'habillai à la hâte sans attendre le jour. Dans un moment pareil, je n'aurais jamais su me tenir chez moi jusqu'à ce qu'on m'appelât. Un épais brouillard interceptait les premières lueurs de l'aurore,

Digitized by Google

et je cherchai ma route à tâtons dans les passages obscurs, espérant que Sandys, ou tout autre se trouvant sur ma route, me dirait comment la nuit s'était passée.

Lorsque j'arrivai dans le petit cabinet de toilette, je m'arrêtai, irrésolue; je venais d'entendre des voix d'hommes. Un tel bruit, dans le cabinet de toilette de S. M., me causa la plus cruelle épouvante. J'attendis quelques minutes... la porte s'ouvrit enfin, et je vis sortir le colonel Goldsworthy avec M. Batterscombe : c'en était assez pour apaiser ma première appréhension; mais je demeurai assez surprise de les trouver là de si bonne heure. Ils y avaient tous deux passé la nuit, aussi bien que Sandys. Les pages, tant ceux de la reine que ceux du roi, étaient restés également debout, dispersés dans les corridors et dans les antichambres. Toutes les figures, blêmes et bouleversées, portaient la même expression d'horreur et d'anxiété.

Je restai là, mêlée à cette foule inquiète, jusqu'à ce qu'on appela Sandys de la part de la reine qui demandait une paire de gants. Je ne pus résister au mouvement qui me poussait vers elle : j'entrai donc dans l'appartement; mais une fois là, intimidée d'une démarche qu'elle pouvait ne pas approuver, je restai sur le seuil de la porte. La reine était encore au lit et sur son séant; à côté d'elle, miss Goldsworthy sur un tabouret.

S. M., les yeux baissés, ne s'aperçut pas que j'étais là. Miss Goldsworthy, tournée de mon côté, l'en avertit à voix basse. Alors elle pencha la tête hors de ses rideaux et me demanda très-doucement : « Miss Burney, comment allez-vous? »

Profondément affectée, je courus vers elle et voulais lui répondre, mais un torrent de larmes arrêta ma voix.

Je les retrouve en ce moment, chers amis, et le nuage qu'elles répandent sur mes yeux m'empêche presque d'écrire; mais il faut pourtant que cette histoire tragique vous soit connue dans tous ses détails.

On l'aurait aisément crue morte tant ses traits immobiles avaient la pâleur du tombeau. Mais l'attendrissement est con-

Digitized by Google

tagieux; des larmes commencèrent à se montrer au bord de ses paupières, et de plus en plus émue, elle fut contrainte de s'abandonner à leur amer entraînement; toute sa volonté n'aurait pas suffi pour les arrêter, mais elle n'essaya pas, et lorsqu'elles séchèrent d'elles-mêmes, lorsque peu à peu ses sanglots eurent cessé : « Je vous remercie, miss Burney, me dit-elle; je vous dois d'avoir pleuré. C'est un grand soulagement pour moi; pendant cette horrible nuit qui vient de s'écouler, j'ai voulu mais je n'ai pu trouver des larmes. »

J'appris alors ce qui s'était passé. Au milieu de la nuit, le roi, saisi d'une appréhension soudaine, avait voulu s'assurer par lui-même que la reine n'avait pas quitté le château. Un flambeau à la main, il était venu dans sa chambre, avait ouvert les rideaux, et s'était convaincu, miss Goldsworthy ne l'ayant pas quittée, que ses volontés étaient suivies de point en point. Ceci l'avait calmé pour quelques instants; mais il était resté dans la chambre pendant une demi-heure, et la parole humaine doit désespérer de peindre les angoisses auxquelles la reine avait été livrée pendant tout le cours de cette visite nocturne. La crainte qu'elle ne se renouvelât suffisait pour la faire trembler des pieds à la tête.

En ce moment le royal malade était encore dans la chambre voisine où sir Georges Baker et le docteur Heberden veillaient avec les pages sur tous ses mouvements. Le colonel Goldsworthy se tenait à portée de paraître au premier appel. S. M. parlait sans relâche, d'une voix si faible et si enrouée qu'on n'entendait pas une seule de ses paroles; mais leur accent était toujours celui de la bienveillance la plus touchante et de la plus gracieuse bonté.

On jugeait convenable que la reine ne se levât point, de peur que son royal époux ne fût offensé si elle ne se rendait pas auprès de lui. En ce moment, au contraire, il était satisfait de la savoir au lit, occupée, croyait-il, à se soigner.

Mais quelle situation pour elle! Aussi désormais ne songeait-elle plus à me renvoyer. Elle m'ordonna au contraire de rester dans son appartement, et me permit de m'asseoir;

Digitized by Google

je ne songeai pas à refuser, tant j'étais tremblante. Lady Élisabeth vint bientôt nous rejoindre, et nous restâmes toutes trois auprès d'elle. De temps à autre elle m'enjoignait d'écouter afin de savoir ce que faisait ou disait le roi. J'obéissais de mon mieux, rapportant, sans trop altérer la vérité, tout ce qui pouvait en ce moment atténuer un peu ses inquiétudes. A peine cependant me permettais-je quelques omissions nécessaires. Rien ne saurait donner une idée de cette triste tâche, et je frémis encore à présent quand je me rappelle le son de cette voix épuisée : « J'ai mal aux nerfs, criait l'infortuné monarque; je ne suis pas malade, mais j'ai mal aux nerfs : si vous voulez savoir ce que j'ai, le voilà. Mais je vous aime tous deux beaucoup; seulement dites-moi la vérité. C'est surtout le docteur Heberden que j'aime. Jamais il ne m'a dit un mensonge. Sir Georges m'a dit un mensonge, un mensonge blanc, selon lui; mais je déteste les mensonges blancs : si vous me dites des mensonges, j'aime bien mieux qu'ils soient noirs (1). »

Telles étaient les paroles qu'il répétait sans cesse en y mêlant çà et là d'autres phrases, mais revenant toujours à celles-ci, qu'il articulait avec une expression déchirante.

. . . . . .

La reine m'a ordonné de lui apporter son livre d'heures et de lui lire le service des trépassés; c'est à peine si j'ai pu lui obéir; la voix de l'autre chambre résonnait continuellement à mes oreilles.

Au milieu de la nuit, d'après la demande de sir Georges Baker lui-même, qui, subitement indisposé, ne put suffire à sa rude tâche, on a envoyé chercher par un messager le docteur Warren. Les deux autres médecins ne veulent prendre aucun parti décisif avant d'avoir conféré avec lui, et jusqu'alors la pauvre reine restera dans une indécision forcée sur ce qui lui reste à faire. Tout le monde semble convaincu de la nécessité d'une séparation, mais personne n'ose le premier en donner le conseil.

(1) *White lie, black lie;* mensonge innocent, mensonge coupable. Nous avons voulu laisser à ces mots leur caractère puéril.

Digitized by Google

Les princesses ont envoyé demander la permission de venir chez leur mère. Fondant aussitôt en larmes, elle a déclaré qu'elle ne pouvait ni les voir ni prier avec elles tant que durerait cette terrible situation. A chaque instant le roi pouvait entrer chez elle dans des dispositions qu'il était impossible de prévoir, et néanmoins, avant d'en être officiellement requise par les médecins, elle était déterminée à ne pas sortir de chez elle. Qui pouvait dire où le délire s'arrêterait? Et cependant rien n'était préparé pour en réprimer de force les périlleuses manifestations. De tous côtés les craintes les plus vives, nulle part le courage d'anticiper sur les précautions à prendre.

Les princes ont également fait dire à S. M. qu'ils étaient à ses ordres; mais à plus forte raison refuse-t-elle de les voir. Et ce simple message l'a remplie d'un effroi qu'elle n'a pu entièrement dissimuler.

Enfin le bruit s'est répandu que le docteur Warren était arrivé. Jamais mon cœur n'avait battu d'une si vive joie; j'ai failli courir au-devant de lui pour lui souhaiter la bien-venue. Dieu sait avec quelle impatience nous attendions toutes son arrêt, et comme elle a été déçue! Il n'a pu pénétrer jusqu'au roi, qui n'a jamais voulu l'admettre en sa présence. S. M., lorsqu'on ne la contrarie pas, est on ne peut plus calme et bienveillante; mais en revanche elle ne souffre aucune résistance à ses ordres, et ne permet pas la plus légère objection. Cependant on a caché le docteur Warren dans un petit réduit d'où il pouvait entendre la voix du monarque, suivre à peu près ce qui se passait dans l'appartement et recevoir de minute en minute les renseignements qui lui étaient transmis par sir Georges Baker, concernant l'élévation du pouls, l'état de la peau, et tous les symptômes extérieurs qui pouvaient servir à l'éclairer.

Durant cet intervalle, nous comptions à chaque instant que le docteur Warren viendrait apporter à la reine le résultat de ses observations; mais nous attendîmes en vain, il ne parut pas, et n'envoya aucun message. La reine cependant demeu-

Digitized by Google

rait en proie aux plus vives anxiétés. Elle envoya un page à sir Georges Baker : il fit répondre qu'il n'avait rien à dire en son propre et privé nom. Elle fit demander M Hawkins, le chirurgien de la maison royale ; comme son collègue il s'en référa au docteur Warren.

Lady Élisabeth et miss Goldsworthy la supplièrent alors de passer dans une pièce plus éloignée, où ne parvint pas à chaque instant la voix du pauvre malade ; elle consentit seulement à se lever et à passer dans le petit cabinet de toilette où, sans quitter ses vêtements de nuit, elle attendit la décision des médecins sur ce qu'elle avait à faire.

Enfin lady Élisabeth fut informée par un des pages que le docteur Warren avait quitté son poste d'observation.

La pauvre reine, tout en larmes, se prépara dès lors à lui donner audience. Son trouble, son agitation étaient au comble.

Il ne vint pas.

La surprise fit bientôt place à l'impatience, et lady Élisabeth fut derechef envoyée aux informations.

Elle revint, et dit que le docteur Warren était parti.

« Courez ! qu'on l'arrête, qu'on le ramène ! s'écria S. M. ; il faut que je le voie, il faut que je sache au moins ce que j'ai à faire. »

L'expression déchirante de sa physionomie, tandis qu'elle donnait ces ordres, m'émut et me troubla profondément.

Confuse et ne sachant quel parti prendre, lady Élisabeth sortit de nouveau. Elle n'avait pas tout dit, car elle tenait déjà du colonel Goldsworthy que le docteur Warren et ses deux collègues, partis depuis longtemps, étaient trop loin du château pour qu'on songeât à les rappeler.

Ils s'étaient rendus auprès du prince de Galles.

Je n'ai jamais vu d'être plus profondément blessé que ne le fut la reine à cette étrange nouvelle. Il était donc vrai que désormais, — même en ce qui concernait le roi, — elle n'était plus que la seconde personne de l'état. Les pleurs séchèrent aussitôt : l'indignation vint ajouter ses tortures à celles d'une douleur trop vraie.

Digitized by Google

Un quart d'heure s'était à peine écoulé lorsque le colonel Goldsworthy envoya demander audience. La reine ne prit que le temps de jeter un manteau sur ses épaules, et ordonna qu'on l'introduisît immédiatement.

Il apportait en substance la consultation délibérée entre les trois médecins. Ils étaient d'avis : « que S. M. allât résider dans un appartement plus éloigné; car le désir de la voir contribuait à entretenir le roi dans une agitation qu'il fallait calmer à tout prix, et contre laquelle son éloignement était le meilleur remède. »

La reine se conforma strictement à l'avis qu'on lui notifiait ainsi. Nous l'aidâmes, lady Élisabeth, miss Goldsworthy et moi, dans tous les arrangements que nécessita le changement ordonné. Elle choisit un appartement situé dans le même corps de logis, mais où une seule porte donnait accès : il consistait en deux pièces, chambre à coucher et cabinet de toilette. C'était celui de la dame d'honneur, lorsque par hasard elle était de service.

Au moment d'y entrer, la pauvre reine se laissa aller encore une fois à son désespoir. « Que vais-je devenir, que vais-je devenir ? » répéta-t-elle à plusieurs reprises avec un accent déchirant qui trouva écho dans nos cœurs. Je ne saurais dire combien d'appréhensions compliquées ces simples paroles me révélèrent.

On envoya aussitôt chercher les princesses. Les trois aînées se hâtèrent d'accourir. Quelle rencontre! Ces enfants, pour ne pas ajouter à l'affliction de leur mère, s'efforçaient de cacher leur émotion, mais elle, tout à fait domptée par la douleur, sanglotait en les pressant sur sa poitrine, et les arrosait de ses larmes.

Elles passèrent toutes ensemble dans la chambre à coucher, où la reine nous permit enfin de donner quelques soins à sa toilette ; mais elle ne voulut pas quitter le long peignoir blanc qu'elle garde pendant qu'on la coiffe.

Envoyée pour chercher je ne sais quel objet qu'elle avait laissé dans l'autre appartement, j'ouvris précipitamment la

Digitized by Google

porte et faillis heurter un gentleman qui arrivait à grands pas dans le corridor.

« La reine est-elle ici? me demanda-t-il, et je reconnus alors le prince de Galles.

— Oui, répliquai-je en frissonnant à la pensée de la scène qui allait suivre; dois-je avertir S. M. que Votre Altesse royale veut être admise? »

Ma pensée était d'épargner à ma maîtresse un brusque saisissement; mais le prince n'avait nullement l'idée de paraître devant elle sans être annoncé : il se montra au contraire rempli de respect, et demeura sur le seuil de la porte, tandis que je rentrais pour prévenir S. M. Il me rappela même pour ajouter ces paroles à mon message : « Vous voudrez bien dire à la reine que je suis venu prendre ses ordres. »

Les larmes de S. M. redoublèrent lorsqu'elle apprit l'arrivée de son fils; néanmoins elle l'admit à l'instant même auprès d'elle.

Je me retirai alors; les deux autres dames passèrent dans la chambre de lady Élisabeth, qui est auprès des nouveaux appartements de la reine.

. . . . . .

Il était près de deux heures du matin quand je quittai S. M.

En traversant pour me retirer le cabinet de toilette, je trouvai miss Goldsworthy assez embarrassée d'un message que lui avait donné la reine : il était destiné à son frère, et le colonel devait se trouver dans une pièce contiguë à la chambre du roi; la pauvre jeune personne était presque déshabillée, et ne savait comment parvenir jusque-là sans rencontrer les princes, qu'elle savait errants de tous côtés. Je me chargeai volontiers de la suppléer, ce qu'elle accepta avec reconnaissance. Quant à moi, pourvu que je me rendisse utile, peu m'importaient, en vérité, les rencontres.

Lorsque j'ouvris avec précaution la porte de la chambre qui m'avait été désignée, je la vis presque entièrement remplie d'officiers et de pages, assis le long des murs sur des

Digitized by Google

chaises et des sofas, tous gardant le plus profond silence.

A cette vue mon premier mouvement fut une sorte de saisissement effrayé : il y avait quelque chose d'alarmant et de terrible à cette pensée que le pauvre roi, séparé de tous ces hommes par une seule porte, ne se doutait pas qu'ils étaient là, tapis dans le silence et l'obscurité pour veiller sur sa démence, dont on redoutait à chaque instant les effets. — Je ne distinguais personne, à l'exception des deux princes placés près d'une veilleuse, à leurs plaques de diamants qui reflétaient ses faibles rayons; mais avant de retirer la tête j'avais prononcé le nom du colonel, et M. Fairly vint me dire que, harassé de fatigue, M. Goldsworthy était allé se jeter sur son lit.

. . . . . .

Ce matin j'étais encore avec ma pauvre maîtresse lorsque le prince de Galles est entré en toute hâte dans l'appartement. Après quelques excuses sur cette arrivée inattendue, il a donné à la reine en quelques paroles énergiques le bulletin de la nuit dernière. Cette histoire était terrible et navrante. Le roi, se levant au milieu de la nuit, n'avait pas voulu souffrir qu'on l'empêchât de passer dans la chambre voisine. Il y a trouvé la nombreuse assemblée dont j'ai parlé : cet aspect inattendu l'a jeté dans un grand trouble et dans une grande consternation, et il a demandé d'une voix altérée pour quel motif tout ce monde était sur pied. Plusieurs autres propos ont suivi, et particulièrement l'éloge fréquemment répété de son cher fils Frédéric (le duc d'York), qu'il nommait tout haut son favori et son ami. « Oui, criait-il, Frédéric est mon ami ! » Et le prince était là, méconnu par son père, qui lui donnait, sans le voir, les plus vives marques de tendresse.

Sir Georges Baker se trouvait également au nombre des assistants, qui le pressaient tous de reconduire le roi dans sa chambre ; mais aux premières paroles qu'il prononça, le malade, le prenant par la main, le conduisit dans l'embrasure d'une croisée, et là il lui reprocha de n'être qu'une vieille

Digitized by Google

femme et de ne rien entendre à son indisposition purement nerveuse, disait-il.

Personne cependant, malgré les exhortations à voix basse et les gestes impératifs du prince de Galles, n'osait prendre sur soi de ramener S. M. dans sa chambre. Il se passa ainsi un temps assez considérable. Enfin ce fut M Fairly qui eut l'honneur de cette entreprise délicate : il marcha droit au monarque, et le prenant par le bras, le supplia de s'aller mettre au lit; ensuite il le tira légèrement après lui en lui disant qu'il fallait suivre ce conseil. Le malade déclara qu'il n'en ferait rien, et ajouta aigrement : « Qui êtes-vous? — Je suis M. Fairly, sire, répondit celui-ci ; Votre Majesté m'a toujours témoigné beaucoup de bonté ; je veux à mon tour vous prouver ma reconnaissance en vous ramenant dans votre lit : il y va de votre santé, de vos jours ; il faut dormir. »

Ce ton décidé fit la plus grande impression sur le roi, et dans sa surprise il se laissa conduire sans plus résister que n'aurait fait un enfant.....

A partir du 8 novembre, le prince de Galles prit nécessairement la direction de tout ce qui concernait la maison royale ; elle fut par ses ordres fermée à tous les visiteurs. Miss Burney se trouva ainsi complétement isolée, et ne voyait plus que M. Fairly ou M. de Luc. Encore leurs visites étaient-elles rares. Son récit se borne donc à des incidents trop peu importants pour trouver ici leur place. Nous les résumons en quelques mots.

Un quatrième médecin, sir Lucas Pépys, fut adjoint aux trois autres précédemment nommés : il donna d'abord de grandes espérances, et un mieux sensible confirma ses prédictions favorables ; mais cette amélioration dura peu de jours, et fut suivie d'accidents plus graves que les premiers. On décida que le roi quitterait Windsor et serait conduit à Kew. Tel était l'avis des médecins et la volonté du prince de Galles ; mais le roi avait ce séjour en aversion, et la reine, qui avait jusqu'alors aveuglément obéi aux avis des quatre doc-

Digitized by Google

teurs, était retenue cette fois par la crainte de contrarier trop vivement son époux. Ce conseil privé fit comparaître les médecins, et leur demanda sous serment d'affirmer que la translation du roi était absolument nécessaire. Le lord grand chancelier et M. Pitt durent ensuite vérifier par eux-mêmes l'état du monarque. Après leur visite le départ fut résolu, ce qui entraînait l'emploi de la force; car on pouvait prévoir que le roi ne s'éloignerait de Windsor qu'à son corps défendant. On ne parvint à l'y décider qu'en lui promettant de lui faire voir la reine, et cette espérance dont on l'avait bercé ne se réalisa point, car on ne jugea pas convenable de rapprocher les augustes époux; toute la famille royale avait précédé le monarque. Miss Burney entre dans beaucoup de détails sur l'arrangement intérieur du château de Kew; nous dirons seulement que le roi occupait le rez-de-chaussée donnant sur les jardins, où on ne lui permettait cependant pas de se promener. L'appartement placé au-dessus de celui qu'il occupait demeura sans habitant et complétement fermé, afin que le bruit des pas ne fît pas naître en lui l'idée d'y monter. On commençait à parler de la régence dans le cours du mois de décembre; et l'état du roi empirant toujours, on appela le docteur Willis, médecin de Lincoln, renommé pour le traitement des maladies intellectuelles (1). Sous cette nouvelle direction, la santé du monarque parut s'améliorer de nouveau chaque jour. Le parlement se faisait rendre compte des symptômes qu'elle offrait, et le bulletin médical exerçait comme de raison une grande influence sur les débats politiques. Le 30 janvier, les communes firent offrir à la reine une adresse de condoléance sur l'état de son royal époux; elle fut présentée par un très-petit nombre de membres, tous choisis

(1) Le docteur Francis Willis était à la fois ecclésiastique et médecin. Principalement instruit dans tout ce qui concernait le traitement des maladies mentales, il avait établi à ses frais près de Greatford, dans le Lincolnshire, un hôpital d'aliénés. Miss Burney le représente comme un homme très-riche, d'un caractère indépendant et d'une rare tranquillité d'âme. Le docteur Willis est mort en 1807.

Digitized by Google

parmi les officiers de la maison royale. Voilà pour les incidents historiques.

Quant aux détails de vie privée, miss Burney n'en donne que d'assez insignifiants, et l'on ne peut lui en savoir mauvais gré lorsqu'on réfléchit à l'état de réclusion complète auquel la condamnait le régime intérieur du palais. Sa santé finit par en être altérée, et les médecins lui ordonnèrent expressément la promenade et l'air extérieur. Un des officiers préposés à la garde des jardins de Richmond lui procura une clef qui lui en ouvrait l'entrée. Sur les remontrances de sir Lucas Pepys, elle eut aussi la permission de se promener dans les jardins de Kew, aux heures où le roi, dont la captivité se relâchait peu à peu, serait enfermé dans ses appartements. Chaque matin elle faisait demander au docteur Willis le programme des excursions royales, et réglait les siennes d'après ce renseignement officiel. Il fallait que nos lecteurs fussent au courant de ces circonstances, en elles-mêmes peu importantes, pour comprendre la scène dramatique qu'ils vont lire :

— Palais de Kew, *lundi* 2 *février* 1789. J'ai eu ce matin une des plus belles frayeurs qui aient jamais troublé ma tranquille existence.

J'avais fait demander au docteur John Willis où je pouvais me promener en toute sécurité. Sa réponse avait été que le roi devant, ce jour-là, visiter les jardins de Richmond, ceux de Kew étaient à ma disposition.

Il était convenu entre nous que si par hasard et malgré toutes nos précautions, je venais à rencontrer le roi, personne ne lui signalerait ma présence, et que je ferais tout mon possible pour m'échapper sans être vue. Un ordre général nous défend de nous présenter jamais devant S. M.

En conséquence, à l'heure dont je pouvais disposer le plus librement, je suis descendue dans les jardins, et j'en avais à peu près fait le tour avec cette allure rapide que vous me connaissez, lorsque j'aperçus tout à coup, à travers quelques arbres, deux ou trois figures humaines. Me fiant aux instructions du

Digitized by Google

docteur John, je les pris d'abord pour des ouvriers ou des jardiniers; cependant j'y regardai de mon mieux, et comme ils arrivaient à un endroit moins ombragé, je crus reconnaître dans l'un de ces promeneurs la personne même de S. M.!

Alarmée au delà de tout ce que je puis dire, je n'essayai pas de vérifier le fait; mais tournant les talons aussitôt, je pris la fuite en courant de mon mieux. Mais quelle fut ma terreur d'entendre quelqu'un qui me suivait, et en reconnaissant la voix enrouée du monarque qui m'appelait en criant : « Miss Burney! miss Burney! »

Il m'a semblé que j'allais mourir. Je ne savais pas au juste dans quel état S. M. pouvait se trouver; seulement je me rappelais les ordres qui avaient été donnés pour que chacun évitât de se trouver sur sa route; je savais aussi que la reine désapprouverait hautement toute rencontre de ce genre qu'elle n'aurait pas autorisée; je savais enfin qu'en m'échappant après que le roi m'aurait vue, je risquais, ses nerfs étant fort irrités, d'augmenter cet état d'agitation et de m'attirer son déplaisir. Néanmoins, trop épouvantée pour m'arrêter, je continuai à courir, cherchant de l'œil, parmi tous les petits labyrinthes dont le jardin est rempli, un chemin abrégé qui me conduisît aux portes.

Cependant j'entendais toujours derrière moi le retentissement précipité de la course, et la pauvre voix enrouée qui se fatiguait à m'appeler. Le bruit devenait même de plus en plus fort, car les médecins de service s'étaient mis eux-mêmes à la poursuite de leur maître, et ils lui criaient tous deux de ne pas s'échauffer ainsi sans ménagement

Bon Dieu, quelle course! je n'aurais pas fui plus vite devant une éruption du Vésuve; et en pareil cas, si la peur m'eût donné une agilité pareille à celle que j'ai déployée ce matin, je n'aurais pas senti sous mes pieds la lave brûlante, — tout au moins la chaleur des cendres. Mes pieds en touchant le sol ne m'apportaient aucune sensation distincte.

Bientôt après j'entendis des voix plus perçantes et moins agitées qui criaient : « Arrêtez! arrêtez! arrêtez! »

Digitized by Google

Pour rien au monde je n'aurais obéi; je ne savais ce qu'on voulait de moi; mais je me rappelais mes conventions avec le docteur John, et j'y restais fidèle. La frayeur aidait en ceci mes répugnances bien plus vives depuis que j'avais commencé à fuir. A quoi pouvait ne pas m'exposer en effet la colère fiévreuse du malade et son ressentiment allumé par ma première désobéissance!

Je continuai donc à courir, et d'un pas si leste que certainement aucun de ceux qui me donnaient chasse ne m'auraient attrapée, si ces mots n'étaient distinctement parvenus à mes oreilles : « Le docteur Willis vous supplie d'arrêter!

— Je ne puis! je ne puis! » répliquai-je, courant toujours. Mais la même voix reprit : « Il le faut, madame; cette course fait mal au roi. »

Alors seulement je fis halte dans un état de terreur qui ressemblait à une agonie. En me retournant je vis que les deux médecins avaient rattrapé le monarque, maintenant placé entre eux deux; à peu de distance se tenaient les trois domestiques qui escortaient toujours le docteur Willis pour lui prêter main-forte au besoin. Dès qu'ils me virent les attendre, ils ralentirent le pas, et tel était l'excès de ma frayeur que j'étais déjà remise d'une course qui en tout autre temps m'aurait laissé pour une heure au moins hors d'haleine.

A mesure qu'ils approchaient, je repris heureusement un peu de présence d'esprit, et cette idée me frappa que pour apaiser la colère causée par ma fuite, je devais montrer autant de confiance qu'elle décelait de frayeur; aussi affrontai-je le danger d'une façon tout à fait résolue; seulement je fis signe au plus proche des domestiques de venir se placer à mes côtés.

Lorsqu'ils furent à quelques pas de moi, le roi me demanda : « Pourquoi donc couriez-vous ainsi? »

Il était impossible de répondre catégoriquement à cette question. J'avisai par bonheur, — le ton assez doux de sa voix me rassurait un peu, — qu'en allant au-devant de lui j'apaiserais en grande partie ses soupçons et sa mauvaise

Digitized by Google

humeur. Cette résolution était combattue cependant par le frémissement de mes nerfs, et je compte chaque pas que je fis alors parmi mes plus grands efforts de courage personnel.

J'en fus récompensée; car en levant les yeux je trouvai sur sa physionomie la bénigne expression qu'elle prenait d'ordinaire lorsqu'il m'adressait la parole : le regard seulement était un peu égaré. Mais faites-vous une idée de ma surprise lorsque je sentis les deux mains du monarque s'appuyer sur mon épaule, et, sur mes joues, un baiser tout affectueux!...

Je ne sais comment je ne m'évanouis point lorsque je le vis ouvrir les bras. Ma première idée fut qu'il voulait m'étouffer : les Willis cependant, qui ne l'avaient jamais vu avant cette fatale maladie, n'ont pu se douter à quel point c'était là de sa part une action bizarre; leur physionomie n'a exprimé ni terreur ni étonnement; ils ont souri d'un air joyeux, imaginant peut-être que cette manière de saluer était ordinaire à leur malade.

Après tout, ce n'était que la joie bien naturelle d'un homme pour qui ma vue était un gage de délivrance prochaine, et chez qui le sentiment de l'étiquette n'avait pas survécu à tant d'autres plus essentiels.

Il me parla du plaisir qu'il avait à me voir en termes si chaleureux, et avec une telle expression de sincérité, que toute ma terreur s'évanouit bientôt. Mon étonnement en le voyant si près de sa guérison, et la joie que la sienne me causait, écartèrent bientôt tout sentiment fâcheux. Je me sentis prête à me jeter à ses pieds pour lui exprimer autant que je l'aurais pu à quel point j'étais émue.

Suivit une conversation qui me sera toujours présente. Quand il me vit rassurée, il devint de plus en plus gai, affectant de me retenir auprès de lui, tandis qu'il écartait du geste les domestiques et les Willis eux-mêmes, qui, pour lui complaire, se retirèrent à quelques pas. J'avoue qu'en ce moment je n'étais pas complétement tranquille; mais ce que j'éprouvais ne ressemblait en rien à ma frayeur primitive. Il me parla sans ordre de tout ce qui lui passa par la tête : ce qui restait

Digitized by Google

de sa maladie semblait exalter seulement son imagination, mais sans que sa raison fût positivement troublée. Il n'avait pas tout empire sur ses paroles, mais si fait bien la conscience de sa pensée et de ses jugements.

Que ne me dit-il pas! — Il semblait prendre plaisir à m'ouvrir son cœur, — à m'expliquer tous ses sentiments, — à me faire connaître toutes ses vues.

Je vous donnerai brièvement le sommaire de sa causerie; car je suis sûre que vous êtes curieux de la connaître, et il ne peut rien arriver qui rende fort importantes les paroles d'un homme aussi peu maître de lui. Le roi m'assura qu'il était tout à fait bien, aussi bien qu'il eût jamais été de sa vie; et ensuite il me demanda de mes nouvelles;—comment j'allais? —si j'étais moins tracassée?

Jugez si ces questions, et le sens qu'elles impliquaient, durent me paraître surprenants! et jugez si mon étonnement diminua quand il se mit à les expliquer! Il s'informa de la coadjutrice (1), et il ajouta en riant: « Ne vous occupez pas d'elle, ne vous laissez pas marcher sur le pied; je suis votre ami: ne vous laissez pas abattre par ses mauvais procédés! Je sais qu'elle vous a fait passer de mauvais moments, mais ne vous occupez pas d'elle. »

Complétement abasourdie par ces insinuations, je ne répondis rien, me contentant de m'incliner respectueusement lorsqu'il m'assura de son amitié.

Il ajouta presque aussitôt: « Ne pensez qu'à votre père, à votre famille; que ce soit là l'unique objet de vos préoccupations. »

Comme j'étais disposée à lui obéir en ceci!

Il me répéta tout ce que je viens d'écrire presque dans les même termes, mais il finit cette fois par quelque chose de plus sérieux. Il s'arrêta tout à coup, m'obligea de m'arrêter aussi, et posant sa main sur son cœur, il me dit lentement,

(1) Désignation ironique de Mrs. Schwellenberg.

Digitized by Google

d'une façon grave et solennelle : « Je vous protégerai, je vous le promets ; dorénavant comptez sur moi. »

Je le remerciai ; les Willis, qui semblèrent le croire un peu trop agité, s'approchèrent de nous, et lui proposèrent de me laisser continuer ma promenade : « Non, non, non, non, » cria-t-il vingt fois de suite dans autant de secondes ; et comme sa physionomie redevenait gaie, ils nous laissèrent derechef marcher de conserve.

Alors il me conta je ne sais quelle histoire de ses pages contre lesquels il s'anima singulièrement. Il en voulait surtout à M. Ernst, qu'il me dit avoir élevé lui-même. J'espère que ses idées sur ces jeunes gens ne sont que le résultat de sa maladie.

Il m'adressa ensuite quelques questions qui m'embarrassèrent fort, concernant des rapports qui lui avaient été faits depuis son indisposition ; rapports dont il soupçonnait à bon droit la fausseté, car j'aurais pu les démentir aussitôt : néanmoins il pouvait être dangereux de lui faire connaître en ce moment la vérité. J'ignorais en effet les motifs bons ou mauvais qu'on avait pu avoir de l'induire en erreur ; aussi me gardai-je bien de parler, et je fus aussi discrète que si j'avais eu de bonnes raisons pour cela. J'ai l'espoir que mon silence ne nuira à personne ; mais ce fut le moment le plus difficile de la conversation.

Immédiatement après, le roi me parla longtemps de mon cher père, et me fit mille questions sur son *Histoire de la musique*. Ceci le conduisit à un de ses sujets favoris, la vie de Handel. Il me raconta un grand nombre d'anecdotes relatives à ce musicien célèbre, et entre autres cet élan prophétique qui lui fit dire en montrant Georges III encore enfant : « Tant que vivra ce petit bonhomme, ma musique ne manquera pas de protecteurs. » Il m'autorisait, ajouta-t-il, à raconter ceci à mon père.

Il passa ensuite en revue la plupart de ses *oratorio* favoris, cherchant à retrouver les principaux thèmes, et les chœurs de

Digitized by Google

chacun d'eux; mais l'enrouement de sa voix donnait quelque chose de terrible à ses chants improvisés. Ils alarmèrent le docteur Willis, qui accourut aussitôt pour mettre fin à cette fatigue, et qui proposa de nouveau une séparation. « Non, non, non, non, s'écria encore S. M.; non, pas encore; j'ai quelque chose à lui dire auparavant. »

Le docteur Willis, qui s'efforce de se rendre toujours agréable, alors même que sa complaisance lui coûte le plus, céda pour la troisième fois.

Notre bon prince aborda tout aussitôt un sujet bien fait pour m'attrister : ce fut le souvenir de notre vieille amie Mrs. Delany. Avec quelle chaleur et quelle bonté il parlait d'elle ! « C'était mon amie, s'écria-t-il, et je la payais d'une affection bien vraie : lorsque je l'ai perdue, j'ai écrit quelque part un *memorandum* qui la concerne : je vais vous le montrer. »

Ce que disant, il tira de sa poche un portefeuille et le parcourut quelque temps, mais sans y trouver ce qu'il cherchait.

Des larmes remplissaient ses yeux; il les essuya, et ce geste éveilla de nouveau l'inquiétude du docteur Willis : « Allons, sire, lui cria-t-il, il faut rentrer, et laisser cette dame continuer sa promenade; voilà bien longtemps que vous causez; nous allons rentrer, s'il plaît à Votre Majesté.

—Non, non, cria encore le roi; j'ai quelques questions à lui faire; voilà si longtemps que je vis hors du monde : je ne sais vraiment plus rien. »

Ces paroles m'allèrent au cœur. Nous recommençâmes à marcher. Il s'informa de différentes personnes, entre autres de Mrs. Boscawen, à laquelle il s'intéressait, dit-il, parce qu'elle avait été l'amie de Mrs. Delany. Pour la même raison, il me demanda des nouvelles de M. Frédérick Montagu, dont il me dit avec bonté : « Je sais qu'il a un grand respect pour moi, bien qu'il se soit joint au vote de l'opposition. » Il passa ensuite à lord Gray de Wilton, sir Watkin Wynn, au duc de Beaufort et à quelques autres.

Puis il me dit qu'il était très-mécontent de plusieurs grands officiers de la couronne, et qu'il entendait renouveler sous

Digitized by Google

peu toute sa maison. Alors, tirant un papier de son portefeuille, il me montra la liste projetée de ses nominations.

C'était bien là certainement l'incident le plus étrange de notre causerie; le docteur John Willis, sérieusement alarmé, voulut de nouveau nous séparer. Cependant, sous prétexte qu'il avait trois mots à me dire, le roi obtint encore une fois qu'on nous laissât ensemble. Ce fut de mon père qu'il fut alors question. Le roi m'en parla sur le ton plus affectueux : c'était à lui, me dit-il, que revenait de droit le poste de maître de chapelle, induement occupé par ce pauvre Parsons, qui n'entendait rien à sa besogne : « Mais, cria-t-il, dans toute cette affaire, lord Salisbury s'est montré fort mal disposé pour le docteur Burney. Ce n'est pas la seule raison que j'aie de lui en vouloir; aussi, son nom sera effacé, et votre père remis en place, dès que je redeviendrai libre. »

Je n'entendis pas sans émotion ces derniers mots.

« Puis enfin, reprit S. M., qu'a donc obtenu votre père, après tout? Et peut-on compter pour quelque chose sa petite place à Chelsea? Fi! fi! fi! mais soyez tranquille, je prendrai soin de lui, je m'en occuperai moi-même. »

A quoi il ajouta sur-le-champ : « Pour lord Salisbury, vous pouvez voir par ce *memorandum* qu'il est déjà destitué. Beaucoup d'autres le seront également. Il faut que mon service s'améliore; et une fois maître des affaires, je gouvernerai avec un sceptre de fer! »

Ces derniers mots ne lui ressemblaient guère, et firent tressaillir les deux bons médecins. Ils n'aimaient pas à le contrarier, et d'ailleurs se plaisaient à me laisser voir combien son état était amélioré; mais cependant, le ton animé qu'il avait pris et l'extrême volubilité de sa parole commençaient à leur donner de véritables inquiétudes.

Lorsqu'il vit qu'il fallait nous séparer, il s'arrêta pour prendre congé de moi, et revenant sur ce qu'il m'avait dit de la coadjutrice : « N'ayez d'elle aucune crainte, s'écria-t-il; comptez sur moi; je serai votre ami toute ma vie! — Je vous

Digitized by Google

donne ici ma parole de me montrer toujours votre ami! » Et m'embrassant comme il avait fait en m'abordant, il me laissa m'éloigner.

Quelle scène! quelles impressions diverses! Celle qui dominait les autres était le plaisir de voir notre bon roi si bien rendu à lui-même et si peu éloigné de sa guérison.

J'allai aussitôt trouver la reine, à qui je brûlais de raconter cette entrevue en lui expliquant que je n'avais rien fait pour qu'elle eût lieu. Son étonnement fut grand, et plus grande encore la curiosité avec laquelle elle écouta les moindres détails de mon récit. Je passai sous silence les questions embarrassantes qui m'avaient été adressées, et presque tout ce qui concernait Mrs. Schwellenberg, car elle aurait pu s'en trouver blessée.

En peu d'instants, ma rencontre avec le monarque devint pour toute la maison un sujet d'inépuisables commentaires. Je fus obligée de le raconter à tous et à chacun; ce qui me coûta d'autant moins, qu'en leur faisant connaître mes pronostics favorables, je répandais autour de moi la joie la plus vive et la plus sincère.

Mardi 3. J'ai appris avec une grande satisfaction ce matin par les deux Willis, que S. M. ne s'était pas trouvée plus souffrante après notre longue conférence. . . . . .

. . . . . .

Vendredi 6. M. Fairly m'a communiqué le projet de bill relatif à l'organisation de la régence : ce titre seul m'a effrayée. On venait justement de l'imprimer, et il a pris la peine de m'en expliquer les principales dispositions.

Ma pauvre maîtresse est vivement affectée de cette mesure politique. . . . . .

. . . . . .

Mardi 10. Le roi va de mieux en mieux; et malgré quelques temps d'arrêt, donne toujours l'espoir d'une guérison très-prochaine. Les Willis sont pour nous de véritables messagers célestes, envoyés pour rendre la paix, le bonheur et la

Digitized by Google

santé aux habitants de ce misérable palais. . . . . .

. . . . . .

Samedi 14. Le roi est infiniment mieux. La patience manquera-t-elle donc au pays, et ne pourrait-on attendre quelques jours avant de résoudre cette effrayante question de la régence?

Deux des princesses royales accompagnent régulièrement leur mère, autorisée maintenant à voir tous les soirs son royal époux. L'impatience avec laquelle elles attendent que leur tour soit venu, et comptent les heures qui séparent chaque visite, est tout ce qu'on peut imaginer de plus touchant.

Ce soir, la princesse Élisabeth et la princesse Marie sont descendues dans la chambre de Mrs. Schwellenberg, où j'étais encore; et là, dans l'effusion de leur joie naïve, elles se sont mises à chanter des morceaux à deux voix pendant presque toute la soirée. Je les écoutais avec un indicible plaisir.

16 *février*. Tout va bien : le roi se prépare à recevoir sous peu le lord grand-chancelier. On doit faire à S. M. un rapport détaillé sur l'état politique du pays et sur ce qui s'est passé durant sa maladie.

Mercredi 18. J'ai eu ce matin l'un des spectacles les plus consolants qui se soient offerts à moi depuis bien longtemps. De la route où je passais en voiture, j'ai vu le roi et la reine, accompagnés par le docteur Willis, se promener en se donnant le bras dans les jardins de Richmond, tout près de la ferme. Puisse le ciel les bénir, et ne pas compromettre de nouveau la sécurité qui nous est rendue!

Jeudi 19. Douce et mémorable journée. Sur une motion du lord-chancelier, la Chambre des pairs a repoussé le projet de régence.

Huzza! huzza!

Et ce soir, pour la première fois, le roi est monté dans le salon pour y prendre le thé avec la reine et les princesses.

Mon cœur était si plein de joie et de reconnaissance, qu'à

Digitized by Google

grand'peine pouvais-je respirer. Remercions le ciel d'un si grand bienfait.

Lundi 23. J'ai revu le roi dans le cabinet de la reine. Il a souri de l'étonnement que je n'ai pu dissimuler à son aspect, et après m'avoir dit qu'il avait attendu à dessein mon arrivée : « Je suis tout à fait bien maintenant, a-t-il ajouté ; déjà, quand vous m'avez vu, j'étais à peu près rétabli ; mais je vous attrapperais aujourd'hui bien plus tôt qu'alors. » Après quoi il est sorti.

Ainsi s'est achevé le mois de février 1789. *Dieu merci !*

(*Diary and Letters of the author of* EVELINA.)

Digitized by Google

Voyages. — Moeurs.

ESQUISSES AMÉRICAINES.

Premier extrait.

PHILADELPHIE ET SA PRISON.

On va de New-York à Philadelphie par le chemin de fer, et c'est un trajet qui prend ordinairement cinq à six heures. Nous partîmes par une belle soirée. Je m'étais placé près d'une des portières de notre wagon, et je voulais admirer le coucher du soleil, lorsque je fus surpris de voir sortir comme un nuage de petites plumes des fenêtres du wagon qui précédait le nôtre. Je m'imaginais d'abord que les voyageurs s'amusaient à jeter au vent le contenu de quelque vieil oreiller; mais je vis bientôt que cette pluie n'était que trop liquide et provenait de la salive américaine : l'expectoration dans ce pays-ci est un jet d'eau continuel qui rivalise avec ceux de Versailles, ou plutôt avec les cascades du Niagara (1).

Je fis connaissance, dans cette excursion, avec un jeune, doux et modeste quaker, qui eut une singulière manière d'entrer en conversation : « Je suis, me dit-il gravement et à demi-voix, le petit-fils d'un homme qui inventa le moyen de

(1) Note du traducteur. On sait combien les Anglais ont de répugnance pour la salive : ils se cachent pour cracher comme pour émettre tout autre excrétion naturelle : nous ne saurions trouver cette délicatesse excessive.

Digitized by Google

distiller à froid l'huile de ricin. » Je me souviendrai de lui toutes les fois que j'aurai besoin d'un purgatif.

Nous entrâmes à Philadelphie assez tard dans la soirée. Avant de me coucher je mis la tête à la fenêtre, et j'aperçus de l'autre côté de la place un assez bel édifice en marbre blanc qui avait un aspect de mélancolie lugubre, un air de spectre. J'attribuai cet effet à l'influence de la nuit, et quand je me levai le lendemain matin, je m'attendais à voir les gradins du portique couverts de groupes animés; mais la porte était encore close, c'était toujours le même air de tristesse; on eût dit que ce froid et sombre édifice ne pouvait avoir d'autre visiteur que la statue du *Festin de pierre*. Je demandai ce qu'était ce monument, et ma surprise cessa : c'était le tombeau de bien des fortunes, la grande catacombe de maintes opérations financières, la mémorable BANQUE DES ÉTATS-UNIS.

La ruine de cette banque et ses fatales conséquences, me dit-on de toutes parts, avaient répandu la désolation sur Philadelphie; cette désolation durait encore; je suis témoin que Philadelphie était dans le deuil.

C'est une belle ville, mais d'une régularité désespérante. Après m'être promené une heure ou deux, je sentais que j'aurais donné tout au monde pour une rue tortueuse. Le collet de mon habit semblait s'empeser et le bord de mon chapeau s'étendre sous l'influence quakeresse; mes cheveux se retiraient et me donnaient un air de *tête ronde;* mes mains se croisaient d'elles-mêmes sur ma poitrine avec le calme de la béatitude puritaine; bref, il me prenait des envies de me fixer dans Mark-Lane, près de la halle, et d'y faire une grande fortune en spéculant sur les grains.

Philadelphie est très-abondamment pourvue d'eau claire qui l'arrose sous toutes les formes de fontaine possibles. Les réservoirs de cette eau, placés sur une hauteur près de la ville, sont à la fois un monument d'agrément et d'utilité; on y a fait un jardin parfaitement entretenu. L'homme a dit à la rivière : Tu feras là une halte, tu rempliras des bassins, et

Digitized by Google

c'est moi qui dirigerai ensuite ton eau sur toute la ville. En effet, l'eau court dans toutes les maisons et y monte à peu de frais jusqu'aux étages les plus élevés.

Philadelphie possède divers établissements publics, entre autres un excellent hôpital, — un hôpital de quakers, mais que ne borne pas à cette secte les bienfaits de son institution; — une vieille bibliothèque bien tranquille, nommée du nom de Franklin; une bourse, un hôtel des postes, etc., etc. On montre à l'hôpital un tableau de West, et ce n'est pas gratuitement; mais le produit de la recette est destiné à augmenter les ressources de la maison, il n'y a rien à dire. Ce tableau représente notre Sauveur guérissant les malades; c'est peut-être un des meilleurs tableaux du peintre. J'en ai dit assez pour le louer ou le critiquer : cela dépend du goût des lecteurs.

Dans la même salle on voit un très-beau portrait par M. Sully, artiste américain très-distingué.

Je ne séjournai pas longtemps à Philadelphie, mais je fus très-content de la société que je pus y voir. S'il fallait la caractériser d'une manière générale, je dirais que cette société est plus provinciale que celle de Boston ou de New-York; on y a quelques légères prétentions de goût et de critique qui rappellent un peu les innocentes discussions sur Shakspeare et la musique que le bon Goldsmith prête aux personnages du *Vicaire de Wakefield*. A peu de distance de Philadelphie s'élève, non achevé encore, un magnifique édifice qui sera le collége Gérard. C'est une des fondations léguées par Stephen Gérard, le riche Américain. Si l'architecte complète ce monument d'après le dessin original, ce sera le plus bel édifice des temps modernes. Mais le legs du fondateur est le sujet d'un procès, et pendant qu'on plaide pour et contre le collége, le collége est là qui attend les maçons. Il en est du reste ainsi de beaucoup d'autres grandes entreprises en Amérique, où l'on trouve plus de choses qui se feront demain que de choses faites.

Hors la ville est une grande prison appelée le Pénitentiaire

Digitized by Google

de l'Est, dirigée d'après un système particulier à l'État de Pensylvanie : c'est le système de la réclusion solitaire, réclusion stricte jusqu'à la plus extrême sévérité; les effets en sont, selon moi, cruels et blâmables.

Je n'attaque pas les intentions de ce système; je suis convaincu qu'il n'a été inventé que dans un but d'humanité et de réforme morale; mais ceux qui ont fait cette belle découverte dans le régime des prisons, et les braves gens qui en exécutent le règlement, sont dans l'erreur la plus complète. Je crois peu de personnes capables d'apprécier tout ce qu'il y a de tortures et d'angoisses dans cet épouvantable châtiment prolongé pendant des années. Plus j'y ai réfléchi, plus j'ai cherché à m'en rendre compte, plus j'ai interrogé ceux qui l'ont enduré et qui seuls peuvent en mesurer l'horreur, plus je reste convaincu que c'est un supplice que l'homme n'a pas le droit d'infliger à l'homme. Ce n'est plus le corps ici que vous bourrelez, c'est le cerveau même, cet organe mystérieux de la pensée. Parce que ses cicatrices et ses plaies affreuses ne sont pas visibles à l'œil, palpables au toucher, parce que vous n'arrachez pas à votre semblable de ces cris déchirants qui vous feraient frissonner, ne croyez pas que vous soyez des bourreaux moins barbares que ceux qui mettaient le coupable sur la roue et le chevalet. Je dénonce cette peine secrète, justement parce qu'elle ne peut appeler à son secours comme celle qui se voit au soleil. Mais si on en abrégeait la durée?... je me suis demandé encore cela. Je déclare solennellement que si j'avais en main l'autorité qui peut répondre *oui* ou *non*, je ne consentirais jamais à sanctionner la réclusion solitaire; et si j'avais eu le malheur d'y condamner une seule créature humaine, il me semble qu'il n'y aurait ni honneurs ni récompenses qui pourraient me le faire oublier, et me procurer un instant de repos dans mes promenades le jour, dans mon lit la nuit.

Je fus accompagné à cette prison par deux employés de l'établissement même. Je passai toute une journée à aller de cellule en cellule, interrogeant les prisonniers. Toute facilité

Digitized by Google

de voir et d'observer me fut accordée avec les grâces de la courtoisie la plus bénévole; rien ne me fut caché; on satisfit à toutes mes questions avec franchise et sans réserve. A mon tour, je ne peux trop louer l'ordre parfait qui règne dans la maison; je ne saurais mettre en doute les intentions excellentes de tous ceux qui appartiennent directement à l'administration.

Entre le corps du pénitentiaire et le mur extérieur il est un jardin spacieux : nous entrâmes par un guichet pratiqué dans la porte massive, et nous suivîmes le sentier tout droit jusqu'à son extrémité, qui aboutit à une large pièce d'où partent, comme les rayons d'une roue, sept longs corridors. De chaque côté de chacun de ces couloirs est une longue suite de cellules basses, avec un numéro sur chaque porte. Au-dessus est une galerie sur laquelle s'ouvrent d'autres cellules en nombre égal, mais plus étroites, parce qu'elles ne sont pas précédées d'une espèce de petit palier, ou vestibule extérieur; ce qui fait que pour que chaque habitant des deux étages ait la même mesure d'air et d'exercice, ceux de l'étage supérieur habitent chacun deux cellules communiquant l'une à l'autre.

Quand vous vous placez au point central, et que votre œil plonge tour à tour dans ces sombres passages, il y a quelque chose de très-imposant dans le repos et le calme qui vous entourent. Par moments vous distinguez bien le bruit de la navette d'un tisserand ou du tranchet d'un cordonnier solitaire; mais ce bruit, étouffé par l'épaisseur des murs et la double porte de chaque cachot, ne sert qu'à rendre le silence général plus profond et plus solennel. Quand un prisonnier est amené dans cette triste geôle, on lui met sur la tête et la face un capuchon noir, emblème du rideau qui va tomber entre lui et le monde des vivants; c'est dans ce lugubre costume qu'il est conduit à la cellule d'où il ne sortira plus que le terme de son emprisonnement ne soit expiré. Il n'entend jamais plus parler de femme ou d'enfant, de maison ou de famille, de la vie ou de la mort d'aucune créature. Il voit les employés de la prison, mais à cette exception près il ne voit

Digitized by Google

plus une figure humaine, il n'entend plus une voix humaine; c'est un homme enterré tout vivant, qu'on pourra bien exhumer après le laps des années, mais qui, en attendant, reste mort à tout, excepté aux angoisses de son esprit, à l'horreur de son désespoir.

Son nom, son crime, le terme de son supplice sont inconnus même à l'employé qui lui distribue sa ration journalière. Il y a un numéro sur sa porte; il existe un livre dont le gouverneur de la prison a une copie et l'instructeur moral une autre: dans ce livre est le sommaire de son histoire; dans ces pages seules on peut connaître l'indication de sa vie. Quoiqu'il vive dix années de suite dans la même cellule, il n'a lui-même aucun moyen de savoir jusqu'au dernier instant dans quelle partie de l'établissement est située cette cellule, quelle espèce d'hommes il a près de lui, si même il a un voisin vivant, et si on ne l'a pas recélé dans quelque coin isolé de la grande prison, où entre lui et le plus proche compagnon de son horrible solitude sont des murs, des corridors, des portes de fer.

Toutes les cellules ont doubles portes : la porte extérieure en chêne dur, et la seconde en fer; à celle-ci est pratiquée une trappe à travers laquelle on donne au prisonnier sa nourriture. Il a une Bible, une ardoise, un crayon et quelquefois aussi, mais sous certaines restrictions, quelques autres livres, du papier, de l'encre et une plume. Son rasoir, son plat à barbe, sa cuvette, sa cruche, sont suspendus à la muraille ou reluisent sur une petite tablette. Un robinet d'eau fraîche s'ouvre dans chaque cellule, et le prisonnier peut y puiser à son gré. Pendant le jour, sa couchette se replie contre le mur et lui laisse un peu plus d'espace pour travailler. Il a sous la main son métier, son établi, ou sa navette : bref, dans cette étroite enceinte, il travaille, il dort, il s'éveille et compte les saisons en vieillissant.

Le premier prisonnier que je vis était occupé à tisser. Il était là depuis six ans, et devait, je crois, y demeurer trois ans encore. Son crime consistait à avoir recélé des marchan-

Digitized by Google

dises volées; mais même après un si long emprisonnement, il niait sa culpabilité, disant qu'on l'avait condamné injustement: c'était un condamné en récidive.

Il suspendit son travail quand nous entrâmes, ôta ses lunettes et répondit à tout ce qu'on lui demandait, mais toujours après une singulière sorte d'hésitation ou de pause, avec une voix basse et pensive. Il était coiffé d'un chapeau de papier de sa façon, et ce ne fut pas sans plaisir qu'il vit qu'on le remarquait et le trouvait original. Il avait aussi très-ingénieusement fabriqué une manière d'horloge de Hollande avec toutes sortes de matériaux, et c'était sa burette à vinaigre qui faisait fonction du pendule. S'apercevant que cette mécanique m'intéressait, il la regarda lui-même avec une orgueilleuse satisfaction, en me disant qu'il songeait à la perfectionner; il espérait que le marteau et le petit morceau de cristal sur lequel il frappait ne tarderaient pas à jouer un air. Il avait encore extrait des couleurs du tissu qu'il travaillait, pour peindre quelques pauvres figures sur la muraille, une entre autres au-dessus de la porte, et qu'il appelait « la Dame du Lac. »

Il sourit de l'attention que j'accordai à toutes ces inventions par lesquelles il tâchait de se distraire; mais lorsque je fixai sur lui-même mon regard, je vis que sa lèvre tremblait, et j'aurais pu compter les battements de son cœur. C'était un homme marié. J'oublie comment cela se fit, mais lorsque l'on fit allusion à cette circonstance, il secoua la tête au mot de *femme*, se détourna et cacha son visage dans ses mains.

« Mais vous êtes résigné à présent, » dit un de mes conducteurs après une courte pause, qui lui avait donné le temps de reprendre sa première attitude.

Il répondit avec un soupir qui exprimait le plus amer désespoir : « Oh! oui; oh! oui! je suis résigné! — Et vous êtes devenu meilleur, n'est-ce pas? — Ah! je l'espère; assurément je l'espère! — Et le temps passe assez vite... — Le temps est bien long entre ces quatre murs, messieurs, » reprit-il.

Et en disant ces mots, il promena lentement, bien lente-

Digitized by Google

ment ses regards autour de lui, et dans ce mouvement ses yeux contractèrent une étrange expression, comme s'il eût cherché un souvenir impossible à trouver. Un moment après il soupira péniblement, remit ses lunettes et reprit son ouvrage.

Dans une autre cellule était un Allemand condamné pour vol à cinq années d'emprisonnement, dont les deux premières venaient d'expirer. Au moyen de couleurs procurées de la même manière que le n° 1, il avait peint à fresque avec un vrai talent ses quatre murailles et le plafond. Il s'était imaginé encore de creuser avec beaucoup d'art le petit espace de terre qu'il avait sous les pieds et d'y pratiquer au centre un petit lit qui ressemblait assez à un tombeau. Il y avait quelque chose d'extraordinaire dans le goût et l'adresse qu'on remarquait dans tout ce qu'il avait fait. Et cependant on ne saurait imaginer un air plus abattu, plus découragé, plus misérable que le sien. Non, jamais je n'ai vu un tableau plus vrai de la douleur et du désespoir. Mon cœur saignait à le contempler; mais surtout ce fut quand il eut pris à part un des employés qui m'accompagnaient et que, les larmes aux yeux, le retenant par son habit, avec ses mains tremblantes, comme s'il avait peur qu'il lui échappât, il lui demanda s'il n'avait aucun espoir de la commutation de son horrible sentence... Non, rien ne saurait être plus déchirant.

Dans une troisième cellule était un gros et robuste serrurier, au teint noir, occupé à faire des écrous et autres ouvrages de son métier; celui-là était près de l'expiration de son temps de réclusion. Il avait été non-seulement un très-adroit voleur, mais fameux par son audace et le nombre de ses condamnations; il nous fit une longue histoire de ses prouesses: ce récit l'amusait; il racontait, comme un narrateur d'anecdotes, qu'il avait ici volé des couverts d'argent, et là des lunettes du même métal: il s'applaudissait surtout de son talent à guetter ses victimes et à ne plus perdre de vue un butin une fois qu'il avait fixé l'œil sur l'objet de sa convoitise. Tout en se vantant du passé, ce drôle-là, franc hypocrite, ne laissa pas de nous déclarer qu'il Denis-

Digitized by Google

sait le jour où il était entré dans la prison : à le croire, il en sortirait corrigé, et il s'était bien promis de ne plus commettre un vol de sa vie.

On me montra un prisonnier à qui on permettait, par une faveur spéciale, d'élever des lapins. Comme sa cellule exhalait en conséquence un parfum un peu trop musqué, on se contenta de le faire venir sur le seuil de sa porte. Il y consentit et fit voir son visage hagard, en faisant une ombre de sa main à ses yeux éblouis de la clarté inaccoutumée à laquelle il était convié. Ce fut pour moi une apparition que cette figure blême, étiolée, qui semblait réellement sortir d'une tombe. Il avait dans son sein un lapin blanc : lorsque la petite bête déposée à terre battit en retraite et que son maître se glissa lui-même après elle timidement dans sa cellule, je me demandai quel était le plus noble animal des deux, l'homme ou le lapin.

Nous visitâmes ensuite un voleur, un Anglais, qui commençait seulement depuis peu de jours une réclusion de sept ans, un vaurien au front déprimé, aux lèvres minces, au teint pâle, pour qui des visiteurs n'avaient encore que peu d'attrait, un homme capable de tout, et qui m'eût volontiers poignardé avec son tranchet de savetier, si ce n'eût été le risque d'encourir une aggravation de peine. Nous entrâmes aussi dans la cellule d'un second Allemand écroué depuis la veille et qui, étendu sur son lit, se leva en sursaut à notre approche en nous demandant du travail. Je vis un poëte qui après avoir fait deux journées d'ouvrage en vingt-quatre heures, une pour lui, une autre pour la prison, trouvait le temps d'écrire des vers sur la mer et les vaisseaux (il était marin de son état), sur le jus enivrant de la grappe et les douceurs de l'amitié ! Enfin j'en vis beaucoup ; les uns rougissaient en apercevant leurs visiteurs, d'autres devenaient très-pâles. Deux ou trois avaient auprès d'eux des infirmières prisonnières parce qu'ils étaient malades, et un vieux nègre bien gras à qui on avait amputé la jambe dans la prison, était soigné par un savant chirurgien, captif lui-même comme son

Digitized by Google

blessé. Assis sur l'escalier et occupé à je ne sais plus quoi, était un joli enfant de couleur. « N'y a-t-il donc pas à Philadelphie une maison de refuge pour les jeunes délinquants? » demandai-je : « Il y en a une, me répondit-on, mais seulement pour les enfants blancs. » Noble aristocratie dans le crime!

Il y avait un matelot prisonnier depuis plus de onze ans, et qui devait sortir dans peu de mois. Onze années de réclusion solitaire!

« Je vous félicite d'être bientôt libre, lui dis-je. — Que répondit-il? — Rien. — Qu'a-t-il à regarder ses mains, à déchiqueter sa peau autour de ses ongles, et puis à fixer les yeux par moments sur les froides murailles qui ont vu blanchir ses cheveux? — C'est son caprice, me dit un de mes cicerones.

— Mais ne vous regarde-t-il jamais en face? Est-ce tous les jours qu'il émiette ainsi la peau de ses doigts? — C'est son caprice, rien de plus. »

C'est aussi son caprice de dire qu'il ne songe guère à sortir de la prison; qu'il n'est nullement enchanté de voir approcher sa délivrance; qu'il l'avait bien désirée autrefois, mais qu'il y a longtemps, et qu'il n'a plus de souci pour rien. Si c'est son caprice d'être un homme misérable, désolé, anéanti, Dieu m'est témoin qu'il peut satisfaire amplement ce bizarre caprice.

Je vis, dans trois cellules contiguës, trois jeunes femmes convaincues toutes les trois d'avoir voulu voler celui qui les avait dénoncées à la justice. Dans la solitude et le silence de leur captivité, elles étaient devenues tout à fait belles. Elles avaient l'air triste, très-triste, et elles m'auraient facilement arraché des larmes de compassion, mais sans m'inspirer la même espèce de sympathie que les prisonniers de l'autre sexe. L'une était une jeune fille qui n'avait pas encore vingt ans. Sa cellule, blanche comme neige, était décorée du travail d'un des prisonniers qui l'avaient précédée. Le soleil y pénétrait par une petite ouverture du plafond, d'où l'on apercevait un coin du ciel azuré. Elle avait l'air calme et repentant. Elle se disait elle-même résignée, et je fus tenté de la croire. Mais

Digitized by Google

un de mes compagnons ayant ajouté : « Finalement, vous êtes heureuse? » à ce mot, elle faisait évidemment un effort, un effort pénible comme pour répondre *oui*, lorsque, levant les yeux et apercevant ce petit coin du ciel qui lui rappela l'air libre, elle fondit en larmes et dit : « Je tâche de l'être! je ne me plains pas..... cependant il est bien naturel que je désire de temps en temps sortir de cette cellule : je ne puis m'empêcher de le désirer. » Et elle se mit à sangloter, la pauvre fille.

Bref, je visitai toutes les cellules, et je n'ai oublié aucune des figures que je vis, aucune des paroles que j'entendis; tous les incidents que je remarquai sont présents à mon imagination. Toutefois, que le lecteur me permette d'écarter ces images pénibles pour citer l'épisode moins triste d'une autre visite que je fis dans une prison dirigée sur le même plan à Pitsburgh

Après avoir tout vu là comme au pénitentiaire de Philadelphie, je demandai au gouverneur s'il n'avait pas parmi ses prisonniers un individu qui devait être bientôt rendu à la liberté. Il en avait un qui justement devait sortir le lendemain, mais qui n'avait été prisonnier que deux ans.

Deux ans! — je repassai dans ma mémoire deux années de ma propre vie, — deux années de liberté, heureuses, écoulées rapidement au milieu de l'aisance et des agréments de la fortune, — et je me figurai quel vide elles feraient dans mon bonheur, ces deux mêmes années, combien elles seraient longues, passées dans une captivité solitaire! J'ai devant les yeux la figure de cet homme qui allait être relâché le lendemain. Cette figure-là, dans son expression de bonheur, me fit peut-être plus d'impression encore que les autres dans leur expression de misère. Comme il était facile et naturel à ce détenu de dire que le système était un excellent système, et qu'à tout prendre, le temps passait vite dans le pénitentiaire, que, lorsqu'un homme comprenait enfin qu'il avait violé la loi et devait en être puni, il se résignait, etc., etc.

La porte de la cellule venait de se refermer sur lui, lon-

Digitized by Google

qu'il rappela mon conducteur, qui alla lui parler et revint me rejoindre dans le corridor. « Qu'avait-il donc à vous dire? demandai-je.

— Ah! qu'il avait peur que les semelles de ses bottes ne fussent plus bonnes, tant elles étaient usées lorsqu'il les avait quittées pour prendre la chaussure de la maison, et qu'il me serait très-obligé si je les lui faisais raccommoder pour demain. »

Ces bottes, il y avait deux ans qu'on les lui avait ôtées.

Je saisis cette occasion pour m'informer de ce que faisaient ordinairement les détenus immédiatement après leur libération. « Ils doivent bien trembler en sortant, disais-je.

— Eh! mais non, me fut-il répondu; ce n'est pas un tremblement, mais un frisson, et comme une révolution complète du système nerveux. Ils ne peuvent signer leur nom sur le registre; quelquefois ils ne peuvent même tenir la plume; on dirait qu'ils ne savent plus ce qu'ils font ni où ils sont, et quelquefois ils s'asseyent et puis se relèvent vingt fois dans une minute. Cela a lieu dans le bureau où l'on les ramène avec le capuchon sur la tête, comme lorsqu'ils ont été conduits à leur cellule. Dès qu'ils ont franchi la porte, ils s'arrêtent, regardent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, ne sachant quelle direction prendre : quelquefois ils vacillent et chancellent comme s'ils étaient ivres, et quelquefois ils sont forcés de s'appuyer sur la barrière, tant ils se sentent faibles; mais ils finissent par s'éloigner et disparaître.

Revenons au pénitentiaire de Philadelphie.

En parcourant ces cellules solitaires, et en examinant les physionomies de ceux qui y étaient détenus, je cherchai à me figurer quelles étaient les pensées et les sensations naturelles à leur position. Je me représentai un prisonnier à qui on enlève le capuchon qui lui couvre la tête pour la dernière fois, et qui repasse sa longue et monotone existence de dix ou douze années.

D'abord cet homme est étourdi; son emprisonnement n'est plus qu'une vision hideuse, lorsque sa vie précédente rede-

Digitized by Google

vient la réalité. — Il se jette sur son lit, et y reste abandonné au désespoir. Par degrés, l'insupportable solitude et le désolant silence qui l'entourent le tirent de sa stupeur. La première fois qu'on ouvre la trappe de sa porte de fer, il supplie humblement qu'on lui donne du travail : « Donnez-moi quelque chose à faire, ou je deviendrai fou. »

Il obtient de l'ouvrage, mais il ne peut encore travailler que par accès. Une réflexion affreuse vient à tous moments l'interrompre; c'est l'involontaire calcul du nombre d'années qu'il lui faudra passer dans ce cercueil de pierre. Tout à coup ce calcul pèse sur sa pensée comme une masse brûlante sous laquelle il étouffe. Il se dresse en sursaut, il va et vient dans l'étroite cellule, étendant les deux mains qui touchent les murailles, et les croisant aussitôt sur sa tête, il croit entendre une voix secrète qui lui conseille de se briser le crâne.

Il se recouche enfin sur son grabat, et y reste à se désoler. Soudain encore il se relève en sursaut, se demandant s'il est bien seul, s'il n'a pas au moins de voisin; et il écoute, mais en vain, son oreille n'interrogeant que le silence.

Mais non; quoiqu'il n'entende rien, d'autres prisonniers sont sous le même toit, car il se souvient qu'on lui a décrit autrefois la prison, alors qu'il ne pensait guère y venir un jour. On lui a raconté que les cellules étaient construites de manière que les détenus ne pouvaient être entendus les uns des autres, quoique chacun pût l'être des geôliers. Où est son plus proche voisin? A droite ou à gauche? Ou bien est-il entre deux? Ces voisins sont-ils assis en ce moment, ou debout? lui faisant face ou lui tournant le dos? Comment sont-ils habillés? Sont-ils là depuis longtemps? Sont-ils beaucoup affaiblis, usés par l'effet de leur réclusion? Sont-ils pâles, blêmes, ayant l'air de spectres? Pensent-ils, eux aussi, à leur voisin?

Osant à peine respirer, écoutant sa propre pensée, il évoque un compagnon de captivité qui lui tourne le dos dans la cellule voisine, et qui en parcourt l'enceinte en long et en large. Il n'a aucune idée du visage de cet autre, mais il est certain qu'il y a là un autre homme qui marche les épaules

Digitized by Google

voûtées. Dans la cellule du côté opposé, il place une autre figure dont il ne peut pas voir non plus la face. Tous les jours, et souvent dans les insomnies de ses nuits, il pense à ces deux hommes, il y pense jusqu'à ce qu'il en ait presque le vertige. Il ne les change jamais, il voit toujours les deux mêmes, — le vieillard à droite, le jeune homme à gauche, — et leurs visages cachés ajoutent à ses tortures; ils sont pour lui voilés d'un mystère qui le fait frémir.

Les jours succèdent aux jours.... les jours, qu'il personnifie aussi, avec leur pas solennel et lent comme celui des pleureuses qu'on loue pour un cortége de deuil. Il commence à sentir que les murailles nues de sa cellule ont en elles quelque chose de terrible; que leur couleur blanche est horrible; que leur surface polie lui glace le sang; qu'il y a un coin odieux qui le persécute. Chaque matin, en se réveillant, il se cache la tête sous sa couverture et frissonne en croyant que le plafond a des yeux pour le voir. La lumière bénie du jour elle-même se glisse jusqu'à lui comme un fantôme à la tête hideuse, plongeant son ironique regard à travers le trou percé pour servir de fenêtre à sa prison.

Lentement, mais sûrement, les terreurs de cet odieux coin grossissent et se multiplient; elles l'obsèdent continuellement; elles envahissent son repos; elles rendent ses songes affreux, ses nuits pleines d'épouvante. D'abord il n'avait eu qu'une étrange antipathie pour ce coin-là, parce qu'il lui paraissait produire dans son cerveau un vide correspondant, étrange sensation qui lui infligeait d'atroces tortures; il commença ensuite à en avoir peur; puis il se prit à en rêver et à entendre des voix qui le lui indiquaient sans cesse. Enfin ce lui fut insupportable de le regarder. A présent, chaque nuit, l'obscurité engendre là un spectre, une ombre, quelque chose de silencieux, d'effrayant, qui s'y cache et s'y fait voir, mais qu'il ne saurait décrire, oiseau, animal, nain, géant, masque difforme.

Il existe un petit vestibule à sa cellule : quelquefois il n'osera pas y entrer; quelquefois, quand il y sera, il n'osera plus

Digitized by Google

repasser dans sa cellule. La nuit vient; c'est alors le fantôme du coin qui reparaît. Une fois (une seule fois, dans le désespoir de la peur), il osa se placer lui-même dans ce coin fatal et en chasser le fantôme; mais celui-ci se réfugia sur sa couchette et y resta jusqu'au lendemain. Au crépuscule et toujours à la même heure, une voix l'appelle par son nom; vient la nuit, la nuit complète, et c'est son métier à tisser ou sa navette qui commence à s'animer. Quoi! cet instrument, sa seule consolation, son ami, lui aussi il se transforme, il lui fait peur et le guette d'un air sinistre jusqu'au matin!

Finalement, peu à peu, une à une, ces images le quittent, revenant quelquefois, inattendues, mais à de plus longs intervalles et moins horribles. Le prisonnier a reçu la visite d'une homme qui lui a parlé religion; il a lu sa Bible, il a écrit une prière sur son ardoise et l'a suspendue à la muraille comme une sorte de protection assurée et une pensée du ciel qui adoucira sa solitude. Il rêve maintenant de ses enfants ou de sa femme... mais il est sûr qu'ils sont morts ou qu'ils l'ont abandonné. Il répand facilement des larmes, il est soumis, humble et abattu. De temps en temps revient son ancienne angoisse; peu de chose suffit pour la réveiller, le son le plus familier, le parfum d'une fleur qui s'est égarée dans l'air jusqu'à lui; mais cette angoisse ne dure plus si longtemps, car le monde extérieur est devenu sa vision et cette vie solitaire la réalité.

Si le temps de son emprisonnement est court, — je veux dire comparativement, car il ne saurait jamais être court, — si le terme approche... le dernier semestre est peut-être le pire de tous; car c'est alors qu'il se dit que sa prison peut être incendiée et qu'il serait enseveli sous ses ruines brûlantes, ou qu'il est destiné à mourir avant d'être libre, ou que quelque nouvelle accusation, quelque erreur de la justice prolongera sa captivité, ou enfin que quelque funeste incident, n'importe lequel, s'opposera à sa libération définitive. Et cela est naturel, et c'est ce qu'il est impossible à la raison de réfuter, parce qu'après avoir été retranché longtemps de

Digitized by Google

la vie humaine, après avoir tant souffert dans son isolement, tout lui paraît probable, tout, excepté son retour à l'existence commune et à la société de ses semblables.

Mais si son emprisonnement a été très-long, la perspective de sa délivrance l'étourdit et le frappe de confusion. Son cœur brisé pourra bien battre un moment à cette idée du monde extérieur, à l'idée de ce qui s'y est passé, par rapport à lui, depuis tant d'années, mais c'est là tout. La porte de sa cellule est restée trop longtemps fermée sur toutes ses espérances et toutes ses craintes : mieux aurait valu pour lui, se dit-il, qu'on le pendît que de le condamner à cette interminable épreuve pour le renvoyer parmi les hommes, quand il n'y a plus rien de commun entre les hommes et lui (1).

Sur le visage hagard de tous les prisonniers que je vis dans ces pénitentiaires, je remarquai une même expression. Je ne sais à quoi la comparer. J'y trouvais quelque chose de cette attention forcée qu'on voit sur les visages des sourds et des aveugles, mêlée à une sorte d'horreur, comme s'ils avaient tous été secrètement terrifiés. Dans toutes les petites chambres où j'entrai, à toutes les grilles à travers lesquelles je regardai, il me sembla voir la même physionomie effrayante. Elle s'est fixée dans ma mémoire avec la fascination d'un de ces portraits qui vous suivent partout. Faites passer en revue devant moi une centaine d'hommes, dont un seul sortira de ces pénitentiaires, je suis certain de le reconnaître tout de suite.

J'ai dit que quant aux femmes, l'emprisonnement cellulaire a pour résultat d'adoucir et d'épurer leur expression. Est-ce l'effet de leur meilleure nature qui se perfectionne encore dans la solitude? est-ce parce que ce sont des créa-

(1) Note du directeur. Cette esquisse psychologique est un de ces passages qui distinguent M. Charles Dickens des romanciers ordinaires; il est peut être curieux de la rapprocher de la scène de la prison dans les fragments remarquables de *Barnabé Rudge* que nous avons publiés sous le titre de *la Cloche du tocsin* (voir la *Revue Britannique* d'octobre, novembre, décembre 1841).

Digitized by Google

tures naturellement plus douces, plus patientes, plus faites à la souffrance? Je ne sais, mais cela est ainsi. Cependant, selon moi, pour elles aussi ce châtiment est tout aussi cruel, tout aussi injuste que pour les hommes.

Ma conviction intime est qu'indépendamment de la torture morale,— torture qui est si épouvantable que l'imagination ne saurait jamais atteindre à la réalité, — l'emprisonnement solitaire jette l'âme dans un état morbide qui la rend incapable désormais de subir le rude contact et l'activité du monde. Oui, je maintiendrai mon opinion : ceux qui ont été soumis à cette peine *doivent* rentrer dans la société moralement énervés et malades. Il est plusieurs exemples d'hommes qui, par leur propre choix ou par suite d'une condamnation, ont vécu dans une solitude parfaite, mais je ne m'en rappelle aucun, même dans l'histoire des philosophes et des intelligences vigoureuses, qui ne nous démontre que cette solitude rigoureuse produit toujours quelque désordre dans les idées ou quelque sombre hallucination. Combien de fantômes monstrueux qui, conçus dans le doute et le désespoir, enfantés et nourris dans la solitude, se sont ensuite montrés à la terre pour jeter une partie de leur difformité sur la *création* et assombrir la face du ciel!

Les suicides sont rares parmi les prisonniers : ils y sont même à peu près inconnus; mais aucun argument en faveur du système ne saurait être raisonnablement déduit de cette circonstance, quoiqu'on l'ait souvent fait valoir. Tous ceux qui ont étudié les maladies de l'âme savent parfaitement qu'elles peuvent causer l'excès de l'abattement et du désespoir, que le malheur peut changer tout un caractère et détruire toute son énergie sans pousser le malheureux jusqu'à se détruire. Cela se voit souvent.

L'emprisonnement solitaire allanguit les organes des sens et mine peu à peu toutes les forces du corps; voilà ce qu'il y a de certain. Je fis remarquer à ceux qui m'accompagnaient dans ce même pénitentiaire de Philadelphie que les criminels détenus depuis longtemps devenaient sourds. Accoutumés à

Digitized by Google

voir tous les jours ces misérables, ils furent très-surpris de ma remarque et la trouvèrent tout à fait mal fondée. Cependant, ayant choisi eux-mêmes un prisonnier pour me démontrer l'erreur de mon impression, ils furent obligés de convenir qu'il y avait bien quelque chose de vrai, lorsque ce prisonnier, qui, certes, n'était pas d'accord avec moi, nous dit, d'un air de bonne foi irrésistible, qu'il ne savait comment cela se faisait, mais qu'il se sentait devenir dur d'oreille.

Je le répète donc, cet emprisonnement solitaire est une peine singulièrement injuste; et c'est sans contredit l'homme le moins criminel qu'elle affecte le plus. Comme moyen de réformation, je ne le crois nullement supérieur à cet autre système qui permet aux détenus de travailler en commun, mais sans pouvoir communiquer ensemble. On me cita des exemples, mais il n'est aucun de ces prisonniers qu'on m'assura être sortis corrigés du pénitentiaire, qui ne se fût également amendé par la simple réclusion silencieuse. Quant aux criminels endurcis, tels que le voleur nègre et le voleur anglais, les plus enthousiastes partisans de l'emprisonnement cellulaire n'espèrent guère leur conversion.

Il me semble que s'il est un argument qui peut suffire contre ce système, c'est l'objection que jamais rien de bon ou d'honnête ne sortira d'une solitude si peu naturelle, sous l'influence de laquelle un chien ou l'animal le plus intelligent de la création finirait par se désespérer et épuiser les forces de sa vie. Mais quand on pense, de plus, combien ce châtiment est cruel et sévère, combien d'inconvénients déplorables, que je ne saurais même indiquer ici, parlent contre la vie solitaire, quand surtout il ne s'agit pas de choisir entre ce système et un autre mauvais ou inconnu, mais entre ce système et un autre que chacun s'accorde à trouver excellent, comment ne pas abandonner celui qui promet si peu de bien et peut produire tant de mal?

Je vais terminer ce chapitre par une anecdote curieuse qui me fut racontée dans cette visite au pénitentiaire de Phila-

Digitized by Google

delphie, et qui, non-seulement tient au sujet, mais encore a le mérite d'y faire un peu diversion.

A l'une des assemblées périodiques des inspecteurs de cette prison, un ouvrier de Philadelphie se présenta devant le comité, implorant comme une faveur d'être logé dans une cellule. Quand on lui demanda le motif d'une si étrange pétition, il répondit qu'il avait un irrésistible penchant à l'ivrognerie et s'y livrait constamment au risque de se perdre; ne se sentant aucun courage pour combattre ce vice, il voulait se mettre à l'abri de la tentation. On lui fit observer que le pénitentiaire n'était destiné qu'aux criminels jugés et condamnés par la loi; on lui conseilla de lutter contre lui-même, on lui donna enfin toutes sortes de bonnes raisons et de bons conseils, sur quoi il se retira très-peu satisfait de l'accueil fait à sa pétition extravagante.

Il revint, fut renvoyé encore et revint une troisième fois, puis une quatrième; bref, il se montra si sincère et si importun, que le comité finit par se consulter: « Certainement, dit un des inspecteurs, voilà un drôle que l'ivrognerie amènera ici malgré nous, si nous ne l'admettons pas de bonne grâce: ne vaut-il pas mieux l'enfermer? il sera bientôt dégoûté de notre régime et nous serons débarrassés de lui. » On lui fit donc signer un acte par lequel il s'interdisait de jamais poursuivre les inspecteurs devant la justice pour détention arbitraire: il déclara dans cette pièce qu'il entrait dans la prison par goût et par choix. On lui dit bien que l'employé aurait ordre de le relâcher à toute heure du jour ou de la nuit quand il frapperait à sa porte pour faire connaître qu'il en avait assez; mais on ajouta que si une fois il sortait il ne serait plus admis. Tout étant convenu, notre ouvrier fut conduit en prison et installé dans une cellule.

Dans cette cellule, cet homme trop faible pour voir un verre de liqueur sur sa table sans le vider,—dans cette cellule solitaire, — il demeura environ deux ans, travaillant de son métier de cordonnier. A l'expiration de ce terme, sa santé

Digitized by Google

déclina, et le chirurgien recommanda qu'on le fît bêcher quelquefois au grand air dans le jardin : l'ordonnance ne lui fit aucune peine, et cette nouvelle occupation lui rendit toute sa gaieté.

Un jour qu'il labourait gaiement une plate-bande, il s'aperçut en levant la tête que le guichet de la porte extérieure était ouvert ; il vit au delà le sillon bien connu de la route poudreuse et les champs brûlés du soleil. A cette vue son instinct de prisonnier fut le plus fort : il jeta tout à coup sa bêche, se sauva de toute la vitesse de ses jambes et l'on ne le revit plus.

(*Boz-American notes* (1).)

(1) Note du directeur. Nous nous proposons de donner encore un extrait de cet ouvrage, qui a été réimprimé dans la collection anglaise de M. Baudry, un vol. Prix : 5 fr.

On trouvera un article sur le régime pénitentiaire des États-Unis dans la *Revue Britannique*, Ire série, tome XXIX, page 129.

Digitized by Google

Londres Ancien et Moderne.

§ I.

LA DOUANE.

C'est par la Tamise que l'étranger devrait entrer à Londres. La largeur de ce beau fleuve, les navires qui couvrent ses eaux de leurs masses sombres; la vapeur épaisse au travers de laquelle on devine les lignes des fabriques gigantesques qui bordent tristement ses rivages : tout n'annonce-t-il pas une grandeur sérieuse, une grave et solennelle magnificence? Je le demande à celui que la vapeur transporte de l'Elbe ou du Rhin, de Boulogne, de Calais ou du Havre, en passant devant la tour de Londres jusqu'à la Douane. Avant l'invention des bâtiments à vapeur, le voyageur venant du continent débarquait ordinairement à Harwich ou à Douvres, et la première page de son journal pouvait être consacrée à louer l'excellence des chevaux, le luxe, l'entretien des voitures publiques, des chemins, la rapidité avec laquelle on voyage en Angleterre, l'aspect riant des paysages anglais, l'air de prospérité des villages, l'élégance des chaumières et le bien-être qui semble régner dans toutes les localités qu'il avait parcourues avant d'apercevoir ce grand marché des peuples, qu'on appelle Londres. Mais à présent l'étranger est jeté d'un seul bond dans le tourbillon de la capitale, sans la préparation graduelle d'un voyage de plus de soixante-dix milles.

Le quai spacieux et bien sablé qui borde la façade de la

Digitized by Google

Douane, est le seul qu'offre le port de Londres, sauf un petit bout de quai devant la tour. Quoique peu visité par les dandys et les dames à la mode, qui cherchent leur bonheur dans l'admiration réciproque qu'ils excitent sous les frais ombrages du jardin de Kinsington et des parcs, ce lieu promet des jouissances réelles. Là, les rayons d'un beau soleil d'hiver paraissent moins faibles et réchauffent le convalescent, qui y trouve un abri contre les vents du nord. Une belle journée passée en partie sur ce quai offre le tableau le plus vivant et le plus pittoresque.

A l'extrémité occidentale du quai se trouve *Billingsgate*, ce grand marché aux poissons de la métropole, avec son petit dock pour la flottille des pêcheurs. Ces pêcheurs arrivent successivement tant que la marée les sert, et viennent placer leurs embarcations dans le bassin. La forme de ces embarcations varie autant que leurs cargaisons. Celles qui se pressent sont probablement chargées de maquereaux : elles font bien de profiter de la marée; car du moment de leur entrée dans le port dépend le prix avantageux ou désavantageux de la vente. Si la marée ne leur est pas favorable, la vapeur les prend à la remorque. Quelques barques sont de très-petite dimension, et là vous trouvez, en général, un patron qui sait de bonne heure utiliser sa famille. Deux garçons souvent en bas âge lui servent d'aides, tandis que sa femme et le reste des enfants s'occupent sous son toit à sécher et à raccommoder les filets. — Les barques dont la cargaison a été vendue se préparent à partir. Leurs voiles se déploient; au moment favorable, on les voit descendre la rivière dans un ordre successif, et disparaître promptement à la vue.

Un peu à l'ouest de Billingsgate sont les embarcadères des bateaux à vapeur allant à Greenwich, Woolwich, Gravesend, etc. L'arrivée et le départ de ces bateaux ne discontinuent pas. A leur passage devant la Douane, des accords harmonieux viennent frapper l'oreille : chaque bateau emmène à son bord trois ou quatre musiciens chargés d'égayer la traversée des nombreux passagers. D'un autre côté, l'on distingue des alléges

Digitized by Google

chargés de charbons et de toutes sortes de marchandises qui, dans leurs trajets les plus longs, ne vont que du Pool (endroit où arrivent les vaisseaux lourdement chargés) jusqu'aux ponts de Londres.

La navigation intérieure, celle des canaux, envoie aussi dans la Tamise ses larges bateaux qui contribuent à animer cette scène si vivante; puis arrivent de petits sloops employés l'été au cabotage, mais qui, n'osant l'hiver s'aventurer sur la mer, desservent aussi les canaux de l'intérieur. Plus loin, de légers esquifs sillonnent le fleuve et descendent leurs passagers aux escaliers de la rivière. Ils passent et repassent avec les promeneurs qui aiment à visiter la Tamise. A droite, le magnifique pont de Londres, avec ses nobles arches, vous montre sa foule de passants à pied, en équipages, en omnibus, en fiacres, en cabriolets, en charrettes, et en baquets. Le flux et reflux de la rivière, celui de la foule qui va, vient et s'écoule comme la vie, occasionnent une rumeur qui nous laisse à peine le loisir de nous apercevoir que nous sommes l'un des acteurs de ce grand drame, et que notre existence glisse et s'échappe comme les eaux du fleuve vers l'Océan.

Mais voyez ce pyroscaphe soulevant l'onde qui mugit autour de lui sous l'impétuosité de sa marche : son pont est couvert d'étrangers, peut-être de proscrits et de touristes anglais, qui ont passé les uns sept jours, les autres sept mois, ou même sept ans, sur le continent. C'est un spectacle curieux que celui des individus qui sont successivement débarqués de ce bâtiment à vapeur aux escaliers de la Douane. Que de sensations différentes doit exciter le premier contact du sol britannique sur les joyeux enfants de la France, sur l'impressionnable Italien, sur le flegmatique Allemand! Mais Londres, cette ville-monde, les acceptera tous, s'ils possèdent des talents, une aptitude, une spécialité. Le magasin des bagages des pyroscaphes est une des grandes divisions de l'hôtel des Douanes à Londres; le nombre toujours croissant des passagers entre ce port et le continent a rendu cette division indispensable, afin d'accélérer le payement des droits, ce qui a lieu

Digitized by Google

avec la plus grande promptitude possible. Les articles frappés de droits sont principalement les livres, la porcelaine, les instruments de musique, les modes, l'eau de Cologne, les gravures et les souliers venant de France, de Hollande et de Hambourg. Le droit perçu annuellement sur les bagages des passagers s'élève à environ 4,000 £ (100,000 fr.) Les commissaires de la douane ont donné des instructions libérales et indulgentes à l'égard des voyageurs : le même esprit préside à leur exécution.

Il paraît que toutes les nations occidentales ont hérité des Romains de l'usage de prélever certaines taxes sur les arrivages et sur l'expédition des marchandises dans un port de mer. Ces prélèvements venaient en aide aux souverains, amélioraient leurs revenus et les intéressaient à encourager le commerce. Le chroniqueur *Stow* fait observer que les négociants et les marchands ne sont pas seulement faits pour s'enrichir et enrichir le pays, mais qu'aussi *ils ont une bonne toison que le prince peut tondre lorsqu'il le trouve bon.* C'est par égard pour cette riche toison qu'en quelque sorte les intérêts des deux parties étaient identiques. D'après une lettre de Charlemagne écrite à Offa, roi des Merciens, il paraît que les Anglais qui faisaient le voyage de Rome portaient souvent le bourdon et la besace pour entrer en fraude des objets d'or et d'argent, parce qu'ils étaient, comme pèlerins, exempts de payer des droits. Charlemagne désirait que les véritables pèlerins pussent voyager en paix sans aucun désagrément, mais il voulait aussi que ceux qui voyageaient moins dans un but religieux qu'afin de se procurer du gain, fussent contraints de payer les droits là où des droits étaient exigibles.

Un peu plus d'un siècle après, Ethelred II (A. D. 978-1016) tint conseil à Wantage, dans le Berkshire, pour fixer un droit de péage sur les bâtiments et marchandises arrivant à Billingsgate, qui était alors, à ce qu'il paraît, le principal lieu de débarquement à Londres. Il fut stipulé que tout petit bateau payerait un demi-penny (5 c.) ; tout grand bateau à voiles un penny (10 c.), chaque navire, quatre pence (40 c.) ; qu'un bâ-

Digitized by Google

timent chargé de bois payerait une pièce de bois, et que les bateaux chargés de poisson payeraient un half penny ou un penny, selon leur tonnage.

Après la conquête par Guillaume de Normandie, des droits de douane furent perçus, non-seulement par le roi, aux ports extérieurs, mais aussi par le seigneur sous la protection duquel la ville se trouvait.

Le Queen's Hythe, nommé depuis Queenhithe (port la Reine), paraît avoir été le lieu de débarquement le plus favorisé après la conquête. En 1224, Henri III ordonna aux officiers de la Tour d'arrêter les navires qui arrivaient des Cinq Ports dans la rivière, et de les forcer à ne décharger leurs grains qu'au *port la Reine* exclusivement. Deux ans plus tard, les mêmes officiers devaient saisir tout le poisson qui serait mis en vente à une autre place qu'à ce port. En 1244, les baillis du *port la Reine* portèrent plainte d'une infraction à leurs droits; quatorze navires étrangers chargés de poisson avaient débarqué leurs marchandises à Billingsgate. Une pénalité de 40 shillings (50 fr.) fut prononcée pour l'avenir contre de semblables violations du droit des baillis, mais il fut permis aux bâtiments appartenant aux bourgeois de Londres de les décharger où bon leur semblerait.

En 1246, Richard, comte de Cromwell, disposa en faveur de la ville de Londres, de sa part aux droits et priviléges du *port la Reine* pour une somme annuelle de 50 £ (1250 fr.), payable en deux termes, à Pâques et à la Saint-Michel. Ce lieu de débarquement ressortait alors des shériffs de Londres; il était si fréquenté en 1302 par les navires y apportant du poisson, du sel, des combustibles et autres marchandises, qu'on y employait plus de trente mesureurs et portefaix. Le mesureur en chef avait sous ses ordres huit maîtres portefaix, chacun desquels avait sous lui trois portefaix subalternes. Les portefaix étaient tenus, sous peine de destitution, de fournir un cheval et sept sacs; malgré cette charge et la médiocrité de leur salaire, ces gens vivaient bien. En 1345, les navires abordant à Dowgate durent payer les droits

Digitized by Google

qu'ils auraient payés s'ils fussent remontés jusqu'au *port la Reine*. Un siècle plus tard, si deux navires arrivaient en même temps, l'un des deux devait se rendre à Billingsgate; s'il y en avait trois, deux devaient rester au *port la Reine* et l'autre aller à Billingsgate; ainsi ce fut toujours le *port la Reine* qui fut le plus favorisé. A la longue, Billingsgate obtint la préférence. Situé à l'est du pont, ce point est plus commode en effet pour l'approche des navires portant des mâts de perroquets. Fabyan, qui écrivait à la fin du quinzième siècle, dit que les droits perçus au *port la Reine* avaient tellement diminué qu'ils ne rapportaient plus que 15 £ (375 fr.) par an. Les mesureurs et les portefaix de ce port tombèrent dans la misère, les arrivages de grains y étant rares depuis que les boulangers et les bourgeois de Londres se rendaient à la campagne pour y acheter aux fermiers au prix de la localité, les grains qu'ils employaient. Sur la rive septentrionale de la Tamise dans Thames-street, il y avait des débarcadères, des magasins et des caves appartenant aux négociants qui demeuraient dans les rues conduisant à la rivière. Le nombre des étrangers chefs de maison s'éleva bientôt à cinquante-et-un, quoique trente ans auparavant il n'y en eût que trois, qui étaient des Pays-Bas.

Ces étrangers habitaient les plus belles maisons du quartier et payaient volontiers un loyer de 20 £ par an (2500 fr.) pour des maisons qui jusque-là n'avaient été louées qu'à raison de quatre marcs. Plus leurs habitations étaient rapprochées de la rivière, plus le prix en était élevé. A cette époque, le commerce extérieur de l'Angleterre était presque entièrement entre les mains d'étrangers. Dans un acte de 1377, il est dit que ces étrangers ne faisaient pas seulement le commerce des marchandises introduites par eux d'autres pays, mais qu'ils opéraient dans les ports où ils s'établissaient, et même ailleurs, des achats et des ventes, avec la même liberté que le ferait tout sujet du roi.

Ce fut à la fin du quinzième siècle que l'Angleterre vit la seconde phase de son progrès commercial. D'abord pauvre

Digitized by Google

et barbare, elle ne reçoit que très-accidentellement les étrangers, sans leur faire éprouver la moindre tentation de s'y établir. Lorsque sa richesse s'accroît, les étrangers ne dédaignent même pas son commerce intérieur ; leur intelligence et leur habileté les en rend bientôt maîtres. Mais plus tard, lorsque l'Angleterre comprit sa force et sa valeur, qui lui avaient été révélées par ces étrangers eux-mêmes, son commerce s'étendit, se développa par les mains de ses propres enfants.

Au commencement du quinzième siècle, en 1414 et 1415, la circulation de la monnaie d'argent connue sous le nom de *galley halfpence* (demi-sou des galères) fut prohibée. Cette monnaie était apportée à Londres par les galères génoises, qui y arrivaient chargées de vin et d'autres marchandises. Le quai où abordaient ces galères a toujours conservé le nom de quai des Galères (*Galley Quay*). Près de là se trouvaient de vastes magasins. Les marchands de vin de Bordeaux eurent la permission d'en construire dans le quartier de Vintry. Thames-street était alors remplie d'étrangers de tous les pays, qui avaient des relations avec l'Angleterre. Un *cabaret-restaurant* en rassemblait un grand nombre dans ses salles enfumées. La grosse dame qui tenait cet établissement était, selon Stow, connue sous le nom de mère *Mam-Poudding* (la mère madame Poudding). La grand'salle de la maison avait sans doute été construite par des charpentiers de navires, car son toit ressemblait à une galère renversée la quille en l'air, et tout l'établissement avait plutôt l'apparence d'un vaisseau que celle d'une maison.

Avant l'époque où le commerce étranger de l'Angleterre eut passé entre les mains des marchands anglais, le roi, la noblesse et le haut clergé s'engageaient dans des spéculations commerciales. Souvent les rois d'Angleterre accordèrent à cet effet des permissions spéciales aux papes, aux cardinaux et autres dignitaires ecclésiastiques étrangers pour l'exportation des laines et autres marchandises, sans payer les droits, les assimilant ainsi aux religieux de toutes espèces en Angleterre, lesquels

Digitized by Google

étaient exemptés de ces droits. Les moines de Cîteaux devinrent les plus forts négociants en laines de l'Angleterre; et malgré l'intervention du parlement, en 1344, ses édits ne purent empêcher ni les communautés ecclésiastiques, ni aucun individu appartenant à l'Église, de faire le commerce. D'un autre côté, on considérait comme une grande faveur l'exemption de droits accordée à un laïque; car, en 1296, un ordre du sceau privé ayant accordé à Aylmer de Valence l'exportation, sans droits, de vingt sacs de laine, il y était dit : *Ceci devra être exécuté dans le plus grand secret, afin que d'autres personnes, excitées par son exemple, ne demandent pas de permission semblable.*

Des gardes furent placés dans les différents ports, et les bureaux de l'Échiquier surveillaient les fraudes qui pouvaient avoir lieu pour éluder les droits dus au roi sur les laines, etc. Ces douaniers primitifs ne pouvaient être propriétaires de vaisseaux. Le négociant qui tentait de frauder les droits voyait sa cargaison saisie. En 1297, le maire et les citoyens de Londres, obéissant aux ordres du roi, firent faire à Londres une balance semblable à celle dont on se servait déjà pour peser la laine. Après avoir été examinée par l'Échiquier, elle fut expédiée à Lynn. L'endroit où cette balance fut conservée sur le quai où l'on débarquait la laine était une douane, dans toute l'acception du mot.

En 1382, John Churchman, épicier en gros à Londres, fit construire, sur un quai nommé le Quai aux Laines, « pour la tranquillité des marchands, » une maison dont la spécialité était le pesage des laines dans le port de Londres. On raconte que le roi ordonna que durant la vie du susdit John ce pesage se ferait dans cette même maison; qu'elle serait pourvue de compartiments pour y garder les poids et les balances, ainsi que d'un comptoir pour les gardiens, les contrôleurs, commis et employés du pesage, et que les entrées et sorties seraient valides, comme s'il se fût agi de celles qui avaient lieu auparavant dans les endroits destinés à ces

Digitized by Google

opérations. Telle fut, à ce qu'on pense, la première douane régulièrement établie à Londres.

Avant le seizième siècle, la suprématie commerciale de Londres sur les autres ports fut sensible. En 1204, une taxe connue seulement sous la dénomination de *quinzième*, sans qu'on puisse maintenant en donner la définition, si ce n'est qu'elle se percevait sur le commerce étranger, produisait à Londres 836 £ (21,900 fr.); à Boston, 780 £ (19,500 fr.); à Lynn, 650 £ (16,250 fr.), et à Southampton, 712 £ (17,800 fr). Mais vers la fin du seizième siècle, ces ports extérieurs tombèrent en décadence, et le commerce de Londres atteignit un degré de prospérité qu'il n'avait jamais eu jusque-là. En 1353, neuf entrepôts furent établis dans autant de villes, et l'on était forcé d'y déposer toutes les marchandises qui devaient être mises en vente ou embarquées. Sous peine de félonie, il fut interdit aux négociants indigènes d'exporter aucune des marchandises entreposées, consistant en laines, peaux de moutons, cuirs, plomb et fer-blanc; c'étaient là les principaux articles d'exportation que le pays produisait. Les entrepôts avaient pour but la commodité des commerçants étrangers et le recouvrement plus assuré des droits d'exportation. En 1613, les droits de douane au port de Londres s'élevèrent à 109,572 £ (2,738,420 fr.), et ceux des ports extérieurs seulement à 38,502 £ (962,550 fr.).

En 1559, la première année du règne d'Élisabeth, d'importantes mesures furent prises à l'égard du mode de perception des droits de douanes, et l'on peut les considérer comme le principe du système actuel. Jusqu'en 1590, les droits de douanes, à Londres, étaient affermés pour 20,000 £ (500,000 fr.) par an; mais ce revenu, remis entre les mains des officiers de la couronne, en rapporta 30,000 (750,000 fr.). Bientôt l'établissement de la Compagnie des Indes et d'autres grandes Sociétés commerciales, à la fin du seizième siècle, vint augmenter le commerce et les revenus de la douane de Londres.

De 1671 à 1688, D'Avenant, le premier inspecteur général

Digitized by Google

des entrées et sorties, calcule les revenus de la douane anglaise à 555,752 £ par an, ou 13,893,800 fr.

L'ancien bâtiment de la douane, détruit par le grand incendie de Londres, fut remplacé par un édifice plus considérable. Pendant les cinquante années qui suivirent son établissement, le commerce prit un nouvel essor. De 1700 à 1724, les douanes anglaises s'élevèrent à 1,352,764 £ par an (33,818,000 fr.); et ce nouvel édifice, consumé par le feu en 1718, ne suffisant déjà plus aux opérations, fut remplacé par un autre plus spacieux et plus commode. On put augmenter le nombre des employés, et obvier aux retards dont se plaignaient les négociants. En 1725, le produit de la douane de Londres s'élevait à près de 1,5000,000 £ (37,500,000 fr.), surpassant ainsi les revenus annuels de toutes les douanes d'Angleterre de 1700 à 1714. La fin de ce siècle vit s'élever les revenus de la douane de Londres à plus de 6,000,000 £ (150,000,000 fr.); et déjà l'on éprouvait que le bâtiment existant devenait, ainsi que l'avait été le précédent, beaucoup trop petit, lorsque, le 12 février 1814, il fut aussi entièrement détruit par le feu. C'était le troisième bâtiment de ce genre qui avait été consumé par cet élément destructeur. L'incendie fut terrible; les pertes immenses, tant en marchandises qu'en documents précieux. Dix maisons de James-street partagèrent le sort de la douane. Le tort qu'en essuya le commerce fut très-grand; une stagnation s'ensuivit dans les affaires. Les navires qui arrivaient ne pouvaient opérer leurs déchargements, tandis que ceux qui étaient en partance ne pouvaient mettre à la voile, faute des papiers devenus nécessaires; mais bientôt un local provisoire fut mis à la disposition de la douane, et les affaires reprirent leur cours.

A l'occasion des fouilles qui eurent lieu pour établir les fondations de l'édifice de la douane actuelle, l'architecte eut à lutter contre de nombreuses difficultés, occasionnées par la variété de la nature des couches du terrain, dont quelques-unes offraient de la solidité, et d'autres peu de fermeté. Il fallut avoir recours aux pilotis. Lors des travaux on reconnut

Digitized by Google

l'ancien lit d'une partie de la Tamise; le sable y était semblable à celui de la rivière et jonché de roseaux mêlés à des chrysalides d'insectes aquatiques, ainsi que de moules arrivées à différents degrés de décomposition. On y découvrit aussi des pièces de monnaie et d'autres antiquités.

La nouvelle douane fut ouverte au public le 12 mai 1817; mais bientôt les fondations s'affaissèrent; une partie de l'édifice fut démoli pour être reconstruit sur des bases plus solides. On attribua ce malheur à des malversations scandaleuses, et les dépenses ainsi prodiguées presque en pure perte furent constatées s'élever à près d'un demi-million de livres sterling (11,500,000 fr.). L'édifice, tel qu'il existe aujourd'hui, mesure sur sa façade quatre cent quatre-vingt-huit pieds de long C'est là que se perçoit presque la moitié du produit des douanes des trois royaumes : en 1840 le chiffre des droits de douane au port de Londres s'éleva à 11,116,685 £ (277,917,125 fr.), tandis que le total de ces droits ne fut pour tout le royaume que de 23,341,813 £ (583,545,325 fr.). Liverpool seul figure dans cette somme pour 4,607,326 £ (115,183,150 fr.). Les frais de perception s'élèvent pour la Grande-Bretagne à environ 5 p. 0/0, et pour l'Irlande à un peu plus de 12 p. 0/0. Le nombre des personnes employées dans cette partie est d'environ 11,500. — Les variations qu'éprouve le mouvement commercial sont soigneusement consignées dans les bureaux de l'inspecteur général, et le public en est fréquemment informé par des notices imprimées et publiées par ordre du parlement. Chaque jour il paraît un bulletin contenant le relevé des importations et des exportations, ainsi que celui de l'arrivée et du départ des navires. Outre les magasins et les caves, la douane contient environ cent soixante-dix pièces occupées par les divers employés de cette administration; toutes ces pièces sont d'une grande simplicité; la chambre du conseil seule est légèrement décorée, et contient les portraits de Georges III et de Georges IV; ce dernier peint par sir Thomas Lawrence. La salle des expéditions dite *long-room* est probablement la plus vaste de ce genre en Europe; elle

Digitized by Google

mesure 190 pieds de long sur 66 de large; sa hauteur est de 40 à 50 pieds. Les caves sont à l'abri du feu, et l'on y maintient la température convenable aux vins et aux esprits qu'on y dépose quand les douaniers ont fait une saisie. En général le service de l'établissement se fait à l'intérieur par plus de trois cents employés; celui de l'extérieur occupe beaucoup plus de monde, mais leur nombre varie selon les arrivages ou les départs.

Avant 1825 les statuts concernant les douanes s'étaient multipliés outre mesure; ils dataient du règne d'Edouard Ier : on en comptait quinze cents.— Cette masse de règlements offrait de nombreuses contradictions, dont la confusion embarrassait les plus expérimentés et portait un préjudice notable au commerce. L'Angleterre doit à MM. Huskisson et J. D. Hume la révision de ces statuts, qu'ils réduisirent à onze règlements très-simples, et l'on s'occupe encore d'une nouvelle rédaction, afin d'éviter les vexations dans l'application des droits non énoncés dans les tarifs, vexations qui ne laissent pas que d'avoir leur côté plaisant. Voici deux faits qui le prouveront.

Un gentleman avait fait venir d'Egypte une momie; les employés de la douane ne furent pas médiocrement embarrassés de savoir comment ils classeraient cet article non énoncé au tarif. Ces restes mortels, ces muscles embaumés et conservés depuis trois mille ans, ne pouvaient être estimés comme matières premières; on se décida à les considérer comme un objet fabriqué. Le propriétaire, inquiet de sa momie et ne voulant pas qu'elle fût saisie, déclara que sa valeur était de 400 £ (10,000 fr.). Cette déclaration lui coûta 200 £ (5,000 fr.) à raison de 50 p. 0/0 de la marchandise soi-disant fabriquée à l'étranger qu'il introduisait. (M. Huskisson a réduit les droits sur les objets de matière première non classés au tarif de 20 à 10 p. 0/0, et ceux sur les articles fabriqués non classés, de 50 à 20 p. 0|0.)

L'autre fait est relatif à la glace à rafraîchir, importée de la Norwége. A l'arrivée des navires contenant cette marchandise, des doutes s'élevèrent sur le droit qu'elle devait payer.

Digitized by Google

La douane en référa au trésor, et le trésor consulta le conseil du commerce; après bien des délibérations, il fut décidé que cette glace pourrait entrer en payant les droits dus sur ce que le tarif désigne comme *dry goods* (marchandises sèches); mais, comme l'un des orateurs de la chambre des lords le fit remarquer dans la séance du 15 février 1842, « la glace était fondue lorsque la question fut résolue. »

(*Knight's London.*) (1)

(1) Note du rédacteur. Cet article est extrait d'une publication périodique qui rappelle l'idée de l'ancien *Tableau de Paris*, par Mercier. L'ouvrage est déjà au troisième volume, et paraît par livraisons illustrées.

Digitized by Google

Miscellanées.

JOURNAL D'UN MÉDECIN.

NOUVELLE SÉRIE.

§ I.

LE DISTILLATEUR.

En relisant aujourd'hui cette foule d'événements où j'ai figuré tantôt comme acteur, tantôt comme témoin, qui se sont passés sous mes yeux ou dont j'ai reçu la confidence dans ma longue carrière, je m'aperçois que je n'ai pas toujours suivi exactement l'ordre chronologique, et que j'ai omis de parler de plusieurs faits intéressants; en voici un, par exemple, qui se rapporte à mon début dans la profession médicale. C'est par celui-ci que je commencerai le travail dont je m'occupe maintenant, et qui consiste à compléter mes mémoires.

Je venais d'achever mes études; j'avais obtenu mon diplôme; couronné du laurier d'Esculape, praticien avoué par la faculté, je me promettais déjà une belle clientèle, comme si tous les malades avaient pu lire ma thèse ou assister à mes brillants examens. Mais, hélas! après le stage de l'école il faut le stage du monde : heureux encore le jeune docteur qui trouve son premier patient après l'avoir bien cherché et bien attendu! Je compris que le temps seul pouvait réaliser mes espérances, et que d'ailleurs j'avais encore à étudier.

J'hésitais encore entre plusieurs localités qui m'offraient des chances diverses, sans savoir à laquelle je devais donner

Digitized by Google

la préférence pour me fixer, lorsque, grâce aux sollicitations de quelques amis, je fus attaché à l'hôpital d'une petite ville d'Irlande. Il entrait dans mes fonctions de tenir un journal où je notais les différents cas de maladie, leurs causes, leur marche, les variations successives des symptômes. En tête de ces rapports, je devais mentionner brièvement le nom des individus, leur constitution physique, leur profession et les circonstances qui avaient précédé leur entrée.

L'appartement que j'occupais à l'hôpital donnait sur la cour. De mon cabinet, je pouvais apercevoir l'avenue qui conduisait à la porte principale, et qui débouchait dans une des rues les plus solitaires de la ville. Un soir que j'étais assis devant ma fenêtre, j'entendis une grande rumeur dans cette rue si peu fréquentée. En même temps que la porte de l'hôpital s'ouvrait, je vis briller l'uniforme écarlate et les armes de quatre à cinq soldats. Ils entouraient une charrette et s'efforçaient d'écarter une foule de curieux.

Ce cortége passa lentement sous la porte cochère, qui se referma sur la multitude désappointée. Lorsque la charrette se fut avancée à une certaine distance dans l'avenue, j'y distinguai, étendu sur un matelas, un homme dont le corps disparaissait presque sous des draps et des couvertures. C'était un patient qu'on amenait, mais dans quel étrange équipage! Je descendis pour prendre quelques informations. Le caporal me dit qu'il s'agissait d'un distillateur en fraude, qui avait été capturé récemment, et qu'on amenait d'assez loin pour être renfermé dans la geôle de la ville. Comme ce malheureux, en se défendant, avait été grièvement blessé, on le logeait d'abord à l'hôpital; mais une sentinelle devait veiller sur lui nuit et jour en attendant qu'il mourût de sa blessure ou qu'il pût être transféré à son cachot.

Je donnai immédiatement des ordres pour sa réception. Je lui fis dresser un lit dans une petite chambre, à la porte de laquelle un des soldats s'installa gravement. La présence de ce militaire dans un tel lieu était pour le moins quelque chose d'inusité.

Digitized by Google

La bienveillance et les soins que je prodiguai à mon malade me valurent ses bonnes grâces. Un verre de liqueur que je prescrivis de lui donner par manière de stimulant acheva de le gagner. Il me dit qu'il se nommait Philippe Erris, mais je suis convaincu que ce n'était point là son vrai nom. Je fus étonné de l'entendre s'exprimer correctement et en excellent anglais; il avait bien, quand il parlait, un certain accent de province, mais cet accent ne ressemblait en rien au grossier patois de la localité.

En procédant à l'examen de ses blessures, je trouvai que tout son corps n'était qu'une plaie, et que ses quatre membres étaient fracturés. Véritablement la question de savoir comment, réduit à un pareil état, il avait pu vivre une heure et supporter les fatigues du transport en voiture, a toujours été et est encore pour moi un problème insoluble.

Cet infortuné était incapable de remuer un seul muscle excepté ceux du cou et de la face. Il demeurait étendu sur le dos dans une immobilité complète. Parfois seulement il imprimait à sa tête une secousse subite, qu'il accompagnait d'une contorsion de la bouche, moitié grotesque moitié horrible.

Ce qu'il souffrait est au-dessus de toute expression. Il disait lui-même qu'à chaque essai de mouvement il sentait comme un fer rouge qu'on eût passé entre ses vêtements et sa peau. Son visage et ses cheveux étaient trempés de sueur. Ses regards, tantôt mourants, tantôt hagards et remplis d'un feu sauvage, indiquaient d'une manière effrayante les angoisses auxquelles il était en proie. Souvent il paraissait prêt à pousser des hurlements de douleur; puis serrant les dents avec force, il retenait le gémissement qui allait lui échapper, et il respirait lentement sans faire entendre le moindre bruit.

Les os de ses membres inférieurs étaient complétement brisés : ses deux jambes avaient été comme broyées. Il semblait ne pas en souffrir : en effet toute sensibilité y était éteinte, et elles étaient pour lui comme si elles n'eussent pas existé. En un mot, la vie et la pensée s'étaient réfugiées dans sa tête

Digitized by Google

comme dans un dernier asile. La désorganisation qui avait frappé le reste de son corps menaçait de gagner rapidement le cerveau. Aucune opération chirurgicale n'était praticable : rien ne pouvait sauver cet infortuné.

C'était un homme de petite taille, mince, brun de peau, et dont les traits, fortement accentués et très-expressifs, indiquaient un caractère énergique, des passions violentes. Ses cheveux commençaient à grisonner, et les pommettes de ses joues étaient marquées d'un rouge foncé, indice des ardeurs de la fièvre.

Il affectait cependant une tranquillité de paroles et de visage qui devait être le résultat d'un grand effort sur lui-même : en général il se montrait très-préoccupé du désir de mourir résolument.

« Tous vos soins sont superflus, docteur, me dit-il; mon sac est vidé, je le sens... Le bourreau sera bien attrapé par ma mort... Voulez-vous commander qu'on me donne encore une petite goutte de votre dernière médecine... vous savez?... c'est la seule chose que vous puissiez faire pour moi maintenant.

— Non, mon brave homme, lui dis-je : je crains même que vous n'ayez abusé de ce cordial avant d'entrer ici.

— C'est vrai... j'en ai bu dans tous les cabarets que nous avons rencontrés sur la route... sans cela, j'aurais sauté le pas dès ce matin... Ce n'est point que les spiritueux me soulagent beaucoup; mais pendant que je suis au nombre des vivants, pourquoi ne me procurerais-je point les jouissances qui sont en mon pouvoir? Dans le lieu où je vais passer, il n'y aura, je suppose, ni gin ni whisky... quelles que soient les autres choses qu'on y trouve. »

J'étais effrayé de la tranquillité affectée avec laquelle cet homme parlait de sa fin prochaine; mais son air et son langage piquaient ma curiosité : je le pressai de questions, afin de tirer de lui ce qu'il m'importait de connaître. Il refusa d'abord opiniâtrément de me satisfaire. A la fin, jugeant que le meilleur moyen de vaincre sa défiance, c'était de lui expliquer

Digitized by Google

l'objet de mon enquête, je lui montrai plusieurs autres rapports qui contenaient les mêmes détails que ceux que je lui demandais.

Il réfléchit un moment.

« Docteur, me dit-il, comme s'il eût saisi une nouvelle suite d'idées, combien d'heures ai-je encore à vivre?... Allons, soyez franc : m'accordez-vous une heure?... deux heures?... trois heures d'existence?...»

Je n'eus garde de fixer un chiffre et de répondre d'une manière précise à cette question. Je me bornai à hocher la tête avec une expression qui ne compromettait pas ma science du diagnostic.

« Eh bien, reprit le blessé, il en sera ce qu'il plaira à Dieu... en attendant, causons... Pourquoi ne vous dirais-je pas ce que vous désirez apprendre? et même deux ou trois choses de plus?... Ces choses-là, docteur, je les ai tenues secrètes pendant vingt ans... Par le ciel! je n'osais pas y arrêter ma pensée, encore moins en parler... mais aujourd'hui, je sens que je trouverai un peu de soulagement à les confier à quelqu'un... ce sera comme une expiation. »

Il s'arrêta : sa figure, d'une pâleur livide, s'était contractée subitement; une douleur aiguë l'avait saisi : je vis tout son être frémir de l'excès de la souffrance, l'orbite de ses yeux tourner et ses lèvres devenir bleuâtres.

Après ce paroxysme, il reprit d'une voix faible, mais qui s'affermit par degrés:

« Approchez-vous de moi, docteur : le rapport que vous rédigerez d'après ce que je vais vous dire, pourra profiter à d'autres personnes qu'aux médecins... Lorsque j'atteignis l'âge de vingt-deux ans, je ressemblais à un poulain sauvage qui s'est échappé. Je hantais de préférence les mauvaises compagnies : j'aimais le sexe, j'aimais le jeu, j'aimais tout ce qui dissipe et corrompt les jeunes gens; les courses, les paris, la chasse, les combats de coqs et de chiens. De très-bonne heure je m'étais adonné à boire... Non, vraiment, je ne me

Digitized by Google

souviens pas d'avoir été sobre à aucune époque de ma vie. Que cela ne vous étonne point : mon père était distillateur. Sa distillerie était la plus considérable qu'il y eût dans tout le sud de l'Irlande.

» Il dirigeait lui-même les travaux de la fabrique : nous logions dans l'établissement. Mon père n'avait point d'autre enfant que moi. Ma mère avait quitté le domicile conjugal... peu importe à quel sujet... en sorte que personne ne surveillait ma conduite. Je passais mon temps au milieu des ouvriers; aussi eus-je bien vite appris ce que c'était que le whisky, comment on le maltait, comment on le distillait, et enfin, docteur, comment on le buvait. Mon père... je serai juste envers lui... mon père était très-âgé, obstiné dans ses opinions, absolu dans ses volontés, de plus, rigide observateur des formalités de la religion... Je crois fermement que sa dévotion était sincère; il appartenait à une des sectes les plus intolérantes du protestantisme, et son austérité était extrême. Économe jusqu'à l'avarice, ayant en horreur la moindre dépense, morose, renfrogné, dur pour lui-même et pour les autres, il regardait la gaieté la plus innocente comme une coupable frivolité.

» L'objet de toutes les pensées qu'il daignait accorder aux soins de ce monde, c'était sa distillerie. Il l'avait faite ce qu'elle était; il y mettait son orgueil et sa joie. Il avait pour elle cet amour que ressent un père pour le fils qu'il a élevé et qui est devenu un homme remarquable.

» Quant à ma mère, je l'ai à peine connue. Ses parents l'avaient mariée malgré elle à un homme qu'elle n'aimait pas. Cette union ne fut jamais heureuse. Je vous ai dit quelle espèce d'homme était mon père; ma pauvre mère était légère, étourdie... comment se serait-elle entendue avec le puritain auquel on l'avait livrée? On l'a accusée de plusieurs autres choses encore que je ne répéterai pas... Un soir elle quitta le domicile conjugal, ou en fut chassée... on ne s'accorde pas là-dessus. Ce qui est certain, c'est que depuis cette époque elle

Digitized by Google

récent séparée de mon père. J'étais déjà grand lorsqu'elle mourut... je n'ai jamais pu savoir précisément quel genre de maladie l'avait emportée.

» Eh bien, mon père chercha, après tout, à me donner une éducation telle que le permettaient ses moyens pécuniaires et les ressources du pays. De plus, il voulut que je m'occupasse sérieusement des travaux de la distillerie, étant destiné, disait-il, à continuer et à étendre son commerce... C'était là sa phrase favorite, monsieur : c'était l'idée qu'il ne cessait de caresser. Il avait l'air non pas d'avoir fondé une fabrique pour élever son fils, mais d'avoir créé son fils pour donner de l'extension à son établissement.

» Mais j'étais paresseux, débauché !... malgré mes efforts pour lui cacher cette vérité, il la découvrit enfin. Cela occasionna parfois entre nous des scènes terribles, car mon père était d'une violence extrême, et mes passions à moi ne connaissaient pas de frein. Nous vivions dans une solitude absolue et ne recevions personne. Nous avions trois domestiques seulement; un pauvre vieux serviteur affligé d'une maladie chronique et qui était dans un état voisin de l'enfance; une femme qui faisait la cuisine, et une fille pour les gros ouvrages. Une maison ainsi composée ne m'offrait nul attrait, et je m'absentais du logis toutes les fois que j'en trouvais l'occasion.

» Bientôt cependant ce séjour acquit pour moi un charme irrésistible; les distractions que je courais chercher ailleurs cessèrent de me plaire. Une tentation mille fois plus forte m'absorba uniquement...

(Ici Philippe Erris fit une de ces pauses effrayantes pendant lesquelles l'esprit luttait contre les souffrances du corps. Quelques gouttes de cordial, et surtout l'énergie morale qu'il avait conservée à un degré étonnant, le ranimèrent. Il continua :)

» La cause de ce changement extraordinaire était bien simple. Rebutée des brusqueries de mon père, la fille qui nous servait avait demandé son congé... Une autre avait pris sa place.

Digitized by Google

» D'où venait cette autre? où et comment mon père l'avait-il découverte? je l'ignorais, et je ne m'embarrassais pas de le savoir; mais dès que je l'eus vue, dès que mon regard eut rencontré le sien, je jurai... ce souvenir m'accable et me défend de me plaindre de ma destinée!... je jurai que je périrais ou qu'elle serait à moi.

» Elle était belle!... bien belle!... quels mots emploierai-je pour vous la peindre?... Jamais mes yeux ne se sont reposés sur une femme avec cette volupté ineffable que je goûtais à la contempler... il me semble que l'homme le plus insensible eût été forcé de l'aimer... que l'homme occupé des projets les plus grands et les plus sérieux eût tout oublié, tout sacrifié, pour obtenir d'elle un regard, un sourire... Cette femme, docteur, a exercé sur ma vie une influence fatale; elle a été pour moi un mauvais ange, un démon... et cependant, lorsque je songe à elle, lorsque je me retrace les traits de son visage, le son de sa voix et l'expression enchanteresse de ses yeux, je tressaille... et ce corps mutilé est encore agité d'un frisson convulsif...

» Elle était Irlandaise : cette grâce de mouvements, ce pouvoir fascinateur qui distingue les filles de l'Irlande, elle le possédait... Sa beauté n'avait point ce charme virginal qui écarte les pensées profanes, et qu'on aime d'autant plus qu'on le respecte davantage... non, docteur : c'était une digne fille d'Ève après sa chute... il y avait en elle quelque chose de satanique, et l'amour qu'elle inspirait, cet amour brûlant, plein de délire et de frénésies, vous donnait un avant-goût des tourments de l'enfer.

» J'avais juré, en la voyant, qu'elle serait à moi... imaginez un jeune loup jurant de détruire un boa constrictor... Je cherchais encore les moyens de mettre mon plan à exécution, que déjà elle m'avait enlacé dans ses réseaux : avant même d'avoir commencé l'attaque que je méditais contre elle, j'étais à sa merci, et ma perte était consommée.

» Pendant plusieurs mois, à partir de ce moment, je ne quittai plus la maison. Je m'enivrai de mon funeste amour :

Digitized by Google

j'achevai de perdre toute raison, tout empire sur moi-même. Pour expliquer à mon père ce changement dans mes habitudes, j'alléguai que j'étais malade... certes, monsieur, je ne mentais point : j'étais bien réellement malade, et le mal qui me frappait, aucune science humaine ne pouvait le guérir. Fanny, c'était son nom, me domina entièrement : elle devint pour moi une créature d'un ordre supérieur, un être redoutable que je devais fléchir par des prières et me rendre propice par des offrandes.

» J'ai su plus tard ce que c'est d'être possédé par la haine et la vengeance ; mais, croyez-moi, docteur, ces deux passions, même dans leur plus furieuse énergie, ne sont rien en comparaison d'un amour tel que le mien... je ne m'appartenais plus : je n'avais plus la force de penser, de vouloir : l'argent de mon père, je le prodiguais à cette femme et aux parents qu'elle désignait à mes libéralités. — Comme les registres dont j'étais chargé étaient fort mal tenus, je réussis à faire entrer dans l'établissement un cousin de Fanny en qualité de premier commis. Elle me l'avait vivement recommandé, et l'aspect misérable de cet homme, qui d'ailleurs paraissait très-intelligent, plaidait suffisamment en sa faveur.

» Si Fanny n'avait exigé de moi que de l'argent!... Mais le croirez-vous, monsieur : je lui sacrifiai jusqu'à ma religion : pour lui plaire, je me fis catholique romain... C'est honteux à dire : un sourire et un baiser triomphèrent de l'éloquence et des arguments de Luther, de Calvin, de Knox! Quant à moi personnellement, cette apostasie me coûta peu et ne me causa point de remords. Mauvais protestant, tiède catholique, je ne m'inquiétais point de ce que je devais croire et professer : je n'avais qu'un but, conserver l'amour de Fanny ; c'était là ma religion, c'était mon dieu... Mais mon père! mais ce sectaire fanatique! comment lui apprendre une pareille nouvelle? quel effet produirait-elle sur lui?... malgré l'excès de mon aveuglement, je voyais fort bien que je risquais d'être déshérité. J'eus peur du ressentiment que j'allais

Digitized by Google

susciter contre moi, et je gardai le secret le plus profond sur mon changement de croyance.

» ..... Docteur, une goutte de cordial... Ces souvenirs-là sont à la fois doux et terribles... Peu de temps après, Fanny, cédant enfin à mes ardentes supplications, consentit à amener un prêtre, et nous fûmes mariés clandestinement... O monsieur! ce fut un heureux jour que celui de mon mariage! Les maux qui en ont résulté sont infinis : toutes les tortures de l'esprit et du corps, je les ai depuis éprouvées; mais pour goûter encore ces délices dignes du ciel, je recommencerais s'il le fallait ma vie, une vie qui a été si misérable, et que je termine par une telle mort!

» Tout entier à mon bonheur, je négligeais de plus en plus les affaires de la fabrique; mes dépenses continuaient d'augmenter, tant qu'enfin mon père s'en alarma et conçut quelques soupçons.

» Cependant Fanny était toujours dans la maison en qualité de servante. Son cousin Ormond, qui occupait l'emploi de premier commis, avait su conquérir l'affection et la bienveillance de mon père. Réglé dans ses habitudes, exact à remplir ses devoirs, il s'entendait encore merveilleusement à flatter les manies de son patron. Celui-ci ne tarda point à lui accorder une confiance illimitée.

» Cet état de choses dura quelque temps. Peu à peu l'ivresse à laquelle je m'abandonnais se dissipa. Je vis clairement quelle était ma situation : d'un moment à l'autre, mon père pouvait découvrir ce que j'avais tant d'intérêt à lui cacher, et alors qu'en résulterait-il?... Je dépendais entièrement de lui... par moi-même, j'étais incapable de gagner ma vie. Je n'avais qu'une connaissance théorique de l'art du distillateur, la pratique me manquait... en outre, mes goûts, mes habitudes étaient incompatibles avec un travail quotidien... Que mon père retirât la main qui me soutenait, je tombais dans la misère, j'étais réduit à mendier mon pain... et celle que j'avais associée à mon sort!... Fanny, aux yeux de qui j'avais

Digitized by Google

fait briller les richesses qui devaient être un jour mon partage!... Fanny, que j'aurais voulu asseoir sur un trône, environner de luxe et de jouissances! qu'allait-elle devenir? pauvre, m'aimerait-elle encore?... N'être plus aimé d'elle, c'était renoncer à la vie.

» Ce fut alors, monsieur, qu'il s'éleva en moi d'horribles pensées... Si mon père mourait, me disais-je, j'hériterais de ses biens... je serais riche... je pourrais satisfaire tous les caprices de Fanny... Ce que c'est que le cœur de l'homme, docteur, de l'homme que dominent et entraînent ses passions!... Oui, je commençai à espérer, puis à souhaiter la mort de mon père... puis ce fut une idée fixe qui s'empara de moi. Je me procurai des livres où j'étudiais comment on peut secrètement et sans être soupçonné hâter la fin d'un homme.. Vous frémissez, docteur... bah! vous êtes jeune; dans quelques années vous écouterez plus tranquillement de pareils aveux... vous y serez habitué... »

Le fait est que j'étais saisi d'horreur. Ce malheureux, qui comptait à peine parmi les vivants, retraçait avec une énergie effrayante les passions qui l'avaient animé. Pour les peindre, il semblait oublier son corps mutilé, ses souffrances, sa mort, qui s'avançait rapidement. Ses yeux étincelaient; son teint livide se colorait par moment de sinistres clartés; sa voix rauque avait une expression pénétrante. La force qui le soutenait était une espèce de galvanisme; mais ce galvanisme, par ses effets et sa durée, déconcertait les prévisions de la science.

Il s'aperçut de mon trouble, et il sourit amèrement, comme si mon ignorance du cœur humain lui eût fait pitié.

« Attendez, reprit-il avec un regard perçant, je n'ai pas tout dit... et je veux que la confession soit complète... Oui, monsieur, je m'étais familiarisé avec l'idée d'un crime affreux... Je méditais de tuer mon père, lorsqu'une fois il parut devant moi, les traits bouleversés par l'indignation, l'injure et la menace à la bouche... Il savait enfin la vérité : sa colère ne connaissait pas de bornes. L'austère gravité dont il s'enve-

Digitized by Google

loppait d'ordinaire avait fait place à une agitation furibonde. Ses mains tremblaient; sa voix était saccadée. Il protesta que je n'étais point son fils. Il se répandit en invectives contre moi, contre ma mère et contre la famille de ma mère. Il maudit même le pays où j'étais né. J'étais, proférait-il, un infâme apostat... j'étais un voleur contre lequel il armerait la vindicte des lois... Mon mariage ne méritait point d'être appelé de ce nom; ce n'était qu'une vaine cérémonie célébrée par un prêtre catholique... une honteuse union contractée avec une fille perdue... Jamais la fortune qu'il avait amassée ne servirait à nourrir la servante que j'osais appeler ma femme, ni le fils de ma mère... il ne me laisserait pas un *farthing;* il me déshériterait, et il informerait le public, par la voie des journaux, que toute relation était rompue entre nous...

» Vous vous imaginez peut-être que je baissai devant lui une tête humiliée, et que, dans ma confusion, je ne trouvai pas un seul mot à lui répliquer... Non, non; sa colère avait enflammé ma colère : mon naturel indomptable était digne de lutter contre le sien. Je l'accusai à mon tour d'hypocrisie, d'avarice, de déloyauté; je lui reprochai la barbarie dont il avait usé envers ma mère; je lui dis qu'il avait mérité son déshonneur, et que je me réjouissais, moi, de pouvoir douter que je fusse son fils

» C'en était trop : il ne fut plus maître de la rage qui le transportait; il leva le bras... il me frappa... Le dirai-je! cette agression me causa une joie féroce : je ripostai; je rendis coup pour coup... Nos imprécations et le bruit de la lutte attirèrent les ouvriers de la fabrique : on nous sépara; on mit fin à ce combat abominable!... Il était temps! le crime que j'avais rêvé, j'étais sur le point de l'accomplir... J'avais aperçu un rasoir sur la cheminée... un moment de plus, docteur, peut-être je devenais parricide. »

(Ici Philippe Erris s'arrêta, épuisé. Ses yeux étaient fermés; ses lèvres murmuraient faiblement des paroles que je ne pouvais pas entendre, et qui étaient, je l'espère du moins,

Digitized by Google

l'expression du repentir. Après une pause plus longue que les précédentes, il reprit) :

« Aussitôt que mon père eut recouvré le pouvoir d'articuler un mot, il commanda aux assistants de s'emparer de moi; et comme je me débattais avec fureur, lui-même les aida de ses mains, et je fus expulsé violemment de la maison. Au bout de quelques minutes, Fanny, ma femme adorée, fut aussi, malgré ses cris déchirants, jetée à la porte, et on lança après elle ses hardes roulées en paquet... puis la porte se referma, et nous restâmes tous deux au milieu de la rue, entourés d'une foule de curieux et exposés à la pitié, aux risées, aux questions, aux commentaires...

» Nous nous éloignâmes au plus vite.

» Je conduisis ma femme à la ville voisine; je cherchai un logement modeste où je l'installai, et avec le produit de la vente de quelques bijoux qu'elle avait conservés sur elle, nous vécûmes pendant un certain temps.

» Les menaces de mon père furent promptement suivies d'effet. Une première note insérée dans les journaux informa le public que Patrick Erris ne payerait point les dettes contractées par son fils Philippe à partir de telle époque.

» Un second avis annonça que la fabrique dirigée par Patrick Erris aurait désormais pour raison sociale Erris et Ormond, M. John Ormond étant de moitié dans ladite entreprise. Cet avis était signé Patrick Erris et John Ormond.

» Après cela, docteur, je ne pouvais plus me faire illusion sur les dispositions de mon père à mon égard. J'exposai franchement à Fanny notre situation : je voulais la consoler par mes caresses et puiser près d'elle un peu de courage... mais comment fus-je accueilli? par des larmes, par des reproches, par des mots durs et offensants... Pour elle j'avais tout perdu, et voilà quelle était ma récompense!... A partir de ce moment, Fanny se montra toute autre envers moi. Elle devint opiniâtre, querelleuse, maussade. C'étaient des bouderies interminables : jamais un sourire! jamais un mot de tendresse! J'avais perdu son cœur en perdant mon héritage.. Tout cela

Digitized by Google

était dans l'ordre, n'est-ce pas? et j'aurais eu tort de me plaindre... mais moi je l'aimais comme aux premiers jours de notre union; loin de s'affaiblir, ma passion pour elle s'était exaltée... Que n'ai-je pas souffert en la voyant passer de l'affection à l'indifférence, et de l'indifférence au dédain! Quels efforts n'ai-je pas faits pour la ramener! Tout fut inutile : elle ne m'aimait plus; et mes prières, mes larmes, mes fureurs, achevaient de l'éloigner de moi... Je me consumais dans des doutes affreux que dissipaient des clartés plus horribles encore... Etait-ce vrai? quoi! Fanny en aimait un autre!... Ah! cet autre, quel qu'il fût, je lui vouais d'avance une haine implacable; je me promettais de tirer de lui une vengeance égale aux tortures qu'il me causait.

» Docteur, avez-vous aimé? Savez-vous ce que c'est que d'être jaloux?... Non!... alors vous ne pouvez me comprendre... La jalousie!... pour la plaindre, pour l'excuser, il faut l'avoir ressentie.

» Je communiquai à Fanny mes soupçons; elle garda un froid silence, et ne daigna pas même me rassurer en se justifiant.

» Mon caractère s'aigrit. La diminution rapide de nos ressources ajoutait encore à mes craintes, à mes perplexités. La misère était à notre porte : j'allais apprendre tout ce qu'il y a d'horrible dans ce mot *le besoin!*

» Le ciel m'est témoin, docteur, que si je redoutais cette épreuve, c'était pour Fanny et non point pour moi... Illusion de l'amour! je me figurais que si elle vivait avec moi dans le luxe et l'abondance, je pourrais recouvrer son affection perdue. Je me persuadais que ma pauvreté seule m'avait aliéné son cœur : je me disais..... les raisons que je me donnais à moi-même furent sans doute bien spécieuses; car à force d'y songer, je résolus de me vaincre, de chercher à fléchir le ressentiment de mon père, d'implorer son pardon, de m'humilier devant lui.

» Oui, docteur, je formai ce projet, et, qui plus est, je l'exécutai. Jugez par là de l'excès de ma passion!... Oui, je domptai

Digitized by Google

mon orgueil qui se révoltait à l'idée d'une pareille démarche... oui, je repris le chemin de cette maison d'où j'avais été chassé honteusement... oui, je me présentai en suppliant devant mon père, et je forçai ma bouche à prononcer des paroles d'excuse et de repentir.

» Dieu du ciel! je frémis quand j'y songe... Mon père était dans ses ateliers : il me parut pâle, défait et vieilli de dix ans.

» Mais son visage seul avait changé; son caractère inflexible était resté le même. Ma vue ranima sa colère : il refusa de m'entendre... Je le conjurais cependant de tout oublier... j'en appelais à la tendresse qu'il m'avait jadis témoignée... Je faisais cela, monsieur, en présence des ouvriers de la fabrique, des hommes que j'avais eus sous mes ordres, et que je rendais témoins de mon humiliation... Mon père fut sourd à toutes mes prières... Alors je me tournai vers Ormond, qui était à ses côtés, et je le conjurai de plaider ma cause... Ormond, qui me devait tout, me répondit par un regard de mépris, et sur un signe de mon père, les ouvriers me saisirent et me repoussèrent hors de la maison.

» Pour la seconde fois on me chassait!

» Que se passa-t-il alors dans ma tête? Je l'ignore... Ce que je me rappelle, c'est que deux heures après et à quelques milles de là, un constable m'arrêtait comme étant en état d'ivresse, et me conduisait à la maison de détention.

» J'y restai quarante-huit heures, et j'eus tout le temps de repasser dans mon esprit les moindres détails de mon entrevue avec mon père. Ce qui m'étonnait le plus, c'était la conduite de John Ormond. Lui que j'avais fait ce qu'il était, il n'avait pas trouvé à dire un seul mot en ma faveur!... Ah! docteur, j'étais encore jeune et inexpérimenté... je croyais à la reconnaissance de ceux que j'avais obligés... folie! déception dont je suis revenu avec le temps!... Sûrement, pensais-je, Ormond intercédera pour moi; il attendra un moment propice... c'est un ami dévoué sur lequel je dois compter... Il faut que je le voie secrètement, afin de combiner mes efforts avec les siens.

Digitized by Google

» C'est pourquoi, lorsque je fus libre et que je sentis les dures atteintes de la faim... j'en étais réduit là, docteur!... j'épiai l'instant où John Ormond quittait chaque soir la distillerie et retournait à sa demeure.

» Je l'abordai amicalement, et commençai à m'ouvrir à lui dans toute l'effusion de mon cœur. Dès les premiers mots il m'arrêta, et d'un ton familièrement protecteur :

« Ecoutez-moi, Philippe, me dit-il : je vous déclare une fois pour toutes et je vous prie de vous rappeler à l'avenir que je désire n'avoir rien de commun avec vous... votre père fera ce qu'il voudra, je ne m'en mêle point... ainsi, bonsoir... ne me retenez pas plus longtemps... Mes amitiés à Fanny : dites-lui que j'espère qu'elle ne m'a pas oublié.

» D'après ce que je vous ai raconté de mon histoire, vous savez combien mon caractère est fougueux ; ce nouvel outrage mettait le comble à la mesure. Le ton de raillerie impudente avec lequel Ormond avait prononcé le nom de Fanny acheva de m'ôter la raison. Être insulté par un tel homme!... Je lui sautai à la gorge et je m'efforçai de le terrasser.

» Mais il était taillé en athlète et doué d'une vigueur peu commune : il résista à mes secousses et me renversa sous lui; puis s'armant d'une houssine qu'il tenait à la main, il m'en sangla le corps et le visage. Tant qu'il me resta quelques forces, je me débattis sous son étreinte puissante; à défaut des mains, j'employais les dents, je mordais, je déchirais... tout fut inutile : Ormond réussit à me contenir, il redoubla les coups qu'il ne cessait de me porter; enfin la douleur, l'épuisement, l'excès de la rage, me réduisirent à l'impuissance de nuire. Je demeurai étendu sur la terre, meurtri, sanglant et inanimé.

» Lorsque je revins à moi, j'étais seul... Ormond s'était éloigné, dédaignant de me livrer aux constables, et m'abandonnant à ma destinée. Je regagnai ma demeure. La nuit était sombre, le brouillard épais; je marchais en tâtonnant au milieu des ténèbres... Quelles idées je roulais dans ma tête! quels projets de vengeance je caressais!... Ormond m'était

Digitized by Google

supérieur en forces physiques.. soit! je ne le provoquerais point à la lutte; je l'attaquerais à chances plus égales... je me vengerais de lui, dussé-je périr, dussé-je acheter ma victoire de la perte de mon âme.

» Docteur, je serais tenté de croire que, pendant cette nuit-là, mes imprécations et mes fureurs évoquèrent un démon, et qu'entre lui et moi un pacte infernal fut conclu.

» Je retournai près de Fanny; là m'attendaient des reproches, des plaintes, des querelles, qui ne me laissaient ni repos ni répit. Les jours, les semaines se succédèrent, notre situation continua d'empirer : il nous fallut tomber de chute en chute, descendre ce qu'on appelle les échelons de la société, et cacher notre misère au milieu de gens aussi pauvres et aussi dégradés que nous...

» J'aurais cependant supporté ce genre de vie, tout affreux qu'il était, si Fanny m'en avait tenu compte, si elle eût payé d'un peu d'amour et de pitié ce que je souffrais pour elle; un regard, un sourire de Fanny eût ravivé mon courage. Pauvre, mais aimé d'elle, j'aurais encore été le plus heureux des hommes... Mais tout me manquait à la fois; Fanny était la première à m'abandonner... Eh bien, docteur, contre tant de maux et de chagrins je recourus au gin et au whisky; je me réfugiai dans l'ivrognerie, je m'étudiai à m'abrutir; je fis en sorte que ma raison, continuellement obscurcie par les vapeurs de l'alcool, ne pût point se dégager des ténèbres dont elle était enveloppée. J'étais si à plaindre quand je n'étais pas ivre!... C'est ainsi que j'errais en chancelant à travers les rues de la ville, hué par les enfants et les oisifs, et devenu pour les honnêtes gens un objet de mépris et de dégoût.

» Un jour que j'avais été enfermé dans la maison de correction et forcé de m'abstenir de toute liqueur alcoolique, je me mis à réfléchir qu'en restant fidèle à ce système d'ivrognerie, je n'accomplirais jamais mes projets de vengeance. Cette idée me frappa; je résolus d'être plus sobre à l'avenir, et rendu à la liberté, je songeai à exécuter la promesse que je m'étais faite à moi-même.

Digitized by Google

» Encore une goutte de cordial, docteur... Laissez-moi reprendre des forces afin de vous raconter les nouvelles que j'ous à apprendre en sortant de prison...

» Mon père, après m'avoir déshérité par son testament, avait été séquestré dans une maison de fous. Son associé, John Ormond, dirigeait seul la maison de commerce. La voix publique m'accusait hautement d'avoir, par mon inconduite, causé la démence de mon père. Quant à John Ormond, on vantait son activité, son intelligence, son application aux affaires. J'appris encore qu'il avait accrédité le bruit que j'étais aussi atteint de folie... Le digne homme m'aurait confiné, s'il l'avait pu, près de mon père, à l'hôpital.

» Un débitant de whisky, chez lequel je m'étais arrêté, me donna tous ces détails. Je poursuivis ma route en méditant sur ce que je venais d'apprendre, et à travers un labyrinthe de ruelles et de passages, je regagnai le misérable taudis où j'avais laissé ma femme. A mesure que j'approchais, de fâcheux pressentiments me serraient le cœur : je m'inquiétais de l'accueil que j'allais recevoir ; je me demandais si pendant mon absence aucun malheur n'était arrivé à Fanny...

» Je parvins jusqu'à mon logement... elle n'y était pas... J'interrogeai des voisins..... elle s'était enfuie avec un amant !

» Un amant !... Mon Dieu ! de tous les coups qui m'avaient frappé, celui-ci était le plus rude ; j'en demeurai étourdi, comme si ce dénoûment de nos amours n'eût pas été logique, comme si je n'avais pas dû m'y attendre... Mais il n'était point dans mon caractère de m'arrêter à de vaines lamentations. Cet amant, quel était-il ?... Une voix intérieure me criait que c'était Ormond... Oui, l'homme qui avait révélé à mon père le secret de mon mariage et de mon changement de religion, l'homme qui m'avait fait chasser de la maison paternelle pour se mettre à ma place, un tel homme avait dû achever son œuvre en me ravissant mon dernier bien, le cœur de ma femme... Peut-être même que depuis longtemps... Oh ! quel soupçon horrible !.. ce parent qu'elle m'avait recom-

Digitized by Google

mandé avec tant d'instances, ce n'était peut-être qu'un amant déguisé!...

» Je pris ma course en insensé, au milieu des ténèbres; mais je ne courus point au hasard, la haine dirigeait mes pas: ce fut elle qui me conduisit aux abords de l'habitation de mon ennemi... Une voiture attendait à la porte d'entrée... Bientôt la porte s'ouvrit, et caché dans l'ombre que projetait une maison voisine, je vis paraître un homme et une femme... C'était Ormond... c'était Fanny... Fanny somptueusement parée! Elle s'appuyait à son bras, elle le regardait avec cette expression enivrante qui m'avait autrefois ôté le jugement et la raison... Ah! docteur, docteur! les tortures physiques qui me déchirent et la perspective de la mort qui s'approche, qu'est-ce que tout cela, en comparaison d'un pareil souvenir?

» Tous deux montèrent en voiture et prirent place l'un à côté de l'autre. On inaugurait ce soir-là le théâtre de la petite ville où je demeurais, et qui était située à peu de distance de la fabrique. Fanny et Ormond partirent en riant dans cette direction; la roue de leur voiture effleura mon corps... Ils ne surent pas m'apercevoir; l'instinct de la conservation ne les avertit pas de ma présence... J'étais à leur piste cependant... je les suivais comme un loup suit sa proie, en guettant le moment de l'attaquer.

» Vous vous étonnez peut-être, monsieur, que je ne les aie pas tués tous deux à l'instant même?... Patience, docteur! Il y a des raffinements de souffrance que l'on savoure quelquefois avec un plaisir féroce... On aime à se sentir bien malheureux, bien outragé, bien trahi, pour être plus en droit de maudire la Providence, de détester l'espèce humaine et de se venger... Les tuer tous deux! et comment l'aurais-je fait? je n'avais point d'armes; Ormond m'eût terrassé encore une fois, il m'eût terrassé *à ses yeux!*... Non, non! plutôt la mort que cette dernière honte!... J'étais dévoré de haine et de jalousie, mais je calculais mes chances, afin de frapper des coups plus sûrs.

J'arrivai en même temps que Fanny et son amant au péri-

Digitized by Google

style du théâtre : ils se perdirent sous le vestibule, au milieu d'une foule joyeuse; je ne pouvais les suivre plus loin... je n'avais pas de quoi acheter une place aux secondes galeries !

» Cette nuit-là je commis mon premier vol... Cent fois auparavant j'avais filé la carte, triché au jeu, et exercé toute autre industrie de ce genre; mais je n'avais jamais volé... Eh bien, c'était un degré qui me restait à franchir : je le franchis... et avec le produit de mon vol je me procurai un pistolet, des balles, de la poudre... puis je me promenai aux abords du théâtre. Que les heures me semblèrent longues ! Je songeais aux perfidies dont j'avais été victime... Ormond, s'autorisant de sa prétendue parenté, avait sans doute recueilli ma femme sous son toit. Cet homme, si soigneux de sa réputation, avait ainsi trouvé le moyen de concilier ses plaisirs avec la décence publique; et tandis que je me consumais en prison, Fanny et lui... Ah ! combien il me tardait de m'acquitter envers eux et de leur payer d'un seul coup toutes mes dettes !

» Ce moment si désiré arriva enfin ! La représentation était terminée, la foule s'écoulait du théâtre : Ormond sortit, accompagné de sa maîtresse; ils remontèrent en voiture, et je m'élançai sur leurs traces.

» Il faisait une belle nuit, une nuit pleine de silence et de tranquillité; mais que m'importait à moi ce calme de la nature?... un orage terrible grondait dans mon cœur... Je distinguais la voix des deux perfides... ils causaient en riant... et j'étais là, haletant, épuisé de fatigue et de besoin, couvert de haillons!... Il y eut un instant où la voiture, parvenue au pied d'une colline, ralentit sa marche... J'armai mon pistolet... je m'approchai de la portière... je levai le bras... mais une réflexion subite me retint. Qu'allais-je faire? les tuer au milieu de leur joie, les tuer sans qu'ils se sentissent mourir, sans qu'ils connussent même la main qui les frappait !... Était-ce là me venger comme je le voulais?

» Je les laissai vivre; leur voiture s'éloigna. Quant à eux,

Digitized by Google

occupés uniquement l'un de l'autre, ils ne m'avaient pas aperçu.

» J'étais donc seul au monde, déshérité de mon père, abandonné de ma femme, dépouillé de mon patrimoine, dénué de tous moyens d'existence! J'essayai d'un travail honnête, j'entrai comme simple ouvrier dans une distillerie... mes habitudes d'ivrognerie m'en firent renvoyer au bout d'une semaine.

» Alors j'étouffai tous mes scrupules, et je m'associai à une bande de fraudeurs déterminés qui distillaient des liqueurs dans les endroits les plus retirés des montagnes. Notre troupe se composait de douze hommes plus ou moins dégradés, plus ou moins perdus de vices et de crimes. Pour écouler nos produits, nous faisions la contrebande entre l'île de Man et l'Angleterre. Les connaissances que je possédais de l'art du distillateur me valurent un accueil distingué; j'étais pour ces hommes une acquisition précieuse, et je devins tout d'abord un des personnages les plus influents de la troupe. L'appareil dont nous nous servions était du genre le plus simple, et facile à transporter d'une place dans une autre. Nous changions fréquemment de cachette : notre atelier était tantôt une hutte au milieu des marais, tantôt une caverne creusée dans le flanc des montagnes, tantôt des roches escarpées situées au bord de la mer; mais nous choisissions toujours notre emplacement dans un rayon peu éloigné de la ville qui était le centre de nos opérations.

» Les ruines d'un vieux château que vous connaissez peut-être, docteur, car il n'est qu'à vingt milles d'ici, sur la côte, nous avaient abrités pendant quelque temps. Le voisinage de la mer nous était d'une grande commodité. L'édifice, à l'exception d'une tour qui était restée debout, présentait un amas confus de pierres et de briques; il existait sous cette tour une voûte spacieuse, qui n'avait d'autre issue et d'autre accès qu'un escalier étroit fermé par une trappe. Seulement, pour établir un courant d'air qui facilitât le dégagement de la fumée, nous avions pratiqué un trou assez large dans l'épaisseur de la muraille. Le point où ce conduit aboutissait au dehors était masqué par des touffes de buissons et le feuillage d'un lierre.

Digitized by Google

» Quelque avantageuse que fût cette cachette sous beaucoup de rapports, comme elle était insalubre, nous prîmes le parti d'y renoncer, et nous nous établîmes dans les ruines abandonnées d'un vieux moulin. Ce moulin était situé près de la côte, à vingt milles d'ici ; on l'appelait *Mill-Hole*.

» Aucun endroit ne pouvait mieux nous convenir. Il était entouré de rochers au milieu desquels on se glissait sans être aperçu ; un ruisseau qui baignait le pied de ces ruines allait se jeter dans la mer ; plus loin, du côté de la terre, s'étendaient des landes incultes et presque inhabitées. Nous faisions venir par eau tout ce dont nous avions besoin. De petits sloops fins voiliers transportaient, à la faveur des ombres de la nuit, les produits de notre industrie. Nous commençâmes à opérer sur une vaste échelle ; nous menions une joyeuse vie. Cette époque toute remplie d'excès et de souillures fut pourtant une de celles où je fus le moins malheureux. J'oubliais Ormond, j'oubliais Fanny, Fanny, que j'avais tant aimée, et qui m'avait trahi si indignement!.. Et lorsque je ne pouvais me débarrasser de cette image, je buvais... Le whisky était une ressource toujours prête ; j'en usais largement.

» Cependant la quantité de liqueurs que nous distillions en fraude éveilla l'attention des fabricants : une société se forma pour la suppression de ce commerce illicite, et l'on promit de grandes récompenses à qui dénoncerait les coupables. Le secrétaire de la société, celui qui en était le membre le plus actif, c'était John Ormond, chef de la maison Eris et Ormond.

Mais les mesures que l'on prenait pour notre arrestation ne troublaient guère notre sécurité. N'avions-nous pas dans la ville principale du district un agent qui nous informait de tout ? Nous croyions être sûrs de lui ; comme s'il existait un seul homme qui puisse ne pas être tenté par l'appât du gain ! Notre agent devait l'être... il le fut.

» Un matin que j'étais resté avec un de mes compagnons, nommé Tommy, dans les ruines du vieux moulin, Tommy, qui était couché par terre, distingua un bruit sourd, pareil à celui des pas de plusieurs hommes qui s'approchaient. Nous

Digitized by Google

crûmes d'abord que c'étaient nos camarades. En effet, ils étaient partis de bonne heure avec une petite charrette pour aller chercher du grain dont nous manquions. Tommy écouta plus attentivement, et il reconnut le pas mesuré d'une troupe d'infanterie... Aussitôt nous nous élançâmes hors des ruines, et nous vîmes à cent pas de distance un détachement de milice que guidaient un officier de l'accise et John Ormond.

» John Ormond était monté sur un cheval magnifique dont il avait quelque peine à maîtriser l'ardeur. Il nous distingua parmi les rochers, où nous nous étions d'abord réfugiés; il me reconnut, et à l'instant il donna à sa troupe le signal de nous poursuivre; lui-même se précipita sur nos traces.

» Mais la nature du terrain facilitait notre évasion; nous pûmes gagner le rivage et nous jeter dans une petite barque qui y était amarrée en cas de surprise. Nous poussâmes au large; il était temps : Ormond nous serrait de près, et nous n'avions pas donné trois coups de rame que déjà il galopait sur le bord de la mer. En voyant que nous lui échappions, sa rage fut extrême; il poussa son cheval au milieu de l'eau. L'animal se débattit, se cabra, et finit par renverser son cavalier sur le sable. Ormond, qui n'avait point lâché la bride, se releva, et je le vis qui accablait sa monture de coups furieux.

» Lorsque nous eûmes mis entre nous et nos ennemis une distance assez grande, nous cessâmes de ramer et nous suivîmes des yeux leurs mouvements. L'officier de l'accise déploya un papier qu'il parut lire à haute voix; cette formalité accomplie, les soldats procédèrent à la destruction de notre appareil et de tout ce qui nous servait à distiller.

» Pendant ce temps-là, docteur, je demeurais appuyé sur ma rame, considérant d'un œil fixe cet homme qui avait causé tous mes maux, et qui en ce moment encore se montrait acharné à ma perte. C'était lui qui excitait le zèle des soldats : il allait, il venait d'un air affairé, et semblait prendre un plaisir cruel à l'œuvre de destruction... De quel tort étais-je coupable envers cet homme?... Du plus grand de tous : je l'avais obligé.

Digitized by Google

» Tommy proférait mille imprécations, mille injures, qu'il envoyait de loin à l'officier de l'accise et aux soldats... Moi, docteur, je ne disais rien; mais quel silence que celui-là! Je n'étais occupé que d'une seule pensée, d'un seul désir, la vengeance! Dans le secret de mon cœur, je priais... oui, monsieur, je priais Satan qu'il me fournît l'occasion et le moyen de me venger; à ce prix, je lui livrais mon âme.

» Lorsque les soldats eurent brisé notre appareil, ils mirent le feu à une quantité assez considérable d'alcool que nous avions en provision : les flammes jaillirent par les crevasses du vieux bâtiment et s'élevèrent en colonnes tourbillonnantes qui se balançaient à droite et à gauche, sous l'impulsion du vent. Ce spectacle effraya le cheval de John Ormond; son maître essaya inutilement de le contenir; l'animal, qui avait pris le mors aux dents, emporta son cavalier à travers les landes du voisinage.

» Quelques moments après nous vîmes l'officier de l'accise et le détachement de milice se diriger vers la ville en longeant la côte. Ormond ne les accompagnait pas.

» Lorsque nous crûmes n'avoir plus rien à craindre pour notre sûreté, nous nous rapprochâmes du rivage. Les ruines du moulin étaient telles que nous les avions laissées; mais tout y avait été brûlé, fracassé. Il ne restait pas un alambic qui fût intact. N'ayant plus rien à faire dans ce lieu de désolation, nous regagnâmes notre barque. Une courte traversée nous conduisit à une petite anse creusée dans les rochers. Après y avoir caché notre bateau, nous prîmes le chemin de la tour dont j'ai déjà parlé. Nous ne l'habitions plus, mais elle continuait de nous servir de magasin. C'était là que nos compagnons s'étaient rendus dans la matinée.

» En y arrivant, nous fûmes extrêmement étonnés d'apercevoir au milieu des ruines le cheval d'Ormond attaché à un fragment de muraille et trempé de sueur. En même temps, nous entendîmes dans l'intérieur de la tour un bruit de voix irritées et menaçantes. Deux hommes de notre bande accoururent au-devant de nous, et, pleins de joie, ils nous racon-

Digitized by Google

tèrent que comme ils se disposaient à partir, Ormond lui-même, entraîné par son cheval, était venu tomber au milieu d'eux. Ils s'étaient assurés de sa personne, et, après l'avoir garrotté, ils l'avaient transporté dans notre ancienne cachette.

» A cette nouvelle, docteur, tout mon sang reflua violemment vers ma tête; un éblouissement passa sur mes yeux; mon cœur battit avec force dans ma poitrine. Je demeurai sans voix... je me sentais tenté de fléchir les genoux et de rendre grâce à *celui* que j'avais invoqué naguère, et qui m'avait si bien exaucé!

» Cependant Tommy annonça à nos compagnons la catastrophe du moulin et la part active que le prisonnier y avait prise. Des imprécations, des cris de triomphe et de vengeance accueillirent cette nouvelle. Ils étaient là huit hommes qui ne connaissaient d'autre loi que leurs passions, huit hommes pour lesquels Ormond avait été un persécuteur infatigable, et qui brûlaient de lui rendre tout le mal qu'il leur avait fait; mais leur soif de vengeance, qu'était-ce en comparaison de la mienne?

— Je veux le voir, leur dis-je : amenez-le ici, que nous nous voyions tous deux face à face! L'instant d'après, la trappe se leva, et John Ormond, poussé par deux de nos hommes, parut au milieu de nous.

» A son aspect, docteur, une joie inexprimable remplit tout mon être!

» Il avait les deux jambes liées, et il trébuchait à chaque pas. La transition subite des ténèbres à la lumière éblouissait sa vue. Tommy s'élança sur lui, et il le frappa de toute sa force. Le malheureux poussa un cri perçant et tomba par terre. Ses gardiens le remirent sur ses pieds, tandis que l'on s'efforçait d'apaiser Tommy, dont la fureur était à son comble.

» Lorsque Ormond leva les yeux, et qu'il me vit debout devant lui, sa figure, qui était pâle d'effroi, prit une teinte verdâtre. Ses genoux faiblirent, ses dents claquèrent, un

Digitized by Google

tremblement convulsif agita ses membres. Le misérable avait peur... je jouissais délicieusement de ses angoisses.

» Ah! que, si je ne m'étais pas fait violence, j'aurais eu de plaisir à l'accabler d'outrages! que j'aurais voulu lui cracher à la face tous les noms injurieux qu'il méritait!... N'en avais-je pas bien le droit? ma place usurpée, mon patrimoine volé, ma femme séduite!... mais j'eus la force de me vaincre : je gardai la dignité d'un juge, et me contentai de la joie de lui annoncer qu'il allait mourir.

» En entendant cet arrêt sortir de ma bouche... (pouvais-je en prononcer un autre?) il devint livide. Il étendit vers nous des mains suppliantes : il demanda grâce et merci... il nous offrit... il m'offrit à moi... une somme d'argent, l'oubli du passé, et les moyens de nous échapper d'Angleterre... nous refusâmes de l'écouter. On l'enferma de nouveau sous la voûte, et on plaça sur la trappe quelques grosses pierres pour en sceller l'entrée.

» Ormond devait être mis à mort; mais comment? et par qui?... Tommy proposait déjà de s'en rapporter à la décision du sort, lorsque j'offris de me charger de l'affaire. Mes camarades insistaient pour que chacun de nous eût sa part égale de responsabilité. Mais je leur racontai brièvement mon histoire. Je leur peignis mon besoin de vengeance... La vengeance! ils comprirent ce mot : ce que je réclamais me fut concédé.

» Voici le plan que mes compagnons adoptèrent :

» Ils s'occuperaient sans délai de régler les affaires que nous avions dans le pays : Tommy reviendrait m'avertir lorsque tout serait terminé. J'irais les rejoindre à un certain endroit de la côte, et nous gagnerions ensemble le continent ou l'Amérique.

» Ils partirent : je demeurai seul pendant un jour. J'employais une partie de mon temps à soigner le cheval d'Ormond qui m'avait été laissé, et auquel je prodiguais la paille et l'avoine. J'aimais à le contempler. N'était-ce pas lui qui m'avait livré entre les mains mon ennemi?. . Quelquefois aussi j'allais

Digitized by Google

m'asseoir sur les pierres qui formaient l'entrée de la voûte; j'écoutais les gémissements plaintifs de mon prisonnier, et je délibérais en moi-même sur le genre de mort que je lui ferais souffrir.

» La nuit suivante, Tommy était de retour. Il m'informa que mes compagnons n'attendaient plus que moi. Le moment fatal était donc arrivé!..... Nous écartâmes les pierres qui étaient entassées sur la trappe, et après avoir jeté dans la sombre ouverture un fagot de branches de pin allumées, nous descendîmes...

» Imaginez, docteur, quel fut notre étonnement en ne trouvant point Ormond sous cette voûte. Nous vîmes étendue par terre la corde qui avait servi à le garrotter... Mais lui, qu'était-il devenu?... Mon désappointement n'avait point de bornes : j'étais comme la bête fauve à laquelle on enlève sa proie, et je rugissais de fureur. Plus calme, plus maître de ses sens, Tommy promena autour de lui un regard attentif, et aussitôt il comprit toute la vérité... Je vous ai parlé d'un trou que nous avions pratiqué dans l'épaisseur du mur, afin d'établir un courant d'air : Ormond avait profité de ce moyen d'évasion; il avait coupé ses liens en frottant la corde contre les aspérités des pierres, puis il s'était glissé dans le conduit, et par des efforts désespérés il avait réussi à se frayer une voie.... Je croyais qu'il s'était échappé, lorsque je l'entendis remuer dans les profondeurs de la tour. Nous courûmes, Tommy et moi, au point où aboutissait le conduit..... Ormond avait passé sa tête hors du trou; il s'agitait des reins et des épaules pour se dégager tout à fait..... Tous ses muscles étaient tendus; son visage trempé de sueur et de sang...

» Nous nous rendîmes maîtres de lui avant qu'il pût faire usage de ses mains. Ce ne fut pas sans peine que nous en vînmes à bout. Bien qu'affaibli par la fatigue, la soif et la faim, il nous opposa une vigoureuse résistance; mais nous étions deux contre lui. Après une lutte acharnée, nous le renversâmes par terre, épuisé, pantelant; nous lui garrottâmes les

Digitized by Google

pieds et les genoux. Quant à ses mains, elles furent attachées derrière son dos.

» Il demeura un instant immobile; puis, rassemblant ses dernières forces, il se mit à crier au meurtre! au secours!... Sa voix avait une effrayante énergie, retentissait bruyamment dans le silence de la nuit... Je lui enfonçai dans la bouche le manche de mon couteau en guise de bâillon, et par ce moyen je le réduisis à se taire.

— Ne feriez-vous pas mieux de l'expédier tout de suite? me demanda Tommy.

— Non, répondis-je; j'ai mon projet..... Apprêtez la petite charrette qui nous sert à voiturer le grain; attelez-y le cheval de cet homme.... quand vous aurez fini, vous viendrez me le dire.

» Pendant que cela s'exécutait, je restai debout à côté d'Ormond, qui continuait à s'agiter par des soubresauts terribles. Le malheureux grondait sourdement; il haletait, il écumait, il se roulait par terre : ses liens, qu'il cherchait à rompre, lui entraient dans les chairs...

» Enfin, Tommy revint m'annoncer que la charrette était prête : il m'aida à y porter notre prisonnier, qui se débattit encore violemment. Je montai sur le siége de la voiture; je pris en main les rênes du cheval, puis m'adressant à mon compagnon :

— Maintenant, Tommy, lui dis-je, je n'ai plus besoin de vous. Songez à votre sûreté. Retournez vers nos gens... Si au lever du soleil je ne les ai pas rejoints, qu'ils ne s'occupent pas de moi et m'abandonnent à mon sort.

» En même temps, je fouettai le cheval, qui partit au grand trot. Tommy me suivit des yeux pendant une minute : bientôt l'obscurité le déroba à ma vue. »

(En cet endroit, Philippe Erris s'arrêta de nouveau, et parut recueillir ses souvenirs. Cette dernière partie de sa narration l'avait beaucoup fatigué; j'étais moi-même vivement affecté de tout ce que je venais d'entendre, et je redou-

Digitized by Google

tais ce qui allait suivre, pressentant quelque chose d'affreux. Je profitai de l'interruption pour administrer au malade les faibles soulagements dont la science pouvait disposer. Afin de ménager ses forces et de ralentir les progrès du mal, je lui prescrivis le repos et le silence; mais il secoua la tête, et entr'ouvrant ses yeux qu'il tenait fermés, et qui brillaient de l'ardeur de la fièvre:)

« Non, docteur, dit-il, mes instants sont comptés.. Laissez-moi achever ce récit pendant qu'il me reste encore un peu de forces..... Je crois même que le besoin de parler me prête une vie factice... Je vous disais que Tommy s'était éloigné, et que je me trouvais seul dans la charrette avec mon prisonnier. Ormond tenta encore des efforts prodigieux pour se débarrasser de ses liens..... Je lui fis sentir la pointe de mon poignard, et je l'assurai qu'au moindre essai de ce genre je le tuerais sans pitié. Effrayé de cette menace, il se tint tranquille... Je lui ôtai le bâillon que je lui avais mis.

» Le malheureux avait repris quelque espoir : ma tranquillité apparente, l'espace de temps qui s'était écoulé depuis que je lui avais signifié son arrêt de mort, et enfin cette dernière marque de douceur, toutes ces circonstances lui avaient rendu le courage. Il crut que je me laisserais fléchir, que je pardonnerais... Il oubliait combien il m'avait offensé!

— Jeune maître, me dit-il d'une voix suppliante,— c'était ainsi que m'appelaient tous les ouvriers de la fabrique, et Ormond lui-même, à l'époque où il était premier commis, ne me nommait jamais autrement; — jeune maître, poursuivit-il après une pause, au nom du ciel! que voulez-vous faire de moi?

» Je ne répondis rien, et je pressai l'allure du cheval. La voiture roulait avec rapidité sur une lande sablonneuse. La nuit était sombre; une tempête se formait vers le couchant.

—Que voulez-vous faire de moi? demanda encore le malheureux Ormond. Oh! grâce!... pitié!... J'ai été bien coupable envers vous; oui, bien coupable!... mais je me repens, et je veux réparer tous mes torts.

Digitized by Google

— Réparer! répliquai-je d'un ton ironique : mon père est devenu insensé.

— Il recouvrera la raison; il vous rendra son affection. Je plaiderai votre cause avec autant de zèle que..... Mais épargnez-moi, jeune maître, épargnez-moi!

— Mon héritage est perdu...

— Je vous restituerai la moitié de vos biens; je vous associerai à ma fabrique... mais grâce, au nom de Dieu!... faites-moi grâce de la vie!

— Ma femme, m'écriai-je d'une voix étouffée, en énumérant les griefs que j'avais contre lui; cette malheureuse que vous avez séduite...

— Grâce! grâce! s'écria Ormond : j'ai abusé de votre confiance; j'ai été ingrat, perfide... Oh! accordez-moi la vie; ne me tuez point; je serai votre esclave ; je vous restituerai vos biens, non pas la moitié, mais le tout... Oh! ne me tuez point! Le testament que votre père a fait en ma faveur, je le détruirai; je ne garderai rien.

» Docteur, l'accent de cet homme était véritablement déchirant... Il me semble que je l'entends encore... Cependant la voiture roulait toujours; le vent mêlait ses sifflements au sourd murmure de la mer.

— Grâce! continua Ormond. Mon Dieu! par quelles paroles faut-il vous implorer?..... quels mots trouverai-je pour vous attendrir?..... Accordez-moi la vie..... accordez-moi un jour... une heure...

» Il ne voyait point mon visage; mais l'inflexion de ma voix lui révélait que ma détermination était inébranlable.

» C'est qu'en ce moment suprême je ne montrais ni emportement ni fureur : j'étais calme et inflexible comme la loi elle-même.

» Une seule chose me restait à apprendre : je retins les rênes du cheval; je me dressai sur mes jambes, et dominant Ormond de toute ma hauteur :

— John Ormond, proférai-je, êtes-vous parent de Fanny?

— Non, répliqua-t-il; nous vous avons trompé; nous ne

Digitized by Google

sommes point parents.... Je ne vous cacherai rien; que mes aveux vous prouvent mon repentir.

— Et ainsi, ajoutai-je, avant mon mariage...

— Nous étions d'intelligence; l'argent que vous lui prodiguiez, elle me le donnait... Elle est de moitié dans tous mes torts... Grâce, encore une fois! vous voyez combien je suis indigne de votre colère

» Je ne répondis rien; il m'eût été impossible d'articuler une parole. Je saisis Ormond par le corps, et je le rejetai hors de la voiture. Il tomba comme une masse sur la terre. Je m'élançai après lui...

» Alors, docteur, ce misérable comprit qu'il allait mourir, quoiqu'il ne devinât point encore le genre de son supplice. Il se releva sur ses genoux..... il attesta le Dieu vivant.... il invoqua le nom de ma mère; il me conjura par tous les noms qu'il put imaginer..... Les larmes, les sanglots étouffaient sa voix... ses angoisses, son agonie ne sauraient s'exprimer..... Je regardais cet homme qui se traînait à mes pieds..... je connaissais donc ce que c'était que la vengeance! celle que je goûtais était bien celle que j'avais rêvée!

» Je m'approchai d'Ormond.

» Souviens-toi, lui dis-je, de cette nuit où, accompagné de Fanny, tu sortais du théâtre... j'étais derrière vous, le pistolet au poing : je pouvais vous tuer tous deux... si je ne l'ai pas fait, c'est qu'il me fallait mieux que cela... j'ai ce que je voulais.

» Et en même temps je le renversai la face contre terre : je m'emparai de ses jambes, et, au moyen d'une corde dont j'étais muni, je les attachai solidement au derrière de la charrette.

» Ormond commençait à comprendre!

» Les cris qu'il se mit à pousser n'avaient rien d'humain : ils remplissaient l'espace, et le vent, qui soufflait de la mer, les emportait vers les montagnes... je m'élançai sur le siége de la voiture... j'excitai le cheval à grands coups de houssine... il partit comme un trait!

Digitized by Google

» Docteur!... docteur! ce fut une course infernale!

» Le chemin était pierreux, taillé au milieu des rochers et semé de gros cailloux. Mes passions longtemps comprimées s'étaient exaltées jusqu'au délire... je n'osais point regarder derrière moi, mais j'entendais parmi le bruit des roues... oui, docteur... ne frémissez pas... j'entendais le choc d'une tête qui se heurtait à toutes les pierres du chemin.

» Et je criais, en avant! en avant! et je stimulais le cheval, qui redoublait de vitesse!

» Oui, ce fut vraiment une course infernale. La tempête qui se préparait depuis une heure s'était enfin déchaînée: les éclairs flamboyaient: le tonnerre grondait: les éléments luttaient confondus. Le cheval, devenu furieux, emportait la voiture à travers les rochers, imprimant les secousses les plus violentes au fardeau qu'il traînait derrière lui.

» Cette course dura pendant trois milles. A la fin une des roues se brisa: le cheval s'abattit sur un tas de pierres, et je fus renversé avec la charrette, qui était à moitié fracassée, mais à laquelle le corps mutilé d'Ormond pendait encore! Une pareille chute aurait dû me tuer; je me relevai meurtri, mais sans blessure. Mon premier mouvement fut de dégager le cheval, qui s'était embarrassé dans ses harnais et qui était tout tremblant et tout couvert d'écume. Après l'avoir attaché à un arbre, j'examinai en quel état était ma victime.

» Ormond était mort: son tronc mutilé n'avait plus de tête: fracassée par les secousses ou usée par le frottement, elle avait disparu... Le seul vestige qui en restât, c'était un lambeau de la peau du cou... le haut de la poitrine était ouvert. Le cadavre était encore chaud, et il s'en exhalait une vapeur tiède qui montait en fumée légère au milieu du brouillard de la nuit... Quant au sang... Mais pourquoi vous cachez-vous la face?... pourquoi détournez-vous la tête comme si vous ne pouviez supporter ces images?... Vous le plaignez, *lui?*... vous avez horreur de moi?... Eh! monsieur! il n'est mort qu'une fois, et j'ai souffert... je souffre mille morts!... »

(Il est certain que l'image de cette tête rebondissant sur les

Digitized by Google

cailloux, cette route semée de débris humains, m'avait frappé d'épouvante, moi qui avais vu dans les hôpitaux et dans les salles de dissection bien des spectacles hideux. Je voulus encore prescrire le silence à Philippe Erris et mettre fin à ce récit effroyable : les forces de ce malheureux semblaient s'être ranimées, il continua : cependant sa voix ne vibrait plus comme auparavant; l'exaltation morale qui le soutenait commençait à s'affaiblir par degrés.)

« Je contemplai pendant quelques instants ce qui restait du malheureux Ormond. Je m'étonnais de ne plus me sentir de haine contre lui... j'aurais cru que le plaisir de la vengeance satisfaite eût duré plus longtemps! Il fallait me débarrasser de ce cadavre. Voici le moyen que j'employai : je détachai les cordes qui garrottaient les jambes et les mains. Je pliai le corps en deux et je l'assujettis avec ces cordes : il n'était pas encore roide... puis j'essayai de le charger sur le cheval... mais dès que je m'approchai, l'animal ouvrit ses naseaux, aspira l'air, poussa un hennissement de terreur, et se cabra pour me fuir... on eût dit qu'il sentait le sang de son maître!... Que faire? me charger de ce fardeau!... j'y répugnais... et même... pourquoi ne l'avouerais-je pas?... la vue de ce corps sans tête commençait à produire sur mes nerfs un effet étrange... Je couvris d'un mouchoir les yeux du cheval : je réussis à placer le cadavre en travers sur son dos : une heure après j'atteignis l'endroit du rivage où m'attendaient mes compagnons.

» Je leur racontai la manière dont j'avais mis à mort le prisonnier. Ils m'écoutèrent sans m'interrompre : lorsque j'eus fini, ils ne m'adressèrent aucune observation. Nous transportâmes le corps dans notre barque. Nous rendîmes la liberté au cheval, en lui laissant le soin de chercher un nouveau maître. Lorsque nous fûmes arrivés au milieu du cana Saint-Georges, les restes d'Ormond furent jetés à la mer pour servir de pâture aux poissons.

» Mon histoire touche à sa fin, docteur; les forces me manquent... la vie m'abandonne... il faut pourtant achever...

Digitized by Google

» Nous gagnâmes les côtes de la Hollande, et notre troupe se dispersa; quant à moi, je menai pendant vingt années une existence vagabonde sur tous les points du globe : soldat, marin, négociant, planteur, je fis tous les métiers, jusqu'à celui de pirate... mais je suis forcé d'abréger...

» Eh bien, il y a un mois, je me retrouvai, je ne sais par quelle suite d'aventures, sur le sol de l'Irlande... En vérité, docteur, quoique j'aie toujours refusé de le croire, on dirait qu'une main invisible conduit toutes choses ici-bas... le temps et l'éloignement ne vous dérobent point à son action... elle vous ramène au besoin de quatre mille lieues, pour que vous mouriez là où il est décidé que vous devrez mourir... Après tout, ce n'est peut-être qu'une illusion... Je suis revenu en Irlande, simplement parce que je voulais revoir mon pays natal. J'étais enrôlé dans une bande de bohémiens, nous avions travaillé comme moissonneurs en Écosse.

» A quelques milles d'ici, j'eus l'idée de reprendre mon ancien métier de distillateur en fraude; je ne songeais point au gain que je retirerais de mon ancienne industrie; mais à la facilité qu'elle m'offrait d'avoir à ma disposition autant de gin et de whisky que j'en voudrais. L'habitude de boire des liqueurs distillées avait dégénéré chez moi en un besoin impérieux.... je buvais pour m'oublier!

» Mon projet, que je communiquai à mes compagnons, fut adopté d'une commune voix. Nous résolûmes de nous fixer dans cet endroit dont je connaissais toutes les ressources, et je partis pour acheter ce qui nous était nécessaire. En parcourant la ville je rencontrai une femme qui chantait dans les rues et dont l'aspect me frappa. Je la regardai plus attentivement... c'était elle, docteur... c'était Fanny!

» O puissance d'un premier amour! Fanny était belle encore. Le temps, la misère, la dégradation, ne l'avaient point entièrement dépouillée de ce charme séducteur qui m'avait été si funeste. Mais quand même elle eût perdu tout le prestige de sa beauté, je n'aurais pas laissé de la revoir avec plaisir. Malgré sa trahison, je ne l'avais jamais haïe. Ma vengeance

Digitized by Google

s'était attaquée à son complice et non pas à elle. Il me semblait naturel qu'elle m'eût quitté pour un autre, et je comprenais que l'excès de mon amour eût dû effaroucher le sien.

» Je fus donc heureux de la retrouver après vingt années de séparation. Elle ne me reconnut que lorsque je me fus nommé, et le premier étonnement passé, elle me fit un accueil affectueux. La scène d'explications, de reproches, d'excuses, de récriminations que nous eûmes ensemble, je ne vous la décrirai point, docteur ; pour peu que vous ayez d'expérience, vous devinez comment cela se termina. Fanny reprit sur moi tout son empire.

» Elle me raconta que plusieurs semaines après la disparition d'Ormond, son cheval avait été trouvé en la possession de deux marchands colporteurs. Ces hommes l'avaient rencontré sur le bord de la mer. Une enquête avait eu lieu. Les témoignages de l'officier de l'accise et des soldats de milice avaient abouti à cette conclusion que le malheureux Ormond avait pu être tué par sa monture.

» A mon tour je racontai à Fanny de quelle mort son complice avait péri. Je triomphai en lui détaillant toutes ces affreuses circonstances... Elle m'écouta en silence et sans commentaires. Son visage, que j'interrogeais avidement, ne décela aucune émotion. J'aurais voulu qu'elle se montrât plus affectée. Cette insensibilité me choquait... je ne voyais pas qu'elle était trop exagérée pour être vraie.

» Fanny consentit à me suivre et à faire partie de notre bande. Douée d'une assurance imperturbable, ingénieuse à inventer des stratagèmes, habile à mettre en défaut la vigilance des douaniers et des gens de l'accise, elle nous rendit les plus grands services.

» Nous avions établi notre laboratoire dans les ruines dont je vous ai parlé, sous cette tour où j'avais vingt années auparavant tenu Ormond enfermé. La voûte existait encore : j'y restais presque toujours seul, occupé des travaux de la distillerie, tandis que mes compagnons allaient acheter du grain,

Digitized by Google

des pommes de terre, etc., ou vendre les produits de notre fabrication.

» C'était là que je travaillais un matin, plongé que j'étais dans une demi-ivresse, lorsque tout à coup j'entendis en dehors un bruit confus de pas et de voix; mais je me rassurai presque aussitôt en distinguant parmi ces voix celle de ma femme. Je demeurai où j'étais, persuadé que nos gens étaient de retour.

» Mais, docteur, ce bruit avait quelque chose d'inusité... on marchait, on parlait avec précaution... puis, avant que j'eusse pris sérieusement l'alarme et pourvu à ma sûreté, au bout de l'escalier qui servait d'accès et d'issue à la voûte, un bruissement d'armes retentit.

» Il y avait trahison... j'étais perdu!

» — C'est là! prononça une voix que je ne connaissais que trop; *il* est là-dessous... descendez l'escalier; vous trouverez l'assassin du malheureux Ormond.

» O Fanny! Fanny!... vous m'aviez vendu et livré!... c'était de votre main que je devais recevoir ce dernier coup!

» Quoique traqué comme un renard dans un terrier sans issue, je ne désespérai pas de mon salut. Je songeai aussitôt à ce conduit par lequel Ormond avait failli s'échapper. J'étais moins fort de taille, plus agile que lui... Je me glissai dans le trou, et avec les plus pénibles efforts je pénétrai jusqu'au milieu du mur, lequel avait huit à neuf pieds d'épaisseur. Un obstacle imprévu m'empêcha d'avancer plus loin... cet obstacle, c'était une grosse pierre qui, s'étant détachée, bouchait presque entièrement le conduit; il fallait la retirer, l'écarter... mais comment? Le temps pressait; déjà mes ennemis descendaient l'escalier... Résolu d'élargir la voie, je tendis mes muscles, je roidis mon corps; de la tête et des épaules je fis un effort puissant... prodigieux... A ma première secousse je sentis que la voûte cédait... à la seconde, l'obstacle fut écarté, le passage s'ouvrit... mais en ce moment, docteur, en

Digitized by Google

ce moment où j'allais être libre la tour s'écroula avec un fracas épouvantable, et je fus broyé sous ses débris.

» Ce que je devins alors, je l'ignore. Je me rappelle comme une avalanche de montagnes, un coup de tonnerre... puis rien... Il paraît que je demeurai longtemps évanoui... Lorsque je repris mes sens, je me trouvai enseveli sous un amas de pierres qui m'écrasaient la poitrine : mes pieds, mes jambes, je ne les sentais plus... mais ce que j'éprouvais de déchirements, de douleurs aiguës, égalait le supplice des damnés.

» Les soldats de milice me retirèrent du milieu des débris de la tour; quelques-uns d'entre eux avaient péri sous la voûte... Fanny y avait été tuée...

» Et ainsi, docteur, je me suis vengé d'Ormond... Fanny a vengé son amant... et voilà qu'elle-même... décidément il y a quelque chose!... Pauvre Fanny! j'aurais voulu ne pas mourir de sa main... je voudrais... Retenez cela, docteur... Cette tête bondissant sur les cailloux... ces lambeaux de chair... ce tronc mutilé... oui, je voudrais n'avoir pas tué Ormond! »

Philippe Erris cessa de parler. Ses dernières phrases avaient été murmurées d'une voix éteinte. Il tomba dans un délire effrayant qui dura plusieurs heures, et pendant lequel il fut poursuivi des images les plus poignantes. Je vis alors pour la première fois combien la créature qui s'est souillée d'un meurtre a de la peine à mourir.

Vers le milieu de la nuit, cette longue agonie se termina enfin. Je m'éloignai du chevet du mourant; je m'enfuis, saisi d'horreur et de pitié... La porte de la chambre était encore gardée par une sentinelle qui veillait sur son prisonnier... son prisonnier! Philippe Erris n'appartenait plus à la justice humaine; il comparaissait devant le tribunal de Dieu.

(*New Monthly Magazine.*)

Digitized by Google

REVUE ASIATIQUE.

DERNIÈRES NOUVELLES DE L'INDE ET DE LA CHINE.

Novembre 1842.

Deux malles de l'Inde sont arrivées ce mois-ci, et telle est l'importance des dépêches apportées par la seconde, à la date du 15 octobre, qu'elles doivent seules occuper l'attention. Après tant d'hésitations sur les côtes de la Chine, après l'affreux désastre de l'hiver dernier dans le Caboul, un double triomphe couronne la politique anglaise, triomphe qui promet d'ouvrir enfin l'empire chinois aux Anglais, et leur permet de rentrer vengés des Affghans dans l'Inde anglaise. L'*Asiatic Journal* ayant paru avant les nouvelles du 15 octobre, nous n'avons d'autres renseignements, ce mois-ci, que ceux de la presse quotidienne; nous devons donc provisoirement nous contenter d'extraire quelques détails des nouvelles contenues dans le *Bombay Times*.

L'expédition anglaise, forte de 70 voiles et portant 9,000 hommes de débarquement environ, avait été retenue jusqu'au 6 juillet devant Wo-Sing. Ce ne fut que le 20 qu'elle se présenta devant Tchin-Kiang-Fou, ville située sur la rive gauche du Yan-tse-Kiang, à 40 milles de Nankin. Dès le lendemain, 21, les Anglais s'en étaient emparés d'assaut, et voici en abrégé la relation d'un des acteurs de ce combat :

« L'assaut de Tchin-Kiang a été le plus important comme aussi le plus sanglant combat encore livré en Chine. L'armée de terre a presque seule donné. Les troupes, partagées en trois brigades, devaient attaquer la ville chacune sur un point différent. Le bateau à vapeur *l'Auckland* eut seul, de tous les bâtiments, l'honneur d'appuyer l'artillerie royale chargée de faire une brèche dans la partie de la muraille qui a vue sur le fleuve. C'était le point par lequel la colonne du centre devait s'introduire dans la place.

Digitized by Google

» Le mur qui entoure la ville est bâti en briques, haut de vingt-cinq ou trente pieds, parfaitement bien garni de bastions, d'embrasures, de traverses, etc.; il était armé de pièces de 12 et de 8, sans compter les pierriers. La partie qui avoisine la rivière, à environ deux cents pas de distance, s'élève sur un terrain difficile et très-incliné. C'est sur ce point que *l'Auckland* et l'artillerie royale, placée sur une éminence voisine, ouvrirent leur feu vers les dix heures du matin. On ne leur laissa pas le temps de faire brèche. Depuis une demi-heure ils foudroyaient les remparts, qui leur ripostaient avec une extrême vivacité, lorsque les sapeurs du génie, suivis du 55e régiment de l'armée royale et de trois régiments indiens de Madras, s'avancèrent avec des échelles et forcèrent l'artillerie à cesser son feu. Les échelles furent dressées contre le mur avec une rapidité magique, et les grenadiers du 55e s'y élancèrent sous un feu très-vif qui leur coûta beaucoup de monde tués et blessés. Le premier qui escalada le rempart, ce fut le lieutenant Cuddy, qui fit preuve en cette occasion de la plus grande bravoure. En arrivant au haut de la muraille, il agita son épée en signe de victoire; puis, s'asseyant avec un incroyable sang-froid sur le parapet, il aida ses hommes à monter. C'est un miracle qu'au milieu de la grêle des balles il n'ait pas été tué d'un coup de fusil ou précipité du haut du rempart: il en fut quitte pour une blessure au pied. Un quart d'heure après, le drapeau du 55e, arboré sur la muraille, fut salué par trois vigoureux hourrahs des marins attentifs à l'action du haut de leurs mâtures. Cependant la ville n'était pas prise, et l'on eut fort à faire pour chasser l'ennemi du rempart; les Tartares chargèrent plusieurs fois la lance ou l'épée à la main, et disputèrent avec acharnement chaque pouce de terrain. A la fin cependant la baïonnette anglaise triompha; mais en abandonnant la muraille, les Tartares allèrent se poster dans les maisons, d'où ils dirigèrent pendant longtemps un feu très-vif et très-meurtrier. Il fallut cinq ou six heures de combat dans les rues pour que ces soldats cédassent la place.

» Les autres brigades ont été aussi heureuses, mais elles ont perdu, comme le 55e, beaucoup de monde dans les combats des rues. La brigade du centre comptait à elle seule 150 hommes tués ou blessés.

» La chaleur était très-grande, et plusieurs soldats ont été frappés de coups de soleil mortels.

Digitized by Google

» La veille du combat on disait qu'il n'y avait pas plus de 1,000 ou de 1,500 soldats tartares dans la place; aujourd'hui on en porte le nombre à 5,000 hommes.

» C'est la discipline et non pas le courage qui manque aux Chinois. Leurs chefs surtout, sentant la victoire leur échapper, lançaient leurs chevaux au galop et venaient mourir en braves sur les baïonnettes anglaises.

» Le lendemain, la ville était déserte, et montrait à chaque pas le plus cruel spectacle. Les morts et les blessés de l'ennemi, quoiqu'il en eût emporté un grand nombre, gisaient dans toutes les directions, sans que personne songeât à secourir ceux qui respiraient encore. Toutes les maisons avaient été forcées et pillées; les marchandises les plus précieuses, les thés, les soieries, les fourrures, étaient répandues par les rues. Toutes les maisons qui appartenaient ou qu'on avait cru appartenir au gouvernement étaient ou complétement brûlées ou encore en proie à l'incendie, que personne ne cherchait à arrêter. Comme dans les autres villes, cette victoire a déterminé une effrayante multitude de suicides; on trouvait des hommes, des femmes et des enfants qui s'étaient étranglés; on en retirait des puits par douzaines!

» Maintenant la population ne semble avoir conservé aucun sentiment hostile à l'égard du vainqueur. On voit souvent des gens qui viennent faire des cadeaux de fruits. Leurs légumes sont excellents; leurs haricots, de même espèce que ceux de la France, leurs céleris, leurs concombres sont délicieux. Ils ne veulent pas qu'on les paye, et demandent seulement en retour un morceau de papier sur lequel ils font écrire : « *Protection anglaise.* » La volaille est exquise.

» Le Yiang-tzé-Kiang est un noble fleuve; à son embouchure la navigation est difficile, mais à quarante milles plus haut son lit est très-profond, et ici, à Tchin-Kiang, où il a environ un mille et demi de large, on ne trouve pas partout de mouillage pour les bâtiments, tant il est profond! Le courant, surtout à la marée montante, est très-rapide; un canot armé de six avirons ne peut pas le remonter.

» Le pays, sur la rive gauche du fleuve, est dans quelques parties magnifique et très-pittoresque; la rive droite est parfaitement plate et marécageuse.

» Cet assaut a coûté aux Anglais, d'après les rapports officiels,

Digitized by Google

24 hommes tués dont 4 officiers, et 145 blessés, dont 11 officiers.

» L'expédition laissa à Tchin-Kiang une garnison de deux mille hommes, commandée par le général Schœdde, et trois petites frégates avec deux bateaux à vapeur; puis elle remonta le fleuve jusqu'en vue de Nankin, où elle arriva le 7 août. La journée du 8 se passa en préparatifs, et le 9 on débarqua les troupes commandées par lord Saltoun sur une éminence à l'ouest. En même temps, les navires prenaient leurs postes de combat; mais les murs de la ville étaient déjà tout couverts de pavillons parlementaires. Trois mandarins d'un rang élevé sollicitèrent une entrevue de sir Henry Pottinger. Ils étaient autorisés à traiter de la paix, et une lettre signée de l'empereur disait que, comprenant enfin qu'il lui était absolument impossible de se défendre, il était prêt à accepter toutes les conditions qui ne porteraient pas atteinte à l'honneur du Céleste Empire.

» Ces trois négociateurs étaient Ki-Yeng, prince de la famille impériale et général en chef des troupes tartares; E-le-pou, gouverneur du Thé-Kiang en 1841, rentré en grâce après avoir été dégradé pour avoir rendu les prisonniers anglais lors de l'évacuation de l'île de Chusan, et enfin Gnu, général des deux provinces de Kiang-Sou et Kiang-Si. Les négociations durèrent jusqu'au 29, jour où la paix fut enfin signée à bord du vaisseau de ligne *le Cornwallis*. Fidèles à leur système de conserver le plus longtemps possible leur empire derrière un paravent, si on peut parler ainsi, les Chinois, à ce qu'il paraît, font tout ce qu'ils peuvent pour empêcher les vainqueurs de visiter la ville où les environs.

» Nankin, d'après ce que l'on a vu, ne semble pas une ville forte; ses murs, qui ont généralement trente-cinq à quarante pieds de haut, n'en ont pas plus de dix en certains endroits, et sont en ruines sur quelques autres. Le mur d'enceinte extérieure est très-ancien et doit avoir de trente à trente-cinq milles de circonférence (de 9 à 10 lieues), il renferme une grande étendue de terrains vagues. Il y a encore à l'intérieur deux autres murs d'enceinte commandés tous les deux par des édifices voisins ou par des hauteurs naturelles. Personne n'a encore pu voir la fameuse tour de porcelaine; elle est en dehors de la ville, un peu au sud. Quatre bâtiments ont remonté encore cinq ou six milles au-dessus de Nankin, et quelques petits bateaux à vapeur doivent faire une reconnaissance dans le haut pays. Les Chinois affirment qu'un bâtiment

Digitized by Google

léger pourrait remonter jusqu'à cinq cents milles au-dessus de Nankin, et trouverait partout beaucoup d'eau et un courant très-rapide. Le fait est que *le Cornwallis* est mouillé ici par soixante-dix pieds d'eau. »

Voici les termes dans lesquels sir Henry Pottinger annonce la paix dans une proclamation officielle :

» Le plénipotentiaire de S. M. B. en Chine a l'extrême plaisir d'annoncer aux sujets de S. M. qu'il a aujourd'hui conclu et signé avec les commissaires chinois désignés pour négocier avec lui, un traité dont voici les plus importantes dispositions :

» 1° Paix et amitié durables entre les deux nations; 2° la Chine payera 21 millions de dollars pendant l'année courante et les trois années qui suivront; 3° les ports de Canton, Amoy, Fou-tchou-fou, Ning-po et Shang-haï seront ouverts au commerce anglais; des agents consulaires seront nommés pour y résider, et des tarifs réguliers et justes des droits d'importation et d'exportation (aussi bien que de transit à l'intérieur) seront établis et publiés; 4° l'île de Hong-Kong sera cédée à perpétuité à S. M. B. et à ses héritiers et successeurs; 5° tous les sujets de S. M. B., indigènes de l'Europe ou des Indes qui pourraient être prisonniers dans une partie quelconque de l'empire de la Chine seront mis en liberté sans condition; 6° un acte d'amnistie complète et entière sera publié par l'Empereur; il sera revêtu de sa signature et de son sceau. Cette amnistie sera accordée à tous sujets chinois qui auront pris du service ou entretenu des relations avec les Anglais, ou qui auront habité les villes chinoises occupées par les Anglais, ou qui auront résidé dans les villes chinoises occupées par les Anglais. 7° Les relations seront conduites dans des termes d'égalité parfaite entre les officiers des deux gouvernements; lorsque l'on aura reçu l'assentiment de l'Empereur à ce traité, et après le payement des premiers six millions de piastres, les forces de S. M. B. se retireront de Nankin et du grand canal. Le poste militaire de Chin-haï sera également évacué. Mais les îles de Chusan et Kou-long-sou seront occupées juqu'à parfait payement des sommes stipulées et jusqu'à ce que les arrangements pour l'ouverture des ports soient complétés.

» En publiant cette nouvelle très-satisfaisante, le plénipotentiaire de S. M. renonce à faire l'éloge de l'énergie, du dévouement et de la valeur qui ont distingué tous les officiers et soldats des troupes de

Digitized by Google

S. M. qui ont contribué à ces importants et heureux résultats. Les droits établis de la manière qui précède seront sans doute reconnus par les premières autorités. En attendant, le plénipotentiaire de S. M. B. félicite les sujets de S. M. en Chine à l'occasion d'une paix qu'il espère et croit devoir être également avantageuse aux sujets et aux intérêts de l'Angleterre et de la Chine. — Dieu garde la reine !

» A bord de la frégate à vapeur *the Queen*, dans la rivière Yang-tsé-Kiang, en vue de Nankin, ce 29 août 1842.

» Pour copie conforme :

» *Signé* H. MALCOLM, secrétaire de légation. »

Quant aux nouvelles du Caboulistan, nous ne pouvons qu'indiquer la marche victorieuse des armées combinées qui viennent de prouver aux peuples de l'Inde que la tactique européenne leur défend de profiter longtemps de leurs avantages. Mais de leur côté, les Anglais ont ravagé le pays conquis comme s'ils renonçaient à jamais s'y établir. Voici ce que nous apprend *le Bombay Times*, en attendant les correspondances particulières :

« Près du Koord de Caboul, le 13 septembre, après avoir passé les défilés si funestes, en janvier dernier, à l'armée anglaise, les troupes du général Pollock ont trouvé Ukbar-Khan à la tête de 16,000 Affghans, décidés à leur barrer le passage. L'ennemi a vaillamment combattu : il a fallu souvent enlever les positions à la baïonnette ; mais les Affghans ont fini par être mis en déroute complète, laissant aux mains des Anglais 3 drapeaux, 2 canons et une grande quantité de munitions de guerre. La perte des Anglais a été de 32 hommes tués et 130 blessés. Le 16, le général Pollock a pris possession du Bala-Hissar, qui est comme le Kremlin de Caboul. Plus de 700 hommes sont allés à la recherche des prisonniers.

» Le général Nott, après avoir achevé une marche triomphante de 200 milles, a battu et mis en déroute une armée de 12,000 Affghans; puis il a marché sur Ghuzna, s'en est emparé et l'a détruit. Il a eu 2 officiers et 20 hommes tués, 4 officiers et 400 hommes blessés. Il a rendu la liberté à 327 prisonniers cipayes. Les prisonniers européens avaient été précédemment conduits à Caboul.

» Le général Pollock a quitté Gundamuck, le 7 septembre, pour traverser la ligne où sont arrivés les désastres du mois de janvier

Digitized by Google

dernier, et une étendue de 70 milles dans le pays le plus impraticable de tout l'Affghanistan. Il a rencontré une forte résistance. Il a perdu un officier et a eu 240 hommes tués ou blessés. Il est arrivé à Caboul le 16. Mrs. Trevor et ses huit enfants, le capitaine Anderson, Mrs. Anderson et ses trois enfants, le capitaine Troup et le docteur Campbell, sont arrivés immédiatement au camp. Nous regrettons de ne pas trouver dans cette liste le nom de l'héroïque lady Sale.

Le Scinde est tranquille. Il y a encore un peu d'agitation dans Bundle-Khund. Lord Ellenborough a ordonné la reprise des travaux du grand canal Douab.

Digitized by Google

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DE L'INDUSTRIE, DE L'AGRICULTURE, ETC.

CORRESPONDANCE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

DE LA REVUE BRITANNIQUE.

NÉCROLOGIE. — LE DOCTEUR CHANNING. — PHRASIERS DES ÉTATS-UNIS. — DOCTEUR ALLEN. — HONE. — CRUICKSHANKS. — ALLAN CUNNINGHAM. — REBOUL ET JASMIN. — POÉSIES DE MACAULAY. — L'HISTOIRE ROMAINE EN LÉGENDES. — KEEPSAKES. — SALON DE BAS-BLEUS. — TH. MILLER. — CH. DICKENS. — PRESSE AMÉRICAINE. — M. WEBSTER. — MISTRESS TROLLOPE. — Mme CATALANI ET Mme SAQUI. — M. CLEVELAND. — LES MOUSTIQUES. — VOYAGES. — ROMANS, ETC., ETC.

Londres, 20 novembre.

Ma lettre de ce mois-ci, le mois du jour des Morts (*Allsouls day*), risque d'être un long article du nécrologe littéraire. Nous avons d'abord appris par les journaux des États-Unis la mort du docteur Channing (William-Ellery Channing), le grand sermonnaire américain, du petit nombre de ceux dont les œuvres sont réimprimées en Angleterre. C'était un grand rhéteur, un prédicateur chrétien et moraliste, qui n'a jamais compris la littérature écrite que comme le pâle *fac-simile* de la littérature parlée. Né Français, le docteur Channing aurait fait surtout des oraisons funèbres. Ce genre, qui est beaucoup le sien, convient admirablement à l'emphase naturelle des Américains. Il leur faut des phrases avant tout (excepté dans le commerce, bien entendu); la phrase est le fort de leurs plus illustres tribuns et avocats. M. Webster lui-même, cet homme d'affaires, qui vient de jouer sous jambe lord Ashburton, ne se refuse pas les *sesquipedalia verba*. M. Everett est un phrasier, Patrick Henry en était un, et Carlyle, cet écrivain original, ce penseur profond, mais au style germanique, mais déclamateur, mais accepté sous toutes réserves par les hommes

Digitized by Google

de goût en Angleterre comme en France, Carlyle a tout de suite fait école en Amérique; il y a tout de suite trouvé sa doublure dans le prédicateur Emerson (1). La forme, en général calme, des théologiens anglicans, ne pouvait aller au docteur Channing. Pour terminer mes comparaisons, il préférait Burke à Pitt. Cependant, avec toute son emphase américaine, le docteur Channing était un véritable orateur. La *Revue Britannique* a donné des extraits de ses discours, je n'ai donc pas à le faire connaître à vos lecteurs : dans toute autre Revue, je céderais à la vanité de *découvrir* le docteur Channing, comme ce professeur érudit qui vient de *découvrir* Charles Lamb en 1842, après l'avoir traduit en partie avant 1830. Mais vous avez surtout cité les deux discours du docteur Channing qu'on a le plus souvent réimprimés, ses *Sermons-pamphlets* sur Napoléon et sur Milton. Il ne me reste qu'à esquisser quelques mots de biographie. Le docteur Channing était né le 7 avril 1750, à Newport (Rhode Island); c'est à Bennington (Vermont) qu'il est mort le 2 octobre dernier. Il descendait d'un des signataires de la fameuse *Déclaration de l'indépendance*; et dans la «Biographie Américaine», il a rendu hommage aux vertus de son grand-père William Ellery. Son père était marchand et le destinait à la profession de médecin; mais le jeune Channing fut bientôt obligé de s'occuper exclusivement de sa propre santé, au lieu de poursuivre les études pénibles de l'art de guérir. Cette santé avait été brillante, robuste même. On le vit tout à coup dépérir, et jusqu'à la fin de sa vie il ressembla à l'ombre d'un corps plutôt qu'à la substance. On eût dit que cette nature grêle, presque transparente, n'avait que le souffle; quand, après avoir étudié la théologie, il se livra à la prédication, il se fit peu à peu, à force d'art, une voix qui ne manquait pas de sonorité. Le docteur Channing, au sortir de l'Université d'Harvard, où il fut ordonné, professait encore les doctrines presbytériennes; mais dans un pays comme les Etats-Unis, où il n'y a rien qui ressemble à l'unité en fait de

(1) Les discours d'Emerson ont été réimprimés récemment à Londres avec une introduction de M. Carlyle.

Digitized by Google

foi, il est difficile que les intelligences un peu vigoureuses ne se laissent pas aller à une indépendance complète. Le docteur Channing se déclara d'abord pour la secte des Unitaires; puis avec le temps, afin de parler à un public plus nombreux, il évita les discussions dogmatiques, et préféra prononcer ses discours sur des sujets de haute morale, de politique générale, d'histoire même. C'est ainsi qu'il fut tour à tour l'orateur de la paix universelle, de la tempérance, de l'éducation, de l'abolition de l'esclavage, etc. Sa dernière *exhibition publique* (style américain, qui fait du missionnaire un vrai comédien) eut lieu en août dernier à Lenox (Massachussets), où il parla sur l'émancipation des nègres.

La science a perdu ce mois-ci le docteur A. Allen, jeune encore, et connu par ses études sur les étymologies latines. Le même jour (6 novembre), est mort aussi un des hommes qui ont le plus remué de sympathies et d'antipathies dans les longues luttes politiques que provoqua après 1815 le ministère Castlereagh : c'est le libraire Hone, libraire et auteur. Hone se jeta à corps perdu dans l'opposition de cette époque. A chaque meeting, à chaque émeute, on était sûr de le rencontrer pérorant avec fougue. Il comprit aussi qu'en sa qualité d'éditeur, il avait d'autres armes sous la main, et il ne les négligea pas. Il publia de petites satires, de petits pamphlets, et pour les rendre plus piquants, il appela le crayon du caricaturiste au secours de la plume. Hélas! tous ces opuscules malins seraient peut-être tout à fait oubliés, si Hone n'avait deviné et employé le talent alors bien jeune et bien inconnu de G. Cruickshanks, cet artiste dont tous les éditeurs se disputent les spirituels croquis, et que Henri Monnier, en France, reconnaît pour son maître. Les amateurs rechercheront toujours ces premiers essais de Cruickshanks, qui fait aujourd'hui peu de caricatures politiques, laissant cette partie à l'artiste fécond qu'on ne connaît que par les initiales de H. B. Malheureusement Hone ne se contenta pas de faire la guerre aux torys, il la fit au clergé, il la fit presque à Dieu, à Dieu soupçonné par lui de toryisme, tant les chances de réforme étaient

alors incertaines. Tout cela valut à l'éditeur radical des procès qui firent du bruit. Il finit par se croire la dupe de son propre parti, et ruiné ou à peu près, il fit de la littérature plus innocente dans les *Magazines*. Il est aussi l'auteur de deux volumes très-populaires, *le Livre de chaque jour* et *le Livre de l'année*, dont le débit considérable n'avait pas suffi à payer toutes ses dettes, car il est mort encore insolvable. La femme et les enfants de ce pauvre diable, que deviendront-ils? Les idées qui enthousiasmèrent Hone en 1815 ont cependant triomphé en grande partie. Sir Robert Peel lui-même en a accepté plusieurs. Hélas! c'est en politique qu'est vrai surtout le *sic vos non vobis!*

Je dois maintenant vous entretenir d'un mort tout à fait littéraire, d'Allan Cunningham, un de ces poëtes sortis du peuple, comme il y en a eu tant, et comme il y en a encore en Angleterre, double enfantement de la Bible et de la littérature légendaire. Nous avons bien en France un poëte-boulanger; mais M. Reboul, quoique méridional, écrit dans la langue de Lamartine. Sa poésie n'a ni la forme ni les idées de la poésie populaire. Reboul a parfaitement secoué le son et la farine de ses habits : c'est presque un classique de salon et de collége. Nous avons un poëte-coiffeur, Jasmin; mais celui-là est, au contraire, si complétement gascon, qu'il n'a de lecteurs que dans son arrondissement. La critique parisienne s'est un peu trop vantée en ayant l'air de le comprendre; tandis qu'ici, depuis Burns, le dialecte écossais est devenu un idiome littéraire. On le lit, *on le chante*, à Londres comme à Édimbourg, dans les salons, au théâtre, etc. Allan Cunningham fut un des héritiers légitimes et reconnus de Burns. Ses ballades vivront. Il était né à Dumfries dans une famille de paysans. Son père le mit en apprentissage chez un maçon. De bonne heure, le jeune Allan lut tous les livres qu'il pouvait se procurer. Cependant le *livre* ne lui fit pas dédaigner la littérature naïve du chanteur des rues, de l'ouvrier et du paysan de la basse Écosse. Il eût suivi au bout du monde un mendiant, rapsode en guenilles, qui lui fredonnait

Digitized by Google

quelque légende : en un mot, *la renommée de Burns l'empêchait de dormir*, et en 1810 le jeune maçon fut un des collaborateurs des *Vieilles Poésies des comtés de Nithdale et de Galloway*, éditées par M. Cromeck. Allan Cunningham fournit à ce recueil quelques chansons transmises réellement par la tradition orale; mais son ambition d'auteur ne résista pas à la facilité de fabriquer, comme Macpherson et Chatterton, de *vieilles* légendes et de *vieilles* chansons. Le succès lui a permis de revendiquer depuis ces enfants supposés de la muse des *old rhymers*. On les retrouve dans son recueil à lui; car il finit par publier ses propres œuvres sans cet artifice : il fit des poëmes-légendes, comme la *Vierge d'Elvar*, la *Syrène de Galloway*, etc.; des poëmes-drames, comme *Sir Marmaduke Maxwell;* des romans, *Paul Jones*, *Sir Michael Scott*. Il collabora aux Magazines mensuels. — Enfin, recommandé au libraire Murray par sir Walter Scott, il fit pour la *Family Library* six volumes vraiment excellents : les *Biographies des Architectes, des Peintres et des Sculpteurs*. Le littérateur n'avait pas absorbé l'ouvrier; mais le maçon était devenu un artiste, et son compatriote sir Francis Chantrey l'avait mis à la tête de son atelier de sculpture pour surveiller les travaux, tenir ses livres, etc., etc. Quelques jours avant de mourir, il venait de terminer les Mémoires de son autre compatriote sir David Wilkie. Allan Cunningham avait une grande activité et une grande facilité. Ce qu'il y a de particulier dans ce maçon-littérateur, c'est qu'en conservant fidèlement l'inspiration de la naïveté écossaise dans ses légendes ou chroniques d'Écosse, il avait appris à écrire la bonne prose anglaise. Quelques-unes de ses biographies sont des notices parfaites, qu'on peut comparer aux meilleures de Samuel Johnson. Singulière éducation littéraire dans ce siècle de littérature factice et de mœurs factices, que celle de ces Écossais qui portent dans la littérature anglaise le parfum de la montagne ou de la forêt! Voici encore un des génies les plus énergiques de ce temps-ci, un orateur parlementaire, un critique érudit, un homme d'état, un ex-ministre de la guerre,

Digitized by Google

qui, dans les loisirs que lui laisse la défaite de son parti, s'amuse... à mettre en légendes l'histoire romaine.

C'est assez vous parler des morts, et c'est l'honorable B. Macaulay que je viens de citer. C'est lui qui publie un volume intitulé : *Lays of ancient Rome*. A propos de cette publication, quelques journaux politiques se sont récriés : Quoi! les chefs des whigs se font poëtes! Mais ils ont donc abdiqué, trahi peut-être? Ils font des vers, ils *chantent!* mais croient-ils que nous leur jouerons du violon? Est-ce pour divertir nos seigneurs les tories? Est-ce pour offrir un *exemplaire d'auteur* à la belle bibliothèque de sir Robert Peel? etc. Qu'il est difficile de contenter les partis vaincus! l'honorable M. Macaulay aura-t-il tort à nos yeux, nous qui sommes son innocent public? Certes, non; ce volume est d'abord précédé d'une préface, beau morceau de critique, où l'auteur analyse admirablement le système de Niehbur; mais les vers?... Eh bien, les vers sont de la bonne école, dignes de Scott, quoiqu'il y ait peut-être une sorte de dissonance dans les prouesses d'Horatius ou dans la bataille du lac Régille, etc., racontées avec des expressions qui rappellent le *Lai du dernier Ménestrel*, la *Dame du Lac*, *Marmion*, etc. Le volume se termine par le récit de la mort tragique de Virginie; et ici le poëte au vers de huit syllabes des poëmes de sir Walte Scott substitue un grand vers de quatorze, qui a plus de gravité. Le discours de Virginius au moment où il va poignarder sa fille est d'une tendresse touchante. Je vous envoie le volume; jugez vous-même, et faites traduire au moins la préface pour vos lecteurs; sir Robert Peel ne vous en voudra pas : ce grand ministre aime les beaux vers, même ceux des whigs. Le vieux poëte Wordsworth occupait, comme vous savez, une place dans l'enregistrement au bord du lac de Windermere; singulière place pour un poëte! singulière résidence pour un employé du fisc! Sir Robert Peel a fait accepter la démission de l'Homère des lakistes au profit de son fils, et en même temps la reine a accordé au père une pension de trois cents livres sterling.

Digitized by Google

C'est double justice, parce que Wordsworth a non-seulement fait de fort beaux vers, mais encore des vers qui ne lui ont pas rapporté beaucoup d'argent. Les épigrammes de lord Byron avaient cruellement contribué à cette impopularité. Nous verrons si M. Tennyson, qui est un peu de cette école lyrique, la ressuscitera; mais M. Tennyson a eu le bon esprit de jeter sur cette sentimentale poésie du nord quelques rayons plus chauds et plus colorés de l'amour méridional.

Voici le moment où les chœurs des rimeurs de boudoir couvrent tous les chants de poëtes de leurs gazouillements : les *annuals* et les *keepsakes* ont paru, veux-je dire; ceux même des Etat-Unis sont arrivés : mais dans toutes ces *feuilles d'hiver*, quelle sibylle aurait le courage de chercher le sens du dernier soupir de quelques vieux cygnes et les premiers vagissements de ces muses qui remplaceront un jour Scott, Byron, Moore et Tennyson lui-même? C'est dans ces livres reliés en moire ou en maroquin gaufré qu'ont débuté quelquefois de vrais talents, Bulwer, Allan Cunningham, mais surtout les dames poëtes, Felicia Hemans, Letitia Landon, Mrs. Norton, lady Blessington, etc. Celle-ci a peu à peu accaparé l'*editorship* des trois ou quatre keepsakes où l'on trouve le reflet imprimé des lectures de ses soirées. Un poëte romancier, un de ces *self educated authors* (auteurs qui se sont élevés eux-mêmes), comme je vous disais tout à l'heure qu'il y en a tant ici, —Th. Miller a fait un tableau satirique assez piquant de ces salons de bas-bleus dans un roman à séries qu'il intitule *la Vie de l'homme de lettres*, et où il se met en scène lui-même sous un nom supposé. M. Th. Miller est aussi libraire, et il se donne les honneurs de l'illustration calcographique : avant d'écrire et d'imprimer, il faisait de ses mains et vendait des paniers dans la rue. Hélas! dit-il quelquefois dans l'élan de ses déceptions littéraires, si je me suis fait poëte, c'est que je ne croyais pas qu'il y eût autant de concurrence dans ce métier que dans celui de vannier.

Charles Dickens, à peine de retour d'Amérique, annonce déjà qu'il va nous donner un nouveau roman sur les mœurs

Digitized by Google

anglaises, toujours comme une publication périodique et avec le secours du crayon de Cruickshanks, de Calcott, de Phiz, ou de tout autre. En attendant, Charles Dickens n'a pas voulu nous priver du récit de son voyage, et il l'a publié sous le titre d'*American-Notes*. Que vous dirai-je de cet ouvrage? qu'il y a sans doute des chapitres excellents pour votre Revue: eh bien, prenez-les; mais permettez-moi de vous avouer que je suis du nombre des lecteurs désappointés : non que je demandasse à M Charles Dickens une belle théorie à la Montesquieu sur les États-Unis, dans le genre du livre français de M. de Tocqueville, ni une foule d'indiscrétions et de comérages à la Mrs Trollope (observateur qui, du reste, ne manque ni d'esprit ni de vérité). Non; mais puisque M Charles Dickens renonçait à ces personnages fictifs, qui l'ont si bien servi dans ses *Pickwick' papers;* puisqu'il se montrait à nous comme M. Charles Dickens esq., il fallait que le père de Boz ou de Pickwick produisît quelque chose qui fût digne des enfants de son imagination. Une des qualités de M. Charles Dickens a été jusqu'ici de s'oublier lui-même, d'être tout à fait le personnage qu'il invente, ce qui contribue à *localiser* la fiction, comme dit Shakspeare, à *réaliser son Eidolon*, comme dit le capitaine Clutterbuck. Eh bien, pour la première fois qu'il se met en scène, l'auteur donne par trop d'importance à son vrai *moi* : un bon tiers du voyage est consacré à nous apprendre qu'il a eu le mal de mer et sa femme aussi! Il nous enferme avec lui dans la prison du paquebot aussi longtemps que le ferait Cooper, le romancier de la mer. Puis, débarqués, nous n'avons pour nos peines que des esquisses, des *notes*, c'est-à-dire des fragments... *deux* volumes, mais pas un livre. Encore un coup, ce n'est pas assez. Par bonheur du moins, quoique inférieur au capitaine Basil Hall, à M. Buckingham, à Mrs. Trollope, au capitaine Marryat même, le nouveau voyageur a le secret de nous amuser; j'en conviens : il retrouve souvent la loupe microscopique de Boz : si son œil n'embrasse pas bien l'ensemble, il saisit merveilleusement les détails : aucune caricature ne lui

Digitized by Google

échappe, et il est à regretter que la peur des récriminations ait rendu ce peintre ingénieux si sobre de portraits. De l'aveu d'un autre observateur compétent, le spirituel et original Sam Slick (Halliburton), tous ceux qu'il a *croqués* sont d'une ressemblance frappante. Cet Oncle Sam qui a si curieusement anatomisé les Américains, déclare qu'aucun livre sur l'Amérique ne lui a fait le même plaisir. Cet éloge, tout exagéré qu'il est dans la bouche d'un rival modeste, consolera le nouveau touriste de bien des critiques; car vous devez voir que les Magazines de Londres ne sont pas unanimes pour rendre justice à M. Charles Dickens.

Mais quel orage attend son livre en Amérique même! M. Charles Dickens ne craint pas de déclarer qu'il ne sait pas de pire fléau que la presse des États-Unis. Il cite divers articles qui prouveraient que tous les publicistes de l'Union sont des coupe-jarrets littéraires : non content de ses citations, il renvoie encore ses lecteurs à une diatribe contre la presse américaine, qu'on trouve dans la dernière livraison de la *Foreign Quarterly Review*, où nous lisons en effet une attaque bien inconvenable contre un homme d'état, M. Webster, aujourd'hui ministre, peut-être demain président. A propos de bottes, la *Louisville Gazette* accusa un jour M. Webster d'avoir voulu violer une jeune et belle dame. L'anecdote, très-peu politique, eut un énorme succès. Ce qui nous surprend, c'est que le fait étant faux, M. Webster ne se crut pas moins obligé de le démentir et faire démentir par des certificats scellés des sceaux de la république. Là-dessus la gazette de Louisville, continuant sa calomnie, répond : « Nous avons dit que M. Webster avait voulu *embrasser* la femme d'un de ses commis en lui disant : *Madame, c'est un des priviléges de ma place*. Nous nous sommes trompés... C'est-à-dire ce n'était pas la femme d'un commis, mais la femme d'un solliciteur. »

Ni la Revue ni M. Charles Dickens ne nous apprennent par quels certificats nouveaux M. Webster démentit cette odieuse rétractation; mais il paraît en effet que les journalistes des États-Unis ont d'étranges licences.

Digitized by Google

J'ai nommé Mrs. Trollope; son dernier ouvrage nous mène bien loin des États-Unis. Cette Corinne bourgeoise a voulu aussi faire son *Italie*. J'ai ouvert le nouveau voyage de ce bas-bleu avec une prévention que j'avoue.

Je ne pouvais penser qu'il y eût la moindre sympathie entre Mrs. Trollope et la patrie des artistes. Je m'attendais à des blasphèmes analogues à ceux de feu M. Simon, qui ne croyait ni au génie de Raphaël ni au chant du rossignol. Eh bien, le soleil italien a allumé le cœur de la statue. Elle n'a pas répudié tous ses préjugés, mais elle a une sorte d'impartialité qui lui permet de trouver de la courtoisie et presque de l'esprit au pape régnant, que tout le monde sait être un moine sans prétention, un souverain sans charlatanisme. Il est vrai que Mrs. Trollope, présentée à Sa Sainteté avec une pacotille d'Anglais, sort de la foule, désignée comme une dame littéraire, et le pape lui exprime le regret de ne pouvoir lire ses ouvrages! Dans cette pacotille se trouvait aussi un Écossais en costume de highlander, et le pape l'examina encore plus curieusement que la dame littéraire; comme c'est un grand priseur, il s'imagina, dit Mrs. Trollope, que la poudrière du montagnard était sa tabatière. Mrs. Trollope est un peu moins respectueuse envers les cardinaux, qui, selon elle, abusent de l'étiquette qui les entoure et tiennent trop longtemps debout les dames auxquelles ils adressent la parole. Elle raconte enfin une anecdote qui donnerait beau jeu à cette intolérance dont on accuse si volontiers et bien à tort la police ecclésiastique de Rome. Pendant la célébration de la messe de Pâques à Saint-Pierre, au moment de l'élévation de l'hostie, alors que tous les assistants se prosternent, on entendit tout à coup dans une des galeries latérales le bruit d'une bouteille de champagne lançant son bouchon au plafond. C'étaient des Anglais qui parodiaient par un bon déjeuner la communion sous les deux espèces. Il fut question un moment d'interdire l'entrée des églises aux protestants pendant les offices; mais la haute cour ecclésiastique finit par oublier le scandale afin que tout le monde l'oubliât. — A Pompei, à Naples, à Florence, Mrs.

Digitized by Google

Trollope se laisse peu à peu aller à des accès d'enthousiasme. Si elle se permet l'analyse du bas-bleu, c'est tout au plus pour nous faire connaître sa théorie sur la sibylle de Cumes, qu'elle soupçonne d'avoir été (bien avant Mesmer) une adepte du mesmerisme! Toute tory qu'elle est enfin, elle n'est pas très-indulgente pour cet anticonstitutionnel prince de Modène, qui proscrit la *Jeune France* de ses états, et regarde la barbe de nos dandys comme équivalant à un placard séditieux. Une des personnes de la société de Mrs. Trollope fut obligée de se faire raser pour obtenir un passe-port, et l'on devine que Mrs. Trollope elle-même n'entra pas dans les états de ce despote sans avoir bien regardé au miroir si le mauvais génie des femmes de lettres ne lui avait pas fait pousser malicieusement un poil de moustache sur la lèvre. Mais l'héroïne de Mrs. Trollope, en Italie, c'est madame Catalani, qui la reçoit avec toute sa charmante amabilité dans la villa qu'elle habite près de Florence. Madame Catalani chante même pour elle! Certes, Mrs. Trollope eût été presque excusable si, comme le grave M. Simon, elle eût, après ce bonheur-là, fait le procès du rossignol.

Il faut que madame Catalani ait réellement conservé le charme de sa voix et l'éclat de sa beauté, car Mrs. Trollope n'aime que les jeunes magiciennes, et elle traite impitoyablement de vieille sorcière une autre artiste qui cependant accomplit à ses yeux (mais pas pour elle seule, il est vrai) le prodige de marcher ou voler à travers les airs. Est-ce sur le romantique manche à balai que ce voyage aérien a lieu? Non; c'est sur la corde tendue des saltimbanques, car c'est la fameuse madame Saqui, c'est la divine sauteuse du boulevard du Temple que Mrs. Trollope rencontre à Florence, promenant à travers l'horizon d'un cirque ou d'une salle de spectacle la ruine *hideuse et légère* de ses soixante et dix ans. Je vais vous citer littéralement Mrs. Trollope :

« Pour continuer nos distractions de voyageurs, nous ne visitâmes plus de vieux palais, mais nous allâmes honorer de notre présence une antiquité d'un autre genre, à savoir, une

Digitized by Google

vieille, très-vieille femme. A notre surprise extrême, nous avions été prévenus depuis quelques jours que MADAME SAQUI devait enchanter la métropole toscane par une série des plus difficiles prouesses qui eussent jamais été exécutées sur la corde tendue. Je m'imaginais que la téméraire danseuse de l'affiche devait être une descendante de la madame Saqui dont j'avais admiré la jeunesse, et qui avait laissé à sa petite-fille l'héritage de sa pantoufle verte... Je me trompais; ce n'était pas une petite-fille... c'était l'immortelle madame Saqui elle-même : cela ressemblait si bien à un miracle, que nous résolûmes d'aller voir un spectacle qui, par lui-même, n'est pas de ceux qui ont beaucoup d'attraits pour moi. Si l'étonnement suffisait pour procurer du plaisir, nous aurions pu véritablement jouir de cette exhibition surnaturelle; mais nous y éprouvâmes plus de peine que de plaisir. On nous dit que cette vieille extraordinaire avait soixante-dix ans; et malheureusement pour nous, notre loge étant très-près de la scène, nous pûmes voir à ses traits ratatinés qu'elle aurait pu s'en donner quatre-vingts sans exagération. Ce fut un spectacle terrible! Tant de vigueur, tant de souplesse, n'importe à quel âge, ne sont pas des dons communs de la nature; mais possédés par une vieille si décrépite, ces dons avaient quelque chose de bien effrayant, d'*horrible* même, en vérité! Je comprends que la faim et la misère obligent une pauvre femme à se montrer ainsi en public; mais est-ce là le motif qui pousse encore madame Saqui sur la corde? Ah! du moins, si ses amis lui conseillaient d'y paraître dans le costume et les attributs d'une vieille sorcière; si elle y montait à cheval sur un balai, et au lieu d'un balancier, si elle exécutait ses tours armée d'une quenouille, j'avoue que nous aurions encore frémi; il y aurait eu au moins une idée poétique dans cette mise en scène d'accord avec l'âge de l'illustre sauteuse; mais quelles émotions pouvions-nous éprouver à la voir parée de tous les colifichets de la toilette adultère d'une fille de l'Opéra; puis, après avoir fait ses tours gymnastiques, remonter

Digitized by Google

jusqu'au faîte de la corde, en agitant deux grands drapeaux, tout cela par-dessus la tête des spectateurs du parterre? Je m'attendais à quelque chute, à quelque catastrophe épouvantable; et je n'étais pas la seule; car je remarquai dans la salle une extraordinaire et silencieuse attente, éloquente expression du cauchemar qui nous oppressait tous. Enfin, lorsqu'au retour de son ascension, l'horrible sorcière s'arrêta au milieu du théâtre, et y déploya bruyamment ses deux étendards, il se fit une acclamation générale, qu'elle prit sans doute pour un applaudissement; cri de dégoût plutôt, j'ose le dire. Quant à mes amis et moi, nous nous levâmes alors, et nous esquivâmes, un peu honteux de nous être trouvés à pareille fête. »

Les voyages ont abondé ce mois-ci. Je vous citerai encore un *Récit de voyages et d'entreprises commerciales*, par Richard J. Cleveland, qui est une réimpression d'un ouvrage populaire en Amérique. Ce M. J. Cleveland rivalise en même temps avec son homonyme, dont l'abbé Prevost fit, je crois, un fils de Cromwell, et avec Robinson Crusoé. Ses merveilleuses pérégrinations ne sont cependant qu'une histoire *vraie;* si elles rappellent les romans que je viens de citer, c'est parce que tous les artifices de la fiction sont nécessaires pour arriver au même intérêt. Le tort littéraire de M. Cleveland, c'est de tout dire; c'est de faire un journal et non un livre, non une œuvre d'art; et quand on imprime pour amuser son lecteur autant que pour l'instruire, on ne risque rien de ne pas lui dire toute la vérité, ou du moins tous les détails de la vérité. Aussi l'analyse d'un pareil ouvrage est impossible; je le cite comme une mine où les romanciers pourraient puiser trois ou quatre romans maritimes. Je dirai seulement que M. Cleveland fut un armateur qui courut longtemps après la fortune, fit à sa recherche le tour du monde, la saisit quelquefois, et ne put jamais la conserver. Je signalerai encore une singularité de ce voyageur accompli, c'est qu'il n'a jamais bu un verre de vin ou de liqueur, ni fumé une pipe ou un cigare. C'est à cela qu'il attribue d'avoir encore une santé de fer à soixante-dix ans; et il a bravé peste,

Digitized by Google

naufrages, périls de toutes sortes, sans avoir jamais eu la moindre indisposition, le plus petit mal de tête (1).

J'ai lu encore avec beaucoup d'amusement le *Récit d'une résidence à Mosquito-Shore*, par Th. Young. Le pays des Moustiques est situé entre les 11° et 15° degrés de latitude nord, près de la baie de Honduras. C'est ce pays de Poyais, où l'Écossais Mac-Gregor s'était fait cacique. Ce coin de l'Amérique centrale n'est pas seulement redoutable par les insectes qui lui donnent son nom, et autres petites bêtes, dont la sagesse et l'omniscience du Créateur nous révèlera quelque jour l'utilité dans le meilleur des mondes possibles : des reptiles plus gros, quoique sans ailes, vous y attendent; le climat y est pestilentiel; mais d'ailleurs, dit M. Th. Young, on y trouve tous les agréments de la vie : que ces voyageurs ont des conclusions ravissantes! Allez donc manger du bon poisson et du bon gibier dans un pays où si, par malheur, un insecte vous entame la peau, vous êtes sucé vif par des my-

(1) « Je ne suis point et ne fus jamais membre d'une société de tempérance, mais j'en ai pratiqué les maximes avant que ces sociétés fussent inventées. A l'époque où je commençai ma carrière maritime, on regardait comme une chose reçue que boire du grog et chiquer du tabac étaient également indispensables pour faire un bon marin. C'était braver le ridicule que de s'en dispenser ; mais je le bravai. Ceux qui m'auront lu pourront voir que j'ai navigué dans toutes les parties du monde, depuis le seizième degré de latitude sud jusqu'au seizième de latitude nord, quelquefois dans des bâtiments d'une telle dimension et avec un équipage si peu nombreux, qu'il fallait sans cesse s'exposer à l'humidité et au froid. J'ai été soumis à l'influence des localités les moins saines: à Batavia, ravagé par les fièvres; à Saint-Blas, où les indigènes eux-mêmes n'habitent qu'une partie de l'année; à la Havane, où j'ai résidé cinq ans. J'ai subi la captivité et la prison ; j'ai été volé, ruiné; j'ai passé par toutes les antiétés de la vie. Eh bien, je suis parvenu à ma soixante-huitième année sans avoir jamais pris une goutte de liqueur, un verre de vin, de bière, de porter ou d'ale; je n'ai jamais fumé ni chiqué : loin d'en avoir souffert, j'attribue à cette tempérance la conservation de ma santé : je ne connais la migraine que de nom, et excepté les fièvres que me donnèrent quelquefois les excitations et les inquiétudes de ma vie agitée, je n'ai jamais été malade. »

Digitized by Google

riades d'autres insectes! Si, par exemple, vous laissez dans la savanne votre cheval blessé, vous le retrouvez le lendemain à l'état de squelette. M. Young vante beaucoup les tortues de ce pays-là; il est malheureux pour les pauvres bêtes qu'elles soient bonnes à manger; car avec leur cuirasse, ce seraient les seules créatures de Dieu dont on envierait l'existence au milieu des nuées de moustiques qui bourdonnent autour de vous.

L'éditeur Murray, toujours difficile dans le choix de ses publications, vient de nous donner un bon et savant voyage de M. W. J. Hamilton, intitulé : *Recherches dans l'Asie-Mineure, le Pont et l'Arménie.* Ces contrées, jadis si glorieuses de leur civilisation, n'offrent aux voyageurs que des vestiges de leur classique splendeur et elles n'intéressent plus que les érudits. M. W. J. Hamilton les rendra-t-il plus populaires? Son livre n'est pas moins précieux que celui M. Texier, qu'il ne néglige pas de citer.

Je n'ai pas lu encore deux gros volumes du docteur Davy, frère du célèbre chimiste, sur les îles Ioniennes : la France a occcupé ces îles avant les Anglais, et le général Vaudoncourt nous les a fait connaître par un bon ouvrage.

Je vous signale deux nouvelles relations de la dernière campagne anglaise en Chine : 1° *Deux années en Chine*, etc., par Dr Macpherson; 2° *Narrative of the expedition to China*, par le commandant J. Elliott Bingham. Ces voyageurs n'ont encore vu que les côtes : je vous avoue que je ne veux plus lire que celui qui me conduira à Pékin. Au reste, si la guerre, comme on le dit, est terminée enfin, il faudra bien se contenter de résumer le peu que nous aurons appris de nouveau depuis deux ans sur le *Céleste Empire*, qui se moquera longtemps encore de la *barbare* Europe.

En histoire, je ne puis vous indiquer que la publication des Lettres de Marie Stuart, éditées par Mrs. Strickland, qui publie en même temps une assez curieuse biographie des reines d'Angleterre. Les nouvelles *Lettres* de *Marie Stuart*

Digitized by Google

sont la reproduction du recueil du prince Lebanoff, traduit et annoté.

Le colonel Miles vient de traduire du persan une *Histoire d'Hyder-Aly*. Il est curieux de connaître l'opinion des historiens asiatiques et sur leurs propres héros, et sur leurs vainqueurs. L'historien persan se nomme Meer-Hustein-Aly-Khan-Kermani, et, avec l'antiphrase de l'humilité orientale, il se qualifie d'étudiant de l'école de l'ignorance. Nous dirions, nous, de l'Académie des ignorantins; mais ce prétendu ignorant ayant été trois ans au service de Tipou-Saïb, a eu à sa disposition la belle bibliothèque de ce prince, et il s'en est servi en homme habile. A travers la pompe de son style, il nous fait un récit fort animé des exploits de cet Achille de l'Asie, qui était bien digne d'avoir son Homère; d'ailleurs il révèle peu de faits nouveaux, les historiens anglais ayant déjà épuisé la matière.

Je ne serais pas embarrassé si je voulais vous parler maintenant des romanciers. Depuis deux mois, ils ont produit abondamment, et l'année prochaine ne sera guère moins féconde s'ils tiennent toutes les promesses des annonces.

M. J. B. Fraser a publié un roman persan : *Ali Nemrou*, ou l'Aventurier buchtiare. Cet ouvrage est égal aux meilleurs de Morier. L'auteur, qui sait son Asie en résident anglais, a fort ingénieusement *illustré* les mœurs persanes dans une fiction de la bonne école.

M. Charles Whitehead, auteur d'un *Solitaire* (qui n'est pas celui de M. d'Arlincourt), a réimprimé en trois volumes un roman biographique sur Richard Savage, que vous avez pu lire par chapitres mensuels dans le *Bentley's Miscellany*. Ce roman n'est pas sans valeur. Le héros y prêtait; car c'est celui qui a fourni à Johnson le sujet d'une biographie si romanesque. Je vous en parle, parce qu'un conteur français, qui a son genre de talent, certes, a publié aussi à Paris, sous le titre de *la Couronne d'épines*, un roman de Richard Savage, qui était bien, si je m'en souviens, la plus antibritannique de toutes

Digitized by Google

les fictions. Cet auteur devrait apprendre l'anglais et traduire sans rancune le roman de M. Ch. Whitehead, qui vaut un peu mieux que le sien.

Nous avions le roman maritime, le roman militaire, le roman chasseur, une Mrs. Stone vient de créer le roman manufacturier : cette Pénélope-auteur avait préalablement publié l'histoire des travaux à l'aiguille (*the art of needlework*). Son roman a pour titre : *William Longshawe the cotton lord.* La ville de Manchester est la véritable héroïne du livre. Je vous avoue n'avoir pas encore achevé le premier volume. Si je ne vous en parle plus, c'est que je n'aurais qu'à le critiquer : mon silence sera un acte de galanterie envers Mrs. Stone.

Que vous dirai-je de *la Fille de l'avare*, par M. Harrison Ainsworth (1) ? Ce romancier est de ceux qui croient que la quantité vaut mieux que la qualité. Son dernier ouvrage a la prétention de peindre les mœurs du dix-huitième siècle à Londres : nous y voyons les *beaux* des comédies fashionables d'Etheredge, de Cibber, de Congreve, de Wycherley ; ce ne sont que promenades au Vauxhall, au Ranelagh, etc., etc.; des laquais, vrais crispins, se font passer pour leurs maîtres, afin de faire des conquêtes, etc., etc. Tout cela sent bien les mouches et la poudre : j'aime mieux les comédies dont M. Ainsworth a un peu affadi le dialogue en l'épurant. Toutefois quelques scènes de mélodrame rappellent aussi les scènes de terreur qui, malgré la protestation des gens de goût, ont fait le succès de Rokwood et de Jack Shippard. L'avare de M. Ainsworth est calqué sur un type parfait; mais il ne vaut pas l'avare de *Nigel*, et quelque élégante que soit sa fille, j'aime encore mieux la longue et sèche fille de l'Harpagon de l'*Alsace*.

On ne sait pas encore le titre du prochain roman de Charles Dickens : la première livraison ne paraîtra que le 1er janvier, et vous en recevrez le premier exemplaire ainsi que le premier de la nouvelle publication de H. Lorrequer.

(1) Réimprimé en un volume (prix 5 fr.) par M. Baudry.

Digitized by Google

Puisque vous voulez donner aussi mensuellement à vos lecteurs un de ces romans qui ont ici tant de succès, peut-être feriez-vous mieux de préférer celui qu'annonce sir E. Bulwer, son titre promet : *le Dernier des barons*. Vous l'aurez aussi à temps, ainsi qu'un quatrième ouvrage, dont M. Bentley m'a promis les bonnes feuilles : vous pourrez donc choisir. Quant à Cooper, qui publie ces jours-ci *Jack of the lantern*, ou le Feu follet, notre infatigable M. Defauconpret ne vous laisserait pas le plaisir d'en offrir la primeur à vos abonnés.

Je crains d'avoir dépassé la mesure dans ma lettre, et je remets à la prochaine ce que j'avais à vous dire des théâtres.

BULLETIN

DES SOCIÉTÉS SAVANTES D'ANGLETERRE.

DERNIÈRE RÉUNION DE L'ASSOCIATION BRITANNIQUE POUR L'AVANCEMENT DE LA SCIENCE.

Fin.

Influence du travail dans les manufactures sur le développement de la phthisie pulmonaire, par M. Nobèle. On a accusé, et avec quelque apparence de raison, le séjour et le travail des manufactures de prédisposer à la phthisie, et sous ce point de vue la population de Manchester se trouve dans des conditions très-défavorables. Si une protestation devait s'élever contre cette hypothèse, c'est surtout du congrès réuni à Manchester qu'elle devait partir; c'est ce qui est arrivé. Nous venons de voir un défenseur de cette ville soutenir que si la mortalité y est plus élevée que dans d'autres villes, et surtout que dans d'autres villes non manufacturières, ce n'est pas au travail dans les manufactures qu'il faut l'attribuer, puisque dans celles même qui sont regardées généralement comme les plus malsaines, la santé des ouvriers est aussi bonne que partout ailleurs. Dans le mémoire dont nous venons de donner le titre, l'auteur cherche à repousser le reproche fait aux villes manufacturières, et surtout à celle de Manchester, d'augmenter beaucoup la disposition déjà si forte de la population à la phthisie tubercu-

Digitized by Google

lense, et pour cela, il compare le nombre des phthisiques qui succombent dans cette ville avec celui des habitants de villes non manufacturières qui sont enlevés par la même maladie. D'après le recensement de 1841, on comptait à Manchester et à Salford 49,922 familles; or, en 1839 il y eut 9,273 morts, dont 1,454 furent causées par la phthisie, ce qui donne un mort phthisique pour 34 familles, et 3 phthisiques sur 19 morts de tout autre maladie.

Dans le comté agricole d'Essex, qui compte 62,403 familles, le nombre des morts dues à la phthisie a été en 1839 de 1,201, et le chiffre total des morts de 6,352, ce qui donne comparativement 4 morts par la phthisie sur 21 pour le comté agricole, et 3 sur 19 pour la ville manufacturière. Dans le district agricole qui comprend le Cambridgeshire, l'Hutingdonshire et les divisions méridionales du Lincolnshire, formant en tout une population de 67,351 familles, le nombre total des morts a été dans la même année de 7,306, et celui des morts causées par la phthisie seule de 1,309, ou près de 1 sur 5. Ainsi, tout en reconnaissant que la mortalité générale est beaucoup moins élevée dans les districts agricoles, on ne peut nier que la mort par la phthisie n'y soit plus fréquente. A Liverpool, sur 43,026 familles, la mortalité générale a été de 9,181, et celle des phthisiques de 1,722. Ainsi donc on compte à Liverpool 2 phthisiques enlevés annuellement sur 49 familles, et 2 seulement à Manchester sur 68. A Birmingham la proportion est encore plus en faveur de Manchester, car il y meurt chaque année 1 phthisique pour 36 familles. A Londres, la proportion des décès par la consomption est dans le rapport de 2 pour 105 familles, et celle de la mortalité générale avec la mortalité par la phthisie est, comme à Manchester, de 3 sur 19. A l'exception de la métropole, Manchester compte moins de cas de phthisie comparés à la mortalité générale qu'aucun des districts ci-dessus indiqués; aussi M. Nobèle en conclut-il que le travail dans les manufactures n'a aucune influence directe sur la production de cette maladie. Si on consulte le registre des décès de Manchester pendant trois années, et depuis l'âge de 15 ans jusqu'à celui de 40, on reconnaît que la mort causée par la phthisie a frappé 174 personnes qui travaillaient dans les manufactures, 590 ayant d'autres occupations, et 377 sans indication d'emploi. Parmi les 174 ouvriers des manufactures, 45 sont portés comme fileurs, 49 comme dévideurs (winders), 28 comme rattacheurs 22 comme cardeurs et ton-

Digitized by Google

deurs, et 25 sans autre désignation que d'être employés dans les manufactures. M. Nobèle conclut de tous ces faits et beaucoup d'autres semblables que les manufactures n'exercent pas sur la production des scrofules et sur une de leurs formes particulières, la phthisie, l'influence spéciale et malfaisante qu'on leur a attribuée.

Rapport sur la statistique vitale de Manchester, préparé par la Société de statistique de cette ville. Ce que l'on appelle communément la ville de Manchester peut être considéré comme comprenant huit juridictions différentes : Manchester, Ardwick, Charlton-sur-Medlock, Hulme, Salford, Pendleton, Broughton et Cheetham, formant, en 1841, une population de 305,993 habitants, et qui présente des caractères différents sous le point de vue physique et moral dans chacune de ces divisions, suivant qu'elles renferment un plus ou moins grand nombre d'habitants appartenant à la classe aisée, ou d'ouvriers habiles et qui reçoivent une haute paye. Ainsi deux de ces parties, et les moins populeuses, Cheetham et Broughton, sont spécialement habitées par la classe riche, qui forme encore une forte minorité à Ardwick et à Charlton, tandis que Hulm, Manchester, Salford et Pendleton le sont surtout par les ouvriers, et encore ces dernières parties diffèrent entre elles, suivant la condition plus ou moins comfortable dans laquelle se trouvent les ouvriers qui les habitent ; car tandis que Hulme et les parties de Charlton et d'Ardwick qui se trouvent sur les bords du Medlock attirent spécialement les ouvriers habiles, ceux dont les gains sont le plus élevés, Manchester et une grande partie de Salford, avec leur épaisse fumée, leurs rues étroites dans les anciens quartiers, leurs cours et leurs celliers, retiennent le plus grand nombre de ceux qui forment les dernières classes et les moins rétribuées. Le tableau suivant fera comprendre la différence de rapidité avec laquelle la population de ces différentes parties est arrivée au chiffre actuel.

	1801.	1811.	1821.	1831.	1841.
Charlton-sur-Medlock. . .	675	2,581	8,209	20,569	28,336
Hulme.....	1,677	3,081	4,234	9,624	26,982
Ardwick.....	1,762	2,763	3,545	5,524	9,906
Cheetham et Crumpsell. .	1,204	1,798	2,937	5,903	8,837
Broughton.....	866	825	880	1,580	3,794
Salford.....	13,611	19,114	25,772	40,786	53,200
Pendleston.....	3,611	4,805	5,948	8,435	11,032
Manchester.....	70,409	79,459	108,016	142,026	163,856
					305,943

Digitized by Google

La circonstance qui a le plus contribué à affaiblir le moral et à élever la mortalité de quelques-unes des parties de la ville, c'est l'empressement avec lequel toutes les personnes riches auxquelles leur position permet de changer de résidence quittent depuis quelques années les quartiers de Manchester et de Salford, soit pour s'éloigner de l'incommodité de la fumée, du bruit et du fracas des affaires, soit à cause du haut prix que coûtent au centre de la ville le terrain et les logements. Il résulte de cette migration continuelle que de vastes quartiers de la ville ne sont occupés que par des ouvriers. Cet état de choses, qui peut être utile à la santé des familles opulentes, établit une séparation trop distincte entre les deux classes dont se compose la population de cette vaste cité, entre ceux qui dirigent (the employers) et ceux qui travaillent (the employed), ce qui peut, à une époque plus ou moins éloignée, devenir funeste aux deux classes. Les auteurs jettent ensuite un coup d'œil sur les caractères géologiques et météorologiques du lieu où se trouve Manchester, sans donner aucun renseignement sur la nature des travaux de cette grande population, sur sa manière de vivre, l'élévation des salaires, les sociétés mutuelles, toutes circonstances qui ont une si grande influence sur la santé et la longévité des populations. Nous terminerons donc par quelques données sur le climat de Manchester, qui est, de l'aveu même des étrangers, doux et tempéré, mais humide et extrêmement variable sous le point de vue de l'humidité et de la température. Le ciel y est fréquemment couvert, le froid rarement très-prononcé, et la neige, quand il en tombe, n'est qu'en petite quantité et ne tarde pas à fondre. Le caractère le plus remarquable de ce climat, c'est la rapidité du passage de l'humidité à la sécheresse ; le mois de décembre étant à peu près le plus humide et janvier le plus sec des mois de l'année.

Augmentation de la valeur de la propriété dans le Lancashire du sud depuis la révolution, par M. Ashworth. Tel était autrefois, disent les anciens chroniqueurs, l'état de cette partie du pays, que Guillaume le Conquérant en revenant de l'expédition contre York, ne put qu'avec peine se frayer une route à travers les marais et les argiles qui le couvraient à cette époque. Sous le règne de Jacques Ier, l'antiquaire Camden éprouva une espèce d'effroi en approchant des frontières du Lancashire méridional, ainsi qu'il le dit lui-même, se mit sous la protection de Dieu, comme si il allait pénétrer dans un pays barbare. La première estimation

Digitized by Google

authentique de la valeur de la propriété est donnée par la cotisation de quatre shillings par livre qui fut imposée par Guillaume III. M. Ashworth, rapprochant cette cotisation de celle qui a été imposée en 1841 pour la taxe du comté, fait voir quel immense accroissement a pris depuis cette époque le revenu des mêmes localités, prenant pour exemple la ville de Boston, qui fut taxée en cette occasion pour 83 £ 16 shillings, ce qui en multipliant par 5 donne la somme de 169 £ comme le produit annuel de toutes les propriétés de cette ville; en 1841 ce même produit annuel a été évalué pour la taxe du comté à 93,966 £. Comparant ensuite l'augmentation de la valeur de la propriété des parties agricoles du duché de Lancastre avec l'augmentation des districts où des manufactures ont été établies, il fait remarquer que l'industrie manufacturière a non-seulement accru la prospérité des lieux où elle s'est développée, mais qu'elle a aussi étendu ses bienfaits sur tous les districts environnants, augmentant le simple revenu de la terre de 1,500 et même de 3,000 p. 0/0. La forêt de Rossendal couvre un espace de vingt mille carrés, et au commencement du seizième siècle ne comptait que 30 habitants; aujourd'hui il y en a plus de 21,000, et tout récemment la terre toute nue et destinée à la culture y a été affermée à un prix dix fois plus élevé que celui qu'elle rapportait il y a un siècle. Dans les localités plus populeuses, la terre destinée à bâtir s'afferme à un prix bien plus élevé encore, et qui varie de 120 à 130 £ par an, ce qui est plus pour un seul acre que le revenu de toute la forêt (de 1,500 acres) sous le règne de Jacques Ier. Lors de la révision de la taxe des terres, son revenu annuel fut évalué à 1,062 £, et en 1841 à 50,025 £, ce qui fait une augmentation de 4,700 p. 0/0 en 159 ans, et de 41,000 p. 0/0 depuis le temps de Jacques Ier.

SEPTIÈME SECTION. — SCIENCES MÉCANIQUES. — *De l'emploi du fer dans la construction des vaisseaux*, par M. Grantham. Il n'est pas possible de donner aux vaisseaux construits en bois la forme qui offre le moins de résistance à l'impulsion de l'eau sans nuire à leur solidité, tandis que c'est le contraire avec les vaisseaux construits en fer, et cependant les possesseurs de navires restent toujours fidèles aux lourdes et épaisses constructions en bois, voient avec indifférence les formes si aiguës et si légères que l'on obtient avec le fer, et ne tiennent aucun compte de la supériorité qu'ils ont sur les bâtiments construits en bois sous le rapport de la force, de la

Digitized by Google

durée, de l'arrimage, du comfort et même de la dépense. Un autre avantage sur lequel M. Grantham insiste beaucoup, c'est l'origine des matières premières, qui, dans la construction des navires en bois, sont toutes tirées de l'étranger, tandis que dans celle des navires en fer tout le prix de la main-d'œuvre et de la matière première reste en Angleterre. Prenant pour exemple *l'Indostan*, qui a coûté 72,000 £, il fait remarquer que le bois, dont le prix s'est élevé à 48,000 £, a été presque entièrement tiré des Indes. Dans un vaisseau en fer de la valeur de 72,000 £, la main-d'œuvre, s'élevant seule à 67,000 £, ne sortirait pas du pays, et les 5,000 £ que coûterait la matière première, le fer, ne seraient probablement pas portées ailleurs. Pour prouver avec quelle facilité les bateaux en fer peuvent résister à des accidents qui mettraient en pièces les plus fortes constructions en bois, il rapporte que *l'Acadia* ayant heurté un navire en fer, ce dernier fut complétement submergé, toutes ses œuvres en bois furent brisées; mais aussitôt que *l'Acadia* fut passé, le navire se releva comme l'eût fait une pièce de liége, toute la partie construite en fer n'ayant éprouvé aucune altération, et trois hommes qui se trouvaient dans la cabine furent ramenés sains et saufs.

Rapport du comité chargé de faire des recherches sur la meilleure forme à donner aux navires, par M. Scott Russel. Ce rapport devant être probablement imprimé, l'auteur se borne à présenter quelques considérations générales sur les expériences auxquelles la commission s'est livrée et sur les résultats obtenus. Les expériences, au nombre de plus de 20,000, sur la résistance éprouvée par les formes différentes de navires, ont été faites avec plus de 100 modèles de force et de dimensions variées, depuis celle des petits modèles de 30 pouces de long jusqu'à celle des navires de 25, 60, 200 pieds, et d'une charge de 1,000 tonneaux et plus, tantôt sur le réservoir qui se trouve près de la résidence du rapporteur, tantôt sur la mer. Bien des essais de ce genre ont déjà été faits, soit par des corps savants, soit par de riches particuliers, et ont coûté sans fruit beaucoup d'argent, de peines et de travaux. Les causes de ces insuccès sont signalées par M. Russel, qui a dû les éviter et trouver de nouvelles voies d'expérimentation. En attendant que les résultats de ce travail aient été publiés, nous rapporterons l'expérience suivante, qui prouve toute l'influence qu'exerce la forme seule des navires sur leur rapidité, indépendamment de

Digitized by Google

toutes les autres circonstances. — Quatre bateaux d'environ 25 pieds de long, ayant tous les mêmes dimensions en largeur et en profondeur, la même capacité, la même pesanteur et le même tirant d'eau, ont été remorqués en même temps, dans les mêmes circonstances et avec la même vitesse; leurs formes étaient si analogues, que les différences auraient probablement échappé à un œil peu expérimenté; c'étaient quatre bateaux qui passaient tous pour très-bons, et chacun d'eux trouvait des admirateurs qui préféraient sa forme à celle des autres. Qui ne croirait, d'après cela, que ces bateaux devaient présenter la même résistance? Et pourtant, malgré cette ressemblance si complète sous tous les points de vue, à l'exception de la forme, il y eut de telles différences, que la résistance était double chez l'un de ce qu'elle était chez un autre. Ainsi, à une vitesse de 7 milles 1/8 à l'heure, ils présentaient la résistance suivante :

1re forme,	56,6 livres de résistance.
2e	138,5
3e	102,9
4e	90,2

Ce qu'il y a de très-remarquable dans cette expérience, c'est que le bateau n° 1, qui a éprouvé le moins de résistance, était aussi celui qui se trouvait le mieux à la mer, le plus sec et le plus facile à manœuvrer. Tout ce qu'on peut conclure de cette expérience, c'est que la forme du navire a sur sa vitesse plus d'influence qu'on ne le pense communément.

Instrument pour indiquer la vitesse des navires, par M. J. S. Russel. La valeur de cet instrument repose sur un principe d'hydrodynamique bien connu, et dont on avait déjà tenté plusieurs fois, mais en vain, de faire l'application au même objet; c'est que si un réservoir est rempli d'eau jusqu'à une certaine hauteur et qu'il présente à sa partie inférieure un orifice, l'eau s'en écoule avec une rapidité proportionnée à sa hauteur, et également que si ce réservoir est vide et son orifice tourné vers un courant d'eau, cette dernière s'élève dans le réservoir à une hauteur proportionnée à la vitesse du courant. Voici maintenant en quoi consiste l'appareil construit sur ces principes : un tube placé à l'avant du navire va directement à son centre de gravité où il se termine par un tube vertical de verre dans lequel l'eau s'élève ou s'abaisse; à ce tube

Digitized by Google

est attachée une échelle mobile dont on place le zéro de niveau avec le point auquel l'eau arrive lorsque le navire est au repos. L'élévation de l'eau dans ce tube, lorsque le vaisseau est mis en mouvement, indique la rapidité avec laquelle il pénètre dans l'eau. M. Russell a constaté l'exactitude de cet indicateur, plus de vingt fois, sur des navires qui parcouraient une distance connue de 15 2/3 milles, et l'a reconnu bien supérieur aux autres moyens employés jusqu'ici. En plaçant un robinet immédiatement au-dessous du tube de verre, il a pu arriver à une grande régularité et obtenir des indications dont l'exactitude ne laisse rien à désirer, à un vingtième de mille près. D'après les résultats de ces expériences, il a construit une échelle dont nous donnons un extrait. La première colonne indique la vitesse en milles par heure, et la seconde la hauteur de l'eau dans le tube, au-dessus de la ligne zéro, exprimée en pieds.

Milles à l'heure.	Pieds sur l'échelle.	Milles à l'heure.	Pieds sur l'echelle.
15	7,5625	7	1,647
13	5,6800	5	0,84
11	4,067	3	0,3025
9	2,722	1	0,0336

Recherches sur la combustion du charbon de terre dans le but d'obtenir l'effet le plus puissant et d'empêcher la production de la fumée, par M. Fairbairn. Jusqu'ici on apporté peu d'attention, surtout aux environs de Manchester, dans l'économie du charbon de terre employé à chauffer les machines à vapeur. Plusieurs causes cependant contribuent à augmenter dans une proportion considérable et sans utilité la consommation de ce combustible précieux. Le premier que signale M. Fairbairn est le défaut de connaissances nécessaires chez les hommes auxquels est confié le soin des fourneaux, et qui les chargent souvent au delà de ce qu'il est nécessaire et de ce que comporte l'étendue et la disposition des surfaces, dans le but d'obtenir plus d'effet, tandis qu'en réalité l'excès de charbon qu'ils emploient est entraîné sous forme de fumée noire et épaisse, et sert à chauffer inutilement l'air qui s'échappe par la cheminée. La seconde cause est le défaut de proportion qui existe souvent entre l'étendue du foyer et celle de la surface de la chaudière exposée à l'action du feu. Le rapport entre ces deux parties offre de grandes différences, même dans des appareils qui passent

Digitized by Google

pour bien construits. Aux environs de Manchester, l'étendue du foyer est à celle de la chaudière dans le rapport de 11 à 1; dans les machines du comté de Cornouailles, la chaudière présente bien plus de surface; dans quelques autres, au contraire, elle en offre beaucoup moins; dans les machines de la marine royale, c'est la proportion de 14 à 1 qui domine. Cette dernière proportion est celle à laquelle l'auteur donne la préférence, car elle permet de changer en vapeur et en une heure 7,46 livres d'eau avec 1 livre de bon charbon, ce qui est le maximum que l'on ait encore obtenu dans le district de Manchester. En augmentant la surface de la chaudière on adopte le système de combustion lente, et l'évaporation est augmentée; c'est celui qu'on suit dans le pays de Cornouailles. La moyenne de dix machines, à peu près de même force, qui marchent à Manchester présente les résultats suivants : Force de la machine, 44,5 chevaux portée jusqu'à 57,3; étendue du foyer, 48,2 pieds carrés; surface du bouilloir, 542,5 pieds carrés; hauteur de la cheminée, 117; quantité de charbon consumée par heure et pour chaque force de cheval, 10,5 livres.—M. Taylor fait remarquer que pendant que les machines des environs de Manchester consument chaque heure et pour chaque force de cheval, 10,5 de charbon de terre, celles de Cornouailles n'en exigent pendant le même temps et pour produire la même force que 2 1/2 livres. Bien qu'aucune des usines de cette contrée n'ait encore adopté les ingénieux moyens auxquels on a recours à Manchester et ailleurs pour détruire toute la fumée, cependant dans la paroisse de Gennap, où l'on compte 25 hautes cheminées dont 18 sont la propriété de M. Taylor, on n'en voit pas sortir la moindre trace de fumée. Mais ces usines présentent deux conditions importantes qu'on ne trouve pas ailleurs; c'est que la surface de la chaudière exposée au feu du foyer est plus large, et que les chauffeurs sont des hommes de choix qui apportent une sérieuse attention dans leur travail. Depuis plus de vingt ans les plus soigneux transforment, sans perte, leur houille en coke. On pèse régulièrement le charbon qui leur est donné, et le travail des machines est enregistré pour chaque semaine, et même dans quelques usines pour chaque jour; cette mesure excite l'émulation parmi ces hommes, qui ne tardent pas, quand le travail d'une machine commence à faiblir, d'en chercher la cause. Les chauffeurs du Cornouailles entretiennent toujours leur feu vif et peu massif, plaçant en avant le charbon de terre pour qu'il soit transformé en coke

Digitized by Google

avant d'être transporté dans l'intérieur même du foyer. Lorsque le bouilloir offre une surface assez étendue à l'action du feu, et que ce dernier est conduit avec intelligence, les brevets contre la fumée sont inutiles.

Cette note de M. Taylor, à l'occasion des brevets contre la fumée, venait à la suite de l'exposition faite par plusieurs membres des moyens qu'ils emploient dans leurs usines pour brûler dans le foyer même de la machine la fumée épaisse qui, dans la plupart des fourneaux chauffés au charbon de terre, s'échappe par la cheminée, occasionnant ainsi une perte de combustible, et ces nuées épaisses qu'on voit si souvent se former au-dessus des lieux où l'industrie emploie un grand nombre de fourneaux. Ces moyens, pour lesquels plusieurs membres du congrès ont pris des brevets et qu'ils décrivent devant le congrès, reposent tous sur ce principe qui avait été deviné par les chauffeurs du Cornouailles, que la fumée produite par la combustion commençante du charbon de terre est consumée, avec production d'une nouvelle quantité de calorique, quand, avant d'arriver à la cheminée, elle traverse un foyer ardent, une masse de charbon incandescent. Quelques mots sur les principaux de ces brevets que nous ne pouvons faire connaître complétement, prouveront la vérité de cette assertion. L'un, M. Juckes, emploie pour gril de son foyer des chaînes sans fin qui tournent continuellement sur des cylindres avec un mouvement d'un pouce par minute; tout le charbon transformé d'abord en coke présente en arrivant au fond du foyer une masse incandescente sur laquelle vient passer et se détruire la fumée du charbon que l'on charge continuellement en avant du gril.—Un autre, M. Waddington, se contente de donner aux barres de fer qui forment son gril une inclinaison d'avant en arrière qui suffit pour que le charbon descende lentement depuis l'ouverture où on le charge jusqu'au fond du foyer, éprouvant dans cette traversée les mêmes modifications que dans le procédé de M. Juckes.—Un troisième, M. Greenway, a deux bouilloirs, puis deux fourneaux qui communiquent l'un avec l'autre et dont chacun a un passage communiquant avec la cheminée et qu'on ferme du côté où on met le charbon; la fumée qui se dégage est forcée alors de passer par l'ouverture de communication dans l'autre foyer qui est incandescent et la décompose à l'instant même; puis quand le charbon placé dans le premier foyer est devenu rouge, sa communication avec la che-

Digitized by Google

minée est rétablie, et celle du foyer opposé est fermée pendant qu'on le charge de charbon neuf dont la fumée épaisse est forcée de passer à travers l'autre foyer, où elle se purifie et sort par la cheminée à l'état gazeux ou de vapeur transparente. — Un quatrième, M. Chanler, avait appliqué une méthode peu différente des deux premières à de petits fourneaux seulement, à ceux, par exemple, que l'on emploie dans la fabrication du savon, et en avait obtenu une économie de 20, 30 et 40 pour cent.

Supériorité des essieux droits sur les essieux coudés pour le service des locomotives sur les chemins de fer. Etude des causes qui déterminent la rupture fréquente de ces essieux, par le professeur Vignole. C'est par un préjugé sans fondement que les essieux coudés sont généralement préférés aux droits, auxquels ils sont inférieurs sous presque tous les points de vue. Avec les essieux droits on a plus d'espace pour le mécanisme; le bouilloir peut être abaissé de quinze pouces, ce qui diminue les dangers en rapprochant le centre de gravité des rails, et la dépense première ainsi que celles de réparation sont notablement diminuées. Tous ces avantages ont été constatés sur le chemin de fer de Dublin à Kingstown, où l'on a adopté les essieux droits. Non-seulement les frais d'établissement et de réparation ont éprouvé une diminution notable, mais aucun accident n'est arrivé par suite de rupture, et il en est résulté une telle économie d'emplacement, qu'on a pu placer le tender sous la machine même, ce qui fixait aussi bas que possible le centre de gravité et dispensait de faire marcher le tender à part. Avec cette disposition, la machine peut parcourir quinze milles sans s'arrêter pour prendre de l'eau. Mais ce n'est pas sans peine que M. Vignole a introduit sur ce chemin de fer l'usage des essieux droits, car l'opinion publique était en faveur des coudés, et les administrations des chemins de fer partageant le plus souvent l'erreur du public, les essieux coudés ont été admis partout. — Ces assertions, contredites par un seul membre du congrès, sont au contraire appuyées par plusieurs d'entre eux. M. Fairbairn rapporte qu'il tient de l'ingénieur de la ligne sur le Leeds, que les essieux courbes sont constamment détériorés par les percussions, les secousses, etc., et que pour éviter le danger des fractures on devrait les renouveler périodiquement. Enfin M. Grantham, qui lui-même fabrique des essieux courbes, a reconnu que les droits sont moins sujets à se briser, et que les essieux courbes d'après la manière dont

Digitized by Google

ils sont placés perdent une partie de leur force et sont exposés à se fracturer.

Une discussion intéressante s'élève alors sur la cause de ces fractures, qui s'opèrent d'une manière si inattendue, et qui, d'après les accidents arrivés depuis quelque temps, font de l'essieu la partie la plus importante sous le point de vue des dangers sur les chemins de fer. Plusieurs opinions sont émises à cette occasion, et bien qu'aucune d'elles ne réunisse tous les suffrages, cependant celle qui paraît obtenir le plus grand nombre d'assentiments, bien qu'expliquée d'une manière différente, l'attribue au déplacement des molécules des couches profondes du fer, par les commotions et les secousses que l'essieu reçoit alternativement et en sens inverse. Quant à l'électricité, qu'on avait accusée un peu légèrement de produire par sa présence ces graves fractures, sans nier qu'il ne s'y en développe pendant ces instants, comme au reste dans tous les autres phénomènes de la nature, on peut cependant dire qu'elle n'est pour rien dans la cause de ces accidents. Le fer de l'essieu, pressé alternativement par de puissants chocs, dans une direction opposée, reçoit des ébranlements qui détruisent la force de cohésion par laquelle les molécules des parties intérieures sont maintenues et semblent leur rendre la liberté; et aussitôt elles obéissent à une force à laquelle elles n'échappent pas lorsqu'elles sont en liberté, à celle de la cristallisation, et prennent la forme cristalline; ce qui diminue considérablement la force de résistance de l'essieu, dont les couches superficielles ont seules conservé l'aspect fibreux et tenace qui est la cause de la force et de la résistance élastique du fer. Il paraît cependant que différentes opérations qu'on fait subir aux fers modifient, c'est-à-dire augmentent ou diminuent cette disposition à cristalliser à l'intérieur sans l'influence de fortes vibrations. Plusieurs faits de ce genre sont cités par divers membres du congrès, mais quelque remarquables qu'ils soient, ils n'offrent point un caractère de généralité assez prononcé pour que nous les reproduisions tous ici. Quelques degrés du thermomètre de plus suffisent par exemple pour changer complétement les dispositions du fer sous ce point de vue. Ainsi M. Nasmyth présente un morceau de fer qu'il vient de prendre chez un marchand, et sur lequel il fait une entaille avec un ciseau; puis le frappe avec un marteau à la température de soixante degrés Fahrenheith; au quatrième coup de marteau la barre de fer se brise, offrant dans sa cassure l'as-

Digitized by Google

pect cristallin. Puis, la soumettant à une température plus élevée de quarante degrés Fahrenheith, il la frappe de nouveau, et ce n'est qu'au vingtième coup que se brise la barre, dont la cassure offre cette fois l'aspect fibreux ou ligneux. Ce fait et beaucoup d'autres que nous pourrions emprunter à la discussion, mais qui n'ont pas plus de valeur comme explication, prouvent combien la science est encore peu avancée, même sur des points qui sont d'une observation journalière et qui se rattachent aux intérêts les plus chers de l'industrie et de l'humanité.

Dépression du niveau de la mer Morte. — Le lieutenant Symond, de la marine royale britannique, officier très-accoutumé à faire des relèvements précis, mande de Jaffa, le 28 novembre 1841, qu'il vient de terminer sa triangulation de la partie australe de la Syrie, en employant un excellent théodolite de 7 pouces de diamètre, reçu récemment d'Angleterre. « J'ai réussi, dit le lieutenant Symond, à » déterminer les niveaux respectifs de la Méditerranée et de la mer » Morte : je trouve le niveau de cette dernière de 489 mètres plus » bas que la maison la plus élevée de Jaffa. »

Le savant voyageur de Nubie, de Palestine et de l'Asie-Mineure, M. Russegger, avait trouvé :

« Au-dessous du niveau de la Méditerranée,

» Le niveau des eaux de la mer Morte, — 435 mètres.

» Le niveau du lac Tibérias, — 203 mètres.

» Jéricho, — 210 mètres. »

M. Russegger avait trouvé au-dessous du niveau de la Méditerranée :

« Hébron, + 924 mètres.

» Jérusalem, au couvent des Francs, + 805 mètres ;

» Bethléhem, + 824 mètres. »

Des déterminations du degré d'ébullition de l'eau, qui, pour être exactes, exigent beaucoup de soin, et qui, malheureusement, n'étaient pas correspondantes, avaient donné à MM. Moor et Beck pour la dépression du niveau de la mer Morte, des résultats qui oscillaient entre 178 et 394 mètres. M. Caillé, en discutant les hauteurs barométriques de M. Berton, s'arrêtait à 419 mètres.

Il n'y a, par conséquent, entre l'évaluation de M. Caillé et les mesures barométriques et trigonométriques de MM. Russegger et Symond, qu'une différence de 18 mètres.

Digitized by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

DE LA

REVUE BRITANNIQUE,

ET BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

NOVEMBRE 1842.

L'union douanière de la France et de la Belgique provoque depuis quelque temps des discussions sérieuses. Les hommes d'état et les économistes ont vivement combattu pour et contre; tous les intérêts se sont émus, toutes les doctrines ont eu leurs champions, et cependant le dernier mot qui a tout résumé, c'est que *la question n'est pas mûre :* — Ajournement. Soit de sa propre inspiration, soit par les articles choisis dans les Revues anglaises, la *Revue Britannique* a toujours soutenu le principe de la plus grande extension possible de nos relations commerciales. Dans aucun recueil ce principe n'a été plus souvent controversé. Notre intérêt est toujours le même, et voilà toute la librairie levée en masse en faveur d'une mesure qui semblerait avoir pour premier résultat d'annuler cette plaie dévorante des éditeurs et des auteurs, la contrefaçon belge. Eh bien ! cette déloyale industrie peut malheureusement être citée à l'appui de l'opinion qui repousse une alliance trop intime avec une nation telle que la Belgique, si c'est une nation celle dont il est impossible de définir la *nationalité*. Que de précautions diplomatiques et commerciales à prendre avec un peuple industriel qui vous dit qu'il ne sera *honnête et loyal* qu'à telles et telles conditions ! Que les Belges s'en prennent donc à eux-mêmes des défiances qu'ils ont inspirées aux meilleurs esprits, aux consciences politiques les plus libérales.

Nous aimons en cette circonstance à renvoyer nos lecteurs sinon à nos propres articles, du moins à l'ouvrage souvent cité par nous de M. de Lanourais. M. Léon Faucher, un des plus habiles avocats

Digitized by Google

de l'union douanière, publie aussi une brochure où la question est envisagée sous toutes ses faces.

L'activité de nos théâtres, grands et petits, défraye largement le feuilleton dramatique là où le roman quotidien n'envahit pas jusqu'aux colonnes classiques du lundi. Notre chronique, on le sait, n'a pas la prétention d'être toujours au courant; mais il est des affiches auxquelles notre curiosité britannique ne résiste pas. Nous sommes donc allés voir le *Vaisseau fantôme*, et dans le *libretto* nous avons reconnu une singulière macédoine des romans de Scott et de Marryat. Nos confrères érudits ont de plus signalé dans ce poëme un ingrédient allemand; nous dirons à notre tour que la primitive source du *Flying Dutchman* se trouve dans les scènes maritimes du capitaine Basil Hall, traduites en français depuis longtemps, et où Marryat a pris non-seulement le cadre, mais quelques personnages de sa fiction, qui, par parenthèse, est le moins gai et le moins amusant de ses ouvrages. L'Opéra français se ressent de cette tristesse, et cependant la magnificence de l'Académie royale ne lui a pas manqué. Mais quand on se prend à penser que tous ces beaux messieurs et toutes ces belles dames ne sont que des êtres fantastiques ou des trépassés couverts d'oripeaux, on aimerait autant la danse des morts dans sa vérité matérielle, moitié burlesque, moitié tragique.

Nous aurions voulu pouvoir parler des premiers du *Fils de Cromwell* de la Comédie-Française; mais cette pièce de M. E. Scribe ne sera probablement jouée qu'à la fin du mois. Il paraît que la censure l'avait arrêtée un moment, effrayée des allusions politiques. L'auteur a été obligé de répondre sur sa tête de *l'innocence* de Richard Cromwell et de *l'innocence* de Charles II. A-t-il garanti aussi celle des courtisans qui doivent passer de l'un à l'autre dans sa pièce comme dans l'histoire? En attendant, la Comédie-Française a rempli sa salle avec la reprise de *Frédégonde et Brunehaut*, tragédie qui a paru bien vieillie depuis quinze ans, mais où Mlle Rachel prouve qu'elle pourrait, si elle voulait, être infidèle à Corneille et à Racine en faveur des pauvres auteurs du drame moderne.

L'Odéon supplée toujours la qualité par la quantité; aussi n'avons-nous pu voir toutes les nouveautés, tantôt littéraires, tantôt amusantes, que ce théâtre prodigue au petit nombre d'amateurs dévoués qui passent les ponts.

Digitized by Google

L'Opéra-Comique mêle agréablement les reprises aux pièces nouvelles, et ne laisse jamais trop vieillir une pièce avant d'en avoir donné une autre. C'est ainsi que depuis deux mois le *Kiosque* est venu au secours du *Roi d'Yvetot*, et que sous peu de jours *la Part du diable* viendra au secours du *Kiosque*. *La Part du diable* est, assure-t-on, non-seulement un charmant opéra avec musique de M. Auber, mais encore une comédie où M. Scribe a semé à pleines mains le sel attique de son esprit.

Avec M. Ancelot pour directeur, le théâtre du Vaudeville devait naturellement devenir une petite succursale de la Comédie-Française : *l'Hôtel de Rambouillet* est donc une pièce littéraire qui pouvait se passer du couplet. Madame Ancelot en est l'auteur. On y reconnaît ce mélange de sentiment et d'esprit qui caractérise ce gracieux talent. Il y a bien çà et là quelques phrases qui sentent peut-être le *précieux;* mais nous sommes chez Mme de Rambouillet. Le public a revu avec plaisir, à ce théâtre, la reprise d'*Elle est folle!* drame ingénieux et touchant, un de ces emprunts nombreux faits à la *Revue Britannique,* emprunt légitime d'ailleurs, que nous savons très-bien distinguer de ces plagiats plus ou moins bien déguisés dont la Revue a si souvent à se plaindre.

Arnal, qu'on voulait ravir au Vaudeville, y sera toujours le héros des bouffonneries de l'ancien et du nouveau genre. Les Variétés ont heureusement rappelé Odry et Vernet, qui le valent bien. Le Palais-Royal a aussi un farceur qui croît en renommée, Ravel, sans parler de cette plaisante voix fêlée, appelée Alcide-Tousez. Bref, si les grands comédiens sont un peu rares sur nos théâtres, les grotesques ne manquent pas. Nous sommes de ceux qui ne confondent pas avec ces farceurs l'artiste si fin et de si bon goût qui vient encore de créer au Gymnase le rôle de Garrick dans le *Docteur Robin*. Garrick lui-même eût applaudi Bouffé.

Nous n'avons rien dit des théâtres à mélodrames : la Porte-Saint-Martin vit encore du grand succès de *Mathilde*. L'Ambigu vient de mettre en scène, sous des noms légèrement défigurés, Nelson et lady Hamilton. L'Angleterre saura gré à M. Frédéric Soulié de cette respectueuse réserve en faveur de son plus illustre amiral et de sa plus illustre courtisane.

A propos des scandales sur lesquels les théâtres en Angleterre comme en France établissent assez volontiers leurs succès d'argent, le dernier numéro de *l'Athenæum* nous révèle une spéculation qui

Digitized by Google

l'indigne. Dernièrement, les tribunaux ayant retenti du procès intenté par lord Francfort à cette malheureuse fille qui avait eu pouvoir voler impunément son galant bienfaiteur, un directeur de Londres est allé attendre Alice Lowe, cette pauvre voleuse, au sortir de sa prison, et l'a engagée pour remplir des rôles de caractère sur son théâtre : on ne peut pas jouer plus impudemment avec l'*exposition publique*. « Et nous sommes la morale Angleterre! » s'écrie l'*Athenæum*.

POÉSIE.

THE MIDWAY OF LIFE.

Nel mezzo del cammin',
DANTE.

Arrivé, comme Dante, au milieu du chemin,
Lorsque je veux parfois regarder en arrière,
Je ne vois plus d'amis, isolé pèlerin,
Qu'à la halte du cimetière.

Si je porte en avant mon regard alarmé
Sur la pente pour moi de plus en plus rapide,
De cercueils le chemin est encore semé...
Aucun ne reste longtemps vide.

Peut-être le premier est-il déjà le mien :
Arrêtons-nous ici... Non, non ; vaine espérance!
Tous réclament leurs morts. Vous reculez ? Eh bien!
Vers vous votre cercueil s'avance.

Par ce cercueil béant vous êtes fasciné ;
Il ne vous attend plus; vivant, il vous dévore.
Voulez-vous, en poltron, mourir le dos tourné?
Fuyez, il vous atteint encore.

Ah! mieux vaut, sans hâter ni ralentir le pas;
Sans vaniteux courage et sans terreur funeste,
Cheminer jusqu'au bout, en prenant par le bras
Le dernier ami qui vous reste.

Digitized by Google

Et puis quand l'heure sonne, heureux alors, heureux,
Si, riant de celui qui se détourne et tremble,
Vous voyez un cercueil qui s'ouvre pour vous deux,
Et vous ensevelit ensemble.

SCIENCES.

DICTIONNAIRE DES NOMS ANCIENS ET MODERNES des villes et arrondissements de l'empire chinois, indiquant les latitudes et longitudes de tous les chefs-lieux, et les époques auxquelles leurs noms ont varié, par M. Edouard Biot; ouvrage accompagné d'une carte de la Chine, dressée par *feu* Klaproth. Paris, Benjamin Duprat, libraire, rue du Cloître-Saint-Benoît, n° 7. Prix : 15 fr.

Sous ce titre, M. Edouard Biot vient de publier un ouvrage qui doit singulièrement faciliter l'étude de l'histoire et de la géographie de la Chine; car les noms des arrondissements et des villes de ce vaste empire ont varié étrangement depuis l'antiquité, et les géographies chinoises qui présentent les divers noms successivement portés par chaque localité importante, manquent toutes de tables qui permettent de remonter aisément du nom ancien au nom moderne. De là résulte une difficulté constante qui ne pouvait être levée que par le dépouillement complet de toutes les géographies. M. Ed. Biot a exécuté ce long et pénible travail, qui lui a fourni plus de huit mille noms différents. Il les a tous classés par ordre alphabétique, suivant la prononciation française, de sorte que l'on peut se servir de son ouvrage sans être initié à la langue chinoise. Il a donné pour chaque nom l'époque où il était usité, et noté les latitude et longitude de chaque chef-lieu, d'après les observations des missionnaires et des navigateurs européens.

En outre, il a placé en tête de son dictionnaire un tableau comparatif de l'orthographe des sons chinois, dans les trois langues, française, anglaise et portugaise, et ce tableau est indispensable à consulter pour écrire avec leur véritable prononciation française les noms des villes chinoises que nous transmettent les documents anglais. Enfin il a joint à son ouvrage une grande carte de la Chine dressée d'après les meilleurs documents par le célèbre orientaliste feu Klaproth, et restée inédite jusqu'ici, M. Ed. Biot l'a publiée en y faisant les dernières corrections.

Nous recommandons d'une manière spéciale cette carte et l'ouvrage de M. Biot à tous ceux de nos lecteurs qui voudront suivre avec quelque exactitude les progrès futurs de la guerre si importante entre la Chine et les Anglais.

MŒURS, INSTINCTS ET SINGULARITÉS DE LA VIE DES ANIMAUX MAMMIFÈRES; par R. P. Lesson. Paris, Paulin, 1 vol. in-18. Prix : 3 fr. 50 c.

M. Paulin continue avec autant de bonheur que de persévérance la collection qu'il a commencée il y a deux ans, sous le titre de Bibliothèque des connaissances utiles. (Format et prix de la bibliothèque Charpentier.) Le volume publié tout récemment, par M. Lesson, le savant continuateur de Buffon, et l'auteur du *Voyage autour du monde*, aura, nous n'en doutons pas, le même succès que ses aînés. Il est peu de science plus mobile que celle de l'histoire naturelle. A l'époque où vivait Buffon, on ne connaissait exactement qu'un petit nombre de mammifères exotiques, et, avouons-le, ce qu'on

Digitized by Google

en savait se réduisait à des aperçus fort vagues ou fort incomplets. Depuis vingt-cinq ans, de nombreux voyages lointains ont, par la masse de leurs découvertes, changé la face de nos connaissances et ajouté des observations détaillées et précises aux récits superficiels ou erronés dont beaucoup d'animaux étrangers avaient été l'objet. Ce sont ces faits nouveaux et avérés que M. Lesson a réunis dans ce volume, écrit pour les gens du monde, et dans lequel cependant les naturalistes puiseront d'utiles renseignements. Son livre, complément indispensable de tous les ouvrages d'histoire naturelle qui concernent les mammifères, est un véritable service rendu à la science. Il prendra place dans toutes les bibliothèques d'élite, à côté de ses confrères de la collection Paulin : l'*Histoire générale des voyages, des découvertes maritimes et continentales* (3 vol.), traduite de l'anglais, par deux collaborateurs de la *Revue Britannique*, MM. Adolphe Joanne et Old Nick; les *Manuels d'histoire ancienne et moderne* (2 vol.), de M. Ott; les *Manuels de l'histoire de la philosophie ancienne et de la philosophie moderne* (2 vol.), par M. Renouvier; le *Livre des proverbes français* (2 vol.), par le Roux de Lincy; les *Musées d'Italie*, par Louis Viardot, etc., etc. Nous engageons vivement M. Lesson à compléter son travail et à offrir aux gens du monde, dans une série de petits volumes à bon marché, le tableau des mœurs des oiseaux, des reptiles, des poissons et des mollusques, avec l'exposé des faits les plus piquants de l'histoire générale et particulière de ces diverses classes.

Un million de faits, aide-mémoire universel des sciences, des arts et des lettres, par MM. J. Ricard, Desportes, Paul Gervais, Léon Lalanne, Ludovic Lalanne, A. le Pileur, doct. médecin, Ch. Martins, Ch. Vergé, doct. en droit, et Young. 1 vol. grand in-18, de 1656 colonnes (23 feuilles), contenant la matière de 10 vol. in-8°. Prix : 12 fr. Paris, J. J. Dubochet et compagnie, éditeurs, rue de Seine, 33, 1842.

Il y a quelques années on publia en Angleterre un ouvrage intitulé: *A million of facts*. Ce livre eut un succès brillant, quoique sous le rapport scientifique et littéraire il laissât beaucoup à désirer. Le manque de méthode, l'omission de certaines sciences importantes, des erreurs nombreuses dans les faits, des hérésies incroyables dans les théories, en faisaient une œuvre trop imparfaite pour être jamais utile aux personnes qui veulent ne puiser qu'à des sources entièrement dignes de confiance. A peine la curiosité banale de l'ignorance peut-elle être satisfaite par une accumulation indigeste de faits dont un assez grand nombre sont au moins douteux.

Cependant l'idée qui avait donné naissance à ce livre était bonne, le titre excellent, l'exécution typographique admirable. Les éditeurs français du *Million de faits* ont donc emprunté à l'ouvrage anglais l'idée première, le titre et la disposition typographique. Mais le but qu'ils se sont proposé est d'un ordre plus élevé. Tout en mettant leur livre à la portée des esprits qui, par suite de circonstances diverses, ne possèdent que des connaissances peu étendues, ils ont voulu qu'il pût être utilement consulté par des personnes d'une instruction solide. Les *faits* y apparaissent dépouillés des raisonnements qui trop souvent les rendent plus difficiles à reconnaître à des esprits peu familiarisés avec les études sérieuses; cependant ils sont présentés dans leur ordre logique et sont réunis en assez grand nombre pour justifier aux yeux même des gens instruits le titre d'Aide-mémoire universel, qu'ils ont joint à celui de un Million de faits.

Le Million de faits est une véritable encyclopédie qui, bien que réduite à un seul volume très-portatif, comprend toutes les branches des connaissances humaines, rangées dans un ordre à peu près semblable à celui que l'illustre Ampère avait proposé dans sa Philosophie des sciences. Les divers traités spéciaux

Digitized by Google

dont se compose cette encyclopédie ont été rédigés par des jeunes gens déjà connus dans le monde scientifique et littéraire, et dont cet important travail ne peut qu'augmenter la réputation. Ainsi M. Léon Lalanne, ancien élève de l'Ecole polytechnique, aujourd'hui ingénieur des ponts et chaussées, a traité des *mathématiques*, de la *physique*, de la *chimie*, de la *géologie*, de la *technologie*, du *commerce* et de l'*art militaire*, de l'*arithmétique sociale;* M. A. le Pileur, docteur en médecine de la Faculté de Paris, de l'*anatomie*, de la *physiologie* et de l'*hygiène;* M. Charles Vergé, docteur en droit, de la *législation;* M. Charles Martins, docteur ès sciences, de la *météorologie*, de la *physique du globe*, de la *géologie* et de la *botanique;* M. J. Ricard, de la *philosophie*, de la *littérature*, de la *poésie* et des *beaux-arts;* M. Ludovic Lalanne, élève de l'Ecole des chartes, de la *paléographie*, de la *numismatique*, de la *chronologie*, de l'*histoire*, de la *philologie*, de la *géographie*, de la *biographie française* et de la *mythologie;* M. Paul Gervais, de la *zoologie;* M. Young, de l'*agriculture*, et M. Desportes, de l'*éducation*.

Une table analytique des matières, une table indicative des figures, et un index alphabétique renfermant plus de huit mille mots, complètent ce magnifique volume, qui s'adresse à toutes les intelligences et à toutes les bourses; à l'instituteur, au curé et au maire de village comme aux savants, aux artistes et aux gens du monde. Nous n'aurons pas même la satisfaction de prédire son succès, que nous devons nous borner à constater. 4,000 exemplaires ont été vendus en l'espace de deux mois.—Quel plus bel éloge pouvons-nous faire de cette utile publication?

ROMANS.

LES PETITES MISÈRES DE LA VIE HUMAINE; par Old Nick et Granville. 1 beau vol. in-8°. Paris, Fournier, éditeur, 7, rue Saint-Benoît. Prix : 15 fr.

Il y aura bientôt quarante années parut en Angleterre un ouvrage intitulé : « *Les misères de la vie humaine*, ou les Gémissements de Thimothy Testy et de Samuel Sensitive, avec quelques soupirs supplémentaires de Mrs. Testy; en douze dialogues. » Cet ouvrage eut un succès extraordinaire. Neuf éditions furent enlevées en moins d'une année. Walter Scott en fit le plus grand éloge dans un article de l'*Edinburgh Review*, octobre 1806. Les petites misères anglaises avaient pour auteur un respectable ecclésiastique, le Rév. James Beresford.

Dès le début de son article, Walter Scott déclarait avec une certaine solennité qu'un pareil livre ne pouvait être fait que par un Anglais, et pour des Anglais. « Le véritable Anglais, disait-il, a besoin d'être malheureux. Il aime à se plaindre de ses infortunes, à se montrer, dans certaines occasions, plus grand que la douleur qu'il endure. En un mot, il mendie, emprunte, vole ou fabrique même des calamités plutôt que de souffrir d'une disette inaccoutumée de chagrins. Il ne serait pas heureux s'il n'était pas malheureux, et peut-être cette manie du suicide, que tous les étrangers reprochent à John Bull, doit être attribuée avec plus de raison à sa passion pour toute espèce d'infortune, qu'à l'influence des brouillards et aux effets physiques des fumées de charbons de terre. Les *misères de la vie* ne sont vraiment appréciées à leur juste valeur, et cultivées comme elles méritent de l'être, que sous notre ciel brumeux. Le Français, toujours aimable et gai, ne les ressent pas, ou bien il s'en moque avec son voisin. L'Espagnol est trop fier pour permettre à de pareilles niaiseries de troubler sa gravité et sa grandeur. L'Ecossais au sang calme les endure patiemment sans se douter qu'elles soient de véritables maux, et si par hasard elles lui causent quelque ennui, il se détourne pour les éviter. Le fougueux Irlandais s'en débarrasse violemment en une seconde, ou il se persuade qu'elles lui causent un grand plaisir. Le flegmatique Hol-

Digitized by Google

landais les dérobe à sa vue derrière la fumée de sa pipe; tandis que l'Allemand, sans cesse plongé dans ses rêveries philosophiques, ne s'afflige que pour l'humanité, et méprise avec la plus profonde indifférence toutes les petites douleurs qui viennent l'assaillir. »

La prédiction de Walter Scott ne s'est pas réalisée. Deux Français ont entrepris à leur tour, cette année même, de raconter et de représenter à des Français, les *Petites misères de la vie humaine*. Malgré l'anathème lancé contre leur ouvrage par l'illustre romancier écossais, ils ont obtenu, non-seulement dans leur aimable et joyeuse patrie, mais encore dans la fière Espagne, dans la flegmatique Hollande, dans la rêveuse Allemagne, un succès plus grand peut-être que celui qui, il y aura bientôt quarante années, avait fait, sous le ciel brumeux de l'Angleterre, la fortune du livre devenu célèbre du révérend James Beresford. Old Nick et Granville se sont bien gardés d'imiter l'admirable *jeu d'esprit*, comme disait, en 1806, l'*Edinburgh Review*, de l'auteur des *Miseries of human life*. Ils ont été aussi Français que ce digne ecclésiastique s'était montré Anglais; aussi spirituels, aussi variés qu'il avait été lourd et monotone. Au lieu d'ennuyer leurs lecteurs, ils l'amusent, ils ne leur inspirent pas des idées de suicide et de mort, ils leur font perdre le souvenir de leurs chagrins en les contraignant de rire de ceux dont ils se moquent. Leur livre a été pendant une année entière une sorte d'arène où ces deux nobles champions, l'écrivain et le dessinateur, armés l'un de sa plume acérée et railleuse, l'autre de son crayon si vrai et si fin, se disputaient hebdomadairement la palme du triomphe sous les yeux du spectateur étonné et ravi. La lutte est terminée. La critique, juge du combat, ne sachant à qui décerner le prix, les proclame tous deux vainqueurs, sûre d'avance que les dix mille abonnés actuels des Misères de la vie humaine ratifieront son arrêt, et qu'une foule non moins imposante de nouveaux souscripteurs donnera, avant le 1er janvier 1843, une adhésion pleine et entière.

Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale; par M. ***, 1842. Paris, Paulin, libraire-éditeur, rue de Seine, 33. 1 vol. in-8°. Prix : 7 fr. 50.

Jérôme Paturot est un bon gros garçon, joufflu, rose, aimable et gai, qui, marié à une excellente ménagère, et père de plusieurs enfants, exerce dans la rue Saint-Denis la profession de bonnetier. Un jour une de ses pratiques hésitait à faire un choix entre un bonnet de coton uni et un bonnet de coton rayé. — Prenez celui-ci, lui dit Jérôme en lui en présentant un troisième; ce sont les bonnets de ce genre que M. Victor Hugo préfère. L'acheteur était un homme lettré. Au nom de l'auteur d'Hernani, il a éprouvé une émotion visible. Alors Jérôme Paturot engage avec lui une conversation artistique, littéraire, politique, philosophique, industrielle et religieuse. Puis il finit par lui raconter son histoire : il n'a pas toujours eu le bonheur de vendre des bonnets de coton dans son magasin de la rue Saint-Denis; lui aussi il a rêvé la gloire; lui aussi, il a maigri, jaune et triste, lui aussi il a couru pendant dix années de sa vie après une position sociale. Quelle profession n'a-t-il pas exercée, le pauvre garçon? D'abord poëte chevelu, puis saint-simonien, puis directeur fondateur des mines de bitume de Maroc, puis rédacteur en chef d'un journal littéraire paraissant quelquefois, puis feuilletoniste, puis journaliste ministériel, avec ses amis Saint-Ernest, le médecin, et Valmont, l'homme de loi; puis philosophe incompris, disciple de M. Jean Biret, l'inventeur des livres qui ne finissent pas. Que vous dirai-je encore? n'ayant réussi à rien, dégoûté de la vie et de l'espèce humaine, espérant d'ailleurs, car Jean Biret le lui promet, qu'il renaîtra un jour souverain de quelque royaume plus ou moins fortuné, il se décide à mettre fin à ses jours, il s'asphyxie avec sa Malvina,

Digitized by Google

bonne fille, qui ne comprend rien ni à la poésie ni à la philosophie transcendante, mais qui a du bon sens et du cœur. Heureusement ce double suicide n'a pas lieu. L'oncle Paturot, averti à temps, vient sauver son neveu; Jérôme renonce à toutes ses illusions, et consent à reprendre le fonds de commerce de son oncle; il épouse Malvina, et il devient aussi sage, aussi frais, aussi gras, aussi heureux, aussi riche qu'il était fou, jaune, maigre, triste et pauvre.

Comme on le voit par cette rapide et sèche analyse, ce livre est une paraphrase de ce fameux vers de Boileau :

Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent.

Il a eu et il aura un immense succès. — Nous ne lui ferons qu'un reproche, celui d'être trop court et peut-être incomplet. Mais la critique ne doit pas se montrer trop exigeante. Elle rencontre bien rarement un livre plus spirituel, plus moral, mieux écrit que l'histoire de Jérôme Paturot. C'est une bonne fortune qu'elle éprouve le besoin de proclamer sans troubler sa joie par des regrets exagérés. L'auteur de cet ouvrage, remarquable à tant de titres, a désiré, nous ne savons pourquoi, garder l'anonyme, mais tout le monde a reconnu l'esprit observateur, la critique fine et sévère, et la plume exercée d'un homme de lettres à qui l'Académie donne des prix en attendant qu'elle lui accorde une place bien méritée parmi les membres de la section des sciences morales et politiques.

Éloge de la Folie. — Eugène Aram. — Peinture au moyen age. — La *Bibliothèque d'élite*, éditée par M. Charles Gosselin, vient de s'enrichir de trois volumes; l'*Éloge de la Folie* d'Erasme ne serait qu'un opuscule qui se fondrait dans quelques pages de cette collection, compacte encore dans son élégance typographique; mais ce charmant badinage philosophique est précédé de la vie d'Erasme, par un de nos grands critiques, M. D. Nisard. La *Revue Britannique* a aussi publié dans sa quatrième série une remarquable biographie d'Erasme. *Eugène Aram*, de Bulwer, méritait de figurer dans les romans de choix, car c'est un des plus dramatiques de l'auteur anglais. La traduction est de M. Defauconpret. C'est une heureuse idée d'avoir réimprimé aussi l'histoire de la *Peinture au moyen âge*, d'Emeric David. Ces trois publications seront *suivies* de trois autres avant la fin de l'année.

MORALE.

Le Livre du cœur, ouvrage dédié à la jeunesse; par M. A. L. Martin. Paris, chez Ed. Tétu, 3, rue J. J. Rousseau. — Nous aimons les livres sans prétentions qui, comme celui-ci, réunissent sous la forme dramatique du dialogue, une foule de pensées morales qu'il faudrait aller chercher dans cinquante auteurs. M. L. A. Martin emprunte ici aux philosophes de tous les temps un *Traité sur l'amitié*, qui vaut mieux que celui de Cicéron; car M. Martin n'a pas oublié la *charité*, cette amitié du chrétien qui tend à faire du genre humain une seule famille. Les anecdotes viennent au secours des adages dans ce petit volume, qui aura du succès parmi les livres d'étrennes.

Digitized by Google

A. CARÊME DE PARIS.

L'ART DE LA CUISINE FRANÇAISE AU XIXe SIÈCLE.

1re Partie, 2 vol. in-8°, ornés de 2 pl., 16 fr. — 2e Partie, 1 vol. in-8°, orné de 12 pl. 10 fr. 50 c.

LE MAITRE-D'HOTEL français.

2 vol. in-8°, ornés de 10 gr. planc. DOEV. édit. 16 francs.

LE CUISINIER PARISIEN.

1 vol. in-8°, orné de 25 planches, nouvelle édition, 9 francs.

Au Dépôt principal, RUE TRÉNÉRE, N° 11.

LE PATISSIER ROYAL parisien.

2 vol. in-8°, ornés de 40 planches, DOEV. édit. 16 francs.

LE PATISSIER PITTORESQUE.

1 vol. gr. in-8°, orné de 127 planch. nouvelle édition, 10 fr. 50 c.

Au Dépôt principal, RUE TRÉNÉRE, N° 11.

J. Renard et Cie, rue du Tournon, 6. Manual, place St-André-des-Arts, 30. Maison, quai des Augustins, 29. Fruns, Petit-Royal, pl. de Cluny, 3

Digitized by Google

DÉCEMBRE 1842.

REVUE BRITANNIQUE.

Voyages. — Moeurs.

LA RUSSIE ET LES RUSSES EN 1841 ET 1842 (1).

LES VOYAGES EN RUSSIE. — LE CAPITAINE STERLING ET LE CAPITAINE JESSE. — ARRIVÉE A ODESSA. — LE LAZARET. — LORD BYRON A LA DOUANE. — UN PASSE-PORT POUR L'INTÉRIEUR. — LES CHINOVNIKS. — LES TRIANGLES ET LE QUAKER. — D'ODESSA A MOSCOU. — LA CONSTITUTION DE LA POLOGNE. — LES SERFS RUSSES. — LA CLASSE MOYENNE. — UNE ENQUÊTE. — LA NOBLESSE ET LE CLERGÉ. — PORTRAIT DE L'EMPEREUR NICOLAS. — L'IMPÉRATRICE. — LA MORT DE MOREAU. — LE CATÉCHISME DE SOUWAROW. — LA POLICE RUSSE. — LE GÉNÉRAL RUSSE ET LE MENDIANT POLONAIS. — SAINT-PÉTERSBOURG ET M. KOHL. — LA NÉVA. — UN VERRE D'EAU POUR 200 ROUBLES. — UNE POSITION DANGEREUSE. — INONDATION DE 1824. — LA DÉBACLE DU THÉ A LA GLACE. — LES ISTVOSTCHIKS. — QUELQUES EXEMPLES DE LONGÉVITÉ. — ADIEUX A SAINT-PÉTERSBOURG.

Les voyages en Russie deviennent à la mode. Il y a un an à peine, nous analysions les intéressantes relations de lord

(1) NOTE DU DIRECTEUR. La *Revue Britannique* a publié depuis ces dernières années divers articles sur la Russie; au mois d'octobre 1838,

Digitized by Google

Londonderry, de M. Bremner et du Rev. Lister Venables; quelques mois plus tard, les *Lettres écrites de la Baltique* nous fournissaient de curieux renseignements sur la partie la moins connue de l'immense empire des czars; trois nouveaux ouvrages, anglais ou traduits de l'allemand en anglais, publiés tout récemment, nous permettent aujourd'hui de compléter nos précédentes études, dont le succès a été dû — nous ne l'ignorons pas — à la nature même du sujet et à la collaboration forcée des divers touristes qui nous avaient prêté si généreusement leur science et leur esprit.

Pour cette fois, nous n'emprunterons pas le plus petit extrait au meilleur peut-être des trois ouvrages nouveaux qui viennent de paraître, *La Russie sous Nicolas Ier*, traduit d'un supplément du *Conversations lexicon*. Nous nous contenterons de le recommander, comme un *vade mecum* indispensable, à ceux de nos lecteurs qui désirent visiter ou connaître la Russie et les Russes. C'est un heureux mélange d'histoire et de statistique, impossible à analyser, une riche collection de faits, d'observations et de chiffres amassée pendant plusieurs années par un savant allemand, et qu'un de nos compatriotes, le capitaine Anthony C. Sterling, a mise en ordre avec une intelligence rare et une clarté merveilleuse.

L'ouvrage du capitaine Jesse (*Souvenirs d'un capitaine en demi-solde à la recherche de la santé, ou la Russie, la Circassie et la Crimée en* 1839 *et* 1840, 2 vol. in-8°. Londres, 1841) ne peut pas se comparer à celui de son collègue, M. Anthony C. Sterling. Le capitaine Jesse a fait le tour de l'Europe pour

les Souverains du Nord; au mois de mars 1839, *la Cour et la Ville de Saint-Pétersbourg;* au mois de mars 1840, *l'Eglise gréco-russe;* au mois de juin 1841, *Situation de la presse en Russie;* au mois de juillet 1841, *Progrès et Avenir du commerce et de l'industrie de la Russie;* au mois d'octobre 1841, *l'Estonie;* au mois de décembre 1841, *les Voyageurs anglais en Russie;* enfin dans la livraison d'août de cette année, *Riga*, et dans la livraison de septembre, *les Steppes de la Russie méridionale.*

Digitized by Google

chercher la santé qu'il avait perdue dans l'Inde, et il se borne à nous raconter aussi simplement que possible ses impressions de voyage en Russie. De temps en temps un peu léger et babillard, il se montre en général bon observateur, il écrit bien et il a de l'esprit. S'il n'instruit pas toujours, jamais du moins il n'ennuie. On lit ses deux volumes sans fatigue, avec intérêt, souvent avec plaisir, et malgré des défauts, faciles d'ailleurs à corriger, on regrette presque en les terminant que le capitaine Jesse ait retrouvé sitôt la santé.

Ce fut le 21 juin 1840, à sept heures du matin, que le capitaine Jesse débarqua au lazaret d'Odessa. Il avait quitté Constantinople trois jours auparavant. A peine eut-il mis pied à terre, on le conduisit dans une petite chambre où se trouvèrent bientôt entassés quarante-huit passagers, le capitaine du bâtiment qui l'avait amené, et dix-huit hommes d'équipage. La plupart de ces passagers étaient des Russes, des Juifs, des Tartares, des Grecs et des Esclavons, d'une malpropreté telle que les odeurs qui s'exhalaient de leurs corps dans cette pièce basse, étroite, mal aérée, eussent suffi pour donner la peste à leurs malheureux compagnons de voyage. En outre, le capitaine Jesse n'eut pas lieu d'être flatté de la réception des autorités russes : « Qu'est-ce qu'un officier anglais peut venir faire en Russie ? » lui demanda-t-on à plusieurs reprises. Une heure après il comparaissait

dans le simple appareil
D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil,

devant le médecin, le directeur du lazaret, son commis et plusieurs soldats. D'abord on lui prit sa montre, son argent, son portefeuille et tout ce qu'il avait sur lui; on plongea ces divers objets, la montre exceptée, dans une solution de chlorure de chaux, puis on lui fit lever successivement les deux bras, afin de s'assurer qu'il n'avait aucun bouton sous les aisselles. Cette cérémonie terminée, il obtint la permission de s'habiller, et il alla louer, moyennant 54 roubles pour quinze jours, deux chambres à une dame russe,

Digitized by Google

qui en avait obtenu six de la générosité du directeur. Inutile de raconter ici les petites misères de la quarantaine, qui, malheureusement pour les voyageurs, se ressemblent dans tous les lazarets de l'univers. Ajoutons seulement que durant cet emprisonnement forcé de deux longues semaines, le capitaine Jesse releva à ses dépens les nombreuses erreurs du maréchal Marmont.

Enfin le jour de la délivrance arriva. Après une nouvelle inspection, le docteur accorda la liberté aux prisonniers. Un prêtre luthérien vint leur faire jurer sur l'Evangile qu'ils n'avaient rien caché aux autorités sanitaires, et le capitaine Jesse fit à sa grande satisfaction son entrée en Russie. Toutefois une dernière douleur lui était encore réservée: il lui fallut se séparer de son auteur favori, lord Byron. Les douaniers gardèrent, pour les envoyer à Saint-Pétersbourg, les œuvres complètes de notre illustre poëte et l'histoire de l'arrivée miraculeuse de la *Santa-Casa* à Lorette. Défense formelle est faite à tous les agents des douanes russes de laisser pénétrer dans l'empire un seul exemplaire de lord Byron; non pas que l'empereur veuille empêcher ses sujets de lire le récit des amours de don Juan,—la censure admet sans mot dire les romans les plus licencieux,—mais Nicolas punit ainsi lord Byron d'avoir osé parler en termes fort peu respectueux de l'impératrice Catherine :

And Catherine, who loved all things save her lord.
(*Cant.* IX, Don Juan.)

Le capitaine Jesse nous paraît avoir manqué dans cette mémorable circonstance de sa présence d'esprit habituelle. Que ne faisait-il habilement disparaître les titres des volumes proscrits! les douaniers ne regardent d'ordinaire que la première page d'un livre. Ils jugent un voyageur sur sa physionomie, un ouvrage suspect par son frontispice. Un de nos amis qui visita dernièrement Saint-Pétersbourg avait emporté avec ses *hand-books* et ses cartes, un petit traité d'astronomie, intitulé « *Révolutions des corps célestes.* » Dès que le douanier

Digitized by Google

eut jeté les yeux sur ce mot incendiaire *Révolutions*, il ferma le livre et le mit dans sa poche. Il fut impossible de lui faire comprendre que c'était un ouvrage scientifique ; non content de l'avoir confisqué, il donna ordre à la police d'exercer la plus active surveillance sur toutes les démarches du dangereux étranger qui avait tenté d'introduire dans l'empire des czars un traité des *Révolutions*.

Après avoir pris quelques semaines de repos, le capitaine Jesse fit un petit voyage en Crimée, puis il revint passer l'hiver à Odessa. Nous ne le suivrons pas aujourd'hui dans cette intéressante excursion, qui mérite un article à part; nous nous mettrons immédiatement en route avec lui au printemps suivant pour la capitale de la Russie. Laissons-le toutefois raconter d'abord ses préparatifs de départ, car le fragment que nous allons lui emprunter renferme une peinture curieuse des mœurs de la classe moyenne russe, qu'on désigne sous le nom général de *chinovniks* ou la classe des *titrés :*

« Au mois d'avril, les acacias voisins de notre hôtel commencèrent à se garnir de feuilles, et des nuages de poussière, s'élevant dans les airs, nous annoncèrent que les routes devenaient praticables. Je songeai à quitter Odessa pour me diriger vers le nord ; mais il me fallait, avant de pouvoir partir, me procurer un passe-port à l'intérieur, ce qui nécessiterait, me disait-on, de longues et d'ennuyeuses démarches. J'eus alors, pour la première fois, l'occasion d'observer un des nombreux expédients à l'aide desquels le gouvernement russe augmente son budget des recettes. Dans les établissements publics et dans les tribunaux, toutes les affaires se traitent par écrit sur des feuilles de papier timbré ; on n'y reçoit aucune demande qui n'est pas ornée de l'aigle impérial. Or, le plus petit morceau de papier timbré coûte environ sept pence de notre monnaie... (70 c.) Cependant la dépense d'argent n'est rien pour l'étranger, si on la compare à la perte de temps que ce système lui occasionne.

D'abord, je fus obligé de porter moi-même à la police ma *carte de séjour*. Mais les employés me déclarèrent qu'ils ne pourraient la faire remettre à leur chef suprême que lorsqu'elle serait accompagnée d'une pétition explicative. Comme je ne sais pas écrire le russe, j'allai dans les environs de la police m'adresser à un écri-

Digitized by Google

vain public, qui consentit à me servir de secrétaire. Ayant déposé ensuite au bureau des passe-ports ma pétition sur papier timbré avec ma carte de séjour, je retournai à mon hôtel. Cette première démarche m'avait pris trois heures. Le lendemain matin, à l'heure qu'on m'avait indiquée la veille, je me rendis de nouveau à la police. J'eus la satisfaction de voir l'aiguille de l'horloge faire deux fois le tour du cadran, et ce spectacle un peu monotone commençait à m'ennuyer, lorsqu'un commis vint m'annoncer l'heureuse nouvelle que je pouvais le suivre. Je m'élançai aussitôt à sa suite. Nous nous faufilâmes ainsi, lui devant, moi derrière, à travers une foule compacte de pétitionnaires du plus bas étage. Enfin mon guide s'arrêtant, me laissa en présence d'un individu vêtu d'un habit vert garni de boutons de cuivre, c'est-à-dire de l'uniforme civil. — A son ton et à ses manières, je le pris au premier aspect pour le comte Benkendorf en personne ; mais je m'aperçus bientôt que c'était tout simplement un *chinovnik*. Un troisième document administratif avait été ajouté pendant mon absence à ceux que j'avais déposés la veille ; aussi me fallut-il payer le prix de la feuille de papier timbré, et l'homme à l'habit vert paraissait tellement occupé qu'il oublia de me rendre la monnaie de la pièce que je lui remis. Mon guide me conduisit alors auprès de dix ou douze employés qui signèrent et contresignèrent les trois pièces. Après m'avoir fait visiter ainsi tous les bureaux de la police, à l'exception cependant de celui où je désirais aller, il me ramena en présence de l'homme à l'habit vert. Là, je payai une quatrième feuille de papier timbré, et l'homme à l'habit vert était encore si affairé, qu'il n'eut pas le temps de me régler mon petit compte. J'eus le bon esprit de me soumettre sans mot dire à cette escroquerie. Le chinovnik me fit un profond salut, me pria de lui laisser tous mes papiers, et m'engagea à revenir le lendemain. Avant de rentrer à mon hôtel, j'appris que ce nouveau délai avait pour but de donner à la police le temps de s'assurer si je laissais des dettes dans la ville. Le lendemain j'étais encore à mon poste à l'heure dite ; mais cette fois toutes les formalités légales avaient été évidemment remplies ; j'apercevais mes papiers en règle sur une table. Cependant l'homme à l'habit vert ne semblait pas vouloir me voir et me reconnaître, bien que plusieurs individus obtinssent ce qu'ils lui demandaient. La foule augmentait au lieu de diminuer autour de lui. Certain d'avance que si je ne prenais pas un parti décisif je serais encore

Digitized by Google

renvoyé au lendemain, je mis la main à ma poche. Le chinovnik comprit admirablement ce geste; il me tendit aussitôt mes papiers, et prit mon argent en échange avec un incroyable sang-froid. « J'irais pieds nus, me dit-il, si je me contentais de mes appointements. »

Enfin j'avais acquis le droit de pénétrer dans le sanctuaire où trône le chef de la police. En Russie, tous les bureaux des administrations publiques se ressemblent : ce sont en général des pièces carrées, ne renfermant entre leurs quatre murailles nues qu'un poêle de briques qui s'élève dans un coin jusqu'au plafond, une table et quelques chaises. Bien qu'il ne fût qu'un fonctionnaire civil, je trouvai le chef de la police vêtu d'un brillant uniforme, et selon l'usage, la poitrine étincelante de décorations.

Au milieu de la table, qui était couverte de papiers, s'élevait le palladium de la police d'Odessa. Cet *objet* extraordinaire, qui occupe toujours une place importante dans la pièce principale de toutes les administrations publiques en Russie, ne diffère pas beaucoup d'un métronome; seulement il n'a que trois côtés au lieu de quatre, et il est plus volumineux, et fabriqué soit avec du cuivre, soit avec du fer doré. L'aigle impérial en couronne le sommet. Sur chacune des faces sont gravées des instructions adressées au nom du czar à tous les employés de l'empire. On leur conseille principalement de ne pas se laisser corrompre. Pierre le Grand est, dit-on, l'inventeur de cette espèce de moniteur public, qui ne produisit malheureusement pas l'effet moral qu'il en espérait. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, le chef de la police d'Odessa a amassé une fortune supérieure au produit brut de ses appointements pendant un siècle. Mais si personne ne profite de leurs enseignements muets, du moins tout le monde témoigne *aux triangles* une vénération religieuse. Jamais un Russe n'entre dans la pièce où ils se trouvent placés sans leur ôter son chapeau, car ils sont en quelque sorte les représentants du pouvoir impérial. Les serfs s'agenouillent en leur présence comme devant un autel. Les étrangers ne pouvant deviner la sainteté d'un pareil emblème, s'exposent souvent à de sévères remontrances. A mon entrée dans le bureau du chef de la police, un employé me menaça de m'arracher mon chapeau de force, si je ne faisais pas un profond salut au triangle. Cette singulière coutume donna lieu un jour à une scène fort plaisante. Un de mes amis, qui en fut témoin, me l'a racontée. M. A***, membre de la société des Amis, était venu réclamer à la poste d'Odessa des lettres

Digitized by Google

qu'il attendait d'Angleterre ; il entra dans la pièce principale sans ôter son chapeau. Grande rumeur parmi les employés ; les chinovniks étaient pétrifiés de surprise et d'horreur. « Découvrez-vous donc, monsieur, dit de sa voix la plus menaçante le chef de bureau à M. A***. Ne voyez-vous pas le triangle, monsieur ? » M. A*** n'obéissait pas. — « A la porte ! à la porte ! » crièrent les chinovniks. Et comme M. A*** ne paraissait nullement disposé à sortir de bonne volonté, ils allaient employer la violence pour le chasser. En ce moment, un de ses compatriotes domicilié à Odessa, et qui l'avait accompagné jusqu'à la porte, entendant du bruit, pénétra dans ce sanctuaire redoutable, le chapeau à la main. « Monsieur, dit-il au directeur de la poste, ce gentleman est resté la tête couverte en la présence de l'empereur lui-même; certes il ne se découvrira pas devant un triangle de fer. — Cela est impossible, répondit le directeur. — Cela est impossible, hurlèrent en chœur ses satellites. — Mais je vous dis pourtant la vérité, répliqua le défenseur de M. A***, car mon ami est un quaker. — Un quoi? demanda le directeur. — Un quaker. — Qu'est-ce que c'est qu'un quaker? à quelle classe de la société appartient un quaker? » Bref, le pacificateur eut toutes les peines du monde pour soustraire M. A*** et son chapeau à la fureur vengeresse des chinovniks de la poste d'Odessa (1).

Mais reprenons la suite de mon récit. Cette signature que j'avais si longtemps attendue me fut accordée, et je sortis de la police pour n'y plus revenir. Toutefois je n'étais pas encore possesseur de mon passe-port : on ne me remit qu'un certificat attestant que je ne devais rien à personne. Je me vis obligé de me rendre dans les bureaux du gouverneur militaire, où j'adorai deux triangles, et où je vidai plusieurs fois ma bourse dans les poches des employés avant de pouvoir obtenir enfin mon passe-port. Ce n'était pas tout : comme je voulais voyager en poste, je dus aller demander aux chinovniks d'une autre administration un *padaroshna*, c'est-à-dire un ordre du gouvernement pour des chevaux de poste (2). »

(1) Note du rédacteur. Il y a quatorze classes ou grades entre l'empereur et la dernière classe des chinovniks. Les mêmes distinctions sont établies en Chine, et, coïncidence assez extraordinaire, c'est le même mot, le mot *chin*, qui, dans les deux langues, la langue russe et la langue chinoise, est l'équivalent du mot français *rang*.

(2) Note de l'auteur. Les maîtres de poste sont obligés de donner des

Digitized by Google

Le 29 mai, le capitaine Jesse quitta Odessa, emporté rapidement vers le nord de l'empire par quatre chevaux, qui ne se seraient pas vendus 4 £ au bazar de King-street. Il s'était débarrassé d'une partie de son bagage, en l'envoyant par mer en Angleterre, et il avait rempli sa voiture d'objets de première nécessité : batterie de cuisine; provisions de bouche, toiles à matelas, etc., service de table, etc.; car il n'est pas toujours facile de se procurer les choses les plus indispensables dans ce pays, qui a la prétention d'être aussi civilisé que la France ou que l'Angleterre. Heureux le voyageur, si, dans certaines localités, il peut trouver de la paille ou du foin pour se faire un lit improvisé.

D'Odessa à Moscow il n'y a pas de route proprement dite. Des poteaux de trois mètres environ de hauteur, solidement plantés dans le sol de loin en loin, indiquent aux voyageurs la direction qu'ont suivie au travers des steppes leurs devanciers. Chaque voiture se fraye son propre chemin à droite ou à gauche de ces poteaux, quelquefois à un demi-mille de distance : on passe où l'on veut, c'est-à-dire où l'on peut passer. Aussi, lorsqu'on entreprend une pareille course, doit-on s'attendre à être singulièrement cahoté; mais chevaux, brishkas et postillons sont habitués à ces ondulations de terrain, qui donnent parfois le mal de mer aux voyageurs. Les accidents sont rares, et le trajet d'Odessa à Moscow se fait encore assez vite, à un prix fort raisonnable. On compte neuf cent vingt-deux milles anglais. Le capitaine Jesse ne dépensa pour ses quatre chevaux, son padaroshna, ses postillons et ses pourboire extraordinaires, que 25 £ (625 fr.). Quant au pays que l'on traverse, il ne mérite pas même un regard. On peut, dit le capitaine Jesse,

chevaux aux voyageurs porteurs d'un padaroshna. Un padaroshna coûte deux copecks par verst pour chaque cheval pendant toute la durée du voyage. Il faut payer la somme totale en partant. J'avais quatre chevaux : la distance d'Odessa à Moscow est de mille trois cent soixante-trois verstes. J'eus donc à payer à Odessa pour obtenir un padaroshna 110 roubles 64 copecks. On doit aussi désigner d'avance la route que l'on veut suivre, et il est expressément défendu de s'en écarter.

Digitized by Google

le décrire en trois mots : des steppes, des marais et des forêts de pins. On rencontre cependant çà et là, au milieu de ces déserts à peine peuplés, quelques villes importantes : d'abord, Nicolaïeff, fondée par Potemkin en 1791, le principal arsenal de marine de la mer Noire; Krementchouk, sur le Dniéper; Pultava, que les infortunes de Charles XII ont rendue si célèbre; Kharkoff, où se tient la principale foire des laines de toute la Russie; Kourste; Orel, la capitale du gouvernement de ce nom; Mtsensk, Tula et Serpuchoff :

« Nous eûmes bientôt oublié toutes nos fatigues et tous nos ennuis, dit le capitaine Jesse, lorsqu'à un détour du chemin nous aperçûmes tout à coup à nos pieds l'ancienne capitale des czars. Je songeai alors aux sensations que durent éprouver les soldats français à la première vue de ses minarets dorés et de ses dômes étoilés, et surtout au moment où le Kremlin apparut à leurs yeux. Ce but qu'ils désiraient depuis si longtemps et si ardemment atteindre afin de s'y reposer de leurs exploits surhumains, ils le touchaient enfin, et ils voyaient l'armée ennemie battre en retraite devant eux dans l'éloignement. Des cris étourdissants de : Vive l'empereur! s'échappèrent de toutes les bouches ;... mais l'aspect misérable du faubourg où nous venions d'entrer m'arracha à mes réflexions. Ayant ensuite franchi la barrière, nous traversâmes une vaste place avant d'arriver à la ville. »

Le capitaine Jesse ne séjourna que peu de jours à Moscow, car il avait hâte de se rendre à Saint-Pétersbourg. Nous ne visiterons pas avec lui tous les monuments publics de l'ex-capitale de la Russie; le vieux Kremlin, badigeonné et lavé comme une maison neuve; la grosse cloche de sept mètres de diamètre et de onze mètres de hauteur; la tour d'Ivan Veliki, d'où l'on découvre une vue magnifique sur la ville et sur ses environs; le palais impérial; la porte Sainte, sous laquelle l'empereur lui-même ne passe pas la tête couverte; la cathédrale de Saint-Basile; l'hôpital des enfants-trouvés, le plus grand de toute l'Europe, etc... Nous l'accompagnerons seulement au *Trésor*, où, entre autres curiosités, nous remar-

Digitized by Google

querons, au-dessous du portrait d'Alexandre, les clefs de Zamosk et de Varsovie.

« Une boîte de velours et d'or placée à ses pieds contient, ajoute le capitaine Jesse, la *constitution de la Pologne*; à sa droite et à sa gauche sont suspendus les drapeaux et les aigles de ce pays. Il est impossible de les voir sans émotion et sans regret; ce ne sont pas seulement les trophées d'une victoire que les chances de la guerre peuvent un jour changer en défaite; ce sont les monuments du succès d'une série d'intrigues politiques à l'aide desquelles la Pologne,—cette chevaleresque Pologne qui, au seizième siècle, servait de boulevard à l'Europe occidentale contre les Turcs, — a été si cruellement asservie.»

Laissons maintenant le capitaine Jesse parcourir en soixante-trois heures, moyennant 17 £ 9 deniers, les six cent soixante-quatorze verstes, ou les quatre cent quarante-huit milles anglais qui séparent Moscow de Saint-Pétersbourg. Il oublie sur cette belle chaussée, la seule que possède la Russie, les steppes et les chinovniks du midi; il s'estime heureux de pouvoir aller plus vite que la diligence; « car, dit-il, le pays est d'une tristesse et d'une monotonie désespérantes. Devant soi, la route à perte de vue; à droite et à gauche, des marais, et plus loin à l'horizon, des forêts de pins rabougris; çà et là seulement, les petites maisons blanches des inspecteurs chargés de surveiller les soldats invalides qui réparent la route. » Mais cette contrée si monotone et si triste n'est pas un désert; pourquoi donc le capitaine Jesse ne nous apprend-il rien de ses habitants? ou plutôt, pourquoi nous en parle-t-il avec tant de légèreté? Il ne les a pas même aperçus du fond de sa voiture; pouvait-il nous en tracer un portrait ressemblant?

A en croire le capitaine Jesse, le paysan russe est une misérable créature, marquée au front du sceau de l'esclavage, abrutie par la superstition, adonnée au vol, et ne mettant du linge blanc qu'une fois par an. Le capitaine Jesse exagère, et

Digitized by Google

ne nous fait voir qu'un côté de la médaille; nous allons en montrer le revers. Nous avons remarqué, dans cette classe si maltraitée par notre compatriote, une foule de qualités qu'on chercherait vainement peut-être parmi toutes les autres populations agricoles du monde civilisé. Nous louerons au contraire sa loyauté, sa civilité, sa piété filiale, son intelligence, sa finesse et son esprit, la distinction héroïque de ses manières et la pureté grammaticale de son langage, sa vénération pour son czar, son affection pour son seigneur, sa confiance religieuse en la parole de ses prêtres.

« Les Russes, dit encore le capitaine Jesse, n'ont *aucune gaieté de cœur*, à moins d'être surexcités par le vin ou par tout autre stimulant, ils demeurent impassibles, pour ne pas dire stupides. » Eh quoi! les *Français du Nord* n'ont pas de *gaieté de cœur?* Quoi! ils sont toujours tristes ces hommes dont on entend retentir de tous côtés les chants et les rires contagieux, dont les jeux nationaux sont si animés, les plaisanteries si vives, toujours nouvelles et toujours bonnes; le costume composé de couleurs aussi gaies que la teinte générale de leur esprit, la physionomie si enjouée et si heureuse? Non, vous ne connaissez pas le véritable paysan russe, puisque vous le calomniez ainsi; vous n'avez vu que la population abâtardie et croisée d'Odessa, et quelques misérables mendiants le long de la route que vous avez parcourue en poste entre la mer Noire et la mer Baltique. Vous ne savez pas parler sa langue, vous n'avez pu étudier ses mœurs, pénétrer les secrets de sa vie intérieure. Parce qu'il salue comme un vieux gentilhomme anglais, vous le déclarez abruti par l'esclavage; parce qu'il vit de *kvas* et de *chleba*, vous le traitez presque comme un animal immonde; mais si votre estomac trop délicat n'a pas pu digérer ces mets nationaux, devez-vous donc gémir sur le triste sort du paysan russe condamné à un pareil régime? N'y est-il pas accoutumé? Se trouve-t-il aussi malheureux que vous nous le représentez? Un étranger qui détesterait le roast-beef et les pommes de terre aurait-il le droit, de retour dans sa patrie, de proclamer le peuple anglais le plus

Digitized by Google

infortuné et le plus barbare de tous les peuples du monde?

Mais revenons à nos serfs. Le capitaine Jesse reproche à la noblesse de ne tenter aucun effort pour émanciper ses serfs ou pour améliorer leur condition. Le sentiment qui lui fait tenir un pareil langage, nous l'avons éprouvé aussi à notre arrivée en Russie; mais ce premier mouvement calmé, la réflexion est venue, et nous nous sommes demandé si, dans l'état où se trouve actuellement la Russie, cet affranchissement serait réellement un bien pour les serfs. Le capitaine Jesse reconnaît lui-même que « ceux qui parlent le plus souvent des devoirs des maîtres envers leurs esclaves, ne savent pas les remplir. » Qu'il passe quelques années en Russie, et il se rangera, nous en sommes sûrs d'avance, à notre avis. Tant que la noblesse russe n'aura pas d'autres sentiments et d'autres idées sur la liberté; tant que les classes affranchies, élevées aujourd'hui au-dessus des serfs, demeureront en réalité soumises à un régime beaucoup plus dégradant que celui de la féodalité; tant que les lois avec lesquelles une extension de ses droits civils le mettrait en lutte ouverte, seront si différentes dans la pratique de ce qu'elles sont en théorie, mieux vaudra cent fois pour le paysan russe, rester serf que de devenir libre; il sera toujours moins malheureux; il se civilisera davantage. Sa prison n'est pas aussi étroite qu'on pourrait le croire : l'esclavage d'ailleurs n'a pas éteint en lui le feu de son patriotisme, ni tari les sources fécondes de son activité. Des faits nombreux le prouvent : lorsqu'il s'est enrichi, il n'a pas laissé sa fortune se briser contre l'écueil fatal de l'imprévoyance. N'avons-nous pas le droit d'en conclure que le servage, tel qu'il existe encore aujourd'hui en Russie, n'avilit pas nécessairement l'homme moral? Citons à l'appui de notre opinion un passage emprunté au capitaine Jesse :

« Quelques-uns des serfs du comte Cheremetieff exercent la profession de marchands et ont acquis une grande fortune. En général les serfs qui s'enrichissent sont ceux qui ont obtenu de leur maître la permission de quitter leurs propriétés et d'aller entrepren-

Digitized by Google

dre un commerce quelconque dans une ville où ils puissent utiliser sans interruption un petit capital et leurs talents naturels. Quand ils réussissent, ils payent chèrement cette faveur. Dans les campagnes, lorsque la cupidité de leur maître ne les prive pas des avantages que leur assurent les lois, ils amassent quelquefois des sommes considérables, car ils font peu de dépenses personnelles, et la richesse n'opère pas dans leurs habitudes les révolutions qu'on pourrait redouter. Dans la plupart des provinces, un serf cultive pour lui pendant trois jours de chaque semaine la portion de terre qui lui a été assignée; les trois autres jours il les donne à son maître, et s'il a de l'ordre, il peut encore acquérir une modeste aisance. Mais cette coutume n'est pas générale, et certains maîtres l'ont abrogée à leur profit; d'autres n'accordent à leurs serfs que deux jours ou même un seul jour par semaine, ou bien ils leur abandonnent entièrement la terre, à la condition qu'ils leur payeront une rente fixe.

La majeure partie des serfs du comte de Cheremetieff seraient assez riches pour acheter leur liberté; mais ce seigneur ne veut pas leur permettre de profiter ainsi des fruits de leur travail; au contraire, certains nobles sont très-flattés de posséder des serfs riches, et on assure que Cheremetieff est si fier de ses serfs, qu'il ne les affranchirait à aucun prix. Digne descendant en vérité de son ancêtre, qui vivait sous le règne de Catherine! Aussi comme sa vanité est satisfaite lorsqu'il invite des étrangers à venir visiter avec lui son château! A son arrivée, il est reçu par un de ses serfs les plus riches, dans une misérable hutte construite sur le modèle des anciennes cabanes de bois de la Russie, et garnie de meubles grossiers; sur la table, recouverte d'une nappe de toile grise, on ne sert que du pain noir, du sel, et une vaste écuelle de bois remplie de borsch (la soupe nationale); les hôtes du comte goûtent à peine à ces mets rustiques; mais tout à coup s'ouvre une petite porte conduisant à un appartement richement meublé, au milieu duquel on aperçoit une table chargée d'argenterie, de cristaux, de fruits et de viandes de toutes espèces, de vins et de liqueurs. Leur repas terminé, les convives se retirent étonnés qu'un serf puisse donner un pareil festin, et persuadés sans doute que cet homme aime autant être esclave que libre. Souvent ils ne se tromperaient pas; selon toute probabilité, ce serf qui a traité avec un si grand luxe son maître et ses amis sait à peine lire, ne connaît aucun chiffre, compte avec des grains de colliers, et porte une barbe d'une lon-

Digitized by Google

gueur prodigieuse. Cependant il a amassé une fortune considérable, car il est fin, adroit et économe; il ne fait de folles dépenses que lorsqu'il reçoit son maître, ou lorsqu'il marie un de ses enfants.

Quand le comte H. de Kharkoff donne un grand diner, il force ses serfs les plus riches à endosser sa livrée et à servir à table. L'un d'eux, excellent horloger, lui offrit un jour une somme énorme pour sa liberté; il essuya un refus. « Fais-moi une rente annuelle de cinq cents roubles, lui répondit son maître, et je te promets que je n'exercerai jamais mon autorité; mais je ne veux pas m'en départir. »

Avouons-le franchement, nous ne partageons pas cette fois les sentiments du capitaine Jesse. Nous aussi nous détestons l'esclavage et nous voulons l'abolir partout où il existe encore; mais nous repoussons avec plus d'énergie ces faux systèmes qui, faisant marcher la civilisation beaucoup trop vite, n'ont d'autre résultat que de forcer les hommes libres à s'asservir eux-mêmes. Nous déplorons avec le capitaine Jesse l'indifférence et la tyrannie des nobles russes; mais que dira-t-il des derniers troubles de la Livonie, où les opprimés étaient des hommes libres, et leurs oppresseurs les plus civilisés de tous les barons allemands? Le pouvoir féodal a-t-il donc dans aucun temps, en aucun pays, engendré des abus aussi épouvantables et aussi criants que ceux qui ont déterminé l'insurrection des paysans affranchis de la Livonie? Ne nous y trompons point, si les classes supérieures restent telles qu'elles sont aujourd'hui, leur affranchissement ne procurera pas aux serfs russes tout le bien-être que pourraient en espérer pour eux d'imprudents philanthropes : loin de s'améliorer, leur condition deviendrait pire : au lieu d'un maître ils en auraient plusieurs. Il est facile de critiquer et de maudire le système féodal; mais ce système, tel qu'il se trouve établi aujourd'hui en Russie, *protége* les serfs autant et plus peut-être qu'il ne les *opprime*.

Le capitaine Jesse a beaucoup mieux jugé cette autre classe de la société que le gouvernement a créée avec le titre de classe moyenne, dans la vaine espérance de combler l'im-

Digitized by Google

mense abîme moral qui sépare le seigneur du serf. Diverses causes trop longues à énumérer, mais surtout l'absence d'une loi de primogéniture parmi la noblesse, et le mépris qu'affectent les classes supérieures pour toutes les professions autres que celle des armes, ont fait abandonner les emplois publics à des hommes indignes de les exercer. On les nomme les *chinovniks* ou les *titrés*, parce qu'ils ont presque tous la poitrine couverte de rubans et de décorations. Ils manquent complétement pour la plupart du sens moral. D'ailleurs les lois elles-mêmes favorisent leurs odieuses malversations. Excellentes en théorie, dès qu'elles sont mises en pratique elles semblent faites tout exprès pour protéger le vice et le crime contre l'innocence et la vertu. Le gouvernement a voulu soumettre les administrations civiles à une sorte de discipline militaire, il a tellement multiplié les formalités qu'il rend presque impossible le triomphe de la vérité. En outre il entretient autour de chaque employé supérieur une foule d'espions de bas étage, uniquement chargés de se surveiller et de se dénoncer les uns les autres; il distribue entre dix ou douze individus une somme qui suffirait à peine aux besoins raisonnables d'un seul fonctionnaire. Aussi qu'arrive-t-il? pour chaque rouble qu'un chinovnik reçoit du gouvernement, il en extorque dix au public. Dans le curieux fragment que nous lui avons emprunté au commencement de cet article, le capitaine Jesse avait esquissé le portrait d'un employé de la police d'Odessa qui lui déclara avec un impudent sang-froid, « qu'il irait pieds nus s'il se contentait de ses appointements. » Lorsqu'un étranger se voit obligé de perdre cinq ou six jours et de dépenser une forte somme d'argent pour obtenir le visa de son passe-port, à quelles exactions doivent être exposés les habitants des provinces russes livrés sans défense aucune à la merci de pareils misérables?

Mais c'est surtout dans l'administration des biens de la couronne que se commettent les plus grands abus. « Un bon père de famille donne-t-il quelques conseils à son fils avant

Digitized by Google

son entrée dans le monde, il lui recommande principalement de n'avoir jamais aucune relation d'affaire avec la couronne. Malheur à l'imprudent qui ne suivrait pas ce sage conseil! il serait bientôt victime de sa folle témérité. Pendant quelque temps il se félicitera peut-être de s'être associé avec la couronne pour l'exploitation d'un monopole ou pour toute autre cause ; mais tôt ou tard, une parole blessante, une juste réprimande adressée à un agent subalterne deviendra la cause première de sa ruine. Son ennemi se vengera en portant contre lui une accusation injuste, il est vrai, mais aussi terrible que si elle était fondée. Mieux vaut cent fois être condamné par un jury anglais, que d'être seulement cité comme prévenu devant un tribunal russe. En Russie, la loi suppose tous les accusés coupables tant qu'ils n'ont pas démontré leur innocence. A peine la plainte est-elle déposée, on saisit toutes les propriétés immobilières du prévenu, car dans de semblables procès la couronne ne s'expose jamais à perdre un copeck; puis ses agents commencent une enquête, en d'autres termes, une série d'expériences qui ont pour but de leur faire connaître le degré d'humiliations et de souffrances que leur victime est capable d'endurer avant de se décider à acheter la tranquillité au prix que leur conscience a fixé. En effet, afin de pouvoir faire une enquête et un rapport, ils viennent s'établir à demeure dans la maison du prévenu, au sein de sa famille. D'abord ils se montrent honnêtes et polis, parfois même compatissants ; mais ils jettent bientôt le masque, ils affectent un ton insolent, des manières grossières. Ils se mêlent de tout, font des dépenses exagérées, contremandent tous les ordres, insultent les domestiques, chassent les membres de la famille d'appartement en appartement, jusqu'à ce que leur malheureux hôte se tourmente autant pour l'avenir qu'il souffre du présent; mais il n'a d'autre parti à prendre que de supporter avec résignation le supplice auquel ils le condamnent, ou de leur faire des offres d'argent qui, si elles ne leur paraissent pas suffisantes, deviendront plus tard des preuves irrécusables de son crime.

Digitized by Google

Cependant ces misérables continuent ou sont censés continuer leur enquête. Ils ont intérêt, on le conçoit, à la faire durer le plus longtemps possible, car ils sont logés et nourris aux frais de leur victime. Ainsi il leur faut six mois entiers pour inventorier les divers objets qui garnissent une manufacture ou une ferme, et pour décrire les divers bâtiments qui en dépendent; ils mesurent la longueur, la largeur et la hauteur de tous les murs et de tous les toits; ils comparent leur rapport au travail non moins consciencieux des espions qui ont persécuté, peu d'années auparavant, le précédent locataire. Une tuile manque-t-elle, un morceau de ciment est-il tombé, et le ciment russe n'a pas la même solidité que le ciment romain, autant de sujets de plainte, autant de chefs d'accusation. Ils comptent, examinent, l'un après l'autre, même les morceaux de bois qu'ils trouvent dans la cour; ils en enregistrent soigneusement le nombre. Un hachoir a tant de mètres de circonférence, est ébréché sur les bords et paraît très-solide; le banc de l'étable a tant de mètres, de centimètres et de millimètres de largeur, d'épaisseur et de longueur; les vases destinés à contenir le lait ont une anse et quatre pieds, etc., etc.

De semblables enquêtes durent quelquefois *sept années*..... preuve évidente que le prévenu, sûr de son innocence, ne veut pas sacrifier une partie de sa fortune pour se débarrasser de ses bourreaux. Durant cette longue période de temps, il se voit obligé de venir plusieurs fois à Saint-Pétersbourg, d'y faire des séjours ruineux, ballotté de cour en cour et de ministre en ministre. Sa famille manque des choses les plus nécessaires à la vie, et il n'a pas d'argent à lui envoyer. Un de ses enfants meurt, et il n'ose pas quitter son poste pour aller consoler sa mère; quand il rentre le soir, harassé de fatigue, accablé de douleur, il cherche en vain dans la triste solitude un sommeil qui le fuit..... Enfin, après sept années de démarches, de tourments, d'insomnie, il a le bonheur d'entendre prononcer son acquittement par le tribunal chargé de le juger; mais le chagrin a aigri son caractère, les soucis

Digitized by Google

l'ont vieilli de trente années, sa fortune est détruite; on le déclare innocent, mais on ne lui accorde aucune indemnité, on n'inflige aucun châtiment au misérable qui l'a dénoncé. Seulement la justice russe n'hésite pas à se condamner elle-même, et la plus haute cour du royaume déclare solennellement dans son arrêt *qu'il n'y a eu aucun motif sérieux d'accusation contre le prévenu depuis le commencement de la poursuite jusqu'au jour du jugement.*

Ce sont ces abus trop souvent renouvelés qui rendent de plus en plus odieuse à la masse de la nation russe la classe si improprement nommée classe moyenne. Pourquoi donc le czar actuel refuse-t-il d'ouvrir enfin les yeux à la lumière? pourquoi a-t-il conféré, par un édit récent, l'*éclat* d'une noblesse personnelle aux plus hauts dignitaires de ses administrations civiles? pourquoi distribue-t-il aux employés inférieurs une telle quantité de décorations? quel est son but? Il veut, dit-il, créer une classe moyenne. Mais donne-t-il à ces misérables qu'il accable d'honneurs les qualités qui leur seraient nécessaires? nullement. Il développe en eux les passions les plus pernicieuses, l'orgueil et l'ambition. Il mécontente tout à la fois la noblesse et le peuple. Les véritables nobles sont jaloux de ces *parvenus*, et les serfs les haïssent plus encore que leurs anciens maîtres, car ils savent par expérience qu'ils n'ont pas de tyrans plus durs, d'ennemis plus acharnés. Voltaire a pu dire en parlant des ordres russes, « c'est un signe qu'ils portent sur leur poitrine, qui commande la vénération de la populace, une marque d'honneur qui ne coûte rien au souverain et qui flatte la vanité des sujets, sans rien ajouter à leur puissance. » Ce sont là des mots vides de sens. Il est difficile de flatter la vanité d'une nation sans détruire un sentiment de beaucoup préférable, et un signe qui commande la vénération de la populace doit augmenter l'autorité de son possesseur. D'ailleurs, un souverain paye souvent fort cher le plaisir de distribuer à ses sujets des récompenses qui ne lui coûtent rien. Enfin ne peut-on pas accuser la couronne d'une spéculation honteuse? car à cha-

Digitized by Google

que nouvelle dignité qu'elle accorde, elle exige de celui qui consent à la recevoir une somme d'argent si considérable, que souvent elle essuie d'humiliants refus.

La vieille noblesse elle-même, si supérieure à la classe moyenne, ne vaut pas sous beaucoup de rapports la classe des serfs ou des paysans. Le grand seigneur russe a perdu tout sentiment de nationalité. Il se plaît à dire du mal de sa patrie, il méprise les vertus de ses concitoyens, il renonce à sa langue maternelle, si énergique et si riche; en un mot, il n'est fier d'être Russe que lorsqu'il songe à l'étendue et à la puissance de la Russie. S'il se révolte contre son souverain, il n'agit pas dans un but d'intérêt général. Accourt-il au contraire se ranger sous l'étendard impérial, contre des rebelles, ce n'est jamais par dévouement. Exploitant à son profit la passion de l'empereur pour les apparences extérieures de la civilisation, il ne greffe sur sa propre barbarie que des branches déjà desséchées, il ne demande au progrès que les jouissances du luxe : il est trop ignorant pour former un seul projet utile à son pays. Quelles sont les causes principales des insurrections de la noblesse? — les complots les plus criminels ou les visions les plus chimériques, l'égoïsme ou la folie.

D'ailleurs, l'empereur a le tort immense de charger d'un trop grand nombre de fonctions diverses les principaux dignitaires de l'état. Tandis que les employés subalternes ont plus de temps qu'il ne leur en faut pour préparer et faire réussir leurs odieuses machinations, leur *chef* ne peut pas même consacrer quelques minutes à la plus grossière surveillance. Un noble de nos amis est tout à la fois

— Commandant en chef de l'armée.
— Aide de camp général.
— Commandant en chef de la gendarmerie.
— Chef supérieur de la police de l'empire.
— Chef supérieur de la police secrète de la couronne.
— Membre du conseil.
— Sénateur.

Digitized by Google

— Censeur dramatique, obligé de lire toutes les pièces de théâtre avant leur représentation.

— Attaché au service de la personne de l'empereur, chargé d'assister à toutes les fêtes, à toutes les revues, à toutes les parades, à tous les bals masqués que Sa Majesté honore de sa présence, d'accompagner partout Sa Majesté en promenade ou en voyage.

Dans tout autre pays, ces diverses fonctions occuperaient au moins six personnes différentes. Comment un seul homme pourrait-il les remplir? quelle constitution, même celle de l'empereur, résisterait à tant de fatigues physiques et morales ?

Le caractère du czar actuel pique la curiosité et mérite un sérieux examen; toutefois il laisse une impression peu favorable dans l'esprit d'un observateur intelligent. Nicolas est doué d'éminentes qualités morales, mais il ne possède aucun talent extraordinaire. On vante avec raison sa fermeté, son habileté, sa justice, sa constance, sa persévérance, son activité; malheureusement, à tous ces dons naturels, nous ne pouvons ajouter ni l'instruction, qui rend les idées plus nettes et le jugement plus sain, ni l'intelligence, qui peut suppléer au savoir. « Pour faire le bien, disait un noble Russe, il faut trois qualités essentielles : la puissance, la bonne volonté et la connaissance. Il possède les deux premières; mais il lui manque la dernière. En un mot, il est *ignorant*. »

La qualité la plus remarquable de l'empereur Nicolas, sa puissance de volonté, n'est point cette fermeté douce et calme que donne une conviction réfléchie; c'est un entêtement qui ne cède jamais, ni à la raison, ni à la force, et qui, s'appliquant également aux grandes et aux petites choses, se montre tantôt majestueux, tantôt puéril. Nous ne saurions trop louer ses tentatives consciencieuses, quoique mal conçues et mal dirigées, pour améliorer le sort de son peuple; le courage avec lequel il affronte et supporte toutes les fatigues physiques et morales, son invincible opiniâtreté qui ne s'arrête devant aucun obstacle, et principalement l'autorité qu'il exerce sur une nature qui paraissait réunir tous les défauts grossiers de ses ancêtres. Mais ne devons-nous pas blâmer,

Digitized by Google

d'un autre côté, la honteuse et extravagante frivolité de sa cour, l'éducation futile qu'il donne à sa famille, sa passion enfantine pour tout ce qui touche à l'armée, l'importance qu'il attache à la longueur d'un éperon ou à la largeur d'un bouton? Étrange variété de symptômes dont la cause est toujours la même.

Les Russes eux-mêmes, bien qu'ils n'aient pas l'habitude de s'occuper de pareils sujets, s'étonnent que leur souverain ait pu tenir cachées ses qualités actuelles jusqu'à l'époque de son avénement au trône. Le grand-duc ne laissa jamais deviner l'empereur. On rendait hommage, il est vrai, à la moralité de sa vie privée; mais son humeur irascible et ses manières dures et brusques éloignaient de lui tous les individus dignes ou indignes de l'approcher, et il n'était en réalité populaire dans aucune coterie. A peine fut-il proclamé empereur, son caractère subit la révolution la plus imprévue qui ait jamais eu lieu en Russie. Pénétré du sentiment religieux de sa responsabilité et de ses devoirs, il parvint à devenir d'abord maître de lui. Pour apprécier sa modération, il faut avoir été quelquefois témoin des accès de colère et des emportements des principaux chefs de la noblesse. S'il est encore trop violent, on doit du moins lui savoir gré d'avoir su se vaincre et se corriger lui-même avant d'entreprendre les autres réformes qu'il se proposait d'accomplir.

D'ailleurs, on peut se demander ce que gagnerait la nation russe à avoir, dans l'état où elle se trouve, un souverain moins rude. Jusqu'à ce jour, les czars — un seul excepté, — ont été aussi barbares et aussi corrompus que leur époque; mais la bonté intelligente d'Alexandre *le bien-aimé* n'a-t-elle pas commis autant d'erreurs que l'entêtement souvent aveugle de Nicolas? Les deux frères se dévouent également pour leur peuple; seulement l'un veut les affranchir, l'autre essaye de les discipliner. Le caractère d'Alexandre a quelque chose de chevaleresque et de chrétien; son successeur ressemble plutôt à un héros païen d'une sévérité inflexible. Alexandre marche évidemment en avant de son siècle, aussi il n'est pas *national;*

Digitized by Google

Nicolas, au contraire, demeure le type idéal de son peuple, le représentant le plus fidèle de ses vertus et de ses vices. Cette passion pour la pompe théâtrale, qui caractérise la nation russe, Nicolas la pousse jusqu'à l'extravagance ; étonnés et charmés par la splendeur éblouissante de sa cour, les étrangers n'aperçoivent et ne devinent pas les misérables haillons que recouvrent ces ornements trompeurs. Victime lui-même de ce système de parade, l'empereur ajoute une foi aveugle aux documents officiels qui proclament la prospérité toujours croissante de l'empire. Il ne voit pas qu'on le trompe, que loin de marcher à la tête de la civilisation européenne, la Russie est encore beaucoup plus arriérée que toutes les nations rivales qu'elle se vante de précéder.

Nicolas a d'excellentes intentions et un zèle digne des plus grands éloges ; mais les résultats ne peuvent malheureusement pas répondre à ses espérances. A son avénement au trône il forma le projet — plus aisé à concevoir qu'à exécuter, — d'examiner par lui-même les dossiers de toutes les affaires criminelles ; en travaillant vingt-quatre heures par jour à cette rude besogne, sans prendre aucun repos, il eût pu consacrer deux minutes et demie à l'examen de chaque dossier. Il veut tout voir par ses propres yeux, et il passe une partie de sa vie à courir d'une extrémité de l'empire à l'autre extrémité. Mais quel profit réel retirent ses sujets de ces marches forcées? ne doit-on pas regretter de voir dépenser inutilement tant de temps, tant d'argent et tant de zèle? Sans doute les apparitions soudaines de l'empereur sur les points les plus reculés de l'empire, le mépris qu'il affecte, comme le dernier de ses sujets, pour la chaleur et le froid, la fatigue et la faim, excitent un enthousiasme frénétique parmi les basses classes, et ont un certain retentissement à l'étranger ; mais ses voyages n'ont pas d'autres résultats. Il n'approfondit rien, ou plutôt il ne voit que ce que ses courtisans ont intérêt à lui faire voir ; craint-on de le voir arriver à l'improviste, mais pour quelques heures, on tient plus à *paraître* dévoué qu'à *être* véritablement honnête.

Digitized by Google

—Enfin les abus qu'il aperçoit par hasard et qu'il réforme par ses ukases verbaux, sont déjà rétablis avant même le retour des chevaux qui l'ont conduit à la poste voisine. Malgré la terreur qu'inspire son autorité absolue, on méprise ses ordres, on n'exécute pas, ou bien on excède ses instructions (1).

Cependant il nous est impossible de refuser notre estime à ce monarque, qui, selon l'expression consacrée, se *met en quatre pour son devoir*, et dont l'activité, la patience et la vigueur étonnent souvent ses soldats les plus robustes. Semblable à Saül, il domine de la tête tous ses sujets, ou plutôt il mérite d'être comparé à son prototype Agamemnon :

Majestically tall,
Towers o'er his armies and outshines them all.

Sa force est proportionnée à sa taille. Il dort dans tous les lits; il mange de tous les mets; il se passe même de nourriture et de sommeil. Mesurant les forces des autres à ses propres forces, il fait périr de fatigue les jeunes nobles attachés au service de sa personne, qui ne sont pas aussi robustes que lui, et prolonge la vie de ceux que leur embonpoint menace d'une attaque d'apoplexie.

(1) Note du rédacteur. Le capitaine Sterling en cite un exemple frappant. L'Université de Dorpat était injustement persécutée par M. Ouvaroff, ministre, que les Russes appellent le *Grand Bavard*. Enfin le vénérable baron Bruning, maréchal de la noblesse livonienne, se rendit à Saint-Pétersbourg; admis en la présence de l'empereur, il défendit les droits de l'Université, et il attaqua M. Ouvaroff avec autant de chaleur et d'énergie que s'il eût harangué ses collègues dans l'hôtel de ville de Dorpat. L'empereur indigné lui promit de faire restituer ses droits à l'Université, et réprimanda vertement son ministre de l'instruction publique. Les habitants de Dorpat qui avaient traité de folie et d'imprudence la conduite héroïque de Bruning, accueillirent ce vénérable patriote avec les marques du plus profond respect et de la plus vive reconnaissance, mais le ministre de l'instruction publique refusa d'obéir aux ordres formels de son souverain, et personne n'osa dénoncer sa conduite à l'empereur.

Digitized by Google

Sa vigueur corporelle et son insensibilité morale protégent sa santé contre les dangers qui ont détruit la constitution trop délicate de son frère. Nous ne croyons pas qu'Alexandre soit mort assassiné; le poison lent du désappointement avait altéré son caractère et tari en lui les sources de la vie. Il était bon et doux, il devint dur et injuste; les derniers actes publics de son règne se font remarquer par une étrange sévérité. S'occupant presque exclusivement de l'armée, parce que tous les sentiments tendres devaient se taire devant la discipline, il lui imposa les règlements les plus rigides, comme pour se venger de l'entêtement stupide de la nation russe, qui lui rendait le mal pour le bien et qui refusait tous ses dons. Ne peut-on pas attribuer aux mêmes causes la manie militaire du czar actuel? Cette passion fatale, qui s'accroît sans cesse et qui devient chaque jour plus absurde, ne semble-t-elle pas nous annoncer l'imminence d'une grande catastrophe?... car elle a signalé les dernières années des deux prédécesseurs de Nicolas.

Différent en cela de son frère, Nicolas concentre ou du moins concentrait toutes ses affections dans le cercle de sa famille. L'impératrice actuelle, la première fille de roi qui monta sur le trône de la Russie (1), ne s'est jamais mêlée des affaires de l'état; mais ses mœurs privées n'ont pas plus épuré les mœurs de ses sujets, que la répugnance de l'impératrice Élisabeth à verser le sang ne les avait adoucies. Sa Majesté n'a pas songé que tout ce qui est un péché en apparence est un péché en réalité, et qu'après tout il vaut beaucoup mieux, dans l'intérêt de la morale publique, laisser le vice prendre le masque de la vertu, que de permettre à la vertu de folâtrer sous le costume du vice. Aussi a-t-elle donné à la société russe un ton de frivolité qui, en en imposant à un observateur superficiel, dérobe aisément à sa vue les vices et les folies de la majeure partie des femmes. L'impératrice Cathe-

(1) Note du rédacteur. La fille du dernier roi de Prusse. L'opinion publique était opposée à ce mariage.

Digitized by Google

rine II et l'impératrice actuelle, si différentes l'une de l'autre, se ressemblent pourtant sous certains rapports : l'une n'avait que des vices, l'autre n'a que des vertus. Et cependant, celle qui a rendu le vice moins odieux n'a-t-elle pas fait plus de mal aux femmes de la Russie que celle qui avait rendu la vertu moins aimable ? Celle-ci a été justement maudite, celle-là, pour parler comme Shakspeare, « fait pleurer les anges dans le ciel. » On peut dire, sans craindre d'être accusé de paradoxe, que si l'impératrice actuelle était moins vertueuse, son exemple serait moins pernicieux.

Il serait temps enfin d'aller retrouver le capitaine Jesse à Saint-Pétersbourg; mais avant d'achever cette étude des diverses classes de la société russe, qu'on nous permette d'accorder au moins un souvenir à l'ancienne église nationale. C'est une absurdité, — nous dirons plus, — c'est une impiété de prétendre que la religion nationale doit sa force et sa durée à l'ignorance ou à l'indifférence du peuple. Loin d'avoir été un obstacle au progrès, l'Église grecque est devenue, malgré ses usages superstitieux et ses cérémonies puériles, l'élément principal, l'élément vraiment national de la civilisation russe. Bornons-nous toutefois à constater ce double fait, et coupant court à notre digression, continuons notre analyse des impressions de voyage du capitaine en demi-solde.

A peine arrivé à Saint-Pétersbourg, le capitaine Jesse a voulu s'assurer par lui-même que le *Hand-Book* de M. Murray était réellement le roi des itinéraires anglais. Ce précieux cicérone à la main, il s'est empressé de visiter les monuments publics, les curiosités, les institutions de la capitale de la Russie. Au moment où nous le retrouvons, il fume tranquillement un excellent cigare sur le balcon d'un de ses amis, regardant de temps en temps la Néva et ses beaux quais silencieux et déserts. Tout à coup une calèche à quatre chevaux traverse le pont du canal et s'arrête devant la porte de la maison. « Quel est ce personnage illustre qui vient vous rendre visite à une pareille heure ? demande le capitaine Jesse à son ami. — C'est sir A. W., le premier médecin de la Rus-

Digitized by Google

sie, lui répond M. C. ; un excellent homme, qui ne peut manquer de vous plaire. » A peine M. C. avait-il achevé ces paroles, que les domestiques annoncèrent sir A. W. Mais laissons le capitaine Jesse raconter lui-même la conversation qu'il eut avec le vieux chirurgien écossais :

M'étant rappelé, dit-il, que sir A. W. avait soigné Moreau dans ses derniers moments, je me hasardai à lui faire une question. « Est-il vrai, lui demandai-je, que lorsqu'il apprit qu'il fallait lui couper sa seconde jambe, il se tourna vers son aide de camp en lui disant : Eh bien alors, mon cher, un autre cigare ? — Non, monsieur, me répondit sir A. W.; je vais vous apprendre la vérité. Lorsqu'il fut blessé, Moreau était debout près de l'empereur de Russie, qui accourut immédiatement à son secours. On le transporta dans une maison voisine, qui se composait de deux étages ; les ondulations du terrain protégeaient le rez-de-chaussée contre le feu de l'artillerie française ; mais plusieurs boulets vinrent frapper l'étage supérieur pendant la double opération que je fus obligé de pratiquer.

Dès que j'eus examiné la blessure, je reconnus que l'amputation des deux jambes était nécessaire; mais je n'annonçai pas cette triste nouvelle au général. Après l'avoir prévenu que nous étions forcés de lui couper une jambe, nous commençâmes aussitôt l'opération, et il la supporta avec un grand courage. Alors seulement je lui déclarai que nous l'avions condamné à perdre aussi l'autre jambe. Il n'était nullement préparé à ce coup terrible, et il s'écria avec une certaine émotion : « Ah ! mon cher docteur, pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela plus tôt ? Mon Dieu ! je serai un monstre ! oui, un monstre ! » Puis il ajouta d'une voix encore plus animée : « Ah ! ce Bonaparte, il est toujours heureux, il a toujours du bonheur. » J'essayai de le calmer. « Soyez raisonnable, mon général, » lui disais-je. Il me pria alors de ne pas perdre un instant, et sans ajouter une seule parole, sans pousser un seul soupir, il supporta cette seconde opération avec une patience, un courage, une résignation vraiment admirables ; mais il ne *fuma* pas. Quand l'armée battit en retraite, l'empereur donna à Moreau une escorte de cent cosaques ; ces soldats le portèrent sur une litière. Il avait une telle frayeur de tomber entre les mains de Napoléon, que bien qu'il fît

Digitized by Google

un temps affreux, il ne voulut pas qu'on l'abandonnât avec un médecin dans un des villages que l'armée traversa.

Je le vis le lendemain matin ; malgré toutes les émotions et la fatigue qu'il avait éprouvées, il était dans un état fort satisfaisant. Mais pendant la soirée, ou le lendemain,—je ne puis rien affirmer, — il reçut la visite du prince M. et du duc de ***, qui passaient par le camp pour se rendre à Vienne. Ils s'entretinrent ensemble de l'état de l'Europe et de la position des armées belligérantes. A la suite de cette conversation, beaucoup trop excitante, la fièvre se déclara... Vous savez le reste. « Ah! mon cher monsieur, ajouta en terminant M. A. W., Moreau était un grand homme, et l'empereur a été très-affligé de sa mort. »

Le capitaine Jesse a consacré plusieurs chapitres à l'histoire de l'armée russe, depuis sa création jusqu'à nos jours. Il nous donne des renseignements curieux sur les strelitzs, les fortifications de glace, les cosaques, la solde des officiers et des soldats, les mœurs militaires, le système de recrutement, etc. Nous recommanderons surtout à ceux de nos lecteurs qui cultivent l'art de la guerre, le fameux catéchisme de Souwarow, que le capitaine Jesse a pris la peine de traduire; mais nous ne pouvons résister au désir d'en citer quelques fragments. Le héros d'Ismaïl est censé s'adresser à ses soldats, à la tête de l'armée :

— Les talons rapprochés, les genoux droits : un soldat doit se tenir comme une lance. Je vois le quatrième, je ne vois pas le cinquième. Gardez bien vos distances.

— Soldats... faites feu rarement, mais à coup sûr. En avant avec la baïonnette; la balle s'égare, la baïonnette ne s'égare jamais; la balle est un fou, la baïonnette un héros. Poignardez le premier, poignardez le second, poignardez le troisième. Un héros doit poignarder sa demi-douzaine.

— Si trois ennemis vous attaquent, poignardez le premier, faites feu sur le second, et débarrassez-vous du troisième d'un coup de baïonnette.

— Nous tirons à coup sûr, nous ne perdrons pas une balle sur trente; l'artillerie ne perd pas une balle sur dix. Si vous voyez l'artilleur s'apprêter à mettre le feu, précipitez-vous à l'instant sur

Digitized by Google

sa pièce, le boulet passera au-dessus de votre tête. Les canons vous appartiennent, les ennemis aussi ; renversez-les sur le lieu même, poursuivez-les, poignardez-les, faites quartier aux autres ; c'est un crime de tuer sans raison, ce sont des hommes semblables à vous. Mourez pour l'honneur de la vierge Marie, pour votre *mère* (1), pour toute la famille royale. L'Eglise prie pour ceux qui meurent, et ceux qui survivent ont des honneurs et des récompenses. Ne tourmentez pas les habitants pacifiques, ils nous donnent à manger et à boire. Le soldat n'est pas un voleur, le butin est une chose sainte ; si vous prenez un camp, il est à vous ; si vous vous emparez d'une forteresse, elle vous appartient. A Ismaïl les soldats se partageaient l'or et l'argent par poignées. Mais ne pillez jamais sans ordre.

La garnison de Saint-Pétersbourg forme à elle seule un cinquième de la population ; mais en Russie, la force armée ne rend en temps de paix aucun service à l'état. Abandonnée à ses propres ressources, la police est trop faible, trop molle ou trop compatissante pour arrêter les voleurs. Aussi les crimes contre les propriétés se multiplient-ils en Russie dans la même proportion que s'accroissent les chances d'impunité. Jamais, lorsqu'on a le malheur d'être volé, on ne fait sa déclaration à la police ; car ses recherches, si elle se décide à en entreprendre, sont toujours infructueuses. Des personnes bien informées ont affirmé au capitaine Jesse que les filous qui avaient les moyens d'acheter leur liberté, échappaient toujours aux agents chargés de les poursuivre ou s'évadaient de prison dès qu'ils étaient arrêtés. Les chefs de la police russe, qui touchent de très-faibles appointements, amassent, comme tous les autres employés, des fortunes considérables.

Autant la police publique se montre faible et bienveillante, autant la police secrète est forte, sévère et redoutée ; le conseil des dix de Venise ou l'inquisition d'Espagne n'avaient pas des espions plus habiles. Comme le fameux solitaire de M. le

(1) L'impératrice Catherine.

Digitized by Google

vicomte d'Arlincourt, elle voit tout, elle entend tout, elle est partout, dans les palais impériaux, dans les salons des nobles, dans les cabanes des serfs, sous la tente des généraux et sur le gaillard d'arrière du vaisseau amiral, dans les chambres des casernes ou sous les ponts des navires, derrière les comptoirs des marchands, dans les hôtels, dans l'intérieur des voitures publiques, aux théâtres, aux promenades, dans les églises. Personne ne peut se soustraire à sa surveillance, nul n'est à l'abri de ses persécutions. Elle est aussi absolue que bien informée; son caprice fait sa loi. Malheur à celui qui a seulement excité ses soupçons; il se voit arrêté, emprisonné, banni, sans savoir pourquoi, sans pouvoir obtenir justice, sans même oser se plaindre. Parmi les exemples que cite le capitaine Jesse de l'habileté et du pouvoir de la police russe, nous choisirons le suivant, qui nous paraît caractéristique :

Il y a quelques années, l'ambassadeur de Suède ayant rencontré dans la rue le Benkendorf de cette époque, lui demanda, au milieu de la conversation, s'il ne connaissait pas un Suédois arrivé tout récemment dans la capitale, dont il ignorait le nom, mais dont il lui donnait le signalement. « Je prendrai des informations, » répondit le directeur de la police pris au dépourvu. Trois semaines après, une nouvelle rencontre a lieu. « Ah! bonjour, dit le mouchard à l'ambassadeur; je suis charmé de vous voir; il y a quinze jours que votre homme est en prison. — Mon homme! s'écrie le diplomate stupéfait; mais quel homme? — Celui dont vous m'avez parlé il y a trois semaines, en me donnant son signalement, réplique son interlocuteur non moins étonné. Ne désiriez-vous pas qu'on le fît arrêter?

L'ouvrage du capitaine Jesse pourrait encore nous fournir une foule de faits curieux concernant les mœurs privées des Russes; mais nous ne lui emprunterons plus qu'une seule anecdote, car l'auteur de *Petersburg in bildern und skizzen*, M. J. G. Kohl, aurait le droit de nous accuser de partialité si nous le traitions moins favorablement que notre aimable et spirituel compatriote.

Digitized by Google

Je me promenais un jour, dit le capitaine Jesse, avec un général russe; pendant que nous causions, un homme pâle, amaigri et couvert de haillons, vint nous demander l'aumône. Mon compagnon, touché de pitié, prit aussitôt dans sa bourse cinq kopecks, qu'il offrit à ce malheureux. Mais celui-ci, oubliant qu'il s'adressait à un Russe, le remercia d'avance dans sa langue maternelle, c'est-à-dire en polonais. « Ah! tu es Polonais! s'écria le général, et remettant immédiatement son aumône dans sa poche, il ajouta : Alors va crever plus loin, chien! (1) »

L'exactitude minutieuse de leurs descriptions a fait comparer quelques écrivains à certains peintres flamands ou hollandais, tels que Mieris, Van Steen, etc. Mais l'ouvrage de M. Kohl sur Saint-Pétersbourg n'est rien moins que le *daguerréotype*. En effet, M. Kohl a tenu, chose rare, toutes les promesses de son titre : *Petersburg in bildern und skizzen*, Tableaux et esquisses de Saint-Pétersbourg (2). Il nous représente avec une vérité et un talent qu'on tenterait vainement d'égaler, la capitale actuelle de la Russie telle qu'elle est, telle qu'il l'a vue en toute saison, à toute heure du jour ou de la nuit, sous tous ses aspects. Il nous montre sa population dans toutes les circonstances de la vie, depuis le baptême de l'enfant nouveau-né jusqu'aux funérailles du vieillard qui vient de mourir. Les Russes eux-mêmes liront les sept cents pages de ce gros volume in-8° avec plus d'intérêt, plus d'avidité que les autres nations de l'Europe. Grand serait notre embarras si nous étions obligé de faire un choix dans ce précieux trésor; car toutes les pièces qui le composent ont une

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. Certains nobles polonais redoutent tellement pour leurs enfants les dangers auxquels les exposerait la connaissance de leur langue maternelle, qu'ils les envoient dès leur bas âge à Odessa ou dans d'autres villes éloignées dans lesquelles ils ne puissent jamais entendre prononcer un seul mot de polonais.

(2) Cet ouvrage vient d'être traduit en anglais sous le titre de *la Russie et les Russes en 1842*.

Digitized by Google

valeur égale. Cependant, pour justifier nos éloges, nous en citerons au hasard quelques fragments :

Aucune capitale moderne ne peut se vanter, comme Saint-Pétersbourg, d'être presque entièrement composée d'édifices et de palais gigantesques. Les habitations de la classe pauvre y ont elles-mêmes un *air de grandeur*. On y remarque plusieurs bâtiments qui renferment des populations entières. Ainsi le palais d'hiver compte 6,000 habitants, l'hôpital militaire 4,000, l'hôpital des enfants trouvés 7,000 ; certaines maisons particulières rapportent à leurs propriétaires des revenus supérieurs à ceux d'une province. Quelques-unes se louent 50,000 et 100,000 roubles par an. J'en citerai une dont le rez-de-chaussée contenait, outre un immense bazar, un nombre considérable de boutiques occupées par des Allemands, des Anglais et des Français ; deux sénateurs et plusieurs familles très-riches habitaient le *bel étage* ; au second, il y avait une institution très-renommée dans la maison, des académiciens, des professeurs, des maîtres de musique et de danse ; enfin, dans un arrière-corps de logis se trouvaient réunis, avec une foule de gens sans nom, quelques généraux retirés, des majors et des colonels, un prêtre arménien et un ministre allemand. Si la ville de Saint-Pétersbourg périssait tout entière, et si cette maison restait seule debout au milieu des ruines, ses habitants formeraient encore une société politique complète dans laquelle tous les rangs, depuis le premier consul jusqu'au plus humble licteur, seraient représentés. Lorsqu'un semblable bâtiment est détruit par le feu, deux cents familles font banqueroute en même temps. Il faut avoir une patience surhumaine pour chercher un locataire dans une maison de Saint-Pétersbourg. Demandez-vous une adresse à un agent de police stationné à une des extrémités de cette maison, il vous répond avec un imperturbable sang-froid qu'il n'en connaît qu'un seul côté. Deux individus qui demeurent sous le même toit sont quelquefois logés à une telle distance l'un de l'autre, qu'ils n'oseraient pas se donner le titre de voisins ; enfin un voyageur a eu raison d'affirmer que chaque maison de Saint-Pétersbourg était une véritable petite ville de province.

Tous ces palais et tous ces édifices gigantesques reposent,

Digitized by Google

— personne ne l'ignore, — sur des fondations mal assurées, et peuvent être d'un instant à l'autre détruits par les éléments; mais M. Kohl nous donne des détails curieux sur les dangers qui menacent sans cesse la cité impériale :

« Le golfe de Finlande, dit-il, s'étend en ligne droite à l'ouest de Saint-Pétersbourg sur sa plus grande longueur ; les vents les plus violents viennent toujours de l'ouest et refoulent directement contre la ville les eaux du golfe. Si le golfe était large en cet endroit, il n'y aurait aucun danger à redouter ; mais malheureusement ses rives se resserrent à peu de distance de Saint-Pétersbourg, qui se trouve bâtie à l'extrémité la plus reculée, où les eaux sont enfermées dans la baie étroite de Cronstadt. D'un autre côté, la Neva, qui coule de l'est à l'ouest, verse en ce lieu même ses eaux dans le golfe, et lutte sans cesse contre les vagues furieuses refoulées par les vents d'ouest dans une direction diamétralement opposée à son cours. Les îles du Delta de la Neva, sur lesquelles reposent les fondations des palais de Saint-Pétersbourg, sont singulièrement plates et basses ; du côté de la mer, elles disparaissent complétement sous les eaux, et leurs points les plus élevés et par conséquent les plus peuplés ne dépassent que de 13 ou 14 mètres la surface du golfe. Si la mer montait de 5 mètres seulement au-dessus de son niveau ordinaire, elle inonderait toutes les rues et toutes les places de Saint-Pétersbourg ; si elle montait de 10 mètres, elle engloutirait en une journée les 500,000 habitants de la capitale de la Russie. Une semblable catastrophe est toujours imminente. Il suffirait, pour qu'elle arrivât, qu'un violent vent d'ouest soufflât au printemps, pendant les hautes marées et au moment même de la débâcle. Les îles de glace de la mer seraient lancées à terre et viendraient heurter celles du fleuve. Dans ce grand conflit de ces terribles puissances de la nature, tous les palais et toutes les fortifications de cette capitale extraordinaire disparaîtraient en poussière, et la ville entière, avec tous ses mendiants et tous ses princes, périrait sous les flots comme Pharaon dans la mer Rouge. Les habitants de Saint-Pétersbourg songent souvent avec effroi à ce danger qui les menace ; mais ils espèrent que ces trois ennemis, le vent d'ouest, la haute marée et la débâcle, ne parviendront jamais à unir leurs

Digitized by Google

efforts pour les perdre. Heureusement on compte soixante-quatre espèces de vent.

» Si les anciens habitants des îles de la Neva avaient légué leurs observations à leurs descendants, nous saurions à peu près combien de fois une telle combinaison peut avoir lieu durant l'espace de mille ans. En somme, nous ne serions nullement étonné d'apprendre que Saint-Pétersbourg, qui a surgi tout à coup comme un brillant météore du milieu des marais de la Finlande, a disparu encore plus promptement. Que Dieu la protége ! »

Tous les travaux des hommes ne pourraient pas prévenir une semblable calamité. On parle toujours, il est vrai, de la construction de nouvelles digues et de nouveaux canaux; mais les diverses tentatives faites pour mettre ces grands projets à exécution n'ont servi qu'à démontrer leur inutilité. Saint-Pétersbourg n'essaye plus même de se défendre contre les invasions de ce redoutable ennemi qui la menace sans cesse; elle se contente de prendre des mesures de prudence, et de s'apprêter à fuir devant lui, s'il paraissait vouloir la contraindre jamais à lui céder définitivement la place qu'elle occupe à l'embouchure de la Neva. Les eaux du fleuve s'élèvent-elles au-dessus du niveau ordinaire, de manière à causer des inquiétudes sérieuses, on tire le canon de l'Amirauté, et on arbore aussitôt des signaux sur toutes les tours. Dès que la crue augmente, on tire un coup de canon d'heure en heure. Quand les eaux inondent les quartiers les plus bas, les coups de canon se succèdent de quinze minutes en quinze minutes; enfin, lorsque le danger s'accroît, lorsque la ville elle-même se trouve atteinte, de cinq minutes en cinq minutes; et à la dernière extrémité, de minute en minute.

M. Kohl raconte ensuite dans tous ses détails la grande inondation du 17 novembre 1824, la plus terrible de toutes celles dont Saint-Pétersbourg ait gardé le cruel souvenir. Les eaux montèrent si doucement et si innocemment (*unschuldig*), que les habitants des quartiers éloignés, n'entendant pas le canon d'alarme, ne conçurent aucune crainte, et com-

Digitized by Google

tinuèrent de se livrer à leurs travaux. Plusieurs milliers de ces malheureux payèrent de leur vie cette fatale sécurité. Mais dès que le fleuve eut pris en quelque sorte possession de la ville, il devint aussi terrible qu'il s'était montré jusqu'alors inoffensif. Rendu furieux par un violent vent d'ouest, il se répand comme un torrent débordé dans toutes les rues. Il remplit les caves et les rez-de-chaussée de toutes les maisons; il sort en colonnes jaillissantes par les ouvertures des égouts; et augmentant de minute en minute de force et de volume, il entraîne dans son cours toutes les voitures qu'il rencontre. Malheur aux cochers qui essayent de sauver leurs chevaux! ils périssent avec eux au milieu des eaux. Partout les maisons s'écroulent; celles qui sont construites en pierre de taille ne peuvent plus résister aux secousses qu'elles reçoivent; celles qui sont bâties en bois, arrachées à leurs fondations, flottent dans les rues et sur les places publiques avec tous leurs habitants. Des hommes et des femmes, surpris par l'inondation, se réfugient sur les branches des arbres des squares. On est obligé de faire monter au second étage les chevaux et le bétail qu'on est parvenu à sauver. Personne ne peut quitter le lieu où il se trouve. Plus d'un père ignore le sort de ses enfants; plus d'un mari est séparé de sa femme. Cependant les eaux s'élèvent toujours, et la nuit vient. La ville inondée demeure plongée dans l'obscurité la plus profonde; la lune n'éclaire même pas cet effrayant tableau. Après avoir monté pendant vingt-quatre heures, les eaux s'abaissèrent; alors seulement on connut toute l'étendue des désastres: des rues entières s'étaient écroulées; plusieurs milliers d'êtres humains avaient péri; la perte totale fut estimée 190,000,000 de roubles, environ 150,000,000 de francs. Pour comble de malheur, les eaux, en se retirant, déposèrent partout une couche de boue dont les exhalaisons fétides engendrèrent une sorte de maladie pestilentielle qui exerça de grands ravages.

La Neva est pour M. Kohl un sujet inépuisable d'études.

« Pendant la moitié de l'année, la nymphe de la Néva demeure

enveloppée dans un manteau de glace ; ce n'est qu'au milieu d'avril que les eaux deviennent assez chaudes et assez fortes pour briser les murs de leur prison d'hiver. On attend ce moment avec la plus vive impatience, et dès que les glaçons, séparés les uns des autres, descendent à la mer et permettent à une petite barque de naviguer sur la surface unie du fleuve, des coups de canon tirés de la forteresse annoncent cet heureux événement à tous les habitants de la ville.

» Aussitôt, quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit, le commandant de la forteresse, en grand uniforme et accompagné par tout son état-major, se rend au palais dans une gondole richement décorée, porteur d'un magnifique verre de cristal rempli de l'eau de la Neva, qu'il va offrir au czar au nom du printemps et du dieu du fleuve. Admis en la présence de son souverain, il lui annonce que l'hiver vient de finir et que le fleuve est rendu à la navigation. Désignant ensuite de la main la gondole amarrée au quai, — le premier cygne flottant sur les eaux, — il présente à l'empereur le verre de cristal rempli d'eau de la Neva, et Sa Majesté le vide immédiatement à la santé et à la prospérité de sa capitale. C'est le verre d'eau le plus cher qui se boive sur toute la surface du globe, car, selon un ancien usage, l'empereur le rend plein d'or à celui qui le lui a offert plein d'eau. Autrefois on le remplissait jusqu'aux bords de pièces de ce précieux métal ; mais chaque année les verres augmentaient de volume; l'empereur voyant qu'il avait toujours une plus grande quantité d'eau à avaler et une plus forte somme à payer, déclara qu'il ne donnerait désormais que 200 ducats, prix impérial, après tout, pour un verre d'eau. »

Cette débâcle si désirée se fait longtemps attendre. D'abord de larges trous se forment de distance en distance sur la surface glacée de la Neva, qui se couvre partout d'une légère couche de neige fondue et malpropre. Aucun traîneau, aucun piéton n'ose plus se hasarder à traverser le fleuve : chacun est impatient de voir disparaître cette horrible croûte de glace désormais inutile. Cependant des semaines entières s'écoulent; le temps est doux, le soleil chaud, et la débâcle n'a pas lieu. Une forte averse produit plus d'effet que trois journées de chaleur. Quand l'eau qui recouvrait la glace dispa-

Digitized by Google

rait, on commence seulement à concevoir des espérances et des inquiétudes : c'est un signe que la glace se détache des rivages, et qu'elle est percée d'une infinité de trous, à travers lesquels l'eau se fraye un passage. En général, la débâcle a lieu entre le 18 et le 26 avril ; le plus souvent le 18, c'est-à-dire dix fois en un siècle. Jamais la Neva n'a été débarrassée de ses glaces avant le 18 mars; jamais elle ne les a conservées après le 12 mai. Elle se prend vers la fin de novembre, presque toujours le 20, c'est-à-dire neuf fois en un siècle. En 1826, elle ne s'est prise que le 26 décembre, et en 1801, elle était déjà arrêtée le 28 octobre.

La débâcle de la Neva dure à peine douze heures; mais leur fleuve rendu à la navigation, les habitants de Saint-Pétersbourg ne sont pas délivrés de leurs inquiétudes. Il faut encore que les énormes masses de glace du lac Ladoga traversent la capitale de la Russie pour se rendre à la mer. Le lac Ladoga, qui est situé dans l'intérieur des terres, et qui se déverse dans la Neva, n'a pas moins de quatre cents milles carrés. Souvent, durant les plus belles et les plus chaudes journées du printemps, le voyageur surpris aperçoit tout à coup au milieu des flottilles de barques qui sillonnent les eaux de la Neva, descendre majestueusement une île de glace du lac Ladoga, entraînant avec elle les débris d'un traîneau de paysan, ou le cadavre d'un cheval tué par le froid.

Les Russes font une énorme consommation de glace. Non contents d'avaler à chaque instant du jour de l'eau glacée, du vin glacé et de la bière glacée, ils boivent souvent du *thé glacé*. Ils épuisent pendant l'été toutes les provisions qu'ils ont amassées pendant l'hiver. Chaque habitant de Saint-Pétersbourg, le plus pauvre comme le plus riche, a sa glacière. Sa passion pour la glace coûte annuellement à la capitale de la Russie 2 ou 3,000,000 de roubles, c'est-à-dire de 40,000 à 60,000 £.

M. Kohl consacre un chapitre entier aux *itsvostchiks*. On prétend que si Londres compte, comme l'affirment certains statisticiens, un *driver* (conducteur de voiture) pour soixante

Digitized by Google

habitants, à Saint-Pétersbourg on en compte six cents. M. Kohl estime leur nombre total à huit mille. En effet, dans aucune autre ville du monde leurs services ne sont plus nécessaires. Les Russes n'aiment pas à marcher ; d'ailleurs, quand même ils supporteraient volontiers la fatigue, ils ne pourraient pas se passer de voitures. Les courses sont trop longues dans cette immense capitale, où il faut plus de vingt-cinq minutes pour dépasser seulement trois bâtiments séparés l'un de l'autre par un étroit canal. Un individu qui déjeunerait, dînerait et irait au bal dans trois quartiers différents, sans même sortir de la région fashionable, employerait sept ou huit heures du jour à courir les rues. D'ailleurs, en hiver, la neige ; en été, la poussière ; en toute saison, le mauvais état du pavé, rendent les promenades à pied très pénibles : aussi entend-on de tous côtés retentir à ses oreilles ces deux mots : *Davai istvostchik*, ici *istvostchik*. Mais cédons la parole à M. Kohl :

« Il n'est jamais nécessaire de répéter le mot *davai* ; quelquefois même il suffit de penser qu'on a besoin d'un istvostchik et de jeter de côté un regard scrutateur, aussitôt une douzaine de traîneaux accourent auprès de vous. En une seconde les muselières sont mises en place, les chevaux sont bridés, et chaque istvostchik, les guides en main, assis sur son siége, se tient prêt à partir au premier signal.

« Où allez-vous, *sudar ?* — A l'Amirauté. — Je vous y conduirai pour deux roubles, dit une voix. — Pour un rouble et demi, » crie une autre voix. Vous n'avez pas encore pu répondre, que déjà un troisième istvostchik vous a offert de vous mener pour un demi-rouble ; vous prenez celui qui est le meilleur marché et souvent le moins bon, et vous vous résignez à recevoir en partant une décharge de sarcasmes et d'épigrammes.

« Comment, *batuschka*, vous êtes si avare ! Pour épargner quelques kopeks, vous vous faites conduire par un pauvre diable à peine couvert de haillons, qui vous versera en chemin, avec son cheval boiteux. Prenez garde à lui, c'est un ivrogne ; il a tellement bu ce matin qu'il ne peut pas se tenir en équilibre sur son siége. Il vous mènera à la Boucherie, et il jurera que c'est l'Amirauté. » Cepen-

Digitized by Google

dant votre cocher rit dans sa barbe et murmure entre ses dents : « *Nitchevous*, ne craignez rien, *barin*, nous marcherons d'un bon pas. »

La plupart des istvostchiks sont des Russes des différentes provinces de l'empire; le reste se compose de Finlandais, d'Esthoniens, de Livoniens, de Polonais et d'Allemands; ils arrivent à Saint-Pétersbourg, à peine âgés de douze ou de quatorze ans, s'engagent au service de quelque maître istvostchik; puis quand ils ont amassé un petit pécule, ils achètent un équipage et volent de leurs propres ailes. Leur industrie, comme toutes les autres industries en Russie, est parfaitement libre. Le foin devient-il trop cher à Saint-Pétersbourg, ils plient bagage et vont exercer leur profession sur le pavé de Moscow. Dans les villes de province où le foin ne coûte presque rien, ils ont ordinairement deux chevaux. A Saint-Pétersbourg, leurs pratiques doivent se contenter d'un seul. A l'approche de l'hiver, ils sortent avec joie de la remise leur équipage favori, le traîneau, dont ils se sont servi malgré la boue du printemps, tant qu'ils ont trouvé quelques débris de glace fondue dans les rues. L'été venu, le bruyant drobhky remplace le traîneau. Aucun istvostchik ne possède une voiture couverte : car les manteaux des voyageurs sont censés les protéger suffisamment contre les intempéries de l'atmosphère.

Le prix de la course n'étant pas fixé par un tarif, on est obligé chaque fois qu'on se sert d'un istvostchik, de conclure une sorte de marché avec lui. En général, ils se montrent assez raisonnables, et ils vous mènent pour une faible somme à de grandes distances. Leurs prétentions varient avec le temps; ils sont plus ou moins difficiles à satisfaire, selon la couleur de la journée dans le calendrier grec. Les jours de fête, c'est-à-dire les jours rouges, ils ne diminuent pas un kopek. Vers midi, à l'heure où la population entière semble dispersée dans les rues, et où se traitent toutes les affaires

Digitized by Google

importantes, ils vous demandent deux roubles pour une course qui dans un autre moment vous coûterait à peine un demi-rouble. Mais le matin et le soir, ils deviennent les plus polis et les plus obligeants de tous les cochers; souvent même si la chaussée est couverte de boue, ils vous passent gratis d'un trottoir à l'autre.

Pour reconnaître à quelle nation appartient un istvostchik, il suffit de regarder comment il conduit son cheval. Les Allemands sont les plus raisonnables, ils parlent rarement et ne se servent que des guides et du fouet. Aussi immobile sur son siége que s'il était de bois, le Finlandais répète incessamment avec un accent traînard, *nah*, *nah*. Il se contente seulement de varier selon les circonstances les intonations de ce monosyllabe. *Nua*, *nua*, telle est l'exclamation que le Livonien se décide à pousser dans les moments difficiles, c'est-à-dire lorsque son cheval ne veut pas suivre le bon chemin ou refuse absolument de marcher. Le plus remuant de tous est le Polonais; jamais il ne reste cinq minutes de suite tranquille à la même place, il ne fait que descendre et monter, il s'agite sur son siége, il siffle, il crie, il fait claquer son fouet, il secoue ses rènes; mais sous le rapport de l'éloquence, le Russe mérite d'être élevé au premier rang. Rarement il se sert de son fouet, et en général il se contente de frapper avec le manche le brancard de sa voiture pour avertir son cheval, qu'il appelle des noms les plus tendres—mon frère, mon petit père, mon bien-aimé, ma petite colombe blanche, etc., etc., et avec lequel il cause perpétuellement. —Allons, ma colombe, un peu plus vite! qu'y a-t-il? êtes-vous aveugle? Du courage, du courage! prenez garde à cette pierre! faites attention. Ne la voyez-vous pas? Cela va bien! bravo! Allons, tournez à droite! ne regardez pas ainsi de côté; les yeux en avant! Hurra! Iuch!

Malgré son indépendance apparente, l'istvostchik est soumis à des lois sévères; que sa voiture ou que son cheval touche seulement le pied d'un piéton, et il encourt une amende et

Digitized by Google

la peine du fouet ; s'il renverse un piéton sans même le blesser, on le condamne à être fouetté, on confisque son équipage et on l'exile en Sibérie. Aussi les piétons peuvent traverser à pas lents les rues de Saint-Pétersbourg les plus fréquentées par les voitures. « Prenez garde à vous, crie un cocher, dont les chevaux sont lancés au galop. — Prends garde à toi, istvostchik, songe à la Sibérie, » répond le piéton, sans marcher plus vite.

Imitons la prudence des istvostchiks de Saint-Pétersbourg, arrêtons-nous à temps, et n'empruntons plus qu'un renseignement statistique à l'intéressant ouvrage de M. Kohl.

« Dans tout l'empire russe, assure l'auteur des tableaux et des esquisses de Saint-Pétersbourg, il meurt chaque année :

20,000 individus âgés de plus de 80 ans. Le chiffre total des morts ne s'élève qu'à 60,000.

— 900 âgés de plus de 100 ans ;

— 50 à 55 âgés de plus de 120 ans ;

— 20 âgés de plus de 130 ans ;

— 8 âgés de plus de 135 ans ;

— Enfin 2 ou 3 âgés de plus de 145 et même de 155 ans.

Cette longévité extraordinaire est due à la constitution robuste de la race russe esclavone, à la salubrité du climat et à la simplicité du régime alimentaire.

« Aucun étranger, dit le capitaine Jesse dans son dernier chapitre, ne peut quitter la Russie ou obtenir la remise de son passe-port si son départ prochain n'a pas été annoncé au moins pendant dix jours par les journaux allemands et par les journaux russes à tous les marchands qui pourraient avoir le payement de quelque facture à lui réclamer. Enfin ces formalités remplies, les *triangles* adorés, les chinovniks satisfaits, nous prîmes congé de la Venise du nord. Nous la quittions sans regret, trop heureux de fuir loin de nous

A land of tyrants and a den of slaves,

« Une terre de tyrans et un repaire d'esclaves, »

vers la capitale d'un état voisin, moins puissant sans doute,

Digitized by Google

mais plus civilisé. Les étrangers qui visiteront la Russie dans le livre de M. Kohl ne partageront pas, en achevant leur voyage, les sentiments qu'éprouva à son départ de Saint-Pétersbourg le capitaine Jesse. Ils n'auront qu'un regret, celui de le voir si tôt fini; et peut-être seront-ils comme nous tentés de le recommencer.

(*Quarterly Review*)

Digitized by Google

Histoire. — Philosophie (1).

LES PREMIERS JÉSUITES.

II.

LAYNEZ. — FRANÇOIS BORGIA. — BELLARMIN. — ACQUAVIVA.

Trois mots nous suffiront pour tracer le caractère de François-Xavier : c'était un fanatique, un papiste, un jésuite (2). Cette gradation, dont il ne faut pas renverser les termes, comprend bien des censures, et cependant elle n'épuise pas encore tout ce que, dans nos idées protestantes, nous pouvons reprocher à cet apôtre du catholicisme romain. Son intelligence, en tant qu'elle s'exerçait sur des vérités purement métaphysiques, manquait de vigueur, de clarté, d'indépendance; sa crédulité puérile eût accepté, à l'égal des dogmes qui lui

(1) Voir le numéro de novembre pour le premier extrait.

(2) NOTE DU RÉDACTEUR. Il importe de ne pas oublier que c'est un protestant qui parle, et c'est pour cela que nous n'élaguons pas cette attaque, bien qu'elle contraste avec le ton général de l'article. Nous devons ajouter que l'esprit dans lequel écrit M. Macaulay n'est pas aussi nouveau qu'on pourrait le croire parmi les protestants anglais. Ceux qui voudraient remonter aux origines de ces tendances catholiques devront rechercher un livre très-rare et très-curieux, écrit par lord Fitz-William et dédié à Louis XVIII, alors en Angleterre. Cet ouvrage est intitulé : *Lettres d'Atticus*.

Digitized by Google

furent imposés par Loyola, toutes les religions possibles, et celle-là même que Faxiondono prêchait aux étudiants de Fianzima : cette intelligence n'avait pas à triompher du doute, car le doute ne la harcelait jamais, et la superstition pouvait revendiquer en lui non-seulement une de ses plus illustres, mais une de ses plus absolues conquêtes. Elle transformait le monde à ses yeux, le peuplait de formes fantastiques et de voix idéales; lui faisait voir la terre comme un cachot où le souffle du ciel n'arrivait jamais; les beautés naturelles, les charmes de la vie sociale, comme autant de piéges ou d'abîmes semés sous ses pas. Docile à sa voix, il lacérait son corps émacié, dont le plus infime mendiant pouvait prendre en pitié la déplorable condition. Bien plus, il se laissa entraîner par elle à une tâche dont le néant devait user en vain ses prodigieux efforts; celle de propager un culte voisin de l'idolâtrie chez des peuples à demi barbares qui devaient nécessairement subordonner la partie éthérée, la morale sublime de ce culte, aux formes extérieures du rite et aux minutieux détails des cérémonies. Néanmoins et malgré le choix inintelligent de cette mission, jamais le polythéisme de la Rome ancienne ou moderne ne donna place parmi ses demi-dieux à un héros plus noble et plus magnanime que François-Xavier.

Il vécut, dirait-on, pour montrer aux hommes combien les grandes facultés de l'âme sont indépendantes de la puissance intellectuelle, et à quel point les ardeurs de l'amour divin et de la charité humaine se frayent une voie irrésistible au sein des nations. Rien n'amortit jamais en lui cette double flamme. Des savants critiquèrent en forme les convictions de Xavier, des beaux esprits le raillèrent, des conseillers prudents et méticuleux le harcelèrent d'avis et d'objections, des rois mêmes lui opposèrent leur volonté toute-puissante; mais François-Xavier, comme emporté par un élan surnaturel, passait en les broyant sur tous ces obstacles, et jetait leurs débris aux vents. Dans le cours si rapide de dix années, ce voyageur solitaire, privé de toute aide humaine, traversa les océans, les continents, les îles, laissant derrière lui une route égale à celle que deman-

Digitized by Google

derait deux fois le tour du monde connu; prêchant partout, partout discutant et baptisant, partout créant des églises chrétiennes. Il n'y a pour nous qu'un miracle dans toute la carrière de François-Xavier, mais celui-là est authentique; c'est que cette carrière ait été parcourue par un seul homme, et que cet homme ait accepté des luttes aussi continuelles, aussi énergiques, non pas seulement avec résignation, mais avec un enthousiasme incessant, et comme s'il n'eût fait qu'obéir aux exigences de sa nature: « Le père maître François (écrit quelque part Melchior Nuñez, autre jésuite) lorsqu'il travaillait au salut des idolâtres, paraissait agir non pas en vertu d'une impulsion factice et acquise, mais par quelque instinct naturel. Il n'était pour lui de plaisir et pour ainsi dire d'existence qu'au sein de ses pieux labeurs. Ces labeurs étaient son repos; et quand il guidait les hommes vers la connaissance et l'amour de Dieu, quelles que fussent d'ailleurs ses fatigues, il ne semblait jamais prendre aucune peine. » Les admirateurs de Xavier ne se sont pas montrés avares dans les calculs dont ses saintes moissons ont été l'objet. Ils évaluent à sept cent mille le nombre des conversions opérées par lui. Au premier abord une telle assertion semble extravagante, mais elle se justifie en quelque sorte par le sens qu'ils donnent au mot conversion. Les rois, les rajahs, les princes étaient toujours autant que possible le but de ses efforts. Il est certain qu'il obtint quelques catéchumènes de cet ordre; en pareil cas, le troupeau suivant sans effort les traces du pasteur, attiré par les facilités d'admission qui lui rendaient très-accessible le nouveau bercail où il se laissait conduire, une seule conversion se multipliait aisément par mille et dizaine de mille. Du reste, Xavier ne s'adressait aux puissants de la terre que pour arriver plus sûrement aux faibles et aux opprimés, son premier souci. Ses rapports avec eux n'avaient rien de cette fausse et stérile majesté qui pour le vulgaire est inséparable du nom de saint. Un jour que des soldats, à son approche, s'étaient empressés de faire disparaître toutes traces d'un jeu profane, il

Digitized by Google

les engagea lui-même à reprendre leurs cartes : « Vous n'appartenez point aux saints ordres, leur dit-il, et vous ne pouvez, mes bons amis, employer vos journées entières en dévotions. Il faut donc vous divertir. Le jeune vous est pas interdit, mais simplement les tromperies, les querelles, les blasphèmes, que vous y mêlez trop souvent. » Puis prenant joyeusement place parmi eux, il défia le plus habile à une partie d'échecs, qui l'occupait encore, lorsque parut don Diego Noragua, curieux de voir un si saint homme et d'entendre les paroles inspirées qui devaient sans cesse tomber de ses lèvres. Ce gentilhomme serait mort croyant à l'hypocrisie de Xavier, tant cette première entrevue avait déjoué ses espérances ; si, peu de temps après, pénétrant à l'improviste dans la retraite du saint, il ne l'avait trouvé suspendu entre le ciel et la terre, le front rayonnant d'une céleste auréole.

On chercherait inutilement dans les lettres de Xavier aucune mention de ces incidents miraculeux, et en général aucune allusion à ses exploits surnaturels. Tel est du moins le résultat d'une enquête soigneuse qui a fait passer sous nos yeux une grande partie de sa correspondance. Il était trop humble pour se croire le dépositaire d'une faculté si essentiellement divine, et trop sincère pour capter par de pareilles allégations le respect du genre humain. On le voit même disposé à s'amuser de la crédulité avec laquelle ses amis acceptaient le bruit mensonger de ces prodiges. Deux d'entre eux lui racontant à lui-même qu'il avait ressuscité un enfant mort, et le pressant de s'expliquer à cet égard : « Comment, leur dit-il, pouvez-vous croire pareille chose d'un pauvre être comme moi? Ressusciter les morts, grand Dieu! » Souriant alors, il ajouta : « La vérité, c'est qu'on plaça un enfant sous mes yeux. Les parents le disant mort, ce qui pouvait fort bien ne pas être, je lui dis de se lever, il obéit. Est-ce que cela s'appelle un miracle? » Mais en cette matière, Xavier n'était pas libre. Il fut thaumaturge malgré lui ; et ses dénégations mêmes ne sont acceptées par ses admirateurs que comme une preuve de son humilité profonde. Nous nous sommes

demandé ce qu'il aurait dit s'il lui eût été donné de lire par avance la bulle qui le canonise; et nous affirmerions volontiers, que, soumettant le témoignage de ses sens aux décisions de l'Eglise infaillible, il aurait accepté de très-bonne foi le rôle surnaturel qu'elle lui assigne. En effet, un peu plus de cinquante ans après sa mort, le pape Urbain VIII, avec l'assentiment unanime des cardinaux, patriarches, archevêques, etc., réunis en conclave, se porta garant des miracles que nous avons cités et de beaucoup d'autres encore. Or, il faudrait être bien sceptique pour révoquer en doute des faits attestés devant cette auguste assemblée, par les dépositions de nombreux témoins, ou pour ne pas souscrire à une apothéose contre laquelle un des plus savants docteurs, ayant le titre et les fonctions d'*avocat du diable*, argumenta de son mieux. Un railleur mal intentionné pourrait insinuer, à la vérité, que cet avocat trahit la cause de son client s'il travailla loyalement à faire tomber le bandeau qui couvrait les yeux du saint tribunal, et que le père du mensonge devait lui avoir suggéré de se laisser battre, tout exprès pour introduire une idole de plus dans le sanctuaire. Mais sans examiner une question si délicate, on peut sérieusement regretter que des traditions, bonnes tout au plus pour amuser le loisir de quelque vieille femme, gâtent l'histoire de quelques personnages éminents, éternel honneur d'un monde indigne d'eux, et entre autres celle de François-Xavier. Elles ont longtemps obscurci sa gloire réelle en le ravalant aux proportions d'un héros de roman ecclésiastique. Laissons là ces ornements puérils, et tâchons de juger cet homme, en dépit de tout ce qui fait la différence de nos cultes; en dépit de notre philosophie mondaine, de notre expérience vieillie, de nos molles habitudes. La sagesse dont nous sommes fiers, il l'ignorait, et l'eût méprisée s'il eût pu la connaître. L'amour de son semblable fut son unique passion, l'audace aventureuse son unique joie, une croyance inébranlable, la lumière qui éclaira sa route. Il jugea ou sentit peut-être (et qui donc l'accusera d'erreur?) que l'Eglise demandait

Digitized by Google

un sacrifice illustre, et qu'il était la victime désignée; qu'une voix muette depuis quinze siècles devait de nouveau se faire entendre, et que cette voix, il l'avait dans sa poitrine; qu'un nouvel apôtre devait rompre le triple airain dont le cœur endurci des hommes s'était entouré peu à peu, et que ce rôle imposant, il était appelé à le remplir. Convaincu, soit par sa raison, soit par l'impérieux appel de ses sentiments, il obéit au mandat d'un homme qu'il regardait comme le vicaire du Christ sur la terre. Noble enthousiasme, abnégation rare et sublime, devant laquelle on peut se prosterner sans craindre par là de leur susciter des imitateurs nombreux. L'enthousiasme, hélas! n'est de notre temps qu'un fantôme vain, contre lequel s'épuise, également vaine, l'aride et fade éloquence de nos froids prédicateurs; mais en réalité où le chercher? sera-ce sur ces marchés de dîme, hantés par nos dévots les plus sincères? ou bien sous le toit fastueux de nos bénéficiaires opulents? Le trouverons-nous dans le cœur de nos missionnaires régulièrement appointés? et les mitres étincelantes de nos évêques pompeusement anoblis n'en préservent-elles pas leur front, tout comme ces conducteurs métalliques qui détournent la foudre appelée par l'élévation même de nos édifices? Oui, nous avons le fade enthousiasme de nos faiseurs d'expériences dévotes, l'enthousiasme sentimental de nos bazars de religion, l'enthousiasme rhéteur des tréteaux où notre charité pérore, l'enthousiasme écrivassier de nos ascètes bien rentés; mais en quoi tous ces enthousiasmes ressemblent-ils à la ferveur intime, au frémissement divin, à la foi pleine de transports, apanages de François-Xavier(1)?

(1) Ce passage de l'auteur anglais nous rappelle les lignes suivantes écrites naguère par le plus beau génie que le catholicisme ait inspiré de nos jours :

Comparer les missions protestantes à nos missions! quelle inexprimable différence dans l'esprit qui les forme, et dans les succès, et dans les moyens! Où sont les ministres protestants qui sachent mourir pour annoncer à l'Américain sauvage ou au Chinois lettré la *bonne nouvelle* du salut? L'Angleterre peut tant qu'elle le voudra nous vanter ses apôtres à la *Lancaster* et ses sociétés bibliques; elle peut, dans de fastueux rapports, nous peindre les progrès de l'agriculture chez les nègres, et des sciences élémentaires chez les Indous. Toutes ces pitoyables misères de

Il mourut en 1552, dans sa quarante-septième année, dix ans et demi après son départ d'Europe. Pendant sa résidence dans l'Inde, il avait entretenu avec le général de son ordre une correspondance suivie. Leurs lettres respirent cette énergique sympathie qui est en quelque sorte l'indispensable élément des caractères héroïques; affection grave et forte qui jamais ne dégénère en une tendresse puérile; sentiment contenu, du côté de Xavier, par une sorte de respect filial, et chez Loyola, par la dignité du pouvoir paternel. En effet, durant les vingt dernières années de sa vie, Ignace fut au sein de son ordre comme un père ou plutôt comme un patriarche exerçant sur sa famille une suprématie absolue, et façonnant à loisir le code qui devait maintenir cette institution chaque jour mieux assise et plus influente. Ce n'était plus le prédicateur errant occupé à dompter les âmes par la puissance du merveilleux sur l'imagination des hommes; il se tenait à l'ombre de la métropole ecclésiastique, immobile et majestueux, réalisant une à une les visions révélatrices qui, sur la montagne de l'Ascension et durant tous ses pèlerinages successifs, avaient soutenu son courage et flatté son orgueil.

C'est, du reste, une des circonstances étranges à signaler dans l'établissement de la Compagnie de Jésus, que la résistance du pape à reconnaître et consacrer une institution si dévouée aux intérêts du Vatican. A l'époque où Loyola sollicitait l'autorisation pontificale, le clergé régulier était en butte à une impopularité universelle. Ses anciens ennemis, les évêques et les prêtres séculiers, s'étaient recrutés de tous les esprits forts, des réformateurs plus ou moins avoués, et

comptoirs dont la politique est l'unique moteur comme l'or en est l'unique agent, ne prouveront jamais autre chose que l'incurable apathie religieuse des sociétés protestantes que l'intérêt seul remue: et quiconque sait distinguer une grande action inspirée par un sublime motif, d'une démarche dictée par un vil calcul, reconnaîtra, s'il est de bonne foi, qu'il y a l'infini entre cet évêque de Tabraca qui vient de périr sous le glaive de la persécution dans le Sutchen, au milieu du troupeau que son courage et ses sueurs avaient conquis au christianisme, et le missionnaire méthodiste que son zèle prudent ne conduit que dans les lieux où sa vie ne court aucun danger, et qui, d'après un marché conclu d'avance, se fait payer tant par tête ses convertis.

(MÉLANGES *de M. F. de Lamennais*, tom. Ier, p. 366.)

Digitized by Google

même du sacré collége. La plupart des cardinaux éclairés attribuaient, en effet, aux désordres des moines une bonne partie des malheurs qui désolaient alors l'Église romaine. Le pape, empressé d'élever de nouvelles digues contre des envahissements nouveaux, avait accordé sa confiance et ses encouragements aux Théatins et à d'autres prêcheurs isolés, dont la tâche consistait à propager autant que possible leurs croyances et leur dévotion individuelles. Il semblait donc impolitique de créer en ce moment un nouvel ordre religieux, qui devait susciter les méfiances et s'attirer la défaveur autant des récentes recrues que des anciens défenseurs de la papauté. D'ailleurs, la prescience instinctive du Vatican ne manquait pas d'entrevoir un rival dangereux pour les successeurs futurs de saint Pierre dans le général d'une société fondée sur des bases aussi larges.

Aussi Loyola consuma-t-il trois longues années en mortels délais, en sollicitations inutiles. Nous le voyons alors chercher à se rendre propices non-seulement les hommes, mais la divinité même, par les plus brillantes promesses ; et l'on sait qu'un jour il s'engagea, moyennant que sa prière fût accomplie, à payer un tribut de trois mille messes. Cependant la terre et le ciel restaient également sourds à ses offres, lorsque les progrès de la réforme au cœur même de l'Italie vinrent éveiller dans l'âme de Paul III des terreurs plus efficaces. Ferrare sembla vaciller sous le vent de révolte qui avait déjà détaché du catholicisme l'Allemagne, l'Angleterre et la Suisse. On crut voir la main divine dans cet ébranlement, jusqu'alors méprisé comme une œuvre humaine où l'affranchissement religieux servait de prétexte aux ambitions politiques. Inquiet et ne cédant qu'à la force des choses, mais, comme l'a prouvé l'événement, inspiré par une prévoyance admirable, Paul III, le 27 septembre 1540, se résolut enfin à sceller la bulle *Regimini*, la grande charte de l'Ordre des Jésuites. Cet acte important atteste par sa rédaction même la répugnance soupçonneuse du consistoire papal, et la crainte d'une révolte future apparaît clairement dans l'énergie des promesses de

Digitized by Google

soumission. En voici les termes exprès : « *Quamvis Evangelio doceamur, et fide orthodoxâ cognoscamus ac firmiter profiteamur, omnes Christi fideles, Romano pontifici tanquam capiti ac Jesus-Christi vicario, subesse, ad majorem tamen nostræ Societatis humilitatem ac perfectam uniuscujusque mortificationem, et voluntatum nostrarum abnegationem, summopere conducere judicavimus, singulos nos, ultra illud commune vinculum, speciali voto adstringi, ita ut quidquid Romani pontifices, pro tempore existentes, jusserint, quantum in nobis fuerit exequi teneamur.* »

Ainsi parlait le souverain de Rome par la bouche de ces nouveaux prétoriens. Aussitôt Ignace dut s'occuper de donner un chef à cette cohorte enfin légitimée. Le choix unanime de ses compagnons tomba deux fois sur lui; deux fois il refusa l'honneur qu'ils lui conféraient. Enfin, cédant aux ordres absolus de son confesseur, il monta sur le trône qu'il avait si longtemps travaillé à élever. Le moment où il en franchit les degrés fut le dernier de ses timides irrésolutions, et il porta le sceptre, comme un monarque absolu doit le porter, d'une main inflexible et ferme. Ses décisions une fois prises l'étaient pour jamais. Il acceptait l'affection sans tolérer aucune familiarité irrévérente. D'un autre côté, s'il exigeait le respect, il n'essaya jamais d'inspirer une crainte servile, ne se refusant d'ailleurs à aucune entreprise qu'une audace élevée pouvait tenter, et ne se laissant emporter à aucune par une ambition folle et irréfléchie; habile à se multiplier dans les agents de sa volonté puissante, à les connaître d'abord profondément, à mettre en eux ensuite une entière et généreuse confiance, à ne jamais leur assigner que les emplois auxquels leur capacité les rendait propres.

Le grand secret de ce gouvernement à part, Loyola ne l'avait point appris dans les livres, mais bien dans la pratique de la vie et le commerce des hommes. Ce secret, le voici : c'est que les affections sociales, si l'on sait faire converger vers un centre bien défini leurs rayonnements épars, ont une intensité, une durée qu'aucune des passions dont l'égoïsme est la source immédiate ne saurait jamais posséder. La sagacité du

Digitized by Google

fondateur lui avait fait choisir, comme principaux mobiles de l'activité qu'il comptait demander à ses frères, ces nobles sentiments d'abnégation ambitieuse, qui attachèrent jadis les Spartiates et les Juifs au sol de leur pays, aux lois de leurs ancêtres : sentiments plus forts que la cupidité des sens, l'orgueil, l'avarice; plus forts que la mort elle-même. Il puisa aux mêmes sources d'observation simple et de logique primitive qui avaient déjà fait les codes de Lycurgue et de Moïse. Il sut comme ces législateurs deviner et diriger le mécanisme de la volonté humaine : il fut sublime et naïf à leur manière.

C'est avec une audace grandiose que Loyola impose aux membres de son Ordre une obéissance sans limite; il ne s'arrête pas dans sa tyrannie aux manifestations extérieures : l'âme et l'esprit, l'intelligence et la volonté, il veut tout soumettre, il s'en empare sans vains détours :

Non intueamini in personâ superioris hominem obnoxium erroribus atque miseriis, SED CHRISTUM IPSUM.

Superioris vocem ac jussa non secùs ac CHRISTI *vocem excipite.*

Ut statuatis vobiscum quidquid superior præcipit IPSIUS DEI *præceptum ac voluntatem* (1).

L'homme capable de formuler si nettement des préceptes si hardis n'avait pas vu sans profiter de ce curieux spectacle l'esprit de l'homme s'agiter et se débattre sous le poids souvent écrasant de sa liberté, s'enivrer au contraire et s'enorgueillir au sein des plus gênantes entravés, lorsqu'il peut se dire qu'il les a spontanément acceptées. Loyola n'avait pas scruté avec moins de soin les secrets motifs qui poussent à la révolte les êtres les plus humbles et les plus serviles; on s'en aperçoit en le voyant accorder à ses disciples toute l'indépendance extérieure qu'il jugea compatible avec leur servitude intellectuelle. Pour eux, point de prescriptions puériles,

(1) Comme application de ce principe on peut citer le mot du supérieur des jésuites romains à lord Bolingbroke : *Ed abbiamo anche martiri per il martirio, se bisogna.*

Digitized by Google

point d'uniformes gênants, aucune routine dans le choix de leurs prières ou de leurs hymnes; on ne leur dicte pas d'austérités; on ne ferme pas sur eux les portes du cloître. A l'âme esclave on ne fait pas inutilement sentir le poids de ses fers. Les esprits frivoles, les cœurs faibles sont exclus de la sainte confrérie. Pour les y admettre, Ignace savait trop bien quelle est la désastreuse influence de la sottise et des vaines craintes dans toutes les affaires humaines. Une autre cause d'exclusion également absolue était d'avoir porté, ne fût-ce qu'un seul jour, l'habit d'un autre Ordre; jalousie toute castillane, qui voulait des âmes vierges pour leur inculquer des préjugés d'origine certaine. La discipline initiatoire est sévère, et le courage des profès mis à de rudes épreuves. Quel scandale, en effet, quel danger, si l'un des chefs venait à faillir! On accepte à des conditions plus douces de simples alliés, religieux ou laïques; ils compléteront l'armée dont ils sont, pour ainsi dire, les partisans non enrégimentés. Quant au général, l'âme de ce vaste corps, le pivot de cette puissante machine, il conserve jusqu'à la mort sa redoutable autorité; c'est déjà trop que les courtes limites de l'existence humaine multiplient les crises de transition pendant lesquelles l'amour du pouvoir met en jeu tant d'intrigues; et d'ailleurs il ne faut pas que l'aspect des souverains détrônés porte atteinte au prestige de la couronne. Ce chef doit être absolu : l'autorité humaine ne peut se légitimer qu'en se modelant sur la puissance divine, dont elle est ou doit se dire une émanation directe. Éloigné des siens, il régnera seul; l'imagination a son rôle comme elle a sa puissance dans tout gouvernement destiné aux hommes. Il sera le dépositaire suprême de tous les secrets qui fatigueront la conscience de chacun des siens; on peut craindre, mais on ne respecte pas un maître d'ailleurs tout-puissant, si ses ordres ne sont pas considérés comme l'expression de l'omniscience. Il sera toujours le plus honoré comme le plus obéi; car aucun de ses sujets ne peut accepter une dignité civile ou ecclésiastique. Bref, le but final que poursuivront, disciplinées par lui, tant de facultés désormais homogènes, doit être à la fois assez vaste

Digitized by Google

pour relever chaque prosélyte à ses propres yeux ; assez praticable pour absorber sans trêve ni fin tout son temps et toutes ses pensées; assez difficile pour maintenir par un exercice continuel celles de ses facultés qu'on a reconnues les plus éminentes; assez dangereux pour lui faire comprendre et lui rappeler à tous les instants la nécessité d'un concours réciproque. L'homme brave doit y trouver des luttes; l'esprit subtil des menées secrètes; le studieux, des travaux solitaires; le charitable enfin, des œuvres de consolation et de piété. Devant les yeux de tous brilleront des récompenses terrestres et divines: — dans cette vie, les joies sympathiques de la confraternité rendues plus vives par leur concentration, plus précieuses par le mystère qui les entoure; — après la mort, cette éternelle félicité dont a pu douter une âme isolée, mais qui est garantie au jésuite par le commerce journalier de tant d'hommes éminents et vénérés, ardents à la poursuivre par les mêmes voies que lui.

S'il y a dans nos universités un professeur de philosophie morale sincèrement voué à l'étude de la nature humaine, qu'il médite longtemps les constitutions de Loyola. Elles ont absorbé bien des années de réflexion et de solitude. Que de froides nuits passées par Ignace, sous les infectes clartés de sa lampe, dans cette cellule nue, où ses yeux ne pouvaient rencontrer, en quittant son pénible manuscrit, que l'image du Christ, le livre de l'*Imitation* et le nouveau Testament! La présence de tout autre objet eût profané ce saint réduit, car l'œuvre mystérieuse dont il était le théâtre donnait un corps à des pensées surhumaines recueillies par l'esprit de l'écrivain, alors que, dégagé des lois du corps,—c'était un souvenir de jeunesse,—il avait parcouru les sept régions du ciel. Tandis qu'il les transcrivait, une flamme légère, affectant les formes de la langue humaine, voltigeait en pétillant au-dessus de sa tête, et l'on peut lire, écrit de sa propre main sur un papier que le temps n'a pas détruit, le récit des saintes ardeurs, des évanouissements, des larmes dévotes, des apparitions célestes, qui accompagnèrent jusqu'au bout ce travail inspiré.

Digitized by Google

Qu'on reproche, nous y donnons les mains, à Ignace de Loyola un certain amour du pouvoir qu'il ne s'avouait peut-être pas à lui-même; qu'on lui reproche les superstitions grossières qui trop souvent égarèrent son âme ; de graves erreurs théoriques, et, pour tout dire, un désordre mental qui approchait de la folie. Mais nous ne croyons pas qu'un lecteur impartial de ses écrits, un exact historien de sa vie, mette jamais en question l'intégrité, la bonne foi de cet homme; nous ne croyons pas qu'on puisse lui contester le mérite d'une dévotion à la fois sincère, habituelle et profonde. Il nous reste d'ailleurs à savoir quelle gloire les réformateurs pourraient trouver à déprécier le nom de leur plus illustre antagoniste; à rabaisser le mérite de l'homme qui opposa, plus que tout autre, une résistance efficace à la propagation des dogmes nouveaux, et qui sauva d'une ruine imminente le grand édifice romain.

En appliquant à des faits déjà loin de nous la langue parlée de nos jours, on pourrait représenter Ignace comme le chef des conservateurs de son époque, et le champion du *statu quo* papal contre les attaques de l'esprit novateur. Le temps où il vécut, ère des plus grandes révolutions qui se soient accomplies au profit des peuples, fut en quelque sorte marqué par l'action victorieuse des forces centrifuges qui tendent à isoler l'homme sur le principe d'attraction qui le tient en communauté. L'équilibre social se trouvait ainsi détruit; et du sein des controverses qui agitaient alors le monde, deux grandes vérités étaient sorties, que nous n'avons pu concilier encore après trois siècles de débats acharnés. On avait reconnu pour vrai que la république chrétienne devait former un seul corps, n'ayant que des intérêts identiques et régi par un chef suprême en vertu de lois communes, de doctrines unanimes et fixes, pour un culte toujours et partout le même; on avait aussi reconnu pour vrai que chaque membre de ce grand corps était individuellement tenu d'étudier ces lois à ses risques et périls, d'examiner ces doctrines, de professer ce culte et de chercher pour lui-même, en s'aidant de

Digitized by Google

ses lumières naturelles, la direction du Régulateur Suprême. Entre ces devoirs généraux et ces obligations particulières, il y avait contradiction, du moins apparente ; apparente, disons-nous, car l'essence des vérités est de ne point s'exclure l'une l'autre. C'était donc un problème à proposer à la science du passé aussi bien qu'à la sagesse pratique et vivante, aux universités, à la chaire, aux presses nouvellement mises en jeu. Par malheur, les sages et l'esprit philosophique sont rarement appelés à résoudre de telles difficultés : il se peut, et nous devons le croire, que la raison les règle en dernier ressort; mais elle n'est jamais un agent immédiat dans les affaires de ce bas monde. Le soin de maintenir l'équilibre de cette planète guerroyante est réservé à l'antagonisme des passions, des préjugés, des folies humaines; il en est ainsi de nos jours, et cet état de choses remonte plus haut que le seizième siècle. Il arriva donc que, la Rome des papes ayant son Brennus, il dut lui naître un Camille; et les assiégeants ayant pour cri de guerre l'affranchissement de la pensée, le mot d'ordre des assiégés fut la soumission spirituelle, aveugle et sans bornes. Sur les pas de l'apôtre allemand, on arrivait à cette solitude sacrée où nulle intervention ne trouble les rapports de l'homme avec Dieu; l'Espagnol, au contraire, conduisait quiconque voulait le suivre au sein de l'innombrable foule dont la voix s'élève sur un mode prescrit, et pour qui les doctrines des générations éteintes sont la règle immuable des générations à venir. Tous deux menaient la plus importante guerre qui ait troublé le monde depuis le renversement du paganisme : chacun avait dans l'autre un rival digne de lui, soit en capacité, soit en courage, soit en désintéressement ou en amour du vrai. Cependant, quel merveilleux contraste!

Luther alla chercher sa femme dans un couvent : durant plus de trente années, Loyola ne leva point les yeux sur une de ces créatures séduisantes et fragiles. Le réformateur mit sa gloire à détruire les maisons de l'ordre auquel il appartenait : celle du saint fut l'établissement d'un ordre nouveau sur des fondements indestructibles. La carrière du premier

Digitized by Google

commença dans une cellule et s'acheva dans les palais des princes de la terre; la vie du second fut une jeunesse guerrière et occupée de soins terrestres, qui le conduisit à de longues années, toutes de religion et d'extase. L'un et l'autre eurent affaire au démon; mais les visions de l'homme du Nord étaient effrayantes et sombres, véritables luttes et agonie de l'esprit; mieux doué, le rêveur méridional n'évoqua jamais que des anges de lumière dont les ailes s'ouvraient par avance pour l'emporter vers les régions heureuses. Ainsi qu'il convenait à sa loyauté germanique et à sa simplicité de cœur, Luther n'aspira qu'à la perfection compatible avec les soins de chaque jour, les devoirs universels et les innocents plaisirs de l'existence sociale; héros dans son œuvre, homme et *très-homme* dans sa vie; tantôt oppressé par une vague mélancolie, et mettant au défi les esprits de ténèbres; tantôt s'abandonnant à la joie de son cœur et plein de reconnaissance pour les bienfaits abondants qu'il devait au ciel; affectueux et chéri; en échange continuel de tendresse et de soins avec l'épouse choisie par lui, de douces paroles et de naïfs propos avec les enfants qu'elle lui avait donnés; allégé de ses soucis par mille plaisirs humains; par le charme de la musique, par l'aspect de la nature, par mille émotions sensuelles qu'il acceptait en poëte. Certes, il était bien loin de la perfection à laquelle aspirait Ignace, et que ce dernier atteignit sans doute, puisque deux bulles l'ont successivement béatifié, puis canonisé. Cherchons-y le portrait de ce prêtre guerrier tracé par d'infaillibles peintres, nous le trouverons investi de toute la grâce froide et de toute la dignité sculpturale que comporte le travail de l'acier aux prises avec le granit: en revanche, aucun de ces tons adoucis, aucune de ces lumières tempérées dont le pinceau dispose; nul éclat de coloris, nuls groupes habiles. Il est seul, à part du reste des hommes, perdu dans des visions qu'il ne peut communiquer, ivre de joies auxquelles personne ne s'associe : sévère et contenu jusque dans son enthousiasme, muet quand il souffre, et ne faisant appel à aucune sympathie; toujours imposant, toujours austère, toujours isolé, ac-

Digitized by Google

cessible à la tendresse, mais l'éloignant de lui, même la plus permise, comme un mouvement coupable : humble et despote ; ambitieux et sans égoïsme.

De ces deux hommes, c'est le protestant que nous préférons. La sagesse humaine, quand elle tend à dépasser celle du Créateur, n'est qu'une folie déguisée. Quiconque, annulant une partie de son être, croit par là fortifier celle qui survit, n'est jamais, quoi qu'il fasse, qu'un monstre disproportionné. De quelques nuages que la vérité soit enveloppée, et bien qu'elle s'offre trop souvent à nous tracée en hiéroglyphes mystérieux, celui qui en a la clef sait bien vite à quoi s'en tenir sur l'origine du stoïcisme chrétien ou païen. L'un et l'autre prennent leur source dans un immense orgueil sans cesse agenouillé devant lui-même. Au contraire, les notions universelles de ce qu'on peut appeler la perfection humaine sont à la portée des plus simples et des plus ignorants. En dépit des préceptes didactiques, des apophthegmes impérieux, des cantiques inspirés et solennels, des institutions civiles ou ecclésiastiques, des légendes et des biographies sacrées, des apologues et des prédications, des menaces prophétiques, des conseils épistolaires, des lois positives que la religion catholique a multipliées avec une glorieuse profusion, une voix éternelle et unanime dit encore à l'homme que le monde au milieu duquel il vit et le monde qu'il porte en lui-même ont été créés l'un pour l'autre ; que sa vie intérieure a besoin, pour conserver sa force et son équilibre, d'être renouvelée et nourrie, en quelque sorte, par des rapports continuels avec les objets extérieurs ; et qu'il touche aux suprêmes limites de l'élévation qui lui est permise lorsque, tout acquis aux joies et aux chagrins de l'existence, il ne s'en trouve pas moins préparé à renoncer aux uns, à supporter les autres, joyeusement soumis à la volonté du ciel.

Toutefois, et bien qu'elle se présente sous des dehors peu séduisants, la grande figure dont nous venons d'esquisser les principaux traits n'en a pas moins droit aux hommages de l'univers. Avant ou après Loyola, nous ne connaissons pas

Digitized by Google

d'homme qui, sans inspiration divine, sans secours militaire ou civil, sans faire appel aux passions de la multitude, ait eu le génie de concevoir une œuvre politique aussi féconde en résultats habilement prévus, le courage de l'essayer, la gloire d'y réussir. Nonobstant ses folies ascétiques, ses visions maladives et le vernis grossier que les ouvriers en miracles de son église ont répandu à flots sur ces détails bizarres, l'ensemble de son caractère n'est dénué ni de sublimité ni de grâce. Il vécut au milieu d'hommes éminents qui lui accordèrent un respect sans bornes. Le jour anniversaire de sa mort, Baronius et Bellarmin, sans s'être prévenus, se rencontrèrent sur sa tombe et célébrèrent ses vertus par un double panégyrique d'autant plus éloquent qu'il était moins prémédité. Son successeur Laynez était si convaincu de la préférence accordée à Loyola par l'Être suprême, qu'il regardait comme impossible qu'une des prières du saint restât inexaucée. François Xavier ne lui écrivait jamais qu'à genoux et n'implorait le ciel qu'au nom des mérites de « son saint père Ignace; » les lettres autographes qu'il en recevait, considérées comme autant de reliques, ne le quittaient jamais. Une opinion populaire étendait le charme de sa merveilleuse renommée jusqu'à la demeure qu'il avait sanctifiée par plusieurs années de séjour : on la disait en danger de s'écrouler si quelqu'un de ceux qui vinrent ensuite à l'habiter la souillait par des actes ou mêmes des pensées profanes. Voilà pour sa personne; quant à sa façon de comprendre l'amour divin, il nous est plus difficile de l'apprécier, tant elle choque nos idées protestantes pleines de réserve et de froideur. Si nous les prenons pour base de notre jugement, il sera sévère, et nous condamnerons comme irrévérente, et presque sensuelle, cette bizarre *théopathie;* sacrifice trop exalté, trop surabondant pour être tout à fait pur; libation mêlée de lie sur un autel trop ardent. Loyola comprenait mieux, à notre avis, ses rapports avec les hommes, et vis-à-vis d'eux nous le trouvons toujours non-seulement bienveillant, mais rempli de compassion, de tolérance et de candeur Quelque inflexible qu'il se montrât, lorsqu'il exigeait de

Digitized by Google

ses disciples d'élite une résignation à toute épreuve, il était doux à tous les autres, surtout aux jeunes et aux faibles; et pour ceux-là on le voyait faire des efforts touchants, quoique maladroits, lorsqu'ils lui semblaient avoir besoin de quelque douce récréation. Jamais on ne l'entendit censurer une faute ou même un crime sans qu'il ne cherchât aussitôt les raisons d'excuse ou d'apologie qu'on pouvait faire valoir en faveur du coupable. Il avait pour maxime, durant ses dernières années : « Que l'humilité voulait être humblement cachée, et qu'il fallait éviter les éloges dont on la paye. » C'est pour rester conséquent à ce principe que, sans nulle ostentation, il s'était entouré dans la *Casa professa* (1) de tous les dehors qui convenaient à sa dignité. Cette maison était le centre d'une correspondance plus importante et plus étendue que celles des cabinets de Paris ou de Madrid. En seize ans de généralat, il avait établi douze provinces de son ordre en Europe, dans l'Inde, l'Afrique et le Brésil. Plus de cent colléges ou maisons y donnaient asile à plusieurs milliers de profès et de novices. Ses missionnaires s'étaient déjà répandus dans tous les pays, même les plus éloignés et les plus barbares, que le commerce de l'Occident, à cette époque si actif et si téméraire, était jusque-là parvenu à s'ouvrir De tous les coins de la terre, les âmes dévotes s'adressaient à lui pour être guidées, les malheureux pour être secourus, les sages pour être instruits, les maîtres du monde pour être aidés. Ses contemporains devinaient, par une sorte d'instinct, qu'au milieu d'eux avait tout à coup paru un de ces hommes qui règnent en vertu d'un droit natif de suprématie, et auxquels toutes les volontés vulgaires doivent obéir de gré ou de force. Cette conviction, ses disciples l'exprimèrent formellement sur sa tombe, où est gravée la mémorable épitaphe : « Qui que tu sois, si tu as cherché dans ton imagination le portrait de Pompée, de César ou d'Alexandre, ouvre les yeux devant ce mar-

(1) La maison professe; c'était un couvent de Rome que le pape avait assigné aux jésuites pour leur résidence.

Digitized by Google

bre, et apprends de lui qu'Ignace laisse bien loin tous ces conquérants fameux. »

Sans insister sur la grandeur relative des conquêtes de César et de Loyola, elles eurent cela de commun qu'à la mort du conquérant l'héritage de sa couronne resta longtemps incertain et disputé. Ici notre récit change de nature ; nous descendons de la région héroïque et sublime à celle qu'habitent les hommes de second ordre.

La constitution de l'Ordre voulait que le choix du nouveau général se fît par un chapitre où devaient être convoqués tous les profès et nul autre qu'eux. Iago Laynez était le plus éminent et le plus âgé. Ce fut lui qui de son lit de mort (du moins le croyait-on ainsi) appela ses frères à venir consommer l'élection dans la maison professe. Cette citation resta sans effet, le plus grand nombre des électeurs ayant été retenus en Espagne par Philippe II, qui était alors en guerre avec la cour papale, et dans cette extrémité Laynez fut provisoirement nommé aux fonctions de Vicaire Général. L'influence des nouveaux honneurs sur la santé, pour n'être pas reconnue par la médecine savante, n'en est pas moins un fait acquis à l'observation philosophique. Sa promotion rendit à Laynez une vie renouvelée ; il assuma tous les pouvoirs de son illustre prédécesseur et prouva bientôt qu'il en saurait faire usage. Mais les clefs de saint Pierre tout comme le sceptre de Loyola se trouvaient alors dans des mains vigoureuses. Paul IV, pontife à la tête ardente et jaloux de son autorité, s'était laissé dompter par l'ascendant supérieur d'Ignace ; mais il s'était promis de saisir le moment favorable pour arrêter les progrès d'une puissance qui commençait à lui sembler menaçante ; et ce moment, il le crut arrivé. Son premier acte fut de mettre en commission (comme on le dirait de nos jours) le généralat vacant, et de ne laisser à Laynez qu'une portion de ce gouvernement disséminé. Le Vicaire Général avait contre cette première attaque une ressource à peu près assurée. C'était de passer en Espagne, où il ne pouvait guère manquer de réunir comme à Rome la majorité des suffrages ;

Digitized by Google

toutefois, au moment où il allait partir, parut un bref du pape qui défendait à tout jésuite de quitter les murs de Rome. Ainsi contrarié, Laynez prit la résolution d'élever immédiatement au rang de profès autant de ses compagnons qu'il en fallait pour composer un collége suffisant à élire le chef de l'Ordre ; le vieux pontife, vigilant et rusé, découvrit ce projet et y mit obstacle. Il ne restait donc plus à Laynez, qui voyait ainsi toutes ses manœuvres déjouées, qu'à attendre le retour de la paix. Elle se fit enfin, et les électeurs d'Espagne si longtemps attendus arrivèrent en Italie.

La salle où se réunit cette première assemblée n'avait rien de majestueux, et dans l'enceinte des sept collines on n'eût pas trouvé de collége en apparence moins imposant. Pourtant les comices assemblés, dont la clameur en éveillait jadis les échos, avaient rarement confié aux préteurs et aux proconsuls romains un pouvoir plus étendu que celui dont ces hommes allaient disposer. Mais Laynez n'était pas au bout de ses désappointements. Les portes de la chapelle s'ouvrirent tout à coup, et le cardinal Pacheco, introduit dans l'assemblée, lui interdit au nom du pape de passer outre à l'élection, si elle ne voulait consentir à ne nommer le général que pour un laps de trois années ; il fallait en outre promettre, à l'instar des autres communautés religieuses, qu'on chanterait tous les jours les offices indiqués par l'Église. Alors se présenta cette question épineuse que nos casuistes anglicans ont si bien débattue il y a quelque cent cinquante ans à l'encontre d'un roi papiste : « Quelles sont les limites d'une autorité absolue ? » question que nos casuistes résolurent alors dans le même sens que Iago Laynez et ses frères. Sans tenir compte de leurs vœux, des ordres du pape et de la présence du cardinal, ceux-ci l'élurent immédiatement général à vie, et ils n'ajoutèrent pas une litanie à leurs offices accoutumés.

Du reste, et à cela près, les dehors furent merveilleusement observés : les électeurs se montrèrent joyeux et reconnaissants ; le nouveau général témoignait une répugnance

Digitized by Google

éloquente, une sorte de douleur et le sentiment de l'immense responsabilité qui allait peser sur lui. Était-ce là de l'hypocrisie? Devons-nous absolument nous refuser à croire qu'en cette occasion Laynez ait véritablement obéi à des mouvements plus nobles et plus purs que ceux de l'ambition terrestre? Et pourquoi, s'il vous plaît? Et quel est celui d'entre nous qui n'a pas observé en lui, après une lutte de sentiments contradictoires, cette espèce de compromis triomphal auquel prennent part, dans une proportion impossible à définir, nos grandeurs et nos petitesses, nos bons et nos mauvais instincts? Si nous voulons demander aux événements qui suivirent le mot de l'énigme que nous venons de nous poser, ils n'auront rien de bien décisif à nous apprendre. Sur les vingt-quatre livres d'Orlandinus il y en a huit consacrés à l'histoire de l'Ordre durant l'administration de Laynez. En les parcourant, on se sent obligé de reconnaître qu'il possédait des talents peu ordinaires, et, nonobstant quelques doutes, on est tenté d'admettre qu'il y joignait une piété sincère et peu commune.

Laynez semblait né pour suppléer à toutes les lacunes intellectuelles que nous avons remarquées chez Ignace. Il était familier avec cette littérature théologique du moyen âge qui défierait de nos jours les investigations des savants les plus acharnés, et qui se compliquait alors des études morales maintenant dévolues plus spécialement à la philosophie mondaine. Ce riche savoir l'avait rendu indispensable au premier général; mais tout en le consultant avec la plus entière confiance et en se servant de lui, Loyola ne paraissait pas aimer ce disciple utile. Orlandinus raconte qu'aucun membre de l'Ordre n'était traité avec autant de rigueur, malgré ses importants services : « Ne pensez-vous pas, lui disait Ignace, que dans le travail nécessaire pour constituer les ordres religieux, les saints fondateurs ont été divinement inspirés? — Sans doute, répliquait Laynez, en tant que le plan général et les principes essentiels le demandaient. » En conséquence, ils se partagèrent la besogne, le saint inspiré se chargeant de fournir un texte dont le savant sans inspirations préparait

Digitized by Google

les commentaires, et qu'il rattachait aux doctrines établies. Aussi le législateur revendiquait-il la gloire d'avoir élevé un édifice dont le plan et l'arrangement émanaient de Dieu, laissant à son compagnon de travail le mérite d'en avoir étayé les fondements à l'aide d'un savoir dont il ne contestait pas l'excellence, mais qui n'était qu'une chose humaine. Un court exemple expliquera mieux que toutes nos définitions ce partage du travail commun.

Voici un texte, œuvre de Loyala :

« *In theologiâ legetur Vetus et Novum Testamentum, et doctrina scholastica divi Thomæ.*

Laynez y ajouta ce commentaire.

« *Prælegetur etiam magister sententiarum; sed si videatur temporis decursu, alius auctor studentibus utilior futurus, ut si aliqua Summa, vel liber theologiæ scholasticæ, conficeretur, qui nostris temporibus accommodatior videretur* (1),—*prælegi poterit.*

Ainsi Loyola, naturellement ennemi de tout changement, voulait donner pour jamais à saint Thomas le privilége d'interpréter l'Écriture sacrée; Laynez, au contraire, plus pénétrant et plus prévoyant devinait que le temps allait venir où il faudrait des enseignements plus larges, mieux appropriés aux besoins de l'époque. C'était là une prédiction que se chargea de réaliser, peu de temps après sa mort, son célèbre élève Molina.

Ce nom nous rappelle que Laynez a eu le mérite ou le tort de faire revivre dans les temps modernes les doctrines molinistes ou pour mieux dire arminiennes. Les questions que cette croyance a soulevées seront sans doute à l'ordre du jour dans bien des siècles, comme elles l'ont été bien des siècles avant

(1) « On lira dans la classe de théologie l'Ancien et le Nouveau Testament, ainsi que la doctrine scholastique de saint Thomas. »

Et tout en donnant son assentiment, Laynez ajoute :

« Mais si un temps venait où quelque autre auteur semble plus utile aux étudiants ; si quelque Somme ou quelque autre livre de théologie scholastique, écrit par la suite, semble plus approprié aux besoins de notre époque, — il pourra être mis en lecture. »

Digitized by Google

nous. Mais sûrement on trouverait peu de gens disposés à contredire ce fait : Qu'elle était particulièrement accommodée aux besoins du temps où vécut Laynez. L'avénement du protestantisme devait contraindre ses grands antagonistes à prêcher une doctrine plus intelligible et plus souple que celle de saint Augustin ou de saint Thomas; et s'il est vrai de dire que ces opinions nouvelles aient été l'origine première des périls auxquels la société de Jésus fut ensuite exposée, des reproches qu'elle encourut, du discrédit dans lequel elle tomba, il faut bien avouer aussi qu'elle leur dut en commençant une bonne partie de sa force et de sa vitalité.

Les doctrines de Molina furent risquées par Laynez, même au sein du concile de Trente, où il s'attira (peu soucieux néanmoins de si dangereuses censures) une accusation formelle d'hérésie et de pélagianisme; mais sur ce théâtre, le mieux approprié que l'on eût vu depuis la chute de la république romaine aux combats de l'éloquence, il déploya cette hardiesse que donne la conscience d'un talent supérieur aux orateurs les moins courageux. Sans se laisser arrêter par les cris d'indignation qu'il soulevait de toutes parts, il maintint la liberté de l'arbitre humain et les doctrines ultramontaines, plus mal venues encore de son auditoire. La communion sous les deux espèces, réclamée à grands cris par les laïques d'une moitié de l'Europe, n'eut pas d'adversaire plus véhément. Il comptait pour apaiser les ressentiments qu'il allait faire naître en défendant ces thèses impopulaires, sur la sympathie que les hommes accordent toujours au talent. Sa position était d'ailleurs la plus favorable qu'il pût souhaiter pour déployer une humilité fastueuse : elle l'isolait et le grandissait en l'éloignant des trônes occupés par les légats du pape et par les ambassadeurs de la chrétienté. Aussi l'impression produite par ses discours n'en fut que mieux constatée lorsqu'on vit les cardinaux, les évêques, les comtes, les abbés, les généraux d'ordre et les docteurs déserter le voisinage de ces trônes brillants pour se grouper en foule autour de la chaire où durant deux heures Laynez les tint suspendus à ses lèvres. Par la suite il

Digitized by Google

eut occasion de faire connaître de nouveau, à Paris et à Rome, ses talents oratoires, qui reçurent partout un accueil aussi flatteur; et pourtant, si l'on examine les deux discours de lui qu'Orlandinus a choisis entre tous pour les conserver à la postérité, il est difficile de découvrir le charme qui arrachait tant d'orgueilleux prélats au sentiment de leur dignité. La parole de Laynez, jugée sur ces fragments, ne semble ni passionnée ni riche en couleurs; on n'y remarque pas non plus cet entraînement de la pensée qui semble s'élever au-dessus des règles, et dominer par l'oubli même qu'elle en fait. Une argumentation lumineuse, une expression facile et plus lucide, furent probablement les grands mérites de cet orateur, et ces mérites il ne les faut pas mépriser. De tous les résultats obtenus par la parole, il n'en est guère de plus heureux et de mieux venu que cette clarté didactique qui, sans fatiguer l'attention, porte la lumière et l'ordre dans les pensées confuses, obscures, incohérentes d'un auditoire nombreux.

Les ennemis de l'Ordre n'ont pas jugé Laynez aussi favorablement que nous l'avons fait : on lui a reproché d'avoir caché sous des haillons une ambition dévorante, et sous de sincères dehors, une subtilité d'esprit touchant de près à la fausseté. Toutefois un homme qui, au seizième siècle, refusa positivement un chapeau de cardinal, — on a prétendu, mais le fait nous semble apocryphe, que la papauté lui fut vainement offerte, — un tel homme, disons-nous, semble justifié de tout vulgaire appétit pour les honneurs de ce monde. Quant à l'hypocrisie, c'est une accusation inévitablement portée contre toute haute vertu, par des antagonistes intéressés à n'y pas croire. Resté pendant dix-huit ans à la tête d'une corporation impopulaire et soupçonnée dès l'instant même de son origine, il n'avait pour repousser l'envie qui s'attache toujours aux succès rapides, ni le prestige du rang héréditaire, ni cet autre prestige plus irrésistible encore, à l'aide duquel un esprit audacieux subjugue les hommes éblouis. Ses mains n'étaient pas faites pour manier les armes d'Ignace et de Xavier, mais celles-là lui manquant, il s'en fit d'autres

Digitized by Google

que son adresse consommée rendit souvent victorieuses. Son Ordre lui dut cette doctrine caractéristique dont le nom rappelle énergiquement l'origine; la réalité du savoir et sa renommée; des priviléges considérablement agrandis; l'alliance plus intime avec la papauté, puis enfin, — nous comptons ceci parmi ses conquêtes, — la haine plus vive et plus ardente des réformateurs. Laynez lui donna de plus ces relations influentes avec tous les cabinets de l'Europe, qui devaient, dans un avenir peu éloigné, asseoir la puissance temporelle des jésuites. Ce fut enfin sa gloire, gloire triste et sanglante, d'avoir compté parmi ses disciples l'infâme Catherine de Médicis et le faible monarque qui lui servit d'instrument. Au moment même où ils préparaient à loisir le plus grand crime qui ait souillé les annales de la chrétienté, Laynez mêlait à leurs délibérations sa voix toujours obéie. Néanmoins il n'est, nous devons le dire, que le complice moral de la Saint-Barthélemy : étranger à la détermination même du massacre, il le prépara seulement par les doctrines qu'il eut l'imprudence d'émettre dans les débats qu'il soutint à Paris contre les principaux docteurs de l'Église réformée. On peut croire que les exagérations haineuses de cette lutte théologique encouragèrent les souverains qui l'écoutaient à verser sans scrupule le sang d'un parti dénoncé sans ménagement à leur colère et à leurs terreurs.

Doué de talents extraordinaires, d'une instruction profonde, habile dans sa conduite, séduisant par son éloquence, il manqua peu de chose à Laynez pour qu'il inscrivît son nom sur la liste des hommes à qui une sorte de droit divin soumet les peuples et les empires. Mais ces rois du hasard se reconnaissent au génie qui trace d'un seul jet leurs plans merveilleux, à la passion qui les réalise. C'est là leur sceptre et leur diadème. Laynez, lui, n'eut ni passion, ni génie. Bien supérieur par l'intelligence à Loyola et à François-Xavier, la parcelle enflammée que leur âme recélait n'aurait pu habiter dans la sienne. Aussi, quoi qu'il ait pu faire, on ne doit voir en lui qu'un disciple : il porte l'empreinte de Loyola

Digitized by Google

comme le serf du moyen âge celle de son maître et seigneur; il est le premier, sinon le plus éminent produit de cette action prodigieuse à l'aide de laquelle le fondateur des Jésuites pétrissait et façonnait à nouveau la créature humaine; il montre enfin à quel degré de force on arrive en concentrant tous les intérêts de la vie, toutes les affections du cœur dans les étroites limites d'une communauté solidaire. Chez lui comme chez beaucoup d'autres, ce procédé avait développé la vigueur du caractère, mais aux dépens de son expansion : il avait substitué à l'égoïsme personnel une sorte d'égoïsme social; à l'humaine vertu, la vertu de collége et de confrérie; à la philanthropie, l'esprit de caste, esprit servile et qui s'enorgueillit de sa servilité même; qui n'exclut pas, qui enfante même quelquefois de grandes actions, mais qui détruit entre les hommes toute sympathie libre et cordiale; essentiellement contraire d'ailleurs à cette universelle tendresse, à ces effusions de bienveillance et de dévouement dont le Sauveur des hommes, patron invoqué par les Jésuites, est l'exemple le plus divin.

La Maison professe, d'ordinaire livrée au calme le plus profond, sortit tout à coup de son repos, le 2 juillet 1565. Dans ces cloîtres, des hommes à la démarche austère se rencontraient en se serrant la main, et des lèvres habituellement muettes échangeaient de cordiales félicitations. Un seul habitant de la sainte maison demeurait isolé de la joie commune; on eût dit à voir sa physionomie inquiète et ses gestes suppliants qu'un malheur le menaçait dont il eût voulu détourner l'amertume; de grands chagrins, des travaux immenses avaient blanchi ses cheveux et sillonné son pâle visage; mais il ne comptait guère plus de cinquante ans, et sa haute taille et sa physionomie animée ressortaient sous un costume pauvre, porté avec une rare noblesse; on l'appelait le père François, et c'était lui qu'après la mort de Laynez les suffrages unanimes de l'assemblée d'élection venaient de porter au généralat de l'Ordre. Il n'y avait rien de joué dans le désintéressement avec lequel il repoussait un tel honneur, car sa vie passée

Digitized by Google

lui avait appris, et de reste, le néant des dignités et de la puissance humaines.

Le père François était par les femmes le petit-fils de Ferdinand d'Aragon, par conséquent le proche parent de l'empereur Charles-Quint. Parmi ses aïeux paternels, il pouvait se glorifier ou s'attrister de compter le pape Alexandre VI et César Borgia.

Cette race si célèbre par ses immenses richesses, les hautes positions qu'elle avait occupées, les crimes dont la mémoire pesait sur elle, l'avait pour représentant direct; le père François, avant de porter cet humble nom, s'était appelé don Francisco Borgia, duc de Gandia, grand d'Espagne, etc.

A peine enfant, et comme s'il eût eu mission de racheter tous les forfaits de ses ancêtres, il avait annoncé les plus saintes dispositions. Chaque mois il tirait au sort le nom de quelque bienheureux du calendrier, et réglait sa vie d'après les souvenirs qu'avait laissés dans les annales de l'Église ce patron demandé à la Providence. A l'âge de dix ans, son imitation des saints allait déjà si loin qu'il s'infligeait la discipline la plus rude; soin déplacé, qu'il eût dû selon nous laisser à ses maîtres. Tel fut sans doute l'avis de son oncle maternel don Juan d'Aragon, archevêque de Saragosse; car lorsqu'il prit la direction des études de son neveu, les maîtres d'escrime et d'équitation furent requis plus souvent que le professeur de théologie; et dès que don Francisco fut entré dans sa dix-neuvième année, ce noble prélat l'envoya terminer son éducation à la cour de l'empereur son cousin.

L'ardeur qu'il avait d'abord déployée dans ses aspirations vers la vie monastique, notre jeune courtisan la reporta bientôt en partie sur les frivoles exercices du monde brillant où il vivait. Nul ne déployait plus de grâce dans le maniement d'un coursier, et ne portait son épée d'une main plus ferme entre les épaules du taureau furieux; nul dans un tournoi ne disputait mieux la palme à son souverain et ne se laissait vaincre plus à propos. Indifférent aux conquêtes nombreuses que tant d'avantages lui devaient valoir, il n'aspirait qu'au sou-

Digitized by Google

rire approbateur de deux beaux yeux, et il ne mit la couronne de la beauté qu'aux pieds d'Eleonora de Castro. Elle accepta bientôt son loyal amour et devint son épouse. Les sentiments pieux néanmoins régnaient encore dans ce cœur qu'elle avait soumis. Musicien accompli, don Francisco ne faisait entendre sur son luth, dans les salles de l'Escurial, que des airs empruntés à la musique sacrée; passionné pour la chasse, on le voyait souvent, au moment où elle offrait l'intérêt le plus vif, alors que le faucon à demi perdu dans l'azur du ciel allait s'abattre sur sa proie, on le voyait, disons-nous, baissant les yeux et tournant bride, interrompre brusquement ce plaisir enivrant, qu'il transformait ainsi en moyen de pénitence.

Il reçut avec Charles-Quint les leçons de Sainte-Croix, le meilleur tacticien de l'époque et le plus habile fortificateur. Puis il alla les appliquer sur le rivage d'Afrique, où sa magnificence et sa bravoure hasardeuse le mirent au premier rang des champions chrétiens. A la tête d'un corps enrôlé par lui, on le vit suivre l'empereur dans le Milanais et la Provence; et ce fut pour payer de nombreux services que Charles lui donna mission d'aller rendre compte de cette campagne à l'impératrice Isabelle, résidant alors à Ségovie. Cette princesse était pour Borgia comme une seconde mère; pour sa femme une amie sincère et dévouée. Durant les fêtes qui furent données afin de célébrer les victoires de Charles, les états de Castille s'assemblèrent à Tolède; Eleonora et Francisco figurèrent au premier rang des seigneurs qui entouraient le trône.

Le bras de la Providence, habituée à se jouer des grandeurs humaines, apparut tout à coup à cette heure triomphale. Isabelle, à peine dépouillée de son manteau d'impératrice, fut appelée à revêtir le suaire funèbre. Mais dans ces moments-là même où l'orgueil des hommes reçoit les plus éclatants démentis, il relève encore la tête et proteste. A la cour d'Espagne surtout la mort a son cérémonial rigoureux, et les cadavres sont encore soumis à l'étiquette. Un usage impérieux voulait qu'Isabelle, avant d'être descendue sous les caveaux de l'Escurial, fût examinée dans son cercueil

Digitized by Google

ouvert, dont on écartait les voiles embaumés, par un des grands de la cour, toujours prêt à déposer sous serment qu'aucune fraude n'avait substitué aux restes de la personne royale d'indignes et vulgaires ossements. Cette mission fut confiée à don Francisco Borgia ; nul n'étant plus digne de la remplir, soit par son rang, soit par l'intime connaissance qu'il avait des traits de la princesse. Ce dut être pour lui un moment solennel que celui où il monta les degrés du catafalque, au bruit des prières murmurées et des orgues plaintives, pour jeter un dernier regard mouillé de pleurs sur les traits vénérés de sa royale amie; et sa main trembla sans doute en écartant avec respect les draperies qui lui cachaient les secrets de la tombe. Mais ce qu'il vit alors... et pourquoi décririons-nous cet effrayant et hideux spectacle ? ce qu'il vit alors fit passer un frisson dans tous ses membres, ses genoux fléchirent d'eux-mêmes, et, détournant la tête, il pria Dieu, seul grand, seul digne d'être adoré, seul impérissable.

C'est là l'ère capitale de la vie de Borgia. Rien ne la signala aux yeux des hommes; mais, dans le secret de sa conscience, il n'envisagea plus le monde qu'avec mépris. Et cependant quelle existence plus que la sienne pouvait fournir un aliment à l'activité de l'esprit, une base assurée aux calculs de l'ambition ! Maître, à la fleur de l'âge, d'une fortune princière, héritier d'une maison illustre, parent et favori de l'empereur, déjà renommé capitaine, brillant au sein des cours par les agréments de sa personne et les talents qu'il avait cultivés, heureux dans son intérieur par les soins d'une tendre épouse, entouré d'enfants dont les jeux charmaient ses heures oisives, ce fut alors, à l'âge de vingt-neuf ans, qu'il renonça résolument à tous ces dons de la Providence, et qu'il s'engagea, par un vœu solennel, à finir ses jours dans quelque ordre religieux, si jamais il survivait à sa femme. L'aspect d'un cadavre, le triomphe hideux du trépas, avaient détruit à ses yeux toutes les illusions de l'existence : il ne voyait plus dans la créature humaine qu'une ombre passagère, et dans ses rêves de bonheur un mensonge de quelques heures, mensonge

Digitized by Google

frivole, déraisonnable, insensé, dont la colère de Dieu dissipait le vain prestige, et faisait évanouir les pompes éphémères.

Charles-Quint, qui devinait le secret de ces décourageantes méditations, voulut rappeler son ami aux soins mondains qui en pouvaient seuls combattre le désastreux effet. Il le força d'accepter la vice-royauté de Catalogne et la croix de l'ordre d'Alcantara, qui était à cette époque la plus enviée des distinctions chevaleresques. Don Francisco céda aux instances de son maître, et dans le nouveau poste qui lui était confié, il se montra aussi ferme que juste, aussi libéral que bon administrateur. On put même dès lors remarquer en lui une tendance qui le distingua dans la suite comme général des Jésuites, nous voulons parler des soins tout particuliers qu'il apportait à surveiller l'éducation de la jeunesse.

Ingénieux entre tous à mortifier en lui les instincts dangereux de la nature, don Francisco recherchait dans sa dignité nouvelle des moyens d'humiliation. C'est ainsi que pendant les somptueux repas donnés en l'honneur de son souverain, il affectait de jeûner, et allait ainsi au-devant des railleries qu'on prodiguait à cette macération inopportune; il se plaisait également à l'espèce de curiosité méprisante qu'il excitait chez le peuple gouverné par lui, lorsqu'il se montrait revêtu des plus humbles attributs de la pénitence. On cite en outre une anecdote assez bizarre, qui donne une idée très-exacte du caractère de l'homme et des mœurs de son temps. Le 3 mai, jour anniversaire de l'Invention de la Sainte-Croix, les dames de Barcelone célébraient des mystères qui jusqu'à certain point rappelaient ceux de la *Bonne Déesse:* d'ordinaire, en pareil cas, un champion veillait pour elles, et les garantissait de tout curieux indiscret. Le vice-roi s'attribua ce rôle difficile, et se plaça lui-même en sentinelle devant le palais où se cachait la fête mystérieuse. Or il arriva qu'un jeune gentilhomme se présenta l'épée nue à la main pour forcer l'entrée de ce séjour interdit, et que, sans égard pour la personne et la dignité du vice-roi, il l'accabla de ces insultes que les lois de la che-

Digitized by Google

valerie ne permettaient pas de laisser impunies. Don Francisco, l'un des plus braves soldats d'Espagne et celui de tous, peut-être, auquel le reproche de lâcheté devait sembler le plus pénible, ne songea point à venger cet affront. Il laissa paisiblement son épée au fourreau, et l'insolent spadassin ne rencontrant d'autre obstacle que des remontrances calmes et courtoises sur l'irrégularité de sa démarche, pénétra librement dans le palais si mal défendu. L'histoire ne dit pas quelles armes ou quelles incantations magiques les beautés barcelonaises employèrent pour se débarrasser du téméraire visiteur; elle ne dit pas non plus comment elles accueillirent par la suite le pieux chevalier d'Alcantara dont l'épée était si lente à les protéger; elle ne s'occupe même pas du tort que le vice-roi faisait à son autorité, bravée à sa barbe par un étourdi. Il lui suffit d'exciter notre admiration pour l'étonnante victoire que don Francisco remporta sur lui-même en soumettant les passions humaines du soldat à l'inaltérable douceur du saint.

Après quatre ans de vice-royauté, don Francisco fut délivré de cette grande charge par la mort de son père, et prit alors le titre héréditaire de duc de Gandia. La munificence de leur nouveau seigneur répandit la joie parmi les vassaux de ses vastes domaines. Les anciens serviteurs de sa famille virent leur existence assurée par sa libéralité. Des couvents, des hôpitaux, s'élevant de tous côtés sur ses terres, y amenèrent une population nombreuse. Il bâtit des forteresses pour repousser les incursions des corsaires mauresques. Bref, il rendit à la maison de ses ancêtres toute son antique splendeur, Eleonora de Castro rivalisait avec son époux dans toutes ses œuvres de merci et de piété : noble lutte et la seule dont fut témoin à cette époque le tranquille château de Gandia. La vie qu'on y menait, doucement austère, ne donnait place à aucun trouble, à aucune lassitude, et le brillant soleil d'Espagne n'éclaira jamais de remparts féodaux honorés par autant de vertus, habités par autant de bonheur.

Cependant à quoi rêvait le duc puissant et respecté pendant

Digitized by Google

les longues heures qu'il passait prosterné au pied des autels? Quels étaient ces orages intérieurs dont les frémissements troublaient la sérénité de ses traits? Il s'étudiait, nous dit-on, — toujours curieux de se créer des supplices, — à savoir comment il supporterait un désastre qui semblait imminent, la mort de sa prudente et douce compagne. On dit encore que durant cette muette agonie qui, fibre à fibre, déchirait son cœur, il entendit une voix intérieure qui articulait les promesses d'un Dieu favorable à ses prières : « Si tu le veux, disait-elle, la mourante peut revenir encore des portes du tombeau; mais cette faveur ne sera ni à ton avantage ni au sien. » Et pénétré de reconnaissance, domptant toute indigne émotion, le saint répondit : « Que ta volonté soit faite, ô Seigneur! Tu sais, et tu sais seul, le secret des voies où nous sommes engagés; nous n'avons que toi dans le ciel, et ne devons sur la terre désirer que toi. » Peu de jours après, alors âgé de trente-six ans, le duc de Gandia confiait à la tombe les restes d'un être chéri dont la mort elle-même ne put le séparer entièrement. Dans la retraite sacrée à laquelle cet immense malheur condamnait les jours qui lui restaient à vivre, il sentait les prières d'Eleonora s'unir encore aux siennes, et chaque heure écoulée le rapprocher de l'âme heureuse qui l'attendait.

Le château de Gandia était encore tendu des draperies funéraires, lorsqu'un hôte inattendu vint frapper à ses portes. C'était Pierre Faber, ce même prêtre qui officiait jadis sous les voûtes de Montmartre, et auquel Ignace venait de donner une mission pour propager l'éducation chrétienne en Espagne. Aidé de ses conseils, et obéissant de point en point aux instructions du général des jésuites, le duc éleva sur ses terres une église, un collége et une bibliothèque qui furent placés entre les mains de professeurs choisis par Loyola. A mesure que ses richesses s'épuisaient en fondations de ce genre, les chagrins du duc semblaient s'adoucir; aussi créa-t-il sur le même plan deux colléges qui furent adjoints aux universités d'Alcala et de Séville. Mais, pour nous servir des expressions de Faber lui-même, il restait à ériger dans l'âme de ce pieux

Digitized by Google

fondateur un édifice invisible plus noble encore et plus précieux que tous les autres. On en posa la première pierre en lui faisant accomplir de point en point les Exercices spirituels.

Ce n'est pas à dire pour cela que le duc fut immédiatement admis dans la compagnie de Jésus. On lui fit attendre longtemps cette faveur, qu'il demandait en toute humilité. Dans l'intervalle, cependant, Ignace avait soin d'entretenir avec son futur disciple une correspondance où respire la courtoisie cérémonieuse des gentilshommes espagnols, et que tempèrent, — non sans quelque grâce, — d'une part le ton sévère de l'autorité patriarcale, de l'autre l'expression du respect le plus aveugle, de la soumission la plus empressée. Il est curieux de voir comment on conduisait don Francisco, pas à pas, vers le but sollicité par lui avec tant d'ardeur. D'abord on lui prescrit d'étudier la vie de Jésus, sur laquelle il doit s'efforcer de modeler la sienne; puis on l'autorise à prêcher devant les gens de sa maison, et, plus tard, au guichet du couvent des dames de Sainte-Claire; puis ce sont des humiliations perpétuellement renouvelées par le contraste quotidien qu'on lui prescrit d'établir contre les témoignages de la bonté divine et ceux de sa propre faiblesse : épreuves multipliées qui devaient rehausser à ses yeux la mission pour laquelle on le préparait avec tant de soin. Philippe II, qui, sous le titre de régent, gouvernait alors l'Espagne, aurait volontiers détourné le duc de la sainte carrière où il s'était engagé; tantôt il sollicitait ses avis sur les affaires d'état les plus difficiles; tantôt il l'appelait à remplir un poste élevé dans les cortès de Castille; ou bien il s'efforçait de lui faire accepter dans la maison royale l'emploi de Grand Maître. Sur ce dernier point don Francisco fut inflexible, et ce fut par suite de ses refus obstinés que le duc d'Albe fut nommé à ces hautes fonctions. Singulier enchaînement des choses humaines! Si le duc de Gandia eût préféré les devoirs de sa naissance à ceux que lui imposaient ses désirs de perfection religieuse, l'Espagne eût perdu un saint et gagné sept provinces. Les massacres des Pays-Bas, l'indépendance de la Hollande, l'abaissement du trône espagnol, toutes ces

Digitized by Google

conséquences directes de l'élévation du duc d'Albe pouvaient être alors ajournées, et qui sait jusqu'à quel point un pareil délai eût influé sur les destinées européennes!

Le duc, effrayé par le danger que ses pieuses résolutions avaient couru, sollicita derechef, avec plus d'ardeur que jamais, son admission immédiate dans la société de Jésus. Ignace avait sans doute partagé ses craintes, car il leva aussitôt toutes les difficultés, et se hâta de s'assurer son puissant prosélyte. Don Francisco prononça les irrévocables vœux dans la chapelle du collége dont il était fondateur; mais cette importante résolution ne fut connue que plus tard, un bref du pape l'ayant autorisé à rester dans le monde durant quatre années encore. Elles furent employées à régler définitivement ses affaires temporelles. Plusieurs mariages unirent ses enfants aux plus grandes maisons d'Espagne et de Portugal; il transféra la propriété de son immense patrimoine sur la tête de son fils aîné; puis, à l'âge de quarante ans, il dit adieu à tous les soucis humains pour se plonger dans l'étude de la théologie scolastique, des traditions de l'Église et des lois portées par les conciles. Aucune règle, aucunes leçons, celles-là même qu'on impose aux plus jeunes disciples, ne lui parurent à mépriser. Il affronta jusqu'au ridicule les exercices publics qui semblaient les moins faits pour son âge, et aucun dégoût ne put étouffer en lui la sainte flamme. Sur les marges de son *Thomas d'Aquin*, on peut voir encore comment cette âme dévote trouvait dans chacune des distinctions subtiles, imaginées par le savant théologien, un motif d'aspirations embrasées vers l'être divin. Jamais pareil sacrifice et abnégation plus complète n'avaient payé le titre de docteur auquel ce seigneur haut et puissant bornait pour l'heure toute son ambition.

Lorsqu'il l'eut obtenu, le souvenir importun de sa grandeur passée lui suscita de nouveaux embarras, si l'on peut appeler ainsi les flatteuses préférences qu'un prêtre ambitieux eût achetées au prix de son sang.

Deux de ses frères avaient été membres du sacré collége; sur la demande de l'empereur on avait offert la pourpre à

Digitized by Google

deux de ses fils. Après l'avoir humblement refusée pour eux, comment le nouveau docteur empêcherait-il Charles-Quint de remplacer la couronne ducale qu'il venait de résigner par la barrette rouge des cardinaux? Il prit pour cela toutes ses précautions, s'éloigna sans retard de son patron impérial, dressa son testament et en accomplit d'avance les dispositions, remit le surplus des soins paternels à l'aîné de ses fils, et quitta pour jamais enfin sa famille en pleurs. Le jour où les portes du château de Gandia se fermèrent sur cet exilé volontaire, il chanta sa délivrance avec les paroles du roi psalmiste, et bien qu'entre ce jour et celui de sa mort plus de vingt ans se soient écoulés, bien que ses missions en Espagne l'aient ramené souvent aux portes de son antique demeure, il paraît que jamais il n'en franchit le seuil. Devenu étranger même à ses enfants, jamais, à partir de cet instant, il ne les souffrit un jour entier près de lui, et ne voulut permettre qu'ils présentassent leurs descendants à ses bénédictions.

Mais revenons sur nos pas et suivons le duc émancipé, lorsque, libre des soucis terrestres, il se hâtait de s'aller asseoir aux pieds d'Ignace. Les honneurs qu'il subit malgré lui à Ferrare et à Florence, où ses parents étaient souverains, ne faisaient qu'irriter sa dévote impatience, et mirent en relief l'humilité qui les lui rendait insupportables. Il eût voulu sur toutes choses entrer de nuit à Rome sans que personne fût prévenu de son arrivée ;—en revanche, dans cette ville de triomphes et d'ovations, Loyola, justement orgueilleux de sa conquête, prétendait bien la montrer à tous. Une procession solennelle où figuraient l'ambassadeur d'Espagne, un prince de la maison Colonna, des cardinaux, des prêtres, des nobles sans nombre, reçut aux portes l'ex-favori de Charles-Quint et le conduisit à la Maison professe. Là, versant des larmes de joie, le nouveau religieux baisa les pieds de son général et de ses collègues, et demanda, comme un honneur déjà trop grand pour un frère si indigne d'eux, les plus vils emplois de la communauté ; ensuite il se hâta par une confession générale qui embrassait tout le cours de sa vie passée

Digitized by Google

d'en révéler tous les secrets au nouvel arbitre de sa destinée.

Tant de zèle, et dans un tel homme, était un trésor trop précieux pour qu'on le laissât inutile, et comme le duc s'était réservé l'administration de quelques-uns de ses revenus consacrés d'avance à de pieux usages, on les lui fit employer à construire dans Rome l'église et le collége depuis si célèbres sous le nom de *De propagandâ fide*. Puis on s'occupa de compléter la rupture de tous les liens qui l'attachaient encore à la vie séculière. Il n'avait pu en effet sans le consentement exprès de l'empereur renoncer à la grandesse et à la croix d'Alcantara. Il sollicita ce consentement avec toute la grâce d'un accompli courtisan et toute la ferveur d'un saint. Mais tandis qu'il attendait à Rome la réponse de Charles-Quint, la Maison professe eut encore à trembler qu'on ne lui enlevât ce précieux adepte. La pourpre de cardinal lui fut offerte pour la seconde fois et avec une admonition papale qui semblait rendre un refus très-difficile. Gandia, pour se soustraire à ces instances imposantes, eut recours à la fuite, son moyen favori. Retournant en Espagne presque à l'improviste, il accomplit un pèlerinage au château de Loyola, baisa le sol consacré par la naissance d'Ignace, et se réfugia immédiatement dans un collége que les jésuites possédaient à Ognato, bien décidé à ne se montrer qu'après la décision de l'empereur.

Cette décision ne se fit pas attendre, et fut conforme de tous points aux vœux de don Francisco. A partir de ce moment, il cessa d'être duc, chevalier de Saint-Jacques et même gentilhomme espagnol. Une renonciation solennelle, accomplie par des actes réguliers, le dépouilla de tous ses titres et en même temps de toutes ses propriétés, de tous ses droits de citoyen; il dépouilla jusqu'aux habits séculiers qu'il avait portés jusque-là, et la tonsure prépara sa tête à l'imposition des mains de l'évêque. Les spectateurs, surpris de cette imposante cérémonie, se partagèrent comme autant de reliques les débris qu'elle avait laissés autour de l'autel d'Ognato. Le père François, car il s'appelait désormais ainsi, n'avait plus désormais d'autre sacrifice à offrir que celui d'un cœur d'où

Digitized by Google

étaient sortis tous les intérêts, toutes les affections terrestres; il le fit dans une longue et silencieuse oraison dont aucune pensée amère n'altérait cette fois l'exaltation pure et fervente. Les pleurs qui s'y mêlèrent ressemblaient à ceux que le premier homme put verser avant de connaître le malheur et le péché. Lorsqu'elle fut terminée, le père François se releva lentement, adressa quelques paroles d'adieu aux serviteurs qui l'avaient suivi jusque-là, et demeura seul désormais en présence du Dieu auquel il venait de se consacrer.

Cet isolement dura peu de temps. La péninsule était pleine du bruit de sa dévotion. Quiconque sentait le besoin de conseils spirituels,—et parmi ceux-là beaucoup se glissèrent poussés par une vaine curiosité,— accouraient de toutes parts dans sa cellule. Les rois recherchaient ses avis, les congrégations émerveillées sollicitaient à l'envi sa direction et ses pieux discours. Parmi les grands d'Espagne, il s'en trouva au moins deux pour suivre le glorieux exemple de renoncement qu'il venait de leur donner. Chaque jour, en somme, ses triomphes spirituels devenaient de plus en plus éclatants, et ils promettaient de remplir sa vie s'il pouvait échapper à la menaçante promotion qui l'appelait encore au collége des cardinaux. L'autorité d'Ignace, qui, dans cette occasion, usa sans scrupule de quelques manœuvres au moins équivoques, placèrent enfin le père François à l'abri de ce dernier danger. L'un et l'autre devaient arriver à la tombe sans que leur Ordre eût été humilié par l'acceptation des dignités ecclésiastiques.

De tous les nœuds qui avaient naguère rattaché François Borgia aux pompes et aux vanités de ce monde, il en était un qu'il ne put rompre entièrement; lien d'affection et de parenté entre lui et le grand empereur, au patronage duquel il avait dû tant de succès mondains. Déjà une fois, durant sa vice-royauté, le père François avait eu, dans les salles du château de Barcelone, une importante et secrète conférence avec son royal cousin; lors de cette entrevue, ils se firent part l'un à l'autre du dessein qu'ils avaient tous deux de consacrer à une pieuse retraite un certain nombre d'années qu'ils se

Digitized by Google

réservaient entre l'abandon du pouvoir et l'heure de la mort. A chaque revers, depuis lors, Charles-Quint sentait se ranimer sa vocation religieuse; après chaque succès, il ajournait le moment d'y céder. Mais enfin, brisé par les maladies et les chagrins, il s'enferma dans un monastère de l'Estramadure, et appela près de lui l'ancien vice-roi de la Catalogne. François Borgia se hâta d'accourir, et, comme au temps où l'empereur gouvernait encore la moitié du monde, il s'offrit, agenouillé devant lui, à baiser cette main d'où le sceptre impérial était tombé. Charles cependant n'accepta pas ces témoignages de respect, mais au contraire, serrant son cousin sur sa poitrine, il le força de s'asseoir la tête couverte à côté de lui. Ils eurent de longues et fréquentes conversations. Par malheur, l'analyse qu'en ont donnée les historiens de la société de Jésus n'offre aucune garantie d'authenticité. Selon eux, la controverse aurait presque continuellement roulé sur l'établissement du nouvel Ordre, dont Charles attaquait les principes constitutifs, tandis que le père François les défendait avec énergie. Il n'est pas besoin de dire que le résultat de cette discussion qui nous semble apocryphe est l'entière conversion de l'ex-monarque, dompté par l'éloquence du futur général. On ajoute, et ceci nous semble moins improbable, qu'il fut aussi question dans ce pieux débat des *Mémoires* que le royal dominicain avait projeté de publier, et qui auraient offert l'intéressant tableau des événements où il avait joué un si grand rôle. François Borgia, nous dit-on, finit par le dissuader de cette résolution. Si cela est, il faut regretter, dans l'intérêt de l'histoire, qu'il ait si mal employé sa dévote influence. On peut en douter, comme nous l'avons dit : ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fut chargé de quelques importantes et secrètes missions auprès de la cour de Lisbonne; qu'ensuite, Charles, satisfait de ses services, le désigna parmi ses exécuteurs testamentaires; et qu'enfin ce fut le père François qui prononça l'oraison funèbre de l'empereur défunt devant la cour d'Espagne à Valladolid.

Dès ce moment, la vie de Borgia se confond avec l'histoire

Digitized by Google

de l'Ordre auquel il s'était attaché. C'est une époque où cette histoire enregistre par milliers et des miracles de dévouement et bien d'autres miracles encore. Comme général, le père François consacra ses plus grands efforts aux progrès de l'éducation publique, qu'il voulait assujettir partout à l'inspection de la compagnie, devinant bien toute la puissance qu'un tel contrôle mettrait aux mains de ses membres. Ses succès furent rapides, et il vécut assez longtemps pour voir établir dans presque tous les états de l'Europe des colléges formés sur le plan de celui qu'il avait lui-même établi dans la ville de Gandia.

Borgia est surtout admiré comme ayant dompté plus que tout autre les désirs et les passions de l'humanité. A vrai dire, nous ne saurions lui contester ce mérite. Il n'est pas un saint dans le calendrier de Rome qui ait abdiqué ou détourné de lui plus de grandeurs humaines et plus de bonheur domestique; il n'en est pas un qui se soit voué à la pauvreté, aux souffrances physiques, en les acceptant sous des dehors plus sordides ou avec des supplices plus revoltants. C'est faire pénitence avec lui que de prêter l'oreille aux récits de ses flagellations, des maladies qui en avaient été la suite, et des pratiques douloureuses par lesquelles, à chaque instant du jour, il tâchait de dompter ses sens. Ses biographes, animés du même esprit que lui, sollicitent encore notre admiration pour des exploits d'humilité, des prodiges d'obéissance, des extases de dévotion si remarquablement extravagantes, qu'ils semblent, aveugles continuateurs d'une carrière vouée à l'humiliation, réclamer pour la mémoire du saint le dégoût et le mépris que, vivant, il s'efforçait d'inspirer ; et, malgré tout, Borgia n'était pas un homme ordinaire.

Par un phénomène assez bizarre, il avait à la fois, avec des facultés bornées, des talents fort étendus et très-réels. Sous la direction de génies plus actifs et plus perspicaces que le sien, il entrait admirablement dans leurs vues et les secondait avec autant d'adresse que de vigueur. Mais il ne fallait lui demander ni la spontanéité des conceptions ni l'audace

Digitized by Google

des entreprises, car il joignait à une rare puissance d'action et de résignation un tempérament mélancolique, en vertu duquel il était soumis à l'influence des hommes hardis, des volontés fortes, des ambitions animées, qui lui servirent toujours de guides, lui firent désirer d'atteindre au but qu'ils avaient choisi, et remplacèrent par les leurs ses espérances éteintes. Du reste, une fois la carrière ouverte devant lui, ce n'était pas seulement d'un pas ferme, mais avec une sorte d'impétuosité, que François Borgia s'y précipitait. L'impulsion lui venait du dehors; mais une fois donnée, nul obstacle n'était capable de l'arrêter. Il est facile de justifier tout ce que nous disons là de son caractère et de la docilité qui marqua toutes les déviations de son existence. Enfant, il fut un saint sur le giron de sa dévote nourrice; plus tard, son oncle l'ayant voulu, il devient un accompli cavalier; pour complaire à l'impératrice, il cède aux séductions de l'amour; le bon plaisir de Charles-Quint fait de lui un hardi capitaine et un administrateur capable; la vue d'un cadavre livré aux vers du sépulcre ranime sa piété qui sommeillait; sur l'avis de Pierre Faber, il crée des colléges et des hôpitaux; la volonté d'Ignace l'appelle au sein de la compagnie de Jésus; il en devient le général bien malgré lui, lorsque ses collègues exigent qu'il accepte ces assujettissantes fonctions. Son esprit, plante parasite, et faible quand il était livré à lui-même, empruntait aux états étrangers une croissance, un développement surprenants : des milliers d'hommes pareils à lui n'auraient pu réaliser la grande œuvre de Loyola : mais il suffisait d'un seul mis aux mains de cet ouvrier sublime pour enfanter de vrais prodiges. Sa vie d'ailleurs est plus éloquente que toutes les homélies de saint Chrysostome; elle démontrait mieux que cent prédicateurs ne l'auraient pu faire à ses contemporains étonnés l'auguste pouvoir des principes qui le faisaient agir. Peut-être venu au monde quelques années plus tôt, et vivant au sein de son épouvantable famille, Borgia aurait pris sa part de la sanglante renommée qu'elle s'est acquise; mais en un autre temps et dans d'autres

Digitized by Google

circonstances son naturel docile en fit un saint solennellement désigné au culte des fidèles; un honnête homme, un homme juste et vertueux, l'agent éminent d'une politique aussi bienveillante dans ses intentions qu'elle était ambitieuse dans ses vues gigantesques; enfin le créateur d'un système d'éducation dont les résultats ont une importance presque inappréciable à force de grandeur. Nous n'insisterons pas sur ses miracles, qui malheureusement rappellent un peu trop ceux du célèbre baron Munchausen; mais à côté de cette comparaison irrévérente, nous placerions difficilement celle de ses qualités morales avec d'autres qui fussent capables de soutenir cette épreuve. C'est par elles que sa renommée se dégage, radieuse, des légendes absurdes et des souvenirs fâcheux qui la peuvent d'abord obscurcir. Ainsi nous ne devons pas oublier que, malgré ses rapports assez intimes avec Charles IX et Catherine de Médicis, et bien qu'il fût en haute faveur auprès d'eux, on n'a aucun motif de supposer qu'il eût reçu la confidence de leur odieux projet. Nous ne devons pas oublier non plus que durant son séjour sur les domaines de l'inquisition, il refusa constamment de prêter l'autorité de son nom à ce tribunal sanguinaire. Il n'y avait rien de sombre dans son fanatisme, rien de vil dans sa docilité. Jamais d'un tel homme on n'eût fait un persécuteur. Son église lui a élevé des autels, beaucoup d'autres en revanche négligent ou méprisent sa mémoire. Jugé par cette suprême sagesse et cette indulgence universelle que nos étroits préjugés et nos sentiments grossiers ne faussent jamais, il est probable que ses erreurs théoriques ainsi que les extravagances de sa conduite auront été plus que compensées par l'ardente charité qui l'unissait à Dieu et aux hommes. La justice humaine est sévère, non-seulement parce que l'homme est enclin à la censure, mais aussi parce que sa raison l'avertit de se méfier de lui-même et lui fait craindre une confusion funeste entre les notions du bien et du mal. La justice divine est au contraire douce et facile, parce qu'elle est sûre d'elle-même,

Digitized by Google

à l'abri de toute erreur, et sûre de ne jamais se laisser aveugler par des sympathies contraires au bien.

Au nom d'Ignace, qui fonda la société de Jésus; à celui de Xavier, qui l'entraîna le premier dans la voie des missions; à celui de Laynez, créateur des systèmes théologiques qui la distinguent; enfin à celui de Borgia, par les soins duquel cette compagnie se rendit maîtresse de l'instruction publique, il faut en ajouter deux autres pour compléter la liste des hommes illustres qui ont fait de cette remarquable institution ce qu'elle est aujourd'hui. L'un est celui de Bellarmin, qui apprit aux disciples de Loyola l'art et les ressources de la controverse; le second est celui d'Acquaviva, qui fut en réalité le quatrième général de l'ordre, quoique son nom ne figure qu'en cinquième ligne sur la liste que l'histoire en conserve. On peut le regarder comme le Numa Pompilius de la société des jésuites. Il y a dans la jeunesse de Bellarmin une sorte de beauté rustique, et même dans ses derniers jours une grâce, une simplicité si attrayantes, qu'il nous en coûte de laisser intact un pareil sujet. Mais les développements déjà donnés à cet article nous en font un rigoureux devoir. Ce serait une tâche encore plus longue et plus difficile que de raconter la vie d'Acquaviva, l'un des plus mémorables politiques et législateurs de son époque.

Samuel Johnson a dit quelque part que pour examiner sérieusement l'histoire, les doctrines et la moralité des jésuites, il fallait un homme assez fort pour résister à la tentation du conteur de merveilles. On peut s'assurer en nous lisant qu'il avait raison. Mais nous ne regrettons pas d'avoir cédé à l'entraînement du récit et quelque peu dévié du but que nous nous proposions d'abord. Si les disciples d'Ignace, subissant la triste loi du progrès humain ont laissé voir après bien des années quel germe d'erreurs et de crimes les auteurs de leur politique religieuse leur avaient laissé à développer, il n'en faut pas moins reconnaître que ces hommes égarés furent doués de qualités peu vulgaires. Il est d'ailleurs utile de s'assurer

Digitized by Google

que cet élan vigoureux qui dure encore après trois siècles fut communiqué à la société par des êtres dont la force était plutôt morale qu'intellectuelle. De nos jours on voit des novateurs bien différents soulever de tous côtés l'indignation et la terreur. Ces deux sentiments nous semblent en vérité hors de saison à l'égard d'ascètes pour rire, qui ne perdent jamais de vue leurs intérêts humains, et qui dans le plus fort de leur humeur belliqueuse vont tout au plus jusqu'à houspiller quelque malheureux professeur. De pareils athlètes, il est presque ridicule d'attendre ou de redouter quelque mouvement décisif dans les affaires humaines. Il sera temps de les craindre quand nous verrons ces beaux messieurs marcher en haillons au milieu de nous, ou s'élancer le crucifix en main vers les cimes glacées de l'Himalaya.

L'homme esclave de ses appétits, courbé sous le joug des lois convenues, abâtardi par le luxe ou étouffé par les soucis de la vie, osant à peine agir, parler ou penser de lui-même, cet homme, animal servile et fait pour toutes les idolâtries, adore le monde qu'il habite, adopte ses maximes et ne s'écarte jamais des sentiers battus par la foule. Pour le tirer de sa léthargie, pour ouvrir de nouveaux horizons à ses pensées, il surgit de temps à autre quelqu'un de ces hommes héroïques dont le culte arrache pour quelque temps leurs semblables aux croyances moins fécondes d'une idolâtrie grossière. Il y a beaucoup à apprendre dans l'étude des causes qui produisent de tels êtres et de la carrière qu'ils suivent, mais nulle vérité n'en sort plus éclatante que celle-ci : « Pour léguer son souvenir aux générations futures et se faire d'impérissables autels dans la mémoire des hommes, il faut savoir immoler chaque jour, sur l'autel intérieur, de nouvelles victimes; il faut de plus que les magnifiques sacrifices de l'abnégation soient offerts au seul objet légitime de l'humaine adoration.

(*Edinburgh Review.*)

Digitized by Google

Ethnographie. — Histoire.

LES SEPHARDIM

OU LES JUIFS D'ESPAGNE ET DE PORTUGAL.

L'histoire de l'Europe au moyen âge demeurerait incomplète si l'on négligeait de s'occuper d'une race dispersée sur toute la terre, mais qui, associant tous ses membres par les liens de la nationalité la plus tenace, fut pendant plusieurs siècles le principal intermédiaire dans toutes les communications du commerce et de la diplomatie, depuis l'océan Atlantique jusqu'à l'Euphrate. Les historiens des juifs modernes ont confondu généralement les *Sephardim*, ou Juifs d'Espagne et de Portugal, avec les *Ashkenazim*, ou Juifs d'Allemagne, d'Angleterre et de Pologne. Il est néanmoins certain que le Juif de Grenade dans le douzième siècle, et celui de Castille dans le quatorzième, différaient essentiellement, tant pour les relations sociales que pour le caractère intellectuel, de leurs coreligionnaires des régions barbares ou tout au plus à demi civilisées du centre et du nord de l'Europe. Les Arabes élevaient la prétention admise par les Juifs de descendre comme eux, mais par Ismaël, d'Abraham, le père des fidèles. D'un autre côté, la croyance unitaire des musulmans répugnait beaucoup moins aux juifs que celle des chrétiens, qu'ils croyaient des adorateurs d'images. Les mœurs orientales, le langage sémitique des musulmans, ainsi que plusieurs des principes du Coran, s'accordaient avec les idées des Israélites, tandis que, soit reconnaissance, soit politique, les califes d'Occident mettaient une grande douceur dans la ma-

Digitized by Google

nière dont ils gouvernaient les Sephardim. L'état physique du sol, du climat et de la population de l'Espagne était d'ailleurs favorable au développement du caractère juif. Les éléments celtiques et phéniciens, qui, dans le midi de la péninsule, modifiaient les institutions des Goths, s'identifiaient sans trop de peine avec les coutumes d'un peuple qu'une destinée cruelle éloignait seule de l'Orient. Les capitales mauresques de Grenade, de Séville et de Tolède offraient aux exilés une vive image des cités populeuses jadis répandues sur la surface de la Palestine, leur patrie, tandis que la Méditerranée entretenait et renouvelait leurs souvenirs de l'Orient par la facilité qu'elle leur procurait de communiquer avec leurs frères de Bagdad et du Caire.

Il est inutile de s'arrêter sur le tableau si différent du Juif tremblant et servile de l'Europe septentrionale. Le Shylock de Shakspeare, le Barabas de Marlowe, l'Isaac de Walter Scott, sont les portraits fidèles des Ashkenazim; et le contraste n'est pas moins remarquable dans l'histoire de la vie sociale, si l'on compare l'usurier vindicatif de Francfort ou de Londres avec Joseph-Ben-Ephraïm, trésorier de Cordoue, et Samuel-Ben-Wakir, médecin d'Alonzo VIII.

L'époque du premier établissement des Juifs dans la péninsule est enveloppée de nuages. L'idendité de Tershish avec Terhfius et l'alliance contractée par les princes de Tyr avec les monarques juifs, David et Salomon, permettent de croire avec assez de vraisemblance que les Israélites visitèrent les côtes de l'Atlantique dès le neuvième siècle avant notre ère. Quant à la tradition d'après laquelle des comptoirs phéniciens en Espagne auraient été tributaires de Salomon, et qui place à Sagonte le tombeau d'Adoniam, chancelier de ce prince, il faut l'attribuer sans doute au désir des Juifs d'Espagne de faire remonter leur arrivée à une époque antérieure à la venue du Messie, afin de pouvoir répondre aux chrétiens qui les persécutaient, qu'ils n'avaient pas eu de part à sa mort. En attendant, la première preuve authentique de leur présence dans le pays est l'édit de l'empereur Antonin.

Digitized by Google

Les provinces espagnoles furent pendant longtemps la partie la plus paisible de l'empire romain, et nous ignorons, durant près de trois siècles, le sort des Juifs qui les habitaient. Toutefois, d'après ce que nous savons de leur manière de vivre, partout où ils trouvaient de la tranquillité et de la protection, nous pouvons conclure que leur situation devait être prospère. Leur talent pour l'agriculture, leur esprit entreprenant dans les spéculations commerciales, trouvaient une ample matière à s'exercer, l'un dans les plaines de l'Andalousie et sur les bords enchantés du Minho, l'autre dans les nombreux ports de mer que présentent les côtes depuis Barcelone jusqu'au Tage. Si les Juifs espagnols du deuxième et du troisième siècle n'atteignirent pas, sous les proconsuls, la splendeur dont ils jouirent plus tard sous les califes, on leur permit au moins d'amasser des richesses, de les dépenser à leur gré, de suivre et de promulguer librement les préceptes de leur loi et les doctrines de leurs rabbins.

Dans la même année, 324, où Constantin le Grand assembla le concile de Nicée pour fixer les croyances chrétiennes, il en fut tenu un autre en Espagne, à Illiberis (Eloria), pour délibérer sur les affaires religieuses de la péninsule. On s'y occupa beaucoup des Juifs, et l'on peut conclure des canons qui les regardent, que leur communion était nombreuse et florissante, et qu'elle avait de fréquentes relations avec les païens et les chrétiens dont elle vivait entourée. Ces canons prohibaient tout mariage avec des schismatiques ou des Juifs, et défendaient de manger avec les circoncis. D'après le quarante-neuvième canon, les propriétaires de fonds territoriaux étaient avertis de ne pas permettre que les fruits que Dieu leur envoyait *fussent bénis par les Juifs*, de peur que par-là les bénédictions chrétiennes ne devinssent infructueuses. Il paraît qu'à cette époque, la culture du sol était principalement dans les mains des Juifs, et qu'ils la préféraient au commerce, partout où il leur était permis de suivre leur penchant naturel. Il est probable aussi qu'ils conservaient un respect superstitieux pour la bénédiction rabbinique. Quelques-unes de ces for-

Digitized by Google

mules sont parvenues jusqu'à nous, et l'on y trouve énuméré un grand nombre d'espèces différentes de graines et de fruits recommandés à la protection divine, ce qui prouve que l'agriculture et l'horticulture étaient arrivées déjà à une assez grande perfection.

Vers le milieu du quatrième siècle, le long repos des provinces espagnoles fut troublé par l'invasion des peuples du Nord, qui, sous les noms de Suèves, d'Alains, de Vandales et de Visigoths, désolèrent la péninsule depuis les Pyrénées jusqu'aux colonnes d'Hercule. Quoique l'histoire n'en parle pas précisément, il est probable que les Juifs eurent autant à souffrir que les autres habitants du pays.

Cependant les Visigoths étaient restés maîtres de la péninsule. Nous ne tardons pas, peu de temps après l'établissement de leur royaume, à y retrouver les Juifs nombreux et florissants. Sans doute la supériorité de leur civilisation leur acquit le respect de leurs nouveaux maîtres, dont la rigueur dut être adoucie par l'humilité avec laquelle les Juifs pliaient sous l'oppression, tandis que la nécessité de réparer les ravages qu'ils avaient eux-mêmes commis pouvait recommander aux barbares un peuple si capable de rétablir la fertilité du sol et le commerce des côtes et des fleuves. Tant que la cour de Tolède et la majorité des Goths d'Espagne demeurèrent attachés à l'arianisme, les préjugés nationaux des Juifs, moins contraires aux opinions de ces hérétiques, qui ne reconnaissaient pas la divinité de Jésus-Christ, qu'aux catholiques orthodoxes, durent leur assurer la protection et la faveur du gouvernement; mais quand la lutte entre les ariens et les catholiques se fut terminée par le triomphe définitif du catholicisme et l'élévation de Récarède sur le trône, les disciples de Moïse se trouvèrent en butte à l'hostilité de la nouvelle cour et du peuple. Depuis le troisième jusqu'au seizième concile de Tolède, une suite de décisions prises contre eux acheva de les avilir, et ils s'insurgèrent, dans le huitième siècle, en aidant de toutes leurs forces les Sarrasins à renverser l'empire et l'église des Goths.

Digitized by Google

Par le quatorzième canon du troisième concile de Tolède, il était défendu aux Juifs de prendre parmi les chrétiens des épouses ou des concubines, c'est-à-dire des épouses d'un ordre inférieur, et par le vingt-deuxième de chanter des psaumes, de pousser des cris funéraires ou de se frapper la poitrine en portant leurs morts en terre. Il ne leur était pas permis non plus d'acheter, pour leur usage, des esclaves chrétiens. Enfin, tandis que par sa loi le Juif était tenu de faire circoncire l'enfant de son esclave comme son propre fils, le concile déclarait que le seul acte de la circoncision suffirait pour rendre un esclave à la liberté et à l'Église.

Ce ne fut pourtant que vingt ans plus tard que les Juifs commencèrent à ressentir les effets des décisions de ce concile; car, d'après une lettre du pape Grégoire le Grand, il paraît que les Juifs en avaient obtenu à prix d'argent la suspension. Mais, à l'avénement de Sigebert, les édits de Récarède furent renouvelés. On conserve dans le *fuero juzgo* une ordonnance de ce monarque, par laquelle il est enjoint à tous les Juifs de recevoir eux-mêmes le baptême et d'envoyer leurs enfants et leurs esclaves pour être baptisés, le tout dans l'espace d'un an, et sous peine du fouet, de l'exil et de la confiscation des biens. On prétend que la suite de cette mesure fut la conversion, certainement simulée, de quatre-vingt-dix mille Juifs. Il n'existe point de relation contemporaine de cet événement; mais le passage suivant, tiré d'une chronique juive intitulée *le Sceptre de Juda*, quoique écrit plusieurs siècles après, est si curieux par lui-même et fait si bien connaître le style des annales juives, que nous nous empressons de le mettre sous les yeux de nos lecteurs.

« Quand l'édit fut publié, les Juifs de toutes les villes s'assemblèrent dans la capitale, où ils jeûnèrent, se mortifièrent et poussèrent de grands cris et des gémissements. Les chrétiens leur en demandèrent la cause, et quand ils l'eurent apprise, ils les engagèrent à se soumettre aux ordres du roi... Ils répondirent : « Le précepte de la circoncision

» est le pivot de notre loi ; le roi ne nous demande qu'une » chose, mais nous savons qu'il veut avoir le tout, et il vaut » mieux pour nous mourir que d'omettre le moindre de nos » préceptes, de peur qu'en nous y soumettant, nous ne fas- » sions crouler notre religion toute entière. »

» Ils s'approchèrent alors du roi et lui firent comprendre qu'il venait de décréter la mort de tous les Juifs, car ils étaient décidés à ne violer aucun précepte de leur loi, et moins que tout autre celui qu'ils regardaient comme le pivot de l'ensemble. Le roi répondit : « Peuple malheureux et insensé, » c'est par la volonté de Dieu que vous gémissez dans l'af- » fliction ; le royaume sera bientôt délivré de l'obstination » avec laquelle vous courez à votre ruine, en cherchant à » usurper et à retenir par la violence l'empire du pays. Je » jure que si vous ne recevez pas le baptême de Jésus-Christ, » je vous forcerai à renoncer à la loi de Moïse toute entière. » Les Juifs s'adressèrent aux nobles avec des supplications, et en leur offrant de l'or et de l'argent, pour qu'ils engageassent le roi à leur laisser leur religion, dût-il leur enlever toutes leurs richesses pour les employer à la guerre. Le roi ajouta : « Si j'acceptais une telle offre, je ne maintiendrais pas ma » réputation de piété parmi les rois, mes contemporains. » Ils croiraient que je n'ai rendu ce décret que pour servir » de prétexte à extorquer de l'argent. D'ailleurs je ne force » pas ces misérables juifs à embrasser notre foi à cause de » leurs richesses, mais par la conviction qu'ils en feraient » autant à notre égard si jamais ils devenaient nos maîtres. »

» Alors Robert le Sage répondit : « O roi ! notre maître » Moïse et son ministre Josué ne forçaient aucun peuple à re- » cevoir la loi des Juifs, mais seulement les sept préceptes » de Noé, préceptes qui avaient été transmis par Adam, le » premier homme. Et toutes les fois que Josué assiégeait une » ville, il commençait par proclamer que quiconque voulait » faire la paix le pouvait, mais qu'il devait observer les sept » préceptes de Noé, sinon qu'il sortît de la ville, ou s'il voulait

Digitized by Google

» combattre qu'il descendît et tentât le sort du combat. »

» Le roi répliqua : « Josué faisait ce qu'il lui plaisait, et moi » je prétends le faire aussi ; je veux choisir, de ses trois condi- » tions, celle qui me convient le mieux, c'est-à-dire qu'au » lieu des sept préceptes de Noé que Josué imposait aux pro- » fanes païens, vous recevrez le baptême chrétien. » Un des sages juifs dit à cela : « Il est écrit dans notre loi que jadis » Israël dédaigna le grand don de Dieu, savoir la terre où » coulait le lait et le miel. Je demande, ô roi ! quel doit être » le châtiment de ceux qui dédaignent le grand don de Dieu ? » Le roi répondit : « Votre loi le désigne fort sagement : c'est » la perte de l'objet dédaigné. » Sur quoi l'orateur continua : « N'oubliez donc pas, ô roi ! ce que vous venez de dire ; vous » nous avez offert dans le baptême la vie éternelle. Que notre » châtiment, si nous ne le recevons pas, soit la perte de cette » vie. » Mais le roi répondit : « La violence est injuste dans » les choses qui concernent le corps, et la possession de ce » beau pays ne devait être avantageuse qu'au corps ; mais dans » les choses spirituelles elle est convenable, de même que » l'on force un enfant à apprendre. »

Cependant la cruauté dont Sisebert usa envers les Juifs n'obtint pas l'assentiment général de ses sujets. Saint Isidore de Séville, nom cher aux philologues par son ouvrage sur les *Origines*, proteste, dans sa chronique des Goths, contre ce modé royal de conversion. « Sisebert, dit-il, avait un grand zèle pour le service de Dieu ; mais ce zèle n'était pas selon la sagesse, car il usait de violence contre ceux qu'il aurait dû persuader par la foi. » Ce même Isidore fait l'observation suivante sur le verset du Lévitique (c. x, v. 3) : « De toutes les bêtes à quatre pieds, vous pourrez manger celles dont la corne du pied est fendue et qui rumine. » Or les Juifs *ruminent*, à la vérité, les paroles de la loi ; mais ils n'ont pas *la corne du pied fendue*, puisqu'ils n'admettent pas deux testaments et ne prennent pas pour base de leur foi le Père et le Fils ; c'est pourquoi ils sont impurs. »

On peut croire que c'est l'influence de saint Isidore qui

Digitized by Google

dicta le cinquante-septième canon du quatrième concile de Tolède, où il est dit : « Le saint synode a résolu de ne plus contraindre désormais personne à recevoir notre foi, puisque les hommes ne sont point sauvés sans leur consentement, mais volontairement, afin que l'attribut de la justice puisse être maintenu en sûreté. » Ce qui n'empêcha pas ce même concile de décréter que « ceux qui avaient été forcés d'embrasser le christianisme du temps du très-pieux prince Sisebert, devaient être contraints d'adhérer à l'Eglise, afin que le nom de Dieu ne fût pas blasphémé et que la foi qu'ils avaient adoptée ne fût pas regardée comme indigne et méprisable. »

Le sixième concile de Tolède fut moins tolérant encore que le quatrième. Un de ses canons disait : « Par l'inspiration du Très-Haut, notre très-excellent et très-chrétien prince, enflammé d'ardeur pour la foi, et de l'avis du clergé de son royaume, a résolu de déraciner complétement la prévarication et la superstition des Juifs, *ne souffrant pas que personne demeure dans le pays, qui ne soit pas catholique.* » A la suite de ce canon vient une disposition en vertu de laquelle le roi, à son avénement à la couronne, devait jurer d'exécuter ces lois, et se reconnaissait anathème s'il négligeait cette partie essentielle de son devoir.

Le huitième concile se distingue surtout par la singulière adresse que les Juifs présentèrent au roi Recessuinde, par suite de ses décrets. On les avait menacés de faire une enquête sur leurs opinions, leurs coutumes, leur manière de vivre et leurs occupations; mais ils prévinrent les commissaires royaux ou ecclésiastiques, en renonçant volontairement à leurs coutumes nationales et à leur loi. La seule chose qu'ils demandèrent, après avoir consenti à abjurer la Pâque, le sabbat et la circoncision, fut d'être dispensés de manger de la chair de porc, aliment révoltant et impossible à déguiser par l'art culinaire. Ayant obtenu de si grandes concessions, les évêques se relâchèrent sur le reste, et décrétèrent à l'unanimité douze canons, par lesquels il était enjoint aux Juifs d'observer véritablement et d'embrasser sin-

Digitized by Google

célébrement les articles de foi et les usages chrétiens; mais il leur était permis en même temps de s'abstenir de la chair de porc.

La soumission des Juifs paraît avoir assoupi pour un temps la vigilance de l'Église; car depuis le règne de Recessuinde jusqu'à l'avénement d'Ewige, en 681, ils professèrent ouvertement leur religion, occupèrent des emplois du gouvernement, achetèrent des esclaves, même du clergé, et parvinrent enfin, à ce que l'on prétend, à faire des prosélytes. Mais le douzième et le seizième concile réparèrent la négligence qu'avaient montrée les pouvoirs spirituels. Leurs canons, un peu ambigus à la vérité, paraissent dirigés principalement contre les Juifs qui s'étaient conformés à l'Église. Prenant pour base la renonciation des Juifs eux-mêmes, dans leur adresse à Recessuinde en 653, les canons de 694 renouvelèrent toutes les anciennes prohibitions. Le préambule se plaignait de ce que les Juifs, par leur exécrable perfidie, avaient éludé toutes les précédentes lois, attribuant en partie le peu d'effet qu'elles avaient produit à leur excès de sévérité, qui punissait de mort, dans tous les cas, sans distinction, ce qui, d'après le douzième concile de Tolède, était contraire à l'Écriture sainte. En conséquence, ce concile remplaçait cette peine par le fouet, la faim, l'exil et la confiscation des biens. Par ces mêmes décrets, toutes les fêtes particulières aux Juifs étaient abolies; et le baptême était enjoint sans exception à tous les chefs de famille et à tous leurs commensaux, enfants et domestiques. La circoncision d'un enfant était punie sur un homme par la mutilation, sur une femme par la perte du nez et la confiscation des biens. Le mariage jusqu'au sixième degré d'affinité était défendu de même et puni à l'égal du blasphème contre le nom de Jésus et contre la Trinité et du refus de la communion. Un Juif ne pouvait pas se rendre d'une province ou d'une ville dans une autre sans se présenter devant l'évêque ou le juge du lieu. Il ne pouvait faire un pas sans être muni d'un certificat de bonne conduite et d'un passe-port. Enfin, tout ecclésiastique qui accueillait du

Digitized by Google

l'argent pour se relâcher de surveillance devait être dégradé, excommunié, et dans quelques cas condamné au bûcher. En attendant, malgré toutes les précautions que l'on s'efforçait de prendre, il est certain que les décrets du concile ne furent qu'imparfaitement exécutés. La sévérité des lois n'empêcha pas que l'argent ne procurât souvent les moyens et l'occasion de se cacher. Ainsi Egica, successeur d'Ewige, fut obligé d'adoucir ces lois et d'accorder aux Juifs baptisés tous les privilèges de citoyens; son fils Vittiza permit à un si grand nombre d'exilés de revenir, que, peu d'années après, les Arabes trouvèrent dans Grenade *une ville juive*, ce qui aurait été impossible si les derniers canons de Tolède avaient été strictement observés.

Ce peuple, que l'on opprimait ainsi, se composait des descendants des armées des Machabées et des compatriotes de Joseph. Dans le sixième siècle, les Juifs de Naples se distinguèrent par l'opiniâtre résistance qu'ils offrirent à Bélisaire, et cela dans une occasion où leur religion nationale n'était point attaquée. Mais les Juifs d'Espagne avaient perdu avec l'usage des armes jusqu'à leur souvenir; et dans un pays rempli de défilés, si célèbre en tous temps pour le courage et la persévérance de ses guerillas, cent mille hommes courbèrent sans opposition la tête sous les lois de leurs oppresseurs. Toutefois si les Juifs excitent notre surprise et même notre mépris pour leur défaut de courage, nous ne pouvons nous empêcher d'éprouver un sentiment de respect en voyant leur fermeté dans les souffrances et leur fidélité à la loi qu'ils avaient reçue de leurs pères.

Le dernier acte de persécution que les conciles de Tolède exercèrent contre les Juifs fut l'édit qui les réduisait à un esclavage complet, et qui enlevait à leurs parents tous les enfants juifs âgés de plus de sept ans. Ce fut précisément à cette époque (716) que les mahométans entrèrent en Espagne et y proclamèrent une tolérance entière pour toutes les religions. On ignore la part que les Juifs soit convertis, soit exilés, prirent au rapide renversement de la monarchie des

Digitized by Google

Goths, mais il est naturel de croire qu'ils ne laissèrent pas échapper une si bonne occasion de se venger. Dans quelque lieu que le sort les plaçât, ils demeuraient un peuple essentiellement oriental, et ils durent en conséquence fraterniser sans peine avec les guerriers originaires d'Orient qui arrivaient en foule des côtes d'Afrique. Les divisions qui régnaient à la cour des Goths furent rapportées à l'ennemi, qui reçut aussi les renseignements les plus précis sur l'état des forteresses et des ports de mer où les Juifs se livraient au commerce et au courtage. Aussi Rodrigue Ximenès, historien et archevêque, qui écrivait au treizième siècle, n'hésite pas à attribuer la conquête de Tolède, de Grenade et de Cordone à l'hostilité déclarée ou à la trahison cachée de la population israélite.

Nous allons profiter de la tranquillité dont les Juifs jouirent sous la domination arabe pour jeter un coup d'œil sur la littérature et sur l'état social de ce singulier peuple, à une époque où leurs qualités industrielles et intellectuelles pouvaient se développer en liberté.

De temps immémorial les Juifs ont possédé une foule de savants et une vaste littérature. « Quiconque, dit le *Talmud*, est tenu d'apprendre, est aussi tenu d'enseigner ; » et les écoles, tant de l'Orient que de l'Occident, attestent, par leurs rabbins et les innombrables volumes qu'ils ont produits, que ce précepte du *Talmud* était fidèlement suivi. Il est assez étrange, d'après cela, que la littérature juive n'ait point formé une partie intégrante de celle de l'Europe au moyen âge, qui n'était pourtant guère moins bizarre. Voyons quelle a pu en être la cause.

La première et la principale a été sans doute le génie oriental des Sephardim. Rusés et disposés à plier en tout ce qui regardait les affaires pratiques de la vie, les Juifs possédaient dans les travaux de l'esprit le caractère obstiné et impénétrable des Asiatiques. Se regardant toujours comme les objets de la prédilection spéciale de la divinité, ils bornaient toutes leurs études à celle de l'Écriture sainte, aux traditions des

Digitized by Google

anciens et aux décision des écoles, rejetant comme un instrument étranger et impur l'esprit mystique et argumentatif que les Grecs avaient transmis aux races teutoniques de l'Europe. Leur système d'instruction était fondé sur un respect patriarcal pour la vieillesse, sur l'idée d'une théocratie et sur la prépondérance que tous les Orientaux accordent aux études spéculatives sur celles qui exigent le raisonnement. Cette instruction passait du père au fils, du maître à l'élève, et participant ainsi à la nature de l'enseignement oral, elle se transmettait naturellement sous la forme de proverbes, d'adages et d'aphorismes. Conformément à ces idées, les Juifs soutenaient que tout ce que les siècles passés leur avaient transmis sur la morale, sur l'esprit et sur le culte, était nécessairement ce qu'il y avait de mieux. Les sciences dans lesquelles ils excellaient, savoir, la grammaire en y comprenant la critique et la philologie, la physique, l'astronomie et la médecine, sont précisément celles dans lesquelles l'esprit de l'homme se soumet le plus patiemment aux règles et aux antécédents, et auxquelles, par les mêmes raisons, toutes les nations orientales ont quelque prétention. Mais de même qu'en approfondissant toutes les finesses de leur propre langue, les Juifs s'occupèrent rarement des autres dialectes sémitiques, de même aussi en astronomie ils n'avancèrent point au delà du grossier système de Ptolémée et des savants de la Chaldée, tandis qu'en médecine, habiles à appliquer les connaissances des autres, ils ne firent aucune découverte soit en anatomie, soit en nosologie. Philon d'Alexandrie s'appropria les doctrines de Platon avec tant de succès que son platonisme devint proverbial. Mais l'auteur païen auquel les Sephardim accordaient une préférence décidée était Aristote, dont les formules scientifiques, détournées comme elles le furent également par les Arabes et les Juifs de leur but primitif, qui était de réduire en méthode les conceptions de l'intelligence, sont toujours devenues des obstacles formidables aux progrès de l'esprit humain. Or, Aristote lui-même n'était lu par les Juifs que dans les traductions de ses commentateurs arabes, et ils mettaient une si grande impor-

Digitized by Google

tance à ne reconnaître aucune obligation directe à la philosophie des Gentils que, selon eux, le fondateur du péripatétisme devait toute sa science à un grand prêtre de Jérusalem ; il y en avait qui prétendaient qu'il était de la famille de Koliah et de la tribu de Benjamin.

La situation des Juifs dans leur dernière captivité ne leur permettait guère de se livrer à la poésie épique. Ils cultivaient en revanche la poésie lyrique, car cette poésie de courte haleine convient à un peuple errant et malheureux, bien qu'elle n'atteignît jamais à la sublime pureté de leur antique psalmiste. Dans les sciences, ils se trouvèrent plus immédiatement en contact avec le reste de l'Europe. Ils occupaient les principales chaires dans les colléges mahométans de Cordoue et de Séville, et ils enseignaient la géométrie, l'algèbre, la logique et la chimie de l'Espagne dans les universités de Paris et d'Oxford, tandis que des étudiants chrétiens de toutes les parties de l'Europe allaient suivre leurs cours en Andalousie.

En astronomie, les Juifs furent les maîtres des Maures.

Par cette rapide esquisse de leurs travaux intellectuels on voit que, depuis le dixième jusqu'au treizième siècle, les Juifs partagèrent avec les Arabes le mérite d'être le peuple le plus savant et le plus civilisé de l'Europe ; mais même à l'époque la plus florissante pour eux, les causes qui séparaient l'esprit des Hébreux de celui des Européens sont évidentes. Indépendamment de celles que nous avons déjà énumérées, il en existe une autre qu'il ne faut pas passer sous silence. La littérature des Juifs s'est de tout temps distinguée par une gravité rigide, comme si le talent de bien parler était un présent du ciel, dont il n'est pas permis d'user pour des sujets frivoles. La plupart des nations de l'Asie sont sobres de paroles, mais aucune ne l'est autant que les Juifs. Ils étaient déjà sérieux dans le temps de leur indépendance, et, depuis, leurs écrivains se sont constamment abstenus de tout sujet qui dans leur opinion ne devait point contribuer à leur bonheur dans ce monde et dans l'autre. C'est en cela qu'ils diffèrent singulièrement des moines du christianisme. Les Juifs ont toujours beaucoup lu et

Digitized by Google

beaucoup écrit, mais leurs livres n'ont jamais une tendance à la mollesse. Les fées, les revenants, les génies et ce mépris de la Providence et de la vertu souffrante qui font le principal sujet des ouvrages d'imagination modernes, sont tous inconnus aux écrivains hébraïques. Il est vrai que de graves ennuis et de tristes folies ont aussi trouvé place dans leurs ouvrages, mais les auteurs juifs les regardaient comme autant de vérités. Quand leur imagination s'exerçait sur la Bible, ils se trompaient le plus gravement du monde, et quand ils s'élevaient jusqu'à la contemplation des choses surnaturelles, ils ne voyaient que des séraphins brûlants et les anges du Seigneur.

Nous allons citer quelques exemples de l'invention rabbinique; ils sont tirés de l'*Agadoth* et du *Sceptre de Juda*. Rabbi Siphré dit: « J'étais un jour dans un vaisseau. Nous vîmes un poisson avec de superbes cornes, sur lesquelles on lisait l'inscription suivante : Je suis un très-petit échantillon des créatures qui habitent les profondeurs de la mer. Or ce poisson avait trois cents lieues de long; mais il fut avalé d'un seul coup par le Léviathan. — Barjuchné est un oiseau qui, lorsqu'il étend ses ailes, cause toujours une éclipse totale du soleil. Un jour un de ses œufs tomba de son nid, et dans sa chute il brisa trois cent quinze magnifiques cèdres et inonda soixante-neuf gros villages. —

» — Il y avait un jour une grenouille grosse comme soixante maisons, mais elle fut avalée par un serpent; ce serpent fut à son tour dévoré par une corneille, qui s'envola avec lui et alla se percher dans un arbre... Un morceau de fer tomba dans la mer et fut sept ans avant d'arriver au fond... L'allégorie de la grenouille dénote la science de l'histoire naturelle qui célèbre l'œuvre de Dieu d'une voix haute et sévère; les soixante maisons sont les soixante parties de la nature; le serpent qui dévore la grenouille représente l'astronomie, à cause de ses cercles, etc. La corneille est la théologie, conformément au Cantique des cantiques, c. I, v. 5. — Je suis noire, mais je suis belle. — L'allégorie du fer qui tombe dans

Digitized by Google

la mer désigne l'esprit humain qui ressemble au fer, parce qu'il est susceptible d'acquérir du tranchant; les sept années sont les sept sciences libérales que l'intelligence la plus prompte ne pourrait acquérir dans le cours d'une vie entière. »

Moïse-bar-Maimon naquit à Cordoue en 1131. Les Juifs l'appelaient Rambam, mot formé des initiales de ses noms, et il est connu parmi les chrétiens sous le nom de Maimonides. Il fut sans contredit le plus bel ornement de la littérature juive. Eichhorn lui accorde le premier rang parmi les rabbins, et Scaliger dit en parlant de lui : « Primus fuit inter Hebræos qui nugari desiit. » Il était versé dans plusieurs langues et écrivait avec une égale facilité en hébreu, en chaldéen, en grec et en arabe; ses écrits embrassent une foule de sujets différents. Ses admirateurs, surtout parmi les Juifs plus éclairés de ces derniers temps, le proclamèrent un second Moïse, et quelques-uns des meilleurs ouvrages des savants juifs modernes sont des commentaires sérieux de Bar-Maimon. Plusieurs de ses ouvrages furent traduits en diverses langues par Pococke, Prideaux et Clavering. Selden lui accorde des éloges sans restriction. L'année de sa mort fut longtemps désignée par les Juifs avec l'épithète de *lamentum lamentabile*. Néanmoins, tant qu'il vécut, il eut à souffrir de fréquentes persécutions, et il fut enterré chez l'étranger, les uns disent à Tibériade, et les autres à Hébron. On attribue son départ d'Espagne à un édit d'Abdulmuman, monarque Almohade, d'après lequel tous les Juifs et tous les chrétiens de son royaume étaient obligés d'embrasser l'islamisme. Maimonides, ainsi que les autres Juifs, se conforma extérieurement à la loi, pour se donner le temps de disposer de ses biens, après quoi il se réfugia à la cour d'Égypte. Arrivé au Caire, il y jouit de la protection de son ami, le cadi Al-Phadel. Alors il abjura la religion de Mahomet et ouvrit une école de philosophie et de jurisprudence juives. Les diverses occupations de Maimonides offrent un exemple du caractère entreprenant et intellectuel des exilés juifs. Il s'appliqua avec ardeur à l'é-

Digitized by Google

tude de la médecine, et en même temps il gagnait sa vie par le commerce de la bijouterie. Quand son protecteur devint maître de l'Égypte, Maimonides fut fait médecin de la cour, avec un traitement fixe. Une lettre qu'il écrivait à cette époque à son ami, le rabbin Samuel-Abus-Tibbon, fait connaître la vie qu'il menait :

« Je demeure en Égypte, disait-il, à la distance de deux voyages d'une journée de sabbat, du Caire où le roi réside. Les devoirs de ma place exigent que je me rende auprès de lui tous les matins. Si ma présence n'est pas nécessaire à la cour, je reviens chez moi vers midi, à demi mort de faim. Je trouve ma maison entourée d'une foule de juifs et de gentils de toutes les classes, qui attendent mon arrivée. Aussitôt que j'ai pris un peu de nourriture, j'examine mes patients, jusqu'à ce que, épuisé par la fatigue de parler et de faire des ordonnances, la voix me manque presque avant d'avoir achevé. »

L'élévation de Maimonides excita l'envie des savants mahométans, et un avocat venu d'Espagne l'accusa d'être un mahométan converti, mais relaps. Le roi défendit son favori, en disant qu'une religion forcée n'est point une religion. Et la vénération qu'il inspirait, même à ceux qui le regardaient comme un infidèle, fut si grande, que les mahométans eux-mêmes jeûnèrent à l'occasion de sa mort et accompagnèrent en foule, jusqu'à une distance de deux journées, son corps que l'on transportait à la Terre-Sainte.

La profession de foi rédigée par Moïse-bar-Maimon pour ses coreligionnaires, purifiée de tout ce que le rabbinisme y avait ajouté de grossier, est l'œuvre d'un esprit élevé et pieux, toujours calme et raisonnable. Mais les ouvrages par lesquels il a réformé d'une manière permanente leur système d'instruction et de croyance, ouvrages qui par cette raison même lui attiraient la sévère censure et l'indignation de ses contemporains, sont le *Moreh-Nebuchim*, ou le guide de ceux qui chancèlent, et le *Jad-Hahhazakah*, ou la Main forte, qui est le code complet de la loi écrite et non écrite des Juifs. Le premier de ces deux ouvrages a seul obtenu une réputation européenne.

Digitized by Google

Les doctrines qu'il contient jetèrent toutes les synagogues dans la consternation et la division. Le soin qu'il avait pris de purger le judaïsme de toutes les extravagances du Talmud, et l'effort qu'il faisait pour engager ses coreligionnaires à faire usage de la raison humaine en la combinant avec la raison divine, ne pouvaient manquer de réveiller le fanatisme de la vieille école des rabbinistes. A Montpellier, ce livre fut brûlé sur la place publique; on excommunia tous ceux qui le liraient, et un anathème fut lancé contre l'auteur. Mais à Narbonne et dans d'autres synagogues françaises, le *Moreh* trouva d'ardents défenseurs. La sentence d'excommunication fut renvoyée à ceux qui l'avaient lancée, et après un schisme de plusieurs années, l'autorité de Bar-Maimon fut généralement reconnue par les Sephardim. La réforme faite par Maimonides a étendu son influence jusqu'à nos jours.

Nous voudrions bien parler des nombreux voyageurs juifs qui, dans le moyen âge, avaient plus de facilité que d'autres à quitter leurs foyers, tant à cause du commerce actif auquel les Juifs se livraient que par la certitude où ils étaient de trouver des compatriotes dans tous les pays qu'ils visitaient. Mais nous sommes forcés de nous borner à dire quelques mots de l'*itinéraire* de Benjamin de Tudela, écrivain dont le nom est devenu européen. Quoique cet ouvrage témoigne d'une grande ignorance ou au moins d'une grande insouciance quand il est question des *gentils*, il est singulièrement complet et exact sur tout ce qui a rapport au nombre, à la situation et aux usages des Juifs eux-mêmes. Le plus grand défaut du rabbi Benjamin est peut-être sa vanité nationale. Voici quelques extraits qui pourront donner une idée de la manière d'écrire et du genre d'observations de l'auteur :

« La grande ville de Rome, dit-il, est la capitale des édomites (chrétiens); environ deux cents Juifs habitent cette ville; ce sont des hommes honnêtes, qui ne payent de tribut à aucune puissance quelconque. Il y en a plusieurs au service du pape Alexandre, qui est un très-grand prince et le chef de la religion des édomites. On y trouve quelques hommes d'une

Digitized by Google

grande sagesse, dont les principaux sont le grand rabbin Daniel et le rabbin Jehiel, ministre du pape, brave jeune homme, sage et prudent, qui fréquente le palais en qualité de premier intendant ou directeur des affaires du pape. Hors des portes de la ville, on voit le palais de Titus, qui fut déposé par trois cents sénateurs à cause de sa désobéissance, ayant employé au siége de Jérusalem trois années de plus que le sénat n'avait décrété. »

On voit par cette dernière phrase que notre Benjamin n'était pas très-versé dans l'histoire.

Il ne peut assez vanter les synagogues de Paris.

« Il y a à Paris des disciples de la sagesse, tels qu'on n'en trouve en aucun lieu du monde; ils se livrent jour et nuit à l'étude de la loi. Ils sont hospitaliers pour les étrangers, et se conduisent en frères avec leur famille et leur peuple. »

L'Allemagne n'a pas beaucoup d'attraits pour lui.

« Ce pays est rempli de montagnes; toutes les communautés juives habitent près des bords de la grande rivière du Rhin. »

En parlant de Jérusalem, il dit :

« C'est encore ici que se trouve le haut lieu appelé le *Sépulcre de l'Homme :* il est visité par tous ceux que leur religion y oblige. »

Mais il est temps de revenir à l'histoire politique des Sephardim.

Les circonstances du treizième et du quatorzième siècle furent en général favorables aux Juifs. L'ascendant du mahométisme baissait; le pouvoir des souverains chrétiens n'était pas encore assez fermement établi dans la péninsule pour leur permettre envers les Israélites de grands actes de persécution; d'ailleurs les Sephardim étaient utiles au gouvernement, dont ils administraient souvent les finances, par l'activité qu'ils imprimaient au commerce tant étranger qu'intérieur. Ils jouissaient de grands priviléges, dont quelques-uns leur étaient particuliers. Ils réglaient la valeur du numéraire, et fixaient à quelques égards le cours du change. Leur témoignage était

Digitized by Google

reçu dans les tribunaux; ils étaient exempts de l'emprisonnement pour dettes, et possédaient de grands biens territoriaux. On prétend qu'il y eut un moment où ils étaient propriétaires du tiers de la péninsule; dans les principales villes enfin, ils jugeaient leurs propres causes tant civiles que criminelles.

Bientôt cependant le peuple espagnol commença à faire éclater cet esprit d'intolérance religieuse qui l'a depuis toujours distingué. D'un autre côté, à mesure que les royaumes chrétiens absorbaient par degrés les provinces mauresques, les Maures eux-mêmes retrouvaient leur ancien fanatisme, et les Juifs sujets des uns et des autres étaient l'objet d'une égale méfiance de la part des deux peuples ennemis. Les croisades, dirigées dans l'origine contre l'islamisme, ne pouvaient manquer de réagir défavorablement contre le judaïsme. Des croisades régulières furent organisées contre les Juifs, tant Sephardim qu'Ashkonazim, qui furent pillés et massacrés au cri de *hep!* que l'on croit avoir été l'abréviation initiale de la phrase *Hierosolyma est perdita!* Ni les exhortations des souverains pontifes, ni l'autorité des princes séculiers, ne purent mettre un terme à ces excès.

Les lois des *Siete Partidas*, du roi Alphonse X, ordonnent que les Juifs porteront sur la tête une marque quelconque qui serve à les distinguer, et sans laquelle il ne leur sera pas permis de paraître en public. Le concile de Salamanque, tenu en 1335, ajouta à cette obligation celle d'habiter dans chaque ville un quartier distinct, qui devait être fermé la nuit et s'appelait *la Juiverie*.

Dans une insurrection qui éclata à Tolède, en 1429, le peuple exigea que même les Juifs convertis et tous leurs descendants, *à perpétuité*, fussent exclus de toute charge ou dignité publique. La cour, intimidée, l'accorda, quoique ce fût une violation de la loi de *Siete Partidas*, VII, 24, 6. Cependant le haut clergé n'avait eu aucune part à cette déplorable mesure; aussi le doyen de la cathédrale et le pape Nicolas V parvinrent, par leur persévérance à s'y opposer, à faire cesser une interdiction si cruelle, qui ne fut remise en vigueur que

Digitized by Google

trente ans plus tard. Il n'y a point de pays en Europe qui offre autant d'exemples que l'Espagne de la tyrannie exercée sur les rois et sur la noblesse par une multitude ignorante, excitée par les prédications furibondes des moines. C'est là du reste une suite nécessaire du singulier caractère de la nation ; mais il n'en est pas moins extraordinaire que ces émeutes, souvent suivies de massacres, n'aient jamais été empêchées ni punies, nonobstant les bulles des papes et les décrets canoniques au sujet des Juifs. Le concile de Tortose, de l'an 1429, conjura le roi d'Aragon, *par les entrailles de la divine miséricorde*, de s'entendre avec les prélats, les barons, les chevaliers et les universités, pour préserver les Juifs de tout acte de violence; depuis ce temps il s'écoula trente années sans qu'il éclatât contre eux aucune insurrection.

Le Juif Abraham Benvenista fut le principal ministre du roi Henri IV. Il avait été pendant deux ans le seul négociateur entre les couronnes d'Aragon et de Castille. Pendant la guerre civile des nobles de la Castille, il fut fait prisonnier à Tudéla; on regarda sa capture comme un avantage très-important.

Vers l'an 1463, la conduite déréglée du roi Henri et de la reine son épouse engagea les nobles à demander soit des secours, soit des conseils, aux rois d'Aragon et de Portugal. Henri, effrayé, invita le roi de France, Louis XI, à une entrevue sur les bords de la Bidassoa, pour s'entendre sur une intervention en sa faveur, qu'il désirait obtenir de ce monarque. Il emmena avec lui son ministre des finances, qui était un Juif du nom de Gaon. Pendant que les deux rois négociaient ensemble, Gaon reçut l'ordre d'aller percevoir les impôts dans les provinces de Guipuscoa et de Biscaye. Celles-ci refusèrent de payer, en alléguant leurs *fueros*, et irrités de la prétention du ministre, ils le tuèrent sur la place. A cette nouvelle, Henri envoya à Tolosa demander que le coupable lui fût livré; mais les Biscayens, après avoir rassemblé des forces considérables sur les montagnes qui entourent la ville, répondirent que, loin de consentir à remettre entre les

Digitized by Google

mains du roi l'homme qui avait tué le publicain, ils étaient d'avis que cet intrépide Guipuscoan avait bien mérité de la patrie.

Cinq ans après cet événement, le roi Jean d'Aragon, alors âgé de soixante-onze ans, eut une cataracte sur les yeux; un Juif nommé Abuibar, originaire de Lérida, entreprit de guérir le monarque. Comme tous les docteurs de son temps, Abuibar était à la fois médecin et astrologue, et en conséquence ayant trouvé le 11 septembre que la configuration des planètes était favorable à l'opération, il l'entreprit et rendit au roi la vue d'un œil; mais ému sans doute de ce qu'il venait de faire, il déclara que les astres ne permettaient point d'achever l'opération ce jour-là. Ce ne fut que le 12 octobre que, cédant aux instances du monarque, il consentit à tenter la suite de la cure, qui réussit parfaitement. Une opération si délicate, confiée à un Juif et accomplie avec succès, réagit favorablement sur toute sa nation, qui demeura en paix pendant les onze années que le roi Jean régna encore après sa guérison.

Les Juifs furent moins heureux en Sicile, où un grand nombre d'entre eux furent massacrés en 1474. Cinq cents périrent dans une journée et six cents dans une autre, sans compter tous ceux qui habitaient Noto et Modica. On attribua ces scènes sanglantes à ce que quelques Juifs avaient eu la hardiesse de donner des raisons contre la foi chrétienne; le vice-roi crut apaiser la fureur populaire en faisant mettre à mort six d'entre les accusés; mais ce nombre ne suffit pas à beaucoup près; le peuple courut aux armes, et eut dans cette occasion, comme en beaucoup d'autres, le double avantage de venger sa religion et de se repaître de pillage.

Ferdinand, fils de Jean d'Aragon, ayant épousé Isabelle, fille de Henri de Castille, ces deux royaumes furent dès lors réunis pour ne plus être séparés. Il est inutile de rappeler ici le grand événement qui marqua le règne de Ferdinand et d'Isabelle, c'est-à-dire l'expulsion totale des Maures; mais nous ferons observer les suites que cet événement si impor-

Digitized by Google

tant eut pour les Juifs d'Espagne. Nous remarquerons d'abord que cette conquête, n'étant pas moins religieuse que politique, devait nécessairement inspirer à Ferdinand le désir de rendre la religion catholique exclusive dans ses états, et que par conséquent l'expulsion des Maures ne pouvait manquer d'amener tôt ou tard celle des Juifs. En effet, lors de la prise de Malaga, en 1485, Ferdinand fit mettre à mort douze des Juifs qu'il y trouva, au moyen de roseaux pointus, raffinement de cruauté que les Maures eux-mêmes n'employaient que dans les crimes de haute trahison; les autres furent brûlés. Six ans après, pour faire face aux frais qu'entraînait le siége de Grenade, une contribution extraordinaire fut levée sur tous les Juifs d'Espagne. Mais cette extorsion fut la dernière qu'ils eurent à subir; car dix-sept mois après, plusieurs centaines de mille hommes, femmes et enfants furent chassés du pays.

En attendant, la puissance de l'inquisition devenait de jour en jour plus terrible. Le but de cette institution était de veiller sur la religion du pays, surtout en ce qui regardait les nouveaux chrétiens, dénomination sous laquelle on désignait quelques Maures et un grand nombre de Juifs qui professaient le christianisme, du moins en apparence. Les Juifs n'épargnèrent ni supplication, ni argent, ni crédit, pour s'opposer à l'introduction de ce tribunal tyrannique. La reine et les cortès de Castille protestèrent également; les nobles d'Aragon s'opposèrent à cette atteinte portée aux antiques priviléges de leur pays, et fermèrent les portes de Teruel au roi et aux inquisiteurs, déclarant que le premier qui entrerait dans la ville serait mis à mort. Les troupes royales eurent le dessus, ce qui n'empêcha pas que le premier des inquisiteurs qui pénétra dans la place ne fût en effet tué. Mais cet acte d'une résistance violente, dans laquelle les Aragonais n'étaient pas assez forts pour persévérer, fut fatal à leurs libertés; car le clergé fit passer le mort pour un martyr qui prêtait les mérites de ses vertus à sa cause. Le tribunal de l'inquisition ouvrit donc ses séances à Séville en 1483, et bientôt ses prisons eurent plus d'habitants que la ville. Dans

Digitized by Google

le cours d'une seule année, deux mille personnes furent exécutées comme Juifs relaps; plusieurs furent condamnées à la prison perpétuelle, et plus de dix-sept mille au fouet. Enfin le tertre situé près de la ville, et connu sous le nom de *la Tablada*, fut pavé et entouré d'un mur. Ce fut là qu'on établit le *quemadoro* ou brûloir, et plus de quatre mille Juifs montèrent sur le bûcher dans l'espace de trente-sept ans.

Les diverses marques par lesquelles on était censé pouvoir reconnaître la prédilection pour le judaïsme étaient soigneusement définies, et toute personne qui offrait ces taches de pestiféré tombait sous la juridiction du saint Office. La récompense de la dénonciation était certaine, car l'accusé, à qui l'on taisait même son nom, n'était jamais confronté avec le délateur. D'ailleurs, les rabbins étaient souvent interrogés sous serment et avec les plus terribles menaces, pour qu'ils eussent à déclarer s'ils avaient connaissance de quelques convertis qui adhérassent en secret à la superstition juive.

Les nouveaux chrétiens se trouvaient dans la plus triste position ; ils étaient non seulement l'objet des soupçons du clergé, mais même celui du mépris de leurs anciens coreligionnaires. Lors du premier établissement de l'inquisition, le rabbin Judah-ben-Visja posa sur sa fenêtre trois pigeons ; le premier, plumé et mort, avec l'inscription : *les découverts* ; le second, plumé, mais vivant, avec les mots : *les temporiseurs ;* le troisième, en vie, avec toutes ses plumes, et l'inscription : *le meilleur de tous ;* donnant à entendre par là que ce que les Juifs avaient de mieux à faire était de rester fermement attachés à leurs croyances. Ce rabbin, fidèle à son poste pendant le danger, ne le quitta que quand toute espérance fut perdue. S'étant réfugié à Lisbonne, il fut mis à la question ; on voulait lui arracher les noms des faux convertis, mais il mourut sans les dénoncer. Ce fut sur les notes trouvées dans ses papiers que son petit-fils composa l'ouvrage intitulé *le Sceptre de Juda*, où sont consignés les détails des maux que son peuple souffrit à cette époque.

Dans le quinzième siècle, il y avait une opinion générale-

Digitized by Google

ment adoptée parmi les Juifs, d'après laquelle leur grand libérateur ne devait pas tarder d'arriver; elle était fondée sur une prédiction faite deux cents ans auparavant par le célèbre astronome Abraham, le Prince. Cet événement, attendu avec tant d'impatience, devait avoir lieu à la conjonction des planètes de Saturne et de Jupiter, phénomène qui avait signalé dans le ciel la naissance de Moïse. Or, cette conjonction eut lieu dans le signe de l'écrevisse en 1444, et dans celui des poissons en 1464; mais le grand libérateur ne parut pas.

Ainsi que nous l'avons remarqué plus haut, le dernier soupir des Maures, sur les hauteurs d'Alpuxaras, fut le signal du dernier soupir des Israélites. L'inquisition obtint des deux souverains de l'Espagne l'expulsion de tous les Juifs qui se trouvaient dans leurs états. Un décret publié au mois de mars 1492 ordonna que sous quatre mois tout Juif, espagnol ou étranger, serait tenu de quitter les royaumes d'Aragon, de Castille et de Grenade pour n'y jamais rentrer, sous peine de mort et de confiscation des biens; tous ceux qui, après ce temps, accorderaient un asile à un Juif devaient être livrés à l'inquisition. Les Juifs eurent la permission d'emporter avec eux leurs biens, mais non sous la forme d'or, d'argent et d'autres matières dont l'exportation était prohibée; ils durent convertir leur propriété en lettres de change; mais cette concession elle-même devint illusoire, car, plus le moment du départ approchait, plus ils trouvaient de difficultés à vendre, attendu qu'il y avait beaucoup plus d'offres que d'acheteurs; ceux-ci ne se présentaient d'ailleurs qu'à la dernière extrémité, de sorte qu'il y eut bien des gens qui se crurent trop heureux d'échanger une maison contre un âne, ou une vigne contre quelques aunes de toile. Sur ces entrefaites, le grand inquisiteur Torquemada ayant appris que plusieurs Juifs opulents avaient offert au roi six cent mille écus pour qu'il retirât son édit, accourut auprès du monarque et lui fit les plus vifs reproches sur le projet qu'il lui supposait de vendre le Sauveur aux Juifs, comme Judas, pour quelques pièces d'argent. De son autorité privée, il publia un édit prohibant dès lors toute espèce

Digitized by Google

de commerce avec les Israélites, ce qui augmenta beaucoup la perte qu'entraînait pour eux leur exil. Dans le royaume d'Aragon, qui comprenait alors celui de Valence et la Catalogne, où tous les Juifs étaient vassaux de la couronne ou de suzerains ecclésiastiques, leurs biens furent mis sous le séquestre, et des commissaires furent chargés de les réaliser, de liquider les dettes et de remettre le solde aux propriétaires. Les synagogues, n'étant pas des propriétés particulières, furent pour la plupart converties en églises ou en couvents. Le baptême offrait néanmoins une ressoure à ceux qui désiraient rester en Espagne et conserver leurs biens. Il y en eut beaucoup qui ne purent résister à la tentation; mais la fin du mois de juillet vit une foule de généreux Israélites abandonner leur patrie, les tombeaux de leurs pères et tous leurs souvenirs d'enfance, pour aller dans un pays inconnu où ils n'étaient pas même assurés de trouver un asile. Zurita en évalue le nombre à cent soixante-dix mille personnes, Cardoso à cent vingt mille, Miguel de Barrioz et Mariana à huit cent mille; et l'on dit que, nonobstant toutes leurs pertes, ils emportèrent avec eux pour une valeur de trente millions de ducats.

Voici comment Atrabanel rend compte de cet événement, dans sa préface du Livre des Rois : « Quand la proclamation fut publiée, j'étais à la cour, et je ne cessai d'implorer la compassion du roi. Trois fois je me jetai à genoux devant le monarque. O roi! m'écriai-je, accordez-nous un regard de merci; ne traitez pas vos sujets avec tant de cruauté; demandez-nous plutôt nos vases d'or et d'argent ou des dîmes considérables; les Juifs sacrifieront volontiers tout ce qu'ils possèdent, pourvu qu'ils puissent rester dans ce pays. Je conjurai aussi les amis que je compte parmi les fonctionnaires du gouvernement d'apaiser le courroux du monarque; je suppliai les conseillers de l'engager à révoquer son décret. Mais, de même que le serpent se bouche les oreilles avec de la poussière pour ne pas entendre la voix de l'enchanteur, de même le roi ferma son cœur à mes prières.

Digitized by Google

et déclara qu'il ne révoquerait pas son édit pour tous les trésors que les Juifs pourraient lui offrir. A sa droite se tenait la reine, l'ennemie des Juifs, qui l'excitait, d'une voix courroucée, à poursuivre ce qu'il avait si heureusement commencé. Ce fut donc en vain que nous mîmes tout en usage pour faire changer de dessein au roi. Partout où la nouvelle du décret parvint, notre nation le déplora avec de grandes lamentations. Balancés sur les flots épouvantables de l'abîme, on s'exhortait et s'encourageait l'un l'autre. Quoi qu'il nous arrive, supportons encore toutes nos calamités pour la gloire de notre nation et de notre religion ; défendons-les contre leurs odieux persécuteurs. S'ils nous laissent la vie, nous vivrons ; s'ils nous la prennent, nous mourrons ; mais ne violons jamais notre sainte loi, la fidélité de nos affections et les conseils de la sagesse ; abandonnons plutôt (et Dieu veuille que ce soit pour notre bien !), abandonnons nos établissements et cherchons une autre patrie. Ils partirent donc un jour, au nombre de trois cent mille, à pied et sans armes, rassemblés de toutes les provinces, jeunes et vieux, femmes et enfants, prêts à suivre telle direction que le ciel indiquerait ; je fus de ce nombre, et nous partîmes, avec Dieu pour notre guide. »

Les Juifs de Castille se réfugièrent en Portugal au nombre de vingt mille familles, au dire de Conestaggio ; ils y furent admis moyennant le payement de 8 ducats d'or par personne, les enfants à la mamelle seuls exceptés, et sous la condition qu'ils deviendraient esclaves s'ils n'étaient pas repartis à un certain jour fixé. Les ouvriers en cuivre et en fer ne payèrent que 4 ducats et furent invités à se fixer en Portugal. Les exilés des provinces septentrionales passèrent en Navarre ou s'embarquèrent pour des pays lointains. Les ports de Cadix, de Sainte-Marie, de Carthagène, de Valence et de Barcelone furent encombrés de gens cherchant à s'embarquer à tout prix pour Maroc, l'Italie ou la Grèce, puisque le moindre retard pouvait leur coûter les biens et la vie. Ce qu'ils souffrirent dans ces traversées ne saurait se concevoir. Tantôt, après s'être fait payer des sommes énormes pour le passage,

Digitized by Google

les patrons, parvenus en pleine mer, mettaient eux-mêmes le feu à leur navire et se sauvaient dans les chaloupes avec les effets des Juifs ; d'autres laissaient leurs passagers mourir de faim, ou les déposaient sur un rivage inhabité après les avoir dépouillés tout nus. Là ils eurent le bonheur de trouver une source ; mais pendant la nuit plusieurs d'entre eux furent dévorés par les lions. Les autres y demeurèrent pendant cinq jours, au bout desquels ils furent recueillis par un bâtiment qui passait, dont le capitaine les traita avec beaucoup d'humanité. Les Juifs qui arrivèrent à Fez étaient en si grand nombre, que les habitants, effrayés et défiants, fermèrent les portes de la ville et les laissèrent exposés à l'ardeur du soleil, sans autres aliments que le peu d'herbe flétrie qu'offraient encore les champs. Mais tel était, même dans un malheur si extrême, leur attachement aux préceptes de leur religion, que le jour du sabbat les ayant surpris dans cette situation, ils ne voulurent pas le violer en cueillant cette herbe, leur seule et chétive nourriture.

Neuf caravelles remplies de Juifs se présentèrent devant le port de Naples : les souffrances et les privations qu'ils avaient endurées pendant le voyage avaient fait déclarer parmi eux une maladie pestilentielle ; ils la communiquèrent aux habitants de la ville, vingt mille desquels en furent les victimes. D'autres arrivèrent à Gênes pendant que cette république était désolée par la famine : on les laissa débarquer ; mais les habitants vinrent au devant d'eux, du pain dans une main et un crucifix dans l'autre, pour leur faire entendre que ce n'était qu'en se faisant baptiser qu'ils pourraient obtenir de quoi apaiser leur faim. Plusieurs d'entre eux, n'en voulant point à ce prix, se rembarquèrent pour Rome, d'où leurs propres coreligionnaires voulurent les écarter. Les Juifs du Ghetto, effrayés à l'arrivée d'un si grand nombre d'étrangers, offrirent au pape 1,000 ducats s'il voulait leur défendre l'entrée de la ville ; mais Alexandre, justement indigné de cette proposition, répondit qu'il aimerait mieux les chasser eux-mêmes pour faire place à leurs frères infortunés ; sur quoi,

Digitized by Google

plus alarmés encore de cette menace, les Juifs de Rome accueillirent les exilés et offrirent au pape un présent de 2,000 ducats.

Ce fut ainsi que s'exécuta le bannissement général des Juifs de l'Espagne, qu'ils habitaient depuis plus de quatorze cents ans, et où ils avaient joui d'une prospérité que leur nation n'obtint dans nul autre pays après la destruction du temple.

Nous n'entrerons pas dans les détails de la manière dont les Juifs furent traités en Portugal, où ils ne devaient rester que huit mois, le roi s'engageant à leur fournir les bâtiments nécessaires pour les transporter dans d'autres pays; engagement qui, n'ayant pas été exactement tenu par le gouvernement, devint la source de nouvelles avanies pour les malheureux exilés. A leur sortie du Portugal, les Juifs furent bien accueillis dans les états de la république de Venise, et si puissamment protégés à Florence, que ce devint un dicton général qu'il valait autant frapper le grand-duc qu'un Juif. Le pape Clément VII alla plus loin encore : il invita les Juifs qui avaient été forcément baptisés à venir s'établir dans l'état de l'Église, en leur laissant la liberté de vivre à leur gré, sans s'informer de ce qu'ils avaient fait en Portugal. Ses successeurs Paul III et Jules III ayant suivi la même ligne politique, plus de dix-huit mille Juifs se fixèrent dans les états romains, où ils contribuèrent grandement à la prospérité du port d'Ancône.

Quand les Provinces-Unies se déclarèrent indépendantes de l'Espagne, le nombre des Juifs qui déjà y résidaient augmenta considérablement. Ils s'établirent à Amsterdam et à Rotterdam, où ils furent rejoints par beaucoup d'Ashkenazim, ou Juifs de Pologne et d'Allemagne; mais ceux d'Espagne et de Portugal, plus généralement connus sous le nom de Juifs portugais, étaient les plus riches et y jouissaient de plus de considération.

Les établissements des Juifs en Barbarie ont toujours conservé un grand attachement pour l'ingrate Espagne, à laquelle ils ont eu plus d'une fois l'occasion de rendre d'éminents

Digitized by Google

services. Ils sont bien vus dans l'état de Maroc, où ils ont à plusieurs reprises rempli les fonctions les plus élevées. Beaucoup de Juifs d'Amsterdam se sont établis dans les colonies hollandaises des Indes-Occidentales.

Aujourd'hui c'est à Jérusalem que les Juifs sephardim sont le plus nombreux. On les supporte à Lisbonne, en reconnaissance des services qu'ils rendirent à la ville pendant une famine, sous le règne du roi Jean VI, et bien qu'ils y vivent dans une sorte de proscription, ils sont estimés pour leur probité. Nous terminerons en remarquant qu'il n'est pas probable que les derniers changements qui ont eu lieu dans le gouvernement de l'Espagne aient aucun effet favorable aux Juifs. Un constitutionnel disait naguère à un voyageur anglais : « Je déteste l'oppression sous quelque forme qu'elle se présente, je suis l'ami du genre humain; mais s'il y a un Juif parmi nous, brûlez-le; je dis brûlez-le vif et sans miséricorde. »

(*Les Sephardim*, par JAMES FINN.)

Digitized by Google

ESQUISSES AMÉRICAINES.

Second extrait (1).

BOSTON.

LA VILLE. — L'UNIVERSITÉ. — LES TRIBUNAUX. — LES ÉGLISES. — UN PRÉDICATEUR MARITIME.

Dans tous les établissements publics d'Amérique règne la plus gracieuse courtoisie. La plupart de nos administrations officielles sont sous ce rapport très-susceptibles d'améliorations; mais c'est surtout la douane qui ferait bien de prendre pour exemple celle des États-Unis, afin de se rendre un peu moins odieuse aux voyageurs étrangers. La rapacité servile des douaniers français est passablement méprisable; mais il y a chez ceux d'Angleterre une incivilité grossière et brutale, fort dégoûtante pour qui tombe dans leurs mains, et qui ne fait guère honneur à la nation qui entretient de pareils chiens hargneux à ses portes. Lorsque je débarquai en Amérique, je ne pus m'empêcher de remarquer le contraste qu'offre la douane de l'Union, dont tous les employés remplissent leur devoir avec politesse, égards et bonne humeur.

Comme nous ne débarquâmes à Boston qu'à la brune, je reçus mes premières impressions de la ville en allant à la douane le lendemain matin, qui était un dimanche. Je ne saurais dire quel grand nombre de bancs nous furent offerts pour

(1) Voir la livraison de novembre.

Digitized by Google

l'église par des invitations formelles, avant que nous eussions terminé notre premier souper : il y aurait eu de quoi faire asseoir confortablement et chrétiennement plusieurs familles; et il faut ajouter qu'il y avait de quoi choisir entre toutes les sectes qui réclamèrent le plaisir de notre compagnie.

Par malheur, nous n'avions pas de quoi changer d'habits et faire toilette ce dimanche-là : nous fûmes donc forcés de refuser tout le monde, ce qui me priva d'entendre le docteur Channing, qui prêchait le matin après une longue interruption de ses discours. Je nomme cet homme distingué que j'eus bientôt après le plaisir de connaître, pour lui rendre ici l'humble tribut de ma respectueuse admiration. Honneur à son beau talent, à son noble caractère et à la philanthropie avec laquelle il a toujours courageusement combattu la plaie hideuse des États-Unis... l'esclavage!

Pour revenir à Boston, lorsque je descendis dans les rues le dimanche matin, l'air était si limpide, les maisons étaient si brillantes et si gaies, les enseignes étaient peintes de couleurs si riches, et les lettres des écriteaux si bien dorées, les briques étaient d'un si beau rouge, les pierres de taille d'un si beau blanc, les jalousies et les grilles d'un si beau vert, les marteaux et les plaques des portes d'un cuivre si luisant, tout, en un mot, semblait si coquettement propre et neuf, que je crus voir la décoration d'une pantomime. Il est rare dans les quartiers du commerce qu'un marchand (je crois que tous les citoyens de Boston sont marchands) habite au-dessus de son magasin : aussi la même maison loge diverses industries, et toute la façade est couverte d'écriteaux et d'inscriptions. En me promenant je regardais sans cesse les enseignes, en m'attendant à quelque coup de théâtre. A chaque coin de rue, je cherchais des yeux le Clown et le Pantalon qui devaient se cacher derrière quelque porte ou quelque pilier. Près de notre hôtel, je remarquai surtout un très-large cadran qui indiquait la très-petite boutique d'un horloger; et certes, Arlequin et Colombine auraient dû se poursuivre à travers cette enseigne parlante, comme à travers les cerceaux en

Digitized by Google

papier de la scène. Les faubourgs ont, s'il est possible, encore plus que la ville cet air de décors mobiles : on dirait que les blanches maisons tiennent à peine au sol; les petites églises, les petites chapelles sont si coquettes, si joliment vernies, que je pouvais facilement m'imaginer que le tout allait être démonté pièce à pièce et renfermé dans sa petite boîte.

Boston est une belle ville, et ne peut manquer, j'imagine, de faire une impression favorable sur tous les étrangers. Les maisons particulières sont la plupart larges et élégantes; les boutiques sont bien, et les édifices publics d'une belle apparence. L'hôtel de ville (*State-House*) est bâti sur une colline, qui commence par s'élever graduellement, et puis jette tout à coup son sommet élancé au-dessus de l'eau. Sur le devant est une grande pelouse verte appelée la Commune (*Common*). Le site est superbe, et du faîte de cette élévation on a le panorama de toute la ville et des environs. Outre diverses pièces très-commodes pour les bureaux, cet hôtel contient deux grandes salles : dans l'une se rassemblent les représentants de l'état de Boston; dans l'autre, le sénat. Toutes les affaires que j'y vis traitées étaient conduites avec beaucoup de gravité et de décorum, de manière à inspirer l'attention et le respect.

On ne peut douter que la supériorité intellectuelle de Boston ne provienne de la douce influence qu'exerce l'université américaine de Cambridge, située à deux ou trois milles de la ville. Les professeurs résidants de cette université sont des hommes d'un savoir varié; mais surtout ce sont de ces savants qui tiendraient aussi très-bien leur place dans le monde par la grâce de leurs manières. C'est à l'université de Cambridge, et sous ces maîtres aimables, que sont élevés les fils de famille de Boston et des environs. Toutes les professions libérales, j'ose dire, en sortent. Quel que soit le défaut des universités américaines, elles ne propagent point de préjugés, elles n'élèvent point de cagots intolérants, elles n'exhument pas les cendres des vieilles superstitions, elles ne s'interposent pas entre le peuple et son progrès intellectuel,

Digitized by Google

elles n'excluent personne à cause de ses opinions religieuses; mais surtout dans tout le cours d'études qu'elles imposent, elles n'oublient pas qu'il y a un monde, et un monde assez grand, au delà de l'enceinte des colléges.

Ce fut pour moi un inexprimable plaisir d'observer l'influence presque imperceptible et positive néanmoins de cette institution sur la ville de Boston. Je fus charmé des goûts sociables, des affectueuses amitiés qu'elle a fait naître, des vanités et des préjugés qu'elle a dissipés. Le *Veau d'or* qu'on adore à Boston est bien petit, comparativement au Veau d'or gigantesque dont le culte est universel dans cette vaste boutique de l'autre côté de l'Atlantique, et ce tout-puissant dieu, appelé autrement *dollar* (pièce de 5 fr.), ne passe qu'après d'autres dieux moins prosaïques dans le Panthéon bostonien (1).

. . . . . .

Pour un Anglais accoutumé aux *paraphernalia* de Westminster-Hall, une cour de justice américaine est un spectacle aussi étrange que doit l'être, je suppose, une cour de justice anglaise pour un Américain. Excepté dans la cour suprême de Washington (où les juges portent une simple robe noire), l'administration de la justice a lieu ici sans perruque et sans robe. Les membres du barreau étant à la fois avocats et avoués (*barristers and attorneys*), ne sont pas plus séparés de leurs clients que les attorneys anglais ne le sont des leurs dans notre *tribunal des débiteurs insolvables*. Les jurés sont tout à fait à leur aise, et se mettent « chez eux » (*at home*) aussi confortablement que possible. Le témoin est sur un plancher si peu élevé au-dessus et en dehors de l'auditoire, qu'un étranger, entré au moment où la procédure est interrompue, le

(1) Note du traducteur. Cette boutade de Ch. Dickens a été fort mal accueillie par les critiques anglais, comme outrageante pour les universités anglaises. On a dit dédaigneusement à l'auteur qu'il n'avait pas joui du bienfait *aristocratique* de l'éducation universitaire. Ch. Dickens est en effet un peu de l'école des *self-educated authors*.

Digitized by Google

distinguerait assez difficilement. S'il s'agit d'un procès criminel, on cherche encore longtemps le *prisonnier* (l'accusé); car il se peut que celui-ci soit à flâner et à causer parmi les plus illustres membres du barreau, parlant à l'oreille de son défenseur pour lui suggérer quelque argument, ou se taillant un cure-dent avec son canif sur les débris d'une vieille plume.

Je ne pus m'empêcher de remarquer ces différences lorsque je visitai les tribunaux de Boston. Je fus aussi d'abord très-surpris de voir que l'avocat qui questionnait le témoin le faisait en restant assis; mais en m'apercevant qu'il était en même temps occupé à écrire lui-même les réponses, parce qu'il est seul et sans jeune confrère pour l'assister, je me consolai bien vite par cette réflexion, que la justice n'était pas un article aussi dispendieux ici qu'en Angleterre. Il est impossible, en effet, que la dispense de tant de formalités, regardées chez nous comme *indispensables*, ne modifie très-heureusement le mémoire des frais et dépens.

Dans toutes les cours de justice, on s'est occupé de placer très-commodément les citoyens de l'auditoire. C'est qu'en Amérique, dans tout établissement public, le droit qu'a le peuple d'être présent, son droit et son intérêt sont largement reconnus. Il n'y a pas de farouches concierges pour vous offrir leurs bons offices en échange du demi-shelling obligé. Il n'y a pas non plus, je le crois très-sincèrement, aucune espèce d'insolence officielle : rien de national n'est ici montré pour de l'argent; aucun fonctionnaire public n'est transformé en *exhibiteur* mercenaire. On commence cependant à imiter ce bon exemple en Angleterre : j'espère que nous continuerons à l'imiter de plus en plus, et qu'avec le temps, nous y convertirons même nos doyens et nos chanoines de Westminster et autres temples.

Je fus témoin au tribunal civil d'une action intentée en réparation de quelque accident survenu dans un chemin de fer. Les témoins avaient été entendus, et le défenseur adressait son plaidoyer au jury. Ce savant avocat (ainsi que quelques-

Digitized by Google

uns de ses confrères anglais) était d'une verbosité désespérante; il avait bonne poitrine et un remarquable talent pour répéter toujours la même chose au moyen de la même phrase, qui revenait à la queue de toutes ses périodes. Je l'écoutai pendant un quart d'heure; mais enfin je me trouvai à court de patience et fus forcé de sortir... sans connaître davantage la cause.

Dans la chambre des prévenus, qui attendaient que le magistrat les eût interrogés, était un jeune garçon accusé de vol; mais celui-ci, à cause de son âge, ne devait pas être envoyé en prison comme les autres; son sort était d'être logé dans l'Asile de South-Boston, établissement pénitentiaire où il apprendrait un métier, pour être ensuite mis en apprentissage chez quelque maître respectable. Ainsi, au lieu de le vouer à une vie d'infamie et à une mort misérable, son premier vol lui laissait la chance de se corriger et de devenir un membre honnête de la société.

Je ne suis pas un des communs admirateurs de nos solennités légales, dont plusieurs ne me semblent même qu'excessivement burlesques. Quelque étrange que cela puisse paraître, il existe certainement une sorte de protection sous la perruque et la robe, — une dispense de la responsabilité individuelle dans le costume du rôle, — qui encourage ces airs insolents, ce langage d'impertinence, ce grossier travestissement de la vérité, qu'on peut si souvent reprocher à nos cours de justice. Cependant je ne nierai pas que l'Amérique, dans son désir de secouer toutes les absurdités, tous les abus du vieux système, n'ait pu aller trop loin dans l'extrême opposé. Peut-être enfin, et surtout dans l'enceinte bornée d'une ville de province comme Boston, où chacun connaît son voisin, serait-il plus prudent d'entourer l'administration de la justice de certaines barrières artificielles, pour la placer hors des familiarités de la vie de chaque jour. Sans contredit, le talent, le caractère des juges, à Boston comme ailleurs, viennent parfaitement à son secours; mais peut-être lui faudrait-il quelque chose de plus pour frapper non pas l'imagination de

Digitized by Google

l'homme qui pense et a quelque instruction, mais celle de l'ignorant et des têtes légères, classe qui comprend quelques accusés et beaucoup de témoins. Quand ces institutions furent établies, on se dit sans doute que ceux qui avaient eu une si large part dans la rédaction des lois devraient certainement les respecter; mais l'expérience a malheureusement donné le démenti à ce principe; car personne ne sait mieux que les juges des États-Unis que dans les grandes commotions populaires la loi reste impuissante et ne peut faire reconnaître son autorité.

Le ton de la société de Boston est d'une exquise politesse. Les dames sont très-belles... de figure; mais je suis forcé de borner là cet éloge. Leur éducation est de pair avec l'éducation des dames anglaises, rien de plus, rien de moins. J'avais entendu raconter là-dessus de très-merveilleuses histoires, mais n'en ayant rien cru, je ne fus pas désappointé. Il y a des bas-bleus à Boston; mais, comme les bas-bleus de tout autre pays, les femmes savantes de Boston désirent plutôt passer pour supérieures que l'être. Il y a aussi des dames évangéliques dont le rigorisme formaliste et l'horreur pour les distractions du théâtre sont très-exemplaires. On trouve, en un mot, dans toutes les classes et toutes les conditions, des dames qui ont la passion d'assister aux sermons. L'espèce de vie provinciale qui règne dans des villes comme celle-ci donne une grande influence à la chaire. Il paraît que la chaire, aux États-Unis (à l'exception des ministres unitaires), déclame surtout contre tous les amusements rationnels et innocents, n'exceptant que l'église, la chapelle et le prêche... Les dames se rendent donc en foule à l'église, à la chapelle, au prêche.

Toutes les fois que l'on a recours à la religion comme à une liqueur forte et pour échapper à la monotonie du foyer domestique, ceux de ses ministres qui *épicent* le plus la dose sont les plus sûrs de plaire; ceux qui sèment le sentier du ciel de plus de soufre et de bitume, ceux qui foulent du pied le plus dédaigneux les fleurs et la verdure de ses bords, seront proclamés les plus vertueux; enfin ceux qui appuient le plus fortement sur la difficulté d'entrer dans le paradis se-

Digitized by Google

ront considérés par les vrais croyants comme les plus certains d'y être reçus. Peut-être serait-il assez embarrassant de dire par quelle logique on arrive à cette conclusion; mais il en est ainsi en Angleterre et ainsi en Amérique. Quant à l'autre stimulant, le sermon, il a au moins le mérite d'être toujours nouveau. Un sermon succède si vite à un autre qu'on ne se souvient d'aucun des deux, et l'on peut servir chaque mois les mêmes avec tout le charme de leur nouveauté, avec tout leur intérêt.

Les fruits de la terre se forment et se mûrissent dans la corruption : c'est de la corruption de ces habitudes dévotes qu'est née à Boston une secte de philosophes connus sous le nom de transcendantalistes. Je demandai ce que signifiait cette appellation prétentieuse : on me fit entendre que tout ce qui était inintelligible devait être certainement transcendant. Cette explication ne m'avança pas beaucoup, et je questionnai derechef : j'appris alors que les transcendantalistes étaient les disciples de mon ami M. Carlyle, ou je devrais plutôt dire d'un de ses disciples, M. Ralph Waldo Emerson. Cet Américain a écrit un volume de *Traités* ou *Essais* dans lesquels, parmi beaucoup de choses qui sentent le songe-creux et le fantasque (qu'il me pardonne de le dire), il y a plus encore de choses vraies, nobles, honnêtes et hardies. Le transcendantalisme a ses extravagances (quelle école n'a pas les siennes?), mais cela ne l'empêche pas d'avoir ses qualités saines, et dans le nombre une franche haine de l'hypocrisie, avec une grande aptitude à la découvrir sous les mille costumes de son éternelle garderobe. Aussi bien, si j'étais un Bostonien, je crois que je me ferais transcendantaliste.

Le seul prédicateur que j'aie entendu à Boston est M. Taylor, qui s'adresse particulièrement aux marins et qui a été marin lui-même : sa chapelle est située dans une vieille rue étroite du quartier de la marine, et je la découvris au joli pavillon bleu qui se déroulait au faîte du toit. Dans la galerie en face de la chaire était un petit chœur de chanteurs des

Digitized by Google

deux sexes avec un violoncelle et un violon. Le prédicateur était déjà assis; sa chaire, supportée par des colonnes, était décorée d'une draperie peinte, dont l'aspect avait quelque chose de théâtral. Quant à l'orateur, c'était un homme âgé de cinquante-six ou cinquante-huit ans environ, au teint hâlé, à la physionomie prononcée et dure, à la chevelure noire et à l'œil sévère et pénétrant. Néanmoins le caractère général de sa physionomie était agréable.

Le service commença par un hymne suivi d'une prière improvisée, qui avait le défaut de toutes les prières, le défaut des répétitions; mais d'ailleurs simple et intelligible dans ses doctrines, et respirant un sentiment de charité générale qui ne distingue pas si communément cette forme d'apostrophe à la Divinité. Cela fait, le sermonaire ouvrit son discours en prenant pour texte un passage du Cantique des cantiques placé sur le pupitre avant que le sermon ne fût commencé par quelque membre inconnu de la congrégation :

« QUELLE EST CELLE QUI VIENT DU DÉSERT, APPUYÉE SUR LE BRAS DE SON BIEN-AIMÉ ? »

Il retourna ce texte de toutes les manières, il lui donna tous les sens possibles, mais toujours ingénieusement et avec une grossière éloquence, bien adaptée à la compréhension de ses auditeurs. Si je ne me trompe, il consultait leurs sympathies et leur intelligence beaucoup plus que le désir de faire briller son talent. Toutes ses figures étaient empruntées à la mer et aux incidents de la vie maritime : plusieurs étaient singulièrement heureuses. Il parla de ce glorieux héros, lord Nelson, et de lord Collingwood; mais rien de ce qu'il débita ne me parut tiré par les cheveux, comme on dit; tout venait à propos, naturellement, et n'en produisait que plus d'effet. Quelquefois emporté par son sujet et son débit, il avait une pantomime qui tenait à la fois de John Bunyan et de Balfour de Burleigh, prenant sous son bras sa grande Bible in-quarto, et sortant de sa chaire et y remontant, puis plongeant tout à coup sur ses ouailles un regard scrutateur.

Digitized by Google

C'est ainsi que, rappelant ses premiers auditeurs et le berceau de sa petite église, il peignit l'étonnement qu'avait excité sa présomption de former une congrégation à part. A cet endroit de son discours il mit, comme je viens de le dire, sa Bible sous son bras et poursuivit en ces termes :

« Qui sont ces gens-là ? demandait-on ; que font-ils? quelle espèce d'hommes? d'où viennent-ils ? où vont-ils ? —Vous demandez d'où ils viennent ? voici la réponse : (se penchant en dehors de la chaire et baissant le bras droit :) Ils viennent de là-bas. (Cela dit, il reculait et regardait les matelots le plus près de lui.) De là-bas, mes frères : du fond de la cale du péché, d'un navire poursuivi par le souffle orageux du diable ; oui, voilà d'où vous venez. (Ici quelques pas dans la chaire.) Et où allez-vous? (il s'arrêtait brusquement et reprenait après une pause) : Oui, où allez-vous ? — là-haut! (Reprenant *là-haut* d'une voix douce et montrant le ciel : Là-haut ; (élevant la voix graduellement) voilà où vous allez... avec un bon vent... toutes voiles dehors, droit au ciel, au ciel dans sa gloire, où il n'y a plus de gros temps ni de bourasques, où les méchants cessent de nous troubler, où ceux qui sont fatigués se reposent. (Nouvelle promenade dans la chaire.) Voilà où vous allez, mes amis ; oui, c'est là même : c'est là qu'est l'ancrage, c'est là qu'est le port, le port bienheureux où l'eau est toujours la même, quels que soient les changements de temps et de marées ; où il n'y a plus à craindre d'aller se briser sur les rochers et les bancs de sable, ni d'être entraîné à la mer par la rupture d'un câble : c'est là qu'est la paix, la paix, toujours la paix. (Nouvelle promenade et petits coups donnés sur la Bible.) Quoi ! ces gens-là viennent du désert !... Est-il bien vrai ? Oui, de l'affreux et maudit désert de l'iniquité, dont toute la moisson... est la mort. Mais sur quoi s'appuient-ils? sur quelque chose ou sur rien? Pauvres matelots ! (Trois petits coups sur la Bible.) Oh ! oui ! ils s'appuient sur le bras de leur Bien-aimé ; (après avoir répété trois fois la phrase et trois nouveaux coups) ils ont trouvé leur pilote, leur bous-

Digitized by Google

sole et leur étoile polaire : oui, la voilà : allons, braves matelots, à la manœuvre; tous, tous, tous! Ils y sont : voyez comme ils exécutent bravement tous les ordres de leur capitaine; comme ils sont calmes et de sang-froid dans le péril : c'est qu'en effet ces pauvres diables viennent du désert; mais ils s'appuyent sur le bras de leur Bien-aimé et ils montent, là-haut, là-haut! » En terminant, ici le prédicateur levait de plus en plus le bras, et le doigt indicateur de sa main gauche pressait triomphalement le livre saint sur son cœur en regardant les assistants avec une expression de béatitude étrange.

J'ai cité ce passage plutôt comme un spécimen de l'originalité du prédicateur que de son vrai mérite, et cependant je dois faire remarquer que cette pantomime et ce débit, d'accord avec le caractère des auditeurs, produisaient réellement une vive impression. Il est possible toutefois que je me sois moi-même laissé prévenir favorablement par l'esprit général de ce sermon, qui tendait à convaincre les matelots qu'il n'y avait aucune incompatibilité entre l'exercice de leur métier et celui de la religion, entre la dévotion bien entendue et une honnête gaieté. L'orateur leur recommandait enfin, non-seulement de se conduire de manière à gagner le ciel, mais encore de ne pas imiter ceux qui prétendent faire un monopole de la Providence et de ses grâces. Ces deux points du discours furent très-bien expliqués : je n'ai jamais entendu mieux, et même c'était peut-être la première fois que je rencontrais un prédicateur qui voulût bien envisager ainsi la grande affaire du salut (1).

(*Boz-American notes.*)

(1) Note du directeur. Nous publierons la suite de cet extrait.

Digitized by Google

Miscellanées.

JOURNAL D'UN MÉDECIN.

NOUVELLE SÉRIE.

§ II.

LE COFFRE-FORT DU BANDIT.

L'histoire d'Erris (1) m'en rappelle une autre dont le héros était aussi un distillateur en fraude, métier si commun dans l'Irlande et surtout sur les côtes du comté maritime de Sligo, où, sur une étendue de quatre cent trente-quatre mille hectares, on en compte plus de cent soixante-huit mille à l'état de marais et de montagnes incultes, repaires presque inaccessibles de cette population insociable qui, depuis un temps immémorial, se met si volontiers hors la loi.

Assez loin dans les montagnes demeurait une famille qui, sans aucune profession connue, vivait mieux que les laborieux habitants des vallées ou basses terres, condamnés à gagner leur nourriture de chaque jour par les travaux pénibles de la culture agricole. En vérité, quand on considère le tempérament inflammable du paysan irlandais, quand on songe qu'il se voit si souvent dans la vie exposé à toutes les privations, et qu'il ne lui faut qu'une courte interruption de travail ou une disette locale pour être littéralement réduit à la famine, on s'étonne que la vie sauvage et insouciante du bandit et du contreban-

(1) Voir la livraison de novembre.

Digitized by Google

dier ne débauche pas un plus grand nombre de familles. Le chef de celle que je vais faire connaître comme un type des plus irlandais s'appelait Hill Murphy. Ne manquant jamais de provisions, toujours vêtu d'habits assez grossiers, mais jamais en haillons comme le paysan de la plaine, il était d'ailleurs d'un aspect rude et farouche, très-grand de taille, ayant dans l'œil, le geste et la démarche cet air provocateur du bandit qui se sait en guerre avec tout le monde, et qui ne craint ou affecte de ne craindre personne. Quand les enfants du petit hameau, situé au pied de la montagne où il avait fixé sa demeure, entendaient la détonation brusque et soudaine d'un fusil, ou le bruit d'un énorme fragment de roche roulant dans les précipices, ils se rapprochaient l'un de l'autre tout craintifs et disaient à demi-voix : le loup est sorti de sa tannière. Ce *loup*, c'était Hill Murphy. D'ailleurs, personne ne s'avisait de définir la vie habituelle de Hill Murphy ; peu communicatif, même avec les siens, il s'était fait plus d'ennemis par sa sombre réserve, caractère antipathique à l'expansion naturelle de ses compatriotes, que par ses déprédations.

Ils étaient en petit nombre ces habitants de la vallée qui montaient quelquefois à la hauteur de la maison solitaire de Hill Murphy, et ceux-là en faisaient volontiers une description qui ne tentait guère la curiosité des autres. Aucun ne se vantait d'avoir reçu un bon accueil dans cette maison. Les enfants de Hill Murphy n'étaient guère plus aimables que leur père : il avait deux fils et une fille. Les fils étaient robustes, la fille se faisait remarquer par une rare beauté, mais sa faible intelligence ne s'élevait pas au-dessus de celle d'une idiote ; elle passait à peu près toute sa journée à peigner ses longs cheveux comme une sirène, et à sourire à son image reflétée dans une cuve remplie d'eau, seul miroir qui fût en usage sous le toit rustique de Hill Murphy.

Quelque violent, quelque rude et brutal que fût le père de cette pauvre créature, il était tout autre avec sa fille. Sa tendresse pour elle s'augmentait de toute la pitié que lui inspirait sa santé chancelante. En la voyant de plus en plus lan-

Digitized by Google

guir, il comprit enfin qu'elle était atteinte de quelque fatale maladie, et, dans son anxiété, il résolut de chercher un remède; il annonça à ses fils qu'il allait, pour un temps, leur laisser la garde de sa demeure, afin de conduire la pauvre malade dans la vallée. En effet, il la plaça sur son cheval, y monta après elle, descendit lentement de sa montagne et se dirigea vers une de ces sources bénites qui ont en Irlande la réputation de guérir les plus incurables infirmités. Hill Murphy et sa fille firent lentement ce pieux voyage, et le vieux bandit était si bien connu de quelques-uns des pèlerins qui fréquentaient les eaux saintes pour la même cause, qu'ils chuchotaient mystérieusement à son approche, en s'étonnant de le voir accomplir lui-même avec tant de zèle les divers actes de dévotion dont l'infortunée malade n'aurait pu s'acquitter dans sa débilité de plus en plus alarmante.

Cependant que faisaient les fils de Murphy? Redoutable à sa propre race, véritable tyran domestique, il ne fut pas plus tôt éloigné, que les jeunes bandits s'exaltèrent en se sentant délivrés de la brutale autorité sous laquelle ils fléchissaient sans rien dire ou en implorant une indulgence qu'ils n'obtenaient pas toujours. Dans l'enthousiasme de sa liberté nouvelle, l'aîné fit en quelque sorte un acte complet d'émancipation en épousant une robuste montagnarde, une virago, qui n'avait guère de la femme que son amour pour le jeune Phade. Elle était d'ailleurs la sœur de cinq à six frères d'une race bien digne de s'allier à celle de Murphy, aussi farouches que les enfants de celui-ci, et dont le métier variait suivant les saisons : tantôt ils volaient des moutons, tantôt ils braconnaient sur la seule chasse de réserve qu'il y eût à vingt milles à la ronde; quelquefois ils aidaient les Murphys à débiter les produits de leur distillerie illicite; mais en tout temps ils les aidaient à fabriquer et à boire ce même whisky; enfin, ils n'hésitaient jamais à s'associer aux contrebandiers de la côte, et affiliés à la société des *rubaniers* (*ribandmen*), ils obéissaient aveuglément à tous les ordres d'émeute ou de pillage transmis par leur *loge*. Le vieux Hill Murphy avait coutume de traiter cette famille aussi du-

Digitized by Google

rement et aussi capricieusement que la sienne, tout en s'imaginant qu'il leur montrait toute la bienveillance possible. Comme les tyrans en général, il ne se doutait pas que son pouvoir absolu était bien près de lui échapper. Par le fait, s'il était demeuré dans sa maison, il aurait pu prévenir le complot. Il était si vigilant, et la seule créature qui réellement l'aimait, sa fille, quoique maladive et faible d'esprit sur beaucoup de choses, était si éveillée et si clairvoyante sur d'autres, qu'il est douteux que les conspirateurs eussent réussi à renverser ce despotisme intérieur.

La tendresse de Murphy pour sa fille était devenue surtout exclusive depuis qu'il avait perdu sa femme; selon les uns, il adorait en elle le souvenir d'une compagne dévouée pendant vingt ans à sa vie sauvage; selon d'autres, c'était une expiation et un remords qui le rendaient si bon père envers une créature dont la faiblesse ne provenait que des mauvais traitements qu'avait subis cette même compagne pendant qu'elle portait dans son sein ce dernier enfant. La femme de Murphy, ajoutait-on, n'était même pas morte sous le toit conjugal; elle avait été forcée de fuir et d'aller expirer dans l'hospice de la ville. Mais comment croire que cette mère eût jamais pu se résoudre à abandonner ses jeunes enfants auxquels elle était dévouée comme la louve à ses louveteaux? Et d'un autre côté, comment le remords chez Murphy se serait-il arrêté à cette réparation? Il y avait là quelque mystère peut-être, mais qui n'a pu être dévoilé que par des conjectures; tout ce qu'il y avait de certain, c'est que depuis la disparition de sa femme, Hill Murphy était devenu à la fois plus attaché à sa fille et plus féroce envers le reste des hommes; cette affection était le seul sentiment humain qui survivait dans ce sombre caractère.

« Avez-vous jamais vu rien de plus extraordinaire que la dévotion qui a pris tout à coup ce Hill Murphy? dit tout bas une pèlerine à une autre, en interrompant son chapelet.

— Gloire aux saints! répondit l'autre. C'est merveilleux, en effet, de le voir couvrir de signes de croix et asperger

Digitized by Google

d'eau bénite cette pauvre fille à moitié morte. C'est consolant, en vérité, que de si grands pécheurs puissent un jour se convertir.

— Bénie soit sainte Brigitte, dit la première pèlerine; on n'est pas converti parce qu'on se frappe ainsi la poitrine à tour de bras; il faudra bien des prières à un pareil bandit pour qu'elles lui comptent; il faudra qu'il crie bien haut miséricorde pour étouffer tous les cris qui demandent justice contre lui dans le ciel. » Peut-être cette charitable pèlerine en eût-elle dit davantage si de génuflexions en génuflexions, le grand pécheur dont le salut lui paraissait douteux ne s'était trouvé tout à coup assez près d'elle pour pouvoir l'entendre, et elle se tut; mais, malgré la défiance de la dévote, je crois que Murphy était de bonne foi, et qu'il n'eût mis à sa conversion qu'une condition... la guérison de sa fille. Malheureusement ses prières et sa componction ne purent lui rendre la santé.

Alors, pour l'amour d'elle, le bandit se hasarda à faire ce qu'il n'avait pas fait depuis plus de vingt ans; il entra en plein jour dans la ville pour y consulter les médecins. C'est ainsi que j'ai pu le connaître. Après avoir examiné la malade et interrogé le père, je lui déclarai, ce que probablement mes confrères lui avaient déjà déclaré eux-mêmes, que je ne pouvais rien. A ces mots, après m'avoir regardé avec une singulière expression, il tomba à mes pieds et embrassa mes genoux. « Docteur, me dit-il, sauvez ma fille; » et il se mit à pleurer. La pauvre fille, aussi surprise que moi de le voir ainsi prosterné, sans comprendre la cause de cette supplication, passa ses bras tremblants autour du cou de son père en lui demandant ce qu'il avait, en le suppliant à son tour de sécher ses larmes.

Je les relevai tous les deux, me sentant près de pleurer moi-même, mais forcé de répéter : « Hélas! je ne puis rien; » vérité humiliante pour la science et que le médecin n'avoue guère que lorsqu'il en est bien convaincu. « Quoi! s'écria Murphy, faut-il donc que je la perde, elle la fleur de ma vie, le seul être que j'aime! Docteur, savez-vous bien que je donnerais

Digitized by Google

tout ce que je possède pour la sauver! Je ne viens pas comme un mendiant vous prier de la guérir pour rien! Je puis payer... payer comme les riches! Mais vous ne me croyez pas! » Et prenant sa fille, il sortit brusquement avec elle sans ajouter un mot de plus. A la fin de la journée, il revint, et cette fois il était seul. « Docteur, me dit-il, je sais tout ce qu'on peut nourrir de haine contre moi, et je conviens que vous n'êtes pas tenu de vous fier à mes promesses; aussi je viens cette fois avec des arrhes; si vous voulez entreprendre la guérison de ma fille, voici de l'or... (Il retirait de sa poche une main pleine de guinées.) C'est tout ce qui me reste, et je vous le laisserai; puis, quand vous aurez rendu la santé à ma pauvre Nancy, je ne suis pas embarrassé de vous en apporter encore. Vous le voyez, je puis payer les remèdes et le docteur; je puis payer d'avance; prenez, prenez tout, et dites-moi que vous consentez à guérir Nancy.

— Mon brave homme, lui répondis-je, je suis ici le médecin des pauvres, et en guérissant votre fille je n'accomplirais qu'un devoir; mais tout votre or ne saurait me donner une science qui n'appartient qu'à Dieu; Dieu seul s'est réservé la vertu de faire des miracles, et il m'est pénible de vous répéter qu'un miracle seul pourrait vous conserver la pauvre enfant que vous m'avez fait voir ce matin.

— Vous refusez! s'écria ce malheureux avec un accent d'ironie amère, qui me rappela le rire de la démence. Ah! vous aussi, vous savez qui je suis! Ni par les prières, ni par l'or, je n'ai donc rien à obtenir dans cette ville! Si j'avais un procès à plaider, je n'aurais aucune justice à attendre de vos avocats et de vos juges; la loi me regarde comme son ennemi... Mais la médecine... je pensais qu'elle ne se vengeait contre personne, non pas même contre moi!... »

J'eus beau chercher à lui faire comprendre qu'il se méprenait singulièrement sur le sens de mon refus, et qu'en effet le médecin ne connaissait de son malade que sa maladie : « Ah! reprit-il avec le même rire farouche, ne pas pouvoir guérir

Digitized by Google

ma fille! Docteur, si je vous tenais sur ma montagne, *je vous forcerais bien de me la guérir.* »

Il sortit brusquement, proférant encore dans l'escalier des paroles violentes qui ne pouvaient m'offenser, expressions du désespoir encore plus que de la colère.

Hill Murphy et sa fille quittèrent la ville, sans que personne songeât à inquiéter la retraite du bandit; il n'y eut que pitié pour son affection personnelle, quoiqu'il fût depuis longtemps dénoncé et que les agents de la justice eussent pu arrêter facilement cet homme qu'aucun d'eux n'avait jamais osé aller saisir dans sa maison.

Lorsque Hill Murphy était descendu de sa montagne, quelques semaines auparavant, Nancy était déjà bien faible; à peine si la pauvre phthisique pouvait se soutenir sur le cheval de son père; mais, au retour, Murphy fut obligé de la porter en quelque sorte dans ses bras.

Ils arrivèrent ainsi au sentier qui conduisait à leur demeure, sentier étroit, le seul praticable pour un cavalier: « Mon père, dit tout à coup Nancy, qui avait un moment relevé sa tête inclinée sur l'épaule du bandit, on a bloqué là-haut le passage avec des rochers. » Hill Murphy leva à son tour les yeux, et sa propre vue étant obscurcie par l'âge, il crut que sa fille avait la vue troublée; mais elle avait raison, et il finit par le reconnaître. On avait laborieusement, en effet, accumulé des pierres de manière à former une muraille qu'il était impossible de gravir sans l'escalader. Il fut un temps où Hill Murphy aurait de son bras vigoureux fait rouler tous les matériaux de cette barrière dans les précipices; mais il avait bien vieilli depuis ces dernières semaines: le chagrin avait miné ses forces: il transporta de nouveau Nancy au bas de la montagne, la déposa sur un tas de feuilles, la couvrit de son manteau, attacha son cheval à un tronc d'arbre, et se décidant à un détour pour gagner sa demeure, alla chercher un autre sentier accessible seulement aux piétons, avec la pensée de revenir au plus vite avec ses fils pour

Digitized by Google

chercher sa fille mourante. Il rencontra justement à trois cents pas plus loin deux des frères de sa nouvelle bru et avec eux Phade son fils aîné, qui lui crièrent d'arrêter.

Le vieux Murphy, sans faire attention d'abord à la farouche réserve de Phade et de ses voisins, leur répondait avec plus de douceur qu'il n'en avait habituellement dans ses manières, lorsqu'il s'aperçut qu'au lieu de lui tendre une main amie, ces trois jeunes gens se plaçaient devant lui comme pour lui barrer la route.

« Eh bien, leur dit-il, qu'est-il donc arrivé là-haut? que signifie cette muraille : laissez-moi vite aller débarrasser notre sentier avec une pioche, ou plutôt venez m'aider à ramener ma pauvre Nancy, que je viens de laisser au pied de ce rocher.

— Nous ne ferons ni l'un ni l'autre, répondit rudement Phade Murphy à son père. Chacun son tour : c'est moi qui suis le maître du *château* maintenant, et vous n'y rentrerez pas comme vous voudrez. »

Le vieillard tressaillit et regarda fixement son fils aîné, comme s'il se refusait à comprendre le sens de cet étrange accueil. Au même moment, le second fils de Murphy survenait, et ce fut lui qui continua en ces termes cette déclaration de guerre :

« Ce n'est que trop vrai : voici plus de vingt ans que nous sommes vos esclaves, trop heureux de recevoir de vous un morceau de pain par grâce, et pas un liard de salaire pour toutes nos peines. A vous tous les profits. Eh bien, nous ne demandons pas compte pour le passé; mais nous devons vous remplacer ici : allez donc travailler dans la plaine ou cherchez une autre montagne; et cela aujourd'hui même, car vous ne rentrerez plus dans *notre* maison.

—A moins, reprit l'aîné avec une nouvelle bravade, excité qu'il était par le renfort que lui amenait son frère, à moins que vous ne vouliez aller trouver Son Honneur, le juge de paix, et pour la première fois de votre vie, mettre la loi de votre côté. Vous avez vécu contre la loi, mais personne ne vous empê-

Digitized by Google

chera de mourir pour la loi, si vous le voulez. Nous sommes préparés à tout : courez chercher les habits rouges ou les huissiers, comme il vous sera agréable. »

C'en était trop pour le vieux Murphy : étourdi de ce coup, il fut forcé de s'appuyer sur un angle de rocher, respirant à peine et gardant un sombre silence. En ce moment le ciel se couvrit, le roulement encore lointain de la foudre annonçait un orage : il songea que sa pauvre fille allait se trouver sans abri... Tout à coup il tomba à genoux, et le vieillard, comme répondant à cette voix tonnante de la nature, qui semblait sympathiser avec la colère provoquée dans son cœur de père, prononça une horrible malédiction sur ses propres enfants... sur ses fils rebelles, auxquels il avait lui-même appris à braver les lois divines et humaines. Cette malédiction le soulagea et il rebroussa chemin. Sa retraite fut célébrée par ses fils et les frères de sa bru comme une victoire : ils brandirent leurs poignards en signe de triomphe ; mais l'un de ces derniers ayant lancé une grosse pierre après le vieillard, le plus jeune des fils Murphy le frappa sur la tête : « Voilà pour ta lâcheté, lui dit-il ; s'il n'était devenu vieux, il n'est aucun de nous, vois-tu, et escorté de dix autres, qui eût osé faire ce que nous avons fait aujourd'hui. »

La pierre alla rouler sur les traces de Hill Murphy sans l'atteindre et sans qu'il daignât tourner la tête ou y faire plus d'attention que si c'eût été un petit caillou qui venait s'arrêter à ses pieds.

Le vieux bandit retrouva sa fille et sa monture où il les avait laissés ; en ce moment la pluie commençait à tomber par torrents ; il se remit en selle, emportant de nouveau dans ses bras la pauvre malade, qui avait souri en le revoyant. Les voilà au milieu de la plaine ; ce fut là que, ralentissant le galop du cheval, Hill Murphy se demanda enfin où il pourrait trouver l'hospitalité : question bientôt résolue en Irlande par la vue du premier toit ; mais pour toutes les chaumières dont il apercevait la fumée, Hill Murphy n'ignorait pas qu'il avait été un fléau redouté !... Cependant il poursuivit sa route, et

Digitized by Google

reprenant courage, il finit par frapper à la porte d'une ferme.

La porte s'ouvrit : « Un asile pour l'amour de Dieu! s'écria le malheureux père, s'avançant à cheval au milieu de la cour, et toujours sa fille dans ses bras : un asile pour l'amour de Dieu! » Le fermier le connaissait bien; il avait trop de moutons paissant sur les montagnes pendant l'été, il vivait depuis trop longtemps sur l'extrême limite des basses terres, pour ne pas connaître Hill Murphy.

« Oui, répondit-il : abritez-vous et soyez le bienvenu.. quoique j'ose le dire, c'est ici une maison qui ne fut pas bâtie pour vous; mais... Ah! Dieu me bénisse... qu'est-ce donc?.. la pauvre fille est-elle morte? »

En un moment trois ou quatre robustes paysans avaient enlevé Nancy des bras de son père : ce fut à qui sècherait ses longs cheveux humides et ses vêtements que le manteau n'avait pu entièrement préserver de l'orage. On la coucha dans le seul lit qui méritât ce nom sous le toit de la ferme.

A ces soins empressés, Nancy sourirait de son sourire distrait. Si un roi et une reine étaient entrés dans cette maison, poursuivis de même par l'orage, ils n'auraient pas été reçus plus généreusement. Quand le fermier vit la tendre sollicitude du père pour sa fille, il fut le premier à lui dire :

« Que le bon Dieu ait pitié de vous dans votre douleur, pauvre homme! vous êtes bien à plaindre; qu'il ait pitié de vous! »

Rien ne pouvait arracher Hill Murphy du chevet de Nancy. Refusant de prendre aucun repos, il demeurait là, pressant sa main dans la sienne ou l'approchant de ses lèvres, et séparant avec précaution ses cheveux quand ils lui semblaient trop ramassés sur son front brûlant. Il voyait bien qu'il n'avait plus longtemps à passer auprès d'elle, et il était avare de ces dernières heures accordées à son seul attachement sur cette terre. Bientôt, comme cela arrive quelquefois dans l'agonie, l'excitation de la fièvre alluma le flambeau de la raison dans cette âme douée d'une intelligence si faible, et

Digitized by Google

l'idiote expirante fit entendre des paroles qui exprimaient à la fois la révélation d'une vie meilleure et le désir de consoler l'homme menacé de tout perdre en la perdant « Mon père, disait-elle, je ne tarderai pas à être dans le ciel; j'y reverrai ma mère, ma mère qui m'aimait tant, et que je réjouirai en lui apprenant tout ce que vous avez fait pour moi!... Pourquoi détourner la tête, père chéri? écoutez encore... ne retournez plus à la montagne, car lorsque nous y étions et que mes frères ne croyaient pas que je pusse les comprendre... oh! ils parlaient quelquefois de vous en des termes que je ne pourrais répéter jamais. Ecoutez encore, père chéri; je voudrais que vous devinssiez un vrai chrétien... je crois que vous en seriez plus heureux, mon père. » Ce jour-là, Nancy parla ainsi plusieurs fois à son père, jusqu'à ce que, épuisée, elle tomba dans un sommeil profond sur l'épaule même de Hill Murphy, et le vieillard, fatigué lui-même de ses émotions, s'endormit aussi.

Le lendemain, la fermière, préoccupée en pieuse Irlandaise des choses de l'autre monde, et voyant que la jeune malade se mourait, envoya chercher le curé de la paroisse, et le bon prêtre accourut.

« Il m'en coûte, lui dit la fermière, de pénétrer dans la petite chambre pour les préparer à cette visite, monsieur le révérend; mais il est grand temps que vous les voyiez : j'espère aussi que le père lui-même, brisé comme il est par le chagrin, se mettra à vos genoux.

—Ce serait donc le premier de sa famille qui l'aurait fait! » répondit le prêtre.

Ces mots firent frémir la fermière. « Attendez encore un peu, mon révérend, dit-elle après avoir écouté à la porte : je crois qu'ils dorment tous les deux. » Le curé attendit; mais un quart d'heure après il se hasarda à entrer. Hill Murphy sommeillait encore, d'un sommeil troublé, la tête penchée sur l'oreiller, avec un visage dont l'expression ardente contrastait singulièrement avec celui de la pauvre Nancy. Les traits amincis, mais fins, de celle-ci avaient la blancheur et les

Digitized by Google

lignes pures d'une statue de marbre. Une de ses mains s'étendait sur son sein, l'autre était serrée dans les mains de son père; elle avait les yeux ouverts... La fermière lui parla... pas de réponse... Elle ne pouvait plus en faire... elle était morte!

Le père se réveilla donc seul : impossible de peindre son horrible réveil, que me raconta le prêtre. Les gens de la ferme vinrent à lui, inspirés par la plus sincère compassion: le prêtre lui offrit aussi ses exhortations sérieuses, mais dictées autant par la sympathie que par la religion... Le vieillard repoussa toutes ses bonnes paroles : il répondit en homme dont le désespoir n'était qu'une révolte contre la Providence : il proféra même des malédictions qui firent fuir le curé.

Cependant le saint homme revint le lendemain pour les funérailles, et Hill Murphy assista à cette cérémonie avec un certain calme. Il fit mieux, il recommença seul pour l'âme de sa fille les dévotions et les pèlerinages qu'il avait en vain faits naguère avec elle pour la santé de son corps : il n'y a pas dans le voisinage de Sligo une châsse, une grotte, ou une ruine sanctifiée par la tradition pieuse, qu'il ne visitât, priant et distribuant même des aumônes, en ayant bien soin de dire à tous ceux qui les recevaient de sa main, qu'il les faisait au nom de sa fille. Il disparut enfin du pays, au grand étonnement de ceux qui s'attendaient à le voir faire au moins quelque tentative pour recouvrer sa maison de la montagne.

Trois ans se passèrent. Les enfants de Hill Murphy ne prospérèrent pas comme avait fait leur père. Il faut dire qu'ils n'héritèrent pas seulement de la haine attachée à leur nom, mais qu'il s'y joignit encore une sorte de mépris pour ces mauvais fils, qui avaient expulsé un vieillard. Ce mépris était éprouvé même par les plus hardis fraudeurs avec lesquels ils étaient en *relation d'affaires*. A la moindre querelle, on leur jetait à la face le reproche de leur ingratitude, de leur inhumanité. Ils finirent par être sinon honteux de leur conduite, du moins touchés de ce repentir égoïste que ressen-

Digitized by Google

tent tous ceux qui ont la conscience de s'être fait tort à eux-mêmes. Cependant la population croissait rapidement autour d'eux, et par le progrès de la civilisation, les profits de leur industrie illicite diminuaient visiblement. Ils se disaient parfois avec amertume que la fabrique légale des distillateurs patentés leur faisait une concurrence redoutable.

Ce fut sur ces entrefaites que le vieux Hill Murphy reparut dans le canton : il était si courbé et si cassé, que beaucoup de personnes avaient peine à le reconnaître. Son retour eut aussi quelque chose d'étrange qui appela l'attention sur lui : il conduisait un chariot attelé d'un cheval, contenant un coffre, et il arriva dans cet équipage à la porte du fermier chez qui était morte sa fille, en déclarant son intention de passer là le reste de ses jours et *d'y dépenser son argent*, si on voulait bien le lui permettre. Quelques cadeaux qu'il fit aux gens de la ferme, quelques médailles d'or qu'il montra dans l'occasion et d'autres circonstances, peut-être combinées par lui à dessein, firent bientôt admettre partout comme un fait, que l'ancien bandit avait trouvé dans ses pèlerinages un trésor qui le rendait plus riche qu'il n'avait jamais été auparavant. Certainement qu'il n'était pas fâché que ce bruit courût et qu'on y eût foi, sachant fort bien qu'il avait beaucoup à faire pour conquérir le respect et la considération, après le métier qu'il avait exercé. Il souriait quand on faisait allusion à ce coffre, qu'il avait fallu la force de deux hommes pour décharger de son chariot; il dormait dessus sans vouloir d'autre lit, et disait que dans son malheur il avait encore à remercier Dieu de n'avoir pas abandonné tout à fait sa vieillesse à la misère. Enfin il passait au moins une heure matin et soir en prières.

C'était donc un homme bien changé que Hill Murphy, depuis son retour dans la plaine. Ce singulier retour, cette conduite plus singulière encore, les récits exagérés de son immense richesse, firent aussi du bruit dans la montagne, et ses fils indociles en ouïrent bientôt parler. L'impression en fut telle qu'ils crurent de leur intérêt d'affecter, eux aussi, quelques dehors de conversion ou de regret Le plus jeune frère

Digitized by Google

s'était embarqué ; la possession de sa maison restait donc à Phade Murphy, l'aîné, qui s'était associé aux frères de sa femme. La famille entière s'assembla, et ayant délibéré, détermina que Phade irait voir son père pour demander son pardon. « Et, ajouta sa femme avec l'instinct de son sexe, emmenez notre enfant avec vous, Phade ; il contribuera à adoucir le vieux loup. » En conséquence, Phade, avec son petit garçon aux cheveux frisés, prit le chemin de la plaine, tout en disant à sa femme qu'il n'augurait rien de bon de cette visite, parce qu'il se souvenait que le vieillard ne revenait jamais sur une idée bonne ou mauvaise. Néanmoins cet acte de déférence ne trouva pas Hill Murphy insensible : après avoir feint une sorte de rancune plus boudeuse que profonde, il se laissa surprendre à un accès de sensibilité, parla de sa maison, demanda si tout était à sa place, et parut si facile à persuader, que Phade se hasarda à lui offrir d'y retourner pour y recevoir les soins dont avait besoin sa vieillesse.

Hill Murphy accepta, et il se laissa ramener avec son coffre dans sa montagne chérie.

« Je n'aime guère l'air de tout ceci, dit la fermière quand son hôte fut parti. Voilà qui est bien prompt et bien soudain. Est-il possible que le soleil luise si tôt dans un ciel si sombre ? Comment ce vieillard se rend-il d'un pied si léger auprès de ceux qu'il abhorre comme le poison ? N'avez-vous pas entendu ce ricanement concentré qui a trahi le vieux loup lorsque son fils s'est plaint de la pesanteur du coffre en aidant à le charger ? N'a-t-il pas répété avec trop d'affectation : « Je suis bien cassé, Phade ! Je n'ai plus longtemps à vivre, Phade ! » Les pécheurs endurcis ne s'attendrissent pas si aisément ; et quand un même sang coule dans les veines de ceux qui sont ennemis, plus grande, au contraire, est la haine qui les divise. »

Hill Murphy fut donc réintégré dans ses domaines ; et la fermière, sous prétexte de faire en personne sa petite provision de whiskey, eut la curiosité d'aller voir comment on traitait le vieillard dans sa famille ; mais elle ne fut guère tentée de renouveler sa visite, car la famille l'attribua à un senti-

Digitized by Google

ment intéressé. Tout en montrant pour son beau-père de tendres attentions, la bru affecta aussi de faire allusion à ces personnes qui sans être *du sang et de la chair* d'un homme viennent lui rappeler d'anciens services et essayer de l'enlever à ceux qui doivent naturellement être dévoués à sa vieillesse.

La fermière fit la sourde oreille; mais Hill Murphy lui parut s'amuser beaucoup de l'observation jalouse de sa bru, et il fit entendre son ricanement malicieux.

La fabrication des spiritueux n'était plus d'un aussi bon rapport, mais elle continuait, et suffisait du moins à l'entretien des deux familles associées par le mariage de Phade Murphy, lorsqu'une dénonciation parvint à la police de Sligo, avec des indications si claires, si précises, qu'un régiment se trouvant de passage dans la ville, la police en profita pour faire faire ce qu'on n'avait jamais tenté jusque-là. La montagne fut cernée, la troupe suivit un sentier qui la conduisit directement jusqu'à l'alambic, et le détruisit, de sorte que les Murphy se trouvèrent privés de ce moyen d'existence. On sut plus tard quel était l'auteur de cette dénonciation.

Par une soirée triste de février, une bourasque mêlée de pluie ébranlait la maison jusque dans ses fondations, et par momens les bouffées du vent repoussaient dans la seule pièce où il y eût un foyer la flamme fumeuse du feu de tourbe autour duquel soupait la famille. Phade et un de ses beaux-frères étaient absents. Ce souper consistait en une jatte de lait de chèvre chaud, une galette réservée spécialement pour le vieux Murphy, et pour les autres en quelques pommes de terre avec du lait caillé. Le jeune enfant de Phade se glissa entre les genoux du grand-père, qui trempait sa galette dans la jatte; et à l'appel silencieux de son regard, il était facile de deviner qu'il s'attendait à être invité. Mais le vieillard continuait à dévorer sans paraître avoir remarqué l'enfant. Après l'avoir ainsi imploré en vain, le petit affamé se retira vers sa mère; et, ayant refusé la pomme de terre que celle-ci lui offrait, il se mit à pleurnicher jusqu'à ce qu'elle l'endormît

Digitized by Google

dans ses bras en lançant à l'égoïste vieillard des regards irrités. L'extrême misère luttait avec les plus odieuses passions dans cette chaumière des montagnes, où seul le vieux Murphy mangeait et ricanait, sans faire en apparence aucune attention à ce qui se passait autour de lui.

Enfin Phade, absent depuis le matin, rentra; et l'atmosphère de sa demeure sembla prendre une teinte plus sombre encore, tant il y avait ce soir-là de férocité dans cette physionomie déjà si sinistre. Sa femme elle-même tressaillit en le remarquant.

« J'irai maintenant me coucher, dit le vieux Murphy; j'irai me coucher, c'est-à-dire quand j'aurai mon *bonnet de nuit*... Ah ! » et se levant, il alla dans une encoignure, ouvrit une armoire, y prit une bouteille noire, avala une copieuse dose de whisky, se lécha les lèvres et promena ses yeux fauves sur toute la famille. L'armoire contenait la liqueur jusqu'ici réservée exclusivement à la gourmandise du vieillard; mais Phade, saisissant tout à coup la bouteille que son père avait replacée sur l'étagère, la porta à sa bouche et en vida tout le contenu, puis la brisant par terre : « Voilà, dit-il, la première goutte de quoi que ce soit qui ait désaltéré ma soif ou trompé ma faim depuis ce matin, et probablement ce sera la dernière pendant quelques jours encore... Tout est perdu pour nous : nouveaux renforts de douaniers, nouveaux renforts de rats de cave; un nouveau bataillon pour leur prêter main forte... et nos débiteurs, qui profitent de tout cela pour faire la sourde oreille quand je vais leur demander au moins un à-compte. J'ai même trouvé plusieurs portes fermées, qu'on n'a jamais voulu m'ouvrir : je reviens tout seul comme je suis parti; que dis-je? avec la nouvelle qu'il faut que nous délogions tous d'ici un de ces matins, ou je ne sais ce qui peut arriver... Après avoir détruit notre distillerie, n'a-t-on pas rédigé contre moi un mandat d'emprisonnement, sous prétexte qu'on a trouvé près d'ici quelques peaux d'agneau?

— Ne pouvez-vous donc garder les défilés et bloquer la route de la montagne, comme vous fîtes pour m'empêcher de

Digitized by Google

revenir? grommela le vieillard; et puis avec son ricanement, il ajouta : Ne le pouvez-vous donc plus?

—Eh bien! reprit sa bru, si nous le fîmes, nous en avons depuis témoigné notre regret: n'avez-vous pas maintenant la place la plus chaude au coin du feu? L'unique galette qu'il y eût dans la maison, n'en ai-je pas privé pour vous mon enfant qui pleurait la faim? Ce n'est pas le moment de nous reprocher le passé, il me semble.

—Je ne resterai pas avec vous, dit Hill Murphy en prenant un air renfrogné; j'irai retrouver ceux qui seront heureux de me recevoir et de me garder; je n'ai pas besoin de demeurer là où je ne suis pas le bienvenu : demain, je m'en irai avec mon coffre.

—Vous ne voudriez pas, j'en suis sûr, nous abandonner dans notre embarras, dit Phade avec humeur; vous ne le voudriez pas quand vous pouvez, mon père, nous aider.

—Et qui m'aida, moi, quand j'avais besoin d'aide? reprit le vieillard; est-ce vous? Travaillez et prenez patience..... C'est ce que je fis. Attendez et prenez patience.

—Attendrez-vous donc que la loi nous ait chassés d'ici pour nous recevoir à votre tour? attendrez-vous que nous soyons morts de faim pour nous donner à manger? poursuivit le fils en fronçant le sourcil.

— Non, certes, je n'attendrai pas; je veux justement m'en aller auparavant... Ah! ah! j'espère être bien loin déjà quand on viendra pour nous faire déguerpir! » Il y avait dans cette réponse une ironie si cruelle, que Phade l'interrompit par un affreux jurement; mais Hill Murphy continua, comme s'il avait amassé pour ce moment-là toute sa rancune : « Non, je je n'attendrai pas, moi! je veux partir demain, demain avant le jour! On sera enchanté de me revoir chez le fermier de la plaine; on m'y donnera du pain frais et du lait sucré : j'ai été bien sot de quitter ces braves gens; mais j'y retourne.

—Vous avez mangé et bu tout ce que nous avions de meilleur ici depuis votre retour, s'écria la bru; vous n'avez ja-

Digitized by Google

mais manqué de rien, quand cet enfant n'avait pas un morceau sous la dent, et...

— Chut! chut! interrompit Phade.

—Vous m'avez fait *chut!* trop souvent, répéta fièrement la femme; je ne vous écouterai plus. S'il a de l'argent, qu'il nous en donne, ou...

—Ou vous me couperez le cou, je suppose! Ah! ah!

—On a dit bien des vérités en riant, s'écria à son tour le fils, en voyant qu'il n'y avait plus à dissimuler : vous êtes à la fois un égoïste et un avare; il est temps de payer votre écot. Je suis résolu à connaître le contenu du coffre... je veux.....

Le vieillard se précipita sur son trésor, préparé à le défendre.

— Maintenant ou jamais, Phade! cria la virago.

—Je n'ai pas longtemps à vivre, et vous serez punis si vous l'ouvrez maintenant, dit Hill Murphy.

— Est-il une punition au-dessus du malheur d'avoir un tel père? reprit amèrement Phade; et excité par le regard de sa femme, il voulut écarter le vieillard de ce coffre sur lequel celui-ci se cramponnait. Mais il lui fallut l'aide de son beau-frère pour y parvenir, et le vieillard alors, en tombant par terre, saisit le cadenas.

Le beau-frère de Phade prit une pioche, et pour faire lâcher Hill Murphy, il lui en asséna un coup qui le fit rouler ensanglanté.

« Il n'est qu'étourdi, s'écria la femme; ouvrez! ouvrez! » Phade et son beau-frère se mirent en mesure de forcer le coffre. Ce qui venait de se passer était-il combiné d'avance? Peut-être que non. Il avait souvent été question d'en venir à cette violence; mais on espérait toujours obtenir de la bonne volonté du vieillard une part de son trésor : il avait lui-même, ce soir-là, précipité l'inévitable catastrophe par son ironie et sa menace de partir. Bientôt le couvercle du coffre cède : la femme de Phade approche sa maigre chandelle jaunâtre pour éclairer son mari..... Le voilà, enfin! On découvre d'abord

Digitized by Google

quelques guenilles, et par-dessous, ô désolation!.. ce n'est qu'un morceau de pierre.

D'horribles imprécations éclatèrent. « Le vieux traître nous avait donc trompés! Tout à coup, au milieu des cris de ces chacals, retentit comme le rire d'une hyène : c'était le vieillard qui se relevait à demi sur son bras, et qui montrait de l'autre le coffre avec sa moquerie habituelle. Il y avait dans son attitude et son expression quelque chose qui glaça les meurtriers : ils se sentirent fascinés par ce regard. *Imbéciles! imbéciles!* voulut dire Hill Murphy; mais ce mot s'arrêta la seconde fois à demi articulé dans sa gorge; et quand il eut cherché à reprendre haleine, sentant que c'était le râle de la mort qui lui coupait la parole, il réunit toute sa force pour prononcer le mot *malédiction!* puis s'affaissa sur lui-même, et cessa de vivre.

Le lendemain, Phade et son beau-frère l'enterrèrent dans un trou qu'ils recouvrirent de pierres. Quelques jours après, on vint arrêter toute la famille de Hill Murphy; et de perquisitions en perquisitions, on découvrit le cadavre. L'autopsie n'aurait pas prouvé que la blessure qu'il avait reçue pût donner la mort; mais le beau-frère de Phade, afin d'échapper à la condamnation, se fit témoin à charge (1), et Phade avoua toutes les circonstances de son parricide.

(*Diary of a Physician.*)

(1) *King's evidence.*

Digitized by Google

Littérature Dramatique.

M. CLARKE,

OU

LE FILS DE CROMWELL.

Par Mr. T. J. Serle.

Note du directeur. — Quel que soit le mérite de la pièce de théâtre dont nous publions la traduction (et nous y avons remarqué au moins deux belles scènes), nous nous serions contenté de la mention sommaire qui en fut faite il y a deux ans dans la *Revue Britannique*, si la représentation toute récente de la nouvelle comédie de M. Eugène Scribe ne nous avait fait penser qu'il pourrait y avoir quelque intérêt littéraire à comparer deux ouvrages composés, l'un en France, l'autre en Angleterre, sur la même idée philosophique et sur le même personnage, sans que l'auteur français connût le travail de l'auteur anglais. Ce n'est pas ici que nous voulons juger la pièce française ; mais qu'il nous soit permis de dire que nos confrères de la presse ont été bien sévères, non pas envers l'esprit de M. E. Scribe (personne n'ose contester l'esprit du plus habile de nos auteurs dramatiques), mais envers ce qu'on a gravement appelé, si nous citons bien des termes pareils, *sa moralité politique et sa probité intellectuelle.* Il nous semblait que de tout temps ce fut le privilége du poëte de pouvoir se placer au-dessus de toutes les opinions et de rester indépendant de tous les partis, d'être, en un mot, sans passion personnelle, comme l'étaient Shakspeare en Angleterre, Molière en France. Mais M. E. Scribe, comme M. Serle, n'a-t-il pas adopté un héros, ne l'a-t-il pas adopté avec

Digitized by Google

une sorte de partialité même? N'est-ce pas un acte de haute *moralité*, un acte de *probité*, que de réhabiliter un des rares honnêtes gens qui, restés honnêtes dans l'exercice du pouvoir, ont pu le répudier avec le mépris d'une conscience pure? Le garder et l'exploiter au profit d'une faction ou d'une aggrégation d'égoïsmes, eût donc été plus héroïque? Mais non, critiques et artistes de ce temps-ci, nous préférons penser plus noblement; nous sommes pour le prince de Conti, traitant lestement Richard Cromwell d'*imbécile* et de *poltron*. Les princes ont donc bien raison de jouer avec la vie des peuples, de nous enrôler dans leurs *ligues* ou leurs *frondes*, pour s'arranger ensuite à nos dépens :

.....Vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant beaucoup d'honneur.

Malheureusement, sous le point de vue littéraire, les honnêtes gens sont des héros peu dramatiques, et c'est ce dont est convenu l'auteur anglais de *M. Clarke*, dans une préface que nous n'avons pas fait traduire, et par laquelle il remerciait modestement Macready d'avoir parfaitement compris le rôle de Richard. Mais il avait voulu surtout, dit-il, mettre en relief le beau caractère d'un philosophe, « *passif* quant à la fortune et à ses revers, mais *actif* toutes les fois qu'il a un devoir à remplir. » M. Serle est du reste demeuré aussi fidèle que possible aux traditions et aux événements de l'histoire.

Il est juste de prévenir le lecteur français que la pièce anglaise est écrite en vers, mais dans ce vers sans rime qui se prête comme l'iambe des Latins à toutes les familiarités de la conversation.

M. Serle est encore l'auteur de quelques autres pièces de théâtre et aussi d'un roman historique de *Jeanne d'Arc*, dans lequel il rend toute justice à l'héroïne d'Orléans.

Digitized by Google

M. CLARKE,

OU

LE FILS DE CROMWELL (1),

DRAME EN CINQ ACTES;

REPRÉSENTÉ AU THÉATRE ROYAL D'HAYMARKET, LE SAMEDI 26 SEPTEMBRE 1840.

PERSONNAGES :

LE ROI CHARLES II (P. Webster).
RICHARD CROMWELL (Macready).
L'AMBASSADEUR DE DANEMARK.
L'AMBASSADEUR DE FRANCE.
LE GÉNÉRAL LORD DERROWE.
LORD FALCONBERG.
LORD INGOLDSBY.
LORD THURLOE.
LORD HYDE.
BERRY.
SIR RICHARD WELLS.
SIR JACOB CHUBB.
SMOOTHLY.
PERCEVAL.
CAPITAINE DARNEL.
ROBERT DEAGLE.
OFFICIERS.
DOMESTIQUES.
LADY DOROTHEE CROMWELL.
LADY CHUBB.
PATIENCE.

ACTE PREMIER. — SCÈNE PREMIÈRE.

Salle du trône au palais à Whitehall. — Trône sous un dais. — Grandes portes à deux battants. — Mobilier neuf, décorations somptueuses; divers groupes. — PERCEVAL *parle avec* THURLOE. — SIR J. CHUBB *avec* INGOLDSBY. — SMOOTHLY *avec* DEAGLE. — *Il y a un peu de confusion dans la salle. — Deux ou trois personnes s'écrient :* — Silence ! silence ! — Son Altesse ! — *Moment de silence.*

SMOOTHLY. Non, non ; fausse alerte. — Eh bien, monsieur ?

DEAGLE. Comme je vous disais, je ne suis qu'un simple valet de chambre de Son Altesse.

SMOOTHLY. Bah ! bah ! vous êtes trop modeste. Vous avez toujours accès près du Protecteur lorsque d'autres attendent vainement une audience.

(1) En général, dans le *théâtre anglais*, une *scène* dure tant que le théâtre ne change pas de décoration, n'importe le mouvement des personnages.

Digitized by Google

Lisez donc mon mémoire des funérailles du Protecteur, de celui qui est mort, bien entendu. Ce mémoire n'est pas une bagatelle... les plus dispendieuses funérailles qu'on ait jamais vues en Angleterre... comme elles devaient l'être pour un homme tel que le grand Olivier Cromwell. J'ai fait aussi les choses noblement, vous le voyez, pour Son Altesse actuelle. Enfin j'accompagne mon mémoire d'une adresse de la corporation dont je suis membre, et qui lui offre nos vies et nos fortunes. Mais je toucherais volontiers le montant de ce mémoire, en cas d'événement, car on dit que l'armée...

DEAGLE. Oh! nous trouverons bien le moyen de contenir l'armée.

SMOOTHLY. Je l'espère. Cependant, si quelque chose arrivait?

DEAGLE. Venez-vous tenir des propos séditieux dans le palais du Protecteur?

SMOOTHLY. O ciel! des propos séditieux! moi! avec une adresse comme celle que je joins à mon mémoire!... Mais je l'avais oublié... Personne ne nous regarde... (*Lui offrant une bourse.*) Prenez, prenez vite. (*Les groupes vont et viennent sur le théâtre, allant entourer alternativement Ingolsby et Perceval.*)

DEAGLE. Je prends, mais c'est de peur qu'on ne vous remarque. Par ici, venez; si je puis faire quelque chose, croyez... (*Ils traversent ensemble le théâtre, et lord Thurloe s'avance avec Perceval, auquel Deagle s'adresse.*) Son Altesse a reçu la communication de l'ambassadeur de Danemark, relativement à Charles Stuart; mais attendez que le Protecteur puisse vous parler à vous seul. (*Il va à Ingoldsby.*) — Lord Ingoldsby, vous avez à présenter quelqu'un avec une adresse. Son Altesse ne pourra donner aujourd'hui qu'une courte audience.

INGOLDSBY. A sir Jacob Chubb. — Vous l'entendez, vous seriez confondu avec la foule. Remettez-moi votre adresse, je m'en charge; les moments de Son Altesse sont précieux.

SIR JACOB. Que diront les francs tenanciers du bourg de Quidlinboro si je retourne à eux sans avoir vu Son Altesse?... Lorsque je présentai leurs félicitations au Protecteur défunt, je fus fait chevalier.

INGOLDSBY. Eh bien, le Protecteur actuel n'a plus rien à faire.

SIR JACOB. Pardonnez-moi, il pourrait me faire baronet.

INGOLDSBY. C'est vrai... Vous avez des titres?

SIR JACOB. Mais j'ai la rédaction de cette nouvelle adresse.

INGOLDSBY. Où vous lui offrez, comme à son père, le sacrifice de vos vies et de vos fortunes?

SIR JACOB. Sans doute, c'est le style obligé; mais j'ai ajouté à ces offres des comparaisons si éloquentes! j'avais comparé le père à Moïse, à Job, à Noé; j'ai fait mieux encore pour le fils.

INGOLDSBY. En effet; — malheureusement c'est un peu trop long pour que

Digitized by Google

le Protecteur et moi nous puissions lire tout cela un jour d'audience. Je vous promets de choisir le moment favorable pour faire valoir votre dévouement, votre rhétorique et votre discrétion...

SIR JACOB. Je comprends et je me retire... Dans le fait, je pourrais bien me troubler en présence du fils comme en présence du père. Je remets entre les mains de votre Seigneurie les intérêts du bourg de Quidlinboro... et les miens. (*Il sort après avoir laissé l'adresse à Ingoldsby, et en ce moment, Falconberg, qui est entré, s'approche de celui-ci.*

FALCONBERG. Il faut que je vous parle... J'ai des nouvelles de l'armée.

INGOLDSBY. Je vous écoute.

FALCONBERG. Retirons-nous à l'écart, je vous prie... La chose est sérieuse, très-grave.

INGOLDSBY. Eh bien, sortons! (*Ils sortent. On entend une fanfare de trompettes. Les groupes se dispersent.* Voici le Protecteur! *dit-on, et chacun cherche une place. Les huissiers du palais entrent. On se range des deux côtés de la salle, puis viennent des lords et des gentlemen qui précèdent* RICHARD CROMWELL, *et enfin celui-ci entre accompagné du secrétaire d'état* LORD THURLOE, *et des Ambassadeurs de France et de Danemark.*)

R. CROMWELL, *à l'Ambassadeur de France.* Monseigneur, nous remercions notre frère le roi de France, et recevons de bon cœur l'assurance que vous nous apportez de sa part. Au nom de la nation plutôt qu'au nôtre, nous vous répondons que notre frère Louis trouvera qu'il n'y a de changé dans cet état que le nom de celui qui le gouverne. (*A l'Ambassadeur de Danemark, qui s'avance.*) Nous recevons comme un témoignage d'amitié les offres de service que nous fait le roi de Danemark. Nous répondrons par un message particulier à celui pour lequel il nous a écrit. (*Richard Cromwell se rapproche de l'Ambassadeur français. Bientôt Thurloe et Ingoldsby viennent lui remettre des adresses de diverses corporations et de divers comtés ou bourgs. A Deagle.* Robert, portez ces adresses avec les autres dans mon cabinet; je les lirai avec l'attention qu'elles méritent. Jamais souverain n'eut plus d'offres de service et de dévouement... sur le papier. (*Quelques lords viennent saluer le Protecteur, et se retirent, ainsi que les Ambassadeurs. Deagle annonce que l'audience publique est terminée. On ferme les portes.*) Si quelque membre du conseil désire me parler, qu'il soit admis.

(*Sur ces mots entre lady Dorothée Cromwell.*)

LADY CROMWELL. Ne puis-je d'abord vous entretenir un moment? Je ne vous vois plus le jour qu'en la compagnie de ceux que la politique plutôt que l'affection appelle autour de vous.

R. CROMWELL, *lui baisant la main.* Vous avez raison. Nous avons besoin du repos qu'on trouve auprès de ceux qu'on aime, non-seule-

Digitized by Google

ment pour lutter contre ce qui nous résiste, mais encore pour sourire à qui nous cède. Ah! il en coûte plus de feindre le contentement que d'exprimer la colère... Avouez que vous regrettez notre vie paisible, notre vie des champs.

LADY CROMWELL. Oh! non; — du moins je sais combattre ce regret.

R. CROMWELL. Et cependant nous étions heureux.

LADY CROMWELL. Heureux, sans doute...

R. CROMWELL. Eh bien, n'est-ce donc rien? nous étions très-heureux. Moi avec mon faucon, mes chiens et mon bon cheval, allant respirer l'air pur du matin... et vous...

LADY CROMWELL. Et moi, laissée un peu seule pour avoir soin du ménage pendant que mon mari allait chasser gaiement.

R. CROMWELL. Ah! pas toujours.

LADY CROMWELL. Allons, bien souvent.

R. CROMWELL. N'aviez-vous pas aussi votre coursier et votre faucon favoris comme une châtelaine? Et puis, autour de nous, que de gens empressés à nous servir! grands et petits! Que pouviez-vous désirer de plus?

LADY CROMWELL. Rien... rien alors.

R. CROMWELL. Et que d'amis nous avions! que de bons voisins qui partageaient de tout cœur nos peines comme nos plaisirs, sans parler de votre excellent père et de nos enfants qui charmaient notre coin du feu!...

LADY CROMWELL. Doux souvenirs certainement, mais qui ne m'empêchent pas d'être fière aujourd'hui du titre de votre épouse, glorieuse de vos dignités, glorieuse de porter un nom que l'histoire inscrira avec honneur dans ses nobles récits.

R. CROMWELL. Avec honneur, oui, je l'espère; car je veux faire le bien de mon pays.

LADY CROMWELL. Et laisser ainsi à votre fils en héritage le plus beau trône de la terre.

R. CROMWELL. Lui laisser la bonne renommée de son père, l'exemple de sa vie!

LADY CROMWELL. Et avec cela l'Angleterre.

R. CROMWELL. Oui, si c'est possible. L'Angleterre pour mon fils, et mon fils pour l'Angleterre, si tel est le vœu du pays, et s'il est capable de le servir. (*Entre lord Richard Ingoldsby.*) Ah! je suis charmé de vous voir, mon cher homonyme.

INGOLDSBY. Je vous remercie, milord; mais ce ne sont pas les nouvelles que j'apporte qui me vaudront ce bon accueil.

R. CROMWELL. Quelles nouvelles?

LADY CROMWELL. Quelles nouvelles, si je puis les entendre?

Digitized by Google

R. CROMWELL. Elles ne vous touchent que trop, peut-être. Vous pouvez rester. Parlez, Ingoldsby.

INGOLDSBY. L'armée murmure, les chefs cabalent.

LADY CROMWELL. Richard!...

R. CROMWELL. Si vous voulez écouter, ce doit être avec patience et courage. Je m'attendais à ce que j'entends. Quant à vous, ma chère compagne, il vaut mieux que vous l'appreniez ainsi. Ingoldsby, ne nous taisez rien.

INGOLDSBY. Le refus que vous avez opposé à une pétition leur a fait proférer des paroles séditieuses.

R. CROMWELL. La pétition elle-même était déjà un acte de sédition, non contre moi seul, mais contre tout le gouvernement, car ils prétendaient substituer leur volonté à la loi. (*Entre lord Thurloe.*) Thurloe, vous venez à propos. Savez-vous les nouvelles de l'armée?

THURLOE. Je préfère que Votre Altesse les ait apprises d'un autre. Les projets de Fleetwood seront bientôt connus.

LADY CROMWELL. De Fleetwood!... de notre frère Fleewood!...

R. CROMWELL. De la patience; vous me l'avez promis. Oui, Fleetwood est si près du trône, qu'il croit n'avoir plus qu'un pas à faire pour s'y asseoir... Que veulent-ils enfin?

THURLOE. Vos actes ayant reçu l'appui de la chambre des communes, ils menacent la chambre.

R. CROMWELL. Que l'Angleterre juge entre eux et les représentants qu'elle a élus. S'ils sont fidèles aux serments qu'ils m'ont faits, — fidèles ainsi à leur intérêt plutôt qu'au mien, — cette faction sera étouffée aussitôt qu'elle lèvera la tête.

LADY CROMWELL. Que de ses têtes d'hydre aucune ne reste pour méditer une autre trahison.

R. CROMWELL. Vous parlez, mon amie, avec la cruauté de la peur. Celui qui possède à la fois la puissance et le bon droit doit être au-dessus de la colère. Je suis chef de l'état et le ministre du peuple, mais non un ambitieux qui veut régner à tout prix. La justice elle-même, inspirée par la soif du sang, n'est plus qu'un meurtre fait au nom de la loi.

LADY CROMWELL. J'avais tort.

R. CROMWELL. Oui, un moment, rien qu'un moment. Les femmes seraient les premières à regretter leurs paroles imprudentes, si elles étaient exaucées. (*Entre Dengle.*)

DENGLE. Lord Disbrowe, accompagné d'officiers, demande une conférence à Votre Altesse.

R. CROMWELL. Je suis prêt à les recevoir. (*Dengle sort.*) Les voici donc!

LADY CROMWELL. Disbrowe! notre oncle Disbrowe! vous lui attribuez à tort de mauvaises intentions; il vient plutôt ici nous offrir ses services.

Digitized by Google

R. Cromwell. Lui! vous ne le connaissez guère.

Lady Cromwell. Nous sommes donc entourés de traîtres? Et vous restez calme, vous avez encore le sourire sur les lèvres!

R. Cromwell. Je les connais, mais sans pouvoir les craindre.

Lady Cromwell. Je vous laisse... je sens maintenant que vous disiez vrai : il est quelquefois plus pénible de sourire que de froncer le sourcil.

(*Elle sort.*)

R. Cromwell. Mon oncle! le rustre le plus grossier qui se soit jamais fait appeler lord; machine aveugle que Lambert et Fleetwood poussent contre moi; tête de bois qui frappe et ne sent pas les coups qu'elle donne. (*Entrent Disbrowe, Berry, Barnel et d'autres officiers.*) Je vous salue. Puisque vous venez avec cette suite, nous parlons sans doute à lord Disbrowe plutôt qu'à notre bon oncle. Je vous salue, messieurs; je vous écoute. (*Il s'assied et se couvre.*)

Disbrowe. Vous nous entendrez. Votre Altesse sait que je ne fais ni n'aime les longs discours : il faut dissoudre le parlement, c'est le vœu de l'armée.

R. Cromwell. En vérité!

Disbrowe, *après une pause.* Est-ce là votre réponse?

R. Cromwell. Comme vous, je ne fais ni n'aime les longs discours.

Disbrowe. Nous venons ici plaider la cause des soldats .. Nous avons versé notre sang pour fonder la république, et ne souffrirons pas que de lâches avocats nous enchaînent avec le pouvoir que nous avons fait.

R. Cromwell. C'est-à-dire que vous voudriez gouverner la république.

Disbrowe. Nous voulons nous gouverner nous-mêmes.

R. Cromwell. Le pouvez-vous?

Disbrowe. Oui, malgré votre sourire de défi. Nous voulons élire notre général, et vous vous y refusez; nous demandons que tout soldat ne puisse être jugé que par une cour martiale, et vous vous y refusez; — qu'un conseil de guerre seul puisse casser les officiers, refusé encore, et avec réprimande. Les communes vous soutiennent dans vos projets contre l'armée; elles voudraient dissoudre nos conseils, en les déclarant illégaux... Il faut choisir entre elles et nous, — entre ceux qui parlent et ceux qui tiennent le fer.

R. Cromwell. Vous parlez clairement, — je répondrai de même. La loi m'a créé votre général, — je ferai usage du pouvoir qu'elle me donne pour vous empêcher d'accomplir vos mauvais desseins. Chaque officier obéira, comme il le doit, au chef de la nation, — ou il sera cassé; le soldat sera soumis aux lois comme les autres citoyens, parce qu'il est protégé comme eux par les lois. J'ai dit... et faire autrement que ce que je dis, ce serait renverser moi-même le pouvoir que les Trois-Royaumes ont librement placé dans mes mains.

Digitized by Google

DISBROWE. Je dis, moi...

R. CROMWELL. Vous parlerez lorsque je vous en prierai. Je suis encore ce que l'Angleterre m'a fait, mais le soldat est-il davantage? Le lord Protecteur est le premier serviteur de son pays, s'honorant surtout par l'exécution de ses lois; le nom de soldat est-il plus noble que le nom de citoyen? Les voleurs seuls se battent pour un butin et se querellent ensuite pour le partage : voyez comment vous voulez qu'on vous appelle.

DISBROWE. Nous avons le pouvoir, et je vous arracherais de votre trône si vous refusiez d'accéder à nos demandes.

R. CROMWELL, *se redressant avec un mouvement de colère.* Toi, m'arracher d'ici, traître! fais un pas... et mon épée vengera cette insulte. Peut-être même y a-t-il parmi ton propre cortége quelques Anglais qui n'ont pas oublié tous leurs serments ni ce qu'un homme se doit à lui-même; mais je serais seul, que je te défierais encore, traître, de faire un pas vers moi!

(*Ingoldsby et Thurloe se sont avancés au secours de R. Cromwell; les autres officiers s'interposent.*)

BERRY. Altesse!

UN OFFICIER. Lord Disbrowe!

DARNEL. Nous supplions Votre Altesse...

R. CROMWELL, *voyant Ingoldsby et Thurloe.* Ah! en voici deux : j'avais oublié que voici Dick Ingoldsby, qui ne sait ni flatter ni faire l'hypocrite, mais à qui je confierais ma vie contre les plus braves de ceux que je vois ici.

THURLOE. Votre Altesse...

R. CROMWELL. Merci, Thurloe; vous me rappelez ce que je suis... Avez-vous encore quelque chose à dire?

DISBROWE. Vous avez tout entendu; — je ne cherche pas à vous irriter. Nous demandons d'abord, nous saurons bien obtenir par force tôt ou tard.

R. CROMWELL. Nous! Sais-tu quelle est ta part dans ce grand *nous*, Disbrowe? la part du limier qu'on tient en laisse ou qu'on lâche, — qu'on pousse en avant ou qu'on rappelle, — qu'on caresse ou qu'on fouette pour le ramener après la chasse dans son chenil.

DISBROWE. Si je suis un chien, j'ai des dents...

R. CROMWELL. Non, ou l'on te pendra quand tu les montreras. Crois-tu que Fleetwood ou Lambert disent *nous* en parlant de toi? chacun d'eux dit *moi* tout seul. Fleetwood dit : Je voudrais être le lord général, pour être ensuite le lord Protecteur. Lambert dit : Fleetwood sera général pour faire tout ce qu'il y a d'odieux à faire et me frayer la route. En servant Fleetwood, oncle Disbrowe, tu n'es que l'instrument d'un in-

Digitized by Google

strument : — Fleetwood n'est que le piqueur de Lambert, et toi toujours le chien.

DISBROWE. Si votre père...

R. CROMWELL. Si tu avais dit à mon père ce que tu viens de me dire, tu sais bien que tu n'aurais déjà plus de langue pour y rien ajouter. Mais tu maudiras ce jour, Disbrowe, je te le dis, et j'ai pitié de toi.

DISBROWE. Je remercie Son Altesse de ses conseils, mais qu'elle en profite elle-même. Dissolvez le parlement, rappelez celui que votre père osa dissoudre contre toute justice, l'armée vous soutiendra ; refuser, et je vous répète que...

THURLOE. Son Altesse n'a pas besoin d'entendre deux fois des paroles irrespectueuses.

R. CROMWELL. Laissez-le parler.

DISBROWE. Je parle au nom de l'armée et non au mien ; je vous en apporterai la preuve.

R. CROMWELL. Eh bien, va la chercher ; jusque-là, je ne veux pas croire l'armée complice de tant d'insolence. A demain. (*Disbrowe et les officiers sortent. — A Thurloe et à Ingoldsby.*) Merci de votre zèle. Vous, Ingoldsby, allez voir les soldats, et sachez sur quelle force nous pouvons compter. Vous, Thurloe, allez à la chambre des communes : si elle est disposée à m'être fidèle, comme je me sens le courage de défendre jusqu'à la fin les droits dont elle m'a investi, j'irai, s'il le faut, planter mon pacifique étendard au milieu de la chambre même, et défier l'armée de venir verser notre sang. Allez, mes fidèles amis.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II. — SCÈNE Ier.

Appartement de lady Cromwell à Whitehall.

LADY CROMWELL *et* PATIENCE ; *puis* DEAGLE *et* CROMWELL, *etc.*

LADY CROMWELL, *avec trouble.* Les domestiques ne disent donc rien ?

PATIENCE. Non, madame ; mais ils ont l'air triste.

LADY CROMWELL. Ah ! qui me dira ce qu'on me cache sans doute par compassion ?

PATIENCE. Désirez-vous voir vos enfants, madame ?

LADY CROMWELL. Non, — ils ne sauraient ce que signifie mon inquiétude et me feraient des questions... Pourquoi me demandez-vous si je désire les voir ?

PATIENCE. C'est votre coutume chaque matin...

Digitized by Google

LADY CROMWELL. Oui ; c'était ma coutume aussi de leur parler comme il convient à des princes. La pensée de leur avenir présidait à leur instruction : je me disais que de mes leçons dépendait la destinée d'un peuple ; je les voyais d'avance respectés, adorés de leurs sujets... (*Entre Deagle.*) Eh bien, qu'est-ce? oubliez-vous les égards qui me sont dus? Pourquoi entrer aussi brusquement? Dois-je voir là un indice de ce qui nous attend?

DEAGLE. Je prie Votre Altesse de m'excuser ; j'apportais au lord Protecteur une lettre pressée de lord Falconberg.

LADY CROMWELL, *vivement*. Remettez-la-moi... Mais non... vous voyez qu'il n'est pas ici... Quelqu'un vient... attendez-le. Patience, laissez-nous. (*Entre R. Cromwell et Patience sort.*) Ah! vous voyez dans mes yeux ce qui se passe en moi... pourquoi ne puis-je lire de même dans les vôtres?

R. CROMWELL. Un moment de silence! (*Prenant la lettre des mains de Deagle.*) Une lettre de Falconberg!... (*Il lit.*) Toujours dévoué!

LADY CROMWELL. Dieu soit loué!

R. CROMWELL. Lord Ingoldsby n'est pas de retour... ni le secrétaire Thurloe?

DEAGLE. Pas encore, Altesse.

R. CROMWELL. Laissez-nous, et qu'ils entrent dès qu'ils arriveront. (*Deagle sort.*) Il me tarde de les entendre.

LADY CROMWELL. Avez-vous reçu quelques fâcheuses nouvelles? — Nos cousins...

R. CROMWELL. Vous voyez que notre frère Falconberg est fidèle.

LADY CROMWELL. Je le savais ; mais êtes-vous allé voir d'autres amis?

R. CROMWELL. Ce serait à eux d'être ici : en de pareils moments, se dispenser des dehors du devoir, c'est se dispenser du devoir même. C'est leur cause que je défends ; s'ils y tiennent, qu'ils agissent comme moi.

LADY CROMWELL. Agir... oh! oui, tout va bien si vous parlez ainsi. Vous ferez tout ce que vous avez promis de faire, je le sais ; vous ne souffrirez pas que Disbrowe vous arrache du trône.

R. CROMWELL. Ah! assez, je vous prie ; il est des paroles qui restent dans le cœur comme un dard empoisonné. Disbrowe! je voudrais être sûr d'avoir la force de lui pardonner...

LADY CROMWELL. C'est sur votre faiblesse qu'ils comptent bien plus que sur leur force. Ah! ils méritent toute votre haine ; mais songez aussi, Richard, à ceux qui comptent sur votre générosité, sur votre courage ; à ceux qui vous aiment comme vous les aimez. Richard, je n'ai pas encore osé ce matin regarder mes enfants ; mais après avoir lu enfin dans vos regards, je puis presser leurs mains ; ils ne me verront ni trembler ni frissonner à l'approche de la lutte. Dites-moi...

Digitized by Google

R. Cromwell. Au nom de votre affection pour moi, ne m'interrogez plus, ne m'excitez plus, mon amie; croyez que je n'ai besoin que d'une espèce de courage, celui qui reste calme. (*Entre Ingoldsby.*) Ah! Ingoldsby : eh bien, l'armée?

Ingoldsby. Votre Altesse sait déjà ce que sont les chefs, la plupart ligués dans un intérêt commun; les officiers en-dessous sont divisés, les uns pour eux, les autres pour vous. Le temps m'a manqué pour sonder de trop près les soldats : ce n'était pas d'ailleurs prudent, mais je crois que le nom de Cromwell et leur attachement pour vous parleront contre vos ennemis.

Lady Cromwell. Bénis soient-ils pour leur loyauté!

R. Cromwell. Holà! quelqu'un. (*Deagle entre*). Le secrétaire Thurloe n'est pas venu? non. — Bien, portez mon sceau à lord Falconberg, qu'il vienne au plus tôt me joindre en armes. Promptitude et discrétion. (*Deagle sort. A Ingoldsby*). Votre régiment?

Ingoldsby. Attend les ordres que je serai heureux de porter de la part de Votre Altesse.

Lady Cromwell. J'entends le roulement du tambour... L'entendez-vous?

R. Cromwell. C'est le premier bruit de la guerre; mais rien ne doit plus nous effrayer à présent.

Lady Cromwell. Entendez-vous encore? Les clairons, la marche des chevaux; ils viennent nous attaquer.

R. Cromwell. Amis ou ennemis, je les attends de pied ferme. Il me tarde de savoir ce qu'ont résolu les communes : je ferai alors marcher les régiments fidèles pour les protéger, et je déclarerai déchus de leurs grades tous ceux qui oseront désobéir à la loi ou menacer le pouvoir, qui seul peut faire la loi. (*Entre Deagle.*)

Deagle. Lord Disbrowe et ses officiers attendent Votre Altesse: ils sont nombreux autour de la porte. Les régiments bordent les rues.

R. Cromwell. Tant mieux; nous aurons les soldats plus près de nous. Je veux me rendre à travers leurs rangs à la chambre des communes.

Deagle. Altesse, un moment. Un de ces officiers, le capitaine Darnel, vous prie de lui accorder secrètement un moment d'entretien avant que vous voyiez les chefs. C'est, dit-il, dans votre intérêt.

Ingoldsby. Je ne rejetterais aucune offre de service.

R. Cromwell. Vite donc, qu'il vienne. (*Deagle sort.*) Et puis, nous verrons ces traîtres face à face. Martyr ou vainqueur, le chef élu d'un état doit faire avec joie son devoir. (*Entre Darnel.*) Que désirez-vous! Soyez bref.

Darnel. Je voudrais n'être entendu que de Votre Altesse.

R. Cromwell. Pardonnez, messieurs. (*Tout le monde se retire.*)

Digitized by Google

DARNEL. D'abord je demande mon pardon et la promesse que mes paroles ne me nuiront jamais auprès de vos ennemis.

R. CROMWELL. Je vous accorde l'un et l'autre.

DARNEL. Voulez-vous être délivré de ceux qui veulent vous renverser ?

R. CROMWELL. Délivré !

DARNEL. Oui, délivré. Donnez-moi seulement votre parole que ceux qui vous auront rendu ce service remplaceront ceux dont ils vous délivreront; avant la nuit vous n'aurez pas dans le camp un seul ennemi que vous puissiez craindre.

R. CROMWELL. Comment cela ?

DARNEL. Toutes nos mesures sont prises sûrement et secrètement; nous connaissons tous vos ennemis actifs; un de nous est au côté de chacun d'eux. Parlez, et la chose est faite.

R. CROMWELL. Laissez-moi.

DARNEL. Altesse...

R. CROMWELL. Laissez-moi. Vous avez mon pardon. Peut-être avez-vous voulu me servir. Je suis calme. Je vous ai promis le silence : je tiendrai ma parole; vous avez mon pardon... Allez.

DARNEL. Adieu donc ! mon épée désormais sera pour ceux qui ne craignent pas de s'en servir. (*Il sort.*)

R. CROMWELL. Mes amis, partons-nous ? Je suis plus fier que je n'étais et peut-être ai-je pour cela quelque noble raison. Venez.

DEAGH. Altesse, lord Disbrowe demande à vous voir sans retard.

R. CROMWELL. Il demande ! Allez lui dire que je vais le trouver. L'insolent ! moi qui n'avais qu'un mot à dire, un signe de tête à faire ! Ah ! je le méprisais déjà bien assez. Adieu, ma femme; je ne sais ce que vous apprendrez tout à l'heure, mais soyez assurée de me revoir le front aussi serein que je le porte en vous quittant. Allons, amis.

(*Ils sortent, excepté lady Cromwell.*)

LADY CROMWELL, *seule.* Ah ! je le connais; ses actions vont toujours au delà de ses paroles. Richard, je ne doute pas de ton courage, et c'est pour un royaume que tu vas vivre ou mourir. (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

Grande salle de Whitehall.

DISBROWE, BERRY, DARNEL, *et un groupe d'officiers d'un côté,* FALCONBERG *et* DEAGLE, *à part.*

DISBROWE. Lambert et Fleetwood étaient-ils avec Lenthal ?

BERRY. Oui, Lenthal avait consenti à reprendre sa présidence et convoqué tous les membres de ce parlement qu'Olivier chassa avec son épée.

Digitized by Google

DISBROWE. Il ne nous reste plus qu'à leur faire faire place. Si Olivier a pu dissoudre un parlement par la force, nous pouvons à notre tour, par la force aussi, le réinstaller. (*Se tournant vers Falconberg.*) Son Altesse nous fait bien attendre : prend-elle son armée pour des courtisans de parade, ou pour des laquais qui espèrent une pièce de monnaie?

FALCONBERG. Son Altesse...

DEAGLE. Ne lui répondez pas, mylord ; écoutez-moi un moment.

DISBROWE, *à Berry*. Déposez ici l'ordonnance de dissolution, qu'il n'ait plus qu'à signer.

DEAGLE, *à Falconberg*. Il faut se hâter. (*Falconberg sort.*)

DISBROWE, *à Berry*. Ah! courez vous mettre à la tête de votre régiment, car Falconberg vient de sortir en toute hâte, et il commandera ses soldats si nous en venons aux mains. (*Berry sort.*)

(*Un Huissier du palais annonce le lord Protecteur : entre Richard Cromwell avec Ingoldsby et suite. Il salue à peine. Disbrowe va à lui.*)

DISBROWE. Nous avons attendu Votre Altesse plutôt pour elle que pour nous.

(*Richard Cromwell passe devant lui sans lui répondre, examine attentivement les autres officiers et va se mettre à une fenêtre. On entend des acclamations du dehors.*)

DARNEL, *qui s'est mis à une autre fenêtre, dit à Disbrowe*. C'est le régiment de Falconberg. Berry est là, les autres soldats gardent le silence.

(*Richard Cromwell va s'asseoir à la table du conseil et y prend l'ordonnance qu'y a posée Disbrowe.*)

DISBROWE. Il n'a pas changé de couleur : je le crois cependant irrité.

DARNEL. Je croyais qu'il l'aurait déchirée.

R. CROMWELL. Qui a placé là ce papier?

DISBROWE. C'est par mon ordre.

R. CROMWELL, *sans le regarder*. Quel est le membre de mon conseil qui a rédigé cela ?

DISBROWE. C'est le vœu de l'armée.

R. CROMWELL, *du même ton*. Quelqu'un s'est-il élu chancelier en même temps qu'un autre s'est élu général?

DISBROWE. Signez ce papier. Vous n'avez pas voulu croire que je vous parlais au nom de l'armée... Je vous ai apporté les preuves, vous êtes entouré des chefs, vous avez vu les soldats dans la rue.

R. CROMWELL. Je vous arrête comme coupable de haute trahison ; que quiconque de vous, messieurs, ne veut partager ni son crime ni son châtiment, s'écarte de lui ! Dans votre corps, j'ai des amis, je le sais... Qu'aucun d'eux ne frappe ; mais qu'ils viennent au nom de l'honneur se ranger autour de moi.

DARNEL. Ils ont peur!

Digitized by Google

INGOLDSBY. Ils se défient les uns les autres.

DARNEL. Allons, parlez aux soldats. *(Il sort.)*

DISBROWE. Quoi donc! vous êtes dix contre un, et vous reculez au seul mot de trahison? J'ai parlé en votre nom, et vous n'osez pas me seconder quand il ne faut que vouloir?...

CRIS DU DEHORS. Lord Disbrowe!... qu'on nous rende notre chef Disbrowe!...

BERRY, *de la porte.* Le Protecteur répondra sur sa tête de la sûreté de Disbrowe. *(Autres acclamations.)*

INGOLDSBY, *s'avançant sur Disbrowe.* Nous avons nos amis... Votre épée... rendez votre épée...

DISBROWE. Venez la prendre...

R. CROMWELL. Arrêtez.... amis et ennemis, je l'ordonne!... Rendons-nous à la chambre des communes! c'est là que je planterai l'étendard du peuple! Osez venir m'y braver! osez porter des mains parricides sur la liberté de la patrie! *(Entrent Thurloe et Falconberg.)*

THURLOE. Mylord, un moment d'entretien....

R. CROMWELL. Venez-vous de la part des communes?

THURLOE. Oui, Altesse.

R. CROMWELL. Parlez, et parlez tout haut. Je ne veux agir que d'après leur inspiration, que tout le monde peut entendre.

THURLOE. Mais, Altesse...

R. CROMWELL. Parlez donc!...

THURLOE. Apprenant les menaces de l'armée, les communes se sont ajournées elles-mêmes pour attendre à l'écart la dissolution qu'elles redoutaient, ne voulant pas s'exposer aux insultes qui pourraient accompagner cette dissolution.

R. CROMWELL. Qu'elles redoutaient?... et de moi?... Ne leur avez-vous pas dit que nous étions ici en armes pour elles?... Les lâches!... Ils ont trahi la plus noble cause! une de ces causes si rares pour lesquelles il est permis de tirer l'épée! Ils m'abandonnent!... ce n'est rien; mais les misérables!... c'est la cause du pays qu'ils trahissent!

INGOLDSBY. Mais, vous, ne cédez pas.

FALCONBERG. Nous sommes encore prêts...

THURLOE. Je le suis aussi.

R. CROMWELL. C'en est fait! Ne vois-je pas que mon titre n'est plus qu'une dérision! Et vous voulez que j'expose mes amis pour ce titre seul ou pour ma personne? Oh! non! non! Mon pouvoir serait-il aussi noble et fort qu'il l'est peu, je ne lui sacrifierais pas le sang d'un seul citoyen honnête.

DISBROWE. Votre Altesse signera peut-être à présent ce papier?

R. CROMWELL. Oui... Et je vous remercie de cette dernière bravade qui

Digitized by Google

m'indique le moyen de pourvoir au salut de mes amis, en renonçant même au ressentiment que m'inspire l'idée de céder à l'homme que je méprise le plus au monde... Donnez-moi la plume. (*Thurloe la lui présente; il signe l'ordonnance, et la remet à Disbrowe.*) Voilà votre ordonnance, et la signature est en règle; je veux que rien ne manque à l'autorité d'un acte qui doit préserver la vie de tous ceux, vieillards, femmes et enfants, que vous eussiez immolés au succès de votre lâche complot.

DARNEL, *entrant*. Fleetwood et Lambert escortent à la chambre des communes Lenthal et tous les membres de l'ancien parlement qu'on a pu réunir.

R. CROMWELL. Falconberg, allez-y?... puisque l'épée de justice n'est plus qu'une arme dont le premier bandit peut s'emparer, je ne la porterai plus. Dites-leur que je confirmerai tous les actes qu'il leur plaira de délibérer. J'abdique mon titre, j'abdique un pouvoir que je méprise moi-même plus que ceux qui l'ont trahi.

THURLOE. Altesse, et cette anarchie...

R. CROMWELL. Cessera bientôt. Oui, bientôt l'Angleterre aura un maître; car ces aveugles champions des droits de l'armée, et ceux qui jalousent tout pouvoir au-dessus d'eux, parce qu'ils n'ont pas le talent de s'élever à leur tour, se sont frappés eux-mêmes, et ils ont fait un roi... Oui, ils ont rappelé Charles Stuart!

DISBROWE. Trahison!

R. CROMWELL. Peux-tu répéter ce mot sans pâlir?... Je te dis ce que tu as fait toi-même, et tu crics à la trahison!... C'est l'événement qui se chargera de ma vengeance... J'aurai le plaisir de vous avoir aidés à délivrer l'Angleterre... de vous-mêmes, messieurs...

DISBROWE. Nous disons adieu à Votre Altesse.

(*Disbrowe et les Officiers sortent.*)

R. CROMWELL. Adieu, en effet, à ce titre.... Je ne suis plus que Richard Cromwell, et aussi pauvre que mes ennemis peuvent le désirer.

INGOLDSBY. Ne faites pas rougir vos amis... Nous le sommes toujours, et tout ce qui nous appartient est à vous.

FALCONBERG *et* THURLOE. Oui, tout.

R. CROMWELL. C'est moi qui rougis que vous ayez pu penser que je voulais me plaindre ou demander l'aumône. Je saurai encore me contenter de mon sort... Allez, je vous prie; aidez-moi à me décharger de ces dernières fonctions. Adieu. (*Ils fléchissent le genou devant lui*) Plus d'hommages... serrez-moi la main... et c'est quelque chose qu'un prince détrôné puisse parler ainsi à trois hommes de bien qui l'ont servi de si près. Allez au parlement, et à votre retour, quand vous reviendrez mes égaux, je vous remercierai comme doit le faire un homme qui retrouve si tôt des amis en redevenant un simple citoyen. Adieu. (*Ils sortent tous, excepté*

Digitized by Google

Cromwell.) Seul ! oui, seul, Dieu merci ! Je suis désormais un étranger là où j'ai régné. Murailles muettes, ne réveillez aucun des échos qui pourraient me faire tressaillir là où j'ai été monarque !... Suis-je encore le même homme du moins ?... Le coup est frappé ! la douleur viendra assez tôt... Vienne avec elle la patience. (*Entre lady Cromwell.*)

LADY CROMWELL. Ils sont partis ! vous avez triomphé, Richard, vous les avez vaincus, ou vous n'auriez pas l'air si calme.

R. CROMWELL. Il est des victoires qui nous rendent plus calme que celles que nous remportons sur nos ennemis.

LADY CROMWELL. Non, Richard, je vous en supplie, ne me laissez pas croire que vous êtes vaincu. Ah ! si vous l'étiez, vous ne seriez pas assez cruel pour ne pas partager la douleur que je ressens.

R. CROMWELL. Mon amie, un trône a croulé sous mes pieds ; ne pensez pas que je sois insensible ; mais je dois aussi m'occuper de trouver un asile après le naufrage, et vous demander de venir l'oublier avec moi.

LADY CROMWELL. Mais, Richard, savez-vous bien ce qui nous reste ? l'indigence,— et pire encore, les persécutions de vos créanciers... Mes enfants ! mes pauvres enfants !... Oh ! nous étions si heureux avant de régner !

R. CROMWELL. Oui, rattachons nous à ce passé-là, et non au rêve de notre règne.

LADY CROMWELL. Puis-je oublier que le dernier prince qui fut détrôné ici passa par cette fenêtre pour aller à la mort ?... Ah ! les terreurs qui remplissent ce palais ne s'apaisent pas avec des mots. Il y a là un fantôme, un fantôme de roi qui nous montre du doigt le sort qui nous attend.

R. CROMWELL. N'oubliez pas non plus que si ce sort devait être le mien, je pourrais l'attendre avec une conscience pure. Les terreurs de ce palais n'existent pas pour moi ; je ne songe qu'à vous, qu'à mes enfants, au besoin de retrouver un toit paisible où je puisse encore être heureux. Oui, je peux l'être, et grâce à vous ; refusez-le-moi si vous le pouvez, et devenez ainsi le plus cruel de mes ennemis. Nous nous restons l'un à l'autre, ma compagne bien aimée ; prêtons-nous un mutuel appui. Venez, et, comme moi, croyez encore au bonheur.

LADY CROMWELL. Je n'ai pas le courage de répondre : Dieu le veuille ; mais j'essayerai, j'essayerai.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE III. — SCÈNE Ire.

Chambre d'un appartement obscur.

LADY CROMWELL, *regardant à une fenêtre*; PATIENCE, *à gauche*.

LADY CROMWELL. Il tourne le coin de la rue, enfin... il court à la porte, vite!... (*Patience sort.*) Il ne faut pas qu'il frappe ni qu'il attende... Encore aujourd'hui... seulement aujourd'hui. Pourquoi cependant? Chaque matin amène de nouvelles cruautés, de nouvelles terreurs... Que je lui épargne au moins ce dernier coup, le seul que le cœur le plus stoïque puisse déplorer sans honte. (*Patience rentre avec Robert Deagle.*) Parlez, Robert; dépêchez-vous; il me faut rester près de votre maître, de peur qu'il ne quitte la maison.

DEAGLE. Oh! oui, pour l'amour du ciel, madame; au détour de la rue il les eût rencontrés.

LADY CROMWELL. Surveillez donc ici, Robert, et recevez mes remerciments, puisque c'est tout ce que je peux vous donner désormais.

(*Elle passe dans la chambre à côté.*)

PATIENCE. Qu'est-ce qui vous épouvante ainsi?

DEAGLE. Ils ont... J'étouffe pour le dire... ils ont déterré les ossements de son père, qui étaient à l'abbaye de Westminster, et ils vont en procession à Tyburn les suspendre au gibet.

PATIENCE. On a pris et exécuté plusieurs de ses vieux amis. Quand j'y pense, j'en pleure pour lui. Maintenant que voilà le roi de retour, et que tout semble arrangé, que ne quitte-t-il le royaume?

DEAGLE. Eh de l'argent? et sa femme et ses enfants? On visite tous les navires. Si on l'arrêtait, il serait à la fois le prisonnier de ses créanciers et celui du roi. (*On frappe à la porte. Deagle regarde par la fenêtre.*) C'est Dishrowe, Berry et autres... dupes et fripons. Depuis la restauration, tout ce qu'il leur avait prédit est arrivé; ils ont donné des verges pour qu'on les fouette, et ils ont besoin de lui pour adoucir la cuisson de leur mal. (*On frappe encore.*) Oui, oui, mes maîtres, attendez; vous ne voulîtes pas attendre quand il était lord Protecteur, attendez maintenant... Il ne les verra pas... Ah! si ses créanciers découvraient sa demeure, nous serions assiégés ici par une armée d'huissiers, les sheriffs en tête.

PATIENCE. Je croyais que le parlement avait satisfait ses créanciers.

DEAGLE. Pauvre innocente! est-ce qu'on satisfait des créanciers sans les payer, ces vautours?

PATIENCE. N'ont-ils pas été payés?

Digitized by Google

DEAGLE. Oh bien, oui! le parlement trouva meilleur marché de déclarer par une loi que personne ne pourrait le poursuivre pour dettes. Cette loi a été bonne tant qu'a duré le parlement; mais quand on l'a mis à la porte, la loi s'en est allée avec lui. (*On frappe.*)

PATIENCE. Ils frappent encore.

DEAGLE. Qu'ils frappent! c'est un bonheur pour moi, ancien messager d'état. . un doux souvenir du temps passé. (*On frappe encore.*) Allons, ils persévèrent.

LADY CROMWELL, *entrant*. Allez ouvrir à ces tapageurs, Robert; nous les avons reconnus; ils ne sont pas gens à se retirer ainsi, et ce serait dangereux d'appeler l'attention sur nous dans le quartier. Allez. (*Deagle sort.*) Nous n'avons pas même la protection de l'oubli. (*A Richard, qui entre.*) Laissez-moi les recevoir et leur parler sans aigreur, s'ils viennent en amis... Avec les dangers qui nous entourent, nous pouvons avoir besoin de toute espèce de secours.

R. CROMWELL. Des dangers!

LADY CROMWELL. Oui, ces dangers dont nous avons souvent parlé... Oh! répondez-moi, Richard, ne vous le disais-je pas qu'il y allait de la vie de tomber de si haut? (*Entrent Disbrowe, Berry et Darnel.*)

R. CROMWELL. Vous me cherchez, messieurs; moi qui désire si peu être trouvé par vous. Je n'ai plus rien à donner, grâce à vous. Je remercie du moins ma pauvreté de nous avoir séparés pour jamais.

DISBROWE. Nous avons encore besoin les uns des autres.

BERRY. Un danger commun nous recommande l'union.

R. CROMWELL. Il n'y a aucune union possible entre nous.

LADY CROMWELL. Et cependant vous leur pardonnez... Leur repentir, leurs offres de service...

R. CROMWELL. Sont un leurre pire que leurs anciennes trahisons. Toutefois, vous dites vrai; je suis sans fiel, et je donne volontiers mon pardon à ceux qui ont assez peu de cœur pour venir le chercher (*A Disbrowe.*) Mais c'est l'heure de la promenade, et nous n'avons plus rien à nous dire.

LADY CROMWELL. Richard, un moment encore; j'ai à vous parler.

R. CROMWELL. Je vous écouterai quand ils nous laisseront seuls; et puisqu'ils ne s'en vont pas encore, je reviendrai quand ils seront partis. (*Il sort.*)

LADY CROMWELL. Dieu tout-puissant! s'il allait sortir et rencontrer... (*Elle va à la fenêtre pour voir si Richard sort de la maison.*)

DISBROWE, *à Darnel*. Il n'a pas voulu nous écouter.

DARNEL. Nous l'avions prévu... Mais elle est là.

DISBROWE. Elle?

Digitized by Google

DARNEL. Croyez-vous qu'elle aurait parlé de pardon si elle n'espérait pas de nous quelque service pour réparer le passé?

DISBROWE. Je vous comprends... Ma nièce, il m'est pénible de voir que votre mari garde ainsi rancune d'anciennes querelles. J'ai eu des torts j'en conviens, et voudrais de tout mon cœur les réparer.

LADY CROMWELL. Avez-vous parcouru la ville aujourd'hui? savez-vous quel spectacle il est exposé à rencontrer? Vous avez trahi le fils; c'est à vous qu'il doit l'affront fait aux restes de son père. Pouvez-vous réparer cela?

DARNEL. Le réparer? non... mais le venger peut-être, et empêcher d'autres affronts. C'est justement ce spectacle qui nous amène ici, madame.

DISBROWE. Encore si on n'avait frappé que les morts! mais que de compagnons et d'amis livrés aux tortures et à toutes les mutilations barbares de la loi!

LADY CROMWELL. Je ne le sais que trop. Pourquoi me le rappeler?

DISBROWE. Parce que ce qu'ils ont fait indique ce qu'ils feront.

DARNEL. Quelle victime pour eux qu'un Cromwell!

LADY CROMWELL C'est la pensée qui me poursuit sans cesse. Richard! mes enfants! (*Bruit et cris au dehors.*) Ah! ces cris! ces cris de loups qui entourent leur proie! Il les entendra! et c'est vous, ses anciens amis, qui êtes la cause de tout cela.

DISBROWE. Tout n'est pas perdu encore... Ils ont banni tout soldat licencié à vingt milles de Londres, et plus loin encore toute personne désaffectionnée, nom qui se donne bien facilement par ceux qui ont intérêt à le donner.

DARNEL. Et c'est notre espoir. Qu'ils voient seulement le danger qui les menace, et il y a moyen de le prévenir, si Son Altesse... j'ai l'habitude de ce nom. . voulait se mettre à notre tête, et nous sauver en se sauvant. (*On frappe à la porte.*)

LADY CROMWELL. Que voulez-vous dire?... Mais on frappe!... c'est lui! (*Elle va à la fenêtre.*) Ah! messieurs, il s'est appuyé douloureusement contre la porte, il respire à peine... Ah! évitez sa vue; mais si ce que vous venez me dire est important, et s'il est utile de vous écouter, entrez ici, je vous appellerai. (*Disbrowe et les deux autres entrent dans une autre pièce.*) Miséricorde du ciel! il chancelle sous le coup affreux... Ils ont dit vrai!... le sombre présage l'atteint déjà... Mon cher époux!...

(*Richard Cromwell entre.*)

R. CROMWELL. Ah! ils sont partis! j'en remercie le ciel.

LADY CROMWELL. Ici... sur cette chaise, reposez-vous. Je devine ce que vous avez vu; quand je vous retenais, c'était pour vous épargner cette dernière disgrâce.

R. CROMWELL. Quel est celui de ces hommes, aujourd'hui à la cham-

Digitized by Google

bre des communes, quel est celui assis sur le banc des juges, qui eût osé aborder mon père sans un regard humble et obséquieux? Il est mort, et les lâches se ruent sur son cadavre avec la férocité de la hyène... Mais je leur fais encore trop d'honneur: la hyène, qui déterre comme eux les dépouilles de l'homme, obéit à l'instinct, et eux c'est à la lâcheté de l'hypocrite et du flatteur... Grand Dieu! si l'un d'eux, en regardant ce visage éteint, avait pu croire un moment qu'il allait se ranimer et leur adresser un de ses regards... L'écho de leurs sauvages hurlements a retenti jusqu'à ma porte... Ah! si mon jeune fils me demandait pourquoi ces cris, moi qui l'ai conduit au mausolée qui contonait son illustre aïeul, au milieu des ombres glorieuses de l'Angleterre, il me faudrait donc mentir en tremblant, ou éluder de répondre, ou lui dire : Va, mon fils, va au gibet chercher son monument, et écoute son épitaphe dans les moqueries de cette infâme populace.

Lady Cromwell. Quoi! auriez-vous vu cet affreux spectacle?...

R. Cromwell. Le voir! aurais je pu?... Mon père! je l'aimais, quoique nos caractères fussent si différents... je l'honorais, j'étais fier de lui, sans approuver tout en lui; je l'aimais enfin, et le respectais comme un fils... Comment aurais-je pu voir...

Lady Cromwell. Misérable vengeance!

R. Cromwell. Si c'eût été l'acte de Charles Stuart... je le plaindrais de s'être livré à une si honteuse vengeance; mais c'est le décret froidement rendu par des hommes qui vendent leurs passions à qui veut les acheter.

Lady Cromwell. Et sur qui peuvent frapper maintenant de tels lâches? Nous avons jusqu'ici fermé les yeux pour ne pas voir les dangers qui nous entouraient. Il y a autant de bassesse à vous immoler sans défenseur comme vous êtes qu'à violer le repos des morts. Si leur zèle a besoin d'un nouveau trophée... après tant de victimes, n'en êtes-vous pas une qu'ils doivent désirer d'ajouter à leur liste? Ne sentez-vous pas qu'il faut qu'on vous craigne ou qu'on vous force à craindre pour vous-même?

R. Cromwell. Pour moi? oh! je ne crains rien... ou du moins ce que j'éprouve me rend capable de braver tout danger qui ne regarderait que moi; mais je dois songer en effet à la sécurité de ceux qui n'ont plus que moi pour appui de leur faiblesse. Je vous quitte, mon amie... J'ai vu rôder près d'ici avec un air d'espion un misérable qui m'a livré jadis à moi-même des hommes... auxquels, il est vrai, je n'ai jamais fait aucun mal; Willis, sir Richard Willis... mais je déjouerai cette trahison nouvelle... Je sors .. attendez ici nos enfants, et dans une demi-heure venez avec Robert et Patience me rejoindre sous l'arbre favori du Parc où nous nous arrêtons souvent... je dois profiter du moment pour y trouver celui que je cherche. Quand vous me reverrez, je saurai quelque chose de plus sur

Digitized by Google

notre destinée future, ou j'aurai subi celle que je ne pouvais éviter. Ce que je vais faire est un acte de sage témérité. Adieu, adieu !

(*Il sort.*)

Lady Cromwell. Dans une demi-heure, — sous le grand chêne du Parc... Médite-t-il quelque dessein aussi soudain que terrible? Dans son exaltation j'ai reconnu cet air résolu qui indique en lui une résolution inébranlable. Ciel ! s'il allait périr, que deviendrions-nous sans lui, ses enfants et moi?... (*En ce moment rentrent Disbrowe, Berry et Darnel, après avoir entr'ouvert la porte pour regarder si lady Cromwell est seule.*) Ah ! j'avais presque oublié...

Disbrowe. Et cependant nous serions peut-être à présent mieux reçus de lui et nous pourrions être utiles à son nouveau projet.

Lady Cromwell. Quel projet ? comment ?

Disbrowe. Le temps seul nous l'apprendra, quoiqu'il soit facile peut-être de le deviner ; mais vous avez devant vous trois hommes qui en ont commandé d'autres : nous avons des amis dans les régiments qui n'ont pas été licenciés, et qui sont justement les plus dévoués à sa personne. Si lui-même, ou un autre bien connu comme son ami, disait un mot...

Lady Cromwell. Puisque vous avez tout entendu, que ne vous montriez-vous ?

Darnel. Nous vous avons obéi...

Lady Cromwell. C'est vrai, mais je le regrette. (*A part.*) Quel embarras est le mien ! dois-je me fier à ceux qui ont si bien mérité sa haine et sa défiance ?... Mais si sa vie est en péril... à quels autres défenseurs m'adresser ?... c'est aujourd'hui leur intérêt de lui rendre même le trône qu'ils lui ont fait perdre.

Disbrowe. Ma nièce, les moments sont précieux.

Lady Cromwell. Ingoldsby est son ami, son ami le plus sûr. Je vais écrire un mot pour le colonel Ingoldsby. Allez le trouver, et au besoin conférez avec lui pour sauver Richard.

Disbrowe. Une lettre !

Darnel. Oui, elle nous suffira, madame.

Lady Cromwell. Quelqu'un ! (*Patience entre.*) Patience, allumez un flambeau et portez-le dans ma chambre. Messieurs, attendez-moi un moment. (*Elle sort.*)

Darnel. Elle est à nous et lui avec elle ! Ah ! elle voudrait bien jouer encore le rôle de reine... et elle le peut, si son intérêt est le nôtre.

Disbrowe. Mais Ingoldsby s'est rallié à Charles Stuart, et il dissuadera mon neveu de rien entreprendre contre le roi !...

Darnel. Son nom est sur la sentence qui condamna le père de Charles Stuart. (*Patience passe avec un flambeau.*) Il est l'ami de Richard, et il n'hésitera pas à lui obéir. D'ailleurs que Lady Cromwell soit une fois

Digitized by Google

compromise dans notre complot, et nous y compromettrons bien Richard. Il faut qu'il agisse avec nous et par nous.

DISBROWE. En effet, un mot sorti imprudemment de sa bouche sera bientôt interprété en paroles de trahison : une fois forcé de se défendre, il n'aura plus besoin que nous excitions son courage.

DARNEL. Et vous vouliez partir sans lui parler à elle. Oh! ne laissez jamais une femme qui vous écoute... Une fois la lettre entre nos mains, montrons-la à Ingoldsby; mais gardons-la... ce sera notre pièce de créance.

(*Lady Cromwell rentre et remet une lettre à Disbrowe.*)

LADY CROMWELL. Je remets mon sort entre vos mains : Richard est encore libre. Je vais le rejoindre, et si quelque malheur le menace, je ne lui survivrai que pour le venger au nom de son fils. Allez, vous recevrez de mes nouvelles par Ingoldsby.

DARNEL, *à part en regardant la lettre.* C'est le sceau de son mari: la lettre est écrite de sa main, les voilà sous notre dépendance.

DISBROWE. Nous vous quittons pour aller nous concerter avec les nôtres.

DARNEL. Puissions-nous ne revoir VOTRE ALTESSE qu'à Whitehall!

(*Ils sortent.*)

LADY CROMWELL. Mes terreurs m'ont-elles bien inspirée? Je ne sais, mais je n'aurai compromis que moi. Ah! si je pouvais lui reconquérir son trône en n'exposant que ma vie! Pourquoi trembler donc? Allons le rejoindre; allons connaître enfin son propre projet. Je suis prête à tous les périls, s'il est réduit à chercher son salut dans une victoire, à régner ou à mourir. (*Elle sort.*)

SCÈNE II

Le parc de Saint-James.

LE ROI CHARLES, COURTISANS, *et* SIR RICHARD WILLIS.

LE ROI. Il est certains services qui sont très-bien payés, sir Richard, lorsqu'on les oublie. Les solliciteurs sont nombreux, et sans vous compter, d'honnêtes gens se souviennent que quelques-uns de mes meilleurs amis ont été, grâce à vous, mis à l'amende, emprisonnés même.

WILLIS. J'espère, Sire, que ma vie future prouvera...

LE ROI. A la bonne heure, sir Richard, c'est de meilleur goût. Je suis enchanté d'apprendre qu'on peut me rendre encore quelques services dans l'avenir, après tous ceux qu'on m'a rendus, dit-on, dans le passé. Bonjour. (*Sort Willis.*) Je ne sais trop pourquoi je rudoie ce pauvre diable : il y a eu des fourbes dans les deux partis; son tort est d'avoir joué l'un et l'autre; c'est s'attaquer à notre vanité. Mais pour ne

Digitized by Google

plus voir de fourbes, il faudrait renoncer à vivre avec les hommes. Bonjour, messieurs. (*Aux Courtisans, qui s'en vont.*) Je leur sais gré de me laisser un peu seul... pour pouvoir dire la vérité sans offenser personne. Mais non, en voici encore un.

(*Entre Richard Cromwell, qui s'était tenu à l'écart.*)

R. Cromwell, *fléchissant un genou.* C'est au roi que je parle?

Le Roi. Oui ;— mais relève-toi, mon ami, et remets ton chapeau; tu ne sais ce que c'est, à ce qu'il paraît, d'être poursuivi en tous lieux chapeau bas, comme s'il n'y avait plus dans le monde que l'honorable société des mendiants. Je parie que tu as quelque chose à me demander; eh bien! dans ton intérêt ne le laisse pas soupçonner. . Tu pourras me garder pour toi seul deux minutes de plus.

R. Cromwell. Je viens, il est vrai, en solliciteur auprès de Votre Majesté.

Le Roi. Je m'en doutais bien : épargnez-moi seulement la formule commune; je devine que vous et votre famille vous avez tout perdu, tout et plus encore .. tout ce que vous auriez pu avoir, et cela pour défendre ma cause, n'est-ce pas?... Par malheur vos titres sont ceux de tous les Anglais; tous m'ont dit la même chose depuis ma restauration.

R. Cromwell. Moi et ma famille nous avons tout perdu parce que nous fûmes vos plus grands ennemis.

Le Roi. Malepeste! C'est du nouveau; personne ne m'a encore dit cela. Je vous écoute : — voyons, que me demandez-vous?

R. Cromwell. Rien.

Le Roi. Allons donc! ceci devient incroyable.

R. Cromwell. Je viens savoir ce que Votre Majesté exige de moi et la payer.

Le Roi. Oh! oh! racontez-moi votre histoire.

R. Cromwell. Mon nom, vous la dira. — Je suis Richard Cromwell.

Le Roi. Richard Cromwell! Vous êtes bien hardi! — Cromwell! Êtes-vous l'usurpateur qui porta ma couronne ? le fils de celui qui immola mon père? Vous êtes bien hardi, je le répète... Et que voulez-vous de moi?

R. Cromwell. Sire, j'imploraï autrefois mon père pour le vôtre, quoique inutilement; je demandai sa vie, quoiqu'elle me fût refusée.

Le Roi. Ne parlons plus de cela? Croyez-vous que j'aime ce souvenir? que j'aie la patience d'entendre ici retracer les outrages subis par mon père ?

R. Cromwell. Ce sont les mêmes outrages qui m'amènent.

Le Roi. Quels outrages ?

R. Cromwell. Ah! sire! nous avons bonne mémoire pour les outrages qu'on nous fait; nous oublions ceux que nous infligeons nous-mêmes. Je

Digitized by Google

ne vous accuse pas d'un acte si lâche ; j'accuse ces courtisans prosternés autour de votre trône, et qui, pour glorifier votre père, ont violé la sépulture du mien.

Le Roi. Si cela est, ce n'est que justice ; ce qui s'est fait s'est fait au nom de la loi, par ceux qui ont à la fois le droit et le pouvoir.

R. Cromwell. Sire, ceux qui font la guerre aux ossements d'un mort avaient peur de ses regards vivants. Ce ne sont pas des sujets, mais des esclaves, qui offrent ce lâche sacrifice à la piété filiale, pour prostituer votre devoir le plus sacré, votre plus noble affection. Mais ils expient ainsi leur indignité; ils sont juges, de peur d'être criminels.

Le Roi. Je dois pardonner beaucoup au sentiment de votre cause; mais assez : si vous avez quelque chose à me demander, il vaudrait mieux ne pas provoquer mes ressentiments. Souvenez-vous que je suis votre roi, outragé par les vôtres, par vous-même... je voudrais cependant me montrer juste... Que voulez-vous de moi?

R. Cromwell. Je viens pour connaître mon sort et m'y soumettre.

Le Roi. Votre sort?

R. Cromwell. Oui, sire ; je préfère être jugé par le roi sur le trône duquel je me suis assis, plutôt que d'attendre l'abjecte et capricieuse tyrannie de vos flatteurs, lorsqu'ils chercheront quelque autre spectacle de mort pour satisfaire cette idole sanguinaire qu'ils appellent leur dévouement au roi. Je viens pour entendre ma sentence de votre bouche.

Le Roi. Que vos propres actions vous protégent, si vous êtes absous du passé.

R. Cromwell. Mais, sire, il est des gens qui interprètent à leur gré ce passé. Je ne viens pas à vous conduit par une lâche peur ; je ne parle pas pour moi ; la mort, l'exil, la prison, je suis prêt à tout ; mais il est une justice que vous ne refuserez pas à la femme innocente et aux enfants qui attendent chaque jour que j'aie subi mon sort pour le connaître et avoir ensuite la paix, serait-ce la paix du malheur : c'est pour eux que je veux savoir le sort qui me menace et eux dans moi.

Le Roi. Eh! vous êtes fier, mais vous avez été... n'importe, vous avez plaidé pour mon père : vous auriez pu me parler plus humblement, mais vous m'avez dit quelques vérités. — Avec la même franchise répondez à ma question. Je ne vous demande ni odieux ni honteux services; il n'en est que trop qui en rendent de pareils ! mais votre personne peut servir de point de ralliement aux complots de mes ennemis ; puis-je compter sur la libre soumission d'un sujet pour son roi? En ai-je votre parole, la parole d'un homme d'honneur?

R. Cromwell. Oui, sire.

Le Roi. Aucune des craintes que vous avez ne se réalisera ; personne ne me le demandera, ou si on me le demande, je n'aurai plus le pouvoir

Digitized by Google

d'y consentir. — Voilà pour votre sûreté. Je vous donnerai un pardon signé de ma main pour le passé, et un acte qui empêche qui que ce soit de vous questionner... Nous sommes deux amis désormais... Eh bien! êtes-vous content?... Nous sommes amis?...

R. Cromwell. Je ne démentirai pas ce titre.

Le Roi. Je vais écrire ce sauf-conduit... Venez avec moi.

R. Cromwell. Sire, je voudrais n'être pas remarqué... C'est là qu'est le danger pour moi... Si dans le passe-port que Votre Majesté va me signer vous veuliez m'appeler par un autre nom que celui de Cromwell?

Le Roi. Voyons, partageons-le nom... M. Crom... puisque vous n'êtes plus qu'une partie de ce que vous fûtes... ou, si c'est trop encore, vous serez... M. Clarke.

R. Cromwell. Je remercie Votre Majesté.

Le Roi. Venez avec moi, et tenez-vous à mon côté, qu'on ne fasse pas attention à nous; car, lorsque je veux faire quelque bonne action, je suis sûr d'être interrompu, si on me rencontre... Vraiment, on m'a raconté de vous des choses qui vous font honneur et dont vous ne vous êtes pas prévalu.

R. Cromwell. Il vaut mieux que Votre Majesté les ait apprises de tout autre.

Le Roi. Monsieur Clarke, ne faites pas le courtisan... Nous sommes amis, venez. (*Ils sortent, et entre Darnel suivi de Willis.*)

Willis. Arrêtez! un mot...

Darnel. Moi?...

Willis. Vous-même. Je vous ai vu sortir de la maison où vit Richard Cromwell; vous étiez avec des gens dont j'ai su les projets.

Darnel. En vérité!... (*Il tire son épée.*) Défendez-vous donc, si vous voulez...

Willis. Je ne me défendrai pas... et si vous me tuez, on verra que vous êtes un assassin. Il serait dangereux de me frapper ici dans l'enceinte du palais... On nous regarde.

Darnel. C'est vrai.

Willis. Réfléchissez... Vous êtes un officier licencié; je vous dénonce au corps de garde ici près... Vous êtes à Londres malgré la loi... Quelle chance avez-vous pour vous sauver?

Darnel. Vos calculs semblent exacts; que me voulez-vous donc?...

Willis. Notre intérêt commun... Je puis être votre ennemi, mais j'ai besoin de vous... Nous pouvons agir de concert.

Darnel. Peut-être .. Quel est votre but?

Willis. Découvrir un complot où trempe-rait ce Cromwell serait pour vous plus avantageux et plus sûr que d'en être le complice.

Digitized by Google

DARNEL. On vient de ce côté... Sortons ensemble.

WILLIS. Oui, par les rues!

DARNEL. Oh! vous me redoutez encore... Eh bien, par les rues.

(*Ils sortent.*)

R. CROMWELL, *rentrant avec deux papiers à la main.* Voilà l'arbre du rendez-vous... Elle n'y est pas encore... N'importe, je puis rentrer maintenant... Ah! la voici, et elle m'a vu. (*Entre lady Cromwell; Richard Cromwell va à elle.*) Mon amie, tout est sauvé!... Vous me féliciterez, j'ai vu le roi. Voici l'oubli pour le passé; voici un autre écrit dans lequel il m'appelle son ami, défend qu'on m'interroge, et ordonne tous de me prêter aide et protection.

LADY CROMWELL. Richard!...

R. CROMWELL. Votre pâleur...

LADY CROMWELL. Si Disbrowe... Darnel...

R. CROMWELL. Et que m'importe!... Ils ne sont plus rien pour nous... Oublions qu'ils ont jamais existé... Fuyons de ce séjour de luttes, d'agitations et de terreur! fuyons l'importun souvenir de nos grandeurs! rompons à jamais avec le passé!...

LADY CROMWELL. Oui, oui, nous nous cacherons là où personne ne pourra nous connaître ou nous trouver.

R. CROMWELL. Excepté ceux qui furent nos vrais amis. Seuls et avec nos chers enfants, notre innocent et paisible espoir de l'avenir... Plus de Richard Cromwell!... Le roi m'a donné un nouveau nom... Lisez... M. Clarke... Jamais il ne donna titre pareil!... un titre pour être heureux... Venez, ma bien aimée compagne, venez, mistress Clarke...

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV. — SCÈNE Ier.

On voit une partie de l'intérieur d'un cottage qui se trouve sur le côté droit de la scène avec un pavillon contigu; un jardin l'entoure. — On voit une petite ville dans un demi-lointain.

SIR JACOB CAUBB, LADY CHUBB, DEAGLE, etc., etc.

Sir Jacob et lady Chubb arrivent à la suite de Robert Deagle.

CHUBB. Charmante maison que vous avez louée là, mon ami.

DEAGLE. Eh! eh!

CHUBB. C'est-à-dire, si c'est vous qui l'avez louée?

DEAGLE. Oui.

LADY CHUBB. Bah! bah!... je suis sûre d'avoir vu des personnes plus apparentes... Vous êtes le serviteur, n'est-ce pas?...

Digitized by Google

DEAGLE. Supposons que je le sois.

LADY CHUBB. Quel est le nom de votre maître?

DEAGLE. Clarke! (*Il entre dans la maison.*)

LADY CHUBB. Clarke!...

CHUBB, *à lady Chubb.* Cela ne nous apprend pas grand'chose .. Je voudrais bien voirces gens-là.

LADY CHUBB. On se sent la curiosité d'aller frapper à la porte.

CHUBB. Patience, ma chère; il n'est rien de tel que de faire connaissance par hasard; si on peut amener ce hasard-là... On voit à quelles gens on a affaire. A-t-on quelque chose à gagner avec eux, il est très-aisé de devenir des intimes; si ce sont eux qui ont besoin de vous, eh bien, on attend.

LADY CHUBB. C'est vrai, mon cher Jacob.

CHUBB. Sir Jacob, s'il vous plaît... De femme à mari, lady Chubb .. on peut bien se traiter de sir et de lady, entre soi. Le roi lui-même est dans le château voisin... Si le hasard nous procurait l'occasion de faire notre cour... les temps sont changeants... Et si en ouvrant bien les yeux on pouvait rendre quelque service à Sa Majesté .. (*On voit la tête de Darnel par-dessus la haie.*) C'est la seconde fois que cet homme montre sa vilaine figure.

LADY CHUBB. Curiosité malhonnête... S'il demande quelqu'un, qu'il entre.

CHUBB. Il vient. (*Darnel se présente à la porte.*) Nous pourrons apprendre par lui quelque chose. (*Darnel regarde d'un air curieux; sir Jacob et Darnel se saluent.*)

DARNEL. Je vous demande pardon... mais ce joli petit jardin... Ai-je l'honneur de parler au propriétaire?... Je veux dire, à celui qui l'habite... qui l'habite présentement?

CHUBB. Non, monsieur... à une connaissance... une connaissance accidentelle. (*A part, à lady Chubb.*) Je ne pouvais dire moins, n'est-ce pas, dans le jardin même, quel que soit celui que nous ne connaissons pas encore?

LADY CHUBB. Dites-lui d'aller frapper.

CHUBB. Naturellement, monsieur, vous avez affaire au maître de la maison.

LADY CHUBB, *à sir Jacob.* Ne nous laissons pas prévenir par lui.

CHUBB. Nous ne pouvons pas entrer par force.

DARNEL. Mon cher monsieur, vous alliez entrer. Je vous cède le pas, et c'est très-volontiers, la galanterie l'exige... Comment donc!... une personne de qualité!... (*Il salue lady Chubb.*)

LADY CHUBB. S'il n'est pas très-beau, il est au moins très-poli.

DARNEL. D'ailleurs, ce site est si gracieux... j'y resterais des heures ..

Digitized by Google

Oh! je ne me trompe pas... tout va bien... (*Il aperçoit Robert Deagle à la porte du cottage.*) Oh!... (*Il sort à la hâte par la grille du jardin.*)

LADY CHUBB. Oh! certes!

CHUBB. Il a dit : *Tout va bien*... Il y a donc quelque chose qui va mal? Je sonderai celui-ci.

DEAGLE. Encore ces gens à l'air soupçonneux!... ce sont ceux dont Patience parlait... Il faut que je leur fasse un affront si je peux... Le meilleur moyen d'empêcher quelqu'un d'être désagréable, c'est d'être désagréable soi-même.

CHUBB. Il n'y a pas longtemps que vous êtes ici, l'ami? Eh!

DEAGLE. Je ne dis pas non...

CHUBB. Ah! je savais cela.

DEAGLE. Alors, pourquoi le demander?

LADY CHUBB. Mon cher, ce gentilhomme qui daigne entrer en conversation avec vous a dans son temps été fait chevalier... (*A part.*) Il ne paraît pas étonné du tout.

CHUBB. Quelle indifférence!... Mon ami, j'ai aussi l'honneur d'être un alderman de Quidlingboro... un magistrat.

DEAGLE. Et puis après?

LADY CHUBB. L'audacieux!... Dites donc?... eh! avez-vous vu beaucoup de personnes de ce rang dans votre vie?

DEAGLE. Une fois ou deux, je pense.

LADY CHUBB. J'aurais dû le penser aussi.

CHUBB. Peut-être ne savez-vous pas que je puis regarder comme suspectes toutes personnes inconnues qui arrivent en ces lieux si brusquement et sans demander la permission à personne!

DEAGLE. C'est ce que je me disais.

CHUBB. Ah! ah!... En d'autres termes, l'ami, je voudrais voir votre maître.

DEAGLE. Ce sera facile, monsieur; le voilà. (*En ce moment entrent R. Cromwell et lady Cromwell.*) Ce gentilhomme, monsieur, un alderman, un chevalier, désire vous voir... Il prétend avoir eu des soupçons, et...

CHUBB. Non, mon ami, non; vous vous trompez... (*A part.*) Le maître n'a pas l'air de quelqu'un qui se laisserait braver.

R. CROMWELL. Laissez-nous, Robert.

(*Deagle sort par la porte du fond.*)

LADY CHUBB. Comme il s'éloigne respectueusement!... Je voudrais bien faire donner une leçon de respect au bedeau de la municipalité.

R. CROMWELL. J'ai bien pensé que quelques personnes pourraient par un sentiment de bienveillance...

CHUBB. Oui, comme vous dites, par un sentiment de bienveillance.

Digitized by Google

R. Cromwell. Monsieur...

Chubb. Je vous demande pardon... il n'aime pas à être interrompu.

R. Cromwell. Par un sentiment de bienveillance, désirer connaître un nouveau venu... Je me suis donc pourvu d'une réponse authentique à toutes les questions. Je la produirai quand je saurai à qui je m'adresse... Votre nom, votre titre, vos fonctions?

Chubb, *à part*. C'est lui qui me fait subir l'interrogatoire... Chubb! alderman! sir Jacob! c'est-à-dire, Chubb, esquire,—suivant qui me fait la question.

R. Cromwell. Ah! je me souviens, un très-ardent partisan du Protectorat, créé chevalier par Olivier Cromwell.

Chubb. Oui, j'eus cet honneur... ou ce malheur.

R. Cromwell. Ce nom a figuré le premier parmi les signataires d'une adresse de Quidlingboro à Richard.

Chubb. J'avais le malheur... ou le bonheur... comment dire?... d'être maire.

Lady Chubb. Comment en sait-il tant sur votre compte?... Demandez-le-lui.

Chubb. Je m'en garderai bien. Peut-être est-il venu avec une mission secrète. Je voudrais n'avoir pas mis les pieds ici.

R. Cromwell. Vous m'avez fait une réponse satisfaisante, je vous rendrai le compliment... Connaissez-vous la signature du roi?

Chubb Je l'ai étudiée avec respect depuis que je l'ai vue inscrite au bas de sa réponse à notre conseil municipal.

R. Cromwell. Reconnaissez-la donc. Lisez tout.

Chubb. « L'ami de Sa Majesté, son bon ami M. Clarke, aide et protection. — Il ordonne à tous les magistrats... » Je suis un magistrat... Jamais je ne fus si fier d'être un magistrat. Mais! Sa Majesté!... votre ami, le roi, est en visite au château voisin, situé à deux milles d'ici. Peut-être irez-vous le voir... Je vous offre l'aide et la protection dont je peux disposer. (*Lady Chubb se montre très-obséquieuse envers lady Cromwell.*) Mon bon monsieur Clarke! cher monsieur Clarke!

R. Cromwell. Qu'avez-vous, monsieur?

Chubb. Je me disais combien il est étrange que vous vous contentiez de rester simplement M. Clarke, ami comme vous l'êtes de sa très-gracieuse Majesté... Pas même chevalier?

R. Cromwell. Ah! c'est vrai... Vous l'avez été, vous, et vous avez gardé ce titre... Tout le monde ne sait pas ce que c'est que d'avoir été d'un rang élevé, et puis d'en descendre. Vous paraissez deviner combien il en coûte?

Chubb. Oui.

R. Cromwell. Je sais ce que c'est.

Digitized by Google

LADY CHUBB. Un titre est une douce habitude; non que nous devions tenir à des titres conférés par un homme tel qu'Olivier... un homme qui, de l'aveu de tout le monde...

R. CROMWELL. Plaça quelquefois ces titres fort mal. Que ceux qui ont à s'en louer le louent...

CHUBB. Et son fils...

LADY CHUBB. Ce pauvre Richard Cromwell!

R. CROMWELL. Oh! celui-là, je vous le livre.

CHUBB. Je ne suis pas payé pour en dire du bien, je puis le dire à un ami du roi Charles : lorsque j'allai lui porter l'adresse de notre bourg, le bourg entier fut offensé en ma personne; car, sous prétexte que ses momens étaient précieux, je ne le vis pas...

LADY CHUBB. Quand il aurait dû de chevalier nous créer baronet; cela nous avait été promis.

R. CROMWELL. Promis?...

LADY CROMWELL. Je conçois toute votre rancune.

R. CROMWELL. N'allez-vous pas le défendre?

LADY CROMWELL. C'est que personne en effet ne saurait avoir les mêmes raisons que moi de bien parler de Richard : il n'a jamais aimé personne comme moi.

LADY CHUBB, *à part*. Elle avoue cela en face de son mari, et lui... cela n'a pas l'air de le fâcher!

CHUBB, *à part*. C'est un mari bien indifférent.

LADY CROMWELL. Si nous parlons de Richard, que ce soit avec respect, car ses ennemis même doivent avouer qu'il ne leur a jamais fait de mal : la calomnie risque, en voulant proclamer ses torts, de blâmer ses vertus. Tout ce qu'on peut lui reprocher, c'est d'avoir aimé les autres plus que lui-même, et d'avoir régné en conservant le plus noble des trésors, une âme pure.

R. CROMWELL. Vous n'avez pas toujours pensé de lui tant de bien; je vous ai entendue blâmer son jugement.

CHUBB. Son jugement? oh! nous avons toujours dit dans notre conseil municipal qu'il manquait de jugement.

LADY CROMWELL. Le conseil municipal de Quidlinboro! Je ne m'attendais pas que cette sagesse-là fît le procès à la sienne.

CHUBB. Oh! nous savons ici notre politique.

R. CROMWELL. Mais cette conversation peut se continuer dans notre cottage... Mistress Clarke, voulez-vous bien y recevoir ces bons voisins?

(*Entre Deagle, qui fait signe à Richard qu'il veut lui parler. — Lady Cromwell et les autres passent dans le cottage, et lady Chubb dit à part à son mari :*)

LADY CHUBB. Singulières gens! ils ne médisent de personne. Cependant

Digitized by Google

avez-vous remarqué avec quel accent elle a répété *le conseil municipal?*

DEAGLE, *seul avec Richard.* C'est lord Ingoldsby qui veut vous voir seul.

R. CROMWELL. Qu'il vienne... Ma femme défend mon jugement; voilà une des premières conditions du bonheur domestique. (*Entre Ingoldsby.*) Ah! Dick, déjà fatigué de la cour! Je suis enchanté de vous voir; venez-vous partager notre obscur bonheur et y ajouter encore? Il ne nous manquait plus qu'un ami tel que vous. Nous avons oublié qu'il y a des ambitieux dans le monde; nous sommes heureux.

INGOLDSBY. Heureux!

R. CROMWELL. Oui; entrez dans notre humble retraite. Je vous préviens que le hasard y a même conduit deux hôtes dont la simplicité provinciale pourra vous amuser.

INGOLDSBY. Je vous ai fait prier de m'écouter seul... J'ai reçu une lettre de votre femme, si j'ai bien reconnu son écriture.

R. CROMWELL. En vérité!

INGOLDSBY. Cachetée de votre sceau.

R. CROMWELL. Si c'est pour vous inviter à venir nous voir, je reconnais là ses tendres attentions pour moi.

INGOLDSBY. Vous ne connaissez pas, je le vois bien, ce que contient cette lettre.

R. CROMWELL. Je l'ignore, j'en conviens; voulez-vous me la montrer?

INGOLDSBY. Je ne l'ai point... celui qui me l'apporta me la redemanda pour un moment et ne voulut plus me la rendre; il eût fallu à mon tour la lui reprendre de force, et je dus éviter le bruit d'une discussion; car cette lettre contenait des paroles qui pouvaient vous compromettre.

R. CROMWELL. Moi!

INGOLDSBY. Oui, vous. Avez-vous concerté un complot avec Disbrowe... autorisé votre femme à m'engager d'y prendre part dans l'intérêt de votre sûreté?...

R. CROMWELL. Non... Continuez, que je sache tout.

INGOLDSBY. Cette lettre était écrite à la hâte; mais on m'y disait de m'entendre avec Disbrowe et ses amis pour être prêt à agir au moment convenu .. Me voici pour vous répondre.

R. CROMWELL. Ce doit être une fausse lettre, un dernier et lâche complot contre moi. Je me rappelle en effet que ces traîtres vinrent outrageusement m'offrir d'associer leur fortune à la mienne, mais je répondis par le mépris... et c'est là leur vengeance.

INGOLDSBY. Mais si cette lettre n'était pas supposée?

R. CROMWELL, *appelant.* Robert! Robert! (*Robert Deagle entre.*) Allez prier votre maîtresse de venir un moment nous rejoindre ici. (*Deagle*

Digitized by Google

rentre dans le cottage.) La précaution de retenir cette lettre en démontre la fausseté.

INGOLDSBY. Celui qui me la présenta me dit que c'était son titre de créance... un capitaine Darnel.

R. CROMWELL. Darnel! Ah! Ingoldsby, nouvelle preuve de trahison que le nom de cet homme. (*Entre lady Cromwell.*)

LADY CROMWELL. Ingoldsby!

R. CROMWELL. Oui, ma femme; il vient répondre à une lettre qu'il croit avoir reçue de vous.

LADY CROMWELL. Vous n'avez rien fait, n'est-ce pas? vous avez cette lettre?... vous l'avez détruite?

R. CROMWELL. Grands dieux!... Robert! (*Deagle entre.*) Sellez mon cheval noir... (*Deagle vient et sort par la grille.*) Quelle étrange présomption est celle de l'homme qui se dit heureux! Quittez-nous, Ingoldsby; les reptiles nous ont entourés de leurs trames, prenez garde d'y être surpris. On remarquera votre absence.

INGOLDSBY. Non; le roi étant justement dans le château voisin, c'est auprès de lui que je serai venu.

R. CROMWELL. Quittez-nous, mon ami. Nous n'avons pour nous défendre que notre innocence, il ne faut pas qu'on mette la vôtre en doute... Allez plutôt nous dénoncer que de vous perdre avec nous... Mais ma pauvre femme, ah! se serait-elle perdue elle-même!

LADY CROMWELL. Apprenez-moi d'abord ce qui est arrivé.

INGOLDSBY. Ces gens-là ont gardé la lettre qui m'était adressée; si vous l'avez réellement écrite, ils en feront usage.

LADY CROMWELL. Comment, et dans quel but?

INGOLDSBY. Pour faire participer votre mari à leur rébellion.

LADY CROMWELL. Ne puis-je me sacrifier pour le sauver? Je me souviens de n'avoir rien écrit qui puisse faire penser qu'il connût même ma lettre.

R. CROMWELL, *à Ingoldsby.* Je vous conjure, mon ami, de pourvoir à votre sûreté; je ne veux pas avoir à me reprocher rien qui vous expose. Allez; quand je saurai tout, j'agirai.

INGOLDSBY. Je me retire, mais pour veiller sur vous. (*Il sort.*)

R. CROMWELL, *à part.* Malheureuse femme! que lui dire?

LADY CROMWELL. Richard, ne vous détournez pas de moi. J'ai écrit cette lettre, il est vrai; mais rappelez-vous dans quelles circonstances, rappelez-vous mes alarmes. Hélas! je vous croyais à la fois menacé et imprudent peut-être; j'écoutai ceux qui, menacés comme vous, avaient intérêt à vous sauver d'un péril commun; mais par un reste de défiance, en me livrant à eux, en espérant même qu'il y avait encore une chance de

Digitized by Google

vous rendre la sécurité en vous rendant le trône, j'eus bien soin de n'écrire qu'en mon nom.

R. Cromwell. Vous vous justifiez, mon amie; je ne songe pas à vous accuser, mais à vous arracher au nouveau péril où a pu vous jeter votre faiblesse, votre faiblesse qui, je le sais, n'eut d'autre cause que votre affection pour moi.

Lady Cromwell. Ah! vous m'accordez votre pardon.

R. Cromwell. Mon pardon! de toute mon âme; mais je n'ai rien à vous pardonner; je vous aime! (*Entrent Disbrowe, Darnel et Berry.*) Ah! déjà! Qui vous amène ici, lâches? Venez-vous triompher du stratagème par lequel vous avez trompé une femme trop crédule? Après nous avoir trahis, avez-vous voulu nous livrer nous-mêmes? Éloignez-vous, hommes aussi bas que cruels!

Disbrowe. Votre vie et la sienne, vous le savez, courent le même péril que les nôtres. Il faut nous écouter... oui, pour elle-même.

Lady Cromwell. Richard, ne vous occupez pas de moi.

R. Cromwell. Allez rejoindre nos hôtes, — je le veux; il faut que vous me laissiez seul avec ces hommes; faites seulement qu'on ne nous interrompe pas. Allez, et ne redoutez rien; je ferai taire tout ressentiment. (*Lady Cromwell rentre dans le cottage.*) Oui, messieurs... je vous en avertis... j'ai trop souffert pour ne pas être préparé à tout. Je suis calme, mais vous ne devez que redouter davantage la haine que la raison n'a pu déraciner de mon cœur : c'est un combat à mort que vous venez livrer.

Disbrowe. Un combat à mort, en effet. Tous les ports d'Angleterre sont fermés; nous sommes ici pour y défendre notre vie... Nous vous avons cherché parce que vous êtes notre dernière espérance. Par vous, par votre nom du moins, nous pouvons encore nous sauver; mais si nous périssons, vous serez entraîné dans notre perte, et votre femme dans la vôtre, entendez-vous bien? Nous vous offrons donc le choix : régnez encore avec elle, ou mourez avec elle.

R. Cromwell. C'est déjà trop m'en dire; vous parlez à un ennemi. Je vous préviens que je ne me croirai point obligé à taire vos secrets; gardez-les donc, et partez.

Disbrowe. Peut-être nous écouterez-vous quand vous saurez quelles chances et quelles ressources nous restent encore. Vous n'êtes pas seul en notre pouvoir : dans quelques heures peut-être, Charles Stuart lui-même y sera.

Darnel, *à Disbrowe.* Parlez-lui plus clairement... il commence à écouter.

Disbrowe. A peu de distance de la résidence royale où Charles est en ce moment est un autre château dont le maître a une sœur ou une femme

Digitized by Google

que le roi vient chaque jour visiter seul et sans gardes... Le régiment qui est en garnison dans la ville est justement celui du commandant Falconberg, dont tous les soldats vous sont dévoués.

R. CROMWELL. Le régiment de Falconberg!

DARNEL. Ce régiment sait bien qu'au premier jour il sera licencié comme les autres. Nous avons parlé aux soldats en votre nom, et ils n'attendent plus qu'une parole de vous pour vous proclamer.

DISBROWE. Nous nous chargeons de nous emparer de la personne du roi.

R. CROMWELL. De sa personne?

DARNEL. (*A part à Disbrowe et à Berry.*) Il réfléchit et cèdera.

DISBROWE. Eh bien! votre réponse?

R. CROMWELL. Et le régiment de Falconberg a ses quartiers dans la ville?

DARNEL. Oui, mylord.

DISBROWE. Eh bien! neveu?

DARNEL, *à Disbrowe.* Donnez-lui le temps de se décider; il l'est déjà à moitié. (*Haut.*) Si le lord Richard veut nous permettre de nous reposer dans ce pavillon, il nous fera bientôt connaître sa détermination.

DISBROWE. Mais le temps presse, neveu. Les soldats peuvent se prononcer sans nous... nous entrons. (*Ils entrent dans le pavillon.*)

R. CROMWELL, *seul.* J'ai donné ma parole à Charles! mais ces hommes peuvent perdre ma femme!... Si... mais m'associer à ces hommes!... Ah! le roi me croirait-il si j'allais lui déclarer la vérité?

DEAGLE, *du dehors.* Arrêtez! vous ne passerez pas. Il faut parler à mon maître.

(*Deagle entre par la grille avec sir Richard Willis, qu'il tient en respect avec un pistolet.*)

R. CROMWELL. Qu'est-ce? Ah! cet autre traître ici! Alors tout est découvert. Vous êtes venu pour trahir...

WILLIS. Moi?

R. CROMWELL. C'est votre métier. Ne vous connais-je pas? Vous me vendriez à Charles comme vous m'avez vendu ses amis. Parlez, vil espion... Ah! je ne me trompe pas : vous trembles. Je ne souillerai pas mon épée d'un sang tel que le vôtre; mais je vais vous livrer à ceux que vous vouliez livrer vous-même; ils sont ici. Vous savez quel sort vous attend au milieu de ceux que vous veniez espionner et trahir.

WILLIS. Vous êtes trahi vous-même par l'un d'eux, Darnel, qui est prêt à vous dénoncer.

R. CROMWELL. Pour le savoir il faut que vous soyez d'accord avec lui. (*A Deagle.*) Ayez l'œil sur cet homme. (*Il prend des tablettes et écrit.*) Vous remettrez ces tablettes à votre maîtresse. Mon cheval est sellé? Non, la partie n'est pas encore perdue. (*Il sort.*)

Digitized by Google

DEAGLE. Si vous vous éloignez d'un pas, vous êtes mort.

WILLIS. Que je ne sois pas vu de Disbrowe et des autres, cela me suffit. Je n'ai nulle envie de vous quitter.

DEAGLE. Ah! voici justement ma maîtresse. (*Lady Cromwell entre avec sir Jacob et Lady Chubb.*) Madame, lisez ces tablettes laissées par mon maître.

LADY CROMWELL, *lisant*. Pas de temps à perdre si je ne veux pas être prévenue! et il est parti... Quel est cet homme et que signifie...

DEAGLE. Sir Richard Willis.

LADY CROMWELL. Et vous avez l'ordre de le garder prisonnier. Mais qui est dans ce pavillon?

DEAGLE. Lord Disbrowe et ses amis.

LADY CROMWELL. Ah! il est donc parti seul: je crois comprendre alors.. non, c'était à moi d'aller me dénoncer. Ah! du moins je puis me venger de ces traîtres en les offrant à la vengeance de Charles. (*A sir Jacob.*) Vous êtes un magistrat; au nom de votre fidélité au roi, je vous somme de vous assurer des personnes qui sont dans ce pavillon.

CHUBB. Moi! je suis tout seul.

LADY CROMWELL. Craignez d'être complice de leur trahison, et souvenez-vous que le roi peut vous rendre votre titre de chevalier.

LADY CHUBB. Votre titre, Jacob! Oh! restez ici; je vais appeler tout le bourg au secours. (*Elle sort par la grille.*)

CHUBB. Ma femme serait un excellent général: la voilà aux avant-postes; mais que faire tout seul à l'arrière-garde?

LADY CROMWELL, *à Willis*. Et vous, n'aurez-vous pas le cœur une fois dans votre vie d'agir en honnête homme?

WILLIS. Madame, je ne connais que mon devoir... Cet homme est un magistrat? En ce cas, monsieur, vous avez vos fonctions à remplir complétement: il faut que vous arrêtiez non-seulement ces hommes, mais encore cette femme.

CHUBB. Quoi! mistress Clarke!

WILLIS. Dites lady Dorothée Cromwell, femme du dernier Protecteur.

CHUBB. Lady Cromwell! et alors M. Clarke... en vérité, cet ami du roi serait... Il m'a donc montré de faux papiers! Jamais magistrat fut-il dans un pareil embarras?

LADY CROMWELL, *à Willis*. Lâche et traître jusqu'à la fin. Robert, qu'il soit encore votre prisonnier. (*A sir Jacob.*) Et vous, monsieur, que ce soit Mrs. Clarke ou lady Cromwell qui vous parle, souvenez-vous que c'est pour vous dire de faire arrêter les ennemis du roi. Je vous laisse vos prisonniers. (*Elle sort par la grille.*)

CHUBB. Mes prisonniers. Mais où suis-je? Que faire? Le plus sûr c'est de les attendre. C'est toujours du temps gagné. (*Il se tient à l'écart et*

Digitized by Google

voit sortir du pavillon Darnel, puis les autres.) Ciel! la laide figure de ce matin!

DARNEL, *qui remarque d'abord Willis.* Quoi! sir Richard Willis!

DISBROWE, *étonné de voir Deagle qui menace toujours Willis de son pistolet.* Qu'est-ce que cet homme? Où est votre maître?

DEAGLE. Je l'ignore.

DISBROWE. Est-il dans la maison?

DEAGLE. Je ne crois pas.

DARNEL. Réponse équivoque... Il est parti! parle, drôle! où est allé ton maître?

DISBROWE, *à Willis.* Et vous! qu'êtes-vous?

WILLIS. Je suis connu du capitaine Darnel.

DARNEL. Oui, vous l'êtes. (*Plus bas.*) Vous auriez tort de parler davantage. (*A Disbrowe.*) Nous n'avons pas de temps à perdre. Richard est peut-être allé agir sans nous; allons de notre côté faire échec et mat au roi. Quoi qu'il arrive, quand nous le tiendrons, nous en tirerons parti; partons. (*A part.*) J'agirai selon les circonstances.

CHUBB, *s'avançant.* Je serais complice si je ne me montrais pas; il y va du titre de chevalier... Messieurs, vous voyez un magistrat: au nom du roi, je vous arrête.

DARNEL. Où sont vos satellites?

CHUBB. Ils ne peuvent être loin.

DISBROWE. Ils le sont trop pour nous empêcher de vous ôter à jamais la parole si vous dites un mot de plus.

DARNEL, *montrant Willis.* Vous avez bien assez de garder ce prisonnier; je vous le donne pour le plus grand des coquins. Adieu.

DISBROWE. Au roi, messieurs. (*Ils sortent.*)

CHUBB. Je commence à me croire dans un mauvais pas.

(*Lady Chubb entre.*)

LADY CHUBB. Je viens de voir vos prisonniers s'échapper. Est-ce ainsi que vous avez reconquis votre titre de chevalier? Je vous amenais main-forte, toute la milice est convoquée.

CHUBB. C'est un peu tard; mais il nous en reste un, et je désire que l'autre m'ait dit vrai. Si c'est le plus grand coquin de tous, sa capture nous vaudra bien quelque chose Conduisons-le au roi.

WILLIS. Oh! je vous suis volontiers. Pourvu que ce Darnel, au lieu de se tourner une dernière fois du côté de Richard, ne nous ait pas dénoncés tous, je peux encore faire valoir mon zèle.

CHUBB Marchons, et si vous venez réellement de bonne grâce, je dirai un mot pour vous à Sa Majesté.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE V. — SCÈNE Ire.

Appartement dans un château de province. — Portes à deux battants.

LE ROI CHARLES II *et* LORD HYDE (LORD CLARENDON).

LE ROI. Bah! Willis est un fourbe à qui il faut toujours un complot à dénoncer. Mon bon chancelier, vous croyez vous servir de cet homme, et c'est lui qui profite de l'autorité de votre nom. Qui prétend-il trahir aujourd'hui?

LORD HYDE. Il dit que c'est quelqu'un d'une grande importance.

LE ROI. Quoi! pas même un nom! Ah! ah! vous avez donné à ce corsaire des lettres de marque, il trouvera bien quelque bâtiment à couler bas.

LORD HYDE. Je compte sur ses actes et non sur ses paroles : il assure qu'il a son homme sous la main. Je supplie seulement Votre Majesté de me laisser la conduite de ces choses, et de croire que je n'agirai que dans votre intérêt.

LE ROI. Mon sage ministre semble se défier de moi. Quelle est votre pensée?

LORD HYDE. Votre Majesté n'est-elle déjà pas intervenue imprudemment par le sauf-conduit qu'elle a donné à un homme tel que Richard Cromwell?

LE ROI. Encore la même histoire! Eh bien, oui! j'ai cru à son honneur; j'ai jugé l'homme d'un coup d'œil. S'il m'a trompé, punissez non-seulement son nouveau crime, mais sa fausseté. Je n'interviendrai ni par un mot ni par un regard.

LORD HYDE. Je remercie Sa Majesté pour elle-même et non pour moi.

LE ROI. Vous voilà content; à mon tour je vous demande, mon grave chancelier, de ne plus me gronder pour être venu ici. — Je vous laisse le gouvernement du royaume, laissez-moi un peu de liberté.

LORD HYDE. J'ai seulement regretté que Votre Majesté n'eût pas fait escorter sa royale personne.

(*On entend au dehors la voix de lady Cromwell.*)

LADY CROMWELL. Il y a danger pour le roi si je ne pénètre jusqu'à lui. Je sais qu'il est ici.

UN DOMESTIQUE *entre en disant*. Permettez, madame, que je prévienne...

LE ROI. Que signifie cela?

LE DOMESTIQUE. Une dame, sire, implore la faveur de vous voir.

LE ROI. Une dame! qu'elle entre. (*Entre Lady Cromwell.*)

Digitized by Google

Lady Cromwell. Sire, c'est le malheur qui ose franchir toutes les barrières pour parvenir jusqu'à vous. Sire, j'implore votre merci.

Le Roi. Pour qui?

Lady Cromwell. Oh! pour vous-même, sire... pour votre royaume.

Le Roi. C'est vous que cela regarde, mon lord chancelier. — Et vous, (*au Domestique*) gardez un peu mieux les portes.

(*Le Domestique sort.*)

Lady Cromwell. Écoutez-moi vous-même, sire; je ne viens pas seulement demander une grâce, ou du moins la grâce que je réclame est de celles que les rois aiment à accorder, s'ils sont généreux et sages... s'ils sont justes surtout. Mais il faut que Votre Majesté me l'accorde d'abord, pour que j'aie le courage de tout lui dire. Je jure sur mon âme, et jamais mensonge n'est sorti de ma bouche, je jure que vous me remercierez quand j'aurai parlé.

Le Roi. Vous voulez obtenir votre propre pardon.

Lady Cromwell. Le mien! [illegible] sire, vous verrez que ce n'est pas le mien.

Le Roi. Parlez plus clairement : que voulez-vous que je croie ou que je pardonne?

Lady Cromwell. Il existe une conspiration contre vous, sire, une conspiration dans laquelle on voudrait enlacer un innocent, un homme qu'on a insidieusement entouré de toutes les circonstances qui pouvaient le faire croire coupable : que la parole du roi m'accorde la liberté de cet homme, et je dirai tout.

Lord Hyde. Quelle preuve aurons-nous de la vérité de vos paroles?

Lady Cromwell. Une preuve qui m'accuse tellement que vous ne pourrez en douter. Je vous demande la vie d'un seul homme pour sauver plus que votre vie.

Lord Hyde. Voulez-vous parler de votre mari?... quelle est cette femme?

Lady Cromwell. Les tortures ne m'arracheraient pas mon secret. Sire, il y va de votre sûreté.

Lord Hyde. La sûreté du roi est garantie par l'amour de son peuple.

Lady Cromwell. Quoi! c'est là ce que vous ont appris les leçons du passé? Seriez-vous le premier, sire, qui, bercé par des flatteries semblables, vous réveilleriez dans une disgrâce rendue dix fois plus cruelle par les grandeurs de la veille?

Le Roi. Femme! venez-vous pour affronter le roi?

Lady Cromwell. Je fais allusion à d'autres grandeurs que celles de votre famille.

Lord Hyde. Je commence à deviner. Vous venez de vous révéler vous-même.

Digitized by Google

Le Roi. A mon tour je devine aussi... C'est lady Cromwell.

Lady Cromwell. Vous venez de me rendre muette, quelque chose que vous vouliez savoir...

Le Roi. Je ne redoute ni vos paroles ni votre silence.

Lady Cromwell. Oh! ne me méprisez pas! le désespoir fait quelquefois des armes terribles... Ceux qui ont tramé ce complot vendront cher leur mort, s'ils ne réussissent pas... Je pouvais vous sauver.

Le Roi. Vous avez demandé justice : si votre mari est innocent, il est libre ; mais c'est à lui de répondre à la loi, si la loi l'interroge. Quant à moi, j'ai déjà pour lui encouru le blâme de mes amis. Qu'il s'adresse au lord chancelier ; je lui ai remis tous mes pouvoirs... Je ne veux que la justice.

Lady Cromwell. S'il en est ainsi, que le ciel fasse connaître la vérité! Je ne dis plus rien, et par un regard de bonté royale, un *oui* ou un *non*, vous pouviez empêcher l'effusion de beaucoup de sang.

(*Le Domestique rentre.*)

Le Domestique. Trois hommes, sire, demandent une audience de Votre Majesté, et disent que c'est pour un service pressant.

Le Roi. Je les verrai... Ils peuvent nous apprendre ce que vous nous taisez.

Lord Hyde, *au Domestique*. Rassemblez autant de domestiques que vous pourrez ; qu'on les place dans l'antichambre, soyez tous prêts à répondre au premier signal.

Le Roi. Ils ne sont que trois?

Lord Hyde, *au Roi*. Je voudrais que Votre Majesté fût un peu mieux gardée, quand il n'y en aurait qu'un. (*Le Domestique sort après avoir introduit Disbrowe, Henry et Darnel.*)

Lady Cromwell. Quoi! ce sont eux? .. Viendraient-ils pour nous dénoncer?... Sire, ces hommes-là sont les conspirateurs que je venais prévenir. Qu'on les arrête!... Si je les accuse à tort, que je sois punie de toute la sévérité des lois; si je vous arrache à leurs mauvais desseins, souvenez-vous de celui pour qui je voulais plaider tout à l'heure.

Le Roi. Nous allons enfin savoir la vérité.

Lady Cromwell. C'est moi qui vous la dis, sire; croyez-en celle qui venait payer son témoignage de sa vie.

Disbrowe. Trêve, madame, à vos terreurs de femme... Nous sommes toujours les amis de Richard.

Lady Cromwell. Ses amis!. . Vous m'avez trompée une fois, mais je déclare, aujourd'hui, que c'est le calomnier que de dire qu'il a de tels amis.

Disbrowe. Ma nièce, si nous venions ici comme vous pour racheter no-

Digitized by Google

tre vie, nous n'aurions qu'à montrer la lettre qui vous rend notre complice. Nous venons pour traiter et non pour supplier.

Le Roi. Sujets rebelles, est-ce ainsi qu'on parle à un roi?

Disbrowe. Il est un roi auquel nous avons parlé plus fièrement encore, et vous êtes son fils ; tout à l'heure, peut-être, ne dépendra-t-il plus de nous de dicter des conditions. C'est avec Richard Cromwell en personne et à la tête du régiment de Falconberg que vous aurez à décider lequel de vous doit régner. C'est nous qui lui avons appris tout à l'heure même que les soldats n'attendaient que son ordre pour le proclamer. Vous êtes notre prisonnier, vous nous servez à la fois de gage et de garantie contre lui et contre vous... Il faut nous suivre.

Le Roi. Je saurai résister en roi... Holà ! quelqu'un !

(*Entrent quelques Domestiques, mais en même temps on entend un tumulte au dehors.*)

Disbrowe. Résistez, si vous l'osez. Je vous ai prévenu, sire, que vous n'étiez plus le plus fort... Entendez ce bruit de chevaux et de soldats... Vous avez cessé de régner.

(*Entrent Richard Cromwell et des Officiers.*)

Le Roi, *à lady Cromwell.* Vous voyez la loyauté de celui pour qui vous demandiez grâce?

Disbrowe. Et c'est à vous de la demander... Vive le lord Protecteur!

Le Roi. Ah! Hyde! Hyde! ma folie m'a tendu ce piége; mais il me reste à mourir en roi... Qui de vous fait son roi prisonnier? Il en est parmi vous qui ne doivent pas marchander le sang royal. (*A Richard Cromwell.*) Et vous, monsieur, à qui j'avais pardonné; vous, pour l'honneur de qui j'avais engagé ma parole auprès de ceux qui vous connaissaient mieux que moi; vous, qui avez ri de la confiance accordée par un Stuart à un Cromwell, que voulez-vous de votre roi aujourd'hui?

Richard Cromwell. Justice... Et Votre Majesté me l'accordera en dépit d'elle-même... Connaissez-moi tel que je suis... Messieurs, désarmez ces hommes... ils sont vos prisonniers. (*Montrant Disbrowe, etc.*)

Le Roi. Eh bien!... que signifie ceci?

R. Cromwell. Que les soldats de Votre Majesté, conduits ici dans l'espoir de vous servir par un homme qui a eu autrefois quelque autorité sur eux, et que depuis vous appelâtes votre ami, sont venus pour vous défendre contre ceux qui avaient tenté d'ébranler leur fidélité.

Darnel. Qu'est-ce? Nous ont-ils trahi?

R. Cromwell. Ils n'auraient pas manqué d'exemples pour le faire... Sire, ils attendent vos ordres.

Disbrowe. Ame pusillanime, vous pouviez ressaisir ce pouvoir que vous livrez à un autre si lâchement.

R. Cromwell. Ressaisir le pouvoir pour le perdre encore, grâce à des

Digitized by Google

hommes tels que Disbrowe. (*Le Domestique entre et précède sir Jacob Chubb, lady Chubb, sir Richard, etc.*)

Le Domestique. Un autre prisonnier qu'on conduit à Votre Majesté...

(*Entrent Disbrowe et lady Cromwell.*)

Chubb. Quoi! ces coquins sont ici?... J'en demande pardon à Sa Majesté; mais ces hommes-là sont mes prisonniers légitimes, capturés par moi. J'en appelle à mistress Clarke; elle était venue prendre vos ordres pendant que je remplissais les fonctions dangereuses de les garder. . Mais pour Votre Majesté que ne ferait-on pas?

Le Roi. Naturellement chacun fera pour moi tout ce qu'il pourra lui être utile à lui... Mais ils se sont échappés!

Chubb. J'ai reçu une grave contusion en tombant à la renverse pour les arrêter.

Le Roi. Sir Richard Willis prisonnier aussi?

Willis. Témoin, ne vous déplaise, sire, un témoin dont ce sage magistrat a jugé convenable de s'assurer aussi.

Chubb. Tout le monde vous a traité de fourbe... J'espère que vous valez la peine d'être conduit ici.

Le Roi. O Miroir des magistrats!

Chubb. Quel honneur pour moi de recevoir ce titre de Votre Majesté! source de tous honneurs et de toute justice, car voici de quoi exercer aussi votre royale vengeance.

R. Cromwell. Sire, si j'osais ajouter une parole... après avoir tout fait pour votre sécurité, daignez ne rien accorder à la colère. Je vous demande la vie des coupables, pour que jamais ma cause n'ait fait couler une goutte de sang.

Le Roi Qu'on les emmène... Nous y penserons dans notre royale sagesse. (*Sortent Disbrowe, Darnel et Berry prisonniers. A sir Chubb.*) Monsieur, vous voilà délivré de votre pénible charge... Votre nom?...

Chubb. N'en déplaise à Votre Majesté... on m'appelait autrefois... Si je pouvais encore...

R. Cromwell. *Sir* Jacob Chubb; s'il plaisait à Votre Majesté de lui rendre ce titre qu'il reçut de mon père, et dont ma déchéance l'a privé.

Le Roi, *lui donnant l'accolade*. Levez-vous, sir Jacob Chubb!

Chubb. Cent mille grâces à Votre Majesté! me voilà chevalier des deux partis... Je ne peux plus cesser de l'être, quel que soit celui qui triomphe. Ah! si lady Chubb, qui nous a suivis, pouvait baiser les mains de Votre Majesté...

Le Roi. Volontiers.

Chubb. Et justement, la voici. (*Entre lady Chubb.*) Venez, venez, ma bonne femme, que la joie ne vous étouffe pas... Vous voilà redevenue lady.

Digitized by Google

LADY CHUBB *s'agenouille, en pleurant, aux pieds du roi.* Votre Majesté...

LE ROI. Relevez-vous... Je voudrais sécher toutes les larmes.

LADY CHUBB. Votre Majesté n'a qu'à le vouloir avec les dames.

(*Le roi l'embrasse.*)

CHUBB. J'ai vu un roi, un vrai roi... embrasser ma femme!

LADY CHUBB. Cette faveur garantit à Votre Majesté le dévouement de tout Quidlinboro.

CHUBB. Vive le roi! et vivent les Chubb!... aussi longtemps que nos votes l'emporteront sur ceux des Chuckleheads.

LE ROI. Hyde, me voici un grand politique... Si je n'avais pas donné le sauf-conduit...

HYDE. Oui, sire; l'événement est heureux.

LE ROI. Que de folies changées en actes de sagesse!... par la fortune... Un roi a cette chance aussi bien que ses ministres. (*A Cromwell.*) Quant à vous, qu'est-il en notre pouvoir de vous accorder encore?

R. CROMWELL. Rien, Sire.

LE ROI. Ne faites pas rougir ma reconnaissance... Ce serait vous venger que de dédaigner les honneurs que je puis, que je dois vous donner.

R. CROMWELL. Sire, je ne suis pas un anachorète, pour affecter le dédain de la fortune ou des honneurs; mais l'expérience m'a appris à ne pas les acheter trop cher et à y renoncer quand je ne pourrais les conserver qu'au détriment des autres. Pour mon repos, et peut-être pour celui de Votre Majesté, je dois rester un simple particulier.

LE ROI. Vous retournerez à votre bonheur champêtre?

R. CROMWELL. Je voudrais en effet retrouver le bonheur; mais ce ne sera pas ici .. Je suis le point de mire d'espérances coupables : pour les déjouer je dois quitter l'Angleterre.

LE ROI Vous exiler?...

R. CROMWELL. Oui, sire. Quand les pères ne seront plus, quand je serai inconnu de leurs fils, je reviendrai, j'espère, passer les derniers jours de ma vieillesse là où fut mon berceau. Je reverrai ma patrie avec la joie de l'enfant qui retrouve sa mère, et m'estimerai heureux de n'avoir jamais déchiré son sein.

LE ROI. Mais jusque-là...

R. CROMWELL. Jusque-là, je veux rester l'humble et fidèle ami de Votre Majesté, et m'appeler du nom qu'elle m'a donné... M. CLARKE.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

Digitized by Google

REVUE ASIATIQUE.

DERNIÈRES NOUVELLES DE L'INDE ET DE LA CHINE.

Décembre 1842.

Les relations officielles et les correspondances particulières parvenues en Europe depuis le 15 novembre n'ont fait que confirmer l'importante nouvelle du triomphe des Anglais en Chine. Le traité est ratifié par le Céleste Empereur, les premiers payements de l'indemnité sont faits; on attend même en Angleterre un ambassadeur chinois, et à l'impatience qui accusait les délais de sir Henry Pottinger succède l'enthousiasme pour l'habileté de ce plénipotentiaire, comme s'il avait tout prévu, tout calculé; comme s'il avait dirigé à son gré les événements et amené le dénoûment à jour fixe. Quoi qu'il en soit de la part qu'il faut accorder au hasard, et de celle qui est due au talent dans ce retour de la fortune, les conséquences en sont immenses, non pas seulement pour l'Angleterre, qui en recueille les avantages immédiats, mais encore pour toute l'Europe; car, soit que l'Angleterre ait réellement et de bonne foi (comme c'est, selon nous, l'intérêt de sa politique) appelé tous les autres peuples à la participation du commerce avec le Céleste Empire, soit qu'ils n'y soient d'abord admis qu'indirectement, la chose aura lieu; la grande muraille sera franchie par les caravanes européennes. Quant à la France, la seule puissance navale qui puisse rivaliser avec l'Angleterre et les États-Unis, nous espérons bien que ses vaisseaux et ses bâtiments iront bientôt chercher en plus grand nombre ce nouveau monde ouvert à son activité (1).

(1) On lit dans une lettre écrite de Nankin, 10 septembre, par le révérend Charles Gutzlaff, interprète anglais, que le capitaine Cécile de la frégate française *l'Erigone* a assisté à la signature du traité du 29 août. Cet officier, qui porte à son bord un agent diplomatique, M. de Fauci-

Digitized by Google

La presse anglaise, qui justement depuis quelques mois échange des *aménités* avec la nôtre, ne pouvait manquer de se retrancher dans les défiances d'une nationalité exclusive, et nous avons lu de singuliers articles à ce sujet. Cependant quelques journaux ont eu le bon sens d'exprimer une politique plus libérale. Voici ce que dit le *Fraser's Magazine*, qui n'est pas plus bienveillant qu'il ne faut pour les intérêts français, et dont la polémique est même souvent ausssi étroite qu'amère.

« Que les autres nations de l'Europe participent ou ne participent pas aux avantages que nous avons conquis, c'est une considération secondaire. Il est clair que, dans toutes circonstances, elles ne peuvent jouer que le rôle du chacal, et que le nôtre doit être celui du lion. La décision finale de cette question doit rester, selon nous, aux Chinois, et il est impossible de l'anticiper. Ils peuvent fort bien sans doute, comme on l'a déjà dit, arriver à cette conclusion, qu'ayant été forcés de communiquer avec nous, ils n'ont plus qu'à s'abandonner à tous les peuples. D'un autre côté, ne sauraient-ils, par la conscience même de la violence qu'ils subissent, avoir honte de se prostituer ainsi à quiconque spéculerait sur leur faiblesse? Dans ce cas, l'honneur et la politique nous commanderaient de les protéger. Si l'Amérique et la France leur disent : Vous avez admis l'Angleterre, donc vous devez nous admettre, et si la Chine répond non, il y aurait lâcheté à nous de ne pas l'appuyer. Assurément, ce n'est pas à nous de faciliter aux étrangers l'entrée des ports chinois, ce n'est pas à nous de les y appeler, excepté peut-être dans celui de Canton; et si l'empereur persiste dans sa haine contre tous, ne se résignant à subir que ceux qui ont su s'imposer à lui, irons-nous en ceci combattre encore la volonté impériale? Toutefois, nous le répétons, que les cinq ports de la Chine soient ouverts ou restent fermés aux autres nations de l'Europe, ce n'est là qu'une chose d'importance secondaire. Aucune de ces nations n'est en position de profiter d'un millième des avantages que nous

gny, aurait même offert la médiation de la France, qui a été écartée seulement comme tardive.

La question est maintenant de savoir si le gouvernement français se contentera d'avoir en Chine de simples agents quand l'Angleterre y entretiendra un ambassadeur.

Digitized by Google

venons de nous assurer. La France n'est pas et ne sera jamais une grande et entreprenante nation commerciale. L'Amérique peut-être serait plutôt en mesure, et les états de l'est pourraient surtout trouver en Chine le moyen d'arrêter la ruine qui les menace et qui les frappera tôt ou tard quand les états du sud et de l'ouest comprendront que leur intérêt est de s'en séparer; mais, après tout, nous sommes convaincus que ce traité de paix entre les deux empires de l'Angleterre et de la Chine finira par être fatal à la gigantesque démocratie américaine. Désormais, nous voilà libres de rompre avec cette république : nous pouvons recevoir notre coton de la Chine, et il n'est pas dans la nature humaine de supposer que les états du sud se réduiront à la misère, et ceux de l'ouest à l'impuissance, pour le plaisir de faire les affaires des états de l'est en se soumettant à leurs funestes tarifs.

» Par le fait, il est impossible de prévoir et de préciser toutes les conséquences d'un traité qui fait entrer la Chine dans la vie commune des peuples et rend les Chinois membres de la grande famille humaine. Une chose peut se prédire sans qu'on soit prophète : dans la Chine méridionale, pour le moins, la dynastie tartare aura cessé de régner avant un demi-siècle. Le plan de campagne était très-simple; Nankin, on le savait depuis longtemps, était la partie vulnérable du Céleste Empire. Aussi était-il absurde de rêver l'attaque de Pékin. Être maître de l'ancienne capitale, c'était avoir vaincu; les Chinois n'en doutaient pas. Le noble fleuve de Nankin est très-accessible; le grand canal et d'autres cours d'eau y convergent. En un mot, c'est le cœur de la Chine, l'organe qui distribue la vie à tous les membres de ce grand corps. Les cinq ports suffisent pour nous mettre en communication directe avec toutes les régions qui produisent les thés, par les trois premiers (1), et avec les provinces où se fabriquent les soieries, par celui des cinq qui est le plus au nord, etc. »

Citons maintenant l'*Asiatic Journal*, Revue spéciale et qui n'a jamais cessé de donner tort à l'Angleterre, dans ce dernier conflit avec la Chine :

« Si dans cette guerre la justice avait été pour nous, la manière dont elle se termine nous eût procuré une satisfaction sans mélange.

(1) Canton, Emoi, Nimpo.

Digitized by Google

Nous pouvons du moins nous réjouir de la modération des termes imposés aux vaincus. Il n'est pas question du trafic de l'opium, trafic odieux abandonné à la répression du gouvernement chinois. Dans les stipulations, sauf la cession de Hong-Kong et l'indemnité pécuniaire, les autres peuples trouveront aussi leurs avantages, car il ne serait ni dans l'intention de l'Angleterre, ni dans l'ordre des choses possibles, que le commerce des cinq ports ne fût ouvert qu'aux marchands anglais. Nous regrettons même la cession de Hong-Kong, parce qu'elle nous établit en Chine sur un pied politique, et nous aurions voulu, au risque de perdre une garantie d'avenir, n'y avoir que des établissements commerciaux. Le territoire cédé nous donne des attributs et des droits qui peuvent nous engager à intervenir dans les affaires du Céleste Empire. Nous pouvons être entraînés à des actes capables de blesser la vanité chinoise, et de nous aliéner de nouveau ce peuple que nous voudrions cultiver comme un allié et non comme un vaincu, sans parler de la jalousie excitée en Amérique, en France, en Hollande, etc., etc.»

On voit que l'*Asiatic Journal* redoute surtout l'intrigue des autres puissances commerciales, et qu'il voudrait écarter jusqu'au prétexte d'une guerre nouvelle.

L'effet produit par la conclusion de la paix avec la Chine se reconnaît déjà sur les marchés anglais; l'activité y revit, la spéculation tourne les yeux vers la rivière Jaune, et oubliant qu'il y a déjà bien des marchandises anglaises en consignation de ce côté, les manufacturiers des comtés du nord préviennent les commandes. Le premier arrivé dans ces occasions-là espère toujours s'assurer le monopole des plus gros bénéfices.

Il faut remarquer encore que, dans toutes ces prévisions et ces calculs de la presse britannique, elle élude de rappeler la concurrence russe. Ainsi, l'*Asiatic Journal* regrette la cession de Hong-Kong, parce que la France, la Hollande, les États-Unis peuvent s'en inquiéter; mais, de la Russie, pas un mot pour le moment. Voici une note du *Morning Chronicle* qui prouve que l'on connaît en Angleterre toute l'importance de l'intérêt russe dans la question; mais cette note est exclusivement statistique :

« Tout le commerce entre la Russie et la Chine se fait à la réunion annuelle des marchands et débitants des deux pays à Kiakta, à l'extrémité centrale méridionale du gouvernement d'Irkoutek. Une partie de ce gouvernement s'appelle le royaume de Sibérie; elle

Digitized by Google

confine avec les frontières de la Chine et les désorts de la Mongolie. Un autre commerce assez étendu a été établi indirectement sur d'autres parties de la ligne de Sibérie, et par mer, dans les ports de la Russie méridionale, bien que, d'après le pacte entre les deux empires, Kiakta doit être le centre unique des opérations.

» Voici le relevé des opérations en 1839 et en 1840 : Exportations par la voie de Kiakta en Chine, 2,262,416 roubles d'argent en 1839, et 2,287,222 roubles d'argent en 1840; importations d'objets venant de la Chine, 2,474,422 roubles d'argent en 1839, et 2,493,669 roubles en 1840.

» Les objets d'exportation échangés par les Russes consistent principalement en fourrures et pelleteries, soit provenant de la Russie, soit provenant du trafic avec les tribus nomades des frontières des gouvernements d'Orenbourg et de Sibérie. Les objets de fabrique russe, faisant partie de ces exportations, sont, savoir : Objets de coton, en 1840, 265,109 roubles d'argent; objets de laine, 984,403 roubles. Total 1,247,512 roubles, c'est-à-dire la moitié de la valeur intégrale des exportations.

» Les importations des Chinois à Kiakta sont surtout du thé. En 1839, la valeur totale des importations de thé de différentes sortes et qualités en Russie a été de 8,891,438 roubles d'argent; en 1840, elle a été de 9,077,848. Ce commerce est fait presque entièrement par des négociants entreprenants de Moscou, qui s'enrichissent en peu de temps. »

La Russie cependant est d'autant plus à craindre pour l'Angleterre, que la *glorieuse* retraite de l'Affghanistan reporte de l'autre côté de l'Indus les frontières de l'Inde anglaise, qu'on espérait reculer si audacieusement par l'occupation de l'empire des Douranies. Mais il semble que le gouverneur général n'a jamais eu en vue que la civilisation des Affghans. « Content désormais des limites que *la nature* paraît avoir assignées à nos possessions indiennes, dit la proclamation de lord Ellenborough, le gouvernement de l'Inde consacrera tous ses efforts au maintien de la paix générale, à la *protection* des chefs et souverains alliés, à la prospérité de ses propres sujets. » On renonce donc à l'intervention anglaise dans le Penjab.

Au reste, *littérairement*, nous allons bientôt jouir des observations des prisonniers si heureusement rendus à leurs compatriotes. On ne parle pas encore du journal qu'écrivait, disait-on, l'héroïque

Digitized by Google

lady Sale, dans les loisirs de sa captivité; mais l'éditeur, M. Murray, annonce la relation du lieutenant Eyre, sous le titre de *Diary of a prisoner in Affghanistan*. Nous espérons que cet ouvrage paraîtra à temps pour que nous puissions en donner quelques extraits dans notre prochaine livraison, si, comme on doit l'espérer, l'intérêt du livre répond à la curiosité excitée par son titre. Sans prétendre à l'importance du livre, quelques autres personnes ont aussi publié déjà dans les journaux de l'Inde, des lettres sur leur séjour forcé à Caboul.

Digitized by Google

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DE L'INDUSTRIE, DE L'AGRICULTURE, ETC.

CORRESPONDANCE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

DE LA REVUE BRITANNIQUE.

LES JOURNALISTES DE LONDRES. — UNE HISTOIRE DU GRAND CONDÉ. — LORD MAHON. — BATAILLE DE ROCROI. — LE CARDINAL DE RETZ. — LES PARLEMENTAIRES. — CLÉMENCE DE MAILLÉ. — MADAME, DUCHESSE D'ANGOULÊME. — DÉFENSE DE LA PRINCESSE DE CONDÉ. — CHANTILLY EN 1841. — L'HISTOIRE MODERNE EN ANGLETERRE. — UNE LETTRE DE Mme DE STAEL. — UNE LETTRE DE M. DE LALLY-TOLLENDAL. — M. BORROW ET BON MARIAGE MANQUÉ. — BARON TAYLOR, ETC., ETC.

Londres, 20 décembre.

Au moment où la presse politique quotidienne de Londres tire à boulets rouges sur la France, il est peut-être utile de se rappeler que les journalistes anglais sont non pas, comme ceux de France, une pépinière de ministres, de conseillers d'état, d'ambassadeurs, de consuls, de préfets ou même de sous-préfets, mais les vrais parias de la littérature, qu'on reçoit à peine dans un salon bourgeois, et que jamais un homme d'état n'oserait avouer quand par hasard il en a quelques-uns à sa solde. Jamais une injure partie d'un journal ne sera un signal de guerre dans ce pays-ci. Naturellement, cette position inférieure au milieu d'une société aristocratique, cette puissance anonyme, et toujours anonyme, donne aux publicistes quotidiens une licence de paroles qui n'engagent personne, et surtout le gouvernement. Non que la presse politique n'exprime pas ici l'opinion, ne soit pas surtout l'écho de la nationalité populaire, mais c'est toujours sous une forme exagérée. Les journalistes sont les chiens du logis; ils aboient pour avertir de l'approche de l'étranger; ils aboient au moin-

Digitized by Google

dre bruit... faut-il donc aboyer pour leur répondre? — Mais j'en ai déjà dit assez à ce sujet dans quelques-unes de mes lettres précédentes.

Que diront les littérateurs et les critiques français d'un ouvrage qui vient ici de paraître en français sur un sujet français, français s'il en fut? Un des membres les plus distingués du parti tory, un historien du plus haut mérite, lord Mahon, a fait imprimer aristocratiquement à cent exemplaires un essai sur la vie du grand Condé, volume de quatre cents pages, qui est non-seulement un livre bien fait et bien pensé, mais un livre écrit d'un style qui mènerait tout droit l'auteur à l'Académie française, si cette illustre compagnie épuise jamais la liste de tous les hommes d'état français qui ont publié une lettre ou prononcé un discours. Remarquez tout ce qu'il y a de hardi déjà à traiter l'histoire de Condé, après deux histoires comme celle de la Fronde par M. de Saint-Aulaire, que lord Mahon cite dans son avant-propos, et celle de Mazarin, par M. Bazin, qu'il n'a pas lue sans doute encore, car il l'aurait citée aussi, quoique M. Bazin ne soit qu'homme de lettres. L'auteur anglais a prouvé depuis longtemps qu'il aurait pu, s'il eût voulu, embrasser comme ses devanciers tous les événements d'un règne dans un cadre plus large. Je ne sais si notre ami M. Mignet connaît son *Histoire de la guerre de la succession*, lui qui s'occupe de cette époque. Lord Mahon a traité son sujet en petit-fils d'un Stanhope (1). Relisez donc le pittoresque chapitre du siége de Barcelone; l'admirable appréciation du génie de lord Peterborough, *ce Don Quichotte de l'histoire*, les portraits de Portocarrero, de Berwick, de Vendôme, etc. L'*Histoire d'Angleterre depuis la paix d'Utrecht*

(1) Il est tout naturel que le souvenir du rôle qu'un ancêtre a joué dans l'histoire indique plutôt un sujet qu'un autre à un écrivain. Avant M. Bazin, un autre historien que M. de Saint-Aulaire avait écrit sur la fronde; et M. Bazin lui-même, qui n'abuse pas de la citation des noms propres, s'est contenté de signaler ce devancier, en rappelant que parmi les victimes de la fronde en Provence furent pendus treize *bourgeois ou gens du menu peuple*, dont l'un avait nom Capéfigue.

Digitized by Google

jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle a l'éclat de «l'Histoire de la guerre de la succession, » avec toutes les qualités d'un talent plus mûr, plus réfléchi. Mais ce qui distingue ces ouvrages, c'est que la sagacité de l'homme d'état et le sens critique de l'historien n'imposent pas silence à ces élans d'enthousiasme et à ces généreuses prédilections qui vont remuer le cœur du lecteur sans égarer son jugement, quand l'auteur, homme de goût d'ailleurs, ne s'y livre qu'avec sobriété. Naturellement, avec ces dispositions d'esprit, on a quelquefois besoin d'un héros en histoire, et voilà comment sans doute, dans un jour d'enthousiasme pour la gloire, lord Mahon a voulu écrire la vie du grand Condé. Est-ce donc une biographie partiale, louangeuse? Non, le biographe reste historien, et ne vante de son héros que sa grandeur, sans excuser ses faiblesses et ses torts, sans être moins ému de la gloire plus calme du maréchal de Turenne. Il y a plus, le nouvel historien du grand Condé lui préfère une femme, et cette femme, ce n'est pas la duchesse de Longueville, c'est l'épouse négligée, méprisée, outragée même du prince; c'est Clémence de Maillé, qui, dans ce récit dramatique, rivalise par ses aventures avec la fameuse intrigante de la Fronde. Comme peut-être vous consacrerez un article spécial à l'ouvrage de lord Mahon, je ne veux en donner qu'un avant-goût à nos lecteurs par quelques citations. Voici un paragraphe sur la journée de Rocroi, qui a fourni à Bossuet un de ses tableaux de bataille les plus passionnés :

« La nuit qui devait être la dernière de tant de milliers d'hommes, fut froide et obscure, et les soldats des deux armées eurent recours à la forêt voisine. Ils allumèrent une si grande quantité de feux que toute la plaine en était éclairée; on voyait dans le lointain Rocroi, le prix promis à la victoire du lendemain, et les deux armées paraissaient n'en former qu'une, tant les corps de garde étaient rapprochés. On eût dit qu'une espèce de trêve les unissait pendant quelques heures, et rien n'interrompait le calme de la nuit, hors à de longs intervalles quelques coups de canon qui partaient de la ville assiégée, et que les échos de la forêt semblaient redoubler. Le duc d'Enghien se jetant auprès d'un feu de garde, et s'enveloppant

Digitized by Google

de son manteau, s'endormit en peu d'instants. Son sommeil fut si profond, qu'il fallut le réveiller le lendemain quand le jour commença à poindre; c'est le même trait qu'on raconte d'Alexandre le matin de la victoire d'Arbelles.

» Se levant sans plus tarder, Enghien se laissa armer par le corps, mais au lieu de casque ne voulut mettre qu'un chapeau garni de grandes plumes blanches. Il se rappelait sans doute le mot célèbre de son cousin, le grand Henri : « Ralliez-vous à mon panache blanc. » Et en effet les plumes qui brillaient sur la tête d'Enghien servirent dans la mêlée à rallier auprès de lui plusieurs escadrons qui, sans cet ornement, ne l'auraient pas reconnu. Alors il monta à cheval et parcourut les rangs en donnant ses derniers ordres. Le mot de ralliement était « Enghien. » Les officiers se rappelaient avec plaisir le combat de Cérisoles, gagné un siècle auparavant par un prince du même sang et du même nom, tandis que les soldats, touchés de la jeunesse et de la bonne mine de leur général, le recevaient partout avec des cris de joie. Toutes les dispositions étant faites, les trompettes sonnèrent la charge, et à l'instant même Enghien partit comme la foudre à la tête de la cavalerie de la droite.

» Dans cette bataille, disputée avec tant d'acharnement pendant six heures, la perte des Français est évaluée par eux-mêmes à deux mille hommes tués ou blessés, mais elle fut sans doute plus considérable. Celle des Espagnols fut immense, et leur infanterie surtout, qu'on avait regardée comme invincible depuis la grande journée de Pavie, fut détruite plutôt que vaincue à Rocroi. Telle était la fierté de ces vieilles bandes si célèbres dans toute l'Europe, qu'un officier français ayant demandé le jour suivant à un Espagnol combien ils avaient été avant le combat : « Il n'y a, répondit celui-ci, qu'à compter les morts et les prisonniers. » Toute l'artillerie espagnole, consistant en vingt-quatre pièces, et leurs étendards, dont on comptait jusqu'à trois cents, tombèrent dans les mains des vainqueurs. Le duc reçut trois coups de feu dans la bataille, deux dans sa cuirasse et un autre à la jambe, qui ne lui causa qu'une meurtrissure ; mais son cheval fut blessé de deux mousquetades. On voit qu'il n'était pas moins bon soldat que grand capitaine.

» Il serait difficile de décrire les transports de surprise et de joie avec lesquels on reçut à la cour, encore mal affermie, la nouvelle de cette victoire. On la regarda avec raison comme la plus grande bataille que les Français eussent gagnée depuis celle de Bouvines. Ici commence cette carrière de gloire qui illustra le siècle de Louis XIV, et qui s'arrêta enfin devant les épées d'Eugène et de Marlborough. Et si ce fut avec raison que Louis XIV prit le soleil pour sa devise, on peut dire que Rocroi en était l'aurore, comme Hochstedt en fut le déclin. — Pag. 27-37.

Digitized by Google

Voici maintenant le portrait du cardinal de Retz, si sévèrement jugé par M. Bazin :

» Il était né en 1613, le cadet d'une famille ancienne en Italie et illustre en France. Forcé, malgré son inclination, à prendre l'état ecclésiastique, il y avait apporté les vertus et les vices de l'état militaire — des mœurs relâchées, des manières libres; un courage à toute épreuve, et une soif dévorante de révoltes et de guerres. Un jour, parmi les troubles que nous aurons à décrire, le peuple, voyant un poignard sortir à demi de sa robe, ne put s'empêcher de s'écrier : « Voilà le bréviaire de notre archevêque! » En effet, on pourrait dire de lui, que c'est plutôt un spadassin qu'un soldat qu'il avait pris pour modèle. Que penser d'un prêtre qui juge nécessaire de se défendre comme d'une faiblesse de n'avoir pas donné de suite à un projet d'assassinat qu'il avait formé autrefois contre le cardinal de Richelieu ? Comment concilier cette dépravation de jugement avec ce feu du génie et cette admirable puissance de parole qu'on remarqua dans sa vie, et qu'on peut encore, même à présent, admirer dans ses Mémoires — ouvrage dont le style, à la fois vigoureux et orné, rappelle souvent les anciens, dont l'auteur s'était nourri.

» Dans le temps dont nous parlonss, Gondy, prévoyant les troubles et espérant d'y jouer le premier rôle, ne négligeait aucun moyen d'établir son crédit parmi le peuple. Il affectait une haute piété et s'attachait les dévots. Il distribuait des sommes immenses pour soulager les pauvres. Les dames galantes dont il était l'amant devenaient pour lui des agents politiques. Une vieille tante dévote servait, sans s'en douter, à la même fin; elle allait de quartier en quartier distribuant ses aumônes parmi le bas peuple, et la bonne dame ne manquait presque jamais d'ajouter : « Priez Dieu pour mon neveu ; c'est lui de qui il lui a plu se servir pour cette bonne œuvre. » — Pag. 82, 83.

Lorsque l'épouse de Condé se décide à suppléer son mari dans la guerre civile, et cherche à intéresser à sa cause le parlement de Bordeaux, lord Mahon fait les réflexions suivantes sur les parlementaires de l'époque :

« C'était l'appui d'une des cours souveraines du royaume, qui seule alors pouvait donner de la consistance à un parti. Sur un arrêt d'un parlement, les caisses publiques se vidaient sans scrupule, et les particuliers payaient sans se plaindre, tandis que les grands seigneurs, sans villes, sans magasins et sans argent comptant, ne pouvaient en descendant de

Digitized by Google

leurs donjons faire subsister leur armée que par le pillage et les passe-droits. Bien loin des querelles d'intérêt personnel ou des jalousies d'amour frivole qui divisaient sans cesse les gentilshommes, réunis un moment contre quelque ennemi commun, les magistrats, fermes, toujours dévoués à leur compagnie, *songeant même quelquefois au bien de l'état*, avaient pour eux la vénération des peuples, et savaient maintenir, même au sein de la révolte, une apparence de l'ordre légal. »

Il me semble que cet hommage d'un lord anglais plaîra en France aux descendants des Molé, des Pasquier, des Brisson. Lord Mahon ajoute :

« Il n'était pas difficile à la princesse de voir que les secours dont on la flattait reposaient sur des espérances plutôt que sur des promesses, et pouvaient bien lui manquer au moment du danger : cependant, pour le service de son mari et de son fils, elle n'hésita pas à entreprendre le rôle périlleux qu'on lui proposait, en donnant le signal de la guerre civile et se mettant à la tête de l'armée. »

Après avoir peint Clémence de Maillé captivant toutes les classes à Bordeaux, à la fois reine de la ville et disposant du courage des soldats, lord Mahon trouve un de ces rapprochements et une de ces digressions dont je parlais tout à l'heure :

« En parcourant les événements de Bordeaux en 1650, on ne saurait détourner sa mémoire ni éviter le rapprochement de la même ville en 1815. Tandis que nous admirons le noble courage de la princesse de Condé, pourrons-nous oublier celui de la duchesse d'Angoulême, lorsque seule, intrépide et dévouée à son devoir, elle cherchait à balancer le zèle des soldats pour leur ancien chef et le dernier sourire de la fortune de Napoléon? Non, l'histoire recueillera ensemble les noms de Claire-Clémence de Maillé, et de Marie-Thérèse de France! Toutes deux de la maison de Bourbon, par naissance ou par alliance; toutes deux encore plus illustres par de nobles qualités, elles ont toutes deux fourni l'exemple que ni la grandeur ni la vertu ne sauraient garantir dans ce monde de longues et pénibles souffrances. Honte à ceux qui ne peuvent jamais reconnaître le mérite en dehors de leur propre parti! Honneur à ces âmes généreuses qui, quelles que soient leurs croyances, savent se dévouer, et, s'il le faut, s'immoler pour elles. »

Digitized by Google

La conduite de la princesse à Bordeaux arrache presque un sentiment *conjugal* au grand Condé :

« Au fond de sa prison, le prince de Condé apprenait de temps en temps la marche des affaires. Malgré la garde rigoureuse de Bar, il avait trouvé moyen de lier une correspondance avec quelques amis au dehors; mais ces lettres étaient rares et incertaines. Les principales lumières lui venaient de Délencé, son chirurgien, qu'on lui permettait de voir quelquefois sous le prétexte de maladie. Par hasard Condé arrosait ses œillets, lorsque Délencé lui conta les événements de Bordeaux : Aurais-tu jamais cru, dit le prince en souriant, que ma femme ferait la guerre pendant que j'arrose mon jardin ? »

Dans sa sévère véracité, lord Mahon n'ose pas même ici prêter le moindre remords à ce mari injuste; mais voici un passage où il se permet d'interroger les émotions que dut subir le prince rebelle lorsqu'il rentrait en France, après avoir prêté le secours de son génie à l'Espagne contre son roi : je ne dirai pas contre sa *patrie*, car ce mot n'existait peut-être pas dans le vocabulaire des vaniteux Coriolans de la fronde :

« Avec quelles émotions dut-il revoir ces étroits défilés que lui-même avait ouverts à la victoire, ces sombres forêts de sapins qui environnaient comme d'un cadre noir cette plaine marécageuse et inculte où les tercios redoutables et renommés de l'Espagne vinrent succomber devant un héros de vingt ans! Cet arbre à l'ombre duquel il s'était reposé; ce clocher sous lequel on avait entonné le *Te Deum* de la victoire; cette maisonnette où il était descendu pour écrire, d'une main frémissante de joie, son premier bulletin! Qui de nous n'a pas lui-même éprouvé l'influence des lieux qu'il revoit pour la première fois depuis sa jeunesse? Combien de souvenirs déjà à moitié effacés viennent en foule se présenter au cœur attendri! Les années disparaissent, l'âme reverdit, chaque objet rappelle une ancienne amitié, un espoir déjà déçu; nous croyons être encore à l'époque où nous nous élancions vers la vie active sans en prévoir les dangers, sans sentir les douceurs de cette vie tranquille que nous quittions, de cette vie tranquille que nous regrettons aujourd'hui et que nous ne retrouverons plus! Mais combien ces sentiments devaient avoir plus de force pour Condé que pour nous! combien ils devenaient plus graves et plus amers lorsqu'il arrivait sur les mêmes lieux dans des circonstances si changées. Rebelle contre ce roi dont il avait autrefois affermi le trône!

Digitized by Google

Allié de cette Espagne que lui-même avait jadis vaincue et flétrie! Chaque objet qu'il rencontrait semblait lui adresser un reproche silencieux, mais sévère; car, ainsi que l'a dit Tacite, l'aspect des lieux ne s'accommode point aux princes comme les visages des courtisans. »

Ou je me trompe fort, ou il y a quelque chose de si vrai dans cette poésie, que l'austérité de l'histoire ne peut s'en effaroucher. Écoutons maintenant lord Mahon se faisant le champion chevaleresque de la princesse de Condé, non pas seulement contre l'indifférence du héros, mais contre son empressement à accueillir la calomnie odieuse qui tout à coup, en attribuant deux *amants* à sa femme, le justifiait de demander contre elle *une lettre de cachet :*

« Comment concevoir qu'une princesse mariée depuis plus de trente ans, et jusqu'alors à l'abri du moindre propos, toujours respectée par la calomnie, qui ne respecte rien, toujours irréprochable au milieu d'une cour corrompue, ait attendu que l'âge des passions fût passé pour s'y livrer? Comment concilier de pareils déréglements avec cette haute piété soutenue depuis sa jeunesse? Comment, sans preuves, admettre une telle accusation contre la femme qui se dévoua si courageusement et si constamment à la défense du mari qui la méprisait, contre l'héroïne de Bordeaux, contre Clémence de Maillé? Et quelle accusation encore! Non pas seulement une inclination illégitime, mais le partage honteux de ses faveurs entre deux de ses valets!

« Ce fut ainsi, ce me semble, que le public en jugeait à Paris. On crut trouver la source de ces soupçons dans la rancune de M. le prince et dans l'avarice de M. le duc. Mademoiselle assure que « M. le duc fut accusé d'avoir conseillé à M. le prince de cesser le traitement que recevait madame sa mère. Il était bien aise, à ce que l'on disait, d'avoir trouvé un prétexte de la mettre dans un lieu où elle ferait moins de dépense que dans le monde. » Nous voyons assez ce que le duc de Saint-Simon pensait sur cette affaire par deux mots qu'il applique au duc d'Enghien en faisant plus tard son portrait : FILS DÉNATURÉ! L'opinion qu'on en avait dans ce cercle spirituel où brillait madame de Sévigné, se découvre dans une apostille de Carbonelli sur les derniers moments de Condé : « La mort de M. le prince a édifié tout le monde, et vous autres comme nous; mais j'aurais voulu qu'il eût donné quelque signe de vie au public pour madame sa femme. . . . . .» Aucune ressource ne restait à la princesse. Son père, sa mère, son frère étaient morts; son fils l'avait aban-

Digitized by Google

donnée : il n'y avait plus de famille pour Clémence. C'est ainsi qu'elle dut repasser en prisonnière ce même fleuve de la Loire qu'elle avait traversé deux fois dans sa jeunesse pour le service de son époux ; c'est ainsi qu'elle dut voir encore une fois les collines qui environnent Montrond. Il lui fallut entrer dans cette tombe vivante. « Elle y avait été gardée bien longtemps en prison, dit Mademoiselle, et à présent on lui donne seulement la liberté de se promener dans la cour, toujours gardée par des gens que M. le prince tient auprès d'elle. »

Tous les mémoires contemporains ont été religieusement consultés par lord Mahon, qui a voulu, nous dit-il, se pénétrer de l'esprit du temps, et citer textuellement les propres paroles des acteurs qu'il met en scène ; mais il paraît que le *State Trials Office* de Londres contient aussi des pièces où il a puisé quelques renseignements inconnus aux auteurs français, entre autres les dépêches de lord Arran, l'ambassadeur anglais. Enfin il s'est aussi inspiré des lieux, comme il avait fait pour son *Histoire de la succession d'Espagne*. En terminant la vie de son héros, il raconte qu'il est venu demander au château et aux jardins de Chantilly ce qu'ils conservent encore de cette grande mémoire :

« Longtemps après lui on découvrait encore dans les ornements de Chantilly les traces du héros qui les dirigeait. « Son goût naturel pour le jardinage, dit son arrière-petit-fils, se trouvait un peu plus à l'aise que quand il cultivait des pots d'œillets dans sa prison de Vincennes ! » La beauté et la symétrie du grand et du petit château, les bocages, les berceaux, les allées, les jardins, ces eaux si claires, si limpides, si abondantes, ce canal que Condé se plaisait à creuser, le nombre prodigieux de jets d'eau qui se faisaient entendre jour et nuit et qui entretenaient la fraîcheur de l'air, cette forêt immense si bien percée, si bien alignée, — tel est le portrait qu'on nous fait de Chantilly avant la révolution. Depuis, la plupart de ces merveilles de l'art ont disparu ; mais la nature ne cède pas aussi facilement à la violence de l'homme et sait plus promptement réparer ses ravages. De nos jours (en septembre 1841) j'ai encore pu admirer cette forêt vaste et sauvage ; ces eaux limpides et jaillissantes, ces vertes peupliers de Hollande qui ont pris racine dans les débris du grand château et qui maintenant les entourent de leur ombrage ; ces sentiers de pelouse et ces haies d'aubépine, ce Petit Château encore debout et encore plein des

Digitized by Google

souvenirs de Condé, ces jardins restaurés avec soin et où les plus beaux orangers, les fleurs les plus brillantes répandent de nouveau leur parfum. » — Pag. 432.

Ce double hommage rendu à la gloire française et à la langue française, ne peut que flatter la France, ce me semble. Un volume de plus de quatre cents pages ne s'écrit pas comme une lettre : le style de l'histoire offre bien d'autres difficultés que celui du roman. La *Quarterly Review* a donc bien raison de placer lord Mahon au-dessus du spirituel correspondant de Mme du Deffant, et de l'auteur de *Vatheck*; car ce beau roman de M. Beckford fut primitivement composé et publié en français.

Maintenant je dois dire quelle est l'origine de lord Mahon. Ce titre appartient, avec celui de vicomte, au fils aîné du comte de Stanhope. Son aïeule était une fille du premier lord Chatam; la fameuse lady Esther Stanhope était sa tante. La plus ancienne et la plus haute illustration de la famille fut le premier comte Stanhope, à la fois grand diplomate et grand capitaine sous Georges Ier. Le père du comte actuel avait surtout le goût des sciences et des travaux mécaniques. Dans la polémique soulevée en Angleterre par la révolution française, il fut l'antagoniste de Burke. Pendant son séjour à Londres, le duc d'Orléans (père de S. M. Louis-Philippe) s'était lié avec lui, etc., etc.

Il s'est fait en Angleterre comme en France, depuis vingt ans, une révolution dans les études historiques : il y a jusqu'ici moins de nouvelles histoires que des systèmes nouveaux, et des documents pour servir un jour à la mise en pratique de ces systèmes. Cependant plusieurs travaux déjà publiés ont une valeur. Les universités anglaises ont aussi leurs professeurs d'histoire; mais, en Angleterre comme en France, le professeur n'est pas toujours le meilleur historien, parce que justement dans la chaire on contracte volontiers ces habitudes oratoires qui ne sont pas favorables au vrai style historique. Je vous signale en attendant deux *cours d'histoire* (*Lectures on Modern History*), qui, après avoir fait sensation oralement à Cam-

Digitized by Google

bridge et à Oxford, sont devenus des livres. Le premier est celui du docteur Thomas Arnold d'Oxford; le second celui de M. William Smyth de Cambridge. Le docteur Arnold était le plus jeune des deux, et il vient malheureusement de mourir. Tous les deux ont de belles pages, de ces pages à effet, qui accumulent les images, les personnifications, les descriptions : on voit que tous les deux, en un mot, sont fort contents d'eux-mêmes quand ils ont composé un petit tableau modèle, comme trois pages sur le siége de Gênes, par le docteur Arnold, ou un portrait modèle, comme trois pages sur Charles Ier, par M. Smyth; absolument comme mon professeur de dessin au collége, qui nous traçait un *nez* ou une *oreille*, et nous disait bravement : Voilà comment vous ferez une *tête*. Mais enfin les préceptes sont bons, les conseils parfaits, et la leçon ne peut certes égarer l'élève. Ces professeurs ont surtout l'honnêteté de ne pas nourrir les préventions nationales de leurs auditeurs, et entre autres le docteur Arnold dit franchement que les Anglais n'ont pas toujours battu les Français (1).

Quoique je vienne de citer pas mal de français, je veux vous en citer encore, du français écrit aussi en Angleterre, mais par madame de Staël et par M. de Lally-Tollendal. Ce sont deux lettres que je trouve avec quelques autres dans le cinquième volume des Mémoires de *miss Burney* dont vous avez donné deux premiers extraits, pour en donner encore un pour le moins. Aussi ne vous analyserai-je pas ce volume où la pauvre Évelina obtient enfin sa liberté et s'échappe de la cour à demi puritaine de Georges III, joyeuse comme une fauvette sauvée de sa cage et retrouvant le bocage natal. C'était en 1792... et justement dans le petit asile où la pauvre

(1) « Philippe-Auguste et Louis IX furent constamment heureux contre Jean Sans-terre et Henri III. Les conquêtes d'Édouard III et de Henri V furent suivies d'une série de désastres, et si nous descendons à des temps plus rapprochés, Marlborough fut toujours vainqueur; mais Guillaume III et le duc de Cumberland furent toujours vaincus, l'un par Luxembourg, l'autre par le maréchal de Saxe. »

Digitized by Google

victime de l'étiquette respire loin de *Cerbère*, comme elle appelle Mrs. Schwellenberg,—le flot révolutionnaire jette une colonie d'émigrés qui se nomment Narbonne, Lachatre, Lally-Tollendal, Talleyrand, Broglie, de Staël, etc., etc.; ultràs de Coblentz et constituants, tous réunis par le même naufrage. A ces noms vous devinez l'intérêt nouveau qui ravive le *Journal*. Bientôt tous ces émigrés français admirent miss Burney; Corinne elle-même monte sur son trépied pour chanter l'esprit et la grâce de ce bas-bleu sentimental; enfin un adjudant du marquis de la Fayette, le général d'Arblay, en devient sérieusement amoureux, si sérieusement qu'il l'épouse (1). C'est au sujet de ce mariage que sont écrites les deux lettres suivantes :

MADAME DE STAEL A MADAME D'ARBLAY.

Copet, 9 août 1793.

On me dit une nouvelle qui me fait un extrême plaisir. Il appartenait à votre cœur de sentir tout le prix de l'héroïque conduite de notre excellent ami et de justifier le sort en vous donnant à lui, en assurant ainsi à sa vertu la récompense que Dieu lui permet sur cette terre. A présent que vous êtes un peu de ma famille, j'espère que, si je revenais en Angleterre, je vous verrais tant que je voudrais, c'est-à-dire sans cesse : tous mes regrets comme toutes mes espérances me ramènent en Surrey. C'est là le paradis terrestre pour moi; — ce le sera pour vous, je l'espère. Je ne connais pas un caractère meilleur à vivre que M. d'Arblay, et je sais depuis longtemps combien il vous aime Vous nous devez à présent de beaucoup écrire. Je vous demande de m'informer de vos projets, de me confier votre bonheur; et si je trouve jamais une manière de vous servir, disposez de moi comme d'un bien à vous. Adieu, adieu!

LE COMTE DE LALLY-TOLLENDAL AU CHEVALIER D'ARBLAY.

Twickenham, 9 août 1793.

Je m'étais plaint de vous, mon cher d'Arblay; et puis, par réflexion, j'avais trouvé que vous faisiez bien mieux de goûter votre bonheur que de le décrire. L'amour vous a permis de consacrer un instant à l'amitié, et je viens vous en demander encore un pour ma reconnaissance et pour

(1) Note du directeur. Nous publierons en janvier cette partie du journal de miss Burney.

Digitized by Google

l'expression des vœux les plus ardents qui aient jamais été formés pour votre bonheur et pour celui de l'être si intéressant qui vient de doubler le vôtre. Vous m'ôtez un bien bon argument dans mes disputes politiques. « Citez-moi, disais-je toujours avec une assurance imperturbable, un homme qui ait gagné à la révolution. »

Au moins, ne porterai-je plus ce défi dans les environs de Mickleham. Les orages vous ont conduit dans un port qui vaut mieux que la rive natale, et les démons vous ont précipité aux pieds d'un ange qui vous a relevé. Votre roman vaut celui de miss Burney, et vous le faites aussi heureux qu'elle les écrit sublimes. Votre destinée est écrite dans Cecilia, mon cher ami, et vous aurez autant de jaloux que Cecilia a eu de lecteurs. Vous voilà possédant la pratique de ce cœur dont nous avons tant admiré et chéri la théorie; ces grâces de l'esprit qui nous ont tant séduits, cette finesse de jugement qui nous a si fort étonnés, ces sentiments délicieux qui venaient remuer le fond de nos cœurs, cette pureté de morale qui excitait nos respects : — tout cela vous était destiné ! Une si profonde connaissance du cœur humain devait conduire à juger le vôtre, à apprécier votre noble caractère et ce charme de loyauté qui fait qu'on se sent votre ami quand on a causé un jour avec vous.

Je suis sûr que miss Burney vous aura entendu parler du pauvre Louis XVI avec cette émotion qui tirait les larmes des yeux de Malouet et des miens la dernière fois que nous avons cheminé ensemble. Citez-nous tant que vous voudrez, mon cher d'Arblay, vous nous rendrez justice en vous adressant à nous pour obtenir celle qui vous est due.

Le jour où j'ai reçu votre lettre j'avais dîné chez le chancelier, et pendant une partie du dîner, votre mariage avait été le sujet de l'entretien général. C'était à moi tout naturellement à conter votre histoire et à répondre à tout ce qui était là du sort de miss Burney. J'ai rempli le devoir, je ne dirai pas d'ami, mais d'homme juste; c'est tout ce qu'il vous faut.

Enfin toute notre colonie n'a qu'un sentiment et qu'une voix. Le prince (1) vous écrit, Malouet vous écrira, la princesse (2) se joint à tout ce que nous vous disons : vous connaissez son âme, vous savez qu'elle se réfléchit dans tout ce qui est beau et dans tout ce qui est bon ; vous avez vu son entraînement vers miss Burney. Nous jouissons aussi de la part qu'ont eue à cet heureux événement M. et madame Lock, de celle que prennent M. et madame Phillips. Tout ce que l'humanité peut atteindre de vertu et obtenir de bonheur est au milieu de vous tous. Jouissez-en longtemps, et que votre félicité soit aussi incorruptible que votre caractère ! Pré-

(1) Le prince de Poix.
(2) La princesse d'Henin.

Digitized by Google

sentez, je vous prie, mon hommage respectueux à madame d'Arblay, et comptez toujours sur moi comme sur un ami qui vous est acquis à jamais.

LALLY TOLLENDAL.

P. S. Lorsque mon père commandait dans l'Inde, il fut fort mécontent d'un officier qui, chargé d'une mission chez les Hollandais, en avait compromis le succès par la faute la plus grave. Mon pauvre père, le meilleur des hommes en actions, mais le plus vif en propos, lui écrivit dans sa colère : « Si vous retombez dans la même faute, je vous préviens, qu'eussiez-vous la tête de mon fils sur les épaules de mon père, je la ferai sauter. »

Comme il fermait sa lettre entre son maître d'hôtel : « Que veux-tu? » — Monsieur, je viens d'entendre dire que vous envoyez un exprès chez » les Hollandais, et comme nous n'aurons bientôt plus de café, je suis » venu vous demander si vous ne voudriez pas en faire venir. — Tu as » raison. » Et voilà que mon père, qui ne se souvenait déjà plus de sa colère, rouvre sa lettre et mande à son officier, en post-scriptum au-dessous de la belle phrase ci-dessus : « Je vous prie, faites-moi le plaisir de m'envoyer par le porteur un ballot de café. »

Où tend toute cette histoire? A justifier par l'exemple la disparate tout aussi forte que je vais me permettre. Mon laquais vient d'entrer chez moi et m'a dit : « Monsieur, on dit que vous écrivez à Mickleham : la dernière fois que vous y avez été, vous avez oublié un bonnet de nuit et une paire de petites bottes; si vous vouliez bien les demander?—Soit.» Et voilà que je termine un épithalame en priant l'époux de vouloir bien donner des ordres, je ne sais pas à qui, afin que ces petites bottes me soient renvoyées à Londres. Norton-street, n° 17. Où se cache-t-on quand on écrit de ces choses-là ?

— N'est-ce pas que ce *post-scriptum* est charmant? mais je vous laisse mieux encore pour l'extrait que vous pouvez faire de ce cinquième volume, lequel sera suivi d'un sixième et dernier.

Au reste, vous ne pouvez vous plaindre de cette fin d'année: grâces aux ouvrages nouveaux que je vous envoie, vous avez des matériaux pour enrichir la *Revue* en 1843. Et d'abord c'est l'auteur des *Zincalis*, ce M. Georges Borrow dont vous avez déjà tiré si bon parti, qui s'offre à vous avec trois curieux volumes dans lesquels il raconte toutes ses aventures en Espagne, où il se fait colporteur de Bibles. *The Bible in Spain* a

Digitized by Google

plusieurs chapitres dignes des plus amusants romanciers picaresques de la Péninsule. Les Juifs, les Maures, les Bohémiens, les mendiants, les chercheurs de trésors, viennent successivement poser sous son daguerréotype. Sa manie *biblique* lui fait courir toutes sortes de dangers : les sorciers s'en mêlent comme ils font dans le *Monastère* de Walter Scott, où la *Bible* est un talisman de prodiges plus ou moins sérieux, y compris le plongeon que fait le pauvre moine dans la Tweed. Par exemple, cette amusante odyssée *biblomanique* ne nous fait pas connaître encore ce qu'est précisément M. Borrow; mais son ambition eût été de devenir le Luther de la Péninsule. Malheureusement quand il offre des Bibles à ce peuple à l'aumône, on lui répond généralement : Vous seriez mieux reçu à nous offrir des balles, de la poudre et des maravédis.

Enfin, à force de se faire passer pour bohémien, M. Borrow court un péril d'une autre espèce : une gitana veut absolument l'épouser, le suivre en Angleterre, et lorsqu'il dit à la mère : Mais je ne suis pas assez riche pour nourrir votre fille, la mère ouvre de grands yeux et dit au grave agent de la société biblique : « Vous voulez rire, mon caloro de Londres; pas assez riche, dans le pays des guinées et des livres sterling! avec une adroite voleuse comme ma fille!... mais vous serez millionnaire en peu de jours. » Il paraît que, de peur de se laisser prendre dans une autre excursion, M. Borrow vient de se marier à une Anglaise qui n'a pas l'adresse de la gitana refusée, mais qui ne l'exposera pas à être envoyé à Botany-Bay. Parmi les voyageurs que M. Borrow rencontra en Espagne est le baron Taylor, qui n'a guère l'humeur moins errante que le vénérable *caloro de Londres*, mais voyageur qui sait, de son aveu, faire un peu mieux respecter son rang et son caractère. Dans le fait, le baron Taylor, avec l'élévation de ses idées, ses libéralités de grand seigneur, ses enthousiasmes d'artiste et de poëte, sent si peu le Bohême, que M. Borrow s'imagine que le baron est au moins un prince : Taylor sourira au reste lui-même le premier de cette auréole royale dont son ami voudrait enluminer son portrait :

Digitized by Google

« Dans le cours de mes voyages, j'ai formé beaucoup de liaisons d'amitié, mais aucune qui m'ait plus intéressé que celle du baron Taylor. Aux talents les plus accomplis et de l'ordre le plus élevé, il joint une bonté de cœur qu'on rencontre rarement. Ses manières sont naturellement de la plus aimable courtoisie, mais il possède encore une bienveillance si facile qu'il ne trouve aucune difficulté à s'accommoder de toutes sortes de compagnies. Il y a autour de lui un mystère qui partout où il va ne contribue pas peu à augmenter la sensation qu'excitent tout d'abord son aspect et ses manières. Qui est-il? Personne ne peut le dire positivement; on assure tout bas néanmoins qu'il est d'origine royale (*a scion of royalty*) (1.) Et qui peut regarder un moment ce port plein de grâce, cette figure si intelligente et si originale, ces grands yeux expressifs, sans être convaincu qu'il n'est pas plus sorti d'une race commune qu'il n'est un homme commun. Il a été employé par l'illustre maison à laquelle on prétend qu'il appartient, dans plus d'une mission délicate et importante en Orient et en Occident. Il était alors occupé à faire une collection des chefs-d'œuvre de l'école de peinture espagnole destinée à orner le palais du Louvre. Partout où le baron Taylor m'aperçoit, dans la rue et dans le désert, sous les palais dorés et sous la tente des Bédouins, à Novogord et à Stamboul, il ouvre et étend les bras en s'écriant : O ciel ! j'ai encore le bonheur de voir mon cher et très-respectable Borrow. »

Je m'aperçois que mes citations de cette lettre me forcent de la suspendre ici : ce ne sera donc que dans une prochaine que je tiendrai ma promesse de vous parler des théâtres de Londres; il me reste tout juste la place de vous signaler quelques ouvrages excellents qui paraissent ce mois-ci. C'est d'abord : 1° Une nouvelle édition des Lettres de Catlin, sur les Indiens de l'Amérique du nord, 2 vol. in-8°. — 2° Un ouvrage de Mr. St.-John, sur les *mœurs et les coutumes de l'ancienne Grèce*, égal peut-être à l'*Anacharsis* de Barthélemy. — 3° *Souvenirs de la Sibérie*, par Ch. Herbert Cottrell, 2 vol. curieux qu'on peut lire après l'ouvrage allemand de

(1) Note du directeur. Nous qui n'avons pas vu seulement M. le baron Taylor en voyage, mais qui sommes de ses plus vieux amis, nous croyons que M. Borrow n'avait pas besoin d'expliquer par une naissance royale tout ce qu'il y a de vraiment royal dans notre ami : son désintéressement et sa générosité, qui ont souvent été jusqu'à faire à des rois des présents comme les rois n'en font plus eux-mêmes.

Digitized by Google

Kolh, dont deux traductions anglaises paraissent à la fois.— 4° *Relation de l'expédition de Chine*, par le docteur Macpherson, avec beaucoup de détails, d'observations et d'anecdotes. M. Murray annonce, outre le *Journal d'un prisonnier des Affghans*, par le lieutenant Eyre : Un *Voyage d'Hérat à Khiva*, par James Abbott. — Un *Voyage en yacht dans la Méditerranée*, par une Lady.—Une seconde excursion dans l'Amérique centrale, par Stephen, etc. Parmi tous ces bons et sérieux livres, les romans ont un peu tort, même celui de Cooper, le *Fox follet* (1), *Andry Handy de Lover*, etc. Nous parlerons de tout cela... l'année prochaine...

Sciences Chimiques.

Sous le titre de *Recherches sur les matières azotées neutres de l'organisation*, MM. Dumas et Cahours ont présenté dans l'une des dernières séances de l'Académie des sciences, un travail fort remarquable dont nous allons donner un résumé succinct.

Depuis longtemps les chimistes ont signalé dans les animaux trois matières azotées neutres, remarquables, soit par un grand nombre de propriétés communes, soit par leur abondance dans les liquides et les solides de l'économie, soit enfin par leur présence dans nos aliments les plus essentiels. Ce sont l'*albumine*, dont le blanc d'œuf est le type; la *fibrine*, qui forme la portion coagulable du sang, et la *caséine*, qui constitue la partie animale du lait.

Des recherches plus récentes dues à Prevost et Leroyer, ainsi qu'à Mulder, nous ont appris que les plantes contiennent de l'albumine qui se confond, par ses propriétés, avec l'albumine de l'œuf ou du sérum à l'état de coagulation.

Braconnot, Proust et Boullay on fait voir, le premier, qu'il existe dans les graines des légumineuses, les deux autres qu'on rencontre dans les amandes un principe analogue à la caséine du lait.

Enfin, dans ses cours publics de la Faculté de médecine, M. Dumas a considéré le résidu qu'on obtient en épuisant le gluten brut par l'alcool, après l'avoir privé de fécule, comme identique à la fibrine.

(1) Réimprimé à Paris, chez Baudry.

Digitized by Google

Dix-huit mois avant la publication du mémoire dont nous rendons compte, MM. Dumas et Boussingault, dans un essai de statique chimique, posèrent en principe que les matières albuminoïdes existent dans les plantes, qu'elles passent toutes formées dans le corps des herbivores, d'où elles contemuite transportées dans celui des carnivores. D'après cette théorie, les plantes seules auraient le privilége de créer ces matières; les herbivores ne feraient que les séparer et se les assimiler.

Si l'on examine les aliments de l'homme et des animaux au point de vue de leur constitution chimique, on observe qu'ils renferment, outre les trois matières neutres dont nous avons parlé, trois matières particulières également neutres et azotées, savoir, la glutine, qui forme la partie du gluten brut soluble dans l'alcool concentré; la vitelline, qui constitue la majeure partie du jaune d'œuf, et la légumine, qui forme la matière azotée la plus abondante des légumineuses; outre ces principes, on rencontre encore des matières féculentes grasses ou sucrées.

MM. Dumas et Cahours établissent les deux principes suivants de l'alimentation; savoir : 1° que les matières azotées neutres sont un élément nécessaire à l'alimentation des animaux; 2° que ces derniers peuvent se passer de matières grasses ou sucrées, mais qu'ils ne sauraient être privés des deux à la fois.

L'obligation où se trouvent les animaux de faire entrer dans leur régime les matières azotées neutres qui existent dans leur organisation, semble démontrer évidemment qu'ils ne peuvent créer par eux-mêmes ces produits. Or, si l'on suit ces matières, depuis leur introduction dans l'estomac jusqu'à leur sortie du corps, il est facile de démontrer qu'elles se trouvent représentées par l'urée, qui, chez l'homme et les herbivores, constitue le principal produit de l'urine, et par l'acide urique, qui, chez les oiseaux et les reptiles, joue le même rôle que l'urée.

Ainsi, abstraction faite des phénomènes qui se passent dans les organes, et en ne considérant que la balance d'entrée et de sortie, on trouve que l'homme rend en urée à peu près tout l'azote qu'il avait reçu sous forme de matière albumineuse, ou fibrineuse, ou caseuse.

Toute l'industrie de l'organisme animal se bornerait donc à s'assimiler cette matière azotée ou à la convertir en urée suivant ses besoins.

Digitized by Google

MM. Dumas et Cahours donnent ensuite le détail de plus de cent cinquante analyses exécutées avec tous les soins imaginables, qui leur ont servi à fixer d'une manière précise la composition exacte de ces matières. Nous laisserons de côté tous ces détails pour arriver aux conclusions de cet important mémoire.

Les expériences auxquelles se sont livrés MM. Dumas et Cahours établissent d'une manière certaine que l'albumine possède la même composition dans tous les animaux, et à plus forte raison dans tous les liquides d'un même animal.

L'albumine végétale ne diffère en rien de l'albumine animale, sous le rapport de la composition ; seulement, tandis que l'albumine animale est toujours accompagnée de soude libre, l'albumine végétale se rencontre dans les liquides acides. La caséine, prise dans les herbivores, possède la même composition que la caséine de la femme, qui, par ses habitudes de vie, se rapproche des mammifères carnivores.

Dans le sang de bœuf, il existe une matière qui semble se confondre avec la caséine par la composition et les propriétés.

Enfin, la farine des céréales renferme également une substance qui paraît identique avec cette matière. Du reste, toutes ces caséines ont exactement la même composition que l'albumine. Il n'en est plus de même de la substance qui fait partie de l'émulsion d'amandes. Elle renferme plus d'azote et moins de carbone que la caséine animale et que la caséine des céréales. Elle se retrouve avec une semblable composition et les mêmes propriétés dans les amandes amères, dans celles de la prune, de l'abricot, la graine de moutarde blanche, les haricots, les pois, les fèves et les lentilles. Cette substance se rapproche de la gélatine par sa composition, mais en diffère essentiellement par ses propriétés. Tout porte à croire que c'est une combinaison d'albumine ou de caséine avec un autre produit. La légumine forme donc une substance analogue, soit à l'albumine, soit à la caséine ; mais mélangée ou mieux combinée avec un autre corps plus azoté qui la modifie. La fibrine du sang des herbivores a toujours la même composition. Celle de l'homme et du chien présentent quelquefois un peu plus d'azote. Le résidu du gluten épuisé par l'alcool et l'infusion de diastase, se rapproche de la fibrine des herbivores. Toutes ces fibrines renferment un peu moins de carbone et beaucoup plus d'azote que la caséine.

Digitized by Google

En traitant la fibrine par l'eau bouillante, il se dégage de l'ammoniaque et il se dissout une petite quantité d'une matière azotée, tandis qu'il reste pour résidu plus des neuf dixièmes d'un produit insoluble dans l'eau, qui possède une composition identique à celle de l'albumine ou de la caséine.

Ainsi, comme aliment la fibrine représente presque son poids d'albumine ou de caséine; comme produit de la vie animale, elle se place entre l'albumine d'où elle provient, et la gélatine qui se forme dans les animaux, aux dépens de leurs aliments azotés.

Les matières albuminoïdes essentielles, c'est-à-dire l'albumine, la caséine, la fibrine et la légumine, constituent l'élément azoté prédominant de la nourriture de l'homme et des animaux; peut-être sont-ce les seuls qui jouissent à la fois de la propriété de se brûler dans le sang pour se convertir en urée, et de se fixer dans nos tissus par les procédés de l'assimilation, après avoir subi les modifications convenables dans leurs propriétés.

Il résulte de là que si dans un aliment on parvient à définir exactement la dose d'albumine, de caséine, de fibrine ou de légumine qui s'y trouve contenue, on aura précisé le pouvoir de cet aliment comme capable de satisfaire aux besoins de l'assimilation. C'est en mangeant de semblables matières et en les digérant que nous formons nos muscles, nos tissus, et que nous les préservons des altérations qu'ils auraient à subir d'un sang trop appauvri. Il résulte de là que la quantité d'azote que renferment nos aliments donne leur équivalent sous le rapport de l'assimilation; la matière azotée étant la matière essentiellement assimilable, celle qui constitue la trame de l'organisation toute entière.

On peut donc avec l'exacte connaissance de l'acide carbonique et de l'eau qui s'exhalent des poumons, et de l'urée qui s'échappe par les urines, calculer le régime alimentaire indispensable aux diverses conditions de la vie, MM. Dumas et Boussingault doivent publier prochainement un travail sur cette matière, en mettant à profit les analyses des différents produits qui servent à l'alimentation; analyses qui devenaient indispensables pour ce genre de recherches.

MM. Dumas et Cahours se sont surtout efforcés dans ce premier mémoire, de fixer d'une manière certaine la composition de ces différents produits qui présentent tant d'importance en raison du rôle qu'ils jouent dans l'économie, afin de s'occuper ensuite plus

Digitized by Google

particulièrement de l'étude des modifications qu'ils subissent sous l'influence de la vie. Ces savants se proposent d'étudier dans une série de mémoires, des questions de physiologie chimique du plus haut intérêt. Nous nous empresserons toujours d'insérer dans ce recueil un résumé de travaux qui intéressent si vivement la science, et d'autant plus qu'elles sont un objet de controverse de la part d'un chimiste allemand fort distingué, M. Liebig, qui de son côté s'occupe de ces questions, qu'il envisage sous un autre point de vue (1).

Il ressortira de cette lutte, nous n'en doutons pas, des faits d'une grande importance, tant sous le point de vue théorique que sous celui de l'application. Que ne doit-on pas attendre en effet d'un homme tel que M. Dumas, qui domine la science de sa haute et puissante intelligence, qui traite tous les sujets, si ardus qu'ils soient, avec une lucidité si rare, avec une finesse d'aperçus si admirable, et du jeune chimiste qu'il s'est adjoint, qui a déjà inscrit son nom dans la science par d'excellents travaux et qui est si plein d'avenir.

(1) Note du directeur. Voir la *Revue Britannique*, numéro d'octobre dernier.

Digitized by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

DE LA

REVUE BRITANNIQUE,

ET BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

DÉCEMBRE 1842.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Je suis Anglais... un Anglais vrai... car, dernièrement encore, un honorable électeur de Paris nous a rappelé qu'il y en avait d'autres, et je ne suis pas de ceux-ci : j'ai à cœur de le dire, si par hasard quelques-uns de vos collaborateurs avaient quelques affaires à régler avec notre cour *for the relief of insolvent debtors* ; je suis un Anglais de Londres, et de plus un des lauréats d'Oxford. Vous m'excuserez donc, monsieur, si j'avais cru de bonne foi savoir ma langue maternelle, et si étant venu sur les bords de la Seine pour l'enseigner grammaticalement aussi bien que littérairement, je ne fus nullement effrayé quand on me dit que la très-illustre université de France avait nommé un jury pour juger de la capacité de tout maître de langue vivante qui prétendait professer dans ses colléges. Je me présentai avec tant d'autres, cet automne, devant un aréopage d'érudits linguistes, et j'avoue, mais je ne fus pas le seul, j'avoue avoir un peu ri de la prononciation de quelques-uns ; mais, soit qu'ils m'eussent vu rire peut-être, soit justement parce qu'ils auront pensé que mon accent n'était pas le bon, attendu qu'il ne ressemblait pas au leur... je suis, monsieur, de ceux qui ont été solennellement proclamés inhabiles à expliquer aux écoliers de votre capitale la grammaire de Siret. Il est vrai que, pour me dorer la pilule, on m'a gracieusement attribué dans le rapport de vastes connaissances littéraires, et une grande facilité à parler français. Bien obligé... Il ne me reste plus qu'à retourner

Digitized by Google

à Londres, avec ce certificat des illustres littérateurs du jury universitaire, pour y enseigner cette langue, qu'à ma grande surprise je me trouve savoir mieux que la mienne; mais, en attendant, monsieur, de peur que cet indulgent jury ne m'ait un peu flatté, je voudrais me franciser encore davantage, et pour cela m'exercer à juger les autres, métier qui, dans ce pays-ci, est, à ce qu'il paraît, le plus facile de tous en fait de langue et d'accent... Pardonnez encore cette dernière saillie de ma rancune contre l'université. Je pourrais bien me proposer à quelque journal quotidien pour faire des romans en feuilleton ; c'est encore assez aisé, soit qu'on veuille imiter Charles Dickens, comme fait M. Eugène Sue, après avoir épuisé toutes ses imitations de Cooper; soit encore que, comme M. Alexandre Dumas lui-même, on prenne dans votre Revue des traductions toutes faites — par exemple le conte irlandais de *Térence le tailleur*,— et qu'on se contente de changer le lieu de la scène, en mettant la Sicile pour l'Irlande; soit encore qu'on ne change rien du tout, comme un autre feuilletoniste, qui dernièrement a tout bonnement signé de son nom (si c'est un nom) l'imitation d'une légende galloise; mais, monsieur le Directeur, laisserait-on faire à un étudiant anglais ce que se permettent ainsi sans vergogne les auteurs, vos compatriotes, ces malheureuses victimes de la contrefaçon belge? Ne risquerais-je pas d'entendre crier *haro*, comme le baudet du bonhomme, si, sous prétexte que les loups et les renards littéraires égorgent impunément moutons et volailles,

Je tondais *de vos prés* la largeur de ma langue ?

Non, non, je serai plus honnête, et d'ailleurs mon examen malheureux m'a aigri la bile; j'ai besoin de la répandre quelque part, serait-ce contre l'université elle même... Voulez-vous m'autoriser à faire un peu de critique?

Il m'a semblé que, lorsque vous citiez à votre tribunal les auteurs contemporains (avec toute votre courtoisie, monsieur, vous avez fait de temps en temps quelques petites exécutions sommaires), il m'a semblé, dis-je, que vous aimiez naturellement à vous placer à un point de vue *britannique*. Eh bien, qui peut mieux qu'un Anglais juger ainsi vos poëtes, vos historiens, vos philosophes, vos romanciers? Il s'agit de rapprocher les deux littératures (le génie du nord et le génie du midi, comme dirait un de mes juges), d'en faire

Digitized by Google

ressortir les analogies et les contrastes, etc., etc. Eh bien, monsieur, je crois savoir ma littérature anglaise, et l'université même a déclaré que je savais fort bien ma littérature française; acceptez-moi. Je suis libre de toute coterie; ma franchise, mon *Johnbulisme* a perdu un peu de sa rudesse dans le monde de Paris, je serai vrai sans être cruel, et si, disciple et compatriote de Pope, je ne répugne pas à faire une *Dunciade*, comme elle sera traduite en français, vos *Duns* parisiens se consoleront en disant que votre critique est, après tout, un fils de la perfide Albion, et un candidat refusé par le jury universitaire.

> Lord, sir, a mere mechanic! Strangely low,
> And coarse of phrase... your english all are so.

Enfin, monsieur, si je loue aussi, et ce sera volontiers de temps en temps, ma louange n'en aura que plus de valeur. Je n'ai aucun intérêt à louer; après ce qui nous est arrivé, à moi et à quelques autres, j'espère bien qu'aucun de vos littérateurs ne prierait un critique anglais de lui faire la courte échelle. Inconnu et invisible, je n'aurai nul besoin de m'écrier comme notre petit bossu du temps de la reine Anne :

> Shut, shut the door, good John; fatigu'd I said,
> Tye up the knocker, say I am sick, I am dead (1).

Ainsi, monsieur, si je commençais aujourd'hui, de peur de paraître trop terrible, et surtout pour prouver toute mon impartialité, je choisirais trois ou quatre ouvrages que je louerais comme vous pourriez les louer vous-même; car je connais vos sympathies, et il y a une communauté d'idées entre tous les gens de goût; pardonnez, monsieur, si je me compte, mais on peut se prévaloir sans trop de vanité de son goût, aujourd'hui qu'on n'estime plus guère que le génie. Si, par exemple, vous m'autorisiez à dire mon avis sur les *Petites misères de la vie humaine*, ce n'est pas moi qui vous nierai que votre ami Old-Nick est un esprit du premier ordre. Ne fait-il pas, et presque seul, dans la presse quotidienne, de la critique comme je voudrais en faire? Sans appeler toujours les choses par leur nom, sans jamais chercher l'homme

(1) Épître au docteur Arbuthnot.

Digitized by Google

derrière l'écrivain, ne dit-il pas la vérité même à ses amis, ou quand il étude un peu de la dire toute entière, n'a-t-il pas de ces mots fins qui défendent au lecteur d'être abusé par un semblant d'éloge? Bref, comme tous les esprits généreux et jeunes, malgré son diabolique surnom, n'est-il pas plus heureux de trouver le bien que le mal? et tout cela d'un style français, c'est-à-dire, d'un style clair, sans néologisme, sans manière; tout cela, sans se croire obligé d'inventer de nouveaux termes pour définir une littérature qui cache si souvent le vide des idées sous l'étrangeté de la phrase. Voilà votre Old-Nick, qui n'a du vieux *Nick* ou du diable que son esprit passablement voltairien. Ce critique a donc fait un livre : je l'ai lu avidement, et si vous voulez mon opinion sur ce livre, c'est d'abord, chose rare, qu'il a fait réellement un livre avec un plan et une pensée, livre qui n'est ni le pénible commentaire des images qui l'accompagnent, ni un futile texte à caricatures. Cependant, après avoir adopté une pensée philosophique, l'auteur ne s'est-il pas un peu trop préoccupé de la nécessité d'être léger et gai, justement parce que l'artiste (j'en demande pardon à M. Granville) est un peu triste? J'aurais voulu que sa gaieté ne fût pas toujours commandée; pourquoi ne pas avoir cherché des *martyrs* un peu plus naïfs, un peu plus bonnes gens, un peu plus de bonne foi dans leur désappointements et leurs mésaventures; cela nous eût valu quelques caractères de comédie, et très-comiques même peut-être. Trop souvent les martyrs des *Petites misères*, quand ils nous font les confidences des coups d'épingle dont le malheur les poignarde, se laissent aller à la parenthèse épigrammatique, comme ce mari de province qui, en racontant à Faustus l'histoire de ses nombreuses cuisinières, nous apprend plus malicieusement que débonairement le secret des tête-à-tête de sa femme avec l'ingénieur du département. Or, c'est là le grand tort des auteurs français, monsieur, de prêter de l'esprit même à leurs plus naïfs personnages, et c'est surtout leur tort au théâtre, où les jobards de M. Scribe lui-même disent si volontiers au parterre : « N'est-ce pas que mes bêtises sont bien spirituelles?» Les Gérontes de Molière étaient drôles sans le savoir.

Sur ce type moitié naïf, moitié subtil, a été conçu, il me semble, *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale*, amusante satire de tous les aventuriers qui exploitent aujourd'hui l'industrie et les arts, la politique et la littérature. Ce roman serait un chef-

Digitized by Google

d'œuvre si l'auteur n'avait pas quelquefois placé sa propre ironie dans la bouche de ce bonnetier ambitieux et bel esprit. Quel est cet auteur? je l'ignore. Tout d'abord chacun a fait la même question : quel est-il? car Paturot est adorable; mais chacun se dit : « C'est l'auteur que nous voulons connaître; on voit que le père littéraire de Paturot s'est encore contenu. Ah! s'il avait osé avoir toute la malice dont il est capable! » Eloge et critique tout à la fois, monsieur, que cette importance acquise tout à coup par l'auteur de ce satirique badinage, écrit avec tant de verve, et que j'ai placé dans ma bibliothèque entre *Candide* et *Humphrey Clinker*; mais tout en faisant mes réserves pour dire à l'auteur lui-même, si jamais je le connais, tout ce qui lui manque pour égaler l'un ou l'autre de ces deux chefs-d'œuvre.

Maintenant, monsieur, vous voyez que je suis plus modéré que vous ne pensiez peut-être dans mes éloges et mes critiques. Voulez-vous que je vous dise aussi quelques mots sur un petit volume qui est encore venu tomber comme une petite bombe au milieu de votre littérature militante : c'est le volume des fables de M. Viennet.

Sur les rives de la Gambie,
Vers les pays où les Anglais
Exploitent à la fois, aux bravos des niais,
La traite et la philanthropie.
(*Le Lion et le Vautour.*)

Je me hâte de citer ces vers pour vous prouver que si vous m'admettiez parmi vos rédacteurs, je ne serais jamais injuste par esprit national. En effet, malgré ces vers antibritanniques, je proclame M. Viennet, non pas l'égal de votre la Fontaine, mais supérieur à notre fabuliste Gay, qui fut notre bonhomme à nous, et qui faisait quelquefois de ces fables satiriques comme les aime M. Viennet (1). Ce joli volume s'ouvre par une préface qui est déjà une amusante distribution de petits coups de patte, mais qui, écrite par un homme aujourd'hui pair de France et n'ayant pas été ministre, a surtout quelque chose de très curieux. Dans un siècle où tant de Figaros politiques oublient les goûts démocratiques et littéraires de leur début, M. Viennet déclare n'avoir jamais eu qu'une passion, la passion des lettres; qu'une ambition, celle d'être homme

(1) *La Chenille et le Papillon* de M. Viennet est absolument la même fable que *le Papillon et le Limaçon* de Gay.

Digitized by Google

de lettres. «Ce n'était pas, dit-il, une ambition vague indéterminée, indifférente sur le but et les moyens. Je n'étais pas un de ces esprits irrésolus, prêts à se jeter à l'aventure dans la première lice dont la barrière se trouve levée, et qui deviennent des César ou des Mandrin, des Richelieu ou des Dubois, suivant qu'il plaît à la fortune. Non ; mon ambition était attachée à une idée fixe. Je ne tenais nullement à être un César ou un Richelieu. Si Dieu me l'eût proposé, je ne réponds pas que je l'eusse accepté. C'est à la gloire des grands poëtes que je visais. Une statue de Corneille, de Molière, de Voltaire, me tenait en extase ; mes yeux se mouillaient malgré moi. Les statues d'Alexandre, de Louis XIV, de Sully, me laissaient froid comme le marbre dont elles étaient faites. Je n'enviais au dernier que sa franchise : sa puissance, sa gloire ne me tentaient pas ; il m'importait fort peu que l'histoire parlât de moi à la postérité ; elle est d'ailleurs assez sujette à se tromper. C'était moi qui voulais parler par mes ouvrages aux générations futures, etc.» Voilà l'homme qui rappelle quelques pages plus loin qu'il s'est vu, grâce à la politique, « chassé, banni du monde littéraire, traité d'âne, mais d'âne vrai, à quatre pattes, à longues oreilles... insulté par un relieur qui lança un prospectus où sa peau figurait avec le prix à côté, entre le maroquin et la basane!... » Ah! aujourd'hui, quelle revanche il va prendre, que d'oreilles il met à son tour, dans ses fables, à maintes têtes politiques et littéraires, qui peuvent bien s'écrier comme notre satirique Gifford :

Ne'er talk of ears again...

Mais toutes les vengeances de M. Viennet sont des vengeances de bon goût ; la cour et la ville souriront ; les hommes d'état et les hommes de lettres trouveront que leur confrère a eu bien de la bonté de les peindre comme Granville, sous forme de bêtes, et ce petit volume de fables restera classique.

J'espère donc, monsieur, que vous ne me soupçonnerez pas d'être de ces Anglais qui cumulent les bénéfices de la traite et de la philanthropie.

Si vous vouliez de temps en temps encore me livrer les théâtres, je pourrais bien vous signaler quelques-unes des causes de leur décadence. Je relèverais aussi les singulières fautes de costume commises là contre l'Angleterre, comme vous en avez vous-même relevées quelques-unes. Par exemple, je ne perdrais pas mon temps

Digitized by Google

à critiquer sérieusement une pièce aussi peu sérieusement faite que l'*Halifax* de M. Alex. Dumas; mais comment ne pas exiger que ce dramaturge, si fier d'avoir retrouvé le bilboquet historique de Henri III et je ne sais quelle médaille de Caligula, nous mette en scène un John Dunbar, qui est à la fois un simple *sir* et un duc et pair, traité même de cousin par le roi Charles II! Les amis de M. Alexandre Dumas ont été cependant bien scandalisés de voir M. E. Scribe donner une petite entorse à l'histoire, à l'endroit du même roi Charles II. Mais, monsieur, je ne veux pas faire une trop longue lettre, tant je désire avant tout qu'elle soit insérée. Je m'interromps donc pour avoir le droit de me dire votre très-dévoué collaborateur,

DICK POPESON.

—Nous sommes tout prêts à admettre M. Popeson parmi nos collaborateurs, et à lui envoyer, quand nous saurons son adresse, les livres nouveaux qui nous parviendront. Nous recevons déjà les premières livraisons d'un beau et capricieux voyage (*le Voyage où il vous plaira*), publié par M. Hetzel, rue de Seine. MM. Alfred de Musset et J. Stahl en écrivent le texte, M. Tony Johannot en compose les dessins. Dans les premières livraisons, nous avons reconnu l'artiste à deux ou trois figures gracieuses; mais il nous a révélé aussi un talent que nous ne lui connaissions pas, un talent de caricaturiste; qu'il se défie seulement d'exagérer un peu trop le grotesque. Ouvrir de trop grandes bouches, faire proéminer de trop gros nez comme des promontoires, cela ne suffit pas pour rivaliser avec Phiz, Leech et Kruikshanks. Mais nous augurons beaucoup de ce commencement. Vienne quelques jolis vers de M. de Musset, rien n'y manquera.

— En fait de poésie, M. Seb. Rheal vient de terminer ses *Divines féeries de l'orient et du nord*, illustrées par M. Fragonard et son élève Mme Rheal. C'est un beau volume, quoique la lithographie ait un peu mollement rendu quelques figures de femmes. Quant au texte, M. Seb. Rheal, poëte chrétien dans les *Chants du psalmiste*, a voulu nous prouver qu'il connaissait aussi toutes les pompes et

Digitized by Google

toutes les voluptés de la poésie païenne. Ses vers sur les péris rappellent ceux de Thomas Moore. Ses chants de la mythologie septentrionale devraient avoir, selon nous, un peu plus de rudesse; l'épithète est quelquefois là comme une surcharge de vêtements qui nuit au mouvement et à la force. M. Seb. Rheal a adopté la fausse tradition qui fait boire les enfants d'Odin dans les crânes des vaincus. Les guerriers du nord buvaient dans l'*ornement de tête* des bœufs, c'est-à-dire dans des coupes de corne. Il en est de ce mot comme du mot hébreu qu'on a traduit par *chameau* et qui signifie *câble*, dans le passage où il est dit qu'il est plus facile de faire passer un câble par le trou d'une aiguille, qu'un riche par la porte du ciel.

L'ouvrage de M. Rheal s'adresse non-seulement aux poëtes, mais encore aux mythologues. L'auteur a l'inspiration des sentiments religieux; nous ne lui reprochons qu'une expansion un peu trop facile. Il était dangereux pour lui de se livrer à l'étude de la poésie orientale : il aurait besoin plutôt de condenser ses pensées que de les laisser s'épanouir, sussent-ce même avec la grâce et la majesté du palmier.

— La musique est aussi de la poésie : cela est vrai surtout de celle qui compose l'*Album musical* de Mme Pauline Viardot. Ah! si elle pouvait prêter quelques sons de sa voix à tous les amateurs qui vont placer cet album sur leurs pianos! N'importe, ils essayeront, et quelquefois le souvenir inspire. Quelle heureuse organisation que celle de cette jeune femme! Le don de la musique lui est venu comme il vient au rossignol. Cet *Album* sera très-recherché cet hiver.

Le 27 novembre dernier a eu lieu l'ouverture du cours annuel que professe M. le baron Charles Dupin, au Conservatoire des arts et métiers; cours qui a déjà produit de si heureux résultats, avec un professeur dont le but est de moraliser le peuple en l'instruisant. Le discours inaugural de M. le baron Charles Dupin a été imprimé, et comme tous les ouvriers n'ont pu l'entendre, nous voudrions qu'au moins tous pussent le lire; car ce discours est une admirable exposition raisonnée des progrès qu'a faits en France l'institution des caisses d'épargne. Ce n'est pas seulement la statis-

Digitized by Google

tique avec ses chiffres, qui parle par la bouche du professeur, c'est aussi la philosophie, une philosophie pratique, appuyée à la fois sur les faits et sur le raisonnement. M. Charles Dupin émet des vœux qui ne peuvent être négligés du gouvernement et de la ville de Paris. L'état et la ville sont également intéressés à ces habitudes d'économie et d'ordre dont le savant professeur fait si bien apprécier la bienfaisante influence à la classe ouvrière. Lisez son rapprochement ingénieux des encouragements accordés jadis à la loterie, et de ceux que reçoivent aujourd'hui les caisses d'épargne; lisez ensuite son ardente péroraison, et si vous avez quelque crédit dans les hauts conseils de la nation, ou dans ceux de la cité, vous y puiserez une grande force de logique et d'éloquence pour faire triompher là cette cause au secours de laquelle M. Charles Dupin nous appelle tous.

BIBLIOTHÈQUE D'ÉLITE. L'éditeur Charles Gosselin ne se contente pas de défendre la librairie française contre la piraterie belge dans les réunions de ses confrères; il a des premiers, le premier même, opposé des éditions à bon marché aux contrefaçons étrangères. Sous ce rapport, la *Bibliothèque d'élite* a droit à tous les encouragements. Chaque jour de nouveaux volumes viennent l'enrichir. Cette collection, qui se compose déjà de plus de cent volumes, renferme un choix d'ouvrages des meilleurs écrivains dans tous les genres, de la belle littérature française, ainsi que les traductions les plus estimées des écrivains étrangers. Il suffira de jeter un coup d'œil sur le catalogue pour s'assurer que l'habile éditeur n'a négligé d'y comprendre aucune des illustrations anciennes ou nouvelles. Ainsi, pour la théologie et la morale, on y voit les noms d'Abailard, de Calvin, de Luther et de Franklin à côté de ceux de sainte Thérèse, de Jacques de Voragines, de Mme de la Vallière, de M. de Kératry, etc. La philosophie, la politique, les sciences et les arts sont représentés par Montaigne, Erasme, Machiavel, Pierre Leroux, D. Nisard, Michel Chevalier, C. Pecqueur, Emeric David, etc La poésie par Homère, Dante, Tasse, Camoëns, Ossian, Milton, Young, Th. Moore, Charles d'Orléans, François 1er, Lamennoye, la Fontaine, de Lamartine et le curieux recueil des *Chants français* des 12e, 13e, 14e, 15e, 16e et 17e siècles, du jeune savant M. Leroux de Lincy. Les *Romanciers*, par MM. Eugène Sue, Frédéric Soulié, A. Dumas, X. Saintine, J. Fiévé, etc., et les auteurs étrangers devenus classiques, tels que Cervantès, etc. Les *Conteurs anciens et modernes*, par Deapériers, Marguerite de Valois, Boccace, Hoffmann, Galland, Adrien de Sarrasin, Michel Masson, Scribe, etc. Le théâtre, par Calderon, Lope de Vega, Shakspeare, Shéridan. Alexandre Dumas, etc. Enfin, les historiens et les voyageurs sont représentés par MM. Philippe de Ségur, de Lamartine, Guizot, de Salvandy, Th. Burette et par M. Gustave de Beaumont, dont l'ouvrage sur l'*Irlande* continue, sous cette nouvelle forme, à obtenir un succès confirmé par cinq éditions successives. La *Bibliothèque*

Digitized by Google

d'élite se trouve non-seulement à Paris, chez tous les libraires, mais dans tous les départements, chez les dépositaires du Comptoir central de la librairie, établissement fondé par les principaux éditeurs de la capitale, et dont le but, en donnant une nouvelle face à la librairie, est de placer constamment sous les yeux du public tous les ouvrages annoncés chaque jour.

MAGNIFIQUES ETRENNES.

NAPOLÉON A SAINTE-HÉLÈNE

DICTANT SES MÉMOIRES AU GÉNÉRAL GOURGAUD;

Tres-belle planche exécutée par M. Belliard, imprimée sur papier grand monde, par M. Déneux, d'après le tableau de M. Steuben père; c'est le pendant de la planche à l'aqua-tinta, intitulée: Napoléon et son fils, d'après le même peintre. — A Paris, chez l'Éditeur, rue Thérèse, 11. — *Gihaut frères*, boulevard des Italiens. — *Hauser*, même boulevard. — *Goupil et Vibert*, 15, boulevard Montmartre. — Et chez tous les marchands d'estampes.

On connaît le charmant tableau de M. Steuben, représentant l'*Empereur Napoléon tenant sur ses genoux le roi de Rome endormi*; le *pendant* n'a pas moins d'intérêt, avec une expression toute différente. L'Empereur est représenté dans la dernière période de sa vie, *dictant* ses immortels *Mémoires*. Tout ce qui pouvait rappeler vivement les lieux et l'homme a été réuni pour cette nouvelle composition. — Une chambre a été choisie au couchant, c'était la position de celle du grand prisonnier. On a voulu tout reproduire, même la teinte du papier qui couvrait les murs. Les rideaux placés aux fenêtres de la chambre étaient ceux de Sainte-Hélène. Un peu au-dessous de l'appui de la croisée est la petite table de travail, celle que mutilait sans cesse le canif de l'empereur. C'est là que le général Gourgaud copie les paroles de l'illustre captif. De petits objets, qui ont encore appartenu à l'intérieur de Sainte-Hélène, sont là épars. Une carte est ouverte, l'encrier, la tabatière de Napoléon la fixent sur le devant de la table. Le tapis, les patères, la console, tout est venu de Sainte-Hélène. Il y a là le fauteuil d'osier sur lequel l'Empereur s'asseyait pour faire une pose ou méditer. Ce fauteuil orne aujourd'hui le foyer du général Bertrand. Napoléon est debout, calme, mais occupé, cherchant à fixer une pensée importante. Son attitude est vraie. — Le voilà tel qu'il a été pendant six ans.

Le second tableau de M. Steuben, comme le premier, *Napoléon et son fils*, n'est pas un tableau de genre, c'est un tableau d'histoire. Cette vérité simple et noble, cette fidélité religieuse ont pour nous un grand charme; et c'est la première fois que l'Empereur est représenté ainsi.

C'est ce tableau si distingué, qu'un de nos premiers dessinateurs, M. Belliard, vient de reproduire habilement sur la pierre. M. Belliard n'a rien affaibli du charme de cette peinture.

La belle lithographie de M. Belliard va devenir aussi populaire que la gravure de *Napoléon et son fils*, dont elle est le *pendant*. On l'admirera encore comme un beau portrait de Napoléon, le dernier que nous ayons de lui. Toutes les familles qui conservent le culte pour nos grands souvenirs se procureront cette belle œuvre d'art.

Digitized by Google

EAUX FORTES DE CALAME.

NOUVEAU RECUEIL DE PLANCHES IN-4°.

PAYSAGES.

CHEZ L'ÉDITEUR, RUE THÉRÈSE, 11

Les eaux fortes de Calame sont célèbres, quoique bien récentes; ce sont des tableaux. Etudier les eaux fortes de Calame, c'est faire tour à tour un voyage dans les Alpes, en Suisse, en Hollande, et même en Normandie. C'est pour les peintres, pour les personnes d'un goût très-cultivé, que ces belles planches ont un attrait si vif; il faut aimer l'art en lui-même, dans ses beautés les plus neuves, pour se complaire dans leur étude; mais si l'on s'y complaît, cette étude devient aussi vivante que la nature elle-même. Comme cette forêt ravagée parlera haut à un paysagiste intelligent! comme ces campagnes vigoureuses et sombres retracent avec force la France orientale! Voilà la Hollande plus vaporeuse; voilà la Suisse plus âpre; voilà l'Italie du Nord que le soleil touche déjà de quelques doux rayons. Tantôt ces études sont jetées dans un point de vue perspectif qui les resserre pour l'œil, qui les ravive; tantôt les terrains sont rapprochés, et vous contemplez sur le premier plan cette belle nature des montagnes boisées, calme et grandiose. Bien que Calame n'ait rien tracé qu'avec la pointe sèche, il a presque toujours autant de coloris que le burin même, et cet effet, il le produit avec tous les moyens qui se présentent à son esprit. C'est aux amateurs les plus impatients de nouveautés, aux personnes de goût, aux artistes, à l'élite du public des arts, que cette collection doit être vivement recommandée. Le succès éclatant que ces belles planches ont eu l'année dernière dans le recueil publié à la librairie Hauser présage une vive faveur au nouveau cahier. Toutes les planches se vendront séparément au prix de 3 francs.

LES CHAPEAUX DE NAPOLÉON

OU

LES HUIT GRANDES ÉPOQUES DE SA VIE,

PAR M. STEUBEN.

Belle gravure au burin, format in-folio. — Prix : 1 fr. 50 c.

Il avait petit chapeau
Avec redingote grise.
BÉRANGER.

Cette histoire, faite pour le premier poëte du siècle et par un peintre supérieur, M. Steuben, vient d'être admirablement gravée par M. Ch. Bou-

Digitized by Google

vier. Le petit chapeau, sous divers aspects, est ici le symbole touchant des huit époques les plus mémorables de cette vie héroïque.

Tout souscripteur au *Mémorial de Sainte-Hélène*, tout homme qui possède une vie de l'Empereur, voudra lui donner ce complément.

Cette jolie gravure au burin ne coûte que 1 fr. 50 c. — Les personnes qui réuniront six souscriptions recevront gratis un septième exemplaire; chez l'éditeur, rue Thérèse, 11.

ALBUM DES GENS DU MONDE.

Chefs-d'œuvre de peinture des musées d'Italie, de Flandre, de Hollande, de France et d'Angleterre, recueils de gravures au burin, avec notices, par M. F..., l'un des collaborateurs de *l'Artiste*. Un vol. in-8°, 25 fr. cartonné, et cartonné doré sur tranche, pour *cadeau*, *étrennes*, 28 fr.; à Paris, et se trouve seulement chez Dusillion, libraire, rue Laffitte, 30.

Avoir sous la main, et pouvoir à tout moment contempler la reproduction des belles œuvres de la peinture, c'est assurément tenir une grande source de plaisir. Tout le monde ne peut pas courir les musées de l'Europe ni se faire ouvrir les galeries particulières; mais tout le monde peut se procurer un volume d'un format commode, d'un prix modique, où les ouvrages consacrés par le temps, et les pages les plus estimées de l'art moderne s'offrent à la curiosité ou se rappellent au souvenir. En offrant aux amateurs, à des conditions si faciles, une collection de 75 gravures au burin, l'éditeur a rendu un vrai service.

C'est aux gens du monde qu'il s'adresse; une étude approfondie exigerait d'autres propositions. Pour le but que se proposait cet intéressant album, des vignettes étaient suffisantes. Quant au choix des sujets, il a été fait avec autant de discernement que de bon goût. Ils sont empruntés aux maîtres de toutes les écoles : ce sont des compositions de Raphaël, du Titien, du Corrége, du Dominiquin, de l'Albane, du Guide, du Poussin, de Gérard Dow, du Parmesan, du Valentin, de Teniers, etc.; des paysages d'Ostade, de Paul Potter, de Wouvermans, du Gesnepre, de Poussin, de Rembrandt, de J. Vernet, de Michallon, de Gainsborough, Meyer, etc.; des tableaux de David, Girodet, Gérard, de MM. Meynet, Blondel, Schnetz, de Forbin, Delaroche, Ary Scheffer, Destouches, Grenier, Roqueplan, Picot, Laurent, Ducis, Mme Lescot, etc.

SPLENDIDES ÉTRENNES POUR 1843.

CORINNE

OU

L'ITALIE.

PAR Mme LA BARONNE DE STAEL,

Edition illustrée magnifique.

Deux très-forts volumes in-8°, grand papier vélin superfin (1842), avec plus de 300 gravures sur bois, d'après les tableaux et dessins d'artistes

Digitized by Google

illustres, feu Gérard, Gudin, Horace Vernet, Granet, Schnetz, Boulanger, etc. Prix des deux volumes : brochés, avec une très-belle couverture arabesque, imprimée en couleur et or, 20 fr. ; cartonnés très-élégamment, 25 fr. ; reliés avec luxe, dorés sur tranche, 30 fr. Chez Treuttel et Würtz, libraires, rue de Lille, n° 17 ; J. Laignier, éditeur, rue Thérèse, 11, à Paris.

« Corinne, comme l'a si bien dit Mme Necker de Saussure, est le chef-d'œuvre littéraire de Mme de Staël ; c'est une composition de génie dans laquelle deux œuvres différentes, un roman et un tableau de l'Italie, ont été fondues ensemble. »

Aucune production littéraire contemporaine ne méritait mieux cette magnifique illustration pittoresque : tableaux de mœurs, scènes dramatiques, monuments des arts, souvenirs historiques de tous les âges, sites les plus variés et les plus poétiques du monde, voilà les sujets qu'ont eu à interpréter les illustres peintres et les artistes brillants qui ont exécuté ce travail. Citer ces peintres éminents, GÉRARD, GUDIN, GRANET, SCHNETZ, HORACE VERNET, les habiles artistes MONVOISIN, BOULANGER ; nos premiers dessinateurs LAVILLE, SAINT-GERMAIN, DEMORAINE, CABASSON ; les paysagistes, les architectes BARTON, BURY, VAUDOYER ; les graveurs anglais THOMPSON, JACKSON, ORRIN SMITH, WILLIAMS, QUARTLEY ; les graveurs français LACOSTE jeune, PORRET, DUJARDIN, VERDEIL, LAVIEILLE, SOYER, GODARD ; citer ces auteurs des vignettes de la *Corinne illustrée* c'est annoncer aux amis des arts et des publications illustrées un ouvrage d'une exécution exquise, de la première distinction.

Ce beau livre, un des monuments de l'art typographique et de l'art du dessin, sera placé au premier rang dans nos bibliothèques.

Corinne est un magnifique *cadeau d'étrennes* pour une dame. — Les reliures, toutes fort brillantes, sont très-variées et exécutées avec un goût parfait.

FEU ANTONIN CARÊME DE PARIS.

L'un des chefs de la cuisine du prince de Talleyrand ; — chef des cuisines du prince-régent d'Angleterre (George IV) ; — de l'empereur Alexandre à diverses époques ; — du prince royal de Wurtemberg ; — du marquis de Londonderry ; — de la princesse de Bagration ; — de M. le baron Rotschild, etc.

En vente :

L'ART DE LA CUISINE FRANÇAISE AU XIXe SIÈCLE,

Ire partie, 2 vol. in-8° ornés de 12 planches : 16 fr. — 2e partie, 1 vol. in-8° orné de 12 planches : 10 fr. 50 c.

Ces 3 premiers volumes renferment — le Traité des Bouillons, Consommés en gras et en maigre, des Essences, des Fumets, Potages français et étrangers ; — des grosses pièces de Poisson de mer et d'eau douce ; — des grandes et petites Sauces, des Ragoûts et des Garnitures en gras et maigre ; — des grosses pièces de Boucherie, de Jambon en gras et maigre, de Volaille, de Gibier.

(*Sous presse :* Les tomes IV, V et dernier (ou 3e partie), contenant près de 1,000 articles, les *entrées chaudes*, les *entremets potagers* et autres, — les *rôts* en *gras* et en *maigre*. 16 fr.)

Digitized by Google

En vente :

LE PATISSIER ROYAL PARISIEN,

Troisième édition, 1841. 2 vol. in-8° ornés de 40 pl. : 16 fr.

LE PATISSIER PITTORESQUE,

Quatrième édit. 1842. 1 vol. grand in-8° orné de 126 pl. : 10 fr. 50 c.

LE MAITRE-D'HOTEL FRANÇAIS,

Nouvelle édit. 1842. 2 vol. in-8° ornés de 10 grandes planches : 16 fr.

LE CUISINIER PARISIEN,

Troisième édition, 1842. 1 vol. in-8° orné de 25 planches : 9 fr.

En vente également : LE CONSERVATEUR,

1 fort vol. in-8°, avec cinq planches, contenant le

LIVRE DE TOUS LES MÉNAGES

Par feu APPERT,

Cinquième édition, revue et augmentée par M. APPERT-PRIEUR, son successeur, et par M. GANNAL;

LES ANCIENS PROCÉDÉS DE CONSERVATION DES FRUITS, DES LÉGUMES ET DES VIANDES :

Conservation des fruits dans les fruitiers, des légumes dans les serres ; — conservation par la dessiccation; — conservation par le sucre : confitures, fruits confits, pâtes, conserves, candis, gelées, marmelades, compotes, fruits à l'eau-de-vie, liqueurs, sirops, parfums; par F., ancien secrétaire de CARÊME.

Conservation des viandes par le vinaigre, par le sel et le vinaigre, par le sel, par le sel et la fumée; par un nouveau procédé dû à M. GANNAL.

DES CHAMPIGNONS COMESTIBLES,

Recettes tirées du *Traité des champignons*, de M. J. ROQUES.

DE LA MANIÈRE DE SOIGNER ET DE SERVIR LES VINS.

PAR M. JOUBERT.

Représentant, à Paris, des maisons Barton et Guétier, de Bordeaux; — Ruinard père et fils, de Reims; — Ch. Marey, de Nuits; — Deinhard et Jordan, de Coblentz; — suivi d'une *Nomenclature générale des vins*, par M. LOUIS LECLERC; — d'une classification des grands vins de Bourgogne, rédigée sur des notes communiquées par MM. BOUCHARD père et fils, de Beaune.

Digitized by Google

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

TRAITÉ DE L'OFFICE,

1 vol. in-8°.

Tous les ouvrages de Carême se vendent séparément et sans augmentation de prix. (Il en a composé et dessiné toutes les planches.)

Les deux parties publiées de l'*Art de la cuisine française au* XXIXe *siècle* contiennent plus 250 potages gras ; — plus de 250 potages maigres et poissons ; — plus de 150 sauces maigres ; — plus de 150 ragoûts gras et maigres ; — plus de 50 garnitures ; — plus de 500 purées ; — plus de 25 essences ; — plus de 500 grosses pièces de poisson, et un nombre considérable de grosses pièces de boucherie, de volaille, de gibier, et autres de porc frais.

Tout a été dit sur Carême. — Les grands seigneurs, les gastronomes, les praticiens, tous lui ont assigné la première place. Il est resté le maître de cet art « de la vie digne » qu'on ne possède qu'à Paris. — « C'était un homme dont les soins et l'activité d'esprit, dit un de ses émules, n'étaient jamais épuisés ; plus son service était long et difficile, et plus il était brillant.

M. de Cussy ajoutait : « Il a révélé les mystères de la science. » — Le prince d'Esterhazy, dont les avis peuvent être cités, dînant chez son ami George IV, répondit un jour à quelques vives questions du roi sur Carême : « Il appartient à madame de Rotschild, on ne dîne plus à Paris que chez elle. » — Cet autre grand seigneur éminent, le marquis de Londonderry, a comblé de marques d'affection son illustre praticien (il avait été deux fois à son service, en Écosse et à Vienne). — Le prince royal de Wurtemberg faisait le même cas de Carême. — George IV, qui a tant aimé sa charmante table et la conversation, a longtemps regretté la belle cuisine de son grand serviteur. — Les succès de Carême aux congrès d'Aix-la-Chapelle, de Laybach, de Vienne, de Vérone, intéressèrent vivement le monde gourmand. — Plus tard, il obtenait les spirituels suffrages de lady Morgan, convive de la maison Rotschild ; — de Rossini, dont il flattait à la même table quelques faiblesses charmantes ; — de madame la princesse de Bagration, dont il a célébré l'esprit délicat, et qui disait de lui à M. de Talleyrand, peut-être même à M. Broussais : « Carême a rétabli ma santé. »

FABLES, par M. Viennet, un des quarante de l'Académie française. Un vol. in-18. Chez Paulin, rue de Seine. Prix : 3 fr. 50 c. Voir la *Chronique*.

HISTOIRE DU LIVRE DE L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST ET DE SON VÉRITABLE AUTEUR, par M. le président chevalier de Gregory. 2 vol. in-8°, 1843.

Digitized by Google

Prix : 16 fr. A la librairie de la Société typographique, Perisse frères et Gaume, rue du Pot-de-Fer.

Nous nous réservons de rendre compte de cet ouvrage, qui paraît terminer enfin toute polémique entre l'abbé bénédictin Gersen et le chancelier Gersen.

Œuvres complètes de lord Byron, traduites par M. Amédée Pichot. Onzième édition (la seule complète). Un vol. in-8°. Prix : 12 fr. 50 c. Chez Charles Gosselin et Furne, éditeurs.

Une quatrième édition de l'*Histoire de Charles Edouard*, par M. Amédée Pichot, est *sous presse* chez les mêmes éditeurs. Il ne restait plus un seul exemplaire de la troisième.

Les Mystères de Paris, par Eugène Sue, tome III°. Paris, chez Charles Gosselin. Prix : 7 fr. 50 c. Voir pour cet ouvrage la Chronique des précédentes livraisons.

Sous presse :

La Vie et les Aventures de Martin Chuzzlewit, avec l'histoire de sa famille, par Boz.

(*Un extrait au moins de cet ouvrage paraîtra d'abord dans la* Revue Britannique.)

Digitized by Google

TABLE

DES MATIÈRES DU DOUZIÈME VOLUME.

NOVEMBRE ET DÉCEMBRE 1842. — 5e SÉRIE.

Pages.

SCIENCES MORALES. — STATISTIQUE. — Les mendiants en Angleterre 5

HISTOIRE. — PHILOSOPHIE. — Les premiers Jésuites. — I. Ignace de Loyola. — François-Xavier 27

II. Laynez. — François Borgia. — Bellarmin. — Acquaviva 267

MÉMOIRES. — MOEURS ARISTOCRATIQUES. — Le journal de miss Burney. — § II. La démence du roi Georges III 72

VOYAGES. — MOEURS. — Esquisses américaines. — Premier extrait. Philadelphie et sa prison 108

Second extrait. — Boston. — La ville. — L'université. — Les tribunaux.—Les églises. — Un prédicateur maritime. 339

II. La Russie et les Russes en 1841 et 1842 225

LONDRES ANCIEN ET MODERNE. — § I. La douane 128

ETHNOGRAPHIE. — HISTOIRE. — Les Sephardim, ou les Juifs d'Espagne et de Portugal 310

MISCELLANÉES. — Journal d'un médecin. — § I. Le Distillateur 141

§ II. Le Coffre-fort du bandit 350

LITTÉRATURE DRAMATIQUE. — M. Clarke, ou le fils de Cromwell 369

Digitized by Google

Pag.

REVUE ASIATIQUE. — Dernières nouvelles de l'Inde, de la Chine, etc. ..... 178 et 412

NOUVELLES DES SCIENCES, de la Littérature, du Commerce, de l'Industrie, etc. ..... 185 et 418

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google